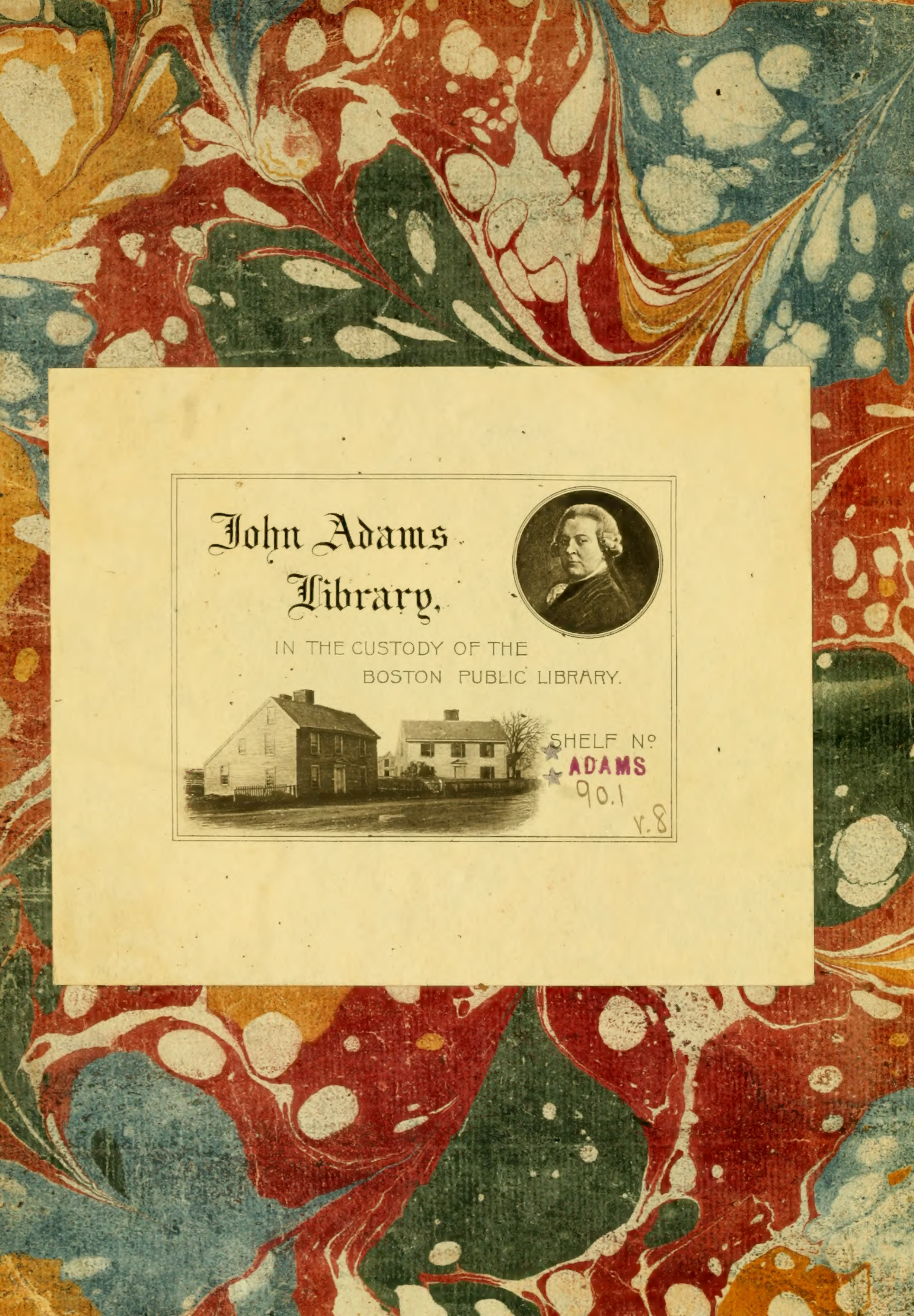
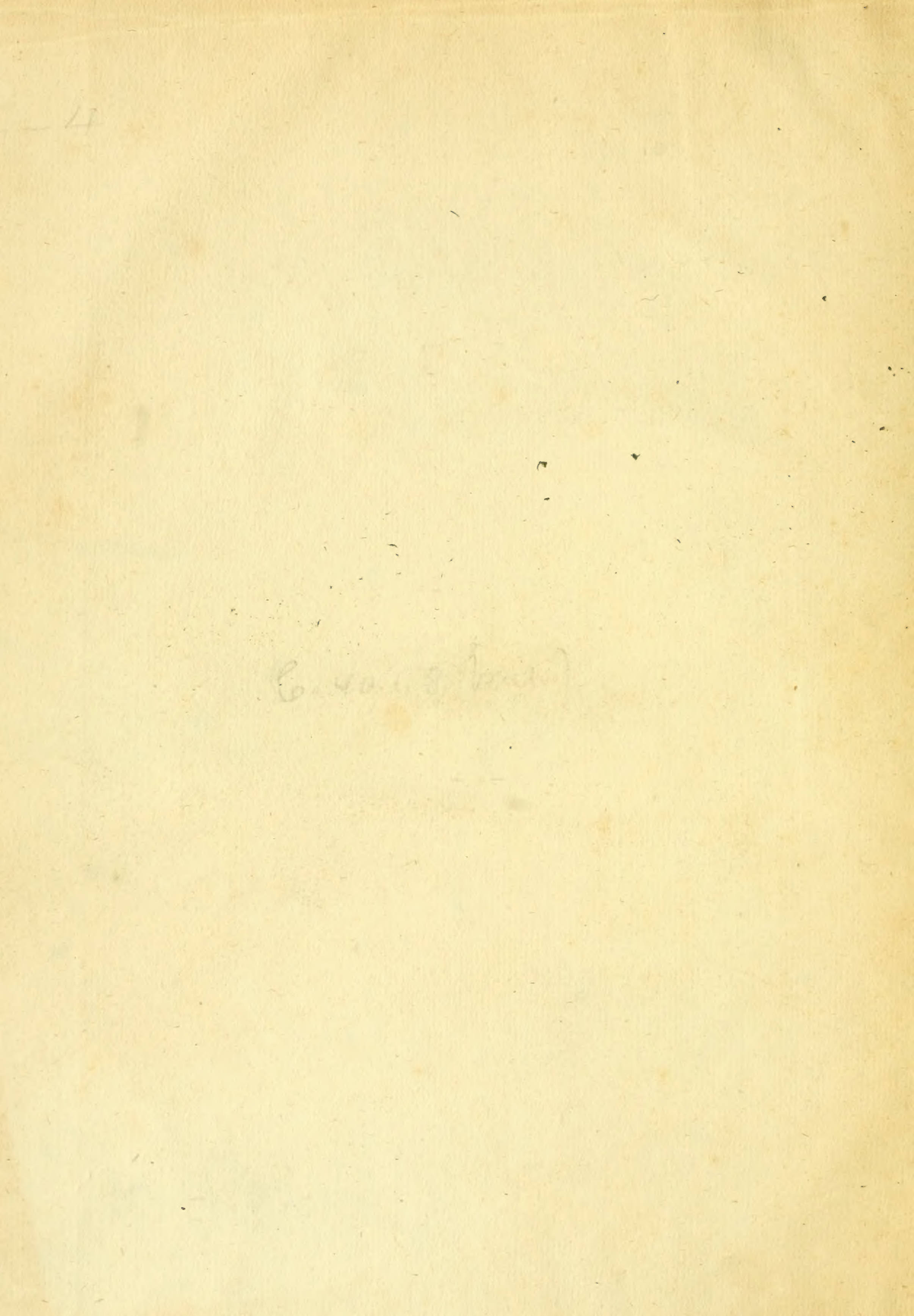



John Adams
Library,
IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.
SHELF No
ADAMS
90.1
v.8





HISTOIRE

DE

JACQUE-AUGUSTE

DE THOU

TOME HUITIEME

HISTOIRE

DE

JACQUE-AUGUSTE

DE THOU.

TOME HUITIEME.

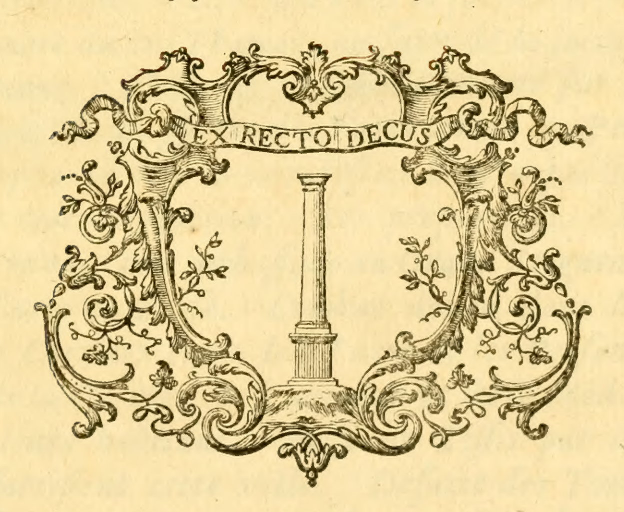
HISTOIRE UNIVERSELLE DE JACQUE-AUGUSTE DE THOU,

Depuis 1543. jusqu'en 1607.

TRADUITE SUR L'EDITION LATINE DE LONDRES.

TOME HUITIEME.

1578. — 1582.



A LONDRES.

M. DCC. XXXIV.



SOMMAIRES
DES LIVRES
CONTENUS DANS CE HUITIÉME VOLUME.

SOMMAIRE DU LIVRE LXVII.

Affaires d'Orient. Origine de l'Empire des Persans. Description de la Perse. Ses forces. Mœurs de ses habitans. Division dans la famille Royale, après la mort du roi Thamas, au sujet de la succession à la Couronne. Mahomet Codabende monte sur le trône. Origine de la guerre des Turcs contre les Persans. Mustapha déclaré Généralissime des troupes Ottomanes pour cette expédition. Ses préparatifs. Le roi de Perse envoye une ambassade au Grand Seigneur. Entrée des Turcs en Perse. Combat donné dans les campagnes de Chielder entre les Turcs & les Persans. Description de la Georgie, de l'Arménie & de la Medie. Religion de leurs habitans. Prise de Tiflis par les Turcs, qui fortifient cette ville. Défaite des Turcs par les Persans, qui sont eux-mêmes ensuite battus par Mustapha. Progrès des Turcs après cette victoire.

HENRI III. 1578.

HENRI III. 1578. *Les petits princes de la Georgie se soumettent au Grand Seigneur. Obstacles que rencontre Mustapha dans son retour à Erzerom. Description du païs habité par les petits Tartares. Mœurs de ces peuples, & leur origine. Origine de Tamerlan. Entrée des petits Tartares en Perse, & leurs exploits. Défaite de ces peuples. Emir Hamze fils aîné du roi de Perse. Exploits de ce Prince. Assassinat de Samahal prince Georgien, par le bacha Osman son gendre. Préparatifs que fait Amurath pour une nouvelle expédition en Perse. Le prince Simon Georgien, renonce au Christianisme, & se déclare pour le roi de Perse. Il fortifie Cars. Hassan Bacha commandé pour conduire du secours à Tiflis, est attaqué par les Persans & par le prince Simon. Il les met en déroute & arrive heureusement. Retour de Mustapha à Erzerom. Sinan Bacha le décrie à la Porte, & le fait déposer. Amurath envoye demander sa tête; & il sçait éluder cet ordre.*

SOMMAIRE DU LIVRE LXVIII.

1579. *Suite des affaires de France. Etablissement de l'ordre des Chevaliers Commandeurs du Saint Esprit. Edit publié en conséquence des Etats de Blois. Succès des Conférences de Nérac. Différend de M. de Turenne avec les Duras. Mort de Jean de Monluc évêque de Valence, & son éloge. Suite des entreprises du maréchal de Bellegarde. Mort du maréchal de Monmorency, & son éloge. Mort du maréchal de Bellegarde. Le roi de Navarre tient l'assemblée des Eglises Protestantes à Mazeres dans le comté de Foix.*

HENRI III. 1579.

Ce qui y est résolu. Retour du duc d'Alençon à la Cour. Tenuë des Grands Jours à Poitiers. Le prince de Condé se rend maître de la Fere. Assemblée du Clergé tenuë à Melun. Sédition dans Paris à l'occasion de ce qui s'y passe. Le Roi prend la ville de Geneve sous sa protection. Suite des guerres de Flandre. Le duc Casimir passe en Angleterre. Les Allemans défaits & chassés des Païs-bas, par le prince de Parme. Union d'Utrecht. Réduction des provinces Vallones à l'obéissance du roi d'Espagne. Sédition à Anvers & à Malines. Tentative inutile du comte d'Egmond sur Bruxelles. Sédition à Bruges. Prise de Mastricht par les Espagnols. Congrès de Cambray. Nouvelle sédition des Gantois, appaisée une seconde fois par le prince d'Orange. Tentative des Espagnols sur la Brille. Prise de Menin par les troupes des Etats. Entreprise des Espagnols sur Courtray. Continuation de la guerre en Frise. Soulévement des païsans dans la province d'Over-Yssel. Affaires du Nord. Assemblée des villes Anseatiques à Lubeck. Affaires de la Grande Bretagne. Le duc d'Anjou passe en Angleterre. Mouvemens en Ecosse à l'occasion de l'arrivée du comte de Lenox dans ce royaume. Suite de la révolte des Irlandois. Arrivée des Espagnols dans ce royaume. Description de l'Irlande. Mauvais succès des rebelles. Morts illustres, du chancelier Bacon, du cardinal Hosius, de Jean Hartung, d'Erasme Osvvaldt, de Jean Stadius, de Louis le Roi & de Jean-Baptiste Adriani.

SOMMAIRE DU LIVRE LXIX.

HENRI III. 1579.

Affaires du Nord. Origine de la guerre des Polonois contre les Moscovites. Soulévement de la Livonie en faveur de Magnus duc d'Holstein. Ambassade du roi de Pologne au Czar. Diéte de Varsovie. Tentative des Moscovites sur Venden. Magnus passe au service du roi de Pologne. Arrivée de ce Prince à Leopol. Ambassade du Grand Duc de Moscovie. Victoire remportée par les Polonois sur les Moscovites à Venden. Préparatifs du roi de Pologne contre les Moscovites. Il déclare la guerre au Czar. Conseil de guerre tenu à Suire. Siége de Poloczko par les Polonois. Description de cette ville. Campement de l'armée Polonoise devant cette place. Reddition de Poloczko. Cruautés exercées par les Moscovites pendant ce siége. Progrès du roi de Pologne en Livonie. Diéte de Varsovie. Plaintes contre le Roi. Discours du chancelier Zamoyski pour la justification de ce Prince. Il rend lui-même compte de sa conduite à la diéte. Suite des affaires de Portugal. Le roi Henri assemble les Etats du royaume. Il nomme cinq Gouverneurs pour être à la tête des affaires jusqu'à ce qu'on eût décidé du droit des prétendans à la Couronne, au cas qu'il vînt à mourir auparavant. Le peuple se déclare pour D. Antoine prieur de Crato. On pense à marier le Roi. On envoye à Rome à ce sujet, pour demander dispense au Pape. Conduite du roi d'Espagne à cette occasion. Droits de la reine Catherine de Medicis à la couronne de Portugal. Libelles publiés contre le

roi Henri. Examen des droits des prétendans à la Couronne. Si la couronne de Portugal est élective? Préparatifs du roi d'Espagne pour soutenir ses prétentions. Le roi Henri, à la persuasion du Jésuite Henriquez son Confesseur, se déclare en secret en faveur de Philippe. Sentiment des Etats de Portugal à ce sujet. Mort du roi Henri. Le duc d'Albe déclaré Généralissime de l'expédition du roi d'Espagne contre le Portugal. Philippe II. se rend à Guadalupe. Décision des Jésuites & des Cordeliers de l'Université d'Alcala en faveur des droits de ce Prince.

HENRI III. 1579.

SOMMAIRE DU LIVRE LXX.

SUite des affaires de Portugal. Etat de ce royaume à la mort du roi Henri. Ambassade des Portugais à Philippe, & la réponse de ce Prince. Mort de Philibert Emmanuel duc de Savoye, & son caractére. Préparatifs des Portugais contre l'Espagne. Ils implorent inutilement le secours du nouveau duc de Savoye, & du Pape. Le roi d'Espagne va à Badajoz, où il reçoit une nouvelle ambassade des Portugais. Sa réponse. Revûë de l'armée Espagnole à Santillane. D. Antoine proclamé roi de Portugal à Santaren. Entrée des Espagnols dans le royaume, & leurs progrès. Entrée de D. Antoine à Lisbonne. Désordres arrivés dans cette ville, depuis que ce Prince en fut le maître. Les Gouverneurs de Portugal se déclarent en faveur de Philippe. Le duc de Bragance traite avec le roi d'Espagne. Suite des progrès du duc d'Albe. Le Pape envoye un Légat à Philippe. Succès de cette

1580.

HENRI III. 1580.

députation. Prise de Cascaës par les Espagnols, & de la forteresse de Saint Julien. Défaite de D. Antoine par le duc d'Albe. Réduction de Lisbonne à l'obéissance du roi d'Espagne. Philippe II. proclamé roi de Portugal. Dom Antoine sort de Portugal, & passe en France. Sa tête est mise à prix par le roi d'Espagne. Les Açores se déclarent en faveur de D. Antoine. Affaires d'Angleterre. Suite des guerres d'Irlande. Les Espagnols abordent dans ce royaume. Exploits de Pelham contre les rebelles. Milord Grey nommé à la viceroyauté d'Irlande se rend à Dublin. Défaite des Espagnols par le comte d'Ormond. Prise du fort des Espagnols par le Viceroi. Suite de ses exploits contre les rebelles. Le comte de Morton est arrêté, & mis en prison. Mort du comte d'Arondel. Tremblement de terre arrivé en Angleterre. Edit contre les Catholiques.

SOMMAIRE DU LIVRE LXXI.

Voyage de François Drack autour du monde. Plaintes de l'ambassadeur d'Espagne à ce sujet. Reponse des Anglois. Suite des guerres de Flandre. Les Provinces-Unies délibérent de se donner au duc d'Anjou. Ecrit du prince d'Orange à cette occasion. Exploits du prince de Parme. Cambray se donne au duc d'Anjou, & reçoit garnison Françoise. Ceux de Bruxelles surprennent Nivelle. Les seigneurs Vallons surprennent Courtray. Prise de Ninove par de la Nouë. Malines prise & pillée par les Anglois. La Nouë assiége Engelmonster. Il fait une tentative

ſur Lille. Le comte de Richebourg attaque ſon camp d'Engelmonſter. La Nouë eſt fait priſonnier, & livré aux Eſpagnols. Tentative des Eſpagnols ſur Bruxelles & ſur Gand. Priſe de Bouchain. Les Provinces-Unies ſe donnent au duc d'Anjou. Médailles frappées à ce ſujet. Manifeſte de l'archiduc Mathias à cette occaſion. Réponſe des Etats. Tremblement de terre dans les Païs-bas. Le comte de Rennebourg gouverneur de Friſe, ſonge à abandonner le parti des Etats. Le prince d'Orange tâche de le prévenir, en faiſant raſer les forteresſes de la Friſe. Le comte de Rennebourg ſe rend maître de Groningue, & ſe déclare en faveur des Eſpagnols. Le comte de Hohenlo aſſiége Groningue. Défaite de ce Comte à Herdenberg par le général Martin Schenck. Divers exploits des comtes de Hohenlo & de Rennebourg. Le roi d'Eſpagne met à prix la tête du prince d'Orange. Origine de la ſecte des Anabaptiſtes, & leurs dogmes. Mort de Jean VVillelmi leur roi. Morts illuſtres, de Gerard de Groeſberg évêque de Liége, du cardinal de Moron, de Jérôme Volff, d'Emmanuel Tremellius, de Jérôme Surita, d'Alvar Gomez & de Jérôme Oſorio. Mariage de l'archiduc Ferdinand, fils de l'Empereur du même nom, avec Anne-Catherine princeſſe de Mantouë ſa niéce.

SOMMAIRE DU LIVRE LXXII.

SUite des affaires de France. Les Proteſtans reprennent les armes. Priſe de Cahors par le roi de Navarre. Mende capitale du Gevaudan ſurpriſe & ſaccagée par le capitaine Merle. Le prince de Condé

HENRI III. 1580.

à son retour d'Allemagne est arrêté sur la frontiére de Savoye, sans être reconnu. Il se rend en Languedoc. Progrès des Protestans dans cette Province. Exploits de M. de l'Esdiguiéres en Dauphiné. Le duc de Mayenne marche contre lui. Prise de la Mure par l'armée du Roi. Le Duc se rend de là à Grenoble. Entrevûë du Duc & de l'Esdiguiéres. Expédition du maréchal de Biron en Guyenne. Le sieur de Poyanne se rend maître du mont de Marsan. Le maréchal de Biron fait tirer sur Nérac, où la reine Marguerite s'étoit enfermée. Il se casse la cuisse. Par considération pour lui, l'armée met à sa tête Charle son fils, âgé seulement de quinze ans. La Réole remise au Roi par d'Ussac. Expédition du maréchal de Matignon en Picardie. Prise de la Fere par l'armée du Roi. Le duc d'Anjou s'entremet, pour faire un accommodement. Conférences de Fleix. Edit publié en conséquence en confirmation des précédens. La contagion régne à Paris. Incendie de l'église des Cordeliers. Maladie nommée communément Coqueluche. Sa nature. Différend entre les ducs de Monpensier & de Nevers. Arrêt du Parlement de Paris au sujet d'une Bulle du Pape. Affaires du Nord. Suite de la guerre des Polonois contre les Moscovites. Ambassade du Czar au Roi de Pologne. Le Pape envoye à ce Prince une épée benite. Revûë de l'armée Polonoise. Exploits du chancelier Zamoyski. Prise de Luki par le roi de Pologne. Déroute de l'armee Moscovite. Prise de Neuvel par les Polonois. Nouvelle ambassade du Czar. Nouveaux exploits de Zamoyski. Diéte de Varsovie. Ambassade des Turcs, & des Tartares au roi de Pologne.

SOMMAIRE

SOMMAIRE DU LIVRE LXXIII.

Suite des affaires d'Orient. Mustapha général des armées Ottomanes contre la Perse est rappellé. Sinan Bacha part pour le remplacer. Ombrages du roi de Perse contre Abas Mirize le dernier de ses fils. Ce Prince envoye Maxud-Can en ambassade à la Porte. Sinan se rend à Erzerom, & de là à Cars. Assassinat du Grand Visir Mehemet. Sinan est nommé pour le remplacer. Mort de Mustapha. Tiflis ravitaillé par Sinan. Il reçoit les députés de Leventogli prince Georgien. Défaite des Turcs par les Persans. Sinan se rend dans les campagnes de Chielder, où il reste en bataille pendant plusieurs jours. Il négocie avec un envoyé du roi de Perse. Retour de l'armée Turque à Erzerom. Rappel de Sinan à Constantinople. Mouvemens en Afrique. Révolte des Mores de Tunis. Ulucciali renforce la garnison de cette place. Suite des affaires du Nord. Continuation de la guerre contre les Moscovites. Mort de Christophle Batthory vaivode de Transylvanie, & frére du roi de Pologne. Plaintes du Czar contre ce Prince. Ruses du Czar. Lettre piquante du roi de Pologne à ce Prince. Zamoyski déclaré Généralissime de l'armée Polonoise. Le roi de Suéde attaque la Livonie. Prise d'Ostrovv par les Polonois. Description de Pleskovv. Siége de cette place. Exploits de Pontus de la Gardie gentilhomme du Languedoc, Commandant de l'armée Suédoise en Livonie. Le Pére Possevin Jésuite travaille à la paix entre la Moscovie & la Pologne. Murmure

HENRI III. 1580.

1581.

HENRI III. 1581.

des Polonois contre Zamoyski. Le roi de Pologne quitte l'armée, pour se rendre à la diéte. Suite du siége de Pleskovv. Conférences pour la paix entre les ambassadeurs Moscovites & ceux de Pologne. Publication des Conférences entre Jérémie patriarche de Constantinople & les Théologiens de la confession d'Ausbourg. Suite des affaires de Portugal. Philippe II. tient les Etats à Tomar. Dessein d'abolir l'Université de Coïmbre. Le Pape félicite Philippe sur ses heureux succès. Entrée de Philippe II. à Lisbonne. Tentative des Espagnols sur l'isle de Tercere. Le Tage rendu navigable jusqu'à Tolède.

SOMMAIRE DU LIVRE LXXIV.

SUite des guerres de Flandre. Siége de Steenvvick. Le prince d'Orange passe en Frise. Mort du comte de Rennebourg. Défaite des Anglois par les Espagnols. Troubles à Bruxelles. Dessein du prince de Parme sur Flessingue. Prise de Breda par les Espagnols. Manifeste du duc d'Anjou sur son entrée dans les Païs-bas. Ecrit du duc de Nevers, pour justifier les droits de sa femme sur ces Provinces. Levée du siége de Cambray. Le duc d'Anjou y entre en triomphe. Il passe en Angleterre. Les Etats Généraux assemblés à la Haye, renoncent à l'obéissance de Philippe. L'archiduc Mathias sort des Païs-bas. Prise de Tournay par le prince de Parme. Apologie du prince d'Orange. Tentative des Espagnols sur Bergh-Op-Zom. Troubles d'Aix-la-Chapelle au sujet de la Religion. Affaires d'Angleterre. Ambassadeurs

envoyés de France à Londres, pour négocier le mariage du duc d'Anjou avec Elisabeth. Articles du Contrat. Ils sont ratifiés par le duc d'Anjou. La Reine & lui se donnent réciproquement leurs bagues. Rupture de ce mariage. Raisons pour & contre. Libelle publié à ce sujet par les Puritains. Edit sévére contre cet écrit. Punition de l'Auteur. La Reine est informée par ses émissaires de ce qui se trame contre elle. Punition de Hansey, d'Edmond Campien, & de deux autres Jésuites accusés d'avoir conspiré contre la personne de cette Princesse. Edit contre les Jésuites. Apologies publiées par les Catholiques. La Reine envoye en Ecosse Thomas Randolph. Ses intrigues en faveur du comte de Morton. Condamnation de ce Comte. Assemblée des villes Anséatiques. Suite des affaires de France. Mariage du duc de Joyeuse. Concile provincial tenu à Roüen. Le maréchal de Matignon Lieutenant général pour le Roi en Guyenne. Commission extraordinaire du Parlement de Paris envoyée dans les provinces. Conduite du maréchal de Retz dans le marquisat de Saluces. Entreprise du duc de Guise sur Strasbourg. Troubles de Malthe. Entreprise des Espagnols contre le Grand Maître. Il est arrêté. Il en appelle au Pape, & va à Rome. Romegas son accusateur, s'y rend après lui. Mort de l'un & de l'autre. Hugue Lopez de Verdale est élû Grand Maître. Morts illustres, de Jacque Billy de Prunay, de Guillaume Postel, de Hubert Languet, d'André Papius, &c.

SOMMAIRE DU LIVRE LXXV.

HENRI III. 1582.

SUite des affaires de France. Mort du maréchal de Cossé. Le duc de Mayenne va commander en Dauphiné. Confirmation des Edits donnés en faveur des Protestans. Assemblée du Clergé tenuë à Paris. Elle députe au Roi. Ses demandes. Succès de cette députation. Description des Açores. Dom Antoine ôte le gouvernement de l'isle de Tercere à Figuéredo, pour le donner à Emmanuel de Sylva. Expédition de la flote Françoise, montée par D. Antoine & Philippe Strozzi, aux Açores. Arrivée de Landereau à la Tercere. Dispute entre ce Seigneur & le nouveau Gouverneur. Combat entre les flotes de France & d'Espagne. Défaite des François. Mort de Strozzi. Cruauté du marquis de Santa Cruz amiral de la flote Espagnole envers les François. Arrivée de la flote des Indes à Lisbonne. Dom Antoine repasse en France. Mort de l'infant D. Diégue fils aîné du roi d'Espagne. Mort du duc d'Albe & de D. Sanche d'Avila. Cruauté de Philippe II. contre le Clergé Portugais. Suite des guerres de Flandre. Arrivée du duc d'Anjou en Zélande. Il est proclamé duc de Brabant. Son entrée à Anvers. Lens pris & repris. Les Etats de Haynaut & d'Artois consentent de recevoir des troupes étrangéres. Attentat à la vie du prince d'Orange. Punition de Jarreguy l'assassin, & du P. Timerman Jacobin. Mort de la princesse d'Orange. Prise d'Oudenarde par le prince de Parme. Prise d'Alost par les François, & de Gaesbergue par les Espagnols. Combat

proche de Bergue-Saint-Vinox. Lire livrée aux Espagnols par les Ecossois. Conjuration de Salsede. Ses dépositions. Mort du Premier Président de Thou. Le Roi nomme pour le remplacer Achille de Harlay son gendre.

SOMMAIRE DU LIVRE LXXVI.

SUite des guerres de Flandre. Le duc d'Anjou se rend à Gand. Combat donné proche de cette ville. Exploits des François & des Espagnols. Arrivée d'un envoyé du Grand Seigneur aux Païs-bas, au sujet du commerce. Continuation de la guerre en Frise. Prise du général Schenck. Il quitte le parti des Espagnols, & passe au service des Etats. Tentative de Verdugo sur Lochem. Il surprend Steenvvick. Suite des affaires de France. Mollesse & indolence de Henri III. Troubles du royaume. Réforme du Calendrier. Sources de l'erreur qui s'y étoit glissée. L'électeur de Saxe empêche qu'il ne soit publié en Allemagne. Il est reçû en France & dans les Païs-bas. Concile provincial de Bourdeaux. Renouvellement de l'alliance de la France avec les Suisses. Morts illustres, de Jacques Pelletier, de Jobert, de Buchanan. Origine de la guerre de Cologne. Antiquités de cette ville. Entreprises de Gebbhard Electeur de Cologne. Il favorise les Protestans. Il se marie, & veut retenir son Archevêché. Il envoye des Députés à la diéte d'Ausbourg. Le Pape lui écrit. Edit qu'il fait publier en faveur de la liberté de conscience. Extinction de la famille des comtes de Hoie. Suite des affaires

HENRI III. 1582.

du Nord. Continuation du siége de Pleskovv. Paix entre la Pologne & la Moscovie, concluë par l'entremise du Jésuite Possevin. Contestation entre les rois de Pologne & de Suéde sur la propriété de la Livonie. Ambassade du Kam des petits Tartares au roi de Pologne. Jankola vaivode de Valachie pris par les Polonois, & puni de mort. Diéte de Pologne. Réglemens faits par cette assemblée. Etablissement d'un évêché à VVenden, au lieu de l'archevêché de Riga, qui étoit aboli. Armement des petits Tartares contre la Pologne. Réglement des affaires de la Prusse Royale. Défaite de quelques troupes Turques en Hongrie.

Fin des Sommaires du huitiéme Volume.



HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE
DE THOU.

LIVRE SOIXANTE-SEPTIEME.

HENRI III. 1578.

Guerre de Perse.



CE fut cette même année qu'on vit s'allumer entre les Perses & les Turcs une guerre des plus longues & des plus sanglantes. Ainsi je crois qu'il est à propos que je rapporte ce qui en fut l'occasion, & que je donne par conséquent quelque idée de la Perse telle qu'elle est aujourd'hui, de son origine, de sa grandeur, & de l'histoire des Princes qui l'ont gouvernée.

Origine des Perses.

Il seroit inutile de vouloir rechercher quelle a été la premiére origine des Perses. Depuis que ce grand Empire eut été détruit par Alexandre dans cette bataille mémorable qui se donna entre lui & Darius sous les murs d'Ajazzo proche

HENRI III. 1578. du mont Amanus (1), on vit insensiblement les Parthes devenir fameux sous le régne des successeurs de ce conquérant. Parmi cette nation les Arsacides se rendirent redoutables aux Romains même, & ils étendirent leur domination sur l'Arménie, la Medie, la Perse, & les autres provinces qui sont situées à l'Orient. Enfin on vit renaître le nom des Perses sous l'empire d'Aléxandre fils de Mammée. Artaban dernier roi des Parthes, qui le premier voulut s'appeller le Grand Roi, & qui portoit une double couronne, fut vaincu dans plusieurs combats par Artaxerxes prince Persan; & il y perdit enfin l'empire & la vie. Herodien fixe l'époque de cet événement à la quatorziéme & derniére année de l'empire d'Alexandre; c'est-à-dire à l'an 226. de J. C.

Artaxerxes ayant ainsi éteint le nom des Parthes, ne voulut pas voir son Empire borné par le Tigre. Il entra sur les terres de l'empire Romain, fit des courses dans la Mésopotamie, menaça long-tems la Syrie, & prétendit faire valoir ses droits sur toute cette partie du Continent, que l'Archipel & la mer de Marmora séparent de l'Europe, & qu'on appelle l'Asie mineure, parce qu'il regardoit ces païs comme l'ancien héritage des Perses, dont il disoit que par conséquent la possession lui étoit dévoluë. Il fondoit ses prétentions sur ce que depuis Cyrus, qui transféra l'empire des Medes aux Perses, jusqu'à Darius, qui fut le dernier Roi de cette nation, les Princes qui régnérent sur la Perse, envoyérent toûjours des gouverneurs dans l'Ionie & la Carie.

Ses Successeurs tinrent la même conduite, & conservérent les mêmes prétentions jusqu'à Cosroës, qui épousa la princesse Marie, fille de l'empereur Maurice : c'est au moins ce que dit Guillaume archevêque de Tyr, dans son excellente histoire des Croisades, le seul Historien que je sçache qui parle de ce fait. Cependant vers l'an 603. Maurice, après avoir régné trente ans, fut détrôné par Phocas, qui le fit mourir avec le prince Pierre son frére, ses fils, & l'Impératrice son épouse, & qui se fit ensuite absoudre de ce parricide par Boniface III. à qui il accorda le titre d'Evêque universel, que le Pape Grégoire, prédécesseur de Boniface, venoit de

(1) Ajazzo ville d'Anatolie; c'est l'ancien Issus de la Cilicie. Aman ou Amanus Montagne proche de cette ville, maintenant appellé Monte-Negro,

condamner dans Jean patriarche de Constantinople. Mais tandis que cet usurpateur travailloit au dedans à affermir son autorité, il négligea cependant les soins du dehors; & Cosroës, sous prétexte de vouloir venger la mort de son beau-pére, prit cette occasion pour s'emparer de la Syrie. Ainsi pendant sept ans que dura le régne de Phocas, le roi de Perse désola les frontiéres de l'Empire, jusqu'à ce qu'il fut défait enfin par l'empereur Heraclius, qui remporta sur lui cette victoire mémorable dont il est fait mention dans l'histoire.

Ce fut sous l'empire de ce Prince, qui favorisa d'ailleurs le Monothélisme, que la secte impie de Mahomet prit naissance. Ce séducteur eut plusieurs successeurs, qui portérent tous le titre de Califes. Le quatriéme fut Aly, cousin & gendre de Mahomet. Aly de son mariage avec Fatime, fille de ce faux Prophete, eut deux fils qui remplirent la même place l'un après l'autre. C'est cet Aly qui a donné lieu au schisme qui divise encore aujourd'hui les Mahometans; en sorte que les Turcs qui se disent Musulmans, c'est-à-dire, vrais fidéles, ont toûjours regardé comme hérétiques les Perses & les Mammelucs, tant que l'empire que ces derniers avoient fondé en Afrique a duré. De-là est née entre ces nations une haine mortelle, qui a donné souvent occasion aux guerres les plus sanglantes.

Mahomet, un des descendans d'Aly Abbas, c'est-à-dire, sorti de la famille d'Abbas, & d'Aboubeker beau-pére & successeur du faux Prophete, fonda la ville de Bagdad sur les ruines de l'ancienne Seleucie, proche du lieu où étoit autrefois Babylone, & y fixa le siége de son empire. C'est sa doctrine, & celle de ses successeurs que les Turcs suivent aujourd'hui.

D'un autre côté Abdalla descendu d'Aly I. étant sorti de la ville de Semelie vers l'an de l'Hegire 286. comme le rapporte Guillaume de Tyr au livre dix-neuviéme de son histoire, passa en Afrique, dont il fit la conquête, & prit le nom de Mehedie, c'est-à-dire, le Complanateur, voulant marquer par-là qu'il étoit venu pour apporter la paix, & applanir les voies aux vrais fidéles. Ce Prince mit en mer une puissante flote, avec laquelle il se rendit maître de la Sicile, & desola une partie des côtes de la Calabre. Enfin il prit aussi le titre

HENRI III. 1578.

de Calife en qualité de ſucceſſeur, non pas de Mahomet fils d'Abbas, qu'il déteſtoit; mais d'Aly, ce ſaint & excellent Prophete, dont il ſe glorifioit de tirer ſon origine. Son petit-fils, nommé Abuthamin, après avoir conquis l'Egypte par le miniſtére de Joar général de ſes armées, fit bâtir ſur une des rives du Nil proche de Memphis la ville, du Caire; & depuis ce fut là que les Califes d'Afrique, rivaux de celui qui faiſoit ſa réſidence à Bagdad, tinrent leur cour & établirent le ſiége de leur Empire. Ces Princes qui réüniſſoient l'autorité ſpirituëlle & temporelle, avoient ſous eux des lieutenans ou vicaires appellés Soudans. C'étoit à ces miniſtres qu'ils remettoient le ſoin du gouvernement civil & militaire; pour eux, contens de s'attirer la vénération des peuples, en conſervant le titre de Chefs de la Religion, ils paſſoient leur vie au milieu des femmes, dans le luxe, & dans la molleſſe. Mais comme la fidélité ſe trouve rarement jointe dans un miniſtre avec un pouvoir preſque ſouverain, Saladin, fils de Négémédin, & neveu de Siracon dernier Soudan d'Egypte, étant venu rendre ſes devoirs au Calife le premier jour qu'il entra en charge, l'abattit, dit-on, à ſes pieds d'un coup de maſſuë qu'il portoit, & le fit égorger avec toute ſa nombreuſe famille l'an 1173. Telle fut la fin des Califes d'Egypte. Pour ce qui eſt du Calife de Bagdad, il périt environ cent ans après par les mains des Tartares qui envahirent ſon empire, & qui, pour le punir de ſon avarice par un ſupplice convenable, le firent mourir de faim au milieu des tréſors immenſes qu'il avoit amaſſés.

Après l'extinction de l'empire des Califes, leur doctrine ne laiſſa pas d'avoir encore ſes ſéctateurs. Les Perſes & les Mammelucs s'attachérent à la Religion d'Aly, déteſtant tout autre culte, & ne ſongeant qu'avec horreur aux trois premiers ſucceſſeurs de Mahomet qui l'avoient précédé. Auſſi finiſſent-ils toutes leurs priéres par ces mots, » Maudits ſoient Aboubeker, » Omar, & Oſman; & Dieu faſſe miſéricorde à Aly, & prenne en lui ſon plus grand plaiſir. « On voit encore aujourd'hui à Cufa ville voiſine de Bagdad, dont elle n'eſt éloignée que de deux milles, le tombeau de ce prétendu ſaint, pour lequel les Perſans ont une vénération ſinguliére. C'eſt-là que par un ancien uſage les rois de Perſe vont prendre poſſeſſion de leurs Etats, & ceindre l'épée, avant que de monter ſur le trône.

Au reſte ce furent les Tartares qui portérent dans les royaumes d'Azemie (car c'eſt ainſi qu'ils nomment la Perſe) la Religion de Mahomet, lorſqu'ils envahirent ce vaſte empire. Deux familles ſorties de la Mingrelie, au deſſus de Trébiſonde, lui donnérent long-tems des maîtres ; & elles y formérent deux factions, que Nicolas Chalcondyle appelle les Mauroprovates, & les Aſproprovates, & que les Perſans nomment les Acojonbegs, & les Caracojonbegs ; c'eſt ainſi qu'on a vû en Angleterre les factions de la Roſe blanche, & de la Roſe rouge. Or comme celles-ci ſe réünirent enfin toutes deux dans Henri VII. de même Schak-Iſmaël Sophy réünit dans ſa perſonne les deux factions qui diviſoient la Perſe.

En effet Uſun-Chaſſan, comme fils de Tachretin, deſcendoit des Acojonbegs. Tachretin étoit ſorti de Tachretinbeg, à qui Chalcondyle donne le nom d'Alexandre ; & il réünit les Etats du prince Tartare ſon pere, dont la domination s'étendoit fort loin ſur ces païs qui ſont au deſſus de Trébiſonde, & ceux d'Eretin ſon oncle qui régnoit ſur la haute Aſie. Mais ce Prince ayant perdu la vie par les intrigues de la Reine ſon épouſe, ſon fils fut auſſi privé de ſa Couronne, & il ne rentra en poſſeſſion de ſes Etats que par le ſecours de Temyr, autrement Tamerlan, qu'il ſuivit dans ſes conquêtes, & qui le remit ſur le trône.

D'un autre côté, Iſmaël tiroit ſon origine des rois d'Arménie. Ce Prince eut pour ayeul Tzuneit, de la famille des Brebis noires, que l'hiſtoire des Turcs dit avoir été détrônée ſous le régne d'Oſman, un de leurs Saints, troiſiéme ſucceſſeur de Mahomet. Tzuneit ſe diſtingua parmi ſes compatriotes par la ſainteté de ſa vie ; & ſon nom devint ſi célébre, que parmi les Turcs, non ſeulement le peuple, mais les Seigneurs même, ſe faiſoient un devoir de lui rendre les mêmes honneurs & le même culte qu'à Oſman. Les Princes Ottomans eurent eux-mêmes pour lui la même vénération & les mêmes égards juſqu'à Mahomet II. qui négligea cette pieuſe coûtume de ſes prédéceſſeurs. C'eſt ce qui donna occaſion à la guerre qui s'alluma entre lui & Uſunchaſſan, & qui ne fut terminée que par une bataille ſanglante, où le prince Perſan s'étant trouvé dans un péril extrême de la vie, fit vœu, au cas qu'il pût ſortir de ce danger, de donner en mariage à Haidar, fils de Tzuneit,

HENRI III. 1578. la Princesse Marthe sa fille, qu'il avoit euë de Catherine Comnene, fille de la Dame de Trébisonde. En effet aussitôt après cette guerre il accomplit la promesse qu'il avoit faite, & réünit par cette alliance les deux maisons des Acojonbegs, & des Caracojonbegs.

C'est de ce mariage que sortit Ismaël, qui le premier des Rois de Perse prit le nom de Sophy, c'est-à-dire, faisant profession de la pure Religion. Ce Prince succéda à Imirze-Beg son cousin germain, & petit-fils d'Usunchassan, mais dont le pére n'est point connu; & non seulement il rétablit en Perse la Religion d'Aly, il y ajoûta encore de nouvelles pratiques, & de nouvelles superstitions. Au reste quoiqu'Usunchassan eût laissé en mourant une postérité fort nombreuse, cependant à l'avénement d'Ismaël à la couronne, le royaume se trouvoit fort délabré par les cruautés inoüies que le perfide Jacupe avoit exercées. Le nouveau Roi lui rendit son ancienne splendeur. Il l'augmenta même de l'Arménie majeure, de l'Assyrie, de la Mésopotamie, & de la Chaldée, soumit tous ces petits Princes qui régnoient dans la Mingrelie & la Georgie, le long de la mer Caspienne, & étendit les bornes de son empire du côté de l'Orient, & du Midy, jusqu'à l'Armenie mineure. Mais comme Paul Jove a écrit fort au long tout ce qui regarde le régne de ce Prince, & celui d'Usunchassan, je ne crois pas qu'il soit á propos de m'arrêter ici plus long-tems à en parler.

A Ismaël Sophy succéda l'an 1526. Schak Thamas son fils, dont nous avons parlé quelquefois dans cette histoire. Ce Prince eut beaucoup à souffrir des Turcs sous le régne de Soliman, qui lui enleva toutes ces provinces que son pére avoit conquises, & même la ville de Tauris, où Ismaël avoit fixé le siége de son empire. Cependant Thamas reprit cette place quelque tems après. Enfin après avoir eu bien de la peine à obtenir la paix des Turcs, qui ne la lui accordérent qu'à des conditions très-dures, il mourut il y a deux ans le onziéme de Mai 1576. D'autres disent que sa mort arriva un an plûtôt.

Description de la Perse. Dans le tems que cette cruelle guerre a commencé, la Perse étoit bornée au Nord par la mer Caspienne & la Mingrelie, & à l'Occident par Chars & les montagnes de Chielder. Là

elle fait un coude vers l'Orient, & passant au dessus du lac d'Actamar, sur lequel est la ville de Van, que les Turcs ont enlevée aux Persans, elle renferme les villes de Coy, de Salmas, & à droite, en tirant vers le Midi, celle de Sereful. Enfin de ce côté-là elle s'étend jusqu'au golphe de Balsora, où l'Euphrate va se jetter dans la mer de Perse proche de cette ville. Elle a pour bornes au Midi cette même mer avec les monts de Techisnandan; à l'Orient la province d'Heri, & le royaume de Candahar, ou le Peripaniso, lui servent de frontiéres; & retournant au Nord on y trouve la province de Corasson, & Sammarcant, qui confine à la Tartarie par le Zagathay. Dans cette vaste étenduë de païs sont renfermées à l'Occident la Georgie, l'Armenie, & une partie de l'Assyrie; au Nord le Kilan & l'Adirbeitzan, où est la ville de Tauris; à l'Orient l'Hyrcanie, ou le Tabarestan, la province d'Heri, ou le royaume de Candahar; enfin au milieu, la Parthie ou province d'Arak, la Carmanie deserte; & vers le Midi, la Perside, ou le royaume de Farsistan, dont Syras est la capitale.

Ce vaste empire, malgré ce que les Turcs en avoient enlevé, contenoit encore soixante & dix gouvernemens à la mort de Thamas. Cependant il n'étoit pas possible d'y mettre sur pied plus de quarante mille chevaux; ce qui paroît surprenant, si on compare un si petit nombre de troupes avec l'étenduë immense de païs que renferment ces provinces. Mais il y en a une raison fort naturelle. La Perse est pleine d'une infinité de petits Seigneurs qui ne craignent pas de désobéïr aux ordres du Prince. D'ailleurs les Grands du royaume sont beaucoup plus puissans qu'en Turquie: & comme leurs biens ne sont pas des fiefs qu'ils tiennent du Sophy, ou des bienfaits de la Cour; mais que ce sont des fonds qui passent d'eux à leurs enfans, ils vivent splendidement, & sont moins disposés à prendre les armes au premier commandement du Souverain. Le Roi entretient outre cela auprès de sa personne six mille Chourdes, qui sont comme la noblesse de Perse. Ils ont plusieurs Officiers, & sont commandés par un des premiers Seigneurs de la Cour. Il a encore un autre corps subalterne composé d'environ sept mille hommes, qu'on nomme Ezahul; & leur Commandant est aussi un des grands officiers de la Couronne,

HENRI III. 1578.

Toutes les forces de la Perſe ne conſiſtent qu'en cavalerie. Auſſi les chevaux de ce païs ſont-ils excellens, legers à la courſe, d'un grand travail, aiſés à nourrir, vifs au combat, & fort doux d'ailleurs; c'eſt ce qui les rend très-chers. La plûpart ſe vendent juſqu'à mille ou douze cens Sequins, & même davantage. Pour l'infanterie, qui ſert à ſoûtenir, ou former des ſiéges, les Perſans ne s'en ſervent preſque point. Comme ils n'ont point de places fortes, contens de défendre leurs frontiéres en pleine campagne, ils ne ſe ſoucient point de renfermer des troupes dans leurs villes. Ils n'ont point non plus l'uſage du canon, quoiqu'ils n'ignorent pas l'art de le fondre, & que la matiére néceſſaire pour cela ne leur manque point. Cette mauvaiſe coûtume les a rendus pluſieurs fois la victime de l'infanterie Turque. Cependant les pertes qu'ils ont faites n'ont encore pû leur apprendre, à leurs dépens, quelle étoit leur erreur ſur cet article; & ils ont la vanité de ne pas vouloir ſe corriger. S'ils changeoient de conduite, ils craindroient que ce ne fût reconnoître, ou plus de bravoure dans leurs ennemis, ou leur ſupériorité dans l'art militaire.

Les Perſans au reſte ſont naturellement légers, fourbes, toûjours prêts à profiter de la moindre occaſion de brouiller qui ſe preſentera. Auſſi n'y a-t'il rien de plus commun parmi eux que de voir éclater quelque conjuration contre la perſonne du Souverain. On ne trouve pas même d'union dans la famille royale. Les fréres y ſont trahis par les fréres, & les péres ſouvent y deviennent la victime de l'ambition de leurs enfans. Du reſte lorſqu'ils ne ſont point occupés à la guerre, ils s'appliquent volontiers à l'étude des ſciences. La Philoſophie, la Medecine, les Mathematiques, ſont celles ſur-tout qu'ils aiment le plus; & on prétend qu'on trouve chez eux pluſieurs auteurs Grecs dont nous avons perdu les ouvrages, qu'ils conſervent traduits en leur langue.

Pour ce qui eſt des revenus du royaume, ils montoient ſous le régne de Thamas environ à douze ou quinze millions. Mais après les pertes conſidérables que la Perſe a faites depuis que le Turc lui a enlevé une partie de ſes provinces, & que les Seigneurs qui relévent de cette Couronne ſe ſont rendus indépendans juſqu'à ne plus payer de tribut, à peine

entre-t'il

entre-t'il tous les ans dans le trésor de Casbin six millions, qui sont absorbés & au-delà, par les dépenses que la Cour est nécessairement obligée de faire. Ainsi il est impossible que le Prince ne soit toûjours fort à l'étroit.

Au reste Thamas laissa en mourant une nombreuse postérité, outre la princesse Peria-Concona, qui étoit l'aînée de ses enfans, il avoit encore onze fils, dont le troisiéme nommé Haidar-Mirize lui succéda. Mais son régne ne dura que peu de jours. Il avoit deux aînés, Mahomet-Hodabendes & Ismaël. Thamas s'étoit dégoûté de Hodabendes, qui avoit embrassé l'état Religieux, & lui paroissoit peu propre à porter la couronne, & il avoit nommé Ismaël pour son successeur. Ce Prince étoit alors prisonnier dans la forteresse de Cahaca, assez près de Casbin, où on l'avoit relégué à cause de ses violences, & parce qu'il ne cessoit de faire des courses sur le païs ennemi. Ce fut-là que les grands de l'Empire lui députérent, pour le prier de venir prendre possession d'un trône que son pére lui avoit destiné.

Ce Prince se disposoit à se rendre dans la capitale, lorsqu'Haidar-Mirize, qui comptoit sur le crédit & la protection de Peria-Concona, qui comme lui étoit sortie d'une sœur de Sahamal prince de la Georgie, monta sur le trône, sans prévoir les suites que cette démarche alloit avoir. Déja même par un aveuglement insensé, il commençoit à faire le maître, lorsqu'il reconnut, mais trop tard, qu'il avoit fait un mauvais pas, & que sa sœur ne l'y avoit engagé que pour le perdre. Toutes les troupes se soulevérent, le palais fut assiégé en un instant. Dans cette circonstance, ce malheureux Prince qui avoit eu assez de hardiesse & de témérité pour s'emparer de la couronne, manqua de courage, & alla chercher lâchement un asile dans le fond de son Sérail. Mais il ne fut pas-là même en sûreté. Sahamal son oncle craignant qu'Ismaël n'étendît sa vengeance jusque sur lui, & voyant que la retraite de l'Usurpateur augmentoit encore la fureur des séditieux, qui avoient Zalchan à leur tête, alla le chercher jusqu'au milieu de ses femmes, où il le tua de sa propre main. Après cette action, il jetta sa tête encore toute sanglante au milieu des conjurés; & par-là il appaisa la rage de ces furieux, qui commençoient déja à enfoncer les portes du palais.

HENRI III. 1578.

Cependant après qu'on eut rendu à Thamas les derniers devoirs, ſelon l'uſage de la Nation, Iſmaël fit ſon entrée dans la capitale, & commença à régner, par faire mourir huit de ſes fréres; coûtume inhumaine qui eſt aſſez en uſage parmi les Turcs, mais dont juſqu'alors on n'avoit eu en Perſe aucun exemple. Ce Prince barbare n'en demeura pas-là. Il donna ordre de chercher dans toute la ville les parens, les alliés, ou amis des Princes infortunés, & les fit égorger à ſes yeux. Ainſi commença à couler le ſang des premiéres familles du royaume, où cette cruauté répandit le deuil & la déſolation, & fut un préſage bien triſte pour l'avenir. D'un autre côté, le peuple qui s'étoit laiſſé prévenir en faveur du choix du feu Roi, & par les eſpérances flateuſes, que le nom d'Iſmaël que ce Prince portoit, comme ſon ayeul, lui avoit données, changea tout d'un coup l'affection qu'il avoit pour lui en haine & en déſeſpoir. Cependant le nouveau Roi pour montrer que c'étoit par principes & non par férocité qu'il s'étoit porté à cette violence, & pour avoir des exemples dont il pût s'autoriſer, abandonna la Religion des Sophis, & embraſſa la ſecte des Turcs, déclarant qu'il déteſtoit la doctrine d'Aly, qu'il regardoit, diſoit-il, comme abominable & capable de porter les hommes aux plus grands excès.

Quelques-uns crurent que cette premiére démarche étoit une adreſſe du Prince pour engager les peuples de la Méſopotamie, de la Chaldée & de l'Aſſyrie, qui ne reconnoiſſent point Aly. Mais ſoit que ce fût cette raiſon qui l'engagea à changer de Religion, ſoit qu'il cherchât dans un autre des exemples pour autoriſer ſon parricide, il eſt certain, que rien ne lui fît perdre davantage l'affection des Perſans que cette apoſtaſie, qui les indiſpoſa beaucoup plus contre lui, que toutes les cruautés qu'il avoit exercées. Ce qui acheva de le rendre odieux, ce fut la conduite qu'il tint à l'égard du calife de Caſbin. C'eſt le nom que portent encore aujourd'hui en Perſe les docteurs de la loi Mahométane, qui ont conſervé l'ancien titre des premiers fondateurs de cette Secte impie. Ils ont au-deſſus d'eux un ſouverain Pontife qu'ils appellent *Muſtaed-Dini*; c'eſt-à-dire, *Prince de la Loi*, qui tient parmi eux le même rang que le Mufti chez les Turcs. Ce Calife ayant donc oſé le premier s'oppoſer aux entrepriſes

d'Ismaël, eut auſſitôt les yeux crevés par ſon ordre. En même tems il ſe répandit un bruit, que ce Prince faiſoit de grands préparatifs pour ſe rendre à Bagdad, où à l'exemple de Soliman empereur des Turcs, il vouloit aller faire la cérémonie de ſon couronnement.

Tant de violences ne pouvoient manquer de coûter à Iſmaël bien des remors, & de le tenir dans une défiance continuelle. Comme tout le monde le craignoit, il appréhendoit auſſi tout le monde. Ainſi pour diſtinguer ſes ennemis de ceux qui lui étoient attachés, & tirer vengeance de ceux qui avoient conſeillé au roi Thamas ſon pére de le faire arrêter, & de le tenir éloigné de la Cour, il imagina un moyen à peu près ſemblable à celui dont l'hiſtoire d'Afrique rapporte que ſe ſervit Mariem ſœur d'Abdala, & dont nous avons parlé ſous l'an 1557. il ſe retira dans l'endroit le plus reculé de ſon Palais, & fit répandre le bruit de ſa mort par ſes confidens, avec ordre d'examiner avec ſoin tous les viſages des Seigneurs de ſa Cour, & de remarquer exactement les divers effets de joye ou de triſteſſe que cette nouvelle produiroit ſur eux. Ce ſtratagême lui réüſſit, tous ceux qui n'étoient pas affectionnés au gouvernement, ſe trahirent eux-mêmes, & Iſmaël s'en défit auſſitôt après. Ce fut lui auſſi, qui donna origine à cette guerre funeſte que je vais décrire, en accordant une retraite dans ſes Etats, contre la foi des traités, à un Sangiac des Chourdes, qui s'étoit révolté contre le Grand Seigneur. Ce fut une grande faute que fit le nouveau Roi, contre le ſentiment de tous les grands de Perſe, qui lui conſeilloient d'entretenir avec ſoin la paix avec Amurath. Avis ſalutaire, dont la plûpart des auteurs ne remportérent que la mort pour récompenſe.

Une conduite ſi ſanguinaire & ſi inſenſée ſouleva toute la Cour. Calil-Chan, Emir-Chan, & Piry-Mahamet jurérent la perte du Tyran. Ils mirent dans leurs intérêts le bacha des Chourdes, & de concert avec Peria-Concona, ils s'en défirent au bout de ſix mois de régne. Quelques-uns prétendirent qu'il fut empoiſonné par ſa propre ſœur. D'autres diſent, qu'elle introduiſit dans le Sérail les conjurés déguiſés en femmes, qui ſurprirent ce Prince cruel, & l'étranglérent au milieu de ſes plaiſirs. Cette révolution

HENRI III. 1578.

arriva le vingt-quatre de Novembre de l'année précédente.

En même tems Peria-Concona assembla tous les grands Seigneurs & les Bachas, qui dans cette Cour portent le titre de Chans ou de Sultans, pour prendre de concert des résolutions salutaires ; & elle les exhorta à mettre sur le trône celui qu'ils jugeroient le plus capable de soûtenir dignement la majesté de l'Empire, & de rétablir la tranquillité dans l'Etat, en arrêtant le cours des divisions domestiques. Il ne restoit plus de la nombreuse postérité du roi Thamas que Muhemet, surnommé *Hodabendes*, c'est-à-dire, *serviteur de Dieu.* Mais il étoit fort éloigné de la capitale, & à cause de la foiblesse de sa vûë & de son peu de goût pour les affaires, son pére l'avoit relégué à une des extrémités du royaume, dans la province d'Heri, dont il avoit le gouvernement. Hodabendes avoit plusieurs fils, un aîné entr'autres, nommé Hameth, jeune Prince d'un génie grand & élevé, qui conseilla à son pére de soûtenir contre les Turcs la guerre à laquelle Ismaël avoit donné occasion par son imprudence, & qui y commanda l'armée Persanne. Le premier de Sultans Mirize Salmas pensoit à en faire son gendre. Dans cette vûë, il étoit d'avis, qu'on députât à son pére pour le prier de le leur envoyer. D'autres proposoient d'autres fils de Hodabendes, selon qu'ils espéroient plus ou moins d'avoir part à la faveur & aux bienfaits du Prince qui seroit élû.

Il y avoit alors à la Cour un Seigneur nommé Emir-Chan, qui étoit fort avant dans les bonnes graces de Peria-Concona. Cet homme, qui ne mettoit point de bornes à son ambition, au lieu de penser comme les autres, à se donner un maître, avec qui il pût espérer de partager l'autorité souveraine, travailloit à se l'approprier toute entiére à lui-même. La Princesse, qui après avoir trempé ses mains dans le sang de deux de ses fréres, soit pas haine, soit par la peur de quelque funeste retour, ne prenoit plus aucun intérêt à ce qui restoit de sa famille, appuyoit de tout son pouvoir ses prétentions. Les circonstances même ne pouvoient être plus favorables à ses desseins. Tout le monde étoit dans l'attente de quelque révolution. Les Persans s'étoient dégoûtés de leurs anciens maîtres, & soit à cause de l'horreur que leur avoient donnée les cruautés du dernier roi Ismaël, soit

dans l'eſpérance de tirer avantage des troubles de l'Etat, ils ne ſouhaitoient rien tant que de voir paſſer l'Empire en d'autres mains.

HENRI III.

1578.

Avénement de Muhemet Hodabendes à la couronne de Perſe.

Cependant Hodabendes informé par Mirize-Salmas des deſſeins de Peria-Concona, s'avançoit à grandes journées vers Caſbin. Ce Prince étoit outré des attentats de ſa ſœur, qui après avoir fait d'un de ſes fréres un Roi de théatre, & l'avoir conduit elle-même à ſa perte par la complaiſance qu'elle avoit euë malignement pour ſes projets, non contente d'avoir porté le poignard dans le ſein de l'autre, ſongeoit à faire paſſer la Couronne ſur la tête d'une famille étrangére. Auſſi ne voulut-il pas monter ſur un trône qui étoit encore ſoüillé du ſang de ſes fréres avant que de les avoir vengés. Ainſi il manda à Mirize, pour qui il avoit beaucoup de confiance, de faire arrêter la Princeſſe, de la ſacrifier aux manes de ſes fréres, & de conſerver ſa tête juſqu'à ſon arrivée, afin qu'il pût repaître ſes yeux & ceux de tous ſes ſujets, d'un ſpectacle ſi agréable. Ses ordres furent exécutés, & Mirize étant allé le recevoir hors de la capitale, pour faire ſa cour à ce Prince, lui préſenta au bout d'une lance cette tête à qui on avoit laiſſé les cheveux épars, afin d'inſpirer plus d'horreur, & qui par ſes regards farouches ſembloit même après la mort conſerver encore quelque choſe d'effrayant.

Hodabendes fit ſon entrée à Caſbin, & donna lieu d'abord d'eſpérer qu'on joüiroit ſous lui d'un régne paiſible. Mais il ſe livra trop à la paſſion de ſon Miniſtre, & au lieu de ſonger à rétablir la tranquillité publique, qui ne pouvoit être fondée que ſur un entier oubli du paſſé, il eut l'imprudence de vouloir pourſuivre la vengeance de ſes fréres. C'étoit la plus grande faute que ce Prince pût faire à ſon avénement à la Couronne. Par cette conduite, non-ſeulement il indiſpoſa contre lui pluſieurs de ces petits Seigneurs, qui étoient répandus dans les provinces ; mais il les jetta même dans le déſeſpoir, & les obligea de prendre parti ailleurs. En effet Sahamal, ce prince de Georgie, qui étoit oncle de Peria-Concona, n'eut pas plûtôt appris la mort de cette malheureuſe Princeſſe, qu'il appréhenda qu'on ne vînt juſqu'à lui ; & comme il ne croyoit pas avoir aucune grace à eſpérer, il

HENRI III. 1578.

alla chercher un asile dans les montagnes. Il fut suivi aussitôt après par un autre prince Georgien nommé Leventogli, dont je parlerai plus au long dans la suite, & par leur retraite ou leur fuite de la Cour, ils répandirent la terreur parmi les peuples de la Médie Atropatienne, qui sont voisins du Turc, & qui n'étoient pas trop attachés à la Perse.

Husreves ou Ustreff bacha de Van, place forte, située sur le lac Actamar, & qui n'est pas éloignée de Casbin, avoit déja informé Amurath de tout ce qui s'étoit passé à la cour de Perse, depuis la mort du roi Thamas. Amurath, qui outre la passion qui semble être née avec tous les princes Ottomans, d'étendre les bornes de leur Empire, s'y sentoit encore porté par une inclination particuliére, étoit très-attentif depuis son avénement à la Couronne, pour saisir tous les événemens qui pourroient favoriser l'ardeur qu'il avoit pour la gloire. Aussi regarda-t'il ces mouvemens de Perse comme une occasion que le ciel sembloit lui offrir d'attaquer le seul Empire qui pût lui faire ombrage. Il ne s'étoit soûtenu jusqu'alors, que par l'union qui y avoit régné, & le Sultan s'imagina qu'il lui seroit aisé de profiter de ces troubles domestiques pour le détruire entiérement, ou du moins pour enlever ses plus belles provinces, & en aggrandir ses Etats.

Origine de la guerre des Turcs contre la Perse.

Un Prince ne manque jamais de prétexte, lorsqu'il a résolu de déclarer la guerre à un ennemi. Du vivant de Selim un certain Chourde nommé Abdala, gouverneur d'un canton de la Chaldée, avoit eu ordre sur quelques soupçons de se rendre à la Porte. Leunclavius prétend que ces Chourdes sont les anciens Chaldéens, & que cette province qui porte sur nos Cartes le nom de Curdistan, n'est autre chose que la Chaldée. Cependant il est sûr que la Chaldée est située en deçà de l'Euphrate, au-dessous de Babylone, au lieu que ces peuples habitent ces provinces qui s'étendent au-delà de ce fleuve jusqu'aux frontiéres de l'Arménie, que Strabon dit avoir été le païs des Curtiens, des Cadusiens, des Tapires & des Amardes, qui faisoient leur demeure dans des montagnes très-froides & très-escarpées. Je laisse à ceux qui sont curieux de ces connoissances & qui ont plus de loisir, à examiner, si nos Chourdes d'aujourd'hui ne sont point les descendans

de ces anciens peuples, dont ils ſemblent encore retenir le nom. HENRI III. 1578.

Il y a grande différence entre les gouverneurs de la Chaldée, de Carahemid & de la Méſopotamie, & ceux des auteurs provinces ſoumiſes à la domination des princes Ottomans. Dans tout le reſte de la Turquie, c'eſt la Porte qui nomme les Gouverneurs, & qui les révoque à ſon gré. Il en eſt au contraire des Commandemens de ces frontiéres, comme des Principautés de Valachie, & de Moldavie & de Tranſylvanie. Ce ſont des emplois héréditaires dans la famille de ces Chourdes ou Chaldéens. Ils paſſent à leurs enfans, & s'ils meurent ſans laiſſer de poſtérité, ce ſont leurs plus proches parens ou alliés qui leur ſuccédent. Cependant ils ſont comme tous les autres Gouverneurs ſoûmis à l'empire abſolu du Grand Seigneur.

Abdala ayant donc été mandé à la Porte, ſans pouvoir pénétrer la raiſon pour laquelle on le faiſoit venir, ſe rendit à Andrinople où Selim étoit alors, & il n'y fut pas plûtôt arrivé, que le Capigi-Bachi reçut ordre de s'en aſſûrer & de le mettre priſonnier. Le Chourde étoit bien accompagné. Ainſi pour l'arrêter plus ſûrement, l'officier Turc crut devoir prendre le moment qu'il aſſiſteroit à la priére publique, & ſe rendit avec ſa ſuite à la Moſquée qu'Amurath II. a fait bâtir dans cette ville. Abdala fut ſurpris, lorſqu'il vit qu'on en vouloit à lui, mais il ne fut point déconcerté. Il ſe mit en défenſe, & ſe battant courageuſement contre ceux qui vouloient l'arrêter, il tua le Capigi-Bachi, & bleſſa ou paſſa au fil de l'épée tous les Chiaous qui l'avoient ſuivi. Après cela Selim irrité de ſon audace lui fit couper la tête, ſans vouloir l'entendre.

Abdala étant mort, ſon neveu lui ſuccéda. Cependant un autre, qui ſe diſoit parent du défunt, étant paſſé à la Porte, gagna les Miniſtres à force de preſens, ce qui n'eſt pas rare dans cette Cour, & obtint le gouvernement. Auſſitôt on envoya ordre au Gouverneur de venir rendre raiſon de ſa conduite; mais il ne ſe preſſa pas d'obéïr. Il ſçavoit ce qu'il en avoit couté à ſon oncle pour avoir été trop ſoûmis, & il appréhenda que malgré ſon innocence, il ne ſe vît expoſé au même danger. Ainſi comme il n'attendoit aucun

HENRI III. 1578. ménagement de la part des Turcs, il alla se jetter entre les bras d'Ismaël, qui régnoit alors. Ce Prince le reçut fort bien, & eut même l'imprudence de lui faire espérer, qu'il le rétabliroit dans l'héritage de ses péres. D'un autre côté, on le redemanda à la Porte, comme un transfuge à qui on ne pouvoit donner asile, sans aller directement contre les traités passés entre les deux Nations, & sur le refus que les Persans firent de le rendre, les hostilités commencérent de part & d'autre par quelques courses.

Une autre raison qui porta les Turcs à déclarer la guerre aux Persans, ce fut la haine invétérée qui est entre ces deux Nations. Elle est devenuë si outrée, que les Turcs & tous les autres peuples qui suivent leur Secte, soit en Tartarie ou en Afrique, conformément à la décision de leur Mufti, tiennent pour constant qu'il est plus méritoire & plus agréable à Dieu de tuer un Persan ou Azeme pour cause de Religion, tout Mahométan qu'il est, que de donner la mort à soixante & dix Chrétiens, quoiqu'ils fassent profession d'une Religion tout-à-fait opposée. Je sçai que quelques nouveaux Théologiens ont osé de nos jours soûtenir une opinion toute semblable, & qu'ils n'ont pas craint d'avancer, contre le sentiment unanime de tous les Chrétiens, qu'il seroit plus avantageux pour la gloire de Dieu, que les princes Chrétiens reünissent leurs armes pour faire la guerre aux hérétiques qui sont parmi nous, que pour exterminer les Mahométans. Or je laisse à ces gens qui sont chargés de la conscience des autres, à examiner eux-mêmes devant Dieu, si de tels principes sont bien conformes à la piété & à la charité Chrétienne. En revanche les Persans, fidéles observateurs de la doctrine d'Aly, quatriéme successeur de Mahomet dont Haidar & Tzuneit pére & ayeul d'Ismaël Sophy, renouvellérent les dogmes, détestent toutes les autres sectes Mahométanes, brûlent leurs livres par-tout où ils les rencontrent, & poursuivent cruellement tous ceux qui y sont attachés.

Quelques-uns mettent encore les songes de la partie, & comme ces peuples sont assez superstitieux pour y ajoûter beaucoup de foi, ils veulent qu'un rêve d'Amurath ait aussi contribué à ce grand événement. Ils prétendent que ce Prince s'imagina pendant son sommeil, qu'il étoit au milieu du

du monde, ſous un arbre fort grand qui portoit au loin deux de ſes branches, dont l'une s'étendoit juſqu'aux extrémités de l'Orient, & l'autre juſqu'aux provinces de l'Occident les plus éloignées; qu'il crut voir enſuite un Serpent d'une grandeur prodigieuſe, venu de l'Orient, qui ſe rouloit à ſes pieds, & qu'il étrangloit de ſes propres mains. Ils ajoûtent, que le Sultan ayant conſulté les docteurs de la loi, pour apprendre quelle étoit l'interprétation de ce ſonge; ils lui dirent, que le milieu du monde ſignifioit le ſiége même de l'empire d'Amurath, c'eſt-à-dire, Conſtantinople; que ce grand arbre avec ſes deux branches marquoit l'étenduë de la domination des Sultans; enfin que par ce Serpent venu de l'Orient, on devoit entendre le roi de Perſe, & que c'étoit à lui qu'il étoit réſervé de le vaincre, & de le tuer, pour joindre enſuite ſes Etats à l'empire Ottoman.

Telle fut l'origine de cette guerre, où la fortune même ſembla favoriſer les deſſeins du Grand Seigneur, par les mouvemens qui s'élevérent en Perſe pendant ſon régne, tandis qu'au contraire l'union & la concorde régnoient parmi les Turcs. Quatre ans s'étoient donc déja écoulés depuis la conquête de l'iſle de Chypre, & la priſe de la Goulette, que Selim avoit fait raſer; & pendant tout ce tems-là l'empire Ottoman avoit joui d'une paix profonde. La tréve qu'on avoit faite avec le roi de Hongrie, car c'eſt le ſeul titre que prenne l'Empereur lorſqu'il traite avec la Porte, duroit encore. Philippe II. roi d'Eſpagne venoit d'en conclure une nouvelle de trois ans avec le Grand Seigneur. Dans ces circonſtances Amurath n'eut pas beſoin de délibérer long-tems avec ſes miniſtres, pour ſçavoir de quel côté il tourneroit l'effort de ſes armes.

En effet l'avis de Mehemet, grand Viſir, & gendre de Selim, à qui ſon grand âge, joint à une expérience conſommée, donnoit beaucoup de crédit dans le Divan, fut, qu'il étoit beaucoup plus aiſé de faire la guerre aux Perſans, qui n'ont gueres pour armes que l'arc & le ſabre, chez qui les armes à feu ne ſont preſque point en uſage, & dont toutes les places ſont ſans défenſe, que contre les Latins, c'eſt à-dire, les Chrêtiens, que le fer & le feu environnent, & qui avec leur nombreuſe artillerie ſçavent, ou défendre leurs villes,

HENRI III. 1578.

lorſqu'on les attaque, ou foudroyer celles de leurs ennemis; & il ajoûta, qu'on pouvoit ſe promettre une victoire beaucoup plus certaine des peuples de l'Aſie, amollis par les délices d'une vie lâche & oiſive, que des Européens, dont les corps forts & robuſtes ſont accoûtumés à réſiſter au chaud, au froid, & à la faim.

Tel fut, dit-on, le ſentiment de Mehemet. Cependant Leunclavius prétend au contraire, ſur la foi de je ne ſçai quel auteur, que ce Viſir diſſuada le Grand Seigneur de déclarer la guerre à la Perſe; & il rapporte, qu'après pluſieurs raiſons dont il ſe ſervit pour l'en détourner, il cita ce fameux proverbe, qui eſt fort en uſage chez les Grecs, & parmi les Turcs: » Qu'il ne faut pas marcher ſur la queuë du Serpent qui » dort, de peur qu'en s'éveillant il ne léve la tête, & ne faſſe » ſentir ſa morſure.

La guerre de Perſe fut donc réſoluë; mais il s'y preſentoit deux obſtacles conſidérables; le premier étoit l'éloignement & la difficulté de faire paſſer des troupes dans le païs ennemi par des chemins rudes, embarraſſés de bois & de montagnes, où il étoit aiſé de tendre des embuſcades. Outre cela cette guerre demandoit beaucoup plus de dépenſe qu'aucune autre. En effet, Sinan Bacha repreſentoit que pour conſerver les conquêtes qu'on feroit ſur la Perſe, il faudroit élever des citadelles, fortifier des villes, & y mettre des garniſons nombreuſes; & il ajoûtoit, que la paye que le Grand Seigneur donne ordinairement aux troupes, n'étoit pas ſuffiſante pour ſubvenir à tout cela; & qu'on ſeroit obligé de faire aux ſoldats des gratifications extraordinaires, afin de les engager à ſe rendre aſſidus aux travaux, à garder exactement leurs poſtes, à défendre avec vigueur les places qui leur ſeroient confiées, & à ſupporter courageuſement toutes les incommodités d'une guerre qui alloit les retenir long-tems éloignés de leur patrie.

Pour ce qui eſt de la dépenſe, Amurath, qui trouvoit les raiſons de Sinan pleines de ſageſſe & de bon ſens en fit ſon affaire, & promit que l'argent ne manqueroit point pour cette expédition. Mais il n'étoit pas auſſi aiſé de lever le premier obſtacle; & les ſentimens furent fort partagés à ce ſujet. Les uns vouloient qu'on fît paſſer une armée en Perſe par Bagdat,

& que de-là on marchât droit à Syras, qu'on dit être l'ancienne Perſépolis ; & ils appuyoient leur avis, ſur ce qu'il paroît par l'hiſtoire, que c'eſt-là le chemin que prit Alexandre pour entrer dans ce païs. D'autres prétendoient au contraire, qu'il falloit commencer par s'aſſûrer de Tauris, & fortifier cette grande ville avec toutes les places des environs. Quelques-uns enfin propoſérent un troiſiéme avis qui ſembloit approcher des autres. Ceux-ci croyoient que le parti le plus avantageux étoit de partager l'armée,& d'attaquer en même-tems l'ennemi des deux côtés, prétendant que par-là on l'obligeroit de diviſer ſes forces, & qu'on le mettroit ainſi hors d'état de faire tête de côté, ni d'autre. Mais Amurath ne fut pas de ce ſentiment ; & comme on ne pouvoit s'empêcher de faire paſſer l'armée par la Géorgie & l'Armenie, où elle devoit être jointe par les Tartares qui habitent au deſſus du Pont aux environs de la mer Caſpienne, & ſur leſquels on comptoit beaucoup pour cette guerre, il jugea qu'il ne ſeroit pas ſûr de s'engager dans une route ſi dangéreuſe & ſi difficile avec des forces partagées.

Les Miniſtres prirent donc leurs arrangemens pour une marche ſi longue, & remplie de tant de difficultés. Après cela on fut curieux de connoître à qui le Grand Seigneur confieroit le ſoin de cette entrepriſe. En effet, il avoit déja déclaré qu'il n'y commanderoit point en perſonne ; & Sinan n'avoit pû s'empêcher de faire paroître ſon étonnement à cette occaſion, parce qu'on ne voyoit point dans toute l'hiſtoire de l'Empire, qu'aucun prince Ottoman ſe fût jamais ſervi de Lieutenant pour une guerre auſſi conſidérable, & ne ſe fût pas rendu lui-même à la tête de ſes armées. Mais Amurath avoit ſes raiſons pour ne pas être de cette expédition : il apportoit pour prétexte les beſoins de l'Empire, & il diſoit que les affaires de l'Empire ne lui permettoient pas une abſence de ſes Etats ſi longue & ſi dangereuſe dans un tems où il étoit menacé du côté de l'Occident par tant de Princes puiſſans. Dans le fond quelques-uns croyent qu'une des raiſons principales qui l'empêchérent de faire ce voyage, fut qu'il étoit ſujet à certaines attaques d'épilépſie qui revenoient aſſez ſouvent, & qu'il appréhenda que les fatigues de la guerre ne les rendiſſent encore plus fréquentes ; que cette incommodité,

HENRI III. 1578. qu'il ſçavoit cacher dans les murs de ſon Serail, ne devînt public au milieu d'un camp, & ne le rendît mépriſable à ſes troupes. Ainſi il paſſa pour conſtant, que le Sultan n'aſſiſteroit point en perſonne à cette guerre. Après cela il n'y eut aucun des Grands de la Porte, que la faveur ou leur réputation rendoit les plus conſidérables auprès du Prince, qui ne briguât un emploi de cette conſéquence. Sinan, & Muſtapha, qui venoient de ſe rendre fameux, le premier par la priſe de la Goulette, & l'autre par la conquête de l'iſle de Chypre, ſembloient y avoir plus de droit que perſonne. Mais il ne parut point alors qu'Amurath eût encore pris ſa réſolution là-deſſus. Seulement on envoya ordre aux Bachas d'Erzerum, de Van, & de Bagdad, d'entrer ſur les terres de Perſe, & d'y faire le dégât.

Enfin cette année Muſtapha fut déclaré général de l'armée Ottomane. Il ſortit de Conſtantinople le 5. d'Avril, ſuivi d'un grand cortége, qui l'accompagna pour lui faire honneur; & ayant paſſé le détroit pour ſe rendre à Scutari, il prit de-là ſa route par Toccat & par Sivas, (1) & ſe rendit au commencement d'Août à Erzerum, qu'on croit être l'ancienne Simbra, dont parle Ptolomée, ſituée ſur les frontiéres de la Cappadoce & de l'Armenie, où étoit le rendez-vous de l'armée. Là il fit une revûë générale, ſelon la coûtume; & pour avoir un état certain de toutes ſes forces, il ſépara les malades de ceux qui étoient en ſanté; les troupes qui paroiſſoient en bon état, de celles qui étoient mal équippées; enfin les ſoldats d'une taille & d'un air avantageux, de ceux qu'on jugea d'une compléxion foible, & peu propre à ſupporter les travaux de la guerre.

Les premiers qui ſe preſentérent furent ceux de Meſopotamie ou Diarbequir, au nombre d'environ douze mille, n'ayant guéres pour armes que l'arc & le cimeterre; & Muſtapha fit une vive réprimande au gouverneur de cette province, de ce qu'il avoit amené ſi peu de troupes. Ils étoient ſuivis de quatorze mille Aſſyriens & Chaldéens peuples habitans ſur les bords de l'Euphrate & du Tigre.(2) Ils s'étoient aſſemblés à Balſara, armés de la même maniére. Enſuite marchoient

(1) Ce ſont les anciennes villes d'Amaſie, & de Sébaſte.

(2) Ces deux fleuves s'appellent aujourd'hui le Frat & le Tegil.

deux mille Syriens ou Soriens, habillés, plûtôt qu'armés, magnifiquement ; aussi cette nation ne se bat-elle que par escarmouches, & en escadronnant. On voyoit paroître après eux en bel équipage douze mille hommes levés à Magnesie ou Manissa dans la Bithynie ou le Besangial ; à Ancyra ou Angori ; dans la Lydie ou Carasie ; dans la Phrygie & le Pont provinces de l'Asie mineure, qu'on nomme aujourd'hui l'Anatolie. On avoit joint avec eux mille enfans perdus de ces peuples de Judée & de la Palestine, que leur pauvreté force à vivre de brigandage, & quatre mille Caramans, nation barbare de l'ancinne Cilicie, accoûtumée au vol, & ne respirant que le sang. Les troupes de la Morée, de la Gréce, de la Macédoine, & de la Thrace, qui faisoient la principale force de cette armée, formoient ensuite un corps séparé, composé de dix mille hommes, tous bons arquebusiers. On compta aussi trois mille Jannissaires. Enfin Beyran Bacha d'Erzerum avoit amené au camp quatre mille hommes levés dans la Cappadoce & l'Armenie, tous gens aguerris par les courses continuelles qu'ils faisoient dans le païs ennemi. Toutes ces troupes étoient à la solde du Grand Seigneur. Pour ce qui est des avanturiers, ou volontaires, ils étoient encore en aussi grand nombre. On ne tira cette année aucunes troupes de la côte de Barbarie, de la Hongrie, de l'Egypte, ni de l'Arabie heureuse, maintenant nommée l'Hyemen, & on réserva pour quelque occasion plus considérable les Jannissaires, qui eurent ordre de rester en garnison à Damas.

HENRI III. 1578.

Cette grande armée étoit suivie de cinq cens piéces de campagne, que Mustapha destinoit à mettre dans les places qu'on jugeroit à propos de fortifier. Il avoit aussi apporté beaucoup d'argent ; & le Grand Seigneur lui avoit outre cela permis de prendre les revenus d'Alep, & des autres villes frontiéres, pour subvenir aux frais de la guerre. Le général Turc avoit encore pensé à pourvoir ses troupes de vivres. Toute la frontiére avoit eu ordre d'apporter au camp la dîme des denrées qu'on y recueilloit, & d'y amener des chameaux pour porter les provisions & le bagage. On avoit levé de toutes parts grand nombre de pionniers & de mineurs. Enfin on avoit embarqué beaucoup de bled à Constantinople sur la flote Turque, commandée par Ulucciali, qui prit sa route par la mer Noire, &

HENRI III. 1578.

Entrée des des Turcs en Perse.

vint aborder à Trébisonde, place éloignée seulement d'Erzerum de quatre journées de chemin.

Après avoir ainsi fait tous ses préparatifs, le général Turc partit à la tête de son armée, & en huit jours de marche il arriva à Chars, place qui avoit été détruite, conformément à un des articles du dernier traité de paix fait avec Soliman, & où il trouva des provisions en abondance. Là les Turcs furent surpris d'une pluie violente mêlée d'un ouragan furieux, qui renversoit toutes les tentes, & qui les incommoda considérablement. Ainsi ils furent obligés de rester trois jours dans cet endroit, où ils eurent beaucoup à souffrir, & où ils laissérent grand nombre de malades. Ils en décampérent, & se disposérent à passer les montagnes de Chielder. Mustapha, pour éviter toute surprise, avoit tellement arrangé l'ordre de sa marche, qu'il étoit au centre dans la plaine, tandis que le Bacha d'Erzerum, & Dervis Bacha de Carahemid dans la Mésopotamie, où le Diarbekir s'avançoient par les montagnes; le premier à droit, & l'autre à gauche. Ils étoient soûtenus par les bachas Osman, Mahamet, Mustapha, & par les commandans des Avanturiers, & les chefs des troupes que les Tributaires du Grand Seigneur sont obligés de lui fournir. Cette avant-garde formoit une espéce de croissant qui couvroit le corps de bataille, & qui étoit comme en sentinelle pour découvrir de loin l'arrivée des ennemis.

D'un autre côté, tandis que les Turcs se disposoient à entrer en Perse, Hodabendes qui étoit informé de tous leurs desseins, se voyant dans la nécessité de soûtenir une guerre que l'imprudence de son frére lui avoit attirée, crut qu'il devoit feindre avec la Porte, afin d'avoir le tems de se mieux préparer. Ce Prince venoit à peine de monter sur le trône; & il avoit trouvé à son avénement à la couronne les affaires fort dérangées par la conduite barbare du dernier roi Ismaël. L'imprudence qu'il avoit euë lui-même d'abord, de se livrer aux conseils de son premier Ministre, n'avoit pas contribué à rétablir la tranquillité dans son royaume. Dans ces circonstances il jugea qu'il étoit à propos de se conduire avec une grande apparence de modération. Il parut être mortifié de ce qui s'étoit passé; & comme si son intention eût été de rétablir l'union entre les deux nations, il envoya une ambassade

au Grand Seigneur, moins dans l'espérance d'arrêter les projets qu'il méditoit, que pour gagner du tems. En effet soit qu'Amurath fût entêté des promesses magnifiques que ses Docteurs lui avoient faites au sujet de son songe; soit qu'il ne pût digérer le refus du roi de Perse, de lui remettre le Chourde, qui s'étoit retiré dans ses Etats, il voulut à peine donner audience à ces Ambassadeurs, & les renvoya fiérement avec menaces.

Cependant Hodabendes pensa à mettre dans ses intérêts les princes de Géorgie, dont il étoit important de s'assûrer, parce que c'étoit par leurs terres que l'armée Turque devoit passer pour entrer en Perse. Il leur écrivit; il leur députa même, pour les exhorter à ne pas abandonner la défense d'une Couronne dont ils étoient feudataires. Il fit aussi parler à Sahamal, & à Leventogli par quelques Seigneurs de leurs amis, qui travaillérent à dissiper les soupçons que le passé avoit pû donner à ces Princes. Outre cela il traita avec l'empereur des Tartares, le plus puissant Prince de cette nation, qu'on appelle communément le Kitai, & il l'engagea à se joindre à lui pour faire la guerre au Grand Seigneur. Il prit pour cela le moment que les Tartares étoient mécontens d'Amurath, soit que la trop grande puissance du Sultan leur fît ombrage; soit qu'ils crussent avoir quelques raisons particuliéres de se plaindre de lui: car du reste les Tartares & les Persans avoient jusqu'alors été toûjours ennemis; & quoique ces deux peuples fassent également profession de la Religion Mahometane; ils différent cependant en plusieurs points. Enfin le roi de Perse attira même dans son parti plusieurs Seigneurs Turcs, gens de crédit & d'autorité, qui ne pensoient pas comme le reste de la nation Ottomane au sujet de la Religion, & qui avoient quelque penchant à embrasser la secte des Sophys.

Les circonstances ne permettoient guéres à Hodabendes de prendre d'autres mesures. Après cela ce Prince envoya ordre aux Gouverneurs des provinces d'assembler leurs troupes, & de se rendre incessamment auprès de lui. Ils firent d'abord quelque difficulté. Cependant la vûë du danger qui les menaçoit tous également; l'ennemi, qui étoit à leurs portes; un peu de compassion pour le nouveau Roi, & pour l'état

HENRI III. 1578.

déplorable où l'Empire alloit être réduit, tout cela les toucha enfin. Ils obéïrent, & amenérent vingt mille hommes tous bien armés. Hodabendes mit à leur tête Tocmaſes Sultan Chan, & gouverneur d'Armenie, capitaine expérimenté, qui avoit donné des preuves de ſon habileté au maniement des affaires dans pluſieurs ambaſſades dont il avoit été chargé à la Porte ; & il eut ordre de marcher ſur le champ vers la frontiére.

Ce général prit ſa route par Tauris & par Genge ; & il arriva à Chars peu de tems après que l'armée Ottomane, qui avoit eſſuyé cet orage furieux dont j'ai parlé, avoit quitté ce poſte pour s'avancer vers les montagnes de Chielder. De-là il continua ſa marche. Cependant les coureurs qu'il avoit envoyés devant pour reconnoître l'ennemi, ayant apperçû les Bachas d'Erzerum & de Carahemid, qui campoient ſur les montagnes oppoſées avec aſſez peu de troupes, & ne pouvant voir le gros de leur armée, qui étoit dans la plaine couvert par les collines, revinrent à toutes jambes donner avis à Tocmaſes, qu'ils avoient découvert quelques avant-coureurs de l'armée Turque qu'il ſeroit aiſé de défaire, pourvû qu'on ne tardât pas à les attaquer.

Combat de Chielder entre les Turcs & les Perſans.

Le faux rapport de ces coureurs, que l'apparence avoit trompés, fit donner leur général dans le piege ; il marcha aux ennemis, qui de leur côté ayant découvert de loin les troupes du roi de Perſe, deſcendoient de leurs montagnes pour les attaquer ; & ils en vinrent aux mains plûtôt que Muſtapha ne l'avoit eſpéré. Le deſſein de ce général étoit de cacher ſa marche, & de ne ſe montrer que lorſque ſon avant-garde auroit commencé à rompre les Perſans, pour tomber alors ſur eux, & achever de les mettre en déſordre. Dans cette vûë il fit faire alte au corps de bataille, & ſerra les rangs : mais il ſe paſſa bien du tems avant qu'il pût ſe remettre en mouvement ; & les ennemis en profitérent, pour tailler en piéces ſes troupes avancées, avant qu'il fût à portée de leur donner du ſecours.

En effet, le combat avoit déja duré depuis midi, pendant trois heures entiéres, lorſque Muſtapha parut enfin avec le gros de l'armée Ottomane. Alors Tocmaſes ſentit tout le péril où il s'étoit engagé. Mais il n'étoit plus tems d'y apporter reméde,

remède, & il étoit trop avancé pour reculer. Ainsi il prit le seul parti qui lui restât, ce fut de faire tête à l'orage. Il rallia ses troupes du mieux qu'il put, soûtint bravement jusqu'au soir tout l'effort de cette grande armée, & fit sa retraite à la faveur de la nuit, laissant sur la place cinq mille morts, & deux mille prisonniers. Mustapha de son côté ne jugea pas à propos de le poursuivre dans les ténébres. Il avoit eu dans cette action quinze mille hommes de tués, parmi lesquels on comptoit sept gouverneurs de province. Mais quelque chagrin qu'il ressentît de sa défaite, il n'en témoigna rien. Au contraire il informa Amurath d'une maniére avantageuse du succès de cette journée ; & pour diminuer l'idée qu'on auroit pû avoir de la perte qu'il avoit faite aux dépens de son ennemi, il imagina un stratagême inoüi & barbare. Les Turcs ayant suivant leur coûtume coupé la tête à ces cinq mille hommes qui étoient restés sur le champ de bataille, ce Général se les fit apporter le lendemain. Ensuite après qu'on se fut assûré à leur teint & à leurs moustaches, que c'étoient véritablement des têtes de Persans, il commanda qu'on amenât devant lui tous les prisonniers, qui furent sur le champ égorgés par ses ordres, & de toutes ces têtes rangées les unes sur les autres, il fit élever une tour dans la plaine, pour être un monument de la victoire sanglante qu'il avoit remportée sur les ennemis, & servir à répandre la terreur de son nom dans tous les environs.

HENRI III. 1578.

Florus rapporte un événement à peu près semblable, arrivé en Espagne, & qui fit horreur aux Barbares mêmes. Il dit, qu'après cette sanglante bataille que Jule Cesar gagna à Monda contre le parti de Pompée, les malheureux restes de cette défaite s'étant jettés dans cette ville, ce Général alla aussitôt les y assiéger, & qu'il ne voulut se servir pour tout retranchement, que des cadavres de ceux qui avoient péri dans cette action, que les dars & les javelots tenoient attachés ensemble, & dont ils formoient une espéce de rempart. Spectacle hideux, inventé par ce Dictateur pour jetter la terreur parmi ses ennemis, & à qui la nécessité de faire le siége de cette place peut en quelque sorte servir d'excuse.

Cependant les couriers de Tocmases avoient déja porté à Casbin la nouvelle du dernier combat, & avoient instruit

HENRI III. 1578.

le roi de Perse des forces & des desseins du Turc. En même tems ce Général demandoit qu'on lui envoyât du secours. Hodabendes ne fut pas fort affligé du succès de cette bataille. Il pensa seulement à en prévenir incessamment les suites, & il travailla sans relâche à lever de nouvelles troupes.

D'un autre côté, tandis que Mustapha songeoit à faire exécuter le projet plein d'horreur qu'il avoit formé, des Députés vinrent l'informer de l'arrivée prochaine de Mauchiar. C'étoit un des fils d'une veuve princesse de Georgie, nommée Dedesmit. Cette nouvelle parut faire un plaisir infini au Bacha. Il ordonna aussitôt à tous les grands Officiers de son armée d'aller recevoir le Prince à la tête du camp, où il entra au bruit des tymbales, des trompettes, & du canon. De là, il fut conduit en cérémonie à la tente du Général, après qu'on lui eut donné à dessein le funeste spectacle de ces têtes arrangées. Le prince Georgien comprit à cette vûë ce qu'on vouloit lui faire entendre. Après les premiers complimens, pour faire sa cour au général Turc, il lui demanda des nouvelles du dernier combat, & voulut bien paroître persuadé de la relation qu'il lui en donna. Ensuite il lui fit offre de ses services, & lui marqua qu'il contribueroit volontiers de tout son pouvoir au succès de cette guerre. Mustapha reçut assez froidement les avances du Prince étranger; & se tournant fierement vers son camp, & du côté de ce monument barbare, qu'il avoit fait élever pour servir de preuve de sa victoire pretenduë : » Tout ce que vous voyez (dit-il, » en lui montrant l'armée Turque sous les armes) sont autant de presens dont la main libérale du Tout-puissant a » gratifié avec profusion les princes de la famille Ottomane, » pour en faire les maîtres du monde, & les rendre l'objet de » son admiration & de son étonnement. Vous avez pris certai- » nement le parti le plus sage, en venant reconnoître l'empire » d'un aussi puissant Prince que celui que je sers; il seroit seu- » lement à souhaiter, que vous n'eussiez pas tardé si long- » tems à lui rendre ces justes hommages. J'accepte avec joye » l'offre que vous me faites de partager avec moi les travaux » de cette guerre. Soyez le bien venu, & comptez que vous » trouverez réciproquement dans moi tout ce que vous pou- » vez attendre d'un veritable ami. « Après avoir tenu ce

discours, & reçû le present du jeune Prince, il lui fit donner le present ordinaire consistant en un habit de brocard d'or, avec une lance & un bouclier très-bien travaillés & fort magnifiques; & il mit auprès de lui quelques-uns de ses gardes pour avoir l'œil sur sa personne, & veiller sur toutes ses démarches.

Avant que d'aller plus loin, je crois qu'il est à propos que je donne ici au Lecteur quelque connoissance de ces princes de la Georgie, & des provinces qu'ils possédent, aussi-bien que de l'Arménie & de la Médie, qui sont voisines de leurs Etats, puisque ces païs furent le théatre des principaux événemens de cette guerre.

Les Georgiens habitent aujourd'hui l'ancienne Iberie. C'est un païs où il a beaucoup de bois & de montagnes, qui renferment aussi plusieurs plaines. Il confine du côté de l'Occident à la Colchide, aujourd'hui la Mingrelie; du côté du Midi, à l'Arménie ou Turcomanie, dont une partie appartient aussi aux Souverains de cet Etat; du côté d'Orient, à la Médie Atropatie ou mineure, que nous appellons le Schirvan; & du côté du Nord, à l'ancienne Albanie, qui porte aujourd'hui le nom de Zuirie. On y trouve en abondance toutes sortes de grains & de fruits, de la soye, des bêtes fauves & des faucons en quantité.

Description de la Georgie.

La Georgie est arrosée par plusieurs fleuves, dont quelques-uns sont fort grands. Le principal est l'Araxe, qui sort du mont Taurus, & courant vers l'Orient, passe à Tomenis. Ensuite tournant au Nord, & à l'Occident, il va recevoir le fleuve Chiur ou Ser, qui prend lui-même sa source du côté du Septentrion dans le mont Taurus, & qui coule dans la plaine, où plusieurs petites riviéres vont s'y jetter, l'Alazon, le Sandobane, le Rethace & le Chane. Dans ce coude que fait l'Araxe, il fait une presqu'isle de Sechi, dans la campagne d'Erex. Cette ville, suivant la description que Strabon nous en donne, est peut-être l'ancienne Artaxate; cependant ce Geographe place aussi dans ce même endroit la ville de Seumara. De là l'Araxe coule à quelques lieuës de la ville d'Erivan fameuse dans la guerre dont nous parlons, & se répandant ensuite dans la plaine de Calderan, célébre par la bataille qui se donna dans ce lieu entre le Sultan

HENRI III. 1578.

Selim & le Sophi Ismaël, il va se jetter dans la mer Caspienne. Ce fleuve reçoit aussi dans sa course, au-dessus de la riche ville d'Eres, le Canach que Leunclavius appelle Arès, ou Cara-fu, c'est-à-dire, la riviére noire. Strabon écrit au livre onziéme de sa Géographie, que ce fut par cette peninsule que forment dans leur jonction le Kur & l'Araxe (car c'est ainsi qu'on doit lire dans cet endroit, & non pas l'Arage) que le Grand Pompée, & après lui Canidius Bassus, entrérent de l'Arménie dans l'Iberie.

Au reste tous ces fleuves prennent leur source dans le mont Taurus. Cette chaîne de montagnes, à qui les Géographes ont donné ce nom, est assez peu de chose dans la Carie & la Lycie. Elle commence d'abord à s'élever sur les côtes de la Pamphylie, à present Sarmanie, proche du cap de Chelidonie, & traverse ainsi toute la Cilicie. De là elle se sépare en deux branches, dont celle qui est à droite s'appelle le mont Amanus ou de Scanderona, & courant au Sud-Est, elle s'étend sans interruption jusqu'à l'Euphrate. Au delà de ce fleuve, elle prend le nom de monts Gordiens, & ensuite celui de mont Masius, au-dessus de Nisibe ou Nisbin, & de Tigranocerte ou Sultania; là elle commence à devenir beaucoup plus haute. C'est alors le Niphates, qui dans son étenduë sépare la Médie de la Chaldée, sous le nom de mont Zagrius. On trouve ensuite au-dessus de la Chaldée les montagnes de la haute Perse, dite Elymaïs, avec celles des Parœtaceniens ou du Turquestan, & celles des Cosséens au-dessus de la Médie.

C'est dans le mont Niphates que se trouve la source du Tigre, assez peu éloignée de celle de l'Euphrate, puisque Strabon ne compte que deux mille cinq cens stades de distance entre l'une & l'autre. Mais ces deux fleuves s'éloignent beaucoup dans la suite. L'Euphrate s'étendant fort au loin, arrose dans sa course irréguliere des païs immenses. Au contraire le cours du Tigre est droit & rapide. Ensuite il se perd sous terre & disparoît pendant un assez long espace de tems. Enfin on le voit renaître fort loin delà toûjours le même, & se réünissant de là à l'Euphrate au-dessous de Sereful, ils coulent ensemble le long de la Mésopotamie, & vont se jetter dans le golphe Persique.

La partie du mont Taurus qui eſt à gauche, s'étend vers le Septentrion ſous le nom d'Anitaurus, ſépare l'Arménie de la Cappadoce & de la Comagene, & ſe diviſe encore elle-même en pluſieurs branches au-delà de l'Euphrate, tirant vers le Nord. Ici c'eſt le mont Poliarrès ou Poliadrès, & Cydisès à l'Occident. Là, ce ſont les monts Moſchiques; dans un autre, elle porte le nom de monts Tibareniens, & forme ainſi une longue chaîne juſqu'au Caucaſe. D'autres montagnes, qui font auſſi partie du mont Taurus, s'élévent du côté de l'Orient & environnent tout ce païs qui eſt depuis la mer Caſpienne juſqu'à la Médie. Le mont Parachoater en eſt encore une branche, & va juſqu'aux portes Caſpies, s'étendant au loin du côté de l'Orient vers la province d'Hire. Ainſi la Médie & l'Arménie ſe trouvent renfermées au milieu du mont Taurus, & ce païs tout chargé de montagnes eſcarpées, entrecoupées ſeulement par quelques vallons, qui ſurtout du côté du midi, où l'Araxe ſe précipite au travers de ces déſerts, ſont remplis de torrens & couverts de forêts impraticables, eſt habité par un nombre infini de peuples différens, qui dès le tems de Strabon ne ſubſiſtoient que de brigandages.

HENRI III. 1578.

Il y a deux grands lacs dans l'Arménie, le lac de Van dont j'ai parlé, qui eſt preſqu'auſſi grand que la mer de Zabache, & qui s'étend juſqu'à la Médie mineure; on y recüeille du ſel; & le lac appellé par les anciens Thomitis ou Arzen, qui conſerve encore aujourd'hui ce nom. Les eaux de celui-ci ſont remplies de nitre, & plus propres que tout l'art des dégraiſſeurs à ôter les taches qui ſe rencontrent ſur les étoffes. Auſſi ne ſont-elles pas bonnes à boire. Le Tigre paſſe au travers avec rapidité ſans s'y mêler. Il ſemble que Thomas Minadoi de Rovigo, le ſeul Auteur qui nous ait donné l'hiſtoire de cette guerre, tout exact qu'il eſt, ſe ſoit trompé au ſujet de ce lac, & qu'il l'ait confondu avec celui que Strabon appelle le lac Spanta, quoique ce Geographe place cependant ce dernier dans la Médie Atropatienne ou le Sirvan, & le diſtingue expreſſément de ces deux lacs, dont je viens de parler, en marquant leur ſituation dans l'Arménie. Pour moi, je ſerois fort porté à croire, que le lac Spanta eſt le même que celui qui eſt marqué dans la carte qu'on a miſe

HENRI III. 1578.

à la tête de l'ouvrage de Minadoi, sous le nom de lac Giol, situé au Nord de Lori.

C'étoit au milieu de ces barriéres élevées par la nature elle-même pour fermer l'entrée de ces vastes Etats, que Dieu sembloit par sa providence avoir mis à couvert quelque reste de Christianisme au milieu de l'impie Mahométisme, qui s'étoit répandu de tous les côtés. Les peuples qui les habitent, devenus inaccessibles par la situation de leur païs, avoient aussi été regardés pendant long-tems comme invincibles, tant que l'union avoit duré parmi eux. L'avarice & l'ambition furent la source de leur perte. Les petits Rois & les Nations de ces contrées qui faisoient profession du rit Grec, commencérent à se trouver trop resserrés dans ces bornes, qui leur paroissoient étroites, & voulurent chercher au dehors ce qu'ils pouvoient rencontrer dans leur patrie. La Perse étalloit à ses yeux ses richesses & sa magnificence. C'étoit de ce côté-là qu'ils se voyoient le plus exposés. Tauris alors la capitale de ce grand Empire, étoit à leurs portes. Ce fut par-là qu'ils commencérent à se laisser entamer. Ils firent d'abord alliance avec les monarques Persans, ils se mirent à leur service, & l'or de la Perse répandit insensiblement parmi eux le poison du Mahométisme. Ce fut pour eux la pomme de discorde. Les troubles domestiques qu'on vit naître de cette malheureuse division attirérent les Persans dans leur païs; & cette Nation ne se trouvant pas dans la suite en état de faire tête aux Turcs, abandonna ces belles provinces en proye à ces fiers Ottomans.

Les Princes qui régnoient en Georgie, & dans cette partie de l'Arménie qui étoit occupée par des Chrétiens, étoient alors Dedesmit, cette vieille Princesse veuve qui avoit deux fils Maucchiar & Alexandre; David & Simon, fils de Lavassap; Alexandre surnommé le Grand, fils de Leventogli; Joseph fils de Gori; Sahamal dont je viens de parler, oncle de Peria-Concona & du prince Haider; & Bassacchiuc.

Sahamal possédoit cette partie de la Georgie appellée le Carthuel, qui confine au Sirvan, en tirant vers l'Albanie ou Zuirie; c'est un païs plein de montagnes & peu cultivé. Pour ce qui est du Prince, quoiqu'il fût du sang de Georgie, il y avoit long-tems qu'il faisoit profession de la Religion des Persans.

Les Etats de Joſeph fils de Gori étoient dans l'ancienne Iberie, qu'on nomme à preſent le Caket, ayant pour bornes à l'Orient la ville de Derbent, & à l'Occident le lac d'Eſſecchia. Ce Prince réduit aux derniéres extrémités par Oſman, renonça enfin à la religion Chrétienne, & embraſſa le Mahometiſme.

Les Etats de la princeſſe Dedeſmit avoient plus d'étenduë que ceux de tous ces Princes. Ils étoient bornés à l'Occident par la ville de Chars, & à l'Orient par ceux des princes David & Simon. Cette Princeſſe après avoir envoyé Maucchiar l'un de ſes fils en ôtage à Muſtapha, avoit remis le gouvernement entre les mains de l'aîné nommé Alexandre. Mais il fut dans la ſuite indignement détrôné par ſon frére, que les Turcs appuyérent dans cette entrepriſe. Le lieu de la réſidence de ces Princes étoit Altun-Chala, c'eſt-à-dire, Château d'or, place forte par ſa ſituation, environnée de toutes parts de forêts impraticables, & ſituée au pied du mont Periardo du côté de Chars & de Tiflis.

De-là en tirant à l'Eſt du côté de l'Arménie, on trouvoit le royaume de Lavaſſap, qui étoit auſſi fort étendu. Ce Prince avoit nommé en mourant Simon, l'aîné de ſes fils pour lui ſuccéder; mais David ſon cadet ne lui permit pas d'être longtems tranquille ſur le trône. Il ſe mit à la tête d'une troupe de brigands, & donna tant d'affaires au nouveau Roi, qu'il fut obligé d'implorer le ſecours de ſes voiſins. Thamas régnoit alors en Perſe. Ce fut à lui que Simon s'adreſſa; & ce Prince n'eut garde de manquer une ſi belle occaſion d'unir à ſa couronne un Etat ſi conſidérable, ou de pouvoir du moins en diſpoſer à ſon gré. Il fit auſſitôt entrer des troupes en Armenie, & il mit à la tête un Seigneur de confiance, avec des ordres ſecrets de s'aſſûrer de David, de lui propoſer de ſe faire Mahometan, de le faire paſſer à la Cour, au cas qu'il refuſât d'y ſouſcrire, & s'il acceptoit le parti, de le mettre en poſſeſſion de tous les Etats du Roi ſon frére. Cependant il étoit chargé de faire auparavant les mêmes propoſitions à Simon, & de lui promettre au nom de Thamas, ou Tecmaſes, qu'il le rendroit paiſible poſſeſſeur du royaume de ſes ancêtres, à condition qu'il le tiendroit à foi & hommage des Rois de Perſe, & qu'il embraſſeroit le Mahometiſme, s'engageant

HENRI III. 1578.

pour plus grande sûreté à lui remettre entre les mains David lui-même, qui osoit lui contester son droit. Le général Persan exécuta les ordres du Roi avec la derniére exactitude. Il se rendit maître de David, qui sans balancer accorda aussitôt tout ce qu'on voulut. Simon au contraire refusa constamment d'y entendre; il préféra courageusement son salut éternel au trône, & à tous les avantages temporels qui font ordinairement l'objet de la cupidité des hommes; & il fut relegué dans la forteresse de Cahaca, où il se consola avec le Prince Ismaël, fils de Tecmases, de la dure captivité où on le retenoit, par l'étude des sciences, & sur-tout de la Philosophie, qu'il avoit toûjours fort cultivée. Pour David, après qu'il eut renoncé à la foi, on le circoncit, suivant l'usage observé chez les Mahometans; & il fut fait Chan de Tiflis. Les principales villes de ce royaume sont Tiflis, lieu de la résidence des Rois de cette partie de la Georgie, qui y ont aussi leurs tombeaux; Lori, Cheres, & Chiurgi-cala, ou la ville de Cyrus, avec quelques autres petites places.

En s'éloignant de la grande route, & tirant vers le Nord, au dessus du lac d'Essecchia, on trouve la ville de Bassacchiuc, qui donne son nom au Prince de ce petit Etat. La situation avantageuse de son païs, qui n'est rempli que de montagnes & de déserts, le rendit simple spectateur de cette guerre; & il ne fut point exposé à en essuyer les malheurs. Mais il n'en auroit pas été quitte à si bon marché, si les Tartares eussent tenu aux Turcs la promesse, qu'ils leur avoient faite, parce qu'ils n'auroient pas manqué de passer par cette contrée pour entrer en Medie & en Arménie.

On trouve encore en Arménie la principauté d'Alexandre, fils de Leventogli, & frére du Prince Isse. Elle est située entre Tiflis & Erivan; & par-là elle est également exposée aux entprises des Turcs & des Persans. Ceux-ci avoient d'abord tenté de l'enlever à ce Prince, en tenant envers lui la même conduite dont ils avoient usé à l'égard de Simon. Dans cette vûë ils soulevérent contre lui Isse son frére, qui avoit embrassé leur Religion. Mais leur artifice ne réüssit point. Alexandre défendit courageusement ses droits; & voyant que les Turcs devenoient fort puissans de ce côté-là, comme il étoit très-riche, il acheta la paix des ministres de la Porte à force de

presens;

presens, & conserva son Etat en se soumettant au Grand Seigneur. Depuis ce tems-là ce Prince, qui avoit été fort attaché à la Perse, ne prit plus d'autre parti que celui de se ranger du côté du plus fort. Sa résidence est à Zaghen sur le Canach, qui, comme je l'ai dit, va se jetter dans l'Araxe au dessus de la ville d'Eres.

Tel est donc aujourd'hui l'état de la Géorgie. Or comme il falloit nécessairement passer par ce païs pour arriver à Tauris, où l'armée Ottomane avoit dessein de se rendre, soit qu'elle prît sa route par le Nord, soit qu'elle voulût entrer du côté de l'Occident, il étoit également important aux Turcs & aux Persans, de mettre les princes Georgiens dans leurs intérêts.

En sortant de la Georgie on entre dans le Schirvan. Ce païs qui fait aujourd'hui une des provinces de la Perse, fut conquis par Haider Sophy, & Ismaël, qui l'enlevérent au Prince légitime. Sa capitale est Scamachie, située sur la mer Caspienne, entre la ville de Derbent, au siége de laquelle le roi Haider fut tué, & celle d'Eres, célébre par ses manufactures de soie. Strabon croit que c'est l'ancienne Symbace, & il rapporte que les Armeniens s'en étant rendus maîtres, les habitans les en chassérent avec l'aide des Romains, qu'ils appellérent à leur secours.

Après le Schirvan ou la Medie mineure on trouve la Medie propre, ou majeure, dont la capitale est Tauris, où les rois de Perse tenoient il n'y a pas long-tems le siége de leur empire ; elle est située au pied du mont Oronte, qui est une branche du mont Taurus. Au reste Minadoi, qui d'ailleurs est assez peu exact dans la recherche de ces noms anciens, qu'il confond souvent, démontre fort bien que cette ville est la fameuse Ecbatane. Cependant Leunclavius croit ce fait assez incertain, & il apporte, pour en douter, l'autorité de Hayton, qui place cette ville dans la Persarmenie, c'est-à-dire, dans l'Armenie majeure. Mais cet habile homme n'a pas fait réfléxion, que ce que nous appellons l'Armenie n'est pas aujourd'hui borné seulement à la province qui portoit autrefois ce nom ; qu'elle renferme encore la Médie, avec qui, suivant le témoignage même de Strabon, elle a toûjours eu beaucoup de ressemblance, soit pour le climat, soit

HENRI III. 1578.

pour le caractére des peuples qui l'habitent ; & que c'est pour cette raison que les Arméniens, qui étoient très-célébres du tems de Hayton, comme ils le sont encore de nos jours, après avoir aboli le nom des Medes, ont placé cette fameuse ville dans leur païs. Car du reste il est certain que tout ce que les auteurs anciens disent d'Ecbatane & de sa situation, convient parfaitement à Tauris, comme Minadoi le prouve fort au long dans la dissertation qu'il a composée exprès sur ce sujet adressée à Mario Corrado.

On peut encore prendre deux autres routes pour arriver à Tauris. La premiere par Erivan, en tirant à l'Orient, & passant par Nassivan & Chiulfal, elle est de huit ou neuf jours de marche ; & ce fut celle que choisit le bacha Ferhat, qui fortifia Erivan. L'autre route n'est aussi que de neuf jours de chemin, en prenant par la ville de Van, & le lac d'Actamar, & de-là par Coy, Marant, & Soffian. Ce fut par celle-là qu'Osman Pacha conduisit l'armée Turque. Enfin en sortant de Tauris, & tirant vers le Midi on trouve Salmas, & un peu à l'Est Persépolis, ou Syras ; Casbin, où les rois de Perse font leur résidence, depuis que les Turcs leur ont enlevé Tauris ; ensuite Cassan, & plus loin Hispahan, où l'on ne peut arriver de Tauris qu'en quatorze jours ; enfin la ville d'Heri dans la province qui porte ce nom. Après cette digression je vais reprendre le fil de mon histoire.

Après la reception magnifique que Mustapha avoit faite au prince Maucchiar, ce général se disposoit à marcher vers Tiflis, lorsqu'il fut arrêté par une tempête plus violente encore que la premiére ; Elle étoit mêlée de pluie, de vents furieux, & d'éclairs, & elle dura si long-tems, qu'elle l'obligea de rester encore quatre jours dans son camp. Pendant ce tems-là la corruption se mit dans cette tour, que le Bacha avoit fait élever des têtes des Persans ; & cet amas confus de cadavres, de chameaux, & de mulets morts, dont la plaine étoit couverte, répandit une infection qui empesta tout l'air des environs. Enfin le tems se remit au beau ; l'armée décampa & alla coucher le même jour sur les bords du lac Giol. L'orage avoit tellement rompu les chemins, que les chameaux destinés à porter le bagage, & les chevaux qui traînoient l'artillerie ne pouvoient presque avancer. Le lendemain on arriva à Archicheler,

petite place qui avoit appartenu aux princes de Georgie, & dont les Turcs étoient alors les maîtres, depuis qu'elle avoit été prise par Soliman dans les derniéres guerres contre la Perse. Là, comme on étoit en païs d'amis, on séjourna pour donner aux soldats un peu de repos. Pendant ce tems-là Mustapha fit la revuë de son armée, & il se trouva que depuis son départ d'Erzerum il avoit perdu quarante mille hommes qui avoient été tués dans le combat, ou que les maladies & la désertion lui avoient enlevés.

Prise de Tiflis par les Turcs.

De-là les Turcs se rendirent en deux jours de marche à Triala. On voyoit encore dans ce lieu plusieurs Chapelles & Eglises appartenantes aux chrétiens Latins, qui s'y étoient conservés jusqu'alors depuis le tems de ces fameuses Croisades qui rendirent nos péres plus célébres en Asie, & sur-tout dans la Syrie & la Palestine, qu'elles ne furent avantageuses à la Religion. En sortant de Triala, l'armée eut à passer une haute montagne fort rude, & alla camper sous une forteresse qui appartenoit aux princes de Georgie. Enfin le lendemain elle arriva à la vûë de Tiflis, que David-Chan, à qui elle appartenoit, & les habitans avoient abandonnée pour se retirer dans les montagnes.

Dans toute cette marche les Turcs furent fort harcellés par les princes Georgiens qui étoient attachés à la Perse, comme David-Chan, Joseph, & à ce qu'on croit, Alexandre lui-même, fils de Dedesmit, & frére de Maucchiar, qui étoit à la suite de Mustapha. Comme ils connoissoient le terrain, & que les ennemis l'ignoroient, il leur étoit aisé de leur tendre des embuscades à chaque pas. Aussi n'y manquoient-ils point, & dès qu'ils appercevoient quelques pelotons se détacher du gros pour aller au fourage, ils tomboient sur eux, aussi bien que sur tous les traîneurs, que quelque incommodité empêchoit de suivre l'armée, & les enlevoient ou les tailloient en piéces.

Tiflis parut à Mustapha une place qui méritoit d'être fortifiée. Dans cette vûë il fit relever les murs de cette ville, y bâtit une forteresse, & mit dedans cent piéces de canon. Il en donna ensuite le gouvernement à Mahamet Pacha, un des commandans des avanturiers, qu'il laissa dans la place avec une garnison de six mille hommes, composée en partie de troupes qui étoient à la solde du Grand Seigneur, & en partie

HENRI III. 1578.

des volontaires que cet officier commandoit. Telles furent les expéditions du mois de Septembre.

De-là le général Turc marcha vers la Medie. Cependant l'armée diminuoit insensiblement. Les troupes rebutées des travaux continuels de cette guerre se retiroient sans prendre congé. Les Syriens sur-tout, qui étoient venus d'Alep pour apporter des vivres au camp desertoient par bandes. Un corps de quinze cens hommes de cette nation, commandé par Nassardin Chielebe, fut attaqué dans sa retraite par les Géorgiens, qui le taillérent en piéces après un combat obstiné. Il n'en échapa que très peu, que la bonté de leurs chevaux sauva. De ce nombre fut le Commandant, qui de-là se rendit à Alep.

Cependant Mustapha, après avoir passé le fleuve qui coule le long des murs de Tiflis & les montagnes, dont cette ville est commandée, alla camper au pied dans une plaine maréca-geuse. Ce fut là que les députés d'Alexandre, fils de Leventogli vinrent l'informer de l'arrivée prochaine de leur maître. En effet il se rendit aussitôt après au camp des Turcs, où il fut reçû avec les mêmes apparences de joie, & les mêmes honneurs que Maucchiar l'avoit été. Il fit ensuite ses presens au Général, qui lui donna aussi le Calaat; & après que ce Prince l'eut assûré de sa soumission aux ordres du Grand Seigneur, on le congédia, & on le chargea de préparer des provisions pour le retour de l'armée.

De-là Mustapha, après une marche de douze jours, qu'il fit presque toûjours dans un terrein humide, arriva sur les bords du Canach, dont j'ai déja parlé, & campa en deçà, résolu de donner quelque relâche à ses troupes. Dans cet endroit il reçut une députation de la ville de Sechi située sur la frontiére du Schirvan, & de la Medie. Elle étoit composée des principaux habitans de cette place, qui venoient lui en apporter les clefs, & se remettre à sa discretion. Le Bacha les loüa de la sage résolution qu'ils avoient prise, leur fit donner à chacun une veste de soie, & les congedia, après les avoir assûrés de sa protection.

L'armée avoit véritablement grand besoin de quelque repos. Outre la fatigue d'une si longue marche, il y avoit peu de provisions au camp. Les soldats mouroient de faim, &

étoient presque réduits au desespoir. Il falloit donc trouver moyen de réparer leurs forces, & de ranimer leur courage. Dans ces circonstances on prit quelques espions Persans, que les ennemis avoient peut-être lâchés à dessein de faire donner les Turcs dans le piége. Ils les informérent qu'il y avoit des vivres en abondance au-delà du fleuve; & sur cet avis le Général ne fut pas le maître de retenir ses troupes; elles commençoient déja à murmurer, & il y avoit à craindre qu'elles ne se mutinassent. Ainsi pour prévenir la sédition, Mustapha donna une permission générale d'aller au fourrage, après avoir averti ses soldats de prendre garde à eux, & de ne pas donner imprudemment dans quelque embuscade.

Rencontre des Turcs & des Persans.

A peine cette permission fut-elle donnée, que dix mille hommes, composés la plûpart des valets de l'armée, sortirent suivis d'un grand nombre de chevaux & de chameaux destinés à porter le fourrage. Ils s'avancérent jusqu'au confluent du Canach & de l'Araxe, qui n'étoit pas éloigné; & après avoir fait leurs provisions, ils se disposoient à retourner au camp, lorsqu'ils se virent chargés par Alyculi-Chan, Emanguli-Chan, Serap-Chan, & quelques autres Seigneurs qui s'étoient trouvés au dernier combat qui s'étoit donné le mois d'Août précédent dans la plaine de Chielder. Ils étoient de-là retournés à la Cour, d'où ils avoient eu ordre de se rendre auprès du général de l'armée Persanne. Ces troupes envelopérent les Turcs, & les taillérent tous en piéces.

Le bruit de cette défaite mit l'allarme au camp, où on ne douta pas un moment du malheur qui étoit arrivé. Aussitôt Mustapha rangea ses troupes en bataille, & marcha en diligence au secours de ses gens. S'il arriva trop tard pour les sauver, il fut du moins encore assez à tems pour venger leur mort. Les Persans ne pensoient qu'à ramasser le butin que les ennemis avoient fait, lorsque le Bacha tomba sur eux avec impétuosité. Dervis conduisoit l'aîle gauche le long de l'Araxe; Beyran commandoit à l'aîle droite, & s'étoit saisi des bords du Canach. Pour Mustapha, il étoit au centre. A cet aspect les Persans perdirent contenance, & ne tardérent pas à se repentir de s'être arrêtés si long-tems au butin. Ils voyoient devant leurs yeux ces mêmes ennemis, qui les avoient vaincus peu de tems auparavant venir à eux avec fureur, impatiens

HENRI III. 1578.

de tirer vengeance du ſang de leurs camarades, qui fumoit encore. Ils étoient beaucoup inférieurs en nombre; environnés d'un côté par l'Araxe, & de l'autre par le Canach, ils ne voyoient aucun moyen de reculer, ni aucune eſpérance de pouvoir penſer à la retraite. Dans cette triſte ſituation, les chefs eux-mêmes ne ſçavoient quel parti prendre. Les uns ne comptant que ſur leur bravoure, & ne penſant plus qu'à mourir généreuſement les armes à la main, ſe diſpoſoient à ſe battre juſqu'à la derniére extrémité. D'autres au contraire, moins ſenſibles à l'honneur qu'au bien du royaume, prétendoient qu'on ne devoit pas riſquer auſſi imprudemment le ſalut de l'Etat, dont ce combat alloit décider. Dans cette diverſité d'avis ils furent chargés par les Turcs, & cette bruſque attaque ne leur donnant pas le tems de ſe déterminer à aucune réſolution dont tout le monde pût profiter, chacun penſa à ſe ſauver du mieux qu'il put. Tocmaſes lui-même ſe jetta le premier dans le Canach, ſuivi d'Emir-Chan, & de tous les Seigneurs & principaux Officiers de l'armée; & comme ils montoient des chevaux vigoureux, ils abordérent à la nage de l'autre côté du fleuve. Une infinité d'autres ſuivirent leur exemple, & n'eurent pas le même bonheur. Comme ils n'étoient pas ſi bien montés, les forces manquérent à leurs chevaux, & ils périrent dans le fleuve. Ce funeſte ſuccès découragea ceux qui étoient prêts, comme eux, de tenter le même ſort; & ils jugérent qu'il valoit encore mieux pour eux ſe faire tuer les armes à la main, que de ſe noyer. Dans cette réſolution ils tinrent ferme, & le deſeſpoir leur donnant de nouvelles forces, ils combattirent encore aſſez long-tems avec beaucoup de vigueur. Enfin accablés par le nombre, ils furent tous, ou paſſés au fil de l'épée, ou faits priſonniers par les Turcs, après avoir vû ce petit coin de terre teint d'abord du ſang de leurs ennemis, & couvert enſuite du leur & de celui de leurs camarades. Il eſt certain qu'il y eut ce jour-là plus de vingt-cinq mille hommes de tués. Le nombre de ceux qui périrent dans le Canach fut encore fort grand. Les Turcs, outre les dix mille hommes qu'ils avoient envoyés au fourrage, perdirent de leur côté trois mille ſoldats dans cette derniere action.

Tocmaſes écrivit auſſitôt après à Hodabendes la nouvelle

de ce mauvais ſuccès, de façon cependant à diminuer l'idée de la perte qu'il avoit faite, en exaggérant celle de l'ennemi. Il mandoit au Roi, qu'à la vérité il avoit été vaincu par le nombre; mais que l'armée Turque étoit ſi fort affoiblie, qu'il l'avoit miſe hors d'état de rien entreprendre davantage; qu'elle étoit accablée de fatigues, de langueurs, & de miséres; qu'il n'y avoit pas dedans, un ſeul homme qui ne fût chargé de bleſſures, & que ſi on lui envoyoit à tems de nouveaux ſecours, il comptoit encore la défaire, avant qu'elle pût ſonger à ſe rapprocher de ſon païs. Enſuite il ſe retira dans ſon gouvernement d'Erivan. Quelques autres Seigneurs ſuivirent ſon exemple, & en attendant de nouveaux ordres de la Cour, Emanguli-Chan retourna à Genge, & Serap-Chan à Naſſivan.

D'un autre côté, Muſtapha réſolu de ne perdre aucun des avantages que ce dernier ſuccès pouvoit lui faire eſpérer, marcha ſur le champ vers le Canach; & il fit publier ordre à toutes ſes troupes de ſe tenir prêtes à paſſer ce fleuve le lendemain. Cette nouvelle réſolution du général Turc excita un murmure univerſel; toute l'armée s'aſſembla autour de ſa tente, prête d'en venir contre lui aux plus fâcheuſes extrémités. Ce contre-tems ne déconcerta point le Bacha; il ſe preſenta à ſes troupes, les encouragea, leur reprocha leur lâcheté; leur remontra: Qu'il n'y avoit point d'homme de cœur qui ne dût préférer la gloire à ſa propre conſervation, & que ce n'étoit point en paſſant ſa vie dans la molleſſe & les délices qu'on y arrivoit, mais en s'expoſant aux plus grands travaux, & en bravant tous les dangers: Qu'au reſte il n'étoit que le miniſtre des ordres de leur maître, auſquels elles étoient obligées de ſe ſoumettre; qu'ainſi il étoit réſolu, quoiqu'il en pût arriver, de tenter le paſſage du fleuve le lendemain, & que s'il avoit le malheur de périr dans cette entrepriſe, il les prioit de retirer ſon corps du milieu des flots, & de le faire paſſer ſur le rivage oppoſé, afin qu'on pût dire qu'il étoit venu à bout, du moins après ſa mort, de ce qu'il ne lui avoit pas été poſſible d'exécuter pendant ſa vie; & pour apprendre par-là à tous ceux, qui, comme lui, ſe trouveroient à la tête des armées Ottomanes, à ne point ménager leurs jours lorſqu'il s'agit de procurer la gloire de l'Empire, & d'obeïr aux ordres du Souverain.

HENRI III. 1578.

Muſtapha congédia ſes ſoldats avec cette réponſe ; & dès le lendemain il ſe jetta le premier dans le fleuve à la tête de tous les Bachas, & des principaux Officiers, ſuivis des valets & des eſclaves. Cette premiére troupe paſſa ſans accident. Tout le reſte de l'armée imita auſſitôt l'exemple de ſon Général. Mais le paſſage ſe fit avec ſi peu d'ordre, comme il ne pouvoit guéres manquer d'arriver dans une ſi grande multitude, qu'il y périt près de huit mille hommes. Leunclavius fait monter juſqu'à dix-ſept mille le nombre de ceux qui furent emportés par les flots, ſans compter les chevaux, les chameaux & les mulets. Ainſi comme les Turcs ne pouvoient ſe prévaloir, d'avoir eu ſur terre quelques jours auparavant aucun avantage ſur leurs ennemis, leur perte égala encore ce jour là ſur les flots celle que les Perſans y avoient faite alors. La nuit qui ſurvint obligea de laiſſer le bagage, l'argent & l'artillerie de l'autre côté du fleuve. Tout cela paſſa le lendemain avec le reſte des troupes ; & il n'arriva alors aucun malheur, parce que les Turcs s'étoient aſſûrés du paſſage aux dépens de leurs camarades.

Les Turcs après avoir ainſi traverſé le Canach, ſéjournérent au-delà, afin de prendre un peu de repos. Enſuite l'armée ſe remit en marche, & entra d'abord dans un païs ſtérile & dénué de tout. Ces triſtes objets rejettérent les troupes dans le deſeſpoir. Elles ſe plaignoient hautement de ce qu'on ne ſe contentoit pas de les expoſer au fer de leurs ennemis ; qu'elles ſe voyoient encore obligées de courir tous les jours de nouveaux dangers, & qu'elles avoient un Général impitoyable, qui ſembloit prendre à tâche de les faire mourir de miſére & de faim. Mais dès le lendemain toutes ces plaintes s'évanouyrent, lorſque de cet affreux déſert elles paſſérent dans des campagnes fertiles, couvertes de toutes ſortes d'arbres & de fruits. Cette vûë réjouït le ſoldat, & ranima toutes ſes eſpérances.

De-là Muſtapha vint à Eres, qui eſt la premiére ville du Schirvan, que l'on trouve en ſortant de la Georgie. La plus grande partie des habitans l'avoit abandonnée pour ſuivre Samir-Chan, qui en étoit gouverneur. Ce Seigneur, auſſitôt qu'il avoit été informé de l'approche des Turcs, avoit fait faire le dégât dans tous les environs, & s'étoit retiré dans les

montagnes

montagnes voisines avec Ares-Chan gouverneur de Scamachie, & tous les autres grands Officiers de cette province, résolus d'attendre des événemens quelque occasion qui les mît en état de prendre leur parti. Ainsi les Turcs n'eurent pas besoin de mettre la force en usage pour se rendre maîtres de cette ville; & le soldat ne s'y enrichit pas beaucoup, parce que long-tems auparavant les habitans avoient eu la précaution de mettre à couvert ce qu'ils avoient de plus précieux. L'armée séjourna dans cette place pendant vingt-deux jours, que Mustapha employa à la faire fortifier, & à y élever une forteresse, dont il confia le commandement au bacha Caïtas, un des commandans des Avanturiers, avec une garnison de deux cens Arquebusiers, & de cinq mille hommes. Ensuite il nomma gouverneur général du Schirvan le bacha Osman, qui commandoit aussi les Avanturiers, & il le déclara Visir de la Porte; dignité que ceux qui sont à la tête des armées Ottomanes ont droit de conférer pendant tout le tems que dure leur expédition. Il le chargea en même tems de se rendre maître de Scamachie capitale de la province, qui n'est pas fort éloignée d'Eres. Le Général lui donna dix mille hommes de troupes pour exécuter ce projet, avec ordre de marcher ensuite contre Derbent.

Cette ville située sur la mer Caspienne portoit autrefois, selon quelques-uns, le nom d'Alexandrie. Aujourd'hui elle s'appelle encore Temircapi, c'est-à-dire, les portes de fer, parce qu'elle est bâtie au milieu de ces défilés, que les Princes voisins fermoient autrefois avec des portes, & où ils mettoient garnison pour arrêter les courses des Scythes qui se répandoient par-là dans tout l'Orient. Osman eut ordre d'y attendre l'arrivée des Tartares qu'Amurath avoit mandés, & qui probablement devoient alors être en marche pour joindre l'armée Turque. A l'approche d'Osman le peu d'habitans qui étoit resté dans Scamachie lui en ouvrit les portes. Le Bacha d'un autre côté les traita avec beaucoup de douceur, & empêcha qu'on ne leur fît aucune violence, persuadé que cette conduite engageroit peut-être quelques autres villes à les imiter. Ses espérances ne furent point trompées. Peu de tems après, ceux de Derbent, qui, quoique soumis aux Persans, étoient cependant d'une Religion différente,

HENRI III. 1578.

résolurent de suivre l'exemple de leurs voisins ; & gagnés par la clémence dont Osman avoit usé à leur égard, ils lui envoyérent des députés pour lui marquer qu'ils se soumettoient à ses ordres. Sur ces nouvelles Mustapha, après avoir mis en état la nouvelle forteresse qu'il faisoit élever à Eres, & qui étoit déja avancée, & avoir laissé dans cette place une bonne garnison, se rendit enfin aux priéres des Jannissaires & des troupes de la Grece. L'hyver approchoit ; ainsi il résolut de retourner à Erzerum, & de prendre sa route par le païs du prince Alexandre, fils de Leventogli, comme ils en étoient convenus.

Retour de l'armée Turque.

Le premier jour de sa marche il alla camper au pied d'une montagne fort rude. De-là il envoya devant des charpentiers & des pionniers pour faire un pont sur le Canac, afin que son armée pût passer ce fleuve commodément & sans danger. Ensuite il fit sçavoir son arrivée à Sahamal. Sur cet avis ce Prince descendit aussitôt de ses montagnes, & vint se rendre auprès du général Turc. Il le complimenta d'abord sur ses succès, après quoi il lui marqua qu'il remettoit ses Etats sous la protection du Grand Seigneur. Le Bacha lui fit ensuite donner le Calaat, & le congédia.

Comme la nuit étoit fort sereine, Mustapha continua sa marche, & s'apperçut le matin qu'il étoit entré dans le païs du prince Alexandre, fils de Leventogli, par l'abondance des rafraîchissemens qui vinrent à son armée. De son côté il défendit à ses troupes de faire aucun dégât dans la campagne. Sur sa route il reçut des députés du Prince, qui lui apportérent des presens de la part de leur maître, & le priérent de l'excuser s'il ne se rendoit pas en personne auprès de lui, parce qu'il étoit incommodé, l'assûrant d'ailleurs de son parfait dévoüement. Le général Turc parut se contenter de cette excuse, & laissant sur sa gauche Zaghen, lieu de la résidence de ce Prince, il se rendit à Tiflis. Là il trouva la garnison dans un état pitoyable. Les soldats mouroient de faim, & étoient réduits à la derniére extrémité, obligés de manger les chats, les chiens, & jusqu'à des peaux de brebis, pour se soûtenir. Ils n'accusoient de leur misére que leur Gouverneur, qui par une sévérité outrée ne vouloit pas leur permettre de sortir de la place pour aller au fourrage, sous prétexte qu'il y

avoit à craindre qu'ils ne donnassent dans quelque embuscade. Dans le fond il n'étoit si rigide, que parce qu'il appréhendoit qu'ils ne consumassent les fruits des environs, qu'il avoit cependant grand soin de récueillir & de serrer dans ses magasins. Mustapha les consola, il leur fit donner des rafraîchissemens, & leur promit qu'ils seroient mieux traités dans la suite.

Après avoir passé deux jours à Tiflis, les Turcs en partirent, & traversérent la plaine qui est au-dessous de cette ville, où ils mirent tout à feu & à sang. Ils épargnérent seulement les tombeaux des ancêtres de Simon, proche desquels ils allérent camper. Le lendemain l'armée marcha par des chemins inaccessibles, remplis de montagnes & de vallons impraticables. Outre les autres incommodités du voyage, les troupes avoient beaucoup à souffrir de la neige qui tomboit en abondance, & que le vent leur jettoit au nez; en sorte que pendant trois jours on perdit beaucoup de chameaux, de chevaux, & de mulets, sans parler des hommes. Car la saison étoit si rude, que plusieurs, sans se mettre en peine du danger qu'ils couroient de donner dans quelque parti ennemi, alloient chercher une retraite loin du camp. Les Georgiens prirent cette occasion pour les attaquer au moment qu'ils y pensoient le moins. Comme ils connoissoient parfaitement tout le païs, ils allérent déloger Hassan Bacha dont ils tuérent les domestiques, & ils enlevérent tout son bagage, qui étoit d'un prix très-considérable; à peine lui-même se seroit-il sauvé, s'il n'eût été promptement secouru par Hala commandant des Spahis, qui le retira de leurs mains, & le conduisit à la tente de Beyran Bacha, où il fut en sûreté.

De-là les Turcs allérent camper à Chiurcala, & on envoya au fourrage presque tous les valets de l'armée. Ensuite Mustapha reçut des députés d'un certain prince de Georgie parent de Simon, qui lui demandérent de la part de leur maître la permission de le venir saluer. Il la leur accorda: mais personne ne parut, & la suite fit connoître que ces députés étoient de véritables espions, qui ne s'étoient rendus au camp que pour sçavoir ce qui s'y passoit. Ils allérent informer les ennemis de la marche de ceux qu'on avoit envoyés au fourrage, & ils furent tous taillés en piéces. Ainsi depuis ce jour la

HENRI III. 1578.

disette fut grande dans les troupes, parce que les ennemis étoient les maîtres de tout le païs qu'elles traversérent, jusqu'à ce qu'elles arrivassent sur les frontiéres des Etats de la princesse Dedesmit. Là il fallut encore camper, & passer la nuit dans des défilés coupés par l'Araxe, qui dans cet endroit fait mille replis sur lui-même, & roule ses eaux avec fracas sur ces rochers. Le lendemain on fut obligé de traverser des précipices affreux, & de marcher le long des bords de ce fleuve, qui étoient tout glacés, en sorte que plusieurs chameaux, chevaux, & mulets s'y précipitérent.

Enfin on arriva à Altuncala, lieu de la résidence des Princes de ce petit Etat; & les troupes, après avoir essuyé pendant six jours toutes les fatigues d'une route pénible jointes aux incommodités de la disette, trouvérent de quoi se dédommager dans cette place, où Dedesmit leur avoit préparé des vivres en abondance. Cette Princesse y vint saluer Mustapha, à qui elle présenta Alexandre son fils aîné. Ce Géneral fit beaucoup d'honnêtetés à cette Princesse, & il voulut qu'elle fût assise à côté de lui dans toute cette entrevûë, pendant laquelle il fit venir Maucchiar qui rendit compte à sa mére des bontés que le Bacha avoit euës pour lui dans tout ce voyage. De là Mustapha, après avoir fait beaucoup de caresses à Alexandre, prit occasion de prier la Princesse de le lui laisser, en lui faisant entendre que son dessein étoit de l'envoyer à Constantinople avec son frére, & des lettres par lesquelles il informeroit le Grand-Seigneur de l'attachement que la mére & les fils avoient pour les intérêts de l'Empire, & en l'assûrant que le Sultan feroit certainement beaucoup d'accueil aux deux jeunes Princes. Quelque peine que cette proposition fît à Dedesmit, cette Princesse sage & courageuse sçut cependant se contenir. Elle fit réflexion que, quoique née libre, la démarche qu'elle faisoit en faveur de ce Barbare, étoit le premier acte qui marquoit son esclavage & la perte de sa liberté; que d'ailleurs un de ses fils étoit déja entre les mains des Turcs. Ainsi elle se composa & répondit avec une feinte joïe que le Grand-Seigneur étoit le maître de disposer de tout ce qu'elle avoit. Elle finit par prier le Bacha de prendre ses deux fils sous sa protection. C'étoit le seul service qu'elle fût encore en état de leur rendre.

Après avoir ainsi congedié cette Princesse, & donné dans ce lieu deux jours de repos à ses troupes, Mustapha leur fit prendre la route de Chars. Comme il n'y avoit plus d'ennemis à craindre, elles ne gardoient plus tant d'ordre, & même pour la commodité des logemens, elles marchoient par pelotons. Le premier jour elle campérent à Clisca, petite place qui dépendoit encore de Dedesmit. Cependant les Turcs n'ayant plus la faim ni d'ennemis à combattre, eurent beaucoup à souffrir de la rigueur du froid, qui en fit périr plusieurs dans cette marche. Enfin ils sortirent des terres de Géorgie, & se rendirent en deux jours à Bucardachan, où ils célébrérent avec leurs cérémonies ordinaires la fête du Ramadan, qu'ils avoient été obligés de différer. De là en quatre jours de marche ils arrivérent avec beaucoup de joïe à Erzerum, où les troupes furent licentiées.

De cette ville Mustapha écrivit à Amurath pour lui rendre compte de ses succès, dont il tâchoit de lui donner une fort grande idée; il lui marquoit: Qu'il s'étoit rendu maître de Tiflis qu'il avoit la vanité de comparer à Damas: Qu'il avoit remporté deux grandes victoires sur les Persans, soumis toute la Géorgie à l'empire Ottoman, arrêté avec le plus grand bonheur du monde la mutinerie des Jannissaires & des troupes de la Gréce, fortifié Eres dont il avoit confié la garde à Caïtas Bacha, & réduit à l'obéïssance de Sa Hautesse les villes de Derbent & de Scamachie, dont il avoit donné le gouvernement à Osman. Il ajoûtoit, qu'il jugeoit à propos de fortifier Chars, parce qu'on trouvoit dans cette place des provisions en abondance, & que sa situation étoit fort avantageuse pour faire entrer des troupes en Perse, par l'Armenie & la Georgie. En même tems il envoya à la Porte Alexandre & Maucchiar, qu'il recommanda au Sultan, en faisant l'éloge de leur attachement & de celui de Dedesmit leur mére, aux intérêts de l'Empire. Cependant il avertissoit aussi le Grand-Seigneur d'avoir plus d'attention pour Maucchiar, & de le mettre sur le trône préférablement à son frére, parce qu'il paroissoit mieux disposé, qu'il s'étoit offert de lui-même dès son entrée dans le païs, à servir sous lui, & qu'on avoit de justes raisons de croire qu'Alexandre étoit de concert avec ceux qui avoient taillé en piéces les derniéres troupes qu'on

HENRI III. 1578.

avoit envoyées au fourrage. La nouvelle de ces ſuccès fit beaucoup de plaiſir à Amurath, & lui donna de grandes eſpérances pour l'avenir. Ainſi il eut ſoin qu'on travaillât en diligence à faire tous les préparatifs néceſſaires pour la continuation de cette guerre, remettant à donner quelques avis au Général, lorſqu'il les jugeroit convenables.

Cependant depuis le départ de Muſtapha, Oſman attendoit l'arrivée des Tartares qui devoient venir le joindre. Je crois qu'on ne me ſçaura pas mauvais gré, avant que de continuer ma narration, de donner à cette occaſion une idée de l'origine de ces peuples, de leurs mœurs, & de leurs uſages, tant dans la paix que dans la guerre.

Deſcription de la Tartarie.

Les Tartares habitent ces vaſtes déſerts qui s'étendent dans la Scythie, au Nord de l'Aſie & de l'Europe. Ces peuples n'avoient autrefois qu'un ſeul Chan ou Seigneur; mais aujourd'hui cet Empire eſt fort partagé, & ils reconnoiſſent pluſieurs maîtres. Les plus voiſins de la Pologne, qui ſe voit ſans ceſſe expoſée à leurs courſes continuelles, ſont les Tartares d'Europe, dits communément les Tartares de Precops, ou petits Tartares. Ceux-ci habitent le Nieſter & les montagnes de la Beſſarabie, ou de la baſſe Valachie, ſur les bords du lac Vidovo & de la mer Noire, où ils ſont maîtres de Bialogrod; & s'étendant enſuite dans ces vaſtes plaines qui ſont au delà du Nieſter, entre ce fleuve & le Bog, ils poſſédent la célébre ville & la fortereſſe d'Oczakow, à qui Pline & Ptolomée donnoient anciennement le nom d'Olbiopolis, & qui eſt ſituée à l'embouchure du Nieper, un des fleuves du monde le plus large & le plus rapide, qui va ſe jetter dans le golphe de Negropoli. A quatre milles au deſſus d'Oczakow, le Nieper reçoit le Bog, que Martin Bronovius croit être l'ancien Hypanis; auquel cas il faudroit corriger les cartes de Ptolomée qui place ce fleuve vers l'Orient au delà du Nieper, puiſque le Bog ſe jette dans ce fleuve du côté de l'Occident. Dans ces ſolitudes affreuſes on trouve les plaines de Sauran & des Circaſſes, & au delà du Nieper, les Tartares d'Oſſow, ainſi appellés de la ville & citadelle qui portent ce nom, & qui ſont ſituées à l'endroit où le Tanaïs, qu'on appelle aujourd'hui le Don, va ſe jetter dans les Palus Méotides, maintenant nommés la mer de Zabacche. De là

jusqu'à la presqu'Isle de Fridonisi, que forment le Nieper & le golphe de Negropoli, & que les anciens nommoient le *Cours d'Achille*, on compte trente milles de païs, où l'on ne voit que des chaumiéres & des cabanes habitées par les Tartares. HENRI III. 1578.

Ces provinces confinent à la presqu'Isle de Crimée. Ce païs, qui est un peu moins grand que la Morée, & que les anciens appelloient la Chersonese Taurique, fut longtems habité par des peuples qui s'étoient rendus l'horreur du genre humain, par la coûtume barbare qu'ils avoient de massacrer & de sacrifier à leurs Dieux, les étrangers qui abordoient dans cette contrée. On trouve en y entrant Precopski, d'où les Tartares Précopites ont tiré leur nom, & qui selon quelques-uns porta autrefois, d'abord celui d'Heracleotide, & ensuite ceux d'Eupatorie & de Pompeïopolis. Cette ville a un Gouverneur perpétuel, qui parmi ces peuples porte le titre de Beg, & qui est nommé par le Chan des Tartares, pour garder les passages du Nieper & du Don. Elle est aussi défenduë par une bonne garnison, & fortifiée d'un fossé soutenu de dix-sept tours, bâties autrefois sous le régne de Sachinbgier-Chan, roi de cette presqu'Isle, qui remporta une victoire mémorable proche de Précopski, sur les Tartares Nohaycenses ou de Nogaïs, habitans des bords du Don du côté de l'Asie, qui ne vouloient pas le reconnoître.

C'est là qu'est le rendez-vous des troupes, lorsque le Chan ou Kan des Tartares se dispose à marcher à quelque expédition. Au reste il faut remarquer que ces Princes ne peuvent entreprendre aucune guerre que de l'aveu & avec la permission du Grand-Seigneur, si ce n'est contre les Moscovites. C'est une loi qui leur fut imposée par le Sultan Selim, lorsqu'il fit la conquête de ce païs, & soumit ses Souverains à l'obéïssance de l'empire Ottoman. On trouve encore dans cette presqu'Isle, outre Précopski, Beccasaraï qui en est comme la Capitale, & le lieu de la demeure du Prince : Salatic ne fait presque qu'une même ville avec elle, & à quelque distance de là on voit un village nommé Sortasse, qui est devenu célébre depuis que les ambassadeurs de Pologne, de Moldavie & de Moscovie, y font leur résidence. La plûpart des habitans de cet endroit sont Chrétiens, & Genois d'origine, & ils y ont une Eglise où ils font encore l'Office divin.

HENRI III. 1578.

La forteresse de Crym n'est pas non plus fort éloignée de cette Capitale. C'est le seul endroit du païs où on batte monnoye, encore n'y fait-on que des piéces d'argent ; car par le traité que Selim passa avec cette nation après l'avoir subjuguée, tout l'or qui se trouve dans cette contrée appartient au Grand-Seigneur. C'est dans cette forteresse que le Sar, ou Prince du païs, fait enfermer ses femmes lorsqu'il part pour quelque expédition.

Outre ces villes qui sont bâties dans les terres, la Crimée a encore plusieurs places sur la côte. Une des principales est Caffa, à qui les anciens donnérent le nom de Théodosie, & qui est une colonie des Genois. Sa rade & son commerce l'ont renduë célébre, & les Turcs en partagent le gouvernement avec les Tartares. On voyoit encore de nos jours dans une des Eglises de cette ville une bibliothéque nombreuse, composée de plusieurs anciens livres très-curieux ; mais l'avarice ou le déréglement des Ecclésiastiques du rit Latin, qui la desservoient, les en a fait chasser, & elle a été donnée aux Arméniens. On trouve encore sur la côte les villes de Sudagra qui est défenduë de trois forteresses, de Jamboli, d'Ingermen, & de Corsune qu'on appelloit aussi autrefois la ville de Chersonese.

Cette derniére place étoit anciennement fort célébre pour la beauté de ses édifices, pour les monumens de marbre dont elle étoit ornée, & la magnificence de ses Eglises. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un amas confus de ruines & de décombres, depuis que les Turcs & les autres nations, sous la domination desquelles elle a passé successivement, en ont enlevé ce qu'il y avoit de plus beau, soit en marbre ou en airain de Corinthe. Il y a encore quelque reste de Chrétiens, qui sur la foi d'une ancienne tradition, tiennent pour un fait certain, qu'Ulodimir roi de la petite Russie fit transporter à Kiovie deux portes & deux statuës d'airain de Corinthe, qui étoient dans l'église du Monastére de cette ville, & qu'elles furent transférées à Gnesne, où ils disent qu'on les voit encore aujourd'hui à la porte de la Cathédrale, par Boleslas II. roi de Pologne : Que ce roi Ulodimir avoit conquis cette place sur Jean Zimisca empereur de Constantinople : Que dans la suite il épousa la princesse Anne, sœur des empereurs Basile & Constantin,

Constantin, & se convertit à la religion Chrétienne, & qu'ayant reçu le Baptême à la maniére des Grecs dans ce même Monastére, par les mains d'un patriarche de Constantinople, qu'ils ne nomment point, il réünit cette place à l'Empire. Devant cette ville on trouve le cap Rosaphar, que Strabon appelle cap Parthenien; ensuite la ville de Mancup, & enfin Coslovie, en tirant vers le golphe de Negropoli.

Caractére des petits Tartares.

La vigne produit dans ce païs-là du raisin en abondance, naturellement & sans être cultivée, & la terre n'attend point le soin du laboureur pour porter des fruits. Les pâturages y sont très-gras & couverts d'une infinité de bestiaux. Ce sont de vastes prairies toûjours vertes, même au milieu de l'hiver, qui ne produit dans ces contrées ni neiges, ni glaçons, ni frimats, en sorte que le climat contribuë beaucoup à la fertilité de la terre. Cependant au milieu de cette abondance, ces peuples portent la tempérance jusqu'à l'excès, & conservent par leur frugalité une santé forte & robuste. On ne connoît chez eux ni le luxe, ni la délicatesse. L'yvrognerie est parmi eux un grand crime, & on y punit de mort l'adultére, qui est une des suites ordinaires de la débauche.

Ils suivent dans le gouvernement ces deux grands principes qui sont le fondement de la justice, sçavoir: de ne faire de mal à personne, & de travailler au bien de la société. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que le vol est inconnu au milieu de cette nation féroce & barbare, accoûtumée à ne vivre que de guerre & de brigandages. On ne perd jamais rien parmi eux, & on voyage avec plus de sûreté au milieu de ces déserts, que dans les provinces & les villes les plus peuplées. aussi les armes sont elles défenduës chez eux. Ceux qui en portent sont traités comme assassins, & ils ont des régles fixes pour le châtiment des autres crimes, qu'ils punissent très-sévérement.

Les Prêtres de la secte Mahométane sont chez eux les dépositaires & les interprétes des loix. Une des principales fonctions de leur Kan ou Sar, est de rendre la justice, & il s'y rend fort assidu. Il est alors assisté du Généralissime de ses armées, qui porte chez ces peuples le titre de *Galga*, & qui est assis à sa droite: c'est toûjours celui des fréres du Prince qui est le plus âgé. A sa gauche il a ses enfans appellés Soudans,

HENRI III. 1578.

qui prennent séance avec lui dès qu'ils sont en âge, & quelques-autres Conseillers à qui cette nation donne le nom d'*Atales*. Le Prince ne prononce qu'après avoir pris les avis de l'assemblée, & personne n'ose sortir de là que l'affaire ne soit finie. Les Nobles qu'ils appellent *Murzes*, ont encore dans les villes un tribunal particulier dont les juges portent le nom d'*Haionats*; ces Magistrats sont admis à la table du Prince, & cet honneur qui est une récompense de la bravoure, ne se prodigue point aux personnes d'un mérite médiocre.

Au reste, ceux qui parmi eux ont le plus d'esclaves, sont les plus considérés. A la mort tous leurs enfans héritent. Le fils aîné prend les plus belles armes & le meilleur cheval de son pére; c'est tout l'avantage qu'il a : le reste est partagé également. Pour ce qui est de la tutelle, elle est dévoluë aux oncles. On choisit parmi les fréres du Prince, celui qui a le plus de réputation de bravoure, pour en faire son héritier présomptif. On lui donne le titre de *Galga*, & à la mort du Kan, c'est lui qui lui succéde à la couronne : à son défaut, c'est le fils aîné du Roi qui hérite.

Le Prince n'a point chez ces peuples de domaine particulier, & les tailles, ni les impôts ne grossissent point ses revenus : seulement chaque puits que l'on creuse lui doit un cheval. Outre cela il partage avec les Turcs les droits qui se lévent dans ses ports sur les marchandises étrangéres. Tous les métaux lui appartiennent, à l'exception de l'or, qui par les traités doit être réservé pour le Grand-Seigneur. Il a aussi la dixme de tous les fruits qui se recueïllent sur ses terres. Il tire encore un droit sur tous les prisonniers, qui est de trois sequins pour chaque prisonnier de marque, & un sequin par tête pour les autres. D'ailleurs la nation est obligée d'entretenir sa maison & de lui faire son équipage lorsqu'il va à la guerre. Enfin comme son fils est toûjours en ôtage à la Porte, les Turcs à leur tour lui payent cinq mille cinq cens écus d'or par an.

Avec des revenus si peu considérables, il est étonnant combien ce Prince peut mettre de troupes sur pied. Elles passent les armées Chrétiennes les plus nombreuses. Lorsqu'il veut aller à la guerre, il fait sçavoir ses intentions. Aussitôt tout le monde monte à cheval; on ne laisse dans chaque cabane

qu'un ſeul homme pour garder la maiſon, & le Prince ſe voit en un inſtant à la tête de cent cinquante mille chevaux. Lorſque les Tartares Circaſſes & ceux d'Aſtracan ſe joignent à cette armée, ce qui arrive aſſez ſouvent; toutes ces troupes réünies forment deux cens mille hommes. Au reſte il y va de la tête à ne pas ſe trouver au rendez-vous.

Dans leurs expéditions ils ménent chacun pluſieurs chevaux, & entrent d'abord ſur les terres ennemies, pour ne pas être obligés de ravager eux-mêmes leur propre païs. Chaque ſoldat porte avec lui des vivres pour trois mois. Ils conſiſtent en viandes fumées, en ail, en fromages, & en certaines racines qui leur tiennent lieu d'aromates, & que nos François appellent ordinairement, pour cette raiſon, racines Tartares. Ceux qui ſont à leur aiſe font des proviſions un peu plus amples. Pour le pain & le vin ils s'en mettent peu en peine, toute eau leur eſt bonne, & ils croient que la plus mauvaiſe ne ſçauroit incommoder, pourvû qu'on ait la précaution de prendre un peu d'ail auparavant. Un cheval porte leurs proviſions avec quelques bâtons qu'ils dreſſent dans l'occaſion en forme de pavillon. Ils les couvrent enſuite de paille, d'herbe, ou de gazon. Dans le beſoin ils dorment fort bien la tête cachée ſous la ſelle de leurs chevaux & le reſte du corps à l'air. Ils ont d'autres chevaux pour porter leur arc & leurs fléches; pour eux, ils montent d'abord les plus mauvais. Lorſqu'ils ſont fatigués ils mangent de l'ail & de ces racines, dont je viens de parler, cela ſuffit pour les délaſſer & les fortifier. Au lieu de vin, ils boivent du ſang & quelquefois auſſi du lait de cavalle, c'eſt leur grand regal; ils trouvent qu'il appaiſe la faim, déſaltére & rafraîchit. Ils n'ont pour drapeaux que des queuës de cheval attachées au bout d'une lance; excepté cependant l'étendart du Prince que le Grand-Seigneur lui envoie, & qui eſt de brocard. Au reſte ils n'ont point de marches réglées ni d'ordre de bataille. Ils forment un gros au milieu duquel le Prince eſt enfermé, & campent dans les endroits où ils trouvent du fourrage.

Il n'y a point de fleuves, quelque larges & rapides qu'ils ſoient, qui ſoient capables de les arrêter, tant ils ſont bons nageurs, eux & leurs chevaux. Lorſqu'ils ont à paſſer quelque riviére large & profonde, ils mettent leur ſelle & leur

HENRI III. 1578.

équipage sur un lit de jonc & de roseaux, qu'ils attachent à la queuë de leur cheval. Ensuite se prenant d'une main à ses crins, de l'autre ils prennent une baguette qui leur sert comme de gouvernail pour le diriger vers le rivage où ils veulent aborder, ou bien ils le laissent aller au courant. Dans les endroits où l'eau est basse ils remontent sur leurs chevaux, & s'arrêtent un moment pour leur laisser reprendre haleine. Pour le Prince, ils le mettent sur un siége de jonc attaché à la queuë de plusieurs chevaux. Ont-ils quelque bras de mer à traverser? ils tuënt leurs chevaux les plus mauvais, les écorchent, retournent leur peau qu'ils enduisent de graisse, ensuite la cousent avec les crins, & font en peu de tems une barque dont le corps n'est formé que des côtes même des chevaux tués, capable de tenir huit personnes, qui ménent encore à côté chacun leur cheval par la bride. Pour passer leurs chariots ils en ôtent les rouës, les mettent sur plusieurs paquets de jonc, & les lient ensuite à la queuë de leurs chevaux, qu'ils font conduire par quelque habile nageur, tandis qu'ils sont aussi tranquilles sur cette machine flotante que dans le meilleur vaisseau. Que s'ils trouvent quelque mauvais pas, ils marquent cet endroit avec de l'herbe, afin d'avertir ceux qui les suivent de l'éviter. Ils se servent aussi de ces signaux sur terre pendant le jour. La nuit ils font comme sur la mer, ils réglent leur marche sur l'étoile polaire.

Les armes les plus en usage parmi eux sont l'arc & le cimeterre. Ils portent encore à la guerre une masse d'armes & un boulet de fer pendu à une corde longue de plusieurs aulnes. Pour la lance, ils ne s'en servent guéres, non plus que de nos arquebuses, qui, disent-ils, coûtent plus à entretenir qu'elles ne valent; aussi les réservent-ils pour la chasse. Lorsqu'ils sont en païs ennemi, autant d'hommes qu'ils rencontrent ils les massacrent, de peur qu'ils ne découvrent leur marche. Du reste ils ne maltraitent ni les femmes ni les enfans. Ils ne pensent point non plus à piller, ni à faire de prisonniers, que lorsqu'ils sont sur leur retour; mais si on ne fait des conventions avec eux, ils mettent tout à feu & à sang.

Ces peuples ne risquent pas témérairement une bataille; & ils consultent beaucoup pour cela les jours heureux & malheureux. Ils en viennent aussi fort rarement à une action

générale. Ce ne sont pour l'ordinaire que quelques détachemens qui se battent en voltigeant, & qu'ils soûtiennent par de nouvelles troupes lorsqu'ils les voient serrés de près. Mais lorsqu'ils sont obligés d'en venir aux mains, ils vont à la charge avec de grands cris, & donnent tous ensemble sur l'ennemi.

A la fin d'une expédition, avant que de se séparer, les troupes s'arrêtent sur la frontiére. Là on examine la perte que chacun a pû faire dans cette guerre, le Prince régle les dédommagemens, & ce qu'il ordonne est pris sur la masse commune du butin que l'on a fait, le reste est partagé également entr'eux. Il y va de la vie à vouloir rien cacher de ce qui a été pris sur l'ennemi; aussi se battent-ils plûtôt pour vaincre que pour s'enrichir.

Au reste, autant que ces peuples sont à charge à leurs voisins & redoutables à leurs ennemis, autant sont-ils paisibles entr'eux. La vie qu'ils ménent dans leur païs est en effet très-innocente. L'hyver, pour se mettre à couvert de la rigueur du froid & des injures de l'air, ils habitent dans des cabanes bâties de roseaux, qu'ils enduisent & couvrent de bouë ou de limon, ou même des excrémens de leurs troupeaux & des autres animaux. Ces cabanes sont répanduës çà & là dans ces vastes plaines dont j'ai parlé. Dès le commencement d'Avril ils se remettent en marche avec leurs femmes, leurs enfans, & toute leur famille, menant avec eux leurs esclaves & leurs troupeaux, & campent pendant tout l'Eté dans des pavillons ronds, portés sur deux rouës qui peuvent à peine contenir cinq personnes, en sorte qu'on diroit qu'ils demeurent dans des chariots, ce qui leur avoit fait donner par les anciens le nom d'Hamaxobiens.

C'est de cette nation que sortit Tamerlan, ce fameux vainqueur de l'Orient, qui mérita le titre de fleau de Dieu, qu'Attila roi des Huns s'attira par ses ravages. C'étoit un homme fort laid, boiteux, & qui n'avoit pas d'ailleurs la tête bien saine. Dans le tems qu'il faisoit ses études dans la Caramanie, qui est l'ancienne Cilicie, ses camarades inventérent un jeu où l'on avoit besoin d'un Roi, & le sort tomba sur Tamerlan. Chacun se moquoit de cette royauté prétenduë qui n'étoit qu'un jeu d'enfant. Mais ce badinage devint

HENRI III. 1578.

bien sérieux dans la suite. Tamerlan devenu plus grand, prit un véritable empire sur ses compagnons. L'amour de l'indépendance lui amena ensuite de nouveaux sujets. Plusieurs même des soldats de Bajazeth désertoient pour venir s'enrôler sous les étendarts de ce roi de théatre. Bientôt il se vit à la tête d'une armée nombreuse. Alors il attaqua lui-même Bajazeth qui avoit eu l'imprudence de négliger ces premiers commencemens, lui livra bataille, le vainquit, le fit prisonnier, & le réduisit pendant le reste de ses jours au plus honteux esclavage. Or parce que cette nouvelle monarchie qui soumit l'Asie, semblable en cela à celle que les Chérifs qui régnent aujourd'hui en Mauritanie, établirent depuis en Afrique, comme je l'ai rapporté ailleurs, avoit pris naissance dans une école; on ajoûta au nom Turc de Thamer, que portoit son fondateur, le mot de Lan, qui dans cette langue signifie un lieu d'étude, & il s'appella Thamerlan, c'est-à-dire, *Le Roi de l'école.* D'autres prétendent qu'il s'appelloit Timur, & qu'on ajoûta à ce nom le surnom de Bec parce qu'il étoit boiteux.

Pour ce qui est des Tartares, ils commencérent à se rendre fameux vers l'an 1228. que deux grandes armées de ces barbares se rendirent en même tems dans l'Europe & dans l'Asie. Ceux qui se jettérent en Asie ravagérent d'abord la Georgie & la haute Armenie, & passérent jusqu'à Cogni, autrefois *Iconium*, qui étoit alors le siége de l'empire Ottoman. L'autre armée commandée par Bathus, alla désoler les provinces de Susdal & de Smolenzko, qui appartiennent à la Moscovie, ruina de fond en comble Kiovie capitale de la Russie, entra ensuite en Pologne & en Hongrie, s'empara de Sandomir & de Cracovie, que Boleslas surnommé *le Chaste*, avoit abandonnées, prit Breslau, & tailla en piéces à Lignitz, l'armée de Henri le Pieux duc de Silésie & fils de sainte Hedwige qui perdit la vie dans cette action. De là traversans la Moravie, ils se jettérent dans la Hongrie avec toutes leurs forces, défirent l'an 1241. Bela IV. restérent deux ans dans ce Royaume, & reprirent enfin le chemin de leur païs par la Valachie, & la Podolie. Ce fut dans ce tems-là que le pape Innocent IV. qui étoit alors au Concile de Lyon, envoya des Ambassadeurs au prince Bathus, pour l'engager à se faire

Chrétien. Mais cette députation eut peu d'effet ; Bathus accorda aux Chrétiens une tréve de deux ans. Du reste il embrassa le Mahometisme à la sollicitation des princes Sarasins, & il en fit profession toute sa vie.

Ces peuples de la Scythie n'étoient d'abord divisés qu'en sept Hordes ou Tribus. Leurs noms étoient *Tatar*, *Tangur*, *Cunat*, *Tatair*, *Sonich*, *Mongli*, *& Tebet*. Ils habitoient un coin de l'Asie que les rois de Georgie leur avoient donné entre les monts Riphées & la mer Caspienne, & qui étoit bien étroit pour contenir une si grande multitude ; lorsqu'un vieillard de la Tribu de Tatar, nommé Changy, qui s'étoit acquis parmi eux une grande réputation de prudence & de sainteté, sollicita sa nation à se tirer de l'esclavage, & s'offrit à lui servir de guide dans cette entreprise. Ils sortirent de leur retraite, & ayant étendu leur domination bien avant dans l'Asie par une longue suite de victoires, ils prirent tous le nom de la Tribu de ce conquérant, & s'appellérent Tartares. D'autres auteurs, du nombre desquels est Leunclavius qui a fait une recherche fort exacte de l'origine de ces peuples, prétendent que leur nom vient du fleuve Tatar, sur les bords duquel habitent les Tartares Sumogli. Quelques-uns enfin croient que le nom des Tartares est Syriaque, & qu'il signifie *les restes* ; voulant inférer de là que cette nation descend des anciens Hébreux. Ils appuyent leur sentiment sur ce que la Circoncision étoit en usage parmi eux, longtems avant l'origine du Mahometisme, & veulent que, par conséquent, ils n'ayent pû la recevoir que des Juifs. Je reviens présentement à ma narration.

Entrée des Tartares en Perse.

Les petits Tartares étant partis de la Crimée, au nombre de vingt mille hommes, passérent la mer de Zabacche, traversérent la Mingrelie, & côtoyans les montagnes du Caucase, qui étoient alors toutes couvertes de glaces, arrivérent enfin sur la frontiére du Schirvan. Ils avoient à leur tête un jeune Commandant bien fait & d'une taille avantageuse, nommé Abdilchirai. Il députa de là secretement par deux fois à Osman, pour sçavoir ses intentions. Par malheur quelques-uns de ses gens tombérent entre les mains d'Aref-Chan, ci-devant gouverneur de Scamachie ; ils furent mis aussitot à la question, & ils déclarérent l'arrivée des Tartares, & le

HENRI III. 1578. nombre de troupes qu'ils avoient amené. Ares-Chan brûloit du désir de se venger, & il ne pouvoit souhaiter une plus belle occasion de servir son Prince & d'acquerir de l'honneur. Mais il se contenta de défaire quelques partis Turcs qu'Osman avoit envoyés au fourrage, & se retira vers le Canach, pour se mettre à couvert du premier feu des Tartares.

Cependant sa retraite ne fut pas encore assez prompte. Abdilchirai avoit eu une entrevûë à Scamachie avec Osman, & conformément à ce dont ils étoient convenus, il partit suivi de ses troupes, avec cette rapidité qui est naturelle à cette nation, & parut sur les bords du Canach au moment qu'Ares-Chan l'attendoit le moins. Les Persans furent surpris dans leurs tentes, & les Tartares en firent un carnage affreux avant qu'ils pussent seulement se mettre en défense. Ares-Chan lui-même fut pris & envoyé à Osman, qui le fit pendre aussitôt à la porte du Divan de Scamachie dont il avoit été Gouverneur

De là les Tartares passérent le fleuve, & prévenant eux-mêmes le bruit de leur arrivée, ils allérent tomber avec la même impétuosité sur Emanguli-Chan, gouverneur de Genge, qui étoit alors sorti de cette ville avec son épouse, sa maison & les principaux Seigneurs du lieu, pour prendre le plaisir de la chasse du sanglier, firent la femme de ce Seigneur prisonniére avec ses domestiques & la plus grande partie de sa suite, mirent le reste en déroute, en même tems s'emparérent de Genge qu'ils pillérent, & où ils exercérent toute leur rage & leur brutalité, repassérent ensuite le Canach avec la même diligence, passérent à la vûë d'Eres, & allérent camper dans la plaine qui est au dessous de cette ville, environnée de montagnes de tous côtés. Là ils s'arrêtérent pour donner quelque relâche à leurs chevaux, & se refaire eux-mêmes après une course si fatiguante, & se livrérent tranquillement au repos, n'imaginant seulement pas qu'on pût venir les attaquer.

Cette entrée des Tartares en Perse arriva à peu près dans le tems que Hodabendes, qui avoit été informé de tous les événemens de la derniére campagne, voyant que les soins du dedans ne lui permettoient pas de se mettre lui-même à la tête de ses troupes, venoit de nommer Emirhamze, l'aîné de ses fils, pour aller

aller avec douze mille hommes le venger de la témérité des Turcs, reprendre les villes dont ils s'étoient rendus maîtres sur la frontiére, & châtier celles qui s'étoient livrées elles-mêmes à l'ennemi. Ce Prince étoit sorti de Casbin accompagné de Mirize Salmas, lorsqu'il fut informé de l'arrivée des Tartares par Ares-Chan, quelque tems avant la prise de ce Seigneur. Cette nouvelle le fit balancer d'abord sur le parti qu'il devoit prendre. Mais enfin l'ardeur de la vengeance & l'amour de la gloire l'emportérent dans le cœur de ce jeune Prince; il se roidit contre tout ce qu'il y avoit à craindre, & crut qu'il lui siéroit bien d'oser. Dans cette résolution il continua sa marche, & se rendit devant Eres beaucoup plûtôt que le Roi son pére ne l'auroit espéré, & que les Turcs ne l'auroient cru. Il arriva si à propos, qu'il surprit le bacha Caïtas à qui Mustapha avoit donné le commandement de cette place, & qui étoit sorti de la forteresse pour aller mettre les environs à contribution. Après quelque résistance le prince de Perse le tailla en piéces avec toutes ses troupes, se rendit maître de la forteresse, & prit sur les Turcs deux cens carabines, qu'il envoya à Casbin pour être presentées au Roi son pére.

Défaite des Tartares par les Persans.

Ce premier succès fut un appas que la fortune sembloit offrir à ce jeune Prince pour l'exciter à faire quelque entreprise plus considérable. Il laissa dans Eres la princesse Begum sa mére qui l'avoit suivi, continua sa marche & arriva au sommet de ces montagnes dont le camp des Tartares étoit environné. De là il jetta ses regards sur cette multitude répanduë dans ses tentes, & douta encore si avec le peu de troupes qu'il avoit, il risqueroit d'attaquer des ennemis si nombreux, ou s'il ne devoit pas plûtôt reculer. Enfin l'amour de la gloire fut le vainqueur. Emir-Hamze après avoir ranimé le courage de ses troupes, qu'il trouva disposées à servir ses desseins, piqua droit à l'ennemi, tailla en piéces après quelque résistance la premiére & la seconde garde, & tomba avec fureur sur ces barbares ensevelis dans la fatigue & le sommeil, loin de leurs chevaux, qu'ils avoient lâchés pour paître dans la plaine, il les passa tous au fil de l'épée, les mit en déroute, ou les prit prisonniers. De ce dernier nombre fut Abdilchirai, que le Prince envoya à Casbin sous bonne garde.

HENRI III. 1578.

De là le prince de Perse marcha droit sans s'arrêter à Scamachie, qu'il somma de lui ouvrir ses portes, promettant à Osman Bacha s'il se rendoit, de lui laisser vies & bagues sauves, & le menaça au contraire de tout le poids de sa vengeance, s'il s'obstinoit à se laisser forcer. Le Gouverneur Turc qui ignoroit la défaite des Tartares, accepta la proposition, & demanda seulement trois jours pour se disposer à son départ, dans l'espérance qu'avant que ce terme fût expiré, les Tartares viendroient à son secours, & obligeroient les Persans de se retirer. Le Prince de son côté qui comptoit sur la parole du Bacha, ne fit aucune autre hostilité. Enfin Osman, qui, à quelque prix que ce fût, ne vouloit point tomber entre les mains des Persans, voyant qu'au bout de deux jours il n'avoit aucune nouvelle des Tartares, se douta de ce qui leur étoit arrivé, & comme il ne comptoit par sur la fidelité des habitans de Scamachie, il s'enfuit pendant la nuit, & se retira au travers des montagnes voisines à Derbent, emportant avec lui tout ce qu'il avoit de plus précieux. Le lendemain matin les portes de Scamachie furent ouvertes à Emir-Hamze; & ce Prince qui dès son départ de Casbin étoit anime contre les habitans de cette ville, qui avoient eu la lâcheté de se livrer eux-mêmes aux Turcs, outré de nouveau de la perfidie avec laquelle ils lui avoient caché la retraite d'Osman, leur fit sentir le poids de sa vengeance. Il traita ces malheureux avec la derniére rigueur, & rasa les anciennes & les nouvelles murailles de la place, dont il fit une espéce de solitude.

On tint ensuite conseil de guerre, pour sçavoir si on marcheroit de là droit à Derbent, ou si on retourneroit sur ses pas. Mais l'avis général fut, qu'on devoit licencier l'armée. L'hyver commençoit à devenir très-rude, les troupes étoient fatiguées, & il étoit dangereux dans ces circonstances d'aller attaquer une place de cette conséquence. Le prince de Perse se disposa donc au retour. Il prit sa route par les villes d'Eres & de Sechi, dont il traita les habitans avec encore plus de sévérité que ceux de Scamachie, parce qu'ils s'étoient rendus aux Turcs; & il arriva enfin triomphant à Casbin avec sa mére & son armée.

Il y avoit déja quelque tems, qu'Abdilchirai avoit été

amené dans cette capitale, où on lui avoit donné le palais pour prison. Déja même sa valeur, sa bonne mine, & l'idée qu'on avoit de sa naissance, lui avoient attiré les bonnes graces de Hodabendes. En effet il se disoit frére du Kan des petits Tartares. Ainsi il s'entretenoit familiérement avec le Prince, & vivoit fort librement avec lui.

Cette familiarité augmenta encore depuis le retour du Prince, qui ramena sa mére à la Cour. Cette Princesse fut éprise, dit-on, de la bonne grace du jeune Tartare. Elle ne pouvoit s'empêcher de parler sans cesse de son mérite au Roi son époux; elle ménageoit avec lui des tête à tête, & commençoit déja à être fort libre avec lui. Cependant cette intrigue étoit devenuë publique dans la capitale où on en parloit assez mal, & l'inclination de la Princesse pour cet Etranger commençoit à le rendre odieux aux Grands de la Cour. Dans ces circonstances Hodabendes qui étoit informé de tout ce qui se passoit, & qui n'aimoit pas naturellement à chagriner son épouse, prit un parti qu'il jugea propre à rétablir son honneur, & qui lui fut inspiré par la Reine même, qui crut par là pouvoir plus facilement couvrir sa passion. Ce fut de mettre en liberté le jeune Tartare, & de lui faire épouser une de ses filles. Par-là le roi de Perse espéroit contracter une alliance fort étroite avec les petits Tartares, enlever au Grand Seigneur le secours qu'il tiroit de cette Nation guerriére, & s'en faire un rempart contre les entreprises des Turcs.

Mais quelque passion que ce Prince eût pour ce mariage, il ne put jamais, quelqu'effort qu'il fît, engager ses Ministres à l'approuver, soit par l'intérêt qu'ils prenoient à l'honneur de la famille royale, soit par aversion pour les projets ambitieux de cet Etranger, ils s'opposoient avec fermeté à cette alliance, & mettoient tout en usage pour en détourner le Roi. Cependant comme les Grands le virent déterminé à suivre sa premiére résolution, ils appréhendérent, si ce mariage se faisoit malgré eux, que cet Etranger qu'ils croyoient si puissant, ne prît par-là à la Cour le crédit & l'autorité que cette alliance lui donneroit, & qui ne pouvoit manquer de devenir funeste à l'Etat & à la famille royale, ils résolurent généralement de le perdre. Ils se rendirent au

HENRI III. 1578.

palais où ils trouvérent Abdilchirai qu'ils poignardérent (1) après s'être vengés sur lui du commerce infame dont on le soupçonnoit, de la maniére la plus cruelle & la plus honteuse. On croit que la Princesse fut tuée aussi dans ce mouvement. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne parut plus depuis, soit que le Roi l'eût fait mourir après avoir eu des preuves certaines de son crime; car il arrive ordinairement que les maris sont les derniers à être instruits du désordre de leurs femmes, soit que les grands de leur propre autorité eussent eux-mêmes trempé leurs mains dans son sang, pour ne pas voir la Couronne passer dans une famille étrangére. Quoi qu'il en soit, ce coup eut de terribles suites, & il causa à la cour de Perse des ressentimens & des haines qui ne finirent que par la ruine totale de bien des familles. Cependant pour arrêter le cours de ces divisions, Hodabendes ne parloit que de l'invasion des Turcs, afin que la crainte du danger dont tout le monde étoit également menacé, réünît les esprits & les engageât à rentrer dans leur devoir. De son côté ce Prince faisoit tous les préparatifs nécessaires pour cette guerre; & il prenoit au dehors & au dedans toutes les mesures que la prudence pouvoit suggérer pour en faciliter le succès.

D'un autre côté, Osman qui en abandonnant Scamachie étoit allé chercher un asile à Derbent, travailloit à affermir en Perse son autorité. Dans cette vûë il chercha à mettre dans ses intérêts Sahamal, un des princes de Georgie, qu'il sçavoit avoir le plus de crédit sur tous les peuples des environs; & pour cimenter cette union avec lui, il épousa sa fille. Dans la suite il soupçonna ce Prince, qui n'avoit quitté la cour de Perse qu'à regret, de chercher à regagner les bonnes graces de Hodabendes par quelque service important; ce qui lui auroit été aisé, en enlevant aux Turcs, soit par ruse ou autrement, la ville de Derbent qui de ce côté-là étoit la clef, non-seulement du Schirvan, mais de tout l'Empire. Cependant Osman, malgré ses soupçons, ne remarquoit aucun changement dans son beau-pére, qui lui donnoit au contraire chaque jour de nouvelles preuves d'un

(1) M. de Thou dit : *Abcissis prius genitalibus, & deformi utique spectaculo ad os applicatis.* Notre langue n'a point de termes pour exprimer un pareil supplice.

attachement ſincére, & d'un parfait dévoüement. Mais le Turc qui étoit naturellement défiant, & qui ſe trouvoit fort reſſerré depuis que le prince de Perſe avoit reconquis ſur lui toute la province à l'exception de Derbent, ne crut pas devoir donner dans ce piége. Il ſçut diſſimuler avec la même habileté, & par ſes complaiſances & ſes careſſes il engagea ſon épouſe à ſonder les deſſeins de ſon pére, & à l'en informer. Par ce canal il fut inſtruit de l'intelligence que Sahamal entretenoit à la cour de Perſe. Mais il n'en témoigna aucun mécontentement à ſon épouſe. Il lui dit ſeulement qu'il eſpéroit que ſon beau-pére feroit un jour plus d'attention à ſes veritables intérêts, & qu'il changeroit de conduite. Cependant comme il n'avoit en tête que ſa vengeance, il redoubla ſes careſſes pour elle, & il l'engagea à prier ſon pére de vouloir bien être d'une fête que le Bacha donnoit. Cette femme, qui ne pouvoit prévoir ce qui alloit arriver, fit tout ce qu'il voulut. Sahamal ſe rendit à Derbent; mais à peine y fut-il entré, que les miniſtres d'Oſman le poignardérent avec toute ſa ſuite, au moment qu'il deſcendoit de cheval. Après cette exécution, le Bacha fit entrer les troupes de ſa garniſon dans les Etats de ce Prince, avec ordre d'y mettre tout à feu & à ſang, & de tâcher de lui amener ſon fils.

Oſman ſe ſervit du prétexte que j'ai dit, pour diminuer l'horreur de ſon parricide, & ſçut ſi bien tromper ſon épouſe, qu'il l'engagea à devenir malgré elle complice de la mort de ſon pére. Mais Leunclavius rapporte ce fait autrement. Il dit, qu'après que le prince de Perſe fut ſorti du Schirvan, Oſman ſçut par ſon adreſſe s'inſinuer dans les bonnes graces de Schemahil; car c'eſt le nom qu'il donne au beau-pére du Bacha; que ce Seigneur étoit Tartare de nation, Souverain de Derbent, attaché au Grand Seigneur, & ennemi juré des Perſans; qu'Oſman épouſa ſa fille, & qu'il l'engagea enſuite à empoiſonner ſon pére, que le Turc eut deux vûës en commettant ce parricide, que d'abord il vouloit ſe mettre l'eſprit en repos du côté de Schemahil qui, à ce qu'il croyoit, pouvoit ſonger dans la ſuite à le faire aſſaſſiner, & qu'il eſpéroit en ſecond lieu que s'il ſe rendoit maître de Derbent, & de tout le païs que ſon beau-pére poſſédoit, le Grand Seigneur lui en feroit un preſent. Il ajoûte, que les eſpérances

HENRI III. 1578.

d'Osman ne furent pas trompées ; & qu'ayant informé la Porte par la voye de Caffa du succès de son entreprise, Amurath le déclara Seigneur absolu de tout le païs qui avoit appartenu à son beau-pere, dont il resta maître paisible.

Mais cette relation contient plusieurs faussetés ; car premiérement il est constant que Sahamal étoit Géorgien, & non point Tartare ; que lui ou ses ancêtres avoient été Chrétiens, & que c'étoit à la cour de Perse qu'ils avoient succé d'abord le poison du Mahometisme ; en sorte qu'il n'est pas vrai-semblable, que ce Prince fût si fort ennemi des Persans, à cause de leur Religion. Outre cela il paroît que Leunclavius a ignoré absolument l'alliance qui étoit entre Sahamal & la famille des rois dont nous avons parlé plus haut, sur le témoignage de Minadoi, en rapportant la raison qui engagea ce Prince à quitter brusquement cette Cour. Quoi qu'il en soit, Amurath fut ravi d'apprendre la mort de Sahamal, parce qu'Osman sçut lui faire entendre que ce coup lui assûroit Derbent, que sans cela il auroit été en danger de perdre. L'intérêt que ce Bacha sembloit prendre dans ces provinces éloignées à la gloire de l'empire Ottoman, dont il procuroit l'avantage aux dépens du sang de son propre beau-pére, le fit regarder du Sultan, comme un homme à qui on pouvoit donner sa confiance. Ainsi non-seulement il eut soin qu'on lui envoyât tout ce qui lui étoit nécessaire pour continuer cette guerre ; il fit encore partir pour l'aller joindre quarante mille Tartares, commandés par les deux fréres d'un Prince de cette Nation, que ce Turc traita dans la suite comme il avoit fait son beau-pére.

Sur ces entrefaites, Ulucciali amiral de la flote Ottomane, qui avoit été chargé de faire passer à Trebizonde par la mer Noire les provisions qu'on avoit destinées pour l'armée, revint à Constantinople ; & pour se faire aussi valoir, il amusa Amurath d'une relation magnifique de son voyage. Il rapporta qu'il étoit entré dans la Mingrelie, où il avoit fait élever une forteresse à Fasso, place qui porte le nom du fleuve sur lequel elle est bâtie, & qu'elle conserve encore aujourd'hui ; & que par-là il avoit ouvert un passage en Georgie.

Tels furent les événemens de cette premiere campagne des Turcs contre les Persans, où ils perdirent plus de soixante

& dix mille hommes, par les maladies, par la disette, ou par le fer des ennemis. Cependant Amurath ne regardoit toutes les expéditions de cette année, que comme une simple déclaration de guerre, parce qu'on n'en avoit tiré aucun avantage, & que les Persans avoient repris aussitôt, & presque sans tirer l'épée, toutes ces places qui avoient coûté tant de sang à ses troupes. Ainsi comme il étoit déterminé à poursuivre cette guerre, il ne pensa plus qu'à chercher les moyens les plus propres d'y réüssir.

Quelques-uns de ses Ministres lui conseilloient au lieu d'attaquer les Persans du côté du Schirvan, qui étoit couvert par la Georgie, & où par conséquent il n'étoit pas aisé de pénétrer, & de pousser bien loin ses conquêtes; de faire entrer une armée en Médie par les provinces soûmises à la domination de l'Empire; de s'emparer ensuite d'abord de Tauris, dont il ne seroit pas difficile de se rendre maître avec des troupes nombreuses, & de fortifier cette place; assûrant que par-là on couperoit la communication aux Persans avec toutes ces petites places, qui sont entre Tauris & Erzerum, & que comme elles n'étoient d'ailleurs d'aucune défense, on les obligeroit à se rendre de gré, ou de force.

D'autres étoient d'un sentiment tout différent. Ils prétendoient qu'il y alloit de l'honneur de l'Empire à ne pas abandonner des places qu'on avoit une fois soûmises; que cette résolution, quelque sage qu'elle pût être, passeroit pour un aveu qu'ils feroient eux-mêmes de leur foiblesse; que d'ailleurs, il n'étoit pas sûr d'abandonner une armée au milieu de ces vastes païs, habités par une nation guerriére, & qu'on ne pourroit y faire passer des troupes, sans les exposer à devenir la victime de la fureur des peuples de Georgie, & du ressentiment des Persans, qui les tiendroient envelopés comme dans une filet, sans qu'elles eussent aucune retraite.

On prit donc le parti qui paroissoit le plus sûr & le plus propre à conserver la réputation des armes Ottomanes. Mustapha reçut ordre de lever vingt-mille pionniers & manœuvres, dans les territoires de Damas, d'Alep, de Carahemid, & dans toute la Syrie & la Mésopotamie. Le Grand Seigneur écrivit en même tems à tous les Gouverneurs de province, qui s'étoient trouvés l'année derniére à l'armée,

HENRI III. 1579.

de se rendre au commencement du Printems prochain à Erzerum avec toutes leurs troupes, & d'exécuter ce que Mustapha leur ordonneroit. Il manda la même chose au bacha d'Egypte, dont on ne s'étoit point servi l'année précédente. Enfin comme dans cette premiére expédition l'armée avoit beaucoup souffert faute d'argent & de vivres, le Sultan eut soin qu'on fît beaucoup plus de provisions, & fournit abondamment tout l'argent qui pouvoit être nécessaire.

Amurath pensa ensuite à régler le sort des deux princes Georgiens que Mustapha lui avoit envoyés. On avoit proposé d'abord à Maucchiar, qui étoit le cadet, de lui donner tous les Etats de la Reine sa mére, dont son frére étoit l'héritier légitime, à condition qu'il se feroit Mahométan, & il avoit aussitôt accepté le parti. On fit ensuite entendre à Alexandre qu'il n'avoit que ce seul moyen de conserver le trône, dont sa mére l'avoit déja mis en possession. Mais ce Prince rejetta cette proposition avec la même fermeté que Simon, dont j'ai parlé, l'avoit fait d'abord, & quelque peine qu'il eût à se voir dépoüiller du bien de ses péres, il céda au plus fort, s'accommoda au tems, & demanda seulement en grace que, puisque la volonté du Sultan étoit de lui préférer son frére, il lui fût permis d'aller passer le reste de ses jours dans sa patrie, & de mêler ses cendres avec celles de ses ancêtres. Le Grand Seigneur lui accorda ce qu'il souhaitoit, malgré les oppositions de Maucchiar, qui ne vouloit pas avoir si près de lui un homme qui pouvoit se venger un jour de l'injustice qu'il lui faisoit. On procéda ensuite à la cérémonie de la circoncision de ce Prince, qui sacrifia ainsi malheureusement son salut éternel à son ambition ; & cette fête fut célébrée par des réjoüissances publiques qu'on fit dans toute la ville & dans le Sérail. Il prit alors le nom de Mustapha ; après quoi Amurath le congédia avec le titre de viceroi d'Altuncala & des autres païs, qui étoient sous la domination de la Reine sa mére ; & remit entre ses mains son frére Alexandre.

D'un autre côté, on se préparoit à Casbin, non-seulement à s'opposer aux nouveaux progrès que les Turcs se promettoient de faire en Perse, mais même à porter la guerre jusque dans leur païs, si l'occasion s'en presentoit. Emanguli-Chan, gouverneur de

de Genge, paroiſſoit un des plus animés contr'eux. Depuis la perte qu'il avoit faite à la derniére incurſion des Tartares, il ne reſpiroit que la vengeance. Ainſi il alla offrir ſes ſervices à Hodabendes, promettant ſur ſa tête de conſerver le Schirvan contre tous les efforts d'Oſman Pacha, & d'arrêter le progrès des fortifications que les Turcs avoient commencé d'élever dans cette province. Il fut donc déclaré gouverneur général du Schirvan, avec ordre à Serap-Chan gouverneur de Niſſivan, à Emir-Chan gouverneur de Tauris, & à Tocmaſes gouverneur d'Erivan, de lui donner tous les ſecours dont il auroit beſoin. Cependant ce Général ſollicita auſſi le fils de Sahamal, qui depuis que ſon pére avoit été aſſaſſiné, s'étoit mis en poſſeſſion de ſes Etats, de ſe joindre à lui. Mais ce Prince plus ſenſible à ſa propre conſervation, qu'au reſſentiment qu'il devoit avoir de cet attentat, ferma l'oreille à toutes ſes propoſitions, & comme il appréhendoit l'événement, quelques inſtances que pût faire auprès de lui ce Seigneur, qui avoit les mêmes intérêts que lui, il refuſa de ſe déclarer pour aucun des deux partis.

Cependant Hodabendes qui appréhendoit particuliérement pour Tiflis, parce qu'il étoit perſuadé que Muſtapha s'attacheroit d'abord à cette place, penſoit aux moyens de la ſecourir ſûrement. Simon le tira de cet embarras. Ce Prince qui avoit beaucoup d'amis à la Cour, & qui étoit informé par ce canal de tous les deſſeins du Roi, vint lui offrir ſes ſervices dans ces circonſtances. Son intention étoit de s'inſinuer par-là dans les bonnes graces du Monarque, de rentrer dans les Etats que Lavaſſap ſon pére avoit poſſédés, & que ſon frére venoit d'abandonner aux Turcs, & de s'en conſerver la poſſeſſion ſous la protection du Roi de Perſe.

Simon, comme je l'ai dit plus haut, avoit d'abord refuſé conſtamment d'accepter le parti que Thamas lui propoſoit d'embraſſer le Mahométiſme, à l'exemple de ſon frére David; & il avoit mieux aimé ſe réſoudre à vivre en ſimple particulier, & même à paſſer le reſte de ſes jours dans les fers, que de s'expoſer à des remords continuels, & de ſacrifier ſon ſalut éternel pour conſerver ſa liberté & ſa couronne. Mais ayant été renfermé dans le même lieu où Iſmaël avoit été relégué par ſon pére, la reſſemblance de leurs

HENRI III. 1579.

malheurs forma entr'eux une union très-étroite. L'ennui de la prison, ou l'envie de plaire à un Prince qu'il aimoit tendrement, & dont il étoit sûr d'être aimé de même, acheva le reste. Il fit pour son ami ce qu'il n'avoit pas voulu tenter pour se conserver un Royaume, il renonça au Christianisme. Par malheur pour lui, le régne d'Ismaël fut si court, qu'il ne lui permit pas de joüir des avantages ausquels il avoit droit de prétendre ; & ce Prince ayant été assassiné presqu'en montant sur le trône, n'eut pas le tems de marquer à ce tendre ami combien il étoit sensible à son changement.

Depuis ce tems-là Simon, quoiqu'il eût été mis en liberté, étoit toûjours à la Cour, cherchant quelqu'occasion de s'insinuer dans les bonnes graces de Hodabendes successeur d'Ismaël. Elle se presenta, & il en profita habilement. Hodabendes accepta les offres de service qu'il lui fit, le rétablit sur ce même trône où il avoit fait d'abord profession du Christianisme ; le chargea de passer en Georgie avec Alyculi-Chan pour s'opposer aux progrès des Turcs, & lui donna pour cette expédition cinq mille chevaux tirés des garnisons voisines, avec quelques canons, qui avoient été trouvés dans la forteresse d'Eres lorsqu'elle fut prise sur les Turcs. Il rentra dans son païs à la tête de ces forces, & fut reçû avec joye de tous ses sujets. Néanmoins parmi ceux qui étoient Chrétiens, il y en avoit plusieurs qui malgré leur affection pour lui, détestoient la foiblesse qu'il avoit euë. Ce Prince de son côté apportoit mille prétextes frivoles pour se justifier ; & il vouloit qu'on crût que malgré son changement, il favorisoit encore sous-main la religion Chrétienne.

Les Turcs rentrent en Perse.

Cependant dès que le Printems fut arrivé, on vit les troupes Turques se rendre de toutes parts à Erzerum. L'artillerie, les munitions de guerre, l'argent, les vivres & les fourrages étoient en abondance dans le camp. Les troupes qui venoient d'Egypte arrivérent les derniéres, à cause des incommodités qu'elles avoient euës à souffrir au passage des déserts qui sont entre ce Royaume & la Syrie. Outre cela la peste s'étoit mise parmi elles, & elles l'avoient portée à Alep en passant par cette ville. Ainsi elles étoient diminuées de plus de la moitié lorsqu'elles joignirent l'armée. Enfin le Général fit publier le jour du départ ; toute l'armée se mit en

marche, & prenant sa route par la forteresse d'Hassan, elle arriva à Chars en douze jours.

Mustapha avoit été d'avis de fortifier cette place, & ayant reçû sur cela les ordres du Grand Seigneur, il y fit aussitôt travailler sans relâche. Mais comme il voulut y employer aussi les troupes, & entr'autres les Jannissaires, on fut sur le point de voir une sédition dans le camp. Ceux-ci representérent, qu'ils n'étoient au service du Grand Seigneur que pour tirer l'épée & défendre l'Empire les armes à la main; que c'étoit pour cela qu'ils recevoient la paye de sa Hautesse, & non pas pour être employés à des ministéres vils, tel que celui de remuer la terre. Mais quoi qu'ils pussent dire, Mustapha qui étoit naturellement impérieux, ne relâcha rien de ses ordres, & il les réduisit à travailler comme les autres, sans leur faire aucune gratification, parce qu'il sçavoit que ces mutins ne demandoient que cela. Enfin les travaux furent poussés avec tant d'ardeur, qu'en vingt jours les fortifications se trouvérent portées à une hauteur raisonnable, & la place en état de défense, avec un fossé profond, dans lequel on avoit fait passer un bras de l'Euphrate, des tours, des murs garnis d'artillerie de distance en distance, & des bains dont les Turcs font un grand usage pour la santé, à la conservation de laquelle la propreté contribuë infiniment, & qui leur sont même nécessaires pour certaines pratiques que leur Religion leur prescrit. Cependant lorsque l'on étoit au plus fort de l'ouvrage, il arriva un accident fort extraordinaire pour le climat & la saison, & qui auroit pû le retarder s'il n'eût pas été aussi avancé. C'est que le 25. d'Août il tomba tant de neige & la rigueur du froid fut si grande, que les travailleurs pouvoient à peine remuer leurs outils, & n'avoient pas la force de porter ce qui étoit nécessaire.

Enfin on mit la derniére main à cette entreprise, & on pensa ensuite à secourir Tiflis. C'étoit une affaire qui embarrassoit extrémement Mustapha. S'il marchoit lui-même vers cette place avec toute l'armée, il craignoit de passer pour un imposteur dans l'esprit d'Amurath à qui il avoit persuadé qu'il avoit soûmis toute la Georgie l'année précédente. Il pouvoit, il est vrai, y envoyer un de ses Lieutenans à la tête d'un détachement: mais si cet Officier ne réüssissoit pas, il

HENRI III. 1579. Mustapha fait ravitailler Tiflis.

sçavoit que le Grand Seigneur ne s'en vengeroit que sur lui-même.

Enfin pour soûtenir ce qu'il avoit osé avancer de ses grands progrès dans la Georgie, il jetta les yeux sur Hassan bacha de Damas, fils de ce Mehemet qui avoit exercé à la Porte pendant tant d'années la charge de Grand Visir, & qui dans cet emploi s'étoit acquis l'amitié de ses Maîtres, & la réputation d'un des plus habiles Ministres. Comme il connoissoit l'habileté & la bravoure de cet Officier, il lui proposa cette expédition & l'engagea à s'en charger à ses propres périls. Hassan partit du camp à la tête de vingt mille hommes de bonnes troupes, portant avec lui de la farine, du ris, & d'autres provisions en abondance avec douze mille sequins. Mustapha l'avoit aussi fait accompagner par Resvan Pacha. Arrivé aux défilés de Tomanis, il quitta la grande route, pour ne pas s'engager dans les bois & dans un chemin entrecoupé de précipices, dont la vûë seule inspiroit de l'horreur, & il résolut de traverser la forêt.

Mais à peine y fut-il entré qu'il se vit envelopé par Alyculi-Chan & par le prince Simon, qui outre les troupes que le roi de Perse lui avoit données, avoit encore levé trois mille chevaux dans les environs. Comme les Persans connoissoient le terrain, les Turcs les avoient à tout moment sur les bras. Ils les prenoient tantôt en queuë, tantôt en flanc, quelquefois ils les attaquoient de front, & les harceloient continuellement. Ils enlevérent même l'étendart de Mustapha gouverneur de Cesarée en Cilicie, maintenant Caisar dans la Caramanie, avec tout son bagage & sa maison. Enfin après avoir passé les défilés, Hassan qui vouloit avoir sa revanche, fit alte, au lieu de marcher droit à Tiflis, comme si la crainte des ennemis l'eût retenu. C'étoit un piége qu'il leur tendoit pour les attirer encore au combat. En même tems il mit quelques troupes de la Grece, commandées par Resuan Pacha, en embuscade dans les gorges de ces montagnes. Il avoit resté deux jours dans ce poste, & au troisiéme les Turcs se disposoient à se remettre en marche pour se rendre à Tiflis, lorsque les Persans vinrent les prendre en flanc. Hassan les laissa avancer jusqu'à ce qu'il les eût mis entre Resuan & lui. Alors il les chargea & il en fit un grand carnage.

La plûpart prirent la fuite, & il y eut peu de prisonniers. De ce nombre fut Alyculi-Chan, que son courage emporta si avant dans la mêlée, qu'il pénétra jusqu'à Hassan. Il fut pris avec tous ses gardes.

Henri III. 1579.

Après cette victoire, le Général Turc alla passer l'Araxe & entra dans Tiflis après onze jours de marche. Son arrivée rendit la vie aux soldats de la garnison, qui depuis long-tems luttoient avec la faim, & dont la plûpart étoient ou morts de misére, ou malades & hors d'état de faire le service. Hassan leur fit part des rafraîchissemens qu'il avoit apportés, les exhorta à prendre patience, tira de cette place Mahamet qui n'étoit pas aimé des troupes, à qui il donna Achmet pour les commander, & alla ensuite repasser l'Araxe. Mais lorsqu'il fut arrivé aux défilés, il se trouva fort embarrassé, parce que les ennemis y avoient tiré un retranchement qu'ils avoient garni de canon. Or il ne connoissoit point d'autre route, & il sentoit bien qu'il seroit dangereux de vouloir forcer ces lignes.

Alyculi-Chan le servit admirablement dans cette extrémité. Il s'engagea à le tirer de ce mauvais pas, à condition qu'il lui donneroit la liberté. Le Bacha accepta ce parti ; & le Persan fit passer les Turcs par des routes inconnuës, qui les conduisirent en lieu de sûreté. Mais Hassan le récompensa mal d'un service si important ; & il se défendit de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée sur ce mauvais prétexte, qu'il n'étoit pas en son pouvoir de mettre en liberté un homme qui avoit été pris les armes à la main par les soldats du Grand Seigneur. En même tems il lui donna de nouveau sa parole d'employer son crédit auprès de Mustapha & d'Amurath lui-même pour le faire relâcher. Après avoir ainsi évité le piége que Simon lui tendoit, il continua sa marche. D'un autre côté, le prince Georgien indigné de ce que les Turcs lui avoient échapé, & n'ignorant pas celui à qui ils en étoient redevables, brûloit du desir de se venger. Il se jetta sur leur arriére garde qu'il mit en désordre, & où il fit un grand carnage. Ses troupes enlevérent même le trésor de Mahamet qui sortoit du gouvenement de Tiflis, avec tout le bagage de Hassan. Cependant le Prince couroit de rang en rang au travers des ennemis, cherchant Alyculi-Chan, qu'il avoit

HENRI III. 1579.

dessein de tirer de leurs mains. Mais il étoit déja bien éloigné, & on l'avoit fait passer à l'avant-garde où il étoit bien escorté.

Enfin Hassan arriva au camp de Chars huit jours après son départ de Tiflis, & reçut les complimens de Mustapha sur l'heureux succès de son expédition. Ensuite il presenta Alyculi-Chan à ce Général, & soit que ce fût de concert, soit qu'il eût veritablement dessein de dégager sa parole, il le pria instamment de lui rendre la liberté. Mais il n'y eut pas moyen de rien obtenir de cet homme inéxorable. Le prisonnier fut conduit dans la forteresse d'Erzerum, & de là à Constantinople, où on le resserra fort étroitement.

Retour de Mustapha & sa disgrace.

Cependant comme l'hyver avançoit, & que la terre étoit déja couverte de neige de toutes parts, les troupes commencérent à murmurer. Elles haïssoient souverainement Mustapha, à cause de son avarice insatiable & de sa négligence extrême à faire venir des vivres, & à procurer au soldat ses petites commodités. Ainsi ce Général appréhendant quelque sédition, & sçachant qu'on avoit déja parlé dans le camp de se défaire de lui, il reprit la route d'Erzerum & licencia l'armée aussitôt qu'il y fut arrivé, sans attendre l'ordre du Grand Seigneur. Ensuite il écrivit au Sultan pour l'informer du succès de cette campagne, & il fit en même tems l'éloge de Hassan, qui avoit secouru si à propos la garnison de Tiflis. Ce Bacha fut récompensé dans la suite par les honneurs dont Amurath le combla, & lui envoya le Calaat.

Au reste comme Mustapha étoit bien instruit qu'il n'étoit point aimé de ses troupes, & qu'il n'avoit pas moins d'ennemis à la Porte, il se justifia avec soin auprès d'Amurath, de ce qu'on avoit eu tant de peine à faire passer du secours à Tiflis. Il lui representa que ce qu'il lui avoit mandé l'année derniére, que la Georgie étoit tranquille & soûmise à l'obéïssance de l'empire Ottoman, n'en étoit cependant pas moins vrai; qu'en effet les obstacles qu'on avoit rencontrés n'étoient point venus des Georgiens, mais de Simon-Chan & d'Alyculi-Chan, qui s'étoient jettés dans le païs à la tête des troupes du roi de Perse.

Ces raisons avoient quelque fondement, mais elles n'en furent pas mieux reçuës. Mustapha étoit éloigné, & il avoit

à la Porte un rival puissant qui travailloit sans relâche à le décrier. C'étoit Sinan Pacha, courtisan adroit, qui toutes les fois qu'on recevoit quelque mauvaise nouvelle de l'armée, ne manquoit pas pour faire sa cour, de dire fiérement, que si on vouloit lui confier le soin de cette guerre, il iroit jusque dans le palais de Casbin prendre le roi de Perse prisonnier, & qu'il l'ameneroit au Grand Seigneur.

Quoiqu'il n'y eût dans ces discours que beaucoup de jalousie & de vanité, cependant Amurath qui aimoit à se flater, les regardoit comme un présage de ce qui devoit lui arriver. Ainsi il lui ordonna de se disposer à faire le voyage de Perse où il vouloit l'envoyer en qualité de Généralissime. Il lui fit même espérer sur les recommandations de la Sultane Reine, qui avoit un pouvoir infini sur l'esprit du Grand Seigneur, de le faire Grand Visir, au cas qu'il accomplît ce qu'il avoit promis si souvent.

On pensa donc à rappeller Mustapha qui étoit resté à Erzerum, malgré les ordres que le Grand Seigneur lui avoit envoyés, d'aller passer l'hyver à Toccat *. Il fut mandé par deux fois à la Porte. Mais comme il avoit pardevers lui des preuves non équivoques du mécontentement du Sultan & de la haine des soldats, il chercha à gagner du tems. Il sentoit bien outre cela, qu'on pouvoit lui faire de la peine au sujet des charges militaires qu'il avoit venduës. Car c'est un droit qu'ont chez les Turcs ceux qui sont à la tête des armées de pouvoir disposer de tous les emplois, grands & petits, en faveur de qui bon leur semble.

* C'est l'ancienne Amasie.

Toutes ces raisons empêchant Mustapha de paroître à la Porte, où il craignoit qu'on ne lui fît un mauvais parti, le Capigilar Kihaïa ou Capitaine des gardes de la Porte, reçut ordre de prendre quinze de ses gens & de se rendre au camp. A son départ Amurath lui remit trois lettres, toutes trois d'un stile différent, dont cet Officier devoit faire l'usage que la prudence lui dicteroit eu égard aux circonstances. La premiére étoit écrite de maniére qu'en la rendant à Mustapha, on devoit aussitôt l'étrangler. La seconde contenoit une défense du Grand Seigneur de troubler en aucune façon ceux qu'il envoyoit, dans l'exécution des ordres qu'il leur avoit données. Et la troisiéme ne renfermoit rien de tout

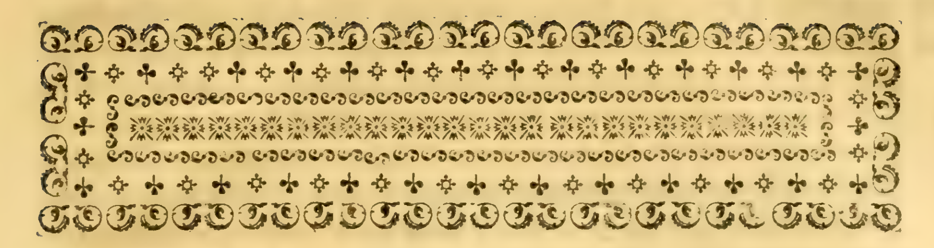
HENRI III. 1579.

cela. Le Capigilar Kiaïa chargé de ces expéditions arriva au camp, qui étoit triple; en sorte qu'il fut obligé de passer par le premier & par le second, avant que d'entrer dans le troisiéme. Cependant il resta quelque tems sans pouvoir parler au Général, qui trouvoit chaque jour de nouveaux prétextes pour différer cette entrevuë. Enfin comme il faisoit instance pour l'obtenir, Mustapha qui vit bien qu'il n'y avoit plus moyen de s'en défendre, lui donna audience. Mais comme il se douta du sujet de l'ambassade, il eut la précaution de faire tirer autour de lui un grand cercle, avec défense sur peine de la vie de le passer, & reçut de loin l'envoyé du Sultan, ayant autour de lui à quelque distance, tous ses gardes le cimeterre à la main. Le Capigilar Kiaïa vit bien par-là, qu'il n'y avoit pas moyen de se servir des deux premiers ordres dont il étoit porteur. Ainsi il ne présenta que le troisiéme. C'étoit un commandement d'Amurath de lui livrer son Chancelier & son Trésorier, qui chez les Turcs ont chacun leur nom particulier (1). Mustapha fit d'abord quelque difficulté, & voulut chercher encore des prétextes pour éluder cet ordre. Enfin sur les instances réïtérées de l'Envoyé, il consentit à lui remettre ces deux Officiers, mais à condition qu'on lui répondroit de leur vie. Le Capigilar Kiaïa l'accepta, tous deux furent livrés, conduits de là à Constantinople, & enfermés ensuite dans le château des sept Tours, où est le trésor du Grand Seigneur, & où on ne doutoit pas que ces malheureux ne fussent appliqués à la question la plus rude, pour tirer d'eux des lumiéres sur la conduite de leur maître.

(1) C'est le Nischanzim & le Defterdar.

Fin du Livre soixante & septiéme.

HISTOIRE



HISTOIRE DE JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE SOIXANTE-HUITIÉME.

TANDIS que la guerre faisoit ainsi de l'Orient le théatre de ses ravages, Henri s'occupoit en France de projets tout différens. L'Ordre des Chevaliers de Saint Michel établi par les Rois ses prédécesseurs commençoit à être fort avili. L'honneur d'y être admis, qui sembloit devoir être réservé pour la Noblesse, & les Officiers qui se seroient distingués au service, avoit été prostitué à toutes sortes de gens sans mérite & sans nom. Dans ces circonstances ce Prince naturellement ennemi des coûtumes anciennes, & qui ne trouvoit de l'attrait que dans ce qui avoit quelque air de nouveauté, songea à fonder un autre Ordre militaire sous le nom du S. Esprit; & il fit la premiére cérémonie de ce nouvel établissement le dernier jour de Décembre.

HENRI III.

1579.

Affaires de France.

Etablissement de l'ordre militaire du S. Esprit.

Il étoit composé de cent Chevaliers, y compris le Roi, Grand Maître de l'Ordre, quatre Cardinaux, quatre Prélats, le Grand Aumônier de France, le Chancelier, le Prévôt,

HENRI III. 1579.

ou Maître des cérémonies, le Grand Trésorier, le Greffier, le Herault, & l'Huissier de l'Ordre. Les Chevaliers furent appellés Commandeurs, parce que le dessein de S. M. avoit été d'abord de dépouiller les plus riches Abbayes de ces grands revenus qu'elles possédent, pour les mettre en Commande, ainsi qu'il se pratique en Espagne. C'étoit le fruit des conseils du cardinal de Lorraine. Ce Prélat, qui tenoit de la libéralité de nos Rois les plus beaux bénéfices de France, avoit inspiré ce projet à Henri quatre ans auparavant, à son avénement à la Couronne, dans l'espérance, dit-on, de perpétuer par-là dans sa famille ces gros revenus Ecclésiastiques, sous le titre de Commanderies; cela lui fut reproché par le Clergé quelque tems avant qu'il mourût; ses amis même le lui écrivirent alors. Après la mort du Cardinal, le Roi fit agir ses Ambassadeurs à la Cour de Rome, pour engager le Pape à accorder la permission de faire cette réünion. On lui représenta que cet ordre étoit sur-tout institué pour la propagation de la Religion Catholique, Apostolique, & Romaine, & l'extirpation de l'hérésie, & que c'étoit un des principaux articles contenus au serment que prêtoient les Chevaliers le jour de leur recéption. Mais le Clergé s'opposa aux prétentions de la Cour, & on ne put rien obtenir de S. S. Cependant le nom en demeura à ceux qui furent revêtus de ce nouveau titre de distinction; & dans les statuts de l'Ordre, qui furent publiés au mois de Décembre suivant, ils prirent le nom de Chevaliers Commandeurs de l'Ordre du S. Esprit. La postérité verra par-là quelles avoient d'abord été les vûës de la Cour, en faisant ce nouvel établissement; & ce sera pour nos descendans un avertissement de prendre garde que ce que le Prince tenta alors inutilement, ne réüssisse un jour sous ses successeurs.

Tout le monde attendoit cependant avec impatience quel seroit le fruit des Etats tenus à Blois deux ans auparavant, lorsque la Cour envoya au Parlement un Edit daté de Paris du mois de Mai, contenant trois cens soixante & trois articles, par lequel S. M. faisoit sçavoir ses intentions au sujet des demandes faites par les Etats généraux du Royaume. Aussitôt toutes les Chambres s'assemblérent pour l'examiner, & continuérent soir & matin pendant long-tems, jusqu'à ce

qu'enfin il fut enregiſtré le 25. de Janvier de l'année ſuivante. Cet Edit renfermoit pluſieurs réglemens très-ſages, auſquels on ſe conforma pour la plûpart dans les différens tribunaux du Royaume. Le malheur des tems empêcha que les autres n'euſſent leur effet.

La Cour remédia en même tems à un abus qui s'étoit introduit à Paris dans la paſſation des Contrats, où il ſuffiſoit de la ſignature de deux Notaires pour en conſtater la validité. On fit attention que dans une ville auſſi peuplée que cette capitale, où on ſe rendoit de toutes les provinces du Royaume, il étoit aiſé à des gens de mauvaiſe foi de faire de fauſſes ſuppoſitions. Ainſi comme on avoit déja des exemples de pareilles friponneries, pour prévenir les fauſſetés qui pourroient ſe faire à ce ſujet, Barnabé Briſſon Avocat général preſenta ſon réquiſitoire à la Cour, par lequel il demanda qu'il fût ordonné, que dans la ſuite la ſignature des parties contractantes ſeroit néceſſaire pour la validité des contracts; & que ſi après avoir été interpellées, elles déclaroient ne ſçavoir ſigner, les Notaires ſeroient obligés d'en faire mention dans l'Acte. Sur quoi intervint le 29. de Janvier un Arrêt de la Cour conforme à ſes concluſions.

Conférence de Nerac.

Cependant la Reine mére, qui s'étoit renduë auprès du roi de Navarre, pour recevoir les plaintes des Réformés de ces provinces éloignées, & pacifier s'il étoit poſſible, les troubles de la Guienne, négocioit avec les députés des Egliſes Proteſtantes. La diſpute fut vive de part & d'autre, & dura long-tems. Enfin le dernier de Février on convint à Nerac de vingt-ſept articles, tendans tous, ou à interpreter, ou à expliquer plus amplement les termes du dernier Edit, donné deux ans auparavant. Ils furent ſouſcrits au nom du Roi par la Reine mére, Armand Gontault de Biron, Guillaume de Joyeuſe, Louis de Saint-Gelais ſieur de Lanſac, Bertrand de Salignac de la Motte Fenelon, & Gui du Faur ſieur de Pibrac. S. M. ratifia enſuite cet accommodement à Paris le 19. de Mars; (1) mais on ne jugea pas à propos de le rendre public dans les circonſtances, & il ne le devint qu'au bout de deux ans, après la conférence de Fleix, comme je le dirai dans la ſuite.

(1) Il y a dans M. de Thou *XIX. Kal. April.* C'eſt une faute ſenſible; nous avons lû *XIV. Kal. April.*

HENRI III. 1579.

Sur ces entrefaites la Reine passa à Agen, où se renouvella plus vivement que jamais une ancienne querelle qu'il y avoit entre Henri de la Tour Vicomte de Turenne, qui étoit proche parent de la Reine, & Lieutenant général du roi de Navarre, & les Duras. L'affaire devint sérieuse, & pensa coûter la vie au Vicomte. Il y avoit trois ans qu'on avoit ôté le gouvernement de Castel-jaloux, petite place de la principauté d'Albret, à Savillan, pour le donner à Durfort de Rosans. Ce nouveau gouverneur crut avoir raison d'appréhender que Savillan ne pensât à rentrer en possession de la place; & pour prévenir toute surprise, il ordonna en partant, à Garennes Sergent Major de ne laisser entrer dans la ville aucune personne de marque. Cependant le Vicomte de Turenne se presenta devant la place; & en vertu du pouvoir qu'il tenoit du roi de Navarre, il fit demander par de Reniez qu'on lui en ouvrît les portes; mais Garennes s'en excusa sur l'ordre qu'il avoit reçû. Le Vicomte fut piqué de ce refus; & ayant rencontré depuis de Rosans proche d'Agen, il le somma de lui en faire raison. Cette affaire traîna pourtant jusqu'à cette année, que Duras étant venu saluer la Reine mére à Agen, où de Rosans son frére le suivit aussitôt après, il fit appeller en duel le vicomte de Turenne: ce fut le 17. de Mars dès le grand matin. Ce Seigneur sortit de la ville, & se rendit au gravier sur le bord de la Garonne, menant avec lui Salignac. Les Duras arrivérent un moment après, & on se battit; le Vicomte contre de Rosans, & Duras contre Salignac. Mais l'événement fut si malheureux pour le Vicomte, qu'il resta comme mort sur la place, percé de plusieurs coups qu'il avoit reçus dans le dos, & dans les côtés. Turenne fit grand bruit de ce combat, & prétendit qu'il y avoit eu de la surprise; que de Rosans portoit une cotte de maille sous son habit, quoiqu'il eût assûré le contraire, & que des gens apostés l'avoient pris en traîtres. C'est ce qu'il publia dans un écrit qui parut à cette occasion. Sur-quoi on voulut sçavoir le sentiment de Henri de Monmorency oncle de Turenne, (1) qui s'étoit rendu à Agde; & ce Seigneur, après avoir pris l'avis des

(1) François de la Tour, pére du Vicomte dont il s'agit ici, avoit épousé Eleonore fille ainée du Connétable de Monmorency, sœur de Henry duc de Monmorency, qui par conséquent étoit oncle du vicomte de Turenne.

Gentilshommes & Officiers qui étoient à sa suite, décida le 23. de Mai, que puisque les Duras en avoient usé si indignement à l'égard du Vicomte, il lui étoit permis de chercher à tirer vengeance de cet assassinat par toute autre voie que celle du duel, qui est en usage entre Gentilshommes. La Reine mére fut outrée de cet attentat, & vouloit faire informer contre les deux fréres, qui cependant s'étoient mis en sûreté. Mais le vicomte de Turenne la pria de n'y pas songer, & arrêta toutes les poursuites.

D'Agen la Reine mére passa à Toulouse, lieu de la résidence du Parlement de Languedoc, où Jean de Monluc évêque de Valence vint la saluer. Ce Prélat avoit eu ordre de la Cour l'année précédente de passer dans cette province, pour y préparer les esprits à quelque accommodement; & il s'étoit rendu auprès de la Reine pour l'informer plus particuliérement par lui-même du succès de sa négociation. Ce fut-là qu'il tomba malade, accablé, ou de vieillesse, ou des travaux qu'il avoit essuyés dans tant d'affaires dont il avoit été chargé; & il mourut peu de jours après. J'ai si souvent parlé avec éloge de ce grand homme, que je croirois me rendre ennuyeux si je répétois ici ce que j'en ai déja dit. Il suffira qu'on sçache qu'il étoit également estimable par ses talens naturels, & son érudition; & qu'il n'eut jamais rien plus à cœur que de voir la paix rétablie dans l'Eglise. Destiné dès sa jeunesse à l'état Ecclésiastique, à peine il parut à la Cour, qu'on le regarda comme capable des plus grandes affaires. Ce fut par-là qu'il s'introduisit dans les bonnes graces du cardinal de Lorraine, qui se faisoit alors un plaisir de protéger à la Cour les gens d'esprit, & qui le fit employer dans plusieurs ambassades, dont il s'acquitta avec beaucoup d'habileté & de bonheur. Je ne parle point de celle d'Ecosse, ni de quelques autres. Il est certain qu'il réüssit admirablement dans celles de Constantinople & de Pologne, où contre l'espérance de tout le monde, malgré les brigues de tant de Princes prétendans à ce grand & puissant royaume, qui par la mort de Sigismond Auguste, décédé sans enfans, dépendoit du choix de la nation, il sçut écarter tous ces concurrens, & réünir tous les suffrages en faveur de Henri, alors duc d'Anjou. Mais ce Prince, qui auroit préféré les délices de la cour de France à

Mort de Jean de Monluc évêque de Valence.

HENRI III. 1579.

toutes les couronnes du monde, reconnut fort mal un ſi grand ſervice. Il regarda cette élection, qui le combloit de gloire, comme un exil honorable que ſes ennemis lui impoſoient pour l'éloigner ; & depuis ce tems-là il ne put voir de bon œil celui à qui il en étoit redevable. Monluc d'un autre côté, qui ſe voyoit déja dans un âge avancé, & pour qui ſa diſgrace ſembloit être un avertiſſement du Ciel, qui l'exhortoit à penſer à la retraite, eut l'imprudence de ne pas profiter à tems de cette occaſion ; & il eut la douleur de ſe voir dans un âge décrepit mourir mépriſé dans le commerce des Dames de la Cour, tandis qu'il auroit pû ſe flater de joüir tranquillement le reſte de ſes jours d'un repos honorable dans ſon diocéſe.

La Reine mére, pendant le ſéjour qu'elle fit à Toulouſe, travailla à arranger les affaires de la province. Sur-tout elle avertit le Parlement d'uſer à l'avenir de moins de rigueur, & de ſe montrer plus favorable dans l'interprétation du dernier Edit fait en faveur des Proteſtans. De-là elle prit ſa route par Carcaſſone ; & après avoir appaiſé les troubles qui renaiſſoient chaque jour dans le bas Languedoc, elle ſe rendit en Dauphiné, où les eſprits étoient beaucoup plus en mouvement. Henri de Monmorenci duc de Damville avoit accompagné cette Princeſſe à ſon départ du Languedoc, dont il étoit Gouverneur, juſqu'à Grenoble. Ce fut là qu'Emmanuel-Philibert duc de Savoie vint la ſaluer. Le ſujet du voyage de ce Prince, qui favoriſoit ſous main les deſſeins de Bellegarde, étoit d'obtenir une audience de la Reine pour la préparer à la juſtification que ce Maréchal vouloit faire de ce qui venoit de ſe paſſer dans le Marquiſat de Saluces.

Suite des projets du Maréchal de Bellegarde.

Bellegarde étoit piqué contre la Cour par les raiſons que j'ai rapportées, en parlant des événemens de l'année précédente. Il avoit eu encore, comme je vais le dire, de nouveaux ſujets de mécontentement, & il ne cherchoit qu'une occaſion de s'en venger. Dans cette vûë il avoit ménagé avant la mort de de Gordes une conférence au Buys avec lui & le ſieur de l'Eſdiguieres. Cependant il ne s'y étoit point rendu, & s'étoit retiré à Villeneuve vis-à-vis d'Avignon. Là cet homme inquiet, & qui ne cherchoit qu'à brouiller, ne ſe tint pas long-tems en repos. Il forma le projet de ſurprendre cette riche ville, dont il étoit ſi proche ; il le communiqua à Pierre

Fangier ſieur d'Anſelme, à Gaut, à Beſſerie, & à quelques autres déterminés comme eux, qui n'avoient rien à ménager ; & ſoit qu'il ne regardât dans cette entrepriſe que ſon intérêt particulier ; ſoit qu'il voulût par-là gagner entiérement la confiance des Proteſtans, qui pouvoient le ſervir beaucoup dans l'exécution des deſſeins qu'il méditoit, peu s'en fallut qu'il ne réüſsît. En effet en attaquant le Pape ſi ouvertement, il ne pouvoit manquer de ſe brouiller avec la Cour ; après quoi il ne lui reſtoit plus que d'aller ſe jetter entre les bras des Réformés, & du roi de Navarre, & d'implorer leur protection contre de ſi puiſſans ennemis. Mais le complot fut découvert ; on arrêta quelques-uns des complices à Avignon, où ils furent punis ; & Pirrho Malvezzi, que le Pape envoya ſur ces entrefaites avec de nouvelles troupes, s'étant jetté dans cette ville, rendit inutile le projet de Bellegarde. Cependant il tira un avantage de cette tentative ; car comme il paſſa de-là par le Dauphiné pour ſe rendre en Piémont, ce fut pour lui une occaſion de lier une amitié plus étroite avec l'Eſdiguieres, dont le ſecours lui ſervoit beaucoup pour l'exécution de ce qu'il avoit alors en tête.

En effet la conduite que la Cour avoit tenuë depuis avec lui, n'avoit ſervi qu'à l'aigrir encore davantage. J'ai dit qu'avant le dernier Edit de pacification, & dans le tems que la Cour faiſoit encore la guerre aux Proteſtans, depuis que le duc de Damville avoit abandonné leur parti, le Roi l'avoit mis à la tête d'une armée qu'il devoit partager avec le maréchal de Bellegarde. En même-tems S. M. avoit fait faire au Duc des propoſitions qui lui étoient glorieuſes en apparence, & avantageuſes ; mais qui dans le fond ne devoient avoir aucun ſuccès. Le but de la Cour étoit uniquement de tromper également par là le Duc & le Maréchal. Or la Reine mére avoit conſeillé au Roi de ſe ſervir pour cette négociation du miniſtére de Bellegarde. S. M. offroit donc à Damville de lui céder ſes droits ſur le Marquiſat de Saluces, qu'il tiendroit d'elle à foi & hommage, à condition qu'il ſe démettroit du gouvernement du Languedoc, qui ſeroit partagé entre le maréchal de Bellegarde, & Guillaume de Joyeuſe Lieutenant du Duc, en ſorte qu'on donneroit à ce Seigneur le gouvernement du haut Languedoc, & que le Maréchal auroit celui du

HENRI III. 1579.

bas, qui eſt beaucoup plus conſidérable. Or en faveur de ce changement Bellegarde devoit remettre au Duc toutes les villes & places fortes du Marquiſat.

Damville, qui ſentit auſſitôt quel étoit le deſſein de la Cour, ne douta point de la ſupercherie; mais il ne fit aucun ſemblant de s'en appercevoir. Au contraire, il fit entendre à Bellegarde qu'il étoit prêt d'accepter le parti dès que la guerre ſeroit terminée; & le Maréchal de ſon côté entretint le Roi dans cette eſpérance. Cependant la paix ſe fit; & on mit cette affaire en négociation. On tint des conférences ſecrétes, où l'on n'agiſſoit que par députés; mais il ſe preſentoit beaucoup d'obſtacles à l'exécution de ce deſſein. Le Duc, qui ne cherchoit qu'un prétexte honnête pour manquer à la parole qu'il avoit donnée ſans bleſſer le reſpect qu'il devoit au Roi, repreſentoit ſur-tout à Bellegarde, qui preſſoit vivement la concluſion, que les loix du Royaume ne permettoient pas à nos Rois d'aliéner le domaine de la Couronne; & il demandoit en conſéquence, qu'avant toutes choſes, cette échange, ou cette ceſſion que S. M. vouloit lui faire, fût autoriſée du conſentement des Etats généraux, & que l'acte même de cette conceſſion fût enregiſtré ſolennellement au Parlement de Paris, & à celui de Grenoble. La Reine mére de ſon côté, qui n'avoit point du tout intention d'en venir là, diſoit que ce que demandoit le Duc ne pouvoit manquer de faire beaucoup de bruit; qu'ainſi il étoit beaucoup plus à propos de commencer par exécuter le projet qu'on avoit formé; après quoi il ſeroit beaucoup plus aiſé d'obtenir, & le conſentement des Etats, & l'enregiſtrement dans les parlements du Royaume. Elle ajoûtoit, que pour éviter un éclat fâcheux, il ſeroit même bon de n'en venir à cette exécution qu'avec de grandes précautions; qu'ainſi, au lieu de délivrer d'abord les places du Marquiſat à Damville, il conviendroit que le maréchal de Bellegarde les mît d'abord en ſequeſtre entre les mains de celui que le Roi nommeroit à cet effet, qui les rendroit enſuite au Duc, auſſitôt qu'on auroit obtenu le conſentement des Etats, & l'enregiſtrement que l'on ſouhaitoit. Par-là elle eſpéroit dépouiller en même tems Damville & Bellegarde du Marquiſat de Saluces, & du gouvernement de Languedoc; après quoi le Roi ſeroit le maître d'en diſpoſer en faveur de qui bon lui ſembleroit.

Anne de Joyeuſe demandoit pour ſon pére le gouvernement tout entier du Languedoc. Bernard de Nogaret de la Valette, frére de Jean-Louis de Nogaret, briguoit de ſon côté celui du Marquiſat de Saluces. Cependant au milieu de tout cela le Maréchal, que ſon ambition avoit aveuglé, ne ſe doutoit point encore du piége qu'on lui tendoit, & dont le Duc s'étoit apperçû. Au contraire, comme il ſouhaitoit avec paſſion de voir cette affaire terminée, il permit ſans difficulté à Charle de Birague, frére du cardinal René de Birague, que le Roi avoit nommé pour tenir le Marquiſat en ſequeſtre, de ſe mettre en poſſeſſion de la ville & du château de Saluces. Mais lorſqu'on voulut faire la même choſe en Languedoc, Damville s'y oppoſa, & voulut s'aſſûrer auparavant du conſentement des Etats, & de l'approbation des Parlemens du royaume.

Ce fut alors que Bellegarde s'apperçut qu'il étoit la dupe des deux partis, que lui-même avoit deſſein de tromper. Cette découverte ne ſervit qu'à l'outrer davantage; & il prit dès-lors la réſolution de ſe venger à force ouverte de l'injuſtice qu'on lui faiſoit. Il négocia avec l'Eſdiguieres; ſe ligua avec lui; & paſſant les Alpes, il marcha à Carmagnol qu'il fit auſſitôt fortifier, ſans attendre pour cela permiſſion de la Cour. En même-tems on travailloit auſſi par ſes ordres à mettre Ravel, Dragoniero, Cental, & Demont en état de défenſe. Enfin voyant qu'il s'étoit trop avancé pour pouvoir ſe flatter d'un retour ſincére du côté de la Cour, il ſe livra abſolument aux conſeils du duc de Savoye; & ſous ombre de vouloir prendre le parti des Proteſtans, il commença ſérieuſement à traiter avec les ennemis de la France. Ce que je rapporte ici, je le tiens au reſte de la propre bouche de Mathurin Chartier. C'étoit un homme ſans probité & ſans honneur, qui après avoir été quelque tems ſécretaire du duc de Damville, fut employé par le Maréchal de Bellegarde dans l'affaire dont je parle, & mourut enfin comme il avoit vêcu; & ce fut lui-même qui me raconta toutes ces circonſtances dans un voyage que nous fîmes enſemble en Languedoc.

Pour mieux cacher ſon deſſein, le Maréchal leva des troupes dans la Vallée d'Angrogne, de Pragelas, & de Queras ou Chieraſco, qui ſont preſque toutes Proteſtantes. Outre

HENRI III. 1579.

cela l'Esdiguieres lui envoya douze cens hommes de pied, & trois cens chevaux commandés par la Tour Gouvernet. Enfin il tira encore des levées, qui avoient servi sous lui deux ans auparavant au siége de Nîme, ce qu'il y avoit de meilleurs soldats, dont il donna le commandement à d'Anselme, à Gaut, à Besserie. Balthasar Flote comte de la Roche se rendit même auprès de lui; en sorte qu'il forma une petite armée composée d'environ six mille hommes de pied, & cinq cens chevaux.

A la tête de ces troupes le Maréchal sortit de Carmagnol, suivi de douze piéces d'artillerie, & marcha droit à Saluces, où commandoit Charle de Birague. A son approche ce Gouverneur abandonna la ville, & se retira dans le château, mais il n'y tint pas. Il se rendit dès qu'il vit le canon; & repassa aussitôt en France. Après son départ, Bellegarde rentra aisément en possession de toutes les autres places du Marquisat. En même-tems, pour garder toûjours les mêmes dehors, il écrivit à la Cour le premier jour d'Août, pour justifier sa conduite; apportant pour prétexte de cette violence les insultes personnelles qu'il avoit reçûës, disoit-il, de la maison de Birague; & prétendant qu'il y alloit de la gloire du Roi & de son honneur, de ne pas souffrir qu'un homme comme lui, que S. M. avoit honoré de la dignité éclatante dont il étoit revêtu, devint le jouët de quelques étrangers, dont la fidélité pouvoit justement être suspecte à la France.

Tout cela avoit précédé l'arrivée de la Reine en Dauphiné; & c'est ce qui empêcha Bellegarde de se rendre auprès d'elle à Grenoble. Mais le duc de Savoye y suppléa, & servit parfaitement son ami en son absence, sous prétexte d'être venu uniquement pour rendre visite à cette Princesse, il sonda ses sentimens à l'égard du Maréchal. Il lui representa, qu'elle ne devoit pas lui faire un crime de ce qu'il n'avoit pas obéï à l'ordre qu'il avoit reçû de se rendre auprès d'elle; que c'étoit un effet de la crainte qu'il avoit de ne pouvoir rentrer dans ses bonnes graces, & dans celles du Roi; que cette défiance étoit pardonnable, puisqu'elle étoit fondée sur tout ce qui s'étoit passé; qu'au reste elle s'effaceroit à la premiére entrevûë que S. M. voudroit bien lui accorder; mais qu'il souhaitoit d'avoir toutes ses sûretés; qu'ainsi au cas qu'elle eût pour agréable

que le Maréchal vint la trouver à Monluel en Bresse, place appartenante au Duc, il s'engageoit à le lui amener. HENRI III.

La Reine mére avoit déja eu quelque vent des desseins pernicieux que formoit le Maréchal. D'ailleurs elle appréhendoit tout du caractére de cet homme ambitieux. Ainsi comme elle vit qu'il falloit se résoudre à traiter tête-à-tête avec lui, elle accepta le parti avec d'autant moins de peine, qu'ayant dessein de se rendre à Lyon, elle ne seroit pas là fort éloignée de Monluel. On prit donc jour pour cette entrevûë; après quoi le Duc partit pour aller rendre compte à Bellegarde du succès de sa négociation. Avant que de quitter la Reine, ce Prince lui jetta aussi quelques mots de ses droits sur le Marquisat de Saluces. Il y avoit quatre ans que le Roi lui avoit rendu Pignerol & Savillan. Ce fut pour lui comme un dégré dont il se servit pour former de plus grandes prétentions. Il demandoit alors le Marquisat même, & c'étoit un prétexte qu'il cherchoit pour faire une querelle à la France, ou pour justifier les troubles que cette dispute ne manqua pas de faire naître peu de tems après. 1579.

Aussitôt que la Reine mére fut arrivée à Lyon, Charle de Birague, Mario & Louis de Birague ses cousins, vinrent l'y saluer. Ils étoient suivis de ces familles d'Italie, qui pour avoir autrefois pris le parti de la France, avoient été obligées d'abandonner leurs biens & leurs maisons, & avoient trouvé dans le Marquisat de Saluces un nouvel établissement, qui depuis long-tems leur tenoit lieu de patrie. Tous ces Italiens, que Bellegarde venoit de chasser honteusement du Marquisat, firent de grandes plaintes contre lui. Ils l'accusérent de former, de concert avec le duc de Savoye, & par conséquent avec la cour d'Espagne, des projets secrets contre l'Etat; assûrant que l'intelligence qu'il vouloit paroître entretenir avec les Protestans n'étoit qu'une pure feinte dont il les amusoit, eux, & la France, tandis qu'il ne pensoit qu'à livrer la frontiére aux Espagnols.

Comme ces accusations venoient de gens aigris personnellement contre le Maréchal, elles ne furent pas fort écoutées, & elles n'empêchérent pas la Reine, lorsque le jour marqué pour l'entrevûë fut arrivé, de partir pour Monluel avec une grande suite. Outre ceux dont j'ai déja parlé, elle étoit

HENRI III. 1579.

accompagnée de Charle de Lorraine duc de Mayenne, de François Mandelot gouverneur du Lyonnois, de Laurent de Maugiron, & de Jean de Belliévre premier Président du Parlement de Grenoble. Le duc de Savoye s'y rendit le dernier, amenant avec lui Bellegarde, comme on en étoit convenu. Ce Maréchal, pour cacher ſous cette apparence de liaiſon qu'il ſembloit avoir avec les Réformés des deſſeins beaucoup plus criminels, avoit exprès fait venir avec lui les députés des Egliſes Proteſtantes du Dauphiné. Il eut d'abord une audience particuliére de la Reine mére, dans laquelle il travailla à ſe juſtifier auprès d'elle des projets dont on l'accuſoit, & il crut y avoir réüſſi. Cette Princeſſe d'un autre côté, qui ſe voyoit obligée de ſe contenter de ſes excuſes, quelles qu'elles fuſſent, parut goûter ſes raiſons; & on penſa enſuite aux moyens de faire exécuter le dernier Edit dans la Province.

Les Proteſtans commencérent par faire de grandes plaintes de ce qu'on n'y avoit aucun égard, & qu'on le violoit partout impunément. D'un autre côté, Bellegarde qui ſembloit ne ſouhaiter que la paix, vouloit paroître prendre leurs intérêts fort à cœur. Enfin après bien des diſputes, où on fit paroître beaucoup d'animoſité, on n'arrêta rien. On remit à une autre occaſion la déciſion de cette affaire; & on convint ſeulement qu'en attendant on ne feroit aucune innovation; & que, ſauf le droit des parties, les choſes reſteroient ſur le même pied, juſqu'à ce que S. M. bien informée en eût autrement ordonné. Tout le monde ſe ſépara enſuite, plus diſpoſé à la vengeance qu'à la paix.

Mort du Maréchal de Monmorency.

Sur ces entrefaites, on reçut la nouvelle de la mort de François de Monmorency. C'étoit de tous les courtiſans celui qui méritoit le plus la confiance du Roi. Sa Religion, ſon attachement pour le bien public, ſa grandeur d'ame, ſa libéralité, ſon courage, ſon génie, ſon érudition même, talent bien rare dans les perſonnes de cette condition, ſa fermeté, ſa droiture inébranlable; tant de belles qualités ne laiſſoient à déſirer pour lui, que des tems plus heureux, des maîtres plus ſenſibles au vrai mérite, & une plus longue vie. L'ancienne inimitié qui régnoit entre ſa maiſon & celle des princes Lorrains, & qui jointe au danger où la Religion ſe trouvoit alors, donna, dit-on, naiſſance à nos guerres civiles, l'engagea

d'abord à employer toute cette prudence & cette grandeur d'ame qui lui étoient naturelles pour déconcerter leurs desseins, ausquels il s'opposa avec la derniére vigueur. Obligé de soûtenir les intérêts de son rang contre de si puissans adversaires, il méprisa également la haine, & la faveur du peuple, qui n'est guéres recherchée que par des factieux, & prit hautement le parti du prince de Condé, & de ses cousins. Par-là il se fit beaucoup d'ennemis, parce que bien des gens s'imaginérent qu'il favorisoit les Protestans. Du reste il fut toûjours le défenseur zélé de l'autorité royale, comme il le montra bien à la Saint Barthelemy, lorsqu'il obligea le cardinal de Lorraine, & Henri de Guise, de sortir de Paris, parce qu'il les avoit trouvés saisis d'armes défenduës. Il sembloit que les Princes de cette maison n'oublieroient jamais cet affront; cependant ils se réconciliérent avec lui après sa sortie de la Bastille; & il parut que c'étoit sincérement. En effet quelques mois avant sa mort, le Maréchal ayant été attaqué d'Apopléxie dans le Louvre même, où il avoit son appartement, le duc de Guise passa toute la nuit au chevet de son lit, & lui rendit tous les services qu'on peut attendre d'un véritable ami. Il alla aussi très-souvent le voir à Chantilly, où on le transporta, dès que sa santé fut un peu rétablie; & quoiqu'il n'y eût plus rien à en espérer, il lui donna tous les témoignages possibles d'un attachement vraiment sincére. Enfin dès qu'il fut de retour des Etats de Normandie, où le Roi l'avoit envoyé, parce qu'on craignoit quelque soulevement dans cette province, il eut une seconde attaque dans son château d'Ecoüan le 6. de Mai, & ce grand homme mourut, à peine âgé de cinquante ans, emportant avec lui le titre glorieux de dernier des François. Ceux qui lui étoient le moins affectionnés pendant sa vie, pleurérent sa perte; & le Roi le regretta encore long-tems après dans ces tems malheureux, qui marquérent les derniéres années de son régne.

HENRI III.

1579.

On donna à cet excellent homme un successeur bien différent de lui. Ce fut Villequier, qui sur ces entrefaites se rendit auprès de la Reine-mére. Il étoit chargé d'ordres secrets pour cette Princesse; & ce fut pour lui une occasion de venir partager les libéralités que le duc de Savoye faisoit aux dépens de l'argent de Philippe, dont il se servoit habilement,

HENRI III. 1579. pour mettre dans ſes intérêts la plûpart des Seigneurs de la Cour & des Miniſtres. En même tems, le duc de Mayenne tranſigea avec ce Prince pour le comté de Tende, dont ſon épouſe venoit d'hériter par la mort de ſon pére Honoré de Savoye, marquis de Villars, amiral de France. Ce fut une prévarication manifeſte de la part de la Reine de permettre qu'on tranſportât à un Prince étranger qui penſoit dès-lors à s'enrichir de nos dépoüilles, un domaine ſi conſidérable ſitué ſur nos frontiéres, & très-propre à les étendre. Mais elle ne put refuſer cette complaiſance aux ſollicitations d'Anne d'Eſt femme de Jacque de Savoye duc de Nemours, dont elle avoit deux fils, & mére du duc de Mayenne, qui vouloit par là faire plaiſir au duc de Savoye, quoi qu'il en pût coûter au Royaume. D'un autre côté le duc de Mayenne conſentit volontiers à ce tranſport. Il formoit dès-lors de vaſtes projets, & il fut bien aiſe de trouver cette occaſion d'obliger ce Prince qui étoit l'émiſſaire de Philippe, & de ſe l'attacher par un ſervice ſi important.

Après le départ de la Reine mére de Monluel, le duc de Savoye reprit auſſi la route de ſes Etats. Pour le maréchal de Bellegarde, il voulut paſſer d'abord par le Dauphiné, afin de conférer avec l'Eſdiguiéres, & lui confirmer de bouche la parole qu'il avoit donnée aux Proteſtans. Il lui repréſenta que tout ſe diſpoſoit à la guerre, lui promit de ne point l'abandonner, & fit ſi bien qu'il l'engagea à députer conjointement au roi de Navarre, pour le prier, au cas que les ſervices du Maréchal lui fuſſent agréables, de lui envoyer un plein pouvoir pour faire la guerre en Dauphiné, en Provence, & dans le Lyonnois. Bellegarde chargea de cette commiſſion Montberault, que les Proteſtans firent accompagner par Calignon. Montberault fut très-bien reçû du roi de Navarre, à qui Calignon avoit ordre de l'Eſdiguieres de conſeiller d'en uſer ainſi ; & ce Prince lui accorda le pouvoir qu'on demandoit, pour ſervir au Maréchal au cas qu'on fût obligé d'en venir aux armes ; enſuite on le congédia. Pour Calignon, il reſta auprès du roi de Navarre.

Cependant Bellegarde avoit repaſſé les Alpes dès la fin de Septembre, & s'étoit rendu à Carmagnol. Déja ſa ſuite commençoit à devenir plus nombreuſe, & approchoit de celle

d'un petit Souverain. Il recevoit inceſſamment des couriers de Milan, & d'autres endroits ſuſpects. Toutes ces circonſtances firent conjécturer à ceux des Proteſtans qui avoient quelque expérience, que le Maréchal avoit en tête des deſſeins tout différens de ceux qu'il faiſoit paroître. L'Eſdiguieres, qu'on ne pouvoit tromper long-tems, informa même le roi de Navarre qu'on découvroit chaque jour de nouvelles preuves, qui confirmoient qu'on ne devoit point ſe fier à Bellegarde. Mais le décès imprévû de ce Maréchal qui arriva ſur la fin de l'année, les délivra de l'inquiétude qu'il leur donnoit. La débauche le perdit; & la mort en terminant ſes jours arrêta le cours de ces vaſtes projets qu'il méditoit contre la France.

Aſſemblée des Egliſes Proteſtantes à Mazere.

En même-tems le roi de Navarre convoqua une aſſemblée des Egliſes Proteſtantes à Mazere dans le Comté de Foix. Le duc de Damville, à qui nous donnerons doreſnavant le nom de Monmorency, s'y rendit le 9. de Novembre, ſuivi de Nicolas d'Angennes de Rambouillet, & de Jean-Baptiſte Guadagne, que la Reine mére avoit nommés pour l'accompagner, avec Odet de Foix comte de Carmain, François de la la Vallete de Cornuſſe, & pluſieurs autres. Le deſſein de ſon voyage étoit de porter au Prince les plaintes des Etats de Languedoc qu'il venoit de tenir à Carcaſſone. En effet quelque tems auparavant les Proteſtans s'étoient emparés de la plûpart des petites places qui ſont autour de Pezenas, d'où ils faiſoient des courſes dans tous les environs, & exerçoient une infinité de brigandages. Ainſi il demandoit d'abord qu'il lui fût permis de châtier ces perturbateurs du repos public, ſans que le Prince le trouvât mauvais, ni que pour cela il pût être cenſé contrevenir au dernier Edit. Il ajoûta un autre article, & demanda enſuite que les Proteſtans remiſſent les villes & places de ſûreté, qui ne leur avoient été accordées que pour un tems, au bout de ce terme expiré.

Ces propoſitions ſouffrirent bien des difficultés; enfin on accorda le premier article avec beaucoup de peine. Pour ce qui eſt du ſecond, qui regardoit la reſtitution des places, on le refuſa nettement; & on s'en remit à la déciſion de S. M. à qui le roi de Navarre dit qu'il avoit envoyé des députés. Après cela Monmorency, qui pendant cette négociation avoit logé à Beaupuy, en partit le 21. de Novembre, & reprit la

HENRI III. 1579. route du Languedoc. Pour le roi de Navarre, il resta à Mazere, où il reçut les remontrances des députés des Eglises Protestantes, qui se plaignoient que dans la plûpart des provinces on négligeoit d'observer, ou même qu'on violoit ouvertement le dernier Edit. Ces plaintes partagérent les avis de l'assemblée. Les uns vouloient qu'on prît aussitôt les armes. D'autres prétendoient qu'il ne falloit pas se presser de faire un éclat qui ne seroit pas avantageux au parti, & dont le succès étoit incertain; & qu'on ne devoit en venir là qu'à la derniére extrémité. Enfin on convint, que puisqu'on n'avoit tiré aucun avantage de l'entrevûë de Monluel, puisque les Gouverneurs ni les Parlemens du Royaume ne se metroient pas en peine d'observer les articles arrêtés dans la conférence qui venoit de se tenir à Nerac, & qu'on négligeoit de mettre le dernier Edit à exécution, on se prépareroit à la guerre; que cependant on attendroit à se déclarer, qu'on eût envoyé encore de nouveaux députés à la Cour, pour s'assûrer des derniéres intentions de S. M. afin de tenter tous les moyens de s'accommoder à l'amiable; & que si toutes ces démarches ne réüssissoient point, on commenceroit alors les hostilités au tems & au jour que le roi de Navarre marqueroit.

On fit un arrêté de cette résolution, qui fut tenuë secrette. Ensuite le roi de Navarre prit en particulier Antoine de Pleix sieur de Lecques, député des Eglises du Languedoc, & Calignon député du Dauphiné; cassa en leur presence deux écus d'or, dont il retint deux moitiés; & leur donna les deux autres, avec ordre de les rendre, l'une à François de Châtillon fils de l'Amiral de Coligny, l'autre à l'Esdiguieres, & de leur dire que qui que ce fût qui leur portât dans la suite les deux moitiés, qu'il conservoit, ils eussent à recevoir de lui l'ordre pour le jour, & la maniére de commencer la guerre. Il ajoûta, qu'en prenant ainsi en même-tems les armes de toutes parts, ils se rendroient formidables à leurs ennemis; que cela leur faciliteroit la prise de quelques villes; & qu'ils ne se déclareroient de la sorte que par une action d'éclat, qui influeroit sur toute la suite de la guerre. Après cela ce Prince congédia les Députés, qui reprirent le chemin de leurs provinces avec encore un reste d'espérance de voir quelque accommodement; mais du reste bien résolus de ne rien négliger pour

pour se préparer à la guerre. En effet elle se ralluma au mois d'Avril de l'année suivante, à l'occasion que je rapporterai en parlant de cet événement.

1579.

Retour du duc d'Anjou à la Cour.

Cependant la Reine mére étoit déja à la Cour, où elle avoit été précédée du duc d'Anjou. En effet, ce Prince s'y étoit rendu en poste le 16. de Mars, contre l'avis de la plus grande partie de ceux qui lui étoient affectionnés; & son arrivée fut si imprévûë, que quoiqu'il eût passé la nuit au Louvre lorsque cette nouvelle se répandit le lendemain matin, comme on sçavoit que le Duc n'étoit pas bien avec le Roi son frére, elle parut si peu probable, qu'on fit pour & contre des paris très-considérables. Ce retour, qui marquoit assez que le Prince étoit sans défiance, fit beaucoup de plaisir à Henri, qui ne pensoit plus qu'à s'abandonner à la mollesse, & qui pour acheter son repos à quelque prix que ce fût, auroit dans le moment accordé à son frére tout ce qu'il auroit voulu, pourvû qu'il lui eût promis de ne plus troubler le Royaume. En effet, cette derniére démarche du Prince avoit effacé dans le cœur du Roi tout le ressentiment du passé, & dissipé pour le present tous les ombrages qu'il avoit pû avoir.

D'un autre côté le duc d'Anjou, qui ne manquoit pas d'habileté, & qui n'étoit pas fâché qu'on le sçût, profita de l'occasion. Il supplia le Roi de lui être favorable dans la recherche qu'il faisoit de la Reine Elisabeth, & de ne point s'opposer aux levées qu'il avoit dessein de faire dans le Royaume pour passer en Flandre. La Reine mère, qui ne rouloit que de vastes desseins, joignit ses instances à celles du Prince, & il obtint tout ce qu'il voulut. Ainsi il partit de la Cour au mois d'Août avec assez peu de suite, & passa en Angleterre, où il fut fort bien reçû de la Reine Elisabeth, qui lui fit espérer de l'épouser. C'est sur ce fondement que l'année suivante le Roi envoya une célébre ambassade à cette Princesse, & les articles du contrat de mariage furent même dressés.

Tandis que le Prince étoit encore à la Cour, il montra au Roi en badinant, des lettres que lui écrivoit Louis de Clermont d'Amboise sieur de Bussy. Comme ce Seigneur étoit fort familier avec son jeune maître, il lui mandoit qu'il avoit tendu des rets à la bête du Grand-Veneur, & qu'il la tenoit dans ses filets. Or cette bête du Grand-Veneur étoit

HENRI III. 1579.

la femme de Charle de Chambes comte de Monſoreau, à qui le duc d'Anjou avoit donné cette charge à la recommandation de Buſſy. Le Roi avoit gardé ces lettres, & comme il y avoit déja long-tems qu'il en vouloit à Buſſy, dont il ne pouvoit ſupporter la fierté & la pétulance, il réſolut de ſaiſir cette occaſion pour ſatisfaire ſon reſſentiment. En effet pendant que Buſſy étoit à la Cour, il inſultoit hardiment tout ce qu'il y avoit de Dames & de Seigneurs, comptant ſur une certaine réputation de bravoure qui le faiſoit redouter. Il n'étoit pas plus aimé dans la Province. Depuis qu'il s'étoit mis à la ſuite du duc d'Anjou & qu'il avoit obtenu de ce Prince le gouvernement du château d'Angers, une des plus fortes places de toute la contrée, & qui ſert de boulevard à cette grande ville, il s'étoit rendu odieux aux Bourgeois, & même aux habitans de tout le païs, par ſes exactions & par les impôts qu'il levoit de ſa propre autorité, & ſouvent ſans en parler au Prince.

Le Roi tira donc un jour en particulier le comte de Monſoreau, qui ſe trouvoit alors par haſard à la Cour, & après lui avoir montré les lettres de Buſſy, il lui dit qu'il s'intéreſſoit trop à l'honneur de ſa maiſon & à ſa propre gloire, pour vouloir lui faire myſtére d'un affront auſſi ſanglant; qu'au reſte il ne croyoit pas néceſſaire de l'avertir du parti qu'il lui convenoit de prendre en pareille occaſion; après quoi il le congédia. Le Comte ſortit de cette converſation animé du deſir de ſe venger, non-ſeulement par le reſſentiment de l'outrage qu'il avoit reçû; mais encore parce que le Roi ſembloit lui faire entendre qu'on le regarderoit comme un lâche, s'il ne ſçavoit pas en tirer raiſon. Il ſe rendit chez lui en diligence, & il obligea ſa femme d'écrire à Buſſy pour lui donner un rendez-vous à Couſtanciere. C'étoit un château de plaiſance très-avantageuſement ſitué pour la chaſſe. Buſſy s'y étoit rendu le 19. d'Août ſuivi du ſeul Colladon ſon confident, lorſqu'il ſe vit attaqué par le comte de Monſoreau lui-même à la tête de quelques autres, tous couverts de cottes de mailles. Il ne ſe déconcerta cependant point, & quoique ſeul contre pluſieurs, il pouſſa d'abord très-vivement ces aſſaſſins. Enfin accablé par le nombre & ne trouvant plus de reſſource dans ſes forces épuiſées par un long combat, il voulut

se jetter dans le fossé par une fenêtre; & dans ce moment-là il fut tué par derriére.

1579.

Cet assassinat fut la source d'une inimitié mortelle entre les Bussy & le Comte, & elle passa jusqu'à Jean de Monluc, surnommé Balagny, fils naturel de l'évêque de Valence, dont j'ai souvent parlé, qui en épousant la sœur de Bussy qui venoit d'être tué, se chargea aussi de le venger. Sa haine servie par celle de sa femme dont le courage étoit fort au-dessus de son sexe, ne donna pendant neuf ans aucun relâche à son ennemi; & au bout de ce tems-là, ce ne fut encore qu'avec beaucoup de peine que le Roi l'obligea d'accepter les conditions que Monsoreau lui offroit pour se mettre à couvert de son ressentiment.

Toute la province fut charmée de la mort de Bussy, & le duc d'Anjou lui-même ne fut pas trop fâché d'en être défait. Il commençoit à lui devenir à charge. Il donna le gouvernement de la ville & du château d'Angers à Jean de Simié. C'étoit un homme adroit & rusé, qui avoit suivi le Prince en Angleterre avec Guillaume de Haultemer baron de Fervaques, & qui étoit alors le plus avant dans sa faveur. Mais il ne la conserva pas long-tems, & dès l'année suivante déchû honteusement du rang qu'il occupoit auprès du duc d'Anjou, il courut même risque de la vie.

Ce fut aussi pendant le mois d'Août que le Parlement de Paris nomma quelques Conseillers pour aller suivant l'ancien usage, tenir les Grands Jours à Poitiers, & dans les provinces qui leur furent assignées. Ils avoient à leur tête le président Achille de Harlay, connu par une érudition profonde, une expérience consommée, une prudence admirable, une gravité respectable & une probité à l'épreuve. Cette Chambre ne devoit durer que jusqu'à la saint Martin; mais la Cour donna un Arrêt pour la proroger jusqu'à Noël. On y fit plusieurs exemples de sévérité, entr'autres contre André de Beauveau sieur de Pimpeam. C'étoit un homme de naissance, mais dérangé, & il avoit été un des principaux Ministres dont Bussy s'étoit servi pour piller la province. Il fut convaincu d'avoir assassiné un Sergent, & on le condamna à mort.

Tandis qu'on tenoit les Grands Jours à Poitiers, Henri de

HENRI III. 1579. Bourbon prince de Condé, piqué de se voir si long-tems le joüet de la Cour au sujet du gouvernement de Picardie, sortit de Saint Jean d'Angely en habit déguisé, & arriva en cette ville. De là il se rendit en poste à la Ferté sur Oyse, place forte sur cette frontiére & appartenant au roi de Navarre, & il alla se loger avec un détachement de gens tous choisis dans une métairie voisine de la ville, où plusieurs Gentilshommes de la province qui étoient du complot, vinrent se rendre secrétement auprès de lui.

Michel de Gouy sieur d'Arsy commandoit dans la place, & étoit alors absent. Le Prince ayant donc été informé qu'on faisoit la garde assez négligemment aux portes, fit marcher de ce côté-là un nommé Gennes, brave homme, avec trois ou quatre autres. Celui-ci sous prétexte de demander le chemin, lia conversation avec un de ceux qui étoient de garde à la porte, & il l'amusa jusqu'à ce que ses camarades se fussent approchés ; alors ayant laissé tomber par terre un écu d'or, tandis que tout le corps-de-garde s'empressoit pour le ramasser, il tira un coup d'arquebuse. C'étoit le signal dont il étoit convenu avec les troupes. Elles accoururent aussitôt, se rendirent maîtresses de la porte, & bien-tôt après de la ville même, où elles crioient aux habitans de ne rien appréhender ; que le prince de Condé gouverneur de la province étoit arrivé, & qu'il venoit avec la permission du Roi en prendre possession. En effet pour montrer qu'elles étoient sincéres, les troupes ne firent aucune violence dans laplace.

Le lendemain qui étoit le dernier jour de Novembre, le Prince écrivit au Roi pour l'assûrer de son attachement, & l'informer de son arrivée en Picardie. En même tems S. M. ayant reçû des lettres de Gouy, qui l'instruisoient des raisons qui l'avoient obligé de s'absenter de sa place ; elle manda à ce Gouverneur de se rendre incessamment auprès du Prince, & de lui obéïr en tout, comme au Gouverneur de la province. Ensuite elle écrivit au prince de Condé lui-même, pour lui marquer, qu'elle étoit surprise, qu'il eût passé de Saintonge en Picardie, sans la saluer, & qu'elle seroit bien-aise d'apprendre de lui-même le sujet de son arrivée, & le motif d'un départ si précipité. Après cela on s'envoya couriers sur couriers, on se plaignit de part & d'autre, & on ne

conclut rien. Cependant Henri que l'avenir inquiétoit, formoit déja le projet d'aller faire le siége de cette place, tandis que le Prince se disposoit de son côté à la défendre jusqu'à la derniére extrémité.

Assemblée du Clergé.

Pendant ce tems-là l'assemblée du Clergé se tenoit à Melun avec l'agrément du Roi. On y reçut de toutes parts des plaintes qui partoient de différens motifs, au sujet des abus qui s'étoient introduits dans l'Eglise de France; & les Prélats résolurent sur cela de faire leurs remontrances à S. M. Arnaud de Pontac évêque de Bazas fut choisi par l'assemblée pour s'acquitter de cette commission. Ce Prélat fit au Roi le trois de Juillet un discours fort libre, dans lequel il proposa deux moyens propres à arrêter ce désordre; sçavoir, le rétablissement de la discipline, & une plus grande attention dans le choix des sujets qui remplissoient les Prélatures. A l'égard du premier article, il dit: Que pour rétablir la discipline en France, il n'y avoit point de moyen plus sûr que d'introduire la réforme sur le modéle du Concile de Trente, & que c'étoit ce qui portoit l'Assemblée à supplier très-humblement S. M. d'en ordonner la publication dans tout le Royaume. Il ajoûta que les abus qui s'étoient introduits dans le choix qu'on faisoit des sujets qui devoient remplir les Bénéfices, n'étoient ni moins réels, ni moins dangereux, & qu'on étoit fâché de voir que le Roi lui-même y donnât occasion: Qu'on comptoit actuellement dans le Royaume vingt-huit Evêchés vaquans, dont des Laïques touchoient les revenus, & où le culte divin étoit absolument négligé; qu'il y en avoit plusieurs en Guienne & en Languedoc où les Evêques qui les possédoient ne résidoient point: Qu'on voyoit avec douleur la plus grande partie des Abbayes entre les mains de ces sortes de gens qui en épuisoient les revenus au grand scandale des gens de bien: Que dans certains Tribunaux, on n'entendoit parler que de procès entre des laïques, au sujet de quelque Bénéfice: Que déja on comptoit dans les familles les biens Ecclesiastiques au nombre des effets dont on composoit son héritage: Qu'enfin il ne pouvoit le dire sans frémir, mais qu'il étoit cependant vrai, que dans le Conseil même du Roi on avoit adjugé un Evêché à une femme de distinction, comme si c'étoit un bien dont il fût

HENRI III. 1579.

permis de faire commerce : Que le désordre alloit cependant plus loin, qu'on voyoit des gens après avoir affranchi toutes les bornes de la pudeur, oser travailler à rendre justes & légitimes des usurpations qu'on avoit soin auparavant de tenir secrettes, qu'on couvroit alors de tous les beaux dehors que l'artifice peut inventer, & que les loix ne manquoient pas de punir lorsqu'elles étoient découvertes; que si Dieu n'y mettoit la main, on alloit bientôt voir les Laïques & les gens d'épée parés du titre de Commandeurs, s'emparer du patrimoine de l'Eglise, & que cette malheureuse invention ne pouvoit manquer d'entraîner après soi la ruine entiére de la Religion.

Le Roi commençoit à se repentir de la permission qu'il avoit accordée au Clergé de s'assembler. Cependant il répondit à ce discours avec beaucoup de modération : Qu'à l'égard de la publication du Concile de Trente, il en délibéreroit à loisir; que du reste il auroit soin que les Bénéfices ne fussent remplis dans la suite, que par des sujets capables par leur esprit & leur piété de les remplir dignement; & qu'il veilleroit en même tems à réformer les abus dont on étoit scandalisé.

Le Clergé qui crut avoir beaucoup d'avantage sur le Roi par cette premiére démarche, n'en devint que plus hardi à pousser plus loin ses prétentions. Il venoit de jetter comme la premiére pierre sur laquelle il résolut de bâtir le reste de l'édifice. Ainsi on députa de nouveau à S. M. Nicolas l'Angelier évêque de saint Brieu en Bretagne. Ce Prélat eut audience du Roi le 3. d'Octobre, & insista principalement sur la publication du concile de Trente, qu'il disoit nécessaire pour l'extirpation de l'herésie & le rétablissement de la discipline dans le Royaume. Ensuite il supplia S. M. de renoncer au Concordat passé entre François I. & Leon X. & de rendre aux Chapitres le droit d'élire eux-mêmes leurs Abbés & leurs Evêques. Il s'étendit beaucoup sur ce dernier article, mêlant même les menaces aux priéres, & il finit en ajoûtant : Que suivant la prédiction de Clovis, le Royaume ne subsisteroit qu'autant que la religion Catholique y seroit florissante, & qu'elle ne pouvoit s'y maintenir que par l'établissement de l'un & la destruction de l'autre; c'est-à-dire,

par la publication du Concile & l'abolition du Concordat.

Le Roi regarda comme un outrage, qu'on lui parlât d'abolir le Concordat, & perdit patience à ce discours. Persuadé que c'étoit sa trop grande bonté qui inspiroit tant d'audace à ces gens d'ailleurs naturellement timides, il s'échauffa contre son ordinaire, & s'adressant avec un air de colére à quelques Evêques qui étoient à la suite de l'Angelier, il leur demanda au cas que les Chapitres eussent été les maîtres des élections, s'ils osoient se flatter qu'ils auroient été Evêques? Ensuite il les exhorta à montrer plus de modération & à se souvenir que c'étoit à sa libéralité seule qu'ils étoient redevables de la dignité dont ils se voyoient revêtus; ajoûtant, qu'ils avoient tort de trouver mauvais qu'il fît part à d'autres d'un éclat qu'ils ne tenoient que de lui, & que quoi qu'ils pussent dire au contraire, il étoit certain que les Rois Très-Chrétiens avoient joüi de ce droit dès les premiers siécles de la Monarchie.

Les Députés ayant été congédiés avec cette réponse, & ne pouvant rien obtenir de plus, on délibéra sur un autre article, qui étoit le motif principal pour lequel on avoit demandé à s'assembler. Il regardoit le payement des décimes, & la liquidation des contrats passés à Poissy l'an 1561. & six ans après à Paris, entre le Clergé & les Bourgeois de cette capitale. On mit les comptes au net, & l'avis général de l'Assemblée fut enfin, que le Clergé avoit suffisamment satisfait aux obligations portées par ces contrats, & qu'ils ne les engageoient plus. L'Acte de cette résolution fut dressé le 15. d'Octobre, & l'Assemblée le fit signifier par un Huissier l'onze de Décembre au Prevôt des Marchands & aux Echevins.

Le Roi auroit fort souhaité que l'Assemblée n'eût point pris ce parti, & il n'avoit jamais crû qu'elle en vînt-là. Mais ce fut toute autre chose, lorsque cette nouvelle fut répanduë dans Paris. Elle y causa une révolution étonnante. Il n'y avoit personne qui ne frémit de rage de voir le Clergé qui doit donner l'exemple par sa droiture, sa bonne foi, sa charité, consentir non-seulement à se deshonorer par une perfidie & une inhumanité si marquée; mais à porter même d'un seul coup le poignard dans le sein de tant de veuves, de tant d'orphelins, de tant de pauvres & de misérables, qu'on

HENRI III. 1579.

alloit réduire à mourir de faim. » Après cela que penseront » les Protestans? (disoit-on) Ces dettes immenses qui mon- » tent à plus de quatre cens mille écus de rente, n'ont-elles » pas été contractées pour fournir aux frais de la guerre » qu'on vouloit faire aux hérétiques? Et comment l'a-t'on » entreprise? N'est-ce pas par l'avis du Clergé, à sa sollici- » tation, & parce qu'il s'en étoit en quelque sorte rendu cau- » tion? Aujourd'hui, après avoir mis dans la nécessité de » poursuivre cette guerre ceux mêmes qui y avoient le moins » d'inclination, est-il permis qu'on le voye l'abandonner » aussi lâchement qu'il avoit eu de témérité à l'entrepren- » dre? « Cependant au milieu de ces murmures, le peuple couroit par les ruës, comme si l'ennemi eût été aux portes de cette capitale; on ferma les boutiques, & quelques-uns mêmes vouloient qu'on prît les armes.

Enfin on étoit menacé d'une sédition prochaine, lorsque Claude Daubray, alors Prevôt des Marchands, accompagné des Echevins, se rendit au Parlement, où il exposa le fait à la Compagnie. Aussitôt, quoique le jour fût déja fort avancé, toutes les Chambres s'assemblérent, & à la requête d'Augustin de Thou portant la parole pour le Procureur Général, la Cour donna un Arrêt par lequel elle ordonnoit, que les Evêques qui se trouvoient hors du ressort du Parlement, seroient arrêtés dans le lieu même où cet ordre leur seroit signifié; mais comme ils avoient fini leur Assemblée, que tous avoient quitté Melun & s'étoient rendus à Paris; la Cour défendoit par le même Arrêt à ceux qui étoient actuellement dans la capitale, de mettre le pied hors de la ville, & leur enjoignoit à tous de comparoître en personne pour répondre sur les demandes du Procureur Général. Le Parlement fit sur le champ cet acte de sévérité pour appaiser le peuple, & de peur qu'on ne l'accusât d'être peu sensible au danger dont le public étoit menacé. D'un autre côté, le Clergé se plaignit de cet Arrêt comme d'un outrage sanglant. Enfin le Roi prit connoissance de l'affaire, & obligea les députés du Clergé à consentir de continuer encore pendant dix ans le payement des décimes. Par-là il appaisa le murmure du peuple, & prévint la sédition. Ce fut par ce tempérament qu'on calma presque dans sans naissance cette

émotion

émotion qui pouvoit avoir de très-fâcheuſes ſuites. Le feu ne fut cependant pas abſolument éteint, & on le vit ſe rallumer dans la ſuite, lorſque le Clergé renouvella mal-à-propos ſa proteſtation avant que le terme qu'on lui avoit donné fût expiré, comme je le dirai dans la ſuite.

Le Roi prend Genéve ſous ſa protection.

On reprit auſſi cette année la négociation au ſujet de la protection de la ville de Genéve, que le Roi accepta enfin. Il y avoit déja quelque tems que S. M. avoit envoyé ordre à Belliévre de Hautefort, alors ambaſſadeur en Suiſſe, de traiter de cette affaire avec les Cantons. Ceux de Berne & de Soleurre repreſentoient au nom de tous les autres, que pour ſerrer encore plus étroitement les nœuds de l'ancienne alliance qui avoit été de tout tems entre la France & les Cantons, il étoit néceſſaire que nos Rois priſſent auſſi ſous leur protection les villes voiſines alliées de la Suiſſe; que Genéve méritoit ſur-tout que la France s'intéreſſât à ſa conſervation, parce que outre qu'elle eſt comme la clef & le boulevard non-ſeulement du Canton de Berne, mais même de tout le païs, ce ſeroit encore pour les François un paſſage toûjours ouvert pour entrer chez eux. En effet on eſt maître du Pas de la Cluſe dès qu'on eſt ſûr de Geneve. Ainſi ils inſiſtoient à ce que cette ville, qui par elle-même & avec ſes forces n'étoit pas en état de ſe ſoûtenir contre tant de Puiſſances voiſines qui menaçoient ſa liberté, fût compriſe dans l'alliance générale, & que conjointement avec eux le Roi par un traité particulier s'engageât à la protéger.

Enfin Hautefort, & Nicolas de Harlay de Sancy qui étoit alors ambaſſadeur de France en Suiſſe, conclurent ce traité à Soleurre le 8. de Mai, & on convint: Que le Roi s'engageroit à prendre la défenſe des domaines cédés à ceux de Berne par le dernier traité qu'ils avoient paſſé avec le duc de Savoye, également comme s'ils étoient compris nommément dans l'ancienne alliance que ſes Prédéceſſeurs avoient faite avec la Suiſſe: Qu'en conſidération de ceux de Berne & de Soleurre, S. M. conſentiroit que Genéve joüît du même privilége, à condition cependant que par rapport au commerce, les habitans de cette ville n'auroient point d'autre droit en France que les François mêmes: Que ſi l'on jugeoit à propos pour l'intérêt des Alliés de mettre garniſon dans

HENRI III. 1579.

cette place, ce qui pourroit être décidé par les Cantons, sans en communiquer avec l'ambassadeur de France, qui auroit sa voix dans cette délibération, le Roi entretiendroit pour cela à ses dépens cinq compagnies Suisses, composées chacune de trois cens hommes, & mettroit à cet effet en dépôt à Soleurre treize mille écus d'or, argent comptant : Qu'au cas que cette ville fût attaquée, & que les Suisses, tant ceux de Berne & de Soleurre, que d'autres Cantons qui voudront être compris dans ce nouveau traité, se vissent obligés de lever une armée pour marcher à son secours, S. M. leur feroit compter quinze mille écus d'or par mois, tant que la guerre dureroit, en comprenant dans cette somme l'entretien des cinq compagnies Suisses : Que si quelques François vouloient servir dans cette guerre, S. M. n'y mettroit aucun obstacle : Que si quelque Puissance étrangére en vûë de ce nouveau traité qui regardoit la protection de Genéve, déclaroit la guerre à la France ou aux Cantons confédérés, les Suisses seroient obligés d'entretenir par mois six mille hommes de pied, & que S. M. s'engageroit de même à leur payer dix mille écus d'or : Qu'en considération de ces avantages, la ville de Genéve s'obligeroit de son côté à ouvrir ses portes & donner un libre passage aux troupes du Roi, lorsque le besoin le requereroit, soit qu'elles voulussent se rendre au-delà des Alpes, soit qu'elles rentrassent en France, à condition qu'elles ne feroient aucun tort aux habitans, & que cette ville auroit pour S. M. T. C. tout le respect, & tous les égards que méritoit une si glorieuse protection.

Avant que de conclure ce traité, le Conseil du Roi y avoit pensé plus d'une fois ; & on avoit long-tems déliberé si on l'accepteroit, parce qu'on ne doutoit pas que d'un côté cette démarche ne chagrinât le Pape & les autres Puissances étrangéres, & que de l'autre ce ne fût pour les factieux une occasion de décrier le gouvernement dans le Royaume. Mais ceux de Soleurre qui étoient Catholiques, & par conséquent moins suspects, firent si bien comprendre que si le duc de Savoye ou les Espagnols se rendoient maîtres de Genéve, ils fermeroient le passage aux secours qu'on voudroit faire entrer en France par le Pas de la Cluse, & rendroient ainsi inutile l'ancienne alliance que nos Rois avoient si souvent

renouvellée & avec tant de soin avec les Cantons, & qui étoit si avantageuse aux deux Etats, qu'on prit le parti de les contenter. Il est vrai que le Roi, qui ne se déterminoit pas aisément dans ces conjonctures délicates, & qui croyoit entendre déja à ses oreilles les Prédicateurs de la Ligue se déchaîner contre lui à cette occasion, comme ils ne manquérent pas de le faire dans la suite avec toute la malignité possible, balança pendant quelque tems. Cependant comme il se vit dans la nécessité ou d'accepter les propositions qu'on lui faisoit, ou de renoncer à tirer aucun secours des Suisses, sur lesquels il comptoit infiniment dans ces troubles dont le Royaume étoit agité, il se rendit enfin aux conseils de la Reine mére & des Seigneurs de sa Cour, & ratifia le traité de Soleurre.

Sur la fin de l'année, on publia au Parlement le 16. de Novembre une Déclaration du Roi, qui érigeoit en Duché la ville & territoire de Loudun en faveur de Françoise de Rohan, qui avoit autrefois plaidé contre Jacque de Savoye duc de Nemours, pour l'obliger à l'épouser. Le Roi lui accorda cette grace à la considération d'Anne d'Est mére des Guises, qui avoit épousé ce Duc depuis la mort de son premier mari, & à condition qu'elle déchireroit toutes les promesses de mariage qu'elle pouvoit avoir du duc de Nemours, qu'elle renonceroit à toutes ses prétentions sur sa personne, & que ni elle, ni Henri son fils n'attaqueroient jamais l'état des enfans sortis du dernier mariage du Duc. Mais on n'exécuta cet accord ni de part ni d'autre, & tous ces projets n'eurent aucune suite.

Cette même année, Jean d'Aumont d'une naissance illustre, mais plus illustre encore par sa valeur & son attachement pour son Prince, fut fait maréchal de France. Ce grand homme fut moins redevable de cette éclatante dignité à son mérite, qu'à la recommandation d'Anne de Joyeuse, qui la brigua pour lui auprès du Roi, & à qui ce Prince facile ne put la refuser. Il est certain que parmi tant de gens que Henri combla de ses bienfaits pendant son régne, & dont plusieurs en étoient tout-à-fait indignes, personne ne mérita mieux d'avoir part à ses graces que le maréchal d'Aumont, qui dans nos derniers troubles, tandis que tous les autres tournoient le dos au Souverain pour courir après la fortune, fut presque

HENRI III.

le ſeul à la Cour qui demeura fidéle à ſon maître. Il lui fut toûjours attaché juſqu'à ſa mort, & n'abandonna jamais ſa défenſe, ni celle de l'Etat.

1579.

Affaires des Païs-bas.

Cependant la guerre continuoit dans les Païs-bas. Depuis que le prince d'Orange eut appaiſé les troubles de Gand, le prince Caſimir qui s'étoit rendu dans cette ville, & qui voyoit à regret la fin de ces diviſions qu'il croyoit éteintes, ne jugea pas à propos d'y reſter. Il partit, & paſſa avec toute ſa maiſon en Angleterre où Eliſabeth le reçut magnifiquement. Il fit ſon entrée dans Londres aux flambeaux, & fut conduit au Palais par le Parlement & les Bourgeois de cette Capitale. Pendant le ſéjour qu'il y fit ce ne furent que fêtes, que Tournois, que ſpectacles, que feſtins; & la Reine n'omit rien pour marquer la joye qu'elle avoit de poſſéder un ſi grand Prince, juſqu'à lui attacher elle-même l'Ordre de la Jarretiere. Ils parlérent enſuite d'affaires; & comme cette Princeſſe étoit fort libre avec lui, elle lui demanda un jour pourquoi cette grande armée des Etats s'étoit diſſipée d'elle-même, ſans avoir rien fait de mémorable. Sur quoi le Palatin lui répondit, qu'il falloit en accuſer les François qui avoient toûjours été d'intelligence avec D. Juan, & qui étoient entrés en Flandre, moins pour ſecourir ces peuples affligés, que pour achever de déſoler les Païs-bas de concert avec les Eſpagnols.

Il repetoit ſouvent la même choſe en s'emportant vivement contre nos troupes, ſans qu'il y eût là perſonne qui pût prendre notre parti, lorſqu'on apprit fort à propos la nouvelle du traité honteux que les Allemans avoient fait avec les Eſpagnols, depuis que Caſimir avoit quitté la Flandre. Après qu'Octave de Gonzague eut emporté Carpen l'épée à la main le 8. de Janvier, & fait un exemple terrible de ſévérité ſur la garniſon de cette place, l'armée Eſpagnole paſſa la Meuſe, & retourna à Ruremonde. De là elle alla s'emparer de Helmont & de Veert, où tous les ſoldats de la garniſon furent encore pendus avec la même rigueur. Enſuite les Eſpagnols marchérent vers Tournhout, Ranſt, & Eindoven.

Cependant celui qui commandoit les Reîtres dans l'abſence du prince Caſimir, avoit mis des coureurs en campagne

pour reconnoître l'ennemi. Par malheur ils lui firent un faux rapport. Il crut n'avoir affaire qu'à quatre cens cuirassiers qui s'étoient détachés de l'armée Espagnole. Dans cette idée il se contenta de tirer quarante hommes par compagnie, de seize qu'il avoit dans Arschot, & alla se mettre en bataille sous Eindoven. Il ne tarda pas à reconnoître son erreur & le danger auquel il s'étoit exposé ; mais il étoit trop tard pour reculer. Ainsi il prit le parti de sortir de ce mauvais pas par sa bravoure, & marcha droit à l'ennemi. Camille Scafigna de Milan le reçut à la tête d'environ trente gendarmes, & fut tué dans ce choc avec quelques-uns de ses gens. La perte fut plus grande du côté des Allemans qui se disposoient ensuite à se retirer en escadronnant selon leur coûtume, lorsque le prince de Parme détacha contr'eux quatre cens arquebusiers, avec ordre de les amuser par quelques légéres escarmouches, jusqu'à ce qu'il eût rangé ses troupes en bataille. Après cela il tomba sur eux à la tête de toute son armée. Les Allemans ne purent soûtenir le choc, ils pliérent & se retirérent cependant en bon ordre vers un petit bois voisin, laissant sur la place cent de leurs gens, & cinquante prisonniers.

De là les Allemans retournérent à Arschot, pliérent bagage & passérent en Flandre. Ainsi le prince de Parme qui étoit parti au milieu de la nuit pour les poursuivre, espérant de les attraper vers Arschot, fit un voyage inutile. Mais le lendemain ils lui envoyérent des députés à Arschot même, pour lui représenter que leur sortie des Païs-bas seroit fort avantageuse aux Espagnols ; qu'ainsi ils étoient prêts de repasser en Allemagne, pourvû qu'on leur payât une montre de sept mois, moyennant quoi ils s'engageroient à ne point porter les armes contre Philippe, pendant un certain tems dont on conviendroit.

Le prince de Parme trouva cette proposition insensée, & il y répondit sur le champ en ces termes : » Messieurs les Al-
» lemans, qui vous faites un plaisir de troubler le repos de la
» Chrétienté, & qui ne cherchez qu'à vous enrichir des dé-
» poüilles des malheureux qui ne vous ont jamais attaqués,
» apprenez que vous avez affaire à des hommes dont vous
» avez déja éprouvé les armes victorieuses, & qui avec l'aide
» de Dieu protecteur de la justice, vous feront sentir toute la

HENRI III. 1579.

» grandeur du malheur auquel vous vous étes exposés par » votre faute. Ne vous attendez pas de trouver parmi nous » cette humanité dont les François usent envers leurs enne- » mis. Sçachez que ce n'est pas en France que vous faites au- » jourd'hui la guerre, & que nous n'avons pas résolu de ser- » vir aussi mal notre maître qu'ils font le leur. Vous nous de- » mandez de l'argent pour sortir de Flandre, & nous au con- » traire nous demandons que vous nous en donniez, si vous » voulez obtenir la liberté de vous retirer sains & sauves. » Ainsi préparez-vous au plûtôt à combattre, car le courrier » est déja tout prêt pour porter en Espagne la liste des morts » qui vont tomber sous nos coups. « Les Allemans voyant par cette réponse qu'on se moquoit de leurs prétentions, & qu'il n'y avoit pas lieu d'espérer de pouvoir se sauver en corps, prirent chacun leur parti. Enfin ils obtinrent un passeport & se débandérent, emmenant avec eux le régiment de Lazare Muller, & prenant chacun la route qui leur convenoit. Ainsi ils sortirent des Païs-bas avec plus de honte & d'ignominie, qu'ils n'avoient acquis de gloire en y entrant.

Elisabeth ayant donc appris cette nouvelle dans le tems que le Palatin traitoit si mal les François : » Mais, mon cou- » sin, (lui dit-elle en soûriant,) je vois bien que vos troupes » que vous me vantez si fort, ne veulent point de mon argent, » puisqu'elles aiment mieux en recevoir du prince de Parme » & des Espagnols, & qu'elles ont eu la mauvaise adresse de » tenir secret l'accord que nous avons passé ensemble. Du re- » ste je vous plains, & je vous offre, pour vous consoler de » cet accident, tous les secours que vous pouvez & que vous » devez attendre d'une Reine qui fait profession d'être votre » amie.

Le Palatin qui étoit naturellement fier, fut piqué de ce discours auquel il n'y avoit point de réponse ; il eut même de la peine à cacher son chagrin. Cependant cela ne l'empêcha pas d'accepter la pension que la Reine lui donna ; après quoi il sortit d'Angleterre à la mi-Février, & se rendit à Flessingue sur les vaisseaux de cette Princesse. De là il partit plein d'indignation, sans voir, ni l'Archiduc, ni aucun des Seigneurs des Etats, & il arriva en Allemagne où il pensa en venir aux mains avec les Officiers de ses troupes, à qui il reprochoit

l'accord honteux qu'ils avoient fait avec les Eſpagnols, tandis qu'ils ſe plaignoient de leur côté de ce qu'il s'étoit approprié l'argent qu'il avoit reçû de la reine d'Angleterre.

1579.

Cependant le prince de Parme qui n'apprèhendoit plus les Reîtres, marcha vers Anvers, après avoir détaché Jean-Baptiſte del Monte, avec ordre de ſe rendre maître de toutes les petites places & forts qui ſont aux environs de cette ville, ce qu'il exécuta. Cet Officier deſcendoit de cette famille d'Italie, qui porte ce nom qu'elle prétend avoir tiré auſſi bien que ſes armes de la maiſon de Bourbon, à qui la famille Royale a ſuccédé en France. Enſuite l'armée Eſpagnole arriva à Borgerhout, qui eſt un village ou un faubourg à un mille & demi d'Anvers où l'armée des Etats campoit dans de bons retranchemens, commandée par François de la Nouë, Jean d'Hangeſt ſieur d'Argenlieu, Iſaac de Vauldrey ſieur de Mouy, & le colonel Noritz. Il y eut là une action peu conſidérable, & les Flamans ſentant qu'ils avoient trop peu de cavalerie pour riſquer une bataille générale, firent leur retraite inſenſiblement juſque ſous les murs de la ville. L'armée Eſpagnole mit auſſitôt le feu à leur camp, & fit mine enſuite de vouloir aller à eux, mais elle fut repouſſée par l'artillerie de la place qui la foudroyoit. On compta ce jour là environ quatre cens morts tant de part que d'autre. Cependant la plus grande perte fut du côté des Eſpagnols. Cette action ſe paſſa le ſecond de Mars.

De là le prince de Parme voyant que ſes troupes manquoient de vivres, marcha vers Maſtricht réſolu de s'en rendre maître à quelque prix que ce fût, parce qu'en enlevant cette place aux Etats, il fortifioit beaucoup ſon parti, & fermoit le paſſage aux ſecours que les ennemis auroient pû faire venir d'Allemagne. Chemin faiſant il tira quelques volées de canon contre le château de Grobbendonc appartenant à Gaſpard Schets, qui ſe rendit, & où il mit le feu auſſitôt après. Les troupes Françoiſes qui étoient dans la place, furent ſauvées à la conſidération du capitaine de la Serre François, qui ſervoit dans l'armée Eſpagnole. Pour les Flamans, ils furent tous pendus comme des traîtres. Enſuite les Eſpagnols marchérent vers Herentals, où la Nouë s'étoit rendu quelque tems auparavant à la tête d'un détachement, pour obſerver

HENRI III. 1579.

les desseins des ennemis. Enfin le 12. de Mars, ils arrivérent devant Mastricht dont ils formérent le siége. La Nouë tenta aussi d'y faire entrer quelque secours ; mais il ne put en venir à bout.

Union d'Utrecht.

D'un autre côté les Etats voyant que les Seigneurs des provinces Wallones songeoient à abandonner le parti, pour cimenter de plus en plus la paix qu'ils avoient donnée à la Religion, firent de concert avec le prince d'Orange une nouvelle Union à Utrecht, le 23. de Janvier, après avoir protesté qu'ils ne prétendoient point par là déroger en rien à la pacification de Gand. Ce traité d'Union contenant vingt-six articles fut signé d'abord par Jean de Nassau, gouverneur de la Gueldre & de Zutphen, & par les députés de ces provinces ; ensuite par ceux des provinces de Hollande, de Zélande, d'Utrecht, & des lieux circonvoisins, & de la Frise entre les riviéres d'Ems & de Lawer. Le treiziéme article étoit une explication favorable de ce qui avoit été reglé au sujet de la Religion. On déclaroit qu'on ne prétendoit point exclure de cette Union les villes & les provinces qui ne faisoient profession que de la Religion Catholique Romaine ; qu'au contraire on les exhortoit à y entrer, pourvû qu'elles se soûmissent à tout le reste, & qu'elles se montrassent véritablement zélées pour le salut de la patrie. Outre cela le quinziéme contenoit un réglement au sujet de l'entretien de ceux, qui après avoir fait profession dans quelque maison religieuse, avoient ensuite renoncé à leur vocation, & par rapport au droit qu'ils pouvoient avoir de succéder ; il portoit qu'au cas que ces sortes de gens intentassent quelque action pour fait de donation ou d'héritage, on attendît à faire droit sur leur instance, que les Etats Généraux en eussent décidé autrement, après avoir pris connoissance de cette affaire. Les Gantois signérent ensuite l'Union le 4. de Février ; le prince d'Orange l'accepta le 3. de May ; & elle fut reçûë de même à Anvers, à Bruges, où il y eut cependant quelque émotion à ce sujet, comme je le dirai bientôt, à Ipres, à Breda, & dans toutes les villes voisines. Enfin George de Lalain comte de Rennebourg, gouverneur de Frise, de Groningue, & d'Over-Yssel, y souscrivit le onze de Juin.

Bolduc en Brabant n'accepta point l'Union, parce que le parti

parti contraire y étoit le plus puissant, & que les habitans en furent détournés par l'abbé de Sainte-Gertrude, qui étant sur le point de partir pour se rendre à l'assemblée de Cologne, promit de leur procurer la paix à quelque prix que ce fût, pourvû qu'ils ne fissent aucun changement. L'Archiduc & les Etats y envoyérent donc Jean de Horne baron de Boxtel, avec ordre de changer le Magistrat, & de disposer les bourgeois à se soûmettre. Ses incommodités ne lui permirent pas d'y rester longtems. Il laissa à sa place son fils Maximilien, & l'Union fut enfin reçûë aussi dans cette ville. En même tems on y établit une Académie de gladiateurs, presque toute composée de la jeunesse de la ville, qui étoit allée servir sous le prince d'Orange, tandis que les Espagnols étoient les maîtres de cette place. Ce fut une nouvelle source de divisions, qui mirent encore cette place à deux doigts de sa perte.

Cependant les Etats, de concert avec le prince d'Orange, députérent aux villes des provinces Wallones pour les engager à accéder au traité par lequel ils avoient permis la liberté de conscience dans tous les Païs-bas. Mais elles s'en défendirent, apportant plusieurs raisons pour montrer que dans toute leur conduite elles n'avoient rien fait qui pût préjudicier à la tranquillité publique : Qu'on devoit imputer tout le trouble aux Gantois & à ceux qui prenoient leur défense, qui vouloient priver les autres de la liberté dont ils étoient les premiers à abuser, & qui violoient impunément la pacification de Gand dont ils étoient les auteurs, & à laquelle par conséquent, ils étoient plus obligés que personne de se conformer. Elles ajoûtoient que par le zéle qu'elles avoient pour le bien de la Patrie, elles étoient disposées à employer tous les moyens qu'on leur proposeroit pour rétablir entr'eux la concorde, & par conséquent de souscrire à toute union qui tendroit à mettre une égalité parfaite entre les provinces : Qu'au reste elles ne pouvoient dissimuler ni cacher aux Etats, qu'elles avoient reçu des lettres de Madrid en date du 7. de Février, par lesquelles il paroissoit que la cour d'Espagne étoit dans la disposition d'y contribuer d'une maniére qui n'étoit point à rejetter : Que par ces lettres S. M. C. après avoir loüé leur zéle pour la conservation de la Religion

HENRI III. 1579.

Catholique & de l'obéïſſance dûë à leur légitime Souverain, après avoir approuvé tout ce qu'ils avoient fait pour ce ſujet, leur marquoit qu'elle ne ſouhaitoit rien davantage que de rendre la tranquillité à la Flandre, en ſe conformant à la pacification de Gand : Qu'elles prioient donc les Etats de ne pas perdre une ſi belle occaſion de rétablir l'union entre les Flamans, ſur-tout puiſqu'en leur offrant la paix à ces conditions, on ne leur laiſſoit plus aucun prétexte légitime de continuer la guerre : Qu'elles demandoient en conſéquence, que les Etats leur fiſſent ſçavoir leurs intentions là-deſſus avant le 16. de Mars, & déclaraſſent nettement s'ils étoient réſolus de s'en tenir aux articles de la pacification de Gand, ſi-non qu'elles prendroient leur ſilence pour un refus, & ſe détermineroient au parti qui leur paroîtroit le plus juſte & le plus convenable. Elles joignirent à cette réponſe une copie de la lettre, que S. M. C. leur avoit écrite, & des pouvoirs qu'elle avoit envoyés à l'évêque d'Arras, au baron de Selles, au Seigneur de Valhuon & à quelques autres, pour traiter avec les Seigneurs & provinces de Flandre, conformément à la pacification de Gand.

Les Etats publiérent le trois de Mars une replique à cette réponſe, par laquelle ils diſoient : Qu'ils étoient prêts à ſe conformer en tout à la pacification de Gand ; & que leur intention n'avoit jamais été de s'en départir : Que pour ce qui étoit de l'Union qu'on devoit ſouhaiter de voir régner entre les provinces partagées au ſujet de la Religion, tout le monde ſçavoit que c'étoit D. Juan qui l'avoit troublée le premier : Qu'ils ne pouvoient l'ignorer eux-mêmes ; qu'ainſi ils ſe donneroient bien de garde de ſe laiſſer leurrer par les promeſſes de la cour d'Eſpagne dont ils avoient éprouvé tant de fois le peu de ſolidité, de peur qu'on ne pût les accuſer d'avoir eux-mêmes travaillé plûtôt à ſemer la diſcorde dans leur patrie, comme d'Eſcovedes le ſouhaitoit & l'avoit prédit, qu'à conſerver l'union entre leurs compatriotes : Qu'au reſte les meſures qu'ils avoient priſes avec les provinces de Hollande & de Zélande, n'étoient contraires en aucune ſorte à la pacification de Gand, & que par cette conduite ils n'avoient eu en vûë que d'empêcher que la différence de Religion ne ſervît de nouveau à les déſunir : Qu'ainſi, puiſqu'ils étoient ſi zélés

pour la conſervation de la Religion Catholique, ils devoient bien prendre garde qu'ils ne contribuaſſent eux-mêmes à la détruire, en entretenant la diſcorde parmi la nation : Que la paix étoit le fondement le plus ſolide de la Religion, & qu'on ne pouvoit donner atteinte à l'une en favoriſant la diviſion, ſans porter à l'autre des coups mortels : Qu'ils devoient donc s'attacher principalement à entretenir la concorde, & donner leur confiance à leurs compatriotes, bien plûtôt qu'à des étrangers.

Ces raiſons expliquées plus au long dans l'écrit qui fut publié à Anvers, firent beaucoup d'impreſſion ſur les eſprits prévenus auparavant par la crainte du péril où ils croyoient la Religion expoſée. Ainſi ceux de Bruxelles leur ayant fait enſuite une députation honorable, non ſeulement ils refuſérent de donner audience aux députés ; mais même Odart de Capres gouverneur d'Arras, & le vicomte de Gand gouverneur de la province, les traitérent comme des ſéditieux, les chargérent d'injures, & les renvoyérent ainſi honteuſement ſans daigner leur répondre.

Dès l'année précédente, Valentin de Pardieu ſieur de la Motte avoit renoncé à l'obéïſſance des Etats, & depuis ce tems-là il négocioit avec Emmanuel de Lalain baron de Montigny, pour l'attirer au parti des Eſpagnols, en lui faiſant eſpérer que pour l'entretien des ſix mille hommes de pied & des quatre cens chevaux qu'il avoit à ſon ſervice, on lui donneroit deux cens cinq mille florins qui lui ſeroient payés à certains termes. Enfin le ſix d'Avril les mécontens ſe liguérent enſemble pour la défenſe de la religion Catholique, & de l'obéïſſance dûë au Roi, auſſi bien qu'à celui qu'il auroit nommé pour gouverner les Païs-bas. Ils ajoûtérent cependant cette reſtriction, que ſi S. M. C. n'accompliſſoit pas la promeſſe qu'elle avoit faite, de retirer de Flandre les Eſpagnols, les Italiens, les Albanois, les Comtois, & les autres troupes qui étoient déſagréables à la nation, eux de leur côté ſeroient cenſés libres des engagemens qu'ils prenoient par ce traité. L'acte de cette union fut paſſé au mont S. Eloy, abbaye voiſine d'Arras, & publié le lendemain dans une aſſemblée générale des Etats d'Artois & des deputés de Douai, de Lille, & d'Orchies. En même tems le ſieur de la Motte

HENRI III. 1579.

prit possession de Saint-Omer. Peu de tems auparavant la Nouë s'étant mis en campagne à la tête d'un détachement, pour faire la guerre aux Mécontens, avoit taillé en piéces proche de Dunquerque quelques troupes Wallones, & Isaac de Vauldrey sieur de Mouy fut dangéreusement blessé en cette occasion. Ensuite les Confédérés écrivirent au commencement d'Avril aux Etats, pour justifier cette derniére démarche, protestant qu'ils n'avoient en vûë que la tranquillité de la nation, la conservation de la Religion, & de l'obéissance dûë au Roi, & l'éloignement des Espagnols & des troupes étrangéres.

Les Etats répondirent à ces lettres dans le même mois; & après avoir loüé le zéle des provinces Wallones, ils disoient: Qu'au reste ils ne voyoient pas où étoit leur prudence, d'oser encore compter sur les promesses du baron de Selles, après avoir été si souvent trompés par les Espagnols; qu'en effet tout le monde sçavoit les funestes projets que le duc d'Albe, & après lui de Roda & les autres ministres de la cour d'Espagne avoient médité d'exécuter contr'eux: Que D. Juan marchant sur leurs traces, & guidé par d'Escovedes, n'avoit pas craint tout récemment de violer ouvertement la pacification de Gand, après l'avoir solemnellement acceptée: Qu'aujourd'hui enfin les Espagnols, disciples fidéles d'Escovedes, & sectateurs de ses idées, ne travailloient qu'à mettre la division parmi les Flamans, afin de les détruire plus certainement en les attaquant ainsi désunis: Que pour s'en convaincre, il ne falloit que jetter les yeux sur Mastricht, que leurs ennemis tenoient assiégé, tandis qu'eux-mêmes s'amusoient à nourrir leurs dissensions domestiques, & qu'ils ne pouvoient manquer de s'en rendre les maîtres, à moins que le voile qui les aveugloit, ne vînt à tomber, & leur laissât voir à découvert la perfidie des Espagnols: Qu'ils prioient le Seigneur de leur faire cette grace, & de rétablir la concorde parmi la nation, en arrêtant la source de leurs haines & de leurs défiances: Qu'au reste ils étoient résolus d'envoyer leurs députés à Cologne, & qu'ils les prioient d'en faire de même. A cet écrit les Etats joignirent une medaille qu'ils firent frapper à cette occasion. Elle représentoit les têtes des comtes d'Egmond & de Horne, plantées sur deux pieux;

& au revers on voyoit un combat de deux cavaliers & de deux fantassins, avec une exergue Latine dont le sens étoit * Qu'il valoit mieux faire la guerre pour la défense de la patrie, que de se laisser amuser par une vaine ombre de paix.

Tandis que les deux partis traitoient ainsi réciproquement, le prince d'Orange écrivoit de son côté à ceux qui lui étoient affectionnés, pour les avertir de prendre bien garde à quoi ils s'exposeroient en entrant dans la ligue des Mécontens. Il donna sur-tout les mêmes avis aux peuples du Hainault, aussi furent-ils les derniers à souscrire à cette confédération. Philippe comte de Lalain gouverneur de cette province, qui avoit tant de vénération pour le prince d'Orange, qu'il l'appelloit ordinairement son pére, résista d'abord à toutes les sollicitations. Cependant il céda à la fin aux instances de Pierre Ernest comte de Mansfeldt, & de Charle de Lignes comte d'Arembergh, & même du baron de Montigny, ses parens & amis; & il signa la ligue le 23. de May.

Retour des provinces Wallones à l'obéïssance du roi d'Espagne.

Cette démarche fut suivie du retour général des Wallons à l'obéïssance du roi d'Espagne. Le traité de réünion, contenant vingt-huit articles, fut passé entre l'évêque d'Arras, le baron de Selles, & le seigneur de Valhuon au nom de S. M. C. & du prince de Parme; & les Etats & Seigneurs d'Artois, du Hainault, de Lille, de Doüai, & d'Orchies. Le vicomte de Gand créé depuis peu marquis de Richebourg, le comte de Lalain & le seigneur de Willerval, l'acceptérent aussi en qualité de gouverneurs de province: le prince de Parme le ratifia le 29. de Juin, & il fut enfin publié au mois de Septembre suivant. Il portoit: Que le prince de Parme garderoit encore pendant six mois le gouvernement des Païs-bas, en attendant que la Cour lui eût donné un successeur: Que cependant les Wallons supplieroient S. M. C. de nommer pour cela l'archiduc Matthias, qui seroit obligé de se remettre aussitôt après à leur tête: Et qu'on renvoyeroit en Flandre le comte de Buren, après lui avoir fait jurer d'observer la pacification de Gand.

La ville de Tournay ni le Tournesis, qui à l'exemple de Lille, de Doüai, & d'Orchies, avoient demandé dans la séparation d'être mis au nombre des provinces de Flandre, ne

* *Præstat pugnare pro patriâ, quàm simulatâ pace decipi.*

HENRI III. 1579.

prirent point de part à cette réünion ; & on en fut redevable à Pierre de Melun prince d'Epinoy, frére du vicomte de Gand, qui s'y opposa, & qui resta toûjours également attaché à la Religion Catholique, & au parti des Etats. Charle de Gaure baron d'Inchy sçut aussi leur conserver Cambray, quoiqu'il fût fort éloigné des provinces qui reconnoissoient leur authorité. Enfin Juste de Soëte sieur de Villers, ennemi mortel des Espagnols, dont il prévit que cette division alloit de beaucoup relever la puissance, retint aussi, autant qu'il put, la petite ville de Bouchain dans le devoir.

Pour ce qui est de Boleduc, quoique cette ville fût, pour ainsi dire, enclavée dans les païs soûmis à l'obeïssance des Etats, & située sur les frontiéres de la Hollande & du Brabant ; & quelques efforts que fît l'Académie de Gladiateurs qu'on y avoit établie depuis peu, de concert avec les Magistrats, pour engager les bourgeois à ne point remuer, on ne put en venir à bout ; l'union d'Utrecht n'y avoit été reçuë que malgré la faction Espagnole. Elle reprit courage à cette occasion ; on en vint aux mains, & il y eut plus de deux cens hommes de tués ou de blessés de part & d'autre. Enfin comme les troupes Angloises, Françoises & Ecossoises qu'on avoit envoyées au secours, ne purent entrer dans la place, celles qu'on avoit mandées de la Brille, étant elles-mêmes arrivées trop tard, ou obligées de rester hors de la ville, le parti qui tenoit pour les Etats, & qui se voyoit le moins nombreux & le moins puissant commença à trembler. Le païs voisin soûmis aux Etats lui offroit à deux pas un asyle ; la faction contraire sçut adroitement augmenter ses défiances ; ainsi il quitta la partie, & se dissipa. Après cela cette ville resta pendant quelques jours sans se déclarer. Enfin ayant reçû les articles qui furent dressés dans les conférences de Cologne, elle céda aux sollicitations du parti d'Espagne, & le prince de Parme fit l'accommodement de Boleduc avec S. M. C. Ce changement exposa ceux de cette ville à tout le ressentiment de l'Archiduc & des Etats, qui ne les traitérent plus que comme des traîtres & des deserteurs, & qui donnérent à leurs troupes toute liberté de les désoler.

Amersfort, qui est de la dépendance d'Utrecht, Monfort, & Zutphen, dont les habitans étoient presque tous

Catholiques, refusoient d'abord d'entrer dans l'union d'Utrecht. Ainsi on résolut d'user de force pour les réduire. Comme Amersfort étoit de toutes ces places la plus voisine d'Utrecht, & qu'on l'accusoit d'avoir été favorable au parti contraire, d'avoir refusé de fournir aux contributions, d'avoir fermé ses portes aux troupes que les Etats y avoient envoyées, d'avoir chassé les Ministres Protestans, & d'avoir entretenu des correspondances secretes avec les ennemis, elle fut la premiére attaquée. L'armée des Etats en forma le siége le 7. de Mars; mais elle se soûmit aussitôt, reçut garnison, & donna par-là l'exemple aux autres.

Cependant on travailloit fortement à Anvers à amasser de l'argent pour lever des troupes, lorsque l'obstination des Catholiques y mit tous les esprits en mouvement. Fiers de la protection de l'Archiduc, & des Seigneurs Flamans, ils résolurent de faire une procession solemnelle dans toutes les ruës de la ville, malgré les remontrances du Magistrat, qui leur conseilla d'abandonner cette résolution, & de ne pas sortir de l'enceinte de leur Eglise. Mais à peine se furent-ils mis en marche, que la garde les arrêta. Le peuple courut ensuite aux armes, tomba sur eux, en tua quelques-uns, & obligea les autres à reprendre en tumulte le chemin de leur Eglise avec tant de confusion, qu'il y en eut plusieurs de renversés & d'écrasés dans ce désordre. A peine le prince d'Orange, qui survint avec sa garde, put empêcher cette populace mutinée de se porter aux derniéres extrémités. Enfin il obtint de ces furieux une tréve de trois heures, pour donner le tems au Conseil & aux Seigneurs de voir quel parti on devoit prendre dans cette occasion. Mais à peine ce terme fut-il expiré que le trouble recommença. Ces séditieux demandérent la permission de chasser de la ville tout le Clergé; & sur le refus que leur firent les Magistrats & le prince d'Orange de leur accorder cette liberté, eux-mêmes de leur propre autorité se saisirent de deux cens Ecclésiastiques qu'ils firent sortir par le Quay, appellé Bierhooft, & les arrêtérent à deux milles de la ville, en attendant la résolution du Conseil. Cependant l'Archiduc outré de cette insolence, se plaignoit hautement de cet attentat, comme d'un affront qui rejaillissoit jusque sur lui, & menaçoit d'abandonner Anvers, si on n'y faisoit rentrer le Clergé.

HENRI III. 1579.

Ainsi le Conseil lui remit, conjointement avec le prince d'Orange, la connoissance de ce différend; & on convint enfin le 12. de Juin, qu'on accorderoit dans cette ville une espéce de liberté de conscience, en sorte que le Clergé y auroit quelques Eglises; mais à condition que les Moines & les Chapitres seroient exceptés, & n'auroient point de part à cette grace.

L'exemple d'Anvers fut pour les séditieux une occasion de se soulever aussi à Malines. Cependant comme dès l'année précédente le peuple en fureur avoit brisé, ou renversé les statuës & les images à Utrecht & à Leeuwarden, on ne sçauroit croire combien ce fanatisme indigna les provinces Wallones. Elles en profitérent pour grossir leur parti, & saisirent ce moment pour mettre entr'autres dans leurs intérêts Philippe comte d'Egmond, Charle de Gaure seigneur de Fresin, & Pons de Noyelles sieur de Bours.

Le comte d'Egmond étoit alors à Bruxelles, où il amassoit des troupes pour aller au secours de Mastricht. Il avoit avec lui un petit corps de cavalerie qui faisoit tous les jours quelque course sur le païs ennemi. Il le fit entrer dans la place sous prétexte d'avoir en tête quelque projet qu'il vouloit tenir secret; & s'étant mis en marche dès le matin, comme s'il eût eu dessein de sortir de la ville, il alla droit à la porte d'Anvers, mit en fuite le corps de garde, qui n'étoit composé que de bourgeois, & s'en rendit maître. De-là il marcha vers la place du marché, où il se cantonna; & détacha de-là quatre-vingt hommes pour aller s'assûrer du Palais, qui est dans la haute ville; mais ils furent arrêtés par Olivier de Tempel, gouverneur de Bruxelles. Quoiqu'il eût été surpris, qu'il n'eût avec lui que trente hommes seulement, & que les bourgeois qui étoient du complot se fussent assûrés des troupes qui logeoient chez eux, & qui étoient dispersées, il ne laissa pas de repousser le Comte avec beaucoup de vigueur. Il parcourut aussitôt toutes le ruës de la ville, pour animer par son exemple le reste des habitans à prendre les armes. Ensuite il marcha vers la porte dont l'ennemi s'étoit emparé, & il reprit un bastion dont elle étoit défenduë par le moyen d'un bourgeois nommé Bets, qui tenoit l'Hôtellerie de Sassen.

Il ne restoit plus qu'à se rendre maître de la porte; & voici comme

comme il en vint à bout. Il fit passer dessous trois chariots attachés ensemble, & tellement remplis de foin, qu'il traînoit jusqu'à terre de toutes parts, afin que ceux qui les poussoient fussent à couvert. On y mit ensuite le feu, & il en sortit une fumée si noire & si épaisse que les ennemis en furent étouffés. Après avoir repris la porte de la ville par ce stratagême, les habitans la fermérent, de peur que les troupes Wallones ne vinssent au secours du Comte, & ne s'introduisissent par-là dans la place. Ensuite ils tournérent contre lui tout leur effort; & comme on avoit barricadé toutes les avenuës des ruës, où l'on avoit même tiré des tranchées, & élevé des retranchemens, pour l'empêcher de leur échapper, ils le poussérent jusque dans la place du marché, où ils le tinrent assiégé pendant toute la nuit. Enfin comme il apprit qu'on faisoit venir de Malines de nouvelles troupes, & que d'un autre côté les habitans n'appréhendoient pas moins ce secours, quoiqu'il fût destiné pour eux, on convint de part & d'autre, que le Comte sortiroit le lendemain de la ville avec sa suite sans qu'on lui fît aucune violence. Tel fut le premier fruit que tira de son changement le comte d'Egmond, après avoir passé une nuit entiére sous les armes dans la même place, où à pareil jour son pére, onze ans auparavant, devenu la victime de la haine du duc d'Albe, & de la cruauté des Espagnols avoit souffert une mort honteuse, après avoir rendu mille services à sa nation. On dit que comme ceux de Bruxelles, pour l'insulter dans une situation qui lui faisoit si peu d'honneur, prenoient plaisir à lui en rappeller la mémoire, le souvenir de cet événement funeste, que les circonstances du tems & du lieu lui rendoient aussi present que s'il y eût assisté dans le moment même, lui tira des larmes en abondance; mais la source en fut bientôt tarie par cette legéreté naturelle dont il donnoit des preuves en toute occasion.

En même-tems il s'éleva à Bruges une sédition qui pouvoit avoir des suites bien plus fâcheuses. Le 27. de Juin les Gantois, joints aux habitans d'Ipres, proposérent aux bourgeois de cette ville d'entrer avec eux dans l'union d'Utrecht. Bien loin de vouloir accepter le parti, le Clergé & les Catholiques étoient fort disposés à s'unir aux provinces Wallones. Les Magistrats du Franc appuyoient les prétentions du Clergé,

HENRI III. 1579. parce que les terres & les autres domaines qu'ils possédoient étoient tous les jours exposés sans défense au ravage des troupes de ces Confédérés. Dans la chaleur des mouvemens que causa cette diversité de sentimens, comme les Catholiques animés par un prédicateur disciple zelé du Frére Corneille Cordelier, dont j'ai parlé ailleurs, demandoient permission de se nommer un Commandant; le Magistrat de Bruges, qui tenoit le parti des Etats, & George de Brakel sieur de Hauterive, qui étoit cette anné Bourgmaître de cette ville, eurent la foiblesse de céder à leurs menaces, & de leur accorder ce qu'ils souhaitoient.

Ce fut dans eux une grande imprudence. En effet les Catholiques nommérent aussitôt Jérôme de Mol, qui, dès qu'il fut entré en charge, commença par abuser de son autorité. Il cassa les troupes que le Magistrat de Bruges avoit enrollées, en leva de nouvelles, maltraita les Protestans; & s'étant transporté à la maison du Ministre François qui étoit en cette ville, dans le dessein de le faire assassiner; comme il ne l'y trouva point, il traita sa femme avec la derniére indignité, la frappa, la renversa par terre, & la foula aux pieds.

Cette conduite violente fit enfin connoître au Bourgmaître la faute qu'il avoit commise; & quoiqu'il fût un peu tard, il pensa à la réparer. Il rassembla ses troupes, détacha Jean Uleysch pour aller se rendre maître de la porte d'Esel, chargea Renier Winckelman de fortifier le pont qui conduit à cette porte; commanda Remi d'Artriick pour s'emparer des environs de la boucherie, & de la place aux pierres; & Antoine Outerman, pour s'assûrer du pont d'Eyckhout dans la ruë nommée Wolle-Strate. Il se mit par-là en état de disposer de ces trois postes, qui conduisent droit à la place du marché. En même-tems il fut joint par quelques autres troupes qui lui apportérent les clefs de la porte d'Esel. D'un autre côté, de Mol, qui à la faveur des magistrats du Franc s'étoit déja rendu maître du château, travailla à fortifier les deux ponts de Marie, & de Gruythuyse. Ces deux partis restérent ainsi sous les armes jusqu'au soir, qu'on commença à parler d'accommodement. On attendoit du secours de part & d'autre. Le sieur de la Motte qui venoit au secours des Catholiques, s'étoit avancé jusqu'à Rousselart, à un mille & demi de la

ville ; mais le Bourgmaître le prévint. Le lendemain dès trois heures du matin il fit entrer par la porte d'Esel sept compagnies d'Ecossois, & cent cinquante chevaux de l'armée des Etats qui étoient arrivés à Tournhout, & avec ces troupes il se rendit maître du marché & du château, après avoir dissipé ceux que la faction contraire avoit mis pour les garder. De Mol lui-même abandonnant son poste, s'enfuit & alla se cacher dans l'eau, où il s'enfonça jusqu'au cou. Cependant il y fut pris & conduit au Bourgmaître. On fit aussi prisonniers tous les Magistrats du Franc, à l'exception de Noel de Caron sieur de Schoonewalle, & le Docteur Nansius. Ce dernier étoit un fort habile homme, qui trois ans auparavant m'avoit fait beaucoup d'honnêtetés à Bruges, où je me trouvai dans le tems que le feu de la division étoit le plus animé. On arrêta outre cela plusieurs bourgeois qui étoient suspects, & on les envoya prisonniers dans le château de Sluys ou de l'Ecluse. Pour ce qui est des troupes du sieur de la Motte qui étoient arrivées trop tard, elles se retirérent après s'être vengées du peu de succès de leur voyage sur Rousselart, qu'elles réduisirent en cendres.

Les bourgeois de Bruges prirent de-là occasion de demander qu'on abolît la chambre du Franc, qui est le quatriéme membre de Flandre, & qu'on réünît sa jurisdiction à celle de la ville. Les Gantois d'un autre côté, & ceux d'Ipres ne s'y opposoient point, parce que comme le siége de ce tribunal étoit dans leur ressort, ils espéroient qu'on le réüniroit à leur jurisdiction : mais le sieur de Schoonewalle & Nansius défendirent les droits de leur corps avec beaucoup de fermeté. Ils priérent ceux de Bruges de ne le pas rendre responsable des fausses démarches de quelques particuliers ; ils leur representérent qu'il ne leur reviendroit aucun avantage de cette suppression, & qu'il n'y auroit que leurs voisins qui en profiteroient ; enfin ils sollicitérent si vivement & avec tant de constance à la Cour & parmi leurs concitoyens, que le Conseil du Franc ne perdit rien de ses anciens droits, & conserva toute son autorité.

Prise de Mastricht par les Espagnols.

Cependant le prince de Parme étoit occupé au siége de Mastricht. Cette ville est située sur la Meuse, qui passe au milieu, & la divise en haute & basse. La partie qui est en-deçà de

HENRI III. 1579.

cette riviére eſt de la dépendance du Brabant ; l'autre, qu'on appelle le bourg de Wick, eſt ſoumiſe à la juriſdiction de l'Evêque de Liége. En général elle eſt fort peuplée ; les maiſons y ſont belles, & elle eſt défenduë par un foſſé, & des murailles flanquées de pluſieurs baſtions. La Nouë avoit d'abord entrepris de la défendre. Mais le prince d'Orange, qui voyoit toute la Flandre en combuſtion, & qui par conſéquent n'étoit pas ſûr qu'on pût ſecourir cette place, ne voulut pas expoſer imprudemment un ſi grand homme, & il le rappella ; il y envoya donc un Eſpagnol nommé de Moncade, en qui il avoit beaucoup de confiance ; & un François nommé Sebaſtien Tapin, tous deux braves & expérimentés ; & il leur donna ordre d'agir tous deux de concert avec le ſieur de Schourbourg ſeigneur de Herle, gentilhomme du voiſinage, qui en étoit gouverneur. La garniſon étoit compoſée d'environ mille hommes, partie François, Anglois, Ecoſſois, ou Flamans ; & la bourgeoiſie fourniſſoit encore douze cens hommes, tous bien armés.

D'abord les aſſiégés firent différentes ſorties. D'un autre côté dès que le prince de Parme ſe fut rendu au camp, il fit dreſſer deux ponts pour faciliter la communication des quartiers. En même-tems il donna ordre à Mondragon de paſſer de l'autre côté de la riviére avec une partie de l'artillerie, & de l'armée, pour former une attaque du côté du bourg de Wick. Enſuite l'artillerie, compoſée de 54 canons de toutes grandeurs, dont la plus grande partie venoit de Liége, commença à foudroyer la place. La plûpart des fortifications furent ruinées. Cependant on doutoit encore de quel côté on feroit la principale attaque. Enfin on réſolut de dreſſer deux batteries, l'une contre la porte de Bruxelles, qui regarde la ville dont elle n'eſt éloignée que de quatre milles ; & l'autre contre la haute porte, au pied de laquelle coule la riviére, & que Mondragon ſe chargea de battre auſſi à revers.

Mais à peine le canon eut fait breche à la muraille, qu'on apperçut derriére un retranchement que Tapin avoit fait élever, revêtu de ſes mantelets & d'un foſſé. On recommença donc le feu de l'artillerie pour le rüiner ; & le 9. d'Avril fut marqué pour donner un aſſaut général à la place. On commanda pour marcher contre la porte de Bruxelles un vieux

corps Espagnol, appellé ordinairement le régiment des Croisés, parce qu'il avoit servi dans la croisade contre les Turcs; & il devoit être soûtenu par quelques compagnies Allemandes & Wallones. En même-tems le régiment de Lombardie, suivi aussi de quelques troupes Allemandes & Flamandes devoit agir de l'autre côté; & c'étoit Fabio Farnese, parent du prince de Parme, qui conduisoit cette seconde attaque.

L'artillerie tira d'abord depuis le matin jusqu'à une heure après midi, que cet Officier commença l'assaut à la tête d'un corps de Noblesse; & à son exemple les Espagnols marchérent en même-tems de l'autre côté à l'ennemi. Pendant toute cette action les uns & les autres furent fort incommodés d'une vieille tour à demi ruinée, qui sembloit avoir été abandonnée par les assiégés, & où ils avoient fait porter grand nombre de boulets, & quelques petites piéces de canon, qu'ils chargeoient avec des clous & des chaînes, & qui tiroient continuellement sur les assaillans. En revanche ceux-ci firent jouër une mine qu'ils avoient réservée pour cette occasion; mais elle eut peu d'effet. Ainsi ils eurent recours à la ruse. Lorsque leurs troupes furent à une distance assez raisonnable des murs de la ville, pour être entenduës de ceux qui la défendoient, un cavalier vint à toute bride, criant victoire, & saint Jacque, qui est le cri de guerre des Espagnols, comme si le régiment de Lombardie eût déja été maître de la place. Mais les assiégés, que Moncade avoit prévenus de cet artifice, assez ordinaire à sa nation, n'en furent point ébranlés. Au contraire animés par l'exemple de Tapin, qui se comporta dans cette action avec la derniére bravoure, ils n'en devinrent que plus acharnés au combat; & malgré toute la valeur des Espagnols, ils les repoussérent avec encore plus de vigueur. Les assaillans eurent beaucoup de monde de tué à cette attaque, sans parler des blessés, dont le nombre fut très-grand, & qui, lorsqu'il falloit les retirer de la mêlée, au travers des fossés tortueux de la ville, remplissoient de douleur les troupes qu'on envoyoit pour les remplacer, par le spéctacle pitoyable qu'ils leur donnoient.

Il arriva en même-tems un accident qui causa beaucoup de frayeur aux deux partis, & qui fit un grand ravage. Comme la poudre manqua aux soldats, & qu'ils accouroient en foule

HENRI III. 1579.

pour en avoir avec leurs méches allumées, le feu prit par hasard à quelques tonneaux qui en étoient pleins. L'effet en fut si violent, qu'il brûla ou mit en piéces la plus grande partie de ces troupes. Enfin la nuit termina ce combat, qui coûta cher aux Espagnols. Ils y perdirent Fabio Farnese, D. Pedre de Gusman, Jean Mauriques, D. Pedre Pacheco, Vasco de Acuña, Jean Grimaldi, Marc-Antoine Simoncet, Gui comte de Saint George, Corrado marquis de Malaspina, le comte Pierre-Onuphre Montedoglio, Augustin Scafigna, Marc-Antoine de Terni, Vincent Macchiavelli, & plusieurs autres. Antoine de Zunica, D. Carlos d'Africa, D. Bernardin de Mendoza, Jean Inigo de Palença, D. Sanche de Leyva, Fulvio Albertini, Mandricardo Pallavicino, François Antenori, Ambroise de Landria, Louis Viscomti, Antoine Montauto, Coriolan Serena, & Antoine Castello y furent dangéreusement blessés. Plus de quatre cens soldats qui avoient échappé à l'épée des ennemis furent transportés couverts de blessures dans un hôpital qu'on avoit préparé pour cet usage, & la plûpart y moururent. Quelques-uns furent guéris en récitant seulement sur eux quelques paroles mystérieuses; secret que j'ai déja remarqué qu'on avoit mis en usage au siége de la Rochelle. La perte fut grande aussi du côté des assiégés; & ils eurent entr'autres beaucoup de pionniers & de mineurs de tués.

Après une échec si considérable, le prince de Parme fut quelque tems sans faire aucune attaque. Les assiégeans se contentérent seulement d'élever un cavalier de gason vis-à-vis de la porte de Bruxelles, sur lequel ils dressérent une batterie de canon, pour empêcher ceux qui étoient dans la ville de réparer leurs breches. Mais leurs efforts furent inutiles; & les assiégés, sans craindre le danger auquel ils s'exposoient, passoient les jours & les nuits à porter des décombres, des pierres, & de la terre. Ils avoient opposé au canon des ennemis une contre-batterie placée sur un boulevard, fortifié d'un bon retranchement & d'un large fossé, & qui étoit tout vis-à-vis du cavalier que les Espagnols avoient élevé. De-là ils incommodoient fort les assiégeans. Pendant cinq semaines entiéres on fit de-là un feu continuel, & il ne se passoit point de jour qu'il n'y périt au moins vingt hommes de part & d'autre.

Le prince de Parme fit tout l'imaginable pour détruire ce boulevard. Enfin les Espagnols s'en étant rendus maîtres, après l'avoir sappé presque tout entier, & avoir donné bien des combats pour l'enlever aux ennemis, s'attachérent au corps de la place. Ils en étoient si proches, que les deux partis pouvoient aisément se donner la main. Ils y attachérent ensuite le mineur ; & vingt-deux mines qui jouérent en même-tems firent sauter une grande partie des murs de la place, & avec eux cent hommes de la garnison.

Vis-à-vis de la place il y avoit une isle dont le prince de Parme forma le dessein de se rendre maître, dans la vûë de la fortifier. Gille d'Hierges, Grand Maître de l'Artillerie, qui depuis la mort de son pére, arrivée sur ces entrefaites, avoit pris le titre de comte de Barlaymont, s'étoit chargé de l'exécution de ce projet. Il se disposoit à l'attaquer lorsque ceux qui la défendoient firent un si grand feu qu'il fut tué lui-même dans cette occasion. C'étoit un homme d'un grand courage, & qui dans ces guerres de Flandre s'étoit fort distingué par sa valeur. On fit ensuite venir de Liége quatre mille pionniers, & d'autres mineurs, parce que c'est dans cette ville que se prennent les plus habiles. Gerard de Groesbecque, qui en étoit alors Evêque, avoit même prêté du canon aux Espagnols, & contribuoit de tout son pouvoir à faire réüssir leurs desseins sur la place assiégée, dont une partie étoit de sa dépendance. Au reste les Etats étoient persuadés qu'il s'y intéressoit si fort, moins par envie de faire plaisir à Philippe, que par un reste de l'ancienne animosité que les Liégeois conservoient contre les Flamans. Comme ils n'avoient pas encore oublié les mauvais traitemens qu'ils avoient autrefois reçus des ducs de Bourgogne, ils étoient ravis de trouver cette occasion d'en témoigner leur ressentiment.

Cependant les travaux du siége avançoient assez lentement depuis que les Espagnols s'étoient rendus maîtres du Boulevard dont j'ai parlé. Le prince de Parme attendoit tranquillement de nouvelles troupes, content de faire travailler à sapper & à miner la place, & de fatiguer les assiégés en les tenant toûjours alertes par les fréquens assauts qu'il leur donnoit. Ceux-ci avoient eu beau envoyer aux Etats, tandis qu'ils pouvoient encore sortir librement de leur ville ; & élever

HENRI III. 1579. depuis des feux & des signaux pour les avertir de l'extrémité où ils étoient réduits, il n'avoit pas été possible de leur envoyer du secours. Les Gantois avoient commencé sur ces entrefaites à se soulever ; les provinces Wallones s'étoient ensuite séparées du reste de la Flandre ; enfin le comte d'Egmond & le sieur de Bours, après avoir levé dans la Gueldre quatre mille chevaux qui devoient encore être joints par quelques compagnies d'infanterie, avoient abandonné le parti des Etats ; & toutes ces circonstances avoient mis l'Archiduc & le prince d'Orange hors d'état de penser à secourir cette place.

Il ne restoit donc plus d'espérance aux assiégés que dans l'assemblée de Cologne. En effet les députés des Etats avoient demandé, que tandis que les conférences pour la paix dureroient, on suspendît les travaux du siége, ou du moins qu'on mît la place en sequestre entre les mains de quelqu'un qui ne fût attaché à aucun des deux partis. Mais Charle d'Arragon duc de Terranova, député de S. M. C. répondit seulement à ces propositions : Qu'il n'étoit chargé que de traiter de la paix ; que la guerre regardoit le prince de Parme, & qu'il y auroit de la folie à lui, & même de la témérité, tandis qu'il étoit sûr d'emporter cette ville, d'interrompre les travaux du siége sur l'espérance d'un accommodement qui pouvoit ne pas réüssir.

Cependant les troupes de la garnison étoient épuisées par les travaux, les veilles, les blessures, & les maladies. Leur nombre étoit même si diminué, que de mille soldats qui étoient dans la place au commencement du siége, il en restoit à peine quatre cens en état de porter les armes. Enfin ils commençoient à manquer de poudre ; & ayant perdu l'espérance d'être secourus, ils perdirent courage insensiblement. La longueur du siége, & leur petit nombre les obligeoient donc à des gardes continuelles, qui les fatiguoient infiniment, & qui ne leur permettoient pas de prendre leur repos, ni d'aller manger ailleurs que sur la bréche. Ce fut la cause de leur perte. Sur la fin de Juin, le jour même de la saint Pierre, ceux qui étoient de garde sur le boulevard, informérent le prince de Parme, que toutes les sentinelles des ennemis étoient endormies, & qu'il seroit aisé de les surprendre. Le Prince profita de cet avis ; il commanda aussitôt toutes les troupes pour donner

donner un assaut général à la ville ; & il réüssit. Les habitans ne s'abandonnérent point eux-mêmes dans cette extrémité ; les Espagnols trouvérent dans plusieurs endroits une résistance vigoureuse ; les femmes mêmes prenoient en cette occasion la place de leurs maris, & se battoient en désespérées, Mais enfin il fallut céder. Après quatre mois de siége la basse ville fut emportée l'épée à la main, & les assiégés se retirérent par le pont dans la haute avec un si grand désordre, que les femmes & les enfans se trouvant trop serrés à ce passage pour pouvoir entrer assez promptement, devinrent la victime des Espagnols, qui les précipitoient des deux côtés du pont dans la riviére. Ceux qui s'étoient retirés dans la haute ville n'y tinrent pas long-tems ; & comme ils n'y trouvérent aucunes provisions, ils se rendirent aussitôt après à discrétion. Pendant trois heures les vainqueurs passérent au fil de l'épée tout ce qui se presenta, sans épargner même ces femmes généreuses qui s'étoient défenduës si courageusement. On chercha ensuite Moncade, & il fut pendu. Pour Tapin, qui s'étoit sur-tout distingué à ce siége, il eut un sort différent. Les Espagnols le traitérent avec beaucoup de douceur, & le prince de Parme lui fit même des offres fort avantageuses pour l'engager à passer au service de Philippe. En même-tems comme il étoit dangéreusement blessé, il lui donna des chirurgiens pour le penser, & leur recommanda extrémement d'en avoir grand soin. Cependant il fut tué dans la suite à sa fenêtre d'un coup d'arquebuse, soit que ce fût par un pur accident, soit qu'on eût eu dessein de s'en défaire, parce qu'il refusoit d'accepter le parti qu'on lui proposoit. La ville fut mise ensuite au pillage ; & après avoir été si long tems une des plus peuplées des Païs-bas, depuis cet accident elle devint si déserte, qu'on y comptoit à peine trois cens habitans. Ils n'y restérent pas même long-tems ; ils l'abandonnérent, & elle se remplit depuis insensiblement de Liégeois, & des paysans des environs, qui se logérent dans les maisons qui avoient perdu leurs anciens maîtres. Cependant la garnison, faute de bois, en ruina la plus grande partie, & s'en servit à se chauffer.

L'armée Espagnole étoit trop épuisée pour pouvoir rien entreprendre après un siége si long & si fatiguant, & le prince

HENRI III. 1579.

de Parme y avoit contracté lui-même une maladiequi fut très-dangereuse. D'un autre côté Martin Schenck, Seigneur de Tautenbourg en Gueldre, connu par sa bravoure, & qui après avoir été au service du prince d'Orange, avoit depuis changé de parti, s'empara du château de Blyenbecque situé sur la Meuse au dessus de Grave, & porta de-là le ravage dans tous les environs. Il avoit même surpris au mois de Juillet dernier Doetecom, & commençoit déja à former de plus grands projets, lorsqu'il fut enveloppé par les troupes du comte Philippe de Hohenlo, & fait prisonnier avec quelques-uns de ses Officiers. Peu de tems après le baron de Curtsbach en Silésie s'intéressa pour sa liberté ; & on le relâcha.

Conférences de Cologne.

Cependant on avoit fait l'ouverture des conférences indiquées à Cologne l'année précédente. Les Députés qui y assistérent étoient pour l'Empereur, les Electeurs de Cologne & de Treves, avec Jule évêque de Wirtzbourg ; Werner sieur de Gimmich, & Othon comte de Schwartzbourg, pour le duc de Cleves ; le duc de Terranova, Maximilien de Longueval sieur de Vaux, Jean Fonck, & Christophle d'Assonville conseillers d'Etat, avec le secretaire d'Etat Urbain Scaremberg, pour S. M. C. Jean-Baptiste Castagna, archevêque de Rossano, pour le Pape ; & Philippe de Crouy duc d'Arschot, les Abbés de Sainte Gertrude & de Marolles, Bucho-Ayta prévôt de Saint Bavon, Gaspard Schets, & Adolphe de Meetkerke, chevaliers, conseillers des Etats, en leur nom, & pour l'Archiduc : enfin les Etats de la province de Hollande y avoient aussi député Bernard de Merode baron de Rumey, & Adolfe de Goer chevaliers, avec Adrien Vander-Mile, & Aggée de Albada docteurs en droit.

Les députés de l'Empereur avoient demandé d'abord, que pour disposer les esprits à se prêter à un accommodement, & pour adoucir le ressentiment du passé, les hostilités cessassent de part & d'autre, tant que les conférences dureroient. Ils approuvoient fort aussi la proposition que faisoient les Etats, de mettre Mastricht en séquestre entre les mains de l'Empereur : mais le duc de Terranova ne voulut jamais consentir qu'on suspendît le siege ; & la rüine de cette malheureuse ville, qui fut le fruit de cette résolution, indisposa beaucoup les esprits, qu'on auroit dû plûtôt tâcher de ramener par les

voyes de la clémence & de la douceur.

Enfin chaque parti ayant donné ses prétentions par écrit, les députés de l'Empereur, après y avoir fait quelque changement, en composérent un projet d'accord, qu'ils remirent aux députés des Etats dix jours après, c'est-à-dire, le 18. de Juillet; & ils leur conseillérent fortement de l'accepter, les assûrant qu'ils n'avoient pû rien obtenir de plus du duc de Terranova. Il contenoit: Que la pacification de Gand, qui avoit été faite le 8. de Novembre, trois ans auparavant le traité d'Union passé à Bruxelles le 9. de Janvier de cette année, & l'Edit perpetuel donné au mois de Février suivant, seroient observés inviolablement, tels qu'ils avoient été confirmés par S. M. C. Qu'elle accorderoit une amnistie générale pour tout le passé, & rendroit ses bonnes graces aux Flamans, qu'elle reconnoîtroit pour ses bons & fidéles sujets; qu'elle les confirmeroit tous, tant en général, qu'en particulier, dans leurs anciens droits, libertés, immunités, & priviléges: Qu'elle retireroit sur le champ des Païs-bas toutes les troupes étrangéres, Espagnoles, Italiennes, Allemandes, Angloises, & Ecossoises: Qu'elle aboliroit tous les nouveaux impôts: Que tous, tant Ecclésiastiques, qu'autres, seroient rétablis dans tous leurs biens, meubles, & immeubles; que tous semblablement rentreroient dans toutes les charges & dignités, dont ils avoient été privés à l'occasion de cette guerre; & que même les gouvernemens des villes, les magistratures, & les autres emplois publics, ne pourroient être exercés que par les naturels du païs: Que tous les prisonniers seroient mis en liberté sans rançon, à moins cependant qu'on n'en eût déja traité avant cet accommodement; que le comte de Buren seroit relâché dans trois mois, à compter du jour qu'on auroit achevé de traiter avec le prince d'Orange: Que le Roi ratifieroit tous les actes émanés de l'Archiduc, & des Etats, en tant cependant qu'il ne s'y trouveroit rien, qui fût directement contraire, ou à l'autorité de Philippe, ou aux droits & libertés de la nation: Que S. M. C. seroit reconnuë pour seule maîtresse souveraine & absoluë des Païs-bas, en sorte que chacun seroit obligé de se soûmettre à son obéïssance; qu'elle seroit libre d'y nommer tel Gouverneur qu'elle jugeroit à propos, à condition qu'il ne donneroit aucune atteinte aux

HENRI III. 1579.

droits de la nation, & qu'il se conformeroit à ses loix & à ses usages, en particulier à la pacification de Gand, & à ce dernier traité, aussi bien qu'à la formule proposée avant tous ces troubles par l'empereur Charle V. & le roi Philippe : Que les Flamans lui remettroient incessamment les châteaux, villes & citadelles, dont ils étoient en possession, avec toute l'artillerie, les vaisseaux qui appartenoient à S. M. & toutes les munitions de guerre : Que personne ne pourroit être recherché, ou inquiété, pour avoir détourné à son profit pendant cette guerre les droits & revenus de S.M. Que du jour de l'exécution de ce traité, les Etats renonceroient à toutes ligues & alliances qu'ils auroient pû faire avec les Princes étrangers à l'occasion de cette guerre : Enfin que la reine d'Angleterre & le duc d'Anjou seroient censés compris dans cet accommodement.

Après avoir dressé ce projet, les députés de l'Empereur insistérent de nouveau, pour obtenir du duc de Terranova une tréve, afin de donner le tems aux Flamans de délibérer sur ces articles ; & n'ayant pû en venir à bout, ils écrivirent aux Etats, & les pressérent vivement d'accepter ces propositions. Cependant comme la nécessité où ils étoient de prendre là-dessus l'avis des villes de Flandre, empêchoit leur réponse d'arriver aussitôt que les Espagnols l'auroient souhaité, ceux-ci insistérent auprès des ministres de l'Empereur, pour les engager à faire part de leur propre autorité aux peuples & à la Noblesse des Païs-bas de ce qui avoit été résolu ; & le duc de Terranova leur écrivit à ce sujet conjointement avec eux. Ce coup fortifia beaucoup le parti de Philippe en Flandre ; mais comme ils n'en avoient rien communiqué aux députés des Etats, il ne servit qu'à les empêcher d'accepter, & même de prendre en bonne part les propositions faites par les députés de l'Empereur. Ils justifiérent leur refus, sur ce que, disoient-ils, elles ne remédioient pas suffisamment aux desordres que la diversité de Religion avoit introduits en Flandre, & qu'on ne leur donnoit par là aucune espérance d'obtenir quelque adoucissement aux ordres de la cour d'Espagne. En effet, à l'exception de la Hollande, de la Zélande, & de Bommel, à qui on permettoit de suivre les dispositions de la pacification de Gand, Philippe avoit absolument résolu

de ne souffrir dans tous les païs soûmis à son obéïssance, que la seule Religion Catholique Romaine, à l'exclusion de toute autre.

Les actes de ce traité furent aussitôt rendus publics à Cologne par les ministres de l'Empereur & de la cour d'Espagne; & Adolphe de Meetkercke, qui avoit assisté à ces conférences, en fit un recueil qu'il publia l'année suivante à Leyde & à Anvers, avec des Notes qui tendoient pour la plûpart à justifier la conduite des Protestans de Flandre & des Etats. Il mit une préface à la tête, dans laquelle il s'attache à démontrer que la révolte des Païs-bas, dont il accuse le duc d'Albe, & les autres ministres d'Espagne, d'avoir été la cause, n'est point une raison suffisante pour traiter les Flamans de traîtres à Dieu, & au Roi. Il travaille sur-tout à les justifier du reproche qu'on leur faisoit, de n'avoir pas empêché, comme ils le pouvoient, la rüine & la profanation des Eglises; & il dit: Qu'à la vérité les plus sages du parti n'avoient jamais approuvé ces excès; & qu'ils auroient souhaité de tout leur cœur, qu'on n'eût jamais pensé à en venir jusque là: Que si cependant on vouloit pénétrer plus avant, & sonder la profondeur des jugemens de Dieu, autant que la portée de notre esprit borné peut nous le permettre, on seroit obligé d'avoüer, que la providence n'avoit permis ces scandales, que pour apprendre aux Etats, à la Nation, & au Roi lui-même, que si les Espagnols regardent comme un sacrilége d'abattre & de mettre en piéces des images & des statuës de pierre ou de bois; c'est encore un bien plus grand crime devant Dieu d'avoir cruellement persécuté pendant tant d'années, par le feu, le fer, & l'éxil, sans distinction d'âge, ni de sexe, tant de malheureux, qui avoient l'honneur de porter le titre de Chrétiens, & qu'il regardoit comme ses images vivantes. On voit que le dessein de cet Auteur étoit de travailler par-là à confirmer dans le parti des Etats ceux des Flamans qui pensoient à se soustraire de leur obéïssance. Cela n'empêcha cependant pas, que depuis ce tems-là plusieurs personnes, sur-tout parmi les Seigneurs, ne les abandonnassent. Le duc d'Arschot lui-même, & les Abbés de Sainte Gertrude, & de Marolles, avec Gaspard Schets, restérent à Cologne, lorsque leurs Collégues reprirent la route d'Anvers, & firent ensuite leur accommodement avec Philippe.

HENRI III. 1579.

Nouveaux troubles à Gand.

Cependant comme ceux de Gand, qui jusqu'alors avoient été les auteurs de la plûpart des troubles qu'on avoit vûs en Flandre, continuoient dans leur extravagance, l'Archiduc & les Etats priérent le prince d'Orange de s'y rendre encore une fois pour tâcher de les faire rentrer dans le devoir. Jean d'Imbyse, dont j'ai déja parlé, étoit l'auteur du désordre. Comme les troupes Wallones faisoient continuellement des courses dans le territoire de Gand, cet homme broüillon persuada aux Gantois, que dans ces circonstances ils n'étoient point obligés de s'en tenir à l'accommodement que le prince d'Orange avoit ménagé l'année précédente, & qu'ils pouvoient user de représailles. La chose s'exécuta le 9. de Mars. Ils déclarérent une guerre ouverte aux Catholiques, dépoüillérent les Ecclesiastiques de ce qu'ils pouvoient posséder, pillérent les Eglises, & abandonnérent les Monastéres au pillage des soldats. Cependant comme ce changement n'étoit point autorisé par l'aveu des Puissances légitimes, & que pour cette raison la plûpart des Protestans le désapprouvoient, sur ce seul prétexte ils furent chassés honteusement de la ville par d'Imbyse, & coururent même risque de la vie dans cette occasion. La Noüe lui-même, qui s'exposoit tous les jours avec tant d'ardeur, pour défendre leurs biens & leur liberté contre les entreprises des provinces Wallones, ne fut pas à couvert de sa mauvaise humeur; & comme il voulut se mêler de lui donner quelques avis & l'exhorter à avoir plus de modération, ce séditieux eut l'insolence de l'obliger à sortir de la ville au milieu de la nuit. En même tems Henri Gouffier de Bonnivet, que le duc d'Anjou envoyoit aux Etats après avoir traversé l'Artois, étant arrivé à Gand, & comptant d'y rester deux jours, tant pour faire aux Magistrats les complimens de son Maître, que pour exhorter les habitans à la paix & à la concorde, il fut contraint lui-même d'en sortir au plus vîte, & quoiqu'il eût ses passeports, il pensa être assassiné par quelques scélérats que d'Imbyse avoit, dit-on, apostés pour le tuer. Sa fuite le tira de leurs mains, mais il eut auparavant la douleur de voir deux de ses domestiques égorgés à ses yeux. Enfin ce furieux ayant conçû une inimitié personnelle pour quelques habitans du canton d'Axele, il les fit arrêter par Jacque de Myegen son Lieutenant

colonel, sous prétexte qu'ils favorisoient le parti des Espagnols; tira d'eux tout l'argent qu'il voulut, & qu'ils payérent volontiers pour se racheter des ennuis d'une longue prison, dont il les menaçoit; & les fit égorger à Saint Amand, où ils furent enterrés par ses ordres sous le gibet. Dans la suite de Myegen fut poursuivi en Justice pour cet assassinat; mais s'étant excusé sur l'ordre qu'il avoit reçû d'Imbyse, on commua sa peine, & il fut seulement condamné au bannissement.

HENRI III. 1579.

Après cela, soit que tant d'attentats le rendissent plus hardi, soit qu'ils lui fissent appréhender quelque funeste retour, le 19. de Juillet il fait entrer dans Gand de l'infanterie & de la cavalerie, sans ordre ni permission des Magistrats; les dépose, sans garder aucune formalité, contre tous les droits & priviléges dont ils joüissoient de tems immémorial, pour mettre à leur place des gens à sa dévotion; se déclare lui-même de son autorité privée Chef du Conseil de cette ville; & commence ensuite à maltraiter ceux même des Protestans qui souhaitoient qu'on se tint tranquilles, sous prétexte de différens crimes, qu'il inventoit pour avoir droit de les persécuter. En même tems les lettres que le prince d'Orange écrivoit aux Gantois, pour les informer de son arrivée prochaine, leur ayant été renduës (1) le jour même de la saint Jean-Baptiste; d'Imbyse protesta contre, & publia un libelle injurieux au Prince, où il apportoit plusieurs raisons qui devoient selon lui empêcher les Gantois de le recevoir dans leur ville, & avoit l'insolence & la folie de le décrier. Entr'autres choses, il lui reprochoit de favoriser les François, de ne chercher à chasser les Espagnols des Païs-bas, que pour les soûmettre au duc d'Anjou & à la France, & d'être incapable de conduire une armée, puisqu'on ne le voyoit jamais à la tête des troupes, quoiqu'il en eût de fort nombreuses.

Mais l'imprudence de cet esprit séditieux ne fit cependant aucun tort au Prince. Ryhove dévoila l'atrocité de ses

(1) Ce fait étant postérieur à tout ce qui a précédé, & ayant cependant une date antérieure à celle qui la précéde; nous avons crû qu'il y a de l'erreur dans la premiére, qui est plus sujette à une faute d'impression, & qu'il faut lire ci-dessus *XIV. Kal. Vtil.* le 18. de Juin, au lieu de *XIV. Kal. VItil.* 19. de Juillet.

HENRI III. 1579. calomnies, & comme la réputation qu'il avoit d'être prudent & modéré, lui donnoit beaucoup de crédit parmi ſes compatriotes, on arrêta conformément à ſon avis, que le Prince ſeroit reçû dans Gand à certaines conditions, qui furent: Qu'il ne feroit ou laiſſeroit entrer dans cette ville aucune garniſon, ſous quelque prétexte que ce fût: Qu'il n'entreprendroit rien qui pût donner la moindre atteinte à leurs privilèges & libertés, auſſi-bien qu'au droit de ſouveraineté, qui venoit de leur être dévolu: Qu'il accorderoit aux Proteſtans toutes ſortes de ſûretés, & qu'il ne feroit aucune innovation à leur égard, non pas même par rapport à l'uſage qu'ils faiſoient des revenus du Clergé: Enfin qu'il ne permettroit point qu'on inquietât perſonne au ſujet du paſſé; & qu'avant que d'entrer dans leur ville, il jureroit d'obſerver ces articles religieuſement.

Avant tout cela les Gantois avoient auſſi publié un Manifeſte, par lequel ils prétendoient devoir être diſpenſés de fournir les contributions ordinaires. Ils repreſentoient par cet écrit, que depuis le 16. de Juillet (1) de l'année précédente, juſqu'au 6. du mois de Juin dernier, ils avoient débourſé de compte fait, pour la cauſe commune, quatre cens vingt-quatre mille cinquante-ſix livres tournois, ou florins, chaque florin de quarante gros de Flandre, quoiqu'ils ne fiſſent que la quatriéme partie de la province, ſans compter le dommage qu'ils avoient reçû pendant huit mois, par les courſes continuelles des Wallons mutinés ſur leur territoire, qu'ils eſtimoient encore à plus de trois cens mille florins; que ſi les autres membres de la Flandre avoient depuis ce tems-là contribué à proportion, on auroit dû retirer de toute cette province plus de trois millions de florins; & que ſi chaque province des Païs-bas avoit de même fourni ſon contingent à proportion, comme l'équité le demandoit, toute cette ſomme monteroit à plus de neuf millions de florins. Or ils demandoient à quel uſage on avoit pû employer tant d'argent; & remontroient que ſi les autres provinces n'avoient pas ſatisfait à leurs payemens, il n'étoit pas juſte d'en rendre les Gantois reſponſables. Ils ajoûtoient enfin, qu'il leur en avoit encore coûté deux

(1) Le texte porte *XVIII. Kal. VItil.* c'eſt ſans contredit une faute; il faut lire *XVII.*

cens

cens quatre-vingt mille florins pour fortifier leur ville.

Henri III. 1579.

D'un autre côté, la plus grande partie des autres villes de Flandre, au lieu de sçavoir gré aux Gantois de ces dépenses immenses qu'ils faisoient tant valoir, se servoient de cet aveu même pour condamner leur conduite; prétendant montrer qu'ils n'avoient dépensé tant d'argent que pour leurs propres intérêts & leur satisfaction particuliére, & nullement à l'avantage de la cause commune; que ces sommes avoient été prodiguées inutilement & mal-à-propos à l'entretien des troupes qu'ils avoient levées de leur propre mouvement & malgré la défense des Etats, pour attaquer les Wallons, qui n'étoient déja auparavant que trop animés : Que néanmoins ils n'avoient respecté ni les sages avis, ni les ordres de la Nouë, & qu'on ne les avoit pas vû faire la moindre dépense pour les troupes qui veilloient à leur sûreté & combattoient pour leur défense : Qu'au contraire uniquement occupés à faire dans leur ville la guerre aux Ecclésiastiques, aux Moines & aux Religieuses, ils avoient dissipé le bien du peuple par leur peu d'attention & leur dérangement, croyant avoir assez fait, lorsque par une ostentation mal placée ils avoient montré également autant de haine pour les François que pour les Espagnols : Que cependant cette conduite avoit non-seulement beaucoup affoibli le parti des Etats, qu'elle avoit même donné lieu aux Espagnols, qui étoient charmés de voir que ces mutins eussent tant d'éloignement pour la France, de faire sur eux de plus grandes entreprises & de se flater d'y pouvoir réüssir.

Enfin le prince d'Orange partit au mois d'Août, pour se rendre à Gand. Sur cette nouvelle, d'Imbyse sous prétexte d'aller visiter le port & de vouloir le fortifier, sortit de la ville; mais il revint aussitôt après, sur l'assûrance que ses amis lui donnérent que le Prince ne lui feroit aucun mauvais traitement. Il arriva enfin, commença par casser les Magistrats qui étoient en charge, & qui avoient été créés contre les loix, & à leur place il en établit de nouveaux. Pour ce qui regardoit les Seigneurs qui avoient été arrêtés, cette affaire lui donna d'autant moins de peine, que la plûpart avoient sçû corrompre leurs gardes, & s'étoient sauvés dès le mois de Juin, entr'autres les sieurs de Rassinghem, de

HENRI III. 1579.

Swevegen & Erpe bailli de Courtray. Le ſieur de Champigny étoit auſſi du nombre de ceux qui s'étoient enfuis, & il avoit été repris. Mais à l'arrivée du prince d'Orange il fut auſſitôt relâché. En même tems d'Imbyſe, qui appréhendoit qu'on ne ſongeât à lui faire rendre compte, prit la fuite & alla chercher un aſile en Allemagne auprès du prince Jean Caſimir, avec Pierre Dathenus, aux pernicieux conſeils de qui on attribuoit tous les attentats de ce méchant homme.

Cependant les ſeigneurs Wallons tentérent de ſurprendre Gand. Pour exécuter leur projet, pluſieurs d'entr'eux ſous prétexte de vouloir faire leur cour au prince d'Orange, avoient demandé qu'on leur accordât des logemens dans cette ville. Ils l'obtinrent, mais ils s'y rendirent enſuite en ſi grand nombre, & ils étoient ſi bien ſuivis, que ſi le prince d'Orange n'eût eu la précaution de faire fermer les portes de bonne heure, il étoit perdu, & Gand auroit été pris infailliblement. De là il paſſa à Bruges, où il donna ſes ordres, & après y avoir établi des Magiſtrats, il retourna à Anvers.

D'un autre côté, les ſeigneurs Wallons pour ne pas perdre abſolument leur peine, ſurprirent Aloſt; & le comte de Lalain s'y rendit au mois d'Août, faiſant paroître même encore alors beaucoup de diſpoſition à ne point vouloir d'une paix dont quelqu'un des partis pourroit ſe plaindre. De là ils allérent ſe jetter ſur un village très-peuplé, nommé Rouſe, dont ils paſſérent tous les habitans au fil de l'épée. Enſuite ayant rencontré proche de Baeſrode, village peu éloigné d'Aloſt, deux compagnies de Gantois, ils les taillérent en piéces, pillérent le village & y mirent le feu.

Au milieu de ces mouvemens, le prince de Parme malgré ſa maladie, ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit ſervir à avancer ſes progrès & fortifier ſon parti. On étoit aſſez généralement perſuadé qu'il avoit formé le projet d'aſſiéger Bruxelles. Mais ſon armée avoit été ſi maltraitée au ſiége de Maſtricht, qu'il fut obligé d'en remettre l'exécution à un autre tems. Cependant il faiſoit ſonder les villes de Lille, de Douay & d'Orchies, pour ſçavoir ſi elles étoient ſatisfaites de leur union avec les Seigneurs Wallons, & des articles arrêtés à Cologne, & ſi elles ne ſongeoient point à rentrer

ſous l'obéïſſance de S. M. C. En même tems pour les y engager plus efficacement, il retira toutes les troupes étrangéres qui étoient en garniſon dans les villes & châteaux des provinces Wallones ; & en exécutant ainſi les promeſſes qu'il avoit faites, il mit beaucoup de Seigneurs dans ſes intérêts. Pontus de Noyelles ſieur de Bours entr'autres, gouverneur de Malines, groſſit le nombre de ceux qui y étoient déja, & cette ville abandonna auſſi-bien que lui le parti des Etats.

Auſſitôt que ce Prince en eut reçû la nouvelle, il envoya les troupes qu'il venoit de tirer des places Wallones, & quelques compagnies de cavalerie Albanoiſe, afin de mettre les Bourgeois à couvert de toute inſulte. Enſuite il alla lui-même ſe mettre à leur tête, courut & ravagea tous les environs d'Aloſt, d'Herentals & de Dermonde ; prit le fort de Willebroeck, ſitué à la tête du canal de Bruxelles, & ſe rendit maître des écluſes, qui ſervent à retenir ou lâcher les eaux, ſelon qu'on en a beſoin. Avant leur conſtruction, les bourgeois de Bruxelles étoient obligés de paſſer par Malines pour ſe rendre à Anvers ; & ce fut pour ſe ſouſtraire à l'eſpéce de dépendance où ils étoient de cette ville voiſine, & qu'ils regardoient comme un veritable joug, qu'ils firent creuſer ce canal & bâtir ces écluſes, qui leur coûtérent des ſommes immenſes ; en ſorte qu'ils furent obligés de s'endetter beaucoup pour perfectionner cette entrepriſe. Elle ne manqua pas de chagriner ceux de Malines. Ils la regardérent comme une très-grande inſulte, que ceux de Bruxelles leur faiſoient. Mais ils s'en crurent bien vengés, lorſqu'ils virent les Eſpagnols s'en rendre les maîtres. D'un autre côté, les Etats ſongérent auſſitôt à les empêcher, mais les troupes qu'ils y envoyérent furent battuës. Cependant comme ils rendoient l'accès de ce poſte ſi difficile, qu'on pouvoit à peine y faire entrer quelques proviſions, les Eſpagnols & les Allemans, à qui on en avoit confié la défenſe, voyant que les vivres leur manquoient, & appréhendant que la Nouë ne vînt encore les y aſſiéger, furent obligés de l'abandonner, après avoir encloué tout le canon qui y étoit, de peur que l'ennemi n'en profitât. L'Archiduc s'y rendit peu de tems après avec la Nouë, & ayant rendu la navigation libre

HENRI III. 1579.

depuis Bruxelles jusqu'à Anvers, il prit la résolution de fortifier ce poste. Ainsi la joye que les habitans de Malines avoient euë de se voir si bien vengés de ceux de Bruxelles, dura peu, & ils se trouvérent bientôt aussi serrés qu'auparavant.

On fit encore alors une tentative sur la Brille, ville maritime des plus considérables de la Hollande, & ce fut le Gouverneur de la place lui-même, qui en suggéra le dessein aux Ligués de l'Artois & du Hainault, dans la vûë de les tromper. Il leur promit, qu'au cas qu'ils voulussent s'en approcher avec une flote, comme s'ils étoient envoyés par le prince d'Orange, il la leur livreroit. Les Wallons donnérent dans le piége, & le complot s'exécuta. Mais ils parurent à peine à la vûë de la place, qu'ils se virent attaqués par les Hollandois à qui le Gouverneur avoit fait part de son projet, & qui coulérent à fond une partie de leurs vaisseaux. Les autres périrent dans une tempête violente qu'ils essuyérent à leur retour.

En même tems les Etats reprirent Meenen ou Menin, village sur la Lis, dont la situation est fort avantageuse, & que le baron de Montigny avoit fortifié l'année précédente, après s'en être rendu maître. Voici à quelle occasion ils songérent à l'attaquer. Un Brasseur, nommé Vercruyssen, qui demeuroit dans ce village, étant fort persécuté par les Wallons à cause de sa Religion, jusque-là qu'ils le firent accuser d'un crime où il y alloit de sa vie, se rendit au corps-de-garde déguisé en païsan, arracha avec autant d'adresse que de courage à un des soldats qui y étoient en sentinelle, la hache qu'il avoit, en tua encore deux autres avec le même instrument, & ensuite il s'échapa. De là il se rendit à Bruges, où il s'adressa d'abord au Bourgmaître, nommé Jacque Broncsaux, & lui expliqua tous les moyens de prendre Menin. On n'écouta pas d'abord un homme qu'on crut que le desir de la vengeance aveugloit. Cependant comme il redoubloit ses instances, le Bourgmaître communiqua son projet à l'Archiduc & aux Etats, & ils le chargérent lui-même de faire provision d'échelles, de prendre avec lui les Ecossois dont le quartier n'étoit pas éloigné de-là, & de se disposer à cette tentative. Ces ordres furent exécutés. Broncsaux eut une entrevûë secrete avec Jacque de Balfour colonel des Ecossois,

ils prirent jour enſemble pour l'exécution de ce deſſein, & lorſqu'il fut arrivé, le Colonel & le Bourgmaître, avec Pierre & Joſſe ſes deux fils, ſe rendirent dès le grand matin dans un endroit du grand chemin pavé, qui méne à Rouſſelart. Quatre compagnies Flamandes qu'on avoit embarquées à Courtray, abordérent en même tems dans cet endroit, & gardérent un parfait ſilence. Enſuite dès qu'ils entendirent ſonner quatre heures, ils marchérent vers la place, qu'ils attaquérent en même tems par deux endroits, diſſipérent la garde, que cette bruſque attaque avoit déconcertée, & ſe rendirent maîtres de ce poſte ſans avoir reçû la moindre bleſſure. Les ſoldats s'enrichirent au pillage de cette place, où ceux de nos François, qui après avoir été congédiés l'année précédente par le duc d'Anjou, étoient paſſés au ſervice des Wallons, avoient raſſemblé tout le butin qu'ils avoient fait.

HENRI III. 1579.

Une entrepriſe toute ſemblable, que les ennemis avoient faite, contribua au ſuccès de celle-ci, & fut cauſe que les Flamans trouvérent ſi peu de troupes dans ce poſte. En effet, ce fut au même jour & à la même heure que les Wallons firent une tentative ſur Courtray. Le ſieur d'Erpe avoit été l'auteur de ce projet, & le ſieur d'Allens en prit la conduite. Il tira pour l'exécution de ce deſſein les troupes qui étoient dans Waſtene, Weruiicke & Comines, auſquelles il joignit la garniſon de Meenen, & ſe rendit ſous les murs de la place. Il y faiſoit ſonder le foſſé avec des perches, lorſque Pottelſberg Grand-bailli de Courtray, qui du haut d'une tour attendoit le ſuccès de l'expédition de Meenen, & ne croyoit pas avoir l'ennemi à ſes portes, demanda d'une voix haute à la ſentinelle, s'il ſçavoit d'où venoit le bruit. Ces paroles firent croire à d'Allens qu'il étoit découvert. Il ſe retira vers ſes troupes, afin de ſçavoir leur avis ſur le parti qu'ils devoient prendre. Ils délibéroient encore, lorſqu'ils entendirent du côté de Meenen un grand bruit, avec le ſon des trompettes & des tambours. D'Allens ſe douta auſſitôt du malheur qui étoit arrivé, & comme il s'imaginoit que les ennemis ne manqueroient pas de commencer par le pillage, il marcha en diligence de ce côté-là, afin de les ſurprendre dans cette occupation, & dans l'eſpérance de pouvoir encore reprendre la

HENRI III. 1579. place. Mais l'air étoit si obscur qu'il s'égara, & sur ces entre-faites ayant entendu des fanfares, il s'imagina qu'il étoit arrivé de la cavalerie à Meenen, ce qui le détermina à retourner porter à Weruiicke la honte & la douleur d'avoir fait une tentative inutile. Cela arriva le 22. d'Octobre.

La nouvelle de la prise de Meenen donna beaucoup de joye au prince d'Orange. Persuadé qu'il falloit profiter de ce premier succès, il retira de Willebroeck, pour lequel il n'appréhendoit plus tant, les troupes Françoises & Angloises qu'il y avoit fait entrer; les grossit de quelques autres troupes Flamandes; & leur donna ordre de marcher vers Meenen, de joindre la Nouë, & d'aller sous lui recueillir les fruits de cette victoire.

A la tête de ces troupes ce Général se rendit le 14. de Novembre au point du jour devant Weruiicke. Il n'y avoit en tout dans cette place que quatre compagnies Flamandes; deux s'étoient retranchées dans l' Eglise, les deux autres étoient restées dans le château, situé au-delà de la Lis, & le pont qui étoit dans cet endroit sur cette riviére servoit de communication à ces deux quartiers, qui pouvoient sans danger se secourir par-là réciproquement. Les François investirent d'abord l'Eglise, quoiqu'ils fussent fort exposés à être insultés des fenêtres de l'Eglise même, & des maisons du village, qui commandoient ce poste. D'un autre côté, les assiégés paroissoient d'abord bien résolus de se défendre dans l'espérance qu'il leur viendroit du secours. Mais ceux d'Hallewin, qui s'étoient déja mis en marche dans cette intention, ayant été rencontrés par la garnison de Meenen, ils reçurent ordre de ne pas aller plus loin, & de revenir sur leurs pas. Aussitôt que la Nouë l'eut appris, il fit appliquer les échelles à l'Eglise, & elle fut emportée le même jour à quatre heures après midi. Quarante hommes furent passés au fil de l'épée dans le premier feu, & on fit cent cinquante prisonniers, du nombre desquels fut Carondelet lieutenant du comte d'Egmond. Après cette perte, ceux qui étoient dans le château ne pensérent pas à tenir. Comme ils sentoient leur foiblesse & qu'ils comptoient peu d'être secourus, ils mirent sur le soir le feu à la place qu'ils abandonnérent, & se retirérent à Comines.

De là, paſſant la Lis à la tête de trois cens chevaux, & de quatre cens hommes d'infanterie, tous François, & marchant contre Hallewin, la Noüe alla donner dans les compagnies de cavalerie du duc d'Arſchot & du comte de Lalain, qui avoient été joints par quelques nouvelles levées. Il les attaqua, les rompit & les tailla en piéces, ſans qu'il en reſtât preſqu'un ſeul homme, comme on le ſçut des cavaliers que Seton commandant des Ecoſſois, & Mornan conduiſirent à Meenen. Au bruit de cette défaite, la garniſon d'Hallewin mit le feu à ſes logemens & les abandonna. Ceux qui étoient dans Becelare & dans Waſtene, ſuivirent ſon exemple.

HENRI III. 1579.

Ces ſuccès réïtérés avoient donné tant de courage aux François que la Noüe commandoit, ſes exemples avoient ſi bien ſçû leur inſpirer l'amour de la véritable gloire qu'on peut acquérir par les armes, qu'ils ne ſongeoient ni à s'enrichir par le pillage, ni même à leur propre paye, uniquement attentifs à obéïr aux ordres de leur Chef, nul obſtacle n'étoit capable de les arrêter, & quoi qu'il pût exiger d'eux, il les trouvoit toûjours diſpoſés à le ſuivre. On vint les avertir que leur montres étoient arrivées à Meenen; ils répondirent, qu'ils ne pouvoient s'amuſer à compter de l'argent, qu'ils n'avoient que le tems de vaincre. Il eſt certain que la France fut infiniment redevable à ce grand homme, qui tandis que la plûpart de nos Seigneurs & de nos Généraux gâtés par les vices du ſiécle ou de la Cour, rendoient la Nation mépriſable par le déſordre de leur conduite, ſçut lui ſeul ſoûtenir parmi nous & chez les étrangers, la gloire ancienne du nom François, par ſa probité, ſa valeur, ſa prudence & ſa ſévérité à faire obſerver la diſcipline militaire; qualités, qui dans lui n'étoient mêlées d'aucun vice, & qu'il poſſédoit dans le dégré le plus éminent.

Guerre en Friſe.

Cependant la guerre ſe faiſoit auſſi ſentir dans la Friſe, que l'ancienne inimitié qui régnoit entre quelques peuples de cette province, & la nouvelle union qui venoit de ſe faire à Utrecht, rejettérent dans de nouveaux troubles. En effet les Ommelandes ayant accepté le traité d'Utrecht, ce fut une raiſon pour ceux de Groningue, qui en cela n'avoient en vûë que de les contrarier, de refuſer de s'y ſoûmettre.

HENRI III. 1579.

George de Lalain comte de Rennebourg gouverneur de la province, reçut donc ordre des Etats de contenir ces mutins dans le devoir, & de prendre des moyens pour rétablir la concorde parmi ces deux peuples. En conséquence le Comte convoqua les Etats de la province à Vischuliet; & ceux de Groningue s'étant excusés d'obéïr à la sommation qu'il leur fit d'y comparoître, sous prétexte de leurs priviléges, il prit ce refus pour une rebellion manifeste, & leva des troupes. Eux de leur côté donnérent ordre à Winckenberg qui étoit à la tête de leurs milices, d'en faire de même. Mais ce Général ayant été pris sur ces entrefaites à Archem, avant qu'il eût eu le tems de se mettre en campagne, le comte de Rennebourg leur écrivit de Nieoort le 5. de May; & après s'être justifié de ce qu'il avoit convoqué les Etats à Vischuliet plûtôt qu'à Groningue, sur ce que dans les derniers Etats tenus dans leur ville, ils avoient assez peu respecté sa présence, pour arrêter sous ses yeux les députés des Ommelandes, il demanda que pour rétablir entr'eux la concorde, ils lui accordassent de deux choses l'une, ou de recevoir garnison dans leur place, ou de lui donner des ôtages. En même tems il interdit la Chambre du Roi. Ensuite, conformément aux ordres qu'il avoit reçus des Etats, il pensa à fortifier Delfziel & Winsum; & il chargea de cette commission le capitaine Jean de Cornput. Il fit aussi élever quelques retranchemens avec un fossé autour de Dam. Cette place avoit d'abord été fortifiée par Meinard de Hain & Bernard Hacfort, qui y commandoient au nom de Charle d'Egmond duc de Gueldre. Mais ces deux capitaines ayant depuis été trahis par leurs soldats, qui les livrérent eux-mêmes à George Schenck, celui-ci en rasa les fortifications l'an 1535. & depuis elle étoit toûjours restée sans défense.

Prise de Groningue par le comte de Rennebourg.

Cependant comme la révolte de ceux de Groningue étoit manifeste, le comte de Rennebourg résolut aussi de leur faire une guerre ouverte; & le 22. de May, les troupes commandées par les capitaines Collet, d'Olthof, d'Entens, de Rinswoude, de Cornput, de Hottinga, d'Escheda, de Weda, & de Schaghen, allérent mettre le siége devant leur ville. Groningue, qui l'an 1110. n'avoit d'abord été entourée que d'une simple muraille, avoit été fortifiée longtems après d'un

d'un bon retranchement flanqué de quelques bastions. Elle est située dans un terrein fertile en bled & en paturages, arrosée par deux riviéres qui sortent du marais de Drenthe. L'une va se joindre à l'Ems à Delfziel, l'autre prenant son cours vers le Lawer, va se jetter dans la mer au-delà de la Marne. Cette ville qui est aujourd'hui fort grande & fort peuplée, & où l'on trouve des bourgeois fort riches, étoit autrefois de la dépendance des évêques d'Utrecht. Depuis elle secoüa leur joug, & devint assez puissante pour s'attribuer une espece de domination sur tout le reste de la Frise Occidentale, à l'exception de Franicker. Cependant elle eut tour-à-tour plusieurs maîtres, comme le comte d'Emdem qui y fit bâtir une forteresse, & le duc de Gueldres. Enfin l'an 1535. elle se donna, comme je l'ai dit, à l'empereur Charle V. & ce prince en prit possession solemnellement le 7. de Juin.

HENRI III. 1579.

Les hostilités commencérent le premier de Juin, que les troupes du comte de Rennebourg se répandirent dans tous les environs & enlevérent tous les troupeaux. Ceux de Groningue sortirent de leur ville pour donner sur ces maraudeurs; mais quoiqu'ils eussent avec eux un grand nombre de païsans, ils furent taillés en piéces par une poignée de soldats. Ils firent ensuite une sortie générale, dont les femmes elles-mêmes voulurent partager la gloire. Mais après avoir tenté deux fois la même chose sans succès, ayant au contraire toûjours été battus, ils perdirent enfin courage & demandérent à parlementer. Le comte de Rennebourg appréhendoit que le prince de Parme après la prise de Mastricht, ne tournât ses armes de ce côté là. Ainsi il entra volontiers en négociation, & la ville se rendit à ces conditions : Que ceux de Groningue feroient serment d'obéïssance à l'Archiduc, au prince d'Orange, aux Etats, & au Comte : Qu'ils recevroient garnison dans leur ville, si on le jugeoit à propos : Qu'ils accéderoient au traité d'Union passé à Utrecht, & qu'ils se soumettroient au jugement des arbitres, qui seroient nommés pour accommoder à l'amiable leurs différends avec les Ommelandes & les peuples des environs. Pour sûreté, ils donnérent six Otages au choix du Comte, qui ne manqua pas de les prendre dans les familles qu'on soupçonnoit de favoriser le parti

HENRI III. 1579.

des Eſpagnols. Après cela le comte de Rennebourg fit ſon entrée à Groningue le jour même de la fête de S. Jean-Baptiſte.

Quelque tems auparavant, ceux du petit païs de Drente avoient chaſſé de leur territoire quatre compagnies que le comte y avoit fait entrer, ſous prétexte des violences qu'elles y exerçoient. Ainſi pour les ranger au devoir, le gouverneur ſuivi de quelques troupes & de trois petites piéces de campagne, partit le premier de Juillet, & marcha par la Drente à Coëvorden, dont les Magiſtrats étoient pour la plûpart grands partiſans des Eſpagnols. A ſon approche ils prirent la fuite, & auſſitôt après les bourgeois ſe soûmirent à lui. Il n'y eut quOldenzéel & Linghen, que l'exemple de Groningue ne put rendre ſages; elles priérent avec beaucoup de ſoûmiſſion qu'on ne leur donnât point de garniſon, & elles n'omirent rien pour s'excuſer d'en recevoir. Le Comte menaça; mais il s'en tint aux menaces & n'en vint point à l'exécution, ce qui augmenta les ſoupçons qu'on avoit déja contre lui; car on croyoit ſon accommodement fait avec l'Eſpagne, & on s'attendoit à le voir au premier jour abandonner le parti des Etats.

Comme la ſituation de Coëvorden étoit avantageuſe pour paſſer de la Friſe & du païs des Ommelandes en Allemagne, & que le Gouverneur ne comptoit pas beaucoup d'ailleurs ſur Oldenzéel & Linghen, il jugea à propos de bien fortifier cette premiére place. Il en chargea le capitaine Cornput, qui y traça d'abord le plan d'une citadelle flanquée de cinq baſtions, avec ſes mantelets & un foſſé. Mais il ſurvint tant d'obſtacles, que l'ouvrage reſta imparfait. Il y avoit quelque tems que Theodore Sonoy avoit commencé à fortifier cette place à cauſe de ſa ſituation avantageuſe; car elle eſt placée comme au centre de toutes les autres villes, n'étant éloignée de Linghen que de cinq milles, d'autant d'Oldenzéel, de neuf de Deventer, de cinq de Swol, de ſix de Steenwick, & de ſept de Groningue. Coëvorden avoit été autrefois le ſujet de bien des diſputes, auſſi fut-elle ſouvent priſe & repriſe, ſouvent ruinée, puis rebâtie. Enfin l'an 1536. Solbach Gueldrois, qui en étoit Gouverneur, la remit entre les mains de George baron de Schenck, & dans la ſuite S. M. C. la fit

raser, parce qu'il vouloit que Linghen fût frontiére de ce côté là. Depuis ce tems-là Sonoy y avoit fait travailler de nouveau l'année précédente, & Bertel Entens avoit arrêté les travaux. Enfin sur les fondemens que Cornput avoit jettés, on a bâti une citadelle grande, vaste, & digne de la magnificence d'un Roi puissant.

HENRI III.

1579.

Troubles dans la province d'Over-Yssel.

La province d'Over-Yssel voisine de la Frise Occidentale, ou Westfrise, n'étoit pas plus tranquille. La licence des troupes y étoit si grande qu'on n'y voyoit que vols & brigandages. Elles avoient mis tout le païs à feu & à sang, & réduit les païsans au désespoir. Ceux dont ils eurent le plus à souffrir, furent les Allemans qui venoient d'abandonner le Brabant. Ils étoient commandés par le baron de Kurtsbach, & il se vengea de ce qu'on ne les avoit point payés, en exerçant sur ces malheureux les violences les plus inoüies pour en tirer de l'argent. Mais enfin le feu ayant pris par hasard à la poudre, ce baron périt misérablement. Les soldats même de Bertel Entens ne se montrérent pas moins impitoyables envers leurs compatriotes, & les mirent à bout. Les païsans prirent les armes, les poursuivirent, eux & deux compagnies de cavalerie, jusqu'à Coëvorden, & enlevérent dans leur fureur, leurs équipages, leurs chevaux, & leurs chariots. Mais eux-mêmes tombérent à leur tour entre les mains de Bertel Entens qui les mit en fuite, en tua un grand nombre, & exigea même du païs de Drente, dix-huit mille florins qu'il obligea les habitans de lui payer, en portant la désolation dans leurs campagnes.

Tant de violences les obligérent d'en porter leurs plaintes au Gouverneur, & elles furent si vives & si souvent reïtérées, que le comte de Rennebourg ne put se dispenser enfin d'apporter quelque reméde à ces désordres. Ainsi comme on croit qu'il pensoit déja à changer de parti, il leur permit de courir sus à main armée à tous soldats, même de son régiment, qui ne leur feroient pas apparoître d'un ordre signé de sa main. Ceux de Frise, après les malheurs qu'ils avoient essuyés, ne profitérent point de cette permission. Mais les habitans de l'Over-Yssel comptant davantage sur leurs forces, se préparérent à se bien défendre. Il s'éleva parmi eux à cette occasion un parti qu'ils appellérent la faction des

HENRI III. 1579. Désespérés: leurs drapeaux avoient quelque chose de fort extraordinaire, & de bien digne de païsans ; mais qui ne convenoit cependant pas mal au sujet. Ils portoient peinte une épée nuë avec la moitié d'un œuf, dont le jaune paroissoit répandu ; voulant faire entendre par là, que c'étoit la nécessité seule qui pouvoit les engager à en venir à cette extrémité, & que n'ayant pas voulu prendre les armes pour se rendre maîtres de l'œuf, ils étoient obligés de se battre pour avoir la coque. Le prince d'Orange qui ne pouvoit s'empêcher de reconnoître qu'ils n'avoient pas absolument tort, mais qui craignoit que cette démarche ne fût de mauvais exemple pour d'autres, leur envoya le comte de Hohenlo, avec ordre d'arrêter ce désordre. Le Comte leur fit d'abord quelques propositions ; & voyant qu'ils étoient déterminés à n'entendre à aucun accommodement, il voulut en venir à la force. Il pensa lui en coûter la vie. Ils l'envelopperent, & comme ils étoient beaucoup plus forts en nombre que lui, il se vit dans un très-grand danger. Mais il prit mieux ses mesures ; & les ayant attaqués au monastére de Sion, & au village de Rolle, il en fit un grand carnage, leur ayant tué plus de mille hommes dans ces deux actions. Enfin il tira d'eux de l'argent, & les obligea encore à mettre les armes bas.

Cependant le mauvais succès des conférences de Cologne avoit jetté les Etats dans un embarras des plus grands. Faute d'argent, ils n'étoient pas en état de lever des troupes ; & faute de troupes, il ne leur étoit pas possible de soûtenir longtems les efforts de leurs ennemis. D'ailleurs la plûpart des provinces de Flandre abandonnoient leur parti. De si tristes circonstances leur donnoient lieu de tout appréhender pour l'avenir, & les firent songer à implorer la protection de quelque Prince puissant; mais ils voulurent avoir auparavant l'avis du prince d'Orange. Il étoit encore à Gand : ce fut là qu'ils lui députérent pour avoir son sentiment sur les moyens de pacifier la Flandre, d'avoir de l'argent, & de traiter avec le duc d'Anjou. Ce Prince satisfit les Provinces-unies sur ces trois articles, & il eut soin que sa réponse fût renduë publique.

Cette année les villes Anséatiques tinrent leur assemblée

Affaires du Nord.

à Lubeck, où il ne se trouva que fort peu de députés. Cependant on ne laissa pas de parler de renouveller la Hanse ou alliance Teutonique; & après avoir relû deux & trois fois le projet qui avoit été dressé à ce sujet dans la derniére assemblée tenuë sept ans auparavant, par Hermand Vecheld docteur en Droit & Consul de cette ville, il fut enfin approuvé. Il n'y eut que les députés de la ville de Cologne qui protestérent qu'ils s'en tenoient au traité de l'an 1557. assûrant qu'il n'étoit pas en leur pouvoir d'accepter le nouveau projet, sans avoir préalablement obtenu le consentement des villes de leur diocése; & qu'on ne pouvoit pas non plus les obliger à se restraindre si fort dans la poursuite de leurs droits.

L'affaire qui regardoit le commerce avec l'Angleterre fut plus épineuse, & demanda une plus longue délibération. Comme les marchands Anglois avoient obtenu à certaines conditions, d'avoir pendant dix ans un Comptoir à Hambourg, & que ce terme expiroit; la reine d'Angleterre avoit demandé que le Senat de cette ville renouvellât les priviléges qu'il avoit donnés à ses sujets, & qu'il leur en accordât la prorogation. Mais ceux de Hambourg avoient renvoyé la connoissance de cette affaire à l'assemblée générale des villes confédérées, prétendant que pour la conservation des droits de la société, ils étoient obligés de prendre leur avis, avant que de rien statuer là-dessus. En conséquence, Elisabeth reçut une députation des villes Vandaliques, qui en appelloient au traité passé à Utrecht l'an 1474. entre Edouard IV. & les villes confédérées, demandant qu'on s'en tînt aux articles qui y étoient contenus, & suppliant au reste S. M. de vouloir bien confirmer leurs priviléges.

Ce refus chagrina cette Princesse, & elle déclara qu'elle n'accorderoit rien, qu'on n'eût confirmé ses sujets dans la liberté de tenir leur Comptoir à Hambourg, & dans la joüissance de tous les priviléges qu'ils avoient eus jusqu'alors; & qu'on ne pouvoit le leur refuser sans faire un affront à la nation Angloise, puisque de la chasser de cette ville, c'étoit nécessairement donner à entendre, que par la conduite qu'elle avoit tenuë, elle s'étoit renduë indigne de la grace qu'on lui avoit faite. En même tems elle fit publier un Edit par lequel elle déclaroit, que si dans le 25. de Mars le Consul de la

HENRI III. 1579.

société établie à Londres ne lui donnoit pas des sûretés raisonnables, comme les marchands Anglois auroient à Hambourg & dans les autres villes Anséatiques, la même liberté de tenir des Comptoirs & de faire leur commerce, qu'on accordoit à Londres aux marchands de cette société, ce terme expiré, S. M. B. révoqueroit aussi l'ancien privilége qu'ils avoient de s'établir en Angleterre, & qu'ils ne seroient plus doresnavant regardés dans le Royaume, que sur le pied des autres marchands étrangers. L'exécution de cet Edit fut suspenduë jusqu'au premier de Mai, à la priére du Senat de Lubeck, qui demanda cette prorogation à la Reine, pour donner le tems aux villes confédérées de délibérer de cette affaire dans l'assemblée générale, & de faire sçavoir leur réponse à la Reine. Au reste cette Princesse déclara qu'en attendant, on ne permettroit à personne de transporter hors du Royaume, ou d'y faire transporter aucuns effets appartenans à la société, qu'après avoir donné caution de payer l'excédent des droits, jusqu'à la concurrence de ce qui se levoit sur tous les autres marchands étrangers, au cas que l'assemblée des villes confédérées ne répondît pas aux intentions de la Reine, & ne lui donnât pas une entiére satisfaction.

Enfin l'assemblée des villes Anséatiques députa à la Reine, pour lui faire sçavoir leur résolution ; & après avoir protesté de leur attachement pour la nation Angloise, & du désir sincére qu'elles avoient, de vivre toûjours en bonne union avec le royaume d'Angleterre, elles représentérent à S. M. Qu'elles avoient reconnu, non seulement à leurs propres dépens & par les pertes considérables qu'avoient faites plusieurs de leurs particuliers, mais encore par le dommage général que tous leurs voisins avoient souffert, & auquel elles étoient obligées de remédier : qu'elles ne pouvoient continuer aux sujets de S. M. la joüissance de la permission qui leur avoit été accordée dix ans auparavant, d'avoir chez elles des Comptoirs, sans faire tort au négoce de plusieurs de leurs marchands, sans s'exposer aux plaintes de toutes les villes de la confédération, & introduire parmi elles la jalousie & la discorde : Qu'elles supplioient donc S. M. de ne pas trouver mauvaise la résolution qu'elles avoient prise, de s'en tenir aux anciens traités dont l'observation avoit toûjours fait tant

d'honneur, & apporté tant d'avantage au commerce des deux nations, & de ne point s'exposer aux risques & aux dangers inséparables des nouveaux établissemens. Les députés crurent par cette réponse s'être parfaitement acquités de leur devoir, & avoir donné une entiére satisfaction à la Reine. Mais bien loin de s'en contenter, Elisabeth fit arrêter tous les vaisseaux de Hambourg qui se trouvérent dans ses ports, & par cette démarche elle se fit avec les villes confédérées une affaire qui eut des suites très-fâcheuses & très-désagréables.

On parla aussi dans cette assemblée de la dépense que coûtoit l'entretien du Comptoir établi à Benghen en Norvége; & on proposa de le transférer en Livonie, où il étoit auparavant; d'abolir le droit qui se levoit depuis quelque tems sur le commerce du Sund, & qui causoit aux villes confédérées un tort dont elles ne se releveroient jamais, & enfin des contributions que chacune devoit fournir.

La ville d'Emden située avantageusement pour le commerce dans la Frise Orientale, ou l'Oost-Frise, à l'embouchure de la riviére d'Ems, fit en même tems proposer par Onnon Tibaren un de ses conseillers, le désir qu'elle avoit d'entrer dans la société de la Hanse Teutonique. On demanda à ce député s'il avoit un plein pouvoir du Sénat de cette ville, de traiter de cette Union, & si les comtes d'Emden n'y mettroient pas opposition. Sur quoi Tibaren ayant répondu qu'ils en seroient charmés, les députés lui déclarérent à leur tour qu'ils étoient ravis de leur côté d'apprendre que les comtes & la ville d'Emden fussent dans ces dispositions. Au reste, comme ce n'est point l'usage de faire ces sortes d'Unions avant qu'elles ayent été autorisées par le Sénat de Lubeck & les villes confédérées, on traita bien pour le présent des conditions ausquelles Emden pouvoit entrer dans la société; mais on remit à conclure cette affaire lorsque les députés auroient été pleinement informés des intentions des comtes d'Emden, & qu'ils auroient reçu le consentement du Senat de Lubeck & des villes Anséatiques. Cependant cette négociation ne réüssit point. Les Anglois ayant été chassés de Hambourg l'année suivante, & ceux d'Emden leur ayant, à la sollicitation d'Elisabeth, accordé un établissement dans

HENRI III. 1579.

leur ville, la société en fut piquée, croyant qu'on devoit avoir pour elle plus d'égard & de ménagement, & elle ôta de son côté à cette ville toute espérance de pouvoir obtenir ce qu'elle souhaitoit.

Il y avoit cependant déja six ans entiers que le roi de Dannemarck avoit fermé les ports du Dannemarck, de la Norvége & de l'Islande aux vaisseaux de Hambourg ; ce qui causoit un tort considérable aux négocians de cette ville. Elle envoya donc ses députés à Flensberg ; & ils convinrent avec ce Prince, à peu près des conditions suivantes : Que S. M. Danoise relâcheroit leurs vaisseaux qu'elle avoit fait arrêter ; qu'elle les exemteroit pour l'avenir du nouvel impôt établi sur le sel ; qu'elle leur rendroit ses bonnes graces, en sorte qu'ils joüiroient doresnavant dans tous ses Etats de la même liberté pour leur commerce, qui leur avoit été accordée par le premier traité de l'an 1562. Enfin qu'en considération, disoit-on, de ces avantages que S. M. leur faisoit, ils lui payeroient dans le terme de cinq années cinquante mille Joachims. Au reste ce furent l'électeur Auguste de Saxe, & Ulric duc de Mekelbourg, qui ménagérent cet accommodement.

Il restoit à régler le différend qui s'étoit élevé au sujet de la liberté du commerce sur l'Elbe. Mais on remit la décision de cette affaire à l'assemblée qui devoit se tenir l'année suivante à Kyel, & où les autres Princes du Holstein furent invités de se trouver pour défendre leurs droits. En attendant il fut arrêté que les parties jouïroient également de leurs droits sur cette riviére, sans qu'il fût permis aux uns ni aux autres, d'en venir aux voïes de fait. Cela se passa le septiéme de Juillet.

Affaires d'Angleterre.

Enfin après avoir parlé de la Flandre & du Nord, je viens aux affaires de la Grande-Bretagne. Au milieu des soins importans dont Elisabeth étoit sans cesse occupée, cette Princesse ne laissoit pas de donner ses attentions à Jean de Simié que le duc d'Anjou son maître avoit envoyé vers elle, pour la presser de se déterminer au sujet de leur mariage, & qui ne la quittoit presque point. Cette familiarité faisoit murmurer les Grands de la cour d'Angleterre ; & ils ne voyoient pas sans jalousie, que la Reine eût tant de bontés pour un étranger. Il arriva même qu'un des gardes de cette Princesse fut accusé

accusé d'avoir été gagné par le comte de Leycester, pour tuer Simié. C'est ce qui donna lieu à un Edit qu'Elisabeth fit publier, par lequel S. M. défendoit sous de grandes peines, d'insulter de paroles ou de fait, ni Simié lui-même, ni ses domestiques & sa suite. Un accident arrivé quelque tems après augmenta encore ces premiers soupçons. Elisabeth s'étoit embarquée sur la Tamise pour aller à Greenwich, & elle étoit accompagnée de Simié, du comte de Lincoln & de Hatton. Dans le voyage il arriva qu'un jeune homme déchargea son arquebuse si imprudemment, que le coup alla blesser dangereusement au bras un des rameurs du vaisseau de la Reine. Sur le champ l'auteur de cette action fut conduit au supplice; mais comme il parut évidemment qu'il ne l'avoit point faite à dessein, de Simié demanda sa grace, & la Reine l'accorda de tout son cœur. En effet cette Princesse ne croyoit pas aisément ses sujets capables d'une mauvaise action, & sur-tout de la trahir; aussi avoit-elle pour maxime: Qu'un Prince ne doit pas croire de ses peuples, ce qu'un pere ne croiroit pas de ses enfans. Peu de tems après, le duc d'Anjou lui-même prévenu des bonnes dispositions où la Reine étoit à son égard, se rendit à Londres avec très-peu de suite, afin de n'être pas reconnu. Là il eut quelques conférences secretes avec Elisabeth, qu'il acheva de résoudre sur leur mariage; & Cecill, les comtes de Sussex & de Leycester, eurent ordre enfin d'en dresser les articles, de concert avec de Simié.

Etat de l'Ecosse.

Les Anglois qui n'aimoient pas le duc d'Anjou, pour éloigner ce mariage, apportoient pour prétexte le danger auquel il exposeroit la Religion; tandis que l'arrivée d'un autre François, qu'on sçavoit ne pas penser comme les Protestans, mettoit pour cette raison l'Ecosse dans la même peine. Il est certain qu'Elisabeth elle-même s'imagina qu'il n'avoit passé la mer qu'à la sollicitation du Pape & des Guises, pour exciter quelque révolution, non seulement en Ecosse, mais en Angleterre même, à la faveur d'un changement dans la Religion. Cet homme si redouté étoit Eme Stuart, fils de Jean d'Aubigny, & arriére petit-fils de ce seigneur d'Aubigny, qui se distingua si fort par sa valeur dans les guerres que nos François firent au Royaume de Naples, sous le régne de

HENRI III. 1579.

Charle VIII. Il y avoit huit ans qu'il avoit épousé Catherine de Balsac sœur d'Entragues, un des Seigneurs des plus distingués de France par sa naissance, & des plus attachés à la maison de Guise. Comme Stuart étoit proche parent du jeune Roi, il reçut aussi de lui toutes les marques de faveur qu'il pouvoit souhaiter. Aussitôt après son arrivée, on lui donna des revenus considérables, on le fit entrer dans le Conseil; il fut fait successivement & en peu de tems, grand Chambellan d'Ecosse, gouverneur de Dombriton une des plus importantes forteresses du Royaume; & enfin comte, puis duc de Lenox.

Tant d'honneurs & de bienfaits accumulés sur une seule tête, lui attirérent bientôt la haine des Seigneurs Ecossois. Il l'augmenta en s'attachant d'abord aux ennemis du comte de Morton, & en proposant de rappeller de son exil Thomas Carry baron de Fernihust, qui avoit toûjours tenu constamment le parti de la reine d'Ecosse. C'étoit en effet aller directement contre le sentiment de Morton, qui en persécutant la maison d'Hamilton, croyoit rendre service au Roi & à l'Etat. Ce Seigneur venoit de reprendre le château d'Hamilton, & Daffran, qui lui avoient été livrés par quelques Gentilshommes Ecossois, qui avoient été condamnés comme coupables de l'assassinat commis en la personne du comte de Murray, & du viceroi Matthieu. Mais ils se refugiérent en Angleterre, & ils y trouvérent un asyle assûré dans la clémence d'Elisabeth, qui s'étoit réservé la connoissance de cette affaire.

Troubles d'Irlande.

Cependant rien ne donna cette année plus d'inquiétude à la reine d'Angleterre, que les troubles d'Irlande. Jacque Fitz-Moritz, qui deux ans auparavant avoit été obligé d'implorer la clémence de Perot gouverneur du Mounster, & qui dans cette occasion avoit juré une fidélité inviolable à la Reine, pensa causer une révolution dans cette Isle. En effet il ne tint pas longtems la parole qu'il avoit donnée. A peine réconcilié avec Elisabeth il passa en France, & fit entendre au Roi & aux Guises, que si on vouloit lui donner des troupes, il répondroit de soûmettre l'Irlande à la Couronne, & d'y rétablir la Religion Catholique. Ensuite voyant qu'on se moquoit à la cour de France de la vanité de ses promesses,

confus de n'avoir pas réüssi de ce côté-là, il se rendit en Espagne, où il trouva plus de penchant à le croire dans le Roi & dans les Ministres. On lui donna quelqu'argent; & de-là on le fit passer à Rome, où ayant été introduit par deux prêtres nommés Nicolas Sander, & Alan Irlandois, il obtint aisément tout ce qu'il voulut. En effet Sander fut fait secrétement Legat du Pape; & Fitz-Moritz ayant reçû lui-même un étendart béni des propres mains de S. S. il repassa sur le champ en Espagne avec des lettres de recommandation de la Cour de Rome, obtint de Philippe sept compagnies Basques, & se rendit en Irlande avec ces troupes, où il aborda vers le commencement de Juillet au bourg de Sainte Marie, situé dans la presqu'isle de Kerrey. Là il fit bénir par les Prêtres de sa suite un emplacement où il éleva un fort, sous lequel il mit ses vaisseaux à couvert. Mais ils furent aussitôt attaqués par Thomas de Courtenay, qui avoit son quartier assez voisin de cet endroit, & qui s'en étant rendu maître, ferma par ce moyen à Fitz-Moritz le chemin de la mer.

HENRI III. 1579.

Description de l'Irlande.

L'Irlande, que les Grecs appelloient Iërne, est située au Nord-Ouest de l'Angleterre, & a trois cens milles de longueur, & de largeur cent cinquante. Ce fut au milieu des divisions, dont cette isle fut autrefois déchirée, que le comte de Pembrok y entra à main armée, & s'en rendit maître au nom de Henri II. roi d'Angleterre l'an 1172. comme le rapporte SilvestreGiraldus du païs de Cornouaille, contemporain de Henri, qui le fit même passer en Irlande avec le prince Jean son fils. Au reste tout ce Royaume est partagé en cinq grandes Provinces, qui se divisent elles-mêmes en plusieurs Comtés. Le Mounster situé au Midi est la partie du Comte Desmond, qui, à la sollicitation du Pape & du roi d'Espagne, commença les hostilités. On y trouve l'archevêché de Cassel, qui a sous lui douze Suffragans. Le Linster à l'Orient renferme six Comtés. Dublin en est la capitale, & est en même-tems le siége de la résidence du Viceroi, d'un Parlement, & d'un Archevêque. L'Ulster situé au Nord est la plus grande de toutes ces Provinces, & n'étoit habité autrefois que par des naturels du païs, gens barbares, qui commencent à s'humaniser par le commerce qu'ils ont avec les colonies Angloises qu'on y a fait passer. Cette Province est partagée en dix

HENRI III. 1579.

Comtés. Armach y est le siége d'un Archevêque. C'est-là aussi qu'on voit ce trou de Saint Patrice, si fameux par les prodiges effrayants que l'on en raconte. La Connacie, ou le Connaught est situé à l'Occident, & a pour capitale Tuam. Enfin la Midie, ou Medie, maintenant appellée le païs du Miih, est au milieu de ces Provinces. On y trouve l'ancienne ville qui porta autrefois le nom de Laberus, & qu'on appelle aujourd'hui Kill-lair, située, à ce qu'on croit, au centre même de l'isle avec celle de Trim.

Aussitôt que le bruit se fut répandu en Irlande de l'arrivée du Général du Pape, car c'est le titre que Fitz-Moritz se donna pour soulever plus aisément ces peuples grossiers, Jean & Jacque, fréres du comte de Desmond qui favorisoit sous main cette expédition, allérent à la tête de quelques Irlandois se joindre à ce nouveau chef, qui d'ailleurs étoit de leurs parens. Pour le Comte, il ne se déclara pas d'abord. Au contraire, il assembla ses vassaux, comme s'il eût eu dessein de s'opposer aux projets des rebelles. Mais lorsqu'il vit le comte de Clancarre marcher contr'eux avec de bonnes troupes, il trouva moyen de l'amuser, & de l'obliger à porter ses armes ailleurs.

Cependant le Viceroi ayant appris ce qui se passoit, écrivit au comte de Desmond, & à ses fréres; & il leur envoya ordre par Henri Davili de joindre leurs forces, & d'aller de concert attaquer le fort que les rebelles avoient élevé. Davili fut aussi amusé par les trois fréres, qui sçurent adroitement le retenir. Ensuite lorsqu'il les eut quittés, Jean courut après lui; & l'ayant rencontré dans une auberge de la ville de Tralli avec Artus Carter, maréchal du Mounster, il alla l'attaquer dans son lit, où il dormoit profondément; & sans écoûter les priéres qu'il lui faisoit de ne pas violer le droit des gens à son égard, sans se laisser toucher par le nom de fils, dont il l'appelloit, par le privilége que son âge lui donnoit sur lui, ce qui est assez ordinaire entre gens de guerre; il le perça de mille coups, & égorgea ensuite tous ses domestiques. De-là venant rejoindre les Espagnols qui étoient avec Fitz-Moritz, les mains encore teintes du sang qu'il avoit versé, & faisant gloire de son crime : » Voilà, leur dit-il, le gage que je vous » donne, & qui vous répondra, à vous, & à tout le parti, de

» mon attachement, & de ma fidélité. « Sander qui étoit present à ce discours, donna de grands éloges à cette action, qu'il traitoit de sacrifice agréable à Dieu. Fitz-Moritz de son côté n'approuvoit point la maniére dont on s'y étoit pris ; & il auroit mieux aimé que Davili eût été tué dans une querelle, & au milieu du chemin, que de sang froid, & dans une maison. Pour ce qui est du comte de Desmond son frére, il détesta de tout son cœur cet assassinat.

D'un autre côté les Espagnols étoient dans la derniére désolation. Au lieu de ces troupes nombreuses, que les prêtres Irlandois leur avoient promises, ils ne voyoient de toutes parts que la solitude la plus affreuse. On leur avoit enlevé leurs vaisseaux ; la mer ne pouvoit plus servir d'asyle ; & la terre ne leur offroit que des objets ennemis. Dans une situation si triste ils crioient qu'ils étoient perdus, qu'on les avoit trahis ; ils sommoient les révoltés de tenir la parole qu'ils leur avoient donnée ; & ils faisoient mille imprécations contre la barbarie de ces insulaires, dont ils appréhendoient de se voir la victime. Cependant Fitz-Moritz les encourageoit ; & après leur avoir fait espérer qu'il leur arriveroit bientôt du secours, il leur dit qu'il avoit fait un vœu en Espagne qu'il étoit obligé d'accomplir. En effet il feignit de partir, pour aller dans cette vûë à Sainte Croix de Typporre ; mais dans le fond son dessein étoit d'aller soulever les paysans de l'Uster & du Connaught. Il passoit avec peu de suite par les terres de Guillaume du Bourg son parent, qui s'étoit révolté comme lui dans la premiére conjuration ; mais qui ayant fait depuis de plus sages réfléxions étoit rentré dans son devoir, lorsque les chevaux venant à lui manquer, il ordonna à ses gens d'aller prendre ceux qui étoient attellés dans la campagne à quelques charuës. Les paysans voulurent d'abord s'opposer à cette violence ; & ne pouvant en venir à bout, leurs cris apprirent à tout le voisinage le besoin qu'ils avoient de secours pour ravoir ce qui leur appartenoit. Tous les paysans prirent les armes. Les fils de du Bourg entr'autres, qui étoient jeunes & pleins de feu, indignés qu'on leur fît cet outrage, montérent à cheval, & vinrent à toute bride venger les droits de leur maison. On se fit d'abord beaucoup de reproches de part & d'autre ; enfin voyant que Fitz-Moritz refusoit constamment de

HENRI III. 1579.

rendre les chevaux, Theobalde, l'aîné de ſes fréres, ſe jetta ſur lui la lance à la main. On ſe mêla, Theobalde fut tué avec un de ſes fréres, & quelques-uns de ſes gens; mais Fitz-Moritz reçut une balle dans la tête, qui le renverſa ſur la place, & preſque toute ſa ſuite fut paſſée au fil de l'épée. Son corps fut mis en piéces; & on lui coupa la tête; qui fut plantée au bout d'un pieu à la porte de Kilmaloc, où quelque tems auparavant il avoit promis à Perot avec des ſermens ſi affreux, & à la face des autels, de ne jamais retomber dans la révolte. Eliſabeth écrivit à Guillaume du Bourg des lettres très-gracieuſes, pour le conſoler de la mort de ſes enfans; & lui donna le titre de Baron de Château-Conel, avec une penſion dont elle le gratifia. Mais il ne ſurvécut pas long-tems à ſes deux fils, & n'eut pas le tems de joüir des bienfaits de la Reine.

Cependant Drury Viceroi d'Irlande s'étoit avancé à la tête de ſes troupes juſqu'à Kilmaloc. De-là il envoya dire au comte de Deſmond, qui continuoit toûjours à ne ſe point déclarer, de venir le trouver; & après avoir tiré de lui promeſſe d'être fidéle en cette occaſion, il le congédia, avec ordre de lever des troupes. Mais il ne parut plus depuis; & tout ce que l'on put faire, ce fut d'obliger ſon épouſe de donner ſon fils unique en ôtage. D'un autre côté Jean, l'un de ſes fréres, ayant été mis par les ſéditieux à leur tête à la place de Fitz-Moritz, fit ſon premier coup deſſai contre Herbert & Priſey, Officiers Anglois, qu'il tailla en piéces après les avoir attirés dans une embuſcade. Lui-même fut bleſſé legérement au viſage dans cette action.

Le Viceroi venoit de fortifier ſon armée des nouvelles levées qu'il avoit faites dans le Devon, Perot étant arrivé d'Angleterre avec une eſcadre de ſix vaiſſeaux deſtinés à garder la côte. Mais les incommodités de Drury ne lui permirent pas de pouſſer plus loin cette guerre. Preſſé par ſa maladie, il fut obligé de ſe retirer dans Waterford; & il remit ſes troupes à Nicolas Malbey, vieux Capitaine, dont il connoiſſoit l'activité, & qu'il fit Maréchal du Mounſter. Malbey voulut avant toutes choſes s'aſſûrer des diſpoſitions du comte de Deſmond. Pour cela il le fit avertir de ſon devoir, & lui fit dire de ſe rendre auprès de lui. Mais le voyant réſolu à ne point obéïr, il ſe mit ſans perdre de tems à la tête de ſon

armée; marcha par le Conile, qui est un petit païs couvert de bois; & y ayant rencontré Jean de Desmond, qui faisoit porter devant lui l'étendart du Pape déployé, il l'attaqua. Le combat fut d'abord fort rude; enfin les Irlandois & les Espagnols pliérent devant les Anglois; & Jean lui-même mit sa vie à couvert par la fuite, laissant ses gens à la discrétion du vainqueur, qui en fit un grand carnage. On trouva parmi les morts ce prêtre Alan, dont j'ay parlé, & qui avoit exhorté les rebelles à en venir courageusement aux mains, en les assûrant de la victoire.

La nuit suivante, le comte de Desmond, qui attendoit dans le voisinage le succès de cette action, ne voulant pas encore se découvrir, écrivit à Malbey pour le féliciter de sa victoire, & l'avertir de changer de camp. Le général Anglois lui renvoya sur le champ son courier, avec ordre de dire à son maître, qu'il le prioit de ne pas tarder davantage à se rendre auprès de lui, afin qu'ils pussent joindre leurs forces; parce qu'il ne voyoit point de raison d'abandonner le camp où il étoit. Il l'attendit donc pendant quatre jours. Enfin voyant qu'il ne venoit point, il marcha vers Requely petite place du comté de Desmond. Ce fut alors que le Comte leva le masque; & sa révolution rendant les ennemis plus hardis, ils vinrent au milieu de la nuit attaquer le camp des Anglois. Mais il étoit si bien défendu que leur projet échoüa. Cependant on jugea à propos de fortifier ce poste, afin d'obliger par-là les rebelles à partager leurs forces.

De-là Malbey s'avança vers Asketen. C'étoit un fort bâti sur une éminence, & environné de toutes parts d'une riviére qui porte le même nom. Le Comte s'y étoit renfermé avec des troupes. Le général Anglois l'avertit encore une fois de penser à lui, & de ne pas deshonorer une famille aussi illustre par son ancienneté que celle dont il sortoit, & la memoire de ses ancêtres, en s'abandonnant à la révolte; qu'il étoit encore tems pour lui de recourir à la clémence de la Reine; & qu'il ne doutoit pas qu'il ne reçût plusieurs marques des bontés de cette Princesse, si par son exemple il contribuoit à retenir son frére & les insulaires dans le devoir. Mais il eut beau faire instance auprès de lui, le Comte s'obstina de plus en plus dans sa résolution.

HENRI III. 1579.

Ce fut sur ces entrefaites que mourut le Viceroi. C'étoit un homme qui s'étoit beaucoup distingué par ses exploits en France, en Ecosse, & en Irlande. A sa mort l'autorité de Malbey dans le Mounster expira aussi; c'est pourquoi il se retira aussitôt dans le Connaught, dont il étoit gouverneur. Sa retraite rendit le courage aux rebelles. Jacque de Desmond alla assiéger Adar, où Guillaume Stanley & George Carew avoient leur logement. Mais il firent des sorties si fréquentes, qu'ils fatiguérent bientôt l'ennemi, & l'obligérent à lever le siége. Après cela la garnison qui manquoit de vivres s'étant répanduë dans la campagne, elle tomba entre les mains des révoltés. Là on se battit avec acharnement, & Jacque lui-même fut blessé très-dangéreusement dans cette rencontre.

Cependant on délibéroit à Dublin sur le gouvernement. Les peuples, qui ne voyoient dans la province aucun chef à la tête des armées, se soulevoient de toutes parts. Ainsi il fut résolu qu'en attendant que S. M. eût nommé un Viceroi, Guillaume Pelham, grand justicier du Royaume, se chargeroit aussi des affaires de la guerre; & que le comte d'Ormond seroit gouverneur du Mounster. Ce Seigneur avoit déja envoyé à Dublin, sous bonne garde, le fils du comte de Desmond, qui avoit été donné en ôtage, & que Drury lui avoit mis entre les mains.

Petham chargé de ce nouvel emploi passa dans le Mounster, d'où il écrivit au Comte de venir se rendre auprès de lui. Mais il chargea son épouse de faire ses excuses au nouveau Général, & de le prier de l'en dispenser. Ainsi il lui envoya le comte d'Ormond pour traiter avec lui. On lui proposa donc de livrer aux Anglois Sander, qui étoit l'auteur de cette guerre, de faire sortir du païs toutes les troupes étrangéres, de remettre à Pelham Carigo-Foyle & Asketen, de se soûmettre sans condition, & de tourner ses armes contre ses fréres & les autres rebelles. A ces conditions, on lui faisoit espérer d'oublier tout le passé; & au cas qu'il refusât de les accepter, on menaçoit de le proscrire. Enfin comme on vit qu'il ne cherchoit qu'à amuser par ses prétextes & ses remises, on porta contre lui au commencement de Novembre un Arrêt terrible qui le déclaroit traître à la patrie

& criminel de leze-Majesté. Les motifs exprimés dans cette sentence si sévére étoient, qu'il s'étoit entendu avec les Princes étrangers pour les rendre maîtres de la patrie, qu'il avoit donné du secours à Sander & à Fitz-Moritz, qu'il avoit reçû les Espagnols au fort Sainte-Marie, qu'il avoit fait mourir honteusement les fidéles sujets de S. M. & avoit enfin levé l'étendart du Pape contre la Reine.

Après cela le comte d'Ormond eut ordre de continuer la guerre. Ce Général entra d'abord dans le Conile, y fit le dégât, enleva les bestiaux, & mit tout le païs au pillage. De là il se rendit à Yogal, qui avoit déja été pillé par le comte de Desmond. Et parce que le Gouverneur avoit refusé de recevoir garnison Angloise, pour en faire un exemple de terreur, il voulut qu'il fût pendu aux portes de la ville, après quoi il y mit garnison. Ensuite il alla assiéger Strangical que les Espagnols défendoient. Mais à son approche ils abandonnérent la place, & cherchérent leur salut dans leur fuite. Mais ils furent si vivement poursuivis par les Anglois, qu'il n'en resta pas un seul. Enfin dans tout le Mounster on donna la chasse aux rebelles.

Morts illustres. Bacon.

Tels furent en Irlande les événemens de cette année, qui fut aussi marquée par la mort de Nicolas Bacon, grand-chancelier d'Angleterre, dont j'ai déja si souvent parlé. C'étoit un homme d'une prudence consommée, d'une éloquence admirable, d'une pénétration singuliére, & d'une mémoire très-sûre; enfin qui mérita d'être après Cecill, comme le second appui du trône de son maître. On lui donna pour successeur dans la charge de Chancelier Thomas Brumley.

Hosius.

Cette même année enleva Stanislas Hosius natif de Cracovie. Il s'appliqua d'abord à l'étude de la Jurisprudence à Pavie, & ensuite à Boulogne, où en même tems Alexandre Farnese, Christophle Madrucci & Othon Truchses, qui tous trois furent Cardinaux dans la suite, étudioient les belles Lettres; & il se perfectionna enfin sous Hugue Buoncompagnon, qui monta depuis sur la Chaire de saint Pierre, sous le nom de Gregoire XIII. Il resta ensuite dans sa patrie, où le roi Sigismond-Auguste l'employa dans plusieurs ambassades d'importance vers les empereurs Charles V. & Ferdinand, & le roi Philippe II. & dans toutes il mérita toûjours

HENRI III. 1579.

l'éloge d'un ſujet fidéle & d'un habile négociateur. Le roi Sigiſmond l'avoit fait évêque de Warmie. Le pape Pie IV. qui connoiſſoit ſon érudition profonde, & ſon habileté dans la Théologie, voulut auſſi ſe ſervir de lui dans les négociations qui précédérent le concile de Trente, dont il fut lui-même dans la ſuite un des Préſidens, & il le députa pour cela à l'empereur Ferdinand, & à Maximilien roi de Boheme. Ce fut à cette occaſion qu'il fut fait Cardinal; dignité qui lui avoit déja été offerte par le pape Paul IV. & que ce grand homme par une modeſtie, dont on ne voit guéres d'exemples dans notre ſiécle, avoit eu la force de refuſer. Il s'étoit retiré à Caprarola, pour éviter les grandes chaleurs de Rome, lorſqu'il y mourut enfin le 5. d'Août, dans ſa ſoixante & ſeiziéme année. On peut ajoûter aux belles qualités que j'ai dit qu'il avoit, celles d'aimer la Religion, ſa patrie & ſes amis. Son corps fut tranſporté à Rome, & inhumé dans l'Egliſe de Sainte Marie Tranſtevére. Thomas Treter ſon compatriote prononça ſon oraiſon funébre.

Hartung & Oſwald.

Je vais parler après lui de deux Sçavans illuſtres. Le premier eſt Jean Hartung natif de Miltenbourg ſur le Mein en Franconie : il profeſſa avec beaucoup de ſuccès la langue Grecque, d'abord à Heidelberg, & enſuite à Fribourg en Briſgaw; & il compoſa même quelques ouvrages en cette langue. Le ſecond eſt Eraſme Oſwald né en Autriche, qui profeſſa d'abord dans ſa patrie, enſuite à Ingolſtad, à Leipſic, à Bâle, à Memmingen, & enfin à Fribourg. Il étoit également eſtimé pour ſon habileté dans les Mathématiques, qu'il a enrichies de ſes ouvrages; & par la grande connoiſſance qu'il avoit de la langue Hebraïque; en quoi il ſemble avoir voulu ſuivre l'exemple de Sebaſtien Munſter ſon précepteur. Au reſte comme il avoit toûjours vécu dans une union fort étroite avec Hartung, & qu'ils avoient preſque toûjours demeuré dans le même lieu, la mort même ne voulut pas les ſéparer; ſeulement Oſwald étoit plus jeune de ſept ans que ſon ami lors de ſon décès.

Stadius.

Peu de tems après mourut à Paris le dernier jour d'Octobre Jean Stadius d'Anvers. Il étoit plus jeune que les deux dont je viens de parler; car il n'avoit alors que cinquante-quatre ans. C'étoit un des premiers hommes du monde pour

les Mathématiques, & il a rendu ſon nom célébre dans tout l'Univers par ces fameuſes Ephémérides, qu'il a conduites avec la plus grande exactitude depuis l'an 1554. juſqu'à l'an 1606. Il profeſſoit d'abord à Louvain lorſqu'on fonda parmi nous la chaire de Ramus ; & comme tous les gens de Lettres étoient invités à venir diſputer le prix honorable qui étoit propoſé au mérite, Stadius vint à Paris, & quoique ce fût déja un homme mur, il ne crut point ſe deshonorer en entrant en lice avec de jeunes gens. Le principal de ces concurrens fut Maurice Breſſius de Grenoble, & le ſuccès de cette diſpute littéraire fut ſi égal, que François de Foix de Candale, un des plus Illuſtres & des plus Sçavans hommes que nous ayons eus, qui y avoit aſſiſté, jugea que le prix devoit être partagé, & le partagea effectivement avec beaucoup d'équité. Stadius ne ſoûtint cependant pas tout-à-fait dans la ſuite la gloire qu'il avoit acquiſe en cette occaſion. Pour plaire aux ſeigneurs & aux dames de la Cour, qui n'étoient curieux alors que de ce qu'il y a de plus caché & de plus incertain, c'eſt-à-dire, de l'avenir, il parut s'écarter un peu de ces régles ſi ſûres & toûjours infaillibles, ſur leſquelles eſt fondée la ſcience qu'il profeſſoit, & rendit de notre tems, comme de celui des Ceſars, le nom des Mathématiciens odieux, & leur profeſſion abominable.

HENRI III. 1579.

Louis le Roi.

J'ajoûterai à ces ſçavans hommes Louis le Roi de Coutance. Comme à une connoiſſance parfaite qu'il avoit de la langue Grecque & de la Latine, il joignoit beaucoup d'habileté dans toutes les ſciences, il conſacra tous ces talens à l'ornement & à la perfection de notre langue, & il apprit à Platon & à Ariſtote à s'exprimer en François, par les belles traductions qu'il donna de pluſieurs de leurs ouvrages, qu'il enrichit encore de notes très-curieuſes. Enfin le caractére de ce génie élevé, incapable des ſoins vils que demandent les beſoins ordinaires, lui ayant fait négliger ſes affaires domeſtiques, cet homme, qui juſqu'alors n'avoit vû perſonne au-deſſus de lui, obligé de vivre aux dépens d'autrui dans ſa vieilleſſe, termina ſa courſe par une mort digne des regrets de tous les gens de Lettres, mais qui ne pouvoit lui être que fort agréable.

Adriani.

L'Italie nous offre auſſi un illuſtre défunt dans la perſonne

HENRI III. 1579.

de Jean-Baptiste Adriani noble Florentin, mort dans cette ville le 27. de Juin à l'âge de soixante & huit ans. Il fut inhumé dans l'Eglise de saint François hors de la ville. C'étoit un homme d'un esprit très-cultivé, qui a continué avec une exactitude scrupuleuse l'histoire de François Guichardin, un des auteurs à mon avis qui après les anciens, mérite le mieux notre estime; c'est-à-dire, que depuis l'an 1506. il nous a donné l'histoire de tout ce qui s'est passé en Italie, tirée en grande partie, à ce qu'il paroît, des mémoires de Côme de Médicis grand-duc de Toscane, un des plus grands génies, & le prince le plus prudent que nous puissions imaginer. J'avouë ici naturellement, que pour former le corps de cette histoire, j'ai beaucoup puisé dans cet ouvrage, & plus peut-être que dans aucun autre. En effet j'ai cru trouver dans cet auteur une justesse dans les choses dont il étoit instruit, jointe à une bonne foi, une candeur & une sincérité bien rares; c'est ce qui fait que je ne puis m'empêcher d'être surpris de voir que les Italiens ne l'estiment pas autant qu'il mérite.

Fin du Livre soixante & huitiéme.



HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE
DE THOU.

LIVRE SOIXANTE-NEUVIÉME.

HENRI III. 1579. Affaires du Nord.

LA guerre s'alluma cette année entre la Moſcovie & la Pologne, & le ſuccès en fut ſi heureux pour Etienne Bathory, qu'il réünit par-là à ſa couronne la Livonie, qui juſqu'alors avoit été en proye aux invaſions des Suédois, & du Moſcovite. Ce Prince auſſitôt qu'il fut monté ſur le trône de Pologne, avoit écrit, ſelon la coûtume, à toutes les Couronnes étrangéres, pour leur faire part de ſon élection; les aſſûrant d'ailleurs de ſon attachement, & du deſir ſincére qu'il avoit de vivre avec elles en bonne intelligence. Il s'acquitta ſur-tout de ce devoir envers Jean fils de Baſile, alors Grand Duc de Moſcovie. Il lui députa Etienne Grudecenski Polonois, & Leon Bucoviecz de Lithuanie, avec ordre d'aſſûrer de ſa part S. M. Czarienne, qu'il étoit à ſon égard dans les mêmes diſpoſitions, qu'à l'égard de tous les autres princes Chrétiens; & que ſi ſous le régne de leurs prédéceſſeurs il s'étoit émû quelques différens entre les deux nations, il ſouhaitoit

HENRI III. 1579.

qu'on prît des mesures pour les terminer à l'amiable. Le Moscovite répondit à cette députation, que quoiqu'il eût été déja informé de l'élection de l'empereur Maximilien, il contribueroit volontiers à entretenir la bonne intelligence entre les deux Couronnes; qu'ainsi il étoit d'avis que, suivant l'usage établi entre leurs prédécesseurs, ils s'envoyassent réciproquement des Ambassadeurs pour traiter de leurs prétentions; & que cependant on ne fît aucunes hostilités de part ni d'autre.

Commencement des hostilités entre la Moscovie & la Pologne.

Sur cette réponse le roi de Pologne ne croyant pas avoir rien à appréhender de ce côté là, ne pensa plus qu'à châtier la révolte de ceux de Dantzick, dont j'ai parlé plus haut. Dans cette vûë il convoqua la diéte à Thorn; & dans cette assemblée, de l'avis du Sénat, il fut résolu qu'on enverroit une ambassade au Czar. Mais le Moscovite n'attendit pas l'arrivée des ambassadeurs Polonois; & il profita de l'occasion de la guerre de Dantzick, pour faire entrer une armée en Livonie. Il avoit mis à la tête Magnus duc d'Holstein; & il fit publier que si la Province vouloit se donner à lui, il la céderoit à ce Prince, pour la tenir de lui à foi & hommage, à l'exemple du duc de Prusse; en sorte que le Duc seroit le maître du gouvernement; & que pour lui il n'y conserveroit que son droit de souveraineté. Cette déclaration eut son effet. Les peuples de la Livonie, par dégoût peut-être pour une domination étrangére, peut-être aussi par le désir de voir à leur tête un Prince de leur nation, & qui parlât la même langue qu'eux, sollicités d'ailleurs par quelques Seigneurs qui n'étoient pas favorables à la Pologne, commencérent par chasser presque toutes les garnisons qui étoient dans les villes & places fortes de la Province. Ensuite ils envoyérent leurs députés à Wenden, où Magnus s'étoit rendu; & où après l'avoir reconnu pour leur Souverain, ils lui prêtérent serment de fidélité au nom de toute la nation.

Magnus descendoit des rois de Dannemarck, & possédoit en Livonie l'évêché de Curlandt & d'Osel. Le feu de la jeunesse, & les belles espérances dont les Moscovites l'avoient flaté, l'engagérent dans la suite à prendre le parti de ce Prince, qui lui fit même épouser la fille du prince André son cousin, qui, sous quelques soupçons, avoit été égorgé par son ordre,

avec tous ses enfans mâles. Le duc d'Holstein faisoit le siége de Riga par ordre du Czar, dans le tems même que le roi de Pologne étoit devant Dantzick. Mais cette entreprise ne lui réüssit pas, & il fut obligé de l'abandonner. Dans la suite la plus grande partie des places de la province se rendant d'elles-mêmes au Duc, il en prit possession en son nom. Cette conduite irrita le Czar; il entra en Livonie à la tête d'une puissante armée, précédé de Magnus, qui lui frayoit lui-même le chemin, prit les villes de Marienhaus, de Rositten, de Luczen, de Dunebourg, & Kockenhaus, qui se rendirent à son approche; & pour donner dans ces commencemens quelque idée de sa clémence, il ne fit aucun désordre dans toutes ces places.

HENRI III. 1579.

Ascherod qui se remit aussi à sa discretion, fut le théatre de ses premiéres violences. Grand nombre de personnes de l'un & l'autre sexe, & de toutes sortes de conditions, s'étoient réfugiées dans cette ville, sur-tout ce qu'il y avoit de Dames de distinction dans la province y étoient venuës chercher un asyle. Dès que le Czar s'en vit le maître, il fit passer au fil de l'épée tous ceux qui étoient en état de porter les armes; & abandonna toutes les femmes qui se trouvoient dans la place à la brutalité des Tartares. De-là il marcha contre Wenden, qui à la nouvelle d'un traitement si barbare lui ferma ses portes. Magnus en sortit pour implorer sa clémence, & le prier d'épargner cette place. Mais il eut beau se jetter à ses genoux; le Moscovite, au lieu de l'écouter, le traita de la maniére la plus indigne, jusqu'à lui donner un soufflet. Après cette tentative les habitans, persuadés qu'ils n'avoient plus de secours à attendre de la protéction du Duc, ni aucune grace à espérer du Moscovite, mirent sous leurs murs plusieurs barils de poudre, qui en prenant feu, firent sauter une grande partie de la ville, & enveloppérent dans ses rüines la fleur de la noblesse de Livonie.

Le Czar, maître des tristes restes de Wenden, s'empara sur le champ de Runebourg, qui commande cette place, & qui se rendit aussitôt après. Par-là il se vit en possession de toute la Livonie, à l'exception de Riga, de Revel, & de quelques autres petites places des environs. Car peu de tems après que Henri fut sorti de Pologne, ce Prince avoit enlevé

HENRI III. 1579. aux Suédois Pernaw, & ensuite Weissenstein, un des forts des plus considérables de la Province; & il avoit repris sur l'évêque de Derpt, & les Chevaliers de l'Ordre Teutonique, Nerva, & long-tems auparavant Derpt, Felin, & Marienbourg. Telle fut donc l'origine des différens qui s'élevérent entre ces deux puissantes nations, & de la guerre qui en fut la suite. Il y eut de tems en tems quelques tréves. On fit en Livonie & en Lithuanie quelques expéditions, dont l'avantage fut assez peu considérable de part & d'autre, jusqu'à ce qu'enfin Batthory monta sur le trône de Pologne.

Cependant le Czar avoit repris la route de ses Etats, emmenant prisonniers avec lui Alexandre Polubenski, Lieutenant de Chodkewitz, & tous les autres officiers Polonois qu'on avoit mis dans les places de la Province. Dans son retour il écrivit au roi de Pologne des lettres fort fiéres, par lesquelles il lui ordonnoit en maître, de ne point toucher à la Livonie. Il eut même la sote vanité d'ajoûter que ses ancêtres tiroient leur origine d'un certain Prussus, frére d'Auguste, qui avoit été maître de Montroyal, aujourd'hui appellé Konigsberg, de Marienbourg, & de tout le reste de la Prusse, qui étendoit son empire jusqu'aux confins de cet état.

Ces nouveaux sujets de mécontentement joints aux anciens engagérent Batthory à envoyer ordre à ses Ambassadeurs, qui cependant étoient en chemin pour se rendre en Moscovie, de demander satisfaction au Czar de ces hostilités, ausquelles on avoit dû d'autant moins s'attendre, qu'il y avoit une espéce de tréve entre les deux nations. En même-tems il députa à Rome Paul Sajonskowski, pour traiter avec S. S. des moyens d'arrêter les progrès du Moscovite; & il convoqua la diéte de Pologne à Varsovie. Cependant Boritz Save & Guillaume Plater reprirent Dunebourg. Sous prétexte de vouloir faire une honnêteté aux Moscovites, ils leur envoyérent un present d'eau-de-vie; & comme ils étoient persuadés que la garnison en boiroit jusqu'à s'enivrer, ce qui arriva en effet, ils entrérent la nuit dans la place, & les en chassérent. Wenden fut aussi repris par Matthieu Debinski & Jean Buringe, qui s'en rendirent maîtres par le moyen d'un Serrurier, qui leur fit des clefs pour ouvrir les portes de la ville, sur le modéle qu'on tira avec de la cire.

Enfin

Enfin la diete s'assembla à Varsovie au commencement de l'année suivante. On y fit d'abord de grandes plaintes au sujet des courses des Cosaques Nisoviens qui ravageoient tous les environs du Nieper. Mais ce qui chagrina le plus le Roi, ce fut la nouvelle qu'il apprit de l'entreprise audacieuse & téméraire de Jean Podikove. Cet homme natif de Valachie, & que Leunclavius dit cependant avoir été Polonois, quoiqu'il n'eût point de naissance, s'étoit fait une espéce de réputation par sa force extraordinaire. Elle étoit si grande, qu'il rompoit, dit-on, en deux un fer de cheval. Ce malheureux assembla une troupe de gens de néant comme lui; entra à leur tête en Valachie, attaqua le prince Pierre qui en étoit Vaivode, allié de Batthory, & qui ne s'attendoit à rien moins qu'à cette invasion; & le dépouilla de ses Etats avant qu'il eût eu seulement le tems de penser à se mettre en défense. A la nouvelle de cette révolution le roi de Pologne, qui se sentoit piqué personnellement de cette entreprise, écrivit sur le champ à Christophle son frére, prince de Transilvanie, de donner du secours au Prince détrôné. Aussitôt ses intentions furent exécutées. Le Transilvain passa en Valachie; & son armée grossissant de jour en jour par les troupes qui lui venoient de toutes parts, Podikove obligé de chercher un asyle dans Nimirow, place appartenante à la Pologne, se rendit enfin à Nicolas Sieniawski gouverneur de Kaminiek, & commandant des milices de la Russie, province frontiére de la Valachie, à condition qu'on lui laisseroit la vie sauve. De-là il fut envoyé à Batthory, & eut une fin déplorable, comme je le rapporterai dans peu.

HENRI III. 1579.

Cependant le Roi fit part à la diéte des sujets de mécontentement que la nation avoit reçus des Moscovites, & des Tartares, qui depuis le départ du roi Henri, avoient pendant l'interrégne fait le dégât dans la Valachie. Ainsi il demanda qu'on délibérât, s'il étoit à propos de déclarer la guerre à ces deux Puissances; & au cas qu'on ne voulût pas avoir affaire à toutes deux ensemble, de décider laquelle des deux on devoit attaquer d'abord. Tous les suffrages se réünirent pour la guerre contre les Moscovites. Pour ce qui est des Tartares, on remarqua qu'il n'y avoit aucun avantage à espérer d'un ennemi pauvre & toûjours vagabond; qu'en l'attaquant on

HENRI III. 1579. s'attireroit même à dos les Turcs, qui prétendoient que le païs qu'ils habitoient relevoit du Grand Seigneur. Ainsi on remit à un autre tems à tirer raison de leurs hostilités. Au contraire plus la Moscovie étoit puissante, plus il y auroit de gloire à la vaincre ; plus la Pologne se rendroit redoutable, si elle avoit le bonheur d'en triompher. D'ailleurs c'étoit un païs riche, rempli de villes florissantes, & qui outre toutes les autres utilités offroit la commodité du commerce maritime. Tant d'avantages, fruits certains de la victoire, déterminérent toutes les voix de ce côté-là.

Conformément à cette résolution, le Senat nomma des Commissaires pour régler le nombre de troupes dont on auroit besoin, & les sommes qui seroient nécessaires à leur entretien. On mit ensuite un impôt sur chaque arpent de terre, & sur la biére. Jamais de mémoire d'homme la nation n'avoit été chargee d'une aussi grosse taxe : cependant tout le monde s'y soûmit. Il n'y eut que les Palatins de Cracovie, de Sandomir, & de Siradie, qui s'excusérent d'y souscrire, sous prétexte qu'ils n'avoient pour cela aucun pouvoir.

On traita ensuite de l'administration de la justice. L'ancien usage du Royaume étoit, qu'on appellât des jugemens rendus par les Seigneurs particuliers à l'assemblée générale des Palatinats, dans le ressort desquels chaque jurisdiction se trouvoit ; & que de-là on allât droit au Roi, qui décidoit de ces appels dans une diéte. Sous le régne de Sigismond Auguste on avoit pensé à abolir cette ancienne coûtume. Comme la mauvaise santé de ce Prince ne lui permettoit pas de rendre la justice avec beaucoup d'assiduité, la Noblesse avoit demandé qu'il lui fût permis de se nommer des juges de son corps. Elle n'obtint pourtant pas alors ce qu'elle souhaitoit. Mais dans l'interrégne qui suivit la mort de ce Prince, lorsqu'il s'agit de l'élection de Henri, une des principales conditions qu'on lui proposa pour monter sur le trône de Pologne, fut d'accorder ce droit à la Noblesse ; & il l'accepta. Cette innovation avoit de grands inconveniens ; & Batthory ne les ignoroit pas. Cependant comme il n'étoit point en état d'empécher ce qui étoit déja fait, il crut que dans les circonstances le parti le plus convenable étoit de trouver quelque tempéramment pour réduire l'administration de la justice à

une certaine uniformité. Dans cette vûë, au lieu qu'auparavant chaque Palatinat avoit ſon Tribunal particulier, ce Prince ordonna que dans la ſuite on tireroit tous les ans, tant du corps du Sénat, que du reſte de la Nobleſſe, deux perſonnes dans chaque grand Palatinat, & une dans chaque petit, pour rendre la juſtice à la Nobleſſe du Royaume; & que ces nouveaux Magiſtrats tiendroient leur Tribunal à Pietrkow pour la haute Pologne, depuis la ſaint Martin juſqu'à Pâques; & pour la baſſe, à Lublin, depuis Pâques juſqu'à la moiſſon. Ainſi ce nouveau réglement donnoit à la Nobleſſe le droit de décider de tous les différens qui naiſſoient entre les particuliers, & laiſſoit le Roi en poſſeſſion de connoître ſeul, comme auparavant, de toutes les affaires d'Etat, & de celles qui regardoient les droits de la Couronne & les Finances.

Il reſtoit à lever une difficulté, qui étoit entre le Clergé & les Laïques. Ceux-ci prétendoient que les Eccleſiaſtiques devoient être ſoûmis à la même juriſdiction que le reſte de la Nobleſſe. Le Clergé ſoûtenoit au contraire, que comme ces Tribunaux ne pouvoient manquer d'être compoſés de gens de Religion différente, il étoit en droit de les regarder comme ſuſpects, & de refuſer de les reconnoître. Ainſi pour accommoder ce différend, de l'avis de Jean Zamoyski, il fut arrêté que, lorſqu'il s'agiroit de quelque affaire concernant le Clergé, on nommeroit ſix Juges Laïques, auſquels on joindroit pareil nombre d'Eccleſiaſtiques, qui auroient également leurs voix pour la déciſion; & que s'il arrivoit que les avis fuſſent partagés, la connoiſſance en ſeroit dévoluë à S. M. qui prononceroit en dernier reſſort à la prochaine diéte. Après ces réglemens faits, la Nobleſſe qui vouloit avant toutes choſes qu'on lui donnât ſatisfaction ſur cet article, ſe ſoûmit ſans peine à payer le nouvel impôt.

Cependant les ambaſſadeurs Polonois étoient arrivés en Moſcovie, où ils reçurent toutes ſortes de mauvais traitemens de la part du Czar, naturellement brutal, & que ſes derniers ſuccès rendoient encore plus fier & plus intraitable. En effet comme c'eſt un uſage reçu entre les deux Nations de défrayer les Ambaſſadeurs pendant leur ſéjour à la Cour, & de ne point ſouffrir qu'ils achétent rien de ce qui peut être

HENRI III. 1579.

néceſſaire à leur entretien, ce qui leur ſeroit même impoſſible en Moſcovie; ce Prince ne leur fit jamais ſervir que ce qu'il y avoit de plus commun. Enfin lorſqu'on fut convenu d'une tréve de trois ans, il trouva encore moyen de les tromper. Il fit faire un double traité; le premier, qu'on devoit preſenter à ſigner aux Polonois, étoit abſolu & ſans condition; l'autre, qu'il avoit donné ordre de leur remettre, & qui étoit ſcellé de ſon ſceau, portoit cette clauſe: Que le roi de Pologne céderoit toute la Livonie avec la ville de Riga & le duché de Curlande au Czar, qui n'en étoit point du tout le maître, auſſi-bien que tout le païs qui s'étend juſqu'aux frontiéres de la Pruſſe; & qu'il s'engageroit à ne point donner de ſecours, & à ne point accorder ſa protection à aucun Seigneur, ni à aucune ville de Livonie. Enſuite lorſqu'il fallut ratifier le traité ſelon la coûtume, au lieu de la copie ſur laquelle les Polonois avoient d'abord fait ſerment, il ſuppoſa cette derniére, qu'il jura d'obſerver, & congédia ainſi honteuſement les Ambaſſadeurs, ſans vouloir depuis leur accorder aucune audience.

En même tems il envoya une nouvelle armée pour faire le ſiége de Wenden. Mais Mathias Debinski vint à propos au ſecours, & fit échoüer cette entrepriſe. Ce Général ne pouvant d'abord obtenir de ſes troupes qu'elles ſe jettaſſent dans la place aſſiégée, ſe ſervit d'un ſtratagême pour les y faire entrer. Il leur propoſa de s'approcher des ennemis, pour voir s'ils ne pourroient pas mettre l'allarme dans leur camp, & enlever leurs gardes avancées. Cette adreſſe lui réüſſit. Ses ſoldats s'étant offerts à le ſuivre, il les conduiſit en ſilence pendant la nuit juſque ſous les murs de la ville, & lorſque le ſoleil vint à paroître & à leur faire remarquer cette armée nombreuſe, qui les voyoit eux-mêmes à découvert, Debinſki leur repreſenta qu'il leur étoit aiſé d'être enveloppés par une ſi grande multitude, & qu'ainſi ils n'avoient point d'autre parti à prendre que d'aller chercher un aſile dans la ville, & de s'en faire un rempart contre leurs ennemis, en la défendant courageuſement. En effet la néceſſité leur fit accepter la propoſition. Entrés dans la place, ils la fortifiérent à la hâte; & comme le printems approchoit, ils obligérent les Moſcovites à lever le ſiége.

Peu de tems après, Magnus, outre tous les ſujets de mécontentement qu'il avoit reçus du Czar, comme nous venons de le voir, ayant encore appris depuis, que ce Prince ſongeoit à confiſquer ſes biens & à le reléguer en Tartarie, penſa lui-même à prendre ſes meſures pour abandonner ſon parti. Dans cette vûë, il commença à ſe tirer inſenſiblement des mains des Moſcovites, s'avança juſqu'à Lempſal & Riga, & ſur les frontiéres de la Pologne; & de là il fit ſçavoir au Roi ſes diſpoſitions par le duc de Curlande. A cette nouvelle Nicolas Radziwil palatin de Vilna reçut ordre de ſe transporter auſſitôt de ce côté-là, de voir quel avantage le Royaume pouvoit tirer de ce changement du duc d'Holſtein, & de traiter avec lui ſur ce pied-là. En conſéquence le Duc ſe rendit en Curlande, où il ſe mit, lui & tous ſes domaines, ſous la protection de la Pologne, & prêta ſerment de fidélité au Roi entre les mains de Radziwil.

Après que ce traité fut conclu, Batthory députa au Czar George Haraburda, avec ordre de lui déclarer qu'il ne pretendoit point obſerver la derniére tréve, à moins que le Moſcovite ne ſe déſiſtât de la clauſe qu'il avoit inſérée dans le traité au ſujet de la Livonie, & qui n'avoit point en effet été acceptée par les ambaſſadeurs de Pologne. Mais au lieu de répondre préciſément à cette déclaration, le Czar retint le député du Roi à ſa Cour, & renvoya une nouvelle ambaſſade en Pologne, pour demander que le traité de tréve fût confirmé avec la clauſe qu'il contenoit. En même tems il fit paſſer en Livonie une armée encore plus forte que la premiere, pour faire une ſeconde fois le ſiége de Wenden.

Enfin le roi de Pologne partit de Varſovie, & marcha vers Leopol. Chemin faiſant, il aſſembla les diétes particuliéres des palatinats de Cracovie, de Sandomir & de Siradie, pour les engager à ſe ſoumettre au nouvel impôt créé dans la diéte générale, ce qu'ils n'avoient point encore fait, & il obtint ce qu'il ſouhaitoit. Enſuite il ſe rendit à Leopold, ſuivi d'un Chiaous qu'Amurath venoit de lui envoyer. Là il donna audience aux ambaſſadeurs Tartares, qu'il aſſûra de ſes bonnes intentions à l'égard de la Nation, & de la diſpoſition où il étoit d'entretenir avec eux une parfaite correſpondance, conformément aux traités faits avec les Rois ſes

HENRI III. prédécesseurs ; ajoûtant, qu'il auroit soin de leur faire toucher les gratifications qu'ils avoient coûtume de recevoir de la Pologne.

1579. On prit aussi des mesures pour arrêter les courses des Cosaques. Cette Nation ne forme point d'Etat particulier. Au contraire elle habite les frontiéres de plusieurs Nations différentes vers l'embouchure du Nieper. C'est là que tout ce qu'il y a parmi les peuples voisins, Polonois, Lithuaniens, & autres, de malheureux, de scélérats, de gens à qui la situation presente de leur fortune ne permet pas de rester dans leur patrie, ou que l'espérance d'un meilleur sort oblige d'en sortir, se rassemble, pour porter le ravage dans tous les environs, qui pour cette raison sont incultes & déserts. Ainsi, comme ce n'est qu'un composé de tout ce qu'il y a de plus vil parmi plusieurs Nations qui ne sont pas toûjours d'accord entr'elles, quelques efforts que les Princes voisins ayent fait depuis tant de siécles, il n'a pas encore été possible de traiter sûrement avec eux.

Cependant le sujet du voyage de l'envoyé du Grand-Seigneur causoit beaucoup de mouvement dans le Senat. Il demandoit de la part de son Maître, qu'on lui fît satisfaction de l'entreprise de Podokove ; & que par conséquent on le lui remît. D'un autre côté, la plus grande partie des Sénateurs n'étoient point d'avis qu'on livrât un Chrétien, un brave Officier, un homme qui se distinguoit par sa force extraordinaire, à un Prince infidéle & barbare, qui ne le redemandoit que pour le faire mourir. Au contraire ils croyoient qu'il falloit satisfaire du mieux qu'on pourroit l'envoyé de la Porte, & conserver cependant à quelque prix que ce fût un malheureux, qui ne s'étoit rendu à Varsovie que sur la parole du Roi. Batthory représenta, que si on lui avoit promis la vie sauve, ce n'étoit qu'à condition qu'il justifieroit sa conduite ; que cependant, puisqu'il étoit constant que par l'entreprise dont Amurath se plaignoit, il avoit violé l'alliance qui étoit entre les deux Nations, il n'étoit pas juste qu'au mépris des traités, un perturbateur du repos public comme lui, joüît du privilége que le droit des gens a établi pour les sauf-conduits. Ainsi comme ce Prince qui se trouvoit engagé dans une guerre considérable avec la Moscovie, n'estimoit pas

assez la vie de Podokove, pour vouloir la conserver aux dépens de s'attirer à dos un ennemi aussi puissant que le Grand-Seigneur, il lui fit trancher la tête en presence de l'envoyé même du Sultan.

Cependant Alexandre frére de Podokove, que les Cosaques avoient mis à leur tête, venoit de détrôner une seconde fois le prince Pierre. Les Turcs le remirent en possession de ses Etats; ils prirent Aléxandre prisonnier & l'empallérent, & envoyérent aux galéres tout autant de Cosaques qu'il leur en tomba sous la main. Mais ce Prince lâche & de peu de génie, ne joüit pas long-tems d'un trône où il avoit remonté tant de fois, d'autant plus indigne de le posséder, qu'il avoit pû souvent en descendre. Après la mort du Grand-Visir Mehemet, Achmet son successeur le dépoüilla de ses Etats, qu'il donna à un certain Jancola, qui pretendoit non-seulement être Valaque, mais même tirer son origine des princes de Valachie, quoique dans le fond il descendît de ces anciens Saxons répandus dans la Transylvanie.

Le roi de Pologne après avoir fait quelques réglemens dans la petite Russie, étoit enfin de retour à Cracovie, lorsque les ambassadeurs Moscovites arrivérent. Ce Prince leur ayant donné audience, ils eurent la vanité de déclarer d'abord, qu'ils ne feroient aucune proposition à moins que le Roi ne les reçût debout, tête découverte, & qu'il ne commençât par s'informer de la santé de leur Maître. C'est un usage établi à la Cour de Moscovie d'en user de la sorte envers tous les ambassadeurs des Princes étrangers; & le Czar étoit assez vain, pour vouloir obliger les autres Souverains à s'y conformer à l'égard de ceux qu'il leur envoyoit. Mais Batthory étoit trop fier lui-même pour s'abaisser jusque-là. Outre qu'il regardoit cette démarche comme tout-à-fait indigne de lui, il crut que dans les circonstances il ne lui convenoit pas d'augmenter encore la fierté d'un ennemi barbare, qui étoit devenu d'une hauteur insupportable, en se soumettant à ce qu'il exigeoit. Ainsi il refusa absolument de s'assujettir à ce cérémonial; & comme les Moscovites persistérent dans leurs prétentions, on les congédia sans vouloir les entendre, & on les reconduisit à petites journées dans leur païs par la Lithuanie.

HENRI III. 1579.

Le Roi s'étant fait rendre compte du produit des contributions que la Nation après tant de difficultés s'étoit obligée de fournir, trouva que non-seulement elles ne montoient pas à des sommes aussi considérables que quelques-uns l'avoient prétendu; mais qu'elles n'étoient pas même suffisantes, pour subvenir aux frais de la guerre qu'on étoit sur le point d'entreprendre. Il y avoit, ce semble, un moyen de réparer ce défaut; c'étoit de convoquer une nouvelle diéte, de qui on pouvoit espérer d'obtenir de plus amples subsides. Mais ce secours étoit bien lent, & il étoit par conséquent difficile d'y avoir recours. Ainsi le Roi prit le parti de députer à tous les Princes voisins, & travailla à les mettre autant qu'il étoit possible dans ses intérêts. Les électeurs Auguste de Saxe & Jean-George de Brandebourg l'exhortérent à ne pas manquer d'entreprendre une guerre où l'honneur de l'Allemagne & de la Pologne étoit intéressé, & où il s'agissoit de délivrer la Livonie du joug d'un barbare ennemi. Celui de Brandebourg lui envoya même du canon pour cette expédition. Pour ce qui est de ceux que Batthory avoit députés à Constantinople, ils furent très-bien reçûs du Grand-Visir Mehemet. Ce sage Ministre, qui depuis tant d'années avoit gouverné avec tant de prudence sous différens princes de l'empire Ottoman, loüa le dessein du roi de Pologne, & marqua qu'il souhaitoit que les commencemens de cette guerre fussent heureux, & qu'elle eût un succès aussi favorable que ce Prince le souhaitoit. Il ajoûta seulement que l'entreprise au reste étoit de conséquence, & qu'après son Maître, il ne connoissoit point de Puissance plus redoutable que le Czar.

Défaite des Moscovites par les Polonois.

Sur ces entrefaites, on apprit la nouvelle de la victoire remportée par les troupes de Pologne sous les murs de Wenden. Les Moscovites faisoient le siége de cette place avec une armée beaucoup plus nombreuse que celle qui l'avoit attaquée quelque tems auparavant. Elle étoit même commandée par quatre Généraux des plus grands seigneurs de la Moscovie; sçavoir, Pierre Tatow, Basile Voroncz, Pierre Charoski & André Skolkanowski. Mais la lenteur des assiégeans donna le tems aux Polonois d'assembler leurs troupes, & de mettre dans leurs intérêts George Boije, commandant des milices

milices Suédoises dans cette province. Ils se rendirent donc tous à Stropen, où étoient Buringe, André Sapieha commandant des troupes Polonoises qui étoient en Livonie, & Mathias Debinski. Outre Buringe, plusieurs autres seigneurs Livoniens parurent au rendez-vous, entr'autres Nicolas Corff Plater. Ces troupes furent jointes par quelques escadrons de cavalerie, & par les milices Suédoises, sur les bords du fleuve Govie (1), à mi-chemin de Volmer & de Wenden; & de-là on marcha droit à l'ennemi, qui campoit vis-à-vis de cette derniére place.

HENRI III. 1579.

L'action fut des plus vives. D'un côté les Polonois, les Lithuaniens & les Suédois, ne respiroient que la vengeance. De l'autre, les Livoniens combattoient pour leur liberté. Tous enfin animés du désir d'acquérir de la gloire, firent de si grands efforts, qu'ils mirent d'abord les Tartares en déroute, & obligérent ensuite la cavalerie Moscovite à prendre la fuite. Les Généraux ennemis voulurent profiter de la faveur de la nuit pour tâcher de rallier leurs troupes, & de les retenir dans le devoir. Ils les conjurérent de se souvenir de la gloire de la Nation, & du serment qu'elles avoient fait de combattre jusqu'à la mort pour la défense de leur patrie; & ils les exhortérent à s'exposer aux derniéres extrémités, plûtôt que de trahir lâchement la confiance de leur Prince, en abandonnant en proye aux Polonois leur camp, avec toutes leurs munitions de guerre, qui avoient été confiées à leurs soins. Mais l'obscurité favorable, pour augmenter la frayeur de ces troupes déja ébranlées, & pour cacher la honte de leur fuite, rendit toutes leurs exhortations inutiles. Déja il n'étoit plus possible de contenir le soldat, lorsque Charoski & Skolkanowski décampérent avec précipitation, suivis de toute leur cavalerie. Pour ce qui est des deux autres Généraux qui commandoient l'artillerie, ils ne voulurent jamais l'abandonner, & ils aimérent mieux se laisser prendre prisonniers par les assiégés, qui dès le matin firent une sortie sur le camp, dont ils se rendirent maîtres, aussi-bien que de toutes les provisions de guerre & de trente piéces d'artillerie qu'ils y trouvérent. On admira sur-tout la fidélité des

(1) Ce fleuve, dit le Glossaire de M. de Thou, n'est pas marqué sur la Carte : on y trouve seulement Podrow & Treider, près de Wenden.

HENRI III. 1579.

canoniers, qui en donnérent une preuve bien sensible en cette occasion. Après avoir enterré toute l'artillerie, ils tirérent audessous un fossé, & attachérent ensuite une corde à la bouche de chaque canon, où ils se pendirent.

Cette victoire fut regardée par les Polonois, comme le présage d'un succès heureux pour toute la suite de cette guerre. D'un autre côté, le Czar persuadé que pour soûtenir l'idée que l'on avoit de la grandeur de sa puissance, il falloit faire voir en cette occasion que la fortune ne lui avoit rien enlevé, qu'il ne fût en état de réparer avec avantage, mit une autre armée sur pied & forma une nouvelle artillerie. Cependant le roi de Pologne fit passer à Revel cent charges de bled, dont on avoit grand besoin dans cette place. En effet les courses continuelles des Moscovites avoient obligé les habitans de se tenir renfermés dans leur ville; leur commerce étoit interrompu, il y avoit long-tems que leurs terres n'avoient été cultivées, & ils se trouvoient réduits à une extrême nécessité. Ensuite, comme les loix du Royaume ne permettoient pas de nommer un Viceroi, Batthory déclara que si pendant qu'il seroit occupé à porter la guerre dans le païs ennemi, il arrivoit quelqu'affaire pressante, il en communiqueroit avec les grands de l'Etat. Il fit aussi des réglemens très-sévéres pour assûrer la tranquillité publique, surtout à Cracovie, de peur que pendant son absence la différence de Religion n'excitât dans le Royaume quelque mouvement, comme il étoit arrivé dans plusieurs autres occasions.

Il fallut songer ensuite à mettre quelqu'un à la tête de l'expédition qu'on méditoit. Le Roi consulta le Sénat sur ce choix; & après avoir pris son avis, il nomma à son départ de Cracovie pour Varsovie, Nicolas Mieleczki, palatin de Podolie, Généralissime des troupes de Pologne. Ce Seigneur s'étoit acquis beaucoup de gloire par la belle retraite qu'il avoit faite autrefois en présence des deux armées Turque & Valaque, qui avoient envelopé les Polonois. Il refusa d'abord l'honneur de cette expédition & s'excusa sur son peu de santé. Cependant il accepta enfin le commandement, à condition que ce seroit seulement pour cette fois. De là Batthory se rendit à Grodno; & comme les revenus

de la Couronne n'étoient pas ſuffiſans pour ſubvenir aux frais de cette guerre, ce Prince emprunta de l'argent de toutes parts, & employa même celui qu'il avoit amaſſé de ſes propres épargnes. En même tems il ordonna qu'on fît des levées dans toute la Pologne. Il écrivit auſſi à Chriſtophle ſon frére, prince de Tranſylvanie, de lui envoyer de Hongrie quelque corps de vieilles troupes, & quelques eſcadrons de cavalerie. Il donna les mêmes ordres pour l'Allemagne à Chriſtophle Rozdrazowski & à Erneſt Wierzeiski. Enfin la Nobleſſe de Lithuanie s'offrit d'elle-même à prendre part à cette expédition. Chaque Seigneur déclara le nombre de troupes qu'il vouloit amener au Roi; & toutes enſemble ſe trouvérent monter à environ dix mille volontaires.

La Cour s'étant enſuite renduë à Vilna, le Roi qui avoit ôté à Jean Chodkiewitz le gouvernement de la Livonie, en diſpoſa en faveur de Nicolas Radziwil, Palatin de cette ville, qu'il en revêtit pour un tems. Il donna auſſi à Chriſtophle ſon fils, le commandement de l'armée qui avoit ſervi dans cette province. Ce jeune Seigneur ayant fait ſur ces entrefaites une courſe vers Derpt, ſurprit Kiremps qu'il ruina, ravagea tous les environs, & revint enſuite triomphant à Vilna, faire part au Roi & à ſon pére de ce nouveau ſuccès. Il y fut ſuivi auſſitôt après de ſes troupes, qui demandoient à être payées, & on les appaiſa en leur délivrant quelqu'argent. Batthory fit enſuite fondre du canon, & donna lui-même pour cela une méthode, dont l'expérience lui avoit fait reconnoître l'utilité. En même tems on bâtiſſoit par ſon ordre à Kowno un pont de bateaux, qu'il prévoyoit devoir lui être d'un grand uſage pour la ſuite de ſes expéditions. Il étoit conſtruit de façon, que comme chaque bateau ſe joignoit l'un à l'autre par un plancher, il étoit aiſé auſſi de les ſéparer dans le beſoin; en ſorte qu'un chariot tiré par quatre chevaux pouvoit tranſporter commodément chaque piéce de ce pont par-tout où on voudroit aller. Cependant l'hyver avoit été ſi rude cette année, qu'au 25. de Juin on ne voyoit pas encore d'herbe à la campagne. Ainſi le Roi s'occupa quelque tems à rendre la juſtice dans la Lithuanie, en attendant le retour de la belle ſaiſon.

Cependant ce Prince fit paſſer en Moſcovie Baſile

HENRI III. 1579.

Le roi de Pologne déclare la guerre au Czar.

Lopatinski, avec ordre de déclarer la guerre au Czar dans les formes. Les raisons de cette dénonciation étoient, que sous prétexte de vouloir vivre en bonne intelligence avec le Roi de Pologne, le Moscovite avoit abusé de la crédulité de ce Prince pour porter le fer & le feu dans la Livonie; qu'après avoir traité indignement les ambassadeurs Polonois, il les avoit encore trompés par le double traité de tréve qu'il avoit fait faire; qu'en même tems une nouvelle armée étoit entrée par ses ordres en Livonie, pour assiéger Wenden; enfin que par son ambassade il avoit ajoûté l'insulte & le mépris à tant de justes sujets de mécontentement. Sur ces entrefaites le Czar congédia enfin Haraburda, sans lui donner réponse, sinon qu'il feroit sçavoir dans peu ses intentions à son Maître. Il arriva en effet de sa part un Député, qui demanda, qu'on s'en tînt au dernier traité de tréve, & qu'à l'égard des prétentions des deux Couronnes sur la Livonie, on en remît la décision au jugement de quelques arbitres, que l'on nommeroit de part & d'autre. Mais le roi de Pologne vit bien que par-là on ne cherchoit qu'à l'amuser, & il renvoya le Moscovite sans réponse.

Ce Prince donna aussi audience aux ambassadeurs du Kan des Tartares. Ils venoient, conformément au traité qui les oblige à servir la Pologne contre tous ses ennemis, quels qu'ils soient, excepté uniquement le Grand-Seigneur, offrir leurs services contre le Czar. Outre cela ils demandoient le present ordinaire, & qu'on leur fît satisfaction des Cosaques qui ravageoient tout le païs. Le Roi leur répondit, qu'il voyoit avec plaisir qu'ils se missent en devoir d'acquiter leurs obligations, en offrant de joindre leurs armes aux siennes contre le Moscovite; qu'il auroit soin de son côté qu'ils fussent contens au sujet de la gratification qu'on avoit coûtume de leur faire; qu'à l'égard des Cosaques, il n'en étoit pas le maître; qu'il étoit de notoriété publique que c'étoit un ramas de toutes sortes de Nations, & qu'on trouvoit parmi eux des Turcs & des Tartares; que cependant on prendroit toutes les mesures possibles pour les réprimer. Ensuite il leur fit donner quelque argent & un certain nombre d'habits. Malgré cela cependant, il ne tira d'eux aucun secours dans cette guerre, parce qu'Amurath les employa contre le

roi de Perse, comme je l'ai dit plus haut. Gotard Ketler, duc de Curlande & de Semigalen, étoit aussi en chemin pour se rendre à la Cour, où il venoit faire hommage au Roi en qualité de vassal de la Couronne. Mais ce Prince lui envoya ordre de s'arrêter à Dzisna, jusqu'à ce qu'il eût pris à son sujet l'avis du Sénat.

Cependant l'infanterie Hongroise, que Batthory avoit demandée au prince Christophle son frére, étoit déja arrivée. Mieleczki pressoit de son côté les levées en Pologne, où l'armée ne fut assemblée qu'assez tard, parce que les ordres n'étoient pas venus à tems. Enfin le dernier jour de Juin le Roi partit de Vilna, & se rendit à Suire. Là, il tint conseil de guerre, pour régler les opérations de la campagne, & voir de quel côté on tourneroit d'abord. Presque tous les officiers Lithuaniens étoient d'avis de traverser la Livonie, & de marcher droit à Pleskow. Ils representoient, que c'étoit une ville considérable, dont la prise feroit grand bruit, & qui cependant n'étoit pas en état de faire beaucoup de résistance; que ses murs étoient si vieux qu'ils tomboient en ruine, sans qu'on prît la peine de les réparer, parce que sa situation l'éloignoit des périls de la guerre, & sembloit seule la mettre à couvert des entreprises de l'ennemi; qu'ainsi il seroit aisé de s'en rendre maître, & que la prise de cette place vaudroit bien la peine de s'y être attaché.

Le Roi étoit d'un sentiment tout contraire. On n'avoit en vûë que d'enlever la Livonie aux Moscovites. Ainsi il remarquoit, que si on vouloit traverser cette province, comme elle avoit beaucoup souffert dans les derniéres guerres qui l'avoient désolée & épuisée de vivres, l'armée auroit beaucoup à souffrir dans cette marche; que cependant en la laissant si loin derriére soi, aussi-bien que la Lithuanie, qui est le long du Nieper, elles seroient toutes deux exposées au ravage des ennemis; & que s'il arrivoit quelque accident, il ne seroit ni aisé de faire retraite, ni facile de faire venir des secours, dont on se trouveroit si éloigné: qu'au contraire, en attaquant Poloczko on retireroit deux grands avantages; que comme cette ville étoit située sur la Duine, & frontiére de la Livonie, on auroit par sa prise la clef de la Livonie & de la Lithuanie, dont on fermeroit par-là en même

HENRI III. 1579.

tems l'entrée aux ennemis ; qu'après cela on pourroit ſûrement pénétrer plus avant dans la Moſcovie ; & que comme on ne s'éloigneroit jamais trop de la Lithuanie, on ſeroit toûjours à portée de ſecourir ces deux provinces contre les courſes des Moſcovites.

Batthory trouvoit encore un autre avantage conſidérable dans la priſe de cette place ; c'eſt que par là il ſe rendoit maître du cours de la Duine, qui faiſoit tout le commerce de Riga, & par où il étoit aiſé de tranſporter tout ce qu'on voudroit dans toute la Livonie, après le recouvrement de cette province ; c'eſt ce que ce Prince ſouhaitoit le plus. Or la ſituation de cette ville étoit ſi avantageuſe pour ce deſſein, que les troupes qu'on y mettroit en garniſon, pourroient de là empêcher la navigation ſur une grande partie de cette riviére, porter du ſecours & des proviſions aux ſiéges de Kockenhaus & des autres places de Livonie, dont les Moſcovites étoient en poſſeſſion, faire des courſes dans le païs ennemi, & aſſûrer la liberté du commerce de Vilna & de Riga. Ainſi la priſe de cette ſeule place ſembloit mettre une grande partie de la Lithuanie en ſûreté, & rendre à la Pologne preſque toute la Livonie.

Mais ce parti ſouffroit d'ailleurs beaucoup de difficultés : on objectoit qu'on trouveroit bien des obſtacles au ſiége de Poloczko ; que la place étoit en état de faire une vigoureuſe réſiſtance ; & qu'il étoit dangéreux de commencer par une entrepriſe auſſi difficile ; que la réputation d'une guerre dépend infiniment des commencemens ; & que c'eſt ordinairement ce qui détermine au choix de l'un ou de l'autre parti. Mais le Roi perſuadé qu'il n'y a rien d'impoſſible à la valeur, répondoit à cela, que plus l'entrepriſe avoit de difficultés, plus il ſeroit glorieux & même avantageux pour la ſuite, d'en venir à bout ; & au cas qu'il arrivât quelque accident, comme il ne laiſſoit derriére lui aucun païs ennemi, il eſpéroit qu'il lui ſeroit moins difficile d'y remédier. Dans cette réſolution il publia le 12. de Juillet un manifeſte par lequel, après avoir expoſé fort au long les ſujets de plainte qu'il avoit reçus du Czar ; après avoir marqué qu'il n'entendoit point avoir pris à ſon égard aucun engagement par le traité de tréve frauduleux que ce Prince avoit fait avec lui, il déclaroit

la guerre à Jean fils de Basile grand-duc de Moscovie. Ensuite, pour montrer qu'il ne demandoit ni la ruine, ni le sang des sujets de ce Prince, qu'il devoit ménager comme Chrétiens, il leur faisoit sçavoir, qu'autant qu'il seroit en lui, il auroit soin que tous ceux qui ne se trouveroient point dans les garnisons, ou les armes à la main contre lui, ne se ressentissent point des malheurs de cette guerre. Enfin il exhortoit ses troupes à se comporter avec courage dans cette expédition, en leur proposant d'un côté, la gloire qu'il y avoit à acquérir pour elles, & de l'autre, la faveur & les récompenses qu'elles devoient attendre de sa part.

De là ce Prince détacha Nicolas Radziwil & Christophle son fils, avec les troupes de Livonie (1), & la cavalerie Hongroise commandée par Gaspard Bekes, pour aller investir Poloczko. Ensuite il décampa lui-même de Suire, suivi de Mieleczki qu'il avoit retenu auprès de lui, & marcha vers Dzisna. Comme il avoit à droite les forts de Krasne, de Susa, & de Turowla, où les Moscovites tenoient garnison, Mieleczki couvroit sa marche de ce côté là avec l'armée, dont l'avant-garde étoit commandée par Jean Sbarasi, tandis que le Prince tiroit sur la gauche. Arrivé à Dzisna, le Roi fit la revûë de l'armée Polonoise, & Mieleczki lui donna le plaisir de la voir rangée en bataille faire ses évolutions. Ce Prince fut charmé de ce spectacle, & en tira un augure favorable pour le succès de son expédition. Cependant les troupes de Lithuanie vinrent le joindre, aussi bien que les levées que Rosdrazowski & Wierzeyski avoient faites en Allemagne à la hâte, & sans en avoir reçu l'agrément. Ensuite le Roi finit l'affaire du duc de Curlande, quoique quelques-uns lui conseillassent de différer. Le Duc prêta serment de fidelité au Roi en qualité de son Vassal; & à l'égard de la jurisdiction qu'il avoit sur ses sujets, il fut réglé que de là ils pourroient en appeller au tribunal que Batthory avoit dessein d'établir en Livonie, au cas qu'il rentrât en possession du reste de cette province.

Cependant le Czar étoit parti pour Pleskow, & avoit envoyé devant lui une partie de son armée en Livonie. Ces troupes ayant passé la Duine à la hâte à Kockenhaus, taillérent

(1) Il y a dans l'Original *Lithuanicis copiis*, on doit lire *Livonicis copiis*.

HENRI III. 1579.

en piéces les gardes Polonoises, ravagérent le territoire de Seelborg qui appartenoit au duc de Curlande, & celui de Birson qui étoit à Christophle Radziwil; & repassérent avec la même diligence au delà de cette riviére. Le roi de Pologne de son côté donna ordre à Jean Talvozki gouverneur de Samogitie, d'entrer en Livonie; & à Philon Kmita gouverneur d'Orsa, de s'avancer vers le Nieper, pour arrêter les courses des ennemis.

Prise de Poloczko par les Polonois.

D'un autre côté le palatin de Vilna avoit déja passé la Duine à Dzisna, sur le pont de bateaux construit à Kowno. De là s'avançant dans le païs, il fut quelque tems arrêté dans sa marche par les bois continuels qu'il rencontra, parce que les païsans avoient eu la négligence de laisser croître des arbres de toutes parts. Le Général Polonois y remédia en se faisant ouvrir un chemin à coups de hache au travers de ces forêts, par l'infanterie Hongroise, & arriva enfin à la vûë de Poloczko.

Cette ville avoit été autrefois gouvernée par des Ducs, qui en étoient Souverains. Un d'eux nommé Rocwold, qui vivoit vers l'an de J. C. 980. ou selon le calcul des Annales de Russie, l'an du monde 6488. ayant refusé de donner sa fille Rocmede en mariage à Ulodimir le Grand, ce Prince lui déclara la guerre, le dépoüilla de ses Etats, & le fit mourir avec deux fils qu'il avoit. Depuis ce tems-là Poloczko fut sous la domination des princes de Russie; & lorsque leur race vint à s'éteindre, cette ville, aussi-bien que quelques autres places qui leur avoient appartenu, passa au pouvoir des Lithuaniens. Enfin lorsque Jagellon monta sur le trône de Pologne, le prince André son frére s'en étant rendu maître, elle fut réünie à cette Couronne, à qui elle obéït jusqu'à l'an 1563. qu'elle fut prise par Jean, Grand-Duc de Moscovie.

Poloczko est située dans un terrein également fertile & agréable, arrosé de plusieurs riviéres, qui toutes portent bateau. Telle est la Duine, qui prend sa source en Moscovie proche de Tauropecz, & forme le port de Riga. Les plus considérables après celle-là sont la Drissa & l'Uswiata, qui viennent de la Moscovie; la Dzisna & l'Ula qui sortent de la Lithuanie; & la Kaspla qui a sa source à Smolensko, & qui toutes vont se jetter dans la Duine. L'étenduë de son territoire est

eſt de cinquante mille pas de longueur, & d'autant de largeur. Avant que la place eût éte priſe par les Moſcovites, elle n'étoit composée que d'une fortereſſe, de la ville de Poloczko, ainſi nommée d'une riviére du même nom ſur laquelle elle eſt ſituée, & d'un Château appellé Jeſeriſcia. Ce Château bâti du côté de la Moſcovie, au milieu d'un lac d'où ſort le fleuve Obolia, n'a qu'une entrée ſi étroite, qu'à peine un homme ſeul peut y paſſer. Mais depuis que le Czar ſe fut rendu maître de Poloczko, il y fit ajoûter de côté & d'autre, pluſieurs forts où il mit des troupes, en partie pour fortifier les avenuës de la place, & en partie pour aſſûrer la liberté de la navigation. A ces forts Sigiſmond Auguſte en oppoſa d'autres, celui de Dziſna bâti au confluent de la riviére qui porte ce nom, & de la Duine; Voronocz qu'il fit élever ſur les bords de l'Uſacza; & Lepel du côté de la Lithuanie, dans une Iſle qui eſt au milieu d'un lac, que forme le fleuve qui porte ce nom.

Cette partie de la Lithuanie eſt arroſée par deux riviéres, qui toutes deux portent bateau, & qui, quoique leurs ſources ne ſoient pas à plus de cinq mille pas de diſtance, vont cependant ſe rendre dans deux mers fort éloignées. La premiére eſt le Lepel, qui ſe joignant à la riviére d'Ula, qui porte auſſi bateau, ſe jette enſuite avec elle dans la Duine, & va de là ſe rendre à Rigà dans la mer Baltique. L'autre s'appelle Bereznia, & prenant un cours tout oppoſé, elle va ſe jetter avec le Nieper dans la mer Noire. Ainſi comme ces deux riviéres ſont ſi voiſines, il n'y auroit rien de plus aiſé, ſi les païs par où elles paſſent étoient en bonne intelligence, que de tranſporter les marchandiſes de l'une à l'autre. On pourroit même ſans beaucoup de dépenſe en faire la jonction & réünir par là le commerce de tout l'Occident & du Nord, avec celui de l'Orient.

C'étoit dans le terrein qu'arroſent toutes ces riviéres, que le Czar avoit fait élever cinq forts; Sokol ſur le grand chemin qui méne à Pleskow; Niſcierda ſur le lac qui porte ce nom, à trente mille pas de Zawolocze; Schitno ſur le grand chemin de Luki; Kozian dans une eſpéce d'iſle que forme la riviére d'Obolia vis-à-vis de celle d'Ula; & Uſwiata ſur la riviére qui porte ce nom, oppoſé à Witerpk & à Suras. Les

HENRI III. 1579.

Moſcovites avoient auſſi bâti en deçà de la Duine Turowla, à la ſource de la riviére de ce nom ; & Suſa, du côté de la Lithuanie, dans le lac d'où ſort la Turowla.

Il y avoit encore un fort élevé par les Moſcovites, appellé Kraſne, que, ſur le bruit de cette guerre, les Coſaques de Lithuanie ayant à leur tête François Suk, eſcaladérent une nuit, & dont ils ſe rendirent maîtres. Ils firent une autre courſe au moment que les ennemis s'y attendoient le moins, & prirent avec le même ſuccès Kozian, qu'ils raſérent enſuite. Sur ces entrefaites, les troupes de Lithuanie & de Hongrie commandées par le palatin de Vilna, étant arrivées devant Poloczco, quelques détachemens allérent en parti ſur le chemin de Pleskow, & ſurprirent Schitno où ils mirent le feu. Le Roi lui-même, qui dans ſa marche avoit ſur ſa gauche le fort de Sokol, appréhendant que les Moſcovites n'y fiſſent paſſer des troupes de Pleskow, & que de là ils n'incommodaſſent ſon armée tandis qu'elle ſeroit occupée au ſiége de Poloczko, avoit penſé à s'en rendre maître. Mais il craignit que cette entrepriſe ne l'arrêtât plus longtems qu'il n'étoit néceſſaire pour l'exécution de ſes projets. Ainſi il abandonna ce deſſein, & arriva devant Poloczko trois jours après ſon départ de Dziſna.

A ſon arrivée il eut un ſpectacle barbare, bien capable d'inſpirer de l'horreur. Les Moſcovites après avoir fait expirer dans les tourmens les priſonniers Polonois qu'ils retenoient depuis longtems dans les fers, les avoient attachés à des poutres qu'ils avoient jettées enſuite dans le courant de la Duine. Par là ils s'imaginoient répandre la terreur parmi leurs ennemis. Mais il en arriva tout autrement, & cette vûë ne ſervit qu'à animer les Polonois à la vengeance. Auſſitôt après ſon arrivée le Roi accompagné de Jean Zamoski & de Gaſpard Bekes, alla reconnoître la place, & délibéra enſuite de quel côté il feroit ſes approches.

Poloczko étoit compoſé de deux citadelles ; l'une ſituée ſur une hauteur, & qu'on nommoit la moyenne fortereſſe ; l'autre, que les Moſcovites appelloient en leur langue, la fortereſſe de l'Arquebuſe ; & de la ville nommée Sapolotta. La Duine couloit au Midi de la place. La riviére de Polota étoit à ſon Nord, & prenant ſon cours vers l'Orient, le long

des murs de la forteresse de l'Arquebuse, ensuite retournant vers le Nord, & arrosant le pied de la colline sur laquelle on avoit bâti l'autre citadelle qu'elle séparoit de la ville, elle alloit au Midi se jetter un peu plus loin dans la Duine. Ainsi la moyenne forteresse étoit bornée au Midi par la Duine, au Nord & à l'Orient, par la riviére de Polota & par la ville; & à l'Occident, par l'autre citadelle. Elle contenoit tout le terrein de la colline sur laquelle elle étoit bâtie, & qui étoit escarpée de toutes parts. D'ailleurs elle étoit fortifiée de fossés profonds, d'un retranchement de murs & de bastions composés de plusieurs rangs de poutres fort grosses, liées fortement ensemble. La forteresse de l'Arquebuse, située dans un terrein incliné, communiquoit avec celle-ci par un pont, & au-dessous de ces deux citadelles étoit la ville, de forme triangulaire, défenduë d'un côté par la Duine, de l'autre par la riviére de Polota, qui la séparoit de la moyenne forteresse; & du troisiéme côté, par de bonnes tours & un fossé profond.

Le Roi étoit d'avis d'attaquer d'abord la moyenne forteresse, qui étoit le magasin des provisions & de toutes les munitions de guerre des ennemis, parce qu'il paroissoit que quand on en seroit une fois le maître, l'autre citadelle ni la ville ne seroient pas en état de tenir longtems. D'un autre côté, Bekes prétendoit qu'on devoit commencer les attaques contre la ville, parce qu'on la rencontroit la premiére en suivant la Duine, & que sa prise faciliteroit beaucoup le logement des troupes pour faire le siége de la citadelle. Tandis qu'on délibéroit, les Allemans, sans attendre l'ordre, passérent la riviére de la Polota, & allérent camper sur la Duine contre la ville, & à l'opposite des deux forteresses. Cette démarche termina le différend. Le Roi appréhenda que la jalousie ne se mît entre les nations différentes dont son armée étoit composée, & n'y causât quelque tumulte. Ainsi il permit qu'on fît les attaques contre la ville.

Voici au reste l'ordre que l'armée Polonoise observa pendant ce siége. Les troupes de Hongrie campoient le long de la Duine du côté de Sapolotta, dans un lieu propre à recevoir toutes sortes de provisions, parce qu'on étoit maître du bas de la riviére sur laquelle on avoit même jetté un pont. Au-dessous d'elles, Nicolas Radziwil, & Christophle son

HENRI III. 1579. fils, avec les troupes de Lithuanie, occupoient tout le terrein qui étoit en deçà de la Polota ; & au delà de cette riviére, le Roi avoit choisi son quartier entr'elle & un certain lac. Le Sénat & tous les Grands de Pologne avoient là leurs logemens plus ou moins éloignés du Prince, à proportion qu'ils étoient plus ou moins élevés en puissance & en dignité. Ces trois camps particuliers étoient tous environnés d'artillerie, & formoient deux espéces de grandes ruës, éloignées entr'elles d'une égale distance. Elles avoient aussi deux entrées, & le camp deux portes, où on mettoit de bons corps-de-garde avec leurs sentinelles. Enfin l'enceinte extérieure du camp général étoit fermée à la maniére des Polonois, par des chariots attachés ensemble avec des chaînes, & par un retranchement qu'on avoit encore tiré pour plus grande sûreté. A l'égard des Allemans, ils avoient leur quartier au-dessus du camp, dans le terrein qu'ils avoient occupé d'abord, comme je l'ai dit, ils furent encore joints par cinq cens hommes de troupes choisies, que George Frideric duc de Prusse envoyoit à l'armée, & par Constantin fils du duc d'Ostrog, qui amena de la Podolie un corps de cavalerie.

Comme Bekes continuoit les attaques de la ville, les troupes qui en avoient la garde désespérant de pouvoir y tenir, après en avoir emporté tout ce qu'il y avoit de meilleurs effets, y mirent le feu, & se retirérent dans la moyenne forteresse. La ville étant donc prise ou abandonnée par les ennemis, l'armée Polonoise avança ses travaux, & elle fut en cela admirablement servie par les Hongrois, qui étant plus accoûtumés à la peine & à la fatigue, passoient le jour & la nuit dans la tranchée.

Bekes cependant battoit vivement la forteresse ; mais son artillerie faisoit peu d'effet contre la place. Comme toutes ses défenses étoient de bois, au lieu de les ruiner, le boulet ne faisoit qu'un trou. Le Roi ordonna donc qu'on y mît le feu, & voulut qu'on se servît pour cela de la même invention qu'il avoit mise en usage pour brûler le fort maritime de Dantzick. Mais le succès ne fut pas le même. Le camp des assiégeans étant dans un terrein beaucoup plus bas que celui de la forteresse, leur canon qui tiroit de bas en haut, ne portoit que des coups inutiles, contre lesquels la colline

mettoit le bas des remparts à couvert. Ainſi la plûpart des boulets rouges ne donnoient que dans la terre ; & il n'y avoit que le haut des retranchemens qui y fût expoſé. Outre cela il ſouffla un vent chaud qui amena des pluyes violentes ; en ſorte que l'incendie ne pouvoit pas faire de grands progrès. La riviére de Polota que l'infanterie paſſoit auparavant par tout à gué, étoit devenuë à peine guéable à la cavalerie ; & les eaux s'étoient ſi fort enflées, qu'elles avoient emporté tous les ponts, à l'exception d'un ſeul. C'étoit Jean Bornemiſſa qui l'avoit fait faire à la hâte avec des poutres & des pilotis qu'il avoit trouvés ſur le lieu même, & il étoit au deſſous d'un moulin qui le mettoit à couvert du canon de la forteresſe.

Il fallut donc enfin en venir aux mains. Bekes que rien ne rebutoit, propoſa à ſes troupes de grimper au haut de la colline pour brûler la citadelle, & aller eux-mêmes porter le feu juſque dans ſes fondemens, puiſque le canon ne pouvoit y arriver. Ses ordres furent exécutés avec le plus grand courage. Les Polonois & les Lithuaniens aſſaillirent à l'envi la forteresſe ; mais ils ne trouvérent pas moins d'ardeur dans les aſſiégés à défendre la place. On ſe battit de part & d'autre avec la même vigueur & un égal acharnement ; les uns s'opiniâtrant à mettre le feu aux retranchemens, tandis que les autres faiſoient les derniers efforts pour l'éteindre. La ſaiſon qui étoit alors fort pluvieuſe, favoriſoit encore les Moſcovites, qui avoient la ſuperſtition de croire que c'étoit un effet de la protection du ciel, qui s'intéreſſoit à leur conſervation. Les Polonois perdirent à cette attaque un brave Officier Hongrois, nommé Michel Vadaſy.

Les pluyes au reſte n'étoient pas le ſeul obſtacle qui arrêtât les progrès du ſiége. La diſette étoit dans l'armée Polonoiſe ; & comme on étoit obligé de faire venir des vivres de fort loin, il y avoit longtems qu'ils commençoient à manquer au camp. Les chemins étoient ſi rompus, que les chevaux de charge ne pouvoient ſe tirer des bouës, & un grand nombre mouroient à la peine. D'ailleurs les garniſons que les Moſcovites tenoient dans les places voiſines, couroient continuellement le païs, & empêchoient par conſéquent, qu'on ne pût aller librement au fourrage. Auſſi preſque tous

HENRI III. 1579.

les soldats étoient obligés de vivre de chair de cheval. Cependant cette disette generale n'avoit point rallenti l'ardeur des troupes. Les Hongrois sur-tout animés par l'exemple de Bekes leur Général, supportoient toutes ces incommodités avec un courage admirable. Aussi, quoiqu'il fût naturellement délicat, on ne le voyoit jamais s'éloigner du plus grand feu de l'attaque. C'étoit là qu'il prenoit ses repas & son sommeil. Il étoit toûjours dans l'endroit où le peril paroissoit le plus grand, & toûjours aussi tranquille, que s'il n'y eût eu rien à craindre.

Cependant le Roi ayant exposé au Conseil de guerre l'état présent du siége, plusieurs étoient d'avis de mettre toute l'armée sous les armes, d'environner la place, & d'y donner un assaut général de toutes parts. Mais ce Prince s'opposa à ce dessein. On le regardoit comme une derniére ressource, & il y avoit à craindre que s'il ne réüssissoit pas, on ne se crût épuisé, & qu'on ne pensât plus qu'à la retraite. Ainsi persuadé qu'il falloit tenter toute autre voie avant que d'en venir à cette extrémité, il choisit tout ce qu'il avoit de plus brave parmi ses troupes, sur-tout les Hongrois; & il leur proposa de retourner une seconde fois à l'attaque de la forteresse, d'y mettre le feu, & de ne point se retirer que l'incendie ne fût allumé. Il leur promit de grandes récompenses pour les engager à cette nouvelle tentative; & il eut le plaisir de les persuader. Ces troupes armées de torches & d'autres matiéres propres à prendre feu, qu'on avoit préparées auparavant pour l'exécution de ce dessein, s'avancérent avec un nouveau courage vers les murs de la place. Dans ce moment la fortune sembla abandonner le parti des ennemis, pour favoriser cette nouvelle entreprise des Polonois. La pluïe cessa, & dès qu'on eut mis le feu dans les fondemens du rempart, il se communiqua en un instant à toute la partie inférieure. De là l'incendie s'étendit vers le reste du corps de la place, & ayant duré tout ce jour-là, malgré tous les efforts que firent les assiégés pour l'éteindre, ils s'imaginérent qu'enfin le ciel les avoit abandonnés, & pensérent à se rendre.

D'un autre côté le Roi voyant que l'incendie étoit devenu assez grand pour porter au loin sa lumiére, il apprehenda que la lueur du feu ne fût un signal pour les ennemis, qui

s'étoient avancés jusqu'à Pleskow avec de nombreuses troupes, & qu'ils ne pensassent à secourir les assiégés. Cet accident étoit d'autant plus à craindre, qu'ils avoient détaché une partie de leur armée sous le commandement de Boritz de Seyn, & de Theodore Seremet, qui s'étoit déja renduë à Sokol. Ainsi pour prévenir toute surprise, ce Prince fit mettre toutes ses troupes sous les armes, & l'armée alla camper en bataille hors de ses retranchemens. Lui-même suivi de toute sa Cour passa la Polota, & s'avança du côté de Sokol, ne laissant dans le camp que le nombre de troupes qui étoit nécessaire pour le garder.

Sur ces entrefaites, dix des assiégés se laissérent couler du haut de leurs murs, pour venir traiter de leur capitulation avec ce Prince. Mais les troupes Hongroises qui partageoient déja par avance une si riche proie, appréhendant de perdre, si la place se rendoit, le fruit de tant de travaux, les massacrérent comme des déserteurs, afin de faire perdre aux autres l'espérance d'obtenir aucun quartier. En même tems, comme il paroissoit dangereux de monter sur la bréche à cause du ravage que le feu avoit fait, on remit l'attaque au lendemain. Mais les Hongrois attirés par l'espérance du butin, n'étoient pas en état d'attendre ce terme. Sans se mettre en peine de prendre l'ordre de leurs Commandans, ils se jettent au travers des flammes, & à demi-brûlés pénétrent jusque dans la forteresse. Là ils furent arrêtés par les Moscovites, qui avoient tiré en dedans un retranchement dont les flancs étoient bien garnis d'artillerie. Quelques Polonois accoururent à leur secours ; le Roi lui-même se rendit dans ce endroit, & courut en cette occasion risque de la vie, aussi bien que Zamoski qui l'accompagnoit. Mais il fallut enfin céder, & les assiégeans furent obligés de se retirer en désordre, quelques efforts que fît le Roi, qui vouloit empêcher que le mouvement excité parmi ses troupes par l'entreprise téméraire des Hongrois, n'eût des suites plus fâcheuses.

La présence du Prince arrêta le désordre ; mais cet accident changea beaucoup la face des affaires. Les Moscovites qui ne pensoient auparavant qu'à se rendre, reprirent cœur à ce nouveau succès. Ils fortifiérent les endroits que le feu avoit endommagés, réparérent les flancs de leurs bastions,

HENRI III. 1579.

& se disposérent à faire de nouveau une vigoureuse résistance. Les Polonois au contraire s'amusoient à s'accuser les uns les autres du malheur qui étoit arrivé, & paroissoient plus disposés à se mutiner qu'à retourner encore une fois à la charge.

Enfin la valeur des Hongrois répara le mauvais succès dont ils avoient été la cause. Ces braves gens ayant fait un nouvel effort, emportérent l'épée à la main un endroit de la colline, sur lequel les Moscovites avoient cependant fait un logement; & de-là ils poussérent leurs travaux le long de la hauteur. Ils avoient à leur tête un noble Hongrois, nommé Pierre Raski. Animés par son exemple, ils allérent une seconde fois porter le feu au pied du bastion qu'ils avoient déja attaqué. L'incendie dura toute la nuit; & le matin non seulement les flâmes avoient ruiné le flanc de cet ouvrage qu'on avoit réparé; mais même le retranchement que les assiégés avoient tiré en dedans, étoit exposé à découvert au canon des Polonois, en sorte qu'il n'étoit pas possible de le défendre. Ainsi la place se rendit enfin le 30. d'Août (1), à condition qu'on laisseroit la vie sauve à la garnison, & que chaque soldat sortiroit avec un habit.

Cyprien Evêque de cette ville, & les Commandans des troupes Moscovites, s'étoient d'abord opposés à cette résolution, plûtôt dans la crainte de se voir exposés à la colere du Czar, que par aucune appréhension qu'ils eussent de recevoir quelque mauvais traitement des Polonois. Ils avoient même pris une résolution de désespérés: c'étoit de mettre le feu aux poudres, & de s'ensévelir, eux, & tous ceux qui étoient dans la forteresse, dans les ruines de la place. Mais la garnison les empêcha d'exécuter leur dessein. Enfin, comme ils s'obstinérent à ne pas vouloir souscrire à la capitulation, ils se retirérent dans Sainte Sophie, résolus de n'en point sortir qu'on ne vînt les en arracher. Le Roi retint les députés avec qui la capitulation avoit été concluë, & envoya chercher l'Evêque & les Seigneurs Moscovites. Ils parurent devant ce Prince, qu'ils saluérent à la mode de leurs païs, prosternés le visage contre terre; & on en confia la garde à Laurent Woine,

(1) Pour concilier cette date avec celles qui suivent, nous avons cru qu'il falloit lire: *III. Kal. VIIbr.* au lieu de *III. Kal. VIIIbr.*

Grand

Grand Trésorier de Lithuanie. Ensuite le Roi envoya un détachement de Hongrois & de Polonois, pour prendre possession de la forteresse; & il se disposoit, après avoir rendu à Dieu de solemnelles actions de graces, à y faire lui-même son entrée le lendemain; mais l'infection qui sortoit des cadavres dont elle étoit remplie l'en empêcha, & il fallut la nétoyer auparavant.

Heidenstein, qui nous a donné une rélation fort exacte de cette guerre, rapporte qu'on y trouva le cadavre de deux Allemans, que les ennemis avoient traités d'une maniére bien barbare. Les Moscovites les avoient mis d'abord jusqu'aux cuisses dans une chaudiére d'eau bouillante, & les avoient ainsi brûlés à petit feu. Ensuite leur ayant passé une corde dans les tendons des deux bras, ils leur avoient lié les mains derriére le dos; & dans cet état ils avoient déchiqueté en long, en forme de cuirasse, le ventre, & tout le reste du corps de ces malheureux.

Ce spectacle remplit de rage les vainqueurs, qui à cette vuë ne respiroient que la vengeance. Mais le Prince, persuadé que rien ne pouvoit le dispenser de tenir la parole royale qu'il avoit donnée, arrêta l'effet de leur ressentiment; ainsi il laissa la vie aux vaincus. Il leur donna même le choix, ou de passer à son service, ou de retourner en Moscovie. Il leur assigna pour cela deux endroits différens, où chacun devoit se rendre, selon le parti qu'il voudroit prendre; & permit aux uns & aux autres de disposer librement de leurs personnes & de leurs effets. Mais il se trouva peu de personnes dans la garnison qui passassent du côté des Polonois; & la plûpart choisirent de retourner dans leur patrie, & de continuer à servir leur Prince. Preuve bien marquée de leur attachement pour l'un & pour l'autre, puisqu'il n'y avoit personne parmi eux qui ne fût persuadé, que de repasser en Moscovie, c'étoit aller chercher la mort la plus cruelle. Cependant, soit que le Czar fût persuadé qu'ils ne s'étoient rendus que parce qu'ils ne pouvoient faire autrement, soit que l'adversité, en abaissant sa fierté, eût aussi adouci sa férocité naturelle, il ne leur fit aucun mauvais traitement. Seulement il les dispersa dans les garnisons voisines de Luki, de Zawolocze, d'Uswiata, & de Newel, afin de leur donner occasion d'effacer par leur

bravoure la honte d'avoir rendu Poloczko.

HENRI III. 1579.

Le roi de Pologne se fit en cette occasion beaucoup d'honneur parmi les Moscovites, par sa fidélité à garder sa parole, & par la douceur & la clémence dont il usa envers eux. Plus ces vertus étoient inconnuës à ces peuples, toûjours soûmis à un esclavage rigoureux, plus elles leur paroissoient admirables dans un Prince ennemi. Il ne se trouva pas à beaucoup près tant de richesses qu'on le croyoit dans la forteresse. Les troupes profitérent de presque tout ce qu'il y avoit, à l'exception d'une bibliothéque très-remplie de livres Grecs, traduits en Esclavon par Methodius & Constantin, si l'on en croit les annales de Russie. La plûpart étoient des ouvrages des Peres de l'Eglise Grecque. L'usage n'est point parmi eux, que leurs Prêtres fassent au peuple des instructions de leur propre invention. Ils se contentent de reciter quelque homélie des Péres Grecs traduite en langue vulgaire; soit que, comme ils sont fort ignorans, ils se défient de leurs propres lumiéres; soit qu'on leur ait prescrit ces bornes, de peur qu'emportés par la curiosité naturelle à l'esprit humain, en voulant trouver du nouveau, ils ne s'éloignassent de l'antiquité, & ne s'écartassent par conséquent de la vérité. On dit que c'est aussi pour empêcher que les prédicateurs, s'il leur étoit permis de faire des discours à leur fantaisie, ne prissent la liberté de parler contre le Prince & les Magistrats, désordre que le mauvais exemple n'a que trop autorisé parmi nous.

Après la prise de Poloczko, le Roi, qui pensoit à rétablir l'ordre dans la Province, commença par la Religion. Il y avoit dàns la forteresse une Eglise assez grande, bâtie de pierres de taille, & même magnifique pour le lieu. Elle étoit desservie par des Chrétiens du rit Grec, dont le droit étoit fondé sur une possession fort ancienne. Le Roi l'accorda à l'Evêque Russien du même Rit, qui tenoit auparavant son siége à Witepsk,& qui dès-lors prenoit le titre de cetteEglise.Un des principaux motifs qui l'y engagérent,fut que comme il avoit dessein de porter la guerre en Moscovie, loin de la Pologne, ce Prince éclairé, qui sçavoit combien la Religion a de force pour déterminer les esprits, appréhenda que l'attachement à leur Religion n'empêchât les Moscovites de se rendre à lui, s'ils pouvoient s'imaginer qu'il les forceroit à l'abandonner. Il

en fit bâtir une autre pour les Catholiques Romains, & lui assigna des revenus. Ce furent les Jésuites qu'il nomma pour la desservir. Ce Prince les protegoit fort ; & il espéroit que par le moyen de ces Péres, on pourroit reformer beaucoup d'abus qui s'étoient introduits parmi ces peuples mal instruits dans la croyance & dans les mœurs. Il avoit en vûë sur-tout d'arrêter la débauche des femmes, vice très-commun dans le païs, même parmi les habitans de la campagne. Ensuite il ordonna qu'on rasât les travaux qu'on avoit elevés pour le siége, qu'on comblât les tranchées, & qu'on réparât les fortifications de la place ; & il assigna certains revenus pour fournir à cette dépense. Ensuite il nomma des Commandans, & rétablit enfin un Palatinat à Poloczko, au lieu que quelque tems avant que cette ville fût prise par les Moscovites, elle n'étoit gouvernée, comme Kiovie, que par des Lieutenans pour le Roi.

Tel fut l'ordre que mit Batthory dans sa nouvelle conquête. Cependant à peine l'armée royale se vit en état de respirer un moment, sans avoir pour lors d'ennemis étrangers à combattre, qu'elle pensa tourner ses propres armes contr'elle-même. La discorde se mit entre les Hongrois & les Polonois. Ceux-ci se plaignoient que les autres n'avoient pour eux que du mépris ; & ils étoient sur le point d'en venir aux mains, lorsque le Roi, par une gratification qu'il leur fit, appaisa ce différend. Mais la division se mit parmi les chefs mêmes ; & cette affaire pouvoit avoir des suites beaucoup plus fâcheuses. Mieleczki général des troupes de Pologne, quoiqu'il fût intime ami de Radziwil, qui étoit à la tête de celles de Lithuanie, ne le voyoit plus de si bon œil depuis qu'il partageoit avec lui le commandement ; il avoit de même conçû une animosité secrette contre Zamoski, qui à son avis ne l'appuyoit pas assez dans l'exercice de sa charge ; enfin il n'avoit pas moins de jalousie contre Bekes ; & il ne voyoit qu'à regret cet étranger lui disputer la gloire que la dignité de Généralissime, qui lui avoit été confiée, sembloit devoir lui assûrer.

Bekes étoit né en Transylvanie, & avoit d'abord été élevé dans la maison d'un Seigneur de cette Province, nommé Petrovith. Dans la suite il devint si agréable à Jean Sigismond,

HENRI III. 1579.

Prince de Tranſilvanie, qu'étant mort ſans laiſſer d'enfans, il ne craignit pas de le nommer pour ſon ſucceſſeur. Cependant Batthory lui fut préféré par les Etats de la province ; & ce fut entr'eux l'origine d'une inimitié mortelle. Comme Bekes cherchoit à brouiller dans l'Etat, Batthory l'avoit dépouillé de quelques petites places qu'il poſſédoit. Bekes outré avoit eu recours à l'empereur Maximilien. Il avoit levé quelques troupes dans l'Empire, & s'étoit mis en tête de détrôner ſon rival. Mais ayant été battu, il avoit été obligé d'aller une ſeconde fois chercher un aſyle en Allemagne. Dans la ſuite voyant que Batthory avoit été élû roi de Pologne, & qu'il avoit mérité par ſa valeur de monter ſur un trône qui le mettoit au deſſus de tous ſes envieux, il mit bas toute jalouſie & toute animoſité ; & comme il connoiſſoit la grandeur d'ame de ce Prince, il le choiſit pour mettre en lui toute ſa confiance, & voulut ne tenir que de lui ſa grandeur & ſa fortune. Dans cette eſpérance il lui offrit ſes hommages & ſes ſervices ; & il ne fut pas trompé. Le roi de Pologne, qui connoiſſoit de ſon côté tout le mérite de Bekes, non ſeulement oublia tous les ſujets de mécontentement qu'il pouvoit lui avoir donnés ; mais après l'avoir reçû avec bonté, il le combla de biens & d'honneurs. Or c'eſt ce qui chagrinoit les Polonois.

Progrés des Polonois en Livonie.

Le Roi, qui ſentit que l'oiſiveté étoit la ſource de leurs remuemens, réſolut de les occuper pour les contenir dans le devoir. Ainſi il les commanda pour aller reprendre les forts bâtis aux environs de Poloczko, où les ennemis avoient encore garniſon. Mieleczki partit à la tête de l'infanterie Polonoiſe & Allemande pour aller aſſiéger Sokol. Martin Kurtz ſuivi d'un corps de Coſaques, & de Conſtantin Lucompzki, étoit en marche pour ſe rendre devant Turowla, lorſque la garniſon voyant l'incendie de Poloczko éteint, & conjecturant de-là que la forteresſe s'étoit renduë, abandonna la place ſans attendre l'ordre de ſes Officiers. Pour Suſa, on réſolut d'en remettre le ſiége à une autre occaſion. Cependant on conduiſit l'artillerie par la Duine juſqu'à Driſſa, place bâtie ſur la riviére qui porte ce nom, d'où elle fut tranſportée par terre devant Sokol. En même-tems les troupes commandées par Mieleczki paſſérent la riviviére de Driſſa ſur un pont que Nicolas Urovecz avoit fait jetter deſſus.

Cependant Jean Sbarazi Palatin de Braslaw passa la riviére à la tête d'une partie de la cavalerie, & alla se mettre en embuscade vers Pleskow, pour arrêter les courses du Czar de ce côté-là. Mais ce Prince se contenta de faire montre de son armée, composée de nations différentes, comme des peuples de Kazan & d'Astracan, qu'il avoit subjugués depuis peu. Il les cita toutes avec emphase les unes après les autres, chacune par leur nom. Du reste il ne se donna pas même la peine de former un camp; il dressa seulement des tentes, & toutes ses entreprises se bornérent là.

Drobrossolowski commandoit l'artillerie. Il fit tirer trois boulets rouges dans la place, seulement pour éprouver quels effets ils produiroient. Deux mirent le feu dans les endroits où ils donnérent, & furent éteints par les assiégés: mais le troisiéme, qui donna dans le pied du retranchement, n'ayant point été apperçû, ces murs, qui n'étoient bâtis que de sapin & de bois sec, parurent en feu en un instant. A cette vûë Mieleczki fit sonner la charge, comme s'il eût été prêt de donner un assaut à la place. Ce spectacle jetta la consternation parmi les Moscovites. Frappés seulement du danger present, & n'étant pas en état d'arrêter l'incendie, ils abandonnérent le fort avec précipitation, & sortirent de toutes parts. Seremet ayant pris le chemin de Pleskow avec une partie de la cavalerie, tomba dans l'embuscade que Sbarazi avoit tenduë: d'un autre côté Boritz de Seyn alla donner dans les Allemans. Ceux-ci, qui ne respiroient que la vengeance, & que le souvenir du traitement barbare que leurs camarades avoient éprouvé à Poloczko rendoit furieux, le massacrérent avec les Palatins André Paleczki, Michel Lyque, & Basile Crivoborski. Ceux qui étoient restés dans le fort demandoient quartier, lorsque les Allemans se jettérent sur eux l'épée à la main, & en firent un carnage horrible. A cette vûë la frayeur des Moscovites se tourna en desespoir; ils abatirent la herse, & massacrérent environ cinq cens Allemans qui étoient entrés dans le fort, avant que Rozdrazowski & Wierzeyski eussent pû enfoncer la porte pour venir à leur secours. Alors leurs camarades devenus encore plus furieux qu'auparavant, donnérent sur ces malheureux avec rage, & tuérent sans quartier tout ce qui se presenta devant eux. Plusieurs se

HENRI III. 1579.

jettérent au milieu des flâmes, où ils furent consumés. La fureur des vainqueurs s'étendit jusque sur les morts; comme la plûpart étoient fort gras, les vivandiéres Allemandes les ouvroient pour en tirer la graisse, & en faire un remede pour guerir les playes, ce qu'elles firent même au corps du général Seyn. Aussi le Czar ne manqua-t'il pas dans la suite d'en faire des reproches au roi de Pologne dans une lettre qu'il lui écrivit. On fit un grand butin dans cette place, & le soldat s'y enrichit; après quoi Mieleczki suivi de l'armée victorieuse revint trouver le Roi.

Ce Prince partit de Poloczko, & se rendit à Dzisna. Là il donna audience aux ambassadeurs d'Adolfe duc d'Holstein, & de Henri Grand Maître de l'Ordre Teutonique, qu'il renvoya attendre sa réponse à Vilna. A son avenement à la Couronne, Batthory avoit eu tant d'affaires, qu'il neparoissoit pas alors qu'elles lui permissent de se mettre en campagne assez à tems pour empêcher le Czar de se rendre absolument le maître de la Livonie. Dans ces circonstances Radziwil Palatin de Vilna, qui voyoit qu'on faisoit la guerre depuis tant d'années dans cette province, qu'elle coûtoit beaucoup à l'Etat, & qu'on n'en retiroit aucun fruit, avoit persuadé à Adolfe de demander au Roi, qu'il la lui cédât, à condition de la tenir de lui comme un fief de la Couronne, promettant de la défendre à ses frais contre tous les efforts du Moscovite. A l'exemple de Radziwil, Jean Chodkewitz, qui venoit de mourir, avoit donné le même conseil à Henri. Dans la suite Batthory examina leurs raisons dans la diéte de Varsovie; & leur ayant demandé, pour fournir aux frais de cette guerre, quelqu'argent à emprunter, qu'ils lui refusérent, il prit ce prétexte pour éluder leurs demandes.

Cependant ce Prince s'étant embarqué sur la Duine à Dzisna, descendit cette riviére, dont la navigation lui parut fort agréable, & vint à Drwka; de-là il prit sa route par terre, passa à Braslaw, & se rendit à Vilna en Lithuanie. Il y trouva André Caligaro Nonce du Pape, & beaucoup de Noblesse qui y étoit venuë pour le complimenter. Toute la ville sortit au devant de lui pour le féliciter de sa victoire; & on fit des priéres publiques pour demander à Dieu, que comme il avoit eu la bonté de les délivrer d'un grand fardeau par la

prise de Poloczko, il daignât encore achever d'assûrer leur tranquillité, en enlevant Kockenhaus à leurs ennemis.

D'un autre côté le Czar ayant appris la perte de Poloczko, & le carnage que les Polonois avoient fait de la garnison de Sokol, quitta Pleskow, & se retira dans le fond de la Moscovie. Avant son départ il écrivit aux troupes qui étoient dans Susa, commandées par Pierre fils de Théodore Palatin de Colicski, que puisque les ennemis s'étoient rendus maîtres de toutes les places voisines, & que par conséquent elles ne pouvoient plus être secouruës, elles prissent de bonne heure leurs mesures; que cependant elles eussent soin d'encloüer le canon auparavant, & d'enterrer les images avec les vases sacrés, de peur qu'ils ne fussent exposés à la profanation des barbares; car c'est le nom que ces Princes donnent à toutes les autres nations. Comme il avoit envoyé plusieurs exemplaires de cette lettre, il en tomba une copie entre les mains de Mieleczki. Ce général ne laissa pas échapper une si belle occasion. Il marcha aussitôt de ce côté là; & ayant sommé la garnison de se rendre, elle obéït, & lui livra la place avec tout le canon qui étoit dedans le 6. d'Octobre, après avoir stipulé qu'on lui laisseroit la vie sauve, & un habit à chaque soldat.

Après cela Mieleczki partagea son armée en trois corps & la mit en quartier d'hyver. Cependant il chargea Constantin duc d'Ostrog de faire des courses avec ses troupes dans le païs ennemi. Aussitôt le Duc, accompagné de Michel Wisnovecz, passa le Nieper, courut toute la Severie, & fit le dégât jusqu'aux portes de Starodub, & dans tous les environs. En même tems Philon Kmita, gouverneur d'Orsa, après avoir fait un grand butin, s'avança jusqu'à Smolensko, brûla deux mille villages; & ne laissa dans tout le païs que le sol qu'il ne pouvoit enlever.

Cependant le Roi, qui pensoit à se disposer à la guerre pour l'anné suivante, se trouvant à Braslaw le 27. de Septembre, avoit convoqué la diéte à Varsovie pour le 23. de Novembre suivant. Ce fut-là qu'il partagea entre les Seigneurs de sa Cour les charges & les emplois, vacans par la mort de Jean Chodkewitz; & parce que les Radziwils, qui étoient de Lithuanie, profitérent le plus de cette dépouille, ce fut un

HENRI III. 1579.

ſujet de mécontentement pour les Polonois, tant la jalouſie étoit encore forte entre ces deux Nations, quoique toutes deux ſoûmiſes au même empire. De Braſlaw, le Prince ſe rendit par Vilna à Grodno, où il prit pendant quelque tems le plaiſir de la chaſſe. Ce divertiſſement & la joye des derniers ſuccès furent un peu troublés par la mort de Gaſpard Bekes, dont je viens de parler, qui arriva dans ce tems-là. Il laiſſa une femme & deux fils encore fort jeunes, qu'il recommanda en mourant au Roi & à Zamoski.

Enfin on fit l'ouverture de la diéte, & comme le Roi apprit qu'on parloit beaucoup de lui de façon à lui faire une eſpéce de crime de bien des choſes, il aima mieux entreprendre de ſe juſtifier ſur ce qu'on trouvoit à reprendre dans ſa conduite, que de laiſſer fortifier ces bruits en les diſſimulant mal-à-propos. Il y avoit beaucoup de mécontens. Ceux dont les plus grandes libéralités du Roi n'étoient pas capables de remplir l'avidité; d'autres, qui parce qu'ils avoient donné leur voix à ſon élection, croyoient que c'étoit leur faire une injuſtice, que de ne pas les élever aux dignités de l'Etat; quelques-uns, qui trouvoient mauvais, qu'il n'y eût d'emplois que pour Mieleczki, Zamoski & les Radziwils; tous ces gens étoient de ce nombre, & comme ils vivoient dans un Etat, où chacun a la liberté de dire tout ce qu'il penſe, le Roi ne pouvoit dire un parole, ni faire aucune démarche, qu'ils n'interprétaſſent mal. Ainſi lorſque d'abord ce Prince paſſa à Leopol dans la Ruſſie, ils firent courir le bruit, qu'il étoit dégoûté de la Pologne, & qu'il emportoit avec lui le tréſor du roi Sigiſmond-Auguſte, dans le deſſein de ſe retirer en Tranſylvanie. Quand enſuite il marqua le rendez-vous des troupes à Suire, ils publiérent qu'il ne penſoit à rien moins qu'à faire la guerre; qu'en effet il en étoit incapable, & qu'il ne ſongeoit qu'à les amuſer, pour avoir un prétexte d'amaſſer de l'argent & de lever de nouveaux impôts. Ils allérent même plus loin. Ils ſondérent les ſentimens de la Reine, en lui faiſant entendre que ce Prince la mépriſoit à cauſe de ſon âge, qu'il penſoit à s'en faire ſéparer, & que c'étoit pour cela qu'il avoit député à Rome Pierre Volski évêque de Plosko. Ils ajoûtoient, qu'il n'avoit point du tout rempli les conditions qu'il avoit fait ſerment d'exécuter

lorſqu'il

lorſqu'il étoit monté ſur le trône ; qu'il donnoit tous les emplois à des étrangers, & qu'il n'avoit point obſervé les formalités preſcrites par les loix du Royaume, en recevant l'hommage du duc de Curlande. Au reſte toutes ces plaintes ne tendoient qu'à empêcher qu'on n'accordât aucun ſubſide au Roi, & à le mettre par-là hors d'état de continuer la guerre.

Zamoski jugea donc, qu'il étoit à propos de prévenir d'abord ces commencemens de troubles. Ainſi dès le premier jour qu'on traita du gouvernement dans la diéte, il fit un diſcours très-éloquent, où il repréſenta ſous un point de vûë magnifique les avantages qu'on avoit remportés ſur les ennemis dans la derniére campagne, & prouva par des raiſonnemens ſolides, la néceſſité de continuer cette guerre, avant que le Czar eût eu le tems de ſe reconnoître, & de réparer les pertes qu'il avoit faites. Enſuite il exhorta tous les membres de la diéte, à prendre hautement en main dans une circonſtance ſi délicate les intérêts de l'Etat ; en leur repreſentant, que s'ils tenoient cette conduite, ils trouveroient pour le preſent leur conſolation dans le témoignage de leur conſcience & dans les bienfaits d'un Roi libéral, & que la gloire en ſeroit le fruit dans la ſuite. Enfin il ajoûta que ſous un Prince auſſi juſte que celui qui les gouvernoit, les récompenſes n'étoient que pour le mérite & les vrais ſervices, & qu'il n'y avoit rien à eſpérer pour les mécontens & les broüillons. Tout le monde comprit, que Zamoski n'avoit parlé de la ſorte, que de concert avec le Roi. Ainſi ce diſcours fit qu'on fut plus retenu dans la ſuite, & on entendit moins murmurer.

Cependant ce Prince voulut encore ſe juſtifier lui-même au ſujet des plaintes qu'il ſçavoit qu'on avoit répanduës contre lui dans le public. Le tems avoit déja aſſez réfuté tout ce qu'on avoit oſé publier ſur ſon voyage à Leopol, ſur ſes deſſeins en aſſemblant l'armée à Suire, & ſur pluſieurs autres ſujets. On ſçavoit de même, qu'il avoit ſacrifié ſes propres revenus pour ſubvenir aux frais de cette guerre, & qu'il n'avoit point eu d'autres intérêts que ceux de l'Etat. Il s'arrêta donc principalement à montrer l'injuſtice de ceux qui l'accuſoient d'avoir diminué le pouvoir & l'autorité du

HENRI III. 1579.

Généraliſſime, & de n'avoir mis que des étrangers dans les emplois,parce qu'il vit bien que par-là on vouloit parler de ce qu'il avoit fait pour Bekes. Il repreſenta donc à la diéte : Que lorſqu'il avoit mis ce brave homme à la tête des troupes de Hongrie, il n'avoit point entendu par-là, qu'il pût rien entreprendre de ſon chef : Qu'au contraire ſon intention avoit toûjours été, qu'il fût ſoûmis au Général Polonois, & qu'il ne lui avoit donné cet emploi que pour ſervir à porter aux Hongrois les ordres du Généraliſſime : Qu'au reſte il avoit été néceſſaire pour cette guerre de ſe ſervir des troupes étrangéres, & ſur-tout de l'infanterie, parce que le Royaume qui pouvoit fournir une cavalerie des plus nombreuſes de tous les Etats de l'Europe, n'étoit pas également puiſſant en gens de pied : Qu'après avoir long-tems délibéré dans le Sénat ſur ce ſujet, tous les avis s'étoient enfin réünis à dire, que rien n'empêchoit qu'on n'implorât le ſecours des forces étrangéres : Qu'en effet il étoit du devoir d'un Prince ſage, de ne pas s'obſtiner à vouloir acheter au prix du ſang de ſes ſujets, ce qu'il pouvoit acquérir aux dépens des étrangers ; que c'étoit par-là que les plus grands Empires s'étoient formés, & que pluſieurs familles diſtinguées s'étoient établies dans le Royaume ; par exemple, la famille des Tarnow, une des plus illuſtres de la Pologne, dont les premiéres ſouches étoient étrangéres. Ces raiſons arrêtérent les murmures, & comme il n'y avoit perſonne qui oſât nier qu'on n'eût beſoin d'infanterie étrangére, on n'entendit plus de plaintes à ce ſujet. Ce Prince fit voir enſuite, qu'à l'égard du prince de Curlande, il ne s'étoit écarté en rien des loix du Royaume & des uſages reçus par ſes Prédéceſſeurs. Enfin il ſe juſtifia publiquement des bruits déſavantageux qu'on avoit fait courir au ſujet de la députation de l'évêque de Plosko, & en montra le peu de fondement. Ainſi tout d'une commune voix il fut arrêté, qu'on continueroit au Roi le ſubſide ordinaire. Seulement pour prévenir la preſcription, on ajoûta, qu'il ne feroit la guerre que par ſes Lieutenans. Mais ce Prince, dont le grand cœur s'indignoit des bornes qu'on lui preſcrivoit, prouva par bien des raiſons qu'il étoit à propos pour les intérêts de ſa gloire, qu'il ſe trouvât en perſonne à la tête des armées ; que ſa préſence y étoit même néceſſaire,

pour animer tant de Nations, arrêter les jalousies qui pouvoient naître entr'elles, & entretenir l'union parmi les Généraux qui les commandoient.

Sur la fin de la diéte on apprit la nouvelle de la prise de Niscerda, qui venoit d'être livrée aux Polonois par un païsan, nommé Cosson. C'étoit un homme, qui à une force extraordinaire joignoit un courage bien supérieur à sa naissance. Il avoit été d'abord transporté en Moscovie avec les autres habitans de Poloczko, lorsque le Czar s'étoit rendu maître de cette place. Dans la suite, on crut que le tems lui avoit fait oublier ses anciens Maîtres, & on lui permit de retourner dans son païs avec ses fils. Ainsi lorsqu'il apprit que le roi de Pologne avoit repris cette place, il songea à mériter par quelque service de rentrer sous les loix de son premier Souverain. Dans cette vûë, il persuada aux Cosaques de Poloczko d'aller attaquer Niscerda, les assûrant que la place n'étoit pas en état de faire résistance, parce qu'on n'en avoit pas encore achevé les fortifications, & qu'ils l'emporteroient aisément. L'événement justifia ses promesses. Cependant Cosson, qui ne laissoit pas de vivre au milieu des Moscovites, parce qu'ils n'imaginoient pas que l'arrivée des Cosaques fût son ouvrage, voulut aussi les engager à se rendre maîtres de la même façon de Zawolocze. Mais son intrigue ayant été découverte, le succès de cette nouvelle tentative fut différent, & il fut puni lui-même d'être resté trop long-tems au pouvoir des ennemis. Ils l'empallérent avec deux de ses fils à la vûë du fort.

Affaires de Portugal.

Telle étoit la face des affaires de l'Orient & du Nord. Cependant l'Occident n'étoit pas plus tranquille; & le sort de la couronne de Portugal, prête de passer dans une famille étrangére, tenoit en suspens l'Espagne, & toutes les Nations voisines.

Etats de Lisbonne.

L'ouverture des Etats se fit le premier jour d'Avril, & Henri s'y rendit en habit de Cardinal, portant le sceptre, accompagné du duc de Bragance & suivi d'un nombreux cortége. Le Roi prit place sur un trône qui lui avoit été préparé sous un dais. Ensuite le licentié Alfonse de Castelblanco ayant reçû ordre de sa Majesté de porter la parole aux Etats; il fit un discours, où il poussa la flaterie jusqu'à se

HENRI III. 1579.

rendre ridicule, & même jusqu'à l'impiété. Car après avoir déploré les malheurs passés, & fait l'éloge de la charité, de la justice & de la clémence du Prince, qu'il compara au Roi des Cieux, comme s'il se fût sacrifié lui-même pour le salut de son peuple, il osa mettre l'assemblée des Etats en parallele avec les Conciles généraux, & eut l'impudence d'assûrer, que par conséquent elle avoit la même infaillibilité. Il exposa ensuite le sujet qui les rassembloit, & il les exhorta à travailler de concert, suivant la coûtume de leurs ancêtres, à procurer le bien de l'Etat.

Les avis furent d'abord partagés. Quelques-uns pour prévenir les troubles, dont on étoit menacé, prétendoient qu'il falloit sans délai procéder incessamment à régler ce qui regardoit la succession à la Couronne. D'autres au contraire étoient d'avis qu'on n'allât pas si vîte dans une affaire de cette conséquence. Ils vouloient donc qu'on procédât par les régles du Droit, qu'on citât d'abord les Prétendans, qu'on écoûtât leurs raisons, qu'on examinât mûrement sur quoi ils fondoient leurs prétentions, & qu'on ne prononçât qu'après avoir observé toutes les formalités nécessaires. D'autres, qui voyoient bien qu'il faudroit beaucoup de tems pour instruire un procès de cette conséquence, & que cependant il pourroit arriver quelqu'accident au Roi, soûtenoient qu'il n'y avoit point de moyen plus sûr de pourvoir à la tranquillité de l'Etat, que de nommer dès-lors quelques personnes pour gouverner le Royaume, en cas que le Prince vînt à manquer. Enfin il y en avoit qui n'aimoient que le trouble, & qui pour cette raison auroient été ravis qu'on n'eût pris aucunes mesures ni aucun arrangement.

Entre ces différens avis, le Roi prit un milieu, ce fut de ne rien décider pour lors au sujet de son successeur, de citer les Prétendans à comparoître, & d'écouter leurs raisons, & cependant de nommer des Gouverneurs. Conformément à cette résolution, les Etats présentérent à S. M. le nom de quinze personnes, qu'ils croyoient capables de remplir cet emploi. De ce nombre le Roi en choisit cinq, dont les noms furent tenus secrets, & mis dans une cassette, dont la garde fut confiée au Magistrat de Lisbonne. On disputa longtems sur cette derniére formalité; mais enfin l'affirmative

l'emporta. Ensuite on nomma vingt-deux autres personnes, du nombre desquelles Henri en choisit onze, pour prononcer en dernier ressort du droit des Prétendans à la Couronne, au cas que le Roi vînt à mourir avant que cette affaire fût décidée.

Il n'y avoit rien de plus ridicule que cette précaution, puisqu'il est constant que l'autorité des loix expire à la mort de ceux qui les ont portées. On en avoit même un exemple remarquable dans ce qui étoit arrivé au Royaume de Castille, la reine Isabelle ayant fait certains réglemens, qu'elle vouloit être observés, même après sa mort; ils n'eurent cependant point après elle lieu dans ce Royaume, par le défaut d'autorité. Néanmoins le Roi obligea le duc de Bragance & tous les seigneurs du Royaume, le Clergé & les autres députés des Etats, de faire serment d'obéïr après sa mort aux Gouverneurs qu'il avoit nommés, & de reconnoître pour leur Maître légitime celui en faveur de qui prononceroient les Juges qu'il avoit choisis pour en décider. Dom Antoine prieur de Crato, de qui on vouloit exiger le même serment, voulut d'abord s'en défendre, & demanda une audience au Roi. Mais il ne put rien obtenir, & il fut contraint lui-même de jurer sur les saints Evangiles l'observation de tout ce que les autres avoient promis.

A cette occasion un député du tiers Etat, qui étoit absolument déclaré contre le parti de Philippe, se leva, & après s'être moqué hautement du serment de ces gens vendus à la faveur, qui pour ménager leurs intérêts particuliers, trahissoient lâchement l'honneur & la liberté de la patrie, il requit l'assemblée de se réünir avec lui, & de joindre leurs forces pour maintenir la gloire & les droits de l'Etat; ajoûtant avec la derniére insolence ce qui avoit déja été dit, que le peuple dont il étoit député fourniroit dans le besoin quinze mille hommes tout prêts à réprimer les entreprises des traîtres dont il parloit, & à porter le feu & le ravage jusque dans leurs maisons. Cette démarche, toute hardie qu'elle étoit, fut cependant dissimulée par les gens sages qui connoissant le génie du peuple, sçavoient qu'on devoit excuser ses violences, comme il n'y a nul fond à faire sur sa légéreté. On pensa aussi à marier le Roi, & on

HENRI III. 1579.

députa à Rome Edouard de Castelblanco, pour en demander la dispense à sa Sainteté. Henri lui-même consulta plusieurs fois les Médecins pour sçavoir, si à son âge & avec la santé qu'il avoit, il pouvoit espérer d'avoir des enfans; & ce vieillard après avoir passé toute sa vie dans le célibat, pensoit enfin à prendre une femme, pour empêcher la Couronne de tomber entre les mains d'un étranger.

Philippe informé de tout ce qui se passoit par les Emissaires qu'il avoit à la cour de Portugal, & sur-tout par Dom Christophle de Mora, alors son Ambassadeur auprès de cette Couronne, écrivit sur le champ à son Ambassadeur à Rome, de faire tous ses efforts pour empêcher le Pape d'accorder la dispense qu'on lui demandoit pour Henri. En même tems, il députa secrétement à ce Prince un Dominiquain, nommé Ferdinand de Castello, pour travailler à le détourner de la résolution où il étoit de se marier. Il avoit ordre pour l'en éloigner, de se servir principalement de cette raison, qui toute ridicule qu'elle étoit, lui paroissoit devoir faire impression sur ce Prince superstitieux; que comme l'hérésie étoit fort répanduë, s'il se marioit, lui qui étoit dans les ordres sacrés, il étoit à craindre que ceux qui cherchoient à séduire les peuples ne s'autorisassent de cet exemple. Mais ce Député ne fut pas aussi-bien reçu de Henri, que Philippe se l'étoit imaginé. Au contraire ce Prince congédia sur le champ le Dominiquain avec des marques de mécontentement, & cacha néanmoins le sujet de son voyage.

Droit des Prétendans à la couronne de Portugal.

Cependant les Prétendans à la Couronne ayant été cités, ils avoient déja comparu par leurs Ambassadeurs. Ceux du roi d'Espagne étoient Dom Pedre Gyron duc d'Offone, & les autres que j'ai déja nommés. Celui du duc de Savoye étoit Charle de la Rovere; & Ranuce Farnese, fils d'Alexandre Farnese duc de Parme, étoit representé par Ferdinand Farnese évêque de Parme, qui après avoir consulté cette affaire à Padouë aux Docteurs de cette célébre Université, avoit publié leur avis, qui lui paroissoit rendre le droit de son maître incontestable.

Pour ce qui est du duc de Savoye, il reconnoissoit à la vérité le droit de Philippe, comme sorti d'Isabelle, fille aînée du roi Emmanuel. Il demandoit seulement qu'au cas

que le roi d'Espagne vint à mourir avant le roi Henri leur oncle commun, on eût égard à la justice de ses prétentions. Du reste il se servoit des mêmes raisons que Philippe, pour exclure & le duc de Bragance, qui avoit épousé Catherine, fille d'Edouard frére de Henri, & le Prince de Parme, petit-fils d'Edouard, & sorti de Marie sa fille aînée. En effet en supposant que le droit de representation n'avoit point de lieu, comme ils s'efforçoient de le prouver par plusieurs raisons, ils prétendoient tous deux devoir l'emporter sur leurs concurrens, en qualité de plus proches parens mâles du Roi. D'un autre côté, la duchesse de Bragance & le duc de Parme insistoient sur le droit de representation dont le Duc se servoit ensuite contre Catherine elle-même sa tante, prétendant qu'il devoit lui être préferé, comme sorti de son aînée. Les Docteurs de l'Université de Conimbre, qui sçavoient que Henri favorisoit secrétement le droit du duc de Bragance, avoient écrit en faveur de ses prétentions, & ils publiérent une consultation dans laquelle ils travailloient par plusieurs raisonnemens à affoiblir d'abord le droit du roi d'Espagne, & du duc de Savoye, & ensuite celui du prince de Parme. Dom Antoine prieur de Crato ayant été cité comme les autres Prétendans, parut aussi sur les rangs. Mais comme tout le monde le reconnoissoit pour bâtard, & qu'on sçavoit qu'il étoit sorti à la vérité de Dom Louis ; mais qu'il n'étoit que le fruit du commerce qu'il avoit eu avec une femme qui n'avoit jamais été son épouse, il n'y avoit personne qui ne l'exclût de la succession.

Quoique la reine Catherine mére de nos Rois n'eût point été citée, elle ne laissa pas de comparoître aussi par Urbain de Saint-Gelais évêque de Comminges, bâtard de Louis de Saint-Gelais sieur de Lansac. Ce Prélat eut d'abord beaucoup de peine à obtenir de Henri de pouvoir intervenir au nom de la Reine. Enfin ce Prince lui permit de comparoître par procureur, pour prouver le droit de cette Princesse. Dans le fond, il paroissoit que Henri ne cherchoit qu'à éloigner tous les Prétendans en faveur du duc de Bragance, & qu'en même tems pour exclure le roi d'Espagne, il ne demandoit pas mieux, que de faciliter indifféremment à tous ceux qui se présentoient la liberté de proposer leurs prétentions.

HENRI III. 1579.

Catherine fondoit ſon droit ſur une généalogie qu'elle reprenoit de fort loin, comme je l'ai déja dit; car elle remontoit juſqu'à Robert fils d'Alfonſe III. & de Mathilde comteſſe de Boulogne, dont elle deſcendoit. Pour ce qui eſt des autres enfans qu'Alfonſe avoit eus de Beatrix de Guſman, du vivant de Mathilde, elle prétendoit qu'ils n'étoient pas légitimes. Par-là, non-ſeulement elle noirciſſoit la mémoire de tous les rois de Portugal ſucceſſeurs d'Alfonſe; mais elle ſembloit même conteſter à Henri ſon droit à la Couronne. Ainſi on avoit raiſon de demander, comme pluſieurs le faiſoient, où étoit la prudence de la Reine & de ſon Conſeil, d'envoyer une pareille ambaſſade? En effet pouvoit-elle eſpérer quelque faveur d'un Prince qu'elle outrageoit ſi ſenſiblement? Pouvoit-elle ſe promettre de remporter la victoire ſur tant de concurrens, qui fondoient tous leur droit ſur une origine qu'ils ne faiſoient pas remonter fort loin; & qui par conſéquent, ſi celui de la Reine eût été admis, devoient être d'abord exclus, ſans qu'il fût même néceſſaire de les entendre? Auſſi comme l'ambaſſadeur de France prévit que ces raiſons ne ſeroient pas trop bien reçuës, il préſenta des lettres du Roi adreſſées à la Chambre de Liſbonne, par leſquelles ce Prince offroit généreuſement ſes ſervices à tous les Etats du Royaume, & exhortoit fortement les Portugais à ne pas ſe laiſſer maîtriſer par ceux, qui ne vouloient faire uſage de leur puiſſance, que pour leur enlever leur liberté. Mais le roi de Portugal ne permit pas que ces lettres fuſſent renduës, ni qu'elles devinſſent publiques. Les Eſpagnols prétendent que ce fut par jalouſie, que le roi de France en agit ainſi; & Antoine d'Errera écrit, que ce Prince fit ſolliciter par ſes Ambaſſadeurs le Pape & les autres princes Chrétiens, même le Grand-Seigneur & le roi de Fez, d'interpoſer leur autorité pour empêcher que Philippe n'ajoûtât à ſa puiſſance qui étoit déja aſſez redoutable, un Etat ſi floriſſant.

Cependant Philippe prenoit d'ailleurs toutes ſes meſures. Auſſi-tôt après la mort de Dom Sebaſtien, il avoit envoyé à Maroc Dom Pedre Vanegas de Cordouë, pour faire alliance avec le nouveau Roi; & quoique la reine d'Angleterre, qui ſembloit prévoir dès-lors que le roi d'Eſpagne ne tarderoit pas à ſe déclarer ſon ennemi mortel, mît tout en uſage pour

pour engager Mulei Hamet à ne pas attendre que ce voisin si puissant eût appaisé les troubles qui déchiroient alors ses Etats, & se vît paisible en Espagne, pour tourner ensuite ses armes contre l'Afrique; elle ne put rien obtenir. André Gaspard Corse, dont j'ai déja parlé, sçut représenter si vivement au prince More qu'il n'étoit pas de ses intérêts d'attaquer de gayeté de cœur un Prince dont la puissance étoit si redoutable, tandis qu'il n'étoit pas encore lui-même bien affermi sur le trône auquel il venoit d'être appellé, qu'il le persuada.

HENRI III. 1579.

D'un autre côté les Espagnols grossissoient aux yeux des Portugais les sujets de mécontentement que cette nation pouvoit avoir reçus des François. Ils ne manquoient pas de parler de la prise du vaisseau de D. Pedre de Castelblanco, qui revenoit des Indes chargé de tant de pierreries, que plusieurs avoient reconnuës, disoient-ils, aux doigts de François I. lui-même Ils n'oublioient pas non plus, ni le vol fait sous Henri II. à D. François de Pereyra, alors ambassadeur d'Espagne à la cour de France, d'une partie considérable de pierreries, dont la Reine s'étoit emparée avec la derniére injustice, ni le sort malheureux des vaisseaux Portugais qui revenoient de l'isle de S. Thomé & du Bresil, surpris par les Protestans de France, ajoûtant qu'on n'avoit fait aucune justice de ces pirates, qu'on avoit vûs ensuite briller à la Cour, & que quelques plaintes que les Portugais eussent faites au Roi, ils n'avoient pû obtenir satisfaction de cet outrage. La cour d'Espagne inventoit tous les jours mille bruits pareils, faux ou vrai-semblables, qu'elle faisoit répandre ensuite par les Ministres qu'elle tenoit en Portugal, pour rendre les François odieux.

Philippe avoit joint aux Ambassadeurs qu'il avoit fait passer l'année précédente dans ce Royaume, deux célébres docteurs en Droit, Rodrigue Vasquez & Louis de Molina. Pour D. Juan de Silva, après avoir été sous le régne de D. Sébastien ambassadeur d'Espagne en cette Cour; après s'être trouvé en personne au combat même où ce Prince perdit malheureusement la vie; après y avoir reçu plusieurs blessures, & avoir été fait prisonnier par les Mores, il fut depuis relâché par Muley Hamet, qui vouloit par là faire sa cour au roi d'Espagne. Ce Prince le retint auprès de sa personne; ce

HENRI III. 1579.

qui donna, dit-on, beaucoup de jalousie à tous les Ministres de la cour d'Espagne, & entr'autres à D. Christophle de Mora, qui voyoit à regret qu'on fît honneur à un autre du succès d'une affaire qu'il avoit entamée. Ainsi de Mora, à la recommandation de la Cour, fut fait d'abord Chambellan du Roi, & député ensuite en Portugal dans le tems dont je parle, en qualité d'Ambassadeur.

Les habiles Politiques croient que la plus lourde faute que fit le roi D. Henri, dont le gouvernement avoit été d'ailleurs si pitoyable en tout le reste, fut de ne s'être pas réservé à lui seul le droit & l'autorité souveraine de se nommer un successeur ; d'en avoir fait au contraire un problême, dont il étoit permis de disputer sur les bancs ; enfin d'en avoir renvoyé la connoissance aux juges, qui seroient choisis par les Etats du Royaume, pour en décider. En effet il ne devoit pas ignorer que ce ne sont pas les opinions des Docteurs qui réglent le sort des Royaumes ; que la force les donne, & que c'est cette vertu-là seule, réglée sur des loix équitables, qui contribuë à les conserver. Mais que devoit-on attendre autre chose d'un vieillard élevé dans la mollesse, qui n'étoit pas né pour porter une couronne ? Doüé de toutes les vertus nécessaires pour faire un bon prêtre, il n'avoit aucunes de celles qui contribuent à former un grand Roi, toûjours guidé par les lumiéres d'autrui, & jamais capable de se conduire par son propre génie, & haïssant constamment tout ce qu'il avoit une fois haï ; sans avoir jamais eu, même depuis qu'il fut monté sur le trône, ni assez de grandeur d'ame pour perdre généreusement la mémoire, ni assez de force pour se venger dignement d'aucun outrage qu'il eût reçu. Aussi ne fut-il pas ménagé lui-même ; & comme on n'avoit pas pour sa personne moins de mépris que de haine, on ne craignit pas d'attaquer publiquement sa conduite. On l'accusoit de négliger le salut de l'Etat ; de vendre les charges ; de perdre le tems à des bagatelles ; & de n'être pas en état d'entendre les affaires qui méritoient son attention, ou de ne se pas soucier de s'y appliquer ; de n'avoir pas sçû se donner à lui-même un successeur, sans prendre conseil de personne que de l'autorité souveraine, dont il étoit revêtu ; & d'avoir exposé le Royaume à être déchiré par ses propres sujets, ou à se voir la proye de

l'étranger le plus puissant, en invitant lui-même tant de prétendans à la Couronne, à discuter leurs droits & leurs prétentions; enfin d'avoir mal pris son tems pour nommer des Gouverneurs; & d'avoir par là fait naître une infinité de partis, qui mettoient le trouble dans l'Etat.

Ces murmures éclatérent dans plusieurs écrits anonymes qui parurent dans le public. Le Roi lui-même en eut connoissance; & c'est ce qui l'engagea à presser vivement la conclusion d'une affaire, qui auparavant avançoit assez lentement. On le vit donc semblable à un Roi de théâtre dont la fortune fait son joüet, mettre sur la scene la grande dispute du droit des prétendans à la Couronne. Les ambassadeurs de Philippe joüoient le premier rôle dans cette comédie. Les procureurs du duc de Savoye, de Ranuce Farnese, & du duc de Bragance, y faisoient ensuite leur personnage; & ceux qui défendoient le droit de D. Antoine étoient les derniers de tous les acteurs. Ce Prince s'étoit rendu à Almada qui est de l'autre côté du Tage, à l'opposite de Lisbonne; mais Henri lui envoya ordre de se retirer à Crato, dans la crainte que, s'il s'approchoit de la Capitale, l'inimitié qui étoit entre lui & le duc de Bragance, n'y fît naître quelque mouvement. Le Roi ne l'aimoit point du tout, & il appréhendoit qu'il ne se fît quelque parti à la Cour, & sur-tout parmi le peuple, qui par aversion pour tous les Princes étrangers qui aspiroient à la Couronne, portoit hautement ses intérêts. Ainsi quoiqu'il eût été cité au nombre des autres prétendans, il ne put jamais obtenir du Roi la permission de se rendre à Lisbonne, pour défendre ses droits en personne.

On commença d'abord par examiner le droit de la Reine mere, qui, quoique fondé sur une prétention fort éloignée, excluoit cependant tous les autres. Pour le refuter, les ambassadeurs d'Espagne disoient: Que comme ce droit étoit prescrit depuis si longtems, cette Princesse avoit tort de vouloir le faire revivre, sur-tout, puisque de tant de comtes de Boulogne qui avoient succédé à Mathilde, il n'y en avoit pas eu un seul qui eût pensé à inquiéter la famille régnante sur ce sujet: Qu'en effet, à examiner le fond de cette affaire, on trouveroit certainement que Mathilde n'avoit point eu d'enfans d'Alfonse III. Que l'auteur qui avoit écrit que le jeune

HENRI III. 1579.

fils de Mathilde étoit enterré à Lisbonne dans l'église de S. Dominique, s'étoit trompé, & avoit induit en erreur tous ceux qui après lui avoient rapporté ce fait; que jamais cet enfant n'avoit existé, & que quand même on supposeroit sa naissance véritable, il paroissoit évidemment, & par l'âge & par le lieu où il étoit mort, qu'il n'avoit point laissé de postérité: Qu'on pouvoit prouver d'ailleurs, que Mathilde n'avoit jamais eu d'enfans du roi Alfonse, tant par le testament de cette Princesse, qui se trouvoit dans les archives publiques, & où elle ne fait aucune mention de ses enfans, que par la requête présentée à Urbain V. par les Etats de Portugal après la mort de Mathilde, par laquelle ils supplioient S. S. de lever l'interdit qu'elle avoit jetté sur le Royaume, & de déclarer les enfans qu'Alfonse avoit eus de la princesse Beatrix, héritiers légitimes de la Couronne; ce qu'ils n'auroient certainement pas demandé, si Mathilde eût laissé après elle quelques enfans: Qu'ainsi il s'ensuivoit de là, que ce Robert dont la Reine prétendoit tirer son origine, n'étoit pas fils de Mathilde, mais de la princesse Louise sa sœur.

Après avoir ainsi réfuté le droit de la Reine mére, il ne restoit plus qu'à détruire celui de D. Antoine, qui, s'il l'eût prouvé, excluoit pareillement celui de tous les autres prétendans. Henri obtint du Pape un Bref par lequel S. S. lui permettoit de connoître de cette affaire; démarche dont il se repentit dans la suite. D. Antoine produisit quatre témoins qui affirmoient qu'il y avoit eu un vrai mariage entre l'Infant D. Louis & la mére de ce Prince. Mais comme de ces quatre témoins, deux avoüérent qu'ils avoient été subornés par D. Antoine, & qu'il les avoit engagés à force d'argent & de promesses, à parler en sa faveur; & que les deux autres étoient récusables, puisque la sœur de la mére en étoit, & que son rapport même n'étoit pas conforme à celui du troisiéme témoin; comme d'ailleurs l'Infant D. Louis avoit reconnu D. Antoine pour son bâtard dans le testament qu'il avoit fait, Henri prononça enfin, & déclara que D. Antoine n'étoit pas légitime, lui défendant d'intenter jamais aucune action au sujet de son état, & de la validité de ce mariage prétendu, & se réservant d'ailleurs à punir selon les loix, & les faux témoins, & le Prince même qui les avoit subornés.

Cet arrêt n'empêcha cependant point encore les poursuites de D. Antoine. A la recommandation d'Alexandre Formento Nonce du Pape, qui favorisoit secretement son parti, il obtint de S. S. un nouveau Bref, par lequel elle révoquoit le premier, & ordonnoit au Roi, qu'elle supposoit avoir passé ses pouvoirs en prononçant sur cette affaire, d'envoyer à Rome toutes les piéces du procès. Henri fut piqué au vif de ce coup. Ce fut alors qu'il reconnut la faute qu'il avoit faite d'avoir eu recours à l'autorité du Pape, pour décider de ce fait, au lieu qu'il ne devoit se servir pour cela que du pouvoir que le trône lui donnoit à lui-même. Aussi lorsque ce nouveau Bref fut arrivé, & que ce Prince vit que le Pape ordonnoit à son Nonce & à George d'Almeyda archevêque de Lisbonne, de prendre de nouveau connoissance de cette affaire, il entra dans une si grande colere, que le Nonce eut beaucoup de peine à l'appaiser. En même tems il cita D. Antoine à comparoître devant lui comme criminel de leze-Majesté; & comme ce Prince s'en défendoit le plus honnêtement qu'il lui étoit possible; sur son refus Henri donna ordre sur le champ à Leonard de Castelblanco grand Prévôt du Royaume, de l'arrêter. Enfin voyant qu'on ne pouvoit s'en assûrer, il le condamna comme contumax, & porta contre lui de son autorité royale, & non pas comme délégué du Pape, un arrêt fulminant par lequel il le déclaroit rebelle, désobéissant, & perturbateur du repos public; le privoit de ses biens, charges, titres, & dignités, & le bannissoit du Royaume. D. Antoine céda au ressentiment de ce vieillard colére, pour ne pas se priver absolument par une seconde desobéïssance, du droit de poursuivre ses prétentions, & dans l'espérance que son absence ne serviroit qu'à augmenter l'affection que le peuple avoit déja pour lui.

La contestation ne rouloit donc plus qu'entre le roi d'Espagne, & les ducs de Savoie, de Parme, & de Bragance, qui à force de vouloir rendre douteux le droit de leurs concurrens, faisoient qu'on ne voyoit pas trop si le leur à eux-mêmes étoit trop bien établi. Cependant comme après toutes ces scénes on ne décidoit rien, les uns & les autres prirent le parti de dresser des justifications qu'ils envoyérent au Pape, & aux autres princes Chrétiens.

HENRI III. 1579.

Les Etats du Royaume, & ſur-tout les habitans de Liſbonne, profitérent de cette occaſion. Ils prétendirent que, puiſqu'il ne reſtoit plus aucun Prince de la famille royale, qui pût ſuccéder, & que le droit des prétendans étoit douteux, ils ſe trouvoient dans le cas, où de droit la Couronne devient élective; & que par conſéquent c'étoit à eux qu'il appartenoit de ſe choiſir un maître. Ils ajoûtoient que c'étoit ainſi qu'autrefois, lorſqu'à la mort de Ferdinand le trône ſe trouva vacant faute d'héritiers légitimes, on vit la Couronne paſſer ſur la tête de Jean le Bâtard, qui fut élu par les Etats généraux du Royaume, & qui étoit la ſouche de la famille régnante. Mais les Eſpagnols répondoient que l'élection n'a point de lieu tant qu'il reſte des héritiers légitimes; que quand même on leur accorderoit que l'incertitude du droit des parties rendît la ſucceſſion vacante, il ne s'enſuivroit cependant pas que le droit de nommer un Roi leur appartînt; que ce n'étoient pas les Portugais qui avoient fondé les premiers le royaume de Portugal; que c'étoit un démembrement de la Galice, que les rois d'Eſpagne avoient fait en faveur du comte Henri, & que ſes ſucceſſeurs avoient depuis aggrandi par leurs conquêtes; qu'ainſi, au cas qu'on voulût ſoûtenir que le trône étoit vacant, il étoit juſte que le royaume de Portugal revînt à celui de Leon, eu égard à ſon origine; & qu'il y fût réüni, comme un membre qu'on en avoit autrefois ſéparé.

Tel fut le premier acte de cette comédie qui fut joüé aſſez paſſablement. La ſuite fut plus ſérieuſe. Philippe qui avoit réſolu de ſoûtenir ſes pretentions par les voies de fait, & qui comptoit beaucoup plus ſur ſa puiſſance, que ſur la juſtice de ſa cauſe, & ſur toutes les déciſions des docteurs, crut enfin en avoir aſſez fait pour ménager ſa gloire & pour ſauver ſa réputation. Perſuadé qu'il s'étoit aſſez prêté à la ſcene ridicule que D. Henri avoit voulu joüer, il envoya ordre à ſes Ambaſſadeurs de lui demander audience; & le duc d'Oſſone portant la parole pour tous les autres, il le pria, puiſque le droit de ſon maître étoit ſi clair que ni S. M. ni perſonne ne pouvoit plus en douter, de ne pas tarder plus longtems à le déclarer ſon ſucceſſeur, & d'obliger tous les Ordres du Royaume à lui prêter ſerment de fidélité. Il ajoûta: Que

cette réünion alloit faire le bonheur du Portugal ; que comme il faisoit partie de l'Espagne, il ne convenoit à aucun Prince, si bien qu'à celui qui portoit le titre de monarque de ce grand Royaume : Que Philippe étoit Espagnol de naissance, & par sa mére Portugais d'origine ; qu'il avoit épousé outre cela une princesse Portugaise ; en sorte qu'il étoit probable qu'il n'y avoit aucun de ces concurrens, dont les prétentions n'étoient fondées que sur de foibles raisonnemens tirés de leur droit à la succession, qui dût avoir à cœur plus que lui le bien de cet Etat : Qu'autrefois l'Infant Michel sorti du roi Emmanuel & d'Isabelle fille de Ferdinand d'Arragon & d'Isabelle de Castille, au défaut d'enfans mâles, avoit été élevé dans l'espérance de succéder un jour à tant d'Etats ; & que dès-lors les Espagnols s'étoient attachés à lui, & l'avoient respecté comme l'héritier présomptif du Roi & de la Reine ses ayeux : Qu'aujourd'hui, par un sort contraire, Philippe né d'une mére Portugaise, étant appellé de Dieu à porter la couronne de Portugal dont il étoit l'héritier légitime, la nation ne devoit pas à son tour en recevoir aucun mécontentement : Que le soin principal de tout prince Chrétien, & sur-tout de S. M. qui dès sa plus tendre jeunesse avoit été élevée dans les exercices de piété, devoit être de rapporter toutes ses vûës, tous ses vœux, & ses desseins à la plus grande gloire de Dieu, comme au seul but où devoient tendre tous ses desirs : Qu'il étoit constant que la Chrétienté retireroit beaucoup d'avantages de la réünion du Portugal avec l'Espagne ; qu'elle faciliteroit à ces deux Royaumes, dont les forces seroient réünies, l'entrée des Indes Orientales & Occidentales, aussi bien que la conquête de l'Afrique, dont ils occuperoient toute la côte, par tant de forts que les Espagnols & les Portugais y avoient autrefois élevés séparément, & qui par là deviendroient communs aux deux nations ; qu'ils pourroient alors mieux que jamais porter le nom de J. C. dans ces provinces éloignées, livrées aux ténébres de l'erreur ; repousser avec vigueur les efforts des Infidéles ; arrêter leurs courses, non seulement sur l'Océan, mais même dans la Méditerranée ; & portant la guerre jusque dans l'Asie, aller renverser l'empire des Turcs, qui à tous momens menaçoient d'envahir l'Europe. Le Duc promit

HENRI III. 1579.

ensuite au nom de son maître, au cas qu'on voulût prendre les voies de la douceur, & le déclarer héritier présomptif de la Couronne sans l'obliger d'en venir aux armes, que ce Prince n'entreprendroit rien de contraire aux libertés, immunités, & priviléges du Royaume, & de confirmer au contraire la nation dans tous ses droits; ajoûtant que Philippe n'auroit garde d'en user de la sorte, & ne le pourroit pas même, si on le forçoit de se servir des voies de fait. Il finit en suppliant instamment S. M. de faire attention aux intérêts de la Religion, de l'Etat, & de la Patrie; de ne pas se regarder comme un juge établi pour décider entre des parties étrangéres; mais comme un pére qui veut régler lui-même le partage de ses enfans; & en cette qualité, de donner à Philippe comme à l'aîné de ses fils, l'assûrance d'un Royaume qui devoit lui revenir de droit, dès que le ciel auroit disposé des jours de S. M.

Préparatifs du roi d'Espagne pour porter la guerre en Portugal.

Après ce compliment qu'on pouvoit regarder comme une honnête déclaration de guerre, Philippe se disposa réellement à faire tous les préparatifs nécessaires pour cela. Il écrivit à Inigo Lopez de Mendoça marquis de Mondejar, viceroi de Naples, & à Marc Antoine Colonne viceroi de Sicile, de faire embarquer incessamment toutes les vieilles troupes qui étoient en Italie, avec toutes les provisions nécessaires, & de les envoyer sur les côtes de l'Andalousie. Il envoya ordre aussi au marquis d'Ayamonte gouverneur du Milanez, de faire filer vers Genes toutes les troupes qu'il avoit. En même tems il pria Pierre de Medicis, frére de François de Medicis Grand-Duc de Toscane, de lui lever en Italie neuf mille hommes de pied, dont on donna le commandement à Prosper Colonne, Vincent Caraffe, & Charle Spinelli. Jerôme comte de Lodron reçut ordre de même de lever six mille Lansquenets en Allemagne. Ensuite il commanda un certain nombre d'Officiers pour aller par différens chemins reconnoître toutes les avenuës, par où l'on pouvoit entrer en Portugal; les villes, places, forts, par où l'on seroit obligé de passer; leur situation, la qualité du climat, les endroits propres pour le transport des vivres, ou pour faire des campemens, afin d'en informer ensuite S. M. Ceux sur qui il jetta les yeux pour cela, furent François de Valencia, Alfonse de

Vargas, Pierre Bermudes de Santis, & Jean-Baptiste Antonelli, fameux pour les fortifications. Outre cela il manda à D. François d'Alaba, grand maître de l'Artillerie, de se rendre à Séville, & d'y faire sa charge. Les Gouverneurs des places frontiéres eurent ordre de faire des magasins pour plusieurs mois; & Gabriel Nunno, D. Louis Enriquez, D. François de Valentia, D. Pedre d'Ayala, D. Martin d'Argote, Martin Moreno, & Rodrigue Zapata de Leon levérent en Castille chacun un régiment. Enfin Philippe mettoit tout en œuvre pour ne pas tomber dans la même faute qu'il avoit faite dans la guerre de Grenade, & à la prise de la Goulette; c'est-à-dire, pour ne pas se laisser prévenir; & il aimoit mieux, quoi qu'il pût lui en coûter, se mettre en état de faire tête à quelque évenement que ce fût, que de manquer par épargne la plus belle occasion qui pût se presenter de tout son régne.

Cependant il n'ignoroit pas que sa trop grande puissance donnoit de l'ombrage à toutes les Couronnes étrangéres, & qu'elles ne le verroient point sans jalousie ajoûter ce nouveau Royaume dont il se flatoit par avance, à tant d'Etats qu'il possédoit déja. Aussi cherchoit-il des prétextes pour cacher le vrai motif de ces grands préparatifs. Il avoit fait publier qu'il étoit en très-bonne intelligence avec le Cherif Mulei Hamet; que leur dessein étoit d'unir leurs forces pour attaquer Alger de concert; & que pour l'intérêt public ils avoient résolu d'enlever cette place au Turc, afin d'assûrer la tranquillité des côtes d'Espagne & de Barbarie. Ce Prince faisoit sur-tout répandre avec grand soin ce bruit en Italie; & S. S. ayant demandé plusieurs fois à l'ambassadeur d'Espagne pourquoi S. M. C. faisoit tant de préparatifs, ce Ministre lui avoit toûjours répondu, que c'étoit pour chasser les Turcs de l'Afrique.

Mais après le discours du duc d'Ossone Henri ne pouvoit se dissimuler le dessein de tous ces préparatifs. Ce Prince étoit extrémement animé contre D. Antoine pour les raisons que j'ai déja rapportées. Il penchoit au contraire beaucoup pour Catherine duchesse de Bragance. Mais comme il la voyoit hors d'état de faire tête à Philippe, il commença à s'ébranler. Au reste ce ne fut point, dit-on, à ses Ambassadeurs, que

HENRI III. 1579.

le roi d'Eſpagne fut redevable de ce changement ; & on aſſûre qu'il n'y eut que le Jeſuite Leon Enriquez, confeſſeur de Henri, qui lui rendit ce ſervice. Ce pére, en lui répetant ſouvent qu'il alloit s'ouvrir le Royaume des Cieux, en déclarant Philippe ſon ſucceſſeur pour la gloire de l'Egliſe Romaine ; & lui repreſentant vivement d'un autre côté tout ce qu'il avoit à craindre, s'il refuſoit de ſe rendre aux priéres d'un auſſi puiſſant Prince, qui lui étoit d'ailleurs allié de ſi près, frappa l'eſprit de ce vieillard également ſuperſtitieux & timide, & le détacha peu à peu des intérêts de la ducheſſe de Bragance pour laquelle il étoit d'abord tout-à-fait porté.

Cependant comme il étoit encore en balance, & qu'il n'avoit pas abſolument pris ſon parti ; il ne voulut pas qu'on pût croire qu'il eût été forcé à la démarche qu'on travailloit à obtenir de lui ; & il réſolut de montrer du moins encore pendant quelques jours qu'il étoit le maître. Ainſi ſous prétexte que D. Antoine intriguoit contre lui, & penſoit à troubler le repos de l'Etat, il fit changer la garde du Palais, ne ſe fiant pas aux troupes que ceux de Liſbonne lui avoient offertes, parce qu'ils favoriſoient le parti de ce Prince, & que par-là ils lui étoient ſuſpects. Enfin ſollicité par le duc d'Oſſone & D. Chriſtophle de Mora, qui le preſſoient de déclarer Philippe ſon ſucceſſeur, il céda à leurs inſtances. Mais il étoit fort embarraſſé comment réparer la faute qu'il avoit faite, de renvoyer à un autre tribunal que le ſien la déciſion d'une affaire, qui ne devoit dépendre que de lui ſeul. Ainſi pour éviter un ſoulévement de la part du peuple, il voulut que le traité qu'il fit avec les ambaſſadeurs d'Eſpagne demeurât ſecret. Il y ſtipula qu'il y auroit certains offices de la Couronne, qui ne pourroient être remplis que par des Portugais naturels ; & comme la peſte commençoit à ſe faire ſentir à Liſbonne, il demanda du tems pour aſſembler les Etats à Almerin, afin d'y rendre publique la déclaration qu'il vouloit faire.

Le traité fut auſſitôt porté à Madrid, & Philippe en parut aſſez content. Cependant il ne pouvoit approuver la réſolution de Henri, de ne vouloir le déclarer ſon ſucceſſeur que dans une aſſemblée des Etats. Ce Prince connoiſſoit l'averſion que la nation Portugaiſe avoit pour lui. Ainſi il prétendoit

qu'il étoit inutile de demander ſon conſentement, que celui du Roi ſeul ſuffiſoit; ou que s'il y avoit encore outre cela quelque choſe à déſirer, la derniere aſſemblée des Etats y avoit pourvû; qu'ainſi c'étoit à Henri à faire uſage de ſon autorité, & du droit qu'il avoit. Les ambaſſadeurs d'Eſpagne étoient continuellement aux oreilles de Henri à lui répeter ces raiſons. Mais ce vieillard inquiet n'étoit pas en état de les entendre. Il perſiſta dans ſa réſolution, & convoqua les Etats à Almerin, perſuadé qu'en prenant chacun des députés en particulier il viendroit à bout de les engager à approuver ſes intentions. En même-tems le Pape ordonna à Philippe Sega ſon Nonce à la cour d'Eſpagne, de déclarer à Philippe, que quoique S. S. fût perſuadée que les grands préparatifs qu'il faiſoit étoient deſtinés à porter la guerre en Afrique; cependant elle prévoyoit que la conteſtation qui s'étoit élevée au ſujet de la ſucceſſion à la couronne de Portugal, pourroit faire naître quelques brouilleries; qu'ainſi elle avoit cru qu'il étoit de ſon devoir d'intervenir dans cette affaire, & qu'elle prioit S. M. C. de remettre ce differend à ſa déciſion. Le roi d'Eſpagne, par le conſeil de D. Juan de Silva, parut d'abord prendre fort bien les ſoins que le Pape ſe donnoit. Il amuſa le Nonce par différentes remiſes juſqu'à ce qu'il eût conclu avec Henri. Mais lorſque l'affaire fut terminée, il leva le maſque, & il déclara que ſon droit étant auſſi manifeſte, & Henri appuyant ſi clairement la juſtice de ſes prétentions, il ne croyoit pas qu'il fût néceſſaire que S. S. ſe donnât la peine de s'inquiéter de cette affaire; qu'au reſte il lui étoit obligé de ſes ſoins, & qu'il étoit très-diſpoſé à implorer ſon ſecours, au cas qu'il arrivât quelque incident qui méritât qu'on eût recours à ſon autorité.

Philippe, qui ne vouloit point que les Princes étrangers entraſſent dans ce différend, n'étoit pas bien aiſe non plus que le Pape ſe mêlât de ſes prétentions. Ce ſage Prince étoit perſuadé, que d'accepter dans cette occaſion la médiation de S. S. c'étoit non ſeulement rendre douteuſe dans les circonſtances la juſtice de ſes prétentions, mais même donner atteinte pour la ſuite à l'autorité royale, & reconnoître en quelque ſorte le Pape pour le juge & l'arbitre des têtes couronnées. Ainſi comme il étoit ſûr de la déciſion de Henri, &

HENRI III. préparé à tout événement, il se reposoit sur ses forces, & attendoit tranquillement le succès des Etats, qu'il n'avoit pû empêcher.

1579. Cependant ceux qu'on avoit commandés pour aller reconnoître le païs étoient de retour. Bermudes de Santis, qui étoit entré en Portugal par la Galice, assûroit qu'on pouvoit aisément faire passer un armée jusqu'à Lisbonne par Ciudad Rodrigo. De Vargas, qui avoit pris un chemin tout opposé, étoit d'avis que l'armée prît sa marche le long du Tage, & entrât par (1) Badajoz. Valentia rapporta que depuis Ayamonte le chemin étoit aisé jusqu'à Lisbonne, en prenant par les Algarves. Il ajoûta que la flote pourroit cependant remonter la Guadiana jusqu'à (2) Mertola, & qu'ainsi l'armée navale qui porteroit les provisions, ne seroit jamais éloignée de celle de terre que de neuf lieuës. Enfin Antonelli conseilla de prendre par Badajoz, & de marcher de-là à Setubal, autrefois appellée Cetobrige, assûrant que la route étoit aisée, & sur-tout très-commode pour les voitures & pour l'artillerie. D'autres vouloient qu'on fît entrer une armée par la Galice. Enfin comme les avis étoient partagés, on résolut qu'Antonelli iroit visiter toute la frontiere, & depuis la Galice jusqu'à Ayamonte, pour voir s'il y découvriroit quelqu'avenuë par où on pût entrer sûrement en Portugal.

Sur ces entrefaites il arriva un incident qui fit connoître le nom des Gouverneurs nommés par Henri, qu'on avoit jusques alors tenu si secret. Ce Prince ayant fait un voyage à Almerin sur la fin de Novembre, il y tomba malade ; & dans une foiblesse qui lui prit, on crut si bien qu'il n'en reviendroit point, qu'on envoya sur le champ chercher la cassette qui avoit été mise en dépôt dans la cathédrale de Lisbonne. On l'ouvrit, & on trouva que ceux qui avoient été choisis pour Gouverneurs pendant l'interrégne, étoient George d'Almeyda archevêque de Lisbonne, D. François de Saa Camarero Mayor, D. Juan Tello, D. Juan de Mascarennas, & D. Diegue Lopez de Sosa, Président du conseil de Justice. On les obligea aussitôt de faire serment de gouverner l'Etat conformément aux

(1) C'est l'ancienne *Pax Augusta.*

(2) On prétend, dit M. de Thou, que cette ville est l'ancienne *Julia Myrtilini.*

intentions du Roi. Cependant dès que ce Prince fut revenu à lui, comme il étoit résolu de nommer Philippe pour son successeur, il fit partir pour Villaviciosa Paul Alfonse, avec ordre de dire de sa part à la duchesse de Bragance, que comme il avoit trouvé que le droit de Philippe à la Couronne étoit le mieux fondé, il avoit résolu de le déclarer son successeur; qu'il l'en avertissoit, afin que là-dessus elle prît ses mesures, & s'accommodât de bonne heure avec ce Prince.

Cependant le terme marqué pour la tenuë des Etats approchoit; & les sentimens étoient fort partagés au sujet d'un successeur. D. Antoine avoit ses partisans. On étoit touché de le voir devenu la victime de la mauvaise humeur de son oncle. Après tout il étoit le seul rejetton qui restât de la famille Royale; & quoiqu'il ne fût pas légitimé, c'étoit cependant une raison de l'élever sur le trône, afin d'empêcher que la Couronne ne passât à des étrangers. Il avoit pour lui, disoit-on, tout le Clergé & tout le peuple; & il n'y avoit que l'espérance ou la crainte qui portassent la Noblesse à s'opposer à ses prétentions. Ainsi pour l'engager à prendre son parti, il n'y avoit qu'à lui ôter ces deux motifs. Or il seroit aisé d'en venir à bout, si on étoit bien uni; & pour cela, ajoûtoit-on, il falloit seulement faire épouser à D. Antoine la fille de la duchesse de Bragance. Par-là on satisferoit également ces deux prétendans, & on mettroit à couvert la gloire du nom Portugais, en assûrant la tranquillité publique. Mais les gens sages raisonnoient autrement. Comme ils ne mesuroient le droit des prétendans que sur le plus ou le moins de puissance qu'ils avoient, ils étoient plus portés pour Philippe. La Noblesse sur-tout, qui dans une révolution étoit la plus exposée, parce qu'elle avoit des biens & des charges à perdre, inquiéte de l'événement, étoit absolument déclarée pour lui. Enfin on disputoit beaucoup pour & contre; & comme dans les conversations particuliéres il se tenoit à ce sujet des discours qu'il n'auroit pas toûjours été sûr de communiquer de vive voix à tout le monde, on faisoit part au public de ses sentimens par des libelles anonymes.

Outre leur droit, les Espagnols representoient les grands avantages que l'univers Chrétien, & la nation Portugaise en particulier, retireroient de la réünion du Portugal avec

HENRI III. 1579.

l'Espagne. Au contraire ils grossissoient le danger qu'il y auroit pour elle à s'y opposer. Car qui pourroit, disoient-ils, résister à l'Espagne, qui ne prenoit les armes que pour mettre la France dans les fers, triompher de l'Empire, battre le Turc, délivrer Malte des efforts impuissans des infidéles, & dissiper ses ennemis; & cela dans le tems qu'elle étoit épuisée par la guerre qu'elle soûtenoit depuis si long-tems en Flandre? Comment donc, ajoûtoient-ils, le Portugal oseroit-il penser qu'il fût en état de lui faire tête? Mais quand même il pourroit en concevoir le dessein, quel en seroit le succès? Les petits rois des Indes profiteroient cependant de cette occasion pour rentrer en possession des côtes de leurs Etats dont les Chrétiens s'étoient rendus maîtres; les Mores leur enleveroient les places qu'ils avoient en Barbarie; les François & les Anglois s'empareroient des isles; & l'on verroit cet Etat si florissant devenu malheureusement la proie de toutes les Nations, qui s'en approprieroient quelque lambeau, à la honte du nom Chrétien, & au grand dommage de toute la Chrétienté. Outre cela ils ne manquoient pas, selon leur coûtume, de dire beaucoup de mal des François; car jamais les Espagnols n'ont perdu la moindre occasion de nous maltraiter.

On répondoit cependant à ces écrits par des libelles contraires. On faisoit voir qu'après tout les Espagnols n'étoient pas si terribles; qu'ils étoient puissans au dehors; qu'ils entretenoient des garnisons nombreuses; mais que chez-eux ils n'étoient pas si à craindre, que la stérilité du païs ne leur permettoit pas d'y entretenir une armée, & qu'il leur étoit impossible de la mettre aisément en marche, à cause des chemins impraticables dont ce Royaume étoit rempli, qu'on en avoit une preuve bien remarquable dans la derniére guerre de Grenade, qu'elle avoit duré trois ans, quoique les Espagnols, appuyés de toutes les forces étrangéres, qu'ils avoient appellées à leur secours, n'eussent qu'une poignée d'ennemis à combattre, & qu'au bout de ce tems-là même elle n'avoit pû être terminée que par le moyen des traîtres qu'ils avoient subornés pour se défaire de leurs chefs. Que Philippe faisoit montre de ses forces comme d'un épouvantail; mais que s'il falloit en venir à l'éxécution, ce Prince étoit trop sage pour ne pas faire attention à ce qu'il auroit à craindre, tandis

qu'outre la guerre de Flandre il auroit encore celle-ci ſur les bras, tant du côté des Mores, que de la France, de l'Angleterre, & même de l'Italie, qui au bruit de ces mouvemens ne manqueroit peut-être pas de ſe révolter. 1579.

Voilà ce qui ſe publioit de part & d'autre; & ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que dans cette diverſité de ſentimens, les uns & les autres ſembloient prendre un parti tout oppoſé à leurs intérêts. En effet par la réünion des deux Royaumes il paroiſſoit que la Nobleſſe ne pouvoit manquer de perdre cette ancienne ſplendeur que lui donnoient les charges qu'elle rempliſſoit, & d'être confonduë avec la multitude. Cependant l'incertitude du ſuccès la faiſoit pencher du côté de Philippe. Le peuple au contraire, & le Clergé, qui eſt en grande partie compoſé du peuple, malgré tous les avantages conſidérables qui devoient ſûrement leur revenir de ce changement, aveuglés par l'averſion qu'ils avoient mal-à-propos pour une domination étrangére, s'obſtinoient malheureuſement à ſoûtenir le parti de D. Antoine.

Philippe cependant, qui ſçavoit qu'il n'avoit affaire qu'à un clerc, car c'eſt le nom que D. Juan de Silva donnoit ordinairement au roi Henri, à un peuple dont la langue étoit plus à craindre que tout le reſte, & à un Royaume ſans places fortes, ſans préparatifs de guerre, & preſque ſans argent depuis la malheureuſe expédition d'Afrique, preſſoit par ſes Ambaſſadeurs l'exécution de la promeſſe ſecrete que Henri leur avoit faite. S'il l'obtenoit, il avoit ce qu'il ſouhaitoit. Au contraire, au cas qu'on lui refuſât, c'étoit pour lui un prétexte légitime pour commencer une guerre à laquelle il s'étoit ſi bien préparé.

Nous ſommes enfin arrivés à l'année 1580. époque bien mémorable par les grands événemens dont elle fut marquée, mais ſur-tout bien fatale au Portugal, non ſeulement à cauſe de la guerre funeſte dont il fut le théatre; mais encore à cauſe de la peſte, qui fit ſentir ſes ravages principalement à Liſbonne. On en mouroit auſſitôt que l'on en étoit attaqué, ſans qu'on eût d'abord aucun remède certain pour oppoſer à la contagion. Enfin on employa les lénitifs avec ſuccès; & pluſieurs perſonnes ſe trouvérent très-bien de s'être ſervies de la corne de Licorne, & de la pierre de Bezoard. On ne voyoit 1580.

HENRI III. 1580.

dans la ville que des cadavres ; & les cimetiéres en étoient si remplis, qu'on étoit obligé d'aller les enterrer dans la campagne. Cependant la négligence des Magistrats étoit extrême. Quoique la ville soit d'elle-même fort mal propre, ils n'avoient soin, ni de faire nétoyer les ruës, ni de marquer les maisons suspectes, ou de faire vuider celles qu'on sçavoit être déja inféctées. Cette capitale devint deserte, & il n'y eut que les pauvres & la plus vile populace qui y restérent. Enfin la contagion, qui avoit commencé dans le printems, & qui pendant tout l'été avoit été très-violente, commença vers l'automne à devenir moins redoutable.

La ville de Lisbonne avoit nommé pour ses députés aux Etats D. Emmanuel de Portugal, & D. Diegue de Saleña. Mais Henri défendit qu'ils y parussent. Il les traita au contraire comme des séditieux, & déclara qu'ils étoient indignes de posséder jamais aucunes charges. Ainsi on nomma en leur place Febo Muñiz, & D. Emmanuel de Sosa Pacheco. Saleña s'étoit attiré la haine du Roi par un seul mot. Comme il demandoit à ce Prince pourquoi il avoit terminé l'affaire de la succession à la Couronne, sans consulter le peuple auparavant, Henri lui ayant répondu que cela passoit la portée du peuple : » Pourquoi donc, répliqua fiérement Saleña, n'en jugiez-» vous pas ainsi lorsqu'il vous éleva sur le trône ? « Or c'étoit cette repartie, non seulement libre, mais même insolente, qui avoit piqué Henri. Du reste ce Prince se défioit en général de toute la maison de Portugal. L'origine de ses soupçons venoit de Jean de Portugal évêque de la Guarda. C'étoit un homme très-haut, qui avant que Henri montât sur le trône avoit plusieurs fois marqué pour lui beaucoup de mépris. Convaincu par ce Prince de mener une vie déréglée, il avoit eu ordre de passer à Rome ; & dans sa route il s'étoit un peu écarté pour aller saluer Philippe. Mais n'ayant pû obtenir que ce Prince lui fît cet honneur, il conçut depuis une haine mortelle contre les deux Rois. Ainsi n'ayant pû faire entrer son frére Alfonse dans les projets qu'il avoit formés contre-eux, il y engagea du moins François son neveu comte de Vimioso avec toute sa famille ; & il leur persuada d'appuyer au contraire le parti de D. Antoine, ce qui fut l'origine de son malheur.

Enfin

Enfin le 9. de Janvier, Antoine Pineyro évêque de Leyria fit l'ouverture des Etats par un discours fort éloquent, dans lequel il leur exposa le sujet pour lequel S. M. les avoit assemblés; sçavoir pour prendre leurs avis au sujet du successeur qu'il étoit résolu de se donner. Dom Emmanuel de Sosa Pacheco, portant la parole pour tous les Députés, remercia S. M. de ce qu'elle vouloit bien consulter la Nation sur une affaire de cette conséquence, après quoi on se retira; & les Députés eurent ordre de passer à Santaren (1), au-delà du Tage. Là ils s'assembloient pour tenir leurs délibérations dans l'Eglise de saint François. Cependant le bruit s'étant répandu, que Henri étoit disposé à nommer Philippe pour son successeur, on ne sçauroit croire quelle révolution cette nouvelle causa dans tous les esprits, sur-tout à Conymbre, où on parloit ordinairement du droit que Dom Antoine avoit à la Couronne, avec beaucoup trop de liberté. Le Roi y envoya Martin Correo de Silva pour arrêter ce désordre, mais ce fut inutilement; & Arias Gonçalez de Macedo syndic de cette ville fut même mis en prison à cette occasion. Cependant on le relâcha aussitôt après.

Au bout de quelques jours l'évêque de Leyria se rendit à l'assemblée du tiers Etat de la part du Roi, & il leur fit entendre, que Philippe avoit plusieurs fois pressé S. M. de le déclarer son successeur: Que cependant elle avoit toûjours différé de le faire jusqu'à ce qu'elle fût parfaitement instruite du droit des Prétendans à la Couronne: Qu'en effet depuis ce tems-là elle avoit donné tous ses soins à éclaircir cette affaire; qu'après avoir pesé mûrement & examiné les raisons qu'on alléguoit de part & d'autre, après avoir pris là-dessus l'avis des gens les plus habiles, elle avoit trouvé enfin que tout le différend rouloit entre le roi d'Espagne & la duchesse de Bragance; & que comme il étoit dangereux pour plusieurs raisons de vouloir prononcer entre ces deux concurrens, il ne restoit qu'un parti à prendre, qui étoit, d'accommoder cette affaire à l'amiable: Qu'en conséquence S. M. les prioit de délibérer entr'eux sur cette matiére, afin qu'aidée de leurs avis elle pût terminer ce différend de la maniére la plus avantageuse pour la gloire de Dieu, & pour l'honneur

(1) C'est la ville nommée par les anciens *Scalabis*, ou bien *Julium præsidium*.

HENRI III. 1580.

& la paix du Royaume. Cette nouvelle ſurprit d'autant plus les Députés, qu'ils s'y étoient moins attendus. En effet ils s'étoient imaginés que le Roi n'avoit point encore pris de réſolution, & qu'il s'agiſſoit ſeulement alors de ſçavoir, s'ils auroient voix ou non, dans la déciſion de cette affaire. Ainſi ils députérent ſur le champ à S. M. Febo Muñiz, pour la ſupplier de vouloir bien les conſulter ſur le choix qu'elle vouloit faire. Ce Député s'acquita de ſa commiſſion avec tant de violence, & même de hauteur, que le Roi en fut indigné. Il le reprit aſſez vivement de ſon peu de modération ; mais Muñiz en avoüant qu'il avoit tort, ajoûta que ſa vivacité étoit cependant excuſable, puiſqu'elle n'étoit pas ſans fondement : Qu'ils s'appercevoient que S. M. étoit réſoluë de nommer pour ſon ſucceſſeur un Eſpagnol, & non un Portugais : Que c'étoit-là, ce qui non-ſeulement excitoit leur colére ; mais même les jettoit dans le déſeſpoir : Qu'ils lui demandoient un Maître, quel qu'il fût ; mais que puiſqu'ils étoient deſtinés à obéïr après ſa mort à celui qu'elle nommeroit, ils ſouhaitoient que ce fût un Portugais.

Mais un nouvel ordre qui leur vint peu de tems après, acheva de les confondre. L'Evêque de Leyria ſe rendit une ſeconde fois à leur aſſemblée, & leur déclara de la part du Roi, que s'ils ne terminoient pas au plûtôt cette affaire par un accommodement, S. M. étoit réſoluë de prononcer inceſſamment. Animés plus que jamais à cette nouvelle, ils ſe rendirent à l'aſſemblée des autres Ordres, & requirent qu'ils ſe joigniſſent à eux, puiſque l'intérêt dont il s'agiſſoit les regardoit tous également. Enfin le Roi voyant qu'il y auroit de l'imprudence à ſe déclarer, tandis que les eſprits ſeroient dans cette diſpoſition ; & ne pouvant d'ailleurs ni perſuader aux Députés de ſonger à quelque accommodement, ni venir à bout de réduire cette affaire à la déciſion de quelques Commiſſaires, comme il l'auroit ſouhaité, ſe rendit à la demande du tiers Etat, & donna trois jours aux Députés pour produire les raiſons pourquoi ils demandoient à avoir droit de ſuffrage dans le choix qu'il s'agiſſoit de faire.

Mort du roi de Portugal.

Ravis d'avoir obtenu ce point, parce qu'ils s'imaginoient, que par-là ils alloient être les maîtres de ſe donner un Roi, les Députés vont trouver S. M. la remercient de la grace

qu'elle leur avoit accordée, & la prient de leur permettre de tirer des extraits des regiſtres publics, & de prolonger encore de deux jours le terme qu'elle leur avoit donné. Le premier article fut accordé; pour le ſecond, Henri le leur refuſa. Cette conduite donna de nouvelles eſpérances à Dom Antoine & au duc de Bragance. Ils ranimérent chacun leur parti, & firent ſçavoir à ceux qui leur étoient attachés, qu'il ne falloit pas encore ſe déſeſpérer. Mais leur joïe ne fut pas de longue durée. Le dernier jour de Janvier vers minuit, à l'heure & au moment, que Henri avoit prédit, il tomba en foibleſſe, en même tems que commençoit une éclipſe de Lune, & à la fin de l'éclipſe il mourut. Quelques curieux remarquérent, qu'il étoit né à la même heure, il y avoit ſoixante & huit ans.

Ce Prince, que le malheur des tems avoit élevé ſur un trône, qu'il n'étoit pas en état de ſoûtenir, étoit devenu autrefois mépriſable, lorſque pendant la minorité du jeune roi Dom Sebaſtien, il avoit été Régent du Royaume; & il ſe rendit odieux auſſitôt qu'il fut Roi lui-même. Enfin après dix-ſept mois de régne, il laiſſa ſa Couronne moins à celui des Prétendans qu'on reconnoîtroit pour héritier légitime, qu'à quiconque ſeroit aſſez puiſſant pour s'en emparer.

A peine Henri avoit les yeux fermés, qu'on ouvrit ſon teſtament, qu'il avoit fait huit mois auparavant. On y trouva, qu'il laiſſoit la Couronne à celui des Prétendans qui, après un examen juridique de ſes prétentions, en ſeroit déclaré l'héritier légitime, à moins que lui-même avec connoiſſance de cauſe n'en eût déja décidé avant ſa mort. Enſuite on lut l'article qui regardoit les Gouverneurs du Royaume. Ce Prince leur donnoit pendant l'interrégne le pouvoir de créer des Ducs, des Comtes, des Marquis, de donner l'inveſtiture des Archevêchés & des Evêchés, de nommer aux Commanderies & aux autres Bénéfices qui auroient plus de cent vingt-cinq ducats de revenu, & de diſpoſer des Finances, mais en cas de guerre ſeulement.

Cependant le tiers Etat députa aux Gouverneurs, pour leur rendre ſes devoirs. Celui qui fut chargé de cette commiſſion étoit Martin Gonçalez de la Gomara, que le roi Dom Sebaſtien avoit autrefois fait entrer dans le gouvernement,

HENRI III. 1580. mais à qui on avoit ôté sa charge à cause de sa sévérité & de son infléxibilité naturelle. Du reste il étoit déclaré contre le parti de Philippe, & c'en étoit assez pour le rendre agréable au peuple. Ce Député demanda aux Gouverneurs au nom du corps qui l'avoit envoyé : Qu'ils quittassent Almerin, & passassent à Santaren : Que pour diminuer la dépense, ils congédiassent les nouvelles troupes que Henri avoit levées pour sa garde : Qu'ils fortifiassent les garnisons des places frontiéres : Qu'ils envoyassent une ambassade au Pape, pour supplier sa Sainteté d'interposer son autorité, pour empêcher Philippe de déclarer la guerre au Portugal : D'en envoyer une autre à ce Prince, pour le prier de n'en point venir aux voyes de fait, & l'assurer qu'on auroit égard à la justice de ses prétentions : Enfin qu'ils punissent sévérement ceux qu'on trouveroit faire des brigues, & chercher à corrompre l'intégrité des suffrages.

Les Gouverneurs répondirent à cette requête : Qu'ils avoient résolu de sortir incessamment d'Almerin ; mais qu'ils n'avoient point encore pris de parti sur le lieu où ils se retireroient, & qu'il n'étoit pas encore à propos qu'on en fût instruit : Qu'au reste il ne leur étoit pas possible de congédier les troupes levées par le roi Henri, parce qu'elles leur étoient nécessaires pour leur propre sûreté, & pour celle des Prétendans : Qu'un de leurs premiers soins seroit de renforcer les garnisons sur la frontiére : Qu'ils avoient nommé pour aller en ambassade vers Philippe l'évêque de Conymbre, & Dom Emmanuel de Melo : Que pour ce qui étoit du Pape, ils ne croyoient pas qu'il fût nécessaire pour le present de lui envoyer des Ambassadeurs : Enfin qu'ils s'engageoient à punir avec la derniére rigueur ceux qui feroient des brigues, ou qui employeroient quelque mauvais artifice que ce fût, pour gagner des suffrages. Febo Muñiz avoit aussi demandé d'abord qu'on révoquât trois des Gouverneurs qui lui paroissoient suspects, & qu'on les remplaçât par d'autres. Mais le Député s'y opposa. Il representa, que dans les circonstances il étoit dangereux de vouloir faire aucun changement, & il fut résolu de ne rien innover.

Le duc de Bragance & l'évêque de Parme, s'étoient déja rendus auprès des Gouverneurs ; & chacun de leur côté, ils

faisoient instance pour obtenir une décision. Les ambassadeurs du roi d'Espagne pressoient aussi qu'on prononçât en faveur de leur Maître. Enfin Dom Antoine reparut aussi sur ces entrefaites ; après s'être tenu quelque tems caché pour se soustraire à la colére de Henri, il s'étoit rendu secrétement à Lisbonne. Mais comme on disoit qu'il commençoit déja à se faire beaucoup de partisans parmi le peuple, les Gouverneurs lui envoyérent ordre de sortir incessamment de la capitale ; & il se retira à Almada. De là, il écrivit aux Gouverneurs & aux Etats, des lettres datées du Monastére de Belem, par lesquelles il se justifioit d'être entré dans la capitale sur le desir qu'il avoit de rendre au Roi son oncle les derniers devoirs. Ensuite il leur recommandoit très-fortement ses intérêts, & leur offroit ses très-humbles services, pour travailler avec eux de concert à maintenir la tranquillité de l'Etat.

Les Espagnols se disposent à entrer en Portugal.

Avant même la mort de Henri, Antonelli étoit déja de retour à la Cour d'Espagne, & il avoit été enfin résolu de faire entrer une armée en Portugal par Badajoz, & de marcher de là droit à Setubal, tandis que l'armée navale aborderoit au port de Lisbonne. Comme c'étoit la capitale & la place d'armes des Portugais, il falloit d'abord s'en assûrer, après quoi on seroit bientôt maître de toutes les autres places du Royaume. Cependant l'artillerie & les chariots devoient suivre par l'Estramadure, païs fertile & abondant ; & les Alcaides Tejada, & Valladares Sarmiento furent chargés de les conduire. En même tems tous les Seigneurs qui avoient quelque gouvernement sur la frontiére de Portugal, reçurent ordre de lever des troupes dans le païs qui leur étoit soûmis, & de fondre de toutes parts sur ce Royaume. Dom Pedre de Castro comte de Lemos & Gaspard de Fonseca comte de Monterey, devoient donner du côté de la Galice ; Dom Garcias Sarmiento & Ferdinand de Montenegro, avoient ordre de s'emparer de l'Isle qui est à l'embouchure du Minho ; Dom Juan de Pimentel comte de Benavente & Dom Diegue de Tolede comte d'Albe, d'entrer par les montagnes ; Beltran de la Cueva duc d'Albuquerque & Fernand Enriquez marquis de Villanova, de faire partir leurs troupes de l'Estramadure ; Dom François de Çuñiga duc de Bejar

HENRI III. 1580. & Dom Alfonse de Gusman duc de Medina Sidonia, avec les marquis d'Ayamonte & de Gibraleon, devoient entrer par Seville dans les Algarves; enfin Dom Juan de Pacheco marquis de Ceralvo étoit chargé de marcher vers Beja ou Vera, autrefois appellée, *Pax Julia.*

Cependant aussitôt que Philippe eut appris la mort de Henri, il écrivit sur le champ aux Gouverneurs, aux Etats & à la Chambre de Lisbonne des lettres à peu près semblables, par lesquelles il leur demandoit, puisque son droit étoit manifeste, de le reconnoître incessamment pour leur Roi, conformément aux intentions du roi Henri son oncle; leur déclarant, que s'ils obéïssoient sans délai, il étoit prêt de leur confirmer la possession des libertés & priviléges, dont ils joüissoient sous le régne du roi Emmanuel son ayeul, & de leur en accorder même de nouveaux, s'il étoit besoin: que si au contraire ils refusoient de se soûmettre, il étoit résolu de les y contraindre les armes à la main; qu'ainsi c'étoit à eux de se consulter là-dessus, & de prendre le parti qui leur conviendroit.

Les uns & les autres ne répondirent à ces lettres que par des supplications, & en priant S. M. C. de n'en point venir aux voyes de fait, & de suspendre l'exécution de ses desseins jusqu'à ce qu'elle eût entendu les Ambassadeurs qu'ils lui envoyoient. Philippe Sega nonce du Pape voulut encore en cette occasion intervenir au nom de sa Sainteté. Mais Philippe l'amusa comme la premiére fois, & n'en devint que plus vif à presser la conclusion de ses projets. Ainsi les troupes, que Fabrice Colonne, qu'une maladie enleva sur ces entrefaites, & Dom Juan de Cardone lui amenoient d'Italie, étant déja débarquées à Cadix, il leur assigna des logemens, aux Espagnols dans le territoire de Cordouë, aux Allemans proche de Xeres, aux Italiens aux environs de Seville, & aux pionniers proche d'Alcala del Rio.

Il ne manquoit plus à une si belle armée, qu'un bon Général. Philippe après avoir long-tems balancé, se détermina enfin en faveur de Ferdinand Alvarez de Tolede duc d'Albe. Il étoit encore à Uzeda, où le Roi l'avoit relégué pour les raisons que j'ai rapportées ailleurs. Ce fut-là que Gabriel de Zayas & Jean Delgado secretaire de Philippe, allérent lui

annoncer de se rendre au camp devant Erena dans l'Estramadure, & d'y attendre les ordres de S. M. Ce grand Capitaine célébre par mille exploits fameux, étoit enfin devenu odieux à Philippe; soit que ce Prince fût jaloux de la gloire du Duc, prix ordinaire que les gens de mérite reçoivent de leurs vertus à cette Cour; soit qu'il ne pût supporter son faste & ses hauteurs. Car pour ce qui est de la faute que son fils avoit commise, & dont on le croyoit lui-même complice, c'étoit si peu de chose, qu'une offense aussi légére ne pouvoit l'emporter sur tant de services qu'il avoit rendus. Quoi qu'il en soit, ce Duc supportoit fort impatiemment son exil. Le Pape, plusieurs Princes étrangers, beaucoup de villes d'Espagne, s'étoient intéressées pour lui, & avoient demandé sa grace inutilement. Ainsi voyant que rien ne pouvoit fléchir la colére de son Maître, il souhaitoit qu'il se présentât quelque grand événement qui pût le tirer de son exil, & lui donner occasion d'ajoûter encore à tant de victoires remportées quelque service considérable, capable de ressusciter sa gloire, qui commençoit à s'ensévelir dans l'oubli, & de lui rendre les bonnes graces de son Souverain. La mort du roi Dom Sebastien lui avoit paru un de ces coups favorables qu'il attendoit. Depuis qu'on en eut appris la nouvelle, il ne cessoit de solliciter S. M. C. soit par ses lettres, soit par ses amis à la conquête de ce Royaume; & lorsqu'il fut question de faire en Espagne les obséques de ce Prince malheureux, il dit fort joliment, que S. M. C. devoit aller faire les obséques du roi Dom Sebastien à Lisbonne. Il avoit même écrit plusieurs fois au Roi, pour l'informer des raisons qui rendoient cette guerre nécessaire, & pour l'instruire de la maniére dont il faudroit s'y prendre pour y réüssir. Comme il ne pouvoit pas se cacher à lui-même son propre mérite, il espéroit, que si Philippe entreprenoit une fois cette guerre, ce sage Prince, qui sentiroit le besoin qu'il auroit pour cela d'un grand Capitaine à qui il pût en confier la conduite, ne pourroit dans toute l'Espagne jetter les yeux que sur lui seul. L'événement justifia ses espérances. Cependant ayant demandé en grace qu'en partant pour l'armée, S. M. voulût bien lui permettre d'aller lui baiser la main, il ne lui fut pas possible de l'obtenir de ce Maître rigoureux. Ainsi il se rendit au

camp en diligence, comme ſes ordres le portoient.

HENRI III. 1580.

Philippe avoit d'abord réſolu d'aſſiſter lui-même en perſonne à cette expédition. Déja même Dom Fernand de Silva comte de Cifuentes avoit eu ordre de ſe rendre à la Cour pour faire ſa charge. En effet c'étoit à lui à porter l'étendart Royal devant le Prince à ſon départ pour l'armée. Mais le Roi changea de ſentiment, & il réſolut de ne pas paſſer l'Eſtramadure, province frontiére du Portugal. Ainſi après avoir mis ordre à tout dans Madrid, où il laiſſa pour gouverner pendant ſon abſence, le cardinal de Granvelle, il en partit le 4. de Mars, accompagné de la Reine ſon épouſe, des deux Infantes & de l'infant Dom Diégue, à qui peu de tems auparavant il avoit déja fait prêter ſerment de fidélité par tous les Etats des différentes provinces d'Eſpagne. Il prit le chemin de Guadelupe, où il avoit deſſein de faire célébrer les obſéques du roi Henri ſon oncle, & il y arriva le 22. du même mois.

Quelque tems auparavant ce Prince ſur les priéres réïtérées de la ducheſſe de Bragance ſa couſine, avoit obtenu de Muley Hamet la liberté du jeune duc de Barcelos ſon fils. Le duc de Medina Sidonia ſe rendit à Cadix pour l'y recevoir, & il le traita non-ſeulement très-poliment, mais même avec beaucoup de magnificence. Au reſte comme il a de ce côté-là pluſieurs places qui ſont de ſa dépendance, il y retint le jeune Duc pendant pluſieurs jours, l'amuſant ſans ceſſe de ſpectacles & de fêtes, dont il le régaloit continuellement. Ce retardement devint ſuſpect au Duc & à la Ducheſſe. Ils appréhendérent qu'il n'y eût du deſſein dans toutes ces fêtes, & que ſous ombre d'hoſpitalité, le duc de Medina Sidonia ne retînt leur fils de concert avec Philippe juſqu'à l'arrivée de ce Prince. Ainſi pour prévenir ce qu'ils craignoient, ils firent dire à leur fils par quelques perſonnes de confiance de ſe rendre auprès d'eux ſans retardement, & ſans même ſaluer le roi d'Eſpagne, à qui il étoit ſi redevable. Philippe leur en ſçut mauvais gré dans la ſuite, comme d'une démarche, qui marquoit bien peu d'affection pour ſa perſonne. Mais ils lui firent leurs excuſes, & le priérent de pardonner un ordre ſi ſubit au deſir extrême qu'ils avoient de revoir leur fils.

Philippe

Philippe se préparoit tout de bon à la guerre. Deux armées puissantes, l'une sur terre, l'autre sur mer, étoient en marche pour exécuter ses projets. Cependant comme il n'ignoroit pas les mauvais bruits qui couroient à son sujet, non-seulement en Portugal, mais même dans toute l'Italie, il crut qu'il étoit encore à propos de donner quelque chose aux apparences. Maître dans l'art de dissimuler, il sembla vouloir examiner encore une fois, s'il n'engageoit point sa conscience par cette expédition; comme si après tant de préparatifs il eût été encore tems de reculer. Mais le Pape le sollicitoit d'un côté de lui abandonner la connoissance de cette affaire & de se soûmettre à ce qu'il en décideroit; de l'autre, il sentoit bien ce qu'on pouvoit penser dans le monde; qu'on le regardoit comme un usurpateur, qui foulant aux pieds toutes les loix ausquelles ses rivaux convaincus de leur propre foiblesse se soûmettoient, employoit la violence pour envahir un Royaume qui ne lui appartenoit pas, dont il commençoit par mettre aux fers la liberté, & dont les Etats se plaignoient hautement qu'on usurpoit leurs droits, & se justifioient d'ailleurs sur le serment qu'ils avoient fait, & qui ne leur permettoit pas de pouvoir le reconnoître.

Cas de conscience proposé par Philippe aux Théologiens de l'Université d'Alcala.

Pour sortir sans peine de cet embarras, il s'adressa à ses grands amis les Théologiens de l'Université d'Alcala, aux Jésuites & aux Cordeliers; & tandis que de son côté il alloit presser avec vigueur l'exécution de ses projets, il voulut bien leur donner une occupation dont il pussent amuser leur loisir. Il leur proposa donc, pour se réjoüir, ce cas de conscience. sçavoir : » Si étant intimement convaincu, que par la mort » du roi Dom Henri le Royaume de Portugal lui étoit dé» volu de droit, il étoit obligé en conscience de se soûmettre » à quelque Tribunal, pour décider de ses prétentions, & » l'envoyer en possession de cet Etat? Secondement, si les » Portugais refusant de le reconnoître, jusqu'à ce que ses » droits & les moyens de nullité que ses concurrens allé» guoient contre lui ayant été examinés dans les formes, on » eût prononcé contradictoirement en sa faveur, il pouvoit » de sa propre autorité se mettre lui-même en possession de » la Couronne, & prendre les armes contre ceux qui s'oppo» seroient à ses prétentions; en supposant qu'il n'avoit aucun

HENRI III. 1580.

» doute sur cette matiére ? Et parce que les Gouverneurs & » les Etats de Portugal apportoient pour excuse qu'ils étoient » liés par le serment qu'ils avoient fait, de ne reconnoître » pour Maître que celui qui auroit été juridiquement décla- » ré héritier légitime de la Couronne, sur-tout les autres » Prétendans s'opposant à ses prétentions, & offrant de se » soûmettre à toutes les formalités de la Justice ; il deman- » doit encore, si ce prétendu serment étoit une excuse rece- » vable & capable de justifier le refus qu'ils faisoient, de re- » connoître leur roi légitime ?

Les Théologiens ne manquérent pas de répondre à ces questions, comme Philippe le souhaitoit. Ils assûroient donc d'abord : Que ce Prince n'étoit point obligé en conscience de se soûmettre à aucun Tribunal ni à aucune jurisdiction quelle qu'elle fût ; puisqu'il étoit constant, qu'il pouvoit de sa propre autorité s'adjuger la Couronne & s'en mettre en possession : Que cette affaire ne regardoit point le Pape, puisqu'il s'agissoit purement d'un bien temporel, & qu'elle n'étoit mêlée d'aucun incident, qui obligeât d'avoir recours au Tribunal Ecclesiastique : Qu'il n'y avoit aucune raison qui l'obligeât de se soûmettre à la décision des Etats de Portugal ; puisque le peuple en se donnant un Roi, se dépoüilloit pour lui & pour ses successeurs de tous les droits qu'il avoit ; en sorte que toute l'autorité réside dans leur personne, sans qu'ils puissent être jugés par qui que ce soit : Qu'ainsi puisqu'il étoit constant que Philippe étoit le seul véritable & légitime héritier de la couronne de Portugal, il étoit également vrai de dire qu'il n'étoit point obligé de se soûmettre à aucun autre Tribunal que le sien : Que les onze nommés pour connoître de cette affaire n'avoient aucun droit d'en décider ; que par eux-mêmes ils n'avoient aucune autorité ; & que celle dont ils avoient été revêtus, ils la tenoient du Roi : Or qu'en supposant qu'ils eussent pû l'exercer du vivant de ce Prince, il n'en étoit pas moins vrai qu'ils l'avoient perduë à sa mort : Que cette décision étoit fondée sur la loi, qui dit, que les Rois ne peuvent porter leur autorité au-delà du trépas : Enfin qu'à l'égard du troisiéme chef, les Portugais n'étoient point liés par le serment qu'ils avoient fait, & que rien ne pouvoit les empêcher de reconnoître Philippe

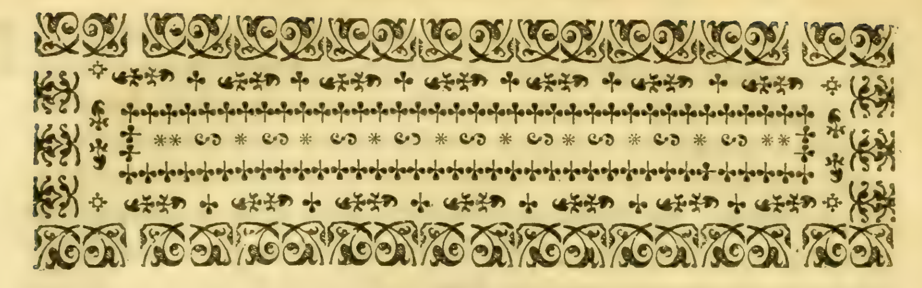
pour leur Roi légitime, puisque par tout ce qui vient d'être dit, il étoit certain, que ce Prince quant à cet article, n'avoit personne qui fût au-dessus de lui, & qui de droit ou à raison de sa qualité, pût décider de ses prétentions. Cet avis, ou si l'on veut, ce décret des Théologiens fut ensuite rendu public, & Philippe fut bien aise d'avoir cette piéce pour autoriser ses armes, sur lesquelles il comptoit beaucoup plus, que sur toutes ces décisions.

HENRI III. 1580.

Comme le duc d'Albe avoit été déclaré Général de l'armée de terre, on nomma pour commander la flote Dom Alvar Baçan marquis de Santacruz, Général des galéres d'Espagne, qui s'étoit beaucoup distingué dans la derniére guerre contre les Turcs. Cet Amiral étant venu moüiller au port de Sainte-Marie, qu'on dit être l'ancien port de Menestée, se rendit de là auprès du duc d'Albe à Erena, afin de prendre de concert des mesures pour la suite de l'expédition. Ils eurent une conférence en présence de Dom Louis de Barrientos Provedidor général de l'armée; & ils convinrent d'avoir une seconde entrevûë à Setubal. Le marquis de Santacruz retourna ensuite sur ses vaisseaux, emmenant avec lui François de Valencia, Rodrigue Zapata, & Martin d'Argote, qui étoient destinés à servir sur la flote. Pour ce qui est des autres Officiers, ils restérent à la suite du duc d'Albe.

Fin du Livre soixante & neuviéme.





HISTOIRE DE JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE SOIXANTE-DIXIÈME.

HENRI III. 1580. Affaires de Portugal.

PHILIPPE étoit déja arrivé à Guadaloupe lorsque l'évêque de Conimbre, & D. Emmanuel de Melo, députés par les Gouverneurs du royaume de Portugal, se rendirent auprès de lui. Comme à la Cour on regardoit déja les Portugais comme sujets du roi d'Espagne, on délibera d'abord si on devoit recevoir leurs Députés en qualité d'ambassadeurs. Enfin on leur donna audience ; & ils suppliérent S. M. C. de ne point en venir aux voies de fait ; & de permettre que la grande question de la succession à la Couronne fût décidée par les Gouverneurs du Royaume, & par le tribunal des onze Commissaires que le roi Henri d'heureuse mémoire avoit établi pour cela ; ils lui representérent qu'il y alloit du repos & de la liberté de la Nation. On leur répondit le 16. d'Avril : Que le droit de S. M. C. à la Couronne de Portugal étoit constant : Qu'elle ne reconnoissoit point d'autre

tribunal compétant, ni capable de prononcer ſur cette matiére : Que le ſerment qu'ils avoient fait au préjudice de ſes prétentions ne les obligeoit en aucune façon : Que par conſéquent il falloit néceſſairement qu'ils choiſiſſent l'un de ces deux partis, ou d'avoir la guerre avec S. M. C. ou de ſe réſoudre, comme elle le ſouhaitoit pour leur intérêt, à ſe ſoûmettre à ſes ordres, & attendre de ſa bonté la confirmation de leurs libertés, immunités & priviléges qu'elle s'engageoit à leur accorder auſſi amplement qu'ils pourroient la déſirer.

Etat de ce Royaume à la mort du roi Henri.

Les Ambaſſadeurs bien mortifiés de cette réponſe reprirent le chemin de Portugal. L'évêque de Conimbre paſſoit pour avoir été gagné par le roi Henri, & on le croyoit dès-lors dans les intérêts de Philippe. D. Ferdinand de Silva au contraire, alors ambaſſadeur de Portugal à la cour d'Eſpagne, avoit pris un parti tout oppoſé. On n'avoit aucun égard pour lui ; on ne l'appelloit point dans les cérémonies publiques, & il en avoit conçû le plus vif reſſentiment. Cependant comme le peuple travailloit de jour en jour à ſe rendre le maître, & que le déſordre commençoit à s'introduire dans l'Etat, les Gouverneurs, pour mettre ordre au dérangement des affaires, demandérent aux Etats qu'on augmentât leur autorité, & ſur leur refus ils caſſérent cette aſſemblée. Ce coup chagrina extrémement D. Antoine prieur de Crato, l'évêque de Parme, & le duc de Bragance. (1) Perſuadés qu'il n'y avoit que les Etats qui puſſent retarder l'effet des prétentions du roi d'Eſpagne, parce que comme le parti du peuple y étoit le plus fort, ils étoient abſolument oppoſés aux intérêts de Philippe, ils mirent tout en uſage pour retenir les Députés, juſqu'à offrir de fournir à toutes les dépenſes qu'ils ſeroient obligés de faire. Mais ceux-ci ſe voyant ſans pouvoirs, jugérent que leur preſence ſeroit doréſnavant inutile ; & ils ſe retirérent, après avoir proteſté contre l'ordre porté par les Gouverneurs.

Leur départ rendoit les Gouverneurs maîtres abſolus de l'Etat. Ainſi ils ſe crurent obligés de remplir, du moins en apparence, le devoir de leur charge ; & ils prirent quelques

(1) D. Antoine & le duc de Bragance demandoient la couronne pour eux ; l'évêque de Parme la prétendoit pour Rainuce fils d'Alexandre Farneſe duc de Parme.

HENRI III. 1580.

meſures pour s'oppoſer aux efforts de la cour d'Eſpagne, moins dans l'eſpérance de réüſſir, que pour arrêter la fureur d'une populace mutinée, qui portoit l'aveuglement au dernier excès. Dans cette vuë ils députérent François Barreto à la cour de France, pour obtenir de Henri quelque ſecours d'infanterie. Il eut ordre de paſſer de-là en Italie, & de travailler à engager auſſi dans leurs intérêts le nouveau duc de Savoye, Charle Emmanuel.

Mort de Philibert Emmanuel duc de Savoye.

Il y avoit déja quelque tems que Philibert Emmanuel n'étoit plus. En effet il mourut le 30. d'Août âgé de cinquante-deux ans. C'étoit un Prince habile & courageux, ſucceſſeur de Charle ſon pére, que François I. & Henri II. avoient dépouillé de la plus grande partie de ſes Etats. Il ſçut par ſa valeur, & par ſes ſervices, rentrer en poſſeſſion de tout ce qu'il avoit perdu par la paix, qui ſe fit l'an 1559. entre Henri & Philippe II. en épouſant Marguerite de France ſœur de Henri, dont il eut Charle Emmanuel. Son zéle pour la cour de Rome l'avoit d'abord engagé mal-à-propos à faire la guerre aux habitans des vallées d'Angrogne, de Pérouſe & de Pragelas. Mais la Ducheſſe ſon épouſe, une des Princeſſes des plus accomplies, & le comte de Raconis, leur ménagérent enſuite auprès de lui une eſpéce d'accommodement; & depuis ce tems-là il les laiſſa en repos. Il ſçut auſſi profiter de l'arrivée de Henri III. en France, lorſqu'à ſon retour de Pologne il paſſa par la Savoye pour obtenir la reſtitution de Pignerol & de Savillan, places qui avoient autrefois appartenu à ſon pére, & que nos Rois avoient retenuës pour s'aſſûrer de ſa fidélité. Dans la ſuite il forma même de plus grands deſſeins. Habile à tirer avantage de nos malheurs, & prévoyant les troubles dont le déſordre du gouvernement ne pouvoit manquer d'être la ſource, il prit dès-lors des réſolutions funeſtes contre la France. Il commença par faire paroître ſes prétentions ſur le Marquiſat de Saluces dans des circonſtances qui ne nous étoient pas avantageuſes. Il ſouleva contre nous le Maréchal de Bellegarde, & ſe ſervit de ſon miniſtére pour allumer la guerre dans le Royaume. La mort de ce Maréchal, arrivée ſur la fin de l'année précédente, rompit alors toutes ſes meſures; & Philibert lui-même ne lui ſurvécut pas long-tems. La douleur qu'il avoit conçuë de la perte d'un ami ſi

considérable, jointe à une maladie mortelle, l'emporta. Comme il étoit adonné au plaisir jusqu'à l'excès, & qu'il ne trouvoit pas que ses forces epuisées par l'âge & par la débauche répondissent à ses desirs, il chercha une ressource dans l'usage fréquent des vins forts, & des mets plus propres à éteindre la chaleur naturelle, en y mettant le feu, qu'à l'entretenir; & il contracta par-là une maladie qui l'enleva. La mort ne put cependant ensévelir sa haine avec lui. Quelque peu en état qu'il fût alors de s'intéresser à rien, il sembla transmetre à son fils, en mourant, l'éxécution des projets que sa mort & celle de Bellegarde ne lui permettoient pas de conduire à leur perfection; & on vit dans la suite le nouveau Duc, lorsqu'il crut avoir trouvé une occasion favorable pour se déclarer, marcher sur les traces de son pére, & faire beaucoup plus de mal à la France, qu'il ne se fit de bien à lui-même.

Telles étoient les dispositions de Charle Emmanuel, lorsque Barreto se rendit à la cour de Savoye; & comme ce Prince cherchoit à gagner les bonnes graces de Philippe, qui de son côté travailloit déja à le mettre dans ses intérêts, en lui faisant espérer de lui donner une de ses filles en mariage, ce député n'en reçut que des réponses qui ne pouvoient le satisfaire. Le Duc apporta pour prétexte de son refus la grandeur du roi d'Espagne, les obligations que sa famille avoit à Philippe; & comme depuis la mort du roi Henri, & celle de son pére, il voyoit bien qu'il n'avoit plus rien à prétendre à la Couronne de Portugal, il congédia Barreto sans lui rien accorder. De-là l'envoyé de Portugal passa à Rome, & mit tout en usage pour engager le Pape à opposer le glaive spirituel de S. Pierre aux entreprises de Philippe. Mais Grégoire * étoit d'un naturel trop doux & trop sage pour se commettre mal à propos. Quelque peine qu'il eût à manquer une si belle occasion, & à ne pas faire intervenir son autorité dans cette affaire; cependant lorsqu'il avoit fait sonder là dessus les intentions de Philippe, il l'avoit trouvé tellement disposé à fermer l'oreille à tous ses avertissemens, qu'il apprehenda que s'il vouloit se servir à contretems du glaive Apostolique, il n'eût la douleur de le voir perdre son trenchant contre la puissance formidable de ce Prince. Ainsi il ne voulut point se prêter aux instances du député; & il le renvoya avec une réponse ambiguë.

* XIII.

HENRI III. 1580.

On députa auſſi à l'Empereur Eliſée de Portugal, pour ſupplier S. M. Impériale de ſe faire leur médiateur auprès du roi d'Eſpagne. On traita enfin avec la reine d'Angleterre pour obtenir d'elle quelque ſecours. On lui repreſenta que le malheur dont le Portugal étoit alors menacé, devoit l'avertir de ce qu'elle même avoit à craindre; & on lui fit ſentir que ſi elle ſouffroit que Philippe joignît encore un ſi grand Royaume à ſes autres Etats, il étoit à appréhender qu'il ne penſât quelque jour à tourner ſes forces contr'elle-même.

Préparatifs des Portugais pour ſoûtenir la guerre contre l'Eſpagne.

En même-tems les Gouverneurs prenoient au dedans du Royaume des meſures pour s'oppoſer aux deſſeins de la cour d'Eſpagne. Louis Ceſſar fut déclaré Provedidor général; & on lui donna les pouvoirs les plus amples. D. Diégue de Menesès fut chargé de garder la frontiére du côté de l'Eſtramadure. On confia la défenſe des places de Miranda & de Béja à D. Juan de Vaſconcellos. Emmanuel de Portugal eut ordre de veiller à l'embouchure du Tage. D. George de Menesès fut nommé Amiral de la flote; & on fortifia les garniſons des places frontiéres, ſur-tout du fort de S. Julien. Mais au milieu de ces préparatifs, on n'avoit pas de peine à s'appercevoir que l'Etat n'avoit point de chef. La confuſion régnoit par tout; rien n'avançoit, & on voyoit manifeſtement que Ceſſar, qui étoit certainement dans les intérêts de Philippe, ne cherchoit qu'à traîner en longueur juſqu'à l'arrivée des Eſpagnols.

Enfin les Gouverneurs, pour montrer qu'ils vouloient faire leur devoir, eurent recours au dernier reméde. Ils publiérent un Edit, par lequel il étoit enjoint à tous les Evêques, Curés & Prêtres, tant des villes que des bourgs & villages dans toute l'étenduë du Royaume, d'exhorter les peuples dans leurs ſermons, & dans toutes les aſſemblées publiques, à prendre en main la défenſe de la liberté & du ſalut de l'Etat. Mais cette démarche cauſa beaucoup de troubles, & fut la ſource de grands déſordres. Comme le peuple & le Clergé, qui n'eſt guéres compoſé que du peuple, étoient déja aſſez animés, ils ne gardérent plus de meſures lorſqu'ils ſe virent autoriſés en quelque ſorte par le gouvernement. Il n'y eut plus de ſubordination; on mit bas toute crainte & toute honte. Le Clergé ſans retenuë, le peuple ſans ſoûmiſſion, ſe crurent permis

permis de tout dire & de tout faire, ſans que ceux qui étoient à la tête des affaires fuſſent en état d'arrêter, ou même de modérer la fureur de cette multitude inſenſée, qui abuſoit contr'eux-mêmes du pouvoir qu'ils lui avoient donné. Déja le meurtre, le vol & le brigandage marchoient de toutes parts la tête levée; & les Magiſtrats ne pouvoient plus ſonger à punir le crime ſans ſe voir expoſés aux invectives cruelles des Eccléſiaſtiques & des Prédicateurs, qui ſoulevoient contr'eux le peuple dans les chaires Chrétiennes.

Une preuve bien ſenſible de ce déſordre fut ce qui arriva peu de tems après à Liſbonne. Un certain Antoine Suarès avoit tué en pleine ruë par ordre de D. Antoine prieur de Crato, comme il le confeſſa depuis dans les tourmens, un homme de conſidération de cette ville, nommé Ferdinand de Piña. Condamné à mort, il étoit conduit au ſupplice par l'Alcaide Damien d'Aguiar, lorſque les Chanoines de la Cathédrale, précédés de la croix, ſortirent en proceſſion de l'égliſe de la Magdelaine, voiſine de l'endroit où l'exécution devoit ſe faire, & ſe mirent en devoir de l'empêcher, en récitant publiquement mille malédictions contre les Archers qui conduiſoient ce malheureux. Des paroles on en vint aux coups; la potence fut renverſée. D'Aguiar cependant ne perdit point la tête, il prit le tems que les prêtres étoient occupés à ſe battre autour de la potence contre les archers, pour enlever Suarès; & il le fit pendre au faîte de la maiſon voiſine. Cette action déshonora le Clergé, & rendit mépriſable Dom Antoine, qui après avoir aſſouvi ſa vengeance contre un homme indigne de ſa colére, n'eut pas le pouvoir de garantir du ſupplice un miſérable, qui ne l'avoit ſi bien ſervi, que ſur la promeſſe qu'il lui avoit faite de l'impunité.

Ce Prince s'étoit rendu à Almerin, & avoit demandé aux Gouverneurs, qu'on informât plus amplement ſur ſon état. Mais comme ils virent qu'il ne travailloit qu'à ſoulever le peuple, & à ſe faire un parti dans le Royaume, ils ne voulurent pas contribuer eux-mêmes à le rendre plus agréable à la multitude, en le ſouffrant ſi proche de la capitale, ni qu'on pût les accuſer d'avoir favoriſé par-là les troubles qui pourroient naître à ſon ſujet. Ainſi ils lui déclarérent qu'il ne conſentiroient à examiner ſes prétentions, qu'à condition qu'il

HENRI III. 1580. s'éloigneroit de la Cour, & qu'il n'en approcheroit pas plus près que de dix lieuës. Il avoit parmi eux dans ses intérêts D. Juan Tèllo. Comme on étoit fort pressé d'argent; que d'un côté les troupes demandoient à être payées; que de l'autre la peste ravageoit Lisbonne; celui-ci avoit été d'avis de vendre les pierreries de la Couronne. Mais D. Christophle de Mora s'y opposa. Il représenta qu'elles appartenoient à Philippe, & qu'on ne pouvoit s'en défaire sans son aveu. Ainsi ce projet n'eut aucunes suites.

Au milieu de ces embarras, ceux des Gouverneurs qui étoient dans le parti de Philippe crurent qu'il seroit à propos que les ambassadeurs d'Espagne fissent publier les propositions que ce Prince avoit fait faire aux cinq Gouverneurs, & qui étoient contenuës dans un écrit signé de la main même du duc d'Ossone. Selon eux elles étoient fort honorables, & très-avantageuses à l'Etat. Ainsi ils espéroient qu'en les rendant publiques, ils obligeroient Philippe à tenir la parole qu'il leur avoit donnée, & disposeroient peut-être plus facilement le peuple & le clergé à la soûmission lorsqu'ils en auroient eu connoissance. Mais l'événement ne répondit pas à ce qu'on devoit attendre d'une résolution si sage. Le roi d'Espagne voyant qu'on n'acceptoit point les conditions qu'il avoit offertes, réïtera sa parole dans la suite; & le mal, qui n'étoit encore que dans son origine, ne s'étoit pas fait sentir assez généralement pour qu'on pût calmer si aisément une populace aveugle & mutinée. Ainsi le duc d'Ossone laissa en Portugal de Mora avec les autres ambassadeurs d'Espagne, & il se rendit à la Cour pour prendre de nouveaux ordres de S. M.

De Guadelupe le roi d'Espagne s'étoit rendu à Merida, où il céda enfin aux instances des amis du duc d'Albe, & permit qu'il vint le saluer. Il fut reçu de S. M. avec toutes sortes de marques d'affection. Philippe lui ordonna de se couvrir, ce qui est le plus grand honneur qu'on puisse recevoir dans cette Cour; & comme il étoit incommodé de la goutte, ce Prince le fit asseoir auprès de lui. Le Duc eut ensuite avec lui quelques conférences particuliéres; & après avoir pris des arrangemens pour cette expédition, il retourna au camp. D'un autre côté Philippe partit pour Badajoz, où il arriva le 21. de Mai. Là il reçut une nouvelle ambassade des Portugais,

qui venoient pour l'informer qu'ils avoient résolu de convoquer les Etats à Setubal. Mais le Roi refusa de leur donner audience. Seulement il leur fit rendre un écrit, par lequel il leur reprochoit leur opiniâtreté, les traitoit de séditieux, & les exhortoit à songer enfin à se soûmettre. Il ajoûtoit qu'il n'étoit point venu pour faire la guerre à la nation Portugaise, pour qui il avoit eu de tout tems autant d'affection que pour les Espagnols mêmes; que son dessein étoit uniquement de se mettre en possession d'un trône qui lui étoit acquis, & de donner à ses bons & fidéles sujets des marques de sa bienveillance royale. Enfin tout ce discours tendoit à leur faire connoître qu'il n'approuvoit point la résolution qu'ils avoient prise d'assembler les Etats, dont le secours étoit inutile, puisque le droit de l'héritier légitime étoit manifeste. Ainsi il les exhortoit à abandonner ce dessein, qui ne pouvoit être d'aucune utilité à l'Etat, & qui au contraire tourneroit infailliblement à son désavantage, comme l'exemple de ceux qu'on avoit tenus d'abord à Lisbonne, & ensuite à Almerin, le montroit assez; à prendre un parti qui leur seroit beaucoup plus avantageux, & à le reconnoître incessamment pour leur Roi. Il leur remontroit que par-là ils se mettroient à couvert des malheurs de la guerre dont ils étoient menacés, & épargneroient le sang Espagnol qu'il avoit résolu, au cas qu'ils se soûmissent, d'employer l'année suivante à l'execution d'un projet bien plus glorieux, qui étoit l'extirpation des ennemis du nom Chrétien.

Les Gouverneurs voyant par cette réponse qu'il falloit nécessairement se résoudre à la guerre, ne furent pas peu embarrassés. Ils avoient d'un côté l'ennemi à leurs portes; de l'autre D. Antoine soulevoit tout le peuple contr'eux. Dans ces circonstances ils prirent le parti d'abandonner Almerin. C'étoit une place sans murs & sans défense, infectée d'ailleurs de la peste qui depuis qu'on étoit dans l'été, y faisoit de grands ravages. Ainsi ils résolurent de passer à Setubal. C'étoit une ville murée, qui leur offroit outre cela la commodité d'un bon port. Ceux qui favorisoient le parti de Philippe avoient encore une autre raison secrete qui les portoit à la choisir préférablement à toute autre, pour y faire leur séjour. En effet ils s'approchoient par-là de la flote Espagnole, à qui

HENRI III. 1580. ils se mettoient en état d'ouvrir les ports du Royaume, & de tendre les bras pour la recevoir à son arrivée. Cependant ils déliberoient encore s'ils prendroient ce parti, lorsque la mort de D. Juan Gonçalès de Camara comte de la Caliete, que la maladie contagieuse enleva, hâta leur départ. Ils se mirent en chemin pour Sétubal, suivis du duc de Bragance, & de l'évêque de Parme; & pour leur sûreté ils mirent des corps-de-garde aux portes aussitôt qu'ils furent arrivés.

D'un autre côté le roi d'Espagne résolu d'exécuter ses desseins, voulut faire lui-même la revûë de son armée qui étoit déja beaucoup diminuée par les maladies. On choisit pour cela les plaines de Cantillane où on dressa un échaffaud. Le Roi s'y rendit accompagné de la Reine son épouse, de ses enfans, & du cardinal Albert d'Autriche; & ce fut de là qu'il vit passer devant lui toutes ses troupes, à la tête desquelles étoit le duc d'Albe. Ce Général tout couvert de lauriers, joüissoit encore dans un âge fort avancé d'une vieillesse verte & robuste. On remarquoit dans son port tout le feu d'un jeune homme, & lui seul sembloit par son exemple, animer l'ardeur de ce grand corps qui marchoit à grands pas à la victoire. Le Duc portoit par-dessus sa cotte d'armes une écharpe argent & azur, & son casque étoit tout couvert de plumes. Le Grand-Prieur Ferdinand son fils, D. Pedre & D. Ferdinand de Tolede ses parens, D. Sanche d'Avila, & Louis Donara que le Grand-Duc de Toscane avoit envoyé à Philippe, l'accompagnoient. Lorsqu'il passa devant l'échaffaud où S. M. étoit placée, elle l'appella & le fit asseoir audessous d'elle, afin que de cette place d'honneur il pût lui-même étendre ses regards sur cette grande armée qui obéïssoit à ses ordres.

On délibera alors si le Roi devoit se trouver en personne à cette expédition. Bien des raisons sembloient y rendre la présence du Prince nécessaire. La grandeur de l'entreprise; car il s'agissoit d'un Royaume florissant, voisin de l'Espagne, & dont la situation avoit une infinité d'avantages, à conquérir. L'espérance du succès, qui à ne considérer les choses qu'humainement, sans parler du droit de Philippe sur lequel les Espagnols comptoient encore beaucoup, étoit certain & infaillible. D'ailleurs il sembloit qu'il n'y avoit que le Roi

qui pût conduire un si grand projet à sa perfection. Ce n'étoit point en effet un ennemi qui cherchât à envahir une couronne qui ne lui étoit point dûë. C'étoit un Prince légitime qui alloit faire rentrer ses sujets dans le devoir. Ainsi il étoit vrai-semblable que Philippe par sa présence feroit autant de sujets fideles de ceux qui lui étoient déja affectionnés ; qu'il mettroit dans son parti ceux qui faisoient gloire auparavant d'être neutres ; & qu'il réduiroit ses ennemis mêmes à ne sçavoir en faveur de qui se déclarer. Au contraire il y avoit lieu d'appréhender que le duc d'Albe, tout grand guerrier qu'il étoit, comme il étoit d'ailleurs odieux à la nation Portugaise par bien des endroits, ne fût un obstacle aux bonnes intentions de ceux qui étoient dans les intérêts de l'Espagne, & ne les empêchât de se déclarer ; que ce ne fût un prétexte pour les gens neutres de se jetter dans le parti contraire, & une raison pour le parti contraire de ne prendre conseil que de son désespoir, & de s'opiniâtrer dans la révolte.

Ceux qui étoient d'un sentiment contraire représentoient : Que l'armée étoit moins nombreuse de six mille hommes qu'on ne l'avoit crû ; qu'on trouveroit bien des obstacles à faire transporter des vivres au travers d'un Royaume ennemi ; & que par conséquent le succès n'étoit pas aussi infaillible qu'on le prétendoit : Que S. M. ne devoit paroître à la tête de ses armées, que lorsqu'il y auroit lieu d'espérer que sa seule présence feroit plier devant lui tous ses ennemis : Qu'on n'avoit pas le tems d'attendre les vieilles troupes qui devoient arriver de Flandre : Que le moindre retardement, la moindre négligence à passer le Tage, alloit faire remettre l'expédition à une autre année : Que ce n'étoit donc point de la présence du Roi que dépendoit la victoire ; mais d'une bataille à laquelle on devoit avoir incessamment recours : or qu'il n'y avoit point de personnes sages qui ne convinssent qu'il étoit beaucoup plus sûr que S. M. ne s'y trouvât point en personne, mais seulement par ses Lieutenans.

Il fut donc résolu que le Roi se tiendroit loin du péril, & attendroit tranquillement en sûreté le succès de cette entreprise. En même tems ce Prince publia un Manifeste au sujet de la guerre qu'il alloit entreprendre ; où après avoir rappellé le passé, il déclaroit qu'il n'avoit pris les armes que

HENRI III. 1580.

parce qu'il s'y étoit vû forcé par la nécessité, pour le bien général de toute la Chrétienté, & en particulier du royaume de Portugal, ajoûtant qu'il n'avoit en vûë, en se mettant en possession d'une Couronne qui lui appartenoit légitimement, que d'assûrer la tranquillité de ses sujets fidéles, & d'obliger les rebelles à rentrer dans le devoir. En conséquence Philippe députa à D. Antoine, au duc de Bragance, & aux gouverneurs de l'Etat, Louis Molina, avec ordre de protester en leur présence de tous les maux que cette guerre pouvoit causer au Royaume & à toute la Chrétienté. Ensuite pour faire voir qu'on auroit véritablement tort de les lui imputer, il fit publier le 15. de Juin dans son armée un réglement par lequel il défendoit sous peine de la vie, les juremens, les impiétés, & les blasphémes; assûroit le respect dû aux choses & aux personnes sacrées; mettoit à couvert l'honneur du sexe; & établissoit sur tout le reste la discipline la plus exacte.

De là, tandis que son armée marchoit vers le Portugal, le roi d'Espagne se retira vers Badajoz. Cependant ce Prince faisoit parler à D. Antoine par des personnes qui étoient dans ses intérêts. Il lui écrivit même des lettres qui lui furent remises par le duc d'Ossone, & par lesquelles il lui proposoit un accommodement à des conditions fort honorables. D. Antoine prêtoit d'abord l'oreille à ces sollicitations. Comme il ne comptoit pas trop sur la justice de ses prétentions, & qu'il prévoyoit que si on renvoyoit l'affaire du droit à la succession, à la décision du Tribunal établi par le feu Roi, le duc de Bragance qu'il haïssoit mortellement, l'emporteroit infailliblement sur lui; il paroissoit assez disposé à accepter les propositions de la cour d'Espagne. Mais l'évêque de la Guarda & tous les autres Seigneurs de la maison de Portugal, qui enflés du nom qu'ils portoient, haïssoient naturellement les Castillans, s'intéressérent pour lui faire changer de résolution; & pour le malheur de ce Prince & celui de tout le Royaume, ils ne sçurent que trop bien réüssir.

Les Gouverneurs firent aussi parler sous main à ceux de la maison de Portugal. Ils les exhortérent à réfléchir sur leurs véritables intérêts, & à ne pas avancer eux-mêmes leur propre perte & celle de l'Etat, pour satisfaire leur ambition &

leurs animoſités perſonnelles. En même tems on faiſoit de grandes promeſſes à D. Diégue & à D. George de Menesès, pour les engager à changer de parti. Mais il n'y eut pas moyen d'en venir à bout. Ils avoient mis d'abord dans leur tête que c'étoit à eux à ſoûtenir la gloire de la nation Portugaiſe ; la confiance qu'ils avoient dans leurs propres forces leur avoit fait eſpérer depuis qu'ils pourroient y réüſſir. Ainſi lorſque la ſuite leur fit connoître la vanité de leurs projets en revenant de leur aveuglement, ils perdirent auſſi l'eſpérance de rentrer jamais en grace avec Philippe ; & il ne fut pas poſſible à leurs amis de perſuader le contraire à ces hommes fiers, qui préféroient la mort à la perte de leur honneur. Il y avoit encore dans ce parti Leonard de Caſtro : c'étoit un jeune homme brave & fort riche, qui après s'être épuiſé par une ambition inſenſée de vouloir que le nouveau Roi lui fût redevable de ſa couronne, réduit à une extrême pauvreté, déſeſpérant de ſe raccommoder avec l'Eſpagne, & n'ayant plus pour tout bien que la vie qui lui reſtoit, comptoit pour rien de ſe ſacrifier à la défenſe des droits de D. Antoine. Tels furent ceux qui par leurs conſeils & leurs intrigues, empêchérent ce malheureux Prince de prendre le ſeul parti qui lui fût avantageux.

D'un autre côté la jalouſie & la diviſion, mal funeſte qui ne manque jamais de s'inſinuer entre les perſonnes qui ſe trouvent dans le même rang, régnoient parmi les Gouverneurs. Trois d'entr'eux étoient dans les intérêts de Philippe. Cependant comme ils n'appréhendoient pas moins la violence des Eſpagnols, qu'ils deteſtoient la fureur du peuple, ils ſouhaitoient bien de voir ce Prince ſur le trône ; mais ils avoient l'ambition inſenſée de vouloir qu'il leur en fût redevable. Les autres qui croyoient n'avoir plus rien à attendre de l'Eſpagne, incertains du parti qu'ils avoient à prendre, paroiſſoient n'avoir en vûë que d'attendre l'événement, & ils croyoient qu'ils auroient beaucoup fait s'ils pouvoient ſeulement venir à bout de ſoutenir les premiers efforts des Eſpagnols.

Ainſi comme on manquoit ſur-tout d'argent, D. Juan Tello mettoit tout en uſage pour en amaſſer. D'un autre côté Emmanuel de Portugal faiſoit toute la diligence poſſible

HENRI III. 1580.

pour fortifier l'embouchure du Tage. D. Diégue de Menesès avoit auſſi deſſein d'abord de mettre Elvas en état de défenſe; mais la difficulté de l'entrepriſe lui fit abandonner ce projet, & il ſe contenta de mettre quelque ordre ſur la frontiére, autant que les circonſtances pouvoient le permettre. Cependant les Gouverneurs avoient convoqué les Etats à Sétubal; mais D. Antoine & ceux de la maiſon de Portugal arrêtérent les députés & les empêchérent de s'y rendre. En même tems comme ce Prince étoit maître de Santaren, l'évêque de la Guarda, homme d'un caractére broüillon, lui conſeilla de s'y fortifier, & d'y faire bâtir une citadelle.

D. Antoine proclamé roi de Portugal.

L'évêque de Parme s'étoit broüillé avec le duc de Bragance, qui étoit reſté à Sétubal avec les Gouverneurs; & avoit ſuivi D. Antoine à Santaren. On prit cette occaſion pour former le projet mal concerté de faire monter ce Prince ſur le trône. L'évêque de la Guarda en fut l'auteur. Cet homme inquiet pour qui il n'y avoit de reſſource que dans les troubles de l'Etat, n'avoit rien plus à cœur que de voir toute la nation engagée dans les mêmes périls & expoſée aux mêmes malheurs dont il étoit menacé lui-même. Dans cette vûë il parla à D. Antoine, ſur l'eſprit duquel il avoit beaucoup d'aſcendant; & après lui avoir montré que de quelque côté que le ſort tournât, ſoit que le Portugal ſe donnât au roi d'Eſpagne, ſoit qu'il reconnût pour maître le duc de Bragance, ſa perte étoit également infaillible, il lui perſuada de profiter de l'occaſion que le haſard lui offroit, & de ne pas attendre la déciſion des Etats à laquelle Philippe lui-même refuſoit de ſe ſoûmettre. Il lui repréſenta: Que puiſque ce Prince, au mépris des voies ordinaires de la juſtice, appelloit à ſon ſecours des forces étrangéres pour s'emparer d'une Couronne qui ne lui appartenoit point, c'étoit à lui par conſéquent à armer la nation même contre laquelle l'Eſpagnol ne pourroit tenir, pour combattre ſes prétentions injuſtes, & ſoûtenir un trône dont il ſeroit lui-même en poſſeſſion; en un mot, qu'il falloit oppoſer Roi à Roi: Que tout le peuple étoit dans ſes intérêts: Qu'il devoit profiter de ſon attachement pour lui, & ne pas laiſſer échoüer par ſes délais le fruit qu'il en devoit attendre: Que le Portugal avoit beſoin d'un Roi de la nation pour rompre les projets de cette puiſſance étrangére

qui se déclaroit son ennemie : Qu'à peine il seroit sur le trône, que toutes choses changeroient de face : Qu'au lieu que l'incertitude de celui qu'ils devoient avoir pour maître, tenoit alors les Portugais divisés, on les verroit aussitôt qu'il seroit élû, réünir toutes leurs forces pour aller sous ses ordres repousser généreusement les efforts de l'ennemi commun : Qu'on ne demandoit uniquement de lui, que d'oser & de permettre, que ceux qui lui étoient affectionnés, le fissent monter sur le trône.

Voici au reste comme ce projet s'exécuta. Après avoir obtenu le consentement de D. Pedre Cotiño Alcaide de Santaren, des chefs de la Bourgeoisie, & de l'évêque de Parme lui-même, qui ignoroit le dessein qu'on avoit formé, on traça le plan de la nouvelle forteresse proche d'une Eglise. Ensuite l'évêque de la Guarda y ayant célébré une Messe solemnelle, fit un discours à la fin à tous les assistans qui s'étoient rendus en grand nombre à cette cérémonie. Après s'être emporté sans ménagement contre les Gouverneurs, il invita ses auditeurs à prendre courageusement en main la défense de la patrie, les exhortant à jetter les fondemens de la nouvelle citadelle, dans l'espérance que ce seroit un jour le boulevard de l'Etat, & de la remettre à celui qui seroit le plus capable de prendre en main le timon des affaires, & de soûtenir glorieusement le titre de Protecteur du Royaume. Ensuite il leur fit voir que ces qualités ne convenoient à personne mieux qu'à D. Antoine ; soit qu'on regardât sa naissance qui l'élevoit au dessus de tout ce qu'il y avoit en Portugal ; soit qu'on eût égard à l'attachement qu'il avoit pour la nation, dont par droit de succession il prétendoit devoir être reconnu le maître.

A ces mots D. Antoine, comme on en étoit convenu, s'étant présenté à la porte de l'Eglise, deux Evêques allérent le recevoir, & lui ayant présenté l'étole, ils marchérent ensemble vers la place que l'on devoit bénir. Tandis qu'on en faisoit la cérémonie, le capitaine Antoine Baracho mit brusquement l'épée à la main, éleva au bout un mouchoir en guise d'étendart, & proclama D. Antoine, Roi de Portugal. En même tems on vit tout d'un coup une infinité d'épées tirées, les uns songeant à leur sûreté, d'autres n'ayant de dessein

HENRI III. 1580. que de faire comme tout le monde. Cependant il s'éleva un murmure confus qui sembloit partir plûtôt de mécontentement que de joie. De son côté D. Antoine, soit par modestie, soit par témérité, refusoit d'abord d'accepter le titre de Roi, lorsque Cotiño prit cette occasion pour défendre qu'on criât ce nom davantage, ajoûtant que telle étoit l'intention du Prince. Mais Baracho, qui à la sollicitation de l'évêque de la Guarda, avoit commencé l'acclamation, coucha en jouë ce Magistrat & l'obligea de se retirer. Alors les acclamations recommencérent, & D. Antoine montant à cheval, & tenant une canne à la main en guise de sceptre, marcha vers l'Eglise collégiale, accompagné de l'évêque de la Guarda, de D. Emmanuel de Silva, de D. Louis de Portugal, & de D. Emmanuel Pereyra, qui l'animoient; & pouvant encore à peine ajoûter foi à tout ce qu'il voyoit. Il étoit précédé par D. Emmanuel d'Acosta qui portoit devant lui l'étendart, comme la marque de la Royauté. Dès le premier pas le cheval qui portoit le Prince, broncha & pensa le renverser, ce qui fut regardé comme un mauvais augure. Cependant on arriva en cet ordre à l'Eglise où D. Antoine fut proclamé une seconde fois. De là il se rendit à l'Hôtel de ville, & en ayant trouvé les portes fermées, il les fit enfoncer, cherchant de toutes parts Cotiño dont il vouloit se venger, parce qu'il le regardoit comme son ennemi; mais il avoit déja pris la fuite. Ensuite le Prince, après avoir fait serment de maintenir * les droits & priviléges de la Nation, écrivit à toutes les villes & à tous les Gouverneurs du Royaume, de lever des troupes & de se préparer à exécuter ses ordres. Ses lettres étoient signées de par le Roi. En même tems il en envoya d'autres aux Gouverneurs, au duc de Bragance, & au marquis de Villareal, pour les exhorter à le reconnoître pour leur maître, & à se joindre à lui pour repousser les efforts des ennemis de l'Etat. Cette révolution arriva le 19. de Juin.

Entrée des Espagnols en Portugal.

Cependant le duc d'Albe s'étant avancé à la tête de son armée, chargea D. Pedre de Velasco de faire une tentative sur Elvas, qui étoit la premiére ville frontiére de ce côté-là, & qui tire son nom des Gaulois Elviens. Il y avoit deux partis dans

* C'est ce qu'on appelle ordinairement, *Los Fueros de Portugal.*

cette place. D. Antoine de Melo qui y commandoit, étoit, comme la plus grande partie de la Noblesse, ennemi des Espagnols, & les deux fréres George & Jean Rodrigue Passano, étoient à la tête de la faction contraire qui étoit la plus nombreuse. Velasco avoit apporté des lettres pour le Gouverneur, pour l'Evêque, & pour la Noblesse de la ville ; & on délibéra d'abord si on devoit les recevoir. Il y eut quelques contestations sur cet article. Enfin l'avis passa pour l'affirmative. On lut les lettres ; mais de Melo qui ne se sentoit pas le plus fort, chercha des prétextes pour en éluder l'exécution. Il s'excusa d'obéïr sur ce qu'il étoit lié par son serment, & demanda que puisque D. Diégue de Menesès & les Gouverneurs lui avoient confié la garde de cette place, on lui donnât du tems pour prendre leurs ordres. Velasco de son côté montroit qu'il n'y avoit point de tems à perdre, que les Espagnols étoient à leurs portes, & que sur le moindre retardement, il y avoit à craindre qu'ils ne portassent le ravage dans tous les environs. En même tems, pour jetter la terreur parmi les habitans qui commençoient déja à se mutiner, il ordonna à six cens cavaliers de faire quelques courses aux environs de la ville. A ce signal les chefs de la faction Espagnole soulevérent le peuple. Les Passano assiégérent l'Eglise où de Melo étoit en délibération avec l'Evêque, & ils étoient résolus de lui faire un mauvais parti lorsqu'il paroîtroit ; mais il fut averti de ce qui se trâmoit contre lui par son petit fils, qui portoit le même nom, & l'Evêque l'engagea à consentir que la ville se rendît aux Espagnols. Les chefs de la Bourgeoisie dressérent eux-mêmes les articles, par lesquels ils demandoient que Philippe leur accordât de nouveaux droits & de nouveaux priviléges, & ils les présentérent à l'agent des Espagnols pour qu'il en jurât l'accomplissement. Velasco n'avoit aucun pouvoir pour cela ; mais pour ne pas retarder l'effet de la bonne volonté des bourgeois, il n'en fit rien connoître ; & promit tout ce qu'on voulut. Cependant de Melo avoit envoyé demander du secours à D. Diégue de Menesès ; mais les troupes qu'on fit marcher de ce côté-là, arrivérent trop tard, & D. Garcie de Cardenas avoit déja pris possession de la place au nom de Philippe.

De là Velasco eut ordre de se rendre à Olivencia. Cette

HENRI III. 1580. ville eſt ſituée dans une plaine ſur les bords de la Guadiana, & fortifiée d'une citadelle & de quelques murs, mais cependant peu en état de faire réſiſtance. Nuño Alvarès fils du comte de Tentuguel commandoit dans la place, & l'avoit abandonnée peu de tems auparavant, parce qu'il voyoit les habitans fort diſpoſés à prendre le parti de Philippe. Cette ville étoit comme Elvas, diviſée en deux factions; & c'eſt ce qui penſa faire échoüer le deſſein de Velaſco qui n'en étoit pas inſtruit. Il alla ſans le ſçavoir, loger chez des gens oppoſés à la faction d'Eſpagne; il leur remit même les lettres de S. M. C. & c'en fut aſſez pour révolter contre lui le parti oppoſé. Comme ceux dont il étoit compoſé ſe mettoient peu en peine qui des deux concurrens l'emportât, pourvû que celui qu'ils auroient pour maître ne fût pas du choix de leurs ennemis, ils commencérent à traverſer la négociation de l'agent d'Eſpagne. Enfin Tratino & Marc Antoine Juſtiniani, tous deux Italiens, les appaiſérent à force de priéres & de menaces, & la ville ſe rendit aux mêmes conditions que celle d'Elvas.

En même tems Jerôme de Mendoza prit poſſeſſion de Campo-Mayor où il avoit eu ordre de ſe rendre. Cet exemple fut ſuivi de ceux d'Aronchès, de Portalegre, de Mora, de Serpa, & des autres petites places des environs. Cependant le duc d'Albe ayant été informé par le capitaine Ciſneros qu'il n'y avoit qu'une très-foible garniſon dans le château de Villaviciosa, la principale place que le duc de Bragance poſſédât en Portugal, mais qui d'elle-même étoit peu en état de faire réſiſtance; & qu'il ſeroit aiſé de s'en rendre maître, détacha de ce côté-là cinq cens chevaux & trois cens hommes de pied. Ces troupes commandées par D. Sanche d'Avila, à qui ſe joignirent D. Ferdinand & D. François de Tolede, & D. Garcie de Cardenas, ayant pris d'abord le chemin d'Elvas, pour mieux cacher leur marche, ſe rendirent pendant la nuit proche d'un champ planté d'oliviers, voiſin du château, l'eſcaladérent; & n'ayant trouvé aucuns corps-de-garde, ils allérent faire priſonnier juſque dans ſon lit le Gouverneur D. Juan de Tovar, qui dormoit auſſi tranquillement que s'il eût été au milieu de la paix, & que la priſe de ſa place avoit pû à peine éveiller. Tous les meubles du duc de Bragance

qui étoient très-nombreux & fort riches, devinrent la proye du vainqueur, & on trouva entr'autres neuf caisses pleines de porcelaines de la Chine. Bien des gens étoient persuadés que le Gouverneur étoit de moitié avec Cisneros, & qu'ils étoient convenus secrétement de partager entr'eux toutes les richesses qui étoient dans le château; que cependant ils avoient fait mystere au duc d'Albe de cette intelligence, parce que le capitaine étoit bien aise de se faire honneur de la prise de cette place, & que de Tovar aimoit beaucoup mieux qu'on en attribuât la perte à sa négligence ou à sa lâcheté qu'à sa perfidie. Mais si cela est, d'Avila les joüa admirablement tous les deux sans le sçavoir, car il fit faire par ordre du duc d'Albe, un inventaire exact de tout ce qui se trouva dans le Château. On en confia la garde à Gaspard de Gômez, qui y entra avec six-vingts hommes de garnison, après quoi d'Avila alla rejoindre l'armée.

D'un autre côté les Gouverneurs qui avoient reçu les lettres de D. Antoine, ne pouvoient revenir de l'étonnement plein d'indignation où l'entreprise téméraire de ce Prince les avoit jettés. Sur le champ ils écrivirent à D. Juan Tello qui étoit alors à Belen, d'avoir l'œil à ce que ce nouvel incident ne causât aucun mouvement dans la Capitale. Tello étoit entiérement dans les intérêts du Prince; mais il n'approuvoit point qu'il eût pris le titre de Roi sans le consentement des Gouverneurs & des Etats. Ainsi il manda à D. Pedre d'Acuña gouverneur de Lisbonne, de veiller à la sûreté de cette ville. En même tems il fit députer vers D. Antoine, D. François de Menesès & D. Diégue de Sosa, avec ordre de le prier de sa part de se contenter du titre de Protecteur de la couronne de Portugal, & de ne point prendre le nom de Roi.

Entrée de D. Antoine à Lisbonne.

Mais ce Prince aveugle n'eut garde de suivre les conseils de cet ami. Au contraire, à la sollicitation de ceux de la maison de Portugal à qui il étoit livré, il prit la résolution de se rendre sur le champ à Lisbonne, où on lui faisoit entendre que le peuple étoit si fort animé contre les Castillans, qu'il y seroit reçu infailliblement. L'événement justifia ces promesses. D. Antoine partit de Santaren, accompagné des Députés que Tello lui avoit fait envoyer; & D. Emmanuel de

HENRI III. 1580. Portugal qui avoit été chargé de garder l'embouchure du Tage sçut si bien prevenir le peuple en sa faveur, Tello fut si lâche; & d'Acuña, qui pretendit se justifier aux dépens de celui-ci, se montra si négligent, que ce Prince entra dans la Capitale le 24. de Juin, sans que personne se présentât pour s'y opposer. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il alla d'abord descendre à la Cathédrale où il fit ses priéres. Ensuite il se rendit de là au Palais, suivi de tout le peuple qui s'étoit attroupé sur son passage. Là il fut harangué par Emmanuel de Fonseca qui fit son éloge, & dit: Qu'après avoir éprouvé tant de traverses, après avoir essuyé tant de dangers, victime de la colére de Henri, comme il l'avoit été auparavant de la haine de D. Sebastien, enlevé enfin à la fureur des Mores, c'étoit Dieu sans doute qui, comme il le destinoit après tant de revers à joüir du sort glorieux qu'il goûtoit, l'avoit lui-même, par une providence particuliére, réservé pour survivre lui seul à toute la famille Royale de Portugal, afin qu'il montât sur le trône que la Sagesse divine lui avoit préparé. Ce discours fut reçu du peuple avec un applaudissement général. En même tems Fonseca lui-même ayant fait paroître l'étendart royal à une des fenêtres du Palais, toute la ville retentit des cris de joie de cette populace insensée, qui marquoit par là son contentement d'avoir le Prince pour maître. Cependant l'ennemi étoit à ses portes, & elle ignoroit que ces cris d'allegresse alloient bientôt se changer en cris de douleur à l'arrivée de Philippe.

D. Antoine écrivit ensuite une seconde fois au duc de Bragance & au marquis de Monterey, & il leur offrit toutes sortes d'avantages pour les engager à le reconnoître; mais ils étoient trop sages pour prendre un si mauvais parti. Il arriva aussi à ce Prince lorsqu'il s'avançoit vers Lisbonne, un accident qu'on regarda comme un mauvais présage pour lui. Il passoit proche de Sacabem, qui n'est qu'à six lieuës de cette Capitale, & il s'entretenoit avec D. François d'Almeyda, pour qui il avoit beaucoup d'amitié & de confiance, lorsque ce Seigneur fut tué d'un coup d'arquebuse, sans qu'on pût sçavoir d'où il étoit parti. Le nouveau Roi prêta ensuite solemnellement le serment ordinaire. Cependant les Magistrats ne se rendoient presque point au Palais; on y voyoit fort peu

de Seigneurs; presque tous avoient pris la fuite, augurant mal des suites de ce nouveau gouvernement, ou se tenoient cachés dans la ville. Cette solitude indigna Dom Antoine. Il créa sur le champ de nouveaux Magistrats; donna ces charges à des gens qui étoient à lui, mais qui n'avoient pour la plûpart ni naissance, ni mérite; distribua entr'eux les Evêchés & les Commanderies; donna un Edit par lequel il déclaroit Philippe ennemi de l'Etat; & proscrivoit, comme traîtres, tous ceux qui suivoient son parti.

Tello étoit encore à Belem proche de Lisbonne, lorsqu'il apprit la révolution qui venoit d'y arriver. Le nouveau Roi lui écrivit même pour l'inviter à se rendre auprès de lui, & il lui fit espérer. Mais au lieu de lui tenir parole, il traita avec Dom Diégue Lopez de Siqueira commandant de trois galéres qui étoient dans le port; prit avec lui quarante mille écus d'or, qu'il avoit ramassés de toutes parts, & s'embarqua pour se rendre à Setubal auprès des Gouverneurs, avec l'évêque de Leyria, Dom Antoine de Castro seigneur de Cascaës, Dom Martin Gonçalez de la Camara, Dom Emmanuel Tellez Barretto, Dom François de Meneses, Dom Edouard de Castelblanco & Louis Cessar. On lui ferma à Setubal l'entrée du port, mais il ne se rebuta point; il fit sa descente, se rendit par terre auprès de ses collégues, & se justifia de ce qui venoit d'arriver à Lisbonne, en attribuant cette révolution au soulévement du peuple, & à la négligence du Gouverneur de cette Capitale, qui de son côté en rejettoit toute la faute sur la lâcheté de Tello, dont il rapportoit des preuves. Aussi ne put-il faire goûter ses excuses aux Gouverneurs. Quoiqu'il offrit beaucoup d'argent pour être conservé dans sa charge, il fut cassé; & depuis ce tems-là, il n'eut plus de voix dans le Conseil, qu'en qualité de simple particulier, faisant partie du corps de la Noblesse.

On remarqua que ce fut-là la seule occasion où les Gouverneurs firent usage de cette autorité qui leur avoit été donnée par le feu roi Henri. En effet jusque-là, soit par timidité, soit par une indulgence mal entenduë, qui a toûjours des suites funestes lorsque les besoins de l'Etat sont pressans, ils avoient fermé les yeux sur tout le reste. Mais dans cette circonstance même, ils prirent fort mal leur tems pour

HENRI III. 1580.

commencer à exercer un pouvoir ſouverain qu'ils alloient bientôt perdre, & dont eux-mêmes s'étoient rendus indignes par le mauvais uſage qu'ils en avoient fait. On fit encore une autre obſervation ; c'eſt que celui qui les dépoüilla de l'autorité ſouveraine dont ils étoient revêtus, n'en joüit pas long-tems. Il refuſa d'accepter le parti avantageux que Philippe lui avoit fait offrir ; & il aima mieux s'expoſer à n'être rien dans la ſuite , que de ne pas faire un léger eſſai de la Royauté, dont il ne goûta même qu'en idée.

Cependant le départ de Tello avoit mis le nouveau Roi dans un grand embarras. Il avoit emporté beaucoup d'argent, & ce Prince en avoit un très-grand beſoin. Auſſi mit-il tout en uſage pour en tirer des marchands de Liſbonne, qu'il obligeoit même malgré eux & par force, à lui en donner. En même temps il levoit des troupes de toutes parts & ſans choix. On ouvrit les priſons & tout ce qui s'y trouvoit de criminels & de ſcélérats, on les engageoit à prendre parti par l'eſpérance de l'impunité. On enlevoit même à leurs maîtres les eſclaves Afriquains, Maures & Negres, dont on ſe ſert beaucoup dans cette capitale, pour les enrôler ; & on alla juſqu'à prendre par force de jeunes gens de famille, dont la plûpart n'avoient encore jamais porté les armes. Les Prêtres & les Moines étoient les miniſtres de toutes ces violences, qu'ils exerçoient effrontément à la honte de la Religion, & ils ne voyoient pas combien il y avoit peu de fond à faire ſur des troupes ſans expérience, & dont la fidélité devoit être ſi ſuſpecte. En effet la plus grande partie de ces criminels enrôlés deſerta, & alla ſe rendre au duc d'Albe. Mais l'eſprit de vertige s'étoit ſi bien emparé de tous les eſprits, qu'enfin les Prêtres & les Moines, après avoir excité les autres à prendre les armes, s'enrôlérent eux-mêmes, & voulurent auſſi faire leur perſonnage dans cette ſanglante tragédie.

On envoya auſſitôt en Angleterre & en France, pour porter la nouvelle de l'élection de Dom Antoine, & demander les ſecours néceſſaires pour le maintien du nouveau roi. On remit dans cette vûë de groſſes ſommes à Pierre Dora conſul François, qui fait ſa réſidence à Liſbonne. Cependant Dom Antoine envoya ordre aux Gouverneurs de ſe rendre auprès de lui, & de venir le reconnoître pour leur Maître. En même tems,

tems, comme on ne comptoit pas trop sur la fidélité de Dom George de Menesès, qu'ils avoient fait Généralissime des troupes de Portugal, on l'arrêta ; & peu s'en fallut, qu'il ne fût mis en piéces par le peuple, que les Moines avoient soulevé contre lui. Ensuite on nomma pour le remplacer, Dom Diégue de Menesès, ce qui peu de tems après fut la cause de sa perte.

Jamais aveuglement ne fut égal à celui du nouveau Roi. La confusion régnoit dans le gouvernement, les Prêtres & les Moines livrés eux-mêmes à leurs fureurs, le peuple qui, à leur exemple, ne reconnoissoit plus d'autre régle que sa passion, aidoient encore à augmenter le désordre. La source de tout le mal venoit sur-tout des Docteurs de l'Université de Conimbre, qui servoient à souffler le feu de la révolte. Ainsi il n'y avoit rien qu'on ne se crût permis dans le parti, & à la honte du Clergé, on n'y respectoit pas les droits les plus sacrés, pour venir à bout de ses desseins. Tels étoient les appuis sur lesquels comptoit Dom Antoine, qui enyvré de sa fortune, couroit en aveugle à sa perte. Il avoit écrit aussi à Tristan Vaez de Vega, qui commandoit dans le fort Saint Julien, situé à l'embouchure du Tage, pour l'engager à lui livrer cette place. Mais il s'en défendit, apportant pour prétexte de son refus, & le serment qu'il avoit fait, & l'ordre contraire qu'il avoit reçû des Gouverneurs. Ainsi quinze cens hommes des milices levées dans Lisbonne sortirent en tumulte, commandés par des chefs sans expérience, & marchérent de ce côté-là.

En même tems, comme les Gouverneurs ne paroissoient pas se disposer à obéïr, le Prince envoya vers eux Dom François de Portugal comte de Vimioso. Aussitôt que le duc de Bragance en eut la nouvelle, il prévit ce qui devoit arriver. Il quitta Sétubal, & alla se réfugier dans Portel, place de sa dépendance. Cependant le comte arriva, & n'ayant pû engager les Gouverneurs à se déclarer pour Dom Antoine, il mit en usage le seul appui de la fortune & du pouvoir de ce Prince. Il souleva le peuple par le moyen des Prêtres & des Moines. On s'empara des portes de la ville, dont on chassa les corps-de-garde : les mutins s'écriérent en tumulte, que les Gouverneurs étoient des traîtres, & qu'il falloit s'en défaire.

HENRI III. 1580. Dans cette extrémité tout ce que ceux-ci purent faire, ce fut de se cacher çà & là chez quelques-uns de leurs amis, pour éviter la fureur de la populace ; après quoi ils prirent leur tems pour descendre avec des cordes du haut des murs dans le fossé. C'étoit un spectacle véritablement triste, de voir ces mêmes hommes, qui peu de tems auparavant gouvernoient l'Etat avec une autorité absoluë, exposés alors à toutes les insultes du premier venu qui se seroit mis en tête de les outrager. Tello & l'archevêque de Lisbonne, qui étoient dans les intérêts du nouveau Roi, ne se mirent pas en peine de prendre la fuite. Pour Dom Saa, Dom Juan de Mascareñas & Dom Diégue Lopez de Sosa, ils allérent chercher une retraite jusque dans Ayamonte, place de la dépendance du roi d'Espagne. De là après s'être un peu remis de leur frayeur, au lieu de se rendre auprès de ce Prince, comme on croyoit qu'ils le feroient, ils prirent un parti qui étoit beaucoup plus convenable, & en même-tems plus avantageux pour les intérêts de l'Espagne. Ils se retirérent à Castro Marino, place des Algarves, appartenante au Portugal. Là en vertu du pouvoir qu'ils avoient eu jusqu'alors, ils publiérent un Edit, par lequel ils déclaroient Philippe héritier légitime de la couronne de Portugal, & Dom Antoine ennemi de l'Etat & perturbateur du repos public. Cette démarche des Gouverneurs détermina la plus grande partie des villes du Royaume à se déclarer, & elles se rendirent à la premiére sommation du duc d'Albe. Les Ambassadeurs étrangers qui étoient restés à Sétubal, sur-tout ceux d'Espagne, furent eux-mêmes sur le point d'être maltraités, & ils auroient eu sans doute tout à craindre de la populace, qui courut en foule à leur hôtel, si le comte de Vimioso ne l'avoit arrêtée, & ne les eût fait escorter jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés en lieu de sûreté. Dom Antoine de Castro seigneur de Cascaes, Dom Edouard de Castelblanco, Dom Diégue Lopez de Siquéira, Louis Cessar, Dom Ferdinand de Noroña, Dom Pedre de Menesès, avec plusieurs autres Seigneurs, avoient accompagné les Gouverneurs dans leur fuite, & ils se rendirent aussitôt après auprès de Philippe.

Cet accident causa beaucoup de révolutions. Comme il n'y avoit que trois des Gouverneurs qui se fussent déclarés pour

le roi d'Eſpagne, Triſtan Vaez de Vega, qui avoit refuſé de livrer au nouveau Roi le fort de Saint Julien, tant que leurs pouvoirs avoient duré, les voyant diſperſés, & croyant par-là qu'ils n'avoient plus d'autorité, traita avec le Prince, & lui remit le domaine de la place par les mains de Sebaſtien de Brito, moyennant quatre mille écus d'or qu'il reçut (1). Peu de tems après Caſcaes, que l'épouſe de Dom Antoine de Caſtro avoit abandonné auſſitôt qu'elle apprit la fuite de ſon mari, fut auſſi remis à Dom Antoine par Antoine Enriquez. Enſuite ce Prince ſe rendit à Sétubal, & trouvant que cette place étoit très-forte par ſa ſituation, & qu'on pouvoit en tirer plus d'un avantage à cauſe de la commodité de ſon port, il y mit garniſon.

Le duc de Bragance traite avec le roi d'Eſpagne.

D'un autre côté, le duc de Bragance qui voyoit qu'au lieu des voyes juridiques, on en étoit venu enfin aux voyes de fait, & qui comptant inutilement ſur la juſtice de ſes prétentions, avoit juſque-là par complaiſance pour ſa femme, qui étoit d'un caractére fort impérieux, differé de s'accommoder avec le roi d'Eſpagne, reconnut enfin la faute qu'il avoit faite, après la perte de Villavicioſa. Mais il étoit bien tard de penſer à la réparer. Auſſi ne put-il le faire d'une maniére avantageuſe. Il députa à Philippe, pour lui repreſenter les raiſons qui juſqu'alors l'avoient empêché de traiter avec lui, & lui marquer qu'il étoit prêt de ſe démettre de ſes droits en ſa faveur à des conditions raiſonnables. Cette propoſition ne fut pas trop bien reçuë du roi d'Eſpagne. Il blâma fort le Duc d'avoir attendu ſi tard à ſe ſoûmettre. Il ſe plaignit de ce que par-là il l'avoit obligé d'entreprendre une guerre qui lui étoit à charge par les dépenſes extraordinaires qu'elle emportoit avec elle, & dont le ſuccès ne pouvoit être que funeſte au Portugal. Il ſe moqua de la ceſſion qu'il lui faiſoit de ſes droits, qu'il regardoit, diſoit-il, comme inutile pour appuyer ſes prétentions. Cependant en conſidération de l'affection qu'il portoit à la Ducheſſe ſa parente, & de l'envie qu'il avoit de faire du bien à ſa maiſon, il permit qu'on

(1) C'eſt le ſens qu'il a fallu donner à ces paroles de l'Auteur : *Locum in Sebaſtiani Britonis manus tradidit*, afin que M. de Thou ne ſe trouve pas en contradiction avec lui-même ; & pour faire entendre que Triſtan en faiſant hommage de ſa place à Dom Antoine, n'a pas ceſſé d'en être le Gouverneur.

HENRI III. 1580. entrât en négociation. Mais il fit des propositions qui parurent si exhorbitantes, demandant avant toutes choses que la duchesse de Bragance reconnût son droit à la Couronne, que pour lors on ne put convenir de rien.

Cependant le duc d'Albe après avoir fait encore une fois la revûë de l'armée en presence de Philippe, passa la Caya, petite riviére, qui de ce côté-là sépare la Castille du Portugal, & se mit en marche le 27. de Juin. De là, il arriva en trois jours à Elvas, où il s'étoit fait précéder par Dom Pedre Manrique de Padilla & Dom Pedre d'Ayala. Là, il donna ordre à Dom Alvar de Luna de se rendre à Estremoz. Les Landini qui avoient beaucoup de crédit dans cette ville, tenoient le parti de Philippe, & ils engagérent le reste des bourgeois à se rendre, à l'arrivée de l'agent d'Espagne. Mais Dom Juan d'Acevedo, fils de l'Amiral de Portugal, qui étoit encore fort jeune, se retira dans le château avec la garnison, y fit entrer des vivres & résolut de le défendre jusqu'à ce que les Gouverneurs, qui lui en avoient confié la garde, lui ordonnassent de le remettre aux Espagnols. Ce fut inutilement que Dom Christophle de Mora & Dom Ferdinand de Tolede le sommérent de se rendre. Il fallut faire avancer l'artillerie ; & quelques soldats s'étant à cette vûë laissé couler le long des murs du château, ce jeune homme sans expérience, sans prendre de sauve-garde, ni demander d'ôtages, eut l'imprudence de faire entrer Jean Maldonat dans sa place, où celui-ci se rendit sous prétexte de traiter de la capitulation, & surprit d'Acevedo, qu'il fit prisonnier. Peu s'en fallut même qu'on ne le condamnât à une mort honteuse. Mais à la priére de quelques Moines, & même de Dom Christophle de Mora, qui s'intéressérent pour lui, le duc d'Albe lui fit grace en faveur de sa jeunesse, & se contenta de l'envoyer prisonnier sous bonne garde dans Villaviciosa.

Peu de tems après Monte-Mayor ouvrit ses portes à l'armée Espagnole, qui s'y rendit le 6. de Juillet, laissant sur la gauche Ebora (1), où la peste faisoit de grands ravages. Cependant on y envoya Dom Enrique de Gusman, pour faire prêter serment de fidelité aux habitans au nom de S. M. C. ce qu'ils exécutérent sur le champ. D. Diégue de Castro gouverneur

(1) Cette ville, dit M. de Thou, s'appelloit autrefois *Liberalitas Julia*.

de la place, quitta même les fauxbourgs où il s'étoit retiré avec tout ce qu'il y avoit de gens de qualité, pour éviter la contagion, & se rendit à la Cathédrale, où il donna l'exemple à tous les bourgeois. Ensuite on dressa un acte de ce qui s'étoit passé, & il fut signé par Constantin de Brito secretaire de la ville.

De là, le duc d'Albe arriva en quatre jours devant Sétubal, & pendant cette marche Dom Louis d'Acosta se rendit maître d'Alcaçar Dosal, place forte par sa situation. Cependant Dom Diégue de Menesès, dont le nom étoit d'ailleurs si fameux parmi les Portugais, & qui avoit refusé la viceroyauté des Indes, que tous les seigneurs Portugais recherchent extrémement, pour se consacrer à la défense du Royaume, ne paroissoit point s'opposer aux progrès des Espagnols. Mais il en rejettoit la faute sur les incertitudes des Gouverneurs & sur le défaut d'argent, prétendant que c'étoit ce qui avoit été cause, que ses troupes qui ne sçavoient à quoi s'en tenir, n'obéïssant point à ses ordres, il ne lui avoit pas été possible, ni de fortifier les places, & d'y mettre de bonnes garnisons, ni de s'opposer aux entreprises de l'ennemi.

Dom Antoine de son côté avoit quitté Sétubal & étoit revenu à Lisbonne, où il fit pour la premiére fois son entrée en cérémonie. Il entra donc dans cette capitale comme en triomphe, après s'être rendu maître de Sétubal, du fort de Saint Julien, & des autres places voisines; & comme s'il n'eût plus eu d'ennemis à combattre, ce Prince aveugle, que la guerre & la peste environnoient de toutes parts, étoit encore assez insensé pour s'amuser à faire des réjoüissances. Au milieu des fêtes dont il fut régalé en cette occasion, le corps des Harangéres se distingua particuliérement. Elles s'habillérent toutes en Amazones, & celle qu'elles avoient à leur tête, au lieu de javelot, portoit à la main une pelle, rappellant par-là le souvenir de la fameuse journée d'Algibarotta, où les Portugais remportérent la victoire sur les Espagnols, & où l'on dit qu'une Boulangére tua sept Castillans avec sa pelle.

Au milieu de ces jeux & de ces fêtes, on apprit l'arrivée du duc d'Albe, & Dom Antoine qui craignoit pour Santaren, &

HENRI III. 1580.

qui ne sçavoit pas juger de l'habileté de ce grand homme, y envoya des troupes, qui auroient été beaucoup plus nécessaires à Sétubal. Mais plus le danger devenoit pressant, plus il y avoit de dérangement dans les affaires. L'évêque de la Guarda, le comte de Vimioso, Dom Emmanuel de Portugal & Dom Diégue Botello le vieux, maîtres du gouvernement, conduisoient tout avec le plus grand désordre. On forçoit la Noblesse, quelque résistance qu'elle pût faire, à s'enrôler; on épuisoit ceux qui n'étoient pas en état de porter les armes, tout ce qu'il y avoit dans le trésor Royal fut vendu piéce à piéce; on se défit entr'autres d'un harnois, qui ne servoit que lorsque le Roi paroissoit à cheval dans les grandes cérémonies, & qui étoit d'un ouvrage exquis des Indes, & tout couvert de pierreries. On n'épargna pas ce qu'il y avoit de plus sacré; les Prêtres & les Moines ne se faisoient pas un scrupule de trahir le dépôt qu'on leur avoit confié, de l'argent de la veuve & de l'orphelin. Les Ministres du nouveau Roi, que l'avarice rendoit aveugles, & qui sous un régne qu'ils voyoient bien ne pouvoir être de longue durée, se hâtoient de s'enrichir, faisoient toutes sortes de mauvais traitemens aux Bourgeois, sous prétexte qu'ils étoient rebelles aux Edits. Tous les jours il en paroissoit de nouveaux, la plûpart à la charge du peuple, qui ne pouvant pas remplir des obligations si dures, étoit exposé aux mêmes violences que s'il eût été réfractaire aux ordres du Prince. Aussi cette conduite lui fit changer de dispositions en un instant. On murmura hautement, & on commença à regretter le régne de Dom Sebastien, & même celui du cardinal Henri, qui tout odieux qu'il étoit devenu, paroissoit encore plus tolérable.

Progrès des Espagnols en Portugal.

Cependant le duc d'Albe étant arrivé à un bourg appellé *Aqua Alba*, qui n'est qu'à trois lieuës de Sétubal, détacha Dom Ferdinand de Tolede, Pierre de Medicis & Dom Sanche d'Avila avec les troupes qu'ils commandoient, Dom Pedre Gonçalez de Mendoza avec onze compagnies du Royaume de Naples, Dom Pedre de Soto-mayor avec sept compagnies de la Sicile & de la Lombardie, & Dom Louis Enriquez avec son régiment pour aller investir la place. Ils partirent au milieu de la nuit, & à la faveur des ténébres, ils

ſe logérent dans les jardins qui étoient hors de la ville, du côté du Nord, ſans trouver aucune réſiſtance. Le duc d'Albe arriva lui-même le lendemain à la vûë de la place avec le reſte de l'armée, ayant laiſſé ſeulement quelques troupes dans le camp pour garder le bagage.

Dom François de Maſcareñas commandoit dans Sétubal avec Dom Diégue Botello le jeune. La place étoit aſſez foible. Les habitans auſſitôt qu'ils virent les Eſpagnols couper les vignes dans tous les environs, & ouvrir les canaux qui ſervoient aux ſalines, parloient déja de ſe rendre. D'un autre côté, le duc d'Albe ſommoit la ville de lui ouvrir ſes portes, promettant de faire bonne compoſition, ſi on obéïſſoit; & menaçant au contraire de ſe porter aux derniéres extrémités, ſi on s'opiniâtroit à tenir. Ces circonſtances déterminérent ces deux Commandans à ne pas attendre une ſeconde ſommation, & ils envoyérent un ſoldat Anglois au Général Eſpagnol, pour capituler. Cependant la diviſion ſe mit parmi les ſoldats de la garniſon, & Simon de Miranda faiſoit tous ſes efforts pour les engager à s'accommoder à l'amiable avec le duc d'Albe, lorſque lui-même courut riſque de la vie. Le peuple en fureur le jetta dans la riviére, & il ne ſe ſauva qu'à la faveur d'une échelle, à laquelle il s'accrocha. Enfin les chefs voyant l'artillerie des Eſpagnols en état de battre la place, & appréhendant le ſuccès, profitérent de la nuit, pour chercher chacun leur ſalut dans la fuite. On arrêta Botello & Dom Diégue de Saleña, qui étoit fort oppoſé au parti de Philippe, & qui s'étant déguiſé en Moine, demeura long-tems caché avant que d'être découvert. Pour Maſcareñas, il eut le bonheur de s'enfuir, & il alla ſe rendre auprès de Dom Antoine. Après cela les Eſpagnols mirent la ville au pillage.

D'un autre côté, le marquis de Santacruz ayant mi à la voile, étoit ſorti du port Sainte Marie le 8. de Juillet (1), & étoit venu moüiller à Ayamonte. Là il tint Conſeil de guerre avec Alfonſe de Guſman duc de Medina Sidonia, le duc de Paſtrano, Dom Antoine de Caſtro ſeigneur de Caſcaes, le marquis de Gibraleon, Dom Edouard de Caſtelblanco, & pluſieurs autres ſeigneurs Portugais, & il fut réſolu d'envoyer

(1) Ce qui ſuit, fait voir qu'il faut lire ici, *VIII. Eid. Vtil.* & non pas *VItil.*

une escadre vers les Açores pour escorter la flote, qui revenoit des Indes. Ensuite le marquis de Santacruz continua sa route & se rendit maître de toute la côte des Algarves, où Tavila, Faro, Villanueva & Lagos, petites places qu'on trouve en allant depuis l'embouchure de la Guadiana jusqu'au cap Saint Vincent, se soûmirent à ses ordres.

Après la prise de Sétubal, il ne restoit plus qu'à se rendre maître d'une tour qui étoit élevée à l'entrée du port & fortifiée à la moderne de trois bons bastions. Outre cela sa situation étoit fort escarpée, & telle, que ceux qui en avoient la garde, la croyoient inaccessible au canon. Mendo de la Mota y commandoit, & le duc d'Albe le somma par deux fois de se rendre. Il lui écrivit même encore par son cousin, pour l'engager à se soûmettre. Enfin comme il persistoit dans son refus, il fallut faire le siége de la place dans les formes. Contre toute apparence Jean-Baptiste Antonelli trouva le moyen d'élever du canon sur une colline escarpée, peu éloignée du fort, & aussitôt après les troupes de la Sicile & de la Lombardie, commandées par Prosper Colonne, se logérent sur une autre colline opposée.

Au pied de la forteresse, du côté de la mer, il y avoit pour la garde du port trois galéres bien armées, commandées par Ignace Rodriguez de Veloso. Une des trois, qui, outre l'équipage, portoit encore quatre-vingt-dix soldats, trente canons de bronze, beaucoup de biscuit, de chairs salées & de vin, avec grand nombre de Négres, à l'approche de la flote Espagnole, profita d'un vent favorable pour sortir du port, & malgré le feu du canon de la forteresse qu'elle essuya, elle alla fort maltraitée se rendre aux ennemis. Les deux autres suivirent son exemple à l'arrivée de la flote, & on trouva dessus quatre-vingt canons, dont la plus grande partie étoient de bronze, avec cent trente soldats, à qui on fit grace de la vie, & on se contenta de leur ôter leurs armes & leur équipage.

Cette perte découragea Mendo. Ainsi voyant que contre son espérance, l'artillerie des Espagnols étoit en état de foudroyer sa place; & qu'il avoit l'ennemi à une portée de trait du fort, il traita avec Prosper Colonne, & se rendit, à condition qu'il sortiroit vie & bagues sauves avec toute sa garnison,

garniſon. Ces conditions ne plurent pas au duc d'Albe, & il jugea que Mendo n'en méritoit pas de ſi avantageuſes, après avoir ſouffert l'approche du canon. Cependant il les ratifia à la conſidération de Colonne, & confia la garde du fort à Jean de Molina, qui commandoit auparavant dans le Pignon de Velez. Enſuite le marquis de Santacruz étant venu mouiller au port avec la flote, D. Juan de Cordouë, D. Antoine de Léve, & D. Louis de Barrientos, allérent à terre ſaluer le duc d'Albe. Peu de tems après ceux de Palmela, où il y a un Couvent fameux de l'Ordre de Saint Jacque de Portugal, députérent au Duc, & ſe ſoûmirent.

D. Antoine, qui voyoit que les Eſpagnols étoient déja maîtres de toute cette partie de l'Andalouſie, qui eſt au-de-là du Tage du côté du Portugal; que la plûpart des villes d'entre le Douro & le Minho, à l'exception de Conimbre, n'étoient point dans ſes intérêts; qu'il n'avoit pû encore ſoûmettre Porto; que les Seigneurs les plus diſtingués l'abandonnoient de jour en jour, pour aller ſe ranger du parti de Philippe; que le duc de Bragance étoit ſur le point de s'accommoder avec ce Prince; que le Marquis de Villareal, après tant de lettres qu'il lui avoit écrites pour l'engager à ſe rendre auprès de lui ne paroiſſoit point; que cependant la diſcorde & le trouble régnoient dans ſon parti; que le peuple commençoit à s'ébranler; que le Clergé, qui ſembloit lui être ſi attaché, ſervoit plûtôt à ſcandaliſer ceux qui étoient dans ſes intérêts, qu'à relever leur courage; que les ſecours de France & d'Angleterre ſur leſquels il comptoit, n'arrivoient point; qu'il manquoit d'argent, qui eſt le nerf de la guerre; & qu'il ne lui reſtoit d'autre reſſource pour en trouver, que d'épuiſer le peuple, & d'opprimer ſes ſujets, reconnut enfin la faute qu'il avoit faite, & commença, quoiqu'un peu tard, à ſe repentir d'avoir accepté le nom de Roi, au lieu de ſe contenter de celui de Protecteur de la Couronne. Mais comment remédier à un mal qui étoit devenu incurable? Elevé ſur le trône par la faveur d'un peuple toûjours leger & inconſtant, & par la fantaiſie de quelques eſprits inſenſés, plûtôt que par ſon propre choix, il ſçavoit que la deſcente en eſt bordée de précipices; qu'une Couronne coûte beaucoup plus à perdre qu'à conquérir; que les autres hommes changent de charges & d'emplois

HENRI III. 1580.

comme d'habits; que le Sceptre au contraire ne ſe quitte qu'avec la vie; qu'on entre la tête la premiére ſur le trône; mais qu'on n'en peut ſortir que les pieds devant.

Tous ceux qui l'environnoient, au lieu de contribuer à calmer ſon inquiétude, ne ſervoient qu'à le précipiter dans le déſeſpoir, en lui repreſentant qu'il n'y avoit plus de grace à attendre de la cour d'Eſpagne. L'évêque de la Guarda principalement avoit la vanité de vouloir que tout le monde ſe ſoûmît à ſon avis, ſans qu'il daignât jamais écouter les conſeils des autres. Il avoit porté la fierté juſqu'à la folie. Déja le duc d'Albe étoit aux portes de Liſbonne, que ce Prélat s'amuſoit encore à mettre en mouvemens les Prêtres & les Moines. On les voyoit courir dans les ruës, le plus ſouvent l'épée à la main, & ſemblables à des furieux, exhorter, ou plûtôt forcer tout le monde à prendre les armes. Les Egliſes mêmes, & les chaires Chrétiennes étoient devenuës le théatre de leurs paſſions inſenſées. C'étoit de-là qu'ils contoient au peuple mille abſurdités au ſujet des Eſpagnols, & qu'ils le repaiſſoient de mille chiméres ridicules. Ils diſoient : Que les Eſpagnols n'étoient que des lâches; & qu'ils ne méritoient pas d'être comparés aux Portugais : Que dix Portugais déferoient aiſément cent Caſtillans : Qu'ils combattoient pour la conſervation de la Religion, de l'Etat, de leurs femmes, & de leurs enfans : Que ceux qui ſe ſoûmettroient n'avoient que l'eſclavage & l'exil à attendre : Que la liberté au contraire ſeroit le fruit que recueilleroient ceux qui réſiſteroient courageuſement : Que pour vaincre ils n'avoient qu'à vouloir; & que la victoire ne dépendoit que de leur union, & de leur bonne volonté.

Mais l'évêque de la Guarda faiſoit à D. Antoine des contes encore bien plus abſurdes. Il lui faiſoit entendre que Philippe n'étoit pas dans le fond auſſi redoutable qu'on le diſoit : Que la plus grande partie de ſon armée n'étoit compoſée que de nouvelles levées, & de ſoldats ſans expérience : Qu'il avoit fait reſter les vieilles troupes en Italie, dans la crainte que tandis qu'il ſeroit occupé à faire la guerre en Portugal, on ne prît cette occaſion pour remuer dans le royaume de Naples, & dans le Milanez : Qu'il avoit peu d'Italiens & d'Allemans dans ſon camp : Et que les chaleurs de la ſaiſon, jointes à la

contagion qui s'étoit répanduë dans son armée en avoient fort diminué le nombre : Qu'outre cela, aussitôt qu'on sçauroit Philippe embarrassé à cette guerre, l'Italie, l'Arragon, & la Navarre ne manqueroient pas de se soulever : Qu'en même-tems le Turc se jetteroit sur le royaume de Naples, & sur la Sicile : Qu'il n'y avoit pas même lieu de douter que la Castille, qui étoit accablée d'impôts, ne se révoltât à la nouvelle de ces mouvemens : Que toute la France, l'Angleterre, & l'Allemagne étoient en armes : Qu'aussitôt qu'elles sçauroient que le Prince auroit été élû unanimement par toute la nation, il les verroit toutes accourir à son secours, & réünir toutes leurs forces contre un Prince ambitieux, qui ne pouvoit augmenter sa puissance, en ajoûtant à ses autres Etats un Royaume si florissant, sans qu'elles se vissent manifestement exposées à subir le joug dont il les menaçoit. C'est ainsi qu'on endormoit ce Prince malheureux. Cependant Barreto, que les Gouverneurs avoient député vers les Puissances étrangéres, revint sur ces entrefaites, ne rapportant avec lui d'Italie pour tout fruit de son voyage que beaucoup d'excuses & de complimens. Seulement il donna occasion à l'ambassade que le Pape envoya ensuite à Philippe. Pour ce qui est des sommes dont on l'avoit chargé pour lever des troupes en France, il avoit jugé plus à propos d'en faire son profit, que de les employer à poursuivre une guerre qu'il regardoit comme inutile.

Au milieu de tous ces embarras, le comte de Vimioso ne songeoit qu'aux moyens de satisfaire l'ambition aveugle qui le dévoroit. Peu en peine du salut de l'Etat, il rêvoit uniquement à trouver un chemin qui pût le conduire à la tête des armées. Le nouveau Roi de son côté souhaitoit de pouvoir contenter un homme dont la bonne volonté lui étoit devenuë à charge. Mais les Gouverneurs avoient nommé Dom Diégue de Menesès généralissime ; le Prince lui-même l'avoit confirmé dans cet emploi. Ainsi il ne voyoit pas comment pouvoir en disposer autrement sans faire un affront à un homme à qui il avoit de grandes obligations, & sans s'exposer lui-même à être accusé d'inconstance & de légereté. Heureux si la fortune eût sçu remédier aux besoins essentiels, ausquels ce Roi, dont elle vouloit faire son jouët, étoit réduit aussi

HENRI III. 1580.

promptement qu'elle le tira de cet embarras !

Le nouveau Roi étoit tout occupé de cette inquiétude, lorsqu'il survint une allarme qui l'obligea de songer à des besoins plus réels. On ne sçait si ce fut un pur effet du hasard, ou si l'on voulut éprouver par-là ce qu'on avoit à espérer des habitans de la capitale, au cas que le duc d'Albe s'en approchât. Quoi qu'il en soit, le jour que Sétubal se rendit, les marchands Espagnols qui étoient dans Lisbonne s'y croyant en danger, & prenant des mesures pour se retirer, après avoir mis leurs effets en sûreté chez quelques-uns de leurs amis, comme on les vit sur le soir se donner quelque mouvement, le bruit se répandit que l'ennemi étoit aux portes. Aussitôt toute la ville fut sous les armes, & se remplit en un instant de toutes sortes de personnes, de tout âge, & de tout séxe. Les uns demandoient des nouvelles de l'ennemi ; les autres témoignoient leur frayeur par leurs cris ; il y en avoit que la crainte rendoit immobiles ; d'autres, dont les ténébres de la nuit augmentoient la peur, couroient comme des insensés ; tous enfin s'embarrassoient les uns les autres dans les ruës étroites de cette capitale ; & la confusion fut si grande, que si les Espagnols étoient arrivés sur ces entrefaites, comme on n'avoit pas eu soin de poser des corps-de-garde dans cette grande ville, il y a beaucoup d'apparence qu'ils s'en seroient rendus maîtres assez facilement. Le jour venu cette frayeur se dissipa. Mais à cette terreur panique succéda une crainte très-bien fondée, parce que cet accident avoit fait connoître à quoi on devoit s'attendre au cas que le duc d'Albe s'approchât véritablement. Ainsi on fut bien aise de voir luire dans ces circonstances quelqu'espérance d'accommodement. D. Antoine avoit un valet de chambre nommé Diégue de Cercamo ; il étoit Castillan, & s'étoit toûjours montré fort attaché à son maître. Mais voyant la guerre déclarée, il craignit qu'on ne lui fît un crime de sa résidence auprès du Prince ; il lui demanda son congé, & se retira. Cependant il chercha à ménager un accommodement entre les deux partis ; il obtint de Philippe même avant la prise de Sétubal la permission de traiter avec D. Antoine ; & c'est ce qui fit espérer dans ces circonstances que les deux Princes pourroient s'accorder.

Sur ces entrefaites le cardinal Alexandre Riario eut ordre

HENRI III. 1580.

du Pape de partir en poste, comme l'affaire étoit pressante, & de se rendre incessamment auprès de Philippe. On s'imagina que Philippe Sega, Nonce de S. S. à la cour d'Espagne, n'avoit pas assez de crédit auprès de S M. C. C'est pourquoi on jugea à propos de lui envoyer un Légat *à Latere*. Ses instructions portoient de faire tous ses efforts pour engager Philippe à mettre les armes bas, & à se soûmettre au jugement de S. S. & au cas qu'il ne pût pas en venir à bout, comme tout ce qu'il y avoit d'habiles gens croyoit qu'il y avoit beaucoup d'apparence; le Légat avoit ordre de déclarer à ce Prince, qu'il étoit chargé de quelques ordres de S. S. pour les Etats de Portugal. Car le Pape, qui sçavoit que Philippe avoit beaucoup d'égard pour le S. Siége, jugeoit que si ce Prince ne se rendoit pas à ses instances, du moins par respect pour le Légat, il ne porteroit point la guerre en Portugal tant que le Cardinal y resteroit; que cependant l'été s'écouleroit; que la flote d'Espagne, sur laquelle Philippe comptoit le plus, ne pourroit plus tenir la mer sans s'exposer extrémement; qu'on arrêteroit par-là cette année les progrès de ce Prince; & qu'on l'obligeroit à remettre son expédition à la suivante. Or si cela arrivoit, le Pape croyoit qu'il auroit beaucoup gagné. En effet, par-là il auroit arrêté le cours des victoires de Philippe; cependant l'hyver donneroit autant de relâche à D. Antoine; il profiteroit de cet intervalle pour ranimer son parti abbatu, prendre quelques arrangemens, traiter avec les Princes voisins, que la jalousie rendoit ennemis de la puissance Espagnole, assembler des troupes, en un mot mettre les choses dans un certain équilibre, afin que Philippe, qui se sentant alors le plus fort, ne vouloit point entendre parler d'accommodement, voyant son rival en état de lui faire tête, & appréhendant le sort d'une bataille, fût obligé enfin d'avoir recours à la médiation de S. S.

Le Pape envoye au roi d'Espagne un Légat *à Latere*.

C'est ainsi que raisonnoient les politiques oisifs de la cour de Rome, entêtés de leur propre mérite; mais l'événement fut contraire à toutes leurs vuës. Aussitôt que le Légat fut arrivé à Badajoz, Philippe lui fit assigner un logement hors de la ville à un monastére voisin. De-là le Cardinal députa à S. M. C. Trajan Mario Protonotaire Apostolique, pour le saluer de sa part. Mais ce Prince, qui jusqu'alors avoit sçu re-

HENRI III. 1580. tarder la marche du Légat, par les honneurs qu'il lui faisoit rendre dans toutes les villes où il passoit, se servit encore du prétexte d'une maladie vraie, ou fausse, pour éloigner l'audience que le Légat souhaitoit si fort, afin de donner au duc d'Albe le tems de terminer ce grand différend.

Aussi les affaires étoient-elles bien sur un autre pied en Espagne, que le Pape ne se l'étoit imaginé. Il étoit arrivé beaucoup de changement. D. Antoine étoit monté sur le Trône; & l'armée d'Espagne se voyoit déja maîtresse de la moitié du Portugal. Ainsi le Légat avoit informé le Pape de ces nouvelles circonstances, & attendoit de nouveaux ordres. Cependant il pressoit S. M. C. de lui donner audience; & elle lui fut enfin accordée après bien des retardemens affectés. Comme il n'avoit point encore fait son entrée en cérémonie, le duc d'Offone, D. Diégue Fernandez de Cabrera, & Bobadilla comte de Chinchon allérent sur le soir le prendre en carrosse, & le menérent à l'audience de Philippe qui étoit au lit. Ce Prince reçut parfaitement bien le Légat, écouta le sujet de sa commission; s'excusa ensuite sur sa maladie, de ce qu'il n'avoit pû aller en personne au devant de lui; après quoi il lui exposa les raisons qui ne lui permettoient pas de satisfaire à ce que S. S. souhaitoit de lui. Il lui dit: Que dès le commencement il avoit souhaité un accommodement à l'amiable; que cependant les affaires avoient changé de face; que D. Antoine avoit usurpé la Couronne; que par cette démarche contraire à toutes les loix, il avoit violé & foulé aux pieds l'autorité des Etats de Portugal; que par-là il l'avoit mis dans la nécessité d'en venir aux voies de fait; qu'après cela il n'étoit pas en son pouvoir de prendre d'autres mesures; puisque de mettre bas les armes, ce seroit abandonner tous ses avantages, pour donner gain de cause à son ennemi.

Le Légat comprit par ce discours qu'il ne viendroit jamais à bout de persuader à ce Prince habile rien qui fût contraire à ses intérêts. Ainsi il eut recours à la seconde partie de ses instructions, & fit sçavoir à S. M. C. l'ordre qu'il avoit reçu de S. S. de passer en Portugal. Mais Philippe lui conseilla en ami de n'en rien faire. Il lui representa qu'il y auroit peu d'honneur pour lui à entrer dans un Royaume sans Roi légitime, & même sans chef, où la voix du Souverain Pontife ne pourroit

ſe faire entendre au milieu du bruit des armes & des cris ſéditieux d'une populace mutinée, & où la dignité ſacrée dont il étoit revêtu ſeroit peu reſpectée par des peuples qui n'étoient pas dignes qu'il s'abaiſsât juſqu'à les rechercher. Cette réponſe fit ſentir au Cardinal que ce Prince ſenſé, qui comptoit beaucoup plus ſur ſa puiſſance que ſur la juſtice de ſes prétentions, étoit réſolu de pourſuivre ſes droits par la voye des armes. Ainſi déſeſpérant de pouvoir réüſſir auprès de lui, il prétexta de nouveaux ordres qu'il diſoit avoir reçus de S. S. & reprit le chemin de Rome.

Suite des progrès des Eſpagnols en Portugal.

Cependant le duc d'Albe, après la priſe de Sétubal, ſe voyant preſque entiérement le maître de cette partie du royaume de Portugal, qui eſt au-de-là du Tage du côté de la Caſtille, délibéroit ſur les moyens de paſſer ce fleuve. Les uns étoient d'avis de tenter le paſſage à Almerin & à Santaren, au deſſus de Liſbonne. D'autres aimoient mieux qu'on prît par Caſcaes, au deſſous de cette Capitale. D'un autre côté Louis Douara jugeoit à propos de faire venir la flote à Almada; & repreſentoit que par ce moyen il ſeroit aiſé de tranſporter l'armée au-de-là du fleuve, ſans s'expoſer à aucun péril. Chacun enfin propoſoit le parti dont l'éxécution lui paroiſſoit la plus prompte, la plus aiſée, & la plus ſûre. Mais le duc d'Albe, qui croyoit que la victoire conſiſtoit à ne pas perdre un ſeul inſtant, rejetta d'abord le projet de faire venir la flote à Almada, ce qui auroit demandé trop de tems; & comme il ſe mettoit peu en peine de s'expoſer à quelques dangers, pourvû qu'il évitât le moindre retardement, il réſolut par le conſeil de D. Antoine de Caſtro, Seigneur de Caſcaes, de tenter l'entrepriſe de ce côté-là.

Pluſieurs trouvoient beaucoup de témérité dans ce projet, & le Duc lui-même n'en diſconvenoit pas. Mais comme il ſçavoit qu'il n'avoit affaire qu'à des gens ſans expérience, il crut qu'il lui étoit permis en cette occaſion de franchir les régles, & ſçut par ſa fermeté braver le péril auquel il s'expoſoit. Ainſi la nuit du (1) 28. de Juillet toute l'armée s'embarqua ſur la flote avec tous ſes équipages & toutes les munitions de guerre; pendant la nuit entiére elle lutta contre le vent

(1) Pour concilier cette date avec les précédentes, on a lû *V. Kal. VItil.* au lieu de *V. Kal. Vtil.*

HENRI III. 1580. contraire ; & malgré les remontrances du marquis de Santa-cruz, qui vouloit qu'on cedât à la violence des flots, le Duc s'opiniâtra à faire voile vers le rivage opposé. Enfin au point du jour le vent tomba ; & les troupes, après avoir essuyé quelques volées de canon des forts de Cascaes, de Saint Antoine, & de Saint Julien, prirent terre, & firent leur descente, sans qu'il parût aucun ennemi pour s'y opposer. D. Diégue de Menesès étoit cependant caché derriere une colline, vis-à-vis de l'endroit où elles firent leur descente. Il avoit avec lui trois cens chevaux, & trois mille hommes de pied, composés la plûpart de milices, & de nouvelles levées. Il avoit même fait placer du canon dans les rochers & les broussailles, pour s'opposer à la descente des Espagnols. Mais soit que ce ne fût pas ce même D. Diegue, dont le nom étoit si fameux, & que la réputation qu'il s'étoit acquise dans les Indes fût plûtôt fondée sur sa liberalité que sur sa bravoure ; soit qu'il se défiât de ses soldats, il n'osa attaquer les ennemis, qui étoient encore tout malades de la fatigue de la nuit précédente ; & après une legere action où tout se passa en escarmouches, il se retira à Cascaes.

Aussitôt que le duc d'Albe vit à terre Prosper Colonne, D. Sanche d'Avila, D Rodrigue Çapata, D. Pedre de Soto-Mayor, & Antonelli, il rangea ses troupes en bataille de sorte qu'elles présentoient d'abord à l'ennemi un front étroit, & s'élargissoient ensuite en forme de triangle. Dans cet ordre il les fit marcher vers la colline, conduites par Çapata qui commandoit l'avant-garde, & qui étoit soûtenu par un corps de piquiers Allemans. La retraite de D. Diégue de Menesès facilita le succès des Espagnols ; ils s'emparérent de la coline, & se rendirent maîtres du canon que les Portugais y avoient laissé, ce qui fit encore très-peu d'honneur à D. Diégue. Lorsque l'armée fut sur la hauteur, & qu'elle se vit hors du danger qu'elle auroit eu à essuyer dans sa descente, si D. Diégue avoit sçû profiter de l'occasion, D. Louis de Barrientos, vieil Officier qui étoit fort familier avec le duc d'Albe, s'approcha de lui, & lui demanda à l'oreille si cette entreprise ne lui paroissoit pas tenir plûtôt d'un jeune homme, que d'un Capitaine experimenté ? A quoi le Duc répondit fort à propos, en souriant: Qu'un Général habile devoit sçavoir être également dans

dans l'occasion, & bouillant comme un jeune homme, & prudent comme un vieillard. De-là les Espagnols marchérent contre Cascaes, qu'ils sommérent de se rendre; & sur le refus que fit la garnison, ils dressérent contre la place une batterie de deux gros canons, & d'une petite piéce de campagne. Peu de tems après les assiégés arborérent un drapeau blanc, pour marquer qu'ils vouloient capituler. Mais comme Antonelli étoit déja le maître du fossé, l'artillerie ne laissa pas de tirer toûjours; & celui qui tenoit le drapeau ayant été tué dans une décharge de la mousquéterie Espagnole, les Portugais en élevérent un autre, & prirent mieux leurs précautions. Cependant comme malgré cela le feu des assiégeans continuoit toûjours, la garnison voyant les murs de la place réduits en poudre, n'attendit pas qu'on capitulât, & ouvrit sur le champ les portes à l'ennemi. La place fut pillée, contre la promesse que le duc d'Albe avoit faite au Seigneur de Cascaes; & on y trouva D. Diégue de Menesès, qui s'y étoit renfermé, & qui, comme s'il n'eût eu rien à craindre, demanda avec beaucoup de confiance à parler à D. Antoine de Castro, qu'il pria d'obtenir du duc d'Albe qu'on le traitât en prisonnier de guerre, & qu'il lui fût presenté. Mais le Duc refusa de le voir. Cependant quoiqu'il fit dire à D. Diégue de se préparer à la mort, celui-ci, toûjours persuadé que Philippe avoit besoin de lui, ne perdit rien de sa premiére assûrance, jusqu'à ce qu'enfin le lendemain on fit dresser un échafaut, où il eut la tête tranchée avec D. Enrique de Pereyra Gouverneur de la place, & quelques autres, qui servirent d'exemple.

Cette sévérité, qui étoit particuliére au duc d'Albe, & dont il usoit, pour rendre son nom, ou celui de son maître redoutable, avoit fait beaucoup de tort à Philippe dans les Païs-bas. Elle attira au Duc & à son fils une réputation d'hommes sanguinaires, qui ne s'effaça jamais, & rendit les Espagnols si odieux, que les Flamans, qui quoique mutins ont cependant toûjours été attachés à leurs Princes, se déterminérent enfin à changer de maître. Il est certain, & plusieurs en conviennent, qu'on auroit pû en user avec plus de douceur envers D. Diégue. C'étoit un homme d'une naissance illustre, sorti de ces hommes fameux que le Portugal regarde comme ses

HENRI III. 1580.

libérateurs, & qui servirent autrefois à élever le roi Jean sur le trône. C'est ce qui l'avoit animé à prendre en main la défense du parti de D. Antoine. Ses ancêtres avoient donné un Roi au Portugal ; il esperoit à leur exemple, au défaut de la famille Royale, pouvoir mettre la Couronne sur la tête d'un Prince qui lui en seroit redevable. On dit que le duc d'Albe, outre sa sévérité naturelle, étoit encore piqué personnellement contre D. Diégue, à cause de certains discours qu'il avoit tenus, & qui étoient outrageans pour le Duc. En effet il disoit ordinairement d'un air de mépris qu'il auroit bien voulu mesurer son épée avec celle du Duc, & voir s'il lui seroit aussi aisé de manier les Portugais à sa fantaisie, comme il avoit fait les Flamans.

Après la mort de D. Diégue de Menesès, il ne fallut pas lui chercher bien loin un successeur. Il y avoit déja long tems que D. François de Portugal comte de Vimioso s'étoit destiné cette place. Cependant comme les Magistrats, & le peuple même de Lisbonne commençoient à murmurer, & faisoient entendre assez hautement que puisque le duc d'Albe étoit si proche, il étoit tems que le nouveau Roi songeât à le combattre, ou à s'accommoder ; D. Antoine, après avoir fait inutilement tous ses efforts, pour tirer quelqu'argent des Magistrats, s'avança enfin à Belen. Là on délibéra sur le parti qu'il y avoit à prendre. La plus grande partie étoit d'avis de céder à l'orage, d'éviter d'en venir aux mains, de gagner du tems, en traînant la guerre en longueur, & de tâcher, s'il étoit possible, de conserver ses avantages jusqu'à l'année suivante. Mais le comte de Vimioso faisant le brave hors de saison, protesta, en mettant la main sur la garde de son épée, qu'il auroit la vie de quiconque oseroit doresnavant proposer de faire retraite.

D. Antoine n'avoit pas plus de huit mille hommes dans son armée ; encore n'étoient-ils composés que de Négres sans cœur qu'il avoit ramassés dans Lisbonne, & de Paysans. Du reste il avoit très-peu d'Officiers qui sçussent la guerre. Sur la nouvelle de ces mouvemens, Sforce des Ursins, jeune homme qui avoit la réputation d'être brave, étoit venu d'Italie lui offrir ses services. Mais c'étoit plûtôt un homme de main que de tête. Après avoir resté trois jours à Belen, comme il ne venoit aucunes troupes des différentes provinces du Royaume,

quoi qu'on eût envoyé plusieurs fois des ordres réïterés de se rendre au camp, quelques-uns conseillérent au Prince de se retirer au fort de Saint Julien ; & ils lui representérent que comme c'étoit la seule place forte qui lui restât, il étoit de son intérêt de la défendre en personne, ajoûtant, qu'il y seroit plus en sûreté que dans tout autre endroit. Mais des Ursins fut d'avis d'aller plûtôt camper à (1) Alcantara, à cause du voisinage de Lisbonne ; & parce que le duc d'Albe, en suivant la route qu'il avoit prise, ne pouvoit y arriver sans passer un ruisseau, dont les bords étoient fort hauts & fort escarpés ; en sorte que le Prince auroit l'avantage de pouvoir aisément contenir dans le devoir la capitale dont il ne seroit pas éloigné, & de se servir du ruisseau comme d'un retranchement pour se fortifier.

Cependant le duc d'Albe, après avoir fait reconnoître par D. Ferdinand son fils la forteresse de Saint Julien, où commandoit Tristan Vaez de Vega avec quatre cens hommes de garnison, y alla mettre le siége. Cette place est voisine de Cascaes, où la flote d'Espagne avoit mouillé, située en deçà du Tage, & accompagnée d'une ville. Le tertre sur lequel elle étoit bâtie, étoit fortifié par quatre petits bastions ; & il y avoit dedans trente piéces d'artillerie. Les Espagnols furent d'abord fort incommodés par le feu de la flote de D. Antoine, qui étoit à Belen : mais aussitôt qu'ils se furent retranchés devant la place, ils se virent à couvert de ses coups, qui ne portoient que de loin ; & ils ouvrirent la tranchée devant le fort le 10. d'Août. (2) Aussitôt que l'artillerie des Espagnols commença à se faire entendre, D. Antoine accourut au secours. Il y eut là une action qui dura quelques heures entre la cavalerie des deux partis, après laquelle le Prince se retira dans son camp, qu'il s'appliquoit à fortifier, l'ayant fait environner de murs semblables à ceux qu'on bâtit en France, où l'on remplit de troncs d'arbres & de fagots deux rangs de maçonnerie. Du reste le voisinage de l'ennemi l'inquiétoit beaucoup moins, que ce qui se passoit à Lisbonne, où l'on commençoit à remarquer quelque refroidissement pour le parti du Prince.

(1) Quelques uns, dit M. de Thou, croyent que c'est l'ancienne *Norba Cæzarea*.

(2) Il faut encore lire *IV. Eid. VItil.* au lieu de *Vtil.*

HENRI III. 1580.

Ce changement étoit un effet de l'habileté de Philippe. Ce Prince, qui auroit bien voulu terminer cette guerre, dont le succès lui paroissoit toûjours à craindre, sans répandre le sang de ses sujets, venoit de faire publier une déclaration dans tout le Portugal, par laquelle il promettoit une abolition entiére du passé à ceux qui rentreroient dans le devoir, & abandonneroient le parti de D. Antoine : il n'exceptoit de cette grace que le Prince,& ceux qui l'environnoient,& qui avoient donné occasion aux troubles arrivés dans Lisbonne, à Sétubal, & à Santaren. En même tems Philippe, pour satisfaire en quelque sorte l'ambition des Portugais, qui souhaitoient un Roi de leur nation, n'avoit pris uniquement dans cet acte que les titres dont se servent les rois de Portugal. Il n'avoit même signé que le nom de Roi, au lieu que dans tous les actes publics il signoit * *moy le Roi.* Enfin celui-ci étoit muni des cinq sceaux qu'employoient les rois de Portugal, & qu'ils appellent les cinq climats, afin de montrer jusque dans les plus petites choses qu'il vouloit suivre en tout les mœurs, les coûtumes, & les usages de la Nation.

* Yo el Rey.

C'étoit là ce qui faisoit que Dom Antoine commençoit à craindre que la ville de Lisbonne ne songât à l'abandonner. Aussi se montroit-il beaucoup plus disposé à écouter les propositions de Diégue de Cercamo. Mais l'évêque de la Guarda, D. Emmanuel de Portugal, le comte de Vimioso, D. Emmanuel de Silva, & Botello revenoient à la charge, & le replongeoient dans son premier aveuglement. Cependant ce Prince donna enfin un pouvoir à Cercamo de traiter en son nom avec Philippe. Ses lettres ne portoient que son nom pour toute souscription ; & Cercamo étoit chargé, après qu'on seroit convenu des articles de l'accommodement, de prier S. M. C. pour rendre la chûte du Prince moins honteuse, de se contenter de l'écrit, qu'il feroit signifier aux Etats du Royaume, par lequel il leur déclareroit, qu'il ne se croyoit pas en état de faire tête à la puissance de S. M. & que par conséquent il leur laissoit la liberté de prendre leurs mesures.

Mais Philippe enflé de ses succès, ne vouloit plus entendre parler d'accommodement. Ainsi il renvoya Cercamo au duc d'Albe, qui après avoir long-tems amusé D. Antoine, réduisit enfin ce Prince infortuné à la funeste nécessité d'en venir

à une bataille. En effet le nouveau Roi ayant fait demander une entrevûë au Duc, il ne fut pas possible de convenir du lieu où elle devoit se tenir. Ensuite lorsqu'on fut demeuré d'accord de se voir dans une galére, le hasard fit naître de nouveaux obstacles qui empêchérent l'exécution de ce projet. Le duc d'Albe écrivant à D. Antoine, refusa de lui donner le titre d'Excellence; & le Prince qui prenoit celui d'Altesse parmi les Portugais, & qui ne se fioit pas trop à la parole du Duc, se vengea de ses mépris par une réponse pleine de hauteur. Il lui fit dire que les Rois étoient toûjours des Rois, & que les Généraux d'armée n'étoient jamais que des Généraux d'armée; que du reste le Seigneur qui étoit infiniment au-dessus des uns & des autres, accordoit la victoire à qui bon lui sembloit. Ainsi la négociation finit comme le duc d'Albe le souhaitoit, sans qu'on pût espérer de venir jamais à bout de s'accorder.

Cependant les Espagnols avoient déja élevé contre le fort de S. Julien, une batterie de dix canons ausquels ils en joignirent aussitôt après dix autres, qui commencérent à tirer contre la place. Le Gouverneur & la garnison pensoient de leur côté à se rendre, & le duc d'Albe, qui après avoir envoyé aux assiégés un Trompette qu'ils avoient refusé d'écouter, appréhendoit les suites de ce siége, cherchoit une occasion de pouvoir entrer en négociation, lorsque le hasard la lui offrit. Une veuve de la campagne, dont le gendre & le fils étoient dans le fort, soit par amitié pour ces deux personnes qui la touchoient de si près, soit que ce fût de concert avec le duc d'Albe, lui fit demander la permission d'entrer dans la place, pour en retirer son gendre & son fils, & pria que tandis qu'elle y seroit, on fît cesser les batteries. Le Duc lui accorda tout ce qu'elle souhaitoit; elle se rendit dans la forteresse, instruisit * Tristan du sujet de sa venuë, & le conjura de la part du duc d'Albe, comme elle en avoit été chargée, de songer à lui, & de ne pas se perdre lui & toute sa garnison par son opiniâtreté. Cet avis donna plus de joie au Gouverneur

* Tristan tenoit d'abord S. Julien au nom des Gouverneurs du Royaume, qui lui en avoient donné le commandement. Voyant ensuite le tribunal des Gouverneurs aboli, il fit hommage de cette place à D. Antoine, & il lui prêta le serment entre les mains de Brito. Ce Prince lui en laissa le gouvernement, & enfin il fut forcé de la rendre au duc d'Albe. *Voyez la Note, page 251.*

HENRI III. 1580.

qu'il n'en fit paroître. Il demanda une entrevûë avec le Duc & l'obtint. Après avoir pris ses sûretés il se rendit au camp ; fit son traité secret avec le général Espagnol, à des conditions aussi avantageuses qu'il pouvoit en attendre de D. Antoine ; rentra ensuite dans la place, feignant d'être beaucoup mieux instruit du droit de S. M. C. qu'il ne l'avoit été jusqu'alors ; & après avoir fait entendre à sa garnison que son honneur & sa parole lui étoient plus chers que les avantages les plus considérables, & même que sa propre vie, il l'engagea à reconnoître Philippe pour Roi légitime du Portugal. Le duc d'Albe confia ensuite la garde de cette place à Gabriël Nino, qui y entra avec son régiment. Après la reddition de la forteresse de S. Julien, Pierre Barba qui commandoit dans un autre fort nommé *Cabeça*, *seca*, situé au-dessous de cette place, & qui avoit d'abord refusé de se rendre à la sommation du duc d'Albe, crut aussi devoir prendre son parti. Après avoir donné avis de son dessein au nouveau Roi, il abandonna la place à l'approche de la flote Espagnole, emmenant avec lui ce qu'il pouvoit y avoir d'artillerie, & se rendit au camp du Prince.

Sur ces entrefaites on apprit que la flote des Indes étoit arrivée aux Açores, chargée de beaucoup de richesses ; & comme les plus considérables négocians de Lisbonne auroient été ruinés, si la flote d'Espagne s'en fût renduë maîtresse, il n'y avoit personne qui ne souhaitât que la fortune décidât de ce différend par un combat, avant qu'elle fût entrée dans la mer d'Espagne. Ainsi les Magistrats de Lisbonne pressérent le Prince de pourvoir à ses intérêts & à ceux de cette Capitale, & d'apporter enfin reméde aux malheurs ausquels on étoit exposé chaque jour. Ils lui représentérent que l'armée d'Espagne étoit à leurs portes ; que Philippe n'étoit pas fort éloigné ; qu'il falloit se battre ou s'accorder ; & qu'ils le prioient de choisir incessamment celui des deux partis qui lui conviendroit le plus. Mais ceux qui composoient le Conseil de ce Prince ne vouloient point entendre parler d'accommodement. Les Moines eux-mêmes étoient plus furieux que jamais. Ils ne se contentoient plus comme auparavant, d'animer le peuple à la guerre dans le secret de la Confession & dans leurs Sermons ; on les voyoit se mêler parmi les troupes,

dans le camp, & ſur la flote, avec un appareil ridicule ; ſoit que dans leurs habits ordinaires ils paruſſent le Crucifix à la main, ou portant quelques reliques ; ſoit qu'armés à demi ils ſe donnaſſent en ſpectacle, faiſant la rouë avec leur épée, faiſant de la Religion le prétexte de leurs fureurs, & mettant tout en uſage pour porter à tenir bon juſqu'à la derniére extrémité, des gens qui commençoient à ſentir tout le poids de leurs malheurs.

D. Antoine, qui d'un côté n'eſpéroit plus de pouvoir jamais s'accommoder avec l'Eſpagne, & qui de l'autre ſe voyoit de toutes parts abandonné, ſe trouvoit cependant dans l'embarras le plus funeſte. Le trouble régnoit dans la Capitale, la frayeur avoit ſaiſi les troupes. Dans ces triſtes circonſtances, incertain du parti qu'il avoit à prendre, victime de la crainte, & ſoupçonnant par conſéquent tous ceux qui approchoient de lui, ce Prince malheureux qui ſe croyoit à toute heure ſur le point d'être trahi, faiſoit ſentir ſa mauvaiſe humeur également à ſes créatures & à ceux qu'il s'imaginoit être ſes ennemis. Le feu ayant pris par haſard à quelques maiſons voiſines du Palais, dans le quartier où logeoient les Flamans, quoique cette nation dût être beaucoup moins ſuſpecte que toute autre, cependant il s'imagina qu'ils avoient excité cet incendie de concert avec les Eſpagnols, & ſur le rapport d'Emmanuel Suarès, qui depuis peu avoit été nommé Chancelier de la chambre de Liſbonne, il obligea ces malheureux à changer de demeure ; ce qui leur cauſa un préjudice conſidérable, peu s'en fallut même que le peuple furieux ne mît leurs maiſons au pillage.

Le duc d'Albe étoit informé de tout ce déſordre ; & après avoir uſé juſque-là d'une diligence incroyable, il reſtoit tranquille dans ſon camp, attendant patiemment que ce peuple qui ne s'étoit attaché à D. Antoine que par fantaiſie, le voyant malheureux, ſe révoltât contre lui avec la même légereté, & qu'il pût ainſi ſe rendre le maître de ſon ſort, ſans être obligé d'en venir à une bataille. Cependant il faiſoit ſonder la garniſon de Belen, & même les Officiers de la flote Portugaiſe. Il y eut auſſi pendant huit jours quelques actions de peu de conſéquence, à la tête deſquelles ſe trouva Dom Sanche d'Avila, & où l'avantage fut aſſez peu conſidérable

de part & d'autre. Enfin D. Pedre de Bermudez que le duc d'Albe avoit laiſſé à Sétubal, étant arrivé avec quelque cavalerie, & ce Général ayant fait reconnoître la tour de Belen, qui n'avoit pour toute défenſe qu'un baſtion fort étroit & un foſſé, on dreſſa contre ce fort une batterie de trois canons; mais ils commencerent à peine à tirer, que la garniſon qui avoit déja fait ſa capitulation avec les Eſpagnols, leur remit cette place. La tour de Caparica, qui couvroit en quelque ſorte la tour de Belen, ſe rendit de même auſſitôt après. De là le duc d'Albe alla prendre ſon quartier au fameux monaſtére des Jéronimites, où le roi Emmanuel, par l'ordre duquel il avoit été bâti, avoit fait des dépenſes infinies, & qu'il avoit rendu célébre, en le deſtinant à être le lieu de ſa ſépulture & de celle de ſes ſucceſſeurs. Ce Général voulut enſuite reconnoître en perſonne le camp de D. Antoine, il paſſa vis-à-vis en bataille, tira quelques volées de canon, & rentra dans ſon camp ſans avoir rien tenté de plus conſidérable; mais après avoir remarqué cependant qu'il y avoit quelques endroits foibles qu'il ſeroit aiſé de forcer.

Cependant la flote d'Eſpagne avoit remonté le Tage, & ne s'éloignoit point de l'armée. Elle étoit compoſée de ſoixante & ſix galéres, de vingt-ſix vaiſſeaux de charge, & de quelques autres plus petits. On comptoit dans celle de Portugal neuf grands vaiſſeaux qui alloient à la rame, cinq galéres, & trente-ſix vaiſſeaux de charge. Toute la flote étoit bien fournie d'artillerie & de munitions. Elle couvroit la ville & le camp, en ſorte que de ce côté-là il étoit difficile d'en approcher ſans danger. D'un autre côté l'armée Eſpagnole trouvoit en ſon chemin la petite riviére d'Alcantara, dont les bords étoient fort eſcarpés. Ainſi comme il étoit dangéreux d'attaquer le camp par un ſeul endroit, il fut réſolu d'y donner l'aſſaut de toutes parts. On prit pour l'exécution de ce deſſein le 25. d'Août, & la veille le duc d'Albe fit lui-même une courſe juſqu'aux retranchemens des Portugais. En même tems dès minuit tout le camp des Eſpagnols retentit du bruit des tambours & des trompettes, afin de tenir ſur pied toute la nuit les troupes Portugaiſes, & qu'elles fuſſent ainſi moins en état de ſe battre le lendemain.

Alcantara eſt un bourg qui donne ſon nom à la petite riviére

riviére qui l'arrose, situé dans l'angle même que forme ce ruisseau en se jettant dans le Tage qu'on passe en cet endroit sur un pont de pierre. Les Portugais y avoient mis des troupes pour le garder ; & la situation de leur camp étoit telle, qu'ils étoient couverts du côté du Midi par le Tage & par leur flote qui n'étoit pas éloignée ; & du côté du Couchant par où le duc d'Albe venoit les attaquer, ils avoient pour rempart la riviére même. Cependant ils avoient encore tiré en dedans un retranchement qui n'étoit pas d'ailleurs bien difficile à forcer. Du reste la situation du terrein étoit fort montueuse, & les deux bords du ruisseau étoient couverts de collines, qui à la vérité n'étoient pas fort rudes à monter, mais qui étoient d'ailleurs en très-grand nombre.

Défaite des Portugais par les Espagnols.

Le duc d'Albe étoit campé à la droite de cette riviére ; & il avoit recommandé à D. François d'Alava qui commandoit l'artillerie, de disposer si bien ses batteries dans les postes qu'on lui avoit marqués, qu'il foudroyât en même tems le pont, la plaine où les Portugais étoient campés, & le retranchement. En même tems il manda au marquis de Santa-cruz, de mettre à la voile au signal qu'il lui donneroit, en élevant en l'air un drapeau blanc, & d'attaquer sur le champ la flote Portugaise. Mais le vent contraire l'empêcha d'exécuter à tems ce projet. Cependant le Duc partagea son armée en trois corps, dont deux étoient tous composés d'infanterie, en sorte que la cavalerie formoit le troisiéme. Du reste ils n'étoient point rangés de file, mais marchoient presque de front, autant que la petitesse du terrein pouvoit le permettre. Le Duc étoit au centre avec toute l'infanterie Espagnole & une partie des piquiers Allemans. Ce gros composé de six mille hommes, étoit encore divisé en quatre corps, qu'il avoit aussi rangés de front. Prosper Colonne commandoit l'aîle droite qui n'étoit pas moins nombreuse, & qui marchoit dans le même ordre, composée des troupes Italiennes & Allemandes, & de quelques bataillons d'Espagnols qui restoient encore. Enfin D. Ferdinand bâtard du duc d'Albe, & Lieutenant général de son pére, étoit à la tête de l'aîle gauche, où il n'y avoit que de la cavalerie. Au reste le Duc lui avoit déclaré expressément aussi bien qu'à tous les

HENRI III. 1580.

Officiers de l'armée, que s'ils vouloient faire plaiſir à S. M. C. il falloit, au cas qu'ils euſſent le bonheur de remporter la victoire, qu'ils fiſſent en ſorte d'empêcher le pillage de la Capitale ; ajoûtant, pour les toucher davantage, que ſi le contraire devoit arriver, il ſouhaitoit d'avoir la tête caſſée du premier coup d'arquebuſe qui ſeroit tiré, plûtôt que d'être témoin d'un ſi grand malheur. Enfin le duc d'Albe marqua par écrit à tous les Officiers, non ſeulement l'ordre de la marche, mais même le moment où ils devoient donner, afin de leur faire comprendre que la victoire dépendoit de leur exactitude à ſuivre ponctuellement ſon projet.

D'un autre côté D. Antoine, qui n'avoit ni Officiers ni ſoldats qui ſçuſſent la guerre, dont les troupes étoient épuiſées par la fatigue du jour précedent, & pour avoir paſſé toute la nuit ſous les armes, & qui ſe voyoit même preſque abandonné, parce que la plûpart de ſes ſoldats étoient retournés à Liſbonne dont ils étoient ſi peu éloignés, ſe trouvoit dans un étrange embarras ; également inquiet, & pour la Capitale, où il apprehendoit quelque révolte ; & pour ſon camp, qu'il voyoit prêt d'être attaqué par les Eſpagnols. Dans ces circonſtances, il faiſoit tout ce qui étoit en ſon pouvoir, c'étoit de ranger ſon armée en bataille : encore ne ſe preſſoit il pas, perſuadé que le duc d'Albe ne ſongeoit pas à venir l'attaquer dans ſon camp, & qu'il ſe contenteroit ſeulement d'eſcarmoucher comme le jour précédent. Enfin il écrivit à l'évêque de la Guarda, afin qu'il obligeât tout le monde à venir reprendre ſon poſte. Tandis que ce Roi de théatre étoit dans un camp expoſé à toutes les injures de l'air, ce Prélat cependant au milieu de Liſbonne, recevoit tranquillement ſous le dais tous les honneurs de la royauté. Par ſon ordre toutes les cloches de Liſbonne n'avoient point ceſſé de ſonner pendant la nuit entiere, & avoient tenu les bourgeois toûjours éveillés. Dès le matin il fit battre le tambour dans toute la ville, obligeant tout le monde, bon gré malgré, de paſſer au camp, comme autant de brebis qu'il envoyoit à la boucherie. Mais la plûpart déſertérent en chemin, en ſorte que cette reſſource ne fortifia pas de beaucoup l'armée.

Déja le duc d'Albe étoit en marche, & voyant que le Prince n'avoit pas encore rangé ſon armée en bataille,

comme il se l'étoit imaginé, il comprit de là que son artillerie ne feroit pas autant de mal aux ennemis qu'il l'avoit espéré. Mais il prit son parti sur le champ, & ayant fait avancer son armée, il résolut d'en venir aux mains. Dans cette vûë il donna ordre à Prosper Colonne qui commandoit l'aîle droite, de faire l'attaque du pont, & de pousser de ce coté-là aussi loin qu'il pourroit aller. En même tems il chargea D. Sanche d'Avila de tirer du centre deux mille arquebusiers des plus braves, d'aller à leur tête passer le ruisseau un peu plus haut, où les bords étoient moins escarpés, & de prendre en flanc les Portugais. Enfin il chargea D. Ferdinand son fils de chercher un passage dans un endroit plus éloigné, & de faire en même tems au camp une troisiéme attaque opposée aux deux autres, afin d'attirer l'ennemi de ce coté-là. Mais soit que d'Avila eût plus de chemin à faire, & qu'il rencontrât plus d'obstacles; soit que les Italiens, pour oter aux Espagnols la gloire d'avoir marché les premiers à l'ennemi, eussent doublé le pas, Colonne précipita son attaque; & comme les Portugais lui opposérent la fleur de leur armée, il fut d'abord assez maltraité. Le duc d'Albe d'une hauteur où il étoit assis, étoit témoin de ce désordre, & blâmoit hautement la témerité de Colonne. Enfin Louis Dovara marcha à son secours à la tête de quelques cuirassiers Allemans, que le comte de Lodron lui prêta. Avec ce renfort Colonne emporta le pont, & força les ennemis d'abandonner un moulin voisin où ils avoient jetté quelques troupes. Pour lui il ne perdit que quelques soldats à cette attaque.

Cependant le duc d'Albe étoit fort inquiet, comme il connoissoit d'Avila pour un homme naturellement prompt, il appréhendoit que lorsqu'il sçauroit l'accident arrivé à Colonne, au lieu de prendre l'ennemi en flanc, il n'allât l'attaquer de front. Mais d'Avila suivit exactement l'ordre du Général. Il chargea les Portugais avec vigueur, accompagné de D. Rodrigue de Çapata, & de D. Pedre Gonçalez de Mendoza; & ayant été soûtenu à propos par la cavalerie de D. Ferdinand, quoique D. Antoine, qui auparavant s'étoit trouvé à l'attaque du pont, eût tourné toutes ses forces de ce côté-là, il obligea les ennemis qui sçavoient que les Espagnols étoient déja maîtres du pont, & qu'ils attaquoient le

HENRI III. 1580.

camp par les flancs, à se retirer au centre. Alors d'Alaba fit encore sur eux quelques décharges qui leur tuérent beaucoup de monde. Cependant ils étoient enveloppés de toutes parts. Ils avoient l'ennemi en tête & en flanc, & D. Ferdinand ayant envoyé une partie de la cavalerie pour leur couper le retour vers la Capitale, ils se voyoient encore pris en queuë. Ainsi ils se débandérent & commencérent à se mettre en fuite. D. Antoine lui-même abandonnant le champ de bataille, se mêla avec les fuyards, & reprit le chemin de Lisbonne, suivi du comte de Vimioso, de D. Emmanuel de Portugal, de D. Diegue Botello le vieux, & de D. Edouard de Castro. Il reçut en chemin un coup de lance dans le visage, & fut même presque fait prisonnier par quelques volontaires Italiens. Enfin il arriva à la Capitale qu'il traversa, entrant par une porte & sortant par une autre, & traînant après soi les malheureux restes de son armée. En passant il fit ouvrir les prisons, comme si après une si grande perte, l'Etat eût pû espérer encore quelque chose du secours de quelques scélérats. Il s'en trouva cependant parmi eux qui n'avoient d'autre crime que d'avoir soûtenu le parti de Philippe. Les artisans & le reste du peuple mirent les armes bas, restérent dans la ville, & ne cherchérent point d'asyle ailleurs qu'auprès de leurs femmes & de leurs enfans. Les étrangers se refugiérent dans les Eglises. Le carnage fut grand, & cependant beaucoup moindre qu'on n'auroit dû l'attendre, vû le grand nombre des fuyards. En effet les Portugais n'eurent pas plus de quinze cens hommes de tués. Pour ce qui est des Espagnols, ils ne perdirent guéres que cent hommes dans cette action.

Il y avoit à Almada de l'autre côté du Tage un couvent de Dominicains bâti sur une colline. François Foreyro de Lisbonne en étoit Prieur. C'étoit un Théologien fort habile, célébre non seulement par ses ouvrages, mais encore par la part qu'il avoit eue au Concile de Trente où il s'étoit trouvé. De cette hauteur ce Religieux qui étoit fort contraire aux intérêts de Philippe, regardoit avec inquiétude le combat des deux armées, lorsque voyant les troupes Portugaises taillées en piéces ou mises en désordre, il fut saisi d'une peur ou d'une douleur si violente, qu'il tomba à la renverse de dessus la

chaise où il étoit assis ; les yeux tournés vers le ciel & froid comme un marbre, il mourut ainsi sans prononcer une seule parole, n'ayant guéres plus de soixante ans.

Réduction de Lisbonne à l'obéïssance du roi d'Espagne.

Aussitôt après cette déroute, D. Ferdinand, conformément aux ordres de son pére, marcha vers Lisbonne pour empêcher les troupes d'y entrer. Il eut la précaution de publier chemin faisant avant que d'y arriver, qu'il y avoit encore un gros d'ennemis à défaire, & que les vaincus faisoient mine de vouloir se rallier, afin d'amuser le soldat. Enfin il se rendit dans la Capitale où il parla aux Magistrats, & leur promit seulement la vie sauve, laissant le reste à la disposition du vainqueur. Mais ce n'étoit que pour ne pas s'exposer aux importunités des troupes qui l'environnoient. En effet il fit descendre avec des cordes pardessus les murs de la ville, quelques-uns des principaux d'entr'eux, qui se rendirent auprès du duc d'Albe, de qui ils obtinrent des conditions plus avantageuses. En conséquence il donna ordre à quelques-uns des principaux Officiers de l'armée, de faire une espéce de garde à la porte de Sainte-Catherine, afin que par leur autorité ils arrêtassent le premier feu du soldat. Ceux qu'il chargea de cette commission furent le marquis de Cetona, D. Ferdinand de Tolede, D. Sanche d'Avila, Jule Spinola, Ambroise Grimaldi, D. Garcie de Cardenas, D. Pedre de Bermudez, François Landriano, Côme Centurione, D. François & D. Diégue de Tolede. Il fit aussi entrer dans la ville, Pierre de Medicis, D. Pedre de Tolede, & quelques autres Seigneurs, afin d'empêcher par leur présence que les soldats ne fissent aucun tort aux habitans, au cas qu'il s'y en fût glissé quelques-uns. D'un autre côté le marquis de Santacruz, & D. Alfonse de Leve n'avoient pas été moins heureux sur mer. Après avoir célébré la défaite des Portugais par une décharge de toute leur artillerie, la flote ennemie qui voyoit l'armée de D. Antoine en déroute, ayant mis à la voile, ils s'en rendirent maîtres sans trouver presque la moindre résistance. Cependant quelques-uns des gens de l'équipage étant entrés dans Lisbonne, & voulant se mettre à piller, on arrêta leurs mauvaises intentions, & il y en eut de pendus pour servir d'exemple aux autres.

Les troupes ne pouvant donc pas pénétrer dans la ville,

HENRI III. 1580. elles s'en vengérent sur le faubourg qui en fait la meilleure partie ; & elles le mirent au pillage pendant trois jours entiers. Le butin qu'elles y firent fut immense ; & tout ce que les soldats enleverent, ils le vendirent ensuite à vil prix aux marchands, comme il arrive ordinairement dans ces sortes d'accidens. La conjoncture ne pouvoit être plus favorable, la flote étoit tout proche, & c'étoit une belle occasion pour transporter dans les païs étrangers tout ce qu'il y avoit de plus précieux parmi le butin, & l'y vendre sa juste valeur. Au reste ce qui fut cause qu'on trouva dans ce faubourg beaucoup plus de richesses qu'on n'espéroit, c'est que la crainte de la peste avoit engagé la plus grande partie des marchands de Lisbonne à y transporter leurs effets les plus précieux. Dom Alfonse de Leve empêcha que la Doüanne ne fût pillée. Les Italiens & les Allemans ne touchérent point non plus aux Eglises. Plusieurs personnes persuadées que celle de S. Roch qui appartient aux Jésuites seroit sur-tout un sûr asyle, avoient mis en dépôt chez ces Péres tout ce qu'elles avoient de plus précieux. Mais les Espagnols ayant chassé de cet endroit les Italiens, & y étant entrés comme par amitié, & sous prétexte qu'ils y étoient envoyés par leurs Officiers pour le mettre hors d'insulte ; tout fut enlevé & transporté la nuit sur la flote. Errera dit qu'on accorda aussi aux troupes le pillage de quelques maisons bourgeoises, parce qu'elles appartenoient à des gens qu'on accusoit d'avoir été contraires aux intérêts de Philippe, & d'avoir été cause du soulevement.

D'un autre côté, Dom Antoine après s'être fait panser à Sacabem, avoit marché droit à Santaren, où il fut suivi par l'évêque de la Guarda, le comte de Vimioso & Simon de Mascareñas d'Evora, avec environ quarante cavaliers. Le Prince ne fut reçû qu'avec peine dans cette place ; encore ce ne fut qu'à condition qu'il en sortiroit incessamment. Exemple bien triste & bien remarquable de l'inconstance des choses humaines ! Ce Prince qui deux mois auparavant avoit vû tout le peuple de cette ville s'empresser de se rendre à son Couronnement, & de marquer la joye qu'il ressentoit de l'avoir pour maître, devenu simple particulier, ne pouvoit pas trouver dans cet endroit-là même un asyle contre ses malheurs.

Bien des gens trouvoient à redire, que le duc d'Albe eût été si lent à poursuivre D. Antoine. Mais après un succès si complet, l'armée étant chargée de butin, il étoit difficile, & peut-être même dangereux de l'éloigner de la Capitale, où l'on prétendoit d'ailleurs, que ce Prince étoit caché. Aussi fit-on par-tout des recherches fort exactes & jusque dans les recoins les plus cachés des Monastéres ; & sous ce prétexte, il se commit une infinité d'injustices. Ces violences firent encore beaucoup de tort à la réputation du duc. Ce grand homme ne manquoit pas d'ennemis, qui travailloient à détruire l'idée avantageuse que Philippe auroit pû avoir de ses succès, & à grossir au contraire dans son esprit la faute que ce Général avoit faite, en laissant échaper le nouveau Roi. Ils faisoient entendre à ce Prince, que tant de villes ou de forteresses réduites à son obéïssance, tant d'ennemis défaits, & tout récemment mis en déroute à Alcantara, ne méritoient pas après tout de si grands éloges ; que tout cela s'étoit exécuté presque sans résistance ; que cette multitude sans choix de Portugais, composée presque toute entiére de gens enrôlés par force, & d'une populace séduite dans le secret de la confession, & par les sermons séditieux des Prêtres & des Moines, qu'on avoit vû eux-mêmes se mettre à sa tête, pour la conduire à la boucherie, ne méritoit pas le nom d'armée, & qu'il n'y avoit pas beaucoup de gloire à tailler en piéces, ou à mettre en déroute des troupes si misérables ; qu'ainsi on ne devoit attribuer ce succès qu'au bonheur de S. M. & non point à l'habileté du Duc ; mais que ce qu'on pouvoit lui reprocher justement, c'étoit d'avoir permis pendant trois jours entiers le pillage d'une ville riche & florissante, dont la conservation auroit fait beaucoup d'honneur à S. M. lui auroit gagné le cœur des Portugais, & lui auroit été même d'une grande utilité pour l'execution de ses desseins ; que c'étoit-là des tours ordinaires de ce rusé Général pour s'attirer aux dépens du Prince l'affection des soldats, & enrichir ses parens & ses créatures, qui avoient plus fatigué, disoit-on, au pillage de Lisbonne, qu'à vaincre leurs ennemis ; & qu'il n'avoit pas tenu d'autre conduite autrefois en Flandre. Ces accusations & mille autres semblables, dont il n'auroit pas été difficile au Duc de se justifier pleinement, se répandoient

HENRI III. 1580.

Philippe II. proclamé roi de Portugal.

à la Cour, pour obſcurcir la gloire de ce grand homme; & faire oublier ſes ſervices; & comme il n'y manquoit, ni d'envieux, ni de rivaux, on les y écoutoit avec plaiſir.

Il arriva ſur ces entrefaites, que la flote des Indes, qui s'étoit arrêtée aux Açores, ignorant ce qui ſe paſſoit, vint contre toute eſpérance moüiller au port de Liſbonne; ce qu'elle n'auroit peut-être pas fait, ſi elle eût été informée de la nouvelle révolution. En effet elle avoit également à craindre d'être pillée par les vainqueurs & par les vaincus. Son arrivée donna beaucoup de joye aux Eſpagnols; mais elle fut troublée par la nouvelle qu'on reçut en même tems de la maladie de Philippe. Elle fut ſi dangereuſe, que les Médecins eux-mêmes en déſeſpéroient. Cet accident donna de terribles inquiétudes non-ſeulement au duc d'Albe; mais encore à tous ceux dont la fortune dépendoit du maintien de la puiſſance Eſpagnole. Les Infans d'Eſpagne étoient encore dans l'enfance; la guerre étoit allumée dans les Païs-bas, & le duc d'Anjou ne ſongeoit en France, qu'à profiter de l'humeur inquiéte de la Nation, pour s'aggrandir aux dépens des Eſpagnols. Dans ces circonſtances, ſi Philippe fût venu à mourir, il paroiſſoit bien difficile que les Eſpagnols fuſſent déja aſſez maîtres du Portugal, pour ne ſe pas voir en danger de le perdre, & qu'il n'arrivât pas de grandes révolutions dans ce vaſte Empire. Pour ce qui eſt du duc d'Albe, au cas qu'on fût expoſé à ce malheur, il avoit déja réſolu de faire venir la reine & le prince d'Eſpagne à Liſbonne. Autoriſé par leur preſence, & appuyé du ſecours des troupes qu'il avoit alors avec lui, il eſpéroit pouvoir venir à bout de contenir dans le devoir tous les autres Etats ſoûmis à la domination Eſpagnole. Cependant il aſſembla l'onze de Septembre tous les habitans de Liſbonne, & leur fit ſolemnellement prêter ſerment de fidélité au nom de Philippe. Toutes les cloches de la ville ſonnérent enſuite, & les Magiſtrats précédés de l'étendart Royal, allérent dans les ruës de cette capitale proclamer ce Prince roi de Portugal. Mais leur voix foible & embarraſſée, marquoit plûtôt de la triſteſſe que de la joye, & au milieu de ces cris d'allégreſſe, qu'on ne pouſſoit que par force, on voyoit de tous côtés couler des larmes, & on entendoit encore des ſoupirs.

Dom

Dom Antoine ne fit que paſſer à Santaren, il ſe rendit de là à Conimbre. Mais voyant qu'il n'y avoit pas de ſûreté, ni pour lui, ni pour les habitans, quelque bien intentionnés qu'ils fuſſent à ſon égard, à faire un long ſéjour en cette ville, il en partit ſur le champ pour aller à Monte-mayor. Là on apprit qu'il levoit une nouvelle armée; & le duc d'Albe, qui ne vouloit pas partager ſes forces, réſolut de faire marcher D. Sanche d'Avila contre lui. Cependant la ſanté de Philippe commençoit à ſe rétablir, lorſqu'il arriva un nouvel accident, qui répandit le deuil dans toute la Cour, & retarda encore pour quelque tems l'exécution des projets, qu'on méditoit. Ce fut la mort de la reine Anne épouſe de S. M. C. Atténuée de douleur & de veilles, depuis la maladie du Roi ſon époux, elle fut attaquée d'un mal, qui ſe répandant cette année dans tout l'Occident, fut comme l'avant-coureur de la peſte, qu'on reſſentit en différens endroits, & qu'on appella en Eſpagne le catharre. Cette Princeſſe décéda le 27. d'Octobre, laiſſant deux enfans D. Diégue & D. Philippe, qui étoient à peine ſortis du berceau.

Dom Antoine crut pouvoir profiter de cette occaſion. Il fit ſolliciter les habitans d'entre le Douro & le Minho de ſe déclarer pour lui; & ayant rallié autour de lui quelques-uns de ceux qui étoient dans ſes intérêts, il commença à former une eſpéce de nouvelle armée. La crainte de ces forces empêcha pour quelque tems ceux de Conimbre, qui ſongeoient à l'abandonner & à ſuivre la fortune, d'envoyer des Députés au duc d'Albe, comme ils y étoient déterminés. Pour ce qui eſt de ceux de Santaren, ils avoient déja exécuté cette réſolution, auſſitôt qu'ils avoient vû le Prince hors de leur ville, & ils s'étoient ſoûmis au roi d'Eſpagne. Cependant D. Antoine ſe voyant déja fort de neuf mille hommes, compoſés de toutes ſortes de gens, marcha vers Avero, dont il ſomma les habitans de lui ouvrir les portes: ſur leur refus, il aſſiégea la place, & fit paroître en cette circonſtance plus de vigueur, qu'il n'en avoit encore montré juſqu'alors en toute autre occaſion. Enſuite il y fit donner l'aſſaut, & fut repouſſé. Mais enfin ceux qui étoient dans ſon parti engagérent les habitans à le recevoir. Pantaleon de Saa étoit ſorti de Porto, pour venir au ſecours des aſſiégés; mais il arriva

HENRI III. 1580. trop tard. Le Prince fit arrêter plusieurs des habitans, qui furent la victime de son avarice & de ses violences; & peu s'en fallut même que la place ne fût mise au pillage. Ce succès joint aux mauvaises nouvelles qu'on recevoit de la maladie du roi d'Espagne, enfla tellement le cœur aux païsans qui étoient venus au secours du Prince, armés de bâtons & de hoyaux, qu'ils s'imaginoient que rien n'étoit capable de leur résister, & qu'ils se promettoient déja de chasser les Espagnols de Lisbonne.

D'un autre côté, les Ministres du roi d'Espagne travailloient sans relâche à étendre & à assûrer leurs conquêtes. Avant la maladie de ce Prince, ils avoient envoyé sur les côtes de Barbarie & aux Canaries, pour obliger les Portugais de ces contrées à reconnoître S. M. C. & presque tous s'étoient soûmis. Après cela, comme l'automne étoit fort avancé, le duc d'Albe envoya les troupes Allemandes en quartier d'hyver à Sétubal, & assigna des quartiers aux Italiens & aux Espagnols dans les fauxbourgs de Lisbonne. Cependant il donna ordre à D. Sanche d'Avila de se mettre à la tête d'un détachement de quatre mille cinq cens hommes d'infanterie, pour achever de ruiner le parti de D. Antoine. Il fut suivi de D. Emmanuel de Pacheco à la tête de deux escadrons de cavalerie & de quinze cens hommes de pied, commandés par D. Diégue de Cordouë; & étant entré dans Conimbre, il réduisit cette ville à l'obéïssance du roi d'Espagne.

Cependant sur la nouvelle de l'arrivée d'Avila, Dom Antoine quitta Avero, où il étoit alors, & marcha vers Porto, où son parti qui étoit le plus fort, le reçut avec beaucoup de magnificence. Aussitôt qu'on apprit son arrivée, Pantaleon de Saa, D. Ferdinand Nuñez Barreto & Jean Rodrigue de Saa, prirent la fuite & se retirérent dans la Galice. Ensuite le Prince fit arrêter & mettre en prison ceux qui n'étoient pas dans ses intérêts, confisqua leurs biens, s'empara des vaisseaux chargés de sucre, qui étoient à la rade, & les envoya en France; fit mourir quelques-uns des habitans, & condamna enfin cette ville à lui payer cent mille écus d'or. Pour les lever, il exerça toutes sortes de violences; & ayant par-là réduit les Bourgeois au désespoir, il étoit sur le point de se

porter contr'eux aux derniéres extrémités, lorſqu'il apprit que d'Avila venoit de ſoûmettre les villes de Conimbre & de Monte-mayor, que D. Diégue Botello s'étoit chargé de défendre. Cette nouvelle ſauva ceux de Porto. D. Antoine occupé uniquement du ſoin de mettre ſa vie à couvert, ne penſa plus à maltraiter ces malheureux. Il envoya à Viana l'évêque de la Guarda, avec ordre de lever des troupes dans toutes les campagnes des environs, de ſe rendre maître du pont de Lima, & de fermer à l'ennemi le paſſage du Douro, qui étoit entre lui & les Eſpagnols.

Pendant ce tems là le duc d'Albe étoit à Liſbonne, où il caſſa les Magiſtrats que D. Antoine avoit nommés, & en créa de nouveaux. Il répara auſſi les fortifications du vieux château, & y en ajoûta de nouvelles, y fit tranſporter de l'artillerie & des munitions, & y mit en garniſon les troupes Eſpagnoles, qui, tandis qu'elles gardoient les portes de la ville, avoient donné occaſion à pluſieurs querelles, qui s'étoient élevées entre les Caſtillans & les Portugais.

Cependant d'Avila s'avançoit vers Avero, lorſqu'il reçut les Députés des habitans de la place, qui venoient ſe ſoûmettre au roi d'Eſpagne, & lui offrir leurs ſervices. D'Avila donna là quelques jours de repos à ſes troupes; après quoi il penſa à paſſer le Douro. Mais il ſe preſentoit bien des obſtacles à cette entrepriſe. Ce fleuve, qui eſt d'ailleurs très-rapide, n'étoit guéable en aucun endroit; on y trouvoit fort peu de bateaux; d'Avila en avoit fait porter à la vérité de plians; mais en les faiſant ſervir à tranſporter des chariots, ils s'étoient entr'ouverts, & ne pouvoient plus être d'aucun uſage; enfin ce Général ayant détaché quelques troupes pour en aller chercher le long du fleuve, elles furent attaquées par quelques barques armées, à qui D. Antoine avoit donné ordre de courir de côté & d'autre; & ne purent par conſéquent ni reconnoître aucuns paſſages, ni raſſembler aucuns bateaux. Mais ayant enſuite remonté vers la ſource, par où le Prince n'avoit jamais imaginé que les Eſpagnols duſſent venir à lui, elles en trouvérent pluſieurs de différentes figures; & Antoine Serrano qui commandoit ce détachement en ſurprit quelques-uns. Cependant après avoir trouvé des bateaux, tous les Officiers regardoient comme une

HENRI III. 1580.

témerité de vouloir exécuter une entreprise aussi difficile en presence de l'ennemi ; & ils representoient qu'on termineroit toûjours assez tôt cette guerre, si on venoit à bout de réüssir.

D'Avila soûtenoit le contraire, & comme il vouloit prévenir Edouard de Lemos, Martin Lopez d'Azevedo, Antoine de Sousa Coutiño, & les autres Officiers du parti de Dom Antoine, qui rassembloient des troupes de toutes parts, il jugeoit, qu'il ne pouvoit espérer de réüssir, qu'en usant d'une extrême diligence. Ainsi il fit un discours à ses troupes, pour les animer à tout entreprendre. Il leur representa ; que le moindre retardement leur seroit très-préjudiciable ; que l'hyver approchoit ; que pendant cette saison la flote ne pourroit plus tenir la mer ; que son départ réduiroit les troupes de terre à manquer de vivres, & les mettroit par-là hors d'état de subsister ; qu'il falloit donc prévenir ces malheurs, & obliger Dom Antoine, qui s'étoit retiré dans le fonds du Portugal, non-seulement à abandonner ce Royaume avec ses prétentions, mais encore à sortir de toute l'Espagne ; qu'autrement, si on lui donnoit le tems de se reconnoître, il profiteroit de l'hyver pour appeller les étrangers à son secours, pour faire durer la guerre, qu'on pouvoit aisément terminer cette année, jusqu'à la suivante, & même pendant plusieurs autres, & rendre peut-être douteux l'événement ; qu'au reste des troupes qui aspiroient d'arriver à l'honneur & à la véritable gloire par le chemin de la valeur, ne devoient point se laisser épouvanter par les dangers ; qu'il n'y avoit aucune gloire à attendre à triompher d'un ennemi défait ; que la valeur consistoit à surmonter tous les obstacles ; qu'il n'y avoit rien d'impossible à de braves gens ; que cependant il n'étoit pas assez aveuglé par le desir d'acquérir un vain nom, pour vouloir risquer par sa témérité le fruit d'une victoire qui leur avoit été si avantageuse ; qu'il vouloit seulement les empêcher de perdre par une prudence déplacée, & hors de saison, l'avantage qu'un si grand succès leur avoit assûré, & qu'ils ne pouvoient recueillir qu'au prix de leur activité ; qu'ils n'avoient qu'à vouloir ; qu'ils avoient fait preuve de leur valeur, & que la justice de la cause qu'ils soûtenoient leur étoit connuë ; que c'étoit en cela qu'ils devoient mettre

leur confiance ; que du reste il falloit qu'ils se missent bien en tête, qu'ils avoient affaire à ces mêmes hommes, à qui, pendant le cours de cette année, ils avoient enlevé tant de villes & tant de places, & sur lesquels ils venoient de remporter à Alcantara une victoire mémorable ; & qu'ils se persuadassent qu'ils continueroient encore à les vaincre de même, pourvû que par des délais hors de saison, ils n'arrêtassent pas eux-mêmes le cours de la victoire, qui s'étoit déclarée pour eux si avantageusement.

Après avoir ranimé le courage de ses troupes par ce discours, & plus encore par la confiance qu'elles avoient dans son expérience, d'Avila commença à prendre ses mesures pour passer le fleuve. Il fit border de canon tout le rivage sur lequel Avero étoit situé, afin d'empêcher les ennemis de paroître de l'autre côté. En même tems il fit un détachement d'un tiers de son armée, à la tête duquel il se mit lui-même, & remonta vers Avynte, résolu de tenter le passage de ce côté-là, avec les bateaux qu'il y avoit fait porter, afin de venir prendre les Portugais en flanc. Il laissa le commandement du reste des troupes qui étoient campées à Piedra Salada, à D. Rodrigue Çapata, avec ordre de passer le fleuve en presence de l'ennemi, & d'attacher les chevaux par la bride aux bateaux qui devoient transporter l'armée de l'autre côté. En même tems il lui avoit recommandé de ne se mettre à l'eau, que lorsqu'il verroit les troupes Espagnoles, qui devoient passer au-dessus de lui, prendre en flanc les Portugais. Le passage du Douro ne coûta pas plus que celui du Tage. A peine les troupes de D. Antoine se virent attaquées en flanc par les Espagnols, qu'elles se débandérent sans faire la moindre résistance, après avoir à peine perdu dix hommes, & laissérent ainsi à l'armée d'Avila la liberté de faire à l'aise sa descente.

Aussitôt que D. Antoine apprit la nouvelle de ce passage, il comprit qu'il n'y avoit plus pour lui de ressource. Ainsi il assembla tous ceux qui étoient attachés à son parti, moins pour prendre leur avis sur l'état présent de ses affaires, & sonder leurs dispositions à son égard, que pour les animer à lui être fidéles, en leur exposant les raisons de son départ, & leur donnant de meilleures espérances pour l'avenir. Ainsi

HENRI III. 1580.

après s'être plaint amérement de l'injuſtice de Philippe, qui déſeſpérant de prouver la juſtice de ſes prétentions, avoit eu recours à la force pour mettre les Portugais dans les fers, & l'avoit honteuſement dépoüillé de la Couronne, malgré le ſuffrage des Etats, qui l'avoient élû pour gouverner le Royaume, & être le protecteur de la liberté publique; il leur déclara qu'il étoit réſolu de céder pour un tems à l'orage, pour ne pas courir manifeſtement à ſa perte, & les enveloper eux-mêmes dans ſon malheur, s'il vouloit s'opiniâtrer davantage à ſoûtenir dans ces circonſtances la juſtice de ſes prétentions. Il ajoûta qu'il s'étoit vû ſans aucuns préparatifs expoſé à tous les efforts d'un ennemi puiſſant, & qui depuis long-tems ſe diſpoſoit à l'attaquer; que c'étoit à cette ſurpriſe, qu'on devoit attribuer les pertes qu'il avoit faites, mais qu'il eſpéroit les réparer bientôt à l'aide de nouveaux ſecours, pourvû qu'il pût compter ſur leur fidélité; que pour lui, il avoit réſolu de vivre & de mourir dans les mêmes ſentimens; que les revers de la fortune ne ſeroient jamais capables de le faire changer, ni de l'obliger à rechercher l'amitié du tyran & de l'ennemi mortel de l'Etat, quelques avantages qu'il pût lui propoſer. Après ce diſcours qui tira des larmes de tous ceux qui étoient preſens, & que la crainte ou la douleur fit accompagner d'un morne ſilence, le Prince ſortit de l'aſſemblée; & ayant pris le chemin du Monaſtére d'Arouca, il ſe détourna pour paſſer à Barcelos; & ſe rendit enfin à Viana, où il s'étoit fait précéder par l'évêque de la Guarda.

D. Antoine ſort du Portugal & paſſe en France.

D'Avila étoit déja arrivé à la vûë de Porto, dont les habitans lui avoient fermé les portes. Mais lorſqu'ils ſçurent que les troupes de D. Antoine étoient diſſipées, ils ſe ſoumirent enfin, à condition qu'on leur laiſſeroit la vie ſauve, & qu'on ne toucheroit point à leurs effets. D'Avila détacha enſuite quelques eſcadrons de cavalerie, pour courir après D. Antoine. Ils étoient à la vûë de Viana, lorſque ce Prince prit enfin ſon parti. Perſuadé qu'il valloit encore mieux pour lui s'expoſer à tous les dangers de la mer, que de tomber entre les mains des Eſpagnols, il s'embarqua. Il fut rejetté à terre par une tempête. Cependant quelque diligence que puſſent faire les cavaliers Eſpagnols qui avoient été envoyes pour l'arrêter, & que les habitans avoient reçûs dans la place, il

ſçut encore leur échaper. Tandis qu'on traitoit des conditions auſquelles il ſe remettroit entre leurs mains, il profita du tems, & s'étant fait couper la barbe, il ſe déguiſa en marinier. Enfin après avoir diſtribué aux gens de ſa ſuite le peu d'argent qui lui reſtoit, il ſe tira des mains de ſes ennemis; emportant avec lui ce qu'il avoit de plus précieux en pierreries. Cependant il fut obligé de laiſſer quelques colliers de perles & quelques ornemens de pierreries, qui étoient trop lourds, pour qu'il pût s'en charger; & Philippe les acheta depuis des ſoldats qui les avoient. Depuis ce tems-là ce malheureux Prince reſta caché dans le Royaume juſqu'au mois de Mai ſuivant, errant ſans ceſſe entre le Douro & le Minho, & obligé de changer à chaque inſtant de demeure, logeant tantôt chez quelques Seigneurs de ſes amis, & ſouvent dans des Monaſtéres d'hommes & de filles. Pendant tout ce tems-là, l'affection & l'attachement que ceux de ſon parti avoient pour lui, ou la haine qu'on portoit aux Eſpagnols, fut ſi grande, que quelque récompenſe qu'il y eût à eſpérer, il ne fut point trahi, & malgré les recherches exactes que les Eſpagnols firent de toutes parts, il ne leur fut pas poſſible de le découvrir. Il s'embarqua enfin & paſſa en France, où il arriva heureuſement.

Philippe cependant étoit rétabli de ſa maladie, & malgré la douleur que la mort de ſon épouſe lui avoit cauſée, il ne laiſſoit pas de s'appliquer, comme auparavant, aux affaires de l'Etat. Il chargea d'abord le duc d'Oſſone de conduire le corps de la feuë Reine à Saint Laurent le Royal. En même tems il renvoya à Madrid le Prince ſon fils, avec les Princeſſes ſes filles, & donna ordre à D. François de Çapata de Ciſneros comte de Barajas, & à l'évêque de Cordouë, de les accompagner. Enſuite il entra en Portugal, arriva à Elvas le 5. de Décembre, & commença d'abord par proſcrire Dom Antoine comme traître & perturbateur du repos public, promettant quatre-vingt mille ducats de récompenſe à ceux qui le repréſenteroient mort ou vif. Cependant pour adoucir ce que cet Edit pouvoit avoir d'odieux & d'inhumain, il en donna un autre le même jour, par lequel en faveur de la réünion des deux Etats, il aboliſſoit les droits qui ſe levoient auparavant ſur les marchandiſes qu'on tranſportoit de la

HENRI III. 1580.

Castille en Portugal, ou du Portugal dans la Castille, persuadé que la Nation lui sçauroit gré de cette diminution.

Le roi d'Espagne s'étoit rendu en Portugal avec fort peu de suite, n'ayant amené avec lui que le cardinal Albert, & quelques-uns des principaux Seigneurs de sa Cour, afin de donner un accès plus libre aux Portugais. Aussitôt qu'il y fut arrivé, le duc Jean de Bragance & Theodose duc de Barcelos son fils vinrent le saluer; & il leur marqua beaucoup d'amitié. Il les fit même entrer pendant la Messe, où il assistoit derriére la courtine ou le voile, qui cache alors les rois d'Espagne au reste de leur Cour; ce qui est une marque de distinction, dont on n'honore que les personnes du plus haut rang. Enfin il confirma le Duc dans la possession où il étoit de la charge de Connétable, qui sembloit être héréditaire dans sa famille. On crut d'abord que ces marques de distinction, qui dans le fond n'avoient rien de solide, n'étoient que le gage des graces dont Philippe vouloit récompenser la soûmission du Duc; mais il se trouva enfin qu'il n'avoit point d'autre satisfaction à attendre de lui.

Le roi d'Espagne convoqua ensuite les Etats du Royaume à Tomar pour le 15. d'Avril de l'année suivante. Cependant dès la mort du feu roi Henri, ce Prince avoit écrit à D. Louis d'Atayde Viceroi des Indes Orientales. C'étoit un Seigneur de distinction, qui avoit parmi les Portugais la réputation d'être fort habile dans l'art militaire. D. Sebastien l'avoit d'abord choisi pour lui confier la conduite de l'expédition d'Afrique. Mais cet habile homme, qui connoissoit le caractére bouillant & téméraire de ce Prince, augurant mal du succés, s'excusa d'accepter cet emploi, afin qu'on ne pût pas lui imputer d'avoir eu part aux desseins de ce Roi aveugle qui couroit à sa perte; & il préféra la Viceroyauté des Indes qu'on lui proposoit en même-tems. Par ses lettres Philippe l'instruisoit de son droit à la Couronne, & lui apportoit ensuite plusieurs raisons mêlées adroitement de priéres & de menaces, pour l'engager à le reconnoître. D'Atayde regardoit plûtôt à la puissance de Philippe, qu'à la justice de ses prétentions; & il étoit trop sage pour ne pas prendre le parti pour lequel la fortune se déclaroit. Aussi D. Antoine l'ayant fait solliciter en même-tems d'entrer dans ses intérêts, il ne fut pas écouté.

Cependant

Cependant on fit aussi partir des couriers pour tous les Gouverneurs des places que les Portugais tenoient dans les Indes. On leur donnoit avis que S. M. C. venoit d'être reconnuë par tous les Etats, toutes les villes & les provinces du Royaume; & Philippe les prioit en maître d'imiter leur exemple.

HENRI III. 1580.

Les Açores se déclarent en faveur de D. Antoine.

Les ministres d'Espagne, soit par la lenteur qui est naturelle à cette Cour, où les affaires ne finissent point, soit parce qu'ils n'avoient pas prévû les suites de leur négligence, firent une grande faute en cette occasion. Ce fut de n'avoir pas suivi les conseils de ceux des Portugais, qui se rendirent d'abord auprès de S. M. C. & d'avoir attendu trop tard à envoyer aux Açores. D. Antoine profita habilement de ce retardement. Il mit dans son parti toutes ces isles, à l'exception de celle de Saint Michel, qui est la plus voisine de l'Espagne, éloignée des autres de cent mille pas, & que l'Evêque retint dans l'obéïssance de S. M. C. & le comte de Vimioso envoya un de ses gentilshommes, nommé Cyprien de Figueredo, pour commander dans la Tercere, la mieux située & la plus fertile de toutes ces isles.

Cet Officier étoit sçavant & habile dans le maniement des affaires. Il se rendit à Angra, capitale de l'isle; & par le secours des Cordeliers, qui étoient dans les intérêts du Prince, il sçut si bien fasciner l'esprit de ces insulaires, naturellement superstitieux & crédules jusqu'à la stupidité, que quoiqu'il ne leur contât que des absurdités, qui souvent même étoient contradictoires, il n'y avoit personne qui fût plus déclaré qu'eux contre Philippe. Tantôt il faisoit entendre par ses émissaires à ces peuples grossiers, que D. Sebastien n'étoit point mort comme on le disoit, ou bien qu'il étoit ressuscité, & qu'ils le verroient dans peu. Tantôt il les assûroit que D. Antoine avoit été élû roi de Portugal. En conséquence ils avoient député à ce Prince Etienne Silvera, & le pére Melchior Cordelier, homme d'un esprit naturellement brouillon, pour le reconnoître. Après cette démarche il étoit naturel qu'il ne leur restât plus aucun doute sur la mort de D. Sebastien. Cependant ces insulaires étoient si simples & si aisés à prévenir, ils haïssoient si fort les Espagnols, ou leur attachement pour les Portugais étoit si grand, qu'ils se laissérent persuader par un artisan, que les Cordeliers avoient aposté pour faire le

HENRI III. 1580. prophéte, que ce Prince paroîtroit dans le 10. du mois de Mars. Le pére Melchior aidoit admirablement à les tromper. Ce Religieux ayant appris au retour de son ambassade avec Silvera, qu'on sçavoit déja dans l'isle la nouvelle de la victoire remportée par les Espagnols à Alcantara, ne se démonta point. S'il se trouvoit avec des gens un peu sensés, il sçavoit habilement donner un bon tour à cette affaire. Il leur faisoit entendre que la perte n'étoit pas si considérable qu'on la disoit; que D. Antoine s'étoit retiré entre le Douro & le Minho, & qu'il se voyoit déja à la tête de trente mille hommes. Cependant il joüoit un autre rôle avec le peuple. Il faisoit répandre certains bruits, qui contribuoient merveilleusement à le confirmer dans l'opinion qu'il avoit conçuë au sujet de D. Sebastien. En même tems un de ses émissaires nommé Blaise Camello, célébrant la messe, pria publiquement pour ce Prince, & pour D. Antoine; & quelques-uns de ces bonnes gens lui ayant demandé des nouvelles du roi D. Sebastien, il leur répondit qu'il étoit vivant, & qu'il seroit le 4. d'Août à Angra.

Telle étoit la situation des affaires de la Tercere. Le peuple étoit fol; & ceux du parti de D. Antoine, sur-tout les Cordeliers, contribuoient à augmenter sa folie, lorsqu'Ambroise d'Aguiar, envoyé par Philippe, arriva enfin avec des lettres de S. M. C. par lesquelles elle leur accordoit l'abolition de tout le passé, à condition qu'ils se soûmettroient. La plûpart des habitans étoient d'abord d'avis de donner audience à l'agent d'Espagne. Mais le peuple se souleva à son arrivée, & déclara que si on le recevoit dans l'isle, il falloit que ce fût pour le mettre aussitôt en prison. Ainsi les plus sages, qui ne jugeoient pas qu'il convînt d'ajoûter à la honte du refus l'affront de l'emprisonnement, & qui croyoient même que ce seroit par-là violer le droit des gens, trouvérent plus à propos de ne point accorder à d'Aguiar l'entrée de l'isle, & le renvoyérent sans réponse.

Après son départ un vaisseau ayant paru en haute mer par le travers de l'isle, il s'éleva un cri par toute la ville, que Dom Sebastien promis par l'artisan étoit enfin arrivé. Aussitôt tout le peuple courut au port; & quoique le vaisseau s'éloignât de leurs côtes, cependant ces insensés, soit pour flater eux-

mêmes leur propre manie, soit parce qu'ils étoient séduits, assûroient hardiment qu'à la vérité le vaisseau avoit fait voile loin de l'isle, mais qu'auparavant on en avoit vû sortir trois hommes qui étoient descendus dans un esquif; qu'il avoient abordé sur le soir, & étoient allé loger chez les Cordeliers; & que ces trois hommes étoient D. Sebastien lui-même, D. Christophle de Tavora, & le Cherif. En même-tems les Cordeliers, pour confirmer le peuple dans cette idée, dès qu'ils rencontroient quelqu'un de ces esprits crédules, s'approchoient de lui, & lui disoient à l'oreille, qu'il leur étoit venu des hôtes de conséquence, qui ne vouloient pas se faire connoître. Cependant ils empruntoient de tous côtés pour les recevoir, des tapisseries, des lits de brocard, de la vaisselle d'argent; ils tenoient leur couvent fermé avec plus de soin qu'à l'ordinaire: enfin ils faisoient tout ce qu'il falloit pour confirmer le bruit qui s'étoit répandu, qu'ils avoient chez eux le Prince & sa suite. Les Jésuites, toûjours zélés défenseurs de la gloire, & de la puissance de l'Espagne, voulurent d'abord s'opposer à ces impostures des Cordeliers. Mais on commença par leur défendre de courir la ville; après quoi on les confina ensuite absolument dans leur monastére. Tout cela, pour amuser toûjours ce peuple insensé de l'espérance vaine dont on le repaissoit, & empêcher par-là ces insulaires de se déclarer en faveur de Philippe. Ainsi on pensa trop tard à y envoyer d'Aguiar; & on ne retira aucun avantage de ce voyage.

Ce revers inquiétoit Philippe, qui voyoit que la lenteur de ses Ministres étoit cause qu'après s'être rendu maître cette année du Portugal entier, presque sans aucune peine, il alloit être obligé d'entreprendre hors de ce Royaume une nouvelle guerre, où il n'étoit pas sûr de réüssir. Cependant, soit pour satisfaire aux plaintes qu'il recevoit de differens côtés, soit pour se rendre agréable aux Portugais, en affectant beaucoup d'exactitude à punir tous les désordres, & rabattre en même tems la fierté du duc d'Albe, que ce nouveau succès rendoit encore plus vain; mais que Philippe haïssoit, & dont il ne s'étoit servi dans cette guerre que malgré lui, & par nécessité; ce Prince donna ordre à François de Villafaña Conseiller du Conseil suprême de Castille de se rendre à Lisbonne, & à

HENRI III. 1580.

François Tetaldi Auditeur de l'audience de Galice de passer à l'armée d'Avila, & de faire la recherche des excès & des violences commises par les troupes pendant le cours de cette expédition.

Cette conduite piqua vivement les Généraux, qui comprirent sans peine que c'étoit à eux que l'on en vouloit. Cependant comme les troupes n'en paroissoient pas moins outrées, le duc d'Albe & d'Avila dissimulérent habilement leur ressentiment, & laissérent à l'armée le soin de les justifier. On n'entendit donc bientôt plus qu'un murmure universel dans le camp : Que cette nouvelle espéce de tribunal paroissoit fort extraordinaire ; que l'armée alloit donc devenir la partie de son Général, ou qu'on alloit voir l'ennemi devenir le dénonciateur de l'armée ; que c'étoit un abus intolérable ; qu'on ne devoit point écouter les plaintes que les troupes pourroient faire contre un Général à qui elles étoient si redevables, & qu'elles regardoient avec raison comme leur pére ; & qu'il n'étoit pas plus permis d'admettre les accusations qu'un ennemi vaincu pourroit intenter contre les troupes : Qu'autrement l'ennemi alloit prendre la place du sujet fidéle, & qu'au contraire les sujets vainqueurs alloient être traités comme des traîtres : Qu'on ne voyoit pas au reste ce qu'on pouvoit imputer au duc d'Albe ; que s'il étoit coupable, ce ne pouvoit être qu'en qualité, ou de Général, ou d'Officier particulier ; qu'en qualité de Général il n'avoit rien entrepris que par l'avis du Conseil de guerre ; & que si c'étoit en qualité de simple Officier qu'on vouloit lui faire son procès, il falloit donc reformer toutes les loix, & confondre le droit civil avec le code & les ordonnances militaires : Qu'on voyoit bien au reste que cette entreprise cachoit d'autres desseins ; que l'innocence & les services du duc d'Albe le mettoient assez à couvert ; que c'étoit à l'armée que l'on en vouloit, & qu'on cherchoit par-là un prétexte pour la priver des recompenses que ses derniers succès avoient méritées ; qu'on reconnoissoit là les artifices ordinaires des Ministres, qui toûjours à la suite du Prince, au milieu des plaisirs & des delices, ne voyent que de loin les dangers que le soldat est obligé d'essuyer, & ne sçavent pas juger des travaux d'une armee toûjours exposée aux coups, aux veilles, & aux chaleurs ; qu'ils auroient bien dû cependant

faire un peu d'attention à ce que les troupes avoient eu à souffrir de la famine, qu'elles avoient trouvée à leur arrivée d'Italie en Espagne; des chaleurs brûlantes de l'Estramadure, de la peste dont le Portugal étoit infecté, sur-tout de la sévérité du duc d'Albe, qui ne leur étoit si odieux, qu'à cause de son mérite, & sous qui les moindres fautes étoient punies du dernier supplice: Que c'étoit par-là que dans l'espace de cinquante-huit jours ils avoient conquis un Royaume entier, comme on gagne le Royaume des cieux en jeûnant au pain & à l'eau.

Ces derniers traits regardoient D. Pedre Gyron duc d'Ossone, & D. Christophle de Mora, les deux grands rivaux du duc d'Albe. On les accusoit d'envier aux autres les récompenses qui étoient duës à leur valeur, & qu'ils achetoient au prix de leur sang versé pour gagner des Royaumes à Philippe; tandis que ces deux Ministres, éloignés du danger, cherchoient à les leur enlever par leurs artifices & leurs calomnies. En effet il s'étoit répandu un bruit qu'on rappelloit D. Juan de Mendoza pour donner la vice-royauté de Naples au duc d'Ossone; que de Mora alloit être fait Grand d'Espagne; & qu'au lieu de placer les Officiers, les autres charges seroient partagées entre les gens de lettres & les bacheliers de la Cour; car c'est le nom que donnoient les soldats aux Conseillers d'Etat, à cause de la vie tranquille qu'ils menoient. Villafaña & Tedaldi arrêtérent ces commencemens de sédition; & appaisérent ces plaintes, qui d'ailleurs n'étoient pas sans fondement. Enfin l'un & l'autre sçut se conduire avec tant d'habileté en cette occasion, que Philippe n'eut pas lieu de se repentir d'une démarche dans laquelle il s'étoit engagé mal-à-propos; & que les troupes ne purent tirer avantage du grand éclat qu'elles avoient fait, quelque raison qu'elles eussent de se plaindre.

Affaires d'Angleterre.

Ainsi fut soûmis le Royaume de Portugal, sans qu'on eût besoin du secours des troupes qu'on avoit mandées de Flandre & d'Italie avant qu'on fût assûré du succès, & qui arrivérent trop tard. Cependant les Ministres de la cour de Rome profitérent de cette conjoncture, pour insinuer à Philippe le dessein de porter la guerre en Angleterre. Les Anglois exilés le souhaitoient fort. De son coté S. S. s'offroit de publier une

HENRI III. 1580.

croisade,& promettoit également ce qui ne dépendoit pas d'elle, comme ce qui étoit en son pouvoir; entr'autres elle s'engageoit à remettre à S. M. C. un million d'Ecus, qu'elle prétendoit devoir lui revenir sur l'Archevêché de Tolede, tant que seroit pendant le procès intenté contre Barthélemi de Carança, arrêté pour crime d'héréfié. Mais ce Prince sage, qui voyoit que le Pape ne risquoit rien du sien, & que lui-même n'étoit pas encore trop bien affermi dans sa nouvelle conquête, crut avoir assez d'occupation chez lui, sans aller mal-à-propos porter la guerre chez ses voisins. Ainsi il ne voulut point entendre parler de cette expédition; & après avoir payé une partie de ce qui étoit dû aux troupes arrivées d'Italie, comme il n'avoit plus besoin de leur service pour le present, il les congédia.

Guerre en Irlande.

La guerre avoit commencé en Irlande dès l'année précédente; mais elle n'avoit pas réüssi au gré du Pape, qui étoit l'auteur de ce projet. En effet la même année que les Portugais furent si malheureux en Afrique, les troupes que le Pape avoit levées en Italie pour faire la guerre à Elisabeth, & dont il avoit donné le commandement à Thomas Stucley, Marquis Anglois, ayant abordé à Lisbonne, D. Sebastien avoit si bien fait, comme je l'ai dit plus haut, que moitié de gré, moitié de force, il les avoit engagées à le suivre en Barbarie. Cependant Stucley avoit été tué à cette expédition; mais comme ses troupes avoient eu le bonheur de s'en tirer sans beaucoup de perte, Sebastien de Saint-Joseph, Intendant de cette petie armée s'étoit trouvé chargé de leur conduite. Saint-Joseph ne sçavoit ce que c'étoit que la guerre, & étoit absolument incapable de conduire cette entreprise. Cependant il brigua avec ardeur le commandement; & il l'obtint aisément du Pape, qui ne comptoit déja plus sur ses troupes. En même-tems S. S. traita avec l'ambassadeur d'Espagne, pour engager Philippe à grossir cette armée de quelques Espagnols. Mais la lenteur ordinaire de cette Cour, jointe aux préparatifs que S. M. C. commençoit à faire pour l'expédition de Portugal, fut cause que toute l'année suivante se passa avant que rien fût en état.

Enfin Saint-Joseph ayant reçû un renfort de sept compagnies du Regiment de Biscaye, partit d'Espagne au mois de

Septembre de cette année; & faisant voile vers l'Irlande, sous les ordres du Pape, dont il portoit les armes dans son étendart, il aborda dans cette isle à l'embouchure du Shannon dans la province de Kezri. Ce fleuve est le plus grand de tout ce Royaume. Il coule vers l'Occident, & va se jetter dans la mer d'Irlande, au dessous de Lymerik. Fitz-Moritz nouveau Marquis de Leinster, & Fitz-Girald Seigneur Irlandois, qui avoit eu le bonheur d'échaper au glaive des Maures, lorsque l'armée Chrétienne périt en Afrique, avoient d'abord fait espérer à ceux qui étoient à la tête de cette entreprise, qu'aussitôt que les troupes étrangéres paroîtroient dans l'isle les habitans de la partie Occidentale, qui étoient presque tous Catholiques, parce qu'ils étoient plus éloignés de l'Angleterre, ne manqueroient pas de prendre les armes, & de se joindre à elles. Le comte de Desmond avoit assûré la même chose. Cependant le Marquis avoit été tué malheureusement; Guillaume Drury Viceroi d'Irlande étoit mort à peu près dans le même tems; & Pelham, à qui le Conseil de l'isle avoit remis le gouvernement, avoit partagé le soin de poursuivre les rebelles avec le comte d'Ormond.

HENRI III. 1580.

Pelham avoit d'abord écrit au comte de Desmond, pour le faire souvenir de son devoir, & l'exhorter à abandonner ses fréres, ou à les engager à mettre les armes bas. Mais au lieu de profiter de ses avis, le Comte & ses fréres lui firent une réponse générale, par laquelle ils lui déclaroient qu'ils avoient pris en main la defense de la Religion Catholique, autorisés par le souverain Pontife, & sous la protection du roi d'Espagne; qu'ainsi ils l'exhortoient lui-même à se joindre à eux, pour le soûtien d'une cause si juste, & qui devoit l'emporter sur tous les autres devoirs. Pelham trouva le conseil fort plaisant. Cependant il entra sans perdre de tems dans le Mounster, convoqua la Noblesse de la Province, qu'il arrêta ensuite, & à qui il fit promettre qu'elle se joindroit à lui & au duc d'Ormond contre les Rebelles; & avant que de la relâcher; il l'obligea à lui donner des ôtages pour sûreté de sa parole.

Après cela il força le seigneur de Lixnaw à se rendre. Ensuite il alla mettre le siége devant Carigo-Foil, où commandoit le capitaine Jule Italien, avec quelques Espagnols; rüina les murs de la place à coups de canon, & l'ayant emportée

HENRI III. 1580. d'assaut, il fit pendre le Gouverneur, & ceux de la garnison qui échapérent à l'épée des Anglois, pour avoir osé se laisser forcer dans cette bicoque. Après qu'il eut par cette éxécution répandu la terreur parmi les Rebelles, la garnison de Ballilogh abandonna cette place, aussitôt qu'elle apprit que les troupes Angloises approchoient, & y mit le feu. Les fréres du comte de Desmond sortirent aussi d'Asqueten; & le Général Anglois y fit entrer Pierre Carew, & George Carew son frére, à qui il donna de nouvelles troupes pour le défendre. Il désola avec le même succès toutes les terres de la dépendance de Mac-Aule, passa le mont Slewlonguer, entra dans le Kezry, où il enleva grand nombre de troupeaux, & d'où il extermina presque tous les Rebelles.

D'un autre côté Jacque frére du comte de Desmond alla porter le ravage dans tout le territoire de Muskeroye, qui avoit appartenu à sa famille; mais que Pelham avoit confisqué, & donné ensuite à Cormag Mag-Teg, pour récompense des services qu'il avoit rendus contre les révoltés. Mais comme il marchoit sans précaution, il fut rencontré par Donel, frére de Cormag, qui avoit pris les armes dans le dessein de lui faire rendre le butin dont il étoit chargé. On en vint aux mains; Jacque reçut une blessure mortelle, & ayant été fait prisonnier, Donel le mit entre les mains de Wram de Saint Leger Maréchal du Mounster, & de Walter Raleigh, qui lui firent son procès. Il fut condamné à mort, comme criminel de leze-Majesté, & sa tête fut plantée sur la porte de Carcagh, pour servir de spectacle à tous les passans. le Comte son frére ne put faire tête à tant de malheurs. Il erra quelque tems, changeant sans cesse de demeure, pour ne pas tomber entre les mains des Anglois. Enfin il envoya son épouse à Pelham, pour travailler à obtenir sa grace; il traita avec Winther, qui étoit avec une flote dans le voisinage, pour s'opposer aux vaisseaux qu'on attendoit d'Espagne, & il en obtint qu'il le passeroit en Angleterre pour aller implorer la clémence de la Reine.

Sur ces entrefaites Artus Grey, qu'Elisabeth avoit fait Viceroi d'Irlande, arriva dans cette isle. Aussitôt que Pelham fut informé de son arrivée, il remit à George Bourchelier le soin de la conduite de l'armée. Pour lui, il se rendit à petites journées

journées à Dublin pour saluer le Viceroi, & ils tinrent conseil entr'eux. Sur la nouvelle que l'on eut des courses que faisoient dans le païs certains brigands qui avoient à leur tête Fîtz-Eustat, & Pheog-Mag-Hugh, chef de la nombreuse famille des Obrins, & qui avoient pour retraite la forteresse de Glandilough, à vingt-cinq milles de Dublin, du côté du Sud; il fut résolu que Grey, pour établir sa réputation à son entrée dans l'isle, avant que de procéder à la cérémonie de sa réception, commenceroit par châtier ces scélérats. Et il marcha de ce côté-là à la tête des troupes qui venoient le joindre.

Au seul bruit de sa marche ces brigands se mirent en fuite, & allérent chercher un asyle dans le lieu ordinaire de leur retraite. C'étoit une vallée remplie de pâturages, & très-propre à engraisser des bestiaux, presque par-tout marécageuse, & du reste environnée de toutes parts de rochers & de précipices profonds & couverts de forêts épaisses, en sorte qu'on ne peut y arriver que par des sentiers étroits, à peine connus des habitans même. Lorsque l'armée fut arrivée dans cet endroit, Cosbey, qui commandoit les gens de pied Irlandois, qu'ils appellent Kermes, avertit ses troupes de la grandeur du danger auquel elles devoient se préparer. En même-tems il se jetta le premier dans les défilés avec une intrépidité surprenante, accompagné seulement de ceux qui l'environnoient, & donna ordre au reste de ses soldats de le suivre. Mais à peine eut-il pénétré dans la vallée, qu'il se vit accablé de toutes parts d'une grêle de coups d'arquebuses qui partoient d'entre les arbres. Comme il avoit affaire à un ennemi invisible, la plus grande partie de ses troupes resta sur la place. Le reste grimpant au travers des rochers par des chemins embarrassés se rendit auprès du Viceroi, qui attendoit l'événement sur une colline opposée. Il avoit avec lui le comte de Kildard, & Jacque Wingfeld, commandant de l'artillerie. Ce Seigneur, qui connoissoit le danger de cette attaque, n'avoit jamais voulu permettre à George Carew, un de ses petits-fils, de s'y trouver. Pour son jeune frére, Pierre Carew, il périt dans ces défilés avec George More, Audley, & Cosbey lui-même, qui perdit la vie en cette occasion.

Cependant le Viceroi apprit la nouvelle de l'arrivée de Saint-Joseph dans l'isle; ce qui ne fit pas d'honneur à Winther,

HENRI III. 1580.

à qui on avoit donné une flote pour empêcher la descente des Espagnols, & qui dès que l'équinoxe fut passé, sans attendre les ennemis, mit à la voile pour retourner en Angleterre. Aussi ne pouvoit-il se défendre, ou d'une négligence extrême, ou d'une intelligence secrete & criminelle avec les revoltés. Au bruit de cette arrivée le comte d'Ormond eut ordre de marcher de ce côté-là. Ce Général commença par raser un fort que ces troupes étrangéres avoient commencé d'élever à leur entrée dans l'isle. Ensuite les ayant atteintes dans le moment même qu'elles se disposoient à entrer dans la vallée de Gravingel, il leur tua quelques soldats, & fit sur eux quelques prisonniers, de qui il apprit qu'ils étoient débarqués au nombre de sept cens, & qu'ils avoient apporté avec eux de quoi armer cinq mille hommes; qu'on attendoit d'Espagne au premier jour des troupes beaucoup plus nombreuses; que le Pape & le roi d'Espagne avoient résolu de chasser les Anglois d'Irlande, & qu'ils avoient envoyé pour exécuter ce projet, des sommes d'argent considérables qui avoient été remises par Sanders Nonce de S. S. au comte de Desmond, & à Jean son frére.

Les Espagnols cependant, qui ne sçavoient où ils alloient, après avoir erré dans les ténébres, se traînérent enfin jusqu'à la forteresse que Fitz-Moritz avoit commencé d'élever l'année précédente. Sa situation étoit avantageuse, elle étoit flanquée de bons bastions; & quoiqu'on n'y eût travaillé qu'à la hâte, ses fortifications étoient déja assez hautes pour pouvoir tenir contre une grande armée. Aussitôt que Saint-Joseph y fut entré, il se chargea du soin de la défendre. Le comte d'Ormond de son côté, qui avoit toûjours poursuivi les ennemis dans leur fuite, investit le fort. Mais comme il n'avoit point tout ce qui lui étoit nécessaire pour emporter cette place, il résolut d'attendre l'arrivée du Viceroi.

En effet, il se rendit au camp (1) le deux de Novembre, suivi des capitaines Zouchey, Raleigh, Deny, Mac-Worth, Achin, & de plusieurs autres. D'abord il envoya un trompette dans le fort, pour demander aux troupes qui le gardoient ce qui les amenoit en Irlande, & de quel droit ils élevoient une forteresse dans un païs qui étoit de la dépendance d'Elisabeth;

(1) Il faut lire *IV.* & non pas *V. Non.*

leur enjoignant en même - tems de lui livrer la place incessamment. A cela les assiégés répondirent, qu'ils étoient envoyés, les uns par le Souverain Pontife, les autres par S. M. C. à qui S. S. avoit donné l'Irlande, parce qu'Elisabeth ayant été excommuniée pour crime d'hérésie, elle avoit perdu tous les droits qu'elle avoit auparavant sur cette isle; qu'ainsi ils étoient résolus, non seulement de défendre le terrain qu'ils occupoient, mais même de pousser plus loin leurs conquêtes, si l'occasion s'en présentoit.

Sur ces entrefaites Winter revint d'Angleterre, amenant avec lui de la poudre, de l'artillerie, & un nouveau renfort de troupes. Après cela le Viceroi ne manqua pas, sur l'avis de cet Officier, de se fortifier dans son camp. Ensuite à l'aide des matelots qui étoient sur la flote, il fit percer au milieu de la nuit la digue qu'on avoit élevée sur le bord de la mer; tira des vaisseaux les coulevrines qu'on y avoit embarquées, & les mit en batterie dans les endroits où il jugea qu'elles seroient nécessaires. D'un autre côté les soldats mettoient en même-tems le gros canon en état. Pendant qu'ils étoient occupés à ces travaux, les assiégés firent deux sorties; mais ils furent repoussés avec perte. Les Anglois au contraire ne pedirent dans ces deux actions que le seul Jean Chec. C'étoit un jeune homme brave & bien fait, fils du sçavant Chevalier Jean Chec. Après cela l'artillerie tira pendant quatre jours de suite. Ce grand feu étonna Saint-Joseph; & voyant que les secours que le comte de Desmond lui avoit fait espérer ne paroissoient point, il commença de songer à se rendre.

Hercule de Pise, & les autres Capitaines de ses troupes, s'opposérent d'abord à son dessein. Ils lui representérent: Qu'ils alloient se déshonorer & trahir les intérêts de la Religion, si le premier coup de canon leur faisoit peur, & les engageoit à rendre une place qui étoit si bien fortifiée, & pourvuë abondamment de vivres & de munitions; que ceux qui avoient embrassé le même parti qu'eux, étoient déja en armes; & que pour peu qu'on voulût tenir, on les verroit bientôt accourir à leur secours; qu'après tout il seroit honteux qu'ils tremblassent à la seule vûë de l'ennemi, eux qui n'étoient venus que pour ranimer le courage des autres, & sur-tout des insulaires; qu'ainsi il devoit prendre patience,

& ſe diſpoſer à faire une réſiſtance vigoureuſe.

HENRI III. 1580.

Saint-Joſeph n'avoit point de bonnes raiſons à oppoſer à une réſolution ſi ſage & ſi glorieuſe. Cependant afin qu'on ne pût pas imputer à ſa lâcheté la fauſſe démarche qu'il méditoit de faire ; & pour qu'on crût qu'il n'avoit ſuivi en cela que les régles de la prudence, il fit parler ſous main aux ſoldats, dont la conſervation lui étoit plus chére, diſoit-il, que ſa propre vie. On leur repréſenta : Que la témérité des Officiers avoit amené les choſes à un point, que s'ils n'oppoſoient la violence à leur réſiſtance opiniâtre, ils n'avoient qu'à ſe réſoudre à périr tous dans cette place : Que S. S. ne l'avoit point chargé de cette expédition, ni mis à la tête d'un corps de troupes ſi conſidérable, pour ſe perdre en aveugle, & les envelopper eux-mêmes dans ſa ruine : Qu'ils avoient reconnu le païs, & mis les bonnes diſpoſitions des habitans à l'épreuve ; que c'en étoit aſſez pour les dédommager de leur voyage ; qu'ainſi ils devoient ſe réſerver pour un tems plus favorable, & attendre l'occaſion de remporter de plus grands ſuccès.

Ces diſcours découragérent abſolument des troupes qui n'auroient pas manqué d'aſſûrance ſous un Général plus brave & plus réſolu. Inquiets de leur ſort, elles environnérent leurs Officiers, & menacérent de leur faire un mauvais parti s'ils ne conſentoient pas à ſe rendre. Ceux-ci ne purent tenir contre ces ſéditieux. On éleva donc un drapeau ſur le haut des murs de la forteresſe ; & Grey jugeant à cette vûë que les aſſiégés demandoient à parlementer, il leur envoya un ſaufconduit. Auſſitôt un Officier ſortit de la place, & ſur ce qu'on lui demanda quel étoit leur Chef & de quelle autorité ils avoient pris les armes, il s'appuya du nom du Pape, & de l'autorité ſacrée de ce pére commun de tous les Fidéles, ſeul établi de Dieu ſur la terre pour ramener dans le chemin de la vérité par ſes inſtructions ſalutaires, ceux qui ont le malheur de marcher dans la voie de l'erreur, & pour réduire par la force & par les armes, les rebelles qui refuſent d'écouter ſa voix. Cette réponſe indigna le Viceroi ; il s'emporta avec excès contre le Pape qu'il traita de tyran impitoyable de la Chrétienté, qui ſe ſervoit des armes dont Dieu lui avoit interdit l'uſage, pour envahir le bien d'autrui. Enſuite

il renvoya cet Officier dans sa place, après avoir rejetté avec hauteur toutes les propositions qu'il lui avoit faites, & lui avoir déclaré qu'ils ne devoient attendre de lui aucun quartier, s'ils ne se rendoient à discrétion. Les assiégés n'avoient encore perdu aucun de leurs avantages, & ce mauvais succès de leur négociation auroit dû naturellement les animer à faire une belle défense. Mais après la lâche résolution qu'ils avoient prise, ils se trouvérent si découragés, qu'il fut libre à Saint-Joseph de conclure tout ce qu'il voulut avec le Général Anglois.

Il se rendit donc auprès de lui; & comme le soin de son honneur lui étoit beaucoup moins cher que celui de sa conservation, après avoir obtenu la vie pour lui & pour les Officiers de ses troupes, il abandonna à la discrétion du vainqueur ces mêmes soldats, dont il avoit voulu se servir pour se mettre lui-même dans la nécessité de se rendre. Grey en choisit vingt qu'il retint prisonniers; le reste, à ce que rapportent les auteurs Italiens, fut passé au fil de l'épée, à l'exception de dix-sept que le Viceroi fit pendre pour servir d'éxemple aux autres. On trouva dans la place les magasins bien remplis, avec des provisions en abondance; & quatre jours après on découvrit en mer quelques vaisseaux qu'on crut être montés par les exilés d'Ecosse, qui venoient au secours des assiégés; ce qui rendit la lâcheté de Saint-Joseph & de ceux qui pensoient comme lui, encore plus inexcusable.

Quoique le droit de la guerre autorisât la maniére dont le Viceroi en avoit usé avec les vaincus, cependant Elisabeth fut fâchée d'apprendre qu'il les eût traités avec tant de rigueur, ou plûtôt d'inhumanité. Le comte de Sussex qui étoit son rival, & qui ne perdoit pas la moindre occasion de le décrier, n'eut garde de manquer celle-ci; & il représenta à la Reine, que la cruauté du Viceroi, non seulement avoit rendus les Anglois odieux à tous les Princes étrangers, mais qu'elle servoit encore de prétexte aux sujets de S. M. pour se révolter contr'elle. Il est vrai qu'on apprit peu de tems après que les O-Conores cherchoient à soûlever la province d'Ophal. A cette nouvelle Grey marcha de ce côté-là, condamna à mort Hugue O-Moloy qui s'étoit rendu fameux par ses

HENRI III. 1580.

brigandages & ses révoltes réïtérées, & par ce coup d'autorité ayant répandu la terreur dans tous les environs, il rétablit le calme dans tout le païs des Magohiganores, & des O-caroles ; & arrêta par le supplice de quelques rebelles les suites d'une conjuration qui commençoit à devenir formidable.

En effet quelques Seigneurs des premiéres familles du Leinster, dont la plûpart étoient Anglois d'origine ; soit par attachement pour la Religion Catholique dont ils étoient fâchés de voir le culte aboli ; soit par haine pour les Anglois, qui, comme s'ils n'eussent été qu'Irlandois, les privoient, contre l'intention de la loi, de toutes les charges & de tous les gouvernemens, avoient, disoit-on, résolu entr'eux de massacrer le Viceroi avec toute sa maison, de se rendre maîtres du château de Dublin où étoient toutes les munitions de guerre, & d'exterminer les Anglois. Le plus célébre de ces Conjurés étoit Jean Nogent baron de Fisch, qui, à ce que prétendent les Irlandois, fut la victime des calomnies de ses ennemis. Turlogh-Leinigh qu'on accusoit d'avoir soûlevé l'Ulster, fut traité avec plus de douceur ; car on lui accorda le pardon du passé ; & à son exemple, les O-brins, les O-mores, & les Cavenaghes qui s'étoient révoltés dans le Leinster, obtinrent leur grace en donnant des ôtages pour assûrance de leur fidélité.

Troubles en Ecosse.

L'Ecosse donna aussi cette année quelques inquiétudes. La faction Angloise étoit fort affoiblie dans ce Royaume, depuis que le nouveau duc de Lenox s'étoit emparé de l'esprit du jeune Roi. Jacque Stuart de la famille des Ochiltres, capitaine des gardes de S. M. avoit voulu d'abord s'opposer aux entreprises de ce favori. Mais le Prince qui l'aimoit aussi avoit accommodé leurs différends, & leur avoit ordonné de vivre bons amis. Ainsi les chefs de la faction contraire qui les appréhendoient tous deux, presserent Elisabeth de ne pas souffrir davantage leur intelligence, & d'avertir de bonne heure le jeune Prince son parent, du péril auquel son amitié pour le duc de Lenox exposoit sa personne, la Religion, & son Etat.

Ils lui firent entendre que le Duc étoit un émissaire des Princes de la maison de Guise : Qu'il n'étoit passé en Ecosse que pour ébranler la Religion, mettre la Reine mére en

liberté, entretenir la division entre les deux Couronnes, opprimer ceux des Ecossois qui étoient attachés à l'Angleterre, fomenter la discorde sur la frontiére, & engager le Roi à se marier à l'insçû de S. M. Britannique, soit en France, soit ailleurs : Qu'il ne tarderoit pas après cela à donner bien des affaires au Royaume, que lorsqu'il seroit un peu plus âgé, on le verroit marchant sur les traces de sa mére, prendre, comme elle avoit fait, le titre de Roi d'Angleterre ; & que si cela arrivoit jamais, il seroit beaucoup plus à craindre que sa mére ne l'avoit été, parce qu'étant regardé comme l'héritier présomptif des deux Couronnes, il lui seroit bien plus facile de trouver des adhérans ; outre que les Ecossois s'étoient aguerris dans les troubles du Royaume & dans ceux de Flandre ; en sorte qu'il n'y avoit point d'emplois dans l'armée qu'ils ne fussent en état de remplir : Qu'on disoit que ce Prince avoit mandé Balfour pour faire de la peine au comte de Morton, parce que Balfour avoit entre les mains un écrit signé de la main du Comte, qui suffisoit seul pour le convaincre d'avoir eu part au meurtre du Roi : Que c'étoit là le véritable motif qui lui avoit fait donner le gouvernement de Dombriton, à cause de la facilité qu'il avoit par là de faire entrer des troupes étrangéres dans le Royaume, ou de transporter le Roi en France : Qu'il étoit continuellement à ses oreilles, à le presser de rendre à sa mére un trône dont, par un dangéreux exemple, ses sujets l'avoient dépoüillée au mépris des droits qu'elle y avoit, l'assûrant que dès le moment d'après cette Princesse l'y feroit remonter, en abdiquant légitimement la Couronne : Qu'après cela il seroit sans contredit devenu Roi légitime, & qu'il verroit alors les factions s'éteindre dans le Royaume, & tous ses sujets se réünir pour le reconnoître : Qu'ainsi ils croyoient qu'il seroit à propos de ruiner le crédit que le Duc avoit sur l'esprit du Prince, & même de l'obliger à sortir incessamment du Royaume.

Sur ces raisons la Reine députa sur le champ en Ecosse Robert Bowes, trésorier de la garnison de Barwich, avec des instructions très-amples, & un ordre exprès d'accuser le Duc de Lenox. Le Roi ayant donné audience à ce Député, il demanda que le Duc sortît, parce qu'il avoit à parler contre

HENRI III. 1580.

lui ; mais il fut refusé, & on lui fit entendre qu'il étoit inoüi qu'on chassât du Conseil aucun de ceux qui le composoient, sans lui avoir fait son procès auparavant. On disoit même dans cette Cour que tout cela n'étoit qu'un artifice des ennemis de ce favori, & que le Député n'avoit point reçu d'Elisabeth aucun ordre à ce sujet. Dans cette idée on demanda qu'il montrât ses pouvoirs ; mais il refusa d'en donner communication à d'autres qu'au Roi même, & à un de ses Ministres ; & comme il vit qu'on ne l'écoutoit point, il prit enfin congé de ce Prince au moment qu'il s'y attendoit le moins, après avoir fait de grandes plaintes de ce qu'il refusoit d'écouter les avis salutaires de la Reine, à qui il étoit si redevable.

Ce départ brusque étourdit tous ceux qui étoient autour de la personne du Roi. Sur le champ ils envoyérent en Angleterre Alexandre de Humes, qu'ils sçavoient n'être pas désagréable à la Reine, avec ordre de faire des excuses à cette Princesse de ce qui s'étoit passé, & de s'informer d'elle quels étoient ces malheurs dont on étoit menacé, & ces conseils salutaires dont elle souhaitoit de faire part au jeune Monarque. Mais au lieu de lui donner audience, Elisabeth le renvoya à Cecill. Ce Ministre après lui avoir fait une réprimande douce, lui dit : Que si la Reine avoit refusé de le voir, ce n'étoit pas que sa personne fût ou suspecte ou odieuse à S. M. qu'au contraire on ne pouvoit lui envoyer personne dont elle connût mieux le zéle pour le service du Prince, & l'avancement de la Religion ; mais que cette Princesse étoit piquée du mépris que le roi d'Ecosse sembloit avoir fait d'elle, dans la personne de son Député, dont il avoit osé révoquer en doute la bonne foi : Que cependant ce Ministre n'avoit rien fait que par son ordre ; & qu'elle étoit par conséquent fort surprise qu'on eût demandé à voir ses instructions ; qu'elle n'en accusoit au reste que les mauvais conseils qu'on donnoit depuis peu au jeune Prince, qu'elle croyoit d'ailleurs fort innocent de ce qui venoit d'arriver ; qu'elle souhaitoit seulement que dans la suite il se montrât plus docile aux conseils sages & salutaires d'une Princesse qui avoit pour lui toute la tendresse d'une mére ; & qu'il ne la quittât pas pour donner toute sa confiance à son parent, qui étoit sujet de la France,

zélé

zélé défenseur du parti François, & marié à une Françoise, qui, quoiqu'il cachât de son mieux sa Religion, étoit certainement Catholique, & qui sûrement ne souhaitoit que l'éloignement de la maison d'Hamilton, dans l'espérance de tenir lui-même ensuite le second rang dans l'Etat après la personne du Roi : Que ce Prince devoit être persuadé que les hommes n'ont point de passion plus violente que l'ambition; & qu'il pouvoit se souvenir des troubles encore récens, que les François avoient excités en Ecosse, qui auroient eu des suites plus funestes, si la Reine ne se fût servie de toute sa prudence & de toute son autorité pour les prévenir.

Ce Ministre qui étoit ennemi déclaré de la France, ajoûta exprès ces derniers traits pour rendre le comte de Lenox suspect au Conseil d'Ecosse, & ranimer en même tems, s'il étoit possible, le crédit du comte de Morton, qui se voyoit sans autorité, exposé à toutes sortes d'outrages. Cela n'empêcha cependant pas que peu de tems après il ne fût accusé de leze-Majesté par Jacque Stuart comte d'Arran; car il prenoit ces titres, depuis qu'il avoit été nommé curateur du vrai comte d'Arran, qui étoit devenu imbecille. Morton fut arrêté, & se vit obligé de se justifier dans les fers.

Mort du comte d'Arondel.

Au commencement de cette année mourut dans un âge fort avancé Henri comte d'Arondel, & en lui finit l'illustre maison des Fitz-Alan, qui tirant son origine des anciens Aubains comtes d'Arondel & de Sussex, avoit depuis le régne d'Edouard I. été pendant l'espace de trois cens ans très-florissante en Angleterre. Henri avoit été pendant sa vie comblé de charges & de dignités, Conseiller d'Etat de tous les Rois, sous le régne desquels il vécut, gouverneur de Calais sous Henri VIII. Général de l'armée Angloise à l'expédition de Boulogne, & Grand-Chambellan du Royaume; il fut choisi pour faire la charge de Grand-Maréchal d'Angleterre, & de Connétable du royaume, au couronnement d'Edouard IV. & à celui de la reine Marie, qui le fit président du Conseil, & Grand-Sénéchal de la Cour. Il pensa même à épouser Elisabeth, quoiqu'il commençât à être déja sur l'âge; & dans la suite lorsqu'on parla du mariage de la reine Marie avec le duc de Nortfolck, il eut la facilité d'y donner les mains, comme bien d'autres. Au contraire il fut toûjours fort opposé

HENRI III. 1580.

au mariage du duc d'Anjou avec la reine Elisabeth, à cause de la haine qu'il portoit ordinairement aux François, aussi disoit-il ordinairement qu'il avoit appris de son pére qui étoit né dans le comté de Sussex voisin de la France, à ne pas se fier aux François. Il eut trois enfans qu'il enterra tous trois; Henri, jeune homme d'un excellent naturel qui mourut à Bruxelles; Jeanne, qui fut mariée à Lomley; & Marie, qui épousa Thomas Howart duc de Nortfolck : elle eut de ce mariage Philippe comte d'Arondel, dont j'aurai occasion de parler dans la suite.

Tremblemens de terre.

Il y eut aussi cette année un grand tremblement de terre dans ce Royaume, où ces accidens sont cependant assez rares. Il commença le six d'Avril à six heures du soir, en deçà d'Yorck, le ciel étant fort serein. On en sentit aussi un audelà de la mer, en Flandre & jusqu'à Cologne. Il fut si violent, qu'il faisoit sauter les pierres des édifices; les cloches sonnoient d'elles-mêmes dans les clochers; & la mer, qui auparavant étoit fort tranquille, s'enfla tout d'un coup extraordinairement. Il recommença la nuit suivante dans la province de Kent, où l'on s'en apperçut encore le premier de May.

Les Anglois qui aiment assez à raisonner sur ces sortes de Phénoménes, prétendoient que cette agitation des vents dans leurs cavernes soûterraines, étoit un pronostic des révolutions qui devoient arriver dans cette Isle. On y voyoit déja arriver en foule, & avec plus d'ardeur que jamais, du Séminaire fondé à Rome par le Pape Grégoire XIII. de celui de Douai en Flandre, & de celui qu'on avoit établi en France dans la ville de Rheims, des prêtres, qui non contens d'éxercer en secret leur ministére pour la consolation des ames, sembloient être venus pour préparer les esprits à la révolte. Ils disputoient déja publiquement de la succession à la Couronne, de l'obéïssance dûë aux Magistrats; & au lieu que ces Séminaires ne doivent servir qu'à élever de jeunes gens dans la piété, à en juger par leur conduite, on eût dit au contraire que ces établissemens n'avoient été faits que pour préparer l'exécution de l'horrible decret porté par Pie V. contre Elisabeth, par lequel ce Pape la privoit de ses Etats; & par conséquent pour entretenir des séditieux & des assassins,

toûjours prêts à souffler le feu de la révolte en Angleterre, & à porter la mort dans le sein de cette Princesse.

Ce qui confirma cette opinion, c'est qu'un de ces prêtres nommé Nelson, ayant été arrêté pour avoir tenu quelques discours séditieux avec un autre particulier appellé Sherwoud, & tous deux conduits devant les Magistrats, ils soûtinrent en leur présence avec la derniére opiniâtreté, que la Reine étoit schismatique & hérétique. Après cet aveu ils furent condamnés à mort. Cependant l'affaire ayant été portée au Conseil d'Elisabeth, cette Princesse donna un Edit au mois de Juin, par lequel elle ordonnoit à tous ceux de ses sujets qui avoient des enfans, des pupilles, des parens, ou autres, au-delà de la mer, de les déclarer aux Magistrats dans dix jours, à compter du jour de la publication de l'Edit, de les rappeller dans le terme de quatre mois, & à leur retour de signifier aussi leur arrivée au Magistrat, leur enjoignant, au cas qu'ils ne voulussent pas revenir dans le Royaume, de ne leur envoyer aucun argent, ni par eux-mêmes, ni par d'autres, & défendant à toutes personnes, quelles qu'elles fussent, de loger chez elles, ni contribuer à entretenir les prêtres qui sortoient de ces Séminaires, aussi bien que les Jésuites, à peine contre les contrevenans d'être traités comme criminels de leze-Majesté.

Edit contre les Catholiques.

Telles furent les mesures que cette Princesse jugea à propos de prendre dans les circonstances, pour le maintien de la tranquillité publique. On renouvella aussi les Edits contre le luxe, qui devenoit plus grand de jour en jour. Enfin comme à force de bâtir, Londres devenoit d'une étenduë sans bornes, parce qu'on y accouroit de toutes les provinces du Royaume, le danger où l'on étoit de voir toutes les autres villes devenir désertes, joint à la crainte que l'on avoit que la peste, dont cette Capitale est souvent affligée, ne fût par là plus violente & plus dangéreuse, à cause de la grande facilité que la contagion auroit à se communiquer, fit publier un Edit par lequel il étoit défendu de bâtir plus près des portes de cette ville, que de trois milles; & ordonné que chaque maison ne seroit habitée que par une seule famille, à peine de prison & de confiscation des matériaux.

Autres Réglemens.

Fin du Livre soixante & dixiéme.



HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE SOIXANTE-ONZIÉME.

Henri III. 1580.

Voyage du Chevalier Drake.

L'Heureuse expédition des Anglois en Irlande fut pour comble de prosperité suivie du retour fortuné & glorieux du Chevalier François Drake, qui venoit de faire le tour du monde dans une navigation de trois ans. L'amour de la gloire, ou le désir de faire fortune lui ayant inspiré ce dessein, il partit du port de Plymouth le 13. Decembre 1577. avec une escadre de cinq vaisseaux montés de cent soixante-quatre hommes de débarquement. Au bout de dix-sept jours il se vit à la rade du Cap de Cantin en Barbarie. Ayant trouvé l'ancrage sûr au port de l'isle Magador, il y bâtit un sixiéme vaisseaux du bois qu'il avoit apporté d'Angleterre, & sur la fin du même mois il remit à la voile, & doubla la Cap Blanc le 17. Janvier. Cinq jours après il rencontra & prit un de ces vaisseaux Portugais, qu'on nomme Caravelles, qui revenoit de l'isle Verte chargé de sel. Il aborda dans cette isle le 28. de Janvier, & il y trouva du raisin mûr & très-doux. Cette circonstance, qui paroîtroit un prodige sous notre ciel, est

ordinaire en ces climats : car cette isle étant située près du Tropique du Cancer & de la Ligne équinoctiale, elle est toûjours échauffée par les rayons du soleil. Il y croît un arbre qui n'a ni branches, ni feuilles, & qui porte à sa cime une espéce de gerbe de la grosseur de la tête d'un homme ; le bout de la coque de ce fruit est veiné & rayé : & quand on a percé la coque on en tire un noyau doux & blanc, qui ressemble assez à nos amandes (1). Les gens du païs en font grand cas, & le regardent comme un manger délicieux. Le 31. Janvier Drake ayant fait route vers l'isle Saint Jacque, y prit un second vaisseau Portugais ; & la nuit suivante il s'approcha d'une isle qu'on nomme communément l'isle de Feu, & qui ressemble tout-à-fait aux isles Eoliennes ou de Lipari, qui sont dans la mer de Sicile. Du reste elle est fertile, & habitée par des Portugais. On trouve près de-là l'isle Brava, qui est arrosée de quantité de sources & de grands fleuves, qui se déchargent dans l'Ocean, & qui sont si profonds vers leurs embouchures, qu'on n'y trouve pas de fond pour les ancres. Drake ensuite erra long-tems sur la mer avec un vent tantôt favorable, & tantôt contraire. Enfin il arriva au Bresil situé au trente-troisiéme dégré du Pole Antarctique, & il commença à en appercevoir les côtes le cinq d'Avril ; il y essuya plusieurs tempêtes qui dispersérent sa flote ; mais il la rassembla heureusement au Cap de Joie. Cette côte est couverte d'isles, où l'on trouve en abondance des Francolines, des Cerfs, & des Loups marins, ce qui fit grand plaisir à son équipage.

HENRI III. 1580.

Le 20. de Juin l'Escadre Angloise étant entrée dans le port Saint Julien, apperçut de loin comme un gibet, qui lui rappella le souvenir de Magellan ; parce que c'étoit le lieu où l'on disoit que ce célébre navigateur avoit fait pendre quelques rebelles de sa suite. Cet exemple fit sentir au Chevalier Drake, qu'un chef ne peut réüssir dans une expédition telle que la sienne, sans une vigoureuse discipline, qui tienne tout le monde dans l'obéïssance : & conformément à cette maxime, il fit sur le champ instruire le procès de Thomas Doughtie gentilhomme Anglois, qui après un examen fut condamné à mort de l'avis de tous ceux qui commandoient sous ses ordres. La seule grace qu'on fit au criminel fut de lui permettre de

(1) On croit que c'est le Coco.

HENRI III. 1580. participer aux ſacremens, ſuivant la maniére des Anglois, avant que d'être conduit au ſupplice.

Drake entra le 20. d'Août dans le détroit de Magellan. Les ſinuoſités de cette côte rendent la navigation dangereuſe, parce que les vents y changent de jour en jour, en ſorte qu'on ne peut s'y ſervir de ſes voiles. La terre des deux côtés de ce détroit eſt ſi élevée, qu'elle preſente à la vûë comme trois rangs de gros nuages entaſſés les uns ſur les autres. Une partie de ceux qui étoient ſur la flote crurent qu'il n'y avoit de l'autre côté que des iſles ; & il y en eut une à qui Drake donna le nom d'Eliſabeth. Elles ſont toutes entourées de rochers ſi hauts, qu'on les prendroit de loin pour nos Alpes couvertes de neiges : & leur poſition étoit alors marquée ſur les Cartes, de maniére qu'il ne paroiſſoit pas qu'il y eût au-delà aucune terre Auſtrale. On voyoit ſeulement quantité de feux dans les iſles d'alentour, qui formoient à la vûë comme un continent ; ce qui fut cauſe qu'on donna à cet amas d'iſles le nom de terre de feu. L'Eſcadre Angloiſe ayant été long-tems batuë ſur cette côte, & rejettée vers le Midi, changea enfin de route, & tourna vers le Nord. Et le 3. d'Octobre elle rencontra trois iſles, dans l'une deſquelles on obſerva que le ſoleil étoit éloigné de huit dégrés au moins du Tropique du Capricorne, & qu'il n'y avoit que deux heures de nuit. Drake ayant tourné au Nord, dans l'eſpérance que cette route le conduiroit heureuſement au Perou, il s'apperçut bientôt qu'il s'égaroit, & il reconnut que les nouvelles Cartes géographiques, ſur leſquelles il ſe régloit n'étoient pas ſûres, & que l'erreur étoit au moins de douze dégrés. Continuant ſa navigation, il trouva le 29. de Novembre l'iſle de Mocha, d'où il fit voile au Chili : & en y abordant il prit un vaiſſeau Eſpagnol qui étoit à l'ancre aſſez près de la ville de Saint Jacque. Après avoir pillé cet endroit, il remit à la voile, & fit fouiller le vaiſſeau qu'il venoit de prendre, où il trouva la valeur de trente-ſept mille piſtoles en lingots. Il paſſe enſuite à la vûë de Tauropaza, aborde à Lima le 13. Février 1579. & pille douze vaiſſeaux qui étoient dans le port. Ayant appris qu'il y avoit près de là un brûlot qui s'étoit mis à couvert dans le havre de Païta, il y court à toutes voiles, & le pourſuit juſqu'à Panama. Sur ſa route il prit un autre bâtiment Eſpagnol, où il trouva dix-huit

livres d'or, & un Crucifix d'or enrichi de perles & d'émeraudes d'un grand prix. Enfin il atteignit le brûlot auprès du Cap Saint François à cent cinquante lieuës de Panama. Il y trouva beaucoup de pierres prétieuses, beaucoup de grosses perles, sur-tout treize cassettes d'argent mis en œuvre, & quatre-vingts livres d'or très-pur. Cette riche dépouille donna occasion à un bon mot d'un valet Espagnol, qui dit en se tournant vers Drake : » Notre vaisseau ne va plus s'appeller *jette* »*feu,* mais *jette argent;* car il vous en crache abondamment. «

L'anglois continuant sa course à l'Ouest, fit rencontre d'un vaisseau chargé de linge, d'étoffes de soye, & de porcelaines de la Chine, dont il prit ce qu'il voulut. Etant ensuite allé descendre à Guatulca, & y ayant trouvé le juge qui rendoit la justice dans la place publique, il l'emmena avec quelques autres, & fit sortir tous les habitans de ce bourg, jusqu'à ce qu'il eût fourni sa flote d'eau douce. De-là faisant route vers l'isle de Cockles, il prit un vaisseau qui alloit aux Philippines. Il fallut songer au retour; & faisant réfléxion qu'il n'y auroit pas de sûreté pour lui à repasser par le détroit de Magellan, après avoir fait tant de mal aux Espagnols, il resolut de gagner les Moluques, & de doubler le Cap de bonne Espérance pour revenir en Angleterre par la route que tiennent d'ordinaire les Portugais. Mais le calme l'obligea de faire route au Nord, & il fit six cens lieuës depuis le 16. d'Avril jusqu'au 3. de Juin pour chercher un vent propre à son dessein. Deux jours après il se trouva au 42e dégré de latitude Septentrionale, où il sentit un froid si cuisant, qu'il fut obligé de relâcher. Et après s'être remis en mer, il s'avança jusqu'au 28e dégré, & jetta l'ancre dans un lieu très-agréable. Les habitans du païs lui firent un accueil favorable : & le Roi vêtu de peaux de lapin vint lui-même en grande pompe trouver Drake. Le Prince avoit pour cortége un Officier qui portoit son sceptre, une grande troupe de gardes tous nuds, & qui avoient le visage peint de diverses couleurs. Ils étoient suivis d'une foule de femmes vêtuës de longues robes faites de jonc cardé & travaillé à peu près comme notre chanvre, avec un manteau de peau de cerf qui n'étoit point préparée, & qu'elles rejettoient sur leurs épaules. A la vûë des Anglois les unes se mirent à danser au son des tambours avec mille postures

HENRI III. 1580.

ridicules, pendant que les autres faisoient des contorsions avec la bouche, se déchiroient les joües, & se lamentoient. On prétend même qu'elles eurent recours à des enchantemens, chose ordinaire en ce païs, où le demon exerce son empire.

Drake avoit dressé un pavillon au pied des montagnes, & y avoit rangé son monde comme en ordre de bataille. Le Roi s'étant approché avec son cortége pour le saluer, l'Anglois le fit asseoir auprès de lui sur une espéce de trône. Après leur entretien, & la danse finie, les barbares en foule s'approchérent de Drake, lui mirent une couronne sur la tête, & lui rendirent leurs respects comme s'il eût été leur Roi. Le Général Anglois nomma cette isle la nouvelle Albion, à cause de la blancheur de ses côtes, & il le fit d'autant plus volontiers, que l'Angleterre fut autrefois ainsi nommée pour la même raison. Pour conserver la mémoire de son arrivée à cette côte, il éleva un monument d'argent massif, sur lequel il grava le nom de la reine d'Angleterre, le jour de son arrivée, la soûmission volontaire des habitans, & la royauté qu'on lui avoit déférée. Vous ne sçauriez presque toucher en ce païs-là une motte de terre qui ne se trouve mélée d'or ou d'argent.

Il leva l'ancre le 13. d'Octobre, & fit voile vers une isle qui est au 8e dégré de latitude Septentrionale. Les habitans du continent opposé vinrent encore l'y trouver avec leurs canots. Ils parurent fort extraordinaires à nos Européens : car outre qu'ils sont nuds, ils tortillent en rond le bas de leurs oreilles, y attachent diverses pendeloques, & font croître les chairs de cette partie le long des jouës. Ils ont les ongles de la longueur d'un pouce, ce qu'ils trouvent d'une grande beauté. Un autre agrément chez-eux, c'est d'avoir les dents plus noires que la poix, & ils ont des compositions d'herbes qu'ils employent pour en venir à bout.

Drake ayant passé à la vûë des isles de Tagulada, de Zelon, & de Zewara, qui appartiennent aux Portugais, arriva aux Moluques le 18. d'Octobre. Un Lieutenant du roi de Ternate vint à sa rencontre pour l'engager à descendre dans cette isle. Ce puissant Prince, qui a dix-sept isles sous sa domination, vint accompagné de son sénat, & richement paré, voir le Général de la flote Angloise, & il prit beaucoup de plaisir à entendre

entendre les Musiciens qu'il avoit sur ses vaisseaux. Les Anglois ayant fait provision de vivres en cet endroit, firent voile vers le Midi, côtoyérent Celebes, & allérent moüiller à une autre isle pleine d'arbres très-hauts & très-gros, dont la tête n'a aucune branche. Cette isle est remplie de vers luisans qui voltigent toute la nuit, & qui sans être plus gros que des mouches, repandent une lumiére si brillante qu'on les prendroit pour autant de chandelles allumées. Il y a aussi quantité de chauve-souris de la grosseur de nos poules, & des écrevisses si grosses, qu'une seule peut rassasier la faim du plus grand mangeur. Drake continuant sa route vers les Moluques, fut surpris le 9. de Janvier d'une effroyable tempête, qui le jetta sur des bancs de sable, & le mit à deux doigts de sa perte. L'Amiral donna contre un rocher, & pour le remettre à flot on fut obligé de jetter à la mer quantité de marchandises, & huit piéces de canon. Enfin le 8. de Février la flote arriva à l'isle de Barateve, où l'on trouve de l'or, de l'argent, du cuivre, du souphre, des noix muscades, du gingenvre, & du poivre long en quantité. Drake en emporta le plus qu'il put, & fut fort content de l'accueil de ces Insulaires, qui excellent dans l'art de séparer les métaux, & de les mettre en œuvre.

Il alla ensuite aborder à la grande Java. Cette isle est environnée de plusieurs autres, qui sont gouvernées par cinq Rois fort unis ensemble. Les armes ordinaires du païs sont l'épée, le poignard, & le bouclier; & le travail en est très-beau. Les maux vénériens y sont communs, & voici le reméde qu'on y apporte. Les malades demeurent exposés à l'ardeur du soleil depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures après midi, afin de dessécher cette humeur corrompuë, & de l'épuiser. De l'isle de Java la flote arriva heureusement au cap de bonne Espérance, qu'elle doubla non seulement sans danger, mais même sans peine, malgré tout ce qu'en disent les Portugais, qui affectent d'éxaggerer les perils de ce passage, ou pour causer de l'admiration, ou pour détourner les autres nations d'y aller: en un mot c'est l'endroit de tout son voyage où Drake eut le vent le plus favorable. Il relâcha au cap des Aiguilles pour faire de l'eau, & dès qu'il en eut sa provision, il mit à la voile le 18. de Juin. Le 22. de Juillet il aborda à une isle

HENRI III. 1580.

qui eſt vis-à-vis d'un Cap d'Afrique, fameux autrefois par le voyage d'Hannon, (1) ſi l'on en croit les Portugais, & qu'on appelle aujourd'hui Serra-Lione.

Enfin Drake après trois années de navigation arriva le 3. de Novembre en Angleterre, où il reçut mille éloges flateurs de la reine Eliſabeth, qui le fit Chevalier. Et pour conſerver un monument de cette expédition, cette Princeſſe conſacra avec des cérémonies extraordinaires le vaiſſeau Amiral de ſa flote, & le mit dans ſon Arſenal. Au milieu de tant d'honneurs, & des acclamations du plus grand nombre des courtiſans, Drake eut un déplaiſir ſenſible de ce que quelques Seigneurs des premiers de la Cour refuſérent l'or & les autres preſens qu'il leur offrit, ſous prétexte que c'étoit le fruit de ſes pirateries. Mais en recompenſe la plûpart trouvoient ſon entrepriſe digne de loüanges & d'admiration, & prétendoient que cette expédition étoit auſſi glorieuſe à la nation, que s'il eût étendu les limites de l'empire.

Bernardin de Mendoze ambaſſadeur de Philippe II. en Angleterre, Miniſtre auſſi conſidéré de ſon Maître par la gloire qu'il s'étoit acquiſe dans les guerres de Flandre, que par le grand talent qu'il lui connoiſſoit pour troubler toutes les Cours où il l'envoyoit, parla avec beaucoup de hauteur ſur ce voyage, & redemanda avec une extrême vivacité tout ce que ce Corſaire avoit enlevé aux Eſpagnols. C'étoit un prétexte, ou du moins une excuſe qu'il préparoit aux conjurations ſecretes qu'il commençoit à tramer contre la Reine. Sa plainte rouloit ſur ce que les Anglois avoient oſé naviger ſur l'Océan Indien & uſurper un droit reſervé aux Eſpagnols. On répondit à Mendoze que les Eſpagnols s'étoient attirés ces traitemens par leur perfidie & leur inhumanité envers les Anglois, qu'ils vouloient exclure du commerce contre le droit des gens : Que ſi cependant on avoit de bonnes preuves pour convaincre Drake d'avoir violé les loix de la Juſtice, il étoit prêt à rendre compte de ſa conduite ſelon les régles ordinaires : Qu'on avoit mis en ſequeſtre le butin trouvé ſur la flote, pour être en état de donner ſatisfaction à

(1) Voſſius prétend que cet Hannon eſt celui qui commanda l'armée des Carthaginois en Sicile contre Agathocle : il entreprit de faire le tour de l'Afrique, & il écrivit la relation de ſon voyage en Carthaginois : mais ſon livre étoit rempli de fables.

l'Eſpagne, en cas qu'on la lui dût; mais que les ſommes que Drake avoit apportées n'approchoient pas de celles que la Reine avoit été obligée de dépenſer pour éteindre le feu de la guerre inteſtine que les Eſpagnols avoient allumée contre la foi publique en Angleterre & en Irlande: Qu'au reſte la Reine ne concevoit pas pourquoi ſes ſujets & ceux des autres Princes n'auroient pas la liberté de commercer aux Indes, & qu'elle ne pouvoit ſe perſuader que le Pape eût pû donner ce droit excluſif à l'Eſpagne. On demandoit par quelle autorité le ſaint Pére avoit été établi Juge entre les Anglois & les Eſpagnols? Pourquoi n'avoit-on pas appellé les autres Princes pour avoir leur conſentement? Quant à moi, ajoûtoit Eliſabeth, je ne reconnois dans le Pape aucune autorité, ni prérogative, quand il s'agit d'intérêts temporels: & ſon jugement ne peut obliger des Souverains qui ne lui rendent & qui ne lui doivent aucune obéïſſance. Mais pourquoi a-t'il donné ces vaſtes païs aux Eſpagnols, comme ſi c'étoit des fiefs qui lui appartinſſent? Eſt-ce parce qu'ils y ont abordé les premiers; qu'ils y ont bâti des cabanes; qu'ils ont donné à quelque riviére, à quelque cap le nom de leur Commandant, ou du jour de leur arrivée? Cette donation d'un bien qui n'appartient pas à celui qui le donne, étant tout-à-fait frivole, & ne pouvant conférer au fond qu'une proprieté imaginaire, ne doit pas empêcher les autres Princes de commercer dans ces païs éloignés, d'y envoyer des colonies, de faire des établiſſemens par-tout où les Eſpagnols n'en ont pas encore, ſans qu'on puiſſe les accuſer de violer le droit des gens. L'uſage de la mer auſſi-bien que celui de l'air étant commun à tous les hommes, ils ont tous la liberté de naviger ſur ce vaſte Océan: en un mot, quand il s'agit de nouvelles découvertes, la poſſeſſion ſeule forme le droit & fixe les bornes. Malgré la ſolidité de ces raiſons, Eliſabeth qui ne vouloit point de guerre avec les Eſpagnols, crut devoir diſſimuler: & quelque tems après on mit la plus grande partie du butin que Drake avoit apporté, entre les mains d'un certain Eſpagnol nommé Sebura, qui ſans avoir aucun pouvoir des Marchands, ſollicitoit cette reſtitution, comme s'il avoit été leur Procureur. Mais tout cet argent au lieu d'être rendu à ceux à qui il avoit été pris, fut diſtribué à la Reine d'Ecoſſe, & aux

HENRI III. 1580.

rebelles Anglois réfugiés en Flandre, comme Elisabeth le reconnut depuis, mais trop tard.

Affaires des Païs-bas.

Pendant ce tems-là, on délibéroit dans les Païs-bas sur la proposition qu'on avoit faite d'appeller le duc d'Anjou & de le reconnoître pour leur Prince. Car les affaires des Etats paroissoient entiérement ruinées; leurs divisions qui étoient entretenuës par la témérité des Gantois & la nonchalance des Grands & des provinces Wallones leur ôtoient toute ressource dans leurs propres forces. Si toutes les provinces avoient été unies, elles auroient pû se flater de faire leur paix avec leur Souverain à des conditions raisonnables: au lieu que dans l'état present de leurs affaires, il falloit nécessairement que l'un des deux partis fût réduit, non pas à implorer le secours d'un Prince étranger comme autrefois, mais à se soûmettre absolument à sa domination.

Le prince d'Orange étant encore à Gand au mois de Septembre précédent, avoit été consulté par les Etats sur les moyens de rétablir la paix, sur les subsides, sur le traité à faire avec le duc d'Anjou, & sur le gouvernement général des Provinces; & voici la réponse qu'il donna par écrit. Pour se justifier d'abord sur le reproche odieux qu'on lui faisoit d'avoir empêché qu'on n'acceptât les conditions de paix offertes par les Espagnols, il dit: Qu'il n'avoit pû consentir à une paix qui ôtoit aux Protestans l'exercice libre de leur Religion, en même tems qu'elle portoit un grand préjudice aux priviléges du païs. » Personne, ajoûtoit-il, ne doit » souhaiter la paix plus que moi. On sçait assez les malheurs » & les pertes que la guerre m'a causés. Personne n'ignore » que tous mes biens sont au pouvoir de mes ennemis, sans » qu'on m'ait donné aucun dédommagement; que j'ai perdu » plusieurs de mes fréres, dont le regret augmente de jour » en jour; qu'un fils tendrement aimé que je brûle d'envie » de revoir, & dont la séparation m'accable de chagrin, est » détenu prisonnier en Espagne contre toutes les loix, & qu'il » ne sera rendu qu'à la paix. Mais je puis dire que mon zéle » pour la Religion & pour la liberté de la patrie, l'a em» porté sur toutes ces considérations. Si ces deux articles » étoient à couvert, peut-on douter que l'amour du repos » si naturel à mon âge déja sur le déclin, & l'horreur d'une

» guerre qui m'a été si funeste, ne me fissent accepter avec » joye une paix qui se feroit à des conditions raisonnables ? A » l'égard des subsides, c'est une affaire qui regarde les Dé» putés assemblés à Utrecht. Quant au duc d'Ajou, s'il n'y a » point d'espérance d'obtenir une paix solide & sûre, & s'il » faut implorer le secours d'un Prince étranger, je n'en vois » point en Europe qu'on doive lui préférer, soit qu'on regar» de sa puissance & son voisinage, soit qu'on jette les yeux sur » ses qualités personnelles & sur la circonstance des tems. » D'ailleurs ce Prince est très-bien avec la Reine d'Angle» terre, qui ne cesse de le recommander & par ses lettres & » par ses Ambassadeurs.

Sur le gouvernement des Provinces, il dit : Qu'avant toutes choses il falloit remédier à un mal pernicieux, qui étoit la désobéïssance ; que le défaut de discipline & de subordination a été cause que des armées très-florissantes se sont dissipées sans rien faire, ou qu'elles ont plus servi à ruiner le païs qu'à le défendre contre ses ennemis, parce que les sommes destinées pour payer les troupes, avoient été employées à d'autres usages, ou retenuës frauduleusement par ceux qui les avoient entre les mains : Qu'il sçavoit bien que ses ennemis, & d'autres même qui ignoroient le véritable état des choses, étoient assez injustes pour rejetter sur lui la cause de ces malheurs ; mais que quelque sensible que lui fût un reproche si outrageant, l'amour qu'il avoit pour sa patrie le lui avoit toûjours fait dissimuler : Qu'aujourd'hui, qu'on lui offroit la charge de Lieutenant général de tous les Païs-bas, le souvenir de tout ce qui lui étoit arrivé jusqu'alors lui donnoit de grandes inquiétudes, & qu'il aimeroit bien mieux qu'ils voulussent penser à quelqu'autre qui fût capable de bien remplir une place si importante, & qu'il les aideroit de tout son pouvoir à faire un bon choix : Que si l'on vouloit absolument qu'il l'acceptât, ils pouvoient s'assûrer qu'il n'oublieroit rien pour soûtenir la cause de la Religion & de la liberté publique : Mais qu'il se croyoit obligé de commencer par les avertir que le refus que quelques villes avoient fait de recevoir garnison, leur avoit attiré de grands maux, que Malines, Alost & Ath en étoient des exemples récens. » On » en reçoit en quelques endroits, ajoûtoit-il, mais de si foibles,

HENRI III. 1580.

» que quand l'ennemi fait des courses jusqu'aux portes de la » ville, & qu'il ravage le plat païs, au lieu de le repousser on » se tient renfermé dans ses murailles, & l'on perd dans une lâ» che oisiveté l'habitude de se servir de ses armes. Les moindres » bicoques se donnent la licence de suivre des exemples si fu» nestes, d'où il arrive que les gens de la campagne sont expo» sés tous les jours au pillage, sans que tant de troupes entre» tenuës à grands frais, leur soient d'aucun secours. Il faut » donc mettre sur la frontiére des garnisons capables d'empê» cher les ravages, & d'assurer la paix & la tranquillité de tout » le païs; il faut payer réguliérement les troupes, afin de main» tenir la discipline, & de les contenir dans le devoir. Il » faut me donner un pouvoir absolu de régler ce qu'il y » aura à faire sur la frontiére, de mettre des garnisons dans » les places, & de les en retirer quand je le jugerai à propos. » Je crois de plus, que pour éviter les longueurs toûjours nui» sibles dans les affaires qui demandent une prompte expé» dition, il est nécessaire que les Etats établissent un Conseil » pour décider à la pluralité des voix toutes les affaires qui » surviennent d'un jour à l'autre, excepté celles dont les Pro» vinces se seroient réservées la connoissance. Je demande » enfin que pour ne plus tomber dans la disette d'argent qui » a fait deserter les troupes auxiliaires, & qui a rendu inuti» les celles du païs, on fasse payer à la rigueur les contribu» tions qui auroient été ordonnées par le consentement una» nime des Etats, & qu'il soit permis de poursuivre suivant » les loix ceux qui refuseroient de payer leur taxe, ou qui ne » la payeroient pas assez promptement. « Le prince d'Orange envoya ces articles pour être mis sur le bureau des Etats, qui alloient se tenir à Anvers; mais on ne prit aucune résolution sur tous ces chefs.

Dans cette confusion générale, chacun tiroit à soi l'autorité; en sorte que les armées se trouvoient sans chefs & les Conseils sans pouvoir. Pour y remédier le Prince fit le 9. de Janvier de nouvelles instances auprès des Députés des Etats pour l'érection d'un Conseil : & il fit voir que si on n'établissoit promptement une autorité capable de mettre ordre aux affaires, les malheurs passés alloient être suivis d'autres encore plus grands : Que la perte du Tournesis, de la Flandre

Occidentale, & de Maſtricht, n'étoient que le prélude des maux dont ils étoient menacés: Qu'il falloit pour les prevenir, avoir une puiſſante armée ſur pied, ſans toucher aux garniſons dont on ne pouvoit dégarnir les places ſans beaucoup de danger: Que cette armée devoit être au moins de douze mille hommes de pié, de quatre mille chevaux, & de deux mille, tant pionniers que mineurs: Qu'il falloit faire ces levées en Allemagne; qu'on pourroit cependant y mêler des troupes d'autres nations: Et qu'il ſeroit bon de régler la formule du ſerment qu'on leur feroit prêter, afin qu'elles ne puſſent pas dire dans la ſuite qu'elles en avoient prêté un autre au Roi.

Memoire pour prouver qu'il faut ſe ſouſtraire à la domination Eſpagnole.

Quatre jours après on agita une affaire bien plus importante: il s'agiſſoit de ſe choiſir un nouveau Prince & de renoncer à l'obéïſſance de Philippe, qu'on prétendoit déchu de tout droit ſur les Païs-bas, à cauſe des injuſtices & des cruautés qu'il avoit exercées dans ces provinces, & qu'il y exerçoit tous les jours. Voici les raiſons qu'on alléguoit pour montrer qu'on ne pouvoit ſe diſpenſer d'en venir à cette extrémité. » Les Païs-bas, diſoient les auteurs de cette propo-
» ſition, ſont déchirés par diverſes factions; il n'y a point
» d'union entre les Grands & le peuple; tout ce qu'on peut
» donc faire dans ces circonſtances, c'eſt de ſe tenir ſur la
» défenſive. Ainſi la guerre ſera longue, & d'un ſuccès au
» moins douteux: nos finances pendant ce tems-là s'épuiſe-
» ront; nous ne pourrons plus payer nos troupes, & nous ſe-
» rons réduits à demander la paix. Ainſi il faudra rentrer
» ſous le joug d'Eſpagne, & faire retomber les provinces dans
» le précipice qu'elles veulent éviter; & c'eſt là en effet le
» plan de la pacification de Cologne. Si nous voulons donc
» ſécoüer le joug d'un ennemi ſi terrible, ſongeons à termi-
» ner la guerre par la force; & non pas à nous accommoder
» par un traité de paix. Mais comme les Provinces Unies ne
» ſont pas en état par elles-mêmes de pouſſer la guerre avec
» vigueur, il faut rechercher le ſecours de quelque Prince
» puiſſant & bien intentionné pour les Etats. Prenons donc
» notre parti pendant que les choſes ſont encore entiéres, de
» peur que la longueur de nos délibérations ne donne à notre
» ennemi le tems de nous accabler. En temporiſant il eſt à

HENRI III. 1580.

Il faut appeller le duc d'Anjou.

» craindre que nous ne puissions, même en nous soûmettant » aux conditions les plus dures, trouver un Prince qui veüille » prendre des engagemens avec nous.

» De tous les Princes que nous pouvons appeller à notre » secours, le duc d'Anjou frére du roi de France, est le plus » en état de nous défendre; il est assez puissant pour faire tête » à l'Espagne; il est cher aux François, qui le regardent comme l'héritier présomptif de la Couronne. A l'égard de notre Religion, de notre liberté, de nos priviléges, & de nos » franchises, il n'y a point de Prince dont nous puissions plus » sûrement en espérer la confirmation. Sur quel fondement » attendrions-nous un semblable avantage des Espagnols? » Ne sçait-on pas que les intrigues de Valentin, de Pardieu, » & de plusieurs autres, ont tramé une étroite confédération » entre cette Couronne & la plûpart des gouverneurs des » provinces? Ces traîtres déja corrompus par l'argent des Espagnols, & avides de s'enrichir de plus en plus en se dévoüant à leur service, seront toûjours disposés à vendre les » droits & la liberté de leur patrie, & même à persécuter les » Protestans. Faisons réflexion qu'il faut du tems au duc d'Anjou pour se rendre aussi puissant dans le païs que l'est Philippe; qu'ainsi il n'y a aucune apparence qu'il pense à asservir nos provinces: Que Philippe au contraire, sur-tout depuis l'union du Portugal avec l'Espagne, nous réduira sous » le joug quand il voudra, à moins que nous n'ayons un protecteur capable de nous défendre. Mais pouvons-nous douter de sa mauvaise volonté, après tant de meurtres, de » proscriptions, & de cruautés exercées par son ordre contre » les Mores de Grenade & d'Andalousie, dans les Indes Occidentales & en Italie? Et sans chercher des exemples étrangers, le sang de nos compatriotes ne fume-t'il pas encore? » Combien de Seigneurs & de citoyens égorgés par l'épée » des Espagnols? Combien d'habitans de ces provinces livrés » aux tourmens les plus cruels par ces maîtres impitoyables? » Mais s'ils en ont usé ainsi avec nous avant que nous eussions » pris les armes, à quoi devons-nous nous attendre depuis » que la nécessité d'une juste défense nous a forcés d'outrager » cette nation? Le plus sage de tous les Monarques a eu grande raison de dire: Que la colére du Roi est l'avant-coureur

de

» de la mort : Qu'il n'arrive presque jamais, ou du moins fort » rarement, que des Rois puissans laissent impunie une in- » jure faite à leur autorité : Quelquefois ils dissimulent une » offense ; mais jamais ils ne l'oublient. Nous en avons un » exemple terrible dans la vie de Christierne roi de Danne- » marck. Ce Prince ayant été chassé du trône à cause de sa » cruauté, & rétabli ensuite à certaines conditions, gou- » verna pendant quelque tems avec assez de modération : » mais toûjours occupé du desir de se venger, il invita à un » festin les Grands de son Royaume, & les fit tous périr au » milieu du repas par la main du bourreau. Non content en- » core de cette barbarie, il fit massacrer jusqu'à leurs enfans » à l'âge de trois ou quatre ans. La Flandre nous en fournit » un autre exemple. La ville de Bruges ayant offensé mortel- » lement Maximilien (1) ayeul de Charle V. ce Prince irrité » traita avec les habitans par l'entremise des électeurs de » l'Empire, & leur pardonna. On dressa un acte public de la » grace qu'il leur accordoit, & il le confirma par serment. » Cependant dans la suite il en tira une vengeance dont le » simple récit fait horreur. Et pourquoi tout récemment » Charle IX. a-t'il sacrifié à sa colére l'amiral de Coligny & » les autres chefs du parti Protestant ? Pourquoi a-t'il fait » périr tant d'innocens avec eux, sans qu'une paix de deux » années, ni la restitution que firent les Protestans des for- » teresses & des villes qu'ils tenoient, ni enfin le mariage de » Marguerite de Valois avec le roi de Navarre ayent pû em- » pêcher une vengeance si honteuse au nom François ? C'est » que ce Prince, malgré sa générosité naturelle, n'a jamais » oublié l'injure que Coligny lui avoit faite en l'obligeant à » se sauver de Meaux. Les Espagnols chez qui la vengeance » est une vertu, la satisferont d'autant plus volontiers, qu'en » ruinant toutes les places fortes des Païs-bas, comme fit » Charle V. en 1539. pour punir la révolte des Gantois, » ils compteront épargner des sommes immenses que leur » coûte la garde de ces provinces.

» Philippe, nous dit-on, engagera sa parole royale, & » scellera ses promesses de la maniére la plus solemnelle & la » plus forte. Mais peut-on douter qu'il ne trouve le Pape

(1) On le tint prisonnier à Bruges deux mois & demi durant.

HENRI III. 1580.

» toûjours prêt à le relever de son serment, puisque c'est un » principe de la cour de Rome, qu'on ne doit point garder » la foi aux hérétiques, & que les Protestans y sont regardés » comme tels ? Nous en avons la preuve dans l'écrit violent » de celui, qui sous le nom de Cornelius Callidius Chryso- » politanus, a répondu à la harangue que Sainte-Aldegon- » de * fit derniérement à la Diéte de Wormes. Ce prin- » cipe y est établi par-tout, & Jean Lenseus, aussi bien que » Cunerus évêque de Leuwaerden le repetent sans cesse dans » tous leurs discours. Mais quand même le roi d'Espagne » voudroit tenir sa parole, il n'en seroit pas le maître. Le » Pape & l'Inquisition représenteroient à ce Prince religieux » qu'il ne le peut en conscience, & ils l'engageroient enfin » malgré lui, à faire la guerre aux Sectaires : C'est ainsi que » malgré les plus solemnels sermens, Charle IX. ordonna le » massacre affreux de Paris, qui s'étendit ensuite sur toute la » France : action détestable, qui a causé tant de remords au » Prince qui s'y étoit laissé engager. En effet un complot si » abominable n'est pas dans le caractére de la nation Fran- » çoise : cette horreur a été conçûë en Italie, & perfection- » née en Espagne, d'où elle a passé dans l'esprit du Roi irrité » depuis longtems d'une insulte faite à sa personne. Il n'y a » donc point de réconciliation sincere à espérer de Philippe. » Car s'il a suivi son penchant dans les carnages, les exac- » tions, les proscriptions qui ont désolé les Païs-bas, on sçait » que quelque effort qu'on fasse pour chasser la nature, elle » revient toûjours. Si ce n'est qu'à l'instigation des personnes » qui l'approchent, qu'il a fait tant de maux, peut-on douter » qu'il ne continuë à écouter ces artificieux conseillers, qui » l'ont porté à violer toutes les loix, & qu'à la sollicitation » du Pape & des Inquisiteurs, il ne continuë à traiter les Fla- » mans avec la même inhumanité ?

*Philippe de Marnix.

» A l'égard de sa puissance, l'arrivée de Jean d'Autriche » aux Païs-bas fait voir combien elle est redoutable : car si » ce Général eût un peu mieux caché ses desseins, & si les » lettres interceptées ne les eussent dévoilés, les gens sages » sont persuadés qu'avec le grand nombre de places dont il » disposoit, il lui étoit aisé de soûmettre tout le reste du païs, » & que si au lieu d'attaquer Malines, il eût été droit à Anvers,

» il pouvoit s'emparer de la ville & de la citadelle. Quant au » duc d'Anjou, nous lui trouvons bien des choses à souhaiter » dans un Prince dont on veut faire choix, & presque rien » qui puisse donner à ce païs de justes sujets de crainte. Com- » me étranger, il n'a point d'ennemis particuliers parmi nous : » il fera accueil à tout le monde, & il pourra éteindre le feu » des divisions dont toutes les provinces sont embrasées. » D'ailleurs comme il n'y posséde ni places ni forteresses, il » travaillera plûtôt à gagner les cœurs par ses bienfaits, qu'à » enlever par force des villes qui seront disposées d'elles-mê- » mes à venir se soûmettre à son obéïssance. Quand on a con- » quis des provinces par les armes, il faut des places fortes » pour les garder : mais quand un peuple se soûmet volon- » tairement comme nous nous soûmettons au duc d'Anjou, » il n'a à craindre que des ennemis communs. D'ailleurs la » proximité du secours qu'on attend de lui, est un point im- » portant ; & dès que le Roi son frére n'est pas opposé à ses » vûës, on ne peut pas douter que la Noblesse Françoise qui » haït autant le repos qu'elle aime la gloire, ne se fasse un » honneur de servir sous lui. Quant à la Religion qui est le » capital, il est constant que ce Prince n'a point d'aversion » pour les Protestans, ou du moins que leur cause ne lui est » pas si odieuse, puisqu'il a au dedans & au dehors du Royau- » me beaucoup d'amis de cette Religion, & qu'il a eu hor- » reur du massacre de Paris. Nous avons donc lieu d'espérer » que ce Prince accoûtumé sous le Roi son frére à supporter » les deux Religions, donnera aux Protestans toutes les sû- » retés nécessaires pour maintenir la leur. Le caractére même » du Roi semble en répondre : on parle beaucoup de sa mo- » dération & de sa clémence ; & toûjours il a montré de l'é- » loignement pour les projets de guerre contre les Prote- » stans ; & s'il y a pris part, il l'a fait de maniére à prouver » qu'il avoit moins d'envie d'allumer la guerre, que d'ôter » tous les prétextes de la faire. En supposant même qu'il ne » soit pas ami des Protestans, il sera toûjours obligé de les » soûtenir, ou par la nécessité de ses affaires, ou par la crainte » de la faction d'Espagne. Nous ne pouvons donc rien faire » de mieux que de choisir le duc d'Anjou pour notre Prince. » Par là nous ôtons aux Espagnols le secours de la France,

HENRI III. 1580.

» d'où il eſt certain qu'ils ont tiré juſqu'ici leurs armes, leurs » vivres, & toutes leurs proviſions de guerre ; & certainement ils auroient échoüé au ſiége de Maſtricht, ſi la France » ne leur eût fourni tout ce qui étoit néceſſaire pour cette entrepriſe. Ce choix d'ailleurs réünira vraiſemblablement » l'Artois & le Hainaut aux autres Provinces. Et comme » nous ne devons pas craindre ſi nous l'appellons les premiers, » qu'il nous préfére le Hainaut & l'Artois : auſſi ne devons-» nous pas eſpérer qu'il ait beaucoup de conſidération pour » nous, ſi nous nous laiſſons prévenir, & ſi nous attendons » que ces peuples, qui ſe ſont détachés de tous les autres, ſe » ſoient mis ſous la protection du Prince François.

» On dira que le duc d'Anjou ne voudra peut-être pas ſouſ-» crire à la pacification de Gand,& que cependant la Flandre » ne peut ſe flater d'être jamais bien avec la reine d'Angle-» terre, ſi l'on donne atteinte au traité conclu entre la Mai-» ſon de Bourgogne & la Couronne d'Angleterre. Mais pour-» quoi le duc d'Anjou refuſeroit-il de ſouſcrire à un traité qui » a été fait contre l'Eſpagne ? Les ducs de Bourgogne, iſſus » de la maiſon de France, n'ont-ils pas religieuſement obſervé » les traités de commerce avec les Anglois ? D'ailleurs on ſçait » que la reine Eliſabeth eſt bien intentionnée pour le duc d'An-» jou ; qu'il y a même eu du conſentement du Roi, des propoſi-» tions faites pour marier le Duc avec elle, & qu'en ſuppo-» ſant que ce mariage n'ait pas lieu, les Seigneurs Anglois » préféreront toûjours, par rapport à la Religion, le duc » d'Anjou au roi d'Eſpagne, & ils penſeront que ce Prince » François, occupé contre les Eſpagnols, n'entreprendra rien, » ni contre-eux, ni contre leur Religion. D'ailleurs n'eſt-il » pas ſtatué par un décret des Etats, que quelque Prince » qu'on éliſe, on comprendra l'Angleterre dans le traité » qu'on fera avec lui ?

» Il eſt vrai que quelques eſprits ſoupçonneux parlent d'un » traité ſecret entre le roi d'Eſpagne & le duc d'Anjou,& qu'ils » prétendent que Philippe ſe flate de recouvrer par le ſecours, » ou pour mieux dire, par la trahiſon des François, la ſouverai-» neté des Païs-bas, qu'il a perduë. Mais peut-on rien imaginer » de plus extravagant & de plus éloigné de toute vraiſemblan-» ce ? Outre que toutes les actions & toutes les paroles du duc

» d'Anjou prouvent le contraire, peut-on penser que Philip-
» pe voulût recevoir les Païs-bas d'un Prince François, qui
» ne les lui remettroit sûrement qu'à des conditions plus dures
» que celles que nous lui offrons ?

C'étoit sur ces motifs, que le prince d'Orange soûtenoit, que puisqu'il falloit nécessairement recourir à la protection d'une Puissance étrangére, le bien public demandoit qu'on donnât la préférence au duc d'Anjou, & il vouloit qu'on mît sur le champ cette affaire en déliberation.

Exploits du Viceroi.

Pendant que les Etats étoient occupés de cet objet important, Alexandre Farnese Viceroi des Païs-bas assiégeoit Mortaigne en Hainaut avec le secours des Provinces qui avoient fait leur accommodement avec le roi d'Espagne : la place étoit défenduë par trois compagnies composées d'Anglois & d'Ecossois. Farnese l'ayant prise de force, alla à Saint-Amand, qui lui fut remise peu de tems après par le colonel Morgan, qui demeura prisonnier avec les autres Officiers de sa garnison. L'armée marcha ensuite du côté de Tournai, & ne fit point d'autre exploit que de ravager la campagne autour de Lille, & de brûler les fauxbourgs, les moulins, le bourg de Hoatschoten, & quelques villages fort peuplés ; les autres craignant un pareil sort se rachetérent en payant de grandes sommes. Farnese s'avança du côté de Mastricht & de Limbourg, où il fit la revuë de son armée. Après quoi il congédia les troupes du Hainaut & de l'Artois, pour leur tenir la parole qu'il leur avoit donnée, & gagner leur confiance.

Charle de Gaure baron d'Inchy commandoit alors dans Cambray, la plus forte place de la frontiére. Le baron de Montigny, & la Motte l'avoient sollicité de quitter le parti des Etats : mais inutilement. Cependant comme il étoit fort éloigné de tout secours, & qu'il craignoit avec raison que tout le poids de la guerre ne tombât sur lui, il traita avec le duc d'Anjou, & reçut dans sa place un corps de troupes Françoises, tant de cavalerie que d'infanterie, qui répandirent bientôt la terreur par les courses qu'elles firent dans l'Artois, & par les grandes sommes qu'elles exigérent des villes voisines, pour s'exempter d'être brûlées. Dans le même-tems les troupes de Bruxelles prirent Nivelles par surprise, & emmenérent prisonnier de Glimas qui en étoit Gouverneur. Les peuples de la

HENRI III. 1580. Gueldre, aidés de leurs voisins, firent une tentative sur la forteresse de Bleïenboeck, où commandoit Martin Sckenok très-bon Officier, qui étant presque toûjours en campagne troubloit fort la navigation de la Meuse & du Rhin, & ruinoit le commerce du païs : mais un renfort que Farnese lui envoya à tems fit lever le siége.

Les affaires se broüillant dans la Frise & dans le voisinage par les divisions intestines, le prince d'Orange, qui craignoit que ces divisions n'eussent de mauvaises suites, resolut d'y aller pour y mettre ordre : il se rendit d'abord à Breda, où il fut reçu avec de grands honneurs. L'archiduc Mathias, qui l'avoit accompagné jusque dans cette ville, étant retourné de-là à Anvers par Bergue, le Prince alla à Dort & à Campen pour appaiser les troubles qui se multiplioient dans tous ces cantons. Car les paysans de Drenthe & du voisinage avoient pris les armes pour se défendre contre les violences des troupes, & sur-tout de la cavalerie de Casimir : & enhardis par leur nombre & par leur force, ils refusoient ouvertement de payer les contributions de l'Etat, & sembloient incliner pour le traité de Cologne. George de Lalain comte de Rennebourg, Gouverneur de la Province, menaçoit de mettre tout à feu & à sang dans les cantons de Linghen & d'Oldenzeel, s'ils ne recevoient le traité fait pour la Religion. Bertel d'Entens faisoit des courses au-delà du Rhin, & vexoit cruellement les paysans des environs de Bergue & de Munster. Philippe de Hohenloë réduisit en même tems par la force des armes ceux de Drenthe & de l'Over-Issel, qui ne vouloient écouter aucunes conditions.

D'un autre côté ceux qui s'étoient nouvellement reconciliés avec le roi d'Espagne, & qu'on appelloit communément Politiques, ou mécontens d'Artois, ne se tenoient pas à rien faire, tant dans la Flandre que dans l'Artois. Ils réünirent leurs forces avec celles du Viceroi, & prirent par ruse la ville de Courtrai, sur laquelle ils avoient fait auparavant quelques tentatives inutiles. Pottelsberg, qui en étoit Gouverneur, n'avoit que trois compagnies d'Ecossois ; & comme les habitans n'en vouloient pas recevoir davantage, il avoit écrit secretement aux Etats, de lui envoyer un renfort. Son dessein étoit de le faire entrer dans la ville par un endroit où

l'on faisoit blanchir les toiles, & qui touchoit à la citadelle. Mais ses lettres furent interceptées, & facilitérent la prise de cette place. Car les troupes du Roi ayant changé d'habits & de drapeaux, se rendirent la nuit au jour marqué dans l'endroit que sa lettre designoit. On les prit pour ce renfort qu'on attendoit, & ils furent introduits dans la ville par le Gouverneur même, qui s'apperçut trop tard que c'étoient des ennemis: car ils étoient déja si bien affermis dans la place, qu'il n'étoit plus possible à la garnison de les en chasser. Cependant les Ecossois s'étant rassemblés en péloton dans la place publique, s'y défendirent pendant quatre heures avec beaucoup de valeur: mais enfin accablés par le nombre, ils furent tous tués jusqu'au dernier, & avec eux une grande multitude d'habitans. La ville fut ensuite abandonnée au pillage, & l'on y mit pour Gouverneur Pontus de Noyelles sieur de Bours, avec une forte garnison.

Prise de Ninove, & du comte d'Egmond par la Nouë.

La fortune qui change sans cesse adoucit par un succès heureux la douleur qu'avoient les Etats de la perte de Courtrai. Il étoit arrivé à Dunkerque quelques troupes Françoises que la Nouë resolut d'employer: & ayant sçu que le comte Philippe d'Egmond étoit fort tranquille à Ninove avec sa femme, sa belle-mére, son frére Charle, le sieur de Noyelles, & quelques autres seigneurs, il forma le dessein de surprendre cette place qui est entre Gheertsberg, & Alost. Dans cette vuë il détacha les sieurs de Toursy, & de Mortaigne avec quelques compagnies d'infanterie, afin de sonder les endroits du fossé où l'on pourroit passer à gué, & dès la nuit du 19. au 20. de Mars il s'approcha de la ville. Aussitôt il plante des échelles, passe par dessus les murailles, & se rend maître d'une porte qui donne entrée à sa cavalerie, mêlée de quelques escadrons du prince d'Orange. Ses troupes alors firent main-basse sur tous ceux qu'on rencontra, ou qui voulurent resister: le comte fut fait prisonnier, conduit à la citadelle de Gand, & de-là transferé dans le fort de Rammekens en Zélande. On lui rendit enfin la liberté au bout de cinq ans. A l'égard de Charle son frére, du sieur de Noyelles, des femmes & de leur suite on les laissa aller sur le champ.

Peu de tems après, Malines qui s'étoit détachée des Etats l'année derniére, retomba sous leur puissance. La discorde

HENRI III. 1580. s'étant miſe entre la garniſon & les habitans, l'Archiduc & le prince d'Orange avoient jugé à propos de congédier cette garniſon, d'y en mettre une autre aux choix des Etats, & d'obliger la ville à donner des ôtages pour garants de ſa fidélité. Cette garniſon arriva à Bruxelles dans le tems que le comte d'Egmond faiſoit ſes efforts pour s'en rendre le maître, & ce fut par ſon ſecours qu'il en fut chaſſé honteuſement, & même avec quelque perte, comme nous l'avons dit en ſon lieu. Mais dans la ſuite les habitans de Malines ſe laiſſant entraîner aux mauvais conſeils de Pierre le Loup Provincial des Carmes, oubliérent l'engagement pris avec les Etats : en ſorte qu'ils ôtérent le gouvernement de leur ville à Alveringhe, ſans avoir égard aux priéres & aux avertiſſemens de Jean Carpreau, & du Docteur Nicaiſe Silles, que l'Archiduc & les Etats leur avoient envoyés, & ſans vouloir écouter les députés d'Anvers & de Bruxelles leurs voiſins. Comme ils craignoient les ſuites de cette démarche, ils ſe déterminérent par les avis de ce Religieux, à ſe ſoûmettre au Viceroi, qui leur envoya auſſitôt de l'infanterie, & quelques compagnies de cavalerie Albanoiſe, qui firent d'horribles ravages dans tout le voiſinage aux environs d'Aloſt, d'Herental & de Tenremonde.

D'un autre côté on força les retranchemens de Willebroeck : mais de Bours, qui avoit conſenti à la révolte de Malines, étoit ſuſpect aux Eſpagnols, à cauſe de ſa légereté : car ce fut lui qui livra la citadelle d'Anvers aux Etats, & qui pour recompenſe en eut le gouvernement de Malines : ainſi le Viceroi le lui ôta pour le donner au ſieur de Roſſignols. Cependant pour ne pas paroître vouloir le laiſſer ſans emploi, il lui confia Courtrai, qu'on venoit de prendre. Mais ſon inconſtance le rendant toûjours ſuſpect, on le deſtitua bientôt avec ignominie, & on mit à ſa place François d'Hallewin ſieur de Swevegem.

Les habitans de Malines, que les ſollicitations de Pierre le Loup avoient fait changer de maître, ſe conduiſoient ſuivant ſes impreſſions, dans les affaires de la guerre : & ce Moine ſéditieux ne ſe contentoit pas d'y exciter le peuple dans ſes ſermons, il voulut encore être acteur lui-même : en ſorte qu'oubliant ſa profeſſion, il remplit toutes les fonctions militaires avec une activité étonnante. Malheureuſement l'argent manquoit :

manquoit: mais ce Provincial fertile en expédiens, trouva des ressources, & il persuada aux habitans de fondre toute l'argenterie des Eglises, & de n'épargner pas plus les trésors sacrés que les profanes pour une guerre si juste. En conséquence il alla prendre la magnifique chasse de saint Rombaud, qui étoit en grande vénération dans la ville, & qui avoit toûjours été respectée par les Espagnols, & par le prince d'Orange même. Et sur l'autorité de ce personnage la ville de Malines crut pouvoir consentir à un sacrilége.

Prise de Malines par les Etats.

Pendant que tout cela se passoit dans Malines, avec la confusion qu'il est aisé d'imaginer, les Etats à l'instigation des habitans d'Anvers, prirent des mesures pour la surprendre : & quoique les troupes du Roi d'Espagne voltigeassent continuellement aux environs, & qu'on n'ignorât pas qu'il y avoit un escadron de Neckerspoel qui faisoit garde dans les fauxbourgs, on ne laissa pas de faire venir les Anglois qui étoient à Liére ; & moyennant une solde qu'on leur paya, ils se chargérent de l'entreprise sous la conduite de Jean Norritz, homme de main, & qui depuis a servi en France. Olivier Temple gouverneur de Bruxelles, avec sa garnison & celle de Vilvoorde, & Charle de Lievin sieur de Famars avec sa compagnie de cavalerie, se joignirent aux Anglois, & arrivérent le 9. d'Avril au point du jour devant la place. Après qu'on eut tenu conseil, & partagé les attaques, les Anglois commencérent par jetter de grands cris pour donner l'allarme, & attirer à eux les défenseurs de la place, pendant que Temple plantoit des échelles à côté de la porte de Bruxelles, pour pénétrer dans la ville. Il y eut là un rude combat à essuyer avant qu'on pût ouvrir la porte à la cavalerie : mais enfin on lui fit passage, & en avançant dans la ville, on trouva dans la grande place une multitude d'habitans, de moines, & de prêtres commandés par le Carme, qui n'avoit point voulu de secours étranger. Tous ces gens, peu instruits du métier de la guerre, après avoir combattu quelque tems pour leur vie avec plus d'opiniâtreté que de force, furent presque tous tués, & entr'autres Pierre Loup leur Commandant. Ce moine qui attiroit sur lui l'effort des assiégeans par l'éclat de ses armes, se défendit avec une hardiesse incroyable à la tête de la bourgeoisie qu'il animoit par son exemple & par ses discours. Pendant que ces

HENRI III. 1584.

prêtres & ces moines ſacrifioient leur vie pour arrêter les Anglois, Roſſignols gouverneur de la ville, & quelques ſoldats des troupes auxiliaires, avec l'eſcadron d'Albanois, rompirent les portes de la ville, & ſe ſauvérent ſans perdre un ſeul homme.

Les Etats étoient convenus avec les Anglois, que ſi on prenoit la ville, elle ne ſeroit point pillée, & qu'on leur payeroit la ſolde de quelques mois : mais comme ils ſe trouvoient les plus forts, (car ils étoient au nombre de huit cens, & tous gens d'élite,) ils n'eurent aucun égard au traité, & ſe portérent à des excès dont on n'avoit point encore vû d'éxemple dans toute cette guerre. Ce ſac, qui fut le ſecond qu'eſſuya Malines, la reduiſit preſque en ſolitude. Toutes les défenſes des Officiers ne purent ſauver rien du pillage : Les Egliſes, les maiſons Religieuſes, & juſqu'aux tombeaux, rien ne fut épargné. Pendant ce tems Norrits, Colonel des Anglois, eut avec Famars nommé Gouverneur de la place, & Olivier Temple, une diſpute ſi vive, qu'ils furent près de ſe charger les uns les autres : & le ſeul moyen qu'on trouva pour l'empécher, fut de laiſſer leurs ſoldats occupés au pillage ; de cette ſorte la ville fut non ſeulement ſaccagée, mais tout ce qu'il y avoit de précieux fut enlevé par les Anglois, & tranſporté dans leur païs. Ils tirérent encore de groſſes ſommes des priſonniers : & la diviſion des chefs les laiſſa pendant un mois maîtres du ſort des habitans. Enfin Famars arrêta ce brigandage par l'entremiſe des habitans d'Anvers, & par la publication d'un Edit qui ordonnoit, que les Anglois, Temple & ſes gens ſortiroient de la ville au ſon d'une certaine cloche, les uns par une porte, les autres par l'autre. Cela s'exécuta le 6. de Mai.

Défaite & priſe de la Noüe.

On prétend que le déſordre fut cauſe d'une perte conſidérable que firent les Etats peu de tems après, parce que le ſoldat gorgé de butin ne ſe mit pas beaucoup en peine de retourner au camp, ni de ſe rendre au drapeau. Voici comment la choſe arriva. François de la Noüe généraliſſime des troupes des Etats, ayant raſſemblé un petit corps d'armée, auquel les Anglois ſortis de Malines avoient ordre de ſe joindre, avoit inveſti Engelmunſter. Cette ville ſituée ſur la Mandére avoit été priſe depuis peu par les Eſpagnols. La tranchée étant en bon

état, & les batteries commençant à tirer, la Nouë laissa le soin du siége au sieur de Marquette son Lieutenant: & ayant pris avec lui un détachement d'infanterie & de cavalerie, il marcha en diligence vers Lille, dans l'espérance de se rendre maître de la place. Mais sur l'avis qu'il reçut que P. de Melun Marquis de Richebourg, qu'on appelloit auparavant Vicomte de Gand, étoit arrivé au secours de cette ville avec quinze escadrons de cavalerie Albanoise suivis de quelques compagnies d'infanterie, il se remit aussitôt en marche pour regagner son camp d'Engelmunster. Après avoir passé le Lis, il fut obligé de faire un long circuit le long de ses bords, par les vallées où la Mandére se jette dans cette riviére, & il ne put arriver que vers le soir au bourg de Wackene. Richebourg instruit de sa marche alla passer le Lis à Courtrai, & se rendit par un chemin plus court à Engelmunster. La Nouë ayant fait une grande diligence, arriva enfin à son camp fort avant dans la nuit: mais cette marche forcée avoit tellement fatigué ses troupes, qu'il en resta à Wackene une partie qui y passa la nuit. Il ne fut pas plûtôt arrivé, qu'il donna ordre à Marquette de rompre au plus vîte le pont qui étoit sur la Mandére. Marquette, au lieu d'éxécuter cet ordre par lui-même, en chargea d'autres, qui sans rompre le pont se contentérent d'y mettre quelques troupes pour le garder. Richebourg les ayant renversés en arrivant, attaqua vigoureusement le camp. La Nouë extrémement surpris que Richebourg eût sitôt passé la riviére, parce qu'il croyoit que le pont avoit été rompu, soûtint avec beaucoup de valeur le premier choc des ennemis, quoiqu'il n'eût que six escadrons. Il espéroit que les troupes qu'il avoit laissées à Wackene arriveroient d'un moment à l'autre: & pour tenir plus longtems l'ennemi en échec, & rallentir son feu, il avoit ordonné aux Ecossois de ne pas faire tous ensemble leur décharge. Malgré un ordre si précis, ces Ecossois se hâtérent de tirer leur coup, & aussitôt ils lâchérent pied: de sorte qu'il ne resta auprès du Général que quelques compagnies Françoises de vieilles troupes, qui firent ferme. Mais il n'y avoit pas plus de dix ou douze hommes à chaque compagnie, le reste étant demeuré à Wackene. Nonobstant ce petit nombre, & après un combat furieux, elles se retirérent avec honneur & sans perte: tout le reste fut dispersé

HENRI III. 1580. ou tué. La Nouë voyant que tout étoit perdu, donna ordre à Teligni son fils de songer à se mettre en sûreté : & en conséquence Teligni se mit à la tête de ces vieux soldats François, & se retira en bonne ordre. La Nouë abandonné ainsi de tout le monde, ne s'abandonna pas lui-même : il gagna le parc de l'artillerie, dans l'intention de recommencer le combat si les troupes de Wackene arrivoient. Il y combattit en desespéré ; mais à la fin il fut pris, & avec lui le sieur Marquette, qui fut cause de cette déroute, pour n'avoir pas éxécuté les ordres de son Général. Il fut conduit en Hainaut, où il resta long-tems prisonnier : Mais il trouva enfin le moyen de rompre sa prison, & de s'échapper. La Nouë ne fut pas si heureux. Richebourg l'ayant mis entre les mains du Viceroi, il ne recouvra sa liberté que plusieurs années après, & les Espagnols ne la lui rendirent qu'à des conditions très-dures. Ce traitement rendit Richebourg odieux : car outre qu'il étoit inéxcusable d'avoir livré à une captivité malheureuse un homme aussi estimable que la Nouë, & qui étoit son parent, c'est qu'il prolongea par ce moyen la captivité de plusieurs Seigneurs illustres qui étoient prisonniers des Etats, & dont la liberté dépendoit absolument de celle de la Nouë.

Au reste cette perte arrivée le 10. de Mai, auroit été peu importante aux Etats sans la prise de la Nouë : car ils y eurent peu des leurs de tués, & leur armée, que cet échec avoit dispersée, ne fut pas long-tems à se rassembler. Bientôt elle fut renforcée par les garnisons d'Herental, de Bruxelles, & de Malines, sous la conduite de la Garde colonel François, & d'Alonso colonel Espagnol. Elle alla prendre Diest, place située dans un fonds marécageux. Les troupes s'en étant approchées le 8. de Juin de fort grand matin, on planta des échelles, & l'on monta sur les murailles. Lorsqu'on fut entré dans la ville on fit main-basse sur quelques soldats du corps-de-garde du côté de la porte de Sichem, & Alonso y entra avec de la cavalerie. Cependant le combat dura quelque tems, par la résistance vigoureuse de deux compagnies Flamandes, & de trois Allemandes, & sur tout de la compagnie de Lodron, qui depuis 14 ans servoit en Flandre à la solde du roi d'Espagne. Mais cette victoire coûta cher aux Etats ; il y eut beaucoup d'Officiers tués sur la place, & beaucoup de blessés.

Sichem & Arſchot ſe rendirent auſſitôt, & la petite ville de Halon fut abandonnée par les Eſpagnols ; mais dès que l'armée des Etats s'en fut éloignée, ils la reprirent.

Peu de jours après, c'étoit la nuit du 23. Juin, veille de ſaint Jean, les Eſpagnols ayant à l'inſtigation de quelques perſonnes formé le deſſein de ſurprendre Bruxelles, partirent du Hainaut pour ſe rendre à la porte dont on étoit convenu. Othon Backer, Jacque le Court & Arnaud de Bruyn, qui étoient d'intelligence avec eux, avoient fait une empreinte de la forme des clefs de la ville, & l'avoient donnée à Emmanuel comte de Lalain, au baron de Montigny & au marquis de Richebourg. Mais le prince d'Orange, Sainte-Aldegonde & Olivier Temple gouverneur de la ville ayant été avertis du complot, mirent des troupes en embuſcade, & placérent du canon pour bien recevoir les ennemis lorſqu'ils arriveroient au rendez-vous. De plus, il tomba toute la nuit une pluye ſi horrible, que les méches des arquebuſes étant éteintes, les troupes percées par la pluye, & fatiguées par la marche, on n'oſa rien entreprendre.

Priſe de la Fere par le P. de Condé. Sa retraite en Angleterre.

Dans ce même tems, le prince de Condé s'étant déguiſé pour paſſer de Saintonge en ſon gouvernement de Picardie, prit la Fere en Vermandois. Après y avoir mis garniſon, il deſcendit en Flandre, d'où il paſſa en Angleterre avec Seregel envoyé de Jean Caſimir frére de l'électeur Palatin, pour engager la Reine à donner du ſecours aux Etats. Après avoir demeuré long-tems à Londres pour la réüſſite de leur deſſein, ils repaſſérent en Flandre & deſcendirent au port de l'Ecluſe, d'où ils vinrent à Gand le 13. Juillet. Richebourg inſtruit de leur arrivée, & enflé des ſuccès précédens, forma le deſſein de ſurprendre cette place pour avoir entre ſes mains un ſi illuſtre priſonnier. La ville n'étoit gardée que par ſes habitans, & les fortifications en bien des endroits n'étant pas encore achevées, il ne paroiſſoit pas impoſſible de forcer cet endroit par une attaque vigoureuſe & imprévûë. Dans cette eſpérance, il prit un détachement de bonnes troupes, & ſe rendit à petit bruit à une des portes de la ville. Sa marche cependant ne fut pas ſi ſecrete que les habitans ne s'en apperçuſſent, & dès qu'ils eurent découvert ſes vûës, il ne fut pas difficile d'en empêcher l'exécution. Condé ayant reçû à

HENRI III. 1580.

Gand tous les honneurs qui lui étoient dûs, se rendit à Anvers : de là il passa à Dort & de Dort en Allemagne. Dans le même tems un détachement de Bruxelles mena à Nivelle un convoi, & prit en s'en retournant environ trente Albanois qui étoient venus les attaquer. Nivelle fut sur le champ reprise par le Viceroi & saccagée avec beaucoup de cruauté par les troupes de Mansfeld.

Entreprise des Espagnols sur Bouchain & leur défaite.

Dans le même tems les Espagnols firent une tentative sur Bouchain, où commandoit Soëte de Villers, qui s'étoit acquis beaucoup de réputation à Nivelle. L'entreprise sur Bouchain tourna mal : car les Espagnols furent trahis par un Officier de la garnison, nommé Grobbendonck, qui étoit convenu de leur livrer une porte ; mais après avoir instruit Villers du complot & pris ses mesures avec lui, il fit sçavoir aux Espagnols le tems & le lieu où ils devoient se rendre. Villers pour mieux attirer les ennemis dans le piége, avoit envoyé hors de la place une partie de sa garnison & n'avoit gardé qu'un petit nombre de bonnes troupes, qui étoient suffisantes pour son dessein. Sur cette sortie d'une partie de la garnison, les Espagnols ne doutant presque plus du succès, se presentérent à la porte bien armés. On leur ouvrit comme on étoit convenu, & on les laissa entrer ; quand on jugea qu'il y en avoit assez, on abattit la herse, & dans le moment les troupes que Villers avoit disposées vinrent fondre sur eux, en tuérent une partie & désarmérent le reste. Ceux qui étoient à la porte & qui s'efforçoient d'entrer, furent repoussés vigoureusement avec l'épée, la pique & l'arquebuse, & ceux qui étoient demeurés à quelque distance de la place, se trouvérent enveloppés par ces troupes que Villers avoit fait sortir, & poussés jusqu'à la portée du canon de la ville. Beaucoup d'autres qui croyoient la ville prise, y étant accourus, furent faits prisonniers, & entr'autres Norkermes baron de Selles, gouverneur de Saint Omer, qui étoit nouvellement revenu d'Espagne, où il étoit allé négocier un accommodement entre la Noblesse des Païs-bas & le Roi. Il y eut encore quelques Gentilshommes de pris avec un grand nombre d'habitans de Douay, & des autres villes voisines qui y étoient accourus comme à un butin assuré. Villers qui ne faisoit pas grand fonds sur la place, & qui craignoit que cette multitude de prisonniers ne

fit naître l'envie aux Eſpagnols d'en former le ſiége, les fit conduire à Cambrai, où il n'étoit pas ſi aiſé de les prendre. Ceux dont on ſe ſoucioit moins, furent échangés ou renvoyés, en payant leur rançon. Les Etats offrirent d'échanger le baron de Selles, & les comte d'Egmond & de Champigni pour la Nouë. Cet exemple d'humanité & de bonté que les Provinces unies marquoient pour un étranger leur fait beaucoup d'honneur; mais les témoignages qu'ils rendoient au mérite & à la valeur de la Nouë lui en font encore davantage, & c'eſt cette idée même qu'ils en avoient, qui fut cauſe que Philippe, ſur l'avis à ce qu'on croit du cardinal de Granvelle, ne voulut point donner les mains à cet échange, ni conſentir à l'élargiſſement d'un auſſi grand Général; mais ce refus aigrit extrémement la Nobleſſe de Flandre, qui murmuroit hautement qu'on l'expoſât tous les jours à des périls qui lui laiſſoient fort peu d'eſpérance de ſauver leur vie, & nulle de recouvrer leur liberté s'ils étoient pris. Cela fut cauſe qu'on envoya de Selles & le comte d'Egmond dans le château de Rammeckens, où on les tint dans une priſon fort étroite. Le premier y mourut de chagrin quatre ans après, ſe plaignant ſans ceſſe dans ſa priſon de l'ingratitude du roi d'Eſpagne, à qui ſon frére & lui avoient rendus de ſi grands ſervices. A l'égard du comte d'Egmond, peu s'en fallut que le déſeſpoir ne lui fit perdre l'eſprit; mais enfin les ſollicitations vives & continuelles de ſes ſœurs engagérent les Etats à le transférer de Zélande en Hollande, où peu de tems après il fut échangé avec la Nouë, mais à des conditions fort dures, comme nous le dirons en ſon lieu.

Bouchain pris.

Le malheureux ſuccès de la tentative ſur Bouchain attira toute l'armée des Eſpagnols de ce côté-là, & ils voulurent reprendre par la force ce qu'ils avoient manqué par la ruſe. Ils vinrent donc camper devant la place, & commencérent à la battre avec leur canon. Enfin le 7. de Septembre, Villers rendit le château, ſortit avec ſes armes ſuivant la capitulation, & ſe retira à Cambrai; mais comme les articles n'étoient pas aſſez clairement énoncés, & qu'on n'avoit pas ſpécifié, que tout ce qui étoit dans la place y reſteroit ſans aucune fraude, Villers en y laiſſant la poudre à canon, y avoit auſſi laiſſé des méches allumées à la diſtance qu'il falloit pour

HENRI III. 1580.

que lui & sa garnison fussent en sûreté lorsqu'elles mettroient le feu aux poudres. La chose ayant réüssi comme il l'avoit prévû, l'éclat de la poudre endommagea fort la ville, & fit beaucoup de mal aux troupes. Les Espagnols se mirent aussitôt à le poursuivre avec beaucoup d'envie de s'en venger, mais il étoit en lieu de sûreté. Villers se plaignit hautement de ce qu'ils l'avoient ainsi poursuivi contre la foi du traité, & leur fit dire que puisqu'ils l'avoient violé les premiers, il ne se tenoit plus obligé de l'observer.

Le duc d'Anjou choisi par les Etats pour leur Prince.

Enfin après bien des délibérations sur le choix d'un Prince étranger, l'avis & l'autorité du prince d'Orange réünirent tous les suffrages en faveur du duc d'Anjou frére de Henri III. & l'on fit au mois de Juin un decret qui lui déféroit le commandement général de toutes les Provinces à certaines conditions : en conséquence les Etats de Brabant, de Flandre, de Hollande, de Zélande, de Malines, & de Frise assemblés à Anvers résolurent le douziéme d'Août de lui envoyer une députation solemnelle, qui auroit un plein pouvoir pour traiter avec lui. Ils nommérent pour cela Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde, Noël de Caron bourgmestre du Franc (1), Gaspard Voesberg, & quelques autres. Les Députés étant venus en France allérent trouver le duc d'Anjou, qui étoit au Plessis lez Tours, à une petite lieuë de Tours. Ils y arrivérent le 29. Septembre, & firent leur traité avec ce Prince suivant les conditions dont ils étoient convenus; mais après la conférence de Fleix (2) dont nous parlerons bientôt, le traité fut ratifié à Bourdeaux avec quelques additions. En mémoire de cet événement la province de Brabant qui a un lion pour armes, fit frapper des médailles de bronze, où l'on voyoit d'un côté un lion attaché avec un collier à un colonne surmontée de la statuë d'un vainqueur, & un rat qui rongeoit le collier, avec cette inscription : *Rasis leonem loris mus liberat. Le rat en rongeant cette couroye délivre le lion.* Sur le revers on voyoit le Pape & Philippe II. fort empressés à mettre un collier au lion, sous l'appas trompeur d'une paix inviolable, avec ces mots : *Liber revinciri leo pernegat. Le lion qui s'est mis en liberté ne veut plus souffrir de lien.* On

(1) Contrée de Flandre, qui comprend Bruges, Ostende, Dixmude, & quelques autres endroits.

(2) Petite ville du Perigord.

en frappa d'autres à Gand, où l'on voyoit d'un côté deux mains jointes & des anneaux attachés ensemble, avec ces mots : *Pro Christo, lege, grege & patriâ. Pour Jesus-Christ, la loi, le troupeau, la patrie.* Et sur le revers, il y avoit une couronne de chêne, avec cette inscription : *Religione & Justitiâ reduce, vocato ex Galliâ pacatâ duce Andium, Belgicæ libertatis vindice. La Religion & la Justice rétablies, le duc d'Anjou appellé de la France qu'il a pacifiée, pour être le défenseur de la liberté Belgique.* Les Etats avoient toûjours eu grande attention aux intérêts des provinces de Zélande & de Hollande, dont le négoce fait presque toute la richesse ; & ils y avoient très-bien pourvû par les traités conclus à cette occasion avec l'Espagne & le Portugal au sujet de la navigation & du commerce. Ce fut par allusion à cet avantage que la Zélande fit frapper des médailles en bronze qui avoient d'un côté les armes des Provinces, sçavoir un lion élevé au-dessus des eaux, avec cette légende : *Vos terræ, at ego excubo ponto. Vous gardez la terre, & moi la mer.* Au revers étoit un homme qui plantoit de jeunes arbres, & l'on voyoit derriére lui au bout d'une lance un chapeau, qui est le symbole de la liberté, avec ces mots : *Si non nobis, saltem posteris. Si ce n'est pas pour nous, c'est pour nos descendans.*

Retraite de l'Archiduc Mathias.

L'Archiduc se voyoit abandonné de la noblesse Wallone, qui l'avoit appellé d'abord. On ne tenoit aucun compte de la pacification de Gand. Il n'avoit aucun secours à attendre ni de l'Empereur, ni de ses fréres, ni des autres princes de l'Allemagne ; ce qui avoit mis les Etats dans la nécessité de se jetter entre les bras d'un Prince étranger. Il avoit d'ailleurs inutilement averti l'Empereur & les princes de l'Empire, que s'ils ne prenoient les Provinces unies sous leur protection, elles seroient forcées d'implorer le secours de quelque autre Puissance : toutes ces considérations lui firent enfin prendre le parti de se retirer avec honneur & de se démettre du gouvernement que les Etats lui avoient conféré. Dans cette vûë il avoit dressé avant le 21. de Juin un manifeste, qu'il fit remettre aux Etats par Pierre de Melun prince d'Espinoy. Il leur représentoit qu'il n'étoit venu que parce qu'on l'avoit appellé ; que depuis qu'on lui avoit unanimement déféré le gouvernement général, il avoit exactement rempli

HENRI III. 1580.

toutes les conditions ausquelles il l'avoit accepté : Qu'il s'étoit conformé en tout à l'état present des affaires : Qu'il avoit toûjours été plein de zéle pour le bien & pour la tranquillité publique, jusqu'à oublier ses propres intérêts, & à exposer sa vie même : Qu'il étoit bien fâché de n'avoir pû détourner une tempête dont la violence étoit au-dessus des forces qu'il y pouvoit opposer. Au reste qu'il n'avoit rien oublié pour ramener tous les esprits à l'union & à la concorde : Qu'ayant appris que les Etats & les Grands du païs étoient assemblés pour délibérer sur le sort de la République, il avoit jugé à propos de ne s'y point trouver, de peur qu'on ne crût qu'il vouloit leur faire la loi : Qu'il avoit seulement un avis à leur donner, & une priére à leur faire ; c'étoit de ne se pas livrer témérairement à une domination étrangére, de ne pas oublier l'alliance inviolable qui unit les Païs-bas à l'Empire, & de ne pas abandonner les intérêts de l'auguste maison d'Autriche, dont il étoit membre, & à laquelle ils avoient de si grandes obligations : Qu'il les prioit de plus de vouloir bien l'informer de la résolution qu'ils auroient prise par rapport à lui & à sa maison, afin qu'il pût donner ordre à ses affaires, & de se souvenir des grandes dépenses ausquelles il s'étoit vû obligé, & de la pension qu'on lui avoit promise. Les Etats trouvant qu'il n'y avoit rien de plus juste que de renvoyer avec honneur ce Prince, qui leur avoit rendu des services considérables, s'engagérent non-seulement à s'acquiter envers lui des promesses qu'on lui avoit faites, mais même à payer les dettes qu'il avoit contractées. Outre cela on lui assigna une pension proportionnée à son rang, pour l'entretien de sa personne & de ses gens, au payement de laquelle on destina les revenus de l'évêché d'Utrecht. Mais tout cela s'exécuta avec beaucoup de lenteur : & le départ de l'Archiduc fut différé jusqu'à l'année suivante.

Pendant ce tems-là le prince d'Orange voulant surprendre Mastricht, avoit déja fait porter des échelles ; mais d'autres affaires l'ayant rappellé, on abandonna l'entreprise à laquelle il vouloit être présent. Celle que le prince d'Espinoy gouverneur de Tournai fit sur Condé, fut d'abord plus heureuse ; car il prit la ville par escalade le 25. d'Octobre avec le secours du sieur d'Estelles : mais les Espagnols y étant

accourus avant qu'il eût eu le tems d'y mettre des troupes & des vivres, il fut obligé de l'abandonner auſſitôt qu'il l'eut priſe.

Marguerite d'Autriche mére du P. de Parme vient en Flandre.

Dès le mois d'Août précédent Marguerite de Parme, mére du prince de Parme gouverneur des Païs-bas, & qui en avoit été elle-même autrefois gouvernante, arriva en Flandre pour exécuter au nom du Roi ſon frére (1) le traité que ce Prince avoit fait avec quelques Provinces qui s'étoient ſoûmiſes. Comme ſon gouvernement avoit été fort doux, & que ſa mémoire étoit en grande vénération parmi les Flamans, Philippe la crut très-propre à une négociation ſi importante; il ne douta pas que les Seigneurs ne priſſent une entiére confiance en elle, & n'entraſſent volontiers dans un accommodement qui ſe feroit ſous l'autorité de cette Princeſſe. Dès qu'elle fut arrivée à Namur, Alexandre Farneſe ſon fils vint lui rendre ſes devoirs avec un équipage ſuperbe & tout-à-fait guerrier; mais leurs avis s'étant trouvés différens ſur les meſures qu'il falloit prendre pour réüſſir, la jalouſie ſe mit entre le fils & la mére. D'ailleurs le decret des Etats ſur le choix d'un nouveau Prince fut publié ſur ces entrefaites; & les choſes paroiſſoient tendre bien plus à la guerre qu'à la paix. Ces conſidérations jointes aux ſollicitations de quelques Eſpagnols qui n'étoient pas bien-aiſes de voir finir les troubles des Païs-bas, engagérent le roi d'Eſpagne à rappeller la mére, & à confirmer le fils dans le gouvernement ſouverain de ces Provinces.

G. de Horn décapité au Quenoi par les Eſpagnols.

Entre les Grands qui avoient fait leur paix avec le Roi, Guillaume de Horn ſeigneur de Heze, jeune homme d'une maiſon illuſtre, mais dont l'orgueil étoit encore plus grand que la naiſſance, avoit fait mettre en priſon quatre ans auparavant tous les conſeillers du Conſeil royal de Bruxelles. Depuis ce tems-là, il avoit ſuivi tantôt un parti, tantôt l'autre, & s'étoit fait par-là une eſpéce de renommée plûtôt grande que bonne. Ce jeune homme qui voyoit que Montigni & la Motte n'exécutoient point ce qu'ils avoient promis au nom du roi d'Eſpagne, ſe laiſſa aller à ſa légereté naturelle; ſollicité d'ailleurs par les Etats & par le duc d'Anjou, il commença

(1) Elle étoit bâtarde de Charle V. & elle épouſa Ottavio Farneſe duc de Parme, petit-fils de Paul III.

HENRI III. 1580. à négocier avec eux, s'aboucha avec Warroux de Thian, qui commandoit dans Cassel, & s'engagea à livrer quelques places & quelques forts. Le complot ayant été découvert, Warroux se sauva; mais de Horn plus hardi, ou pour mieux dire, plus témeraire, n'ayant point voulu se retirer, fut arrêté par le marquis de Richebourg & par Montigni. Le prince de Parme, qui cherchoit à broüiller les Grands avec les Etats, & à rendre, s'il le pouvoit, leur réconciliation impossible, ayant fait examiner cette affaire au Quenoi en Hainaut, de Horn fut convaincu de trahison, & eut la tête tranchée le 10. d'Octobre. Le baron d'Auxi qui fut soupçonné d'avoir eu part à la conjuration se mit à couvert en se retirant promptement dans son château de Liedekercke auprès de Bruxelles. Olivier Temple gouverneur de cette ville, qui avoit épousé une sœur du sieur d'Auxi, conseilla à son beau-frére, pour sa sûreté, de remettre son château aux Etats, ce qu'il fit. Mais comme sa femme qui étoit d'un esprit inconstant, le portoit sans cesse à remuer; les Etats prirent des soupçons contre lui, & le firent mettre en prison. Ce ne fut pas sans peine qu'ils accordérent sa liberté aux priéres du sieur Temple qui leur avoit rendu de très-grands services. D'Auxi vint peu de tems après s'établir en France.

Bien des gens ont cru que cette vicissitude d'événemens divers arrivés aux Païs-bas, & ce changement de Souverain après une longue révolte, avoient été présagés par ce grand tremblement de terre, dont j'ai parlé, qui ébranla tous les Païs-bas jusqu'à Cologne, & qui troubla tellement la mer, qu'il éleva ses flots jusqu'à une hauteur prodigieuse, sans qu'il soufla une haleine de vent. Et dans des endroits même fort éloignés de la mer, ce tremblement qui reprit par deux fois, fit un si horrible fracas, qu'il fendit & brisa les pierres de quantité de tours, d'églises & de clochers.

Trahison de Rennebourg. La Frise, où commandoit George de Lalain comte de Rennebourg, & les autres Provinces d'au-delà du Rhin ne furent pas exemptes des troubles qui agitérent le reste des Païs-bas. Cornelie de Lalain sœur de Rennebourg, étant venuë trouver son frére vers le commencement de l'année avec des propositions du prince de Parme, n'oublia rien pour l'arracher au parti des Etats; exhortations, menaces, caresses,

tout fut employé avec autant de force que d'adresse. » Jusques à quand, lui dit-elle, vous verrons-nous manquer à » la foi que vous devez à Dieu, & après Dieu à votre Souverain ? Jusques à quand combattrez-vous pour des heretiques ? Et deshonorerez-vous toûjours votre famille en » servant des Corroyeurs, des Tisserans, des Savetiers, & » toute cette canaille de vils artisans ? N'avez-vous pas assez » travaillé pour cette faction, dont les armes paroissoient » d'abord avoir quelque justice, parce que la liberté en étoit » le prétexte ? Mais ce prétexte ne subsiste plus : ce n'est plus » pour la patrie que vous combattez ; c'est ici une guerre de » Religion ; & vous sçavez que les fautes en ce genre sont » suivies de la perte de la réputation pour cette vie, & du salut éternel. Du côté du Roi, les honneurs, les richesses, » les plus grands emplois peuvent flater votre espérance. » Mais de cette vile populace, que pouvez-vous attendre » autre chose qu'ignominie, qu'insultes, qu'ingratitude ? Voilà » la récompense de vos services : Vous vous repentirez de les » avoir rendus ; mais il ne sera plus tems : Rendez-vous donc » à la raison & suivez l'exemple de tant de Seigneurs qui pen» sent comme ils doivent sur la Religion. « Elle lui mit ensuite devant les yeux le vain appas du titre de Marquis, dont il seroit honoré par le Roi, & quelque espérance d'épouser Marie de Brimen comtesse de Meghen qui avoit perdu depuis peu Lancelot de Barlaymont son mari.

Rennebourg ébranlé par ces raisons, songea à quitter le service des Etats & le parti des Protestans ; mais comme il vouloit le faire d'une maniére propre à lui attirer de la considération dans l'autre parti, il tint son dessein fort caché. Cependant le prince d'Orange qui avoit l'esprit pénétrant, en eut quelque soupçon, & il résolut de passer en Frise pour le traverser, mais sous d'autres prétextes, de peur d'obliger Rennebourg à précipiter le coup qu'il méditoit. Il se flatoit même d'y avoir trouvé un reméde, & en même tems un moyen de ramener Rennebourg ; c'étoit de donner une entiére liberté à tous les habitans des villes de la province de Frise, & d'en raser toutes les citadelles. Comme elles servent aux Gouverneurs pour tenir les villes en bride, & les tourner comme il leur plaît, il jugea que la Province délivrée de ce

HENRI III. 1580.

joug, & ravie d'avoir recouvré la liberté, en seroit plus attachée aux Etats, & que Rennebourg ne prêteroit plus l'oreille aux conseils de ceux qui entreprendroient de le débaucher. D'ailleurs le Prince pensoit qu'il étoit également important, & pour ses intérêts & pour sa gloire, de contenir dans le devoir un homme de grande naissance, estimable par sa probité & par sa bravoure, mais que sa jeunesse exposoit à se laisser gagner par des caresses & par l'appas d'une fortune plus brillante. Le Comte en effet étoit d'un caractére à revenir à son devoir, pourvû qu'on pût retarder assez ses projets pour qu'il eût le tems de se repentir. Le Prince jugea donc qu'il falloit ménager adroitement cet esprit inconstant, & le conduire par la douceur plûtôt que par la force. Là-dessus il résolut de ne point agir avec lui comme avec un ennemi déclaré, & de se contenter de lui ôter les moyens de se séparer des Etats. On commença par démolir la citadelle de Lewarden. Les colonels Bouwinga & Ferno l'investirent par dehors, & la Bourgeoisie par dedans, après avoir eu soin de placer devant eux les Prêtres, les Religieux & les femmes des soldats de la garnison. Ensuite on ouvre la tranchée, on fait des retranchemens & on comble les fossés. Seuge qui commandoit dans la citadelle depuis la mort de Matenesse, se voyant attaqué de tous côtés, & craignant d'être forcé, se rendit à condition qu'il auroit vie & bagues sauves, & qu'on lui donneroit une pension. Les habitans se voyant maîtres de la citadelle plûtôt qu'ils n'avoient crû, commencérent par raser les murs & combler le fossé du côté de la ville, après quoi ils rejoignirent les murs de la citadelle avec ceux de la ville.

Divers exploits des deux partis en Frise.

Cette citadelle avoit été bâtie l'an 1499. aux dépens des habitans même, qui ayant été abandonnés par ceux de Groningue, défaits par Villeboot de Schouwemberg Général des troupes du duc Albert de Saxe, perdirent leur liberté, & furent contraints de subir le joug du vainqueur. Après que la citadelle eut été rasée, la soldatesque insolente chassa ignominieusement les Franciscains, & les conduisit hors de la ville au son des flûtes & des tambours. Tout ceci se passa au commencement de Février, & le lendemain Benninck, Camminga, & d'autres Officiers, marchérent du côté d'Harlinghen

avec quatre compagnies d'infanterie, & ſommérent la garniſon de ſe rendre. Comme elle ſe mettoit en devoir de ſe bien défendre, il arriva fort à propos que le comte de Rennebourg qui ſe flatoit toûjours qu'on ignoroit ſon deſſein, étonné des mouvemens qu'il voyoit dans la province, envoya à Lewarden la Baille ſur la fidélité duquel il comptoit, ſous prétexte d'accommoder les affaires : cet homme ayant été arrêté, on lui trouva des blancs-ſignés du Comte, & munis de ſon ſceau dont on ſe ſervit pour tromper la garniſon d'Harlinghen ; car on menaça la Baille de le faire mourir s'il n'écrivoit au Lieutenant d'Oyenbrug qui étoit alors à Groningue, de rendre la citadelle ſur le champ. Celui-ci qui ne ſoupçonnoit point de fraude, obéït ſans attendre un ſecond ordre, comme auroit fait un homme qui auroit eu quelque expérience, & il remit la place le cinq de Février. Elle avoit été bâtie dans le tems que les habitans de Groningue étoient maîtres de toute la Friſe. Les peuples de la province l'ayant ruinée dans la ſuite, le duc Albert de Saxe la rebâtit en 1500. Enfin les habitans la raſérent cette année du côté de la ville, comme avoient fait ceux de Lewarden. De là Sonoy avec ſes Officiers & quatre compagnies d'infanterie, marche à Staveren & ſe voit ſur le champ maître de la citadelle, qu'il a l'imprudence de laiſſer raſer par les habitans avant que la ville fût en état de défenſe: ce qui donna au comte de Rennebourg le moyen de s'en emparer, & de l'abandonner au pillage. Cette citadelle avoit été bâtie l'an 1397. par Albert de Baviére comte de Hollande, puis détruite l'an 1522. George Schenck la rebâtit par ordre de Charle V.

Toutes ces démolitions donnoient de l'inquiétude au comte de Rennebourg ; il voyoit bien qu'il ne tireroit pas de ſa diſſimulation l'avantage qu'il en avoit eſpéré : néanmoins il réſolut d'y perſiſter. Il commença donc à ſe plaindre hautement qu'on violoit les traités ; qu'on avoit fait révolter la Friſe ; qu'on l'outrageoit ; & qu'on le traitoit comme un traître. » Eſt-ce là, diſoit-il, la récompenſe de ce que j'ai » fait à Malines, à Valenciennes, à Groningue, & à Campen, pour le ſervice des Etats, & pour la liberté de ma pa- » trie ? Peut-on payer d'une ſi horrible ingratitude les ſervices

HENRI III. 1580.

» que j'ai rendus ? « Comme il paroiſſoit très-affligé ; Pompeïus Ufkens & Jean Cornput, deux des principaux Officiers qui ſervoient ſous lui, & qui étoient fort attachés aux Etats, ſe mirent à le conſoler ; & après l'avoir exhorté à ne ſe pas décourager, ils lui conſeillérent d'aller inceſſamment trouver le prince d'Orange à Utrecht, pour ſe juſtifier des ſoupçons qu'on pouvoit avoir contre lui. » Il ne faut pas, lui » diſoient-ils, paroître ſi ſenſible à la démolition des cita» delles : vous ſçavez bien qu'il y a longtems que les peuples » de cette province la ſouhaitent ardemment ; ſi vous conti» nuez à vous en plaindre, c'eſt le moyen d'augmenter les » ſoupçons qu'on a contre vous, & de faire croire à tout le » monde que vous êtes coupable. N'écoutez point les con» ſeils d'Oyenbrug ni de la Baille, ni d'autres ſcélérats ſem» blables, & moins encore de votre ſœur, qui tâchera de » vous engager à ajoûter foi aux promeſſes des Eſpagnols, & » à préférer à des avantages aſſûrés, des eſpérances très-in» certaines. Que ces grands mots de la puiſſance & de la Re» ligion du roi d'Eſpagne ne vous en impoſent point. Philippe » & Charle IX. avoient réſolu de concert d'exterminer les » Proteſtans, & ils n'en ſont pas venus à bout. Les Eſpagnols » ne ſont maîtres que des villes éloignées de la mer, & bien» tôt vous les verrez réduits aux derniéres extrémités. Tous » les ports ſont entre les mains des Etats. Que les Eſpagnols » ravagent tant qu'ils voudront le plat païs, l'empire de la » mer fournira toûjours aux Etats de quoi payer leurs trou» pes, & de quoi ſoûtenir leur commerce qui fait toute la ri» cheſſe du païs. «

Rennebourg parut d'abord prendre leurs avis en bonne part, il lui échappa même quelques larmes, l'effet de ſa colére ou de ſon repentir : & on le croyoit déja ébranlé, lorſque ſa ſœur qui étoit une femme impérieuſe, revint à la charge, & l'affermit dans ſon premier deſſein. Elle lui remit devant les yeux la foi qu'il avoit donnée au Viceroi, & lui fit un grand ſcrupule de la penſée qu'il avoit euë de la violer. Ces raiſons l'ébranlérent ; mais les inſultes des peuples & l'orgueïl avec lequel Bertel Entens refuſa d'exécuter ſes ordres, irritérent tellement ce jeune homme plein de courage & de fierté, qu'il n'eut aucun égard aux conſeils de Cornput. Il continua

continua pourtant de dissimuler, en attendant l'occasion de se déclarer. Cornput ayant sçû démêler ce que Rennebourg tâchoit de cacher, avertit de bonne heure les habitans de Groningue Protestans zélés, & sur-tout Jacque Hildebrand leur Bourgmestre, de se tenir en garde contre lui, parce qu'il tramoit contre l'intérêt des Etats : mais l'autorité de ce premier Magistrat ne servit qu'à envelopper plus de monde dans le malheur qui le menaçoit. Il étoit fort ami de Rennebourg, & comme il avoit le cœur droit, il ne se défia point des caresses de ce jeune Seigneur, ni de mille sermens qu'il lui fit pour se laver des soupçons qu'on avoit contre lui. Ils soupérent ensemble la veille de la prise de la ville ; après souper Rennebourg lui serra la main en le quittant, sans qu'Hildebrand eût le moindre soupçon du complot qui se tramoit. Rennebourg informé que le prince d'Orange arriveroit bientôt, jugea qu'il étoit tems d'agir. Ainsi il rassemble tous les partisans d'Espagne ; & leur ayant exposé ce qu'il vouloit faire, il les exhorte à se comporter en gens de cœur. Effrayés de la grandeur du péril, & voyant que le seul moyen de s'en garantir étoit de le prévenir, ils prirent à l'instant les armes avec quelques soldats qui étoient cachés dans la ville ; & dès le point du jour, lorsque les patroüilles & les corps-de-garde vont prendre du repos, il sortirent de la maison de Rennebourg avec une marque blanche au bras gauche, & s'emparérent de la place publique. Rennebourg à cheval & l'épée à la main couroit de tous côtés, & faisoit face à tout ce qui se presentoit. Le malheureux Hildebrand ayant entendu ce bruit, courut à la place avec ses gens ; mais en bien plus petit nombre qu'il ne croyoit. Comme il chargeoit une troupe de conjurés, un valet de Rennebourg lui tira un coup d'arquebuse & le jetta par terre. Aussitôt tous ses gens s'enfuïrent dans leurs maisons, & s'y défendirent quelques tems. On arrêta environ deux cens de ceux qu'on sçavoit être le plus déclarés contre l'Espagne, qui furent ensuite renvoyés sans rançon ; & dès que le premier choc fut passé, il n'y eut plus de sang versé dans la ville. Rennebourg eut grand soin de l'empêcher, afin que cet exemple d'humanité engageât les villes voisines à se joindre à lui. Il changea seulement les Magistrats, & fit jurer aux habitans d'observer le traité qu'il avoit

HENRI III. 1580.

fait avec le Viceroi. En même tems il écrivit aux villes voisines d'être en garde contre les conseils turbulens & factieux de Bertel Entens. C'est ainsi que Groningue fut prise par Rennebourg le 3. de Mars ; & le même jour elle fut assiégée par Cornput. Car dès qu'on eut appris cette nouvelle par ceux qui s'étoient sauvés de la ville, les compagnies d'Olthoff, de Dam, de Suidtlaren, de Vliet, de Schaghen, & de Weda, y accoururent pour tâcher de secourir leurs amis, s'il en restoit encore dans la place.

Rennebourg sollicita ensuite inutilement les villes de la province d'Over-Issel. Ses lettres ayant été interceptées, & sa trahison connuë, Sonoy mit promptement une bonne garnison dans Campen. Dans le désordre où tout étoit alors, les habitans de Deventer ne se contentérent pas de prendre les armes & de se fortifier, la haine qu'ils avoient pour les Espagnols les porta à faire la guerre aux statuës mêmes, aux images & aux églises ; & leur exemple fut aussitôt suivi par ceux de Zwoll & d'Utrecht, & par la plus grande partie de la province de Frise. Il y avoit déja plus d'un mois que ceux de Drenthe avoient commencé à renverser les images & vendre les biens ecclésiastiques ; & toute l'autorité du prince d'Orange, qui craignoit que ces excès ne le rendissent odieux, avoit eu bien de la peine à les contenir. Mais dès qu'ils sçurent la prise de Groningue, ils ne gardérent plus de mesures & ils se livrérent aux derniers emportemens. Oldenzeel, Steenwick & Hassel, suivirent d'abord le parti de Rennebourg : mais le comte de Hohenlo y ayant été envoyé par le prince d'Orange avec une armée, reprit Oldenzeel le dix d'Avril, & de là il marcha contre Linghen. En même tems Sonoy eut ordre d'aller à Coevorden avec les compagnies de Cornput & de Wingaerden, pour achever les ouvrages qu'on y avoit commencés, & mettre la place en état de défense. Bertel Entens s'y étoit déja rendu pour en faire le siége avec treize compagnies d'infanterie & deux escadrons de cavalerie qui servoient auparavant sous les ordres de Rennebourg : mais cet homme turbulent, & qui ne pouvoit souffrir de collégue, ne conduisant pas les choses au gré du prince d'Orange, les Etats y envoyérent Hohenlo avec sept compagnies du régiment de Christophle d'Iselstein, & neuf de celui du

comte Louis de Naſſau, fils de Jean. Entens en fut choqué & au ſortir d'un grand repas où il ſe trouva avec eux à Rolde, il ſe rendit au camp. Le vin lui ayant échauffé la tête, il commença par inſulter les Colonels & les Capitaines du corps qu'il commandoit ; & après les avoir traité d'ignorans dans le mêtier de la guerre, il leur ordonna de le ſuivre ſur le champ : qu'il ſçavoit que les habitans de Groningue faiſoient paître librement leurs beſtiaux dans les lignes de Schuytendiep & des environs; & qu'il vouloit aller de ce pas ruiner tous ces ouvrages. Cela dit, il prend le couvercle d'un pot à beurre, & ſe met en marche vers Schuytendiep, ſuivi de beaucoup de monde. On eut beau lui repréſenter qu'on ne pouvoit entrer ſans échelles, il ſe moqua de cet avis, & fit attaquer la place. Mais dans le tems qu'il regardoit fixement le combat qui étoit aſſez vif, & qu'il examinoit une canoniére par où les ennemis tiroient, il reçut à la tête un coup d'arquebuſe, dont il tomba mort : on l'enterra à Middelſtum, lieu de ſa naiſſance. Cette mort cauſa plus de joie au comte de Rennebourg, que de regret aux Etats qui ſe trouvoient délivrés par là d'un homme inſupportable à tout le monde par ſa hauteur, & à charge à eux-mêmes, parce qu'il s'intriguoit dans leurs affaires à tort & à travers, & ſans attendre leurs ordres. La joie que Rennebourg eut de ſa mort ſe changea bientôt en inquiétude : il eſt vrai qu'il haïſſoit Entens ; mais c'étoit un homme ſans conduite, & ceux qu'on mit à ſa place étoient gens de cœur & d'une grande expérience. Les habitans de Groningue avoient perdu deux forts, & ils ne pouvoient plus mener paître leurs beſtiaux : néanmoins leur courage ne diminuoit pas, & le ſecours que le Viceroi leur promettoit par ſes lettres & par ſes couriers, les ſoûtenoit malgré les échecs de leur parti. Car ils venoient de recevoir la nouvelle de la priſe de Malines & de Villebroeck, par les troupes des Etats, & de la défaite des troupes auxiliaires que le Viceroi avoit fait lever du côté de Carpen. Car dans le tems qu'elles ſe diſpoſoient à paſſer le Rhin avec quelque cavalerie qui les avoit jointes, les Seigneurs des environs s'étant mis en campagne pour venger les ravages qu'elles avoient faits autour de Nuits, les ſurprirent, en taillérent en piéces une partie, mirent le reſte en déroute, & les chaſſérent du territoire de

HENRI III. 1579.

cette ville. Les peuples des comtés de Bergh & de la Marck leur ayant ensuite coupé les passages, elles se jettérent sur les terres de l'électeur de Cologne, & ravagérent tout le plat païs; mais enfin le six d'Avril ayant été rencontrées près de Lins & d'Eindoven, elles furent battuës en ces deux endroits. Le reste se jetta dans le comté de Manderscheyd, où elles se rassemblérent, & reprirent de nouvelles forces par les soins de Bucho-Ayta, Prevôt de S. Bavon de Gand, qui leur fournit de l'argent pour se remettre en équipage, & elles y furent jointes par quatre compagnies Allemandes, ausquelles on donna le nom de régiment de Frise, & l'on en confia le commandement à Gaspar de Robles sieur de Billy, dont nous avons si souvent parlé, & en son absence à Martin Schenck. Les principaux capitaines de ce corps étoient Jean Mom, René de Kama, Lol de Liaukama, Camminga, Arent Van-Gemen, Henri Snater, Evert de Ens, Wibo de Gotum, Wolf de Prenger, Etienne Heller, Samson Pestel. Ils furent renforcés par la cavalerie de Schenck, avec laquelle se trouvoit un fameux capitaine Albanois nommé Thomas, ancien Officier, qui s'étoit signalé dans six combats, où son parti avoit remporté la victoire. Il y vint outre cela quelques gendarmes, & tous ces petits corps réünis qui pouvoient faire ensemble trois mille hommes de pied & six cens chevaux, ayant reçu un mois de paye seulement, passérent le Rhin & marchérent vers Linghen. Hohenlo ayant eu ordre des Etats de Frise de s'opposer à leur passage, se rendit à Bocholt avec un détachement de l'armée qui assiégeoit Groningue. Il laissa Guillaume de Nassau & Sonoy pour continuer le siége. Mais voyant que les ennemis étoient trop forts pour qu'il pût les attaquer avec ce qu'il avoit de troupes, il demanda un renfort d'infanterie. On résolut de lui envoyer le régiment d'Entens: mais comme les soldats accoûtumés à la licence sous Bertel qui avoit été tué depuis peu, avoient d'abord refusé d'obéïr, ils arrivérent trop tard. Pendant ce tems-là Hohenlo s'éloigna d'Ulsen le seize de Juin pour s'approcher de Coevorden, où après avoir fait rafraîchir ses troupes, il résolut de combattre les ennemis, d'autant plus qu'Oldenzeel & Zwoll étoient en grand danger s'il ne le faisoit. Il y avoit déja eu du tumulte à Zwol où les habitans

n'avoient point voulu recevoir de garnison, & ceux qui étoient du parti des Espagnols ayant rassemblé les païsans Catholiques, avoient fait dire à Schenck qui étoit en marche, de venir les joindre. Mais les Protestans le prévinrent, & ayant pris tout d'un coup les armes sous la conduite d'Ulger & de quelques autres capitaines, ils s'emparérent de la place publique, de l'église de S. Michel, de la porte de Campen, & de la Tour rouge, & firent venir des troupes de Deventer & de Campen. Dès qu'elles furent arrivées les partisans d'Espagne prirent la fuite, & à l'instant leurs maisons furent pillées par les autres habitans. On brûla en même tems les villages du Canton de Mastenbroeck, parce que les païsans s'étoient déclarés contre les Etats. Du côté de l'Over-Issel, la citadelle de Geelmuyden, que Charle V. transporta autrefois à l'embouchure du Wecht dans un golfe de la mer Germanique, fut aussi brûlée & rasée.

Sur la nouvelle de ces succès, les Seigneurs qui avoient conseillé à Hohenlo de risquer un combat, lui conseillérent alors de l'éviter; parce que les chemins & les vivres étant fermés aux ennemis, il suffisoit de gagner quelque tems, pour que la disette de provisions & d'argent, la faim, la mutinerie des soldats, & cent autres incommodités, les forçassent à se retirer; qu'il y auroit au contraire du danger à les combattre, parce qu'on manquoit d'infanterie & de piquiers. Malgré ce conseil, Hohenlo résolu d'aller aux ennemis, marcha de Coevorden à Herdemberg pendant la chaleur du jour par des plaines arides, & aux travers des bruyéres. Schenck qui y étoit arrivé trois heures avant lui, avoit donné le tems à ses troupes de se reposer à l'entrée & de prendre de la nourriture. Dès que Hohenlo eut apperçu l'ennemi, il rangea en bataille ses troupes fatiguées de la marche qu'il leur avoit fait faire. Il mit à l'aile droite la compagnie du sieur de Wingaerden, avec une partie de celle de Cornput, & sept du régiment de Nassau, sous le commandement de Kunigam son lieutenant: à la gauche & derriére un bois, il posta Isselstein avec sept compagnies, & Zedenisca avec la compagnie d'Oldezel. Il n'avoit en tout que dix-huit cens hommes de pied, à la tête desquels il y avoit trois escadrons d'arquebusiers à cheval, très-lestes & très-bien équipés. A

HENRI III. 1580.

Défaite de Hohenlo par Schenck.

une petite distance de là étoient Hohenlo avec un corps de cavalerie & sept piéces de gros canon, & Hubert de Kemen, avec trois cens chevaux. Toute cette cavalerie alloit à quatorze cens hommes. Le village d'Herdemberg qui est sur les bords de la riviére de Wecht, n'est qu'à un mille de Coevorden & à quatre de Zwol. Le combat commença sur le midi. Schenck, par une ruse assez ordinaire, avoit fait en sorte d'avoir le Soleil derriére lui, & d'exposer à l'éclat de ses rayons les yeux de son ennemi, qui venoit du côté de l'Orient. Après la priére, les soldats des deux côtés ayant à l'ordinaire jetté leurs chapeaux en l'air, & le canon commençant à tirer, les armées s'avancérent l'une contre l'autre. D'abord trois escadrons du régiment de Frise chargérent vigoureusement deux escadrons d'Albanois, les rompirent & les poursuivirent si vivement dans leur déroute, que l'infanterie Espagnole commençoit à lâcher pied, & que Hohenlo crut la victoire gagnée. Mais sa cavalerie s'étant débandée à la poursuite des fuyards, la gendarmerie de Schenck avec un gros de cavalerie légére, chargérent l'infanterie de Hohenlo, qui n'étoit point soûtenuë par la cavalerie, & qui n'avoit pas assez de piquiers pour se couvrir. Les choses alors changérent de face, l'infanterie de Hohenlo commença à plier & à se retirer vers la plaine d'Herdemberg, dont Wingaerden avoit crû qu'il falloit se saisir, sans qu'on fît attention à cet avis. L'armée de Schenck pressa si vivement celle des Etats qui reculoit, qu'après un leger combat elle s'enfuit à vauderoute; une partie se sauva au-delà du Wecht, l'autre gagna Coevorden au travers des marais. L'infanterie étant entiérement dispersée, la cavalerie prit aussi la fuite & elle fut poursuivie avec beaucoup d'ardeur par celle de Schenck. Les colonels Nivelt & Renoy furent faits prisonniers. Wingaerden qui avoit donné un conseil salutaire, si le Général l'eût écouté, fut tué en combattant vaillamment. Pompée Ufkens s'enfuit en carosse; mais la voiture ayant versé, il tomba entre les mains des ennemis qui le massacrérent. Les Etats perdirent près de quinze cens hommes à cette action, qui n'en coûta pas cinquante aux Espagnols. Sckenck se rendit maître du canon des ennemis; mais il fit d'ailleurs peu de butin; car ils avoient laissé la plus grande partie de

leur bagage à Coevorden. Hohenlo se retira à Oldenzeel pour sauver cette place. Ceux qui échappérent du combat gagnérent promptement Coevorden, non pour défendre la place, en cas qu'on vînt l'attaquer, mais pour sauver leurs chevaux & leurs bagages. Leur effroi étoit tel que jamais Cornput, Stensel, & Namslo ne purent les engager à rester, ni par priéres, ni par menaces, ni par l'espérance qu'on leur donnoit qu'ils seroient joints incessamment par quatorze compagnies qu'on faisoit revenir du siége de Groningue. Ils s'en allérent dès la nuit même, sous prétexte que la place ne valoit rien; que les canaux qui en pouvoient défendre l'entrée avoient été mis à sec par les chaleurs de l'été; & qu'il n'y avoit ni vivres, ni poudre. Et ils allérent avec Cornput joindre Hohenlo à Oldenzeel.

Le lendemain Schenck marcha à Coevorden, où il ne trouva ni troupes, ni habitans : ceux qui assiégeoient Groningue allumérent des feux, tirérent le canon, & firent toutes les réjoüissances qu'on a coûtume de faire après le gain d'une bataille, comptant que cette ruse engageroit les habitans assiégés depuis plus de trois mois, & reduits à de grandes extrémités, à rendre la place sur le champ : mais les troupes du siége ayant sçû que Schenck étoit arrivé à Coevorden, ne voulurent écouter, ni les remontrances, ni les priéres du comte de Nassau, & de Sonoy, & sur le champ ayant mis le feu au camp, & pris leurs drapeaux, elles marchérent du côté de Doccum, & de Collum. Ils fortifiérent depuis Steenwiick, & ils commencérent à rebatir le château d'Opslach, qui appartenoit à Wigboldt d'Ewsum. Billy l'avoit autrefois fortifié, pour tenir en bride les Protestans, & depuis ce tems-là Rennebourg l'avoit rasé.

Il ne se fit plus des deux côtés que des entreprises peu importantes. Schenck entra triomphant dans Groningue. Rennebourg marcha à Pelfziel, qui est situé à l'embouchure du canal par où l'Ems se décharge dans la mer. Il avoit déja quelques compagnies dans la place; après y avoir fait faire de bons retranchemens, il se hâta d'investir Opslach, avant qu'on eût achevé de le fortifier, & qu'on l'eût pourvû de vivres. Il rencontra en chemin les compagnies de Rinswouden & d'Eschada que les Etats envoyoient au secours de ce

HENRI III. 1580.

château. Il les tailla en piéces, & fit Rinswouden prisonnier. Opslach se rendit peu de jours après. De-là il marcha à Collum, résolu de se saisir de Doccum, qui est sur le bord de la mer. La place est forte par sa situation naturelle; mais elle étoit alors presque toute ouverte & sans murailles. Car l'an 1523. Jean Golstein gouverneur de Gueldre l'ayant remise entre les mains de Wassenaer & de Schenck, on rasa les murs & le château. Hohenlo y avoit fait venir un corps considérable de troupes pour la retablir; & il avoit rebâti Ostmahorn, qui n'est qu'à un mille de Doccum. A l'égard du canal de Reediep, qui est vis-à-vis de Collum, il en donna la garde à des paysans affectionnés au service des Etats, & il fortifia Doecumerziel d'un rempart & d'un bon fossé.

Pendant ce tems-là Ents qui commandoit à Coevorden fortifioit Meppel avec deux compagnies d'infanterie, & un grand nombre de Paysans, & il releva auprès de-là les anciennes murailles de Kinckhorst, qui avoient été détruites en 1536. lorsque Magerhein livra ce poste: mais les troupes que les Etats envoyérent de Campen troublérent les ouvrages, & reprirent Meppel, & Kinchorst.

Vers le même tems les Etats voulant empêcher les courses des ennemis, & sur-tout de ceux qui descendoient le Rhin pour venir à Groningue, équipérent plusieurs vaisseaux de dix canons chacun, & se rendirent maîtres de ce fleuve en remontant jusqu'à Cologne: mais comme cela incommodoit les Princes, dont les Etats sont sur le Rhin, & que leurs sujets leur en portoient continuellement des plaintes, ils mirent de leur côté une flote sur ce fleuve, qui obligea celles des Etats de rapprocher de Groningue.

Prise de Delfziel par Rennebourg.

Cependant la ville de Delfziel étoit de jour en jour plus resserrée, & son port tellement investi par les lignes des assiégeans, qu'il n'y avoit plus moyen, ni d'y entrer, ni d'en sortir. Envain la Hollande envoya des vaisseaux pour couper les convois aux ennemis; envain Hohenlo, trop foible pour les attaquer dans les formes, les harcela sans cesse pour leur faire lever le siége: la place fut obligée de se rendre le 21. de Juillet.

Hohenlo étant revenu à Doccum, s'empara à son tour d'Opslach & de Moninkersiel, que Rennebourg venoit de fortifier; & ayant été renforcé de vingt compagnies Angloises des

des troupes de Noritz, que les Etats avoient en Frise sous le commandement du général Morgan, d'un escadron de cavalerie, & du détachement de Michel Caulier, qui marchoit à Delfziel avec sept compagnies Flamandes & quelques Allemands, dans l'espérance d'en faire lever le siége; il resolut d'aller combattre Rennebourg, qui triomphoit d'avoir battu quatre compagnies qu'il avoit trouvées sur sa route. Hohenlo piqué de cette défaite, qui avoit suivi de près celle d'Herdemberg, marcha à lui en diligence, & l'ayant joint auprès du même lieu d'Herdemberg, il se mit aussitôt en bataille. Rennebourg se retira sagement de ce mauvais pas, & s'en alla à Groningue. Hohenlo tint sur le champ conseil, pour sçavoir s'il devoit l'assiéger : mais l'entreprise ayant été jugée périlleuse, & d'un succès fort douteux, il alla camper à Zuidlaren, & à Noortlaren, & se saisit du passage de Ponterbrug. Pendant que Cornput commençoit à retablir le fort de Weerdenbras, qu'Edzart comte d'Embden Général des troupes du duc de Saxe avoit fait construire l'an 1505. pour empêcher les transports de blé qui se faisoient de Drenthe à Groningue, & qui fut rüiné en 1516. par Everwyn comte de Benthem, Lieutenant du même Prince. Hohenlo ayant marché de-là à Coervorden, Iselstein prit la ville d'emblée, & la garnison de la citadelle ayant été sommée de se rendre, demanda quelque tems pour délibérer, & l'obtint; mais elle fit presque aussitôt son traité avec Hohenlo. On y fit prisonnier ce Bloemaert, qui huit ans auparavant avoit servi de guide à Mondragon lorsqu'il traversa avec beaucoup de péril les basses de la mer pour aller secourir la petite ville de Tergaës en Zélande. Pendant le siége de Coervorden, Hohenlo & Guillaume de Nassau s'étant avancés à cheval sur le soir jusqu'au pont de Groningue, ce dernier fut blessé au pied gauche d'un boulet de six livres. On le mit sur le champ dans une litiére, & on le porta d'abord à Zwol, & ensuite à Campen, où il ne guerit qu'avec beaucoup de peine, & de tems.

Enfin la saison étant avancée, on sépara l'armée, & on la mit en quartier d'hyver dans les places. Hohenlo, qui auroit bien voulu réparer les pertes qu'il avoit faites, ne laissa pas de marcher du côté de Linghen, resolu d'en faire le siége: & ayant laissé devant la place un régiment Anglois, il se

HENRI III. 1580.

rendit avec le reste de ses troupes devant Wedden. Il y trouva plus de résistance qu'il n'avoit cru ; ainsi il s'avança en hâte vers Slochteren, se flatant que la prise de cette place le mettroit en état de reprendre Delfziell Mais il fit une grande faute de diviser ainsi ses forces. Rennebourg qui en fut averti, marcha aussitôt á Opslach, place forte, mais qui n'avoit pour garnison que quelques compagnies de nouvelles levées. La place se rendit le premier de Septembre, contre l'attente de Hohenlo, & fut rasée sur le champ. De-là Rennebourg étant allé en quatre jours à Slochteren, où étoit le régiment de Caulier, & celui de Nassau, il les fit attaquer au point du jour par un corps considérable de cavalerie legére, & les mit en déroute : peu s'en fallut que Caulier lui-même ne fût pris. Il vint à bout néanmoins de rallier ses gens, & il fit si bien, tantôt en marchant, tantôt en combattant, qu'il arriva sans avoir perdu beaucoup de monde à Heiligerlée, & de-là à Winschoten, où Hohenlo étoit avec un détachement de troupes Allemandes. Ils passérent ensemble à la vuë de Wedden, & gagnérent Bourtaigne, toûjours poursuivis par les troupes de Rennebourg, qui les ayant encore chargés dans cet endroit avec plus de vigueur qu'auparavant, les taillérent en piéces, & leur prirent huit drapeaux, un étendart, tout le canon, & tous les bagages qu'ils avoient devant Wedden.

Rennebourg enflé de ce succès attendoit tranquillement à Auvaert les troupes du Prévôt d'Ens, & de Vrancwort ; & pendant ce tems-là les siennes ravageoient tout le païs avec une licence effroyable : mais les garnisons de Collum & de Doccum les surprirent le 8. de Septembre dans ce monastére, leur tuérent quelque monde, firent trois cens prisonniers ; & après avoir enlevé de ce lieu tout ce qu'ils pouvoient emporter de vivres & de butin, ils brûlérent tout le reste, & le monastére même. Rennebourg ayant reçu de nouvelles troupes, alla attaquer Coervorden : dès qu'il eut fait écouler l'eau du fossé, la place se rendit, à condition que les soldats sortiroient avec leurs épées & leurs bagages, c'étoit le 20. de Septembre. De-là il alla à Oldenzeel, où il n'y avoit d'infanterie que les deux compagnies de Sweghem, & de Wischer d'Amsterdam, qui faisoient environ deux cens hommes, & un

escadron du régiment d'Elderborn. Cette place, qui est à cinq milles de Coervorden, & à six de Deventer, est assez spacieuse : ses murailles sont hautes, & garnies de tours éloignées les unes des autres:elle est entourée de deux fossés pleins d'eau, avec un rempart au milieu, & des écluses pour faire entrer & sortir l'eau quand on veut. Le côté qui regarde Benthem n'étant presque point fortifié, Rennebourg le fait attaquer, & met le feu aux portes : mais il resta plus de trois cens de ses soldats sur la place. Après une si grande perte il ne songeoit plus qu'à se retirer, lorsque la division se mit dans la ville. Ceux qui tenoient pour le Roi s'opposant à tout ce que faisoit la garnison, rappellérent Rennebourg qui étoit déja en marche, & lui ouvrirent les portes à condition qu'il laisseroit sortir la garnison vie & bagues sauves. Ce traité fut fait le 24. de Septembre.Animé par tant de succès, Rennebourg alla droit à Zwoll, & avec tant de diligence, qu'il prevint Petiin Lieutenant de Caulier, & le capitaine Cressonniere, qui marchoient de leur côté avec beaucoup de vîtesse pour se jetter dans la place, & les fit prisonniers. Mais desespérant de pouvoir emporter la ville, & prévoyant qu'Hohenlo ne tarderoit pas de venir au secours, il résolut avant toutes choses de renforcer ses troupes d'un nouveau régiment qui devoit passer le Rhin, & qui étoit composé de fugitifs des provinces de Gueldre, d'Utrecht, & de l'Over-Issel : on l'appelloit le régiment deGueldres.Celui qui le commandoit en chef étoit Jean Streuf d'Emmerick, qui avoit sous lui plusieurs Capitaines, entr'autresBattembourg,& le fils d'Anholt.Ces deux Officiers avec Schenck, qui tenoit en son nom le fort de Bleyenbeck, ruinoient la navigation du Rhin & de la Meuse, & désoloient tous les négocians. Depuis peu ils avoient pris un vaisseau richement chargé, qu'ils avoient partagé entre leurs soldats : mais parce que le baron d'Anholt avoit passé du service de la province de Gueldre qu'il suivoit d'abord, dans celui d'Espagne, Hegeman étant sorti de Nimegue avec quelques troupes, attaque la petite ville d'Anholt, quoique située sur les terres de l'Empire, la prend & la pille sans quartier, pour se venger de la trahison du Seigneur de ce lieu, & des maux qu'il avoit faits à la province.

Rennebourg ayant été joint par le régiment de Gueldres

HENRI III. 1580.

marcha droit à Dotekom, (1) ville peu fortifiée, & dont il avoit compté la prise facile : mais les Anglois qui étoient dans la place avec un détachement de la garnison de Doesbourg, & le régiment de Caulier, se défendant avec plus d'opiniâtreté qu'il n'avoit cru, pour ne pas perdre là son tems, il jetta quelques troupes dans Groll, & le 18. d'Octobre il marcha vers Steenwick avec douze cens chevaux, & vingt-huit compagnies d'infanterie, sçavoir, quatorze du régiment de Frise, commandées par Jean-Baptiste Taxis en qualité de Lieutenant général, à la place de Bans-Mon, qui avoit été tué dans une escarmouche ; neuf compagnies du nouveau régiment de Gueldres, & cinq de celui de Rennebourg, qui composoient en tout six mille hommes d'infanterie. Olthoff commandoit dans Steenwick, & la garnison étoit composée de sa compagnie, & de celle de Cornput ; les habitans, qui inclinoient pour l'Espagne, avoient d'abord refusé de recevoir cette derniére : mais les Protestans les y ayant fait consentir, Cornput ne voulut point entrer dans la place que tous les habitans n'eussent juré que personne ne parleroit de se rendre, qu'il n'en eût ouvert l'avis, & qu'il seroit permis de tuer sur le champ quiconque contreviendroit à ce réglement. Le serment ayant été prêté la veille de l'ouverture du siége, on introduisit la compagnie de Cornput, qui étant avide de gloire, fait aussitôt une sortie par les deux portes, met le feu aux maisons dont le voisinage incommodoit la ville, & ramene avec elle des vivres & de la poudre. La place est située sur l'Aa, nom commun à tous les ruisseaux qui coulent des marais noirs de ce canton ; elle est peu spatieuse, & n'a au plus que mille soixante pas de circuit en forme d'arc : Son fossé est profond & large ; ses murailles ont peu d'épaisseur ; ses tours sont fort hautes, mais étroites. Elle a trois portes entre le Levant & le Midi, qui sont la porte d'Ooster, celle d'Ominger, & celle de Gasthuys. Auprès de celle-ci on voit encore aujourd'hui les ruines d'un ancien château bâti en 1523. par George Schenck, & qui fut démoli lorsque Charles Quint joignit l'Over-Issel aux Païs-bas. Au couchant est la porte de Walt, où abordent les vaisseaux. Du côté du Septentrion ce sont des prairies séparées par une chaussée, & de ce même

(1) Dans le Comté de Zutphen.

côté, à une portée d'arquebuse de la ville, il y a un pont sur la riviére. Il n'y avoit que six cens soldats dans la place, avec environ trois cens habitans armés, mais qui ne sçavoient se servir de leurs armes; point du tout de cavalerie, ni de gros canon, ni de chefs d'une assez grande autorité, pour que le soldat n'osât leur refuser l'obéïssance. Ainsi les réglemens les plus utiles & les plus conformes à la bonne discipline y étoient mal observés, & presque tout s'y faisoit avec confusion. Lorque Rennebourg eut achevé ses lignes, & qu'il eut fortifié son camp d'un rempart & d'un fossé, les assiégés oubliérent leur serment, & se moquant de tout ce que leur put dire Cornput, ils écrivirent le 24. d'Octobre aux Etats une lettre qui portoit en substance, que si on ne les secouroit dans huit jours, ils se rendroient. Les Etats leur répondirent par une lettre très-gracieuse, & très-consolante: mais comme ils ne cessoient point d'écrire, & de se plaindre, Cornput fit un écrit, où il montroit que la ville ne manquoit de rien, & qu'elle avoit des provisions pour plus de six mois: qu'ainsi c'étoit fort mal-à-propos qu'on fatiguoit les Etats par des demandes inutiles.

Cependant les compagnies d'Escheda & de Raoul de Langhe, qui étoient à Kuynder aussi tranquilles que si on avoit été en pleine paix, y furent surprises la nuit & taillées en piéces par Aert de Gemmen, Snater, & d'autres Capitaines des troupes du roi d'Espagne: Escheda lui-même y fut fait prisonnier. De Langhe y perdit son drapeau, & eut beaucoup de peine à sauver sa vie par la fuite. Les ennemis mirent ensuite le feu à la porte de Gasthuys avec un baril plein de poix fonduë, & de souffre: mais un soldat de la compagnie de Cornput nommé Arnoul, vint de lui-même offrir ses services en cette occasion, & par une action aussi digne de loüange, qu'elle étoit hardie, il délivra la ville du peril où elle étoit. Pour cela il se fit descendre de dessus les murailles, passa le fossé à la nage, en tenant à sa bouche un seau de cuir, puisa de l'eau à loisir, éteignit le feu, & retira le baril. Pendant qu'il y travailloit il élevoit de tems en tems sa voix, pour insulter aux ennemis, qu'il traitoit de scélerats & de brigands, en leur criant de toute sa force, qu'il étoit Arnoul de Groeninghe, fils d'un brasseur de biére. Enfin Rennebourg se rendit à son camp le

HENRI III. 1580.

27. d'Octobre, avec ordre du Viceroi de ne point quitter qu'il n'eût pris la ville. Il la somma dès le lendemain : mais sur le refus de la garnison il fit mettre trois piéces de canon en batterie. Cornput de son côté n'oubliant rien pour se bien défendre, remontra aux habitans qu'il falloit faire de l'autre côté du fossé un chemin couvert sous la contrescarpe; que cela donneroit de l'étenduë au fossé, rendroit les sorties plus sûres, & seroit très-commode pour rompre les glaces, si l'eau des fossés venoit à géler : & que cet endroit étant plus bas que la contrescarpe, les soldats qui y seroient à couvert pourroient sans courir aucun risque prendre les ennemis en flanc, lorsqu'ils viendroient attaquer la place. Mais comme il étoit toûjours contredit par un certain Coen Dirksen, homme turbulent & téméraire, dont le sentiment étoit suivi par Plaet, & par les autres Colonels; son conseil ne fut point suivi.

Pendant ce tems-là les Etats envoyérent quatre compagnies à un endroit appellé les sept Forêts,* pour empêcher les courses des troupes de Rennebourg. Ce Général y en envoya de son côté qui étoient en meilleur ordre que celles des Etats. Dès que ces derniéres parurent, Botina se retira avec sa compagnie, & un détachement de la garnison de Bolsvaert, & abandonna Fernon, qui avoit avec lui une compagnie d'infanterie, & quelques cavaliers. Fernon ayant été attaqué par les troupes de Rennebourg, se défendit vaillamment : mais il fut enfin tué sur la place, & avec lui le plus jeune de ses fréres, & sa troupe fut taillée en piéce. De-là les vainqueurs allérent à Floten, qui leur ouvrit les portes; deux compagnies qui y étoient en garnison ayant pris la fuite à l'arrivée des ennemis. Lemmer s'étant rendu de même, ils allérent à Staveren, & rebâtirent la citadelle que les habitans avoient eu l'imprudence de raser avant que leur ville fût fortifiée. De-là ils prirent la route de Worcum, où ils bâtirent un fort, d'où ils faisoient des courses, & ravageoient le païs jusqu'aux portes de Harlinghen, de Franekére, & de Bolswaert.

* Seven-Wolden en Flamand.

Cependant le siége de Steenwick continuoit toûjours : les habitans s'étoient flatés qu'on pourroit, en inondant les plaines, forcer les ennemis à se retirer : mais le tems ayant toûjours été beau, & le vent contraire, cette ressource leur

manqua. Au commencement de Novembre la garnison fit une sortie vigoureuse par la porte de Gasthluys, où les assiégeans avoient élevé un cavalier de gazon, sur lequel ils avoient fait un parapet avec des gabions & des clayes. Le corps-de-garde qui y étoit posté fut mis en désordre, & il y eut quelques soldats de pris. Mais tout étoit en confusion dans la ville; les avis que donnoit Cornput n'étoient point écoutés, & pour comble de malheur, l'eau des fossés étant gelée & la glace très-épaisse, il étoit d'une nécessité absoluë de la casser. Alors tous les avis se réünirent, mais trop tard, pour creuser sous la contrescarpe, & faire un chemin couvert. Pendant ce tems-là ils envoyoient lettres sur lettres & couriers & sur couriers pour demander du secours. Les Etats enfin envoyérent Stuper & sa compagnie à Swartesluys, & six compagnies d'Hegeman au Monastére de Saint Jean près de Vollenhove. Les assiégeans ayant attaqué ces deux corps le 17. de Novembre, les compagnies d'Hegeman se défendirent avec beaucoup de valeur; mais elles furent enfin entiérement défaites. Les capitaines Jean de Viane, Gedeon Pameren & Jean Michman furent faits prisonniers. Rennebourg qui commençoit à manquer de poudre, en ayant pris beaucoup en cette occasion, fit battre dès le lendemain la porte Gasthuys, & renversa une si grande étenduë de muraille, qu'on voyoit tout à découvert les maisons de la ville, qui étoient pleines de paille & de foin. Aussi-tôt il fit tirer dessus à boulets rouges; le feu prit à l'instant à quelques-unes de ces maisons, & un vent d'Orient qui soufloit avec violence, l'étendit avec tant de rapidité, que malgré toutes les peines que les habitans & les soldats se donnoient pour l'éteindre, il y eut une douziéme partie de la ville réduite en cendres. Ce mal fit pourtant un bien; car la violence du vent ayant poussé la flamme jusqu'aux dehors, la glace s'y fondit en beaucoup d'endroits, & les assiégeans qui se préparoient à donner l'assaut, furent eux-mêmes si incommodés de la fumée & de l'ardeur du feu qu'ils furent obligés d'abandonner la tranchée : ce qui donna le tems aux habitans d'éteindre le feu, & les sauva d'un assaut, auquel on se préparoit. Il y avoit trois ans que les habitans de Dantzick s'étoient servis de boulets rouges contre Etienne Bathory roi de Pologne. Et

HENRI III. 1580.

dès l'an 1522. dans le même mois de Décembre, la ville de Steenwick essuya un embrasement pareil. Les troupes de Gueldre qui l'attaquoient alors, y ayant jetté la nuit des dards enflamés selon leur coûtume, la prirent d'assaut & la saccagérent avec une horrible cruauté. Tous ceux qui entendent la guerre sont persuadés que si Rennebourg avoit employé ce moyen pendant la nuit, c'étoit fait de la ville.

Cette tentative n'ayant pas réüssi, Rennebourg envoya des trompettes offrir aux assiégés des conditions très-avantageuses; mais ils répondirent avec beaucoup de fermeté, & sur-tout Plaet, qui cependant changea un moment après; car tous les Officiers étant convenus que tant qu'il y auroit des vivres, on ne parleroit point de se rendre; il s'éleva à l'instant une sédition, dans laquelle il entra. Là-dessus toute la ville étant en rumeur, le brave Cornput s'avança dans la place publique, accompagné de Berembroeck & de Lazare d'Autriche lieutenant d'Oltholf, & ordonna à la populace de se retirer. Un Boucher résistoit en criant sans cesse: » Que » deviendrons-nous, quand il n'y aura plus rien à manger? » Nous n'en sommes pas encore-là, dit gravement Cornput; » mais quand nous y serons, nous commencerons par te man- » ger, & tout ce qu'il y aura de coquins comme toi. « Cette fermeté ayant arrêté la sédition, on prit des mesures pour éteindre le feu, si les ennemis le remettoient à la ville. Pour cet effet on ordonna aux femmes & aux enfans de faire le guet jour & nuit dans les ruës & dans les maisons; & en cas que les ennemis jettassent quelque matiére enflamée, de tirer sur le champ avec des crocs de fer & d'emporter le boulet ou la bale avec des espéces de gands d'étoffe imbibés d'eau; ce qui se pouvoit faire sans danger. Quelque tems après, la disette d'argent fit encherir les vivres dans la ville, ce qui causa un nouveau tumulte, mais que l'espérance d'un prompt secours appaisa dans le moment.

L'affaire fut très-débatuë dans le Conseil des Etats: les uns représentoient, queSteenwick n'étoit pas une place d'une assez grande importance pour risquer de tout perdre, comme il arrive souvent quand on s'opiniâtre à faire lever des siéges: les autres soûtenoient au contraire, que cette ville étoit comme la clef de la Frise, de Vollenhove & de Drente,

& que si une fois l'ennemi en étoit maître, comme il l'étoit déja des côtes maritimes, la Frise n'auroit plus de communication avec les autres Provinces. Ce dernier avis ayant prévalu, on envoya Noritz colonel Anglois avec vingt-quatre compagnies, mais peu completes. Ce Général marcha du côté de Swartesluys, où il rencontra la compagnie d'Othon de Sanche nouvellement levée, qu'il tailla en piéces; & après avoir brûlé le bourg où elle étoit, & laissé trois compagnies à Swartesluys, il s'avança vers Meppel, y combattit une partie des troupes de Rennebourg & les défit. Il en resta grand nombre sur la place, & la glace ayant fondu sous ceux qui s'enfuyoient, la plûpart furent noyés, entr'autres le capitaine Arnoul de Gemeghen, bon Officier. On leur prit deux enseignes & quantité d'armes, & l'on fit entrer dans la place un drapeau avec quarante hommes de troupes soudoyées, chargés de sacs de cuir, qui renfermoient sept cens cinquante livres de poudre.

Pendant ce tems-là Plaet fut tué dans une sortie, & ce ne fut pas une grande perte pour Steenwick; car dès qu'il y avoit quelque émotion dans la ville, on le voyoit toûjours à la tête. On mit à sa place Berenbroeck, qui avoit été auparavant Lieutenant de la compagnie de Stuper. Outre le secours dont nous venons de parler, les Etats envoyérent de l'or pour payer les troupes qui étoient à leur solde. Enfin le 31. de Décembre, Noritz ayant attaqué un quartier des assiégeans, qui étoit au-delà du marais, pendant que la garnison faisoit une sortie, l'ennemi fut mis en fuite de ce côté-là, & leur canon encloüé.

Vers le même tems, le comte de Rennebourg fit une tentative sur Hattem, où il n'y avoit que quinze soldats : ce qui étoit arrivé par la trahison de Guillaume de Monfort, fils du Gouverneur de la place. Ce jeune homme ayant fait venir du fort de Bliembeeck quarante hommes avec le capitaine Foucker, les introduisit la nuit dans le château de Hattem, & enferma dans une chambre les soldats de la garnison, qui étoient yvres. A l'instant il descend dans la ville, escorté par ces quarante soldats qu'il avoit fait entrer dans la place, y trouve Hegeman, qui y étoit venu loger en passant avec quelques autres du même parti; il les arrête & les

HENRI III. 1580.

conduit au château. Les Proteſtans ſe voyant les plus foibles, jugérent à propos de diſſimuler ; mais les habitans de Zwoll, qui avoient à leur tête Jacob de Malines, ayant été joints par les troupes de Deventer & d'Elbourg, allérent au ſecours de Hattem, mirent en batterie ſix piéces de canon de la ville, & commencérent à battre le château, qui ſe rendit le 18. Décembre par l'entremiſe du capitaine Hegeman, qui y étoit priſonnier. La principale condition fut que la garniſon auroit la vie ſauve, mais que Louis de Monfort qui commandoit dans la ville & Guillaume ſon fils, qui y avoit introduit les ennemis reſteroient priſonniers. Quelque tems après ils furent décapités l'un & l'autre & écartelés comme traîtres, par ſentence des Etats de Gueldre. Cependant le ſiége de Steenwick continua juſqu'au mois de Février, ſans beaucoup avancer.

Philippe proſcrit Antoine roi de Portugal, & le prince d'Orange.

Pendant cette année, Philippe reſta ſur les frontiéres de Portugal, & ayant enfin achevé de le réduire, il proſcrivit Antoine qui avoit été nommé Roi par les Grands de ſon parti aſſemblés en forme d'Etats. Il envoya en même tems ordre au prince de Parme de proſcrire le prince d'Orange dans les Païs-bas. L'Acte en fut dreſſé à Maſtricht le 15. de Mars, envoyé aux Gouverneurs & aux Bourgmeſtres, avec des lettres du Viceroi datées de Mons en Hainaut, & fut publié le 15. de Juin dans toutes les villes ſoûmiſes à l'Eſpagne. Le Roi y reprochoit au prince d'Orange les bienfaits dont il avoit été comblé par Charle V. ſon pére, & par lui : & après un détail injurieux de toutes les trahiſons qu'il avoit tramées contre lui, il le déclare rébelle, ennemi de l'Etat, herétique, hypocrite, ſans conſcience, un ſecond Caïn & un Judas. Enfin on le charge de malédictions comme une peſte de la Chrétienté, & comme ennemi du genre humain. Sa tête eſt miſe à prix, ſes biens donnés au pillage, & ſi quelqu'un le peut livrer mort ou vif, on lui promet à lui & à ſes héritiers une récompenſe de vingt mille écus d'or. Ses partiſans, ſes fauteurs, ceux qui lui donnent retraite, ſont également proſcrits par cet acte.

Apologie du P. d'Orange.

Le prince d'Orange y répondit par une longue Apologie qu'il fit imprimer, & qu'il préſenta le 13. de Décembre à l'aſſemblée de Delf. Il y rabaiſſe extrémement les prétendus

bienfaits qu'il avoit reçûs de Philippe & de son pére ; & après avoir exposé les services que sa famille & lui leur avoient rendus, il se justifie fort au long des trahisons qu'on lui imputoit. Comme le Roi lui reprochoit le troisiéme mariage qu'il avoit contracté depuis six ans avec Charlote de Bourbon fille du duc de Monpensier, le prince d'Orange en prend occasion d'attaquer la réputation de Philippe avec une aigreur qu'on ne sçauroit approuver. Il dit : Qu'avant son mariage avec l'infante de Portugal, il avoit épousé Isabelle Osoria, dont il avoit eu des enfans, & que Ruy Gomez de Sylva avoit été l'entremetteur de cet indigne mariage : Que depuis, il avoit débauché Doña Euphrasia, sous prétexte de l'épouser, & qu'aussitôt qu'il l'avoit vû grosse, il l'avoit mariée à Antoine de Leve prince d'Ascoli : Qu'il s'étoit défait d'Isabelle de Valois sœur d'Henri III. sa légitime épouse : Que les preuves de ce crime étoient entre les mains du Roi Très-Chrétien. Et pourquoi s'étoit-il porté à une action si détestable ? Afin de contracter un mariage incestueux avec Anne d'Autriche fille de l'Impératrice sa sœur, & de soüiller la sainteté du mariage, par une union digne de ce Jupiter du Paganisme, qui épousa sa sœur Junon.

Quelque tems après, les Etats firent lire cette Apologie dans leur assemblée publique ; & quoique les personnes modérées la trouvassent trop forte, ils y donnérent une approbation autentique. Le 4. de Février le prince d'Orange, écrivit à tous les princes Chrétiens pour les prier de recevoir en bonne part l'écrit qu'il avoit publié pour sa défense, de ne point ajoûter foi à tout ce que ses ennemis pourroient répandre d'injurieux contre lui & contre sa famille, & de s'en rapporter sur ce qui le regardoit au témoignage des Etats, qui ayant été témoins de toutes ses démarches, voudroient bien être les garans de sa fidélité & de son innocence.

Affaires des Anabatistes.

Cette année fut mémorable par un exemple de la vengeance divine sur la secte fanatique des Anabatistes. Leur premier apôtre fut, dit-on, Melchior Hofman, qui eut pour associés & pour complices Baltazar Hutmoet, Jean Hutt, Louis Hetzer, Melchior Rinck, Jean Denk & Thomas Muncer. Hofman, qui fut le boutefeu de la guerre que les païsans excitérent en Allemagne, répandit d'abord

HENRI III. 1580.

à Embden les principes de ſa doctrine empoiſonnée. Enflé des premiers ſuccès, il laiſſa Trippmacker pour continuer ce qu'il avoit commencé, & il alla à Straſbourg pour y faire des proſélites, & y répandre le poiſon de ſa ſecte abominable. Après ſon départ d'Embden, le ſecret qu'il avoit confié à Trippmacker devint bientôt ſi public par le moyen des prédicateurs, que ce Sectaire craignant pour ſa vie, s'enfuit à Amſterdam; mais il y fut bientôt découvert & conduit à la Haye, où il fut puni de mort, comme il le méritoit. Cependant Hofman inſinua ſa doctrine avec beaucoup d'adreſſe & de ſecret à Straſbourg & aux environs, & y fit beaucoup de diſciples; mais ayant été arrêté ſur quelque ſoupçon & mis dans un cachot, il y périt miſérablement, malgré les belles eſpérances qu'il avoit données à ſes ſectateurs que dans peu il recouvreroit ſa liberté par un coup extraordinaire du Ciel. Il avoit même promis avec ſerment qu'il paroîtroit comme le véritable Elie avec cent quarante mille apôtres, & qu'il rétabliroit la Jéruſalem ſpirituelle & le régne de la Juſtice. C'eſt encore de cette infame ſecte que ſortirent Leonard Jooſten & ſa femme Urſule, qui pleine d'un eſprit de fanatiſme ſe donnoit pour Prophéteſſe. Après eux Jean Mathias boulanger d'Harlem étant dégoûté de ſa femme déja avancée en âge, embraſſa cette ſecte licentieuſe, afin d'avoir la liberté d'en épouſer une jeune. Celui-ci ſe diſoit Enoch, & il fit rebatiſer tous ſes diſciples. C'étoit le deſſein d'Hofman; mais ſa priſon l'avoit obligé d'en différer l'exécution, à l'exemple, diſoit-il, de Zorobabel & d'Aggée, qui avoient ainſi différé la réédification du Temple.

C'eſt de ce même Boulanger que Jean de Leyde, qui excita cette grande tragédie à Munſter en Weſtphalie, avoit reçu ſa miſſion. Ce fut auſſi lui qui envoya Bernard Rothman en Allemagne, & enfin Gerard Boeckbinderen à Amſterdam pour y répandre le poiſon de ſes erreurs. On compte encore parmi ſes ſectateurs Barthelemi Boeckbinderen frére de Gerard, Théodore Cuper, Jean Sherder, Pierre Hantſager, Thierri Philippe, Jacque de Campen, Corneille de la Brille, Nicolas d'Alckmaer, Meinard de Delf & Obbo Philippe, qui abjura depuis, & qui découvrit avec beaucoup de franchiſe & d'ingénuité toutes les impoſtures & les excès de

ces fanatiques. Dans le tems que ce dernier étoit encore avec eux, il avoit initié aux mystéres de cette secte, David George à Delf, Thierri Philippe à Dam, & Meno Simon à Groningue. J'ai rapporté fort au long dans les livres précédens quelle fut la fin de David George. Thierri abjura par le conseil d'Obbo. Pour Meno, il eut une mort digne de la vie infame qu'il menoit. Jean le Cordonnier, qui fut le Roi de ces fanatiques après David, fut pendu à Bruxelles. Corneille Apelman son successeur, fut condamné à mort & exécuté à Utrecht l'an 1570.

Mais il s'éleva parmi eux un homme qui se rendit plus redoutable que tous ceux dont je viens de parler; c'étoit Jean de Willelmi, secondé de Jacque son frére. Il étoit de Ruremonde ville de Gueldre, & on le prétend fils d'un Prêtre, nommé Théodore Willelmi. Ce nouvel apôtre ayant ramassé les débris du fanatisme de Munster, assûra que Dieu lui avoit révélé que la doctrine des Anabatistes étoit la plus pure, & qu'il l'avoit choisi pour la prêcher & pour l'établir par-tout : Qu'il n'y avoit de Magistrats légitimes que ceux qui en faisoient profession : Que par conséquent on ne devoit aucune obéïssance aux magistrats Papistes, accoûtumés à sévir contre des gens bien plus éclairés qu'eux : Qu'on verroit dans peu le Royaume de la nouvelle Jérusalem rétabli : Que le peuple & ses conducteurs illuminés de Dieu seroient mis en possession des Etats & des biens de ceux qui avoient des sentimens erronés sur la divinité, de même que les Israëlites avoient été mis en possession de ceux des Egyptiens & des Chananéens. Pour affermir son autorité, il commença comme Mahomet, par permettre la pluralité des femmes; & comme ses sectateurs & lui étoient des misérables & des gueux, il permit le vol & le brigandage, sous prétexte que tous les biens de la terre appartenoient à Jésus-Christ & à ses disciples, & que comme les loix humaines les ont fort mal partagés, la volonté de Dieu, qui l'envoyoit, étoit qu'il les distribuât entre les fidéles d'une maniére plus équitable, en ôtant aux riches ce qu'ils avoient de trop pour le donner aux pauvres & aux personnes de mérite; c'est-à-dire, à ses sectateurs. La permission du vol & du brigandage fit subsister quelque tems les sujets de ce nouveau Roi : ils prétendoient

HENRI III. 1580.

qu'ayant entre les mains l'épée de Dieu & de Gedeon, ils pouvoient en ſûreté de conſcience exercer la Juſtice divine. Sur ce fondement ils pilloient la nuit les châteaux de la Nobleſſe, les maiſons des riches, & même ils tuoient les maîtres. Ces horribles ravages déſolérent la Gueldre, & les duchés de Cleves & de Juliers; paſſérent même au-delà du Rhin, & firent pendant cinq ans de grands maux dans toutes ces Provinces; mais enfin le fondateur de ce royaume imaginaire, Willelmi, qui avoit deja formé un corps de trois cens brigands répandus dans les campagnes voiſines, fut arrêté & enfermé dans le château de Dinſlaken au païs de Juliers, où il a vécu juſqu'à l'année derniére avec beaucoup de tranquillité, toûjours dans l'opulence, & au milieu d'une troupe de femmes corrompuës qui ne le quittoient point. Il ne ſe contenta pas même d'avoir autoriſé la polygamie par ſon exemple, il fit un livre exprès pour la juſtifier. Tout cela ſe faiſoit par la connivence de ſes gardes, qu'il trouva moyen de corrompre à force de careſſes & d'argent, dont il ne manqua point. Enfin une jeune fille de Weſel, nommée Catherine, ayant découvert toutes ces abominations, on arrêta une de ſes femmes, nommée Elsken, qui étant trop vieille pour cet infame Roi, lui avoit donné à ſa place ſa fille Eliſabeth, dans le tems même qu'il étoit priſonnier. On en prit encore une autre âgée de ſoixante-dix ans, nommée Anne, qui s'étoit ſauvée pendant le ſiége de Munſter. Après qu'elles eurent tout avoüé, on les fit mourir avec un certain Simon fils de Pierre qui avoit été arrêté en même tems qu'elles. On ſçut par leurs dépoſitions que les femmes ſont communes entre eux, ſur le principe que l'homme étant fait pour la génération, il eſt non-ſeulement permis d'avoir pluſieurs femmes; mais qu'on peut encore répudier celles qui ſont ſtériles : Qu'ils s'appellent tous fréres & ſœurs pour marque de l'union & de la charité qui régne dans la ſocieté : Que depuis la mort d'Apelmañ, c'étoit Willelmi qui étoit leur chef, quoiqu'il fût en priſon : Qu'il avoit été appellé à ce rang par l'eſprit de Dieu même : Que l'exercice de ſon pouvoir conſiſtoit à punir les uns par des abſtinences & des jeûnes, & les autres par le glaive quand le cas le méritoit : Que c'étoit la volonté de leur Roi qui décidoit, ſi une action étoit adultére ou non, parce

qu'il étoit permis d'uſer de quelque femme que ce fût, pourvû que le Roi y conſentît : Que le vol, le brigandage & l'homicide ne leur étoient défendus qu'à l'égard de leurs fréres ; mais qu'il leur étoit permis de les exercer contre les etrangers. Voilà les dogmes capitaux de cette ſecte exécrable.

Après l'exécution de ces fanatiques, il reſtoit à punir les autres femmes de ce prétendu Roi. Les Juges délégués par Guillaume duc de Cleves pour l'examen de cette affaire leur firent grace de la vie ; & les ayant condamnées à faire pénitence, ils les renvoyérent en Hollande & en Friſe, d'où elles étoient venuës. Enfin Willelmi ayant été amené devant les Juges, nia avec autant d'opiniâtreté que d'impudence tous les crimes dont on le chargeoit. Mais ayant été convaincu par les dépoſitions de ſes complices, il fut condamné à être brûlé vif. Dans le moment même de ſon ſupplice, loin de ſe rétracter, ou de donner aucune marque de repentir, ou de douleur ; le feu ne fut pas plûtôt allumé, qu'il s'y précipita.

Il parut encore d'autres fanatiques auſſi ſcelerats & auſſi inſenſés que ceux-là. Ils ſe diſoient iſſus de la famille de l'Amour, ou de la maiſon de la Charité, & ils en prénoient le nom. Ils perſuadoient à leurs diſciples qu'il n'y avoit d'élûs & de ſauvés que ceux qui étoient aſſociés à leur famille : Que tout le reſte des hommes étoit réprouvé & déja damné par avance : Que quand on les citoit devant un Magiſtrat ou tout autre homme, qui n'étoit pas de leur prétenduë famille de l'Amour, il leur étoit permis de nier avec ſerment tout ce qu'on vouloit leur faire avoüer.

De la Hollande, féconde en monſtres ſemblables, cette peſte s'étoit répanduë dans le Brabant, & avoit infecté des perſonnes conſidérables d'Anvers, dont je dois taire les noms pour l'intérêt du public. De là elle étoit paſſée en Angleterre par le moyen des traductions qu'on avoit faites en Anglois de quelques livres Allemands où cette doctrine étoit contenuë ſous ces titres ou autres approchans : *Evangile du Royaume ; Sentences, ou maximes inſtructives ; Prophétie de l'Eſprit d'amour ; Publication de la paix ſur la terre*, & toûjours ſans nom d'Auteur ; mais avec ces deux lettres H. N. qui firent connoître que c'étoit l'ouvrage de Henri Nicolaï

HENRI III. 1580.

né à Leyde, qui disoit par un blaspheme horrible, qu'il participoit à la Divinité, & que Dieu participoit à son humanité. Ces livres furent brûlés par ordre des Etats, & le Magistrat séculier eut ordre de prêter main forte au Juge ecclésiastique.

Mort du cardinal de Liege.

Le vingt-huit de Decembre, Gerard de Groesbeck évêque de Liége, qui avoit été fait Cardinal depuis peu, mourut d'une ancienne blessure qu'il avoit reçûë à la chasse d'un coup d'arquebuse tiré imprudemment. Le duc d'Arschot l'étant venu voir, fut traité magnifiquement par le Prélat. Mais l'excès de la table fit rouvrir sa plaïe & lui causa la mort. D'autres prétendent qu'il mourut de chagrin de ce qu'il n'avoit pû fournir au roi Philippe, dont il étoit zélé partisan, les sommes qu'il lui avoit promises pour les frais de la guerre de Flandre, parce que les Liégeois ses sujets, qui n'étoient pas si Espagnols que leur Evêque, lui avoient refusé durement les contributions qu'il avoit demandées pour satisfaire à ses promesses.

Après la mort de ce Prélat, il y eut de grandes contestations pour lui nommer un successeur. Le prince d'Orange & les Etats, cherchant l'occasion de marquer leur reconnoissance à l'Archiduc Mathias, qui s'étoit fait beaucoup d'ennemis en se chargeant du Gouvernement général des Provinces-Unies, sollicitoient vivement en sa faveur le Chapitre de Liége, à qui le droit d'élire l'Evêque appartient. Comme ce Prince étoit sur le point de quitter les Païs-bas, c'étoit lui ouvrir une porte honorable pour en sortir. Mais le credit de Philippe qui le haïssoit, & de l'Empereur même, qui en cette occasion se déclara contre son frére, fit tomber l'élection sur Ernest de Baviere évêque de Frisingue, frére de Guillaume duc de Baviere. Il se rendit à Liége le vingt-quatre Janvier de l'année suivante, & sept jours après il fut sacré avec une pompe magnifique, & avec de grands applaudissemens des peuples.

Ernest de Baviere nommé évêque de Liege.

Mort du cardinal Moron.

Le premier de Decembre, environ un mois avant la mort du cardinal de Liége, Jean Moron évêque d'Ostie & Doyen du Sacré Collége, étoit mort à Rome dans un âge avancé; car il avoit plus de 71 ans. Il étoit fils de ce fameux Jerôme Moron dont il est tant parlé dans l'histoire des régnes précédens,

précédens, & qui eut tant de part à la Ligue qui se forma entre François Sforce duc de Milan, & Clement VII. contre l'Empereur Charle V. Le fils ne fut pas moins illustre que le pére, par les négociations importantes dont il fut chargé durant tout le cours de sa vie, & dont il s'acquita avec autant d'intégrité que de prudence. Ce fut lui qui trouva le moyen d'appaiser les troubles de Genes; & depuis deux ans, Gregoire XIII. avoit résolu de l'envoyer Legat en Flandre, pour travailler à la pacification des Païs-bas : ce qui auroit été exécuté si le roi d'Espagne l'eût permis. Il avoit été suspect à Paul IV. sur la Religion, & ce Pape l'avoit exclus du Sacré Collége; mais Pie IV. qui étoit Milanois comme lui, ayant cassé ou laissé sans exécution presque tous les réglemens faits par son prédécesseur, Moron fut rétabli dans toutes ses Dignités, & ce fut lui qui en qualité de Legat de ce Pape assista au Concile de Trente assemblé depuis tant d'années, & qui eut la gloire de le terminer heureusement.

Mort des Sçavans.

Après avoir parlé de la mort du cardinal de Liége & du cardinal Moron, venons à celle de quelques Sçavans. Je commencerai par Jerôme Wolff né à Oettingen au païs des Grisons, qui possédoit parfaitement la Langue Greque. Après avoir visité dans sa jeunesse les Universités de France & d'Italie, il se retira à Ausbourg comme dans un port assuré où il pourroit cultiver les Lettres. Il faut avouer que son travail & ses écrits y ont répandu beaucoup de lumiére. Il tira de grands secours des Fuggers, & c'est à leur libéralité qu'on est redevable des éditions de Zonaras, de Nicetas, & de Gregoras, qui tiennent le premier rang entre les Ecrivains de l'histoire de Constantinople. La traduction Latine dont il a enrichi ces éditions, est très-fidéle. Il fut pourvû d'une chaire de Professeur en Grec dans le collége de sainte Anne, & il eut toûjours à ses leçons un grand concours d'auditeurs. Attaqué de la gravelle, maladie assez ordinaire aux gens de lettres, il mourut le 9. d'Octobre à l'âge de soixante-quatre ans : mort un peu prématurée pour lui, mais qui le fut bien plus pour le public, à qui ses veilles étoient si utiles. Les six enfans de Jean-Baptiste Huinzell lui firent élever un tombeau magnifique dans l'église des Dominicains.

La mort de Wolff fut suivie de celle d'Emmanuel Tremellius

HENRI III. 1580. de Ferrare, fils d'un Juif, & très-ſçavant dans la langue Hébraïque. Il paſſa d'abord à Lucques avec Pierre Martir de Vermiglio, & quelques autres Sçavans qui étoient Proteſtans d'inclination. Il quitta depuis l'Italie, & paſſa en Allemagne avec Vermiglio & quelques autres, comme nous l'avons marqué dans le tems, & il s'établit d'abord à Straſbourg, d'où il paſſa en Angleterre ſous le régne d'Edouard VI. Après la mort de ce Prince il revint en Allemagne, & il enſeigna quelque tems dans l'école de Hornbach, ſous la protection de Volfang duc des Deux-Ponts, qui mourut en France. On le tira de là pour lui donner la chaire Hébraïque d'Heidelberg. C'eſt dans cette ville qu'il mit en Latin la verſion Syriaque du Nouveau Teſtament. Après quoi il entreprit une nouvelle traduction de l'Ancien Teſtament ſur l'original Hebreu, & il s'aſſocia pour ce grand travail François du Jon de Bourges. Après la mort de Tremellius, du Jon revit l'édition, & il ſe donna plus de liberté qu'il ne convenoit dans l'ouvrage d'un autre. Il y fit quantité d'additions qui, au jugement des critiques, ont beaucoup groſſi le livre ſans le rendre meilleur. Tremellius ayant depuis quitté Heidelberg, vint à Mets où il s'étoit marié un peu après qu'il eut quitté l'Italie. De Mets il paſſa à Sedan pour profeſſer l'Hebreu dans la nouvelle Académie du duc de Bouillon, & il y mourut.

Le troiſiéme de Novembre, Jerôme Surita Eſpagnol très-ſçavant, & d'un eſprit très-orné, mourut à Sarragoſſe ſa patrie, âgé de ſoixante & ſept ans. Il a fait honneur à ſon païs & a enrichi les lettres de deux ouvrages. Le plus conſidérable eſt l'hiſtoire d'Arragon où il a travaillé longtems; le ſecond eſt l'Itineraire d'Antonin, ſur lequel il a fait quelques notes, qui ſont plûtôt des variantes qu'un Commentaire. André Schott a donné cet ouvrage au public après la mort de Surita. Il y a une choſe qu'on trouve à redire, ou plûtôt à déplorer dans cet auteur, c'eſt qu'il ait été ſecretaire de l'Inquiſition. On eſt fâché de voir qu'un des plus ſçavans hommes d'Eſpagne, & qui étoit né avec des qualités capables de lui attirer l'eſtime & l'approbation de tout le monde, ſe ſoit chargé d'un emploi ſi redoutable aux gens de lettres, & on ne ſçauroit dire s'il le prit par ſon propre choix pour ſe

mettre à couvert de ce Tribunal, ou si les préjugés de sa nation lui ont fait regarder cette place comme un moyen propre à s'attirer de la considération.

Alvaro de Gomez né à Santa-Olala à six milles de Tolède, mourut le 10. Septembre, six semaines avant Surita, étant dans sa soixante & sixiéme année. Tous ceux qui aiment les lettres lui sont redevables de la vie du cardinal Ximenez, écrite avec autant d'élégance que de sagesse. On sçait ce que l'Espagne, ou pour mieux dire, toute la Chrétienté, doit à ce grand Cardinal, pour cette magnifique édition de la Bible, qu'il fit faire à ses dépens, dans un siécle d'ignorance & de ténébres.

Lorsque j'ai parlé des affaires de Portugal, j'ai presque oublié Jerôme Osorio : mais voici proprement le lieu d'en parler. Il passa le tems de sa jeunesse à faire ses études en Italie, après quoi il revint en Portugal avec Antoine Augustin, & un Jurisconsulte Comtois nommé Jean Mettel de Mettellaer : depuis il fut fait évêque de Silves dans le royaume des Algarves. Ce Prélat a instruit & édifié non seulement sa nation, mais toute la Chrétienté, par un grand nombre de livres sur différentes matiéres, écrits d'un stile élégant & fleuri, qu'il a mis au jour durant sa vie (1) ; & par la sainteté de la vie qu'il a toûjours menée. Enfin après avoir rempli tous les devoirs de l'Episcopat avec une fidélité qui ne s'est point démentie, il mourut en paix en cette année 1580. Mort d'autant plus heureuse qu'étant arrivée dans l'année qui vit entrer les Castillans en Portugal, elle épargna à Osorio la douleur de survivre à la liberté de sa patrie.

Ferdinand d'Autriche épouse Anne Catherine de Gonzague sa niéce.

Cette même année au mois d'Avril, Ferdinand d'Autriche fils de l'empereur Ferdinand, épousa sa niéce Anne-Catherine fille de Guillaume duc de Mantoüe, & d'Eleonore d'Autriche sa sœur, à l'exemple de Philippe II. chef de la Maison d'Autriche, qui avoit épousé avec la dispense du Pape, Anne fille de l'empereur Maximilien II. son cousin germain, & de Marie d'Autriche sa sœur. Le jeune Ferdinand avoit épousé longtems auparavant à l'insçû de son pére Philippine de Velser née à Ausbourg de famille de Sénateurs;

(1) Ils ont été réimprimés à Rome après sa mort par les soins de Jerôme Osorio son neveu.

HENRI III. 1580.

fille de vingt-ans, d'un esprit excellent, & parfaitement belle. Tant qu'elle vécut Ferdinand la regarda comme sa femme légitime, & en eut des enfans : mais comme par les loix de l'Empire, & suivant la coûtume d'Allemagne, où le Commandement de Dieu sur l'honnêteté du mariage est observé plus religieusement qu'en aucun endroit du monde, un mariage contracté sans le consentement des péres & méres, ou de ceux qui en tiennent lieu, n'est pas regardé comme légitime ; non seulement les Etats des grandes provinces que possédoit Ferdinand, ne reconnurent point Philippine comme légitime épouse de Ferdinand ; mais ils déclarérent les enfans qu'il avoit eus d'elle, incapables de lui succéder dans ses Etats. C'est pourquoi lorsque l'empereur Maximilien II. frére aîné de Ferdinand mourut, & qu'il s'agit de partager sa succession entre ses enfans qui étoient en grand nombre, les Etats ordonnérent qu'on y comprendroit les biens de Ferdinand, & dès-lors ils furent destinés aux enfans de son frére, sur ce qu'il déclara qu'en conscience il ne pouvoit pas épouser une autre femme que Philippine. Comme son mariage avec elle avoit été déclaré contraire aux loix, il s'ensuivoit que les enfans qui en étoient nés, étoient incapables de lui succéder. Ainsi ce Prince eut le déplaisir de voir ses neveux partager ses biens de son vivant ; & à peine put-il obtenir des Etats qu'on détachât des grands domaines qu'il possédoit, un petit château pour le donner à Charle son fils aîné avec le titre de Marquisat. (1) Il n'eut pas tant de peine à obtenir de Gregoire XIII. un chapeau de Cardinal pour André son second fils qu'il avoit eu de Philippine, quoique cet honneur ne s'accorde d'ordinaire qu'à des personnes nées en légitime mariage ; mais celui de Ferdinand qui n'étoit regardé en Allemagne que comme un concubinage, passoit à Rome pour légitime, parce qu'il avoit été célébré suivant les formes de l'Eglise.

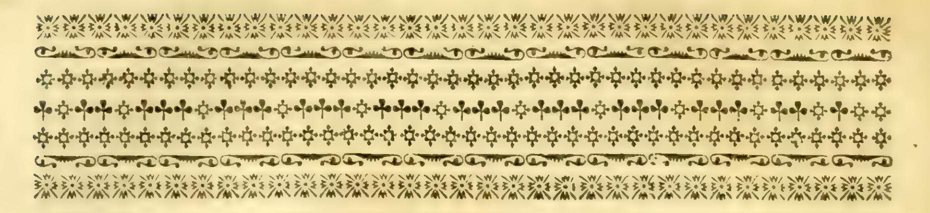
Ferdinand vivement piqué du procédé de ses neveux, tint son chagrin caché tant que Philippine vécut ; mais dès qu'elle fut morte, il ne tarda guére à le faire éclater ; & quoiqu'il fût alors sur le déclin de l'âge, il songea à se remarier, dans l'idée que s'il n'en tiroit pas tout l'avantage qu'il

(1) C'est le Marquisat de Burgaw.

en pouvoit efpérer, qui étoit d'arracher à fes neveux cette fucceffion après laquelle ils foûpiroient, il leur ôteroit au moins cette efpéce de certitude qui les avoit flatés jufqu'alors. Ce mariage ne changea rien à ce qui avoit été réglé, & n'ayant point laiffé d'enfans mâles de fa niéce, qu'il avoit époufée en fecondes nôces, fa mauvaife volonté aboutit tout au plus à troubler pour un tems les mefures que fa famille avoit prifes pour le partage des biens de la maifon d'Autriche; mais il ne put leur arracher, comme il le defiroit, ce qu'ils attendoient de fa fucceffion.

Fin du Livre foixante & onziéme.





HISTOIRE DE JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE SOIXANTE-DOUZIÉME.

HENRI III. 1580.

Affaires de France.

ON avoit crû en France que la conférence de Nerac avoit entiérement calmé les esprits des Protestans. Mais comme on ne se pressoit pas d'exécuter ce qui y avoit été réglé, ou qu'on cherchoit même à l'éluder, du moins à ce qu'ils croyoient; il fut résolu, contre l'avis des plus sages, & à l'instigation de ceux qui préféroient le trouble à la paix, qu'on se disposeroit à la guerre, afin que si l'on étoit contraint de la faire, on ne fût pas accablé avant que d'y être préparé. Cette résolution prise, on envoya les moitiés des écus d'or * dont j'ai parlé sur l'année derniére, à François de Coligny Châtillon, & à Antoine du Pleix sieur de Gremian, qui étoient en Languedoc; enfin à François de Bonne Lesdiguieres, qui étoit en Dauphiné. Celui qui se chargea de les porter, fut Aramont bâtard de Gabriel d'Aramont, qui a été envoyé plusieurs fois en ambassade à Constantinople.

* Voyez page 88.

Mais le Languedoc refusa d'entrer dans ce projet, soit

parce qu'il se voyoit éloigné du danger qui menaçoit la Guienne, & l'obligeoit à courir promptement aux armes; soit parce que n'ayant fait aucuns préparatifs pour la guerre, il vouloit tâcher de se maintenir dans le repos dont il joüissoit. Du côté du Dauphiné, Lesdiguieres disposoit tout pour le tems dont on étoit convenu, c'est-à-dire pour le mois d'Avril.

HENRI III. 1580.

Guerre en Guienne.

Cependant le roi de Navarre délibéroit par où il commenceroit la guerre. On avoit donné en dot à Marguerite de Valois femme de ce Prince, les Sénéchaussées du Quercy & de l'Agenois, quoique selon nos loix les filles de Rois ne se dotent qu'en argent & jamais en fonds de terre. On avoit plus fait; car afin qu'elle possédât ces biens d'une maniére plus honorable, le Roi son frére lui avoit abandonné par ses lettres particuliéres tous les droits regaliens qui sont inséparables de la Couronne; jusqu'au pouvoir de nommer aux Evêchés & aux Abbaïes; & cela pour acheter la paix à quelque prix que ce fût, même aux dépens de l'autorité Royale. On donna outre cela à cette Princesse un Chancelier particulier, qui fut Gui du Faur sieur de Pibrac, président au Parlement de Paris, dont j'ai déja parlé tant de fois, & toûjours avec les éloges qu'il mérite.

Les peuples du Quercy furent très-fâchés de ce démembrement. Comme ils étoient ennemis jurés des Protestans, & qu'ils en avoient donné de bonnes preuves dans les précédentes guerres; au lieu de s'attacher au roi de Navarre, ils n'en furent que plus indisposés contre lui. D'ailleurs il y avoit dans Cahors grand nombre de gens, qui ayant eu part au massacre qui s'étoit fait quelques années auparavant dans cette ville, craignoient qu'on n'en tirât vengeance. Celui qui commandoit dans la place étoit le sieur de Vezins dont j'ai parlé ci-devant, homme de main & qui avoit toûjours auprès de lui environ quinze cens habitans aguerris & bien armés. Comme la reine de Navarre avoit fort envie d'entrer dans Cahors, qui étoit une des villes de sa dot, le roi son mari sçut si bien tourner les esprits, qu'on résolut de commencer la guerre par le siége de cette place, d'autant plus que la Princesse, en se vengeant des habitans, vengeoit en même tems l'injure qu'ils avoient faite au Roi son frére. D'ailleurs la prise d'une place si importante rendoit le roi de

Navarre fort puiſſant dans la Guienne.

HENRI III. 1580.

Cahors ſurpris par le roi de Navarre.

Cette Capitale du Quercy, qui ſelon quelques auteurs, s'appelloit anciennement *Divona*, eſt ſituée ſur le Loth qui prend ſa ſource dans le Gevaudan, paſſe par le Roüergue, & deſcend dans le Quercy, où il baigne les murs de Cahors de trois côtés; ainſi il n'y a que le quatriéme où eſt la porte de la Barre, qui ſoit abordable du côté de la terre. Il y a trois ponts dans cette ville, le vieux, celui de Chelandre, & le pont neuf, qui eſt fermé par deux portes l'une ſur l'autre ſans pont-levis; mais l'intervalle entre ces deux portes eſt fortifié de deux baſtions dont les côtés ſe défendent l'un l'autre. Ce fut par cet endroit qu'on commença l'attaque avec des machines d'une nouvelle invention. C'étoit des vaſes qui pouvoient contenir quinze à vingt livres de poudre: on faiſoit entrer l'embouchure de ces vaſes dans de groſſes barres de fer croiſées en ſautoir: cette machine étant appliquée à une porte ou à quelque clôture que ce ſoit, on y met le feu avec une mêche allumée, à l'inſtant la machine ſaute avec un fracas épouvantable, briſe & renverſe tout ce qui eſt aux environs, & fait voler de toutes parts de gros morceaux de pierre & de bois, qui ſouvent mettent en piéces les canonniers mêmes, quelque précaution qu'ils prennent: le bruit que fait cette machine en crevant, lui a fait donner le nom de petard.

Voici quelle étoit la diſpoſition de l'armée des Proteſtans. Après l'artillerie, qui fait l'avant-garde dans ces ſortes d'expéditions, marchoit Jean de Gontauld ſieur de Biron, baron de Salignac, avec ſa troupe; il étoit ſuivi de Charle le Clerc de Saint-Martin, capitaine des gardes du roi de Navarre; Antoine de Roquelaure à la tête de la Nobleſſe faiſoit l'arriére-garde: derriére lui à quelque diſtance marchoit le ſieur de Terride vicomte de Gourdon avec douze cens arquebuſiers. La premiére porte qui étoit à la tête du pont ayant été briſée, le baron de Salignac paſſe avec ſes gens & met en déſordre le corps-de-garde des deux baſtions dont j'ai parlé ci-deſſus. Il s'avance enſuite à la ſeconde porte qui tenoit aux murs de la ville, y met le petard & la fait ſauter comme la premiére avec un bruit épouvantable, qui étant encore augmenté par celui que faiſoit le tonnerre, répandit l'effroi

l'effroi dans toute la *ville*; les habitans étonnés courent aux armes; Vezins n'ayant pas eu le tems de prendre les siennes se joint à eux, & gagne le marché; Salignac y marche à l'instant, le combat fut furieux: Vezins qui n'avoit point d'armes défensives, combattant toûjours à la tête, & courant par-tout où le besoin l'appelloit, reçut un coup d'arquebuse au travers du corps, dont il fut renversé. Sa chûte fit lâcher pied aux habitans, & on croit qu'ils étoient perdus sans ressource, si par malheur pour le roi de Navarre les assiégés n'avoient vû dans le même tems Salignac, & Roquelaure mis hors de combat par des blessûres considérables, & Saint Martin qui avoit bravement combattu, tué sur la place; cet accident ranima la bourgeoisie, & abbattit tellement le courage des Navarrois, que malgré l'arrivée de Gourdon avec de nouvelles troupes, ils sembloient avoir perdu toute leur vigueur; & l'on ne doute pas qu'ils n'eussent été repoussés dans le second choc, si Pierre de Chouppes ancien Officier, homme de tête & de main, ne fût venu fort à propos les ranimer avec quelques troupes qu'il amenoit du Vicomté de Turenne. Comme il entroit dans la ville par le Pont neuf avec deux cens hommes d'élite, il rencontra six cens arquebusiers qui se retranchoient dans les ruës avec des tonneaux: il les chargea, les mit en déroute & les poursuivit jusqu'à la maison de ville, dont il se rendit maître aussi bien que de trois piéces de canon, d'une coulevrine, & de l'artillerie. Il laissa du monde pour la garder, & ayant appris que les bourgeois se rassembloient auprès du Collége, & qu'ils étoient encore maîtres de deux portes, il y courut aussi-tôt, fit faire un retranchement à quarante pas de distance, & s'empara des maisons voisines; mais ce ne fut pas sans combat, car les assiégés faisoient à tout moment des sorties sur ses troupes: le roi de Navarre étoit lui-même au milieu du feu, & donnoit l'exemple à ses soldats, les Officiers généraux étant presque tous, ou tués, ou blessés dangéreusement. On fit de part & d'autre un feu terrible depuis neuf heures du matin jusqu'au soir; & à l'entrée de la nuit on mit le feu à la porte du Collége, & il y eut encore là un combat sanglant.

HENRI III. 1580.

HENRI III. 1580.

Le lendemain le Roi ayant appris dès le point du jour qu'il venoit un renfort considérable à la ville, & qu'il devoit entrer par la porte de la Barre, tint un conseil, où il fut résolu que de Chouppes & le brave Pidoux, qu'on appelloit le Capitaine Nesde, iroient audevant du secours & le combattroient à quelque prix que ce fût, pendant que le Roi continueroit le siége. Ils partent sur le champ avec cent arquebusiers & vingt Gentilshommes d'élite, & vont droit au pont de Chelandre, où ils trouvent les ennemis, les chargent à l'instant, & les mettent en déroute après leur avoir tué trente hommes : après cette victoire ils vont rejoindre le roi de Navarre, & ayant aussi-tôt escaladé le Collége par son ordre ils s'en rendent maîtres ; ceux qui le défendoient étant rentrés dans la ville, se retranchent avec des tonneaux en quatorze endroits différens. Les assiégeans & les assiégés étoient également fatigués : mais le Roi s'opiniâtrant dans son dessein, & de Chouppes ayant forcé six de ces barricades, à la fin les habitans succombérent, la ville fut prise & pillée avec beaucoup de cruauté. Le souvenir du carnage qui s'y étoit fait il y avoit environ huit ans (1), & la douleur qu'on avoit de voir devant ses yeux tant de braves Officiers ou tués ou blessés très-dangéreusement, irrita tellement les vainqueurs, qu'on n'épargna pas même les Eglises, & sur-tout le couvent des Chartreux dont une partie fut pillée, & l'autre brûlée. Cette action se passa le 5. de Mai. La nouvelle en ayant été portée à la Cour ; & le mal ayant été exagéré , comme c'est l'ordinaire pour tout ce qui vient de loin , le Roi & la Reine en furent fort irrités , d'autant plus que sur les avis qu'on avoit reçûs de divers endroits de la Guienne , que le roi de Navarre se disposoit à la guerre , Henri III. avoit écrit fortement à sa sœur de faire en sorte de l'en détourner ; autrement qu'elle pouvoit compter qu'il feroit sentir à l'un & à l'autre tout le poids de son indignation : mais cette Princesse pour amuser son frére lui écrivit qu'il ne devoit avoir aucune inquiétude sur les desseins de son mari , & elle

(1) Il y a dans le latin XX. *annos* : mais c'est une faute de chifre, il faut VIII. *annos*, car c'est du massacre de la S. Barthelemy qu'il est question, & l'on sçait qu'il arriva en 1572.

écrivit en même tems à Pibrac son Chancelier de ne rien oublier pour ôter de l'esprit du Roi les chagrins que la crainte de la guerre pourroit lui donner, & pour cela de le voir dès qu'il se répandroit quelque bruit là-dessus, & d'assûrer hardiment à S. M. qu'il ne devoit y ajoûter aucune foi: qu'elle étoit bien aise qu'il rendît ce service au Roi, qui lui en sçauroit gré. Pibrac s'en acquitta avec tout le zéle possible, & il assûra avec tant de fermeté qu'il n'y avoit que des broüillons ou des gens peu sensés qui pussent faire courir tous ces bruits, qu'après que la vérité fut manifestée, il y eut bien des gens qui crurent qu'il avoit eu part à la tromperie: mais on peut dire qu'ils ne connoissoient guéres ni l'intégrité & la candeur de Pibrac, ni l'esprit fourbe & emporté de Marguerite de Valois.

Le Roi ne pouvant se venger sur sa sœur, & sur le roi de Navarre qui étoient bien loin de lui, déchargea toute sa colére sur le malheureux Pibrac, qu'il envoya chercher, & à qui il fit en présence de toute la Cour une réprimande très-dure; & la réputation, & la vie même de cet homme admirable auroient été dans un grand danger, si le Roi naturellement porté à la clémence n'eût eu plus d'égard à la probité de Pibrac qu'il connoissoit depuis long-tems, qu'au ressentiment qu'il avoit de ce qui venoit d'arriver, quelque vif & quelque juste qu'il fût.

Dans le même tems les Protestans prirent Montaigu en Poitou, & d'autres châteaux en Saintonge, & sur la fin de l'année précédente Mathieu de Merle avoit surpris Mende capitale du Gevaudan la nuit même de Noël: le son d'une cloche de la Cathédrale, qui étoit d'une grosseur énorme, étoit renvoyé avec tant d'éclat par les échos des montagnes voisines, qu'on n'entendit point le bruit des troupes qui entroient dans la ville. De Merle étant parti de Marvejol avec un détachement de soldats choisis, vint planter les échelles à l'heure que lui avoient marquée ceux qui étoient d'intelligence avec lui. Les dix-sept premiers qui entrérent dans la ville se saisirent aussi-tôt de la grande place, & leurs compagnons arrivant à la file, avant que les habitans, qui étoient dans les Eglises, pussent se rassembler, formérent une troupe: le Gouverneur de la ville

Mende surprise par les Protestans.

HENRI III. 1580.

qui étoit accouru le premier, ayant été tué d'abord, de Merle demeura maître de la place. Il y eut pourtant quelques soldats qui se retirérent dans une tour; mais ne voyant aucun secours à espérer ils se rendirent: la ville fut saccagée, & les Eglises furent ruinées de la maniére du monde la plus barbare.

Quelques mois après, la plus grande partie de la noblesse du Gevaudan, du Velay, de l'Auvergne, du Vivarez, & des autres Provinces voisines, fatiguée par les courses continuelles des ennemis, s'assembla sous les ordres du sieur de la Tour saint Vidal, & du baron d'Apcher, pour tâcher de reprendre Mende. Ils vinrent d'abord à Chanac, qui n'est qu'à deux lieuës de cette ville; ils envoyérent de-là un Trompette sommer la place avec de grandes menaces, si on ne la rendoit sur le champ. De Merle après avoir bien fait boire le Trompette le renvoye,& leur fait dire qu'il ne craint pas beaucoup leurs menaces, & qu'il a fort envie de voir comment ils s'y prendront pour les effectuer: qu'au reste ils pouvoient compter que s'ils ne venoient pas à lui, il iroit bientôt à eux. Comme ils avoient beaucoup plus de troupes que lui, ils rirent de cette bravade, & trouvérent que ses menaces étoient aussi dignes de mépris, que sa réponse étoit arrogante.

Cependant comme ils ne parurent point devant la place au jour marqué, de Merle pour leur tenir parole sortit de Mende bien avant dans la nuit avec cent gendarmes & deux cens arquebusiers à cheval, & étant arrivé à Chanac, il fit mettre pied à terre à ses arquebusiers & à quelques-uns de ses gendarmes, mit le petard à la porte du fauxbourg de Marvejol, & l'ayant jettée par terre & fait main-basse sur le corps-de-garde, & sur un gros qui étoit posté dans la grande ruë, il entre avec impétuosité dans la ville: mais voyant que ses soldats couroient çà & là au riche butin qu'ils avoient devant les yeux, & qu'ils n'écoutoient point l'avis qu'il leur donnoit de suspendre le pillage, & d'aller prendre les gens qui étoient couchés dans leur lit, après quoi ils pourroient piller tant qu'ils voudroient avec moins de péril & plus d'avantage; & craignant qu'à la fin le retardement ne fût funeste, il fit sonner la retraite, &

s'en retourna à Mende chargé de riches dépoüilles, & emmenant environ deux cens chevaux de bataille qu'il avoit pris, & rentra ainsi victorieux, & triomphant dans la ville.

Comme ce Capitaine & ses soldats enflés de quelques succès heureux poussoient la licence au de-là des bornes, François de Coligny Chatillon, jeune homme plein de courage, à qui le roi de Navarre avoit donné le gouvernement du Languedoc, & qui étoit dès-lors comme son pére rigide observateur de la discipline militaire, avertit plus d'une fois de Merle de mettre fin à ces pilleries, qui excitoient l'indignation de toute la Noblesse des environs : mais voyant que ses priéres & ses menaces ne servoient de rien, il lui envoya ordre de le venir joindre avec la meilleure partie de sa garnison, sous prétexte d'assiéger le château de Valsiege qui n'est pas éloigné de Mende. De Merle s'y rendit, & la ville de Mende se trouvant par ce moyen dégarnie de troupes, Coligny s'en rendit maître, & y mit une autre garnison.

De Merle en fut outré : cet homme féroce & hardi prit pour un outrage ce qu'il devoit regarder comme une correction, il dissimula néanmoins son ressentiment, & dans cet intervalle s'étant emparé du Château-du-Bois qui étoit aux environs, il le fortifia pour servir de retraite à ses soldats accoûtumés au pillage. Quelque tems après, Chatillon s'étant éloigné avec ses troupes, de Merle feignant de revenir d'une expédition militaire s'approcha de Mende, & gagna quelques soldats de la garnison, qui s'accommodoient mieux de la licence que de la discipline. Ces séditieux s'étant mis à crier : *Vive le Capitaine de Merle*, & l'ayant introduit dans la ville, il s'en empara une seconde fois, & malgré tous les édits du Roi, qui lui ordonnoient de la rendre, il ne le fit qu'après avoir forcé les habitans, qu'il en avoit chassés, de la racheter à des conditions très-dures.

Condé passe en Allemagne, & revient en Languedoc.

Ce fut vers ce tems-là que le prince de Condé résolut de revenir en France : il étoit passé de la Fere au Païs-bas, puis en Angleterre, & de-là en Allemagne pour solliciter du secours ; mais il n'obtint rien alors. Ce Prince qui

HENRI III. 1580.

avoit un grand courage fut presque toûjours traversé par la fortune dans tous les projets qu'il fit. Comme il passoit par la Suisse, & par le territoire de Geneve fort mal habillé & avec peu de suite pour aller joindre Lesdiguieres, il fut arrêté sur la frontiere de Savoye : mais comme on ne le reconnut point, il ne fut que dépoüillé, & il arriva sain & sauf chez Lesdiguieres qui lui fournit de l'argent, des chevaux, & un équipage convenable à son rang. De-là ce Prince descendit en Languedoc, où Chatillon, & les autres chefs des Protestans lui ayant déféré le gouvernement général de cette Province, il l'accepta, & dès-lors il songea à effacer par quelque entreprise importante le souvenir de ses malheurs passés. Là-dessus ayant tenu un conseil à Nîmes, il chargea Gondin Colonel d'un régiment de huit compagnies d'aller à Mende, pour y déliberer avec Porqueres, & le capitaine de Merle sur ce que l'on pourroit faire.

Exploits des Protestans en Languedoc.

Les troupes du Roi tenoient quantité de postes à l'extrémité des Cevennes : ainsi il étoit dangereux de passer les montagnes, pour aller du Languedoc à Mende. Gondin ayant rencontré Porqueres & de Merle auprès de Molines, leur avis fut qu'il marchât du côté d'Espagniac, qui n'en est pas bien éloigné ; pendant que Porqueres & de Merle se sépareroient pour lui aller chercher de l'artillerie & de la poudre. De Merle avoit fait fondre deux gros canons, & un petit, de la cloche de Mende dont nous avons parlé. Il trouva moyen au grand étonnement de tout le monde de faire passer ces trois piéces par des chemins impraticables ; pour cela il fit attacher derriére ces canons vingt paires de bœufs, pour empêcher que le poids ne les fît tomber dans des précipices, & les conduisit ainsi devant Espagniac, où il les mit en batterie le soir même auprès du fauxbourg de Florac : le lendemain de grand matin il fit foudroyer les murailles, & le même jour il se logea dans une tour qui flanquoit un angle de la ville, & qui avoit été ruinée par le canon, résolu de recommencer dès le lendemain, & de donner l'assaut, dès qu'il y auroit une bréche assez grande.

La garnison effrayée de la vivacité avec laquelle on attaquoit la place, força Lambrade qui en étoit Gouverneur à en sortir avec eux avant le jour & à s'enfuir. Ils passérent

le Tarn à minuit, gagnérent les hauteurs qui ſont vis-à-vis, pour ſe retirer du côté de Quéſac ; mais il y en eut grand nombre qui furent tués ſur le chemin, entre autres le ſieur de Montoulons, & beaucoup qui furent faits priſonniers ; le reſte jetta ſes armes & ſe ſauva.

Eſpagniac pris, on marcha le lendemain à Quéſac, & après deux cens coups de canon tirés, les aſſiégés ſe ſauvérent en foule la nuit par une ouverture qu'ils firent à la citadelle, & ayant paſſé la riviére, ils ſe réfugiérent à ſaint Jeremie en Roüergue. De Merle ayant mis garniſon dans les deux places, va quatre jours après mettre le ſiége devant Bedoüe château fortifié de bonnes murailles ; on tira plus de deux cens coups de canon, ſans que la garniſon parlât de ſe rendre, parce qu'elle eſpéroit que la ſaiſon qui étoit très-avancée, obligeroit les ennemis à ſe retirer : en effet le froid étoit très-rude, & les neiges déja fort hautes : cependant il fut réſolu entre les chefs des Proteſtans que Gondin demeureroit au ſiége, & que Porqueres & de Merle iroient chercher des vivres, des boulets, & de la poudre.

Dans cet intervalle, les aſſiégés appellérent à leur ſecours S. Vidal, qui leur amena un renfort de quinze cens hommes d'infanterie & de deux cens chevaux : mais Gondin ſe tenant à couvert dans ſes retranchemens & dans les ruines du faubourg pendant que les troupes du ſecours étoient expoſées à un froid extrême, tout ce que S. Vidal put faire, fut de jetter dans la citadelle vingt hommes choiſis ſous le commandement de Stavere, après quoi il ſe retira : la garniſon fut ſi conſternée de ſa retraite, que douze jours après elle ſe rendit de la maniére du monde la plus imprudente, ſans avoir aucune ſûreté pour leur vie, pas même la parole du Commandant des ennemis : auſſi en fit-il pendre pluſieurs, & les Eccléſiaſtiques qui tombérent entre ſes mains rachetérent leur vie bien cher.

En Languedoc les Proteſtans ſe rendirent maîtres de Caux, de Cabrieres, & de S. Laurent au Diocèſe de Beziers, de Guyan en Lauraguez, de Montagnac, de S. Felix, de S. Sernin, de S. Sauveur, & de S Ubery ; de Cornavel, de Loupian, & de quelques autres places, d'où ils faiſoient des courſes, qui ruinoient toute la Province. Dans

HENRI III. 1580.

le même tems S. Lizier (1) capitale du Conserans fut surprise par le capitaine Lermont Officier de réputation; mais toutes ces places furent renduës par le traité de paix, que le duc d'Anjou fit avec le roi de Navare.

Guerre en Dauphiné.

Cependant Lesdiguieres ne se tenoit pas à rien faire dans le Dauphiné. Les paysans rebutés de l'insolence des Nobles avoient pris les armes, & devenus à leur tour aussi insolens que ceux dont ils se plaignoient, ils se vengeoient sur tous les états des outrages que leur avoit faits la Noblesse. Le Roi qui prévoyoit que ces premiéres démarches, que l'on coloroit du spécieux prétexte de défendre sa liberté, etoient en effet des préludes de révolte, ordonna à Maugiron gouverneur de Dauphiné, & à Mandelot gouverneur du Lyonnois, de marcher contre eux. Lesdiguieres qui n'avoit pas encore reçû l'ordre d'Aramont, mais qui ne cherchoit qu'une occasion favorable pour commencer la guerre, avoit envie pour cela de se joindre à ces paysans; il n'osoit cependant le faire sans l'ordre du roi de Navarre : mais Aramont ne lui eut pas plûtôt mis entre les mains la marque qui étoit le signal de la guerre, que quoique les paysans eussent été defaits, d'abord à Valence, & ensuite à Romans, il crut qu'il ne devoit pas abandonner ce projet, & il marcha avec ce qu'il avoit de troupes, à dessein de se joindre à ceux qui s'étoient retirés du côté de Moyrens après leur derniére défaite.

Dans ce dessein il passa l'Isere audessous de Grenoble le premier Avril : mais dans le tems qu'il étoit sur le point de les joindre dans le Viennois, il apprend qu'ayant été enfermés dans Moyrens par les troupes du Roi, ils s'étoient rendus à condition d'avoir vie & bagues sauves : il ne laissa pas de continuer sa marche, & ayant fait passer ses troupes à S. Quentin, il y surprit quelques compagnies des troupes du Roi, qui depuis leur victoire alloient de côté & d'autre, sans être sur leurs gardes : il les poussa dans Tullins, & ayant fait planter des échelles en plein midi, il les força & les tailla en piéces. Aussitôt il marche du côté des montagnes & va droit à Briançon, dont il espéroit de se rendre maître par le moyen de quelques habitans, qui

(1) Ville capitale du Conserans, qu'on appelle aussi *Conserans*, comme le païs.

étoient d'intelligence avec lui. C'étoient les Consuls mêmes de la ville, qui ayant détourné les deniers publics pendant leur magistrature étoient accusés de ce péculat, & qui pour se tirer des mains de la justice, avoient promis de s'emparer de la citadelle & de la livrer à Lesdiguieres. Le jour étoit marqué au 15. d'Avril; mais comme ils étoient prêts d'être jugés, & que leur affaire alloit mal, ils résolurent de prévenir ce jour, quelque témérité qu'il y eût à l'entreprendre. En effet ils ne furent pas plûtôt maîtres de la citadelle qu'ils y furent assiégés par ceux de la ville, & par les peuples du voisinage; & comme ils avoient peu de vivres, ils furent contraints de se rendre avant que Lesdiguieres arrivât. Il apprit sur la route qu'ils s'étoient rendus, & qu'on leur avoit fait couper la tête. A cette nouvelle il retourna sur ses pas, & songea à fortifier la Mûre, qui étoit presque la seule place qu'il eût dans toute la Province.

Dès l'année précédente, le prince de Condé étoit venu à la Fere en Vermandois, comme dans une ville de son gouvernement; mais dont l'entrée pourtant lui avoit été fermée jusqu'alors. Il avoit même été obligé de se justifier auprès du Roi de cette démarche clandestine: mais comme il jugeoit qu'en l'état où étoient ses affaires, il ne devoit pas compter de pouvoir garder cette place autrement que par la force, il y laissa garnison sous le commandement de François de la Personne; & comme il se doutoit qu'elle seroit bientôt assiégée, il résolut d'aller promptement chercher du secours en Allemagne, & de passer en Flandre. Son voyage de Picardie avoit donné de l'inquiétude au Roi, sa sortie lui en donna bien davantage. Outre les troubles de la Guienne & du Dauphiné, S. M. craignoit d'avoir une guerre étrangére dans le cœur même du Royaume, si l'Allemagne donnoit des troupes au prince de Condé.

Pour prévenir ce malheur, le Roi mit en même tems trois armées sur pied: la premiére destinée pour la Guienne fut donnée au maréchal de Biron: la seconde au duc de Mayenne, pour agir en Dauphiné: & la troisiéme au maréchal de Matignon, pour faire le siége de la Fere. Ce dernier ne se pressa pas beaucoup: Mayenne & Biron se rendirent en diligence aux lieux où ils avoient ordre d'aller. L'armée de

HENRI III. 1580.

Mayenne qui étoit de ſept mille fantaſſins, de mille chevaux, & de cinq cens pionniers ayant été jointe par la cavalerie de la Province, & ayant raſſemblé dix-huit piéces de canon qui ſe trouvérent dans le païs, marcha au commencement de Septembre du côté de la Mûre, où Leſdiguieres faiſoit travailler en diligence ſous les ordres des ſieurs de Villars & d'Apremont.

Cette ville eſt ſituée dans un terrain fort inégal. Il y a au deſſus un château que Leſdiguieres avoit fortifié à la hâte: le foſſé étoit profond, & au coin du côté du Midi il y avoit un baſtion ſpacieux: mais comme il n'avoit pas encore toute ſa hauteur, on dreſſa une batterie pour le ruiner. Mayenne prit ſon quartier vis-à-vis: de Poiſieux ſieur du Paſſage étoit au deſſus avec les Suiſſes, & Mandelot au deſſous. On battoit l'ouvrage de trois côtés. Clermont de Montoiſon, & le comte de Monlaur commandoient chacun une batterie de quatre piéces de canon, qui tiroient en droite ligne; il y en avoit une de deux piéces entre le quartier du duc de Mayenne & celui du ſieur du Paſſage, & encore une autre auſſi de deux piéces de l'autre côté de la ville ſur une colline eſcarpée, qui incommodoit extrémement les derriéres de la garniſon, qui étoit outre cela attaquée de front par les troupes du Roi: elle ſoutenoit leurs attaques derriére un foſſé plein de tours & de retours, qu'elle avoit fait en dedans de la place. Au deſſus de la partie de la ville oppoſée à celle dont nous parlons, il y a des collines fort hautes, où Birague, dit Sacremore, avoit ſon régiment & trois piéces de canon qui battoient le château à revers, & Jean d'Arces ſieur de Livarot étoit avec ſon régiment au deſſus des Suiſſes joignant le château, en ſorte que la ville & la citadelle paroiſſoient inveſties & ſerrées de toutes parts. Il y eut plus de trois mille coups de canon tirés contre le baſtion, & l'on y donna conſécutivement deux aſſauts, où les aſſiégeans furent vigoureuſement repouſſés: ce qui leur fit prendre le parti de miner l'ouvrage. La mine ayant renverſé une partie de la muraille, & Mayenne ayant gagné du terrain, les aſſiégés abandonnérent le baſtion après avoir perdu ſix-vingts hommes, & entre autres Saint Jean fils d'une ſœur de Leſdiguieres, qui défendoit cet

ouvrage ; & ils se retirérent derriére un retranchement qu'ils avoient fait à quelque distance de-là.

Le Duc étant maître du bastion, & y ayant arboré ses drapeaux, fut un peu étonné de voir qu'il falloit recommencer un nouveau siége. Comme l'automne étoit avancé, & que la saison des neiges qui sont terribles en ce païs-là, n'étoit pas éloignée, il fut prêt de décamper : mais un très-habile ingénieur nommé Hercole Negro, natif de Cental ville du Marquisat de Salusse en Piémont, lui ayant fait donner avis par un goujat que s'il vouloit transporter une batterie dans un lieu qu'il marquoit, les retranchemens que les ennemis avoient faits en dedans du fossé, leur nuiroient plus qu'ils ne leur serviroient, il résolut de continuer le siége : & en effet la batterie ne fut pas plûtôt dressée dans l'endroit marqué par Negro, que les assiégés voyant bien qu'ils ne pouvoient plus défendre la ville, l'abandonnérent & se retirérent dans le château. Il est bâti sur la pente d'une colline qui commande la place, & fortifié de cinq de ces ouvrages qu'on appelle tenailles, dont les côtés se regardoient : il y avoit encore douze cens hommes de pied, & environ cent chevaux qui s'y étoient jettés avec quelque désordre : c'étoit trop de monde pour un lieu si petit. En effet en six jours ils eurent consommé toute l'eau des citernes ; ce qui les força de capituler après avoir défendu la place quarante jours & soutenu deux assauts, où ils repoussérent les assiégeans. Il entra deux fois du secours dans la place pendant le siége, cinquante hommes à chaque fois, & ils avoient réduit les assiégeans à des extrémités si grandes, qu'on ne doute presque pas qu'ils n'eussent été obligés de lever le siége, si la garnison n'eût point manqué d'eau. Mayenne leur accorda des conditions fort honorables.

Avant que le Duc passât en Dauphiné, le Roi voulant ralentir les efforts des Protestans, & jetter la division entre eux, donna le troisiéme de Juin une déclaration par laquelle il rappelloit & confirmoit tous les édits qui avoient été faits en leur faveur : à condition qu'ils demeureroient tranquilles dans leurs maisons : & il enjoignoit aux Magistrats de punir comme traîtres à la patrie, tous ceux qui les maltraiteroient de parole ou d'effet. Il y en eut beaucoup

HENRI III. 1580.

qui obéïrent, & qui demeurérent chez eux en attendant l'événement des troubles ; & sans y prendre de part. Enfin Lesdiguieres employa ses exhortations soutenuës des lettres du roi de Navarre pour les tirer de cette léthargie, leur représentant que cet amour d'un repos trompeur leur seroit à la fin funeste : que s'ils ne se réünissoient tous, on les ruineroit sans peine les uns après les autres : que lorsqu'il n'y auroit plus de ressource, ils en seroient bien fâchés : mais qu'il n'en seroit plus tems. Lesdiguieres avoit raison : mais la plus grande partie de la Noblesse ne l'écouta pas. Plusieurs avoient une secrete jalousie contre lui, & ne pouvoient souffrir que le roi de Navarre l'eût préféré à eux pour le mettre à la tête de tout le parti après la mort de Monbrun, qui avoit été puni de mort il y avoit six ans. Mayenne qui avoit un esprit fin & pénétrant, s'étant apperçû de ces jalousies & de ces piques secretes entre les Seigneurs du parti Protestant sçut bien en profiter : il les accabloit tous de caresses & leur faisoit des promesses magnifiques : en sorte qu'étant allé à Grenoble après la prise de Mûre, tout ce qu'il y avoit de Gentilshommes Protestans se rendit auprès de lui, & on ne voyoit presque qu'eux à sa suite. Par cette conduite il appaisa si bien en peu de tems tous les troubles de cette Province, qu'on disoit hautement dans le païs & même à la Cour, qu'il avoit fait par sa seule prudence & par sa modération ce que d'autres auroient bien eu de la peine à faire par plusieurs batailles, qui auroient fait couler des riviéres de sang. Tout le reste de l'année se passa en fêtes, en festins, en tournois ; & ce Prince sçut si bien gagner tous les ordres par ses maniéres populaires, qu'on le regardoit communément comme l'homme du monde le plus vrai, le plus sincére, & le plus ennemi du déguisement. Lesdiguieres lui-même étant venu le trouver avec un sauf-conduit, il en fut reçu avec de grands honneurs, & avec les marques d'estime les plus distinguées : mais ce grand homme qui étoit fort au dessus de ce manége de Cour, ayant averti envain ceux de son parti de ne s'y pas laisser tromper, répondit à Mayenne, qui le pressoit de faire son traité, qu'il avoit des ordres contraires du roi de Navarre ; & là-dessus il se retira à Serre avec ceux qui

pensoient comme lui & qui étoient en petit nombre. Brigueux vint l'y trouver de la part du roi de Navarre, & lui apprit la nouvelle de la conférence qui devoit se tenir à Fleix en Perigord, & après avoir beaucoup loüé son courage & sa fermeté; il l'exhorta à persévérer, l'assûrant que si leur parti ne se désunissoit point, cette guerre aussi périlleuse que nécessaire alloit bientôt être terminée par l'entremise du duc d'Anjou beau-frére du roi de Navarre, & que ce seroit à des conditions honorables & plus sûres que par le passé.

Exploits de Biron en Guyenne.

Ce que Mayenne avoit fait dans le Dauphiné, Biron le fit dans la Guyenne: les affaires des Protestans & du roi de Navarre par conséquent y étoient en mauvais état. Cette guerre que ce Prince avoit entreprise assez légérement pour les raisons que j'ai dites, les Rochelois & la Nouë que l'on consulta depuis l'avoient détestée comme injuste. Après la réduction de Cahors, Vivans qui étoit gouverneur de Périgueux, mit le siége devant Montignac. La ville étoit sur le point de se rendre, lorsqu'une rencontre qu'il eut avec la Noblesse du païs lui fit perdre tant de monde, qu'il fut obligé de lever le siége. Du côté des Catholiques, le jeune de Losses y fut si dangéreusement blessé, qu'il mourut peu de tems après de ses blessures. Cependant Biron qui avoit le commandement général dans toute la Guyenne, préparoit tout à Bourdeaux pour faire la guerre avec vigueur; & étant sorti de la ville avec de l'artillerie, & un bon corps de troupes, il obligea les ennemis de quitter la campagne, & de se retirer dans leurs places. Au commencement de Juillet il alla camper devant Gontauld petite ville de l'Agénois, qui a donné le nom à la famille de Biron. La bréche étant faite, & les troupes du Roi prêtes à donner l'assaut, l'Ardimalie un des plus braves hommes de toute la noblesse du Périgord, fut mis en piéces par un coup de canon tiré par les nôtres: Biron croyant que cela avoit été fait exprès fit pendre le canonier: l'assaut ayant été donné sur le champ, la place fut emportée & saccagée avec beaucoup de cruauté: on passa au fil de l'épée tout ce qui s'y rencontra; le feu ayant été mis aux maisons abandonnées réduisit en cendres toute la ville, à la réserve de la maison de Caucon,

HENRI III. 1580.

qui servoit dans l'armée du Roi : ce fut le treiziéme de Juillet.

Le vingt-six du même mois, il se donna près de Moncrabeau, à deux lieuës de Nerac, un combat qui fut funeste à une des plus illustres familles de toute la Guyenne, les comtes de Gurson & de Fleix & leur frere chevalier de Malte, tous trois fils de Gaston de Foix marquis de Trans y ayant été tués. Comme ils étoient fort proches parens du roi de Navarre, ils suivoient son parti, quoiqu'ils fussent Catholiques. Ce fut Hector de Pardaillan, & Charle de Montesan son fils, qui étant à la tête de leurs compagnies de cavalerie, & d'un petit nombre d'arquebusiers choisis les rencontrérent & les chargérent. Ceci se passa un peu avant la conférence de Fleix, & il arriva alors une chose qui pensa renverser entiérement les projets de paix. Bertrand de Bailleux sieur de Poyanne, un des plus braves gentilshommes de cette Province, & gouverneur d'Acqs, observoit tous les mouvemens des Protestans, & épioit toutes les occasions de faire quelque chose en Gascogne. Plein de cette pensée, il forma le dessein de surprendre le Mont de Marsan, qui appartenoit au roi de Navarre, & qui étoit la meilleure place du païs. Il communiqua la chose au maréchal de Biron, qui étoit à Mont-réal en Condomois à dix lieuës de là : son dessein fut découvert par les ennemis, & cependant ils ne purent en empêcher l'effet. Celui qui commandoit la place étoit A. de Même, qui étoit le plus considérable des habitans. La veille du jour que les troupes du Roi arrivérent, de Même avoit fait sortir le capitaine Castagnol pour avoir des nouvelles de Poyanne. Castagnol prit dans sa course un soldat qui lui découvrit ce qui se tramoit, à condition qu'on lui sauveroit la vie. Castagnol court donner cet avis à de Même, mais comme il en avoit souvent eu de pareils sans fondement, il ne fit pas plus de cas de celui-là que des autres. Poyanne résolu de tenter l'entreprise gagna un meûnier, & ayant pris jour avec lui pour le dix-huit de Septembre, il se mit sur la Bayse, qui passe au milieu de Nerac, & qui va se jetter dans l'Océan auprès de Bayonne, & étant arrivé avant le jour avec trente hommes, il entre dans le moulin avec une échelle. Lorsqu'on

Surprise du Mont de Marsan par l'armée du Roi.

vint à changer les gardes, les ſoldats, qui étoient accoûtumés à aller prendre du vin à ce moulin, ayant par hazard ouvert la porte de la grande ville où eſt le château, Poyanne ſuivi de ſes trente hommes & d'environ deux cens autres, qui avoient paſſé la riviére à gué, court à la porte, y fait un bruit ſi effroyable, que la garniſon ayant pris l'épouvante, il ſe rend maître de la ville. Il n'y perdit que vingt-cinq hommes, entre leſquels il n'y en avoit aucun de remarque: pour lui il fut bleſſé à la main droite; mais le baron de la Harie, un des premiers Officiers de la garniſon y reçut un coup à la cuiſſe, dont il eſt demeuré eſtropié. Du reſte on ne fit de mal à perſonne, & quoique Poyanne fût irrité contre eux, il ne ſe vengea point. Reſtoit le château, où de Même ſe retira avec ce qui reſtoit de la garniſon, qui avoit été fort affoiblie par la retraite de Poudens, qui s'en étoit allé quelques jours auparavant, parce qu'il ne pouvoit s'accorder avec de Même. Quoique Poyanne fût maître de la ville, la crainte qu'il eut que ſi le ſiége du château duroit quelque tems, de Même ne reconnût bientôt la foibleſſe de ceux qui l'aſſiégeoient, & ne revînt de ſa frayeur, l'obligea à envoyer demander du ſecours à Biron, qui arriva au bout de deux jours avec du canon. Dès qu'il fut en batterie, de Même ſe rendit à condition que lui, les Colonels, & tous les cavaliers ſortiroient avec tout leur bagage, & l'infanterie avec l'épée & l'arquebuſe ſeulement.

Quatre jours après, Biron marcha du côté de Nerac par le païs d'Albret. Marguerite de Valois femme du roi de Navarre s'étoit enfermée dans la place avec toute l'élite de la Nobleſſe. Comme l'armée Catholique paſſoit le long des vignes le vingt-ſept Septembre, Biron fit tirer contre la ville trois coups de canon dont l'un donna dans la porte de Mercadieu, où cette Princeſſe étoit venuë pour voir l'armée du Roi. Comme Biron ne ſongeoit point à aſſiéger la place, & que par conſéquent ces trois coups de canon n'étoient point néceſſaires, & ne pouvoient lui être d'aucune utilité, Marguerite qui étoit fiére s'en tint offenſée, & elle dit que Biron avoit voulu l'inſulter par cette fanfaronnade: le reſſentiment qu'elle en conçut ne s'éteignit que par la vengeance qu'elle en tira dans la ſuite.

HENRI III. 1580.

Le roi de Navarre fut de ſon côté très-ſenſible à la priſe du Mont de Marſan : il crut qu'en perdant cette place il avoit perdu toute l'autorité qu'il avoit dans ce vaſte païs. C'eſt pourquoi il fit pluſieurs tentatives pour la ſurprendre, & malgré le mauvais ſuccès qu'elles eurent, il ne ſe rebuta point. Enfin l'année ſuivante ayant trouvé moyen d'amuſer ſous prétexte d'une entrevûë le maréchal de Matignon nouvellement arrivé dans la Province, il reprit cette place ſans effuſion de ſang, & il en uſa avec la même modération qu'avoit fait Poyanne : il reprit enſuite la plûpart des villes & des châteaux que l'armée Catholique avoit pris en paſſant, ce qui augmenta beaucoup la réputation de Biron. (1)

Biron a la cuiſſe caſſée par la chûte de ſon cheval.

Ce Général qui étoit en Languedoc, s'approcha vers ce tems-là de l'iſle Jourdain, place forte qui appartient aux Proteſtans, & qui n'eſt pas loin de Toulouſe : mais ſon cheval étant tombé dans un lieu gliſſant, il ſe caſſa en deux endroits la cuiſſe, dont il étoit déja boiteux. Quelque vif & quelque actif qu'il fût, il ne lui fut pas poſſible de ſe mettre à la tête des troupes. Il fut queſtion de choiſir quelqu'un à ſa place ; ce qui cauſa une grande conteſtation entre les Seigneurs & les Officiers généraux ; les premiers prétendant à cet honneur par leur dignité ; les autres par leurs ſervices & par leur âge. Comme ils ne paroiſſoient pas diſpoſés à ſe céder les uns aux autres, Biron craignit que ces conteſtations n'aboutiſſent à quelque choſe de funeſte : & effet il étoit à craindre qu'ils n'en vinſſent aux mains, ou que l'armée ne ſe débandât. C'eſt pourquoi après les avoir exhortés à vivre bien unis, il décida enfin que ce ſeroit Charle de Biron ſon fils qui feroit la fonction de Général, en attendant qu'il fût guéri de ſa chûte. Charle n'avoit alors que quinze ans : mais les ſervices & la réputation de ſon pére lui tenoient lieu de mérite. D'ailleurs aucun des prétendans ne ſe trouvoit deshonoré d'obeïr à un enfant, avec qui on ne le comparoit point : mais d'obeïr à un homme qu'on lui auroit préféré, cela étoit bien différent. Ce choix du jeune Biron fut dès-lors regardé comme un préſage

(1) Parce que Matignon qui lui ſuccéda laiſſa perdre toutes les conquêtes que Biron avoit faites.

des

des grands emplois, où son propre mérite l'éleva dans la suite.

Depuis ce tems-là il ne se fit rien de mémorable. La cause de cette inaction, outre la blessure du Général, fut une maladie populaire qui affligea si fort les deux armées, que les fonctions militaires ne s'y faisoient plus qu'avec beaucoup de négligence, & d'autant plus qu'on ne connoissoit ni la cause du mal, ni le remède. Il arriva encore pendant cet été une chose qui donna beaucoup d'inquiétude au roi de Navarre. Il y avoit trois ans que la Reole (1) petite ville très-avantageusement située sur la Garonne, & où il y avoit une célébre Abbaye, avoit été donnée aux Protestans pour sûreté. Elle avoit pour gouverneur d'Ussac, gentilhomme de Périgord fort brave, & qui avoit déja commandé dans Bergerac. Comme il étoit zélé Protestant, & si instruit d'ailleurs, qu'on disoit qu'il avoit eu dessein de se faire Ministre, le roi de Navarre avoit une extrême confiance en lui. Cet homme cependant étant à Nerac, où se trouvoient le roi & la reine de Navarre, devint si éperdûment amoureux d'une jeune fille de la suite de la Reine, qu'il changea tout d'un coup, au grand étonnement de tout le monde, & prit si bien son tems, qu'il livra aux troupes du Roi la ville & le château de la Reole. Le Roi lui en donna depuis le gouvernement, & le collier de l'ordre de S. Michel, après qu'il eut abjuré le Calvinisme, dont il avoit toûjours fait profession.

HENRI III. 1580.

Pendant que ces choses se passoient en Guyenne, le Roi, à qui la perte de la Fere, surprise l'année précédente par Condé, avoit donné de l'inquiétude, étoit d'autant plus chagrin que les mesures qu'il avoit prises par rapport à ce Prince avoient échoüé : car quoiqu'il lui eût fait dire par la Reine sa mére qu'il trouvoit bon qu'il demeurât à la Fere avec le titre de Gouverneur général de la Province, pourvû qu'il ne vexât point les peuples, & qu'il n'y commît aucune hostilité, il apprit bientôt que le Prince craignant qu'on ne fît le siége de cette place, & ne s'y trouvant pas en sûreté, s'étoit d'abord retiré en Flandre, & ensuite en Allemagne, pour demander du secours aux princes de l'Empire. Lorsqu'il entra en Picardie, & qu'il s'y rendit maître de la Fere, il n'avoit

(1) A huit lieuës de Bourdeaux ; l'Abbaye est de l'ordre de S. Benoît.

HENRI III. 1580. rien négligé pour la fortifier, & il l'avoit bien garnie de troupes & de vivres; & lorſqu'il prit le parti de ſe retirer en Flandre, il laiſſa pour la défendre François la Perſonne, & Artur de Vaudrai ſieur de Mouy, ce qui fit craindre au Roi qu'il n'eût deſſein de tranſporter la guerre de Guyenne dans les Provinces voiſines de la Cour.

Le Prince ſe juſtifioit là-deſſus, & proteſtoit qu'il n'avoit eu d'autre vûë en venant en Picardie, que de maintenir la paix que le Roi avoit eu la bonté d'accorder aux Proteſtans, d'obſerver religieuſement les édits de pacification, & de défendre l'autorité Royale contre les confédérations & les ligues ſecretes des ſéditieux. Le Roi n'ignoroit pas qui étoient ceux que le Prince déſignoit par ce nom: car S. M. étoit informée, que le duc d'Aumale à l'occaſion de l'arrivée de Condé renouvelloit la faction de la ligue dans la Province, & prenoit des meſures pernicieuſes contre le Roi, ſous prétexte qu'il favoriſoit ſous main le roi de Navarre: car c'eſt ce que les émiſſaires des Guiſes diſoient hautement par-tout. Le Roi voyant que ces bruits le rendoient odieux, & craignant d'ailleurs que ſi la guerre s'allumoit une fois entre le prince de Condé & le duc d'Aumale, elle ne troublât les amuſemens de ſa vie voluptueuſe, & ne donnât quelque atteinte à la majeſté Royale; n'eut pas plûtôt reçû la lettre par laquelle Condé lui rendoit compte des raiſons qui l'avoient obligé de paſſer en Allemagne, qu'il lui récrivit de Paris le vingt-ſix de Mai une lettre, où il ſe plaignoit avec beaucoup d'aigreur de ſa conduite, & l'accuſoit entre autres choſes d'être venu en Picardie contre la parole qu'il lui avoit donnée: Qu'il devoit ſe ſouvenir qu'ils étoient convenus qu'il ſe contenteroit pendant ſix ans de Saint Jean d'Angely, & que ce terme expiré, il auroit la liberté de revenir dans ſon gouvernement de Picardie & d'en joüir: Que la Reine ſa mére ayant pris la peine de l'aller trouver à la Fere, il n'avoit eu aucun égard à ſes priéres: Qu'elle lui avoit dit au nom du Roi ſon fils que S. M. trouvoit bon qu'il demeurât dans cette ville, dont il s'étoit emparé, pourvû que la garniſon ne fût que de deux cens hommes, qu'il remît Saint Jean d'Angely, & qu'il en retirât les troupes que Sainte Memme y avoit fait entrer: Que non

ſeulement il n'avoit rien fait de tout cela ; mais qu'il avoit commis pluſieurs hoſtilités ; qu'il avoit ordonné au païs voiſin de lui fournir des vivres, forcé les païſans à venir travailler aux ouvrages qu'il faiſoit faire, & ravagé tous les environs par ſes courſes : Qu'il avoit même tenté de ſurprendre Dourlens ; en ſorte que la Nobleſſe & les peuples avoient été forcés de prendre les armes pour ſe mettre à couvert de ſes violences & de ſes injuſtices, ce qui avoit porté un grand préjudice à la tranquillité publique : Qu'il étoit d'autant plus coupable en cela, qu'il lui avoit fait ſçavoir qu'il avoit donné un plein pouvoir au duc d'Anjou ſon frere de traiter avec le roi de Navarre ; que le duc d'Anjou lui-même l'en avoit informé par le ſieur de Bellefontaine ; que tous ces avis ne l'avoient point fait changer de conduite ; qu'au contraire il n'étoit paſſé en Allemagne, que pour ſe mettre en état de faire la guerre à ſon Roi : Qu'il avoit tort de parler des deſſeins pernicieux du duc d'Aumale, qui étoit tranquille dans ſa maiſon, ſans autre compagnie que ſes domeſtiques ; & qu'il n'avoit pas lieu d'en douter après les informations exactes qu'il avoit fait faire par des perſonnes qu'il avoit envoyées exprès ſur les lieux pour s'informer de ſa conduite : Qu'il étoit étonné que Condé eût cru ſi légérement des bruits frivoles, & qu'il eût repris les armes contre ſa parole expreſſe : Qu'il le prioit donc, & qu'il lui ordonnoit même d'examiner ſérieuſement ce qui convenoit à ſon honneur, à ſa foi & au bien de l'Etat : Qu'il feroit beaucoup mieux de ſe ſoumettre aux ordres d'un Roi, qui eſt ſon parent, qui lui veut du bien, & qui l'exhorte à la paix, que d'écouter les conſeils funeſtes de quelques broüillons qui ne cherchent qu'à troubler le Royaume.

Huit jours après, qui étoit le troiſiéme de Juin, on publia à Paris une déclaration par laquelle le Roi ratifie & confirme tous les Edits donnés en faveur des Proteſtans : il s'y plaint cependant de ce que contre la teneur préciſe de l'édit de Nerac, au lieu de reſtituer dans le tems dont on étoit convenu, les villes & les forts qu'on leur avoit confiés, ils en avoient ſurpris beaucoup d'autres en Languedoc : il blâme l'entrée du prince de Condé en Picardie ſans ordre, & plus encore ſa ſortie, les aſſemblées qu'il

HENRI III. 1580.

avoit tenuës à la Fere pendant qu'il y étoit, les tentatives qu'il avoit faites ſur les villes voiſines, les exactions d'argent qu'il avoit faites ſur les peuples avec de grandes violences.

Matignon aſſiége la Fere.

Après cette eſpéce de manifeſte pour juſtifier la déclaration de guerre qu'il alloit faire, il prend la réſolution d'envoyer en Picardie l'armée qu'il venoit de mettre ſur pied, & il en donne le commandement à Jacque Goyon, ſieur de Matignon qu'il venoit de faire Maréchal de France, & il lui donne pour Lieutenans Anne de Joyeuſe ſieur d'Arques, & Jean Loüis de Nogaret ſieur de la Valette, qui étoient dans la plus grande faveur. L'armée s'étant miſe en campagne, alla mettre le ſiége devant la Fere. Le ſieur d'Arques fut bleſſé à ce ſiége d'un éclat de pierre, qui lui effleura la lévre. La Fere fut inveſtie le ſept de Juillet, & depuis ce jour-là juſqu'au vingt-deuxiéme, fête de la Magdelaine, il n'y eut que de légéres eſcarmouches à l'attaque des fauxbourgs, que la garniſon abandonna enfin, après y avoir mis le feu, & le lendemain elle fit une ſortie par les derriéres de la ville du côté de l'Abbaye du Calvaire : mais à la fin elle fut repouſſée par un eſcadron de cavalerie commandé par Charle d'Hallwin ſieur de Pienne.

Deux jours après elle fit encore une vigoureuſe ſortie, où nous eumes deux Colonels dangereuſement bleſſés, c'étoient Nicolas Conan, & Loüis Hurault ſieur de Villeluiſan. La nuit ſuivante il arriva, on ne ſçait comment, que Florimond d'Hallwin marquis de Maignelai, fils du ſieur de Pienne, fut bleſſé dans ſa tente d'un coup d'arquebuſe, & peu de tems après, Fontaine Sercot lieutenant du duc d'Aumale eut la cuiſſe caſſée d'un boulet de canon. Après quelques jours de relâche, la garniſon fit une ſortie plus vive que toutes les précédentes ; François de Quinquempoix ſieur du Mai comte de Vignory, un des plus braves Officiers de l'armée fut bleſſé à mort d'un coup d'arquebuſe qu'il reçut au front ; & Philbert de Grammont, un des Barons du païs des Baſques, eut un bras emporté d'un coup de canon : ils moururent tous deux peu de jours après fort regretés.

Le duc de Guiſe, qui étoit pour lors à Paris, ayant appris le danger où étoit Vignory, prit la poſte & ſe rendit

auprès de lui, ſoit pour rendre des devoirs d'amitié à un homme qu'il aimoit tendrement, ſoit qu'il appréhendât que ce Gentilhomme qui étoit le confident de tous ſes ſecrets, ne ſe déterminât, en ſe confeſſant au lit de la mort, à faire donner quelques avis au Roi ſur les deſſeins de ce Duc : on crut que c'étoit-là ce qui lui avoit fait prendre la poſte, afin que ſi Vignory ſongeoit à le faire, il pût l'empêcher par ſa préſence.

Enfin le quinze d'Août on commença à battre le baſtion de Luxembourg, & quatre jours après on ſe rendit maître du fort qui couvroit les écluſes de la ville ſans y perdre beaucoup de monde : les aſſiégés commencérent à ſe décourager, & Matignon en fut averti par ſes eſpions ; mais comme il étoit lent, il s'écoula pluſieurs jours, tandis qu'il faiſoit les préparatifs néceſſaires pour donner l'aſſaut. Enfin le douze de Septembre, qui étoit un Lundi, tout étant prêt pour cela, les aſſiégés lui envoyérent un tambour avec une lettre par laquelle ils demandoient un pourparler : après qu'on leur eut donné les ſûretés accoûtumées, Jumelle & Harlai de Monglas ſortirent de la ville, & promirent de la rendre, à condition que la Nobleſſe & les Officiers ſortiroient avec leurs armes & leurs chevaux, & les ſoldats avec l'épée & la bayonette ; qu'ils auroient la liberté d'aller où ils voudroient, & qu'on les eſcorteroit juſqu'à ce qu'ils fuſſent en ſûreté.

Priſe de la Fere.

Le duc d'Aumale blâma fort cette capitulation, il vouloit qu'on traitât cette ville avec plus de rigueur : en un mot il fut ſi piqué, que dès le même jour il quitta l'armée ſans prendre congé de Matignon. La Valette n'approuva pas non plus le pourparler, & comme il commandoit l'artillerie, il ne ceſſa point de faire tirer pendant qu'on régloit la capitulation. Matignon lui en ſçut mauvais gré ; mais il ne lui en témoigna rien. La garniſon ſortit le lendemain, & elle fut eſcortée par les compagnies de cavalerie de Matignon, de Pienne, de Loüis d'Ognyes comte de Chaulne, d'Adrien Tiercelin ſieur de Broſſes, & de Charle de Bourbon Rubenpré : mais elle eut bien de la peine à échaper dans la ſuite à la vengeance des païſans qu'elle avoit irrités par ſes courſes. On mit dans la place Bocquinville &

HENRI III. 1580. d'Espinay avec une forte garnison : on avoit d'abord eu dessein de la démanteler, & les pionniers étoient deja rassemblés pour cela ; mais il vint un contre ordre.

Les armes des Protestans ayant été malheureuses presque par-tout, le duc d'Anjou, qui étoit le principal auteur de cette guerre, voyant que le roi de Navarre qui étoit pressé de toutes parts, le sommoit d'exécuter la parole qu'il avoit donnée à la reine de Navarre sa sœur, interposa sa médiation, & ayant envoyé des personnes de confiance pour négocier avec le Roi son frere, il lui fit entendre que le Royaume étant déchiré par les factions, & les peuples accoûtumés à la licence des armes par une guerre de vingt années, il n'y avoit point d'autre moyen de rétablir la tranquillité publique, & de guérir le mal qui avoit pénétré jusque dans les entrailles de l'Etat, que de l'en faire sortir par une guerre étrangére : Que Dieu qui paroissoit touché des maux de la France, nous présentoit par une bonté singuliére un moyen d'y remédier : Que ce reméde étoit pour ainsi dire entre nos mains : Que la Flandre accablée sous le joug insupportable des Espagnols, nos ennemis irréconciliables, imploroit le secours de la France, dont elle avoit autrefois fait partie : Que le Roi qui jusqu'alors ne s'étoit pas rendu aux priéres de ces peuples de crainte de s'engager à une guerre ouverte contre un Prince aussi puissant que Philippe, ne devoit pas trouver mauvais que le duc d'Anjou son frére entreprît de les défendre : Qu'il prioit instamment le Roi de l'aider dans une entreprise si juste, si nécessaire, si glorieuse au nom François, dont les Espagnols, qu'on ne connoissoit que depuis fort peu de tems, vouloient insolemment ternir l'éclat : Que les affaires étoient venuës à un point qu'il falloit absolument avoir une guerre étrangére, ou l'avoir dans le cœur du Royaume : Que l'on n'avoit qu'à choisir ; qu'à son égard, il étoit prêt de servir le Roi & l'Etat dans l'un ou dans l'autre : Qu'il n'y avoit eu jusqu'alors aucune hostilité entre le roi de Navarre & lui, qu'il espéroit même que si on le mettoit en état de faire la guerre en Flandre, on verroit bientôt la paix rétablie solidement dans le Royaume, parce que tous les Officiers généraux des Protestans iroient servir contre l'Espagne.

Henri ne put tenir contre les inſtances du duc d'Anjou : & quoiqu'il eût toûjours été très-oppoſé à porter la guerre dans le Païs-bas, le déſir extrême qu'il avoit d'avoir la paix dans ſes Etats l'y fit enfin conſentir ; & non-ſeulement il accorda à ſon frére à la priére de la Reine mére de groſſes ſommes d'argent pour cette guerre : mais il lui promit outre cela de diſſimuler ſur les levées des hommes qu'il feroit dans le Royaume, à condition néanmoins qu'on ne le forceroit point à conſentir que le roi de Navarre attaquât du côté de la Guyenne les états d'Eſpagne qui ſont voiſins de cette Province : car il ſçavoit que c'étoit-là ce que le Prince ſouhaitoit avec le plus d'ardeur : Mais le Roi ne vouloit pas que l'on crût que ce qu'il vouloit bien faire pour un frére qu'il aimoit tendrement, il eût été bien diſpoſé à le faire pour le roi de Navarre qui n'étoit ni ſon parent ſi proche, ni de la même Réligion que lui. A ces conditions le Roi permit à ſon frére de traiter avec le roi de Navarre.

Conférence de Fleix.

Le duc d'Anjou charmé de cette réponſe conclut ſon traité avec les députés des Etats dès le mois de Septembre, & auſſitôt il vole en Périgord, & ſe rend au château de Fleix appartenant à Gaſton de Foix marquis de Trans, où ſe devoit tenir la conference. Loüis de Bourbon duc de Monpenſier y vint de la part du Roi, & quelque tems après Pompone de Bellievre ; & ſur la fin d'Octobre le maréchal de Coſſé s'y rendit encore. On y entendit les Proteſtans qui ſe plaignirent qu'on violoit tous les jours les édits qu'on leur avoit accordés, ou par les interprétations qu'on y donnoit, ou par la connivence des Gouverneurs. Après bien des diſputes, on convint de certains articles, ſur leſquels on donna un édit qui confirmoit celui qui avoit été fait trois ans auparavant, & le réglement de la conférence de Nerac ; & on y fit quelques additions, dont la principale étoit, qu'au lieu de la ville & citadelle de la Réole, qu'on leur avoit enlevée depuis peu, on accordoit au roi de Navarre pour places de ſûreté, Figeac en Quercy, & Monſégur en Baſadois. On croit qu'il y eut un article ſecret qui fut donné à la colére de Marguerite de Valois, c'eſt que Biron qu'elle haïſſoit depuis l'inſulte qu'il lui avoit faite, ſeroit dépoüillé du gouvernement de Guyenne, & qu'on mettroit à ſa place un

HENRI III. 1580.

Peste à Paris

homme qui seroit plus agréable au roi & à la reine de Navarre. On a nommé cet édit la conférence de Fleix.

Le Roi ratifia le traité au mois de Décembre étant alors à Blois, où il étoit allé précipitamment avec peu de suite, pour se garentir de la peste qu'il avoit couru risque de gagner pendant qu'il étoit à son château de S. Maur des fossés à une petite lieuë de Paris. Il avoit choisi Blois pour être plus éloigné de la contagion, & respirer un air plus pur : d'ailleurs il étoit plus à portée de sçavoir des nouvelles de la conférence de Fleix qui le tenoit en inquiétude. La contagion s'étoit déclarée à Paris dès le mois de Juin, & elle y fit tant de progrès qu'en six mois elle emporta, à ce que l'on croit, quarante mille personnes, la plus grande partie de la lie du peuple. Ce fleau rendit Paris presque désert, & les maisons des riches que la peur avoit fait enfuir, furent en grand danger d'être pillées par les voleurs qui couroient toutes les nuits en armes & voloient impunément par tout: toute la vigilance du Prévôt des marchands, aidé des Echevins, eut bien de la peine à réprimer ces desordres. C'étoit Augustin de Thou avocat général au Parlement qui l'étoit alors, & il fit très bien le devoir de sa charge : mais ce qui contribua le plus à maintenir l'ordre, ce fut l'autorité de Christophle de Thou premier Président au Parlement : car quoiqu'il pût sortir de Paris à l'occasion des vacances, & qu'il eût coûtume de le faire tous les ans, ce grand homme né pour le bien public, & qui faisoit peu d'état de sa vie au prix de la conservation de cette grande ville, ne voulut point en sortir, & il se promenoit tous les jours en carosse dans les ruës, pour montrer au peuple qu'il méprisoit ce danger, & lui donner l'exemple d'en faire autant. Ses amis le pressoient d'aller à sa campagne, & Nicolas de Thou évêque de Chartres son frére lui écrivoit lettre sur lettre pour l'en conjurer : mais il leur répondit généreusement par ce mot de Martial. *Il n'y a point d'endroit fermé pour la mort dès qu'elle vient, on trouve la Sardaigne* (1) *au milieu même de Tivoli.* Ce ne fut pas la seule calamité qui affligea Paris, un autre accident déplorable y mit le comble. Le dix-neuviéme de Novembre le feu prit par hazard à l'église des

(1) L'air de Sardaigne est très-mauvais, & la peste y est très-souvent.

Cordeliers,

Cordeliers, & consuma en peu de tems ce grand édifice, qui étoit d'une structure admirable & orné de très-belles chapelles; & tout le couvent auroit été réduit en cendres, si l'on n'avoit coupé le chemin aux flammes en jettant en bas tout ce qui étoit entre le couvent & l'église, où le feu ne s'éteignit que lorsque tout le bâtiment fut consumé. On ne sçut point alors comment il y avoit pris: la haine qu'on portoit aux Protestans qui venoient de rallumer la guerre, fit qu'on les accusa d'être les auteurs de cet incendie: mais on a sçû depuis qu'il étoit arrivé par la faute d'un petit frére qui ayant trop bu, alla se coucher dans la chapelle de S. Antoine de Pade qui étoit lambrissée, & sous une tribune de bois où l'on mettoit quantité de cierges allumés. Le jeune moine s'y endormit, & ne s'étant réveillé que lorsque le feu avoit déja gagné la voute, il se sauva dans le couvent sans rien dire: mais à la mort il avoüa sa faute par une espéce de testament.

La peste se répandit en plusieurs villes du voisinage de Paris, & surtout à Laon, qui est situé sur une haute montagne, où l'on tient qu'il mourut au tour de six mille personnes. Au reste, on n'avoit jamais vû un automne plus beau, ni une plus grande abondance de toute sorte de fruits; en sorte qu'on crut que cette contagion venoit plûtôt de l'influence des astres, que de la corruption de l'air. Elle avoit été précédée d'une maladie extraordinaire, qu'on appelloit en Italie la maladie des moutons. Elle se fit sentir d'abord en Orient, d'où elle passa en Italie, & de-là en Espagne, où elle emporta Anne d'Autriche femme de Philippe second, & mit Gregoire XIII. à deux doigts de la mort: elle se répandit ensuite dans le Nord. Elle tourmenta bien du monde en France, parce qu'on ignoroit la maniére de la traiter. On l'appelloit communément *Coqueluche*, mot qui est né en 1510. sous le régne heureux de Loüis XII. La coqueluche étoit venuë à la suite d'une famine & d'une peste, qui avoit ravagé la France deux ans auparavant, comme on le voit dans nos annales. Cette maladie n'étoit pas absolument mortelle, quoiqu'il en soit mort bien du monde: mais elle étoit redoutable par la rapidité de son progrès: car elle se communiquoit de tous côtés avec une vitesse étonnante. Elle attaquoit d'abord le bas de l'épine du dos, par un frisson

HENRI III. 1580.

suivi d'une pesanteur de tête, & d'une foiblesse de tous les membres jointe à un grand mal de poitrine; & si le quatriéme ou cinquiéme jour les malades n'étoient pas guéris, la maladie dégénéroit en fiévre, qui les emportoit presque toûjours. Ceux qui négligérent le mal, s'en trouvérent fort bien; au lieu que ceux qui furent purgés ou saignés périrent presque tous : la raison qu'on en donne, c'est que ces deux remédes rendoient la respiration difficile; car on prétend que la purgation attiroit les humeurs de la tête dans la poitrine, & que la saignée rafraichissant le corps, affoiblissoit le malade, qui avoit besoin de toutes ses forces pour respirer, & pour résister à la violence du mal.

Querelle des ducs de Monpensier & de Nevers.

Cette année ne fut pas seulement malheureuse par la guerre, & par d'autres calamités; il s'éleva encore entre des personnes du premier rang, une contestation si considérable, qu'elle eût été capable de mettre tout le Royaume en combustion, quand il auroit été en pleine paix : en voici l'origine. Cinq ans auparavant, le duc d'Anjou s'étant retiré secrétement de la Cour, le Roi ordonna au duc de Monpensier de le poursuivre, & de l'empêcher de passer la Loire, & Loüis de Gonzague duc de Nevers eut ordre de joindre ses troupes à celles de Monpensier. L'affaire s'accommoda alors; mais Monpensier s'étant trouvé au mois de Mars dernier à Angers avec le duc d'Anjou, on vint à parler de cette affaire. Dans la conversation le Prince dit qu'il étoit fort redevable à ces deux Seigneurs, de ce qu'ils avoient mieux aimé le reconcilier avec le Roi son frére, que d'exécuter l'ordre qu'ils avoient de le poursuivre. Monpensier piqué que ce Prince le mît au niveau de Nevers dans sa reconnoissance, lui dit que s'il avoit voulu croire le Duc ils auroient porté les choses à la derniére extrémité, que Nevers l'avoit exhorté à hâter la marche de ses troupes pour lui couper le passage de la Loire, & qu'il lui avoit promis de venir le joindre avec les siennes. Voilà ce qui se passa entre le duc d'Anjou & Monpensier. Ceux qui en firent le rapport au duc de Nevers ajoûtérent pour aigrir les choses qu'on avoit parlé, comme si ce Seigneur eût haï personnellement le duc d'Anjou, & eût conjuré contre sa vie. Sur ce rapport, Nevers qui n'étoit pas homme à souffrir une

injure, écrit ſur le champ au duc d'Anjou, pour ſe plaindre de celle qu'on lui avoit faite ſans pourtant nommer perſonne. Monpenſier informé à ſon tour des plaintes du duc de Nevers, & ſe rappellant les paroles qu'il avoit dites au duc d'Anjou, il lui écrivit une lettre, où il raconta la choſe comme nous venons de la dire, & il rendit ſa lettre publique. Nevers ne voulant pas qu'il reſtât dans l'eſprit du duc d'Anjou la moindre étincelle de ſoupçon, qu'il eût pu conjurer contre ſa vie, lui envoya Jacque de Launai Lieutenant de ſa compagnie de cavalerie, qui après avoir aſſûré le jeune Prince de la fidélité du duc de Nevers, & de ſon attachement ſincére pour ſa perſonne, ajoûta qu'il l'avoit envoyé pour lui demander la permiſſion de déclarer que celui qui avoit oſé aſſûrer que Nevers avoit conjuré contre le duc d'Anjou en avoit menti, & étoit un calomniateur, quelqu'il fût. Un démenti eſt regardé par-tout comme une injure; mais en France c'eſt l'affront le plus inſigne qu'on puiſſe faire; les perſonnes, mêmes les moins ſenſibles, s'en offenſent; à plus forte raiſon les grands Seigneurs, & les Princes du ſang Royal; & en particulier Monpenſier, qui ne le cédoit à aucun homme du monde pour la grandeur d'ame, & pour la nobleſſe des ſentimens. Ainſi ce grand Prince croyant que ce démenti le regardoit entra dans une colére furieuſe: mais ſon rang, ſon âge, ſes bleſſures, & celles même de l'offenſeur ne lui permettant pas de l'appeller en duel, comme cela ſe fait ordinairement, leurs parens, leurs alliés, leurs amis, leurs vaſſaux tant dedans que dehors le Royaume informés de leur querelle leur offrirent à l'envi leurs ſervices. Comme le duc de Monpenſier avoit épouſé Catherine de Lorraine, fille de François duc de Guiſe, toute la maiſon de Guiſe vint s'offrir à lui, ſans en excepter le duc de Guiſe * lui-même, quoiqu'il eût épouſé la ſœur du duc de Nevers. Les Princes du ſang, & quantité de grands Seigneurs firent la même choſe. Le prince d'Orange qui avoit épouſé ſa fille, lui envoya faire les mêmes offres, & à cette occaſion il ſe réconcilia avec ce Prince ſon beau-pére: ce qu'il avoit tenté inutilement juſqu'alors.

* Henri.

De l'autre côté Guillaume duc de Mantouë prit feu pour le duc de Nevers ſon frére, avec qui cependant il n'étoit

HENRI III. 1580.

pas trop bien d'ailleurs ; & Guillaume duc de Juliers, chef de la maison de Cleve, dont étoit la ducheſſe de Nevers, lui fit offrir ſes ſervices par une députation ſolemnelle. Pendant ce tems-là le duc de Nevers publia un écrit, où il rapporta la choſe comme elle s'étoit paſſée entre le duc de Monpenſier & lui ; & il déclara que le démenti qu'il avoit donné regardoit celui, qui avoit oſé aſſûrer au duc d'Anjou qu'il avoit conjuré contre ſa vie : Qu'à l'égard de ce que Mr. de Monpenſier avoit dit dans ſa lettre à Mr. le duc d'Anjou, il ne prétendoit ni le réfuter ni le contredire, parce qu'il étoit conforme aux ordres du Roi : Qu'ainſi Mr. de Monpenſier n'avoit pas dû penſer que ce fût de cela qu'il ſe plaignît, comme lui-même n'avoit jamais prétendu, que le démenti qu'il donnoit, tombât ſur ce qui étoit contenu dans cette lettre. Cette explication étant honorable au duc de Nevers, ſans être injurieuſe au duc de Monpenſier, & mettant à couvert l'honneur de tous les deux, leur différend fut accommodé par l'entremiſe du Roi & de la Reine, qui jugérent qu'il ſeroit d'un dangereux exemple de ſouffrir que l'Etat fût déchiré par des factions pour des querelles particuliéres, & que les ordres du Roi puſſent être préjudiciables à ceux qui ſeroient chargés de les exécuter. Ainſi finit au milieu des diſcordes civiles ce grand différend, qui avoit allarmé tout le Royaume.

Bulle *in cœnâ Domini* publiée en France par quelques Evêques.

Il arriva preſque dans le même tems une choſe que je ne puis paſſer ſous ſilence, ſans manquer à ce qu'exige de moi la dignité du Royaume. Quelques Evêques publiérent comme en cachette une bulle du Pape. Ce fut à ce qu'on croit à l'inſtigation des factieux, qui voulurent ſonder la patience du Roi & des Magiſtrats, bien réſolus d'aller plus loin s'ils y trouvoient jour, lorſque le Parlement ſeroit en vacance. Il y avoit déja quelques années, que le Pape s'étoit attribué ſur les Princes chrétiens une puiſſance que la France n'a jamais connuë ; & il prétendoit être en droit d'excommunier les Magiſtrats qui défendent la juriſdiction temporelle contre les entrepriſes du Clergé. Il ſe fait pour cela tous les ans le Jeudi-ſaint une cérémonie publique à Rome, où les Papes font lire des conſtitutions qu'ils ont ſoin de répandre enſuite par toute la Chrétienté, pour faire

une vaine ostentation de leur puissance. C'étoit une de ces sortes de Bulles qu'on avoit fait entrer dans le Royaume. Le Procureur Général en ayant porté ses plaintes à la chambre des vacations établie pour continuer de rendre la justice, surtout en matiére criminelle, le Parlement, le Président Brisson à la tête, s'opposa à la publication de cette Bulle, & suivant la fermeté & la liberté de ses ancêtres, il rendit un arrêt qui enjoignoit à tous les Gouverneurs de s'informer quels étoient les Archevêques, les Evêques, ou les grands Vicaires qui avoient reçû ou cette Bulle, ou une copie, sous le titre de *litteræ processûs*, & quel étoit celui qui la leur avoit envoyée pour la publier; d'en empêcher la publication si elle n'étoit pas encore faite, d'en retirer les exemplaires, & de les envoyer à la Chambre; & en cas qu'elle fût publiée, d'ajourner les Archevêques, les Evêques, ou leurs grands Vicaires, à comparoître devant la Chambre, & à répondre au réquisitoire du Procureur Général, & cependant de saisir leur temporel, & de le mettre sous la main du Roi; de faire défense d'empêcher l'exécution de cet Arrêt, sous peine d'être puni comme ennemi de l'Etat, & criminel de léze-Majesté; avec ordre d'imprimer cet Arrêt, & d'ajoûter foi aux copies collationnées par des Notaires, comme à l'original même. L'Arrêt est du quatriéme Octobre 1580.

Arrêt du Parlement contre cette Bulle.

La guerre qu'Etienne Battori roi de Pologne avoit commencée l'année précédente contre les Moscovites continuant cette année, ce Prince s'en alla de Warsovie à Grodno, où il mit tous ses soins à amasser de l'argent, & à faire des levées: il fournit pour cela ce qu'il avoit d'argent dans ses coffres, & il en emprunta des particuliers, qu'il promit de rembourser dans un certain tems. A l'égard des levées, il laissa ce soin à Zamoski * chancelier du Royaume: quoiqu'il fût homme de robe, il n'avoit pas oublié que son pére avoit commandé l'armée de la Couronne, & que ses ancêtres s'étoient acquis beaucoup de gloire dans la profession des armes: pour ne pas dégénérer, il avoit toûjours entretenu quelques troupes à ses dépens. Christophle prince de Transilvanie, & frére du roi de Pologne, lui fit aussi quelques levées en Hongrie: mais on manquoit de gens de pied,

Guerre de Pologne & de Moscovie.

* Jean Sari

HENRI III. 1580.

parce que la Noblesse accoûtumée à servir à cheval faisoit peu de cas de ce service, qui est plus pénible & moins honorable en apparence : ainsi tout ce qu'ils avoient d'infanterie étoit tiré de la lie du peuple, & composé de gens énervés par l'oisiveté des villes, & peu propres au métier des armes. De soudoyer des étrangers, c'étoit s'engager à des frais immenses. Enfin on trouva dans les diétes un moyen d'avoir de l'infanterie : on prit le vingtiéme homme de tous ceux qui étoient employés à faire valoir les domaines du Roi, & on les exempta pour toûjours, eux, & leurs descendans, de toutes les charges & de toutes les corvées de la campagne, & l'on envoya des Officiers pour enrôler les plus robustes & les plus propres à supporter les fatigues de la guerre : on fit racommoder à Vilna les canons qui pouvoient encore servir, & on en fit fondre de nouveaux. Le dessein du Roi étoit d'assiéger la grande Luki (1) : mais pour le cacher à l'ennemi, il donna rendez-vous à ses troupes à Czaſſniki, ville située sur le Ula à la tête de deux grands chemins, dont l'un va à Luki, & l'autre à Smolenko, & également éloignée de ces deux villes. Cet endroit étoit d'autant plus propre à embarrasser l'ennemi, qu'il s'y trouve deux riviéres, l'une nommée Uswiata, & l'autre Caspla.

Celui que les Polonois avoient dépêché à Moscou pour y porter la nouvelle de la prise de Polocsko y avoit été reçû avec des honneurs qu'on n'avoit jamais fait à personne, jusqu'à être admis à la table du grand Duc. Avant qu'on renvoyât ce courier, ce Prince qui souhaitoit la paix, mais qui ne la vouloit pas demander, ni qu'on s'apperçût même qu'il la désiroit, chargea Jean gouverneur de Novogrod, Mikta gouverneur de Micislaw, & Romanivicz Sacharin, d'écrire à Nicolas Radzivil palatin de Vilna, & à Eustoche Woloninski, & de leur marquer qu'ils s'étoient jettés aux pieds de leur Souverain pour le supplier d'épargner le sang Chrétien; qu'ils devroient de même engager le roi de Pologne à retirer ses troupes des frontiéres de Livonie & de Lithuanie, & à ne point ravager les terres de leurs voisins : Que les Moscovites en feroient autant de leur côté ; & qu'on

(1) Les Moscovites l'appellent *Wielkiluki*, ville frontiére de Moscovie à l'Orient de la Livonie.

pourroit pendant ce tems-là envoyer des Ambassadeurs de part & d'autre pour négocier une bonne paix : Qu'à l'égard de la détention de Zopatinski que le roi de Pologne avoit envoyé pour déclarer la guerre aux Moscovites, ils donnoient parole qu'il seroit bientôt en liberté, & que le grand Duc le renverroit au roi de Pologne avec un projet pour la paix. Les deux sénateurs de Lithuanie répondirent qu'ils avoient fort sollicité le Roi pour la paix, qu'il y étoit très-disposé, & que personne ne souhaitoit plus ardemment que lui de voir tous les princes Chrétiens bien unis : mais qu'il se croyoit obligé de continuer une guerre qu'on l'avoit forcé de commencer par les entreprises injustes qu'on avoit faites contre lui, qu'il attendroit au moins qu'on lui fît des propositions raisonnables : Qu'il n'étoit pas d'avis d'envoyer des Ambassadeurs au duc de Moscovie, dans la crainte qu'on ne leur fît les mêmes insultes & les mêmes avanies, qu'on leur avoit deja faites : Que si le duc de Moscovie en envoyoit au Roi, S. M. ecouteroit leurs propositions & les renverroit avec une réponse convenable. Le grand Duc écrivit depuis lui-même au roi de Pologne, & ce Prince lui fit la même réponse que les sénateurs de Lithuanie avoient faite à ses Officiers. Enfin le grand Duc envoya une seconde fois Jean Nasciokin, un des seigneurs de sa Cour, qui ayant fait les mêmes demandes que la premiére fois, fut renvoyé avec les mêmes réponses : mais sur ce qu'il dit qu'il avoit d'autres ordres qu'il ne pouvoit expliquer qu'en particulier, le Roi l'écouta. Voici ce qu'il dit : Que le Prince son maître touché de la ruine de tant de Chrétiens vouloit bien contre la coûtume de ses ancêtres oublier un moment sa dignité, & se relâcher en quelque chose, & que par l'amour qu'il avoit pour la concorde, il consentoit à envoyer des Ambassadeurs au roi de Pologne pour conclure la paix ; qu'il demandoit en attendant qu'il y eût une tréve entre eux, que le Roi n'avançât pas plus loin avec son armée, & qu'il attendît ses Ambassadeurs à Vilna : Que les rois de Pologne avoient toûjours eu cette considération pour la nation Moscovite, de ne donner audience à ses Ambassadeurs que dans la capitale du royaume de Pologne, ou dans celle du duché de Lithuanie.

HENRI III. 1580.

Le Roi qui sentit bien que le Moscovite ne cherchoit qu'à gagner du tems, sous prétexte d'une conférence, ne laissa pas de répondre que si le grand Duc lui envoyoit des Ambassadeurs, il écouteroit les propositions qu'ils auroient à lui faire : mais que pour les attendre en certain lieu ; c'étoit une demande qu'aucun Prince n'avoit jamais faite : Que le droit des Ambassadeurs étoit le même partout, & qu'il n'étoit point attaché à aucun lieu particulier : Qu'ils pourroient venir le trouver en quelque endroit qu'il fût, & jusque dans son camp parmi le bruit des armes : Que c'étoit-là, à proprement parler, où les Ambassadeurs étoient le plus nécessaires. C'est avec cette réponse qu'il congédia Nasciokin. Sur ces entrefaites on découvrit une intelligence que Gregoire Osciki, Polonois d'une naissance distinguée, avoit avec le grand duc de Moscovie : car Nascioki lui avoit apporté des lettres de ce Prince. Un des domestiques d'Osciki nommé Merevie, découvrit la chose à Martin Ribin, qui en donna avis au Magistrat, & le Magistrat au Roi. Osciki fut arrêté avec un nommé Barthelemi, qui étoit du secret : on saisit chez lui un coffre, où l'on trouva des cachets d'un grand nombre de Sénateurs très-bien imités, avec de la matiére & des instrumens pour faire de la monnoye. D'abord le coupable se défendit sur l'incompétence du Tribunal, & sur les priviléges qu'ont les Nobles, qu'on ne puisse les obliger de répondre, ni même informer contre eux, s'ils n'ont été assignés dans les formes prescrites par la loi : mais il fut jugé indigne de cette grace ; & sur l'ordre qu'on lui donna de répondre, il pria qu'on fît lire un mémoire qu'il avoit composé. Il y avoüoit le crime, & qu'il avoit même fait espérer au Moscovite qu'il tueroit le roi de Pologne, s'il en trouvoit l'occasion : mais il ajoûtoit qu'étant très-pauvre & abîmé de dettes, il n'avoit eu dans toute cette intrigue d'autre intention, que de tirer de l'argent du Moscovite pour subvenir à ses besoins, & il en demandoit humblement pardon. Il fut enfin condamné à mort, & exécuté avec un Juif qu'il avoit accusé de travailler avec lui à la fausse monnoie.

Conjuration d'Osciki contre le roi de de Pologne.

Cependant l'infanterie Hongroise étoit arrivée à Vilna. Le Roi l'envoya par terre à Postawy, & l'y ayant fait embarquer

embarquer avec ſon canon, il la fit deſcendre par la riviére à Dziſna, d'où il la fit remonter par la Dwine juſqu'à Witepsk avec le canon qu'il avoit laiſſé à Poloczko, lorſqu'il partit de cette ville pour revenir en Pologne. Pendant que le Roi étoit à Vilna, Paul Vehanski qu'il avoit envoyé l'année précédente à Rome, en revint, & lui préſenta une épée benie par le Pape. De Vilna le Roi alla à Sezidat maiſon de campagne à deux lieuës en deçà de Czaſſniki, & il y arriva le huit de Juillet. Il y tint conſeil de guerre avec ſes Généraux, dont les avis ſe trouvérent partagés. Les uns vouloient qu'on allât à Pleskow, d'autres à Smolensko, & d'autres à Luki. Le premier avis fut rejetté par les mêmes raiſons qu'on avoit employées l'année derniére, quand on prit le parti d'aller à Poloczko. Ceux qui vouloient qu'on marchât à Smolensko enviſageoient la réputation du lieu, la grandeur des choſes qui s'y étoient paſſées; enfin la coûtume aſſez ordinaire de la guerre de vouloir reprendre les places qu'on a perduës: & il y avoit encore une autre raiſon, c'eſt qu'en prenant cette fortereſſe, on étoit maître de la Sibérie (1), qui eſt un païs d'une vaſte étenduë. Ceux qui vouloient qu'on attaquât Luki diſoient qu'en allant à Smolensko, on s'éloignoit de la Dwine & de la Livonie, dont la délivrance étoit l'objet de cette guerre: d'ailleurs que la Sibérie n'étoit nullement comparable à la Livonie, ni par le nombre de ſes villes, ni par l'avantage du commerce maritime; qu'au contraire Luki étant placé pour ainſi dire, dans le cœur de la Moſcovie, étoit un poſte très-avantageux pour inquiéter cette nation & pour l'arrêter tout court, en cas qu'elle entreprît d'attaquer, ou la Livonie par Pleskow, ou la Lithuanie par Smolensko, parce qu'elle ouvroit également le chemin de ces deux places. Le Roi qui penchoit déja de ce côté-là n'eut pas de peine à ſe déterminer pour ce parti. Il fit auſſitôt la revûë de ſon armée en commençant par la cavalerie Polonoiſe, qui avoit ſervi à Danzik & à Poloczko et qui ſortoit de ſes quartiers d'hyver; il ôta les chevaux à quelques-uns, mais en petit nombre; il paſſa enſuite en revûë ſa nouvelle infanterie & ſa nouvelle cavalerie, dans laquelle il y avoit des cavaliers de l'ordre des

HENRI III. 1580.

Siége de Luki.

(1) Grande province de la Tartarie Moſcovite, ſur le fleuve Oby.

HENRI III. 1580.

Sénateurs, d'autres qui après avoir quitté le ſervice, s'y rengageoient de nouveau, d'autres qui avoient été Lieutenans dans les armées, & qui avoient eu des emplois conſidérables, quelques-uns qui avoient eu des places de Magiſtrats ou de Gouverneurs, & d'autres enfin qui avoient eu des dignités & des charges honorables à la Cour. Il y avoit deux ſortes de cavaliers; des Huſſars & des Coſaques: les premiers péſamment armés; les autres à la légére: le Roi au lieu d'un carquois leur fit mettre ſur leurs épaules des arquebuſes longues de deux coudées, & d'autres un peu plus courtes à leur ceinture (1). Il leur laiſſa avec cela leurs anciennes armes, qui ſont le ſabre qu'ils portent au côté gauche & l'épieu. La plus grande partie de l'infanterie venoit des Provinces voiſines de la Hongrie ou de Varadin, & d'autres endroits encore plus éloignés. La veille du départ du roi de Czaſſniki, il arriva précipitamment un courier de Moſcou avec des lettres qui contenoient en ſubſtance, que puiſque le roi de Pologne ne vouloit point envoyer d'Ambaſſadeurs, le grand Duc vouloit bien en faveur de la paix ſe relâcher de ſon droit, & de la maxime de ſes ancêtres, & en envoyer le premier, qui ſeroient des perſonnes diſtinguées, & qui ſe rendroient dans le quinziéme d'Août, ou tout au plûtard deux jours après, à la cour de Pologne; & qu'il prioit le Roi de les attendre à Vilna. Le Roi répondit qu'il ne le pouvoit plus, parce que ſon armée étoit trop avancée, & il continua de marcher du côté de Lepel & d'Ula, qui ſont deux châteaux, où il tint un dernier conſeil de guerre.

Il y avoit ſur la route de Luki deux fortereſſes, l'une nommée Weliſch ſur la Dwine, l'autre nommée Uſwiata, ſur une riviére qui s'appelle de même. Le Roi qui marchoit à Luki crut qu'il étoit important de ne pas laiſſer derriére lui ces deux places, & comme Weliſch étoit la plus forte, il détacha Zamoski avec un corps de troupes pour en aller faire le ſiége, & il lui donna un régiment Allemand d'arquebuſiers à cheval, commandé par George de Farenſbeck colonel Danois, qui par zéle pour la Livonie ſa patrie, étoit venu depuis peu offrir ſes ſervices au roi de Pologne.

(1) C'étoient des piſtolets.

On avoit déja amené à l'armée par les ſoins de Zamoski quantité de canons, de poudre, de fourrage, & de vivres. Toutes ces proviſions qu'on avoit tirées de la province de Kniſinski, & qu'on avoit fait deſcendre à Kowno par le Memel, & remonter enſuite à Mikaliski par la Vilia, avoient été conduites par terre de Mikaliski à Poſtawy, & de-là à Dziſna, où elles furent miſes ſur la Dwine pour être conduites à Witepsk, où elles arrivérent le vingt-ſept de Juillet. Zamoski y étant arrivé & y ayant raſſemblé toutes ſes troupes en deux jours entra auſſitôt ſur le païs ennemi. Voici l'ordre de ſa marche. Ofialin menoit l'avant-garde, Wrovecz l'arriére-garde, & Zamoski en perſonne conduiſoit le corps de bataille qui étoit composé du reſte des troupes. Il avoit pour Lieutenant Staniſlas Zolkiewski, qui avoit ſervi en Podolie ſous Nicolas Zeniawski palatin de Ruſſie, & qui avoit commandé ſous lui l'armée contre les Tartares. Il y avoit une quantité prodigieuſe de bagages, & il étoit difficile que l'armée en eût moins dans un païs auſſi ruiné que celui-là : mais afin qu'il n'embarraſſât point la marche, Zamoski le ſépara en trois parties, comme il avoit fait ſon armée. Chaque corps avoit ſon bagage qui marchoit dans le même ordre que les troupes, & ſuivoit celles à qui il appartenoit ; & chaque file de chariots & de valets avoit à la tête & à la queuë une eſcorte ſuffiſante d'infanterie : & comme les grains étoient murs, il eut ſoin que ſes ſoldats n'en coupaſſent qu'une partie & qu'ils laiſſaſſent le reſte pour l'armée qui venoit après eux.

Dès qu'il fut à Suraſs, qui eſt la derniére ville de Pologne, il jetta en diligence un pont ſur le Kaſpla, & fit paſſer ſon armée : l'artillerie qu'il avoit fait embarquer ſur la Dwine arriva le lendemain.

Weliſch étoit anciennement une grande ville, comme il paroît encore aujourd'hui par le circuit de ſes foſſés ; elle appartenoit au Duché de Lithuanie : mais pendant que les rois de Pologne étoient occupés d'un autre côté, les Moſcovites s'en étoient emparés, & l'avoient fortifiée pour l'oppoſer à Witepsk. Puis ſelon leur coûtume, ils avoient laiſſé inculte & déſerte une certaine étenduë de terre entre cette ville & leurs ennemis ; car ils ne ſe croyent jamais plus en

HENRI III. 1580.

ſûreté que lorſqu'ils ſont entourés de vaſtes ſolitudes,& qu'ils peuvent oppoſer aux courſes des ennemis de grandes forêts qui viennent naturellement dans les terres abandonnées, & qui leur tiennent lieu de rempart.

Etienne Sbaraſi palatin du Witepsk avoit fortifié Suraſs ſous le régne de Sigiſmond Auguſte, dans la crainte que les Moſcovites n'élevaſſent des forts aux endroits où les riviéres d'Uſwiata, & de Kaſpla ſe jettent dans la Dwine, & ne fiſſent ainſi une communication entre le territoire de Luki, & celui de Smolensko. Il n'y a que deux chemins de Suraſs à Weliſch; le premier qui eſt de l'autre côté de la Dwine eſt le plus commode pour la marche d'une armée, mais le plus dangéreux, & le plus expoſé aux attaques des ennemis; le ſecond qui eſt en deçà de cette riviére eſt ſi difficile, que depuis Vitolde grand duc de Lithuanie, il ne s'eſt trouvé pendant cent ſoixante ans perſonne qui ait oſé y faire paſſer une armée. Cependant Zamoski ayant réſolu de prendre cette route entra lui-même dans les forêts, & ayant reconnu les environs, il y jetta quelque infanterie pour faire ouvrir des paſſages en coupant les arbres, qui depuis pluſieurs ſiécles étoient venus en abondance & fort hauts dans ce territoire gras & fertile.

Siége & priſe de Weliſck.

On fit en un ſeul jour une route de vingt mille pas de long dans des marais & dans des précipices, en comblant quelques endroits avec des faſcines & des clayes, & en faiſant des ponts en d'autres; & dès le lendemain il fit paſſer ſon armée juſqu'à Sverskova, qu'on appelle encore aujourd'hui le pont de Vitolde; & ayant fait un pont en diligence ſur un grand marais qui ſe trouva ſur ſon paſſage, il alla camper ſans bruit à dix mille de Weliſch, ſans laiſſer ſortir un ſeul homme du camp, pas même pour le fourrage. Dès le lendemain il tint conſeil ſur la maniére d'attaquer cette place. La garniſon avoit fait de grands abatis d'arbres qu'elle avoit entrelaſſés les uns dans les autres dans un grand eſpace de terrain; en ſorte qu'en plein midi l'abord de cette place avoit quelque choſe de cette horreur qu'inſpirent les ténébres de la nuit: mais l'ardeur des troupes vainquit cet obſtacle.

Le même jour Miskita & Birulla fameux capitaines des

Kosaques, étant revenus au camp après une grande course qu'ils avoient faite sur le territoire de Smolensko eurent ordre de prendre un long circuit pour passer la Dwine, & de se poster sur le chemin qui mene à Luki. Ils prirent dans leur marche un gentilhomme Moscovite nommé Kudraw, & l'ayant fait conduire au camp on sçut par lui ce qu'il y avoit de troupes dans Welisch, & comme on n'y sçavoit pas encore l'arrivée de Zamoski, ce Général à l'instant passe la forêt dans l'espérance de trouver les portes mal gardées, d'entrer tout d'un coup dans la ville, & de surprendre la garnison, avant qu'elle pût se mettre en défense.

Mais à peine parut-il hors de la forêt, qu'au signal qui fut donné par un coup de canon, tous les habitans du voisinage entrérent dans le retranchement, & brûlérent toutes les maisons d'alentour. Welisch est une ville d'un grand circuit fortifiée de neuf tours : du côté du Levant & du Midi, ses murs sont baignés par la Dwine : du côté du Nord elle est entourée d'un ruisseau, qui tombe dans un lac audessous du château : & elle est environnée de tous côtés d'un fossé très-profond, mais surtout au couchant. On fortifia le camp du côté du Nord : les Hongrois eurent ordre de faire des lignes du côté d'en haut de la Dwine : les Polonois campérent audessous d'eux, & comme au milieu de toute l'armée. Vrovecz avec le corps qu'il commandoit fut envoyé de l'autre côté de la Dwine, & les Kosaques eurent leur quartier du côté de Luki. L'ouvrage ayant été achevé en peu de jours, on fit une batterie qui tira avec tant de bonheur, qu'il n'y eut presque pas un boulet qui ne démontât quelque piéce des ennemis. Bornemissa qui commandoit au quartier des Hongrois fit tirer des boulets rouges qui mirent le feu dans la ville : mais il fut éteint sur le champ. Il brûla cependant par ce moyen un reste de pont coupé qui tenoit à la porte du château. La garnison en fut si effrayée, que voyant que les Polonois avoient traversé des forêts qu'elle croyoit impénétrables, & qu'il n'y avoit rien qui pût résister à leurs feux d'artifice, elle se rendit. On trouva dans la place des fourrages, des vivres, & de la poudre en grande quantité. Le Roi qui étoit resté à Surass, où il faisoit faire un nouveau pont de bateaux sur la

HENRI III. 1580.

Dwine, ayant sçû que Welisch étoit prise y courut en diligence, & ravi de voir que la place n'étoit point endommagée, il retourne sur le champ à Surass. Il y reçut une lettre du Moscovite qui avoit beaucoup rabattu de sa fiérté, & qui l'assûroit que dans trois jours ses Ambassadeurs arriveroient auprès de sa personne: mais malgré ces promesses le roi de Pologne marcha en avant, & ayant jetté trois ponts sur la Dwine, il la fit passer à toute son armée. Avant que d'arriver à Luki, il falloit qu'il passât une forêt très-épaisse, qui avoit plus de quarante lieuës de long, & où ses soldats ne pouvoient passer qu'un à un, & même avec peine; & il s'y trouvoit outre cela des marais & des goufres bourbeux, d'où l'on prévoyoit que les chevaux & les bêtes de somme auroient bien de la peine à se tirer: voici l'ordre de sa marche. Le palatin de Vilna duc d'Olika accompagné de Christophle son fils menoit l'avant-garde, qui étoit composée des garnisons de la frontiére; il étoit suivi de Jean Sborowski qui commandoit les gardes du Roi: après lui marchoient les Hongrois tant cavalerie qu'infanterie. Ensuite le Roi marchoit avec le gros de l'armée suivi de Jean Sbarasi palatin de Breslaw avec la cavalerie Polonoise, & Nicolas de Senjavie Général des troupes Russiennes fermoit la marche: l'artillerie & les bagages venoient ensuite par la riviére d'Uswiata qu'ils remontoient. Le Roi avoit détaché les Hongrois & les Lithuaniens avec des outils pour ouvrir les passages. Ils arrivérent le 15. d'Août devant Uswiata, & ce jour là même le Roi forma un camp à dix milles en deçà. La ville d'Uswiata est située sur une petite hauteur entre deux lacs & une riviére qui a le même nom que la ville. Les deux lacs qui l'environnent, l'un au Levant, l'autre au Couchant, s'appellent aussi Uswiata, & elle a au Midi la riviére qui traversant les deux lacs va se jetter dans la Dwine à Surass. George Skolinski eut ordre d'ouvrir la tranchée, & de la pousser vers le château Les Lithuaniens, & après eux les Hongrois qu'il y employa, firent un travail étonnant; car en une nuit ils poussérent la tranchée jusqu'à la porte du château; ce qui effraya tellement les assiégés, qu'ils se rendirent avant qu'on eût tiré un coup de canon. Le chemin fut dans la suite plus aisé, l'armée

marchant sur un terrain sec & sablonneux : mais les vivres manquoient, parce que les bagages où étoient les provisions, étoient demeurés derriére. Voloninski qui avoit été envoyé à la découverte par le prince de Radzewil, rencontra à quelques milles de Luki une garde avancée de Moscovites ; il l'attaqua, la mit en déroute, & fit quelques prisonniers. Cependant Zamoski se mit en marche pour rejoindre l'armée : mais comme le Roi avoit emmené son pont, il fit passer la riviére à son armée sur des radeaux, comme il avoit fait à Sokol, & marcha ensuite par le grand chemin qui va de Smolensko à Luki, pour couvrir le flanc droit de l'armée du Roi. Il y avoit auprès de Luki & des prairies d'Orane un corps de cavalerie des Tartares Nagaiski sous les ordres d'Ulanecie, qui étoit du sang des princes Tartares, mais qui étoit né & établi en Moscovie. A l'arrivée de Zamoski, ils se retirérent vers Toropecz, pour observer l'armée Polonoise : mais ce Général, à qui le Roi avoit donné ordre de hâter sa marche, ayant tout d'un coup tourné sur la gauche, les Tartares qu'il avoit auparavant en tête étant par-là rejettés vers la queuë du côté du fleuve Polona, marchérent en diligence pour tâcher d'entamer son arriére garde : ce qui n'étoit pas aisé ; car la maxime de Zamoski étoit d'y mettre l'élite de sa cavalerie. D'ailleurs les Cosaques dont la coûtume est de marcher après toute l'armée, & de s'embusquer d'espace en espace, couvroient la marche de ses troupes : en effet les Tartares tombérent à la fin dans leurs embuscades, & Ulanecie leur Général s'étant exposé avec un peu trop d'ardeur fut fait prisonnier.

HENRI III. 1580.

Zamoski ayant fait faire alte à son armée dans les prairies d'Orane, se rendit auprès du Roi le vingt-sept d'Août. Ce Prince qui avoit déja fait prendre les devants aux Lithuaniens du côté de Luki, & qui avoit résolu d'aller droit à la citadelle, ordonna à Zamoski de s'avancer de ce côté-là, pour reconnoître la nature & la situation de la place. Wielkiluki signifie *grande prairie*. C'est ainsi qu'on appelle dans le païs la ville de Luki, & elle a été ainsi nommée à cause de sa grandeur, de la multitude de ses habitans, & de la beauté des environs qui sont très-bien cultivés : la citadelle est bâtie sur un côteau en pente douce ; ce côteau est presque

HENRI III. 1580.

entiérement environné d'un lac qui eſt au milieu d'une vallée très-profonde : du côté du Midi & du Levant, qui eſt le ſeul endroit que le lac n'enferme pas, le bas de la citadelle eſt baigné par le Louvat, qui vient d'un lac qui eſt au-deſſus d'Ozierzyſcie, & qui après avoir raſé un petit coin de la citadelle coule vers le Nord, entre dans la ville, & la diviſe en deux, & de là traverſe le lac. Il mene ſous Novogrod, & y ayant perdu ſon nom, & pris celui de Wolkow, il va ſous ce nom ſe décharger dans le golfe de Finlande. C'eſt par là qu'il enrichit cette grande ville qui occupe un terrain très-ſpacieux tout au tour de la citadelle, des deux côtés de ce fleuve : elle eſt entourée de foſſés très-profonds, & de murailles flanquées de tours de bois. Entre le lac & la riviére il n'y a qu'un chemin très-étroit, qui ſuit pendant un aſſez grand eſpace le tour de la citadelle & le cours du fleuve qui paſſe au pied. Le rempart qu'on avoit fait à la citadelle étoit ſi élevé, que non-ſeulement il déroboit à la vûë les maiſons des particuliers, mais le faîte même des Egliſes, dont il y a grand nombre dans la ville. Outre ces ouvrages, les Allemans y avoient fait quantité de tours de bois qu'ils avoient revêtuës de gazon pour les garantir du feu. Zamoski ayant reconnu la ſituation de la place du côté de Toropecz & de la Moſcovie ultérieure, courut riſque d'être pris par la garniſon en revenant au quartier du Roi, pour lui rendre compte de ce qu'il avoit remarqué ; & Jean Bornemiſſa un des premiers Officiers des troupes Hongroiſes eut beaucoup de peine à ſe tirer de leurs mains.

Le Roi bien inſtruit de la nature du lieu fit marcher ſon armée, enſeignes déployées, vers l'endroit où le fleuve baigne la citadelle du côté du Midi, pendant que Zamoski faiſoit marcher de l'autre côté ſes troupes à qui il faiſoit occuper un vaſte terrain, afin que le ſpectacle terrible de cette armée diviſée en tant de grands corps portât la terreur dans le cœur des aſſiégés. Le duc de Moſcovie incertain ſi les Polonois en vouloient à Smolensko ou à Luki, avoit ordonné au général Kilcow de faire aſſembler ſon armée à Toropecz, & il avoit envoyé pour commander en chef dans Luki, Knez Theodore Obalinski Likow, & ſous lui Michel Kaſſen,

Kaſſen,& Okſackow : mais comme il ne ſe fioit pas tout à fait à eux, il envoya Jean Wicickhowe ſon premier Chambellan pour obſerver ceux qui commandoient dans Luki ; & Demetrius Ceremiſſa pour examiner la conduite du général Kirkow.

Avant que les Polonois euſſent achevé leurs retranchemens, les Ambaſſadeurs du grand Duc arrivérent au camp. Ils étoient venus d'abord à Suraſs, & c'étoit-là qu'ils comptoient avoir audience du roi de Pologne, ayant déclaré que ſi ce Prince étoit une fois entré ſur les terres de leur maître, ils ne pourroient plus lui expliquer les ordres qu'ils avoient : mais les Polonois leur ayant dit qu'ils étoient les maîtres, & que s'ils vouloient s'en retourner à Moſcou,perſonne ne les en empêcheroit ; comme ils ne vouloient pas s'en retourner ſans rien faire, ils auroient voulu par une diſſimulation impertinente & ridicule, qu'on leur eût fait une eſpéce de violence, afin qu'il parût qu'il n'avoit pas été en leur pouvoir d'exécuter leurs ordres : mais tout cela ayant été rejetté, on leur donna enfin audience le dernier jour d'Août ; & comme ils ne diſoient rien de nouveau & qu'ils déclaroient toûjours qu'ils ne s'expliqueroient point que l'armée de Pologne ne fût ſortie des terres des Moſcovites, le Roi les congédia, & commença le ſiége de la maniére qu'il avoit concerté avec Zamoski, & il lui donna pour cela toute l'infanterie Polonoiſe & Hongroiſe. La derniére paſſa le fleuve ſous la conduite de Bornemiſſa qui commandoit l'artillerie, & d'Etienne Carles qui avoit ſuccédé à Michel Vadaſy, & alla prendre ſon quartier du côté du Couchant : il en poſta lui-même une partie vers le bas de la riviére, où étoit l'ancienne ville, & il leur ordonna de faire des lignes & de ſe fortifier : mais l'infanterie Polonoiſe n'étant pas arrivée auſſi vîte qu'il l'avoit crû, ces ouvrages ſe firent ſi lentement,que la garniſon ayant fait une ſortie pendant ce temslà, & n'ayant trouvé à la tranchée que des ſoldats de nouvelles levées,les mit en déſordre, & prit leur drapeau, après quoi elle ſe retira promptement dans la citadelle. Cette perte au fond très-légére, & qui ne regardoit que le point d'honneur, fut réparée au moment que les troupes arrivérent : car dès la nuit ſuivante les batteries furent en état, & ſur

HENRI III. 1580.

l'avis de Zamoski on perça l'eſpace qui étoit entre le Louvat & le lac du côté de l'Orient, afin que le foſſé étant mis à ſec les ſoldats puſſent aller commodement à l'aſſaut. On tira enſuite quelques boulets rouges qui mirent le feu dans la ville : mais il fut éteint à l'inſtant par l'humidité des gazons qu'on jetta deſſus. Cependant les ambaſſadeurs Moſcovites qui étoient dans le camp du Roi, effrayés de voir la ville en flammes demandérent une audience qu'on leur donna le lendemain : mais le feu s'étant éteint dans l'intervalle, & leur effroi s'étant diſſipé, voici ce qu'ils propoſérent: Que le Roi feroit ceſſer les hoſtilités : Qu'il auroit la Curlande & Riga : ils y ajoûtérent encore Poloczko, & enfin Ozierziſcie, pour tenir lieu de rançon pour les priſonniers : mais de tout ce qu'ils cédoient ainſi, il n'y avoit que cette derniére place qui fut en leur pouvoir. Le Roi ayant rejetté toutes ces propoſitions, les Ambaſſadeurs dirent qu'ils ne doutoient pas que leur maître n'en accordât de plus avantageuſes, ſi on vouloit leur permettre de lui envoyer un courier, & accorder une tréve juſqu'à ſon retour. Ce dernier article ne déplaiſoit pas aux Lithuaniens, parce que leur païs étant le théâtre de la guerre, non-ſeulement les dépenſes préſentes du ſiége retomboient ſur eux ; mais encore celles qu'il faudroit faire à l'avenir pour garder leur conquête ſi la ville étoit priſe. Le Roi, qui n'étoit pas de cet avis, voulant ſe débarraſſer de leurs importunités, fit venir Zamoski, & lui demanda ce qu'il penſoit du ſiége. Ce Général répondit qu'en fait de guerre tout étant incertain, il ne pouvoit rien promettre d'abſolument ſûr : mais qu'il avoit tant de confiance dans la fortune du Roi & dans la valeur des troupes, qu'il ne doutoit pas que la fin du ſiége ne fût heureuſe, ſi on le continuoit avec vigueur. Là-deſſus le Roi lui ordonna de le continuer, & il permit aux Ambaſſadeurs d'envoyer un courier à leur maître. Pendant ce temslà les Hongrois furent commandés pour monter la tranchée, & eurent ordre de préparer une mine du côté d'embas : dès qu'elle fut en état, on jetta à la hâte un pont ſur le lac à l'endroit où il étoit le plus droit, & avant qu'il fût jour on mit le feu à la mine, qui en ſautant embraſa la tour oppoſée, fit tomber le gazon dont elle étoit revêtuë, &

découvrit le mur de la citadelle. Le combat fut vigoureux entre les Polonois qui lançoient des feux d'artifice, & les Moscovites qui éteignoient le feu à mesure qu'il prenoit en quelque endroit; la nuit qui survint les sépara, ayant ôté aux Polonois le moyen de se servir de leurs arquebuses, qui incommodoient fort les assiégés, & donné aux Moscovites le tems d'arrêter l'incendie dont la ville étoit menacée. De l'autre côté leurs retranchemens étoient entiérement ruinés, & les madriers dont leur artillerie étoit couverte avoient été renversés de dessus le rempart. Zamoski fit pousser la tranchée jusqu'au principal bastion, & proposa une récompense pour tous ceux qui voudroient prendre le hoïau, & travailler à remuer la terre; & pour empêcher les sorties de la garnison, il donna ordre à Wibranow de se poster sur le bord de la riviére avec un détachement d'arquebusiers choisis. Il y eut encore là une action très-vive, où les assiégeans eurent l'avantage, & prirent un officier Moscovite nommé Sabin Nossow, qui y fut dangéreusement blessé, après avoir long-tems combattu avec beaucoup de bravoure. On le questionna sur l'état de la place; il en exaggéra beaucoup la force pour ôter aux Polonois l'envie de continuer le siége; & dit qu'il ne falloit pas juger de cette citadelle par celles, dont ils s'étoient rendus maîtres jusqu'alors : Qu'elle avoit un rempart très-épais, & des tours si bien couvertes de gazon, qu'elles ne craignoient ni le canon ni le feu : Que le bastion qu'ils attaquoient valoit lui seul une des plus fortes citadelles, que chacun de ses côtés étoit garni de trois rangées de poûtres d'une grandeur énorme : Que le rempart étoit revêtu d'un gazon très-épais, & qu'il n'étoit pas possible de le miner, tant parce que le fond du terrain étoit marécageux, que parce que les fondemens étoient faits de grosses poûtres & de pierres très-solides. Zamoski sçut profiter de tous ces avis pour presser les travaux qu'il devoit faire : car dès le commencement plusieurs ayant proposé d'avoir recours aux mines, il s'y étoit opposé par les raisons qu'on vient d'entendre. Au reste, il jugeoit que plus on avoit rassemblé de bois dans un endroit, plus il seroit aisé que le feu y prît, & qu'il agiroit même avec d'autant plus de violence, qu'il trouveroit plus de matiére propre à s'enflammer.

HENRI III. 1580. Là-dessus il fait tirer un nouveau fossé le long de la riviére ; il y place un détachement pour s'opposer aux sorties ; & ayant fait passer son canon de l'autre côté du fleuve contre la porte de derriére du fort, il y fit porter des fascines entourées d'étoupes & frotées de souffre & de poix. Il chargea Stanislas Kostka du soin de mettre le feu à la tour ; & pour y arriver il fit marcher des soldats un à un avec leur hoïau pour jetter en bas le gazon, & faciliter l'approche de la tour. On combattit long-tems à une fenêtre qui y avoit été faite autrefois, avant qu'on l'eût revêtuë de gazon. On commença alors à y porter des torches ardentes, que Christophlè Rosdrazewski gouverneur de Larcie, qui commandoit en l'absence de Zamoski, avoit fait préparer avec une extrême diligence. Les Moscovites couverts de cuirs moüillés, & de tout ce qu'ils pouvoient imaginer qui pût les défendre du feu, alloient hardiment audevant de ces torches ; & Zamoski se trouvant par tout, le combat se soûtint de part & d'autre pendant une grande partie du jour sans qu'il parût d'incendie. De l'autre côté les Hongrois demandant avec de grandes instances la permission d'attaquer, & Zamoski étant d'avis qu'il falloit en parler au Roi auparavant, les Moscovites ayant eu quelque soupçon de leur dessein pointérent du canon de ce côté-là. A la fin le feu prit à la tour, & avec d'autant plus de violence, qu'on avoit empêché plus long-tems son action ; en sorte que ceux des assiégés qui voulurent entrer dans la tour pour l'éteindre, furent à l'instant étouffés par la puanteur & par la fumée. Le gazon ne pouvant plus résister, l'incendie commença à s'étendre ; sur les neuf heures du soir le feu avoit déja gagné l'église du Sauveur, qui étoit la plus près du fort que l'on attaquoit ; & sautant de-là sur le faîte des Eglises d'alentour, il commençoit à embraser les toits des maisons contigues. Alors Zamoski craignant que l'armée ennemie, qui n'étoit pas éloignée ne vînt l'attaquer, fortifie tous ses postes ; fait avancer des corps de cavalerie au de-là des retranchemens des Hongrois & des Polonois ; il met toutes ses troupes en bataille au milieu de son camp ; & pour empêcher que la ville, tant de provisions de guerre & de bouche qui étoient dedans, tant de butin

destiné à récompenser les soldats, ne pérît par le feu, il exhorte les assiégés à se rendre : ils le vouloient bien ; mais ils demandoient des conditions aussi avantageuses, qu'ils auroient pû faire au commencement du siége. Zamoski retint le Prêtre qui étoit venu de leur part faire des propositions, & il leur envoya Paul Julan & Christophle Diowie, pour leur faire envisager l'état où étoit leur ville, & que le seul parti qu'ils avoient à prendre étoit de se remettre entiérement à la clémence du Roi. Pendant qu'on disputoit sur les conditions, le lendemain dès le point du jour le Roi accompagné des Sénateurs vint au camp suivi d'une multitude confuse de valets, de goujats, qui s'efforçoient de monter sur le rempart pour courir au butin. Les Hongrois indignés que cette canaille, qui n'avoit eu aucune part aux travaux & aux dangers, allât en recüeillir tout le fruit, crioient tout haut qu'il étoit enfin tems de punir les Moscovites, & de venger dans leur sang la mort d'un si grand nombre de soldats de leur nation, & d'autres qu'ils avoient fait périr par les tourmens les plus cruels & les plus extraordinaires. Après quoi ils entrent avec furie dans la citadelle, & font main basse sur tout ce qui se rencontre : les Polonois à leur exemple en font autant. Il n'échapa que trois Officiers avec Jean Wieskou. Comme ce dernier avoit le secret de son maître, Zamoski le questionna beaucoup. Wieskou persuadé qu'on l'alloit faire mourir dans les tourmens, comme on a coûtume de faire chez les Moscovites, ayant apperçu George Farensbeck, qu'il avoit connu en Moscovie, court à lui, pour le supplier d'intercéder en sa faveur: les Hongrois croyant qu'il vouloit se sauver le tuérent malheureusement.

Luki pris de force.

Pendant ce tems-là le feu avoit déja gagné la tour où étoit le magasin des poudres, & le soldat occupé à piller ne songea à rien moins qu'à l'éteindre : ainsi le feu ayant pris aux poudres, la tour & tous les bâtimens voisins sautérent avec un fracas épouvantable, & ensevelirent un grand nombre d'hommes sous leur ruine : tous les canons, toutes les armes que les Moscovites avoient enlevées autrefois des dépoüilles de la Livonie, & qu'ils avoient entassées en cet endroit, furent perduës ou gâtées. Ceci arriva le cinq de

HENRI III. 1580.

Septembre. On donna ordre aux goujats d'enterrer les morts, qu'on trouva entassés par monceaux sous ces ruines. Le Roi fit combler la tranchée qu'on avoit faite pour l'attaque de la citadelle, & ensuite il la fit rétablir & fortifier de nouveau; sans quoi il ne paroissoit pas possible de garder le païs dont on s'étoit rendu maître. On chargea de ce soin l'ingénieur Dominique Rodolfin de Camerino. Il fit un plan des ouvrages qu'il falloit faire, & le Roi les partagea entre les Polonois, les Hongrois & les Lithuaniens, ne doutant pas que l'émulation de ces trois nations ne contribuât beaucoup à la promptitude de l'exécution.

L'armée Moscovite étoit toûjours à Toropecz sans rien faire, ayant ordre de ne point risquer d'affaire générale, mais de se contenter de prendre ceux qui s'écarteroient aux fourrages, & de traverser les desseins des ennemis. Le Roi envoya contre eux Jean Sbarasi accompagné de George Barbel, & d'Albert Kirali. Ces trois Généraux à la tête d'un détachement de Polonois, de Hongrois, & d'Allemans commandés par Farensbeck, passérent la riviére à Toropecz, attaquérent les Moscovites, les mirent en fuite, leur tuérent cinq cens hommes, & firent deux cens prisonniers, entre lesquels étoient Ceremissa & Jean Nasciokin, dont j'ai parlé ci-devant. Dans le même tems Philon Kimita palatin de Smolensko faisoit des courses dans ce Palatinat avec un gros détachement de cavalerie légére : mais l'armée Moscovite ayant marché à lui, il tua ses prisonniers, encloüa son canon, & se retira à Orsa. Dans le tems que le Roi étoit à Uswiata, il avoit donné ordre à Nicolas Dorohastaïski palatin de Poloczko d'aller se saisir de Newel, parce qu'il vouloit prendre cette route pour retourner dans ses Etats.

Prise de Newel.

Newel est audessus de Luki du côté de la Lithuanie vis-à-vis du lac, d'où sort la riviére de Newel. Cette ville est renommée par la bataille qui s'y donna du tems de Sigismond Auguste. Comme on n'employoit à ce siége que les nouvelles levées de Lithuanie, il n'étoit pas fort avancé. Après la prise de Luki, le Roi y envoya Bornemissa avec les troupes de Hongrie, & quelques piéces de gros canon; il continua la tranchée que les Lithuaniens avoient commencée, & la poussa jusqu'au fossé qui entouroit le château du côté de la terre

ferme, & s'avançant à la ſappe, il avoit rencontré un pilotis composé de groſſes poûtres enfoncées & liées enſemble par d'autres qu'on avoit miſes en travers. Cette charpente élevée de dix pieds & couverte de terre depuis le bas juſqu'en haut avoit été faite par les Moſcovites, pour ſervir de rempart au foſſé. Bornemiſſa faiſant travailler ſans relâche à coups de haches, avoit enfin ruiné cette charpente, & écarté tout le bois avec un ſi grand ſilence, que les aſſiégés ne s'en apperçurent que lorſque les ſoldats qu'il avoit envoyés pour brûler les murailles de la fortereſſe commencérent à y mettre le feu : la garniſon en fut ſi effrayée, que malgré les remontrances de ſes Officiers elle ſe rendit ſur le champ. Le feu fut incontinent éteint. C'eſt ainſi que ce fort ſans être endommagé fut réduit ſous la puiſſance du roi de Pologne. Ce Prince prêt à quitter ce païs avoit une inquiétude : il prévoyoit que les garniſons de Toropecz & de Savolocze troubleroient ſa nouvelle conquête ; qu'il ne devoit pas compter ſur la fidélité des peuples de la campagne qui venoient de changer de maître ; que la garniſon de Luki étant ſéparée de la Lithuanie par de vaſtes ſolitudes, & ayant toûjours ſur les bras les troupes Moſcovites qui ſeroient dans Toropecz & dans Savolocze, ſeroit pour ainſi dire toûjours inveſtie ; & que n'ayant aucun ſecours à eſpérer, elle ſe trouveroit réduite à de grandes extrémités. D'ailleurs la conquête de Pleskow faiſant partie du projet qu'il avoit formé, Savolocze qui ſe trouvoit ſur ſon paſſage l'embarraſſoit : car cette ville eſt ſituée dans une iſle formée par un lac, d'où ſort la riviére de Welica, qui ayant paſſé à Opolzka, enſuite à Oſtrow & à Pleskow, va tomber un peu audeſſous dans le lac Peybas ; de ſorte que Savolocze eſt à proprement parler à la tête du chemin de Pleskow, où le Roi avoit deſſein d'aller, & il y avoit apparence que le ſiége de Savolocze l'arrêteroit long-tems, la place étant forte, & la ſaiſon avancée : car les broüillards & les pluïes commencent en ces païs-là dès la fin de Septembre ; & les pluïes d'automne étoient d'autant plus à craindre cette année, que l'été avoit été fort ſec. Cependant il donna ordre à Zamoski de marcher de ce côté-là, & de prendre ſon parti, ſuivant qu'il trouveroit les choſes diſpoſées, de former le ſiége

HENRI III. 1580. s'il voyoit quelque espérance de réüssir ; & s'il désespéroit du succès, de prendre sa route par les hauteurs qui sont sur la droite, & de se retirer en Lithuanie. Il renforça son armée de cinq cens fantassins Hongrois, & d'une compagnie de cavalerie, commandée par Gabriel Bekes frére de Gaspard mort l'année d'auparavant.

Lorsque la citadelle de Luki fut en état, & qu'elle eut été bien garnie de troupes, d'artillerie & de vivres, le Roi en donna le gouvernement à Philon Kimita, & s'étant mis en chemin il arriva en trois jours de marche à Newel.

Les ambassadeurs Moscovites ayant enfin reçû de leur maître des lettres d'une longueur énorme les présentérent au roi de Pologne le onze d'Octobre. Après une longue & ennuieuse répétition de tout ce qui étoit contenu dans les dépêches précédentes, le Czar qui voyoit bien que le roi de Pologne vouloit avoir la Livonie en entier, tâchoit de prouver que c'étoit à lui qu'elle devoit appartenir ; pour cela il se faisoit descendre d'un certain Swentoslas, fils de Micislas : ce Swentoslas, disoit-il, s'appelloit Jurg, avant qu'il se fût fait Chrétien & qu'il eût été baptisé ; c'est ce Jurg selon lui, qui a fondé la ville ou la forteresse de Jurg-Horod, que les Allemans appellent Derpt, & c'est par-là que la Livonie lui appartient comme étant l'unique héritier de ce Micislas, dont il est issu par une suite de descendans fort longue, mais en même tems fort certaine. Ce Prince qui donnoit aux rois de Pologne, prédécesseurs du roi régnant, le titres de fréres, n'avoit jamais donné à celui-ci que le titre de voisin : mais depuis il mit entre les conditions qu'il proposoit pour la paix, qu'à l'avenir il le traiteroit de frére. Etienne lui répondit qu'il se soucioit fort peu qu'il lui donnât le nom de frére ; pourvû qu'il lui donnât la Livonie, qui étoit le sujet de la guerre entre eux. Dans ces derniéres lettres non-seulement il lui donnoit le titre de frére ; mais il déclaroit qu'il l'appelleroit toûjours ainsi, quand même il ne le voudroit pas. Les autres conditions qu'il proposoit, étoient de partager le titre de la Livonie avec le roi de Pologne, & de lui céder dans cette Province quatre forteresses, entre lesquelles seroit Kockenhaus, pourvû que le roi de Pologne consentît à lui rendre Luki, Welisch & Newel

qui étoient de l'ancien domaine des princes de Moscovie. Les Ambassadeurs ayant fait entendre qu'ils avoient des ordres encore plus étendus, on leur donna audience le lendemain, & aux quatre forteresses déja offertes ils en ajoûtérent encore six autres, entre lesquelles étoient Rommeberg, les cinq autres n'étoient que des bicoques. Comme ils ne faisoient point voir d'autres ordres, & qu'on n'étoit pas content de leurs propositions, la conférence fut rompuë ; on leur permit seulement de suivre le Roi en Lithuanie, & de-là en Pologne, en attendant qu'ils reçussent de nouveaux ordres de Moscou.

Prise de Sawolocze.

Après la prise de Luki & de Newel il ne restoit plus de ce côté-là qu'Azierzijcie, le palatin de Vilna s'étant présenté devant cette ville, la garnison se rendit avant que le Roi fût sorti de Newel. Pendant ce tems-là Zamoski s'étant approché de Sawolocze, la garnison mit le feu à la ville, & coupa le pont par où elle tenoit à la citadelle, qui est au milieu d'un lac. C'est la riviére de Welika, qui en se débordant forme ce lac, qui est toûjours plein d'eau, & si large, qu'à l'endroit le plus étroit il a plus de trois cens pas. Zamoski en ayant bien examiné le circuit, trouva que du côté du Midi il y avoit dans le même lac une autre isle vis-à-vis de la citadelle, que ce poste étoit très-fort, étant défendu de plusieurs côtés par le lac même, & dans le reste de son circuit par les débordemens de la riviére, qui forment comme un fossé naturel, & que de-là à la citadelle le trajet étoit fort petit. Il crut donc que s'il y faisoit passer son armée, il auroit en même tems deux avantages, le premier d'être campé dans un lieu très-fort par son assiéte, & l'autre d'y faire très-commodément le siége de la citadelle. Cette résolution prise, le lendemain ayant rangé son armée sur le plus grand terrain qu'il put, pour donner à l'ennemi une grande idée du nombre de ses troupes, il passa dans l'isle, enseignes déployées, & s'y retrancha. Il y avoit de ce côté-là trois espéces de bastions, qui n'étoient pas revêtus de gazon, mais couverts légérement d'argille à l'ancienne maniére ; ce qui fit croire à Zamoski que lorsqu'on auroit fait tomber cet enduit, le bois sec qu'il couvroit, prendroit aisément feu, & que ce prodigieux assemblage de bois étant une fois allumé feroit un incendie effroyable.

HENRI III. 1580.

qui se communiqueroit bientôt à tout le reste. Ce qui fortifioit encore son espérance, étoit la conduite que tenoit Sabourow Gouverneur de la place, vieux Capitaine fort expérimenté : car pour ménager sa poudre & ses troupes, il se tenoit à couvert dans son fort, sans faire le moindre bruit; ce qui marque ordinairement parmi les Moscovites que l'épouvante est grande. Cependant à l'arrivée des Polonois quelques fourrageurs étant tombés entre ses mains, il les avoit fait mettre en piéces, & avoit fait jetter leurs corps ainsi hachés du haut de la citadelle en bas pour intimider les Polonois par cette barbarie.

Zamoski se disposant à attaquer la citadelle chargea Nicolas Vrovecz de faire faire un radeau, & il fit pointer tout son canon à l'endroit où le lac étoit le plus étroit; de maniére qu'il battoit tout autour de la place en droite ligne, & que les Moscovites ne pouvoient, ni faire de sorties, ni même paroître sur leurs ouvrages. Toutes ces dispositions étant faites, il commença l'attaque. La citadelle étoit bâtie sur une hauteur, où l'on montoit par une pente douce; tout le terrain qui s'étendoit depuis le bas jusqu'au fossé de la place, avoit été fortifié par les Moscovites, d'abord d'une palissade de pieux très-hauts, & ensuite de deux rangées de gros pieux fourchus très-pointus, entre lesquels ils avoient laissé un petit espace vuide. Zamoski de son côté ayant ramassé tout ce qu'il put de couvertures & de housses de chevaux, il en emplit des sacs, & il recommanda aux soldats que dès qu'ils seroient passés dans l'isle de la citadelle, ils ne manquassent pas de jetter ces sacs sur ces pieux fourchus, afin qu'étant à couvert là dessous, ils pussent se retrancher, repousser l'ennemi, & mettre le feu à leurs ouvrages de bois. On fit ensuite avancer le radeau avec des perches; mais il se trouva trop court, en sorte qu'il fallut le retirer : pendant ce tems-là il fallut essuyer un combat, où Christophle Rozdrazowski fut tué d'un coup d'arquebuse qu'il reçut audessus de l'œil droit. Le radeau étant racommodé Vrovecz se chargea de le conduire avec un détachement de troupes choisies. Dès qu'on l'eut poussé jusqu'à l'autre bord, les soldats couverts de leurs sacs se jettent à terre, attaquent & culbutent la garde ennemie qu'ils

trouvérent ſur le bord, & les Hongrois ayant ſauté en bas du pont du radeau, coupent à coups de haches la premiére haye de pieux qui étoit ſur le bord du lac. Après ce premier ſuccès ne voulant point perdre de tems, parce que la ſaiſon commençoit à être fâcheuſe, au lieu de jetter leurs ſacs ſur les pieux fourchus & de ſe retrancher, ſuivant l'ordre que leur en avoit donné leur Général, ils vont témérairement mettre le feu aux ouvrages des ennemis, ſans attendre que l'enduit d'argille eût été jetté en bas : mais comme cela ne ſe fit pas avec toute la vigueur qu'ils avoient montrée d'abord, les Moſcovites qui avoient été effrayés au commencement de la promptitude avec laquelle ils s'étoient avancés, reprirent courage, & ſortant par toutes les portes qui étoient de l'autre côté de la citadelle, ils reviennent tous frais fondre ſur les Polonois, dont le froid & la gelée avoient engourdi les bras, & avec des faux emmanchées à revers & des javelines ils les repouſſent, & les mettent tellement en déſordre, qu'une partie fut tuée ſur la place, & que le reſte s'embarraſſant dans la fuite tomba dans le lac, & s'y noya.

Quoique ce malheur auquel on ne s'attendoit pas eût fort abbattu le courage des Polonois, Zamoski n'en fut point ébranlé, & ſon exemple affermit les autres chefs dans la réſolution de continuer le ſiége. Il envoye à l'inſtant George Sibrik au Roi avec une lettre, par laquelle il prioit S. M. de ne point faire attention à ce contre-tems, qui n'étoit arrivé que par la trop grande précipitation des ſoldats; & de ne lui point ordonner de lever le ſiége ; qu'il y avoit bien des choſes qui lui faiſoient eſpérer que le ſuccès en ſeroit heureux ; que tous les autres Généraux penſoient comme lui là-deſſus ; & qu'il ne croyoit pas qu'il fût néceſſaire que le Roi reſtât pour cela à Newel. Quoique le Roi fût très-fâché du malheur arrivé ſi à contre-tems par la faute de ſes troupes, il ſe ſentit fort ſoulagé, quand il vit que Zamoski étoit réſolu de continuer le ſiége, ſans qu'il fût néceſſaire que S. M. demeurât plus long-tems dans ce païs-là : car outre les incommodités de la ſaiſon, la maladie contagieuſe qui ravageoit toute l'Italie, l'Eſpagne, & la France, étoit paſſée juſque dans ſon armée, & avoit attaqué

HENRI III. 1580. non-seulement les soldats; mais le Roi même à Poloczko. Il revint donc à Vilna, d'où il envoya à Zamoski mille chevaux Polonois, & mille fantassins Hongrois sous la conduite d'Etienne Charle. Zamoski ayant refait son radeau beaucoup plus fort qu'auparavant, & ayant trouvé là une barque, où il pouvoit tenir quatre-vingt hommes, que les moines du lieu, à qui elle appartenoit, avoient abandonnée, parce qu'elle étoit toute pleine de crevasses, il la fit radouber, & la couvrit de sacs des deux côtés, après quoi il fit battre avec son artillerie les trois ouvrages qui étoient devant lui, tant pour faire tomber l'enduit d'argille dont ils étoient couverts, que pour faire des ouvertures dans les poûtres, afin que le feu y prît plus aisément; & comme son infanterie n'avoit ni assez de courage, ni assez de force pour qu'on pût s'y fier, les nobles Polonois à l'envi l'un de l'autre demandérent à servir à pied & à monter à l'assaut, & la noblesse Allemande qui servoit dans le régiment de Farensbeck s'offrit de partager avec eux le péril & la gloire. Zamoski mit au milieu des troupes destinées pour l'attaque ceux qui portoient des torches allumées pour mettre le feu aux murs de bois, & il plaça à leur droite vis-à-vis l'ouvrage d'en haut les Polonois & les Allemans, & à la gauche & vis-à-vis du second ouvrage les Hongrois; en sorte que ceux qui étoient chargés de mettre le feu à la citadelle avoient leurs flancs couverts par ces deux corps. Vroveck commandoit les Polonois, & avoit pour Lieutenant André Orekowski; Farensbeck mit à la tête de ses Allemans Othon-Uxecel. Le radeau ayant avancé jusqu'à l'autre bord, malgré le feu continuel des ennemis, il arriva une chose qui releva beaucoup le courage des assiégeans; ce fut qu'après des pluïes continuelles le ciel devint tout d'un coup fort serein. Tout étant prêt pour l'assaut, l'artillerie foudroyant les ouvrages, & les torches allumées avançant de toutes parts, les assiégés réclamérent les lettres du roi de Pologne.

Zamoski en qualité de Chancelier, dont il faisoit encore là les fonctions, avoit écrit peu auparavant aux assiégés que le Roi lui avoit ordonné de poursuivre le siége de Sawolocze avec toute l'ardeur possible, & de faire tous ses efforts pour forcer la place: Que cependant si la garnison se

rendoit d'elle-même ; ce Prince vouloit qu'on usât de clémence, & qu'on ne lui fît aucun mal ; & que S. M. avoit envoyé un de ses Chambellans pour faire exécuter religieusement cette parole qu'il leur donnoit. Les Moscovites n'avoient d'abord fait aucun état de ces lettres ; mais effrayés du péril où ils se trouvoient alors, ils les réclamérent avec de grands cris, & ils envoyérent des Officiers pour en demander incessamment l'exécution. Zamoski leur scella ces lettres, & pour leur marquer qu'il ne vouloit point les tromper, il envoya avec eux J. Tho. Drojevic gouverneur de Premislie (1) pour prendre possession de la citadelle, & pour lui amener tous les palatins Moscovites. Ils ne vouloient pas y venir ; mais leurs propres troupes les y forcérent. On leur tint parole en tout, & on leur rendit même quelques Dames qu'on avoit fait prisonniéres à Luki. Zamoski craignant que dans une si longue marche qu'il avoit à faire, & dans la licence où vivoit le soldat leur pudeur ne fût exposée, leur rendit la liberté. Les Moscovites qui ignoroient le motif de Zamoski, furent extrémement étonnés de sa générosité, & avoüérent d'eux-mêmes qu'ils n'auroient pas rendu aux Polonois des femmes aussi jeunes & aussi belles que celles-là : mais quand ils sçurent pourquoi il l'avoit fait, ils dirent hautement qu'ils ne s'étonnoient plus que les mœurs des deux nations étant si différentes, leur fortune le fût aussi.

Après la réduction d'une citadelle si importante, & dans une saison si contraire, Zamoski prévoyant que ce seroit de ce côté-là qu'on agiroit la campagne prochaine, y laissa tout son canon, & y mit pour gouverneur George Sibrik avec une partie des troupes Hongroises : il détacha ensuite Farensbeck avec mille chevaux, & il lui ordonna de faire un grand circuit, de s'approcher d'Opolzka pour sonder les gués de la riviére de Welika, & de marcher après cela sur la gauche par Niscierda, pour le revenir joindre à Poloczko. Pour lui, après avoir visité les lacs d'Uscia & de Drissa, & le cours des riviéres qui en sortent, il se rendit auprès du Roi à Vilna.

(1) Ville située dans le palatinat de Russie, nous l'appellons aujourd'hui Premislaw.

HENRI III. 1580.

Jean duc de Moscovie répudie sa femme, & en épouse une autre.

Sur ces entrefaites on reçut la nouvelle que Jean duc de Moscovie avoit répudié sa femme, ce que l'usage du païs l'autorise à faire autant de fois qu'il veut, & qu'ayant ordonné qu'on fit un choix de tout ce qu'il y avoit de plus belles filles, il en avoit épousé une, qui étoit sa sixiéme femme : voici ce qui s'observe en cette occasion. Le Prince fait un Edit, par lequel il ordonne à tous les Grands & à tous les Gentilshommes, qui ont des filles nubiles assez belles, de les lui amener à un jour marqué. On les fait toutes assembler dans une maison spacieuse, préparée exprès, où il y a plusieurs chambres à douze lits chacune, après quoi le Roi accompagné seulement d'un vieillard va visiter toutes ces chambres, & à mesure qu'il y entre, il s'assied sur un trone qu'on lui a dressé. Toutes ces filles qui ont grande envie de plaire à leur Souverain, & de parvenir à l'honneur de l'epouser, viennent l'une après l'autre parées de leur mieux, se prosterner à ses genoux avec des gestes bien étudiés : & ayant jetté à ses pieds leur mouchoir, leurs perles, leurs pierreries & quelque étoffe d'or, elles se retirent. Le Prince épouse celle qui lui plaît le plus, & après avoir donné aux autres quelque somme d'argent ou des terres, il les renvoye.

De Vilna le roi de Pologne se rendit à Grodno ; & pendant que la diéte s'y tenoit, pour profiter de ce tems, il songea aux moyens de trouver de l'argent à emprunter pour continuer la guerre. Il fit faire là-dessus de nouvelles propositions à George Frederic duc de Prusse feudataire de la couronne de Pologne, & aux électeurs de Saxe * & de Brandebourg, ** & il donna audience aux députés de Riga. C'étoit une des conditions ausquelles cette petite République s'étoit mise sous la protection de Sigismond Auguste roi de Pologne : mais au fond les articles qui tendoient à affoiblir les droits de la Royauté, & qui paroissoient relever l'éclat de cette ville, ne lui étoient guére avantageux, & le Roi gagnoit plus à les avoir pour alliés que pour ses sujets. On adoucit depuis les conditions, & le Roi y envoya Jean Demetrius Solikouski, qui fut depuis archevêque de Leopol dans la Russie Polonoise, & Venceslas Agrippa, qui reçurent la ville à l'obeïssance du Roi à des conditions

* Auguste.

** Jean-George.

moins injurieuſes à la majeſté Royale. On y établit une Doüane, dont le Roi par une bonté ſinguliére voulut bien que le revenu ſe partageât entre lui & la ville, en ſorte qu'il en auroit les deux tiers, & la ville un autre tiers pour l'entretien de ſon port & de toute ſa rade. Il y eut plus de difficulté pour le rempart que la ville avoit élevé contre la citadelle, & pour les biens de l'Archevêque ; la déciſion de cette affaire fut remiſe juſqu'à l'arrivée du Roi. Il y a des gens qui ont écrit que Jean Taſty, un des députés de la ville de Riga, n'alla pas droit dans cette négociation, & qu'après leur retour, lorſqu'au nom de ſes Collégues il rendit compte au Sénat du ſuccès de leur députation, il eut l'adreſſe de diſſimuler que le Roi avoit demandé qu'on donnât une égliſe aux Catholiques, & qu'on reçût les Jéſuites dans la ville : quoique les habitans euſſent demandé ſur toutes choſes qu'on ne touchât point à la Religion. Il ne dit point non plus qu'on eût remis à l'arrivé du Roi l'affaire du rempart & des biens de l'Archevêque ; ce qui donna dans la ſuite occaſion à de grands troubles, & fut funeſte à Taſty lui-même.

Diéte de Warſovie.

Le Roi alla enſuite à Warſovie où la diéte ſe tenoit ; & après avoir exhorté tous les ordres à pouſſer leurs conquêtes, & à ſonger moins à ſe réjoüir de la victoire qu'à en profiter ; il leur inſinue que la fortune ſemble leur offrir tout l'empire des Moſcovites, & qu'ils pourroient s'en rendre maîtres s'ils ſçavoient profiter de leurs avantages : » Mais ſi vous » croyez, leur dit-il, que vous ne puiſſiez pas porter juſque-» là vos déſirs ni vos eſpérances, demeurez au moins armés, » juſqu'à ce que vous ayez ajoûté à l'empire Polonois la Li-» vonie, qui eſt le ſujet de cette guerre, & dont la conquête » ſera dans la poſtérité un monument de votre valeur. « Il leur repréſenta enſuite que c'étoit un grand inconvénient qu'il fût obligé de revenir tous les ans dans le Royaume, tenir les diétes pour avoir des ſubſides : Que ces longues marches ruinoient ſes troupes, donnoient le moyen à ſes ennemis de reſpirer ; & que ce tems qu'on employoit à ſolliciter des ſubſides faiſoit perdre des occaſions déciſives : Que pour y rémédier en quelque ſorte, il ſeroit à propos qu'ils accordaſſent un ſubſide pour deux ans. Les Etats y

HENRI III. 1580.

consentirent : mais ce ne fut pas sans peine, & encore ajoûta-t on la condition ; que si la paix se faisoit pendant ce tems-là, l'impôt cesseroit à l'instant. A la fin cependant ils se relâchérent sur cet article.

Les ambassadeurs Moscovites avoient suivi jusque-là le Roi au travers de la Pologne, où il sembloit qu'il les menât en triomphe : enfin on leur donna encore une audience ; mais comme ils s'en tenoient toûjours à leurs propositions de Newel en y ajoûtant seulement quelques châteaux, & que le Roi avoit déclaré nettement que si leur maître ne lui cédoit toute la Livonie, il n'y avoit point de paix à espérer, la conférence fut rompuë, & la diéte se sépara, sans qu'on eût rien conclu là-dessus ; il fut seulement résolu qu'en conséquence du tribut de deux ans qu'on avoit accordé, le Roi s'engageroit à ne point faire de paix avec les Moscovites qu'ils n'eussent cédé aux Polonois toute la Livonie. On reconnut dans cette diéte par un exemple remarquable qu'autant que les bornes qu'on met à l'autorité Royale sont utiles pour maintenir la liberté du peuple, autant sont-elles préjudiciables aux entreprises qu'on fait contre les étrangers, parce qu'elles diminuent la force de l'Empire, & que le Roi ne pouvant rien décider sans consulter les Etats, il est au pouvoir d'un petit nombre de personnes de renverser par l'autorité publique des projets qui auroient infailliblement réüssi, si l'exécution avoit dépendu d'un seul homme. C'est ce qui arriva dans cette occasion : car plusieurs Gentilshommes intervinrent au nom de la République, & priérent le Roi avec instance de vouloir bien terminer la guerre cette campagne, représentant que la Noblesse, & surtout les païsans, dont la ruine entraînoit la leur, étoient si épuisés par les impositions dont ils avoient été chargés jusqu'à lors, qu'ils n'étoient pas en état d'en supporter de nouveaux. Le Roi répondit à cela que c'étoit ici une guerre absolument nécessaire, & que ce n'étoit point lui qui cherchoit à la continuer. Cependant il leur remontra par un discours assez long que la paix ne sçauroit leur procurer ce loisir & cette tranquillité, qu'ils demandent, si elle ne se fait à des conditions aussi honorables, qu'utiles à la République. On a cru que ces remontrances d'une partie de la Noblesse

Remontrance de plusieurs gentilshommes Polonois.

Nobleſſe étant venuës à la connoiſſance du duc de Moſcovie, l'avoient rendu, malgré ſa foibleſſe, inflexible ſur les conditions qu'il avoit offertes, dans l'eſpérance qu'en tirant la guerre en longueur, les Polonois ennuyés de payer des ſubſides obligeroient enfin le Roi à faire la paix malgré lui.

HENRI III. 1580.

Sur la fin de l'année, Philon Kimita commandant de Luki voulant exercer ſes ſoldats, ordonna à Martin Curtz, & à Gabriel Holubecon de marcher du côté de Chelm, château qui appartient aux Moſcovites, & qui eſt ſitué audeſſus de Lowat. Ils apprirent de quelques priſonniers qu'ils firent ſur la route, que les Moſcovites avoient brûlé la ville ſuivant leur coûtume, & qu'ils n'y avoient laiſſé qu'une maiſon pour y tenir leur corps-de-garde : ſur cet avis les Polonois s'avancent à la faveur de la nuit, ſurprennent les troupes qui y étoient en garde, & leur ayant coupé le paſſage pour ſe retirer dans la citadelle, ils y entrent & s'en emparent. Sibrick fit la même choſe du côté de Sawolocze, ayant rebâti un château auprès de Woronocz. Cette ville qui eſt au Nord de ſon gouvernement, eſt ſituée ſur la riviére de Soüka qui tombe dans celle de Velika, avec laquelle elle ſe jette audeſſous de Pleskow dans le lac de Peibas, & de-là dans le golfe de Finlande. La ſituation avantageuſe de cette ville l'a renduë très-peuplée & très-floriſſante par le commerce. Sibrick ayant enſuite joint ſes troupes avec celles de Kimita, ils firent des courſes dans l'ancienne Ruſſie juſqu'à Novogorod ; qui eſt une grande ville riche par le produit de ſes ſalines & par ſon commerce ; & comme il n'y avoit aucune fortification, ils la prirent, la pillérent & s'en retournérent chargés de butin.

Kimita s'empare du château de Chelm.

Quelque tems auparavant, dans le tems que le roi de Pologne étoit encore ſur la frontiére de Moſcovie, le roi de Suéde (1) avoit envoyé une flote à Narva : mais comme l'affaire de la guerre de Moſcovie n'étoit pas encore décidée, elle ſe contenta de brûler quelques maiſons ſur la côte, & s'en retourna ſans rien entreprendre. Quelque tems après, c'eſt-à-dire, dans le tems que la diéte ſe tenoit, ce

(1) Jean III.

HENRI III. 1580.

même Prince écrivit au roi de Pologne pour le prier de lui faire sçavoir de quel côté il porteroit la guerre la campagne suivante. Etienne qui se souvenoit que le roi de Suéde l'avoit fort exhorté à entreprendre cette guerre, crut qu'en considération de leur amitié, il ne devoit pas lui en faire un mystére : ainsi il lui déclara que son dessein étoit d'aller d'abord à Pleskow.

Durant tout le cours de cette année, la Hongrie, la Transilvanie, la Moldavie, & les autres provinces voisines de l'empire Ottoman demeurérent en paix : mais le bacha de Temiswar voyant la guerre allumée entre les Polonois & les Moscovites, & ayant quelque inquiétude sur les grands préparatifs qui se faisoient de part & d'autre, envoya un ambassadeur au camp du roi de Pologne. Il eut audience le treize de Novembre, & après avoir félicité le Roi sur les avantages qu'il avoit remportés contre les Moscovites, il ajoûta que son maître avoit reçû avis du bacha de Bude que l'Empereur prenoit des mesures à Nuremberg avec les Electeurs pour déclarer la guerre aux Turcs : Que le Grand Seigneur souhaitoit que le roi de Pologne fît ce qu'il pourroit pour l'en détourner, & qu'il empêchât aussi les Cosaques de faire des courses dans la Walaquie & dans la Transilvanie. Après ce discours il présenta les lettres de l'Empereur son maître, & il se retira à l'instant suivant la coûtume de sa nation. Après l'ambassadeur du Turc, celui du Kan des Tartares vêtu d'une robe de soye vint à l'audience du Roi. Il commença par dire que le grand duc de Moscovie sollicitoit fort le Kan de déclarer la guerre aux Polonois : mais que si le Roi vouloit faire encore une campagne, son maître aimeroit mieux joindre ses forces aux Polonois qu'aux Moscovites. Après ces mots, il mit son épaule gauche au dessous de l'épaule droite du Roi, ce qui est chez les Tartares une marque de soumission & de respect, & il fit présent au Roi de botines, d'arcs, de fléches, d'un carquois doré, & de deux chevaux d'amble parfaitement beaux. Les Turcs voyant qu'on ne parloit que de guerre dans toute la Hongrie, & qu'on faisoit partout des levées, craignirent qu'on ne songeât à quelque autre entreprise que celle qu'on publioit hautement : c'est

Ambassade des Turcs & des Tartares envoyée au roi de Pologne.

ce qui les engagea à envoyer cette ambaſſade au roi de Pologne avec des ordres vagues : mais au fond ce n'étoit que pour découvrir ſous ce prétexte, quels pouvoient être les deſſeins de ce Prince, parce que les principales forces de l'empire Ottoman étoient depuis quelques années occupées à faire la guerre en Perſe, où elles ne firent rien de conſidérable, ni cette année, ni celle d'après, parce qu'on y avoit envoyé un nouveau Général.

Fin du Livre ſoixante-douziéme.



HISTOIRE DE JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE SOIXANTE-TREISIÈME.

HENRI III. 1580.

Affaires de Turquie.

LES ennemis de Mustapha l'avoient décrié dans l'esprit d'Amurath. On disoit que ce Général avoit horriblement fatigué son armée, employé des sommes immenses, & consommé une infinité de provisions à des entreprises, dont on n'avoit tiré aucun avantage ; que profitant de la distance des lieux, il enfloit les moindres succès, & qu'il osoit envoyer de fausses nouvelles à son Prince : Que d'ailleurs il s'étoit rendu insupportable à tout le monde, & que son orgueil & sa cruauté lui avoient attiré la haine de tous ceux qui servoient sous lui. Amurath fatigué des plaintes continuelles de l'armée, se rendit enfin, & le rappella : mais Mustapha ne se pressoit point de venir à la Cour ; ce qui obligea l'Empereur d'envoyer un Capigi Bachi, qui eut bien de la peine à engager ce Général à livrer le Caissier & le Trésorier de l'armée, qui lui avoient aidé à voler l'argent des troupes, comme nous l'avons dit ailleurs. Enfin les présens, qui ont un grand pouvoir sur l'esprit des Barbares,

ayant radouci le Sultan, ou du moins ce Prince le laiſſant croire, Muſtapha prit la route de Conſtantinople, & y arriva le neuf d'Avril. Il s'attacha d'abord à gagner les femmes du Serrail par des largeſſes immenſes, & il fit ſi bien, que ſon Caiſſier & ſon Tréſorier furent mis en liberté, & qu'il parut avoir du crédit à la cour du Sultan, quoiqu'il n'eût pas encore la liberté de le voir, ni de lui parler. Depuis long-tems Muſtapha avoit à la Porte un ennemi déclaré en la perſonne de Sinan Bacha, en qui on remarquoit un caractére un peu moins dur que dans le premier, mais encore plus de vanité & d'arrogance ; & toutes les fois qu'il arrivoit de mauvaiſes nouvelles de Perſe, ce dernier ne manquoit jamais d'enchérir ſur tout ce qu'on en diſoit ; & il publioit hautement que ſi on lui donnoit le commandement de cette armée, il iroit juſqu'au cœur de la Perſe arrêter le Roi dans Caſbin, & qu'il l'envertoit priſonnier à Conſtantinople.

Amurath fut ravi d'apprendre que Sinan tînt ces diſcours, & il lui ordonna de ſe tenir prêt à partir, parce qu'il avoit réſolu de l'envoyer dans peu commander en Perſe. Sinan profitant de ſa faveur, la pouſſa juſqu'au bout, & il fit ſi bien par le crédit de la Sultane, que l'Empereur lui donna parole que s'il effectuoit ce qu'il avoit promis, il le feroit grand Viſir. Muſtapha étant donc revenu à Conſtantinople, comme je viens de le dire, Sinan en ſortit le vingt-cinq d'Avril : mais avant que de partir, il alla avec un ſabre de grand prix baiſer la main du Sultan, ſuivant l'uſage de ceux qui prennent congé de ſa Hauteſſe. Amurath lui mit entre les mains l'étendart de Général, & lui fit préſent d'un très-beau cheval. Sinan prit ſa route par Amaſie, & s'étant rendu à Sebaſtopolis, que l'on appelle aujourd'hui Sivas, il s'y arrêta comme dans un lieu commode pour recevoir les troupes qui venoient le joindre de toutes parts.

Mehemet Chodabendes empereur des Perſes qui étoit à Caſbin, ayant eu avis de la marche de Sinan, tâchoit de ſe mettre en état de défenſe. Chodabendes aimoit le repos, & l'iſſuë de cette guerre lui donnoit beaucoup d'inquiétude : mais les deſſeins turbulens du plus jeune de ſes fils, qui tendoient, à ce qu'il croyoit, à une révolte manifeſte, l'agitoient

HENRI III. 1580.

encore davantage. Ce jeune Prince s'appelloit Abas Miriz; & c'est lui qui a succédé à son pére. Dans le tems dont nous parlons, il étoit Viceroi de Heri, vaste province du côté de Cabul, qui est l'ancienne Aracosie. Sa jeunesse, ses forces, ses vassaux lui ayant enflé le cœur, il déféroit peu aux ordres de son pére, & il avoit refusé les années précédentes de faire des levées & de les lui envoyer; il avoit même empêché que tous les Officiers de son canton, à qui l'Empereur avoit mandé de joindre l'armée, n'obéïssent aux ordres de leur Souverain. A cette occasion Miriz Salmas Chan premier Ministre, & ennemi particulier d'Abas Miriz, cherchoit à le perdre. Ce Ministre ambitieux à qui le Roi ne refusoit rien, avoit de son consentement marié sa fille à Emir-Hamze l'aîné de ses enfans, & comme il craignoit que le cadet Prince entreprenant ne dépoüillât son frére du droit qu'il avoit à la couronne; il le décrioit continuellement dans l'esprit de Chodabendes, comme un criminel d'Etat, comme un rebelle, qui du vivant de son pére & de son frére aîné se disposoit à envahir le trône des Persans. Pour irriter encore plus l'esprit du Roi, il le fit souvenir qu'ayant envoyé ordre l'année précédente aux gouverneurs de Coran & de Saswar, villes du païs des Parthes, & de la dépendance de Heri, de se rendre avec leurs troupes à Casbin, ces deux Officiers avoient fait réponse, qu'Abas Miriz le leur avoit défendu. Le Roi, Prince crédule, & qui ne s'occupoit guére que de son serrail, sçachant par lui-même la vérité de cette derniére circonstance, croyoit de même son Ministre sur tous les faux rapports qu'il lui faisoit sans cesse contre Abas, & il y a beaucoup d'apparence que ce Roi se seroit porté à quelque violence contre son fils, si le conseil sage des autres Grands de sa Cour ne l'en avoit détourné, en lui représentant qu'il devoit cacher pour quelque tems ces maux domestiques, & dissimuler son chagrin. Ainsi il ne songea plus qu'à soutenir les efforts des Turcs: mais en s'y préparant, il ne voulut pas qu'on pût lui reprocher d'avoir négligé les moyens de procurer la paix entre les deux Empires. Outre qu'il n'avoit pas l'humeur guerriére, deux autres motifs l'engageoient à souhaiter ardemment la paix; premiérement, l'envie qu'il avoit de rémédier aux désordres de sa propre maison; en second

HENRI III.

1580.

lieu, le penchant qu'il voyoit aux Georgiens à ſe déclarer ouvertement pour les Turcs, & la défiance qu'il avoit de Leventogli dont nous avons parlé ci-deſſus, & qui s'étoit tenu juſqu'alors dans une eſpéce de neutralité.

Maxud-Chan nommé Ambaſſadeur à la Porte.

Entre les ſeigneurs de ſa Cour il choiſit pour cette négociation Maxud-Chan, par le conſeil de Leventogli & du miniſtre Salmas, qui aimoit bien mieux faire la guerre au puîné des enfans du Roi, qu'à l'empereur des Turcs. On aſſocia à Maxud un Prêtre de la maiſon de Leventogli, & on leur donna ordre de ſe rendre au camp de Sinan, de lui déclarer la commiſſion dont ils étoient chargés, de lui demander des guides pour les conduire à Conſtantinople, & de conclure bientôt la paix avec Amurath, s'il vouloit ſe contenter de Cars & de Teflis.

L'Envoyé étant parti de Caſbin paſſa par Sultanie, & par Zanga ville de Medie, par Miana ville d'Arménie, & par la Turcomanie, d'où il ſe rendit à Tauris; & ayant laiſſé ſur la gauche Chiulfal, Naſſivan que quelques-uns croyent être l'ancienne Artaxata & Reivan, il paſſa à Coy & à Van, où il prit des guides, qui lui furent donnés par le bacha Cicala, & qui le conduiſirent à Cars. On ne ſçauroit dire combien l'arrivée de cet Ambaſſadeur fit de plaiſir aux garniſons Turques. Cicala envoya en poſte en donner avis au Sultan. De Cars, Maxud-Chan paſſa par le château de Haſſanchalaſi, & ſe rendit à Erzerum, où il prit des guides pour Amaſie; il ſe rendit enſuite à Sivas, où Sinan étoit campé, & il lui expoſa tout ce qu'il avoit à propoſer à Amurath. Dans le deſſein de prouver à ce Général la juſtice de ſes demandes, il lui repréſente que les deux Princes étant de la même Religion, il eſt raiſonnable qu'ils vivent en paix, & qu'au lieu d'employer leurs forces à ſe ruiner l'un l'autre, ils feront bien mieux de les réünir contre les Chrétiens leurs ennemis communs, & de leur enlever les plus grandes & les plus floriſſantes villes de l'Europe, dont ils ſont en poſſeſſion: Que les points qui les diviſent ſur la Religion ne ſont pas aſſez importans pour ſe faire la guerre à toute outrance, & pour ruiner tant de peuples & tant de riches Provinces: Qu'ainſi Amurath doit leur accorder la paix à des conditions raiſonnables; & il finit par prier Sinan d'employer ſon crédit pour la leur faire obtenir.

HENRI III. 1580.

Sinan ayant fait à l'Ambaſſadeur un accueil auſſi poli, que le permettoit ſon naturel ſauvage, lui dit qu'il loüoit le parti qu'avoit pris Mehemet, de préférer la paix à la guerre, & d'envoyer des Ambaſſadeurs pour la demander à Amurath; qu'il s'employeroit volontiers pour leur procurer un heureux ſuccès, & qu'il lui donneroit un homme pour le conduire au Sultan: mais qu'il étoit bien aiſe de l'avertir qu'il n'obtiendroit rien d'Amurath, s'il ne lui faiſoit des offres très-avantageuſes: Que tout ce qu'on avoit conquis depuis trois ans par la valeur des troupes Ottomanes, en forçant des paſſages inacceſſibles, des montagnes très-rudes, des abîmes, des fleuves, des précipices, & en affrontant tour à tour des chaleurs & des froids également inſupportables, tout cela appartenoit de droit à leur Empire: Qu'ainſi le roi de Perſe devoit compter qu'il n'y avoit point de paix pour lui, s'il ne cédoit toute la Medie, toute l'Iberie, & généralement tous les païs où la cavalerie Turque avoit mis le pied depuis cette guerre.

Sur ce diſcours, Maxud-Chan penſoit à retourner en Perſe, au lieu d'avancer davantage: cependant comme il ſe voyoit entre les mains de Sinan, qui d'ailleurs paroiſſoit favorable à la paix, & que d'un autre côté Chodabendes auroit pû trouver mauvais qu'il n'eût pas tenté au moins l'affaire dont il étoit chargé, il prit des guides pour continuer ſa route; & ayant laiſſé Cogni, & Angori ſur la gauche, il paſſa à Céſarée de Cappadoce, & vint à Iſnie (1) ville de Bithynie, ſituée ſur le lac d'Aſconia, d'où s'étant rendu à Calcédoine, que les Turcs appellent Scutari, il paſſa le détroit qui ſépare l'Aſie de l'Europe, & arriva à Conſtantinople.

Tous les Bachas, & Muſtapha lui-même le reçurent avec de grands honneurs. Amurath lui ayant donné audience, il répéta avec beaucoup de confiance tout ce qu'il avoit dit à Sinan, mais en termes plus choiſis. Il dit que depuis que Mehemet étoit monté ſur le trône, il n'avoit rien eu plus à cœur que d'étendre la religion de Mahomet; & que comme il étoit perſuadé que ce grand Prophete plein de tendreſſe pour ſes ſectateurs n'approuvoit pas qu'on prodiguât leur ſang, il avoit toûjours eu un ſoin extrême d'obſerver

(1) Nicée, où s'eſt tenu le premier Concile général.

religieuſement

religieuſement la paix concluë entre Tocmaces & Soliman ayeul d'Amurath, & d'entretenir l'amitié qui uniſſoit les deux Empires ; qu'il avoit donné d'aſſez bonnes preuves de ſes ſentimens, en lui envoyant le Sultan Tocmaces ; que ſi Iſmael, dans le peu de tems qu'il avoit été ſur le trône avoit violé les loix de l'amitié ; que s'il avoit eu envie de ſe rendre maître de Babylone, & de former des projets propres à troubler la paix, il n'étoit pas juſte d'imputer à Mehmet des deſſeins auſquels il n'avoit eu aucune part : Qu'Iſmael s'étoit conduit en jeune homme ſans expérience, ou comme ces priſonniers, qui tous fiers de ſe voir ſortis de leurs chaînes, vont faire l'eſſai de leur puiſſance en inſultant leurs voiſins : Que ce Prince au reſte avoit été bien puni de ſa témérité par une mort prématurée, à laquelle ſes peuples avoient contribué, pour ſe délivrer d'un gouvernement tyrannique : Que Mehmet ſouhaitoit donc la continuation de cette ancienne paix, & qu'il falloit arracher du ſein des fidéles Muſulmans les armes qui y étoient déja enfoncées, pour en percer les Chrétiens leurs ennemis communs.

HENRI III. 1580.

Après l'audience, Amurath affecta de paroître fort content de l'arrivée de l'Ambaſſadeur, & il le renvoya au grand Viſir. L'affaire ayant été examinée dans le Divan, on perſiſta à demander que les Perſans cédaſſent tout le païs que Sinan avoit marqué, ſans quoi Amurath ne conſentiroit point à la paix. Maxud-Chan déclara là deſſus qu'il n'avoit point d'autre ordre que d'abandonner aux Turcs tout ce qu'ils avoient pris en-deçà de l'Araxe depuis cette derniére guerre : & comme ce ſage vieillard voyoit peu d'apparence à la paix, & que les diſcours de quelques miniſtres de la Porte lui faiſoient appréhender que ſans avoir égard à ſon caractére d'Ambaſſadeur, on ne le traitât comme un eſpion envoyé par le Roi ſon maître ; il trouva un expédient pour ſe tirer d'embarras : ce fut de ne rien promettre au-delà de ſes pouvoirs ; mais de donner des eſpérances que lorſqu'il ſeroit de retour à la cour de Perſe, il ſçauroit profiter de l'averſion que Mehmet avoit pour la guerre, & de l'inquiétude que lui donnoient les mouvemens du plus jeune de ſes enfans, pour l'engager à conſentir à la paix aux conditions que ſouhaitoit Amurath. Bien des gens ont cru qu'il ſe laiſſa

HENRI III. 1580.

corrompre par Sinan, & qu'ayant pris dès-lors le parti dont il voulut se justifier depuis, sous prétexte qu'il y avoit été forcé, il n'agit pas de bonne foi dans cette affaire. Ce qui est certain, c'est qu'on le congédia avec beaucoup de marques d'amitié, & qu'il fut très-bien reçû par tout où il passa en s'en retournant : ce qui fit soupçonner un traité secret avec Amurath, par lequel il s'étoit engagé de trahir les intérêts de son maître, d'autant plus que les Turcs n'ont pas coûtume de traiter ainsi les ambassadeurs de Perse, lorsqu'ils s'en retournent sans avoir rien conclu, comme nous le verrons par l'exemple d'un autre Ambassadeur envoyé au même Amurath, qui non-seulement demeura en prison pendant un tems considérable, mais qui courut grand risque de la vie.

Maxud-Chan ayant pris congé du Sultan s'en retourna par le même chemin qu'il avoit suivi pour arriver à Constantinople ; & ayant trouvé Sinan à Erzerum il le suivit jusqu'à Cars, & de-là il fut conduit très-honorablement par le bacha Cicala jusqu'aux frontiéres de la Perse.

Le dessein de Sinan, en attendant la paix, étoit de fortifier Tomanis, ville d'Arménie, appartenante aux Géorgiens, & dont la situation est très-avantageuse pour se rendre maître des défilés & des passages par où l'on entre dans le païs : il vouloit aussi jetter des vivres & des troupes dans Teflis qui manquoit de tout à cause des ravages que les Persans avoient faits dans tous les environs ; & il souhaitoit extrémement de faire quelque coup d'éclat, pour avoir un prétexte honnête de quitter son emploi, qu'il avoit moins recherché par l'espérance de finir la guerre, qu'en vûë de renverser la fortune de Mustapha son rival, en l'exposant à la mauvaise humeur & à la haine d'Amurath.

Préparatifs des Persans.

Mehmet de son côté ne demeuroit pas oisif, & en attendant le retour de Maxud-Chan, il envoya ordre à tous les Gouverneurs de provinces de le venir joindre, & il prit le parti d'aller se mettre à la tête de l'armée avec Emir-Hamze son fils aîné, pour gagner l'affection de ses sujets, & se faire cette sorte de réputation, qui est d'un si grand poids dans la guerre, & qui influe beaucoup sur le succès des affaires. Il partit donc de Casbin, & s'en vint à Sultanie,

où il visita les mausolées de ses ancêtres : de-là il marcha à Zanga & à Miana ; & ayant laissé à sa gauche le château de Guvergi qui est au milieu d'un lac, & à sa droite Ardovil, qui est une ville de Medie où les rois de Perse faisoient leur résidence, il entra dans la Turcomanie, & de-là en quatre journées de marche il vint à Tauris, où il avoit donné rendez-vous aux nouvelles levées qu'il avoit fait faire. Il y tint conseil avec ses Généraux sur ce que l'on pourroit entreprendre : on y parla d'une maniére assez embarrassée, parce qu'on sçavoit que le dessein du Roi n'étoit pas tant de faire la guerre, que d'empêcher les Turcs de continuer leurs conquêtes : ainsi la résolution des Persans dépendoit absolument du parti que prendroit Sinan ; & comme on ne sçavoit encore rien de certain là-dessus, il ne faut pas s'étonner qu'il y eût tant d'incertitude dans les avis des Conseillers de Mehmet. L'armée Persanne étoit très-nombreuse, & capable non-seulement d'attendre celle des Turcs, mais de l'aller chercher & de faire des entreprises considérables, si elle avoit eu un Général : mais le parti que l'on prit fut qu'elle s'avanceroit de Tauris à Caracach ; qu'elle choisiroit un camp situé avantageusement pour couvrir Tauris, & pour empêcher les Turcs d'entrer dans le Sirvan, & qu'elle s'y retrancheroit. On fit ensuite un détachement de dix mille hommes, qu'on envoya du côté de Teflis pour s'opposer au secours que Sinan étoit obligé d'y envoyer, & on en donna le commandement à Tocmaces, qui s'étoit acquis de la réputation la campagne derniére, & qui connoissoit parfaitement les lieux. Mehmet lui recommanda fort de convenir avec Simon Prince Georgien, qui s'étoit fait Mahometan depuis peu, d'un tems & d'un lieu, où ils pussent se rassembler sans bruit, aussitôt qu'ils auroient appris que l'armée Turque seroit décampée de Cars, afin qu'ils prissent ensemble des mesures pour empêcher Sinan de jetter du secours dans Teflis ; & il le chargea de plus de lui faire sçavoir d'heure en heure tout ce qu'il apprendroit des desseins des ennemis.

Ces mesures prises, Tocmaces renforça son détachement d'un corps de trois mille Georgiens, & dès qu'il eut appris que Sinan étoit parti d'Erserum, & qu'il marchoit à Cars,

HENRI III. 1580.

il s'avança du côté de Gengue par un chemin que tiennent ordinairement les voleurs Tartares, mais qui étoit absolument inconnu aux Turcs. Gengue est au milieu de campagnes très-vastes entourées jusqu'à Tauris de villes & de châteaux, dont les habitans sont, ou sujets, ou alliés de la Perse. Dès qu'il y fut arrivé, il écrivit à Simon le départ de Sinan, & la route qu'il tenoit, & lui demanda de la part de Mehmet de se rendre à Grin, & de venir le joindre; & que lorsqu'ils seroient ensemble, ils prendroient leur parti suivant l'occasion.

Maxud-Chan passe chez les Turcs.

Maxud-Chan étoit de retour auprès du roi de Perse, & en lui rendant compte de sa négociation, il lui déclara qu'il ne pouvoit espérer de paix avec Amurath, qu'en lui cédant tout le Sirvan jusqu'à Demircapi; & que ce Prince prétendoit que tout ce que ses troupes avoient conquis jusqu'alors, appartenoit de plein droit à l'empire Ottoman. » Pour moi, » ajoûta-t'il, je n'ai point voulu passer mes pouvoirs; ce qui » a mis ma vie en grand péril, parce que les Bachas me me- » naçoient que si la négociation n'avoit point de lieu, on » me traiteroit comme un espion, & non comme un Am- » bassadeur : & ce n'a été qu'à force de priéres, & en pro- » mettant aux Turcs que V. M. leur enverroit un autre Am- » bassadeur avec des pouvoirs plus étendus, que j'ai obtenu » la permission de revenir en Perse.

Il parut après l'audience que Mehmet étoit content de la conduite de Maxud-Chan, & qu'il étoit bien aise de le voir de retour : il lui donna même pour récompense un petit gouvernement dans la province de Reivan; mais Maxud qui croyoit que ses services méritoient quelque chose de plus, s'excusa honnêtement de l'accepter; & il résolut d'attendre de la libéralité de son Roi, quelque emploi qui pût le dédommager des dépenses considérables qu'il avoit faites dans son ambassade. En effet Mehmet lui donna peu de tems après la charge de Trésorier de la caisse de Tauris; & comme le Gouverneur de cette place étoit son ennemi mortel, au lieu d'en faire lui-même les fonctions, il la fit exercer par un autre, & il se retira à Cassangre petite ville d'Arménie qui lui appartenoit. Emir-Chan qui cherchoit à le perdre dans l'esprit du Roi, fut ravi d'avoir trouvé cette

occasion : » Car, disoit-il, pourquoi Maxud-Chan a-t'il refusé » un gouvernement fort honorable ? Pourquoi sous prétexte » d'une prétenduë inimitié, n'a-t'il pas voulu exercer par lui-» même la charge de Trésorier d'une des plus grandes villes » du Royaume ? Pourquoi s'est-il retiré de la ville à l'approche » des ennemis ? Une telle conduite n'est-elle pas un aveu de » tous les soupçons que l'on a conçus contre lui, à l'occasion » de cette belle ambassade qu'il nous vante tant ? Je suis per-» suadé qu'il a donné sa parole aux Turcs, & qu'il est déja » leur esclave. C'est là sans doute la raison qui lui a fait re-» jetter les dignités & les emplois qu'on lui a voulu donner » en Perse ; à moins que par ce refus orgüeilleux d'exercer » des charges publiques, il n'ait été bien aise de forcer le Roi » à lui donner quelque grand gouvernement, qu'il aura soin » de remettre bientôt entre les mains des Turcs. Aussi, dit-» on, qu'il est convenu secrétement avec Amurath de lui li-» vrer le Sirvan, dont il a tant d'envie.

Ces discours qui venoient d'un ennemi déclaré, devoient être suspects ; néanmoins comme ils s'accordoient avec les bruits publics, ils firent une grande impression sur l'esprit du Roi, qui étoit déja indisposé contre Maxud, & qui regardoit comme une insulte le refus que ce mauvais courtisan avoit fait d'un gouvernement offert par son Souverain. Il ordonna donc qu'on le fît venir pour se justifier, & il chargea Emir-Chan de l'amener à la Cour de gré ou de force. Emir-Chan sçavoit bien que Salmas favorisoit Maxud ; & il craignoit que si on le mettoit en justice réglée, il ne se justifiât de tout ce qu'on lui reprochoit, & que la calomnie ne fût mise au grand jour. Ainsi il ne fut pas fâché qu'on sçût l'ordre qu'il avoit du Roi, & que cette nouvelle allât jusqu'à Maxud ; persuadé que ce Seigneur effrayé du péril auquel il alloit être exposé, se sauveroit chez les ennemis, & confirmeroit par sa fuite tout ce qu'on mettoit sur son compte. En effet Maxud ne fut pas plûtôt informé des desseins de la Cour, que, soit par crainte d'être convaincu de trahison, soit par dépit de se voir livré à son ennemi, il disposa tout pour se sauver. Il ne fut pas long-tems à trouver un honnête prétexte pour exécuter son dessein : car Emir-Chan ayant envoyé quinze hommes pour l'amener, ou pour

HENRI III. 1580.

l'arrêter ; Maxud ravi en apparence de les voir, leur fit un festin magnifique ; & lorsqu'ils furent tous yvres & bien endormis, il les enferma dans une citerne. Aussitôt il fait préparer des voitures pour ses femmes, ses esclaves, & ses autres domestiques ; il prit ses pierreries, son or, & son argent, & s'enfuit. Il marcha jour & nuit, & arriva enfin à Salmas, & de-là à Van, où Cicala Bacha le reçut avec des honneurs extraordinaires. Il fut reçû de même à Erzerum par Sinan, qui le fit mener à Amurath. Il suivit depuis les Bachas, Ferhat & Osman, qui commandérent tour à tour l'armée Turque après Sinan. Lorsque la guerre de Perse fut finie, Amurath lui ayant donné le gouvernement d'Alep, il s'y transporta avec toute sa famille, & il y passa le reste de sa vie.

Sinan grand Visir.

Sinan étant arrivé d'Erzerum à Cars y séjourna huit jours, après lesquels il marcha du côté d'Archele pour gagner Tomanis. Ce fut dans cette marche qu'il reçut l'agréable nouvelle qu'on l'avoit fait grand Visir. Il y a cependant des auteurs qui ont écrit que cette charge lui avoit été donnée dès Constantinople, mais que le sceau impérial ne lui fut remis entre les mains qu'en ce tems-ci, & par le Capigi Bachi * qui fut chargé de le lui porter. Mechmet, dont j'ai souvent parlé dans les livres précédens, avoit été long-tems revêtu de cette dignité, & il en avoit fait les fonctions avec une grande réputation de prudence & de fidélité sous Soliman, Selim, & même sous Amurath : & ce qui est fort rare dans cette Cour, son crédit s'y étoit toûjours soûtenu ; mais il avoit été tué depuis un an par un accident funeste, & qui mérite d'avoir ici sa place.

* C'est le chef des portiers.

Mechmet avoit de son autorité absolüe cassé un soldat, sans qu'on ait sçû pourquoi, & il avoit donné sa place & sa solde à un autre. Ce malheureux au désespoir d'avoir perdu tout à la fois sa subsistance & son honneur, résolut de s'en venger. Pour y réüssir, il contrefit le fou, & se fit Dervis ; c'est une sorte de religieux qui sont comme nos Hermites. Le nouveau Dervis affectoit un grand mépris de toutes les choses de la terre, & paroissoit n'avoir l'esprit rempli que de celles du ciel. C'est la coûtume chez les Turcs que cette espéce de Prêtres se rendent tous les jours au Divan, où

l'on rend la justice, pour faire la révérence aux Grands de la Cour, & que pour en tirer quelque aumône, ils récitent d'une voix peu intelligible leurs mauvaises priéres dans l'esprit de l'Alcoran. Suivant cet usage, l'Hermite venoit tous les matins chez Mechmet, & insensiblement il s'étoit si fort familiarisé avec lui, & avec toute sa maison, que quoique ce Visir fût toûjours entouré d'une Cour nombreuse, le Dervis l'approchoit quand il vouloit, sans que personne s'y opposât. Enfin cet homme croyant que l'occasion étoit venuë d'assouvir sa vengeance & sa haine, que ni le tems, ni les liberalités du Visir n'avoient pû adoucir, il met un poignard dans sa manche, & s'en vient au Divan. Là, après avoir fait ses priéres à l'ordinaire devant toute l'assemblée, il se jette sur Mechmet, dans le tems qu'il lui donnoit l'aumône, lui porte deux coups de poignard dans le sein avant qu'on le pût secourir, & renverse ce vieillard par terre. On saisit l'assassin, on le lie & on le méne à Amurath, devant qui il demande à comparoître. Le Sultan qui craignoit que ce malheureux ne fût que l'instrument des Grands de sa Cour, qui auroient eu dessein de perdre le Visir pour avoir sa place, interrogea luimême le Dervis. Mais ayant reconnu qu'il n'avoit point de complices, & que cet assassin n'avoit eu pour but que sa propre vengeance, il le livra aux domestiques de Mechmet, qui exercérent contre ce misérable les tourmens les plus affreux & les plus propres à venger la mort d'un maître qui les avoit comblés de biens.

La charge fut donnée à Achmet, qui tenoit le premier rang à la Cour après lui; mais il ne la remplit pas long-tems; car il mourut de maladie quelques mois après, & laissa vacante cette grande place, qui fut disputée entre deux rivaux fameux, Sinan & Mustapha. Ce dernier qui avoit été précepteur de Selim II. & qui s'étoit rendu illustre par la conquête de l'isle de Chypre, la regardoit comme une récompense duë à ses longs & importans services. Mais Sinan prétendoit que les siens étoient beaucoup au-dessus de ceux de Mustapha, parce qu'étant passé dans un païs aussi éloigné que l'Afrique avec une flote peu considérable, il avoit soûmis en peu de mois la Goulette, forteresse des Chrétiens, qui passoit pour imprenable, où il y avoit une grosse garnison

HENRI III. 1580. de troupes Espagnoles, & qui par sa situation étoit à portée de recevoir à tout moment du secours. Qu'avoit fait Mustapha de comparable à cette conquête ? Il lui avoit fallu deux ans pour prendre deux villes dans une Isle située au milieu des Etats de l'empire Ottoman ; & pour en venir à bout, il avoit presque entiérement ruiné une des plus grandes armées que les Turcs eussent mise sur pied depuis long-tems. Sinan alléguoit encore en sa faveur, l'expédition des Arabes révoltés, qu'il avoit entreprise & achevée avec autant de prudence que de bonheur ; au lieu que Mustapha avoit refusé de s'en charger, parce qu'il y trouvoit trop de difficultés. Mais ce qui nuisit le plus à Mustapha, fut son rappel de Perse, & Amurath ne croyoit pas qu'il convînt de mettre à la tête de tout l'Empire un homme qu'il avoit jugé incapable de conduire cette guerre. D'ailleurs la Sultane qui avoit beaucoup de crédit sur l'esprit de son mari, le sollicitoit vivement en faveur de Sinan. » Mustapha, disoit-elle, n'est-il » pas assez récompensé de ses services, par l'impunité de tant » de crimes dont il a été chargé, & par la liberté qu'on a ren» duë à sa considération au Trésorier & au Caissier de son ar» mée, accusés d'avoir volé l'argent destiné pour les troupes ? » Ne doit-il pas encore regarder comme une récompense que » depuis la vacance de cette dignité, on lui ait laissé le pre» mier rang à la Porte, par la seule prérogative de l'âge ? Il est » donc juste, ajoûtoit-elle, de mettre dans cette grande place » un homme sans reproche, qui a toûjours bien servi l'Etat, » & qu'on envoye à une guerre de la derniére importance, par » la confiance qu'on a qu'il s'en tirera heureusement ?

Mustapha se voyant déchû d'un honneur qu'il souhaitoit passionnément, & qu'il dévoroit en espérance, ne put survivre à sa disgrace : & on prétend que le chagrin qu'il en eut, ou peut-être la crainte d'être convaincu d'avoir supprimé plusieurs ambassades que le roi de Perse envoyoit à la Porte, l'engagérent à avancer sa mort, en mangeant avec excès du melon, qu'il avoit mis tremper dans de l'eau, où il avoit fait fondre quantité de succre. Mais on tenoit pour constant à la Cour, qu'Amurath l'auroit fait étrangler, s'il n'eût pas prévenu ses ordres. Jamais homme au reste ne mérita mieux d'être lui-même son bourreau. La cruauté horrible que

que ce monſtre exerça contre les Chrétiens, & particulierement contre Antoine Bragadin, après la priſe de Famagouſte, le rendoit digne d'un pareil ſort. Ses biens furent portés au tréſor public, & l'on en réſerva quelque portion pour ſes petits-fils, qui furent mis dès leur enfance au ſervice du Grand Seigneur.

HENRI III. 1580.

Sinan au comble de ſes vœux depuis ſon élévation, & croyant que la mort de ſon rival l'aſſuroit dans ſa nouvelle dignité, ne ſongea plus qu'à agir contre les Perſans. D'abord il fit dreſſer par des Ingénieurs habiles le plan des fortifications qu'il vouloit faire à Tomanis; mais à peine les put-il commencer, à cauſe d'une pluye épouvantable, qui continua pendant huit jours, & qui renverſa tout ce que les ſoldats avoient fait. Le ſecours qu'il falloit jetter dans Teflis, lui donnant beaucoup d'inquiétude, il marcha de ce côté-là, & il fit prendre les devants à Talogli Aga des Janniſſaires de Damas, & à Homar Sangiac de Saffet. Mais Simon ſeigneur Georgien, qui connoiſſoit le païs, leur dreſſa des embuches, les tailla en piéces, & Talogli fut redevable de la vie à la viteſſe de ſon cheval. Sinan ayant eu avis de cet échec, ne laiſſa pas de continuer ſa marche, & en deux jours il arriva devant Teflis. La mort de Muſtapha n'ayant pas encore aſſouvi la haine qu'il portoit à cet infortuné, il réſolut de montrer la vanité de ce Général, qui pour faire valoir ſes ſervices avoit écrit à Amurath, que Teflis étoit auſſi grande & auſſi peuplée que Damas. Ainſi il ordonna à quelques Officiers de faire le tour de la place & de l'examiner, afin qu'ils puſſent un jour rendre témoignage à Amurath du veritable état de cette ville. Ayant enſuite diſtribué de l'argent à la garniſon, & fait remplir les greniers, il aſſembla les ſoldats qui étoient dans la ville; & après avoir loüé leur fidélité, & la conſtance qu'ils avoient montrée, en ne vivant pendant un tems conſidérable que de chiens & de rats, il les conſola, & leur fit eſpérer, qu'on auroit ſoin qu'ils ne fuſſent plus expoſés à de pareilles extrémités; qu'Amurath auroit égard à leurs ſervices; & que pour lui il employeroit volontiers ſon crédit pour leur procurer la récompenſe qu'ils méritoient.

La garniſon ayant porté ſes plaintes contre le Gouverneur de la place, qui s'étoit approprié l'argent de la caiſſe militaire,

HENRI III. 1580.

Sinan fit examiner cette affaire : l'Officier fut convaincu de malversation, & condamné à rendre les sommes qu'il avoit prises, & qui furent distribuées aux soldats : après quoi il le cassa & mit à sa place un Georgien, nommé Joseph, qu'il ne jugea digne de ce poste, que parce qu'il étoit ennemi juré de Simon. C'est-là pour les Barbares le gage le plus sûr de la fidélité de ceux qu'ils employent ; & c'est à ce titre que Sinan confia à Joseph Bey la garde d'une place dont la défense avoit coûté jusque-là tant de travaux, tant de veilles, tant de souffrances & tant de sang.

Après avoir donné ordre aux affaires de cette ville, Sinan se disposoit à partir, lorqu'il reçut une ambassade de Leventogli, autre seigneur Georgien, qui envoya lui offrir ses services. Jusque-là Leventogli avoit gardé la neutralité entre les Turcs & les Persans, les exhortant tour à tour à la paix ; & comme il craignoit sur-tout la puissance des Turcs, il avoit souvent envoyé des vivres, & d'autres provisions à Teflis ; mais il ne s'étoit point encore déclaré contre Mehmet, qu'il respectoit comme un voisin puissant. Les envoyés de Leventogli l'excusérent de n'être pas venu lui-même, sur ce qu'il étoit malade. Sinan paroissant content de cette raison, leur fit bon accueil, leur donna des vestes d'étoffes d'or, & les renvoya avec des presens pour leur maître, entre lesquels il y avoit une masse d'or (1), & un sabre garni d'or & de pierreries, & les chargea d'ordres secrets qui portoient, qu'ayant été neutre jusque-là entre les deux Princes ennemis, il fît tous ses efforts pour procurer la paix entr'eux, & qu'il n'épargnât pour cela ni sollicitations, ni priéres.

Sinan s'étant ensuite mis en marche, passa le second jour le défilé de Tomanis. Ce fut alors que Mustaffade bacha d'Alep, qu'il estimoit beaucoup, lui fit entendre qu'il y avoit dans le voisinage quantité de provisions, & beaucoup de gros & de menu bétail, qui n'étoit gardé que par un fort petit nombre de Georgiens, & qui seroit fort utile tant pour l'armée que pour les garnisons d'alentour ; qu'on pourroit aisément s'en rendre maître, si on vouloit y envoyer un détachement de bonnes troupes, & qu'il s'offroit de les conduire. Sinan crut que l'occasion n'étoit pas à négliger ; mais comme

(1) Espéce de lingot fait en rond.

il n'avoit pas encore oublié ce qui étoit arrivé à Talogli & à Homar, il craignit que ſon ami ne lui eût demandé trop peu de troupes : ainſi il lui donna dix mille hommes effectifs, ſans compter les valets & les goujats. C'étoit une amorce que Tocmaces avoit préſentée aux Turcs, & il s'étoit enſuite embuſqué avec Simon dans tous les lieux des environs qui étoient propres pour ſon deſſein. Les Turcs maîtres du butin l'avoient déja chargé ſur leurs chevaux, & ils n'étoient plus occupés que du ſoin de l'emmener, lorſque Tocmaces ſortant tout d'un coup de ſon embuſcade, les chargea bruſquement, & en fit un carnage épouvantable, ſans preſque trouver de réſiſtance. Il leur tua autour de ſept mille hommes, fit quantité de priſonniers, & emmena un grand nombre de mulets & de bêtes de ſomme. Muſtafiade s'étoit ſauvé des premiers.

Sinan chagrin de cette nouvelle, fit marcher de ce côté-là le bacha de Caramanie avec un gros détachement, & il le ſuivit avec le reſte de l'armée ; mais ils arrivérent trop tard, les Perſans s'étoient déja retirés dans des montagnes inacceſſibles & dans des bois impénétrables. Sinan qui vouloit venger l'affront qu'il venoit de recevoir, ne laiſſa pas de les pourſuivre, & il arriva enfin au haut d'une montagne très-eſcarpée, d'où il découvrit les Perſans, qui fatigués des marches précédentes, cherchoient à ſe fortifier dans des poſtes avantageux. Auſſitôt le Général Turc s'avança pour les combattre. Mais les Perſans qui ne vouloient pas hazarder une affaire déciſive, prirent le parti de ſe retirer. Quelque diligence qu'ils fiſſent, ils ne purent pourtant pas empêcher que leur arriére-garde ne fût entamée, & ils perdirent environ cinquante hommes, dont les Turcs coupérent les têtes, ſuivant leur coûtume ; & pendant une marche de pluſieurs jours, ils les portérent comme en triomphe au bout de leurs javelines.

Sinan ayant évité toutes les embuſcades des ennemis arriva à Triale, ville d'Arménie, fameuſe par le grand nombre de ſes Egliſes. Il y reçut pluſieurs avis que le roi de Perſe étoit ſorti de Tauris avec toute ſon armée, & qu'il venoit pour le combattre. Sur cette nouvelle, il fit publier dans le camp qu'on ſe diſpoſât à marcher à Tauris ; & pour avoir moins d'embarras, il envoya ſes gros bagages à Ardachan, & n'en

HENRI III. 1580.

garda que ce qu'il falloit pour porter des provisions pour quelques jours. Par-là ce Général, le plus vain qui fut jamais, vouloit faire croire que c'étoit lui qui alloit chercher les ennemis : mais en même tems il fit dire secretement au roi de Perse, campé près de Caracach, qu'il pouvoit envoyer des Ambassadeurs pour la paix ; & il espéroit que cette nouvelle suspendroit la marche de ce Prince. Pour mieux persuader que l'ordre qu'il avoit donné de marcher à Tauris étoit sérieux, il descendit dans des plaines encore teintes du sang des troupes de Mustapha, qui y avoient été taillées en piéces ; c'étoient les plaines de Chelilen : il y rangea son armée en bataille, & embrassa un vaste terrain pour faire parade de ses forces. Après en avoir fait la revuë, il disposa tout comme s'il alloit donner bataille : il plaça à la tête de l'armée cinq cens piéces de campagne, qui étoient gardées par trois bataillons de Jannissaires. Il avoit pris son poste derriére cette artillerie, & il avoit rangé tout le reste de son armée à droit & à gauche en forme d'un croissant qui embrassoit une grande & vaste plaine, où la cavalerie & l'infanterie, les arquebusiers, les archers & les piquiers étoient mêlés les uns avec les autres. Les bêtes de somme & les bagages qu'on avoit pris pour le besoin, étoient à la queuë sous la garde d'un corps de huit mille hommes, commandé par deux Bachas. L'armée étant rangée de la maniére que je viens de l'expliquer, il fit sortir des montagnes voisines quelques corps de ses propres troupes, qui eurent ordre de faire mine de le venir attaquer. Dès qu'ils parurent, l'artillerie commence à tirer, les arquebusiers & les archers font usage chacun de leurs armes, les tambours, les clairons, les trompettes sonnent la charge, comme si l'on eût été sérieusement aux mains ; & les soldats ayant ensuite tirés leurs sabres qu'on voyoit briller de loin aux rayons du soleil, on perdit toute la journée à ce spectacle comique. On recommença la même chose le lendemain & le jour suivant ; ce qui exposa Sinan aux railleries & au mépris de tout le monde. Les soldats en murmuroient, & disoient tout haut : pourquoi ne nous méne-t'il pas à Tauris ? L'ennemi est à deux pas de nous, & l'on nous amuse ici à des combats de théâtre : Est-ce pour ce spectacle qu'on a rassemblé tant de braves guerriers ?

Pendant ce tems-là Mehmet envoya Haider en qualité d'Ambaſſadeur. Il renouvella les propoſitions que Maxud-Chan avoit déja faites ; c'eſt-à-dire, que le roi de Perſe céderoit Cars & Teflis, & qu'il cultiveroit religieuſement l'amitié du Grand Seigneur. Qu'il conjuroit Sinan de faire conclure la paix à ces conditions, & d'empêcher que deux Princes de la même Religion ne s'acharnaſſent à ſe ruiner l'un l'autre par une guerre ſans fin.

Sinan reçut très-gracieuſement Haider, lui promit de s'employer pour obtenir ce qu'il demandoit, & l'aſſûra qu'il eſpéroit que la choſe réüſſiroit, pourvû qu'on envoyât à la Porte un homme diſtingué, ſage & capable de manier une affaire de cette importance. Haider auſſitôt alla joindre le Roi, qui étoit retourné à Tauris, pour lui rendre compte de ſa négociation. Il lui dit, que Sinan faiſoit eſpérer que ſi la Perſe envoyoit un nouvel Ambaſſadeur, la paix pourroit ſe conclure aiſément, & que le Général Turc paroiſſoit la ſouhaiter. Le Roi y donna les mains, & fit ſçavoir ſa réſolution à Sinan.

Le Grand Viſir ne ſongeant plus alors à ſa marche vers Tauris, ſe retira du côté de Cars, comme s'il ſe fût préſenté quelque occaſion qui l'y rappellât ; & il y demeura un mois entier ſans rien faire, au grand étonnement des Turcs, qui s'entredemandoient ce qu'ils étoient venus faire ſi loin ; ſi c'étoit pour combattre, ou pour voir le païs ; pour être ſpectateurs de piéces de théâtre, ou pour les repréſenter eux-mêmes. De Cars, Sinan retourna à Erzerum, où il ſépara ſon armée, parce que l'hyver étoit déja avancé ; & chaque Commandant de place y mena en quartier d'hyver les troupes qui étoient ſous ſes ordres. Il envoya enſuite à Amurath le Capigi Bachi pour l'informer des ſuccès de la campagne, du ſecours qu'on avoit fait entrer dans Teflis, des ouvrages qu'on avoit commençés à Tomanis, & de la parole que le roi de Perſe avoit donnée, d'envoyer un nouvel Ambaſſadeur à la Porte. Il ajoûtoit, qu'il y avoit dans cette guerre tant d'incommodités à eſſuyer, & tant d'obſtacles à ſurmonter, que ſi l'on ne faiſoit de plus grands efforts que par le paſſé, on ne devoit plus ſe flater de la conquête de la Perſe : qu'il falloit bien des choſes pour une ſi grande entrepriſe, & qu'il

HENRI III. 1580.

étoit néceſſaire qu'il s'abouchât là-deſſus avec l'Empereur.

Toute la campagne ſuivante ſe paſſa à attendre l'ambaſſadeur Perſan, & il ne ſe fit rien de conſidérable, à cauſe de la diſette affreuſe qui régnoit dans le camp & ſur la frontiére, juſque-là que les troupes étoient extrémement dégoûtées de cette guerre, & que chacun faiſoit tous ſes efforts pour ſe diſpenſer d'y aller. Sinan lui-même s'en ennuyoit beaucoup, & ſongeoit à la porter en Europe, afin de revenir à la Cour, & d'y joüir des honneurs de la place qu'il occupoit. Afin de réüſſir dans ce deſſein, il mettoit tout en œuvre pour avancer la paix de Perſe; ce qui lui fourniroit un prétexte honnête d'abandonner ces provinces ſans déplaire à l'Empereur: il envoyoit lettres ſur lettres, & couriers ſur couriers, pour obtenir ſon rappel. Il avoit, diſoit-il, des choſes de la derniére conſéquence, dont il étoit important que l'Empereur fût inſtruit, & ſur leſquelles il ne pourroit ni s'expliquer dans une lettre, ni ſe confier ſûrement à quelqu'homme que ce fût. Enfin les ſollicitations vives & continuelles de la Sultane, qui l'avoit déja fait Grand Viſir, obtinrent du Sultan ſon rappel.

Auſſitôt le Général Turc établit deux Gouverneurs, avec un Tréſorier, & un Intendant à Sumachia & à Batino, gouvernemens de peu d'importance; & ſans avoir rien fait de conſidérable, après avoir même reçu deux échecs & perdu quelques piéces de canon, il ſe mit en marche pour s'en retourner, & entra vers la mi-Juillet dans Conſtantinople avec un équipage ſuperbe, & au milieu d'une foule de grands Officiers de la Cour, qui étoient allés à ſa rencontre.

Troubles d'Afrique.

Il y eut quelques troubles en Afrique. Comme les eſprits des Mores ſont changeans & très-avides des nouveautés, les habitans de Tunis, ou par haine pour les Turcs, ou par inclination pour Amida leur ancien maître, qui étoit alors à Malte, & qui les ſollicitoit de le faire revenir, conjurérent contre la garniſon & la paſſérent au fil de l'épée. Amurath inſtruit de ce carnage y envoya Ulucciali Capitan-bacha, avec ſoixante galéres. Cette commiſſion lui fit naître l'envie de bâtir un fort vers le détroit, & de le mettre en bon état, s'aſſûrant que par ce moyen non-ſeulement il empêcheroit les troubles du royaume de Tunis; mais qu'ayant en

quelque ſorte mis des entraves aux deux côtés de la Mauritanie, il pourroit dans la ſuite former des projets plus importans. Achmet roi de Maroc, qui venoit de faire un traité d'alliance avec Philippe II. crut qu'il ne devoit pas négliger cette affaire qui mettoit ſes Etats en péril. Ainſi ſous prétexte de l'alliance dont je viens de parler, il écrivit à Ulucciali, & le pria inſtamment de renoncer à ce projet, parce que ſi les Turcs vouloient attaquer le roi d'Eſpagne, avec qui Amurath même venoit de conclure une tréve, il ſeroit obligé de le ſécourir, & de joindre ſes troupes à celles de ce Prince. Ulucciali qui étoit trop foible pour réſiſter à deux Rois réünis, & même pour tenir contre l'un des deux avec une flote telle que la ſienne, ſongea à la retraite; mais pour cacher ſa honte, il fit courir le bruit qu'on le rappelloit à Conſtantinople pour d'autres affaires; & après avoir mis une nouvelle garniſon dans Tunis, d'où les conjurés s'étoient ſauvés, il ſe retira à petit bruit.

Affaires de Pologne & de Moſcovie.

Pendant ce tems-là, on faiſoit en Pologne des préparatifs contre les Moſcovites, & le Roi s'étant rendu à Grodno avoit donné ordre à Zamoski de lever des troupes. Ce Général déſirant extrémement d'avoir une bonne infanterie, engagea Vroveck à licencier ſa compagnie de cavalerie, pour en former une d'infanterie toute composée de Gentilshommes, & il chargea Farensbeck de faire faire des levées en Allemagne. Le Roi de ſon côté écrivit au prince de Tranſylvanie ſon frére, de lui faire en Hongrie de nouvelles levées d'infanterie & de cavalerie. Les ſuccès de la campagne derniére, qui en promettoient encore de plus conſidérables, attiroient toute la jeuneſſe, & l'empreſſement étoit ſi grand, que l'on venoit en foule au rendez-vous, ſans avoir reçu un denier pour l'engagement. Mais cette joye générale fut troublée par la mort de Chriſtophle prince de Tranſylvanie, qui après avoir ſouffert long-tems des douleurs de la goute, mourut enfin cette année, laiſſant un fils nommé Sigiſmond, qui du conſentement des Etats avoit été nommé pour ſuccéder à ſon pére avant que le Roi ſe rendît à Varſovie pour la diéte. Ainſi Etienne n'eut pas grand mouvement à faire pour établir ſon neveu dans cette Principauté. Il ſe contenta d'envoyer à la Porte J. Tho. Drojou avec des ordres, qui portoient, que la

Mort du Tranſylvain.

HENRI III. 1580.

Tranſylvanie étant tributaire du Grand Seigneur, cet Envoyé ſupplieroit Amurath de trouver bon que Sigiſmond la poſſédât aux mêmes conditions que ſes prédéceſſeurs ; & de faire entendre à cette Cour que ſi on y prenoit d'autres meſures, le roi de Pologne ne manqueroit pas de venir au ſecours de ſa patrie & de ſa famille. On chargea encore Drojou de ſe plaindre des injuſtices de Janicola vaivode de Valaquie, & de demander qu'on le dépoſſédât, & qu'on rétablit Pierre l'ancien Vaivode : que le roi de Pologne ne s'accommodoit pas du voiſinage de Janicola, & qu'il ne pouvoit, ni ne devoit ſouffrir plus long-tems les maux qu'il faiſoit à ſes ſujets. Amurath accorda volontiers le premier article, à la conſidération du roi de Pologne : il ne refuſa pas abſolument le ſecond ; mais il en remit l'exécution à un autre tems.

La mort du prince de Tranſylvanie fit croire au duc de Moſcovie, que le roi de Pologne conſentiroit ſans peine aux conditions de paix qu'il avoit propoſées l'année précédente, ou du moins que cet événement lui donneroit le tems de reſpirer. Il avoit fait dire par ſes Ambaſſadeurs quelque tems auparavant, qu'il étoit prêt de céder la Livonie à la réſerve de Narwa, de Newſchlos, de Derpt, d'Adawa, & de Novogorod de Livonie. Le Roi avoit toûjours répondu qu'il ne vouloit point entendre parler de paix, ſi on ne lui cédoit toute la Livonie ; qu'il prétendoit garder Weliſch, & qu'il demandoit la démolition de Siebis, fortereſſe appartenante aux Moſcovites ; mais qui étoit enclavée dans ſes Etats : & il donnoit parole què de ſon côté il feroit démolir Driſta qui appartenoit à la Pologne, & qui ſe trouvoit au milieu de la Moſcovie. Il demandoit encore que le Duc lui payât quatre cens mille écus d'or pour les frais de la guerre. Mais à la nouvelle de la mort du prince de Tranſylvanie, le duc de Moſcovie changea abſolument, comme il parut par les lettres dont il chargea Chriſtophle Dirſac, que le Roi avoit envoit envoyé à Moſcou. Après une longue répétition de toutes les propoſitions qui s'étoient faites pour parvenir à la paix, & qui n'avoient produit aucun fruit ; le Grand Duc diſoit beaucoup de choſes pour en faire retomber la haine ſur le Roi : Qu'il n'avoit pas voulu s'en tenir aux conditions de Newel, & qu'il demandoit à preſent la démolition de

Siebis,

Siebis, & une grande somme d'argent sous prétexte de dédommagemens pour les frais de la guerre. Là-dessus le Moscovite déclaroit qu'il ne vouloit point être son tributaire; que les Princes n'avoient pas coûtume de compter ainsi les dépenses & d'exiger de l'argent: Que Siebis avoit été bâti dans son enfance, dans le tems que les Polonois tenoient Poloczko, & que Sigismond étoit maître de la Pologne & de la Lithuanie; en un mot, que Siebis ayant toûjours appartenu aux Moscovites, il ne pouvoit consentir à sa démolition. Il se plaignoit ensuite avec aigreur que le Roi ne lui eût point envoyé d'Ambassadeurs; & il assûroit qu'il se passeroit bien quarante & cinquante ans avant que de son côté il en fît partir aucun pour la Pologne. A ces reproches le Duc joignoit des choses très-piquantes contre le Roi; que ce prince n'étoit pas issu d'une famille Royale; qu'il avoit laissé impunis des excès énormes commis par ses gens, qui avoient poussé la cruauté jusqu'à tirer de la graisse du corps d'un homme; enfin qu'il avoit brûlé Solock avec des boulets rouges: exemple d'inhumanité, disoit-il, inoüi jusqu'alors.

Le Roi ayant examiné ces lettres, fit dire aux Ambassadeurs qui attendoient la réponse; que suivant le droit des gens, il pouvoit les traiter comme des ennemis, qui sous prétexte de paix, se conduisoient en véritables espions dans son Royaume; que néanmoins il ne s'écarteroit point des régles d'humanité qu'il avoit gardées jusqu'alors; qu'ils pouvoient donc s'en retourner, & qu'il feroit réponse par un homme à lui aux lettres que leur Maître lui avoit écrites.

Quelque tems auparavant le Duc avoit écrit à l'Empereur & au Pape, qu'il étoit prêt de leur envoyer du secours contre le Turc, l'ennemi commun des Chrétiens. Les Polonois regardérent cette démarche comme une ruse du Moscovite, qui vouloit engager le Pape à se rendre médiateur de la paix entre lui & le Roi de Pologne. Car il n'y avoit pas d'apparence que le duc de Moscovie envoyât ses troupes contre les Turcs, tandis qu'il auroit la guerre avec les Polonois, & qu'il verroit leurs troupes dans son païs. Les Ambassadeurs qu'il envoya à Rome eurent bien de la peine à se déterminer à aller baiser les pieds de sa Sainteté, parce qu'ils sont attachés à l'Eglise d'Orient. Lorsqu'ils s'en retournérent, le

HENRI III. 1581.

Pape chargea Antoine Possevin de les accompagner : c'est ce Jésuite, homme habile pour la négociation, qui avoit engagé le Czar à envoyer cette ambassade. Les Moscovites lui ayant signifié, qu'ils ne vouloient point s'en retourner par la Pologne ; mais qu'ils iroient d'abord à Lubeck, & de là à Narwa ; Possevin alla trouver le Roi, comme le Pape le lui avoit ordonné. Il obtint la liberté des officiers Moscovites, qui avoient été pris à Welisch ; ensuite il alla rejoindre les Ambassadeurs, & les suivit à Moscou.

Le roi de Pologne ayant traversé avec beaucoup de peine les forêts qui se trouvoient sur sa route, arriva enfin à Sawolocze : il y tint conseil ; & quoique la situation des lieux demandât qu'on s'avançât d'abord vers Pleskow, il y eut des avis pour commencer par Novogorod, parce qu'on y peut aller commodément de Luki sur le fleuve Lowat. D'autres vouloient qu'on attaquât Derpt, puisqu'on vouloit avoir la Livonie, où cette place est située, d'autant plus qu'une partie de la garnison s'étoit retirée à Pleskow, où les Moscovites étoient persuadés que le Roi iroit d'abord ; mais la pluralité fut pour commencer par Pleskow ; & comme c'étoit la premiére place qui bornât les conquêtes du Roi, la raison vouloit qu'on l'attaquât la premiére. On balança seulement sur quelques forts, qui étoient à droit & à gauche, & on agita si l'on devoit s'en rendre maître avant que d'attaquer Pleskow. Les Moscovites, suivant leur coûtume, avoient déja brûlé celui de Crasnihorod, que les Cosaques avoient incontinent rétabli & fortifié ; ce qui mettoit l'armée à couvert des garnisons des autres châteaux, sçavoir Siebis, Opolzka, Ostrow & Velia. Mais les Moscovites avoient aussi brûlé ce dernier.

Le Roi chargea Kimita de se joindre à Michel Haraburda commandant des Tartares de Lithuanie, qui avoient été autrefois établis dans cette province par le duc Vitold, comme nous l'avons dit sur l'année 1574. avec ordre de harceler les ennemis, & de venger par le ravage de leur païs, les courses qu'ils faisoient sur les terres de Pologne. Avant que de sortir de Sawolocze, il envoya un courier à Moscou avec des lettres, qui portoient en substance, que quoiqu'il y eût peu de grandeur d'ame à dire des choses dures à son ennemi, quand

on a les armes à la main, il n'avoit pas voulu néanmoins laisser sa lettre sans réponse, de peur que son silence ne le rendît encore plus fier : Que s'il ne s'étoit pas tenu aux conditions de Newel, c'est que la prise de Sawolocze avoit changé l'état des choses ; qu'à l'égard des frais de la guerre, comme il ne l'avoit entreprise qu'après y avoir été forcé par des injures atroces, il ne faisoit en les demandant, que suivre l'exemple de tous les princes Chrétiens. » A l'égard de Siebis, ajoûtoit-il, » cette forteresse est constamment située dans le domaine de » Pologne, puisqu'elle est en deçà de la Dwine ; & les Moscovites l'ont bâtie sur un terrain qui n'étoit pas à eux. Vous » avez tort, disoit-il, de vous plaindre que je ne vous aye » pas envoyé d'Ambassadeurs. En effet, y a-t'il quelque loi » qui y oblige ? Et chaque Prince a-t'il à cet égard d'autre » régle, que sa volonté & ses intérêts ? Vous me menacez de » ne m'en point envoyer dans quarante ans : je le croi, l'espace est bien long pour notre vie, & vous ne m'en enverrez » sûrement ni dans quarante, ni dans cinquante ans ; mais » peut-être serez-vous contraint de m'en envoyer plûtôt. « Il vient ensuite aux reproches personnels, & il dit : qu'il n'est pas fâché de n'être pas né Roi ; qu'il est ravi d'avoir été jugé digne de l'être, & d'avoir été choisi par les suffrages d'une infinité de Noblesse pour gouverner un des plus grands Royaumes de la Chrétienté. Il ajoûta, qu'il ne portoit point d'envie à ce Duc, de ce que ce n'étoit ni son mérite, ni le suffrage des hommes qui l'avoient mis sur le trône de Moscovie, mais le ventre de la fille de Glinski, fameux pour avoir trahi autrefois le roi Sigismond. A l'égard de la graisse tirée d'un cadavre, il répond premiérement, qu'il n'y a eu aucune part : secondement, qu'il ne voit rien dans cette action qui blesse ni l'humanité, ni la piété Chrétienne ; qu'on disséque tous les jours des morts par ordre des Médecins, pour trouver moyen de remédier aux maux des vivans ; & que rien au fond n'étoit plus ridicule que la prétenduë pitié de ce Prince, qui pendant qu'il fait mourir les vivans par les tourmens les plus cruels, s'intéresse si fort pour les cadavres des morts : Que pour les boulets rouges tirés contre Solock, qu'il regarde comme une insulte inoüie, il falloit qu'il s'instruisît des belles découvertes qu'on avoit faites depuis peu

Henri III. 1581.

dans l'art de la guerre. Il finit par lui offrir un combat singulier. Cette réponse au reste a beaucoup plus d'étenduë dans la lettre qui fut publiée alors en langue Russe & en Latin. Le Roi joignoit à sa lettre un livre qui contenoit la vie du Duc, qu'on nommoit Jean Basilowitz. Ce livre a été imprimé depuis : mais comme il a été fait plûtôt pour décrier ce Prince, que pour raconter son histoire, peut-être n'est-il pas fort digne que la postérité y ajoûte foi.

Le Roi étant allé de Sawolocze à Woronocz, y dressa de l'avis des Seigneurs de nouveaux réglemens, pour la discipline militaire ; & sur la priére qu'ils lui firent de nommer un Grand Général suivant leur ancien usage, pour maintenir la discipline dans l'armée, il choisit Zamoski. Quoique ce choix fît grand plaisir à ce Seigneur, il s'excusa pourtant avec modestie de l'accepter, & il apporta beaucoup de raisons pour justifier son refus ; mais le Roi n'y eut pas d'égard, & Zamoski se laissa vaincre.

Le Roi apprit alors avec chagrin, que pendant qu'il étoit occupé dans le païs ennemi, le roi de Suede son allié, & qui l'avoit porté à entreprendre cette guerre, attaquoit ses derriéres. Car il avoit envoyé en Livonie une armée sous le commandement de Pontus de la Gardie, gentilhomme de Languedoc, qui avoit épousé un fille naturelle de ce Monarque : & employoit contre cette province des troupes qu'il avoit promis par un traité de faire marcher contre les Moscovites. La Gardie, qui étoit un bon Officier, s'empara de plusieurs forts qui sont sur la côte & qui dépendent d'Osel ; & Jean Herbort gouverneur de Sanock, aussi-bien que Laurent Goslicie, le priérent inutilement de ne point entreprendre sur la Livonie. Quoique le roi de Pologne fût vivement piqué de ce manque de foi, il crut cependant devoir dissimuler pour un tems.

Les Moscovites travailloient pendant ce tems-là à mettre Pleskow en état de défense, en réparant les murs anciens, en y ajoûtant de nouveaux ouvrages, & en y faisant venir des troupes de toutes les places voisines.

Zamoski bien content de sa nouvelle dignité, régla avec le Roi la marche de son armée ; & après en avoir fait la revuë, il ordonna aux Lithuaniens de marcher sur la droite,

& il mit avec eux les troupes qui avoient servi contre Danzick sous la conduite de Jean Sborowski, & qui dans l'absence de ce Général étoient alors commandées par Christophle Nisicie. Il fit prendre les devants à un autre corps commandé par Stanislas Tarnow petit-fils de Jean Tarnow, ce grand Capitaine, qui avoit eu autrefois la charge dont Zamoski venoit d'être revétu : il lui ordonna de marcher vers Ostrow, & de choisir un lieu propre pour un camp. Zamoski le suivit, & alla camper au-dessous sur la Welika. Ostrow est dans une isle que forme cette riviére, & c'est ce que signifie son nom en langue Esclavone. Elle a une très-grande citadelle, fortifiée de bastions à la moderne : il y en a un qui couvre le côté qui regarde le Nord, & un autre celui du Levant; le troisiéme, qui regarde le Couchant, étoit courbé insensiblement en forme de croissant; de sorte que l'artillerie ne pouvoit battre à plomb sur toute cette face, & que les soldats par conséquent n'y avoient rien à craindre du canon. On dressa donc la batterie contre les bastions du Midi : ceux qui les défendoient en ayant été chassés, & tout le côté qui regardoit le Couchant n'ayant point encore été entamé, on espéra que les troupes pourroient monter à l'assaut sans beaucoup de danger : l'artillerie commandée par Weier ayant fait une large bréche, les Hongrois se préparérent à l'attaquer; mais la garnison battit la chamade & se rendit.

Le Roi marcha de là à Pleskow. Baltazar neveu du roi André à la tête des Hongrois, & le Palatin de Breslaw à la tête des Polonois faisoient l'avant-garde. Dès qu'ils furent arrivés au fleuve Werecha, qui se jette dans la Welika du côté du Levant, quelques Hongrois ayant passé de l'autre côté de ce fleuve, se séparérent en trois corps, & s'embarquérent en trois endroits différens, après quoi ils envoyérent quelques soldats pour attirer les gardes avancées des ennemis. Les Moscovites qui se défioient de quelque embuscade, après avoir poussé les premiers, songeoient à se retirer; mais s'étant apperçus que les seconds qui sortoient du lieu de l'embuscade étoient en trop petit nombre pour tenir contre eux, ils s'avancérent plus loin, & les poursuivant sans ordre, ils tombérent dans la troisiéme embuscade, qui les chargea & les mit en fuite. Les Hongrois prirent trois Boïards ou

HENRI III. 1581.

nobles Moscovites, par lesquels on apprit ce qu'il y avoit de troupes dans la ville, & ce qu'on y pensoit du siége. Sigismond Rosnie capitaine des vieilles bandes Polonoises, amena aussi quelques prisonniers, qui confirmérent ce que les premiers avoient dit.

Situation & antiquités de Pleskow.

Pleskow est situé au confluent de deux riviéres dans une plaine fort étenduë, très-agréable & entourée de collines en pente douce, qui sont couvertes de geniévres plantés si réguliérement, que depuis Woronocz jusqu'à Pleskow, il semble que ce ne soit qu'un jardin. Il y a autour de la ville plus de quarante Couvents bâtis de pierre & très-beaux. Elle est plus longue que large, & elle va en s'étrécissant du côté du Couchant : la Welika baigne ses murs du côté du Midi ; & après s'être considérablement augmentée par les riviéres qu'elle a reçuës, elle va se jetter à deux lieuës de là dans le lac Peibas. Pleskow a au Nord une riviére nommée aussi Pleskow, qui a sa source auprès de Novogorod, & qui passe au milieu de la ville, séparée en trois parties, qui ont chacune leurs murailles. La citadelle qui est au milieu, est aussi séparée en trois parties ; celle qui est extérieure, & qui regarde le Midi & la Welika, s'appelle Kersemnow ; la seconde se nomme Domantow ; la troisiéme, le château du milieu, non par rapport à la citadelle, mais à la ville, dans le centre de laquelle il est placé. Le côté du Nord, qui est fortifié d'une muraille de pierre, est le plus étendu, & il a environ trois lieuës de long. Outre ce mur de pierre, les Moscovites en avoient fait un autre en dedans formé de deux rangées de poutres, entre lesquelles il y avoit un espace, qu'ils avoient rempli de terre. Toute la place est entourée de bons bastions de pierre : mais comme leurs distances n'avoient pas été assez bien compassées pour qu'ils se défendissent réciproquement, on avoit tiré de leurs angles des murailles, qu'on avoit revétuës de gazon fort haut, & dans lesquelles on avoit fait des ouvertures en saillies, placées à une distance égale les unes des autres : & pour suppléer au peu d'étenduë des bastions, & les rendre plus forts, on y avoit ajoûté des tours de bois pour soûtenir l'effort du canon.

Les annales de Russie font la ville de Pleskow fort ancienne : ils prétendent qu'elle fut bâtie l'an 6412. du monde,

ſuivant leur maniére de calculer ; & que Thori, fils de Ruric prince de Ruſſie, épouſa une fille de Pleskow, nommée Olga, dont il eut un fils nommé Swentoſlas. Cette ville eut dans la ſuite pluſieurs guerres avec les peuples voiſins, & ſur-tout avec les Icoles, dont le nom & l'Empire ſont abolis depuis long-tems ; avec les Suderes, où eſt aujourd'hui Derpt ; & avec les Germains qui habitoient dans la Livonie. Les mêmes annales racontent, que Pleskow fut pris par les Germains 338. ans après ſa fondation ; & qu'Alexandre fils de Jaroſlas, de la race de Monomaque, étant parti quelque tems après des Etats de Battis prince des Tartares, défit les Livoniens, reprit par compoſition la ville de Pleskow, & la mit en liberté ; que depuis ce tems-là cette ville avoit été très-floriſſante, gouvernée par un Sénat reſpectable, & par de très-ſages loix ; & qu'elle avoit pouſſé ſes conquêtes ſi loin, que la grande Luki, Iſbore, & tout leur territoire étoient ſoûmis à ſa puiſſance ; que c'étoit le Sénat qui gouvernoit ces provinces par des Palatins ; que le prince du Sénat étoit le chef de tous les Magiſtrats avec un pouvoir limité, & que par un uſage nouveau & inconnu chez les autres peuples, ils prenoient ce Prince dans les maiſons des ducs de Ruſſie ou de Lithuanie : que c'eſt ainſi qu'ils eurent des Lithuaniens l'an du monde 6774. le prince Timothée après qu'il eut reçu le Baptême, & enſuite David ſon fils, & depuis encore le fils d'Olgerde qui fut appellé André à ſon Baptême : Que dans la ſuite ils traitérent avec les princes de Ruſſie, & promirent de les reconnoître à certaines conditions ; & que depuis ce tems-là ils avoient toûjours eu des Princes de cette Nation, qui les ont gouvernés ſuivant les loix du païs : Qu'enfin l'an 7018. Baſile pére de Jean qui régnoit alors, dépoüilla cette ville de ſa liberté ; & qu'il y entra le 24. de Janvier jour de ſainte Oxime, ſous le nom de laquelle il fit depuis conſacrer une Egliſe en mémoire du grand ſuccès remporté ce jour-là. Ce ſuccès fut, qu'étant deſcendu dans la ville pour voir les principales Egliſes, il fit déclarer par l'évêque de Colum, que la ville étoit priſe ; & là-deſſus il la pilla, fit mettre en priſon le Sénat & preſque toute la Nobleſſe, & les emmena enſuite avec lui en Moſcovie, après avoir fait venir des colonies nouvelles pour repeupler cette ville infortunée.

HENRI III. 1581. Les Commandans de la citadelle étoient Basile & le fils de Jean Suiski, issu de la maison des ducs de Susdal, & frére de ce Pierre Suiski, qui fut défait autrefois sur le fleuve Ula par N. Radzewil; & après eux André Coroscin & Pleskiow. La ville étoit défenduë par sept mille hommes de pied, & en comptant les compagnies composées de la Bourgeoisie, il y en avoit cinquante mille, & environ autant d'autres habitans. Les Cosaques de Nicolas Circassie étoient venus outre cela offrir leurs services : leur emploi étoit de prendre les maraudeurs qui s'écartoient dans les campagnes, & de dresser des embuches aux pillards. Mais Suiski ayant eu occasion de les inviter à un grand festin, les fit rester dans la place.

Lorsqu'on eut été informé de tout ce détail, & qu'on eut bien reconnu la situation du lieu, on jugea que le siége d'une ville si spacieuse, si peuplée, si bien fournie de troupes & de tout ce qui est nécessaire pour défendre une place, étoit une entreprise très-difficile : on se repentit d'abord de l'avoir formée, & on songeoit à aller assiéger Novogorod, ou quelques châteaux des environs; mais comme on avoit fait courir le bruit qu'on marchoit à Pleskow, & qu'il y alloit de l'honneur du Roi de ne pas faire connoître aux ennemis que les difficultés lui faisoient peur, ou qu'il se défioit de la valeur de ses troupes, on résolut de demeurer, & d'attaquer la place du côté du Levant. Là-dessus le Roi passa au-delà du Czerecha, & y campa avec une partie de l'armée. Parce que ce poste étoit environné de collines qui le mettoient à couvert du canon des ennemis. D'ailleurs, l'angle que formoient en cet endroit les murs de la ville qui venoient s'y réünir, pouvoit faciliter le succès de quelque tentative de côté-là.

Sur ces entrefaites arriva Farensbeck avec les levées qu'il avoit faites. Elles étoient presque toutes composées de soldats qui avoient servi en Flandre; mais le nombre n'en étoit pas grand; d'autant plus que les habitans de Lubek s'étoient opposés sous-main à ces levées, soit à l'instigation du roi de Suede, soit de crainte d'irriter les Moscovites contre eux. Les autres soldats nouvellement enrôlés se rendirent au camp en même tems que les troupes que le duc de Curlande y envoyoit sous la conduite de Barthelemi Bulder. Il y vint encore quelques volontaires, Prussiens & Silésiens, les premiers commandés par Fabien baron

baron de Dhona, qui mena quelques années après un corps de troupes auxiliaires en France, & les autres par Reder.

Les Hongrois prirent leurs quartiers à la droite, le long de la Welika; les Lithuaniens plus haut, sur le chemin qui méne à Porchow; & les Polonois entre deux, après avoir fortifié leur camp de trois rangées de chariots des deux côtés d'un ruisseau qui passe en cet endroit. On donna ce qui restoit de terrain aux Allemans.

Pendant qu'on faisoit tous ces préparatifs, on vit arriver un vénérable vieillard avec titre d'Ambassadeur de la part d'Amurath : voici à quelle occasion. Denlet Chierei dernier prince des Tartares de Precop, avoit laissé plusieurs enfans : l'un d'entr'eux nommé Mahomet lui succéda, & c'est lui qui est encore aujourd'hui sur le trône. Ce Prince ou par crainte, ou par pitié, ne suivit pas la pratique de ces Souverains, qui ont coûtume d'immoler tous leurs fréres à leur sûreté. Ainsi non-seulement il ne fit pas mourir Abdel, homme d'un grand courage & d'une haute réputation chez ces peuples; mais même il le nomma Galga, c'est le premier Magistrat du païs, & comme l'heritier présomptif de la Principauté. Ce jeune Prince ayant été pris par les Persans, & tué par la conjuration des seigneurs de la Cour, Mahomet donna la même dignité à Hali son autre frére, & chercha à se l'attacher, en lui faisant espérer qu'il le nommeroit pour son successeur. Mais Sadit fils de Mahomet étant devenu grand, le pére qui préféroit son fils à son frére, & qui souhaitoit passionnément de lui laisser son Etat, ôta la charge de Galga à Hali, & la donna à Sadit. Craignant alors qu'Hali irrité de l'injure qu'il lui faisoit, ne conspirât avec un frére plus jeune qu'il avoit, nommé Salomet, il crut ne pouvoir se dispenser d'en venir au parricide dont il avoit eu horreur jusque-là, & il commença à prendre des mesures pour se défaire de ses deux fréres. La peur qu'ils en eurent leur ayant fait prendre la fuite, ils errérent long-tems sur la frontiére, où ils vivoient de pillage : étant enfin tombés entre les mains des Cosaques, on les mena à Michel Wisnowecie gouverneur de Circassie, qui les gardoit pour l'arrivée du Roi, suivant les ordres qu'il avoit de S. M. L'Ambassadeur Turc étoit venu pour les redemander comme transfuges, en vertu de l'alliance

HENRI III. 1581.

qui étoit entre les Turcs & les Polonois. On lui fit réponse que le Roi ne les avoit point encore vûs, qu'il examineroit cette affaire lorsqu'il seroit de retour en Pologne, & qu'il feroit ce qu'il croiroit juste. Avant que de renvoyer l'ambassadeur Turc, on le promena par tout le camp, où l'armée étoit en bataille; il considéroit tout ce qu'il voyoit avec une avidité que tout le monde remarqua; il admiroit la beauté des chevaux, la magnificence de leurs harnois, & en général la bonne mine de tous ces soldats; & dans le transport où il étoit: » Plût à Dieu, s'écria-t'il, que ces deux Princes (c'est » Etienne & Amurath qu'il vouloit dire) fussent bien unis! » tout le reste de la terre ne seroit pas capable de résister à » leur puissance.

Les Hongrois s'étant avancés à dessein de choisir un lieu pour camper, la garnison fit une sortie sur eux; mais après un léger combat, elle fut obligée de rentrer dans la ville. Les Hongrois poussérent leur tranchée vers la tour de Porchow, le long de la riviére de Welika, & les Polonois poussérent la leur auprès d'eux, mais du côté de la tour de Suinie, & après s'être couverts avec des gabions qu'ils avoient placés assez près les uns des autres dans les endroits où il en falloit. On n'y perdit que Pierre Kendi, jeune homme d'un grand courage.

Le canon commença à battre les murs de tous côtés, & comme la bréche se trouva faite vis-à-vis de l'attaque des Hongrois, ils demandoient à monter à l'assaut. Mais l'avis de Zamoski étant, qu'il falloit attendre qu'il y eût une bréche du côté des Polonois, on délibéra pendant quelque tems; & comme chacun soûtenoit son avis, la peur qu'on eut que les ennemis ne profitassent de ce retardement pour se retrancher, & pour faire un nouveau fossé en dedans de la place, fit qu'on résolut de tenter l'assaut. Aussitôt Zamoski s'étant avancé vers la place, commanda aux Allemans de marcher avec les Polonois, & Bornemissa se mit à la tête des Hongrois. Les Allemans marchérent les premiers, & on ordonna aux Polonois de les soûtenir. Dès que les Allemans furent sur le bord du fossé, un brave soldat François nommé la Garonne, monta le premier à la bréche; mais ayant été culbuté par les ennemis, le reste prévenu que la bréche n'étoit

pas assez large, resta en un peloton sur le bord du fossé. Les Polonois au désespoir de ne rien faire, s'ouvrent le passage au milieu de ces Allemans; ils chassent les ennemis d'une tour de bois, qui étoit proche; ils montent au haut avec beaucoup de peine; & Vibranowski & Sirnei qui étoient à la tête, y arborent leurs drapeaux. Le Roi qui attendoit le succès sur l'autre bord de la riviére, ayant en même tems donné le signal aux Hongrois, ils en font autant de leur côté, & Thomas Dercen avec Mathias Kerkesy font aussi floter leurs drapeaux sur la tour qui étoit devant eux. Bekesy animé par leur exemple, fait marcher de la cavalerie qu'il avoit sous ses ordres, & s'avance au lieu où étoit l'attaque. Déja les assiégés effrayés de voir leurs troupes chassées des forts qu'elles gardoient, & les drapeaux ennemis arborés en différens endroits, ne songeoient plus qu'à mettre leur vie en sûreté par la fuite, lorsque Suiski arrive monté sur un cheval blessé, & courant de côté & d'autre pour ranimer ses gens, employant tour à tour les priéres, les menaces, & les discours les plus capales d'émouvoir. L'Evêque accourut de son côté faisant porter devant lui ce que la Religion a de plus respectable. Pendant ce tems-là, les troupes qui attaquoient furent arrêtées par le fossé intérieur; ce qui donna le tems aux Moscovites de revenir de leur frayeur, & de se mettre en défense. Aussitôt ils commencérent à canoner & à attaquer à coups de pierres ceux qui étoient au bas de la bréche; puis à porter de la poudre sous la tour pour la faire sauter au besoin. Les Polonois ne pouvant tenir contre le feu des ennemis, & ayant leurs flancs exposés aux coups d'arquebuses qu'on leur tiroit du bastion qui étoit sur la Welika, prirent le parti de se retirer. Ainsi tout l'effort tomba sur les Hongrois, qui voyant que la nuit approchoit & qu'il étoit impossible d'emporter les ouvrages qui étoient devant eux, après avoir demeuré long-tems dans le poste qu'ils occupoient, se retirérent aussi; mais ils ne le firent qu'après avoir enlevé leurs morts. Il y eut du côté des Polonois plus de quarante Gentilshommes tués, & environ autant de Hongrois, & entr'autres Gabriel Bekesy. Les Moscovites y perdirent aussi beaucoup de monde; & de ce nombre fut N. Circassie commandant des Cosaques.

HENRI III. 1581. Après cet échec Zamoski voulant donner le tems à ses troupes de reprendre haleine, ordonna à George Mniski gouverneur de Sanock, qui n'avoit point encore combattu, de garder les tranchées ; & il envoya aussitôt des gens pour aller chercher de nouvelles troupes & de la poudre, parce qu'on apprit par des lettres interceptées que le ennemis étoient fort consternés ; d'où l'on jugea qu'il y avoit lieu d'espérer que la fin du siége seroit heureuse, pourvû qu'on voulût le continuer. Pour cela on résolut de construire des forts autour de la place, pour empêcher qu'on n'y portât des vivres & des munitions. On travailla aussi à des mines ; mais on n'en tira pas grand avantage. Cependant sur l'avis qu'on eut qu'il devoit venir du secours aux assiégés par le lac de Peibas, & par la riviére de Velika, Zamoski rassembla des navires, & les ayant rangés d'un côté à l'autre de la riviére, il attacha tous les mats ensemble avec des crampons de fer qu'il fit enfoncer dans chacun de ces mats, & dans lesquels il passa ensuite des chaînes : il en attacha d'autres de même sur le bord opposé du côté d'en-haut de la riviére par où le secours devoit arriver, afin que si les vaisseaux ennemis alloient le chercher, on pût les empêcher de rentrer : il en fit aussi disposer d'autres du côté d'en-bas vers la ville, afin que quand ils seroient arrivés jusque-là, leurs vaisseaux ne pussent s'échapper ni d'un côté ni de l'autre.

Cette disposition faite, il met sur ces navires les Allemans commandés par Vrovec. Cette précaution ne fut pas inutile ; car les ennemis s'étant mis sur la riviére, & s'étant approchés sans bruit, ils tombérent dans l'embuscade, & après un premier choc il se jettérent à terre : mais lorsque le jour commença à paroître, ils furent pris & conduits au camp au nombre de 200. tous Bojars. Il partit une autre troupe de Derpt : mais elle se retira avant que de rencontrer les Allemans. Nicolas Costow s'étoit chargé d'en amener une par terre, & de la faire entrer dans la ville : il marcha dans cette vûë par des lieux impraticables & par des solitudes couvertes de bois ; mais ses gens ayant été informés que le premier secours avoit été enlevé par les ennemis, se sauvérent pendant la nuit, chacun où il put. Leur chef abandonné demeura quelque tems caché dans des herbes, près

d'un beau monaſtére, qui eſt audeſſus du chemin de Suatohorn. Les Lithuaniens l'ayant apperçu au point du jour, le prirent & l'emmenérent. Daniel Iſtenove qui menoit ſon avant-garde, ayant eu ſoin d'éviter tous les endroits où il voyoit des feux allumés, arriva dans la ville avec un petit nombre de ſoldats : un autre détachement de cent cinquante hommes commandé par Theodore Miſceddove fut taillé en piéces par les troupes du Roi, & il y en eut ſoixante qui furent faits priſonniers.

Le ſiége de Pleskow n'étoit pas le ſeul embarras du roi de Pologne, il étoit beaucoup plus inquiet des progrès de l'armée Suédoiſe en Livonie. Jean III. roi de Suede ſe ſouciant peu des avis qu'Etienne lui avoit donnés de ne point attaquer la Livonie, qui appartenoit aux Polonois, & de ne point venir recüeillir le fruit d'une victoire qu'un autre avoit remportée, envoya en Livonie une armée, qui prit d'abord Weſenberg au Nord de cette Province. Les Suédois s'en étant approchés par les glaces du Golfe de Finlande, les Ruſſes rendirent cette fortereſſe le quatre de Mars, à condition d'avoir la vie ſauve, & d'emporter leurs effets. Quatre jours après Tolſbourg qui n'étoit qu'à une lieuë de là, ſe rendit aux mêmes conditions. Tout le canton de Wicke long d'environ cinq lieuës & large de quatre, ſe ſoumit en même tems aux Suédois commandés par le prince Charle frére du Roi, & la forte place de Lode fut priſe le vingt-deux de Juillet n'ayant tenu que quatre jours, au grand étonnement de tout le monde ; mais on eſt perſuadé que ce fut par la trahiſon du Gouverneur, qui a ſervi depuis ce tems-là dans les troupes de Suéde. Quelque tems après la garniſon de Wichela abandonna la place, & y mit le feu pour ſe retirer à Parnaw. Les Suédois marchérent de là à Leale, & ayant ruiné la porte avec des boulets rouges, ils entrérent dans la ville,& prirent le château par compoſition.

La garniſon Moſcovite de Hapſel ſe défendit quelque tems avec courage, & même elle tua beaucoup de monde aux Suédois ; mais voyant enfin que le canon des aſſiégeans foudroyoit la place, & qu'elle n'avoit point de ſecours à eſpérer, elle capitula le onze de Juillet. De là Pontus de la Gardie s'avança du côté de Narwa. Cette ville tire ſon nom du

HENRI III. 1581.

fleuve Narwa sur lequel elle est située: le Narwa & la Welika sont la même riviére ; elle s'appelle Welika jusqu'à l'endroit où elle se jette dans le lac de Peibas ; lorsqu'elle en sort elle prend le nom de Narwa, & elle va tomber dans la mer à douze lieuës au dessous. Depuis le lac jusqu'à la mer son canal est si profond, que les plus gros batimens marchands abordent aisément à Narwa, & pourroient même remonter jusqu'à Pleskow, s'il ne se trouvoit audessus du lac de Peibas du côté de Pleskow des chûtes d'eau d'environ vingt-cinq coudées de haut qui empêchent que les vaisseaux ne puissent remonter plus loin.

Jean duc de Moscovie avoit bâti de l'autre côté du fleuve de Narwa une autre ville, qu'il appella de son nom Juanogorod : elles étoient si proches l'une de l'autre qu'on pouvoit les joindre par un pont, & pousser un javelot de l'une à l'autre. Sa nouvelle ville lui ayant donné le moyen de se rendre maître de Narwa, il y établit un port libre pour le commerce des Allemans, & des peuples qui habitent au-delà de la mer ou du côté de l'Occident. Dans le tems que Narwa appartenoit aux Chevaliers Livoniens, le commerce se faisoit à Derpt. Le grand Duc avoit tiré une partie des garnisons de Derpt & de Narwa pour les faire venir à Pleskow, qui étoit plus exposé : ainsi il ne fut pas difficile aux Suédois de s'emparer de la ville qui est en-deçà du fleuve Narwa, quoiqu'on y eût fait passer toute l'artillerie de la nouvelle Narwa ou Juanogorod ; & lorsqu'ils furent maîtres de l'ancienne, & qu'ils se mirent en devoir d'attaquer la nouvelle sous la conduite de Jerôme Cagnolo, qui étoit au service du roi de Suede avec un régiment Italien ; les habitans, qui n'avoient plus de canon, se rendirent sur le champ. Dans cette consternation générale les châteaux de Jammahrot & de Coporio, qui étoient aux environs de là, ouvrirent leurs portes ; & les Suédois étant entrés dans le cœur du païs pour attaquer quelques places que les Moscovites y tenoient, le château de Weissenstein très-bien fortifié par l'art & par la nature se rendit à composition : l'armée alla ensuite camper devant Parnaw.

Le duc Magnus (1) prit aussi plusieurs places au nom du roi

(1) Troisiéme fils de Christierne III. roi de Dannemarck.

de Pologne, & entre autres Kiremps, & Fabiano qu'on avoit fortifié à la hâte : Biring prit Pirckel, Thomas d'Embden prit Salis, & Dembins força Lenewart & Askerod situés l'un & l'autre sur la Duina. La ville de Riga à qui le voisinage des garnisons Moscovites étoit à charge, lui fournit de l'infanterie pour cette expédition, & il garda outre cela un détachement d'Ecossois qui alloient joindre le gros de l'armée : on ne doute pas qu'il n'eût pris Kockenhaus, s'il l'eût attaqué dans ce torrent de prospérités.

Du côté des Polonois Radzewil suivi de Kimita, & des Tartares Lithuaniens ayant eu ordre de faire des courses dans le païs ennemi, s'avança jusqu'à Salesa au-delà de Toropecz, & combattit les Moscovites. Ogniski & Gabriel Holubeckon se distinguérent beaucoup dans cette action; les Moscovites furent mis en déroute, & poursuivis six lieuës durant par les troupes d'Holubeckon. Radzewil s'avança jusqu'à Resowa, & s'étant campé sur le Wolga, il détacha Halimbeck avec ses Tartares, & lui ordonna de marcher le long de la riviére du côté de Sturicie, où le grand Duc étoit venu en personne pour y attendre l'événement du siége de Pleskow, & de répandre par-tout la terreur du nom Polonois, en ravageant & brûlant tout le païs : ils le firent, mais il y en eut quelques-uns qui furent pris par les Moscovites du côté d'Ocomecz.

Daniel Mursa un des Officiers de la table du grand Duc déserta, & vint trouver Radzewil, à qui il rendit compte du petit nombre de troupes que ce Prince avoit à Sturicie. Malgré cet avis Radzewil jugeant qu'il n'étoit pas assez fort pour aller attaquer un corps, à qui un aussi puissant Prince que le duc de Moscovie confioit la garde de sa personne, se retira d'abord à Duna, & ensuite à Dubda, & essuya de grandes difficultés dans sa marche : il fit en chemin une tentative inutile sur Toropecz, en conséquence d'un faux avis qu'on lui avoit donné que la ville manquoit de vivres. De là il vint à Chelm, & ensuite à Stara Russa (1).

Les Cosaques que l'on avoit envoyés au commencement du siége pour occuper les avenuës de Novogorod eurent aussi

(1) Stara Russa, ou l'ancienne Russa est une ville située sur le lac Ilmen du côté du Midi.

HENRI III. 1581. occasion de combattre; les Tartares Moscovites firent sur eux quelques prisonniers. D'un autre côté lorsque Radzewil fut de retour au camp, ses Tartares eurent quelque avantage sur les Moscovites, & prirent Opatinski & quelques Bojars.

Cependant le P. Possevin Jésuite revint trouver le roi de Pologne, & lui dit que le grand Duc étoit résolu de ne proposer point d'autres conditions que celles qu'il avoit offertes à Poloczko : c'est qu'il comptoit que la rigueur de l'hyver, qui est terrible en ce païs-là, forceroit bientôt l'armée Polonoise à entrer en quartier, & que le Roi seroit obligé de retourner en Pologne pour assister à la diéte, comme il avoit fait les années précédentes; que par ce moyen Pleskow seroit délivré du siége, & la Moscovie des troupes du roi de Pologne, & qu'avant qu'elles fussent de retour, il trouveroit moyen de se mettre en état de soutenir la guerre. Le Roi répondit à Possevin qu'il ne se retireroit point de devant Pleskow qu'il ne s'en fût rendu maître, ou que le duc de Moscovie ne lui eût cédé toute la Livonie; que sa résolution étoit prise, & que l'hyver le plus terrible ne le feroit pas changer. Possevin le pria de lui donner quelque tems pour écrire au Duc & pour le presser d'envoyer des Ambassadeurs pour la paix. Le Roi y consentit. Possevin manda à ce Prince la réponse du roi de Pologne, & combien les Moscovites se trompoient; & il l'exhorta à songer sérieusement à la paix, & à envoyer des Ambassadeurs dans un lieu commode pour la traiter; que le Roi avoit agréé qu'on entrât en négociation avec eux.

Le duc aussi-tôt fit réponse aux lettres de Possevin, & la lui envoya par un courier : il marquoit pour lieu d'assemblée le bourg de Sapolia distant d'environ trente-cinq lieuës de Pleskow. C'est-là qu'on donne des passeports à ceux qui veulent voyager en Moscovie. Il donnoit parole qu'il y enverroit incessamment ses Ambassadeurs, & il demandoit un sauf-conduit pour eux. Le Roi agréa le lieu, & envoya le sauf-conduit.

Cependant l'armée qui assiégeoit Pleskow commençoit à souffrir beaucoup de froid, & il y avoit des Seigneurs qui ennuyés de ce siége étoient d'avis qu'on se relâchât un peu

ſur la Livonie pour faciliter la paix, & qui exhortoient Poſſevin à prier le Roi au nom du Pape d'adoucir les conditions qu'il avoit exigées juſque-là. Comme ils ſçavoient que le Roi, & Zamoski ſurtout, qui étoit preſque ſon unique conſeil, étoient fort éloignés d'y conſentir, ils vouloient qu'on aſſemblât le Sénat, & qu'on demandât les avis en préſence de Poſſevin.

Le Roi fut indigné au-delà de tout ce qu'on peut dire, de ce qu'on vouloit ainſi le forcer: il étoit d'ailleurs vivement piqué des bruits qu'on faiſoit courir, que ſon deſſein étoit de partager la Livonie entre ſes neveux, & les ſeigneurs Hongrois, & qu'il n'en reviendroit rien à la république de Pologne, quoique ce fût avec le ſang des Polonois qu'on en faiſoit la conquête.

Zamoski s'oppoſoit de tout ſon pouvoir à cette manœuvre, & il prioit avec toute l'inſtance poſſible les Gentilshommes, qui ſervoient en qualité de volontaires, & qui avoient déja demandé leur congé, de ne pas renverſer par une retraite précipitée l'eſpérance indubitable d'une victoire prochaine, ou d'une paix glorieuſe; & en public il marquoit aſſez qu'il n'y avoit rien à quoi il ne ſe déterminât plûtôt que de ſortir du lieu où il étoit, ſans avoir pris la ville, ou ſans avoir fait une paix, telle que le Roi l'avoit promiſe à la derniére diéte: Qu'à l'égard d'introduire Poſſevin dans le Sénat, c'étoit renverſer les maximes de leurs ancêtres, qui avoient toûjours cru qu'il étoit dangereux de faire entrer les étrangers dans les affaires publiques, ou de leur donner quelque autorité dans les délibérations. On tint conſeil, & on propoſa deux maniéres de reſter; l'une de demeurer dans le camp qui étoit bien fortifié, & de continuer le ſiége; l'autre de bâtir des forts tout autour de la ville, & de l'obliger à ſe rendre en l'affamant: mais la rigueur de l'hyver ne permettoit ni de demeurer dans le camp ſous des tentes pendant un froid ſi terrible, ni de conſtruire des forts pendant que la terre étoit ſi dure que le hoiau ne pouvoit pas l'entamer.

Là-deſſus les Lithuaniens préſentérent au Roi une requête, par laquelle ils demandoient que pour les délivrer des incommodités des quartiers d'hyver, on fît hyverner

HENRI III. 1581.

les troupes dans le païs ennemi ; & ils marquoient un terme, au bout duquel il seroit permis à chacun de s'en retourner chez soi, si la paix n'etoit pas faite. Comme toutes ces délibérations étoient publiques, il étoit impossible que le duc de Moscovie n'en fût pas instruit ; ce qui nuisoit beaucoup aux affaires, & empêchoit qu'on ne les finît d'une maniére avantageuse ou par la force, ou par la négociation.

Zamoski élevé depuis peu à la premiére dignité de la guerre étoit regardé avec un œil de jalousie par tous les Grands, qui croyoient que la faveur avoit plus contribué à son élévation que son mérite ; quoiqu'il ait bien fait voir depuis qu'il étoit très-capable de soutenir cette place : ainsi il n'ignoroit pas qu'il avoit bien des ennemis, & il étoit informé de tous les discours que l'on tenoit à son sujet.» C'est, » disoit-on, un homme de lettres, élevé dans les Académies » d'Italie ; engagé par sa charge à vivre dans le repos de la » robe, plutôt que parmi le tumulte de la guerre, il va ruiner » l'armée par ses conseils & par son opiniâtreté ; puis il » laissera un Lieutenant dans le païs ennemi, exposé à » toutes les rigueurs d'un hyver affreux, tandis qu'il retour- » nera en Pologne avec le Roi pour y tenir la diéte à son aise, » & bien loin des périls de la guerre & de la saison.

C'est ce même Zamoski qui huit ans auparavant en qualité de Chancelier du Royaume, avoit été nommé parmi les Ambassadeurs qui apportérent à Henri III. le decret si honorable de son élection à la couronne de Pologne : ce fut lui qui le proclama Roi à Paris dans une cérémonie publique, & qui s'acquit chez nous une grande réputation d'érudition, d'éloquence & de sagesse ; qui y fut regardé comme un esprit qui sentoit beaucoup plus la douceur de l'air d'Italie que la rigueur du ciel des Sarmates, & qui par sa bonne mine, & par tout son extérieur sembloit avoir été toute sa vie à la cour de France. Ce fut à lui que Fr. Baudoin, ce grand Jurisconsulte, dédia l'ouvrage qu'il fit sur cette ambassade, où il parle de ce Chancelier, comme s'il eût été l'auteur d'un livre qui avoit paru sur le Sénat Romain, comme je l'ai dit ci-dessus.

Le Roi avoit ordonné une assemblée de la Noblesse, parce qu'il appréhendoit que s'il convoquoit une diéte, on ne

le forçât ou de ramener l'armée en Pologne, ou au moins de lever le siége de Pleskow. Cependant dans la crainte que les Etats ne se contentassent pas d'une assemblée de la Noblesse, il avoit à tout événement envoyé des lettres pour convoquer la diete. Les Grands s'imaginérent encore que tout cela étoit une ruse de Zamoski, qui vouloit à toute force autoriser ses conseils inflexibles par la présence du Roi qu'il retenoit au camp; & cela fit qu'ils se déchaînérent avec plus de fureur contre lui, jusqu'à faire courir des vers satyriques, où ils lui reprochoient d'avoir passé sa vie dans la poussiére de l'école, & non dans l'exercice des armes. Son zéle pour maintenir la discipline militaire augmentoit encore la haine qu'on lui portoit d'ailleurs: car pour maintenir son autorité, il étoit extrémement sévére non-seulement à l'égard des soldats, mais même à l'égard des Seigneurs, parce que plus ils étoient élevés, plus l'exemple de leurs fautes étoit dangereux, & plus aussi leur punition étoit capable de retenir ceux qui étoient d'une condition au dessous de la leur. Mais Zamoski ou par amour pour la patrie, ou par prudence méprisa tous ces bruits, de peur qu'on ne le regardât comme un homme à qui la fortune avoit fait tourner la tête, si dans le commencement de son élévation à la premiére dignité de la guerre, il vengeoit ses injures particuliéres, sous prétexte de repousser celles qu'on faisoit à l'autorité publique en sa personne; & il voulut qu'on fût persuadé qu'il sacrifioit tout au salut de l'Etat: cependant il n'oublioit rien pour réfuter toutes les calomnies de ses adversaires, non par des paroles, mais par des faits. Ainsi ayant été informé que les soldats vétérans qui avoient servi à Dantzik, tenoient des assemblées à l'occasion de la paye qui leur étoit dûë, il fit une ordonnance, qui portoit que tous ceux qui auroient fait des assemblées particuliéres, seroient déclarés coupables du violement de la discipline militaire, & qu'ils seroient punis suivant les loix de la guerre; & que s'ils avoient quelque chose à demander, ils devoient s'adresser à lui. Ils vinrent en effet en grand nombre à sa tente, & Zamoski leur ayant dit d'abord que le trésor militaire étoit presque épuisé, les pria de sacrifier à l'amour de la patrie & à l'honneur de la République l'incommodité

HENRI III. 1581.

que leur causoit le défaut de paye. Aprés ce préliminaire il déclara qu'il ne laisseroit point de Lieutenant à l'armée, mais qu'il y demeureroit lui-même, tant que le siége dureroit. Ses amis lui ayant dit de prendre garde à quoi il s'engageoit ; qu'outre que l'entreprise étoit très-périlleuse, si elle tournoit mal, il alloit ternir la gloire de toutes ses actions passées, & s'attirer la haine de tout le monde, il ne leur répondit que ce mot : » Un bon Général, & un bon ci- » toyen ne doivent penser qu'à la gloire de l'Etat, sans se » mettre en peine de la leur : si l'interêt de l'Etat veut que » nous nous retirions sans avoir rien fait, j'aime mieux que » l'infamie en retombe sur moi que sur le Roi ou sur la Ré- » publique.

Cependant les Moscovites avoient réparé leurs bréches & construit un nouvel ouvrage, sur lequel ils avoient placé des canons de soixante & dix, & de quatre-vingts livres de bale, qui perçoient d'un seul coup trois gabions rangés les uns derriere les autres. Les Hongrois & les Polonois ne laisserent pas de se maintenir dans leurs tranchées : & comme les assiégeans & les assiégés se faisoient une guerre continuelle avec toutes sortes de feux d'artifice & de machines de guerre, que l'attaque & la défense étoient égales, ils demeuroient les uns & les autres dans le même état.

Enfin on cessa les attaques de la ville pour s'emparer des postes des environs ; la premiére entreprise fut contre le monastére de Petzuri, c'est-à-dire du sépulcre, situé à douze lieuës de Pleskow, sur le chemin de la Livonie & de Riga. Les Moscovites ont en grande vénération ce monastére qui est consacré à la sainte Vierge, & ils y conservent une figure de bois qui la représente, & qu'ils respectent beaucoup. On dit dans le païs qu'on l'a trouvée auprès de-là dans un arbre, où elle s'etoit formée d'elle-même. Ce monastére est fort riche, & on y a attaché des revenus considérables, qu'on a ôtés à la ville de Novogrodeck en Livonie. On y avoit mis une grosse garnison qui tomboit à tout moment sur les fourrageurs Polonois. On y envoya Farensbeck, qui amorcé par un petit avantage sur un corps de Moscovites qu'il trouva sur sa route, entreprit de se rendre maître de ce poste : & dès qu'il eut fait bréche à la tour, il tenta l'escalade,

Guillaume Ketler neveu du duc de Curlande, avec les deux Tisenhausen Gaspard & Reinold montérent les premiers : mais les échelles ayant cassé sous eux, ils tombérent, & furent pris faute de secours. Le Roi ayant appris cet accident, leur envoya un renfort de cinq cens Hongrois conduits par Bornemissa, avec quelques piéces de gros canon. Une partie de la muraille ayant été renversée, Thomas Solandi pour faire diversion, alla avec une troupe de goujats & de Cosaques Polonois tenter l'escalade à une tour opposée à celle que les Allemans & les Hongrois attaquoient : mais il fut repoussé comme les autres. Depuis que Zamoski avoit été nommé Généralissime, tout se faisoit avec beaucoup de confusion, par la jalousie de ses ennemis qui se retiroient du camp, les uns sous un prétexte, les autres sous un autre ; ce qui étoit cause qu'il n'y avoit jamais d'attaque générale, & que les ennemis pouvoient réünir toutes leurs forces pour défendre le côté attaqué. Cet exemple fit voir que la négligence dans le siége d'une mauvaise place est aussi capable d'empêcher le succès, que les difficultés qui se trouvent, quand on en attaque une bonne ; parce que dans celle-ci la grandeur du péril, & la crainte qu'il cause réveille l'activité ; dans l'autre au contraire comme il se trouve peu de difficultés, le soin & l'attention se relâchent aisément.

Le projet d'assembler la Noblesse ayant échoüé, le Roi se trouva obligé de se rendre à la diéte : mais avant que de partir il nomma deux plénipotentiaires pour la paix ; sçavoir, Sbarasi palatin de Braslaw pour la Pologne, & Albert Radzevil Maréchal de la cour de Lithuanie pour le grand Duché de Lithuanie. Il leur donna pour adjoint & pour Secretaire Michel Haraburda, qui connoissoit parfaitement l'état des affaires de Moscovie ; & il laissa à Zamoski un plein pouvoir de conclure la paix, comme si lui-même eût été présent.

Le Roi partit donc avec les volontaires & tous les Officiers de sa Cour, laissant au camp Baltazar son neveu fils d'André Battori son frére ; & ayant passé la Dwina à Dunebourg il vint à Vilna. Les troupes soudoyées, tant celles qui avoient toujours été au camp, que celles qui y étoient revenuës depuis peu après la course qu'elles avoient faite du

HENRI III. 1581. côté de Sturicie sous la conduite de Radzewil, demeurérent avec Zamoski devant Pleskow, & c'étoit-là toute son armée. Ce Général étoit d'autant plus attentif à empêcher que la négligence & le relâchement de la discipline ne fût cause de quelque désordre en l'absence du Roi; qu'il sçavoit que les yeux de ses ennemis étoient ouverts sur toutes ses démarches, & que s'il faisoit une faute, il n'auroit personne sur qui il pût la rejetter, ni qui voulût prendre son parti. Il commença par choisir six des principaux Officiers, avec qui il pût conférer des affaires secretes; deux Sénateurs, qui étoient Jean Tarnow, & Etienne Grudzinski; & quatre Chevaliers, sçavoir Ernest Weier, Martin Casenove, Jean Lesnovolski, & Sigismond Rosnie. Ayant sçû par les prisonniers ce qu'il y avoit d'hommes & de vivres dans la ville, il calcula que s'il pouvoit empêcher qu'il n'y entrât des vivres, ce qu'ils en avoient seroit entiérement consommé au mois de Mai; qu'ainsi ils seroient forcés de se rendre, & qu'en attendant ce terme, il pouvoit distribuer ses soldats dans les châteaux des environs, & les garantir du froid horrible qui se faisoit sentir. Il eut soin en même tems de mettre des troupes en embuscade dans différens endroits; & il y eut de tems en tems quelques combats contre des détachemens de la garnison qui sortoient pour aller chercher du fourrage, & qui étoient presque toûjours battus.

Enfin les ambassadeurs Moscovites arrivérent; c'étoit Démétrius fils de Pierre Ileski, Romain Olfironi, & Nicolas Bassoreck pour Secretaire. Possevin alla audevant d'eux, & les ambassadeurs de Pologne les suivirent de près. On commença donc à entrer en négociation, & la premiére chose que l'on proposa fut de comprendre le roi de Suéde dans le traité. Quelque mécontent que le roi de Pologne fût de ce Prince, qui malgré la priére qu'il lui avoit faite de ne point attaquer la Livonie, n'avoit pas laissé d'y envoyer une armée qui avoit envahi une partie de cette Province pendant que les Polonois étoient occupés ailleurs contre l'ennemi commun; cependant il se rendit à la sollicitation de sa femme sœur du roi de Suéde, & il accorda cet article.

Les ordres donnés aux ambassadeurs Moscovites portoient, à ce qu'on apprit d'un Transfuge, que si les

Polonois se retiroient de devant Pleskow, ils rompissent à l'instant la négociation ; mais que s'ils y demeuroient, ils traitassent cette affaire sérieusement, & que si le Roi vouloit rendre Luki, & les autres places qu'il avoit prises durant cette guerre, à la réserve de Welisch & du territoire de Poloczko, ils lui cédassent toute la Livonie.

Comme les Moscovites voyoient que, malgré le départ du Roi, le siége se continuoit vigoureusement, ils entamérent la négociation dans le dessein de la conclure. Cependant comme ils sçavoient qu'il y avoit beaucoup de mécontens à l'armée, & qu'ils espéroient toûjours que la rigueur du froid feroit lever le siége, ils tiroient les choses en longueur ; & sur les moindres incidens ils demandoient la permission d'en écrire à leur Prince.

Ce fut vers ce tems-là qu'on apprit par quelques prisonniers faits par Jourdain Spitkon, Officier fameux par le combat de Dersaw, que Jean, l'aîné des fils du duc de Moscovie, étoit mort. Ce jeune Prince, à ce qu'ils disoient, ayant répondu à son pére, qui lui étaloit la grandeur de ses richesses & de ses trésors, que la vertu & le courage étoit un trésor plus précieux que tout ce qu'il venoit de voir, & que celui qui possédoit ce dernier n'auroit pas grande peine à le dépoüiller de son or & de son argent ; le duc irrité de cette réponse, ou de ce que le jeune Prince faisoit de grandes instances pour qu'on lui permît d'aller combattre les ennemis, lui donna un coup de bâton sur la tête, qui lui causa une épilepsie dont il mourut peu de tems après : accident d'autant plus triste pour ce pére, que Théodore son autre fils étant imbécille, se trouvoit incapable de régner, ni de rien faire de sérieux.

On étoit à la fin de l'année, où le froid à coûtume d'être affreux en ces cantons, ce qui est marqué par une espéce de proverbe de la langue Moscovite, qui pour désigner un très-grand froid, se sert de l'expression *de froid de saint Nicolas*, ou *de froid de Jesus-Christ* ; car quoique la Moscovie soit presque toute située vers le Pole, il n'y a cependant point d'endroit où l'hyver soit si rude qu'autour de Pleskow ; & c'est pour cela que les animaux, qui par tout ailleurs sont noirs ou bruns, comme les corbeaux, les gelinotes, les perdrix,

HENRI III. 1581.

les lagopes (1), les ours & les liévres sont tous blancs en ce païs-là. Les nuits d'ailleurs sont si longues en hyver que le jour ne dure pas plus de cinq heures ; en sorte que les gardes ne se faisoient qu'avec beaucoup de peine & de périls, & à peine un soldat avoit-il mis le pied hors de sa tente, que tous ses membres étoient gelés, & sur-tout ceux qui ne sont pas couverts, comme le nez, les oreilles, le visage. La moindre fiévre dans ces circonstances devenoit mortelle : & ce que bien des gens racontent de ce païs-là comme une merveille, qu'en répandant de l'eau elle gele, plusieurs le virent par expérience. Comme dans le commencement on faisoit la garde à découvert, il y eut beaucoup de soldats qui perdirent des membres. Celui qui a écrit la rélation de ce siége en rapporte un exemple mémorable. Il dit qu'un cavalier de la compagnie de Rosnie, ayant les deux jambes mortes de froid, & avec cela la fiévre & le transport, le médecin lui fit couper les deux jambes sans qu'il le sentît ; ensorte que la connoissance lui étant revenuë, il demanda à ceux qui étoient autour de lui ce qu'étoient devenuës ses jambes, comme il auroit pu demander ce qu'étoient devenus ses habits. Pour rémédier à ces tristes accidens, Zamoski faisoit changer les gardes quatre fois la nuit, & y envoyoit peu de monde : & ce n'étoit pas même de ceux qui auroient pu repousser les sorties de la garnison : il suffisoit qu'ils fussent capables d'en donner avis, & il faisoit demeurer ses meilleurs soldats armés dans leurs tentes, où ils étoient à couvert du grand froid.

Conférence entre le Patriarche de Constantinople & les Théologiens de Tubinge.

Je dois mettre au rang des affaires de Pologne la conférence qui s'étoit tenuë long-tems auparavant entre Jeremie Patriarche de Constantinople & les Théologiens de l'école de Tubinge ; conférence qui ne fut publiée que cette année, & qui donna matiére à bien des écrits. Huit ans auparavant, Jacque Andreas prevôt de l'église de Tubinge, & chancelier de l'Académie (ce sont les titres qu'il se donne) & Martin Crusius professeur des langues Greque & Latine dans la même Académie, avoient envoyé au Patriarche les

(1) Lagope, oiseau gros comme un pigeon, & tout blanc, qu'on trouve dans les Alpes, & qu'on appelle *Lagope* parce qu'il a les pieds couverts de poil, comme les liévres.

principaux

principaux articles de la confeſſion d'Auſbourg traduits en grec depuis long-tems par Paul Dorſcius de Plawen. Leur deſſein étoit, à ce qu'ils ont écrit depuis, de juſtifier leur foi contre les calomnies que l'on répandoit dans tout l'Orient, où on les traitoit de ſectaires; & pour me ſervir de leurs termes, ils ne croyoient pas devoir tenir plus long-tems ſous le boiſſeau la lampe de la parole divine, ils vouloient la placer ſur le chandelier. Le Patriarche leur répondit avec beaucoup de modération & de politeſſe par une lettre du 15. de Mai 1576, où il réfute les points qui étoient contraires aux ſentimens de l'égliſe Greque.

Lorſqu'on eut reçû la réponſe du Patriarche, Luc Oſiander, au nom d'Andreas & Cruſius, lui envoyérent un nouvel écrit le premier d'Octobre de l'année ſuivante. C'étoit un abrégé de la Théologie de Herbrand traduit en grec par Cruſius, où l'on traitoit de la régle qu'il falloit obſerver dans l'interprétation de l'Ecriture ſainte, & de la proceſſion du ſaint Eſprit. Le Patriarche y répondit en 1579; & le jour de ſaint Jean-Baptiſte de l'année ſuivante, les Théologiens de Wirtemberg lui firent une troiſiéme réponſe qu'ils envoyérent à Conſtantinople. Le 6. de Juin 1581. le Patriarche répliqua à ce nouvel écrit, & les Théologiens finirent enfin cette diſpute par des remercîmens qu'ils lui firent. Les actes de cette diſpute furent ſupprimés pour lors par ces Théologiens en partie, diſent-ils, pour ménager le Patriarche, qui avoit été dépoſé par les Turcs, & qui étoit en danger de ſa vie; & en partie parce qu'ils ne voyoient pas de quelle utilité pouvoit être à l'Egliſe la publication de ces actes. Mais Staniſlas Sokolowski, Théologien du roi de Pologne, pria inſtamment un Abbé d'un monaſtére Grec qu'il trouva à Leopol capitale de la Ruſſie Polonoiſe, de lui envoyer ces actes dès qu'il ſeroit retourné dans ſon païs: l'Abbé n'y manqua pas. Sokolowski auſſitôt les traduiſit en latin, & les fit paroître pendant le courant de l'année dont nous parlons ſous le titre de cenſure de l'égliſe Greque. Cette traduction eſt accompagnée de notes, & dédiée à Grégoire XIII. Le but du traducteur a été de montrer que les Théologiens de Wirtemberg, & tous ceux de leur Communion voyant que leur doctrine ne

HENRI III. 1581.

peut s'accommoder avec celle de l'église Catholique d'Occident, avoient eu recours aux évêques Orientaux, comme autrefois les Pélagiens, suivant le reproche que leur en fait saint Augustin ; mais qu'ils avoient encore reconnu que la doctrine de l'église d'Orient étoit bien différente de la leur.

Les Théologiens de Wirtemberg instruits de cette édition firent imprimer trois ans après dans cette derniére ville, les mêmes actes en grec & en latin avec une préface, contre laquelle un Jurisconsulte nommé Fikler, composa un écrit sous le titre d'*Eponge*, & Solokowski lui-même leur fit une réponse à laquelle il joignit la sentence définitive du Patriarche, avec un écrit sous le nom d'Antidote, pour réfuter la réponse de ces Théologiens à la censure que ce Patriarche avoit faite de quelques articles de la confession d'Ausbourg. Jacque Gorski se joignit à lui, & donna sur son antidote quelques remarques qu'il intitula *Crusius*.

Affaires d'Espagne & de Portugal.

Pendant qu'Etienne faisoit des conquêtes en Moscovie, Philippe II. n'avançoit pas moins ses affaires en Portugal. Le tems approchoit qu'il devoit se rendre à Tomar pour écouter les Procureurs des Cours (1); mais il voulut en passant rendre une visite de civilité à Catherine femme du duc de Bragance, qui avoit, comme nous l'avons dit, le droit le plus apparent à la couronne de Portugal. Elle étoit venuë de Villaviciosa à Boino. Philippe y demeura un jour entier, & eut plusieurs entretiens familiers avec elle. Il envoya Philippe de Cordouë d'Arragon pour aller aussi complimenter de sa part le duc de Bragance. Le Roi étant revenu de-là à Elvas, se mit en chemin pour Tomar ; tout le monde y étoit dans l'attente du nouveau Monarque. Philippe y parut avec un visage serein, recevant parfaitement bien tous ceux qui l'abordoient, leur parlant avec bonté, & répondant gracieusement à toutes leurs demandes ; en sorte que du côté de l'extérieur & des paroles, ils n'eurent rien à désirer. Quand il fut question de graces, de bienfaits, de récompenses, ils eurent lieu de se plaindre de sa lenteur. On ne sçauroit dire pourtant si ce fut par la faute du Prince ou de ses ministres, ou même par le concours importun de ceux

(1) Ces Cours ou cortes sont des députés de tous les Ordres, à peu près comme nos Etats Généraux.

qui demandoient, & qui se croisoient les uns les autres. Il se contenta pour lors de confirmer la charge de Connétable du Royaume au duc de Bragance, & de lui donner la toison. Pendant qu'on disoit la messe, ce Seigneur étoit auprès du Roi derriere un rideau : en un mot il n'y avoit point d'honneur qu'on ne lui accordât; mais rien qui pût augmenter ni sa fortune ni sa puissance. Avant l'assemblée, le Roi commença par prêter serment, & le reçut ensuite de tout le monde avec beaucoup plus de pompe, & moins de tumulte que cette cérémonie ne s'étoit pratiquée sous le roi Henri (1); parce que ce fut dans l'assemblée des Cours qu'Henri fut reconnu, & que le peuple n'étoit pas bien disposé pour ce Prince : mais ici tout se passa avec beaucoup de solemnité. L'archevêque de Brague, qui est regardé en Portugal comme le Primat des Espagnes, les archevêques de Lisbonne & d'Evora, les évêques de Coimbre, de Portalegre & de Leyria se trouvérent à l'assemblée avec les Grands du Royaume. Philippe de Mora secretaire des Etats prononça le premier les paroles du serment, & Philippe ayant la main sur la croix, les répéta après lui. Mora récita ensuite la formule de celui que devoient prêter les Etats : & incontinent le duc de Bragance & le duc de Barcellos son fils le prêtérent sur les Evangiles; & après eux les Grands du Royaume, & ensuite les Prêtres, & les Syndics des villes.

HENRI III. 1581.

Philippe Prince de bonne mine, avoit pris ce jour-là un air si gracieux, qu'il sembloit s'être dépoüillé de l'humeur des Castillans, pour prendre celle des Portugais. La magnificence de son manteau, qui étoit d'étoffe d'or, & le concours d'une infinité de personnes qui l'environnoient rendirent cette cérémonie très-brillante; & l'on y publia enfin cette amnistie générale qu'on attendoit avec tant d'impatience. Mais la fin répondit mal à l'attente de la nation : car on en exclut Antoine Prieur de Crato, François de Portugal, comte de Vimioso, & Jean son frére évêque de Guarda, avec cinquante autres Seigneurs de la faction contraire, & en général tous les moines, & tous ceux qui avoient

(1) Henri cardinal de Portugal & depuis Roi. Il succéda au roi Sebastien tué en Afrique en 1579.

HENRI III. 1581.

ſuivi le parti d'Antoine ; & on les déclara incapables de poſſéder aucune charge publique.

Cette exception irrita bien des gens, qui ſouhaitoient que tout le paſſé fût mis en oubli, & qui s'en étoient flatés ; mais quelques priéres qu'on fît là-deſſus à Philippe, on n'en put rien obtenir : on cita ſur le champ tous ceux qui avoient été exceptés de l'amniſtie, & on informa rigoureuſement contre eux.

Il ne ſe trouva point de Caſtillans à cette cérémonie ; Philippe les en exclut pour faire plaiſir aux Portugais ; mais afin que cette excluſion leur fût moins ſenſible, il l'étendit juſqu'au cardinal Albert qu'il avoit amené avec lui, & à qui il donna peu de tems après le gouvernement du Royaume ; & il lui défendit, auſſi-bien qu'aux ſeigneurs Caſtillans, de paroître en public ce jour-là.

Enfin l'aſſemblée des Etats ſe tint le dix-neuf d'Avril. Antoine Pineyro évêque de Leyria parla devant le Roi pour l'autorité des Etats ; il dit que c'étoit par la grace du ſaint Eſprit que ces aſſemblées avoient été établies, afin que les Rois puiſſent communiquer à leurs ſujets ce qu'ils penſent ſur les affaires qui intéreſſent l'Etat ; que Philippe ſe conformant à une coûtume ſi loüable, ſouhaitoit qu'ils lui expoſaſſent ſincérement tout ce qu'ils jugeroient avantageux à la République avec la même prudence, la même fidelité, le même amour pour la patrie, qu'ils l'avoient fait juſqu'alors. Il exagéra enſuite la grace que le Roi venoit d'accorder : mais que ce n'étoit, pour ainſi dire, que les prémices de la clémence & de la bonté de ce Prince, qui leur annonçoient pour l'avenir des bienfaits plus ſignalés, & véritablement dignes de leur fidélité & de leur obéïſſance.

Damien de Aguiar, un des Syndics de Liſbonne, répondit à ce diſcours : il remercia le Roi au nom de la ville de la convocation des Cours, & de l'amniſtie qu'il avoit accordée. Il fit enſuite quelques demandes de peu d'importance, qui avoient été concertées avec la Cour ; & le Roi pour gagner les peuples, accorda ſur le champ tout ce qu'il demandoit ; & il ratifia preſque tous les points que le duc d'Oſſone avoit promis en ſon nom aux adminiſtrateurs du Royaume, excepté pourtant ce qui concernoit les garniſons,

le commerce de l'Amerique & des Indes Occidentales, l'égalité entre les Castillans & les Portugais pour tous les emplois qui dépendoient de Philippe : & le Roi demanda du tems pour en conférer avec les seigneurs de Castille.

Les Syndics des villes présentérent un autre mémoire à Philippe, par lequel ils demandoient qu'il épousât une Portugaise ; que le Prince fût élevé en Portugal ; que les domaines & tout ce qui appartenoit à la couronne de Portugal fût séparé de ce qui appartenoit à celle de Castille ; que les Portugais eussent une monnoye particuliére ; qu'on diminuât les impôts ; qu'on retirât les garnisons, & qu'on établît un ordre de Justice. Le Roi refusa nettement la plûpart de ces demandes, & éluda les autres par des réponses ambiguës, qu'il mit à la marge du mémoire.

L'ordre de la Noblesse avoit nommé trente Députés, qui ayant une haute idée de leurs services, s'imaginoient qu'on leur devoit de grandes récompenses. Ils demandoient une jurisdiction absoluë sur leurs vassaux, & que ceux qui avoient été dans la Magistrature ne pussent être jugés que par des Nobles ; que le Roi ne pût donner la noblesse à personne que pour des services éclatans ; & qu'elle ne pût passer aux descendans de ceux qui seroient ennoblis, que pour des services semblables ; enfin que les grandes dignités & toutes les charges publiques ne pussent être exercées que par des Nobles. Toutes ces demandes furent refusées, comme contraires à l'usage établi ; ce qui fit beaucoup murmurer la Noblesse.

On crut que le Roi avoit eu dessein d'abolir l'Université de Coïmbre ; & bien des gens se persuadoient que ce Prince habile ne manqueroit pas de le faire, parce que dans un Royaume nouveau, & qui n'est pas encore bien affermi, il paroissoit dangereux de laisser dans une ville quatre mille jeunes gens, indépendans en quelque sorte de la jurisdiction Royale, & dont la liberté effrénée étoit capable d'exciter des séditions dans le Royaume le plus tranquille ; que ce seroit une pepiniére de broüillons payés pour conjurer contre le gouvernement : qu'il résulteroit encore un autre avantage de l'abolition de cette Ecole, en ce que la jeunesse Portugaise iroit étudier dans les Universités de Castille ; qu'elle se lieroit insensiblement avec les Castillans ; qu'elle prendroit leurs

HENRI III. 1581.

maniéres, & qu'elle se déferoit peu à peu de l'aversion naturelle qu'elle avoit pour eux. Une autre raison sembloit encore devoir l'y déterminer, c'est que dans le tems que le roi Henri penchoit pour le duc de Bragance, les Jurisconsultes de Coïmbre avoient soûtenu vivement le droit de ce Duc; & que selon les partisans de Philippe, ils avoient au moins donné un faux sens, & des interprétations forcées, non-seulement aux loix Impériales, mais aux Canons même de l'Eglise: ce qui méritoit, selon eux, un châtiment exemplaire.

Ces raisons firent impression sur les Portugais même, qui étoient dans les intérêts de Philippe, & ils se persuadoient que la jeunesse du Royaume ne seroit jamais bien entre les mains de tels maîtres. Cependant l'Université subsista; & non-seulement Philippe en conserva les droits, les priviléges & les franchises; mais il fit du bien à ceux même qui avoient écrit contre lui, & il augmenta leur honoraire.

Le Pape avoit voulu entrer dans les affaires de Portugal, & s'en rendre tellement l'arbitre, que le possesseur lui fût redevable de cette Couronne; mais l'affaire ayant fini sans lui, il envoya un Nonce pour féliciter Philippe sur ce nouveau Royaume, & lui faire quelque excuse de ce que pour remplir ses devoirs de Pére commun il avoit voulu entrer dans cette affaire, par la crainte qu'il avoit qu'elle n'excitât une guerre funeste entre les Princes qui prétendoient à la Couronne. Sa Sainteté obtint du Roi à cette occasion des titres d'honneur, & des emplois pour Jacque Buoncompagno son bâtard, qu'il avoit déja égalé aux Princes par la dignité dont il l'avoit revêtu, & qu'il cherchoit à élever de plus en plus par les honneurs dont il le combloit tous les jours. Et en récompense il permit à Philippe de faire juger sans appel les causes des rebelles, par George Tayda ancien évêque de Viseo. Sur cette permission, Antoine prieur de Crato & l'évêque de Guarda furent cités; & comme ils ne comparurent point, ils furent déclarés contumaces, & dépoüillés de leurs dignités Ecclesiastiques.

Les Venitiens envoyérent de leur côté Jérôme Lippomano & Vincent Trono, pour féliciter Philippe sur son nouveau Royaume. Ce Prince nomma en même tems à la Viceroyauté des isles de la mer Atlantique, qui appartenoient à la

couronne de Portugal, François de Mascareñas chevalier d'Evora, à la place du comte de la Toguia mort depuis peu. En attendant que le nouveau Viceroi arrivât, Hernand Tellez de Sylva gouverna ces isles avec autant d'intégrité que de prudence.

Cependant on cherchoit le prieur de Crato (1); car il étoit encore caché en Portugal, & ses partisans lui furent si fidéles, que quelques récompenses que promît le roi d'Espagne, & quelques recherches que fissent les espions de Jérome de Mendoze & d'Emmanuel de Portugal oncle paternel du comte de Vimioso, qui vouloient sous prétexte d'un pourparler se saisir de lui, & le livrer aux Espagnols, on ne put jamais découvrir où il étoit. Il avoit envoyé le comte de Vimioso en France & en Angleterre, pour implorer le secours de ces deux Puissances contre leur ennemi commun. Il dépêcha aussi Emmanuel Sylva comte de Torres Vedras vers le duc d'Anjou, qui étoit pour lors à Cambray.

Tout cela inquiétoit le nouveau Roi : plus les Portugais marquoient de fidélité & d'attachement pour Antoine, plus Philippe craignoit qu'il n'arrivât quelque soulévement. Il se voyoit obligé d'entretenir de fortes garnisons dans les places, & une flote à l'embouchure de la riviére de Lisbonne, au grand mécontentement des peuples, qui reconnoissoient enfin, mais un peu trop tard, qu'ils étoient assiégés par les Castillans, & qui se reprochoient les uns aux autres de n'avoir pas réüni toutes leurs forces pour se défendre contre eux, ou du moins pour obtenir de Philippe des conditions honorables, & conserver la liberté & les droits de leur patrie.

Fuite d'Antoine de Portugal.

Antoine assûré de la fidélité de son parti, disposoit tout pour sa fuite. Il osa même venir à Lisbonne, quoiqu'un Jurisconsulte, nommé P. Alpoë, y eût été arrêté quelque tems auparavant, parce qu'il étoit dans ses intérêts, & qu'il eût été condamné au dernier supplice & exécuté. Cet accident retarda son départ, & lui fit prendre le parti de se retirer à Sétubal. Là il trouva un bâtiment Hollandois de la ville d'Enchuysen, commandé par Corneille d'Egmond, sur lequel

(1) C'est celui qui a été connu en Europe sous le nom d'Antoine de Portugal, & qui a porté quelque tems le nom de Roi.

HENRI III. 1581.

il s'embarqua, moyennant cinq cens écus d'or, avec un Cordelier, Emmanuel Sylva, Thomas Cachiero, Diego Roys, Constantin de Brito, Diego de Caresma ; & quelques autres, sur la fidélité desquels il comptoit, & vint aborder à Calais, après avoir été caché en Portugal depuis le mois d'Octobre 1580. qu'il sortit de Viana, jusqu'au mois de Juin 1581. Antoine fut redevable de sa retraite à l'adresse d'une femme nommée Beatrix de Gonsalve, comme il l'a raconté lui-même dans un écrit qu'il a publié depuis. Beatrix avoit un frére nommé Dominique, qui suivit ce Prince en France. Philippe instruit que c'étoit cette femme qui avoit caché le prieur de Crato, la fit pendre en effigie, n'ayant pû faire davantage, parce qu'elle se sauva de bonne heure.

Les Cours ayant été congédiées, Philippe après avoir séjourné soixante & dix jours à Thomar, vint à Santaren & à Almerino, où l'on voit un palais magnifique. Il vouloit se rendre promptement à Lisbonne : mais comme les préparatifs qui se faisoient pour son entrée, n'étoient pas achevés, il alla, en attendant, à Almada, sur l'autre rive du Tage. Comme ce lieu n'étoit point commode pour loger toute sa suite, le 29. de Juin, fête de saint Pierre, il monta sur les galéres que le marquis de Sainte Croix * lui avoit amenées, & alla descendre à un pont de bois préparé pour cela, sans attendre que les préparatifs fussent achevés. Ce fut-là qu'il fut complimenté au nom de la ville par Hector de Piña, un des premiers Officiers de Justice de la Chambre. L'Orateur entre autres choses dit à Philippe : Que Lisbonne étant la plus grande ville de l'Univers, il lui falloit le plus grand Roi du monde. Et après avoir excusé la lenteur, ou pour mieux dire, la paresse de ses concitoyens à rendre leurs hommages à ce Prince, il parla de Ferdinand de Piña son parent, qui fut tué par Antoine de Portugal, comme nous l'avons dit en son lieu. A cette occasion, il ajoûta, que comme Lisbonne étoit la premiére ville du Royaume, elle étoit aussi la premiére qui eût versé du sang pour les intérêts de Philippe. Enfin il s'efforça de rejetter la médiocrité des préparatifs sur les malheurs publics que la ville avoit essuyés ; & il finit cette piéce d'éloquence en disant, que les Portugais avoient tant de confiance en la bonté de leur nouveau Roi, qu'au lieu de

* Alvaro de Baçan.

de regarder leur Couronne comme unie à celle de Castille, ils regardoient au contraire tous les Royaumes de Philippe, comme incorporés à celui de Portugal.

De là, Philippe fut conduit sous un dais à la cathedrale avec une pompe magnifique : & après y avoir fait sa priére, il se rendit au palais, suivi d'une grande foule de Noblesse à pied, & d'une multitude de peuple, qui par sa légéreté naturelle, faisoit ce jour-là pour Philippe les mêmes réjoüissances & les mêmes acclamations qu'ils avoient faites quelque tems auparavant pour Antoine ; mais les plus sages plaignoient le sort de ce Royaume, qui avoit eu cinq espéces de Rois dans l'espace de deux ans. Ils déploroient cette vicissitude d'événemens funestes ; la témérité du roi Sebastien ; l'incertitude & l'imprudence de Henri ; la division des Administrateurs ; la tyrannie d'Antoine ; enfin les armes & la puissance de Philippe, qui étoient autant de fleaux dont la colére divine s'étoit servie pour châtier ce peuple, que l'abondance avoit rendu insolent, & le réduire dans une misére extrême.

Les Grands pressoient le Roi de partager entr'eux les titres, les commanderies & les emplois qui vaquoient : mais Philippe, grand temporiseur de son naturel, éludoit autant qu'il pouvoit toutes leurs demandes. Cependant pour donner quelque chose à leurs sollicitations, il fit comtes François de Saa, un des administrateurs du Royaume, aussi-bien que Ferrand Noroña ; il nomma gentilshommes de la Chambre, Christophle de Mora, avec Pierre Alcaçova ; & il remit ce dernier dans tous les honneurs dont il avoit été dépoüillé par le roi Henri. Du reste, comme il se voyoit accablé par un nombre infini de placets, & que la multitude & la diversité des conseils qu'on lui donnoit le jettoit dans un embarras dont il lui étoit impossible de se retirer, il renvoya tous ceux qui demandoient des récompenses à Antoine de Pineyro évêque de Leyria, & Christophle de Mora. Le premier, homme âgé, d'un esprit sain, & qui n'avoit point de parens, étoit fort en état d'examiner sans passion le mérite de ceux qui demandoient. Le second, qui avoit été élevé à la Cour de Philippe & sous ses yeux, passoit pour un homme droit & intégre.

HENRI III. 1581.

Cependant pour appaiser les murmures des Portugais, qui éclatoient de toutes parts, on leur fit espérer qu'on leur donneroit pour Gouvernante l'impératrice Marie d'Autriche (1) sœur de Philippe, qui étant venuë d'Allemagne en Italie, étoit passée en Espagne sur l'escadre de Jean André Doria: & on ne doutoit pas que cette Princesse si respectable par sa dignité, & qui étoit née d'une princesse de Portugal, ne gagnât à son frére les cœurs de toute la Nation.

Tentatives de Philippe sur les isles Atlantiques.

Les affaires du Portugal ayant été réglées autant que la briéveté du tems le put permettre, Philippe étoit fort inquiet pour les isles Atlantiques. Il ne doutoit pas que les habitans aidés des secours de France & d'Angleterre, qu'Antoine y avoit envoyés, ne persistassent dans leur révolte; & il craignoit que leur exemple ne se communiquât aux autres sujets de la couronne de Portugal. Il avoit envoyé à l'isle de Tercere, Pedro de Valdes avec des pouvoirs très-amples; mais on ne voulut pas l'y recevoir, ni écouter ses propositions. Ainsi il se tint sur les côtes des isles voisines avec ses troupes, en attendant quelque occasion favorable. Il avoit avec lui Louis de Baçan, D. Juan de Monsalve, Diego de Castro, Valladares Sarmiento, D. Louis de Ribeïra & Diego de Valdes. Quelque tems après, Philippe envoya d'autres troupes sous la conduite de Lope de Figueroa, avec ordre de se joindre à Valdes, & de se rendre maître de cette isle.

Pendant que Figueroa étoit en chemin, Valdes y fit quelques descentes pour prendre du raisin; & ayant remarqué que la garde ne s'y faisoit pas avec beaucoup d'exactitude, la crainte qu'il eut que Figueroa ne lui enlevât une partie de la gloire qu'il comptoit d'acquerir, & les instances de Diego de Valdes, l'engagérent par une sotte vanité à précipiter l'attaque de cette isle. Il fit donc avancer ses chaloupes le jour de saint Jacque entre Angra & la Praia, qui est le seul endroit par où elle est abordable, tout le reste étant entouré de rochers affreux. Les Portugais avoient élevé quelques retranchemens de ce côté-là, & avoient mis quatre canons en batterie sur une hauteur voisine de la côte. Valdes culbute d'abord les troupes qui gardoient le retranchement, & s'empare du canon; mais pendant qu'il se fortifie dans ce

(1) Elle avoit épousé l'empereur Maximilien II. mort en 1576.

poſte, on donne l'alarme dans la ville, & le peuple s'étant aſſemblé au ſon des cloches, on marche aux ennemis, & on les enveloppe. Il y avoit dans la ville un Officier nommé Jean de Betencour, iſſu de ce fameux Betencour, qui découvrit le premier les Açores, & qui les vendit aux Portugais, comme nous l'avons dit ci-devant. Celui-ci qui étoit dans le parti des Eſpagnols, avec une centaine d'habitans, s'étoit imaginé que dès qu'il auroit crié *Vive Philippe*, la plûpart des habitans des montagnes viendroient ſe ranger auprès de lui & s'enrôler au ſervice de ce Prince, comme ſes complices le lui avoient fait eſpérer. Comptant donc ſur leur parole, & perſuadé que s'il devenoit maître de la ville, il rendroit un grand ſervice à Philippe, il en forme le deſſein, & commence à crier de toute ſa force dans toutes les ruës: *Vive Philippe*. Mais le peuple au lieu de prendre les armes, l'enveloppe de toutes parts, le maltraite avec ceux de ſa ſuite, qui étoient en petit nombre, & le met en priſon. Il ſe trouva même heureux que l'on n'attentât pas à ſa vie.

Il y avoit déja près de deux mille Portugais en armes. Cebrian de Figueredo gouverneur de l'iſle, raſſûré par ce corps de troupes, marche aux Eſpagnols, dont il ignoroit les forces; mais afin de les tromper & de pouvoir ſe mettre à couvert par une eſpéce de rampart fortuit, il uſa d'un ſtratagême qui lui fut ſuggeré par un Hermite de la régle de ſaint Auguſtin. C'étoit une choſe aſſez ordinaire pendant la licence de ces guerres, de voir des Moines quitter leur profeſſion pour prendre le métier des armes. Ce fut cet Hermite qui conſeilla au Gouverneur de raſſembler des bœufs, dont cette iſle eſt remplie, & de les pouſſer à coups d'éguillon du côté des ennemis. Ces animaux ainſi attroupés firent une pouſſiére ſi horrible, que les Eſpagnols ne purent voir diſtinctement les Portugais qui marchoient derriére: & comme ils avoient employé tout ce qu'ils avoient de poudre & de bales dans leurs premieres eſcarmouches contre les Inſulaires, & qu'ils étoient d'ailleurs fatigués & mal armés, ils ne ſongérent qu'à regagner leurs chaloupes. Mais la mer ſe trouva ſi agitée qu'ils ne purent approcher de la côte: il fallut donc ſe jetter à l'eau, & comme ils en avoient juſqu'au menton, & que les Portugais faiſoient un feu continuel ſur eux, leur perte fut

HENRI III. 1581.

considérable. Il y en eut beaucoup de tués & de noyés : & les esprits étoient si irrités, moins parce qui venoit d'arriver, que par la haine ancienne des deux Nations, qu'on ne fit point de quartier. Les Espagnols y perdirent plus de quatre cens hommes, & entr'autres Diego de Valdes, qui avoit conseillé cette attaque, Louis de Baçan, Philippe Artal brave capitaine, qui fit ce jour-là des prodiges, & presque tous les Officiers ; on n'épargna pas même les morts : les goujats & les valets leur coupoient la tête, les bras, les jambes ; & après les avoir ainsi mutilés, on les reporta comme en triomphe dans la ville en dansant & en chantant. Les Chapitres même allérent au devant de ces insolens vainqueurs : & non contens de se repaître d'un si affreux spectacle, ils voulurent employer le fer contre ces restes de cadavres, & soüiller leurs mains du sang de ces malheureux. On dit qu'il y en eut qui eurent la cruauté de leur arracher le cœur du ventre & d'en manger. Les Jésuites furent les seuls qui ne vinrent point à ce spectacle : & comme ils étoient soupçonnés de favoriser Philippe, ils n'osérent sortir de leur maison. Après cette expédition, Figueredo ramassa les dépoüilles, mit les armes sur des chariots, & entra triomphant dans la ville ; & ayant fait déchirer les drapeaux des ennemis, il en sema les lambeaux dans les ruës.

Valdes échapé du combat s'embarqua aussitôt, & plus heureux dans sa navigation, qu'il ne l'avoit été à l'attaque de l'isle, il arriva bientôt à Lisbonne, où il porta la premiere nouvelle de sa défaite. Philippe étoit alors occupé à fortifier le château de Saint Julien ; & pendant qu'on y travailloit, il avoit posté des troupes en différens endroits de la côte, & entre les riviéres de Minho & de Duero. Cette nouvelle lui fit connoître qu'il ne devoit plus se flater de ramener ces Insulaires par la douceur : les peuples de Portugal étoient mal disposés à son égard ; il avoit congédié les Italiens & les Allemans ; & les Espagnols étoient tellement diminués par les maladies & par d'autres accidens, qu'à peine lui restoit-il cinq mille hommes, dont il venoit d'en donner mille à Figueroa qui partoit pour les Isles. Ce qui augmentoit encore son inquiétude, étoit qu'il n'avoit point de nouvelles certaines de la flote Portugaise qui venoit des Indes Orientales, du

Bresil, de l'isle de Saint Thomas & du Cap-vert : car si cette flote abordoit à l'isle de Tercere, il étoit indubitable qu'elle iroit trouver le roi Antoine en Angleterre, & qu'elle fortifieroit autant son parti, qu'elle affoibliroit celui de Philippe. A l'égard de la flote des Indes Orientales, comme elle n'étoit partie de Lisbonne que dans l'interrégne qui suivit la mort du roi Henri, il y avoit grande apparence que Louis de Atayde viceroi des Indes, qui étoit un homme sage, ne risqueroit rien, & qu'il ne feroit point partir la flote qu'il n'eût des nouvelles de ce qui auroit été décidé sur la succession du Royaume. D'autres soûtenoient qu'il n'y avoit rien à craindre, que les Indes & toutes les Isles qui appartenoient aux Portugais ne sçauroient se passer des ports d'Espagne, & qu'aussitôt que les Commandans de la flote & les Négociants auroient appris que Philippe étoit maître du Portugal, ils viendroient droit à Lisbonne ; & ils ne se trompérent pas : car Atayde n'eût pas plûtôt été informé de ce qui s'étoit fait en Portugal, par les lettres que Philippe lui en écrivit, que sans délibérer davantage, & sans avoir aucun égard pour toutes les lettres & pour les promesses d'Antoine, il fit partir la flote, & lui donna ordre d'aller droit à Lisbonne. Elle s'approcha en passant de Tercere : mais comme elle ne put sçavoir au vrai de quel parti étoient les habitans, ils eurent beau l'inviter à entrer dans le port, tous ceux qui étoient sur les vaisseaux ayant leurs femmes, leurs enfans & leurs effets à Lisbonne, ce fut-là qu'ils voulurent aborder. Quoique Valdes après sa défaite eût pris la même route pour se retirer en Portugal, ils ne le rencontrérent point ; mais seulement Figueroa, qui confirma le Général de la flote, déja bien instruit de tout, dans la résolution qu'il avoit prise de se rendre à Lisbonne. Il lui donna de l'eau & d'autres provisions dont il avoit besoin, & il lui fit entendre qu'il n'y avoit rien qu'il ne pût espérer en s'attachant au nouveau Monarque. Plus on avoit douté qu'il arrivât, plus on eut de joye de le voir ; car il y avoit bien des gens, & Philippe même étoit de ce nombre, qui voyant qu'il tardoit ne doutoient presque pas qu'il ne fût passé en Angleterre.

Cependant Figueroa arriva à la vûë de l'isle de Tercere, &

HENRI III. 1581.

comme il vit que les habitans n'étoient pas disposés à le recevoir, il résolut de sonder si en promettant de grands priviléges & des graces à ceux d'Angra, ils ne seroient point tentés de se soûmettre à Philippe. Mais ce peuple qui sentoit bien qu'il n'avoit pas mérité ces récompenses, & qui ne comptoit pas beaucoup sur la clémence du roi d'Espagne, répondit fiérement au Général Espagnol, que de quelque côté qu'il tentât la descente, ils lui ouvriroient le chemin. Sur cette réponse, comme la saison étoit avancée, il s'en retourna en Portugal sans avoir rien entrepris, emmenant avec lui Valdes qu'il avoit enfin rencontré sur sa route. Le Roi fit conduire en prison ce malheureux; mais comme il justifia par la teneur des ordres qu'on lui avoit donnés, qu'il lui étoit permis de combattre, on lui rendit la liberté.

D. Antoine de Portugal arrive en France.

Vers le commencement d'Octobre, Antoine de Portugal passa d'Angleterre à Dieppe, d'où il se rendit d'abord à Roüen, puis à Mante. Ce fut dans cette ville qu'Anne de Joyeuse, qui avoit le plus de crédit à la Cour, vint le complimenter de la part du Roi. Antoine se rendit ensuite à Paris, où il vit S. M. On lui fit les plus magnifiques promesses, à la recommandation de la Reine mére, qui par vanité, ou par une légéreté naturelle à son sexe, s'étoit déja fait de grandes idées sur ce nouveau Royaume. La nouvelle de la défaite de Valdes à l'isle de Tercere étant arrivée sur ces entrefaites, Antoine fut ravi que la renommée vînt si à propos seconder ses espérances. Bientôt après, quelques vaisseaux ayant été surpris dans les ports de cette isle, on apporta en France toutes les marchandises dont ils étoient chargés. Antoine fit valoir le plus qu'il put ce nouvel avantage, pour se donner du relief en France, & il vint à bout d'attacher sur lui les yeux avides des courtisans; & ces insatiables harpyes se crurent pendant quelque tems maîtres de toutes les pierreries de l'Orient. Mais lorsqu'il eut donné quelques bijoux précieux qu'il avoit, & qu'il en eut engagé d'autres, il sentit à son tour qu'on l'avoit joüé jusqu'alors; & devenu la risée de tout le monde, il reconnut que ces courtisans, qui avoient d'abord paru si touchés de sa disgrace, n'étoient au fond que des perfides & des ingrats.

Pendant ce tems-là les Jésuites de l'isle de Tercere, qui s'étoient attiré la haine de tout le Clergé séculier & régulier, demeuroient toûjours renfermés dans leur maison : mais dans le dessein de prouver aux Espagnols par quelque coup d'éclat l'attachement qu'ils avoient pour eux, ils ouvrent tout d'un coup les portes de leur Eglise, & pour se faire un rempart contre la fureur du peuple, ils placent à l'entrée le Saint Ciboire, où l'on a coûtume de garder le Saint Sacrement; prennent l'air de gens qui menacent de faire une sortie, & ils excitent une espece de sédition. Le Magistrat aussitôt s'y transporte, & leur demande ce que cette nouveauté signifie. Ils répondent hardiment, que s'ils ont fait quelque faute, ils sont prêts à en souffrir la punition; mais que s'ils sont suspects, ils demandent la permission de s'en retourner en Portugal.

Le peuple fut extrémement irrité de cette insulte; les uns disoient qu'il falloit leur faire leur procès, comme à des traîtres qui vendoient leur patrie; les autres, qu'il falloit mettre le feu à leur maison, & les brûler comme des ennemis publics, & comme des gens livrés aux Castillans. Enfin on les renferma de nouveau chez eux; & dans le même tems, le vicaire général de l'Evêque de l'isle de Saint Michel, qui faisoit les fonctions Episcopales dans l'isle de Tercere, qui est de l'évêché de Saint Michel, étant soupçonné de favoriser les Castillans, fut déposé; & le Magistrat en mit un autre à sa place.

Philippe ayant reçû ces nouvelles, ne fut pas sans inquiétude à la vûë de toutes les difficultés qui venoient traverser le cours de ses prospérités : car il apprit en même tems que ses affaires alloient mal dans les Païs-bas, & que le prince d'Orange avoit engagé les Etats à renoncer à son obéïssance, & à choisir le duc d'Anjou pour leur Prince. On lui fit entendre que ce Duc avoit contracté un mariage secret avec la reine d'Angleterre; ce qui le mettroit en état de ruiner entiérement les affaires de l'Espagne en Flandre. Il sçavoit d'ailleurs, qu'Antoine de Portugal avoit été très-bien reçu en France; & lorsque son Ambassadeur portoit ses plaintes sur tout cela, le Roi répondoit qu'à l'égard du mariage de son frére avec la reine d'Angleterre, il s'y étoit toujours

HENRI III. 1581.

opposé à cause de la différence de Religion, & qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pû pour en détourner le duc d'Anjou; mais que ses remontrances n'ayant rien produit, il y avoit enfin donné son consentement; parce que son frére se trouvant appuyé par un parti puissant, il aimoit mieux l'avoir pour ami, que pour ennemi : Qu'il l'avoit prié instamment de ne point entrer en Flandre, & de rejetter les conditions que les Etats lui offroient : Qu'il avoit défendu par plusieurs Edits de faire des levées dans son Royaume, & à toute la Noblesse d'aller servir dans les païs étrangers sans sa permission; mais que toutes ces précautions avoient été inutiles; & qu'enfin l'expérience des guerres civiles & des troubles passés lui avoit appris qu'il ne pouvoit s'empêcher d'avoir la guerre dans son Royaume, s'il ne permettoit à ses sujets de l'aller faire dehors : Qu'il avoit donc été forcé malgré ses répugnances, de laisser agir son frére & la Noblesse de son Royaume : Qu'à l'égard de la retraite qu'il a donnée en France à Antoine élû roi de Portugal, il n'avoit pû la refuser aux desirs & aux priéres de sa mére, à qui il avoit de si grandes obligations; qu'elle croyoit que sans violer l'alliance qui est entre la France & l'Espagne, elle pouvoit soûtenir les droits qu'elle a sur la couronne de Portugal; & qu'en ayant été dépoüillée par force, & non par un jugement rendu dans les régles, elle ne pensoit pas qu'on fût en droit de se plaindre de ce qu'elle s'unissoit à ceux qui s'attribuoient un droit pareil au sien, & qui en avoient été dépoüillés comme elle.

Ces réponses étoient solides; mais elles ne satisfaisoient pas Philippe : & quoiqu'il sçût bien que le Roi ne consentoit qu'avec peine aux desseins ambitieux du duc d'Anjou & de la Reine sa mére qui troubloient les douceurs de ce repos qu'il aimoit tant; le Monarque Espagnol crut qu'il étoit de son honneur de se venger de la France. Ainsi non-seulement il s'affermit dans le dessein qu'il avoit toûjours eu d'y exciter des troubles; mais ajoûtant à cette disposition une haine irréconciliable contre le nom François, il n'a perdu aucune occasion de travailler à la ruine de ce Royaume florissant, dont la puissance excitoit sa jalousie.

Cette année Jean-Baptiste Antonelli, dont j'ai parlé dans les

les livres précédens, ayant fait espérer qu'il rendroit le Tage navigable jusqu'à Tolede, commença ce grand dessein par un ouvrage aussi admirable, qu'utile à ces provinces ; & par un travail de dix ans, il est venu à bout de réünir par le commerce, & par la navigation d'une riviére commune, deux Royaumes qui avoient été jusque-là aussi séparés d'inclinations, qu'ils l'étoient par les obstacles que la nature avoit mis à leur union.

HENRI III.

1581.

Le Tage rendu navigable jusqu'à Tolede.

Fin du Livre soixante & treiziéme.





HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE
DE THOU.

LIVRE SOIXANTE-QUATORZIÉME.

HENRI III. 1580.

Affaires des Païs-bas.

PEndant que cela se passoit en Espagne, la face des affaires étoit bien différente en Flandre & dans les Provinces voisines. George de Lalain comte de Rennebourg étoit occupé dans la Frise au siége de Steenvick, qu'il avoit commencé dès l'année précédente. Il y avoit déja longtems que les assiégés murmuroient de la licence du soldat, & qu'ils étoient prêts à exciter quelque sédition : enfin ils en étoient venus, malgré les remontrances de Cornput & de Berenbroek, jusqu'à faire un décret suivant lequel ils envoyérent Théodore Conrad à Noritz commandant des Anglois pour lui dire qu'il choisît, ou d'attaquer les ennemis avec ses troupes; ou s'il ne le pouvoit pas, d'introduire dans la place un secours de mille hommes, afin qu'ils pussent faire des sorties sur les assiégeans.

Vers ce même tems Sonnoi vint avec de fort belles troupes de la Northollande à Blockziel, qui n'est qu'à un mille de Steenvick, & il y bâtit un fort, dont le voisinage fut

d'un grand ſecours aux aſſiégés. Il y eut auſſi quelque tumulte dans les troupes du roi d'Eſpagne : les ſoldats fatigués du froid & des attaques continuelles qu'ils avoient à eſſuyer, ſe mutinérent & demandérent leur paye. Rennebourg fut obligé de s'abſenter quelques jours pour ſe tirer du péril. Il employa ce tems-là à ramaſſer de l'argent de tous côtés, & étant revenu au camp il paya une partie de ce qui étoit dû aux troupes, & appaiſa un peu le tumulte ; il envoya enſuite un trompette avec des lettres de Sckenck & de Streuf pour ſommer la garniſon de ſe rendre. Elle refuſa de le faire, & la choſe ſe paſſa en injures réciproques. Les Eſpagnols demandérent pluſieurs fois aux aſſiégés s'ils n'avoient pas encore mangé tous leurs chevaux. Ceux-ci au lieu de répondre, montérent tout ce qu'ils en avoient, ſortirent de la place, attaquérent le camp ennemi, & après l'avoir mis en déſordre, ils leur criérent : » Vous voyez bien que nous » avons encore des chevaux, & que nous ne manquons ni » de cœur ni de vivres « : ils rentrérent dans la place, ſans avoir perdu un ſeul homme.

Ils paſſérent le tems de carnaval à s'envoyer des lettres de part & d'autre. Rennebourg y joignit un libelle écrit en françois par Chriſtophle d'Aſſonville, où l'on avoit inſéré des lettres interceptées du prince d'Orange au duc d'Anjou avec des notes à la marge. Le Prince s'étoit déja juſtifié ſur ces lettres dans ſon apologie. Cependant le peuple s'étant imaginé que l'on traitoit des conditions auſquelles la place ſe rendroit, commença à ſe mutiner. On eut bien de la peine à appaiſer le tumulte, & peu s'en fallut qu'il n'en coûtât la vie à Cornput. Enfin après toutes ces conteſtations peu ſérieuſes, on en vint tout de bon aux armes ; Thomas commandant des Albanois & bon Officier, envoya à Noritz un cartel. Les loix de la guerre défendant à Noritz, qui commandoit les Anglois, d'accepter le défi, Roger Guillaume ſon Lieutenant l'accepta : les conditions du combat réglées, ils s'avancérent entre les deux armées, & après pluſieurs coups portés & parés de part & d'autre, ils finirent le combat ſans être bleſſés : mais avant que de ſe ſéparer, non-ſeulement ils ſe firent des remercîmens réciproques avec la politeſſe ordinaire entre Officiers ; mais ils burent à la ſanté l'un de l'autre.

HENRI III. 1581.

Enfin le dix-sept de Janvier Noritz sollicité continuellement par Theodore Conrad, qui étoit avec lui à Giethorn, pensa sérieusement à jetter du secours dans Steenwick. Dans ce dessein il résolut d'attaquer Steenwickenvold avec son régiment, ceux de Nassau & de Caulier, & quelques compagnies de ceux de Hageman & de Stuper : mais l'affaire échoüa, parce que l'air se trouva si obscur, que les soldats de la garnison de Steenwick qui sortirent à l'heure marquée, ne pouvant distinguer les objets, s'écartérent les uns des autres, & qu'il y en eut beaucoup de tués ; & Noritz lui-même ayant été long-tems exposé au canon de Rennebourg qui avoit sçu son dessein, fut obligé de se retirer à Blocziel, où Sonnoi l'attendoit. Il jugea à propos d'y attendre un renfort considérable qu'on devoit lui envoyer de Frise : d'autant plus qu'on l'avoit assûré que la ville n'étoit pas si dépourvûë de vivres qu'on le publioit. Pendant qu'il étoit arrêté au monastére de saint Jean de Camps, Rennebourg y arrive tout à coup, l'y assiége & le réduit à une si grande extrémité, que ses soldats sont obligés de manger leurs chevaux : mais Sonnoi qui étoit à Blockiel, leur donna quelques rafraichissemens ; & Wigbolt de Eusum sieur de Nienort, & Hadrien Menning lieutenant de Merode étant venus à leur secours, le premier avec six compagnies de son régiment, & le second avec un pareil nombre des troupes de Frise, & leur ayant amené un convoi, Rennebourg qui les tenoit assiégés, fut à son tour obligé de s'en aller sans bruit, & de faire une retraite qui ressembloit fort à une fuite, laissant beaucoup de provisions dans son camp, & beaucoup des siens sur la place : en se retirant il mit le feu au village de Giethorn ; & comme il prévit que ses troupes alloient se révolter, il les appaisa en leur donnant quelque argent.

Le trente-un de Janvier Noritz étant venu à Oldermac à un mille de la place assiégée, Rennebourg abandonna ses tentes, se retira dans ses retranchemens, & travailla à en faire de nouveaux. Les assiégés voyant que les ennemis avoient bouché toutes leurs portes par des ouvrages qu'ils avoient élevés devant, en ouvrent une nouvelle entre celles de Walt & d'Oester, & ils la nomment la porte de Cornput,

parce que cet Officier avoit conseillé dès le commencement du siége d'en faire une en cet endroit.

Peu de jours après, trois perdrix vinrent dans la ville ; soit qu'elles fussent au bout de leur vol, ou que quelque oiseau de proye les poursuivît, elles étoient si lasses qu'on les prit à la main. Cornput regarda cet événement comme un heureux présage, le Seigneur ayant autrefois envoyé de la nourriture aux Israëlites dans le désert pour leur marquer sa protection; il prétendit que ces perdrix que Dieu avoit envoyées aux habitans de Steenwick étoient un gage du secours qu'il leur donneroit dans peu, & sur le nombre de ces oiseaux, il prédit que le secours viendroit dans trois semaines. L'événement confirma son explication : le quatre de Février suivant, Noritz, Nienort, Caulier, Isselstein, Hegeman, & Stuper à la tête de quarante-six compagnies de cavalerie, vinrent camper dans la forêt de Steenwick auprès du village de Hiddingueberg, qui n'est qu'à une petite lieuë de Steenwick. De-là ils furent apperçus par les habitans, parce qu'il n'y avoit entre la ville & leur camp que des plaines, des prairies, des bruyeres, & des marécages: les ennemis qui avoient fait une enceinte avec les chariots, se rangérent en bataille derriére ce retranchement, & les troupes des Etats allérent les attaquer ; mais comme elles ne s'attendoient pas à trouver cet obstacle, le combat fut sanglant, & elles y perdirent le général Snater. Dans le même tems les assiégés ayant fait une sortie vigoureuse, battirent ce qui se trouva devant eux & firent un butin considérable. Le combat recommença plusieurs fois, & Rennebourg fit un nouveau retranchement entre la ville & les troupes du secours. Les vivres ne manquoient pas encore aux assiégés, & s'ils se mutinoient quelquefois, ce n'étoit pas tant la disette présente qui causoit leurs murmures, que la crainte pour l'avenir. En effet dans une recherche très-exacte qui avoit été faite depuis peu, on trouva dans les greniers de quelques citoyens aussi ennemis de leur propre salut que de la liberté publique, de quoi nourrir toute la ville pendant deux mois. Cependant l'incertitude du secours excitoit souvent des troubles. Dans cet embarras Cornput, homme inventif, imagina une maniére de faire tenir des lettres au camp, & d'en recevoir les réponses : il

HENRI III. 1581.

fit fondre des bales de plomb de deux livres, dans lesquelles il y avoit deux trous ; dans l'un il mettoit une lettre, & dans l'autre une matiére combustible, afin que la fumée qui sortiroit de ces bales les fît aisément appercevoir. Par ce moyen les assiégés, & le secours ayant un commerce continuel entre eux, Noritz les assûra que dans quinze jours au plûtard il feroit entrer un convoi dans la ville, & qu'en attendant il alloit travailler sans relâche à se fortifier contre Rennebourg. Comme il faisoit un froid excessif, & que la terre étoit extrémement dure, l'ouvrage n'avançoit pas autant qu'il l'auroit voulu : mais deux jours après, le tems s'étant adouci, Noritz fit un nouveau fort sur l'ancienne riviére d'Aa. Les troupes de Rennebourg s'étant mises en devoir d'empêcher cet ouvrage, il y eut une action fort vive, & pendant ce tems-là on fit entrer quelques provisions dans la place.

Après bien des instances Cornput avoit enfin engagé ces habitans peu dociles, à construire de nouveaux ouvrages dans la partie de la ville qui est au Couchant, & à jetter un pont sur l'Aa. Les fortifications que faisoit Noritz n'étoient éloignées de celles de la ville que de 890. pas, & Rennebourg se trouvoit entre deux, n'étant pas à 770. pas de la place, de sorte qu'on étoit continuellement aux mains. Les assiégés commençant à se défier du succès, tâchoient de conduire leur artillerie & leurs provisions au-delà du fleuve, où ils croyoient qu'elles seroient plus en sûreté. Enfin le vingt-trois de Février Noritz attaqua les ennemis avec toute la vigueur possible, & la garnison ayant fait une sortie dans le même tems, & chargé les assiégeans de tous côtés, elle fut à la fin repoussée par la cavalerie, mais sans perte, parce qu'elle se retira par des lieux marécageux, où il fut impossible à la cavalerie ennemie de la suivre.

Après un long combat, avant même qu'il finît, l'infanterie de Rennebourg ennuyée d'être toûjours aux mains commença à se mutiner : elle demanda sa paye dans ces circonstances peu favorables, fort à contre-tems, & d'un ton menaçant ; & malgré les efforts que fit la cavalerie pour la retenir, elle se retira. Il étoit environ trois heures après midi. A peine ils songeoient à prendre un peu de nourriture & de repos, que les habitans firent une nouvelle sortie pour prêter

la main aux troupes auxiliaires qu'ils voyoient s'avancer vers la ville ; & ayant porté quantité de claies de l'autre côté de la riviére, ils introduisirent un convoi considérable qu'on leur avoit amené. Cependant Cornput toûjours alerte attaqua le fort de Rennebourg, & y jetta sans cesse de la paille allumée & des cercles de fer tout rouge, il incommodoit extrémement les troupes qui défendoient courageusement ce poste.

HENRI III. 1581.

Levée du siége de Steenwick.

Le combat qui dura jusqu'à la nuit, fut sanglant & funeste; Rennebourg y perdit beaucoup de monde, & croyant avoir assez essayé ses forces & celles des ennemis, il commença à songer sérieusement à la retraite. Il fit donc retirer son canon, & donna ordre à ses troupes de plier bagage à la faveur de la nuit, & laissant toutes ses provisions qui furent le lendemain portées dans la ville, il tourna sa marche du côté de Westwick dans un si grand silence, que ni les assiégés ni les troupes auxiliaires ne s'apperçurent point de sa retraite. Lorsque le jour parut, Noritz voulut d'abord le poursuivre : mais il changea aussitôt d'avis. On fit entrer à loisir le convoi qu'on avoit amené ; & la ville après quatre mois de siége, se trouva délivrée précisément au tems que Cornput l'avoit prédit : mais la joye des habitans ne fut pas de longue durée. L'infection des corps morts leur amena la peste, & fit périr presque tout ce qui restoit dans la ville ; en sorte que ce lieu étant demeuré désert, les troupes du Roi s'en saisirent, & se mirent sans aucune peine en possession de tous les biens que ces malheureux habitans avoient conservés avec beaucoup plus de soin que leur vie même.

Cornput & Oltholff furent très-mal payés par les Etats des services qu'ils avoient rendus pendant le siége avec tant de courage & de fidélité ; ils ne purent rien obtenir, parce qu'ils n'etoient pas étrangers ; on se contenta de payer les Allemans de Stuper & de Berembroeck, à qui on n'avoit pas grande obligation.

Pendant le siége, Saunoi prit par composition le château de Wollenhove que Rennebourg avoit fortifié depuis peu. Une Eglise que les Espagnols avoient aussi fortifiée fut prise en même tems par un détachement de François, d'Anglois, & de soldats du régiment d'Isselstein qu'on envoyoit au

HENRI III. 1581.

Kainder. Lemmer & Sloten ſe rendirent après une canonade fort vive, après quoi on envoya les Anglois & les Ecoſſois dans leurs quartiers d'hyver. Nienort ayant pris la route des Omelandes délivra à ſon arrivée le fort de Winſom, qui étoit aſſiégé par les habitans de Groningue; & ayant mis garniſon dans ce château, dans celui de Warſum, & dans quelques autres poſtes circonvoiſins, il tira de grandes contributions du païs. Pendant ce tems-là quelques coureurs des compagnies de Renoi & de Werken s'étant retirés dans une égliſe qu'ils avoient fortifiée du côté de Middeſtum, & y ayant été aſſiégés en l'abſence de leurs Colonels par les troupes de Rennebourg, ils ſe rendirent auſſitôt, à condition qu'ils auroient vie & bagues ſauves.

Oyenbrug, à qui on imputoit la déſertion de Rennebourg, vint dans ce même tems à Zalland, & ſe rendit maître du château de Boxbourg, où ayant fait un grand butin, il fortifia Goor & quelques autres poſtes des environs.

Ce fut à peu près dans ce tems, que le prince d'Orange ſe rendit à Amſterdam, après avoir appaiſé au mois de Mars une ſédition que la garniſon Ecoſſoiſe de Wilworde avoit excitée, & avoir fait la même choſe à Willebroeck & à Bergopſom, où il ne put réduire les mutins qu'avec du canon qu'il fit venir d'Anvers. Les Etats de Hollande l'allérent joindre pour délibérer avec lui ſur le projet de nommer le duc d'Anjou Prince & protecteur des Païs-bas.

Le Prince alla enſuite en Friſe au mois d'Avril, & ayant viſité la Province, il donna ordre à Sonnoi d'aſſiéger le château de Staveren, où Rennebourg avoit une garniſon de cent ſoixante & dix hommes commandés par Reiner Dekema. Sonnoi obéït avec plaiſir, & dès qu'il fut devant la place, il éleva un fort avec un parapet, d'où il fit un feu ſi terrible ſur les ennemis, qu'ils n'oſérent plus ſe montrer ſur leurs murailles; auſſitôt il fit mettre quatre piéces de canon en batterie par les ſoins de Thomas Bothe, & ruina les parapets du château, & toutes les claies & les gabions dont la garniſon ſe couvroit: puis ſes mineurs ayant comblé le foſſé, il fit travailler à la ſappe. Les ennemis s'en apperçurent, & demandérent à parlementer. Dekema voulant

voulant s'y oppofer, ils le livrérent avec dix-huit foldats de Frife, & fe rendirent.

Sonnoi fe voyant maître du château fit rafer les murs qui le féparoient de la ville, & fit travailler en diligence à la fortifier. Le mois fuivant un détachement des troupes de Rennebourg revenant du grand Auwaert s'empara de Reedyep, & bâtit un fort fur l'eau, pour empêcher Nienort d'y entrer: mais Sonnoi étant arrivé fur ces entrefaites, les furprit, les tailla en piéces, & leur prit quelques drapeaux. Auffitôt Nienort ayant reçû deux mois de paye pour fes troupes, alla mettre le fiége devant le grand Auwaert, & fit approcher fon canon de l'Abbaye. Les Royaliftes qui étoient à Middelftum accourent au fecours au nombre de trois cens chevaux, & paffent la riviére de Reedyep auprès de Groningue. Nienort penfa d'abord à fe retirer : mais raffûré par fes troupes, il fe met en état de recevoir les ennemis, & place imprudemment parmi les foldats qui étoient à la tête, des payfans de la Province, qui n'avoient aucun ufage des armes. Dès qu'ils apperçurent l'ennemi, avant même qu'il fe fût approché, ils fe fervirent de leurs longs bâtons ferrés, les feules armes qu'ils euffent, pour fauter les foffés qui étoient devant eux, & s'enfuyant de toutes leurs forces, ils entraînérent tout le refte. Les ennemis prirent les drapeaux d'Hanfplomp & de Berembroeck, & deux des principaux officiers, Stuper & Wifcher : il n'y eut pourtant pas beaucoup de fang de répandu. Les fuyards fe retirérent à Auverderziel : les Royaliftes qui les pourfuivoient, attaquérent incontinent ce pofte ; mais ayant été repouffés, ils firent venir du canon, emportérent la place à la troifiéme attaque, & tuérent tout ce qu'ils rencontrérent, entre autres le colonel Jarges, qui par une alliance rare parmi les militaires, joignoit à la valeur de grandes connoiffances.

Pour réparer cette perte, la Province fournit fur le champ avec beaucoup de zéle des troupes & de l'argent à Nienort ; celui-ci marcha en diligence à Winfum qu'il avoit fortifiée depuis peu : mais Rennebourg y étant arrivé prefque en même tems avec fes troupes victorieufes, la place fe rendit, & l'effroi s'étant répandu dans tout ce canton, tous les poftes des environs capitulérent avec Rennebourg, qui fans tirer

HENRI III. 1581.

l'épée se trouva maître de tous les forts du païs jusqu'à Doëcum. L'arrivée de Noritz avec huit compagnies de Sonnoi, & quelques autres troupes arrêtérent un peu les progrès de ce Général. Le capitaine Schal prit sur lui le fort de Momickerziel, & le saccagea; & les Royalistes ayant en même tems abandonné Grypskerke, le régiment de Sonnoi les poursuivit de si près dans leur retraite, qu'on en vint aux mains le neuf de Juillet: les troupes de Rennebourg y perdirent plus de sept cens hommes; le reste se retira à Groningue. Noritz vainqueur alla camper près de cette place, & s'empara des monastéres du grand Auwert & de Selwert. Le vingt-trois du même mois Rennebourg mourut d'une phtisie causée, à ce qu'on disoit, par le chagrin. Il fut presque également regreté des deux partis: c'étoit un homme doux, poli, zélé pour la discipline militaire, brave, libéral, magnifique, même au-delà de ses forces, ennemi de la violence, de la cruauté & de l'yvrognerie, vice qui est presque toûjours accompagné d'orgüeil & de férocité, comme on peut le remarquer dans toutes les nations qui y sont sujettes. D'ailleurs il étoit très-versé dans les lettres, entendoit bien le grec & le latin, & aimoit extrémement les Mathématiques & la musique. Sa sœur Cornelie l'avoit en quelque sorte forcé par ses importunités à quitter le service des Etats, en lui faisant espérer qu'il épouseroit Marie de Brimeu comtesse de Meghen, comme je l'ai dit ailleurs: il s'en repentit toûjours, & on l'entendit peu avant sa mort maudire le jour qu'il étoit venu à Groningue. Depuis ce tems-là il eut une telle aversion pour sa sœur, qui lui défendit absolument de paroître devant lui. Le prince de Parme nomma gouverneur de Frise à sa place François Verdugo Espagnol, qui épousa dans la suite une bâtarde d'Ernest comte de Mansfeld, & qui justifia par plusieurs belles actions le choix du Viceroi. Son coup d'essai fut contre le fort de Reeding situé dans une presqu'isle que forme la riviére d'Ems, vis-à-vis d'Embden. Il y avoit peu de jours qu'Egbert de Beveland avec quatre compagnies en avoit chassé les Royalistes; mais Noritz ayant levé le siége de Groningue, Verdugo reprit sans peine Reeding le dix-huit du mois d'Août, à la honte des Commandans, qui sans être aucunement pressés rendirent une place de cette

importance, ſituée très-avantageuſement pour envoyer par mer des troupes & des convois par tout où l'on en auroit beſoin. Ces Commandans étoient Iſaac de Wieringhe & Jean Crom, qui furent condamnés à mort; mais ils ſe déroberent au ſupplice par la fuite. Le capitaine Cater qui s'opiniâtra à défendre cette place, y perdit la vie.

Cependant Iſelſtein alla attaquer Goor, où Simon de Limbourg étoit en garniſon avec 800 hommes de pied, & ſix-vingts chevaux : il s'étoit déja rendu maître d'un fort, & battoit l'autre vigoureuſement, lorſque Martin Sckenk arrivant tout d'un coup avec un corps conſidérable, l'inveſtit de toutes parts; & quoique le prince d'Orange, ſans l'avis duquel Iſelſtein avoit fait cette entrepriſe, lui eût envoyé du ſecours, il fut obligé de ſe rendre faute de vivres. Wermelo, Conrad, Eſcheda, & les Bourgmeſtres de Deventer & de l'Overiſſel qui lui avoient ſuggéré ce projet téméraire, furent pris & menés priſonniers à Blimbecke : on renvoya les ſoldats ſans rien exiger d'eux, ſinon que de trois mois ils ne porteroient les armes contre le roi d'Eſpagne : mais on manqua de fidélité pour ceux qui ſe rendirent; on en dépoüilla beaucoup, on en tua même quelques-uns, malgré Sckenck, qui non-ſeulement s'y oppoſa, mais qui perça de ſa main quelques ſoldats indociles, afin qu'on ne pût pas lui reprocher d'avoir violé la parole qu'il avoit donnée.

Après une aſſemblée qui fut tenuë à Leuwaerden le ſept de Septembre, Noritz eut ordre d'aller en Friſe pour s'oppoſer à Verdugo. Il ſe mit en marche le trente du mois avec onze compagnies Angloiſes commandées par Morgan, quatre de Naſſau, neuf de Sonnoi, & quatre de Nienort, qui toutes enſemble faiſoient à peine trois mille fantaſſins. Il avoit outre cela environ cinq cens chevaux commandés par les ſieurs de Goor, d'Eldenborn & d'Eeck. Il traverſa les lignes de Niewel, & vint à Northorn à la vûë des Royaliſtes. Verdugo qui avoit à combatte contre la peſte, la famine, & le mauvais tems, auroit bien voulu trouver un moyen honnête de ſe retirer ſans combat; mais ne le pouvant, voici le parti qu'il prit. Après avoir prié Dieu à la tête de ſes troupes de benir les prémices de ſon adminiſtration, il ſe mit en bataille à l'abry de ſes retranchemens où il y avoit de bons parapets.

HENRI III. 1581.

Il plaça au milieu de sa bataille les deux régimens de Rennebourg, & de Billy ou de Frise ; le premier commandé par Monceau, & Rrinswoude son Lieutenant ; & le second par Jean-Baptiste Taxis ; & il jetta sur les aîles quelques compagnies d'infanterie de son régiment Wallon. Du côté de l'armée des Etats, tout étoit en désordre : on y comptoit tellement sur la victoire, qu'on ne prenoit aucune précaution. Ainsi toute l'infanterie s'avança en un peloton pêle-mêle, & sans distinction de nation, les drapeaux au milieu ; & la cavalerie légére à la tête & sur les aîles. Roger Guillaume avec sa cavalerie Angloise, & le lieutenant d'Eldenborn avec la sienne chargérent vigoureusement deux escadrons Royalistes, les défirent & les poursuivirent jusqu'à Northorn, où ils s'enfuirent honteusement. Là cinq compagnies d'infanterie de troupes de Verdugo s'étant mises en devoir de repousser les vainqueurs furent encore mises en déroute par Weingarten, qui se fit jour au travers de l'armée ennemie pour secourir la cavalerie de son parti. Jusque-là les troupes de Noritz étoient victorieuses : mais la fortune changea bientôt par l'imprudence du soldat, qui regardant la bataille comme gagnée, commença à courir de côté & d'autre, à se débander & à piller avec la derniére insolence. D'ailleurs la cavalerie poursuivant les fuyards avec trop d'ardeur s'engagea dans des défilés, & des chemins coupés de quantité de fossés, pendant que l'infanterie s'amusoit au pillage ; en sorte que Verdugo, qui s'étoit tenu jusque-là dans ses lignes avec un corps de réserve qu'il gardoit comme une derniére ressource, voyant les ennemis débandés vint tout d'un coup fondre sur eux, & les mit en déroute. Le vainqueur les poursuivit au petit pas avec un escadron de cavalerie jusqu'au fort de Nieuzel, & les dissipa entiérement. Ils perdirent dans ce combat la moitié de leur infanterie, une bonne partie de leur cavalerie & plusieurs étendars. Weingarten lieutenant de Sonnoi y fut tué ; sa place fut donnée à Cornput. Les autres morts de considération, sont les braves George Robert, Schal lieutenant de Nassau, le capitaine Wynart d'Ommeren, Gerts, Entens & Loeweschen : ces trois derniers étoient du régiment de Nienort. Du côté des Anglois, Coton, Bischop & Fitz-William furent tués ;

Henri d'Eck & Bellewin lieutenant d'Eldenborn, & quelques autres eurent le même ſort. Entre les priſonniers on compte Donaw lieutenant de Nienort, Bruin Guillaume Henrieſſon, Pierre Berenſtein, George d'Edimbourg, & d'autres Capitaines fort braves. Noritz y fut bleſſé d'une bale qui lui entra dans la main; Naſſau y reçut plusieurs coups d'arquebuſe dont ſes armes le garantirent; Niſbeth reçut un coup à la tête dont il mourut quelques jours après. Du côté de Verdugo il y eut peu de morts, & perſonne de remarque même entre les bleſſés, ſi ce n'eſt Wolf Prenger qui reçut un coup dangereux à la tête.

Verdugo enflé de cette victoire à laquelle il ne s'attendoit pas, ne ſçut pas en profiter : il paſſa cependant le marais avec toutes ſes troupes & vint camper près de Griskerke & de Viſuliet, où il ſe mit à conſtruire de petits forts ſur le canal au-deſſous des murs de Niewel; & pour empêcher qu'il n'entrât des vivres & des munitions dans la place, il ferma le canal avec des chaînes & de longues barques, qu'il avoit fait remplir de terre; mais il s'y prit trop tard. Cnop s'y étoit jetté par ordre des Etats avec des vivres & deux piéces de canon de fonte. La garniſon étoit compoſée des compagnies de Stein de Malſem Danois, de Gerard Cornelifſe Schey, de Reiner Jetſen & de Scheltema. Dès que l'armée de Verdugo parut, les habitans rompirent les écluſes & les digues, & inondérent toute la campagne juſqu'à Emmentrel; & les pluyes étant ſurvenuës, peu s'en fallut que le camp de Verdugo ne fût ſubmergé. Ces accidens forcérent ce Général victorieux à lever le ſiége le 23. d'Octobre, & à ſe retirer en vaincu. Les habitans le pourſuivirent dans ſa retraite, maltraitérent fort ſon arriére-garde, & le mirent lui-même en grand danger. Les Etats donnérent un collier d'or à Stein de Malſem pour récompenſe des ſervices qu'il avoit rendus en cette occaſion, & ils le firent lieutenant de Merode, Grand-Bailly de la province.

Nouveaux troubles à Bruxelles.

Pendant que tout cela ſe paſſoit du côté de la Friſe, il y eut de grands mouvemens à Bruxelles. La conſpiration du comte d'Egmond, dont j'ai parlé dans le dernier Livre, celle de Butkens, d'Anderlech & de Jean de Coby Anglois, qui fut éclartelé, n'étoit pas encore effacée de l'eſprit des Proteſtans;

HENRI III. 1581.

& comme ils ſe trouvérent les plus forts, ils firent mettre en priſon d'Auxy & ſa femme, fille de Liedekerke. D'Auxy ayant éte ſoupçonné d'avoir eu part à la conjuration de Heſe, à qui le prince de Parme fit couper la tête, ſe retira dans ſon château de Liedekerke, auprès de Bruxelles; mais comme il ne s'y croyoit pas en ſûreté, il livra ce château aux Etats. Le même d'Auxy, qui ſe laiſſoit gouverner par ſa femme, ayant depuis donné quelques marques de légéreté, il devint ſuſpect aux Etats, & on lui auroit fait un mauvais parti, ſi Olivier Tempel gouverneur de Bruxelles, qui avoit épouſé ſa ſœur, ne l'eût ſauvé. A ſa conſidération les Etats rendirent la liberté à d'Auxy, mais à condition qu'il iroit en France trouver le duc d'Anjou. Les troubles n'en demeurérent pas là. Frére Antoine de Ruyskenweldt Dominicain, chaſſé depuis peu de Gand, étoit paſſé à Bruxelles; & craignant qu'on ne l'y traitât comme on avoit fait à Gand, il inſpira la même crainte à tous les Catholiques, & les anima ſi bien par ſes diſcours véhémens, qu'ils vinrent un jour en grand nombre inveſtir la maiſon du Gouverneur, criant de toutes leurs forces, qu'ils ne ſouffriroient pas qu'on chaſſât leur Prédicateur de la ville, & qu'il n'y avoit point de péril auquel ils ne fuſſent prêts de s'expoſer pour l'empêcher.

Ordonnance pour faire ſuſpendre l'exercice de la Religion Catholique.

Ce tumulte, qui fut bientôt appaiſé, donna occaſion à une Ordonnance du Sénat, où après un long & ennuyeux préambule ſur les abominations du culte des reliques & des images, ſur l'avarice inſatiable des Prêtres, qui pour abuſer le peuple crédule, lui diſoient fauſſement qu'il couloit du ſang d'une parcelle d'hoſtie conſacrée; ſur les chaſſes de Waure & de Saint Antoine; & ſur mille autres puérilités de cette nature: (ce ſont les termes de l'Ordonnance) puérilités défenduës & condamnées par le Concile de Trente même; ſur tant de reliques des Saints qu'on fait adorer aux peuples contre la doctrine de l'Egliſe Romaine; ſur des morceaux du ſépulchre de la Sainte Vierge; ſur le crane de Saint Michel, ſur des têtes de ſtatues de Saints, où l'on avoit fait des trous par où des Eccleſiaſtiques impoſteurs faiſoient couler de l'huile ou quelqu'autre liqueur, afin qu'il parût que ces têtes pleuroient ou ſuoient: il étoit dit enfin, que pour

abolir des superstitions si détestables, pour étouffer l'avarice des Prêtres ; pour ces causes & plusieurs qu'on ne jugeoit pas à propos de publier alors ; & afin d'assûrer la concorde & la tranquillité publique, le Sénat ordonnoit que Ruyskenweldt & ses complices sortiroient incessamment de Bruxelles ; que les Eglises & les Monastéres seroient fermés ; que les statuës & les images en seroient enlevées, afin de faire cesser le scandale ; qu'on mettroit à part tout ce qu'il y auroit de bon, & qu'on en feroit le plus d'argent qu'on pourroit, pour acquitter les dettes dont la ville étoit accablée & soulager les pauvres ; enfin qu'on suspendroit l'exercice de la religion Romaine, jusqu'à ce que l'Etat fût plus tranquille, & que les inimitiés & les divisions qui l'agitoient fussent entiérement assoupies. Cette Ordonnance fut publiée & affichée dans la place le premier de Mai.

On fit la même chose à Anvers, où treize Corps d'artisans & six Jurés présentérent une requête aux Magistrats de concert avec eux, pour demander qu'il leur fût permis d'enlever les plus beaux tableaux des Autels ; ce qui leur fut accordé, à condition néanmoins qu'on laisseroit les Autels. Mais dans la suite les Colonels & les Capitaines de la ville craignant que les Catholiques ne s'y attroupassent sous prétexte de devotion, & ne conjurassent contre les Protestans, demandérent enfin que l'on défendît l'exercice de l'ancienne Religion. Le Sénat fit d'abord quelque difficulté ; mais il y consentit enfin, & l'Ordonnance fut dressée le premier de Juillet. Cependant on laissa une liberté entiére aux habitans pour les baptêmes, les mariages, la consolation des malades, pour les enterremens même, pourvû qu'ils se fissent sans pompe & sans concours : on leur abandonna pour cela deux Chapelles ; mais on ne donna pas la même liberté aux étrangers. On nomma six Prêtres, à qui l'on donnoit le nom de *Pacifiques*, pour célébrer la Messe dans les Chapelles qu'on avoit accordées aux Catholiques.

En exécution de cette même Ordonnance, un grand nombre d'Ecclesiastiques & d'autres personnes chassés de cette ville, quelques-uns des Païs-bas, ou qui ne demeuroient à Anvers que depuis quatre ans, eurent ordre d'en sortir, excepté les commerçans étrangers ; & il fut défendu

HENRI III. 1581. à tous généralement de porter des armes.

Cependant le prince de Parme viceroi des Païs-bas, forma le dessein de surprendre Flessingue. Ce fut Bernardin de Mendoze ambassadeur d'Espagne à la cour d'Angleterre, qui lui en suggéra l'idée. Un certain Bocchart, autrefois Avocat de la ville, & qui en avoit été banni, fit ce qu'il put pour corrompre les Commandans. Ils en donnérent avis au prince d'Orange, qui leur conseilla de traiter avec Mendoze, d'en tirer le plus d'argent qu'ils pourroient, & de lui donner même un otage s'il le falloit. Bocchart ayant payé comptant six mille florins, on lui donna en ôtage un des fils de l'un des Commandans, qui fut mené à Londre, & mis entre les mains de Mendoze. Le jour pris, la garnison se disposa à bien recevoir les Espagnols. Cependant le prince d'Orange qui n'étoit pas sans inquiétude au sujet de l'ôtage, envoye en Angleterre Christian Huighem son Secrétaire, pour tirer l'ôtage des mains de Mendoze de gré ou de force. Il s'acquitta exactement de sa commission, & ayant vû le jeune homme à la porte de cet Ambassadeur, il l'enleva & le mit en lieu de sûreté. Farnese de son côté voyant que la femme d'Auxy, qui sçavoit le complot, avoit été arrêtée, & craignant qu'elle n'eût tout découvert, n'envoya point les troupes au jour marqué.

Cependant les Espagnols s'emparérent au mois de Juin de Baerle auprès de Hoestrate & de Tournhout, qui est une assez bonne place, entourée d'eau. Elle est située dans la Campine sur le chemin de Breda. Dès qu'ils en furent les maîtres, ils firent venir des païsans pour y faire de nouveaux ouvrages. Stakenbroeck gouverneur de Breda, en ayant été informé se mit en chemin pour s'y opposer, & ayant fait venir du canon, il commença à battre la place, mais sans succès. Les Etats y envoyérent un Colonel François, nommé la Garde, avec sa compagnie de cavalerie, & quatre cens hommes de pied. La Garde l'ayant investie sur le champ, s'en rendit maître par composition, & aussitôt il marcha à Hoestrate : son canon fit un effet si terrible, que la garnison fut obligée de capituler. Les garnisons voisines effrayées de ce progrès abandonnérent Baerle, après y avoir mis le feu. La Garde continuant ses conquêtes, s'empara de

HENRI III. 1581.

Breda surpris.

de Loon-opt-land (1) & d'Osterhout, & y ayant mis des troupes, il résolut de faire une tentative sur Eindove & sur Bolduc. Il y avoit du tumulte dans cette derniére place; le Viceroi craignant qu'il n'eût des suites, y envoya Cl. de Barlaymont seigneur de Haultepenne & M. Sckenck, avec un détachement de cavalerie. A leur arrivée la Garde se retira du côté de Tournhout après quelques escarmouches, & sa retraite facilita la surprise de Breda. Barlaymont & Sckenck en avoient formé le dessein : s'étant donc mis en campagne sous prétexte de pourvoir à la sûreté de Bolduc, ils changérent tout d'un coup de route, & tombant à l'improviste sur Breda, ils s'en rendirent maîtres. Stakenbroeck à qui le prince d'Orange avoit donné ce gouvernement, étoit avec un petit nombre de soldats dans un château de ce prince, construit aux portes de la ville, dans un lieu très-agréable; car c'étoit moins une citadelle, qu'une maison de plaisance que la maison de Nassau avoit bâtie & magnifiquement ornée. Il y avoit un fort bel arsenal, où l'on avoit mis cinquante-deux piéces de canon d'un ouvrage admirable, & dont l'empereur Frederic avoit fait présent aux princes d'Orange, comme les inscriptions en faisoient foi. Mais le duc d'Albe en avoit enlevé une partie, & fait conduire le reste en d'autres villes. Les habitans de cette ville étant fort attachés à la maison de Nassau, le prince d'Orange avoit ordonné à Stakenbroeck de se servir d'eux pour faire la garde, & sur-tout dans son château. Cet avis étoit salutaire; mais Stakenbroeck ne le jugea pas nécessaire & ne le suivit pas. Charle de Gaure seigneur de Fresin, frére du sieur d'Inchy qui livra au duc d'Anjou la citadelle de Cambrai par le conseil des Etats, avoit été Intendant des vivres dans l'armée des Provinces-Unies; mais quelques lettres interceptées, dans lesquelles il marquoit que c'étoit à contre-cœur qu'il servoit dans leurs troupes, l'ayant rendu suspect, il fut arrêté & mis prisonnier au château de Breda. On croit que ce fut lui qui corrompit quelques soldats de la garnison, & qui engagea Barlaymont à tenter l'entreprise. Barlaymont se mit en marche la nuit du vingt-huit de Juin avec un détachement de gens choisis, & s'étant approché

(1) C'est-à-dire, Loo sur les sables, bourg entre Breda & Bolduc.

HENRI III. 1581.

du château par l'endroit le moins escarpé, & où les murs étoient tout en ruine, il y fut introduit par les conjurés, qui amusoient les autres à jouer aux dez. Aussitôt il fit main-basse sur la garnison & attaqua la ville le lendemain matin, par la porte du château. Les habitans en cette extrémité ne perdirent pas courage; & quoiqu'ils se vissent investis subitement, ils se défendirent avec beaucoup de vigueur cinq heures durant: ils élevérent même à la hâte des retranchemens qui retardérent quelque tems les efforts des ennemis; mais le canon du château ayant commencé à les foudroyer, il fallut reculer, & ils furent mis en déroute. Une compagnie de jeunes gens, qui n'étoient point entrés dans la conjuration, se défendit avec une valeur extraordinaire; mais elle fut enfin taillée en piéces, à la réserve d'un très-petit nombre. Godefroi Montens bourgmestre de la ville, se sauva à cheval: Stakenbroeck trouva aussi moyen d'échaper; mais sa femme & sa fille étant restées dans le château, elles furent traitées de la maniére du monde la plus indigne par les vainqueurs. On croit que la douleur qu'en ressentit Stakenbroeck contribua beaucoup à sa mort presque subite, qui arriva peu de tems après. La ville fut saccagée avec beaucoup de cruauté; & tout cela se fit avec tant de silence & de promptitude, que la Garde qui étoit à Tournhout n'en sçut rien qu'après que l'affaire fut consommée.

Les Espagnols firent venir à Breda Jean Linden évêque de Ruremonde, pour y rétablir la religion Catholique. Barlaymont marcha de là à Gertruydemberg, qu'il voulut surprendre par escalade; mais il fut repoussé avec perte. Il ne fut pas plus heureux au château de Heusden, qui étoit très-bien fortifié, & fourni de toutes sortes de munitions.

La perte de Breda fut très-sensible au prince d'Orange & aux Etats; & comme elle arriva dans le tems qu'on délibéroit à Anvers sur l'abolition de l'exercice de la religion Romaine, on croit qu'elle fut cause que le Sénat, qui s'étoit opposé jusque-là aux demandes des corps des Artisans, & de quelques autres compagnies, leur accorda enfin ce qu'ils demandoient, ne voyant point d'autre moyen de mettre la ville en sûreté. Les Etats pensérent de l'autre côté à faire une tentative sur Bolduc à l'instigation du chevalier Jean

Junius bourgmestre d'Anvers; mais les bruits qui en coururent & la lenteur de la cavalerie, firent échoüer l'affaire: cependant ceux qui s'étoient chargés de l'entreprise ayant été informés en chemin par un habitant d'Eindove, qu'ils rencontrérent par hazard, de l'état où étoit la place, résolurent pour ne pas perdre tout-à-fait leur peine, d'y aller sur le champ; & s'étant rendus maîtres de la ville, ils prirent le Gouverneur de la citadelle, & le poignard sur la gorge, ils le forcérent d'engager la garnison à se rendre. On y tailla en piéces une compagnie d'Italiens & trois autres compagnies d'infanterie, dont il se sauva peu de soldats. De là, les troupes des Etats marchérent à Helmont, & s'emparérent de la ville; mais ils ne purent prendre la citadelle.

Le comte de Hohenlo étant arrivé sur ces entrefaites avec un corps de troupes auxiliaires, les Etats prirent quelques forts aux environs de Bolduc, après quoi ils distribuérent leurs troupes dans les places de guerre, parce qu'on jugea nécessaire d'envoyer en Flandre Stuart & la Garde avec leurs bandes Ecossoises & Françoises pour faire tête aux Wallons Espagnols; ceux-ci vouloient s'opposer à la marche du duc d'Anjou, qui devoit se rendre à Cambray. Ils ne furent pas plûtôt sortis de la Campine, que Barlaymont & Ch. de Mansfeld allérent mettre le siége devant Eindove. Comme on n'avoit pas eu soin de pourvoir la place des choses nécessaires, elle fut bientôt réduite à une si grande extrémité, qu'elle se rendit à composition.

En Flandre, les armes des Etats éprouvérent des succès différens. Pendant que Villers maréchal général voltigeoit avec quelques troupes du côté d'Ipre & de Dixmude, Farnese fortifioit autour de Cambrai Marquoin, Crevecœur & Vaucelles, en attendant l'occasion d'agir. Mais ayant appris que le duc d'Anjou se disposoit à secourir Cambray, il abandonna ses fortifications; & comme il avoit plus de cavalerie que le prince d'Epinoi (1), qui commandoit l'armée des Etats, il l'attaqua & lui tua quelques soldats; mais le prince d'Epinoi lui fit beaucoup plus de mal, qu'il n'en avoit reçû: car de Tournai dont il étoit Gouverneur, il faisoit continuellement des courses dans le Hainaut, & désoloit toute la province.

(1) Pierre de Melun, frére de M. de Richebourg.

HENRI III. 1581.

Le Viceroi de son côté, s'étoit retranché à Hauterive, village situé sur l'Escaut entre Tournai & Oudenarde, d'où il envoyoit souvent des troupes ravager le païs ennemi. Quatre-vingt-dix chariots chargés de toutes sortes de marchandises étant sortis en ce tems-là de Tournai avec une fort petite escorte pour aller à Courtrai, Gand & Anvers, les Royalistes en prirent une vingtaine, qu'ils emmenérent dans leur camp.

L'armée des Etats, composée de trois mille fantassins & de huit cens chevaux, s'étant postée avantageusement dans le bailliage de Veren, avoit fait de bons retranchemens avec un fossé. Pour les en chasser, les Espagnols se campérent à Roesbrughe, & pendant les mois de Juin & de Juillet, ils en vinrent tous les jours aux mains : mais les Royalistes ayant souvent eu du pire, décampérent après avoir perdu plus de trois cens hommes, & ils prirent la route de Cambray, pour empêcher le secours du duc d'Anjou d'entrer dans la ville.

Après la conférence de Fleix, & le rétablissement de la paix en France, le duc d'Anjou tourna toutes ses pensées du côté de la guerre de Flandre. Mais comme il sçavoit que bien des gens traversoient ses desseins, que peut-être aussi il vouloit gagner l'amitié des Espagnols, ou qu'il redoutoit leur puissance ; il publia un manifeste, & l'envoya avec des lettres à tous les Parlemens du Royaume. Il y déclare fort au long la résolution généreuse & inébranlable qu'il avoit prise de protéger les Païs-bas, & de les délivrer d'un joug étranger : & il prouve que non-seulement l'entreprise est honorable pour lui ; mais qu'elle est salutaire pour le Royaume, & glorieuse pour la Nation.

Le Parlement de Paris renvoya ses lettres au Roi sans les ouvrir ; Christophle de Thou consulté dans cette occasion, ayant répondu qu'il n'étoit pas permis de lire au Parlement d'autres lettres, que celles qui lui étoient adressées par le Roi, ou par le Chancelier.

Droits de la maison de Nevers sur les Païs-bas.

Pendant que les Etats délibéroient sur l'élection du duc d'Anjou, le duc de Nevers, qui avoit épousé Henriette de Cléve, laquelle prétendoit depuis long-tems que le païs de Limbourg, le Brabant & la ville d'Anvers lui appartenoient, pour ne pas préjudicier par son silence au droit de sa femme,

publia un écrit composé par Jean Chandon de Mâcon, maître des requêtes, qui par bien des endroits étoit attaché à la maison de Nevers. L'écrit portoit en substance que Philippe surnommé le Hardi, quatriéme fils du roi Jean qui mourut en Angleterre, avoit été créé en 1361. duc de Bourgogne par son pére, à qui cette province étoit revenuë par la mort de Philippe de Bourgogne dernier duc de la premiére branche; que Philippe le Hardi soûtenu par le roi Charle V. son frére avoit épousé Marguerite de Flandre fille de Louis III. comte de Flandre & de Marguerite de Brabant, unique héritiére de Jeanne sa tante Dame de Brabant, de Limbourg & d'Anvers, & par conséquent heritiére de presque tous les Païs-bas; que le mariage avoit été célébré à Gand le 19. de Juin de l'année 1369. avec beaucoup de magnificence & de joye; que de leur mariage étoient sortis trois enfans Jean, Antoine & Philippe; & que Jean l'aîné des trois avoit en outre les biens qui lui appartenoient du chef de son pére, tous ceux qui avoient appartenu à Louis III. son ayeul maternel, & que le Brabant, le païs de Limbourg & les seigneuries de Lothier & d'Anvers étoient échus à Antoine, à condition que s'il mouroit sans enfans mâles, sa part retourneroit par droit de fideicommis à Philippe son cadet: Que sur cela on avoit fait un acte en forme à Bruxelles le 29. de Septembre 1401. que l'acte fut approuvé & ratifié par les Etats du Brabant; que de Jean l'aîné étoient sortis tous les ducs de Bourgogne jusqu'à Marie fille du dernier * mariée à l'empereur Maximilien I. de la maison d'Autriche, dont elle eut Philippe pére des empereurs Charle-Quint & Ferdinand, & ayeul de Philippe II. aujourd'hui régnant; qu'Antoine & ses deux enfans Jean & Philippe étant morts sans postérité masculine, Philippe frére d'Antoine avoit succédé dans tous ses biens, ainsi qu'il avoit été réglé par Philippe le Hardi & Marguerite de Flandre leurs pére & mére, & qu'il avoit laissé deux fils Charle & Jean: Que Charle étant mort sans enfans, ces mêmes biens étoient revenus à Jean; que son droit qui avoit été contesté fut confirmé par Ordonnance du Roi: Qu'ayant été fait prisonnier par Charle, dernier duc de Bourgogne son parent du côté paternel, il fut obligé de renoncer à son droit pour recouvrer sa liberté; mais qu'il

* Charle le téméraire.

HENRI III. 1581.

protesta contre cette renonciation le 22. Mars de l'année 1465. Que sa protestation reçuë par Jean Bertold qui étoit son Secretaire, & en même tems Garde du sceau Royal, fut confirmée deux ans après par l'autorité de Louis XI. & que Lettres Patentes en furent dressées à Paris, & envoyées au Parlement le 16. de Mai; que Jean laissa deux filles, Elisabeth, qui épousa Jean duc de Cleves; & Charlotte, qui fut mariée à Jean d'Albret seigneur d'Orval; qu'il y eut de grandes disputes pour la succession de Jean entre ses deux filles, & entre leurs enfans; mais qu'elles furent enfin terminées par l'heureux mariage de Marie fille de Charlotte, avec Jean de Cleve, petit-fils d'Elisabeth, puisqu'Engelbert son pére étoit fils de Jean de Cleve & d'Elisabeth; que de leur mariage nâquit François de Cleve, qui épousa Marguerite de Bourbon sœur d'Antoine roi de Navarre, dont il eut cinq enfans; deux garçons, qui furent François de Cleves duc de Nevers, & Jacque; & trois filles, Henriette, Catherine & Marie, dont la premiére fut mariée à Louis de Gonzague frére du duc de Mantouë, la seconde à Henri duc de Guise, & la troisiéme à Henri prince de Condé; que François & Jacque de Cleves étant morts sans enfans, Henriette leur sœur aînée avoit succédé à tous leurs droits; & que quoique Jean de Bourgogne petit-fils de Philippe le Hardi y eût renoncé pendant qu'il étoit prisonnier de Charle le téméraire, il étoit évident que la protestation de Bertold les avoit conservés en leur entier: Que le traité de Madrid, par lequel François I. renonça à la souveraineté de Flandre n'a pû préjudier au droit d'un tiers: qu'à la verité Charles V. fit porter les piéces du procès, du Parlement de Paris au tribunal souverain de Flandre, qu'il avoit établi à Malines; mais qu'on en fit des copies autentiques qui ont été déposées par l'autorité du Parlement dans les Archives de la Cour, pour servir à la postérité.

Cet écrit déplut d'abord au duc d'Anjou, quoique le duc de Nevers lui en eût fait ses excuses, & lui eût protesté que sa femme & lui étoient prêts à lui céder tous leurs droits; mais ce prince en plaisanta dans la suite, & dit: que quand deux Princes puissants disputoient une Couronne, il paroissoit ridicule qu'un petit Prince sans force vînt se mettre entre deux.

Départ du duc d'Anjou.

Ce duc avoit donné rendés-vous à ses troupes à Château-Thierry. De là, il marcha vers la frontiére, où il arriva le 15. d'Août. Il avoit environ dix mille hommes d'infanterie & quatre mille de cavalerie, tous de la premiere Noblesse du Royaume, entre lesquels il y en avoit beaucoup qui étoient à la solde du Roi. Guillaume de Hautemer sieur de Fervaques lieutenant général de cette armée, avoit sous lui quatre Maréchaux de camp, Bellegarde, Bellefont, la Trappe & Suraine. La cavalerie légére étoit commandée par Cl. de la Châtre, & l'infanterie par Antoine de Silly comte de Rochepot. Il y avoit outre cela plusieurs grands Seigneurs, Charle de Lorraine duc d'Elbeuf, Gui comte de Laval, Claude de Beauvilliers comte de Saint Agnan, Jacque de Mongommery, Henri de la Tour vicomte de Turenne, Gilbert de Levi comte de la Voute fils de Gilbert duc de Ventadour, George de Villequier vicomte de la Guierche, Drou de la Mauvissiére & Sandricourt.

Cambray étoit réduit à une grande extrémité : comme on n'avoit pû depuis un tems considérable y rien faire entrer, on n'y vivoit plus que de chair de cheval, de chats & de loirs. Une vache se vendoit deux cens florins, une brebis cinquante, la livre de beurre vingt-quatre sous, celle de fromage trente sous, un œuf deux sous, & une once de sel huit sous. Et le sel ayant enfin manqué entiérement, on faisoit boüillir toutes les matiéres d'où on en pouvoit tirer, & on les faisoit cuire & recuire jusqu'à ce qu'il s'en formât une espéce de saumure, ou de liqueur salée. Le duc d'Anjou vint à propos à leur secours. Turenne & le comte de la Voute cousins germains ayant voulu par une ardeur de jeunesse & par l'envie d'acquérir de la gloire, arriver avant les autres, & se jetter dans la place pour relever par leur présence le courage des assiégés, furent égarés par leurs guides, & pris par les troupes du Viceroi. La Voute s'étant échapé, Turenne en fut gardé avec plus de soin. La Reine mére, dont il étoit proche parent, envoya Pompone de Belliévre pour demander sa liberté ; mais il ne l'obtint que l'année suivante avec beaucoup de peine, & en payant cinquante mille écus d'or de rançon.

Dès que le duc d'Anjou fut arrivé, le Viceroi rassembla

HENRI III. 1581.

Levée du blocus de Cambray.

toutes ses forces, & le 17. d'Août les deux armées demeurérent quelque tems en présence devant la ville. Farnese décampa enfin, & ayant abandonné ses forts & distribué une partie de ses troupes dans les places voisines, il vint à Valenciennes. Le lendemain le duc d'Anjou entra pompeusement dans la ville armé de pied en cap, aux acclamations du peuple qui le nommoit son Libérateur. Deux jours après il prêta serment, d'abord dans l'Eglise de Notre-Dame, & ensuite à l'Hôtel de ville, & il s'engagea de protéger cette ville Impériale & ses habitans, & de la gouverner suivant ses priviléges, ses loix & ses franchises. Après cette cérémonie, il fit jetter de l'argent au peuple.

Le lendemain il marcha du côté d'Arleux & de l'Ecluse, d'où il chassa les ennemis. Quelques jours après il investit Cateau Cambresis, maison de l'Evêque de Cambray, & fit sommer Vordes qui y commandoit. Vordes ayant refusé de se rendre, on fit avancer du canon, & la place ne tarda pas à se rendre à discrétion. On permit à la garnison composée de trois cens hommes de se retirer, à condition qu'ils éteindroient leurs méches; on vouloit par-là engager les autres à imiter leur exemple. De Beaune vicomte de Tours fut tué à ce siége, & Jean de Monluc sieur de Balagny, à qui le duc d'Anjou avoit donné le gouvernement de la citadelle de Cambray y fut blessé à la cuisse d'un coup d'arquebuse.

Après ces premiers exploits, les Etats & le prince d'Orange sollicitérent vivement le duc d'Anjou de passer au travers des troupes ennemies, & de pénétrer dans le Brabant. Ils avoient envoyé Stuart & la Garde en Flandre pour lui ouvrir le passage; mais il s'excusa sur ce que son armée presque toute composée de volontaires, ou de gens à la solde du Roi, diminuoit tous les jours par la retraite de plusieurs; d'ailleurs qu'il y avoit de la division entre les principaux Officiers pour le commandement. Sur ces difficultés, il aima mieux faire un voyage en Angleterre, que d'entrer plus avant dans le païs. Deux motifs le déterminoient à ce parti. Le premier, de tenir autant qu'il étoit en lui les paroles qui avoient été données sur son mariage avec la Reine. Le second, afin qu'à son retour en Flandre, il parût y venir soûtenu de toutes les forces de cette puissante Reine, & après avoir obtenu son agrément,

agrément. Il croyoit que par ce moyen il pourroit accepter avec plus de dignité & d'éclat la principauté, que les peuples du païs lui déféroient d'une maniére si honorable.

Cependant les troupes des Etats prirent en Flandre le château de Varcoing, qui appartenoit à Lannoi, & brûlérent Avelghem : de-là ils allérent attaquer Hauterive ; mais après plusieurs efforts inutiles, ils prirent le chemin de Dunkerque, sous prétexte d'aller audevant du duc d'Anjou. Le Viceroi les ayant pousuivis long-tems dans leur retraite sans avoir pû les joindre, marcha du côté de Tournai sur l'avis qu'il eut que d'Espinoi Gouverneur de la place, en étoit sorti avec un détachement de sa garnison, & que sa femme étoit restée dans la place avec d'Estrelles son Lieutenant. D'Espinoi étoit allé à saint Guilain, & s'en étoit rendu maître : mais les Espagnols étant accourus avant que la nouvelle garnison eût eu le tems de se fortifier, & de faire venir les provisions dont elle avoit besoin, ils emportérent la place.

Renonciation des Païs-bas à l'obéïssance de Philippe II.

Le vingt-six de Juillet les Etats Généraux s'étant assemblés à la Haye firent une renonciation solemnelle à l'obéïssance & à la fidélité qu'ils avoient jurée à Philippe II. & en ayant dressé un acte revêtu de toutes les formalités, ils le firent publier. L'acte portoit en substance, que les peuples ne sont pas nés pour les Princes ; mais que Dieu a établi les Princes pour les peuples : Qu'il ne peut y avoir de Prince sans peuple ; mais que le peuple peut subsister sans le Prince: Que le devoir du Prince est d'aimer ses sujets, comme un pére aime ses enfans, comme un berger aime son troupeau, & de les gouverner avec une égalité parfaite : Que si le Prince en use autrement, ce n'est plus un Prince, mais un tyran, & que le peuple ne lui doit plus ni obéïssance ni fidélité : Que c'étoit ce qu'ils éprouvoient depuis un tems infini: Qu'ils se plaignoient de la cruauté des Gouverneurs qu'on envoyoit aux Païs-bas : Que leurs vœux, leurs requêtes, leurs plaintes avoient été portées jusqu'au Roi : Que ses oreilles en avoient été fatiguées, & que loin de rien obtenir, ils n'avoient pu le détourner du dessein cruel de leur imposer un joug insupportable, sous prétexte de proteger la religion Catholique qu'ils n'attaquoient pas : Que toutes les intrigues de la cour d'Espagne, que les paroles qu'on leur avoit

HENRI III. 1581.

données cent fois, & que la perfidie des miniſtres avoit toûjours éludées, en étoient une preuve inconteſtable: Qu'à ces cauſes, les Etats Généraux réduits à la derniére extrémité, ont déclaré & déclarent, que Philippe roi d'Eſpagne eſt déchu du droit qu'il avoit à la ſouveraineté des Païs-bas: Qu'ils défendent aux Magiſtrats, aux Juges, aux Gouverneurs, à tous ceux qui ſont en charge, aux habitans, aux ſujets des Provinces-unies d'employer à l'avenir ſon nom dans les actes publics, & de le reconnoître pour leur Souverain: Qu'ils les délient par ce decret du ſerment de fidélité; & que les loix divines & humaines violées tant de fois à leur égard par les Eſpagnols les remettent dans leur liberté naturelle, & leur donnent pouvoir d'élire un nouveau Prince pour les gouverner ſuivant leurs priviléges, leurs libertés, leurs franchiſes, pour rendre également la juſtice aux peuples, pour les protéger & les aimer en pére: Que comme les Etats ont nommé le duc d'Anjou; & que l'Archiduc Mathias s'eſt démis dès l'année derniére du gouvernement général qu'ils lui avoient déféré; il ne reſte plus qu'à établir une forme de gouvernement, en attendant l'arrivée du Prince élu: Que leur avis eſt donc que l'on établiſſe un Conſeil commun, où tout ce qui regarde la guerre ſera réglé; à l'égard des autres affaires, que chaque Province ait ſon conſeil particulier pour les décider; & que juſqu'à ce que le Prince arrive, la Zélande & la Hollande expédient tous les actes publics au nom du prince d'Orange.

On ſongea en même tems à de nouveaux ſceaux pour l'avenir, & il fut réſolu qu'on ne frapperoit plus dans toutes les Provinces aucune monnoye qui portât le nom & les armes d'Eſpagne; on ordonna même que tous les Magiſtrats & les Gouverneurs déclareroient publiquement qu'ils étoient déliés du ſerment fait à Philippe; qu'ils en prêteroient un nouveau en préſence des Etats ou de leurs Commiſſaires, & que les choſes reſteroient ainſi juſqu'à l'arrivée de ſon Alteſſe.

En conſéquence de ce réglement, on envoya ordre à tous les Magiſtrats, & à tous les Commandans des provinces de renoncer à l'obeïſſance du roi d'Eſpagne. La plûpart eurent avec raiſon horreur d'une telle démarche: pluſieurs de ceux mêmes qui haïſſoient le plus les Eſpagnols furent effrayés à

la vûë des malheurs où ils étoient prêts de se précipiter. » Si » depuis quelque tems, disoient-ils, nous avons fait la guerre » à notre Souverain, c'est une conduite qui n'est pas nou- » velle ni même inexcusable, puisqu'elle n'est pas sans exem- » ple : les Pays-bas ont souvent éprouvé de pareilles révoltes: » Mais aujourd'hui il s'agit de secoüer entiérement le joug » d'un ancien maître, & de s'en faire un nouveau. N'est-il » pas fort à craindre qu'un tel changement ne cause la ruine » des Provinces pour le salut desquelles on prétend travailler?

Il y en eut donc plusieurs qui ne crurent pas pouvoir en conscience déférer à l'ordre des Etats. Un député de Frise, entre autres, nommé Ralda, fut si frappé de la nouvelle formule, qu'il s'évanoüit lorsqu'on la lui proposa, & qu'il mourut quelque tems après, sans avoir prêté le serment qu'on exigeoit. Outre les motifs de conscience, il y en avoit bien d'autres qui faisoient redouter ce changement. Les plus sages craignoient que Philippe ne prît ce prétexte pour confisquer tous les vaisseaux & toutes les marchandises que les habitans des Païs-bas avoient dans les ports d'Espagne; & ils ne doutoient pas qu'il ne fût en droit de le faire : il le pouvoit certainement; mais on croit que ce qui l'en empêcha, fut que s'il abolissoit ce commerce, il rendroit inutile la navigation des Indes, & ruineroit l'appui le plus ferme de sa puissance.

L'Archiduc Mathias, qui malgré son abdication étoit resté dans le païs, n'y pouvant plus demeurer avec honneur après une démarche si injurieuse à la maison d'Autriche, prit congé des Etats, & sortit le vingt-neuviéme du mois d'Octobre. On lui avoit accordé une pension de six-vingt mille florins; elle lui fut payée tant qu'il fut present, & lors même qu'il se retira, on lui en promit une de cinquante mille. Il passa d'abord à Cleves, ensuite à Cologne, & delà dans ses Etats. Tout le fruit qu'il tira de son gouvernement des Païs-bas, fut d'être haï mortellement de Philippe, sans être estimé des Etats Généraux.

Le Viceroi, qui s'étoit approché de Tournai en l'absence du Gouverneur, investit la place le premier d'Octobre. Cette ville est grande, riche, & forte par son assiette, & par les ouvrages qu'on y a faits : elle est la métropole du Tournesis,

HENRI III. 1581. qu'on croît être le païs des anciens Nerviens. Il y a une citadelle que Henri VIII. roi d'Angleterre y bâtit, lorsqu'il enleva cette ville à la France : les Anglois l'ayant renduë dans la suite, Henri de Nassau s'en empara. Le Viceroi ayant mis vingt-trois piéces de canon en batterie fit faire un feu continuel contre les murailles. Les habitans presque tous Protestans se défendirent d'abord avec beaucoup de courage, secondés par la garnison de la citadelle. Bientôt les assiégeans vinrent à la sappe & aux mines, & les assiégés contreminérent de leur coté, & firent de fréquentes sorties, où le Viceroi perdit beaucoup de monde, entre autres le jeune Glaïon, Maximilien de Longueval, baron de Vaux que Philippe avoit fait depuis peu comte de Buquoi, & Pontus de Noyelle sieur de Bours, qui avoit servi auparavant dans les troupes des Etats, & qui avoit beaucoup contribué à la prise de la citadelle d'Anvers. Montigny, le marquis de Varambon, & Billy y furent blessés; mais comme il y avoit trop peu de troupes dans une ville si spacieuse pour y faire la garde nécessaire pendant la nuit, & combattre continuellement pendant le jour, les Catholiques, à l'instigation d'un Cordelier nommé frére Gery, commencérent à parler de se rendre; d'ailleurs le retardement du secours, & le peu d'espérance qu'on avoit d'en recevoir, découragea beaucoup les assiégés. Ils s'étoient flatés d'abord que le duc d'Anjou alloit venir les délivrer : mais lorsqu'ils sçurent qu'il vouloit passer en Angleterre, ils furent consternés; & quoique le prince d'Espinoi & le prince d'Orange même n'oubliassent rien pour les rassûrer, l'arrivée de Preston colonel Ecossois avec quelques soldats, qu'on envoyoit pour leur relever le courage, ne servit au contraire qu'à le leur faire perdre entiérement. Cet homme suivi d'une troupe de volontaires qui faisoient la guerre pour eux, sans se soucier des ordres ni du prince d'Orange ni des Etats, forma le dessein de surprendre Bourbourg, place qui appartient au roi de Navarre, & qui est proche de Graveline. Cette entreprise dans laquelle il s'étoit engagé par la seule avidité du butin, & sans consulter les Etats, eut des suites fâcheuses. Le prince d'Orange & Salinas Gouverneur de la place étoient convenus secrétement de se réconcilier, & ils en cherchoient l'occasion,

lorſque cette troupe de volontaires vient paſſer la riviére à gué, & ſans attendre la plus grande partie de leurs compagnons, que l'obſcurité affreuſe de la nuit avoit empêchés de trouver un gué, ils plantent leurs échelles & ſautent dans la ville : Salinas qui ne s'attendoit à rien moins, ſe defend avec vigueur, & Valentin Pardieu ſieur de la Motte gouverneur de Graveline, qui étoit par hazard à Bourbourg ſe joint à lui. Ceux qui étoient entrés ne ſe trouvant point ſoutenus comme ils l'avoient eſpéré, ſont tués, pris, ou mis en fuite. Du côté de la ville, on perdit le capitaine Bochard & Salinas lui-même. Sa mort ôta entiérement aux Etats l'eſpérance de reprendre cette place. Preſton ſçavoit le traité qu'on avoit fait pour y rentrer : mais voyant que la choſe avoit mal réüſſi, il s'éloigna de la place, prit avec lui trois cens hommes qui étoient ſortis de Menin, força quelques corps-de-garde, & quelques poſtes d'Allemans, & ayant taillé en piéçes un corps de cavaliers, où étoit la compagnie du prince de Chimai, & en ayant fait priſonniers plus de trente, il entra victorieux dans Tournai. Les aſſiégés ayant ſçû par lui que le duc d'Anjou ne viendroit pas, & que l'entrepriſe ſur Bourbourg étoit manquée, furent plus découragés par ces mauvaiſes nouvelles, qu'ils ne furent raſſûrés par le ſecours qu'il leur amenoit ; ils ſe déterminérent donc à écouter des offres aſſez raiſonnables qui leur étoient faites de la part du Viceroi, qui de ſon côté avoit beaucoup à ſouffrir par l'incommodité de la ſaiſon ; ainſi la capitulation fut bientôt concluë par l'entremiſe de Raſſeghem, à condition que la ville payeroit deux cens mille florins pour ſe racheter du pillage : Qu'il ſeroit permis aux Proteſtans, & en général à tous ceux qui voudroient ſe retirer, d'emporter avec eux leurs effets, & s'ils vouloient s'établir dans des lieux neutres, de garder leurs biens, d'en joüir, & de les faire valoir par tels Catholiques qu'ils voudroient : Que la garniſon ſortiroit avec armes & bagages, & enſeignes déployées ; & qu'avant ſa ſortie la ville lui payeroit trente mille florins pour ſa ſolde. La femme du prince d'Eſpinoi, ſœur d'Emmanuel de Lalain ſieur de Montigny qui ſervoit dans l'armée du roi d'Eſpagne, eut permiſſion de ſe retirer où bon lui ſembleroit avec toute ſa maiſon, ſes effets, & ſes joyaux :

HENRI III. 1581.

son frére & le marquis de Richebourg frére de son mari lui firent toutes sortes de politesses, & la priérent instamment de vouloir bien demeurer dans la ville : mais cette Dame pleine de courage s'excusa d'accepter leurs offres, & aima mieux suivre la fortune de son mari. C'est ainsi que Tournai fut pris par les Espagnols le trente de Novembre jour de S. André. Le prince de Parme y mit une garnison considérable, & y établit pour évêque Maximilien de Morillon prevôt d'Aire. Il avoit été auparavant grand Vicaire du cardinal de Granvelle, & ce fut à sa recommandation qu'il eut cet Evêché. Peu de tems après, ce même Cardinal se démit de l'Archevêché de Malines en faveur de Jean d'Auchin.

Rochepot ayant été détaché par le duc d'Anjou qui passoit en Angleterre, se glissa avec un corps de troupes le long de la mer dans le tems que la marée étoit basse; & ayant marché depuis Calais jusqu'au de-là de Graveline, il vint jusqu'à Dunkerque, mais trop tard : car Tournai étoit déja rendu. La perte de cette place fit songer à renforcer la garnison d'Oudenarde, qui n'en est pas éloignée. Mansart Gouverneur de la ville promit au prince d'Orange de faire ce qu'il voudroit : mais les Habitans, soit imprudence, soit penchant pour l'Espagne, ne voulurent pas recevoir les troupes qu'on y envoyoit; & peu s'en fallut que Mansart ne pérît dans une émotion qui s'excita à ce sujet. Le Viceroi ayant eu avis de ce qui se passoit leur envoya une compagnie de cavalerie, & leur fit offrir sa protection : ils la rejettérent avec fiérté; ce qui l'irrita tellement qu'il résolut de mettre le siége devant cette place, dès qu'il trouveroit l'occasion favorable.

Remontrances du prince d'Orange.

Le prince d'Orange voyant que les affaires de Flandre alloient en décadence, & qu'on en rejettoit la faute sur lui, s'en alla de Gand à Anvers pour y établir à l'ordinaire les Magistrats & le Sénat; & le premier de Décembre il leur donna son avis par écrit. Il y déclaroit que leur sécurité & leur négligence étoient la cause de tous leurs malheurs : Qu'il les avoit avertis depuis long-tems qu'ils avoient besoin de troupes étrangéres pour arrêter les progrès de leurs ennemis : Qu'il auroit fallu lever trois mille chevaux, & deux bons régimens d'infanterie; mais qu'il n'avoit parlé jusque-là qu'à

des hommes peu touchés du bien public, & ſeulement occupés de leurs intérêts particuliers. Il ajoute que du ſuccès de la guerre préſente qui regarde toutes les Provinces, dépend leur ſalut, leur liberté, leur fortune : Que l'iſſuë n'en peut être heureuſe, & qu'il eſt même impoſſible de la faire ſans argent, puiſque l'argent en eſt le principal nerf : Qu'ils ont donc commis une faute énorme, en épuiſant les fonds publics pour les beſoins des Provinces, & quelquefois même pour ceux des particuliers. A quoi ſervoit ce conſeil public qu'ils avoient établi depuis peu, ſi il étoit ſans pouvoir & ſans autorité, ſi faute de paye le ſoldat étoit ſans diſcipline, ſi l'argent ſe diſtribuoit ſans économie, ſi les affaires ſe jugeoient ſans équité, en un mot ſi dans le gouvernement on ne gardoit plus aucun ordre : Qu'ils devoient ſçavoir que jamais il n'avoit voulu ſe mêler de l'adminiſtration des finances, ni manier les deniers publics : Que tout le monde le ſçavoit : Que cependant des eſprits pervers oſoient le calomnier ſur cet article : Que c'étoit là la ſource des grandes calamités qu'ils avoient éprouvées juſque-là, & qu'ils couroient riſque d'éprouver dans la ſuite : Que Tournai étoit au pouvoir des ennemis, & que Cambrai auroit ſubi le même ſort, ſans l'heureuſe arrivée du duc d'Anjou à qui après Dieu ils devoient leur délivrance : Qu'après tant de conſeils inutiles, ils devoient enfin rentrer en eux-mêmes & contribuer avec plaiſir aux dépenſes néceſſaires pour lever des troupes étrangéres : Qu'il prenoit Dieu & eux-mêmes à témoin qu'on ne pourroit lui imputer les malheurs qui arriveroient : Qu'il les avoit avertis de leur devoir ; mais qu'il leur declaroit de nouveau, que ſi on n'établiſſoit pas un meilleur ordre dans les affaires, il ne vouloit pas qu'on lui continuât la charge de Gouverneur général, qui devoit expirer au mois de Janvier ſuivant.

Cet écrit ayant été rendu public, les ſentimens des Etats ſe trouvérent partagés ; les uns vouloient qu'on donnât au prince d'Orange un pouvoir abſolu, & les autres qu'on attendît l'arrivée du duc d'Anjou. Ce Prince avoit abordé en Angleterre le premier Novembre avec François de Bourbon Monpenſier, qu'on appelloit le prince Dauphin, Gui de Laval, Claude de Beauvilliers comte de ſaint Aignan,

HENRI III. 1581.

Fervaque comte de Grancé, & les chevaliers Martel de Baqueville, Breton, Odet de Teligny fils de la Nouë que les Espagnols tenoient prisonnier, Sorbiers sieur des Pruneaux & quelques autres, sainte Aldegonde, Justin de Nassau, & d'Inchy, auparavant gouverneur de la citadelle de Cambrai. Les Etats y envoyérent outre cela Dohain & Junius pour presser ce Prince de repasser dans les Païs-bas. Le prince d'Orange accompagné du prince d'Espinoi s'en alla en Zélande avec la permission des Etats pour y attendre le duc d'Anjou, & disposer tout ce qui étoit nécessaire pour continuer la guerre.

Entreprise sur Bergopsom.

Pendant ce tems-là, le sieur de Haultepenne gouverneur de Breda forma le dessein de surprendre Bergopsom. Il s'en ouvrit auparavant à Witen de Bersele, qui ayant épousé la fille de Merode sieur de Petersem avoit été fait marquis de Bergopsom. Ce Petersem avoit épousé la fille unique du marquis de Berghe, qui étoit allé en Espagne avec Florent de Monmorency : Montigny y avoit été condamné à mort & exécuté il y avoit environ quinze ans. Bersele s'étoit tenu jusque-là dans son château de Wouve auprès de Bergopsom sans prendre de parti: mais de concert avec Haultepenne, il fit entrer dans la ville le cinq de Novembre quatre cens hommes par le trou d'une herse, & cela s'exécuta avec tant de silence que le corps-de-garde ne s'éveilla point. Enfin un soldat ayant entendu du bruit cria aux armes : aussitôt on ferma l'ouverture, & on sépara ceux qui étoient entrés d'avec ceux qui les suivoient : cependant les soldats de Haultepenne gagnérent la place, & s'y mirent en bataille avec beaucoup d'ordre & de présence d'esprit, & de-là ils allérent à la porte de Wouve qu'ils rompirent à coups de hache. La Garde qui étoit en garnison dans la ville accourt avec sa compagnie Françoise, & secondé par les colonels d'Allens, de Meetkerke & Durant, il arrête les ennemis ; ensuite il fait lever le pont levis, & empêche ceux qui étoient dans la ville de faire entrer ceux qui les suivoient. Enfin après un combat de peu de durée, où un des habitans nommé la Riviére fut tué, les Espagnols voyant qu'il n'y avoit plus rien à espérer se dispersérent de côté & d'autre : il y en eut une partie qui se jetta du haut du rempart en bas : on en tua environ

soixante

ſoixante & dix, & on en prit une centaine, du nombre deſquels étoit Paul Boboca. Quoique Berſele eût manqué ſon coup, comme il s'étoit découvert, il ne put plus demeurer neutre. Ainſi il paſſa ouvertement du côté des Eſpagnols.

Trouble à Aix-la-Chapelle.

Il y eut cette année des troubles à Aix-la-Chapelle à cauſe de la Religion. Cette ville enclavée dans le païs de Juliers, entre la Meuſe & le Rhin, eſt ſituée dans un terrain bas, & entourée de tous côtés de montagnes. Il y a apparence qu'on l'a bâtie en cet endroit à cauſe des eaux médicinales qui s'y trouvent, & qui lui ont donné le nom. Il y a de très-beaux bains chauds; les uns ſont appellés les bains Royaux, & les autres les bains Cornelis. Comme ils ſont aſſez éloignés les uns des autres, ils ont auſſi des qualités fort différentes. Charlemagne fondateur de l'Empire d'Occident, ſe plaiſoit beaucoup en ce lieu, ſoit à cauſe du voiſinage de l'Allemagne, ſoit parce qu'il étoit très-commode pour la chaſſe:& comme la ville avoit été ruinée par les Huns, il la rebâtit entiérement, & y fit un palais magnifique; ſa ſépulture, & le ſacre des Empereurs qui y vont prendre la couronne Impériale l'ont renduë célébre. Quelques ſçavans ont cru que c'étoit la Vettera de Ptolomée. Il y avoit dans cette ville beaucoup deProteſtans de la confeſſion Helvétique ou de Genéve, qui prenoient de loin leurs meſures pour faire nommer à l'aſſemblée prochaine des Bourgmeſtres de leur parti. L'empereur Rodolfe en ayant eu avis avoit écrit dès l'année derniére aux habitans, & leur avoit fait des reproches ſur cette nouveauté. Ils lui répondirent le treize de Décembre, qu'ils demeureroient conſtamment attachés à la religion Catholique, & ils lui promirent de lui envoyer une députation ſolemnelle qui lui donneroit ſur cela des aſſûrances plus poſitives. En attendant l'Empereur chargea Erneſt de Baviére qui venoit d'être nommé à l'évêché de Liége, & Guillaume duc de Cleves, de négocier avec les habitans, & de faire en ſorte qu'à la prochaine aſſemblée qui devoit ſe tenir le jour de ſaint Urbain, on nommât des Bourgmeſtres, qui ne fiſſent aucun changement dans la Religion; cependant il fut arrêté, que les deux partis auroient un nombre égal de voix dans l'aſſemblée. Les deux Catholiques qui furent nommés Bourgmeſtres, furent

HENRI III. 1581.

confirmés par les commissaires Impériaux : mais les deux Protestans ayant demandé que leur nomination fût pareillement confirmée, & ne l'ayant pas obtenu, ils se saisissent des clefs de la ville ; à l'instant tout le peuple se souleve ; les Protestans mettent les chaînes dans les ruës, prennent les armes, se rendent maîtres de la place publique & de la maison de ville, font amener du canon ; & se fortifient aux portes & dans les tours, & pour se reconnoître au besoin, ils mettent du papier blanc à leurs chapeaux. Les Catholiques s'étant mis en devoir de leur résister, on en vint aux mains ; mais les deux partis perdirent peu des leurs. Enfin le trente & un de Mai ils vinrent tous ensemble au Sénat, & nommérent des Commissaires pour travailler à rétablir la concorde.

L'Empereur informé de ces troubles écrivit au Sénat le vingt & un de Juin. Sa lettre portoit qu'il pardonnoit aux habitans l'émotion qu'ils avoient excitée, à condition qu'ils vivroient en paix : Qu'ils ne feroient aucun changement dans la Religion : Qu'ils chasseroient les Prédicateurs & les séditieux, & qu'ils rétabliroient les Catholiques dans la ville & dans leurs biens.

* Auguste
** Jean-George.

D'un autre côté les électeurs de Saxe * & de Brandebourg ** écrivirent à l'Empereur, moins pour excuser l'entreprise des Protestans ; que pour supplier S. M. I. d'empêcher par sa prudence que ce tumulte ne fournît un prétexte à quelque Prince voisin de s'emparer de cette ville, ce qui seroit très-préjudiciable à l'Empire. On vit bien qu'ils désignoient les Espagnols. Par leurs lettres datées du vingt-neuf de Juillet, ils offrent leurs services à l'Empereur pour mettre cette ville à couvert contre ceux qui entreprendroient de l'attaquer, & ils le supplient respectueusement de prendre en bonne part ce qu'ils lui représentent : mais l'Empereur ne le prit pas ainsi, & dans la réponse qu'il leur fit le sept d'Août, il traite fort mal les habitans d'Aix. Il dit qu'ils ne se sont pas contentés de violer la formule ordinaire du serment, & de contrevenir à l'usage ancien des élections, en vûë de changer la Religion : mais qu'après tous ces attentats, ils ont affecté de publier les choses autrement qu'elles n'étoient, & de chercher des protecteurs pour la

cause du monde la plus injuste. Il déclare donc qu'il ne reçoit point leurs excuses ; & le treiziéme d'Août, il leur envoya ordre d'exécuter sur le champ ses decrets, & de l'informer incessamment de leur obéïssance. Quelques villes Impériales voulurent intercéder pour eux, mais il fut inflexible: d'autant plus que les catholiques d'Aix le prioient avec de grandes instances d'ordonner que les ministres François sortissent incessamment de la ville, sans quoi ils se joindroient bientôt à ceux d'Allemagne, & troubleroient infailliblement tout l'Empire.

Ce fut vers ce tems-là que mourut Jacque d'Eltz archevêque & électeur de Treves. Il tomba malade le vingt-six de Mai, & il mourut le trois de Juin. On mit à sa place Jean de Schomberg partisan zélé des Jésuites.

Affaires d'Espagne.

Le vingt-six de Janvier l'édit de Fleix en Périgord, qui avoit été fait par l'entremise du duc d'Anjou, comme je l'ai dit, fut enrégistré au Parlement, où il trouva beaucoup d'opposition, parce que la plûpart des membres de cette compagnie s'imaginoient fort mal à propos que la guerre dont la Guienne étoit embrasée, ne les regardoit point : mais le président de Pibrac en fit voir l'utilité par un discours très-éloquent qu'il fit à la priére de Christophle de Thou premier Président toûjours ami de la paix. L'édit ayant donc été publié, la France joüit pendant près de cinq ans d'une paix profonde, soit parce que la guerre étrangére avoit détourné la cause de nos maux, soit parce que la Cour n'étoit occupée que de ses plaisirs : mais les vices y étant montés à leur comble, ce feu que l'on croyoit éteint, causa enfin un grand incendie, par la lâche dissimulation de ceux qui étoient dans le ministére, & peu s'en fallut qu'il n'embrasât tout le Royaume : car le Roi qui ne vouloit point interrompre ses plaisirs, étoit résolu de dissimuler & de souffrir tout plûtôt que de prendre les armes ; & il avoit permis à son frére qui se disposoit à entrer dans les Païs-bas, de lever une armée, dont les désordres & la licence causoient un grand préjudice au Royaume, & un plus grand encore à la majesté Royale. D'ailleurs le Roi sollicité par la Reine sa mére avoit enfin consenti qu'on envoyât une ambassade en Angleterre pour terminer le mariage de la Reine avec le

HENRI III. 1581.

duc d'Anjou. Le chef de l'ambaſſade étoit le prince Dauphin, & on lui donna pour adjoints le maréchal de Coſſé* comte de Secondigny, Lanſac, le Veneur de Carrouge gouverneur de Roüen, la Motte Fenelon qui avoit déja été Ambaſſadeur en cette Cour, Briſſon nommé depuis peu préſident au Parlement à la place de Pompone de Belliévre, Michel de Caſtelnau ſieur de la Mauviſſiére, & Claude Pinart ſecretaire d'Etat, tous perſonnages d'une grande conſidération. Pierre Clauſſe ſieur de Marchaumont, & Jacque de Vrai ſecretaire du duc d'Anjou y allérent en même tems de la part de ce Prince. Ils s'embarquérent tous à Calais au mois d'Avril, & paſſérent en Angleterre, où la Reine leur fit de grands honneurs. On leur bâtit exprès à Weſtminſter, un hôtel qu'on meubla avec une magnificence vraiment Royale. Le comte d'Arondel, Windſor, Sidney, & Grevill, pour divertir des hôtes de cette importance, publiérent un tournoi, où ils tiendroient contre tous, & ils firent pour cela des préparatifs qui coûtérent des ſommes immenſes.

* Artus.

Lorſqu'il fut queſtion de dreſſer les articles du contrat, la Reine chargea de ce ſoin G. Cecil grand tréſorier d'Angleterre, Edoüard Clinton comte de Lincoln, Th. Ratcliff comte de Suſſex, Fr. Ruſſel comte de Betfort, Rob. Dudley comte de Leyceſter, tous chevaliers de la Jartiére, & elle y joignit Chriſtophle Hatton, & Fr. de Valſingham. Le premier article fut que le duc d'Anjou, & tous ceux de ſa maiſon, qui n'étoient point ſujets de la Reine, auroient liberté entiére de conſcience, de quelque nation qu'ils fuſſent; & qu'en quelque endroit du Royaume que ce Prince ſe trouvât, on lui aſſigneroit un lieu pour y faire l'exercice de la religion Catholique, pourvû qu'on n'y laiſſât entrer ni Anglois, ni Hollandois, ni aucuns habitans des iſles qui appartiennent à la couronne d'Angleterre : Qu'après le mariage fait & conſommé le duc d'Anjou porteroit le titre de Roi, & en auroit tous les honneurs tant que dureroit ce mariage; mais que la diſpoſition des bénéfices, des charges, des terres, des impôts, en un mot, de tous les revenus du Royaume, ſeroit réſervée à la Reine, qui ne pourroit les donner à aucun étranger, mais ſeulement à des Anglois naturels : Que tous les

actes qui regarderoient les affaires de l'Etat ſeroient faits en Anglois & par des Anglois : Que la Reine obtiendroit du Parlement pour le duc d'Anjou la permiſſion de porter la couronne Royale ; & de joüir de cet honneur, non-ſeulement pendant la vie de la Reine : mais après ſa mort, s'il reſtoit de leur mariage des enfans en bas âge, pendant la minorité deſquels le gouvernement du Royaume appartiendroit au duc d'Anjou : Que toutes les ordonnances, & tous les actes publics s'expédieroient au nom du duc d'Anjou & de la Reine, de la même maniére que cela s'étoit pratiqué du tems du roi Philippe & de la reine Marie : Que le duc d'Anjou auroit ſur le tréſor d'Angleterre une penſion qui le mît en état de faire une dépenſe convenable à ſon rang, & que la penſion ſeroit autoriſée par le Parlement : Que le Duc feroit à la Reine un doüaire de quarante mille écus d'or par an aſſigné ſur le Duché de Berry, & que le roi de France ratifieroit cet article : Que ſi le Duc mouroit le premier, la Reine joüiroit de ce doüaire tant qu'elle vivroit, & qu'elle auroit la diſpoſition entiére des bénéfices, des charges, & des revenus, comme l'avoit le duc d'Anjou : Qu'au cas qu'il vînt pluſieurs enfans de ce mariage, afin de prévenir les diviſions qui pourroient naître entre eux, & troubler le fruit qu'on eſpére de l'union des couronnes de France & d'Angleterre, il ſeroit arrêté du conſentement des Etats des deux Royaumes, que pour ce qui regardoit les biens de la mére, leurs enfans mâles ou femelles y ſuccéderoient également ſuivant les loix & les coûtumes d'Angleterre ; & que s'il arrivoit que le droit de ſuccéder au royaume de France échût au duc d'Anjou & à ſes enfans mâles, l'aîné en ce cas, s'il y avoit deux ou pluſieurs enfans, auroit le royaume de France, & le ſecond, ou les enfans qui naîtroient de lui, celui d'Angleterre ; & qu'il n'y auroit que ſes enfans, ou à leur défaut ſes fréres & ſœurs qui puſſent y ſuccéder, l'aîné, & toute ſa poſtérité en demeurant exclus : Que s'il ne naiſſoit qu'un fils de leur mariage, comme il ſeroit héritier des deux Royaumes, tant paternel que maternel, il ſuccéderoit à l'un & à l'autre, à condition qu'il iroit de tems en tems en Angleterre ; qu'il y feroit quelque ſéjour ; qu'il gouverneroit ſuivant les loix du païs, & qu'il y paſſeroit huit mois tous les deux ans : Que ſi

HENRI III. 1581. ce Prince venoit à avoir deux enfans, le ſecond auroit le Royaume d'Angleterre, & ſes enfans après lui, excluant toûjours l'aîné & ſa poſtérité : Que ſi ce Roi des deux Royaumes avoit un fils & des filles, ſon fils ſuccéderoit à la couronne de France, & les filles ſelon leur rang à celle d'Angleterre, à l'excluſion de leur frére. Si le Duc ſurvit à la Reine, & qu'il y ait des enfans en bas âge, c'eſt-à-dire, qui n'ayent pas dix-huit ans accomplis pour les mâles, & quinze pour les filles, ou que les filles n'ayent pas été mariées du vivant de la Reine à un homme qui ait plus de dix-huit ans, qu'en ce cas le gouvernement des Royaumes de la ſucceſſion maternelle, la tutelle des enfans, & leur éducation ſeroit déférée au pére : mais qu'il ne pourroit pendant tout le tems de ſon adminiſtration conférer aucune dignité civile ou ſacrée à d'autres qu'à des Anglois naturels, ni rien innover au droit public ou particulier, ni aux coûtumes du Royaume, ni rien faire enfin qui pût y préjudicier : Que tandis que ſubſiſtera le mariage, le Duc ne pourra emmener la Reine hors d'Angleterre, à moins qu'elle ne le demande elle-même, ni y faire élever leurs enfans ; mais qu'il permettra qu'ils ſoient nourris & élevés dans le païs, & dans l'eſpérance de la ſucceſſion qui leur eſt deſtinée ; à moins qu'on ne juge à propos de prendre un autre parti, ce qui ne pourra ſe faire que du conſentement de la Reine, & de l'avis des Grands du Royaume : Qu'après la diſſolution du mariage, s'il n'y a point d'enfans, le duc d'Anjou ne pourra prétendre aucun droit ſur le Royaume, & conſentira qu'il paſſe à ceux à qui il appartient de droit, ſuivant les loix du païs : Qu'il n'en emportera point les joyaux : Qu'il n'en aliénera rien : Qu'il n'en fera rien tranſporter ailleurs, & qu'il ne permettra pas que ſes gens en uſurpent rien : Qu'à l'occaſion de ce mariage il n'engagera point le Royaume dans des guerres étrangéres : Qu'il obſervera réligieuſement la paix avec tous les alliés de l'Angleterre, & qu'il ne ſouffrira pas qu'on la viole ou qu'on la rompe, ſi ce n'eſt pour des cauſes légitimes : Qu'il ſera fait entre la France & l'Angleterre une paix & une union ferme & durable : Que le traité qui ſera conclu à l'occaſion de ce mariage, ſera enrégiſtré, & publié dans toutes les cours des deux Royaumes. Enfin

il fut réglé conformément à la protestation du duc d'Anjou, que par ce traité il ne perdroit aucun des droits, privilèges, & actions qui pouvoient lui appartenir, tant sur le royaume de Fance, que sur d'autres païs, en quelque endroit qu'ils fussent situés.

Le contrat étant fait, mais non encore signé, parce qu'il falloit que le Roi le ratifiât auparavant, les Ambassadeurs s'en retournérent. Indépendamment du contrat, on étoit convenu de faire une ligue offensive & défensive entre les deux Couronnes, & après le départ de nos Ambassadeurs la Reine envoya conclure ce traité par Somer secretaire du Conseil privé. Le Roi ne lui répondit autre chose, sinon qu'il ratifioit tout ce qui avoit été arrêté par les Ambassadeurs, & qu'il ne s'agissoit plus que de célébrer incessamment le mariage. Somer le pressant de se déclarer sur la ligue, & soûtenant que cet article devoit être réglé avant que le mariage se consommât, on envoya Valsingham pour négocier cette affaire conjointement avec Cobham Ambassadeur ordinaire d'Angleterre à la cour de France. Ils dirent que la Reine n'avoit pensé à se marier, que pour contenter ses peuples, qui la prioient instamment d'affermir la succession à la Couronne: Qu'entre tous ceux qui aspiroient à son alliance, elle n'avoit pas hésité à choisir le duc d'Anjou pour son mérite personnel & pour la splendeur de sa naissance: Qu'elle le portoit toûjours dans son cœur; mais qu'elle ne pouvoit consentir à terminer absolument, avant que d'être assûrée du suffrage de ses peuples: Que dans une affaire de cette importance, elle ne devoit rien précipiter, parce que si elle venoit à se repentir, ce qu'elle ne croyoit pourtant pas, le mal seroit sans reméde: Qu'il étoit arrivé bien des contre-tems depuis que l'affaire avoit été proposée; une guerre intestine en France; le duc d'Anjou mal avec le Roi son frére, sans avoir mérité sa disgrace; & l'opposition des Anglois à ce mariage: Que la vivacité avec laquelle on en pressoit la conclusion n'étoit donc pas raisonnable, sur-tout pendant que le jeune Prince avoit sur les bras un aussi puissant ennemi que Philippe, & qu'il s'engageoit dans une guerre, qu'il ne pouvoit presque ni faire, ni abandonner, sans risquer son honneur, sans incommoder les deux Royaumes, & sans exposer

HENRI III. 1581.

les Païs-bas à une ruine entiére, parce que la puissance & les forces de l'Espagne augmentoient de jour en jour : Que si les Anglois, dont le salut & le bonheur faisoient toûjours les premiers soins de la Reine, avoient tant souhaité qu'elle se mariât, c'étoit pour affermir la paix chez eux, & non pour porter la guerre chez les étrangers : Qu'ainsi elle avoit lieu de craindre qu'en l'état où étoient les choses, ils ne montrassent autant d'aversion, qu'ils avoient d'abord témoigné de vivacité pour ce mariage : Qu'elle croyoit qu'il en falloit suspendre la célébration jusqu'à ce que le duc d'Anjou se fût debarrassé d'une guerre si dangereuse, & que la ligue offensive & défensive entre la France & l'Angleterre fût signée : Que c'étoit-là ce que la Reine souhaitoit, & ce qu'elle demandoit, avant que de terminer cette grande affaire.

A l'égard de la ligue défensive, le Roi répondit qu'il étoit prêt à la signer ; mais que pour l'offensive il n'en vouloit pas entendre parler, que le mariage ne fût consommé. Ainsi le Roi ne voulant point entrer dans une ligue offensive contre l'Espagne, que le mariage ne fût fait ; & la Reine ne voulant point le faire, que la France n'eût déclaré la guerre à l'Espagne ; Valsingham & Somer, après bien des disputes s'en retournérent en Angleterre, sans avoir rien terminé : en sorte qu'il parut que cette proposition d'une ligue offensive n'avoit été qu'un prétexte, dont le Roi s'étoit servi pour ne point avoir la guerre avec l'Espagne, & la Reine pour ne point épouser le duc d'Anjou ; & qu'ils furent tous deux contens : le Roi, d'avoir adouci son frére qu'il craignoit, en lui procurant, autant qu'il étoit en lui, un mariage si avantageux ; la Reine, d'avoir donné de la jalousie & de la crainte aux Espagnols, qui travailloient toûjours à exciter des troubles dans son Royaume, en leur faisant voir ce mariage qu'il étoit en son pouvoir de conclure.

Voyage du duc d'Anjou en Angleterre.

Peu de tems après, le duc d'Anjou s'étant approché de Cambrai, en fit lever le siége, & passa en Angleterre avec un grand cortége de Noblesse ; & le vingt-deux de Novembre il ratifia & confirma le traité qui avoit été fait en son nom ; mais qui demeura sans exécution. Le Prince & la Reine se donnérent réciproquement des bagues pour gage de

de leur foi en présence d'un grand nombre de Seigneurs & de Noblesse qui les complimentérent avec de grands applaudissemens. La nouvelle en ayant été portée en Flandre, les villes de Gand, d'Anvers & de Bruxelles firent des feux de joye, tirérent le canon, & ordonnérent des réjoüissances publiques. Du côté de l'Angleterre, il y eut bien des murmures. On disoit que la cause de la Religion, le repos du Royaume, & le salut de la Reine étoient également trahis. Le comte de Leycestre soutenu de Valsingham & de Hatton, & les femmes du Palais que Leycestre avoit mises dans son parti, parlérent hautement contre ce mariage.

Le lendemain vingt-trois de Novembre, la Reine vint trouver le duc d'Anjou. Après quelques reproches de part & d'autre; chose assez ordinaire entre les Amans, le Duc rendit à la Reine la bague qu'elle lui avoit donnée, & reprit la sienne; & après avoir jetté quelque mot sur la légéreté des femmes, & sur l'inconstance des Insulaires, il se retira dans son apartement fort rêveur. La Reine n'étoit guére plus tranquille que lui, quoiqu'on ait assûré qu'elle avoit pris son parti depuis long-tems, & qu'elle avoit résolu dans son cœur de ne se jamais marier, persuadée qu'elle étoit qu'il lui étoit bien plus aisé de soûtenir la gloire qu'elle s'étoit acquise, & d'assûrer la tranquillité publique en demeurant dans le célibat, qu'en se mariant. Cette femme qui aimoit la véritable gloire, ne pouvoit consentir qu'un mari partageât jamais les éloges que la douceur de son gouvernement lui avoit attirés. D'ailleurs sur qui pouvoit tomber son choix? sur un de ses sujets? Elle se seroit avilie & deshonorée. Edoüard IV. le premier qui depuis la conquête des Normans avoit pris une semblable alliance, s'en étoit mal trouvé. Sur un Prince étranger? C'étoit se mettre elle & son Royaume sous le joug, & exposer la Religion à un péril évident. On n'avoit pas encore oublié tous les maux qu'avoit faits au Royaume le mariage funeste de Marie sa sœur avec Philippe II. Elle étoit de plus effrayée du danger où, comme je l'ai déja dit, des médecins & quelques femmes lui avoient annoncé qu'elle se trouveroit, si elle avoit des enfans.

Ceux au contraire qui cherchoient l'avantage public,

HENRI III. 1581.

comme Cecill & Suffex l'exhortoient à conclure avec le duc d'Anjou. Il eſt vrai qu'ils avoient autrefois approuvé que la Reine gardât le célibat, dans un tems où elle le pouvoit ſans péril ; mais les choſes ayant changé de face, ils avoient changé d'opinion, comme font les gens ſages. Ils ſoûtenoient que la ligue offenſive, ſur laquelle on preſſoit tant la France, ne pouvoit réüſſir, que le mariage ne fût terminé : Que cependant la Reine ſeule n'étoit pas en état de réſiſter à la puiſſance formidable de Philippe II. Que ce Prince toûjours intriguant, toûjours en action, offroit ſa fille au roi d'Ecoſſe: Que ſi ce dernier étoit encore fortifié de cette alliance, il lui ſeroit aiſé d'attirer dans ſon parti tous les catholiques d'Angleterre, qui étoient en grand nombre, les fugitifs, les rebelles, les gens obérés, qui n'ont point d'autre reſſource que la guerre civile : avec ce renfort qu'eſt ce que le roi d'Ecoſſe ne pourroit pas entreprendre ? Qu'y auroit-il d'impoſſible à Philippe ? Que pendant ce tems-là les gens de bien perdroient l'eſpérance du ſecours que ce mariage préſentoit, & de l'heureuſe tranquillité dont ils ſe flatoient pour l'avenir, s'il venoit des enfans qui puſſent ſucceder à la Reine : Que pluſieurs de ceux même qui étoient ſoumis au gouvernement préſent, n'eſpérant plus de ſucceſſeur du mariage de la Reine, ſe tourneroient vers quelqu'un des Prétendans. D'ailleurs pouvoit on douter que le roi de France & le duc d'Anjou ne ſe tinſſent très offenſés qu'après tant de délibérations, tant d'Ambaſſades éclatantes, tant d'argent répandu avec profuſion, ils n'euſſent remporté qu'un refus ? N'étoit-il pas à préſumer qu'ils chercheroient l'occaſion de ſe venger d'une injure ſi atroce ? Que le duc d'Anjou diſſimuloit alors, parce qu'il avoit beſoin de la Reine pour ſes projets des Païs-bas : mais que la vûë d'une grace ſi légére ne lui feroit jamais oublier une offenſe mortelle, & qu'il s'en ſouviendroit, dès qu'il pourroit s'en venger. » Et qui ſçait, » ajoûtoient-ils, ſi Philippe qui eſt ſi animé contre la Reine, » n'ira point, aveuglé par la colére, offrir de lui même ſa fille » au duc d'Anjou, pour réünir leurs forces, & aſſouvir leur » haine contre Eliſabeth frappée des foudres de Rome? Si ce» la arrive, le peuple accablé de miſéres condamnera l'im» prudence de la Reine, qui préfére ſon penchant particulier

» aux besoins publics, & maudira l'infidélité de ses Ministres ; » qui par dissimulation ou par flaterie, ne se sont pas efforcés » de détourner un péril dont on les a tant avertis.« Ces raisons firent impression sur l'esprit d'une Princesse, qui avoit toûjours plus cherché à plaire au peuple, qu'à affermir son autorité, & qui dans toute sa conduite n'avoit point d'autre objet que son intérêt & sa réputation.

Il parut alors un écrit sanglant, intitulé *Goufre pour engloutir l'Angleterre par un mariage François*. On y traitoit tous ceux qui avoient négocié cette affaire de traitres & d'ingrats envers la Reine ; & parmi quelques éloges flateurs qu'on lui donnoit, on l'accusoit elle-même d'inconstance; on déchiroit le duc d'Anjou de la maniére du monde la plus indigne ; on disoit contre la nation Françoise les choses les plus injurieuses ; & l'on traitoit ce mariage entre personnes de différente Religion, de profane, de pernicieux à l'Eglise, & de funeste à la République ; & l'on alléguoit pour le prouver des textes de l'Ecriture, à qui l'on donnoit des interprétations forcées.

Cet écrit fit sur la Reine un effet très-différent de celui qu'en avoient espéré les auteurs: car elle se persuada que l'écrivain n'avoit point eu d'autre intention que de la rendre odieuse à ses peuples, & de préparer la voye à quelque noir complot ; parce qu'après avoir vomi tant d'injures, il ne disoit pas un mot des vrais intérêts de la Reine, ni de la sûreté publique, ni des remédes que l'on pouvoit apporter aux malheurs qu'il annonçoit ; quoiqu'il fût constant que tous les ordres du Royaume avoient représenté fortement à Elisabeth que le moyen unique de prévenir tous ces maux, étoit qu'elle se mariât. Ainsi la Reine irritée au dernier point de ce libelle, donne un édit par lequel elle condamne l'auteur, comme un séditieux, & un boutefeu ; & après avoir loüé les sentimens que le duc d'Anjou avoit marqués pour elle & pour sa Religion, elle se plaint de l'injure qu'on a faite à ce Prince, dont elle a tout lieu de se loüer, & qui n'avoit jamais demandé qu'on fît aucun changement, ni dans le gouvernement politique, ni dans l'exercice de la Religion dominante. Elle releve en même tems la prudence & la modestie de Simié favori du Prince, qu'une infinité de

HENRI III. 1581.

gens prenoient à tâche de calomnier. Elle finit par dire au peuple que cet écrit est de l'invention de quelques traitres, qui veulent la rendre odieuse aux étrangers, & exciter ses peuples à la révolte; & elle ordonne aux Magistrats de le condamner au feu.

Les disputes que cet ouvrage avoit excitées rendirent l'affaire publique; & l'on soupçonnoit les Puritains dont la faction se fortifioit de jour en jour, d'en être les auteurs, & d'avoir saisi cette occasion de montrer leur zéle pour la Religion qui paroissoit être en péril. La Reine n'eut pas de peine à se persuader que cet écrit monstrueux étoit sorti de leur plume : elle ne les avoit jamais aimés, mais elle les aima encore moins depuis ce tems-là. Enfin après une recherche fort exacte, on découvrit au bout de quelques jours, que Jean Stubbe professeur du droit municipal à Lincoln en étoit l'auteur : Qu'il avoit été imprimé par Singleton : Que c'étoit G. Page qui l'avoit distribué, & que Cortwright chef des Puritains qui avoit épousé la sœur de Stubbe, avoit engagé ce Docteur, qui au fond n'étoit pas remuant, à composer ce libelle. On renouvella à cette occasion la loi faite sous le régne de Philippe & de Marie contre les auteurs des libelles diffamatoires; & l'on rendit une sentence qui condamna Stubbe & G. Page à avoir la main droite coupée. Pour le Libraire, il ne fut pas poursuivi.

Quelques Jurisconsultes ayant représenté que cette loi n'avoit été que pour un tems, & qu'elle avoit cessé à la mort de Marie, Dalton qui le soûtenoit hautement fut mis en prison, & Monson un des Conseillers de la cour des Plaids communs, fut dépoüillé de sa charge : cependant il parut une grande agitation dans les esprits, lorsqu'on exécuta la sentence. Ce supplice parut une chose nouvelle & sans exemple, & lorsqu'on eut amené les coupables sur l'échafaut, & que le bourreau leur eut coupé la main droite, Stubbe ayant ôté son chapeau avec la gauche en criant *vive la Reine*, on remarqua que la populace, qui a coûtume de répéter cent fois ces cris de *vive la Reine*, demeura muette. Si ce fut l'horreur du spectacle, ou la compassion qu'elle eut pour un homme généralement estimé, ou enfin la haine de ce mariage, que bien des gens regardoient comme

funeste à la Religion, qui causa ce morne silence, c'est ce qu'on ne sçauroit dire.

Troubles en Angleterre.

Depuis ce tems-là on ne parla plus du mariage. Le duc d'Anjou passa trois mois de l'hyver à Londre parmi les fêtes & les tournois, & y vêcut dans une grande familiarité avec Elisabeth ; & la haine même que les disputes sur la Religion avoient excitées entre les différens partis, parut tout-à-fait assoupie, ce qui fit croire à bien des gens que ce mariage auroit pu guérir les défiances, & ouvrir une voye pour rétablir la concorde générale.

Ce fut à peu près dans le même tems que sur les nouvelles qu'on recevoit de toutes parts des troubles qui s'élevoient, & des conspirations que les Prêtres tramoient par un faux zéle pour la Religion, on commença à rechercher en Angleterre les personnes suspectes, avec d'autant plus de rigueur, que les Protestans des Païs-bas prenoient plus de soin d'exagérer les choses pour diminuer, ce que la démarche qu'ils venoient de faire pouvoit avoir d'odieux (1).

Emissaires envoyés à Reims & à Rome.

La Reine craignant d'être assassinée avoit envoyé au séminaire Anglois de Reims quelques jeunes gens de confiance, pour l'informer de ce qui s'y passoit. C'étoit le cardinal de Lorraine qui avoit fondé cette maison ; & le cardinal de Guise l'avoit augmentée depuis considérablement, pour faire plaisir à la reine d'Ecosse, dont ces Princes étoient parens. Ces espions, dont les uns se disoient chassés d'Angleterre, & les autres qu'ils s'en étoient bannis eux-mêmes, ayant été admis dans le Séminaire, tâchoient de découvrir tout ce qu'on y sçavoit de plus secret, & ils avoient soin d'en informer la Reine, & de lui marquer le nom des Chefs des conjurés, & de leurs complices. Elle en avoit envoyé d'autres à Rome, où l'on méditoit contre elle des desseins où il entroit de plus grands ressorts. Sur les lumiéres qu'on eut par le moyen de ces émissaires, on arrêta le trente-un de Juillet un Prêtre nommé Evrard Hansey, & on lui fit couper la tête. Ce fut aussi par eux que l'on sçut que trois Jésuites, Edmond Campian de Londre, Skerwin, & Briant, étoient entrés en Angleterre à la persuasion de Th. Godwell évêque de saint Asaph, qui à l'âge de quatre-vingts ans,

(1) La renonciation à l'obéïssance de Philippe.

HENRI III. 1581.

Jésuites arrêtés & condamnés à mort

étoit venu de Rome en France pour conduire cette intrigue. Campian fut pris peu de tems après par la trahison de George Eliot, & les deux autres furent trouvés en deux différens endroits. Ils furent appliqués à la question, & condamnés à mort comme criminels d'Etat, & exécutés le premier de Décembre. Ils moururent avec beaucoup de fermeté. Les chefs d'accusation contre eux étoient d'avoir tramé des conspirations contre la vie de la Reine dans les païs d'outremer; d'avoir formé le dessein de la détrôner, d'avoir voulu corrompre des personnes du peuple & quelques Gentilshommes: Eliot, Crodoc, Sledey, Mondey & Hilley furent les témoins qu'on produisit contre eux. Ils déposérent que les conjurés avoient arrêté entre eux qu'on choisiroit cinquante hommes, qui porteroient des armes cachées sous leurs habits, & prendroient le tems que la Reine iroit par divertissement visiter quelque partie de son Royaume pour assassiner cette Princesse, avec Dudley comte de Leycester, Cecill grand Trésorier, & Valsingham secretaire d'Etat; & qu'après l'exécution un homme de grande considération, dont on ne disoit point le nom, crieroit aussitôt: *vive la Reine Marie.* Ils ajoûtoient que tous ces projets avoient été formés à Reims & à Rome.

Campian interrogé séparément nia constamment tous ces chefs, & il protesta qu'il n'avoit jamais passé un jour sans prier Dieu pour la Reine & sa conservation, & qu'il étoit encore prêt à le faire. Comme cette déclaration se faisoit devant bien des gens, & que les auditeurs en paroissoient touchés, Charle Howard qui étoit présent, lui demanda pour quelle Reine il prioit: si c'étoit pour Elisabeth, ou pour une autre? Je prie pour Elisabeth ma Reine & la vôtre, s'écria le Jésuite; aussitôt on fit éloigner le tombereau, & la corde qu'il avoit au col l'étrangla. Telle fut la fin de ces trois Jésuites qui furent punis de même supplice pour être entrés dans le même complot. On arrêta en même tems sept autres Prêtres, comme complices du même crime: ce furent Kirbey, Cottam, Richarson, Jonson, Ford, Shert & Filbey: ils furent pendus au mois de Mai de l'année suivante. Un mois auparavant, c'est-à-dire, le deuxiéme Avril, Jean Payne avoit été décapité pour le même sujet.

Les Apologiſtes de la conduite de la Reine, diſent qu'elle n'uſa de cette rigueur qu'à la derniére extrémité : Que dans les troubles qui s'étoient élevés vers le Nord d'Angleterre, à peine en dix ans on avoit fait mourir cinq Catholiques : Qu'ayant pour maxime qu'on ne devoit point gêner les consciences, elle avoit toûjours eu beaucoup de répugnance à verſer le ſang de ſes ſujets : mais que s'étant convaincuë que les factieux abuſoient de la Religion ; qu'il ne s'agiſſoit plus de la liberté de conſcience, mais qu'on vouloit détacher les ſujets de l'obéïſſance qu'ils devoient à leurs Princes, & les delier du ſerment de fidélité ; qu'enfin par des conjurations formées ſous le ſceau de la confeſſion, on ouvroit aux Eſpagnols le chemin pour envahir l'Angleterre ; elle crut qu'il falloit les prévenir, & recourir à la ſévérité des loix.

La Reine en effet, ſuivant les mêmes Apologiſtes, fut informée que les Prêtres qu'on envoyoit des Séminaires n'avoient pas tous le ſecret de la conjuration : mais que ceux qui en etoient dépoſitaires abuſoient de la Religion pour engager leurs inférieurs dans le même complot : Que les chefs de l'intrigue avoient du Pape la permiſſion de porter l'épée ; & qu'en cet équipage ils alloient ſecrétement dans toutes les maiſons des Catholiques, où ils exécutoient avec zéle les ordres du pontife Romain : Que Perſon homme hardi & entreprenant, étoit à la tête des conjurés, & qu'il preſcrivoit aux autres avec autorité ce qu'ils avoient à faire. Les chefs de la faction, ſelon les mêmes avis, virent bien qu'on avoit précipité l'affaire, & qu'il falloit attendre qu'on eût préparé tout ce qui étoit néceſſaire pour mettre à exécution le décret de Rome contre Eliſabeth. Ils ſe croyoient pourtant obligés en conſcience de s'y ſoûmettre : mais ils priérent le Pape de l'adoucir à leur égard, ſoit en l'interprétant, ſoit en différant l'exécution d'un projet, que les circonſtances preſentes rendroient très-dangereuſe. Le Pape avoit répondu que le décret obligeoit toûjours Eliſabeth & les hérétiques : Que pour les Catholiques, ils n'y ſeroient tenus qu'autant qu'ils le pourroient mettre à exécution ſans danger. Cette déciſion, à ce qu'on prétendoit, avoit été faite à Rome le 15. d'Avril de l'année derniére, ſur les inſtances d'Olivier

HENRI III. 1581.

Mavarée. On ajoûtoit que quand on demandoit à ceux qu'on avoit arrêtés, s'ils se soumettoient au décret de Pie V. qui ordonnoit de détrôner la Reine, qui délioit ses sujets du serment de fidélité, qui leur permettoit de prendre les armes contre elle; qu'enfin quand on les interrogeoit sur ce qu'ils pensoient du sentiment de Sanderus (1) & de Bristoy au sujet de ce décret, s'ils y adhéroient, ou s'ils reconnoissoient Elisabeth pour leur légitime Souveraine? les uns répondoient d'une maniére ambiguë, plusieurs avec une insolence extrême, d'autres enfin ne répondoient rien; en sorte que tous se joüoient ouvertement de l'autorité de leurs juges, & que l'on voyoit clairement qu'il se tramoit quelque complot également terrible & criminel : Que Jean Bishop Catholique zélé, mais bon citoyen, s'étoit cru obligé, tant il étoit persuadé de la vérité du complot, d'écrire nettement que le concile de Latran, sur le trente-troisiéme canon duquel les Papes fondent leur droit de déposer les Princes, & de donner leurs couronnes à d'autres, n'a jamais été reçû en Angleterre : Que la multitude de Prêtres, qui arrivoient continuellement dans ce Royaume, qui tenoient des assemblées secretes, & qui y prêchoient une doctrine nouvelle, augmentoit encore les soupçons : Qu'on leur entendoit souvent dire, qu'on ne doit pas obeïr à un Prince excommunié, & qu'il faut lui ôter la couronne; qu'il n'y avoit en Angleterre aucun Magistrat légitime, & que les Ecclésiastiques ne sont point sujets à la jurisdiction des Princes, ni obligés d'obeïr à leurs loix, quoiqu'ils le puissent; & qu'ils ne doivent à la majesté Royale qu'un respect de bienséance; & que le Pape a sur tous les hommes un pouvoir, & un empire souverain, tant pour le spirituel que pour le temporel.

Les Catholiques qui avoient le secret de toute cette affaire, voyant que les accusations intentées contre eux, les rendroient extrémement odieux, publiérent une longue Apologie, pour réfuter tout ce qu'on leur imputoit sur cette matiére. Ils soûtiennent que les poursuites que l'on faisoit

(1) Nicolas Sander ou Sanderus étoit Anglois : il a beaucoup écrit en faveur de la puissance du Pape. Il mourut en Irlande, où Grégoire XIII. l'avoit envoyé pour soulever le Royaume contre Elisabeth.

contre eux, étoient l'effet des calomnies d'un certain Jean Nicolas qui fut arrêté à Roüen dans la suite, & qui avoüa tout : Que sur les dénonciations de ce fourbe, on avoit emprisonné & fait mourir beaucoup d'innocens, qui n'étoient venus en Angleterre que pour donner quelque consolation à ceux de leurs concitoyens qui professoient la même Religion qu'eux : mais qu'ils n'avoient attenté ni contre la vie de la Reine, ni contre le repos du Royaume, comme leurs ennemis le publioient faussement : Que c'étoit l'artifice ordinaire des Hérétiques, qui dans la vûë de ruiner la véritable Religion, imputent aux gens de bien des desseins dont ils sont eux-mêmes coupables : Que c'étoit ainsi qu'ils avoient voulu exclure du trône Marie, & Elisabeth même, sous Edoüard VI.

Voilà la cause des édits qui avoient été publiés quelque tems auparavant en Angleterre contre les Jésuites & les Séminaristes : on ne se contentoit pas de proscrire les Jésuites & les Séminaristes, comme criminels de léze-Majesté ; mais on rappelloit tous les Anglois qui étudioient chez eux, & on décernoit de grandes peines contre tous ceux qui donneroient retraite à des Jésuites, des Séminaristes, des Prêtres faiseurs de messes, (ce sont les termes de l'édit) qui les logeroient, ou qui ne les découvriroient pas en quelque endroit qu'ils fussent cachés. Les troubles d'Irlande qui gagnoient insensiblement avoient donné lieu à ce dernier article.

Ces édits traitant ces Prêtres de perturbateurs du repos public, Guillaume Alain de Lancastre, qui fut mis six ans après au nombre des Cardinaux par Sixte V. publia une seconde Apologie pour défendre l'innocence de ses concitoyens ; & comme on leur faisoit un crime de leur séjour dans les païs étrangers, & sur-tout à Rome, il expose pourquoi ils y ont demeuré, & les raisons qui ont porté Gregoire XIII. à instituer des Séminaires Anglois tant à Rome qu'à Reims ; après avoir fait l'éloge de la discipline de ces Ecoles de piété, il parle des motifs qui engagent le saint Siége à envoyer tant de Jésuites & tant d'autres Prêtres dans les Etats d'Elisabeth : c'est, dit-il, pour ramener à l'unité de l'Eglise ceux qui s'en sont séparés, & non pour troubler la tranquillité publique. Il finit en consolant les Catholiques

HENRI III. 1581.

qui sont persécutés pour leur ferme attachement à la véritable Religion.

Cependant Elisabeth n'étoit pas sans inquiétude sur les affaires d'Ecosse. Au commencement de l'année elle avoit envoyé dans ce Royaume Th. Randolph pour travailler à y établir la Religion, à affermir de plus en plus une union solide entre l'Angleterre & l'Ecosse, & à soûtenir les intérêts de Morton. Comme pour y réüssir il n'y avoit point de meilleur moyen que d'éloigner de la Cour le comte de Lenox, elle ne recommanda rien tant à Randolph que de mettre tout en œuvre pour fortifier tellement la faction Angloise contre Lenox, que les Seigneurs de ce parti pussent forcer le Roi à le faire sortir d'Ecosse.

Randolph s'employa vivement pour Morton, & fit valoir en sa faveur les grands services qu'il avoit rendus au Roi; la recommandation d'Elisabeth, qui seroit très-fâchée d'essuyer un refus dans une demande si juste; & jusqu'à la haine même de ses accusateurs, il en fit usage pour son ami. Le Roi lui répondit que la reine d'Angleterre lui avoit donné trop de preuves de son amitié, pour pouvoir en douter, & qu'il n'y avoit rien qu'il ne voulût faire pour elle : mais qu'il ne pouvoit empêcher qu'on ne jugeât un homme, qui étoit accusé du crime de leze-Majesté; qu'il promettoit d'avoir toute l'attention possible afin que tout se passât dans les régles, & conformément aux loix; & qu'il feroit connoître à Morton que si ses ennemis avoient la liberté de l'accuser, il auroit de son côté tous les secours nécessaires pour justifier son innocence.

Randolph ayant été admis à l'assemblée des Etats, leur fit un grand discours sur les services qu'Elisabeth avoit rendus au Roi & au Royaume. » Ce sont les Anglois, disoit-il, » qui au prix de leur sang ont délivré l'Ecosse du joug de la » France; ils ont soûtenu le Roi & la Religion, sans avoir » jamais pensé à s'emparer d'un pouce de terre, quoique les » occasions ne leur eussent pas manqué, & qu'il leur eût été » facile de subjuguer tout le païs, pendant que le Roi étoit au » berceau, sa mére exilée en Angleterre, & les Grands divisés : au contraire ils n'ont rien eu plus à cœur que la conser- » vation de ce jeune Prince qui tenoit à leur Souveraine par

» les liens de la parenté & de la Religion. C'eſt dans cette vûë
» qu'ils ont toûjours agi de concert avec les Vicerois, & qu'ils
» ont entretenu une amitié étroite avec eux au grand avan-
» tage de l'un & de l'autre Royaume. Ce concert a ſubſiſté
» juſqu'à l'arrivée d'Aubigny de Lenox en Ecoſſe. Il n'y fut
» pas plûtôt entré, qu'il s'empara de la perſonne du Roi, l'indiſ-
» poſa contre l'Angleterre, & le fit pencher du côté des Fran-
» çois qui ne l'avoient pas encore reconnu pour Roi. Il éloi-
» gna enſuite de la Cour ſes plus fidéles Miniſtres ; il en éta-
» blit d'autres à leur place ; il décria dans l'eſprit du Prince
» les Paſteurs qui prêchoient la parole de Dieu, & les fit paſ-
» ſer pour ſéditieux, & il ne ſe mit aucunement en peine de
» faire rendre la juſtice ſur les limites des deux Royaumes. «
Mais comme il vit que les harangues & les ſollicitations publiques en faveur de Morton ne faiſoient pas grand effet, & que ſes déclamations contre Lenox en faiſoient encore moins; il crut parvenir plus efficacement à ſes vûës, en produiſant des lettres ſecretes de ce Seigneur. Cette reſſource fut encore infructueuſe, & il fut ſoupçonné de mettre ſur le compte de Lenox des lettres qu'il avoit fabriquées lui-même. Sa derniére tentative fut de négocier ſecrétement avec les parens & les amis de Morton, & avec les ennemis & les rivaux de Lenox. Ainſi après avoir déploré devant eux l'état malheureux de l'Ecoſſe, il leur remit devant les yeux les périls dont le Roi, l'Etat & eux-mêmes étoient menacés. Il ſe plaignoit de l'ingratitude qu'on avoit marquée pour la reine d'Angleterre, du peu d'égard qu'on avoit pour ſa recommandation. Il ajoûta qu'il ne voyoit point d'autre reméde à ces maux, que de défendre par les armes leur liberté, qu'ils ne pouvoient maintenir par les voyes ordinaires de la juſtice : Qu'Eliſabeth leur offroit de l'argent & tous les ſecours dont ils avoient beſoin pour faire la guerre.

Il avoit déja entraîné les comtes d'Argyle, de Montroſs, de Marre, & d'Angus neveu de Morton, Glencarn, Ruthwen & de Lindſey, avec pluſieurs autres Gentilshommes. Le duc de Lenox & le comte d'Aran jugeant qu'il falloit les prévenir allérent trouver le Roi, lui repréſentérent les intrigues de la faction Anglicane, & lui firent entendre qu'il étoit de la derniére importance de juger Morton, avant

HENRI III. 1581.

que les troupes Angloiſes paruſſent ſur la frontiére. Le Roi étant entré dans leurs vûës, ils agiſſent auprès de ceux que Randolph avoit déja gagnés, ils font ſi bien à force de promeſſes & de menaces, qu'ils les empêchent de ſe liguer enſemble. Il n'y eut que les comtes de Marre & d'Angus qui perſiſtérent dans le parti qu'ils avoient pris, & qui ſe montrérent diſpoſés à tout entreprendre contre Lenox en faveur de Morton. Mais leur deſſein ayant été découvert par Witingham plûtôt qu'ils ne croyoient, Randolph qui craignoit d'être arrêté, ſe retira en diligence à Barwick après avoir fait avertir les comtes de Marre & d'Angus de ſonger à leur ſûreté : mais le Roi ne leur en donna pas le tems ; d'Angus eut ordre d'aller ſe conſtituer priſonnier au-delà de la riviére de Spée, & le comte de Marre, de livrer la citadelle de Sterlin. Peu de tems après, on précipita le jugement de Morton, qui fut condamné à mort & décapité. On dit qu'il avoüa dans la priſon que Botwell & Archambaud de Duglas lui avoient conſeillé de tuer le Roi ; mais que dans l'agitation où étoient alors toutes les affaires, il n'avoit vû perſonne à qui il pût confier un pareil ſecret : Que depuis il avoit été ami intime de Duglas, & qu'il s'étoit engagé par écrit à Botwell de le défendre, ſi quelqu'un l'accuſoit. Interrogé ſi Botwell avoit parlé à Murrai du deſſein de tuer le Roi, il aſſûra juſqu'à la fin qu'il n'en ſçavoit rien : mais qu'il n'y avoit guére d'apparence que deux hommes qui s'accordoient ſi mal, euſſent pu prendre des meſures enſemble pour un deſſein auſſi périlleux, & d'une auſſi grande importance.

Affaires des villes Hanſéatiques.

Après l'exécution de Morton, les comtes de Marre & d'Angus ayant été proſcrits cherchérent un aſyle en Angleterre. Pendant que le duc d'Anjou y étoit encore, il envoya un Ambaſſadeur à Lubeck offrir aux villes Hanſéatiques ſon amitié, & ſa médiation pour accommoder leurs différens avec la reine d'Angleterre ſon alliée, & qu'il devoit même épouſer dans peu ; & il leur demandoit à ſon tour d'être compris dans l'alliance qui étoit entre ces villes & la couronne d'Angleterre. Pour les y engager, il les aſſûre qu'il ne ſe départira jamais de cette union, & qu'il ſera toûjours prêt à les ſecourir au beſoin. Ces villes le remerciérent des marques de ſa bienveillance & de ſes offres, & l'aſſûrérent

que s'il pouvoit par sa protection les réconcilier avec la reine d'Angleterre, & leur obtenir la confirmation de leurs priviléges, qu'ils sollicitoient en vain depuis vingt-deux ans, ils lui en auroient une obligation éternelle.

Il se tenoit alors une assemblée des quatre Métropoles de la société Hanséatique, des villes Vandaliques & de Bremen, pour songer aux moyens d'empêcher les monopoles des Anglois en Allemagne, & de recouvrer la liberté du commerce avec Londre. Cette assemblée avoit commencé dès le mois d'Octobre dernier : mais l'Empereur voulut que l'affaire fût renvoyée à la diéte de l'Empire, pour y être plus amplement examinée : & comme le négoce de ces villes pouvoit souffrir de ce retardement, elles demandoient que les décrets qui avoient été faits l'année précédente à Lunebourg contre les Anglois, fussent exécutés par provision, & qu'il leur fût permis d'agir en justice contre Ezard comte d'Embden.

Elisabeth vouloit bien suspendre l'exécution de ses édits contre les villes Hanséatiques, pourvû qu'auparavant elles révoquassent les décrets qu'elles avoient faits contre les Anglois à l'assemblée de Lunebourg. Pendant cette contestation, l'ambassadeur du duc d'Anjou arriva ; & ayant réüssi à faire suspendre tout ce qui s'étoit passé de part & d'autre de contraire à l'alliance, l'affaire demeura assoupie pendant quelque tems.

Cependant on avertit la ville d'Elbing de ne point accorder de maison, ni de priviléges aux Anglois, qui contre les décrets de la société voudroient y établir leur monopole. On parla ensuite dans l'assemblée de la nécessité d'une contribution décuple, si l'on vouloit relever les affaires de la société. La ville de Lubeck offroit mille écus ; mais les autres députés ayant déclaré qu'ils n'avoient aucun ordre de leurs villes à ce sujet, l'affaire fut remise à une assemblée plus nombreuse. Ensuite on résolut d'envoyer une députation au roi de Pologne ; * & on en chargea les villes de Cologne, de Danzick & de Rostock : mais la ville de Cologne s'en étant excusée, les deux autres refusérent de s'en charger sans elle. Après quoi les matelots s'étant plaints que depuis peu on les accabloit en Portugal d'exactions extraordinaires, les villes furent d'avis de profiter du nouveau régne

* Etienne Battori.

HENRI III. 1581.

de Philippe II. pour arrêter le mal dans sa naissance : & elles envoyérent à leur Consul de Lisbonne des lettres pour ce Prince, par lesquelles elles le supplioient de les décharger de ces nouvelles impositions, & d'ordonner que les titres de leurs priviléges qui étoient déposés dans une Chapelle de Lisbonne, leur seroient remis en original, ou du moins qu'on leur en fourniroit des copies munies du scéau de l'autorité publique.

Affaires de France.

En France le Roi vivoit dans une entiére sécurité; & occupé de ses seuls plaisirs, il continuoit ses profusions ordinaires; mais comme ses finances n'y suffisoient pas malgré la multiplication des impôts, il fallut avoir recours aux inventions pernicieuses des Italiens, ou autres gens exercés comme eux dans l'art funeste d'écorcher les peuples. C'étoit tous les jours nouvelles magistratures, nouvelles charges, nouveaux tributs, & nouveaux édits par conséquent à l'enregistrement desquels le Parlement s'opposoit toûjours. Le Roi fut donc obligé d'y venir le quinze de Juillet, & il y fit enregistrer pour un seul jour vingt-sept édits bursaux, par l'un desquels il créoit vingt nouvelles charges de Conseillers. Par là s'accrut encore la haine qu'on avoit déja pour son gouvernement; le peuple en murmuroit hautement, & les sages tout bas. Comme ils voyoient que ces édits causoient un bouleversement total dans le Royaume : Que tout l'argent qu'on tiroit par cette voye, étoit dissipé par le luxe, ou employé à des usages infames : Que tout étoit vénal jusqu'aux magistratures & aux gouvernemens : Que plus les impôts augmentoient, plus le trésor de l'épargne se trouvoit épuisé: Que la majesté Royale s'avilissoit de jour en jour : Qu'on élevoit aux premiéres places des enfans sans capacité; comme ils voyoient enfin que la vertu n'avoit aucune récompense à attendre, & que tout se donnoit à la faveur, qu'on n'acquéroit que par les services les plus infames, ils n'avoient que de tristes pressentimens au sujet du Roi, & des affaires de l'Etat.

Mariage de Joyeuse avec la sœur de la Reine.

Dans ces circonstances, ce qui occupoit le Roi sérieusement étoit le mariage de Joyeuse & de la Valette. Joyeuse avoit été accordé en France avec Marguerite de Chabot, fille & principale héritiére de Eleonor de Chabot comte de

Charny. Mais le cœur de ce Favori s'élevant à mesure que sa faveur croissoit, il rompit ce premier engagement, malgré les honneurs & les grands biens de la maison de Chabot, & il épousa Marguerite de Lorraine sœur de la Reine (1) femme du Roi. Henri de Mesmes alla en poste la demander au nom du Roi au duc Charle de Lorraine; car Nicolas prince de Vaudemont pére de la Princesse étoit mort quatre ans auparavant. Malgré la misére du peuple, ce mariage se fit à Paris, avec une magnificence plusque Royale. Le Roi assigna à la mariée, quoique étrangére, une dot de trois cens mille écus d'or, comme on la donne aux filles de France, & il en donna autant au marié. Quelques odieuses que fussent ces profusions, celles que l'on fit pour les nôces le furent bien davantage; en tournois, carousels, spectacles & fêtes de nuit, combat naval, présens, & autres profusions semblables, on dépensa douze cens mille écus d'or. Le duc de Lorraine s'y trouva, & y fit aussi de grandes dépenses; mais il comptoit bien tirer de notre folie un avantage présent, & un beaucoup plus grand à l'avenir de la ruine du Royaume, qu'il prévoyoit. A son exemple, le cardinal de Bourbon allié de Joyeuse, se distingua aussi beaucoup par la dépense.

Pour donner un relief à ce mariage, le Roi quelque tems auparavant avoit fait Joyeuse Duc & Pair, par un Edit du mois d'Août enregistré au Parlement le 7. de Septembre. La noblesse des comtes de Joyeuse, honorés autrefois de l'alliance de nos Rois, n'y étoit pas oubliée. En effet Jean de Bourbon comte de Vendôme eut plusieurs filles, qui furent mariées; sçavoir, Jeanne l'aînée, au duc de Bourbon, & ensuite à Jean de la Tour comte de Boulogne; Catherine, à Gilbert de Chabane comte de Carton; une autre Jeanne, à Louis vicomte de Joyeuse; & Charlotte la quatrieme, à Engilbert de Cleve duc de Nevers. La dignité de Duc & Pair fut donnée à Joyeuse, à condition qu'il auroit le premier rang en France après les princes du Sang, & les descendans des maisons de Savoye, de Lorraine, de Cleve & de Longueville, & qu'il précéderoit tous les autres Ducs, quoique plus anciens, au sacre des Rois, au Parlement, au Conseil du Roi, & dans toutes les cérémonies publiques.

(1) Louise de Lorraine de Vaudemont.

HENRI III. 1581.

La Valette reçut dans le même tems, les mêmes graces & la même dot : car il étoit au même degré de faveur que Joyeuse. Ce Prince qui les aimoit tous deux éperdument, quoique peu maître de lui d'ailleurs, avoit une attention infinie à leur partager également ses bienfaits, de crainte que la moindre inégalité n'excitât entr'eux de la jalousie : mais il n'étoit pas aisé de l'empêcher ; & l'envie de les voir unis l'inquiétoit beaucoup plus, que le repos & la tranquillité de son Royaume. Il restoit encore une sœur de la Reine, nommée Christine ; mais comme elle n'étoit pas nubile, on se contenta de la fiancer à la Valette, qui abandonna par ce moyen Jeanne de Mouy, fille du marquis de Mouy, qui avoit été fiancée avec lui avant qu'il fût parvenu au degré de faveur où il étoit alors. Elle épousa depuis Claude de Saint Sauveur, frére d'Anne de Joyeuse.

Quoique le mariage de la Valette fût remis à cause de l'âge de la Princesse, la dot lui fut payée argent comptant ; on lui fit les présens de nôces : & afin qu'il n'y eût point de sujet de jalousie entre les deux Favoris, le Roi se hâta d'acheter auprès de Chartres, Epernon, qui étoit du domaine du royaume de Navarre ; & par un Edit donné au mois de Novembre, il l'érigea en Duché-Pairie pour la Valette, avec les mêmes prérogatives qu'il avoit accordées à Joyeuse. L'Edit fut enregistré le 27. de Novembre, & ce même jour le duc de Joyeuse fut reçu au Parlement, & y prêta serment avec les cérémonies ordinaires. Cet Edit fait remonter la noblesse du jeune Nogaret jusqu'à ce Guillaume de Nogaret qui fit pour la liberté du Royaume une action bien célébre dans l'histoire ; car il arrêta à Anagnia, avec le secours de Sciarra Colonne, le pape Boniface VIII. qui prétendoit que la couronne de France étoit feudataire du Saint Siége. Ce fut vers l'an 1303. Ce fait y est remarqué comme une des plus glorieuses actions de cette famille, & comme un témoignage illustre du courage de ses ancêtres, & de leur zéle pour le service de la patrie. Enfin le 21. de Décembre François de Luxembourg qui avoit été nommé duc avant Epernon, fut créé duc de Piney & pair de France, & le même jour il prêta serment au Parlement. Ce qui ne fut que l'effet de la faveur pour les deux autres, fut donné à la splendeur d'une des

des plus illuſtres familles de la Chrétienté ; mais ce ne fut pas avec la prérogative accordée à Epernon, ce qui attira depuis de grandes affaires & de grands procès à ce Duc, non-ſeulement avec le duc de Piney, mais avec tous ceux dont les Duchés étoient plus anciens que celui d'Epernon. Henri III. 1581.

Juſque-là toutes les tentatives du Pape & de ſes Nonces avoient échoüé dans la demande qu'ils faiſoient de la publication du concile de Trente. Enfin les Guiſes trouvérent un expédient pour ſatisfaire en partie & pour un tems aux deſirs du S. Pére. C'étoit de célébrer des Conciles provinciaux, où l'on recevroit ce Concile peu à peu & par parties. Celui qui commença fut Charle de Bourbon cardinal, archevêque de Roüen & primat de Normandie. Ce qu'il fit à l'inſtigation de Claude de Saintes evêque d'Evreux, théologien célébre, élevé autrefois dans la maiſon du cardinal de Lorraine. Les Guiſes s'étoient emparé de l'eſprit du cardinal de Bourbon, depuis la mort de Loüis de Minterne abbé de Chaſtrice, qui le gouvernoit entiérement, & qu'ils n'avoient pû gagner. Mais ils vinrent bientôt à bout de corrompre celui qui ſuccéda à ſa faveur. C'étoit Antoine de Bourbon Rubembré premier chambellan de ce Cardinal, & qui deſcendoit d'un bâtard de cette illuſtre maiſon. Le duc de Guiſe ayant eu entrée chez le cardinal de Bourbon par le moyen de ce nouveau Favori, ſçut ſi bien ménager ſon eſprit, en lui faiſant eſpérer qu'on le feroit Roi, ſi Henri III. & le duc d'Anjou mouroient ſans enfans mâles, & lui faſcina tellement les yeux par ſes careſſes & par ſes ſoupleſſes, que ce vieillard perdit tout d'un coup l'averſion qu'il avoit euë juſque-là pour les Lorrains, & commença à s'éloigner des Princes de ſon ſang. Il tint donc un Concile à Roüen, à l'inſtigation des Guiſes ; & il invita par ſon exemple tous les autres Archevêques & Primats à l'imiter, quoique par d'autres vûës. Concile de Roüen.

Depuis que le duc d'Anjou étoit entré dans les Païs-bas, le Roi délivré de l'inquiétude que ſa préſence lui donnoit, ſongea à exécuter les Edits de pacification, & en même-tems à mettre un obſtacle aux entrepriſes du roi de Navarre. Dans cette vûë il fit revenir Biron de la Guienne, & y envoya le maréchal de Matignon, qui avoit aſſiégé & pris la Fere l'année précédente. Comme le roi de Navarre en étoit Gouverneur,

HENRI III. 1581.

Matignon y alla en qualité de Lieutenant général. L'ordre qu'on donna à ce Maréchal, fut de pacifier par sa sagesse & par sa présence cette grande province, où se formoient toutes les grandes tempêtes, qui venoient ensuite retomber sur le reste du Royaume.

Quelque tems auparavant, c'est-à-dire, vers la fin de Juillet, la Noblesse du Périgord & des environs fatiguée par les courses continuelles des garnisons Protestantes, engagea les Commandans des troupes du Roi à se saisir de Perigueux. Ils surprirent cette ville la nuit, & ils la traitérent avec tant de barbarie, qu'ils sembloient vouloir venger celle que le baron de Langoiran y avoit exercée six ans auparavant, lorsqu'il se rendit maître de la ville. Le roi de Navarre en ayant porté ses plaintes au Roi, il n'en reçut pour toute satisfaction que des excuses, sa Majesté lui ayant répondu, qu'après tant d'outrages de la part des Protestans, elle ne pouvoit pas leur faire rendre une place dont les Catholiques étoient maîtres. Ainsi au lieu de Perigueux on leur donna pour place de sûreté Puymirol, bicoque près d'Agen.

Peu de tems après, en exécution de l'onziéme article de la conférence de Fleix, on envoya des Commissaires du Parlement de Paris, le president Seguier à la tête, pour connoître des causes des Protestans, à la place de la Chambre mipartie, tirée trois ans auparavant du Parlement de Bourdeaux & établie à Agen. J'étois du nombre des Commissaires en qualité de conseiller Clerc. Les Commissaires furent reçus des peuples avec de grandes marques de joye. L'année suivante ils s'assemblérent dans un couvent de Dominicains, ensuite à Agen, puis à Perigueux, & enfin à Saintes, & ils rendirent trois ans durant la justice en tous ces endroits avec une intégrité qui fut applaudie de tout le monde, & qui mit la paix dans la province : car après la prudence de Matignon, c'est à l'équité de ces excellens Juges qu'elle en eut la principale obligation.

Affaires du marquisat de Salusse.

Après la mort de Bellegarde, il s'éleva des troubles dans le marquisat de Salusse : & le Roi craignoit extrémement qu'il ne se trouvât des gens qui reprissent les intrigues que d'autres avoient commencées avec les émissaires du roi d'Espagne. On y envoya d'abord Bernard de Nogaret la

Valette, qui ayant trouvé une partie des postes occupés par les restes de cette faction, avoit voulu par l'entremise du duc de Savoye engager les Commandans à se soûmettre, moyennant quelque satisfaction qu'on leur donneroit. Mais ce dessein ayant échoüé, & Lafin qui tenta la chose au nom du duc d'Anjou, n'ayant pas mieux réüssi, on y envoya le maréchal de Retz * avec un plein pouvoir. On espéra qu'il réüssiroit mieux, parce qu'on croyoit que sa sœur qui avoit épousé le comte de Pancallier, & qui avoit été chargée de l'éducation du duc de Savoye, avoit un grand crédit en cette Cour. Le sieur d'Anselme gentilhomme Provençal, homme également hardi, scélerat & ancien confident de Bellegarde, se hâtoit de fortifier Cental, & il avoit de grosses garnisons dans Saint Damien, Dragonniére & Venasque. Comme il s'étoit fait bien des ennemis pendant les troubles précédens, il disoit qu'il avoit une grande répugnance à retourner à la vie privée, & il demandoit une retraite sûre, où il pût être à couvert de ses ennemis & servir fidélement le Roi. Le maréchal de Retz trouvant que ce qu'il demandoit étoit raisonnable, lui fit donner pour retraite au nom du Roi & du duc d'Anjou, & à la priére du duc Savoye, la ville de Tarascon sur le Rhône, au-dessus d'Arle, avec deux compagnies de cavalerie destinées pour la garde de Roque-Maure, ou de Valbergue, & payées par le Roi, pourvû qu'il obtînt l'agrément du duc de Monmorency gouverneur de Languedoc. On lui promit encore dix mille écus d'or pour les dépenses qu'il avoit faites à Cental, & pour les munitions de guerre & de bouche qu'il devoit remettre; & outre cela le Roi donna l'abbaye de Mont-Majour à son frére.

* Albert de Gondi.

En attendant que le Roi eût ratifié le traité, les postes qu'il devoit évacuer furent mis entre les mains du duc de Savoye : toutes ces conventions furent arrêtées le premier Février. Le duc de Savoye, la Valette & Anselme écrivirent au duc de Monmorency pour le prier de trouver bon que la cavalerie d'Anselme fût reçuë dans Roque-Maure ou dans Valbergue, suivant l'ordre du Roi. Là-dessus Anselme se rendit à Tarascon, & quelque tems après étant allé à Aix, il y fut tué dans une querelle, par ordre, à ce qu'on croit, du bâtard d'Angoulême gouverneur de Provence.

HENRI III. 1581.

Roger Tritonio abbé de Pignerol, qui nous a donné la vie du cardinal Lauro, assûre que lorsque Bellegarde eut chassé Birague du marquisat de Salusse, le Pape qui sçavoit que cette expédition s'étoit faite à l'instigation du duc de Savoye, & qui prévoyoit que cette affaire pourroit bien dans la suite allumer la guerre entre la France & la Savoye, envoya extraordinairement Vincent Lauro évêque de Mondovi, au duc Charle, qui venoit de succeder à Philbert son pére, & qui après la mort de Bellegarde, s'étoit emparé de la forteresse de Carmagnole, où il y avoit bonne garnison, sous prétexte d'empêcher que les Protestans ne s'en saisissent. Comme Lauro connoissoit le jeune Duc pour un esprit boüillant & ambitieux, il lui représenta, dit Tritonio, que l'affaire de Carmagnole étoit délicate, & qu'il devoit s'y conduire avec beaucoup de prudence; que s'il vouloit rendre cette place au Roi, il devoit le faire de maniére qu'il parût que c'étoit par un motif de justice, & non par crainte, & qu'il pût en faveur de cette restitution obtenir quelque avantage du Roi : & Lauro prit ce parti comme le plus sûr. Mais il dit en même tems à ce Prince que s'il vouloit garder cette place, il examinât bien ses forces; que la France ne souffriroit pas cette usurpation, & qu'il pouvoit compter qu'il n'étoit pas en état de repousser les efforts des François, s'il n'étoit appuyé du secours du Pape & des Espagnols. Tritonio ajoûte que le Duc répondit qu'il étoit résolu de garder Carmagnole, & qu'il demanda même l'avis du Pape; mais que depuis, la crainte de s'attirer les forces de la France l'avoit fait changer, & que non-seulement il avoit rendu Carmagnole; mais que c'étoit lui qui avoit engagé Anselme à accepter les offres que le Roi lui faisoit. La raison de ce changement, ajoûte cet Auteur, étoit que ce Duc qui cherchoit à se rendre maître de Geneve, étoit bien-aise d'être en bonne intelligence avec le Roi, & de ne pas trouver les François en son chemin. Il dit même, que le maréchal de Retz lui promit par un écrit signé en forme, que la France ne s'y opposeroit point. Je ne sçaurois dire si ce recit est vrai ou faux; mais comme l'Auteur étoit secretaire de Lauro, j'ai crû que son témoignage étoit de quelque importance pour connoître les desseins des Princes de ce tems-là, & les dispositions

réciproques des uns à l'égard des autres, & qu'ainsi je ne devois pas le passer sous silence.

HENRI III. 1581.

Entreprise sur Strasbourg.

Peu s'en fallut qu'un dessein secret formé cette année contre la ville de Strasbourg ne réüssît; mais il fut découvert par ceux dont on le craignoit le moins. Robert Heu Maleroi jeune homme fort brave, de bonne maison, & ce qui lui donnoit un grand relief, beau-frére de Claude-Antoine de Vienne de Clervant, étoit ami intime de François de Quinquempoix sieur de Mais, comte de Vignori. Ils avoient été compagnons de guerre dans leurs premiéres campagnes: ainsi il n'y avoit rien que Maleroi ne crût pouvoir entreprendre sur l'avis & avec la faveur d'un homme de cette importance. Vignori bon Officier, & qui par ses liaisons avec le duc de Guise, avoit formé de grands projets, persuada aisément à Maleroi d'essayer de surprendre quelque place sur la frontiére d'Allemagne, sous la promesse qu'on lui en donneroit le gouvernement, ou du moins le commandement de la garnison. Il avoit ses vassaux à Metz, ville de l'Empire: ainsi il étoit très-connu dans la contrée; & comme il professoit la religion Protestante, on ne pouvoit soupçonner qu'il eût un pareil dessein. Pendant qu'il cherchoit l'occasion d'exécuter ce qu'il avoit promis, Vignori fut tué devant la Fere: cependant le projet dont le duc de Guise & le duc de Lorraine même, à ce qu'on croit, avoient connoissance, subsistoit toûjours. Le retardement même au lieu de rallentir l'ardeur de ce jeune homme plein d'ambition, ne faisoit que l'enflamer davantage, & le duc de Guise avoit soin d'entretenir ce feu, en lui envoyant de tems en tems des couriers, & des lettres en chiffres, avec promesse qu'il n'y auroit aucun changement pour la Religion dans la place qu'on lui livreroit. On ne sçavoit sur quelle ville on devoit faire cette tentative; mais enfin on convint de tomber sur Strasbourg, où la garde se faisoit avec d'autant plus de négligence, que la ville étoit mieux fortifiée par l'art & par la nature. Il étoit donc aisé de la surprendre, & plus aisé encore de la garder lorsqu'on en seroit maître. On ne pouvoit trouver une situation plus avantageuse pour tenir en bride les places du Rhin, & pour entreprendre tout ce qu'on voudroit: c'étoit comme une citadelle qui commandoit l'Allemagne de ce côté-là.

HENRI III. 1581. Les Etats de Hollande faisoient faire alors des levées en Allemagne, & le rendez-vous de ces nouvelles troupes étoit dans les plaines des environs de Strasbourg. A la recommandation de Clairvant, il n'avoit pas été difficile au prince d'Orange d'engager les habitans à permettre à Maleroi de lever quatre mille fantassins en Alsace, & de s'approcher ensuite de la ville pour acheter des armes & tout ce qui étoit nécessaire pour équiper ces soldats. Maleroi y venoit tous les jours avec des Officiers, avoit des conférences avec les Bourgmestres, & visitoit à tout moment les fossés, les remparts, les ouvrages. Le duc de Guise s'étoit avancé en même tems vers la frontiére de Lorraine avec un grand nombre de Gentilshommes de ses amis. L'approche de ce Duc ayant donné quelque défiance, le Sénat songea à prendre des mesures; mais la ville avoit tant de confiance en Maleroi, qu'ils le priérent de vouloir bien assister à leurs Conseils; & ils rendoient grace à la Providence, qui avoit permis qu'il eût un corps de troupes auprès de Strasbourg, pendant qu'un Prince aussi redoutable que le duc de Guise étoit dans leur voisinage. Ils le consultoient sur les moyens de mettre leur ville en sûreté, & ne faisoient aucune disposition de troupes que par son avis. Guise cependant pressoit extrémement Maleroi d'agir, & lui faisoit dire tous les jours que le moindre délai étoit capable de renverser l'entreprise : cependant Maleroi temporisa tant, qu'on reçut à Strasbourg des avis secrets de la cour de France, qui les avertissoient de se donner de garde du duc de Guise, de ne recevoir aucunes troupes dans leur ville, & de faire sortir au plûtôt de leur voisinage celles qu'on y avoit assemblées.

Le Roi avoit extrémement aimé les princes Lorrains dans son enfance; & comme ils s'étoient fort attachés à lui pendant la vie de Charle IX. son frére, il s'étoit toûjours déclaré pour eux contre les Monmorencis; mais il changea dès qu'il fut Roi, car il vouloit la paix, & il voyoit que ces Princes doüés de qualités nécessaires pour commander, mais qui n'avoient pas reçu de la fortune de quoi les employer, cherchoient de tous côtés des matiéres de guerre, pour avoir occasion d'exercer leurs talens. Ainsi prévoyant que s'ils étoient maîtres de Strasbourg, l'une des meilleurs places

d'Allemagne, ils étaleroient bientôt leur puiſſance au Pape & au roi d'Eſpagne, avec leſquels ils avoient déja de grandes liaiſons, ſous le faux prétexte de la Religion; qu'ils y léveroient l'étendart de la révolte, & donneroient le ſignal aux peuples crédules de France pour prendre les armes contre leur Roi, il crut pour l'intérêt de la tranquillité publique devoir réprimer l'ambition effrénée de ces Princes, en faiſant avorter leur deſſein. HENRI III. 1581.

Quoique le Sénat de Straſbourg ne ſe défiât aucunement de Maleroi, cependant il ne négligea pas un avis qui venoit d'un endroit ſi reſpectable; & après avoir fait un compliment de politeſſe à cet Officier ſur ſon mérite & ſur ſa probité, ils lui dirent de faire ſortir ſur le champ ſes troupes de leurs terres. Dès que la trahiſon eut été découverte, la Nobleſſe, qui en avoit été inſtruite, & qui ne ſe ſoucioit plus de ménager ceux qui l'avoient tramée, en nommoit hautement les auteurs, & publioit ſur toute la frontiére, que Maleroi gagné par le duc de Guiſe étoit à la tête de cette conſpiration : ce qui le rendit odieux à tous ſes amis, & ſuſpect aux Proteſtans d'Allemagne & de France. Clervant ſon beau-frére lui en marqua vivement ſon chagrin : car il l'avoit en quelque ſorte engagé ſans le ſçavoir (1) dans cette entrepriſe auſſi déteſtable, que téméraire. En un mot, cette tentative porta un coup ſi terrible à la réputation de ce jeune homme, que malgré une infinité de marques de repentir qu'il donna depuis, il lui a été impoſſible de regagner la confiance des Allemans. Et lorſque la guerre fut rallumée chez nous, Clervant à qui il faiſoit compaſſion, l'ayant amené à la Rochelle pour le préſenter au roi de Navarre, il ne put l'excuſer autrement qu'en diſant, que ce jeune homme un peu trop crédule, avoit été trompé par des fourbes plus fins que lui : Qu'on lui avoit fait entendre que l'entrepriſe étoit pour l'avantage & pour la gloire de la France; qu'elle ſe faiſoit de l'aveu du Roi : mais qu'il ne s'étoit pas déclaré; parce que ſi elle échoüoit, il auroit été fâché d'avoir choqué les Allemans, ſans en tirer aucun fruit. Le roi de Navarre feignit d'être content de cette excuſe. Maleroi lui ayant offert ſes

(1) C'étoit à la recommandation de Clervant, que les habitans de Strasbourg avoient eu tant d'égards pour Maleroi.

HENRI III. 1581.

services, il le fit partir pour le Languedoc, où le maréchal de Monmorency lui donna de l'emploi, & l'envoya commander l'artillerie au siége d'une petite ville, près du Pont-Saint-Esprit. Maleroi y fut blessé, & mourut de sa blessure.

Troubles à Malte.

Je dois mettre au rang des affaires de France, les troubles arrivés cette année à Malte, par la faction des Espagnols: car les étincelles de la Ligue qui a ruiné la tranquillité publique chez nous, commençoient à s'allumer au loin. Elles avoient déja porté le feu en Italie, & dans des lieux encore plus éloignés, & elles ne demeurérent chez nous cachées sous la cendre, que tant que le duc d'Anjou vécut. Les Espagnols qui cherchoient à allumer le feu, commencérent par l'isle de Malte, & soulevérent contre le Grand-Maître ce fameux Mathurin de l'Escut de Romegas, grand homme de mer, dont le nom seul faisoit trembler tout l'Orient, en le flatant de l'espérance de la Grande Maîtrise. Ce n'étoit pas leur dessein; car pourquoi dépoüiller un François de cette dignité pour la donner à un autre François? Cependant Romegas aveuglé par son ambition, donna dans le piége. Leur but véritable étoit de diviser les chevaliers François, & de les mettre aux mains, afin que pendant leurs querelles les Espagnols, qui étoient tous bien unis, s'emparassent du gouvernement.

Jean l'Evêque sieur de la Cassiére Auvergnat, étoit alors Grand-Maître. Il étoit parvenu à cette dignité par ses services, & par l'idée qu'on avoit de sa piété & de sa prudence. Les factieux l'accusoient de négliger les affaires de la République, d'en dissiper les fonds, & d'avoir des intelligences avec les ennemis du nom Chrétien: ce qui étoit le souverain degré de la calomnie & de l'impudence. Ils poussérent l'audace & la fureur jusqu'à s'attrouper contre lui, & à l'enveloper de toutes parts. Il les reçut avec un visage intrépide, malgré leurs menaces; il ne fit rien qui fut indigne de son rang & de sa dignité; & il leur reprocha même en face leur révolte & leur perfidie. On l'arrêta enfin, on le mit en prison au château Saint Ange, & on nomma Romegas Lieutenant Général de l'Ordre. Une action si indigne & si hardie ne demeura pas long-tems cachée: comme tous les Chevaliers étoient divisés, le bruit de leur mésintelligence se répandit bientôt

à Rome & enſuite en France. Le Roi comprit d'abord que c'étoit les Eſpagnols qui avoient pouſſé Romegas à cèt attentat ; & ce Prince ſi indolent ſur les maux de ſon Etat, crut ne pas devoir négliger ceux de l'ordre de Malte. Il fit donc partir auſſitôt le commandeur de Chaſte, parent de Joyeuſe. C'étoit un homme d'un vrai mérite, & plein de zéle pour la gloire du nom François. Dès qu'il fut à Rome, il pria le Pape d'accommoder cette affaire ; & après s'être abouché avec le cardinal d'Eſt, auſſi recommandable par ſon amour pour la France, par ſa fidélité & par ſa vertu, que par la dignité dont il étoit revétu, il fit entendre que ſi on laiſſoit traîner cette affaire à Rome, le Roi étoit réſolu de confiſquer tous les biens que l'ordre de Malte poſſédoit en France, & de les donner à l'ordre du Saint Eſprit, que S. M. avoit inſtitué depuis peu. Cet éguillon réveilla la cour de Rome, & força le Pape à venger l'injure faite à un autre, pour ſe garantir de celle dont il étoit menacé. De Chaſte alla enſuite à Malte, & porta au Sénat les ordres menaçans dont le Roi ſon maître l'avoit chargé. Pendant ce tems-là, le Grand-Maître après avoir proteſté contre la révolte des ſéditieux, avoit appellé au Pape de l'outrage qu'il avoit reçû. Les Chevaliers ayant appris l'arrivée de l'ambaſſadeur du Roi, vont tous unanimement, juſqu'à ceux qui s'étoient engagés dans la faction Eſpagnole, trouver le Grand-Maître priſonnier, lui témoignent leur repentir, le ſupplient inſtamment de reprendre les marques de ſa dignité & d'oublier tout le paſſé. Mais cet homme qui avoit montré tant de fermeté pour ſouffrir ſon injure particuliére, en montra beaucoup davantage pour en pourſuivre la vengeance publique, & il refuſa de ſortir de priſon avant que le légat du Pape, qu'on diſoit être en chemin, fût arrivé. C'étoit Gaſpar Viſcomti auditeur de Rote, qui montra les ordres de ſa Sainteté, par leſquels le Grand-Maître étoit cité à Rome. Ce Vieillard octogénaire ayant fait équiper quatre galéres s'embarqua auſſi-tôt avec trois cens Chevaliers, paſſa à Naples, & enſuite à Rome ; & il fut reçu par-tout avec des honneurs extraordinaires. Lorſqu'il approcha de la ville, huit cens Chevaliers allérent au-devant de lui. Il ſe rendit d'abord chez le cardinal d'Eſt, qui avoit fait préparer des logemens pour lui & pour les trois cens

HENRI III. 1581.

O.

HENRI III. 1581. Chevaliers qui l'accompagnoient. Les curieux remarquérent qu'il y avoit alors plus de mille personnes logées dans le palais de ce Cardinal, le plus magnifique Seigneur de son siécle. Ils y demeurérent pendant tout le tems que le Grand-Maître fut à Rome, & y furent traités honorablement, chacun selon leur condition. Le Grand-Maître se rendit ensuite au Vatican avec le même cortége qui l'avoit accompagné dans son voyage; & à juger par la foule du peuple qui se présenta sur son passage, sa marche avoit plus l'air d'un vainqueur qui entre en triomphe, que d'un coupable qui va subir son jugement.

Ce fut avec cette pompe que le Cardinal d'Est le présenta au Pape. Le Grand-Maître s'étant mis à genoux, baisa les pieds de sa Sainteté, & lui parla ainsi: » Je rends graces au » Dieu tout-puissant de ce que dans un âge où j'avois perdu » l'espérance de revoir jamais le lieu sacré où reposent les » corps des Apôtres saint Pierre & saint Paul, il a permis » qu'avant ma mort, je fisse encore le voyage de Rome dans » une santé parfaite. Il est triste pour moi que j'y vienne en » criminel, si pourtant on peut appeller ainsi un homme qui » soûtenu du témoignage de sa conscience ne craint point de » paroître devant ses Juges. J'ai souhaité, j'ai demandé de » me présenter devant vous, aussitôt que mes ennemis m'ont » attaqué; & dès que vos ordres m'ont été montrés, à l'in» stant sans avoir égard à ma foiblesse, je me suis mis en che» min, persuadé que mon innocence triomphera de la mali» ce de ceux qui m'attaquent. Si je vous parle, & à tout le » genre humain par vous, ce n'est pas pour me justifier des » crimes dont on m'accuse. Simple Gentilhomme, puis Che» valier, j'ai toûjours vécu sans reproche, & après avoir » passé par tous les degrés de la plus honorable milice qu'il » y ait dans l'Univers, sans avoir jamais donné prise ni du » côté de l'intégrité, ni du côté de la vertu militaire, je me » suis vû nommer Grand-Maître de mon Ordre par des suf» frages que je n'ai point mendiés. C'est à vous, Saint Pére, » c'est à votre sagesse & à votre équité à juger, s'il y a appa» rence qu'on puisse reprocher avec quelque fondement à un » Vieillard octogénaire, qui est prêt d'aller rendre compte » de toute sa vie, des crimes infames dont on ne l'a jamais

» accusé dans son enfance, dans sa jeunesse, dans la force, » & dans le déclin de son âge. Mon crime, Saint Pére, est » de vivre encore; ma longue vie qui m'est à charge à moi-» même, retarde trop long-tems l'espérance, ou pour mieux » dire l'avidité de mes accusateurs: ce qui m'a mis en l'état » où je suis, c'est la faction, & non pas mes crimes: ces che-» veux blancs devroient suffire pour en écarter le soupçon: » mais ce n'est pas à ma personne qu'on en veut, c'est à ma » place; & c'est un crime horrible d'y vouloir parvenir sans » attendre qu'elle vaque: mais ce n'est pas le seul dont ils » soient coupables; la division que leurs intrigues ont mise » parmi les chevaliers François, si unis auparavant, ouvre » une belle porte aux Turcs nos ennemis éternels, non-seu-» lement pour attaquer Malte, mais pour envahir & ravager » toute l'Italie. C'est assez parlé pour moi devant le tribu-» nal suprême de la justice; je laisse à la prudence de V. S. » le soin de rétablir l'union si nécessaire à notre Ordre, & » d'affermir la sûreté publique liée étroitement à ma cause, » contre la conspiration détestable de quelques esprits fac-» tieux, & de venger avec une sévérité digne du souverain » Pasteur l'injure qu'on m'a faite. Votre salut, Saint Pére, » & celui de toute la Chrétienté en dépend: mais je dois » beaucoup à mon malheur; il m'a procuré un avantage que » je souhaitois infiniment, c'étoit d'avoir le bonheur de vous » voir, de vous parler, de recevoir votre bénédiction: je n'ai » plus de regret de mourir, puisqu'il m'est permis de dépo-» ser ma vie dans le sein paternel de V. S. « En finissant il récita le Cantique de saint Simeon.

Le Pape parut fort content de l'application qu'il en faisoit, & en se tournant vers lui, il lui dit avec un air gracieux; qu'il étoit ravi de le voir; qu'il n'avoit jamais ajoûté foi à tous les crimes dont ses ennemis l'accusoient; & qu'il avoit toûjours été persuadé que non-seulement il s'en justifieroit pleinement, mais qu'il confirmeroit par sa présence la grande opinion que tout le monde avoit de sa vertu & de sa probité. Il le consola, le pria de ne se point affliger, & l'ayant fait relever par ses Clercs de chambre, il le fit asseoir après les quatre premiers Cardinaux des douze qui se trouvérent à son audience. La conversation roula ensuite

HENRI III. 1581.

ſur ſon voyage; après quoi il prit congé du Pape, & retourna au palais du cardinal d'Eſt, ſuivi du même cortége qui l'avoit ſuivi au Vatican. Romegas étoit venu quelque tems auparavant à Rome : mais ſon action y étoit ſi déteſtée, non-ſeulement des perſonnes de la Cour, mais même du peuple, qu'il ſe trouva abandonné de tout le monde. Cette ſolitude lui fit ſentir toute l'énormité de ſon crime ; réduit à chercher pour lui & pour ſes gens un logement particulier, il vit bien qu'il n'étoit plus ce qu'il avoit été. Cette foule de peuple qui l'entouroit auparavant, lorſqu'il marchoit dans les ruës de Rome, ne le regardoit pas alors : il en eut un chagrin très-grand ; mais ce qui l'augmenta beaucoup, fut l'ordre que le Pape lui fit ſignifier de ne point venir à ſon audience, qu'il n'eût rendu ſes devoirs à ſon Souverain. Ce coup fut ſi terrible pour lui, qu'il en mourut de chagrin peu de jours après, c'eſt-à-dire le quatre de Novembre. Il fut enterré à l'égliſe de la Trinité avec plus de pompe qu'il n'étoit venu, & le Grand Maître ne lui ſurvécut pas de beaucoup, car il mourut ſur la fin de l'année, environ deux mois après.

Ces deux morts ayant terminé ce fameux procès, tirérent la cour de Rome d'un grand embarras : car la faction d'Eſpagne qui y étoit très-puiſſante, & qui entroit bien avant dans cette affaire, faiſoit craindre avec raiſon que le Pape ne jugeât pas ſuivant ſes lumiéres, de peur de choquer les Eſpagnols.

Après la mort du Grand Maître, le Pape craignant que l'élection ne cauſât de nouveaux troubles, leur nomma quatre Chevaliers pour en choiſir un. Ils élurent unanimement le douze de Janvier Hugue Loubenx de Verdale de la langue de Provence, qui fut fait Cardinal ſix ans après. Le nouveau Grand Maître rendit à ſon prédéceſſeur tous les honneurs qu'il méritoit ; & il ne voulut point prendre poſſeſſion, qu'on n'eût remis à cet illuſtre mort, malgré ſa dépoſition, la couronne & les autres ornemens de cette dignité. Le cardinal d'Eſt les ayant fait mettre ſur le corps, le renvoya à Malte avec un cortége fort honorable, & il en uſa envers lui après ſa mort avec la même magnificence avec laquelle il l'avoit reçu pendant qu'il vivoit.

Mort des gens de lettres.

Le trois de Septembre de cette même année, Jacque de Billy de Prunay, Abbé de ſaint Michel en l'Herm, mourut à Paris d'une mort prématurée. C'étoit un homme recommandable non-ſeulement par ſa nobleſſe, mais par ſa vertu, ſa ſainteté ſa ſcience, ſa modeſtie, & par la connoiſſance parfaite qu'il avoit de la langue Greque, dont il a fait uſage pour travailler à éclaircir les péres Grecs. Les douleurs de la goute l'ayant fort affoibli, il mourut avec autant de tranquillité & de piété qu'il avoit vécu, & pour ainſi dire au milieu de ſa courſe, car il ne faiſoit que d'entrer dans ſa quarante-ſeptiéme année.

Après la mort de Billy, je rapporterai celle d'un homme qui ne lui reſſembloit guére du côté de la piété & de l'eſprit, mais qui peut lui être comparé du côté de la réputation; c'eſt Guillaume Poſtel, né de parens obſcurs dans un village de Normandie nommé Barenton. Il s'appliqua d'abord à la Philoſophie & aux Mathématiques: s'étant mis enſuite à voyager, il apprit pluſieurs langues, & ſur-tout les langues Orientales. Il compoſa depuis divers ouvrages d'un goût étranger, qu'il publia en Italie, en Allemagne, & même en France. Enfin étant à Veniſe, & y ayant lié une amitié étroite avec une vieille fille, il tomba dans une erreur également extravagante & déteſtable, ſoûtenant que la réparation des femmes n'étoit pas encore achevée (1). De retour à Paris, il enſeigna cette erreur dans les leçons publiques qu'il donnoit; mais ſur la dénonciation des Théologiens, les Magiſtrats l'interdirent de ſa chaire. La demangeaiſon de donner des leçons publiques l'engagea à ſe rétracter en 1564. par un livre qu'il adreſſa à la Reine mére: mais on peut dire qu'au lieu d'y avoüer ſes erreurs, il ne cherche qu'à les pallier par des interprétations forcées, & par des ſens fanatiques qu'il y donne: & lorſqu'il recommença à donner des leçons de Mathématiques ſuivant la permiſſion qu'il en avoit obtenuë, il y gliſſa encore ſes principes; ce qui le fit abſolument interdire pour l'avenir, & on l'enferma au Prieuré de ſaint Martin à Paris, où il mourut le ſept de Septembre âgé de près de cent ans, ayant toûjours gardé la Virginité,

(1) Il diſoit que ce ſeroit ſon amie, qu'il appelle *Virgo Veneta* qui acheveroit cette réparation.

HENRI III. 1581.

à ce qu'il disoit ; & c'est à cette vertu qu'il attribuoit la santé robuste dont il avoit joüi toute sa vie.

Je ne dois pas oublier Hubert Languet natif de Viteaux en Bourgogne, homme également sçavant & poli, fort instruit des affaires d'Allemagne, & grand ami de Camérarius. Je l'ai vû en Allemagne, où je liai avec lui une amitié fort étroite. S'étant attaché à l'électeur de Saxe, il fit longtems à cette Cour la fonction de chef du Conseil : mais étant soupçonné d'avoir eu part à l'explication de la céne du Seigneur suivant la confession de Genéve, qui fut publiée par Peucer, & par quelques autres de cette secte, il se retira de cette Cour, vint joindre le prince d'Orange, qui l'employa dans les plus grandes affaires. L'assiduité du travail l'ayant épuisé, il mourut à Anvers le trente de Septembre dans son année climactérique.

r. La mort de Languet fut précédée de celle d'André Papius de Gand, grand Poëte, grand Musicien, & très-habile dans les langues Greque & Latine, comme on peut le voir par le petit nombre d'ouvrages qu'il a laissés. Il étoit fils d'une sœur de Levinus Torrentius, homme également illustre, & par son érudition, & par sa dignité. Papius qui étoit chanoine de Liége, s'étant allé baigner la nuit durant la canicule, se fatigua si fort à nager dans la Meuse, qu'il en mourut à la fleur de son âge. Il fut enterré trois jours après dans la Cathédrale : Janus Gulielmus Chanoine de la même église fit son éloge, & lui donna des larmes très-sincéres.

Je vais parler à présent de P. Ciaconius de Toléde, qui mourut à Rome le vingt-six d'Octobre âgé de cinquante-six ans. Il fut enterré dans l'église de saint Jacque, à laquelle il légua sa riche bibliothéque. C'étoit un homme vraiment illustre, qui avoit fait de grandes recherches en tout genre de science, & qui avoit une connoissance parfaite de l'antiquité & des belles lettres ; en un mot c'est presque le seul de tous les sçavans de notre siécle que je voulusse comparer à notre Aymar de Rançonnet : car il n'a presque rien mis au jour, non plus que lui ; & le peu qu'on en a, a été donné par ses amis après sa mort : mais il en est parlé si souvent, & avec de si grands éloges dans des écrits d'auteurs célébres,

que nous ne pouvons douter que ce ne fût un homme d'une érudition exacte & profonde, tel que Rançonnet a été parmi nous.

Passons aux sçavans d'Italie. Je commencerai par Jean B. Camotio né d'une ancienne famille d'Asolo petite ville de la marche Trevisane Il étoit très-habile dans les langues Orientales, & il sçavoit parfaitement le Grec : il s'appliqua d'abord à la Médecine ; mais il abandonna cette profession sous Jule III. & il enseigna publiquement la Philosophie dans le collége des Espagnols de Boulogne ; enfin sous Paul IV. il alla l'enseigner à Macerata dans la Marche d'Ancone: depuis ayant été appellé à Rome par Pie IV. il travailla à la traduction des péres Grecs, & il y est mort cette année le vingtiéme de Mars dans la soixante-sixiéme année de son âge, laissant un fils nommé Timothée. Il a beaucoup écrit : mais on n'a publié pendant sa vie que quelques harangues qu'il a faites de tems en tems, des commentaires Grecs sur la Métaphysique de Theophraste, & quelques traductions d'auteurs Grecs. Il y a plusieurs autres ouvrages de lui qui n'ont point vû le jour : on m'en a envoyé le catalogue d'Italie ; mais il est trop long pour l'insérer ici.

Sa mort fut suivie de celle de Hubert Foglietta Genois, qui étant mort à Rome dans son année climactérique, fut enterré dans l'église de saint Sauveur del lauro. Il écrivoit parfaitement bien en Latin, & parmi les amusemens de l'étude il montra toûjours beaucoup d'élévation d'esprit. A l'occasion de quelques broüilleries qui s'élevérent dans sa Patrie, il composa en Italien deux dialogues sur la distinction des familles Nobles & plébéiennes, où il propose un sentiment nouveau ; mais fort raisonnable au jugement des personnes équitables. On ne sçauroit dire combien la Noblesse lui en a voulu pour cet ouvrage. On en a beaucoup d'autres de lui, écrits avec autant d'élégance que de jugement ; il en a fait imprimer de son vivant une partie, le reste a été donné après sa mort par Paul Foglietta son frére. Le public a intérêt qu'on les réünisse, & qu'on les réimprime tous ensemble. C'étoit le seul homme de notre siécle qui fût capable d'écrire l'histoire de son tems à l'exemple de Paul Jove, comme il l'avoit fait espérer : mais je crois que son

HENRI III. 1581. but étoit plûtôt d'en donner des morceaux détachés, qu'une suite entiére ; & véritablement ce que nous avons de lui est si diffus, que s'il avoit écrit une histoire générale dans ce goût-là, ç'auroit été un ouvrage immense. Comme j'ai inséré dans le mien plusieurs choses que j'ai tirées de lui, & souvent dans ses propres termes (car il m'auroit été difficile d'en trouver de meilleurs) je me suis fait un devoir non-seulement de l'avoüer ingénûment, mais de parler de lui avec la reconnoissance qu'il mérite.

Peu de tems après la mort de Foglietta, Luc Peto Jurisconsulte, né à Rome d'une famille fort honnête, y mourut le huit d'Octobre âgé de soixante-neuf ans. Il fut enterré dans la chapelle de sa famille, qui est dans l'église de saint Nicolas *in carcere*. Il passa pour avoir fait servir la connoissance qu'il avoit de la bonne antiquité & des belles lettres à l'intelligence du droit civil : cependant il a fait peu de chose en ce genre, & il est fort inférieur à nos Jurisconsultes François.

Je joins à Peto, Fichardus, qui étudia à Fribourg en Brisgaw sous un fameux Jurisconsulte Allemand, nommé Vlric Zazius, & qui depuis enseigna le droit à Padouë & à Boulogne : étant retourné à Francfort sa patrie, il y a exercé pendant quarante-quatre ans la charge de Syndic avec autant de sagesse, que de fidélité ; & il y est mort âgé de soixante & dix ans. Il a écrit les vies des anciens Jurisconsultes depuis Bernardin Rutilius jusqu'à Zazius. Le soin qu'il s'est donné de tirer de l'oubli les noms de tant d'illustres personnages mérite bien qu'on ne passe pas le sien sous silence.

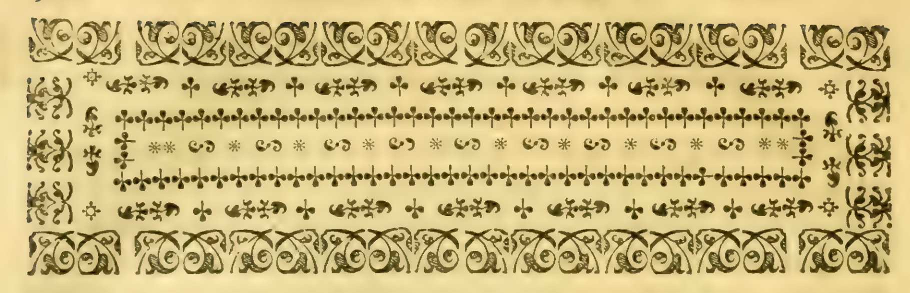
Cette même année a vû mourir François Portus, qui a fait honneur à la Grece. Il étoit de l'isle de Candie, l'une des plus considérables de la Méditerranée, & qui appartient aux Vénitiens. Il fut, pour ainsi dire, élevé dans la maison de Renée de France fille de Louis XII. & femme d'Hercule II. duc de Ferrare, & il enseigna le Grec dans cette ville : mais après la mort du Duc, Renée étant revenuë en France, Portus quitta l'Italie, & se retira à Genéve pour avoir la liberté de professer ouvertement la Religion qu'il avoit sucée dès l'enfance dans la maison de la duchesse de Ferrare

Ferrare. Il a enſeigné le Grec à Genéve juſqu'à l'âge de ſoixante & dix ans, expliquant les auteurs de cette langue & de vive voix & par écrit. Theodore de Beze, avec qui il a vécu dans une grande union, a fait ſon épitaphe en vers.

François Venier patrice Vénitien mourut les derniers jours de l'année. Comme il s'étoit nourri dès ſa plus tendre jeuneſſe des préceptes de la Philoſophie, il publia de bonne heure quelques traités en langue vulgaire ſur la volonté, ſur l'ame, ſur le deſtin; ayant été depuis appellé au gouvernement de la République, il s'acquitta des plus grands emplois avec beaucoup d'intégrité & de prudence; il travailla dans ſa vieilleſſe par ordre du Sénat à réformer l'univerſité de Padouë; il mourut cette année, après avoir donné au public un ouvrage qu'il avoit composé ſur la génération.

Fin du Livre ſoixante & quatorziéme.





HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE SOIXANTE-QUINZIÉME.

HENRI III.
1582.

Affaires de France.

LE commencement de l'année suivante, mémorable d'ailleurs par plusieurs grands événemens, fut funeste à la France par la perte du maréchal de Cossé, un des premiers Capitaines de son siécle. Il avoit fait ses premiéres armes sous le maréchal de Brissac son frére que les guerres de Piémont ont rendu si célébre. Cossé mourut à Gonnor en Anjou le dix de Janvier, âgé de plus de soixante & dix ans. Il avoit été gouverneur d'Orléans, de Blois, d'Anjou, de Touraine, du Maine, & du païs Chartrain : mais il ý avoit cinq ans que la Touraine, le Maine, & l'Anjou étoient séparées de ce gouvernement, parce que le Roi avoit donné ces Provinces à son frére par accroissement d'appanage, & que le duc d'Anjou avoit nommé pour chacune un Gouverneur particulier. Après la mort du Maréchal le gouvernement d'Orléans, de Blois, du païs Chartrain & de Loudun fut donné à Phil. Hurault de Chiverny Garde des Sceaux.

Il restoit encore quelques troubles en Dauphiné, & il étoit à craindre que ce mal négligé ne s'étendît plus loin. On y envoya le duc de Mayenne*, celui de tous les princes Lorrains en qui le Roi trouvoit plus de modération & de justice. Dans la nécessité où il étoit de les employer, il laissoit le duc de Guise * dont l'ambition lui étoit suspecte, & il regardoit comme un secret de sa politique de mettre Mayenne à la tête de ses armées. Il craignoit pourtant que l'emploi qu'il lui donnoit n'excitât des troubles dans les autres Provinces ; & comme si Mayenne n'eût été envoyé que pour renverser les édits de pacification au lieu de les affermir, le vingt-huit de Juin on donna un édit à saint Maur-les-Fossés, par lequel le Roi déclare qu'il veut que les édits faits en faveur des Protestans soient observés : Que tout le monde vive en paix, & qu'on n'excite point de troubles sous prétexte de craintes frivoles.

HENRI III. 1582.

* Charle.

* Henri.

Il alla ensuite à Fontainebleau, pendant que le Clergé étoit assemblé à Paris par sa permission. L'assemblée lui députa Renaud de Beaune archevêque de Bourge & primat d'Aquitaine, avec Arnaud de Pontac évêque de Bazas, & Claude d'Angenne évêque de Noyon. De Beaune qui avoit du sçavoir & de l'éloquence, fit au Roi le dix-sept de Juillet un discours plein de force, par lequel il lui recommanda le Clergé, & l'exhorta à imiter la piété de ses ancêtres : Que les Rois ne pouvoient être heureux, s'ils n'étoient pieux envers Dieu, & bienfaisans envers l'Eglise & ses Ministres : Que ce qui étoit arrivé à Philippe le Bel, qui avoit attaqué ou aboli les privilèges du Clergé en étoit une preuve éclatante ; & que l'extinction de sa postérité masculine n'avoit point eu d'autre cause ; au lieu que la maison de Valois qui lui a succédé, & qui a comblé l'église de bienfaits, a toûjours régné très-heureusement. Il le pressa fort d'ordonner la publication du Concile de Trente, célébré en présence & à la priére des Ambassadeurs de l'Empereur & de tous les Princes de la Chrétienté ; il ajoûta que l'Ambassadeur de France en particulier avoit juré au nom du Roi de le faire observer religieusement, & que de-là dépendoit l'affermissement de la Religion & de la discipline ; mais qu'il ne suffisoit pas qu'il y eût de bonnes loix, s'il n'y avoit de bons

Assemblée du Clergé.

Magiſtrats pour les mettre en vigueur : Que les Evêques étoient les Magiſtrats de l'Egliſe : Qu'ils devoient donc être ſaints, mais que ce n'étoit pas aſſez, & qu'il falloit qu'à la ſainteté ils joigniſſent la ſcience, la ſageſſe, la connoiſſance des langues, & le talent de la parole, afin de pouvoir inſtruire les peuples, & leur parler avec fruit : Qu'il falloit abolir ces infames trafics, qu'un uſage déteſtable, & la licence des guerres avoient introduits dans les bénéfices, ces ſimoniès, ces confidences, ces penſions impoſées par une autorité privée, & cent autres monſtres ſemblables qui défiguroient l'Egliſe : Que le moyen le plus court pour y rémédier étoit que le Roi voulût bien rendre au premier Ordre la liberté des élections, & de renoncer à ſon droit de nomination : Qu'ils lui demandoient humblement cette grace au nom de tout le clergé du Royaume : Que Louis IX. ce grand, ce ſaint Roi, en avoit vû la conſéquence, puiſque le Pape lui ayant envoyé une bulle, par laquelle il lui accordoit le droit de nommer aux Evêchés ; droit que ſes ancêtres s'étoient attribué depuis long-tems, non-ſeulement il refuſa de l'accepter ; mais il fit à la honte du Pape déchirer & brûler ſa bulle, ajoûtant qu'il ne vouloit point ſe mêler de juger ceux que Dieu avoit établis juges de ſon ame & de ſa conſcience, & qui n'étoient juſticiables que de Dieu & de l'Egliſe. Il déplora enſuite le malheur du Clergé qui étoit expoſé au pillage, & ſupplia le Roi de le décharger du fardeau de la nouvelle décime qu'on lui avoit impoſée depuis peu, & du payement ſolidaire qu'on en exigeoit : ſans quoi il ſeroit impoſſible qu'il ſatisfît à l'engagement contracté avec le Roi, & la ville de Paris pour cet énorme tribut annuel, & les Curés ſeroient obligés d'abandonner leurs troupeaux & leur miniſtére. Il finit par prier le Roi de ne donner jamais à perſonne les bénéfices des vivans pour cauſe de maladie, ou ſous quelqu'autre prétexte que ce fût, de crainte qu'on ne ſouhaitât la mort des titulaires.

Ces demandes faites avec autant d'éloquence que d'étenduë, & prononcées par un homme ſage & élevé à la Cour, furent reçûës très différemment par ceux qui l'entendirent. Ceux qui ſe flatoient que le Roi n'ayant aucun égard à ces remontrances, en deviendroit plus odieux, & que ce mépris

leur fourniroit un prétexte ſpécieux pour troubler l'Etat, & pour ſoulever le Clergé contre le Prince, élevoient ce diſcours juſqu'au ciel. D'autres au contraire furent ſcandaliſés que ce Prélat eût attribué l'extinction de la poſtérité maſculine de Philippe le Bel, & le malheur de ſa maiſon, au violement des privilèges & des immunités du Clergé, ils diſoient que la France n'avoit jamais eu un Roi plus prudent, ni qui eût combattu avec plus de courage pour les libertés de l'Egliſe Gallicane, & pour la dignité de la couronne. D'ailleurs, que c'étoit contre la bonne foi que l'Orateur, pour montrer qu'on devoit publier le Concile de Trente, avoit avancé que les Ambaſſadeurs de France s'y étoient obligés avec ſerment, puiſqu'il eſt certain au contraire qu'ils proteſtérent contre cette publication, & que s'étant retirés à Veniſe après la proteſtation, le Roi ratifia ce qu'ils avoient fait, & que depuis ils ne retournérent point à Trente: Que pendant ce tems-là le cardinal de Lorraine, pour faire plaiſir au Pape, qui s'étoit déclaré trop tôt, fit ôter quelques articles que les légats du Pape avoient propoſés, parce que ces articles choquoient trop ouvertement les libertés de l'Egliſe Gallicane & les droits du Roi, & qu'il fit mettre à la place une clauſe générale, qui renfermoit indirectement la même choſe, & que le Concile ſe termina ainſi, ſans que la proteſtation de nos Ambaſſadeurs ait jamais été révoquée.

Dans cette diverſité d'intérêts & de jugemens ſur ce diſcours, il y en eut qui ſoûtinrent, que ce n'étoit ni la fidélité, ni la droiture qui avoient manqué à l'archevêque de Bourge, mais qu'il avoit été forcé de parler ainſi; & c'eſt par-là qu'ils prétendirent l'excuſer. Le Roi répondit en préſence de la Reine mére, des cardinaux de Bourbon, de Guiſe, de Birague, en même tems Chancelier & Cardinal, des ducs de Monpenſier, de Guiſe, de Mayenne, de Mercœur, & de Joyeuſe, & du ſieur de Chiverny Garde des Sceaux, qu'il auroit à l'avenir, ainſi qu'il avoit toûjours eu, tous les égards poſſibles pour le Clergé, & qu'il répondroit inceſſamment à leurs demandes. En effet cinq jours après il donna audience à leurs députés, & après un diſcours préliminaire ſur l'épuiſement de ſes finances & ſur les beſoins

HENRI III. 1582.

de l'Etat, il déclara que pour cette année, il ne pouvoit se passer de la décime imposée ; mais qu'à l'avenir ils devoient tout espérer de sa bonté : Qu'à l'égard de la publication du Concile, cette affaire regardoit surtout le Parlement, & qu'il le consulteroit. Il y eut quelque altercation au sujet de l'élection. Comme le Roi s'excusoit de déférer aux demandes du Clergé, & que les députés insistoient vivement au nom de l'assemblée ; sur cet article le Roi leur répondit avec émotion : » Si les élections avoient eu lieu, il y a beaucoup de » ceux qui les demandent avec tant d'instance, qui ne se» roient jamais parvenus à l'Episcopat, & qui ne paroîtroient » pas aujourd'hui parmi vous.

Il renvoya ensuite les députés, & ne voulut recevoir aucune excuse sur le payement de la décime. Comme elle ne suffisoit pas encore pour les profusions de ses favoris, il fallut trouver d'autres moyens de tirer de l'argent : on envoya donc divers édits au Parlement, à la chambre des Comptes, & à la cour des Aides, & à force de lettres de jussion, on fit enfin enrégistrer ces édits au grand mécontentement, & à la ruine du peuple & de tous les ordres de l'Etat : mais le Roi qui dépensoit déja beaucoup pour ses plaisirs, avoit encore à soûtenir la guerre de Flandre, quoiqu'entreprise malgré lui par son frére, & de plus un projet sur le royaume de Portugal formé à la sollicitation de sa mére témérairement, & sans avoir rien de prêt pour l'exécuter.

Affaires de de Portugal.

Avant que de passer outre, l'ordre des choses dont j'ai à parler, semble exiger de moi que je traite de ce qui regarde cet Etat. Philippe qui étoit passé dès l'année précédente en Portugal, s'étoit emparé de ce Royaume sans beaucoup de peine. Il travailloit alors à établir de l'ordre dans les affaires; & parce qu'il étoit accablé de demandes tant de la part des Etats que des particuliers, il renvoya leurs requêtes à l'évêque de Leyria & à Christophle Mora. Il y avoit d'ailleurs un grand nombre de Gentilshommes & d'Officiers, qui pour récompense de leurs services attendoient des charges & des dignités, & qui le fatiguoient par leurs importunités. On ne voyoit que mémoires présentés par des gens qui en appelloient à la foi du Prince,& à la parole de ses Ministres. Pour s'en débarrasser une bonne fois, il les renvoya tous à la *table*

de conſcience ; c'eſt une eſpéce de conſeil de conſcience où l'on examine les affaires de Religion ; & par cette fineſſe peu digne d'un grand Roi, il trouva moyen d'éluder l'attente de ces hommes avides, qui meſuroient leurs eſpérances ſur l'idée qu'ils avoient de leur mérite.

Les juges de ce tribunal procédoient de la ſorte. Ces demandeurs s'étoient attachés à Philippe ou par principe de conſcience, & dans la perſuaſion que le Royaume lui appartenoit ſuivant les loix divines & humaines ; ou quoiqu'ils fuſſent convaincus du droit des autres, l'eſpérance des récompenſes, & la crainte de ce Monarque les avoient déterminés contre leur conſcience, à le ſervir dans ſes armées, ou de quelqu'autre maniére. Au premier cas, le Roi ne leur devoit rien, d'autant plus que le tréſor ayant été entiérement épuiſé par les calamités paſſées, on ne pouvoit ſatisfaire à toutes ces demandes ſans fouler extraordinairement le peuple, dont le ſoulagement doit faire le premier ſoin d'un bon Prince. D'ailleurs, s'il ſe trouvoit quelque argent, il étoit bien plus naturel de l'employer à repouſſer les ennemis dont on étoit environné, qu'à aſſouvir l'avidité des particuliers. Au ſecond cas, non-ſeulement le Roi n'étoit pas obligé de tenir ce qu'on leur avoit promis ; mais en conſcience il ne pouvoit récompenſer des traitres & des perfides qui avoient déclaré la guerre à leur patrie en faveur d'un Prince, qu'ils regardoient comme un uſurpateur. Voilà comment ces infortunés Portugais furent le joüet de ces juges de conſcience, qui les renvoyérent tous honteuſement, comme convaincus ou de trahiſon, ou d'avidité. Il y en eut pourtant quelques-uns à qui Philippe donna des fiefs, des bénéfices, & quelques autres récompenſes ſemblables pour s'attirer leur amitié par cet adouciſſement de l'arrêt émané du tribunal de conſcience : mais cette conduite lui réüſſit mal ; premiérement, parce que le nombre des heureux étoit fort petit ; en ſecond lieu, parce qu'on ſe perſuada que c'étoit moins une récompenſe accordée à leurs ſervices, qu'un moyen dont les Caſtillans ſe ſervoient pour diviſer les Portugais, & former divers partis dans le Royaume. Ceux qui n'avoient rien reçû & qui faiſoient le plus grand nombre, étoient moins fâchés du refus qu'ils avoient eſſuyé, que de

HENRI III. 1582.

la préférence qu'on avoit donnée aux autres : c'est-là le génie des Portugais, l'envie du bonheur d'autrui les tourmente plus, que le sentiment de leurs propres maux.

Description des Açores.

Au reste, Philippe qui se voyoit maître absolu du Portugal méprisoit les plaintes des mécontens : ce qui l'inquiétoit véritablement c'étoient les isles, & les provinces des Indes, qui font la principale richesse du Portugal, & sur-tout les Açores. Ce sont neuf isles situées depuis le trente-septiéme degré de latitude jusqu'au trente-neuviéme. On les appelle Açores, c'est-à-dire, isles des épreviers. Ce fut un François nommé Betancourt qui les découvrit le premier, & qui les vendit aux Portugais avant que Christophle Colomb eût passé dans le nouveau monde (1), comme je l'ai dit ailleurs. La premiére s'appelle l'isle de sainte Marie. Elle est fort petite, & distante du Cap saint Vincent de 242. lieuës. A quinze lieuës au dessus est l'isle de saint Michel, de figure oblongue & qui a environ trente-sept lieuës de tour. C'est la plus grande des neuf, & c'est-là que l'Evêque de ces isles fait sa résidence. A trente lieuës du côté du Couchant on trouve la Tercere, ainsi nommée parce qu'en venant d'Espagne, c'est la troisiéme qu'on rencontre : elle a seize à dix-sept lieuës de circuit ; elle est fort fertile en blés & en fruits, & il y vient même du vin. Il y croît beaucoup de garence, qui est une racine dont on se sert pour teindre les draps. La ville capitale de l'isle s'appelle Angra : sa situation est très-avantageuse, étant bâtie sur un golfe qui est à l'abri du Cap de Brezil : ce Cap sert comme de boulevard à la place. La quatriéme est l'isle de saint George éloignée de huit lieuës de Tercere. A quatre lieuës de celle de saint George en tirant vers le Nord, on trouve l'isle qu'on nomme Gratieuse, parce qu'en effet elle est très-agréable. Celle de Fayal ainsi appellée, parce qu'elle est pleine de hêtres, est du côté du Couchant, aussi bien que celle du Pic, qui tire son nom de cette fameuse montagne du Pic, qui a trois mille pas de hauteur, & qui est pleine de cavernes, d'où il sort quelquefois des flammes, comme du Gibel. La plus petite de toutes est celle del Cuervo, ou du corbeau, à trente-cinq lieuës du Pic ;

(1) Betancourt n'a point découvert les Açores, mais les Canaries, qu'il vendit aux Castillans, & non aux Portugais, Marmol, Botero, &c.

&

& la derniére eſt celle des Flores diſtante de deux lieuës & demie de celles del Cuervo. Ces deux-ci ſont les plus occidentales de toutes. Les vaiſſeaux qui reviennent des Indes vont d'ordinaire toucher à ces iſles, avant que d'aller à Liſbonne ou à Cadis; ainſi on les regarde comme très-importantes pour la navigation des Indes. On raconte quelque choſe d'étonnant, qui ne manque jamais d'arriver lorſqu'on paſſe aux Açores. On prétend que dès que les vaiſſeaux qui vont d'Eſpagne en Amérique, ſont au-delà de ces iſles; tout ce qu'il y a de poux, de puces, de punaiſes, & de quelque vermine que ce ſoit, parmi les équipages, meurt auſſitôt, & qu'on en eſt abſolument délivré.

L'évêque de ſaint Michel avoit conſervé cette iſle au roi d'Eſpagne, mais celle de Tercere tenoit pour le roi Antoine. Celui qui peut être maître de ces deux, eſt maître de toutes les autres. Après l'échec que les Eſpagnols avoient reçu à la Tercere quelques mois auparavant, Cyprien de Figueredo qui y commandoit en chef pour Antoine, craignant quelque émotion du peuple, & ſur-tout des Prêtres & des Moines, tâchoit de maintenir tout en paix, & de porter tout le monde à la modération. Ce fut dans cet eſprit qu'il conſeilla aux habitans d'Angra de traiter avec plus de douceur les Jéſuites qu'on tenoit étroitement renfermés chez eux, & Jean de Betancourt, qui étoit ſuſpect au parti d'Antoine: mais ces eſprits turbulens au lieu de profiter d'un avis ſi raiſonnable, s'imaginérent que c'étoit faute de zéle qu'il parloit ainſi, & qu'en ſecret il favoriſoit le parti des Caſtillans. Cette déſobéïſſance du peuple & ſon inſolence ayant dégoûté Figueredo, il écrivit au roi Antoine qui étoit en France, pour l'inſtruire du véritable état des choſes; ajoûtant qu'il prévoyoit, que s'il ne venoit inceſſamment lui-même, ſes affaires ſeroient bientôt ruinées par la conduite inſenſée de certaines gens, qui croyoient que tout devoit aller ſuivant leurs paſſions. Ces petits fréres ſéditieux, dont j'ai parlé ci-devant, écrivirent de leur côté, & par le moyen de leurs émiſſaires ils firent dirent à Antoine tout ce qu'ils voulurent pour rendre Figueredo ſuſpect à ce malheureux Prince. Sur leurs accuſations, & ſur l'avis de quelques Portugais qui étoient en France, Antoine prit le parti d'envoyer à la Tercere

HENRI III. 1582. Emmanuel de Sylva son favori, qu'il venoit de nommer comte de la Torres Vedras. Il donna des ordres très-amples par lesquels il déposoit Figueredo, & nommoit Sylva Gouverneur général de toutes ces isles.

Figueredo déposé.

Il y eut une chose qui fortifia les soupçons des mutins contre Figueredo, c'est qu'un vaisseau chargé de farine destinée pour le Bresil, ayant mis à la voile avant l'arrivée de Sylva, au lieu de prendre la route du Bresil, alla droit à Lisbonne, comme s'il y avoit été entraîné par le vent contraire. Ce fait ayant achevé de persuader que Figueredo avoit des intelligences secretes avec Philippe, il fut déposé aussitôt que Sylva fut arrivé. Le nouveau Gouverneur, qui à la réserve de quelques Portugais nouvellement enrôlés, n'avoit avec lui que trois cens François commandés par le sieur de Carles de Bourdeaux, & autant d'Anglois, qu'Antoine avoit envoyés depuis peu dans cette isle, ne faisoit dans son gouvernement que ce que vouloient les habitans.

Armement naval des Espagnols.

Pendant ce tems-là, on faisoit de grands préparatifs en Espagne, & il y eut de longues contestations dans le Conseil de Philippe, pour sçavoir si l'on devoit envoyer cette année une flote à la Tercere. Les uns soûtenoient que l'entreprise étoit difficile, & qu'il ne falloit pas exposer sa réputation : Qu'il valoit mieux attendre que les François, qu'on disoit armer, se fussent un peu refroidis, & qu'alors on feroit un grand effort avec plus d'apparence de succès. Les autres au contraire disoient, qu'il falloit tout hazarder avant que les François & les Anglois eussent eu le tems de se fortifier dans ces isles, si avantageusement situées pour la navigation des Indes, & qu'il y auroit beaucoup de danger à différer. Ce sentiment l'ayant emporté, on donna aussitôt commission au grand-prieur Ferdinand de Tolède bâtard du duc d'Albe, de faire des levées dans les provinces entre le Douro & le Minho. Le marquis de Sainte Croix alla à Séville pour armer la flote, & on envoya ordre à dix-huit vaisseaux de Biscaye de le venir joindre. En même tems on manda au viceroi de Naples & au gouverneur du Milanez de lever quatre mille hommes de pied, & on en leva dix mille en Allemagne. Mais pour donner le change, on fit courir le bruit que ces quatorze mille hommes étoient destinés pour les Païs-bas.

Ambroiſe d'Aguiar commandoit dans l'iſle de Saint Michel, & il avoit un gros vaiſſeau pour la garder. Philippe envoya à ſon ſecours P. Peixoto avec cinq navires, qui y abordérent peu de tems après. Antoine de Portugal avoit obtenu de la Reine une flote auxiliaire, & l'on en avoit donné le commandement à Ph. Strozzi, homme d'honneur, très-zélé pour la gloire du nom François, & qui avoit hérité de ſon pére beaucoup de haine pour les Eſpagnols, n'ayant jamais oublié l'injure qu'il en avoit reçuë par la mort de Ph. Strozzi ſon ayeul, qui périt par leur trahiſon. La fleur de la Nobleſſe & de la jeuneſſe Françoiſe prit parti ſur cette flote qu'on équipoit à Bourdeaux ; mais en attendant qu'elle fût en état, la Reine craignant que les Inſulaires ne ſe décourageaſſent, leur envoya Ch. Rouhauld ſieur de Landereau, avec neuf vaiſſeaux & huit cens hommes de débarquement. J'ai déja parlé pluſieurs fois de ce Général, qui entendoit très-bien la marine. A ſon arrivée à la Tercere, il trouva les affaires dans un grand déſordre. Depuis que Sylva, cet homme plein de hauteur, avoit dépoüillé Figueredo de ſon emploi, tout ſe faiſoit avec violence : le peuple, les Moines & les Prêtres, tous également furieux, ne gardoient aucune meſure. Landereau craignant les ſuites de ces emportemens, avertit Sylva de contenir ces furieux, & de ſe préparer à ſe bien défendre ; que les Eſpagnols alloient arriver avec une grande flote ; qu'ils tomberoient tout d'un coup ſur l'iſle ; & que dans la confuſion générale où elle ſe trouvoit, le parti d'Antoine ſeroit accablé avant l'arrivée de la flote Françoiſe. Qu'il falloit donc travailler ſans relâche à fortifier la Tercere, & attaquer l'iſle de Saint Michel, où étoit tout ce que les Eſpagnols avoient de forces aux Açores. Sylva regardant ce diſcours non pas comme un conſeil d'ami, mais comme une réprimende d'un homme qui prétendoit dominer : » Je ſçai mon devoir, dit-il à Landereau, & je le ferai. Pour » vous, contentez-vous de remplir les engagemens de votre » place. Sçachez au reſte que vous n'êtes chargé que des » troupes que vous avez amenées ; au lieu que moi, j'ai droit » ſur toutes les troupes & ſur vous-même.

Cette altercation donna lieu à des broüilleries, auſquelles on impute tous les malheurs qui arrivérent depuis. Sylva

HENRI III. 1582. résolu de perdre son rival, joignit la mauvaise foi à sa vanité ordinaire, & non content de parler avec mépris des forces des Espagnols, il fit encore courir le bruit, que l'isle de Saint Michel, où il y avoit un bon corps de troupes, n'étoit gardée que par une garnison très-foible. Ainsi sous prétexte de se rendre à l'avis de Landereau, il résolut d'attaquer Saint Michel, moins dans l'espérance de s'en rendre maître, que de se défaire du Général François, & de ses troupes, en les exposant à un danger manifeste, qui pourroit, ou les faire périr, ou du moins les éloigner. Landereau attaqua donc cette isle avec six de ses bâtimens; car Sylva en avoit gardé trois à la Tercere, qu'il étoit convenu d'envoyer au secours des autres, lorsqu'il en seroit tems. Peixoto qui étoit arrivé depuis peu, ayant sa petite flote à l'ancre, apperçut nos vaisseaux en mer, mais il n'en voyoit que trois; car les autres étoient cachés par la côte. Malgré le petit nombre des ennemis, Peixoto se tint dans son poste. Mais Landereau ayant fait avancer le sieur de Crené son Lieutenant, celui-ci attaqua un des vaisseaux Espagnols, & le combat fut fort vif. Ambroise d'Aguiar eût bien voulu ne rien hazarder; cependant comme le salut de son isle dépendoit de celui de la flote de Peixoto, il envoya deux cens de ses soldats pour relever ceux qui étoient hors de combat. Ce secours empêcha sa défaite, & l'on se sépara à peu près à perte égale. Crené fut tué dans l'action, & il y eut plusieurs de nos jeunes Gentilshommes qui y furent dangereusement blessés.

Avant que Landereau fût arrivé à la Tercere, Sylva avoit envoyé deux vaisseaux Anglois sommer l'isle de Saint Michel. Nos François crurent que ce Portugais n'avoit eu d'autre but que de donner avis aux Espagnols de notre arrivée. Ce soupçon aigrit encore les esprits, & les choses allérent si loin, que Landereau dit à Sylva dans les termes les plus offensans, que par son ignorance, & peut-être par sa perfidie, il trahissoit la cause de son Roi, & de ceux qui combattoient pour lui.

Sylva ayant payé quelques mois de solde aux Officiers François, songea à mettre la division entr'eux; & voici comme il y réüssit. Il fit courir le bruit, que le dessein de Landereau & de ses troupes, étoit de piller l'isle & de se retirer. Ceux des François qui ne vouloient pas qu'on pût les soupçonner

d'une pareille lâcheté, se détachérent de Landereau. Celui-ci abandonné d'une partie des siens, se tenoit avec ce qui lui étoit resté dans des lieux fortifiés par la nature, & n'étoit occupé que du soin de se mettre à couvert des embûches des Portugais; car non contens d'avoir suborné plusieurs assassins pour le tuer, ils tâhérent encore de l'empoisonner.

Les dix-huit vaisseaux de Biscaye étant arrivés à Lisbonne, on en fit partir quatre pour les Açores avec cinq cens hommes de débarquement. Ils abordérent à l'isle de Saint Michel peu de tems après le combat de Landereau. Le Conseil de Philippe n'avoit pas encore pris sa derniére résolution sur les forces qu'on avoit sur pied; parce qu'on ignoroit la destination des préparatifs qu'on faisoit en France. Les plus sages de ce Conseil ne doutoient pas que ce ne fût pour la Flandre; parce qu'ils voyoient bien que c'étoit notre véritable intérêt. L'expédition du Portugal, disoient-ils, n'est qu'un voile, sous lequel la France cache ses desseins: elle veut obligé Philippe à partager ses forces, afin de l'accabler ensuite plus aisément. Ces réfléxions avoient retardé le départ de la flote, qui ne mit à la voile que le 10. de Juillet, sous les ordres du marquis de Sainte Croix. Elle étoit composée de vingt vaisseaux d'Andalousie, de douze galéres, de trente & un gros bâtimens & de cinq petits assez mal fournis. Parmi ces vaisseaux il y en avoit quelques-uns de Biscaye, commandés par Michel Oquenda bon homme de mer, & quelques Flamans, qu'on avoit enlevés de force aux marchands, & qu'on avoit frétés pour ce voyage. Il y avoit sur la flote six mille Espagnols, commandés par Lope de Figueroa, Antoine de Bovadilla & Antoine Moreno; cinq cens Allemans du régiment du comte de Lodron, & plusieurs Gentilshommes, entr'autres P. de Tolede, Huguo de Moncade marquis de la Fabara, & quelques autres Seigneurs, mais sans commandement.

Cependant on équipoit à Bourdeaux la flote Françoise, qui étoit composée de cinquante-cinq bâtimens de toute espéce, sur lesquels on devoit embarquer cinq mille hommes. Celui qui la commandoit en chef étoit Philippe Strozzi, Capitaine plus brave que prudent. Charle de Cossé comte

HENRI III. 1581.

de Briſſac, jeune homme puiſſamment riche, & illuſtre par le nom du maréchal de Briſſac ſon pére, ſi connu par les guerres de Piémont, & par celui de ſon frére aîné, commandoit ſous Strozzi. Les principaux Officiers après ceux-là, étoient Jean de Beaumont maréchal de camp général, Joſeph Doineau de Sainte Soline, le ſieur de Bourdas d'Aix, Leon Fumée, Antoine Scalin, quelques autres Gentilshommes, & un grand nombre de la jeu ne Nobleſſe. Strozzi menoit avec lui François de Portugal comte de Vimioſo, homme vain & ſuperbe, à l'inſtigation duquel cet armement s'étoit fait. Il bravoit le péril, mais il trompoit Strozzi par mille fauſſetés qu'il inventoit tous les jours. Il aſſûroit hardiment que la flote d'Eſpagne ne paroîtroit point, & que les peuples de ces iſles, qui dans leur cœur favoriſoient tous le parti d'Antoine, ſe ſoûmettroient dès que notre flote ſeroit arrivée. Ces diſcours étoient d'autant plus pernicieux que Strozzi de ſon naturel étoit fort négligent & très-diſpoſé à mépriſer ſon ennemi. C'étoit-là l'eſprit de notre flote. Il ne ſembloit pas qu'ils allaſſent à un combat, mais à un voyage de plaiſir, ou pour voir leurs amis, tant il paroiſſoit de tranquillité & de nonchalance dans nos troupes. La Reine, ſous les auſpices de laquelle ſe faiſoit l'entrepriſe, avoit ſur-tout recommandé à Strozzi d'aller droit aux iſles, & d'éviter de combattre ſur la route ; parce qu'elle croyoit les ennemis plus forts que lui ; que c'étoit d'ailleurs un moyen pour juſtifier cette expédition, & de ſoûtenir qu'elle n'avoit rien de contraire au traité qui étoit entre la France & l'Eſpagne : car elle prétendoit qu'elle avoit droit ſur le Portugal, & qu'il lui étoit permis de ſecourir ſon Allié.

Les eſprits étoient diſpoſés bien différemment en France & en Eſpagne. Les Caſtillans étoient auſſi inquiets que ſi la guerre eût été dans leur païs, & que le Royaume eût été en danger. Si cette compagne tournoit mal, ils comptoient que le royaume de Portugal, qui leur tenoit tant au cœur, & la flote des Indes, qui faiſoit leur principale reſſource, étoient abſolument perdus. Nos François penſoient tout différemment, ils regardoient cette expédition, comme une entrepriſe qu'ils faiſoient de gayeté de cœur, & dont ils n'attendoient d'autre récompenſe que de la gloire, & comme ils

alloient faire la guerre loin de leur patrie, ils comptoient que le ſeul de leurs biens qui pût courir quelque riſque dans un combat, étoit leur réputation, & que dans ce genre de péril, la condition des Eſpagnols étoit beaucoup plus mauvaiſe que la leur, parce que les affaires d'Eſpagne ne ſe soûtiennent que par une proſpérité continuelle; au lieu que les François après des revers conſidérables ſe ſont toûjours relevés, & n'en ont pas moins eu de courage pour rétablir leur réputation.

Ce qui augmentoit encore l'inquiétude des ennemis, étoit cette joye de nos troupes & cette promptitude apparente avec laquelle on travailloit à armer pour ſecourir Antoine. Là-deſſus ils ſe rappelloient ce qui étoit arrivé autrefois à Alfonſe V. roi de Portugal, qui étant paſſé en France pour demander du ſecours à Louis XI. contre Ferdinand roi d'Arragon, avoit eu le chagrin de s'en retourner ſans avoir rien obtenu. Ainſi ils étoient fort étonnés, que pendant que le duc d'Anjou emmenoit tant de troupes dans les Païs-bas, la France fût en état de faire un ſi grand armement pour ſecourir Antoine.

Pendant qu'on raiſonnoit ainſi, notre flote aborda le 15. de Juillet à l'iſle de Saint Michel, & ayant jetté l'ancre auprès de Laguna, elle mit deux mille hommes à terre. Cet endroit pillé, on avança plus loin pour chercher un nouveau butin. L'iſle, comme je l'ai dit, a environ trente-deux lieuës de tour: on y compte pluſieurs villes; mais les deux principales ſont Ville-franche & Santa Delgada. Ambroiſe d'Aguiar, qui en étoit Gouverneur, étant mort depuis peu, ſon beau-fils prétendoit lui ſuccéder; mais Peixoto de Sylva, s'y oppoſa, & ſon droit fut jugé le meilleur. Sainte Croix craignant qu'on ne perdît cette iſle, & fâché de voir que les Eſpagnols agiſſoient à leur ordinaire avec beaucoup de lenteur, avoit chargé Michel de Oquendo avant la mort d'Aguiar de choiſir entre les vaiſſeaux de Biſcaye, qu'il avoit amenés, quatre des meilleurs; d'embarquer deſſus ſix cens hommes, ſous le commandement de Jean d'Ochoa ſon Lieutenant, & de les envoyer à l'iſle de Saint Michel. Oquendo choiſit les vaiſſeaux d'Ochoa, de Th. Arriola natif de Deva, de Martin Arriola de Saint Sebaſtien, & celui de Dominique

HENRI III. 1582.

Adurriaga d'Orio. Ils eurent le vent si favorable, qu'en quatre jours ils arrivérent aux côtes de l'isle.

Défaite des Espagnols.

Les habitans encouragés par ce renfort, se mettent en campagne au nombre de deux mille, sous la conduite de Laurent Noguera Espagnol & de Peixoto Portugais. Nos troupes qui avoient crû trouver la ville déserte, parce que dans le premier effroi les habitans avoient gagné les montagnes, s'étoient écartés du chemin. Noguera qui craignoit de son côté que les François, après s'être rendus maîtres de la ville, ne s'emparassent de toute l'isle sans combat, s'écarta aussi du chemin ordinaire, à la priére de l'évêque D. Pedro del Castillo, pour aller à la rencontre des François; & après avoir exhorté ses troupes à bien faire, il les attaqua. Mais le succès ne fut pas heureux, malgré la valeur avec laquelle il combattit. Car les Insulaires l'ayant abandonné, il perdit un grand nombre d'Espagnols : & étant lui-même percé de coups, il se retira à la citadelle avec huit cens hommes seulement. Noguera étant mort presque sur le champ de ses blessures, Jean del Castillo frére de l'Evêque, lui succéda dans son emploi. Peixoto, qu'on avoit regardé jusque-là comme un bon Officier, comptant l'isle perduë, s'embarqua la nuit sur un vaisseau pour aller joindre la flote : & il arriva à Lisbonne avant qu'elle eût mis à la voile. Rien n'étoit plus heureux que ces commencemens : mais la sécurité ou l'imprudence de nos chefs, les empêcha d'en profiter. S'ils avoient emporté la citadelle, les Espagnols ne pouvoient plus aborder & n'avoient point de retraite. Nos François au contraire, pouvoient sans être forcés de risquer une bataille, s'emparer de toutes ces isles, & peut-être même de la flote des Indes, ce qui étoit le point capital.

Le roi Antoine étoit sur la flote. Après cette victoire il se rendit à la ville, prit son logement à l'Eglise de saint Roch, auprès de la citadelle, & fut proclamé Roi par le peuple : comme il étoit fort vain, il s'imagina être rétabli sur le trône; & ayant eu avis que la garnison du fort manquoit d'eau, il ne voulut pas qu'on employât la force pour réduire les ennemis, & il se contenta de sommations & de menaces. Par ce moyen on perdit six jours, & les Espagnols eurent le tems de se reconnoître & de se mettre en état d'attendre le

secours,

ſecours, qui parut en effet dès le lendemain. Sainte Croix avoit détaché la veille le capitaine d'Aguirre avec une corvette; & lui avoit donné des lettres pour Aguiar, dont il ignoroit la mort, & pour Peixoto. Il leur mandoit de lui faire ſçavoir le plûtôt qu'ils pourroient l'état de l'iſle & de notre flote, & en quel endroit elle étoit : car il ne pouvoit s'imaginer qu'elle fût déja dans les moüillages de l'iſle. Comme nos bâtimens étoient couverts par des caps & des golphes, où ils s'étoient enfoncés, il étoit impoſſible que la flote d'Eſpagne, qui étoit en pleine mer, pût les appercevoir. La corvette d'Aguirre ayant été priſe avec les lettres du marquis de Sainte Croix, on apprit par-là que les vaiſſeaux d'Andalouſie n'étoient pas encore arrivés, qu'il s'en étoit écarté quelques-uns en route, & que d'autres avoient été pris. Là-deſſus nos Généraux tinrent conſeil : notre flote manquoit de vivres, parce qu'Antoine & Vimioſo, qui en preſſoient le départ, avoient répondu que tout ſe ſoûmettroit dès que nos vaiſſeaux paroîtroient, & qu'on leur fourniroit des vivres en abondance. Strozzi qui avoit beaucoup plus de courage que de prévoyance, ne trouvant pas les choſes comme on les lui avoit promiſes, & ſentant le péril d'un retardement, eut bientôt pris ſon parti; & ravi de ſe voir dans la néceſſité de combattre contre les ordres précis que la Reine lui avoit donnés, il exhorta ſes troupes à bien faire. L'eau même manquoit ſur nos vaiſſeaux, & depuis huit jours qu'on étoit dans cette iſle, ſans rien faire, on n'avoit pas penſé à y en porter.

Le déſordre n'étoit pas moindre du côté des ennemis; & leur Général qui avoit été très-ſurpris de trouver notre flote, tint conſeil avec D. Pedro de Tolede, Lope de Figueroa, Chriſtoval d'Eraſto, D. Pedro de Taxis Intendant de la flote, & Antoine de Bovadilla. Il fut réſolu qu'on hazarderoit un combat dès qu'on en trouveroit l'occaſion, parce que la retraite n'étoit ni ſûre, ni honorable : qu'il falloit ſur-tout tâcher de gagner le deſſus du vent, malgré la difficulté qu'on trouvoit à y réuſſir, parce que leurs vaiſſeaux étoient beaucoup plus peſans que les nôtres. Les deux armées ſe trouvant dans la néceſſité de combattre, la nôtre ſe preſſoit d'autant plus qu'elle manquoit de tout, & que d'ailleurs toute la flote

HENRI III. 1582.

d'Espagne n'étant pas encore arrivée, il lui seroit plus aisé de remporter la victoire. Le marquis de Sainte Croix avoit jetté l'ancre au cap de Morre, & le lendemain 22. de Juillet, il s'approcha de Ville-franche, pour ranger son armée en bataille.

Au côté droit du S. Martin, qui étoit l'Amiral, du port de six cens tonneaux, il plaça le S. Matthieu, gros vaisseau commandé par Figueroa; & au côté gauche, le S. Pierre, commandé par Bovadilla, & fourni de bonnes troupes. Le reste des vaisseaux au nombre de vingt-quatre, fut mis sur les deux aîles. Christoval d'Erasto qui commandoit un gros vaisseau, lequel avoit été endommagé par la mer, eut ordre de rester derriére. Cependant il ne se passa rien ce jour-là. Les Espagnols tirérent seulement quelques coups de canon de fort loin, comme s'ils eussent défié les François. Le lendemain les deux armées se trouvérent encore en présence: mais quoique nos troupes montrassent beaucoup d'ardeur pour le combat, & que les ennemis ne l'évitassent point, le vent se trouva si foible, qu'on ne put rien faire. Les Espagnols s'avancérent du côté de l'isle de Sainte Marie, qui est à quinze lieuës de celle de Saint Michel vers le Midi.

Bataille des Açores.

Enfin les François déterminés à donner bataille le lendemain au point du jour, détachérent le soir dix vaisseaux, avec ordre de raser la côte, afin que lorsqu'ils attaqueroient avec le reste le front de l'armée ennemie, ces dix vaisseaux venant tout d'un coup fondre par derriére, elle se trouvât envelopée. Mais le vent n'étant pas encore bon, on se canona seulement de loin, & il y eut un de nos vaisseaux si maltraité, qu'il faisoit eau de tout côté, & qu'on eut de la peine à le sauver lorsque la flote eut pris le large.

Sainte Croix, à qui la lenteur ou la nonchalance de nos Généraux avoit donné assez de tems pour prendre toutes les précautions dont il avoit besoin, résolut de voguer du côté de l'isle de Saint Michel, afin qu'ayant le vent arriére, il pût le lendemain jour de saint Jacque, la grande fête d'Espagne, venir fondre sur notre flote. Pour exécuter ce projet, il fit appareiller durant la nuit, & pour nous cacher la route qu'il tenoit, il n'alluma point contre l'usage ordinaire le fanal de l'Amiral; mais il ordonna à tous les autres vaisseaux

de le ſuivre au ſignal d'un coup de canon, qu'on tireroit ſur le minuit, & de faire même route que l'Amiral. Tout cela s'exécuta avec exactitude & ſans bruit; il n'y eut que deux vaiſſeaux Flamans, ſur leſquels il y avoit quatre cens Allemans, qui ſe ſéparérent de la flote.

Tout avoit réuſſi juſque-là; mais au point du jour le mât du vaiſſeau de Chriſtoval d'Eraſto ayant été briſé par le canon, on perdit tant de tems à en remettre un autre, que nos Généraux s'étant apperçus du deſſein des ennemis, les devancérent, & reprirent le deſſus du vent. Tout ſe paſſa encore ce jour-là en canonades. Le lendemain 26. de Juillet, jour de ſainte Anne, les deux flotes n'étant éloignées que d'environ une lieuë l'une de l'autre, & environ de deux lieuës & demie de l'iſle de Saint Michel; Strozzi qui brûloit d'envie d'en venir à un combat, quitta pour l'engager l'Amiral, qui lui ſembloit trop peſant, & étant monté ſur le vaiſſeau de Beaumont, qui étoit plus léger & plus vîte, il ſe mit à pourſuivre les Eſpagnols. Après avoir fait environ trois lieuës & demie, il les joignit à une pareille diſtance de l'iſle de Saint Michel. Son vaiſſeau ſur lequel étoit le comte de Vimioſo, étoit ſuivi de celui du comte de Briſſac Lieutenant Général, & de trois autres vaiſſeaux Anglois très-bien armés. Le reſte de la flote ſuivoit à quelque diſtance. Du côté des ennemis, le vaiſſeau de Bovadilla, qui marchoit à la tête, étoit ſuivi du S. Martin, que montoit Sainte Croix, & qui remorquoit celui d'Eraſto. Le S. Matthieu commandé par Figueroa venoit enſuite. Ces quatre vaiſſeaux qui étoient fort grands & qui paroiſſoient dans la mer comme des citadelles, faiſoient le front de la bataille, & étoient ſuivis de tout le reſte de la flote. Le premier qui fut attaqué fut celui de Figueroa. Notre Amiral, le vaiſſeau de Coſſé, & trois autres, fondirent deſſus. L'Amiral l'attaquà du côté de la prouë, ſans lui prêter le côté, pour ne pas eſſuyer les bordées de ces bâtimens Eſpagnols, qui étoient beaucoup plus grands que les nôtres. Deux de nos vaiſſeaux en ayant été fort maltraités, prirent le large; en ſorte que Figueroa n'eut plus à faire qu'à trois de nos vaiſſeaux, l'Amiral, celui de Coſſé & un autre. Mais quoiqu'on envoyât ſans ceſſe avec des barques de nouveaux hommes à la place de ceux qui étoient fatigués, & que le

HENRI III. 1582. feu que nos ſoldats avoient jetté dans le vaiſſeau eût pris en pluſieurs endroits, ce grand Capitaine, conſerva tout ſon ſang froid; & malgré toutes les difficultés qu'il eut à ſurmonter, il ſe défendit deux heures durant avec une valeur extrême. Enfin un vaiſſeau de Biſcaye commandé par P. de Garagarça étant venu à ſon ſecours avec deux compagnies d'Eſpagnols, il reprit une nouvelle vigueur. Sainte Croix qui avoit paſſé devant lui, ne pouvoit le ſecourir, quelque touché qu'il fût du péril où il le voyoit. Car ayant le vent contraire, il lui étoit impoſſible de reculer qu'en louvoyant; & il avoit trop d'habileté pour ne pas comprendre que ce parti étoit dangereux, & que les autres vaiſſeaux prenant cette manœuvre pour une fuite, ne manqueroient pas de ſe diſperſer. D'ailleurs il étoit auſſi dans la mêlée, & il avoit à combattre contre deux de nos plus gros vaiſſeaux, mais la groſſe artillerie du S. Martin & du vaiſſeau de Bovadilla maltraita tellement les deux nôtres, qu'un d'eux fut preſque coulé à fonds. Bovadilla combattit long-tems contre quatre des nôtres; enfin il les obligea de s'ecarter après les avoir fort endommagés avec ſon canon. Buſſy colonel d'un régiment François y fut bleſſé dangereuſement, & en mourut à la Tercere peu de tems après. Enfin Sainte Croix s'étant débarraſſé des deux vaiſſeaux qui l'attaquoient, revira de bord, & alla au ſecours du Saint Matthieu qui étoit en péril. Par ce moyen, la ſeconde ligne devint la premiére, & ce changement de diſpoſition en fit un grand dans l'état du combat. Oquendo, Villavicioſa, Yera & Beneſa, vinrent fondre avec leurs vaiſſeaux ſur celui de Briſſac, qui étoit gouverné par Nipeville de Harfleur, excellent Pilote & très-bon Officier; mais ce vaiſſeau endommagé par le canon des ennemis, commençoit à faire eau. Enfin s'étant décroché avec beaucoup de peine, il ſe retiroit de la mêlée. Le jeune Villavicioſa qui l'attaquoit par la prouë, y fut tué en combattant avec beaucoup de valeur. Oquendo fut plus heureux: car ſes gens montérent à l'abordage, entrérent dans le vaiſſeau, & après avoir pris quelques drapeaux, fait des priſonniers, & pillé une partie de ce bâtiment, ils comptoient en être maîtres, lorſque ſon vaiſſeau ayant été percé par notre canon, & celui de Briſſac ayant reçu du ſecours, il fut obligé de ſe

retirer. Le nôtre en fit de même : mais en regagnant l'isle de Saint Michel, il coula à fond. Brissac & Nipeville s'étant jettés dans un petit bâtiment se sauvérent avec beaucoup de peine. Tout l'effort du combat tomba alors sur notre Amiral, le reste de la flote le regardant sans se mettre en devoir de le secourir, parce que nos vaisseaux étoient trop foibles pour résister au canon des ennemis. Il n'y eut qu'un navire Biscayen, monté par Miguel de Cardonne & par P. de Pardo, qui accrocha un des nôtres & le pilla, mais il ne laissa pas de s'échapper. Le vieux Villaviciosa, qui avoit sur son bord la compagnie de Guerara, combattit contre un autre de nos vaisseaux, & l'endommagea fort : mais il ne put pas le prendre. Les deux qui avoient attaqué l'Amiral des ennemis, furent coulés à fond par son canon.

Il ne restoit plus que notre Amiral, qui fut long-tems aux prises avec l'Amiral Espagnol : mais étant envelopé de toutes parts par la flote ennemie, & abandonné par la nôtre, il ne put résister. Bastida & le capitaine Bivero Biscayen, qui commandoit la Sainte Catherine, étant montés à l'abordage, tuérent environ trois cens des nôtres : mais ayant été arrêtés par la Noblesse qui s'étoit rangée autour de Strozzi, il s'y passa une nouvelle action très vive, où le brave Beaumont fut tué. Enfin Sainte Croix, suivi de Marolin & de Rodrigue de Vargas se présentant par-tout pour animer ses soldats, Strozzi, qui avoit fait tout ensemble le devoir de capitaine & de soldat, tomba enfin couvert de blessures mortelles. Vimioso percé de plusieurs coups étoit aussi hors de combat, & l'Etendart général ayant été pris par un Antoine de Seville, qui eut un bras emporté d'un coup de canon, nos soldats se voyant sans Commandans demandérent quartier. Mais les Espagnols naturellement cruels & animés par la vengeance, firent main-basse sur tout ce qui se présenta. La Noblesse qui avoit échapé à la premiére furie, ou qui s'étoit retirée du combat à cause de ses blessures, fut prise & réservée à une mort plus funeste. Strozzi fut pris en même tems ; mais soit par grandeur d'ame, soit par l'état où ses blessures l'avoient réduit, il ne demanda aucun quartier ; & comme on le menoit au Général ennemi, il expira sans prononcer un seul mot. Pour la probité, la bonne foi & la

Défaite de Strozzi.

HENRI III. 1582.

générosité, Strozzi étoit comparable à ceux qui ont possédé ces vertus dans le degré le plus parfait. D'ailleurs il étoit si brave, qu'il n'y avoit point de péril qu'il ne fût toûjours prêt d'affronter : mais son défaut étoit le manque de prévoyance, & quelquefois trop de sécurité. Il étoit fils de Pierre de Strozzi Maréchal de France, mort quatorze ans auparavant au siége de Thionville, & qui ayant réüni la beauté du génie avec la fermeté, la bravoure & l'activité, fut regardé comme un des plus grands Capitaines de son siécle.

Le comte de Vimioso ayant été pris par un volontaire Crémonois, nommé Mondenaro, & mené à Sainte Croix son parent, en fut assez bien traité, si l'on en croit les Espagnols : mais deux jours après il mourut de ses blessures. Les Espagnols ont encore envié la gloire de sa prise à un Italien : car c'est l'ordinaire de cette Nation de vouloir posséder seule tous les honneurs, & de n'en faire part à personne. Ils prétendent donc que ce fut un Alfonse Perès brave soldat de la compagnie de Gambra Capitaine dans le régiment de Figueroa, qui eut l'honneur de prendre Vimioso, & qu'il eut pour cette action une récompense du roi d'Espagne. Les vaisseaux Espagnols qui eurent le plus de part à cette victoire furent, l'Amiral & ceux de Figueroa, de Bovadilla, d'Erasto & d'Oquendo : & ceux qui montrérent le plus de courage en cette journée après les Chefs furent, D. Pedro de Toléde qui commandoit le château d'Avant sur l'Amiral, Miguel de Cardonne, Paz, Santistevart, de Bolaños & Bivero. Les Espagnols, si l'on en croit leurs relations, n'y eurent de tués qu'environ deux cens hommes & cinq cens blessés. Pour nous, nous y perdîmes plus de deux mille hommes & huit de nos vaisseaux ; les ennemis pouvoient même en prendre davantage, s'ils eussent eu des Pilotes.

Tel fut le succès de ce combat, un des plus fameux qui se soient donnés sur l'Océan : car dans tous ceux qu'on a vûs depuis vingt ans sur les côtes des Païs-bas, on a presque toûjours combattu, ou dans des canaux, ou à l'embouchure des riviéres : mais ici, c'étoit au milieu de la mer & très-loin du continent que les deux plus belliqueuses Nations de l'Europe combattoient pour un Royaume très-riche : car le Portugal étoit le prix du vainqueur, & le vaincu n'avoit plus

rien à y espérer. C'est ce qui a fait tant vanter cette victoire par les Espagnols ; parce qu'ils comptent qu'elle a affermi le nouveau Royaume qu'ils venoient d'acquérir, & qu'elle leur a assûré la possession de toutes les richesses des Indes, qui dépendoit du succès de cette journée.

Sainte Soline prit le large avec neuf vaisseaux sans avoir combattu, & il se retira à l'isle del Fayal ou des hêtres, qu'il pilla : c'est ce qui fit soupçonner à quelques esprits légers & crédules du parti d'Antoine qu'il avoit été gagné par les Espagnols, & on croit que ce fut pour cela qu'Antoine fit depuis couper la tête à Edoüard de Castro, comme principal auteur de cette trahison : mais d'autres prétendent que ce fut parce qu'après cette bataille il eut des intelligences avec Philippe, & qu'il fut convaincu d'avoir tué Antoine Barache qui avoit le premier proclamé Antoine Roi, & qui étoit en grande faveur auprès de lui. Il est vrai que Brissac qui revint en France avec dix-huit vaisseaux, & qui y apporta la premiére nouvelle de la défaite de notre flote, accusa Sainte Soline devant la Reine qui regrettoit fort Strozzi. L'accusé étant revenu en France, & ayant été pris ignominieusement par la maréchaussée de Poitiers, & amené à la Cour, courut grand risque de la vie : mais enfin il fut mis en liberté à la sollicitation de ses amis, qui firent passer pour lâcheté ce qu'on appelloit trahison.

Les Espagnols se sont trompés ; & après eux Jerôme de Franchi Conestagio, qui d'ailleurs a écrit cette histoire avec beaucoup de bonne foi, de prudence & de liberté, lorsqu'ils attribuent à Landereau cette action de sainte Soline. Landereau qui étoit broüillé alors avec Sylva, ne se trouva point à la bataille ; il étoit malade du poison qui lui avoit été donné par les Portugais, à ce qu'il croyoit ; & ses vaisseaux étoient allés au Cap-Verd.

La veille du combat le roi Antoine s'embarqua, & passa de l'isle saint Michel à la Tercere ; & comme s'il eût préfagé son malheur, lorsqu'il fut à Angra au lieu de faire son entrée par dessous les arcs de triomphe qu'on lui avoit élevés, il passa avec peu de suite sur un petit pont de bois, & entra ainsi dans la ville. Lorsqu'il apprit le succès du combat, il en fut extrémement affligé, & il fit défendre à Sainte Soline

HENRI III. 1582.

d'aborder dans l'isle ; au lieu qu'il reçut très-favorablement les dix-huit vaisseaux que Brissac y amena, les regardant comme une derniére ressource si sainte Croix venoit l'attaquer : mais ce Général au lieu de poursuivre sa victoire, s'en alla à l'isle de saint Michel, où il reçut à composition les habitans des isles de sainte Marie, & de Flores, qui demandérent pardon du passé.

Cruauté des Espagnols envers les prisonniers.

Il fit ensuite crier par un trompette qu'on lui amenât tous les prisonniers : il s'y trouva vingt-huit Seigneurs, cinquante Gentilshommes, & en tout environ trois cens hommes, qu'il condamna tous à mort, sous prétexte qu'ils avoient violé la paix confirmée par serment entre le roi très-Chrétien, & le roi Catholique ; qu'ils avoient donné secours à Antoine prieur de Crato, qui s'étoit mis en embuscade pour surprendre la flote des Indes ; qu'ils étoient venus piller les isles du roi d'Espagne & en particulier l'isle de saint Michel ; & qu'ils avoient attaqué sa flote. Ainsi ils furent livrés au juge Criminel, afin que pour le bien des deux Couronnes il les fît exécuter comme perturbateurs du repos public & du commerce, ennemis du roi d'Espagne, & Corsaires infames ; ce sont les termes de leur sentence prononcée par le marquis de Sainte Croix. On dressa pour cela un grand échaffaut dans la place publique de Ville-franche. Ce spectacle causa de grands murmures parmi les soldats, soit qu'ils craignissent les représailles, ou qu'ils fussent fâchés qu'on leur fît perdre le profit qu'ils espéroient de la rançon des prisonniers. Ils s'attroupérent autour du Général Espagnol pour demander la vie de ces malheureux. » Quel crime ont-ils » fait, disoient-ils ? puisqu'ils sont échapés du combat, pour- » quoi ne les pas renvoyer ? La fortune des armes est si chan- » geante, & quelquefois elle se plaît à livrer le vainqueur » à la merci du vaincu. Cette paix, dont on parle, n'est pas » si religieuse entre les deux Rois, qu'il n'y ait entre eux » une guerre véritable dans les Païs-bas. Toute la terre sçait » en quel endroit le duc d'Anjou attaque le roi d'Espagne » avec les forces de la France. C'est au nom de la Reine » mére & sous son autorité, que ces prisonniers sont venus » ici. On voit par leurs commissions que c'est par ordre du » Roi que les levées se sont faites, & qu'on a équipé cette flote

» flote. Cette affaire va nous rendre l'horreur de toutes les » nations. « Là-dessus ils suppliérent leur Général qu'on adoucît la sentence, & qu'on traitât les prisonniers suivant le droit de la guerre. HENRI III. 1582.

Sainte Croix répondit qu'en cela il ne faisoit rien, que de juste, & conforme aux intérêts du roi T. C. qu'il sçavoit ses intentions ; que c'étoit malgré lui que ses sujets alloient faire la guerre dans les païs etrangers, & qu'il étoit ravi qu'on les punît : d'ailleurs qu'il avoit des ordres précis du Roi son maître ; & que quoiqu'il eût beaucoup de répugnance à traiter comme des brigands des Officiers dont il connoissoit la valeur, cependant il étoit forcé de le faire, & de le faire promptement.

Ce discours ayant un peu calmé ses soldats, il donna ordre à Bovadilla de mettre des Gardes autour de l'échaffaut, & il fit amener les prisonniers, entre lesquels étoit Vivonne de la Chataigneraye. On les remit au bourreau des troupes Allemandes, qui les fit mourir quatre à quatre. La cruauté d'un pareil supplice ternit extrémement l'éclat de cette grande victoire. On a dit qu'ils avoient traité de même les corps de Strozzi & de Vimioso : mais les Espagnols qui n'ont rapporté dans leurs rélations que ce qu'ils ne pouvoient cacher, ne parlent point de ce fait.

La nouvelle de ce combat étant arrivée en Espagne, Vivonne de saint Goard notre Ambassadeur en cette Cour, craignant quelque chose de semblable à ce que je viens de raconter, part en diligence de Madrid, & va joindre le Roi pour lui demander la vie des prisonniers. Ce Prince qui ne sçavoit pas encore le détail lui fit une réponse ambigue, & le congédia : mais lorsqu'il en eut été instruit, il voulut excuser l'action sur ce qu'on n'avoit pas sçu que ces prisonniers fussent des personnes d'une si grande distinction.

Emmanuel Sylva qui étoit à Angra, n'eut pas plûtôt appris le succès du combat, qu'il écrivit au marquis de Sainte Croix, pour le prier d'en user bien avec les prisonniers, & pour lui offrir leur rançon : mais lorsqu'il eut appris ce qu'il avoit fait, il détesta sa barbarie ; & comme il étoit fier & colére, il ne tint pas à lui qu'on ne traitât de même un pareil nombre de Castillans qui étoient dans les prisons de la

HENRI III. 1582.

ville. Il le proposa à Antoine : mais quoique ce Prince fût vivement touché de ce qui étoit arrivé à Strozzi, à Vimioso & à tant de Gentilshommes François ; cependant en l'état malheureux où étoient ses affaires, il crut qu'il devoit moins songer à la vengeance qu'à sa propre sûreté ; & comme il manquoit sur-tout d'argent, il s'attacha à faire frapper de nouvelles monnoyes, & à en augmenter le prix. Il se faisoit prêter de gré ou de force ; en un mot il tiroit de l'argent de tous côtés à quelque prix que ce fût. Ses principaux Conseillers en cette affaire étoient Emmanuel Sylva, & un Génois nommé Vivalde, homme habile en ce genre.

Jamais le parti d'Antoine n'avoit tant fait d'extravagances que depuis la défaite de notre flote, sur-tout les Moines & les Prêtres : car ayant entiérement oublié la gravité & la modestie de leur état, non-seulement ils se permettoient tout ; mais ils vouloient que tout fût permis à Antoine leur Roi.

Sur ces entrefaites Martinès de Recalde, officier de Marine qui avoit de la réputation, arriva aux Açores avec les galéres & le reste de la flote d'Andalousie, fort inquiet de l'état des isles, parce qu'on l'avoit assûré sur la route que la flote d'Espagne avoit été battuë : mais en ce cas il étoit résolu de risquer une seconde bataille. Sainte Croix ravi de son arrivée, & ne voyant plus rien à craindre, laissa dans l'isle Augustin Iniguez de Zarate avec deux mille Espagnols, beaucoup de canon & des munitions de guerre en abondance, & il mit à la voile pour aller audevant de la flote des Indes qu'il attendoit comme le prix de sa victoire. Comme elle passoit à la vûë de l'isle del Fayal, Sainte Soline qui s'y étoit retiré, lui fit tirer quelques volées de canon : elle étoit commandée par Hernan Tellez de Sylva, qui après la mort du comte de la Toquia avoit fait les fonctions de Viceroi aux Indes. Malgré les sollicitations d'Antoine, il avoit contenu le païs dans l'obéïssance de Philippe ; & il avoit eu la précaution d'envoyer par terre en Espagne Jerôme de Lima pour assûrer le Roi de son attachement & de sa fidelité. Il avoit pris ce parti, parce qu'outre l'incertitude de la mer, il croyoit que le voyage par terre seroit plus court. Lima s'étant embarqué à Goa, vint aborder à Ormus ville du golfe Persique appartenante aux Portugais. De-là

il ſe mit dans une Caravane de quantité de chameaux & de voyageurs qui ſe réüniſſent pour paſſer les déſerts & pour ſe défendre contre les voleurs, & après avoir eſſuyé de grandes difficultés il arriva à Bagdat, & y ayant paſſé l'Euphrate, il vint à Alep, puis à Damas; il paſſa enſuite le Jourdain, & ſe rendit à Jeruſalem pour voir les ſaints lieux. De-là il vint à Tripoli de Syrie, où il s'embarqua pour Malte ou pour la Sicile, d'où il paſſa en Eſpagne, & réjoüit beaucoup le Roi par cette nouvelle à laquelle il ne s'attendoit pas. Ce voyage fit connoître qu'on pouvoit aller aux Indes Orientales par terre.

Tellez ayant rencontré Sainte Croix le reçut avec beaucoup de politeſſe & de marques d'amitié : cependant par ce fond de jalouſie qui ſe trouve toûjours entre les Caſtillans & les Portugais, il ne baiſſa point pavillon devant lui. Sainte Croix regarda ce procédé comme un outrage; mais il crut devoir diſſimuler, aimant mieux relâcher quelque choſe de ſon droit, que de choquer un homme de cette importance, & de s'expoſer à le détacher du parti de Philippe.

Lorſque la flote des Indes eut quitté celle d'Eſpagne pour ſe rendre à Liſbonne, le marquis de Sainte Croix délibéra avec ſon Conſeil comment il puniroit les Pilotes de ces vaiſſeaux Flamans, qui ne s'étoient point trouvés à la bataille. Il fut réſolu que les navires ſeroient confiſqués, & l'équipage condamné aux galéres. Les ſoldats Allemans qui étoient deſſus, furent remis au comte de Lodron pour les punir comme il le jugeroit à propos.

La flote ayant enſuite paſſé à la vûë de l'iſle Tercere, Don Antoine eut grand peur, quoiqu'il eût encore dix-ſept bâtimens François; mais comme il ne ſe fioit point aux Inſulaires, il appréhendoit qu'ils ne ſuiviſſent le torrent : dans cette inquiétude il fit venir un vaiſſeau tout prêt pour s'enfuir en cas de beſoin. La retraite de Sainte Croix le raſſûra. Ce Général ſans rien entreprendre davantage s'en retourna triomphant en Eſpagne, & arriva le dix de Septembre à Liſbonne avec ſa flote en bon état. Il y reçut du Roi des honneurs extraordinaires, & il obtint de ce Prince plein de ſageſſe des récompenſes magnifiques pour tous ceux qui avoient bien ſervi dans cette expédition.

HENRI III. 1582.

Antoine raſſûré par le départ de la flote d'Eſpagne ne fit pas de ſes malheurs l'uſage qu'il devoit : mais il ſe plongea dans le déréglement & dans les plaiſirs avec tant d'excès qu'il ſembloit vouloir inſulter à ſa mauvaiſe fortune. Il débauchoit tous les jours de jeunes filles, ſollicitoit les femmes, en viola quelques-unes, & ne reſpecta pas même les Vierges conſacrées à Dieu ; il y en eut pluſieurs avec leſquelles il vécut dans une familiarité criminelle. Sur la fin de l'année il délibéra tantôt ſeul, tantôt avec Sylva, s'il devoit reſter à la Tercere, ou repaſſer en France : enfin il ſe détermina à ce dernier parti ; & quoiqu'il craignît avec raiſon d'être mépriſé parmi nous en l'état malheureux où il étoit ; cependant il compta beaucoup ſur le naturel impétueux de la Reine mére, qui touchée comme elle étoit, de la mort de Strozzi ſon couſin, & de tant de Seigneurs François, ſembloit tout mettre en œuvre pour en tirer vengeance. A la priére d'Antoine Landereau étoit reſté dans l'iſle, après la défaite de Strozzi, pour la défendre en cas d'attaque : mais dès que Sainte Croix fut parti, comme on ne ſçavoit pas encore ſi Antoine y reſteroit ou non, il prit congé de lui, & retourna en France. Dès qu'il y fut arrivé, il écrivit à la Reine, & la ſupplia de l'excuſer de ce qu'il n'alloit pas à la Cour lui rendre compte de l'état où étoient les affaires, ajoûtant que c'étoit ſa mauvaiſe ſanté qui l'en empêchoit : il lui propoſoit divers moyens pour venger la mort indigne de tant de braves Officiers, & pour troubler de nouveau les affaires du Portugal. Mais ſes excuſes furent mal reçûës, & on ne jugea pas à propos de lui confier, comme il le demandoit, la conduite d'une entrepriſe de cette importance pour laquelle il avoit montré ſi peu de zéle pendant cette campagne. L'affaire ayant été remiſe à l'année ſuivante, il fut réſolu par le crédit de Joyeuſe qu'on en chargeroit le commandeur de Chaſte, proche parent de ce favori, & d'ailleurs homme également recommandable par ſa probité & par ſa valeur, & dont on ne doit jamais parler qu'avec éloge.

Antoine repaſſe en France.

Antoine partit de l'iſle de Tercere au commencement d'Octobre ; il y laiſſa quelques vaiſſeaux François & Anglois avec un capitaine Florentin nommé Batiſte, & le ſieur de Carle qui y étoit venu depuis environ un an avec quatre

compagnies Françoises. Ce Prince avoit eu dessein de faire en s'en retournant une tentative sur Madere ; mais ses vaisseaux Anglois s'étant égarés, il n'y pensa plus, & il s'en vint droit en France, où il trouva, malgré le désordre de ses affaires, l'asyle que les Princes malheureux y ont toûjours eu. On lui fit même espérer qu'on enverroit l'année suivante un renfort aux troupes qu'il avoit dans l'isle de Tercere.

HENRI III. 1582.

Hernan Tellez étant arrivé heureusement avec la flote des Indes, fut reçû de Philippe avec tout l'accüeil auquel il devoit s'attendre. Outre la nouvelle de la victoire de sa flote, ce Prince avoit encore appris par les lettres d'Antoine Manrique que la flote du Perou & de la nouvelle Espagne, dont il étoit inquiet, n'avoit rien à craindre : mais sa joye fut troublée par la mort prématurée de l'Infant D. Diego son fils aîné, qui mourut le vingt-un de Novembre à l'âge de neuf ans. Avec tant de Royaumes, il se voyoit presque sans héritier, parce que Philippe qui lui restoit, étoit foible & délicat.

Mort du duc d'Albe.

On ne sçauroit dire si la mort du duc d'Albe qui arriva dans ce même tems doit être mise au nombre des malheurs qu'éprouva ce Prince, à cause de la haine qu'il eut toûjours pour ce grand Capitaine depuis qu'il fut retourné en Espagne, après avoir domté plûtôt que pacifié les peuples des Païs-bas. Il fut un des plus grands Généraux de son siécle, de l'aveu même de ses ennemis, plus heureux que son pére Garsia, qui étoit péri il y avoit soixante & douze ans à l'isle des Gerbes, & plus grand que Frideric son ayeul, qui contre l'ordre de la nature, survécut à son fils, & qui deux ans après sa mort, conquit sans combat la Navarre. Le duc d'Albe son petit fils a servi l'Empereur Charle V. & le roi Philippe II. dans toute l'Europe, à la tête des plus grandes armées qu'ils ayent eües sur pié, en Allemagne, en Italie, en Flandre, & en dernier lieu en Portugal : mais il semble qu'il ait manqué quelque chose à sa gloire, & il le disoit lui-même, c'étoit de voir une armée Turque rangée en bataille devant lui. Il étoit meilleur pour la guerre, que pour la paix ; la grandeur de ses services le rendoit fier & ambitieux ; il aimoit à rabaisser le mérite des autres, & par un vice naturel à son païs, il regardoit avec mépris toutes les autres

HENRI III. 1582.

nations : d'ailleurs exceſſivement impérieux , & d'une ſévérité outrée, perſuadé qu'un Empire s'affermit mieux par la terreur , que par l'amour. C'eſt pour cela qu'on lui impute la détention injurieuſe du Prince de Heſſe contre la foi donnée , le ſupplice de pluſieurs grands Seigneurs des Païs-bas, & la mort indigne qu'on fit ſouffrir aux priſonniers François dans l'iſle de ſaint Michel. On a prétendu que tout cela s'étoit fait de ſon avis : mais on peut dire que tels conſeils ont été préjudiciables à ceux qui les ont ſuivis, & que la cruauté qu'il leur a inſpirée, a fait une grande tache à leur gloire. On attribuë encore à ſa jalouſie l'injuſtice que Charle-Quint fit à Ferdinand de Gonzague : malgré les grands ſervices qu'il avoit rendus à l'Empereur,il fut dépoüillé du gouvernement du Milanez & de toutes ſes charges, d'une maniére ſi injurieuſe , & avec une ingratitude ſi marquée, que ne voyant aucune eſpérance de rentrer en grace, il en mourut de douleur. Malgré tous ces défauts le duc d'Albe parvint aux plus grands honneurs ſous ces deux Princes ; mais Philippe l'aima moins que ſon pére ; il le relégua même dans ſes terres pour un ſujet aſſez léger , & ce ne fut qu'à la derniére extrémité qu'il l'employa dans la guerre du Portugal, qui a mis le comble à toutes ſes victoires : car elle le reconcilia avec ſon Prince , & lui fit donner un logement dans le palais du Roi , où il eſt mort, pour ainſi dire , entre ſes bras. On peut compter encore pour un dernier bonheur que ce ſoit le P. Loüis de Grenade Dominicain , d'un eſprit admirable , & d'une éloquence vraiment Chrétienne, qui l'ait aſſiſté à la mort , qui l'ait conſolé pendant tout le cours de ſa maladie, & qui lui ait donné le Viatique. Il mourut le douze de Décembre âgé de ſoixante & dix-ſept ans. Sanche d'Avila avoit été élevé dans ſa maiſon & ſous ſes yeux ; il avoit fait ſous lui ſon apprentiſſage dans le métier des armes. Le nom d'Avila lui fut donné à cauſe du lieu de ſa naiſſance : car ſa famille n'étoit pas illuſtre; mais d'Avila l'eſt devenu par ſa bravoure , & par le bonheur qui l'a toûjours accompagné. Il ſuivit de fort près ſon maître, c'eſt ainſi qu'il appelloit le duc d'Albe : mais ſa fin eut quelque choſe de funeſte ; car cet homme qui s'étoit trouvé en tant d'occaſions périlleuſes , à tant de ſiéges & de combats, & qui avoit été impénétrable

à tous les traits des ennemis, ayant reçû un coup de pié de cheval, négligea d'abord la plaie : ensuite au lieu de chercher dans la nature des remédes pour la guérir, il eut recours à des paroles superstitieuses & à des enchantemens, & il tomba enfin dans une maladie sérieuse, dont il mourut quelques mois après fort regreté.

On mit à la place du duc d'Albe pour commander en chef, César de Borgia duc de Gandie, homme qui avoit des mœurs, mais qui pour les vertus militaires étoit bien au-dessous de son prédécesseur.

Philippe voyant qu'il n'étoit point encore maître des Açores, fit des préparatifs pour achever cette conquête l'année suivante. Le duc d'Ossone, qu'il venoit de nommer Viceroi de Naple, lui avoit envoyé deux énormes galéasses: ces batimens sont d'un grand usage dans la Méditerranée ; mais comme ils sont trop plats pour résister aux vagues de l'Océan, le Roi les fit élever, & leur fit mettre des quilles plus cambrées. Il songea ensuite à retourner en Castille : mais avant que de quitter le Portugal, il accorda une amnistie plus étenduë que la précédente, & réduisit à dix personnes le grand nombre de ceux qu'il avoit exceptés dans la premiére, sans rien changer néanmoins à l'égard des Ecclésiastiques. Comme ils s'étoient déclarés contre lui avec le plus de fureur, non-seulement il ne leur pardonna jamais ; mais il donna à tout le monde la liberté de les punir & de les tuer ; & lorsqu'à la fin de la guerre on compta ceux qu'il avoit fait périr par le fer ou autrement, on en trouva deux mille ; ce nombre s'est trouvé en effet dans le bref d'absolution que le Pape lui accorda pour cette faute. L'amnistie fut publiée à Tomar au commencement de Décembre.

On fit ensuite les obséques des deux derniers Rois de Portugal, Sébastien & Henri, & leurs corps furent portés d'Almerin au couvent de Belen. Sébastien y fut loüé modestement, & Henri jusqu'au dégoût. La plus grande partie de l'assemblée entendit avec plus de plaisir le récit de sa mort, que l'éloge de Philippe. On attendoit les Procureurs & les Syndics des villes pour prêter le serment : mais comme ils n'arrivérent pas assez tôt, on remit la cérémonie au mois de Février suivant, & Philippe différa jusque-là son départ.

HENRI III. 1582. Affaires des Païs-bas.

Pendant qu'il étoit occupé à dépoüiller Antoine du royaume de Portugal, le duc d'Anjou travailloit vivement à lui enlever les Païs-bas qu'il avoit hérités de ses ancêtres. Ce Prince avoit passé l'hyver en Angleterre, à des tournois, & à des bals, dans l'espérance de consommer son mariage avec la Reine : mais sur les difficultés qui survinrent, il prit congé de cette Princesse, & après de grandes marques d'amitié de part & d'autre, il partit de Londre. La Reine le reconduisit jusqu'à Cantorbery, & lui donna de l'argent & des troupes. Il s'embarqua à Douvre le neuf de Février, avec une suite nombreuse de seigneurs Anglois. Il y avoit R. Dudley comte de Leycester, Ch. Howard amiral d'Angleterre, & Hunsdon, qui tous trois étoient Chevaliers de la Jartiére & du Conseil de S. M. Willougby, Windsor, & Sheffeld étoient aussi du voyage, avec les chevaliers Sidney, Shirley, Perrot, Russel, Drury & Brucher fréres de l'Amiral, trois enfans de Hunsdon, & environ cent autres Gentilshommes. Deux jours après, le duc d'Anjou étant arrivé à Flessingue, le prince d'Orange lui-même accompagné du prince d'Epinoi se mit dans une barque, & alla audevant de lui. On fit dans ce moment une si furieuse décharge de canon que le bruit en fut entendu jusqu'à Calais. Le prince d'Orange se jetta respectueusement à ses genoux, & après l'avoir félicité avec les autres Seigneurs sur son heureux voyage, il lui dit qu'il étoit ravi de voir enfin ce jour heureux, ce jour qu'il souhaitoit depuis si long-tems, où il pût avoir le bonheur de rendre ses devoirs à son Altesse, & de lui consacrer sa vie, ses biens & ses talens : Qu'il espéroit que sa présence, son courage, & son secours délivreroient les Païs-bas de toutes les calamités dont ils étoient accablés depuis si long-tems, & que ces Provinces autrefois les plus puissantes & les plus florissantes de l'Europe, mais alors ruinées & désolées par la fureur des guerres, alloient enfin sous son gouvernement reprendre leur ancien éclat, & former sous les auspices d'un si grand Prince une union formidable à leurs ennemis. Le duc d'Anjou qui avoit l'esprit délié & poli répondit à ce compliment en peu de mots, mais d'une maniére tout à fait convenable ; & les Seigneurs s'étant jettés à genoux pour lui marquer leurs respects, il les releva

releva & les embrassa avec beaucoup de tendresse. On lui avoit préparé dans l'hôtel de ville un logement où il passa la nuit. Le lendemain il se rendit à Middelbourg à pié, & il n'y avoit guére moyen d'y aller autrement, toute la terre étant couverte de glace & le froid excessif. Il rencontra devant la porte les Etats de Hollande, qui le félicitérent sur son heureuse arrivée, sur la paix qu'il avoit rétablie en France, sur la levée du siége de Cambray, & sur le voyage qu'il avoit fait en Angleterre exprès pour le salut des Provinces. Enfin sur le soir on le conduisit de la porte de la ville au logis qu'on lui avoit préparé, au travers d'une clôture en forme de haye, dont tout le haut étoit couvert d'illuminations, entre dix compagnies bourgeoises très-bien armées & très-bien équipées, & au milieu du bruit des trompettes & du canon de la ville & des vaisseaux qui tiroit sans discontinuer. On lui donna ensuite un repas magnifique à l'hôtel de ville, & on le pria de rester quelques jours, en attendant que les préparatifs que l'on faisoit à Anvers pour le recevoir fussent achevés. Il passa ce tems-là à considérer, & à admirer la magnificence de cette ville, ornée de maisons & de places superbes, & qui étant située dans une aussi petite isle que celle de Valkeren, n'étoit éloignée que d'un quart de lieuë de trois autres places considérables. Ayant ensuite visité la flote composée de cinquante-quatre vaisseaux destinés à le conduire à Anvers par l'Escaut, il s'embarqua le dix-neuf Février, & arriva le lendemain à Lillo, fort situé très-avantageusement dans un endroit où le fleuve se resserre & fait plusieurs détours. Il y passa la nuit, & le lendemain matin étant arrivé auprès d'Anvers, il rasa cette ville du côté de la citadelle, précédé & suivi d'une grande quantité de vaisseaux qui l'escortoient, & au milieu de plus de vingt mille hommes en armes, qui bordoient les quais & le rivage. Enfin il descendit de son vaisseau au bruit du canon de la flote & de la ville, & il fut reçu avec toute la magnificence possible par les Etats de Brabant, & par le Sénat accompagné des trompettes, & des autres Officiers de la ville tous montés superbement. On lui avoit dressé un tribunal avec un siége d'or, entouré de vingt compagnies d'infanterie bourgeoise, & de quelques compagnies de cavalerie.

HENRI III. 1582.

Lorſqu'il y fut arrivé ſuivi de tous les Seigneurs, de la Nobleſſe & des députés des Etats, le Docteur Heſſels le harangua au nom de toute l'aſſemblée. Après avoir remercié Dieu, & enſuite S. A. il l'aſſûra que tout le peuple étoit ravi de voir le Prince qu'ils avoient pris pour leur protecteur, en renonçant pour de bonnes raiſons à l'obeïſſance de Philippe. Il ajoûta qu'ils étoient tous diſpoſés à lui rendre les reſpects qui lui étoient dûs, & à ſe ſoumettre à ſes ordres. Le Prince répondit d'une maniére très-gracieuſe à ce compliment, & il remercia les Etats de la maniére honorable avec laquelle ils s'étoient mis ſous ſa protection, afin qu'il les délivrât de la tyrannie des Eſpagnols, & qu'il les gouvernât ſelon leurs loix, leurs uſages, leurs priviléges & leurs franchiſes; il dit que ce n'étoit pas ſeulement la juſtice de leur cauſe qui l'avoit engagé à ſe charger de cette entrepriſe, quoique ce fût un motif fort puiſſant pour lui; mais qu'il avoit été infiniment touché des honneurs qu'ils lui avoient rendus, & des marques de zéle & d'amitié qu'ils lui avoient données : Qu'il étoit prêt à ſon tour de ſacrifier pour les défendre ce qu'il avoit de biens, les ſecours du Roi ſon frére, ceux de la Reine d'Angleterre, en un mot ſon ſang & ſa vie même.

On lut enſuite en Allemand & en François les articles de ce qu'on appelloit *Joyeux avénement*. Theodore Lieſweld chancelier de Brabant tenant le livre des Evangiles, les lut, & le duc les répéta. Après quoi il prêta aux Grands de l'Etat, à la Nobleſſe, & aux villes un ſecond ſerment, par lequel il promettoit de ſe conduire en Prince équitable, & de ne pas gouverner le païs ſuivant ſon caprice, mais conformément aux loix & à leurs priviléges.

Le duc d'Anjou proclamé duc de Brabant.

On apporta enſuite une longue robe de velours pourpre doublée d'hermine, & la couronne ducale ou le diadême. Le prince d'Orange lui mit la robe, en priant Dieu que cette cérémonie tournât au bonheur des peuples, & il dit au Duc: Voici le manteau de notre Prince; attachez-le ſi bien ſur vous, que perſonne ne puiſſe vous l'arracher; puis lui ayant mis la couronne ducale ſur la tête, il le proclama duc de Brabant. Après le prince d'Orange, tous les Seigneurs lui prêtérent ſerment ſuivant la formule que le Chancelier leur

dictoit. Après quoi Jean Vander-Wecke pensionnaire de la ville adressa la parole au peuple en présence & par ordre du Magistrat, & déclara que le Duc alloit prêter serment de fidelité à la ville, & au Marquisat du saint Empire. On lut ensuite le serment dans la langue du Brabant, & le duc le prêta entre les mains du sieur de Stralen Consul de la ville; à l'instant Stralen tira la clef dorée, & la mit entre les mains du Duc, comme une marque de leur obéïssance. Le Duc l'ayant prise, la rendit aussitôt à Stralen, & lui en confia la garde. Alors un héraut le proclama tout haut duc de Brabant, de Limbourg & de Lothier, au son des trompettes, & aux acclamations de toute la ville. On jetta ensuite de la monnoye au peuple, parmi laquelle il y avoit des piéces d'or & d'argent, qui avoient d'un côté la tête de François de Valois, avec le titre de duc de Brabant; & de l'autre sa devise, qui étoit un soleil qui dissipe les nuées, & qui réchauffe la terre avec ces mots, *fovet & discutit*, il échauffe & il dissipe.

Entrée du duc d'Anjou à Anvers.

Cette cérémonie étant achevée, le nouveau duc de Brabant monta sur un cheval magnifiquement enharnaché, & fit son entrée par la porte Impériale, précédé des Officiers de la milice bourgeoise, des Huissiers, & des trompettes de la ville, & des commerçans de diverses nations, surtout des Allemans & des Anglois habillés chacun à la maniére de leur païs. Pour les negocians Espagnols & Italiens, il y avoit quelque tems qu'ils s'étoient retirés pour la plûpart. Cette premiére troupe étoit suivie des premiers Officiers de la ville, des Magistrats, des trompettes, des Seigneurs, & des députés des Etats. La Noblesse de Brabant marchoit ensuite suivie du Chancelier de la province, & de Lamoral d'Egmond, frére du comte d'Egmond qui avoit quitté le service des Etats. Les gardes Suisses, & les seigneurs François & Anglois fermoient la marche. Le gouverneur d'Anvers qui a le titre de Margrave ou de Marquis, marchoit immédiatement devant le Prince, la tête nuë, & le bâton de justice à la main : il avoit à côté de lui le baron de Merode, qui faisoit la fonction de maréchal de Brabant. Le Duc marchoit au milieu de ses gardes François, & des compagnies d'Arquebusiers & d'Arbalêtriers de la ville, où il y a plusieurs de

HENRI III. 1582.

ces ſortes de confrairies. Lorſqu'il fut ſous la porte, ſix Conſeillers de la ville l'y reçurent avec un dais de drap d'or friſé, ſous lequel il commença à marcher ; & à quelque pas de-là il rencontra un char de triomphe, dans lequel étoit une jeune fille qui repréſentoit la ville d'Anvers. Il continua ſa marche du coté du Palais, paſſant de tems en tems ſous des arcs de triomphe qu'on lui avoit élevés avec une magnificence extraordinaire. Le jour commençant à baiſſer, la cérémonie s'acheva aux flambeaux, il y en avoit une ſi grande quantité, & dans un ſi bel ordre, que cette nuit fut auſſi claire que le plus beau jour.

La pompe étoit fermée par une troupe de trois cens criminels condamnés au ſupplice, qui tous attachés à une longue corde & la tête nuë imploroient avec une voix lamentable la miſéricorde du nouveau Prince, & lui demandoient leur grace. Il la leur accorda. Le canon pendant ce tems-là tiroit ſans ceſſe, & ce n'étoit dans toute la ville que ſpectacles, & que cris de *Vive le duc de Brabant.*

Le vingt-deux de Février, qui étoit un Jeudi, il ſe rendit à l'hôtel de ville, & s'étant aſſis ſur un trône qu'on lui avoit préparé, il prêta ſerment entre les mains du Bourgmeſtre, qui à ſon tour fit au Prince le ſerment de fidélité & d'obéïſſance ſuivant une formule dictée par le Penſionnaire, & qu'un Magiſtrat la main levée en l'air répétoit tout haut au peuple, à qui l'on jettoit de l'argent comme on avoit fait la veille, & toûjours au bruit des trompettes. La cérémonie entiére fut terminée par un repas très-magnifique, qu'on avoit préparé à l'hôtel de ville pour le Duc, & pour les ſeigneurs François & Anglois qui l'avoient ſuivi.

Le lendemain les ſeigneurs Anglois prirent congé de ce Prince, après lui avoir recommandé, auſſi-bien qu'aux Etats, les intérêts de leur Reine:le duc de ſon côté leur fit de grands remercîmens, & les renvoya comblés d'honneurs.

Le prince d'Orange lui préſenta en particulier les députés des Proteſtans, qui après les complimens ordinaires lui recommandérent leur cauſe : ils lui témoignérent qu'ils ne doutoient pas, que ſous ſes auſpices les Provinces affligées ne joüiſſent à l'avenir d'un ſort plus heureux, comme elles

l'avoient éprouvé autrefois sous les ducs de Bourgogne, qui étoient comme lui de la maison de France, la plus illustre qui fût dans l'univers. Ils le priérent d'imiter les vertus de ces Princes, de prendre sous sa protection les lettres & ceux qui les enseignent, & de les honorer à l'exemple de François I. son ayeul; parce que c'est l'honneur qu'on rend aux arts, qui les fait fleurir, & que la gloire est un puissant motif pour exiter à l'étude. Enfin après lui avoir souhaité toutes sortes de prospérités, ils priérent Dieu, le Roi des Rois, & le Seigneur des Seigneurs, de lui donner le courage & la justice de David, la sagesse de Salomon, & le zéle religieux d'Ezechias. Le Duc ayant parlé de lui-même avec beaucoup de modestie, & ayant fait l'éloge de l'union des Provinces, leur promit d'avoir un soin particulier des Protestans, de protéger les gens de lettres, & de faire tous ses efforts pour répondre à l'opinion qu'ils avoient de lui, & pour gouverner le païs de maniére que personne n'eût lieu de se plaindre. Ils prirent là-dessus congé de lui fort contens de la parole qu'il leur avoit donnée.

Exercice de la religion Catholique permis.

Il ne restoit plus qu'à contenter les Catholiques, à qui l'on avoit défendu de s'assembler, & tout exercice de leur Religion; & cela paroissoit d'autant plus raisonnable, qu'il faisoit profession de la même Religion qu'eux. Il en avoit déja parlé au prince d'Orange; & comme il étoit l'homme du monde le plus équitable & le plus prudent, il avoit trouvé que cette proposition étoit raisonnable, & que c'étoit même un moyen de diminuer la haine que leur avoient attirée les changemens arrivés à cette occasion. On fit donc une ordonnance qui cassoit celle qui avoit interdit l'exercice de la religion Catholique, & le quinze du mois de Mars elle fut publiée. Elle donnoit aux Catholiques l'église de saint Michel pour y faire l'Office, & elle permettoit à certain nombre de Prêtres, qui seroient choisis par le Duc, d'y aller célébrer, à condition qu'ils renonceroient à l'obéïssance du roi d'Espagne, & qu'ils prêteroient serment à S. A. & à la ville d'Anvers, sans quoi la porte de l'Eglise leur seroit fermée; & dans la crainte que sous prétexte de cette permission il ne se glissât quantité d'étrangers dans la ville, & que ce ne fût une occasion de troubles, l'ordonnance portoit

HENRI III. 1582.

que ce privilége ne regardoit que les habitans établis dans la ville au moins depuis trois ans. Elle défendoit aussi de venir en armes à l'Eglise, & sous peine de la vie, & de la confiscation des biens, d'insulter personne de paroles, ni par voie de fait à cause de la Religion, dans les corps-de-garde, dans les patrouilles, ni en aucun autre endroit.

Comme par cette ordonnance il étoit enjoint aux Catholiques de renoncer à l'obéïssance de Philippe, & de prêter serment au duc d'Anjou, leurs Députés s'étant assemblés dans le parvis de l'Eglise qu'on leur avoit accordée, il y en eut beaucoup qui aimérent mieux renoncer à l'exercice de leur Religion, qu'ils avoient souhaité avec tant d'ardeur, qu'à l'obeïssance de leur Roi, soit par amour pour lui, soit par la crainte des suites; & il ne venoit guére à cette Eglise que des femmes. On publia le onze d'Avril une autre ordonnance qui condamnoit à deux cens florins d'amende ceux qui n'obéïroient pas, & qui chargeoit les Magistrats de les y contraindre: mais ce moyen n'ayant pas réüssi, on les cita tous chacun devant leur juge, & on les condamna à être bannis, si dans trois jours ils ne prêtoient pas le serment qu'on leur demandoit.

On traita ensuite avec les députés des Etats sur les affaires publiques, & en premier lieu comment, dans le désordre où étoient toutes les affaires, & sur-tout les finances, on pourroit fournir par mois les deux cens mille florins promis au duc d'Anjou; satisfaire aux autres besoins de l'Etat, & rémédier si bien aux maux présens, qu'on pût résister à tous les efforts des ennemis, & établir enfin une paix solide & sûre dans toutes les Provinces: car jusque-là le Brabant avoit entretenu les garnisons de Lierre, de Malines, de Bruxelles, d'Herentals, de Diest, de Vilvorde, d'Hocstrate, de Westerlo, de Margrit, de Willbroeck, & même en partie celle de Bergopsom. Les Etats de Flandre se plaignoient aussi d'être surchargés: car ils avoient à payer la solde de cent trente compagnies d'infanterie, & de vingt compagnies de cavalerie: & en payant deux cens mille florins par mois au duc d'Anjou, il se chargeoit de toute cette dépense: mais comme la somme ne suffisoit pas pour soûtenir la splendeur de son rang & de sa dignité, & pour payer tant de troupes,

la guerre ne se faisoit pas avec autant de vigueur & de vivacité, qu'il eût été nécessaire.

La garnison de Menin surprit en ce tems-là plusieurs personnes considérables du parti du roi d'Espagne, mit en déroute auprès de Worcum deux cens chevaux Albanois, & prit leurs chevaux & leurs bagages. Le capitaine Brave s'empara en même tems de Lens en Artois. Montigny en ayant eu avis y accourut aussitôt, & ayant reconnu la place, il l'investit avec de la cavalerie, croyant que les François étonnés de se voir si-tôt assiégés abandonneroient ce poste, où ils n'étoient pas encore bien affermis : mais il se trompa, & l'infanterie qui lui étoit nécessaire n'étant pas venuë aussi promptement qu'il l'avoit espéré, il fut obligé de se retirer : nos troupes étant sorties de la place le repoussérent vigoureusement, & le menérent battant jusqu'aux portes de Doüai. Cependant les assiégés ne se sentant pas en état de se maintenir dans ce poste mal fortifié firent leur traité avec les ennemis, qui se disposoient à venir les assiéger de nouveau, & ils abandonnérent la place le premier d'Avril.

L'année précédente le Viceroi après la prise de Tournai avoit distribué ce qui lui restoit de milices du païs aux environs de cette place. Ces troupes ne se contentant pas de se nourrrir pl s délicatement que la discipline militaire ne le permet, & d'être par-là fort à charge à leurs hôtes, exigeoient encore d'eux de grandes sommes d'argent. On en avoit souvent porté des plaintes non-seulement au Viceroi, mais même aux Etats d'Artois & de Hainaut. Cela fournit un prétexte au prince de Parme pour rapeller les troupes étrangéres qu'il avoit renvoyées à la priére des Etats. Il leur représenta dans un Conseil où ils furent appellés, combien cette milice volontaire accoûtumée à la licence, & peu soûmise aux ordres des Officiers, étoit à charge aux Provinces par des exactions continuelles qui les ruinoient : Qu'il voyoit avec douleur qu'au lieu de faire la guerre aux ennemis, ils ne songeoient qu'à piller les amis. » Il n'est pas possible, leur » dit-il, ni d'arrêter leur licence, ni de satisfaire aux justes » plaintes des habitans, sans faire revenir des troupes étran» géres qui sçachent obéïr à leur Officiers, & combattre avec » courage contre les ennemis. Profitez, ajoûta-t-il, de

HENRI III. 1582.

» l'exemple des Provinces-Unies, qui se défiant de leurs » forces, ont imploré le secours des François vos anciens » ennemis : mon avis est donc que vous envoyiez incessamment en Espagne une députation de personnes d'une fidé» lité, & d'une prudence consommée, afin de prendre des » mesures avec le Roi pour assûrer les fonds de la guerre, » & de faire les préparatifs nécessaires pour la continuer avec » vigueur.

Les Seigneurs & les Etats ennuyés de la longueur de cette guerre consentirent sans peine à sa proposition, & nommérent pour leur député J. Sarazin abbé de saint Vast. Son arrivée fit d'autant plus de plaisir à Philippe, que personne dans les commencemens ne s'étoit plus déchaîné contre les Espagnols que cet Abbé, & qu'il avoit même fait contre eux un discours qui a été rendu public. En se chargeant de cette députation c'étoit avoüer sa faute, & en marquer du repentir. Philippe qui étoit ravi dans son cœur que le Viceroi eût ménagé si habilement l'occasion de faire revenir des troupes Espagnoles en Flandre, reçut Sarazin avec de grandes marques de bonté ; ayant résolu de faire partir sur le champ deux régimens Espagnols & deux Italiens, il assigna pour cette dépense un fond de sept cens mille écus d'or, & pour gagner l'amitié des Seigneurs du païs, il leur accorda des titres illustres, comme il en avoit accordé depuis peu au comte de Melun frére du prince d'Epinoi.

On attente à la vie du prince d'Orange.

Mais pendant qu'on se disposoit à agir à force ouverte, on ne négligeoit pas la voie des embûches. Depuis la proscription du prince d'Orange, Jean de Ysunca Biscaïen natif de la ville de Vittoria, qui avoit été autrefois Commissaire des vivres aux Païs-bas, cherchoit continuellement quelque moyen d'avancer sa fortune. Pendant qu'il étoit occupé de cette pensée, il apprit que Gaspard Añastro son compatriote qui faisoit depuis long-tems la banque à Anvers, étoit sur le point de faire banqueroute. Il crut que dans le désordre où étoient les affaires, il ne seroit pas difficile de l'engager à quelque coup hardi. Il y avoit environ dix mois qu'il lui avoit écrit de Lisbonne, & il l'avoit depuis fait solliciter par ses émissaires à entreprendre une chose qui lui seroit, disoit-il, aussi honorable qu'utile ; qui tourneroit

tourneroit à la gloire de Dieu que le prince d'Orange attaquoit par son héréſie, & à la tranquillité des Païs-bas, qu'il troubloit par ſa révolte. Et pour l'encourager, il lui envoya un brevet du Roi, qui lui promettoit après l'action quatre-vingt mille ducats argent comptant, une Commanderie de ſaint Jacque, & une fortune éclatante. Añaſtro effrayé du péril auquel il s'expoſeroit, balança long-tems ; mais enfin ſes malheurs augmentant tous les jours, il prend conſeil de ſon déſeſpoir, s'ouvre à ſon caiſſier nommé Venero qui étoit de Bilbao ; & après lui avoir découvert le mauvais état de ſes affaires ; il lui communiqua la propoſition d'Yſunca. Il fondoit en larmes en lui parlant, & Venero touché du malheur de ſon maître, laiſſa auſſi tomber des larmes. Cependant la propoſition lui fit horreur, ſoit par la vûë du péril, ſoit par un motif de conſcience. Añaſtro voyant que Venero ne s'offroit point à le ſervir, lui demanda s'il croyoit que Jaureguy fût diſpoſé à entreprendre un coup pareil. Ce Jaureguy qui ſervoit à la banque, étoit un jeune homme d'environ vingt ans d'un caractére ſombre & opiniâtre ; ce qui faiſoit juger à ſon maître que s'il ſe déterminoit une fois, il ne reculeroit pas. Venero lui en fit un ſcrupule, & lui demanda ſi en conſcience il pouvoit expoſer un jeune étourdi à une mort certaine ? Mais Añaſtro ſoûtint que le prince d'Orange ayant été déclaré criminel de léze-Majeſté, & proſcrit par le Prince, qui a droit de ſuppléer à la loi ; il étoit permis à tout le monde de le tuer, comme un homme juſtement condamné : Qu'il avoit conſulté les Théologiens d'Eſpagne, & qu'ils lui avoient répondu qu'il n'y avoit point de difficulté ; qu'ainſi il ne lui reſtoit aucun ſcrupule ſur cet article. Auſſitôt ayant renvoyé Venero, il fait venir Jaureguy, & jettant un grand ſoupir à ſon abord : » Si je ne connoiſſois, dit-il, votre fidélité, votre » conſtance, & votre piété ſincére ; je ne m'adreſſerois pas » à vous dans l'état malheureux où ſont les affaires publi- » ques & les miennes. Vous voyez encore mes yeux tout » rouges, & baignés de pleurs, & je crois que vous n'en » ignorez pas la cauſe : car je remarque depuis long-tems » que vous êtes ſenſible aux outrages que l'on fait à notre » Souverain, & que quoique vous ſoyez né en Eſpagne auſſi

HENRI III. 1582.

HENRI III. 1582.

» bien que moi, vous ne laiſſez pas d'être touché des maux » de ces Provinces, qui ſont à notre égard comme une ſeconde patrie. J'ai vû d'ailleurs que vous plaigniez ſincérement » mon ſort, & que vous êtiez touché de me voir réduit à » un état ſi malheureux par la faute & par le malheur d'autrui. Il y a long-tems que je cherche quelque moyen de me » tirer de l'abîme où je ſuis : mais enfin voici une occaſion » que m'offre la Providence : Vous pouvez ſi vous avez du » courage, délivrer votre Roi, votre patrie & votre maître. » Conſidérez qui eſt la cauſe & l'auteur de tous nos maux : » c'eſt ſans doute le prince d'Orange, qui après avoir violé » la foi qu'il devoit à Dieu, vient de renoncer hautement » à celle qu'il avoit jurée à ſon Roi. Quoique proſcrit, comme il le méritoit, il a eu l'inſolence de publier un écrit » injurieux, où il oſe attaquer le nom & la majeſté de ſon » Prince : & pour comble d'attentat, après avoir faſciné les » eſprits par ſes maniéres populaires, il vient de donner aux » habitans du pays un Prince étranger pour Souverain. Notre Roi l'a donc juſtement condamné à mort. C'eſt de cet » homme qu'il faut nous défaire, ſi nous voulons nous acquitter de ce que nous devons à Dieu, au Roi & à la patrie. » Le Roi promet de grandes récompenſes, mais j'en ſuis » moins touché, quoiqu'elles puiſſent être utiles pour mes affaires & pour les vôtres, que du devoir que notre conſcience nous impoſe ; il me ſemble qu'elle nous reproche notre » lâcheté, diſons plus, notre perfidie, ſi nous laiſſons vivre » plus long-tems un tyran, ennemi de Dieu & des hommes, » & qui eſt né pour le malheur & pour la ruine des ces » Provinces.

En parlant ainſi il fondoit en larmes ; & jugeant à la mine du jeune homme, & à ſon regard fixe, qu'il entroit dans ſes vûës, il ſe jetta à ſon col, & l'embraſſa étroitement. Jaureguy auſſitôt lui répondit avec un air intrépide : » Je ſuis tout prêt, me voilà affermi dans un deſſein » que je méditois depuis long-tems : je mépriſe le péril & » les conditions ; je n'en veux aucune, & je ſuis réſolu à mourir. Voyez ſeulement de quelle arme je dois me ſervir : » comme je n'ai pas l'uſage des armes à feu, je ſerai plus ſûr » avec le fer. Je ne vous demande qu'une grace, c'eſt de

» prier Dieu pour moi, & d'obtenir du Roi qu'il fasse du bien à mon pére, & qu'il ne laisse pas mourir ce vieillard dans la misére. Je louë votre résolution & votre fermeté, interrompit Añastro; mais il faut que vous ayez une meilleure idée du succès: j'espére que vous vivrez, & que vous joüirez de la gloire qu'une si belle action vous promet. Comptez sur l'efficacité des priéres & des vœux dont je vais vous montrer des copies.

Aussitôt il remplit ses tablettes d'enchantemens & de billets superstitieux, conçus en forme de prieres; mais surtout il y glisse un écrit, sur lequel il comptoit beaucoup plus, que sur les prétendus secrets de la magie, & il eut soin de le disposer de maniére qu'on ne pouvoit s'empêcher de le lire dès qu'on tenoit les tablettes. Par cet écrit, on promettoit au nom du Roi, que si le Magistrat de quelque ville que ce fût, traitoit bien celui qui auroit tué le prince d'Orange, cette ville obtiendroit du Roi toutes les graces qu'elle voudroit demander. Añastro qui craignoit quelque remord de la part de ce jeune furieux, dès qu'il seroit de sang froid, étoit bien aise de lui faire espérer l'impunité. Cette ruse lui réüssit, & Jaureguy persistant dans sa résolution, entreprit de l'exécuter un Dimanche 18. de Mars.

Añastro étoit sorti de la ville le Mardi d'auparavant: ayant passé à Bruges, à Dunkerque & à Graveline, il s'étoit rendu à Tournai. Le jour que Jaureguy avoit pris étant arrivé, il se confessa à un Dominicain, nommé Antoine Timerman, qui avoit coûtume de dire la Messe en secret dans la maison d'Añastro, & de faire des conférences de piété pour lui & ses domestiques. A la fin de sa confession, ce forcené ajoûta, qu'il avoit résolu de tuer le prince d'Orange, pour délivrer les Païs-bas de la tyrannie & de l'hérésie. Timerman approuva ce dessein, pourvû que ce ne fût point l'avarice qui conduisît sa main; mais la gloire de Dieu, le service du Roi & le bien de sa patrie. A cette condition il fut absous de ses péchés, & après la Messe il reçut l'Eucharistie. Jaureguy dit ensuite à Venero qu'il alloit exécuter son projet. Il but un coup d'un vin étranger, & se rendit à la citadelle, où logeoit le prince d'Orange, qui après avoir assisté au prêche du matin, venoit de se mettre à table avec ses enfans, les comtes de Laval &

HENRI III. 1582.

de Hohenlo, Jean de Naſſau, Goufier de Bonnivet, Sorbiers ſieur des Pruneaux, & quelques autres. Lorſqu'on fut ſorti de table, le Prince s'en alloit dans ſa chambre au milieu de toute ſa compagnie, lorſque Jaureguy qui s'étoit gliſſé parmi la foule, lui tira un coup de piſtolet; c'étoit l'arme qu'il avoit choiſie. La bale entra par deſſous l'oreille droite, paſſa par le palais ſous la machoire ſupérieure, & ſortit par la jouë gauche. Le Prince fut étourdi du coup, & il a dit depuis qu'il avoit crû que c'étoit un des appartemens de la maiſon qui tomboit. Un moment après il lui prit une foibleſſe, & il ſeroit tombé ſi on ne l'avoit ſoutenu. Lorſque revenu à lui-même, il entendit le murmure de ceux qui étoient autour de lui, & qu'il vit du feu à ſes cheveux, il ſoupçonna ce que c'étoit, & pria qu'on ne tuât point l'aſſaſſin; ajoûtant qu'il lui pardonnoit de tout ſon cœur. Mais tous ces Gentilshommes qui étoient dans la chambre n'ayant pas été maîtres du premier mouvement, l'avoient percé de pluſieurs coups; & les Gardes du Corps l'avoient achevé. Dans le tems qu'on menoit le Prince dans ſa chambre, il jetta les yeux ſur la Nobleſſe Françoiſe qui l'accompagnoit, & on l'entendit repéter pluſieurs fois : » Le duc de Brabant perd un bon ſer» viteur. «

Le bruit de cet aſſaſſinat s'étant auſſitôt répandu dans la ville, y cauſa de grands troubles; peu s'en fallut même qu'il n'y eût une ſédition: le peuple couroit de tous côtés dans les ruës, & demandoit des armes, comme ſi l'ennemi eût été dans la place. On tendit les chaînes; les milices Bourgeoiſes ſe rendirent à leurs poſtes ſous leurs Commandans, & ce fut ce qui appaiſa le tumulte qui commençoit. Il fut en quelque ſorte plus grand dans la maiſon du Prince: on publioit parmi ces eſprits légers & crédules, que les François & les Gardes mêmes avoient eu connoiſſance du complot, & que s'ils avoient tué le meurtrier, ce n'étoit pas par un mouvement de colére, mais de ſang froid, pour empêcher qu'il ne découvrît le veritable auteur du crime: & ſur cette imagination les domeſtiques du prince d'Orange craignoient que ce qui avoit été manqué par un des conjurés, ne fût achevé par les autres. Ainſi la premiére attention que l'on eut, fut de mettre à la porte de la maiſon, des Gardes dont on fût aſſûré.

Hohenlo se chargea de ce soin & fit sortir toute la foule inutile, ceux-là sur-tout dont on avoit quelque défiance.

Le duc de Brabant étoit logé, au couvent de Saint Michel, où il se disposoit à célébrer le jour de sa naissance. On avoit préparé à cet effet des courses, des carousels, des tournois, & un bal pour le soir. Mais dès qu'il eut appris cet accident, il en fut extrémement consterné, & il craignit qu'on ne le soupçonnât, comme le bruit en couroit déja. Ainsi il fit cesser tous les préparatifs de la fête, & il envoya au prince d'Orange des personnes de confiance. Ce Prince persuadé qu'il étoit blessé à mort, déploroit le malheur des Provinces-Unies, & du duc de Brabant même, qui alloit avoir de terribles difficultés à surmonter.

Pendant ce tems-là Maurice de Nassau fils du Prince blessé, & d'Anne de Saxe fille de l'Electeur de Saxe, morte depuis peu, qui n'étoit encore qu'un enfant, mais qui avoit déja une prudence au-dessus de son âge, foüilla avec soin le meurtrier de son pére, & trouva d'abord un pistolet, puis quelques papiers, un paquet de lettres, & des tablettes, où l'on trouva ces vœux & ces enchantemens superstitieux sur la foi desquels Jaureguy trompé par Añastro s'étoit flaté, qu'il s'échaperoit après qu'il auroit tué le Prince. On publia toutes ces piéces, & comme elles étoient en Espagnol, les François furent pleinement justifiés. Sainte Aldegonde fut, pour ainsi dire, le médiateur de leur justification, & il se donna de grands mouvemens pour éclaircir cette affaire.

La tranquillité étant rétablie dans la maison du Prince, il ne fut plus question que d'approfondir le fait. Pour cela on mit le corps du meurtrier debout, sur un échaffaut qu'on dressa dans la place publique, afin que tout le monde pût le voir. Dès qu'on fut assûré que c'étoit un des domestiques d'Añastro, on courut à la maison, & on arrêta Venero, qui y étoit demeuré en attendant le succès de l'entreprise. On prit aussi Timerman, parce qu'on sçut qu'il fréquentoit cette maison, & que ce jour-là même il y avoit dit la Messe. Venero nia d'abord qu'il sçût rien; mais ayant été convaincu par des lettres qu'Añastro lui écrivoit de Bruges, il avoüa tout. Timerman chargé par sa déposition avoüa qu'il avoit pensé

HENRI III. 1582.

d'abord, que depuis la proſcription du prince d'Orange, il étoit permis en conſcience à tout le monde de le tuer; mais qu'ayant depuis examiné la choſe avec plus d'attention, il reconnoiſſoit que c'étoit une erreur, & qu'il en demandoit pardon au Sénat; & il ſouhaita que cette déclaration fût ajoûtée à ſa confeſſion, & qu'on ne publiât point la premiére ſans la ſeconde. Il fut condamné à mort auſſi-bien que Venero. Le prince d'Orange avoit demandé que ſi on les condamnoit à mort, on la leur fît ſubir la plus douce qu'il ſe pourroit: ainſi on les étrangla ſur l'échafaut, puis on coupa leurs corps en quatre quartiers, & on planta leurs têtes & ces quartiers aux portes de la ville & ſur les boulevards. On les en ôta quatre ans après par le conſeil de quelques Catholiques, lorſque la ville fut retournee à l'obéïſſance du roi d'Eſpagne: & alors après leur avoir rendu publiquement un culte religieux, on les inhuma.

Le prince d'Orange qui étoit robuſte, & d'un bon temperament, parut au commencement reprendre ſes forces. Les veines coupées par la bale avoient été reſſerrées par le feu qu'on y avoit mis, & il s'étoit formé une eſpéce de cicatrice qui avoit arrêté le ſang. Mais le dixiéme jour, la croute tomba, & le ſang recommença à ſortir avec tant d'abondance, qu'on déſeſpéra de pouvoir l'arrêter. Enfin tous les remédes ordinaires ayant été inutilement employés, Leonard Botal de la ville d'Aſt (1), Médecin du duc de Brabant, conſeilla de boucher la playe avec le pouce, & de faire ſuccéder continuellement des hommes les uns aux autres pour la fermer de cette maniére. On le fit; on arrêta par ce moyen le ſang qui avoit réſiſté à tous les autres remédes; la playe ſe ferma au bout de quelques jours contre l'eſpérance de tout le monde; le Prince recouvra la ſanté, & le ſecond jour de Mai, il alla au Temple pour rendre graces à Dieu. Depuis cet accident, la conſternation générale avoit été ſi grande, qu'on eût dit qu'ils avoient perdu le Pére de la patrie & leur Libérateur. On fit des priéres publiques, & on ordonna pluſieurs jeûnes pour obtenir ſa guériſon. Catherine de Naſſau ſa ſœur, femme du comte Schwartzembourg, ne l'abandonna point, & lui rendit tous les ſervices dont elle étoit capable. Charlotte

(1) Ville de Piémont à cinq lieuës de Turin.

de Bourbon-Monpensier sa femme, avoit été extrémement frappée de ce malheur imprévû : & la douleur & les veilles se joignant à la frayeur, elle tomba dans une grande maladie, dont elle mourut le 5. de Mai, très-regrettée de tout le monde, & principalement de son mari, qu'elle aimoit tendrement. On la porta quatre jours après à la Cathedrale avec une pompe magnifique, où il se trouva plus de douze cens personnes en deuil, & elle y fut inhumée dans la Chapelle de la circoncision.

Añastro s'étoit rendu à Tournai auprès du prince de Parme, & l'avoit assûré, au premier bruit de l'assassinat du prince d'Orange, que sa blessure étoit mortelle. Le Viceroi à son instigation écrivit le 25. de Mars aux villes d'Anvers, de Gand, de Bruges, d'Ipres, & à quelques autres, pour les porter à se réünir & à se soûmettre au roi d'Espagne, de la clémence duquel il leur répondoit : Que le prince d'Orange, l'auteur de tous les troubles, étant mort, il n'y avoit plus de difficulté à prendre ce parti. Añastro de son côté écrivit le même jour à Denis & Laurent de Meurs qui étoient à Gand. Mais comme les Etats eurent soin en même tems d'informer toutes les villes, que la playe du prince d'Orange alloit bien, rien ne branla ; au contraire les peuples irrités de la noirceur de cet attentat, & d'un exemple si pernicieux, se préparérent à la guerre avec plus d'ardeur que jamais.

Les François commencérent par une tentative sur Namur, où étoit Marguerite d'Autriche duchesse de Parme mére du Viceroi. On s'étoit flaté qu'on s'empareroit facilement de la place en l'absence de Gille comte de Barlaymont, qui en étoit Gouverneur. Dans cette idée on prépara des échelles pliantes, teintes en noir, afin qu'on les vît moins ; mais les Chefs de l'entreprise n'étant pas d'accord, & le Viceroi ayant beaucoup de cavalerie de ce côté-là, on jugea l'entreprise si périlleuse, qu'on se retira sans rien faire.

Le Viceroi de son côté, informé que Montigny avoit repris Lens sur les François, entra en Flandre avec son armée, faisant mine d'en vouloir à Menin ; mais il tomba tout d'un coup sur Oudenarde, petite ville sur l'Escaut, assez forte par son assiéte. Les habitans prétendent qu'on l'appelloit autrefois Nervie, & que c'est-là qu'habitoient les anciens

HENRI III. 1582.

Nerviens. Frideric de Borgt commandoit dans la place, depuis que les habitans avoient chaſſé Manſard, qui vouloit y faire entrer des troupes. Le Viceroi avoit fait dreſſer une batterie de gros canon, qui battit la place rudement; & comme la garniſon & les habitans ne ſe ſentoient pas aſſez forts pour ſoûtenir un aſſaut, ils lâchérent les écluſes & noyérent le païs. Mais le Viceroi qui entendoit bien la guerre, avoit fortifié ſon camp de maniére, qu'il avoit laiſſé un chemin libre pour ſes convois, qu'il tiroit de Tournai; en ſorte que l'inondation ne cauſoit aucune incommodité à ſon armée, & qu'elle fermoit au contraire le chemin aux ſecours qu'on pourroit envoyer à la ville : car les Eſpagnols avec des bateaux plats ſe promenoient ſur l'inondation, & par des attaques continuelles fatiguoient extrêmement les aſſiégés, qui ſe défendirent d'abord aſſez bien. Il y eut une action très-vive au baſtion de la porte, où les deux partis perdirent beaucoup de monde. Bernoeille d'Anvers y fut tué du côté des habitans. Cette perte abattit entiérement leur courage, déja refroidi par les veilles & les travaux continuels. Et la diviſion étant ſurvenuë entr'eux, comme ils virent qu'il n'y avoit point de ſecours à attendre, ou du moins qu'il ne viendroit de long-tems, ils firent leur traité à condition que la garniſon compoſée à peine de cinquante hommes (car ils n'en avoient pas voulu recevoir davantage) ſortiroit avec ſes armes & ſes drapeaux, & que la ville payeroit trente-ſix mille florins. On donna aux Proteſtans un an pour ſe déterminer, ou à ſe faire Catholiques, ou à ſortir de la ville. La priſe du château de Gaure ſuivit de près celle d'Oudenarde.

Pendant que le Viceroi étoit dans ſon camp, & que le duc de Brabant n'étoit pas aſſez fort pour l'y attaquer, on fit quelques tentatives ſur diverſes places; & tandis que le comte de Rochepot marchoit à Courtrai, les troupes d'Anvers prirent la route d'Arſchot, afin d'obliger les ennemis à partager leurs forces, en voulant ſecourir ces places.

Cependant Tiant gouverneur de Ninove, le ſieur de Tempel gouverneur de Bruxelles, & la Garde colonel d'infanterie, ayant fait un corps des garniſons voiſines, ſe rendirent le 23. d'Avril devant Aloſt ſur les dix heures du ſoir. Le ſieur de Mouqueron y commandoit en chef, & ſous lui Liede Kerke

avec quelques soldats. Celui-ci réveillé par le bruit, crie aux armes. Aussitôt les habitans courent en foule à l'endroit le plus foible. Nos troupes qui l'avoient prévû, firent leur attaque du côté de la porte de Bruxelles, qui étoit l'endroit le mieux fortifié ; & s'en étant approchées avec des charretes & des planches, elles planterent leurs échelles dans le fossé. La plûpart, pour y arriver, se mirent dans l'eau jusqu'aux aisselles, portant dans leurs bouches leurs arquebuses, leurs méches & leur poudre, de peur que l'eau ne les mît hors d'état de servir ; & tenant l'épée nuë de la main droite, ils montérent ainsi sur la muraille. Un soldat fort brave, nommé le Roi, qui monta le premier fut renversé d'un coup d'arquebuse, sans que les autres en fussent intimidés. Il y en eut environ deux cens qui franchirent la muraille, & qui commencérent par tuer tous ceux qui étoient de garde ; après quoi ils firent battre quantité de tambours qu'ils avoient apportés avec eux, afin de jetter la terreur dans toute la ville. Les habitans accourant au bruit tirérent deux coups de canon sur les assaillans ; mais sans beaucoup d'effet. Nos troupes trouvérent beaucoup plus de résistance dans la place, où elles furent repoussées jusqu'à deux fois : mais les Officiers s'étant mis à leur tête, ils firent une troisiéme charge, repoussérent les habitans de la porte de Bruxelles & la rompirent. Aussitôt la cavalerie Françoise étant entrée, la garnison composée de cent dix soldats & la Bourgeoisie armée, se retirérent vers l'Hôtel de ville : il y en eut environ deux cens de tués dans les ruës, entre lesquels on trouva dix-sept Prêtres. Le reste se sauva à la faveur des ténébres & sauta par-dessus les murs. Enfin après une demi heure de combat à coups d'arquebuses, la ville se rendit. Mouqueron & Aloy abbé de Ninove furent faits prisonniers. L'Abbé donna quatre mille florins pour sa rançon, & pour celle de quelques Religieux de son Abbaye. Nous y perdîmes vingt-cinq hommes. Le Duc mit dans la place Tiant de Mérode avec une garnison Françoise. Les Espagnols se dédommagérent de cette perte par la prise du fort de Gaesbeck. Pour yréüssir, quelques-unes de leurs compagnies eurent recours à un combat simulé : & en s'entrechoquant elles arrivérent jusque sous les murs de la citadelle.

HENRI III. 1582.

HENRI III. 1582.

Ceux qui fuyoient se disant chargés du butin de la ville d'Alost qu'ils venoient de piller, priérent instamment qu'on leur ouvrît les portes, & la garnison fut assez crédule pour les laisser entrer dans la place, dont ils furent bientôt les maîtres.

Quelque tems après, vers le commencement du mois de Mai, les habitans de Diest & d'Herentals pillérent Tillemont. La garnison fut si effrayée, qu'au lieu de défendre la ville, elle alla s'enfermer dans un Monastére entouré de palissades, où elle demeura sans faire aucun mouvement, jusqu'à ce que les ennemis se fussent retirés avec leur butin.

Vers ce même tems, Charle Mansfeld, qui avoit depuis peu quitté le service des Etats pour s'attacher au roi d'Espagne, arriva à Dunkerque avec quinze cens chevaux Allemans, & quelques compagnies Françoises, qui avoient été levées sur la frontiére par des Officiers du parti des Guises, mais pourtant avec une permission tacite du Roi, qui étoit bien aise qu'on crût qu'il n'approuvoit pas entiérement l'entreprise du duc d'Anjou. Rochepot envoya contre lui un détachement auquel il joignit les troupes destinées pour faire lever le siége d'Oudenarde. Le Viceroi qui venoit de s'en rendre maître, ayant eu avis de cette démarche, va en diligence de ce côté-là, & se campe le premier d'Août sous Berg-Saint-Vinox, fort près de Dunkerque. Les François y campérent aussi, & se retranchérent en sorte que les deux armées n'étoient séparées que par un ruisseau. Rochepot qui étoit malade à Berg, se fit porter sur le rempart, d'où ayant considéré la situation du camp des ennemis, il fit sortir le troisiéme d'Août deux mille cinq cens arquebusiers choisis, & donna ordre aux autres de demeurer dans leur camp. Les ennemis qui étoient supérieurs, s'étoient déja emparés des fossés & des hayes ; en sorte qu'ils paroissoient avoir un grand avantage sur nos troupes : mais nos arquebusiers les chargérent avec tant de vigueur, qu'ils leur enlevérent tout ce qu'ils avoient pris. A l'instant le baron de Balenson s'avanca par ordre du Viceroi avec sa cavalerie legére & quelques arquebusiers pour repousser nos gens ; mais il fut reçu vigoureusement par un corps de piquiers Anglois, qui le firent prisonnier avec son Enseigne. Enfin après un combat long &

opiniâtre, on se retira de part & d'autre sans que la victoire se fût déclarée : mais la perte des ennemis fut beaucoup plus grande que la nôtre.

Prise de Lierre par les Espagnols.

La veille de ce combat, Lierre petite ville, mais bien fortifiée, qui n'est qu'à une bonne lieuë d'Anvers, fut surprise très-adroitement par les Espagnols. Un des Conseillers du Sénat d'Anvers y commandoit avec une garnison composée de plusieurs compagnies d'infanterie, & entr'autres d'une compagnie Ecossoise, commandée par Guillaume Semple. Cet Officier voulant se venger d'une injustice que les Etats lui avoient faite, comme il l'a publié depuis pour excuser sa trahison, traita secretement avec le Viceroi pour lui livrer la place. Eetveldt, homme simple & crédule, & qui n'avoit aucune défiance de Semple, étant un jour à boire avec lui, cet Ecossois lui demande la permission d'essayer de faire quelques prisonniers sur les ennemis pour ravoir par échange un de ses soldats qu'ils ne vouloient point lui rendre, quelque somme d'argent qu'on leur offrît. Eetveldt y consent. Semple fait part de son dessein à son frére qu'il laissoit dans Lierre : & il sort aussitôt par la porte de Louvain avec vingt hommes de sa compagnie & sept autres soldats & un tambour qu'Eetveldt y joignit. A trois quarts de lieuës de Lierre, il fait entrer son détachement dans l'Eglise d'un village, & leur dit de se reposer. La trahison commença à se découvrir en cet endroit : car les Ecossois liérent brutalement par ordre de Semple les huit hommes qu'Eetveldt lui avoit donnés : & un moment après, Claude de Barlaymont de Haultepenne arriva avec un détachement de soldats choisis tirés des garnisons voisines, & il se mêla avec ces Ecossois, qui prirent le chemin de Lierre, comme des gens qui reviennent d'une course, ayant au milieu d'eux les soldats d'Eetveldt enchaînés. Les autres Ecossois qui étoient restés dans la ville avec le frére de Semple, son Lieutenant & son Enseigne, & deux compagnies destinées à faire la garde pendant la nuit, se rassemblérent tous avant trois heures du matin sur l'esplanade. Dans le même tems Semple se présenta à la porte avec ses Ecossois & les soldats que Haultepenne lui avoit amenés, & demanda qu'on le fit entrer. A l'instant son frére court à l'Hôtel de ville, demande que le Capitaine des patroüilles

apporte les clefs, & qu'on faſſe entrer Semple & ſes ſoldats, qui reviennent chargés de butin. C'étoit Corneille Crieckaert qui commandoit la patroüille cette nuit-là : il fut d'avis qu'on fît entrer Semple, & il s'achemina vers la porte avec ſa garde. Il y avoit quatre guichets à paſſer avant que d'arriver à la porte : à meſure qu'ils les paſſoient, ceux qui reſtoient dans la ville, les fermoient après eux, & y mettoient les barres. Dès que Crieckaert eut fait entrer Semple ſur le rempart, le traître qui ſçavoit bien que les guichets étoient fermés derriére eux, donne un coup d'épée au portier qui avoit ſuivi Crieckaert, & bleſſe Crieckaert lui-même. Dans cette confuſion, un de ces huit ſoldats dont j'ai parlé, nommé Antoine Grey, ſe débarraſſe de ſes liens, & étant couru à la tour de Fraſman y donne l'allarme. Ce fut alors que les Ecoſſois de la ville, qui n'avoient point branlé juſque-là, ſe déclarérent ; car étant accourus en cet endroit, & ayant arraché les clefs aux habitans, ils rompirent les portes avec des inſtrumens qu'ils avoient préparés, & firent entrer les ennemis, qui s'avancérent d'abord ſans bruit : mais dès qu'ils eurent paſſé ce qu'on appelle le Haut-pont, le tumulte commença. Un bourgeois nommé Adrien Buiten, ne doutant point de la trahiſon, mit l'épée à la main, & il fut bleſſé par Semple. Auſſitôt les trompettes commencent à ſonner, Barlaymont arrive, & les ennemis s'emparent des places, de peur que les habitans ne s'y raſſemblent. La garniſon & la bourgeoiſie ſe diſperſent ; pluſieurs ſautent par-deſſus les murs, & paſſent les foſſés à la nage. Pendant ce tems-là, les ennemis pillérent la ville, & traitérent avec la derniére cruauté les femmes & les enfans, en tuérent plus de deux cens, & n'épargérent pas même les Religieuſes, ni l'Abbeſſe.

Après cette indigne action, Semple alla trouver le Viceroi à Namur, qui l'envoya auſſitôt au roi d'Eſpagne avec des lettres de recommandation, pour lui procurer la récompenſe de ſa trahiſon, ou du moins pour le mettre à couvert du reſſentiment de ceux qu'il avoit trahis.

Le peuple d'Anvers conſterné de la priſe de Lierre, raſa ſur le champ une magnifique Abbaye de S. Bernard, qui étoit dans le voiſinage, crainte que les ennemis ne s'en

emparaſſent : & l'on fit dans la ville des levées de cavalerie & d'infanterie pour ſe mettre en état de défenſe.

HENRI III. 1582.

Juſqu'ici le nouveau duc de Brabant n'avoit preſque pris aucune réſolution pour tout ce qui regardoit les affaires publiques, que de l'avis du prince d'Orange & des Seigneurs ; il avoit fait des loix pour éviter les fraudes & les impoſtures à l'égard des priſonniers, & il avoit interdit toute ſorte de communication avec les ennemis. Après avoir fait ces réglemens, il ſe diſpoſa à partir pour la Flandre, afin d'aller prendre poſſeſſion de cette province, la plus conſidérable des Païs-bas. Il ſortit d'Anvers le 14. de Juillet accompagné du prince d'Orange, du prince d'Epinoi, & de tous les Officiers de ſa Cour, & s'étant rendu d'abord à Fleſſingue, il arriva deux jours après à l'Ecluſe. Le lendemain ſur le ſoir il fit ſon entrée à Bruges, où on lui avoit élevé quantité d'arcs de triomphe avec une magnificence extraordinaire. Il paſſa entre des hayes de ſoldats qui bordoient les ruës, & au milieu d'une quantité prodigieuſe de flambeaux, dont toute la ville étoit illuminée, & il fut proclamé comte de Flandre, aux acclamations d'un peuple innombrable.

Conjuration de Salzede.

Ce fut alors qu'on découvrit par hazard la conjuration de Salzede ſieur d'Auvillars, la plus importante & la plus terrible qui ait jamais été. Mais par un aveuglement fatal, Henri III. uniquement occupé de ſes Favoris, n'y fit pas l'attention qu'il devoit, dans la penſée qu'elle ne regardoit que le duc d'Anjou & ſes partiſans. Elle envelopa bientôt néanmoins le Roi & tout le Royaume, & les jetta dans une guerre de dix ans, qui a mis l'Etat à deux doigts de ſa perte. Ce Nicolas Salzede étoit fils de Pierre Salzede Eſpagnol, qui étant Gouverneur de Vic & de Marſal au païs Meſſin, avoit excité dix-ſept ans auparavant la guerre Cardinale, & qui pour cette raiſon avoit été tué au maſſacre de Paris, comme nous l'avons dit en ſon lieu. Mais en même tems il étoit allié du duc de Mercœur (1), parce que ſa mére & la mére de Marie de Luxembourg femme du Duc, étoient toutes deux de la maiſon de Beaucaire Peguillon. Cette alliance avoit fait oublier à Nicolas le reſſentiment du meurtre de ſon pére ; en ſorte qu'il étoit en ſecret attaché aux princes

(1) Philippe Emmanuel de Lorraine.

HENRI III. 1582. Lorrains, qui de leur côté ne laissoient échaper aucune occasion de le gagner à force de bienfaits. Ils le connoissoient déterminé aux plus grands attentats, & ils avoient besoin d'un homme de ce caractére. Il avoit été accusé depuis peu de fausse monnoye, & comme il refusa de comparoître, il fut condamné à Roüen par contumace : mais le Roi, qui étoit le Prince du monde le plus indulgent, lui accorda sa grace à la priére du duc de Lorraine *. C'étoit une nouvelle obligation pour lui de ne rien refuser ni aux ordres, ni aux priéres des Princes de cette maison.

* Charle.

Après la mort de Jean d'Autriche, le roi d'Espagne qui n'étoit pas fâché d'être débarrassé de ce Prince, ordonna qu'on fît une recherche exacte de tous ses papiers, & qu'on les lui envoyât, parce qu'il avoit eu des soupçons, qu'il étoit bien aise d'approfondir. Il trouva en les examinant, qu'il avoit fait une ligue avec Henri duc de Guise, qui étoit regardé en France comme le Chef de cette maison, quoique le duc de Mercœur fût de la branche aînée. Si Jean d'Autriche eût vécu, cette ligue étoit également pernicieuse à la France & à l'Espagne : mais comme il n'étoit plus, Philippe jugea qu'elle pouvoit désormais être aussi avantageuse à l'Espagne, que funeste à la France ; c'est ce qui porta ce Prince à la renouveller secretement, & à condition de fournir au duc de Guise cinquante mille écus d'or par an.

On coloroit cette Ligue du prétexte de la Religion, qui s'affoiblissoit tous les jours par la molesse du Roi, uniquement occupé de ses plaisirs, & par la facilité avec laquelle il toleroit deux Religions dans ses Etats : d'où il arrivoit que l'hérésie prenoit de nouvelles forces ; & il étoit à craindre, disoit Philippe, qu'elle ne gagnât enfin l'Italie & l'Espagne, comme elle avoit fait les Païs-bas. Ainsi il pressoit le duc de Guise, dont les Ancêtres avoient témoigné tant de zéle pour la Foi, de s'en déclarer le Protecteur en France, où elle alloit périr pour le malheur de ce Royaume florissant, & de tous les païs voisins : Qu'il y étoit d'autant plus obligé, que le roi de France, malgré tous les avis qu'il avoit reçus du souverain Pontife & de lui, fomentoit le mal en négligeant d'y remédier : Que le duc de Guise tenant un rang si considérable dans l'Etat, pouvoit sans scrupule se déclarer pour

une si bonne cause, & faire tous ses efforts, même par des ligues au dedans & au dehors du Royaume, pour mettre la Religion de ses Ancêtres à couvert du péril dont elle étoit menacée par les progrès de l'hérésie. Philippe autorisoit ce sentiment par les décisions des Théologiens, dont on ne manquoit point en Espagne, & dont les réponses étoient toûjours conformes aux desirs du Prince.

Le duc de Guise naturellement plein d'ambition, & qui sembloit avoir hérité de celle du cardinal de Lorraine son oncle, n'eut pas de peine à entrer dans ces vûës, d'autant plus qu'il étoit déja comme engagé par la Ligue qu'il avoit faite avec Jean d'Autriche, & qu'il étoit ravi de se voir dans une espéce de nécessité d'exciter des troubles dans le Royaume. Il étoit assûré de la faveur du Clergé & du secours empressé de certains Religieux, qui après avoir fasciné l'esprit du peuple par des questions embarrassées, & l'avoir peu à peu détaché de l'obéïssance du Prince & des Magistrats, le portoient ouvertement à la révolte. L'indolence du Roi favorisoit ses desseins. Livré à ses plaisirs, insensible aux maux de l'Etat, tranquille sur l'avenir, enyvré des flateries de Conseillers scélérats, que ses profusions enrichissoient, ce Prince faisoit tout ce qu'il falloit pour se rendre méprisable & odieux à tout le monde. D'ailleurs la réputation & la puissance des Guises augmentoient de jour en jour, moins par leur mérite personnel, que par les fautes du gouvernement. On ne connoissoit point d'autre crédit que le leur; le roi de Navarre haï à cause de sa Religion, étoit comme relégué au fond du Bearn, à l'extrémité, ou pour mieux dire, hors du Royaume. Le prince de Condé, & tous les autres Princes de la maison de Bourbon, qui étoient restés à la Cour, n'y joüoient pas un grand rôle, soit qu'ils manquassent d'argent, soit qu'ils sentissent leur foiblesse. Car depuis la mort de Minterne dont j'ai parlé, le cardinal de Bourbon flatté de l'espérance de régner, à l'exclusion du roi de Navarre, s'étoit entiérement livré aux émissaires des Guises; & après s'être dépoüillé, pour ainsi dire, de tout ce qu'il avoit d'amitié pour les Princes de sa maison, il s'étoit entiérement déclaré pour les séditieux.

Ces fondemens posés, il n'étoit pas difficile d'élever l'édifice de la rebellion. Le seul duc d'Anjou pouvoit traverser

HENRI III. 1582.

les projets des Guises; parce qu'il avoit emmené avec lui presque toute la Noblesse du Royaume, qui fait un parti très-puissant; & qu'en transportant la guerre dans les Païs-bas, il avoit laissé en France une paix, qui paroissoit devoir durer long-tems. D'ailleurs il haïssoit mortellement tous les Lorrains : il imputoit à leurs intrigues la haine que ses deux fréres Charle IX. & Henri III. avoient marquée pour lui, & l'espéce de prison qu'on lui avoit fait essuyer.

Philippe, grand politique, & qui devoit fournir aux frais du parti, sentoit bien qu'il n'auroit jamais la paix dans les Païs-bas, tant qu'il n'y auroit point de guerre en France; ainsi il pressoit les Guises de prendre les armes. Ils y étoient fort portés par inclination, & par l'envie qu'ils avoient de tenir la parole donnée au roi d'Espagne; mais ils désespéroient d'y réüssir, s'ils ne trouvoient moyen de se défaire du duc d'Anjou, qui mettoit un obstacle invincible à toutes leurs mesures. Le duc de Guise persuadé que Salzede étoit propre à les tirer de cet embarras, écrit au duc de Lorraine, qu'il avoit fait entrer dans la Ligue avec l'Espagne, & le prie de faire tenir à Salzede une lettre pleine de témoignages d'amitié, & de lui enjoindre d'aller trouver les Guises. Ce scélérat, qui avoit obtenu sa grace par le moyen du duc de Lorraine beau-frére du Roi, n'avoit cependant osé demeurer dans le ressort du Parlement de Roüen, parce que les lettres de grace n'y avoient point été publiées, & il s'étoit tenu caché en Champagne chez Messieurs de Courson ses parens. Dès qu'il eut reçu la lettre du duc de Lorraine, il vint à la Cour. Le duc de Guise lui fit de grandes promesses, pour l'engager au crime qu'il méditoit. Un des principaux motifs qu'il employa fut, que Salzede originairement Espagnol, n'avoit pas en France une fortune convenable à sa naissance & à son mérite; & que s'il vouloit exécuter ce qu'il lui proposoit, Philippe lui donneroit en Espagne un rang & des emplois proportionnés à un si grand service. » Vous » voyez, dit-il, comment on se gouverne en France, & que » l'hérésie s'y fortifie tous les jours, parce qu'on néglige » d'en arrêter les progrès. Sans le duc d'Anjou, qui désor» mais, si nous voulons l'en croire, va s'appeller duc de Brabant,

» Brabant, on pourroit y remédier ; mais ce Prince y mettra » toûjours un obstacle invincible. Ainsi il est de la derniére » importance pour le roi d'Espagne, qui est aujourd'hui l'u- » nique défenseur de la Foi de nos Ancêtres, & pour la Fran- » ce même, de s'opposer à ses mauvais desseins.

Salzede abîmé de dettes, & poursuivi sans cesse par l'idée de ses crimes, qui lui faisoient craindre pour sa vie, répondit qu'il étoit prêt à tout entreprendre. Là-dessus, on convint que les princes Lorrains léveroient à leurs dépens un régiment de soldats d'élite, dont on le feroit Colonel ; qu'il passeroit par le camp des Espagnols ; qu'il iroit trouver le duc d'Anjou pour lui offrir ses services & ceux de ses amis, & pour lui demander la permission de lever un régiment, avec promesse que les soldats qu'il lui ameneroit demeureroient plusieurs mois au drapeau. Ils étoient persuadés que le duc d'Anjou nouvellement établi dans sa Principauté, qui devoit être dans une défiance continuelle des habitans du païs, qui d'ailleurs voyoit ses troupes déserter tous les jours faute de paye, accepteroit ses offres avec joye, & lui confieroit apparemment une des meilleures places qu'il eût dans le Païs-bas, ou qu'il réserveroit son régiment pour sa garde ; & que dans l'un ou l'autre de ces deux cas, il auroit une belle occasion d'exécuter leur dessein.

Le duc de Guise ne doutoit point que cet artifice ne réüssît, & que le duc d'Anjou qui se rappelleroit la guerre Cardinale, & la mort de Pierre de Salzede tué au massacre de Paris par les émissaires des princes Lorrains, ajoûteroit aisément foi à tout ce que lui diroit Salzede. En effet Salzede étant arrivé à Bruges, & ayant assûré le duc de Brabant que son régiment seroit bientôt sur la frontiére, il fut reçu de ce Prince avec beaucoup de distinction & de marques d'amitié. Mais comme le crime manque presque toûjours de prudence, Salzede en venant de Lorraine avoit passé par le païs ennemi, & il étoit même resté dans le camp du Viceroi. Il disoit à la vérité, qu'il avoit eu dessein de reconnoître l'état de leur armée. Mais le prince d'Orange, qui avoit l'esprit fin & pénétrant, & qui se défioit de tout, en prit occasion d'examiner de près la conduite & les desseins de cet étranger, Espagnol d'origine, & noirci d'un crime qui l'avoit fait condamner à mort. Le Prince avoit auprès

HENRI III. 1582.

de lui Lamoral d'Egmond, qu'il aimoit tendrement, parce que sa mére qui venoit de mourir le lui avoit fort recommandé. Il remarqua que ce jeune Seigneur, d'un esprit assez léger, avoit quitté le logement qu'il avoit près de sa maison, & qu'il en avoit pris un autre près de Salzede. Il le prit en particulier, & lui demanda d'un air irrité, quelle affaire il pouvoit avoir avec ce nouveau venu? Lamoral après des raisons vagues & tirées de loin, lui dit enfin qu'il avoit fait amitié avec Salzede, pour se servir de lui dans l'Alquimie (1), parce qu'il y étoit très-habile. Le prince d'Orange soupçonnant dans ce commerce quelque motif moins innocent, conseilla à Lamoral d'être en garde contre une science qui avoit trompé bien des gens, & contre un homme dont la réputation étoit fort mauvaise; mais en même tems, il le pria de ne point parler à Salzede de l'avis qu'il lui donnoit. Aussitôt le prince d'Orange va trouver le duc de Brabant, auquel il communique ses soupçons. Il ajoûte qu'il sçait d'ailleurs, que Salzede n'est venu le trouver, qu'après avoir pris des engagemens avec le prince de Parme, dans l'armée duquel il a passé, & de qui il a reçu deux confidens de leur complot; que s'il vouloit le faire arrêter, on pourroit apprendre bien des choses sur les desseins secrets des ennemis. Le Duc ne négligea pas cet avis; il avoit déja sçu que Salzede s'étoit réconcilié avec les Guises, ce qu'il avoit ignoré d'abord. On l'arrêta donc dans la maison même du Duc, & on le lui présenta. Il étoit venu accompagné de François Baza de Bresse, qui avoit servi autrefois sous Ferdinand de Gonzague, & d'un Flamand, nommé Nicolas Hugue de la Borde; c'étoient les deux hommes que le Viceroi lui avoit donnés. Baza attendoit hors du palais que Salzede sortît; & comme il tardoit long-tems, il en demanda des nouvelles. Là-dessus on le fit arrêter; mais la Borde se sauva. Ceci se passa le 21. de Juillet.

Confession de Salzede.

Au premier interrogatoire, Salzede laissa plûtôt entrevoir quelque complot secret, qu'il ne l'avoüa. Le lendemain on le ramena encore devant le duc de Brabant, & après qu'on eut exigé le serment ordinaire, voici la confession qu'il fit de lui-même, sans aucun motif de crainte, ni de violence,

(1) Art de transformer les métaux, autrement la Pierre Philosophale.

comme le porte le mémoire qu'il écrivit de sa propre main. Il commence par avoüer la faute qu'il a commise contre le Roi & contre le Duc son frére ; & après en avoir demandé pardon, il déclare que l'année derniére le sieur d'Aussonville agent du duc de Lorraine à la cour de France, lui avoit fait tenir des lettres de ce Prince, qui lui enjoignoient d'aller trouver le duc de Guise : Que sur cet ordre, il s'étoit aussitôt rendu à Paris, & que le duc de Guise par les raisons que j'ai rapportées, l'avoit engagé à lui rendre service : Qu'il étoit allé par son ordre en Normandie, pour voir la flote qu'on équippoit à Dieppe, & que Strozzi devoit mener à la Tercere : Qu'à son retour, il avoit rendu compte au duc de Guise de ce qu'il avoit vû : Que ce Duc instruit du nombre des vaisseaux & de la quantité de vivres qu'on embarquoit, en avoit donné avis à J. B. Taxis ambassadeur d'Espagne en France, qui sur le champ avoit dépêché son petit-fils au prince de Parme. Il ajoûta que le duc de Guise l'avoit ensuite envoyé en Lorraine avec des lettres pour Christophle de Bassompierre, pour Chrétien de Savigny de Rosny, pour Eleonor Chabot comte de Charny, lieutenant général du gouvernement de Bourgogne, & pour Rochebaron & Clermont : Qu'après que le duc de Mayenne fut de retour du Dauphiné, on lui écrivit en Champagne, où il étoit avec Messieurs de Courson ses cousins, & Claude des Essarts de Sautour, qui ne sçavoient rien de ce qui se tramoit, & qu'ensuite on l'avoit fait venir à Paris pour la troisiéme fois : Qu'à son arrivée on le mena sur le soir chez le duc de Guise, avec qui Mayenne & Villeroi étoient en conférence secréte : Que Villeroi lui avoit parlé long-tems, & qu'il l'avoit fort exhorté à bien servir les Guises & le roi d'Espagne : Que pendant que Villeroi lui parloit, Guise & Mayenne se promenoient dans la chambre : Qu'ils recevoient tour à tour des papiers des mains de Villeroi, dont on lui montra quelques-uns : Qu'après qu'il en eut pris la lecture, Villeroi lui demanda s'il ne trouvoit pas cette affaire en bon train ? Ajoûtant, que ces deux Princes avoient presque toute la Noblesse à eux : Que le duc d'Aumale étoit sûr de la Picardie : Que les ducs de Guise & de Mayenne étoient maîtres de la Noblesse de Champagne & de Bourgogne : Que les Seigneurs de ces deux

HENRI III. 1582.

HENRI III. 1582.

Provinces avoient déja engagé leur parole à Chabot : Que Jean de Mouy ſieur de la Meilleraye ſollicitoit la Nobleſſe du païs de Caux : Que Matignon tenoit pour eux Granville & Cherbourg dans le Cotantin : Que tous les ports de Bretagne étoient entre les mains de leurs partiſans, entr'autres Breſt, dont Crené étoit maître : Que ces fortereſſes, dont la mer étoit bordée, fermoient l'entrée de toute cette côte au duc d'Anjou : Que de l'autre côté, Lyon étoit ouvert au ſecours que l'on attendoit d'Italie : Que c'étoit par-là que viendroient les troupes du Pape, qui devoient joindre l'armée du duc de Savoye, commandée par le duc de Nemours * ſon parent. Que les Eſpagnols deſcendroient en France par le Bearn, pendant que Mendoze parent de Salzede feroit une irruption par le païs de Lourde, du côté de Bigorre avec les troupes de Biſcaye : Qu'enfin la Hilliere commandant de la Province étoit d'intelligence avec lui.

* Jacque.

Les ducs de Guiſe & de Mayenne ayant dit alors à Villeroi d'aller dans la chambre cacheter le paquet qu'ils envoyoient au prince de Parme, ils lui avoient propoſé, ajoûtoit-il, de porter à ce Prince ces lettres de créance ; de lui faire des excuſes ſur ce qu'ils avoient été ſi long-tems à exécuter leurs promeſſes ; de l'aſſûrer qu'ils n'avoient point perdu de tems, & que tout étoit diſpoſé pour mettre le Roi en cage : Qu'il y avoit dans le paquet un double d'un mémoire qu'il falloit envoyer en Eſpagne, afin que Philippe vît l'état de leurs forces, & la puiſſance de leur parti. Qu'après cela les Guiſes lui avoient ordonné de dire à Farneſe de tenir quelque tems ſon armée en repos, & de s'approcher inſenſiblement de Calais, pour s'en ſaiſir quand il ſeroit tems, parce que le Roi effrayé de cette nouvelle les mettroit auſſitôt à la tête de ſes troupes. A mon égard, ajoûte Salzede, ils me dirent de demander au duc d'Anjou la permiſſion de lever un régiment pour ſon ſervice, & de l'équiper à mes dépens, avec promeſſe qu'il ſeroit bientôt ſur la frontiére ; & de faire en ſorte d'obtenir de lui le commandement de Dunkerque, parce qu'il leur étoit important, diſoient-ils, d'avoir un port en cet endroit, & qu'il y avoit tout lieu d'eſpérer que tout réüſſiroit, ſi Farneſe s'approchoit de Dunkerque ; parce que le Duc preſſé d'un côté, & invité de

l'autre par la proximité d'un bon régiment qui seroit sous sa main, ne manqueroit pas de le faire entrer dans la place. » Après tous ces discours, dit-il encore, Villeroi étant ren- » tré dans le cabinet, avec le paquet cacheté, je le pris, & » après avoir encore juré fidelité aux deux fréres, je par- » tis pour la Lorraine, & lorsque je fus à Nancy, j'y reçus » ordre du duc de Guise de n'en point partir, sans avoir re- » çû de nouvelles instructions, que l'on devoit bientôt m'en- » voyer. Quelques jours après, il arriva un petit Espagnol » borgne qui m'apporta des lettres du duc de Guise, par les- » quelles il m'étoit ordonné d'aller trouver Farnese. L'Espa- » gnol se mit en chemin de son côté le vingt-quatre de Juin » jour de saint Jean, pour porter au Pape & au roi d'Espagne » des lettres de ce Duc. Pour moi, je partis le même jour pour » la Flandre; & lorsque je fus arrivé au camp de Farnese, il » me pressa extrémement d'obtenir du duc d'Anjou une com- » mission pour lever un régiment, afin de me rendre maître » de quelque port de Flandre, comme on en étoit convenu » avec le duc de Guise. Lorsque je fus arrivé à la Cour du duc » d'Anjou, j'eus quelques conférences secretes avec le sieur de » Combelle, dont le résultat fut, qu'il avoit à ses ordres trois » mille arquebusiers, avec lesquels il étoit prêt de s'engager » au service d'un autre Prince.

HENRI III. 1582.

Voici maintenant les noms de ceux qui avoient part à cette conjuration, suivant qu'il l'avoit appris des créatures des Guises. Le maréchal d'Aumont *, les deux Villequiers fréres Claude & René, & George fils de Claude la Chatre gouverneur de Bourge, Mandelot gouverneur de Lyon, Jean de Mouy de la Meilleraie gouverneur du païs de Caux, Gerard Mauleon de Gourdan gouverneur de Calais, Corboran de Cardillac de Sarlaboz gouverneur du Havre, René de Tournemine de la Hunaudaie gouverneur de Bretagne. Il y joignoit Louis de Gonzague duc de Nevers, Charle de Lorraine duc d'Elbœuf, Jean de Leomont de Puygaillard, Gui de saint Gelais de Lansac, François de Casillac de Sessac Lieutenant de la compagnie de cavalerie du duc de Guise, Foucaud de Joyeuse comte de Grandpré, François de Balsac d'Entragues lieutenant général d'Orléanois, & Charle de Balzac son frére, Cicogne gouverneur

* Jean.

HENRI III. 1582.

de Dieppe, Aussonville & Barlemont. Il ajoûte que les Lorrains se vantoient que le sieur d'Arques, (c'est le nom qu'ils donnoient à Anne de Joyeuse) étoit en secret dans leurs intérêts, malgré la faveur du Roi laquelle il partageoit avec Epernon : Qu'à l'égard de Paris, ils avoient pour garans de son zéle Nicolas le Gendre (1) pére de Villeroi, & Nicolas Hothman, de famille bourgeoise, mais très-accrédité dans la ville, & fort riche : Que lorsqu'il quitta Farnese, on envoya avec lui un Italien, qui avoit ordre d'aller trouver Gourdan gouverneur de Calais, & de traiter avec lui de la reddition de sa place. Il nomma encore parmi les Conjurés François d'O disgracié depuis peu, & qui s'étoit retiré dans son gouvernement du Cotantin en basse Normandie, & Jean d'O sieur de Manou son frére capitaine des Gardes du Corps; Laurent de Maugiron Lieutenant général du Dauphiné, frére de la Beaume, comte de la Suze, & Philibert de la Guiche Commandant de l'Artillerie. Enfin il disoit que l'Agent qui négocioit pour cette ligue auprès du Pape, étoit le cardinal de Pellevé : Que le projet des conjurés étoit de mettre le Roi en prison; de pousser à bout le duc d'Anjou; d'exterminer la famille Royale, & de mettre le royaume de France entre les mains du roi d'Espagne : Que Henri duc de Brunswick beau-frére du duc de Lorraine, qui étoit au service des Espagnols, promettoit de lever pour l'exécution de ce projet de grandes troupes de cavalerie & d'infanterie Allemande. Salzede écrivit cette confession en présence de Sorbiers sieur des Pruneaux, de Mathurin Chartier, & de Hugue de Lavergne capitaine des Gardes du duc d'Anjou.

Quelques jours après, ce prisonnier fit rendre une lettre au duc d'Anjou, dans laquelle il ajoûtoit à sa déposition sur certains chefs, retranchoit en d'autres, adoucissoit l'affaire, s'excusoit, & demandoit grace. Outre les conjurés de la province de Normandie qui étoient compris dans son premier écrit, il nommoit encore de Chanteloup & Bellanger, & confirmoit de nouveau ce qu'il avoit dit du duc de Nevers, de la Rocheguion, de Combelle, du dessein sur Calais, &

(1) Nicolas de Neufville, il prit le nom & les armes de Pierre le Gendre son grand oncle maternel qui leur avoit donné ses biens à cette condition.

de l'espérance qu'avoient les Guises qu'après la prise de Calais, le Roi épouvanté leur donneroit le commandement général de toutes les forces du Royaume. Il ajoûtoit qu'il n'étoit point venu à Anvers, pour attenter à la vie du duc d'Anjou : Que jamais une action si détestable ne lui étoit venuë dans l'esprit, & que personne ne l'avoit sollicité à l'entreprendre : Qu'il n'avoit point eu d'autre dessein que de se rendre maître de Cambraï & de Dunkerque ; de chercher à débaucher quelques Colonels, & d'instruire les Guises de l'état de ses affaires, afin qu'ils l'écrivissent au prince de Parme, qui en rendroit compte à Philippe ; & tout cela en vûë d'obtenir que Louis de Figueroa son oncle maternel lui remît le patrimoine de ses ancêtres dont il s'étoit emparé : Que les Guises eux-mêmes n'avoient point eu d'autre dessein, que de fermer au duc d'Anjou l'entrée de la Picardie, & les ports de Bretagne ; en un mot l'empêcher de rentrer en France. Il demandoit ensuite qu'on le confrontât avec les trois personnes qu'il avoit nommees dans sa premiére déposition : Que la confiance qu'il avoit en Dieu lui faisoit croire fermement qu'aucun d'eux ne desavoüeroit ce qu'il avoit avancé. Il finissoit par demander grace au Duc, qu'il supplioit d'avoir égard à sa jeunesse, & de ne le pas regarder comme un assassin, ou comme un autre Maurevel (1), & de faire réflexion que ce n'étoit point comme François qu'il avoit formé ce dessein, mais comme un Espagnol dont les ancêtres avoient rendu service aux rois d'Espagne dans leurs plus importantes affaires. Il finissoit en protestant que s'il vouloit lui faire grace, & lui donner la vie, il se feroit un devoir & un honneur de la sacrifier pour sa conservation & pour sa gloire.

HENRI III. 1582.

Le Duc saisi d'horreur à ce récit, & considérant que le péril ne regardoit pas moins le Roi son frére que lui, fait partir aussi-tôt le sieur de Dammartin avec des lettres de confiance, & une copie de la confession de Salzede, pour rendre compte à S. M. de cette affaire. Il supplie le Roi d'y faire toute l'attention qu'elle mérite, de l'examiner à fond, & de ne pas préférer ses amusemens au salut de l'Etat & au

(1) Qui en *1569.* assassina Louis de Vaudrai sieur de Moui ; & en *1572.* attenta à la vie de l'Amiral de Chatillon.

HENRI III. 1582.

sien propre : Qu'il y avoit long-tems que les intrigues des Lorrains lui étoient suspectes : Que ces factieux abusoient de la bonté de S. M. Que l'impunité les rendoit capables de tout, & que comme ils ne mettoient plus de bornes à leur ambition, il ne falloit laisser passer aucune occasion de les abaisser : Qu'il étoit nécessaire de s'opposer au mal naissant, parce que si l'on attendoit que la faction se fût fortifiée, le remède qu'on y voudroit apporter, viendroit peut-être trop tard.

Pendant que Dammartin faisoit son voyage, François Baza qui avoit été arrêté avec Salzede, ayant trouvé un couteau se tua le trente de Juillet, ou pour se délivrer de ses remords de conscience, ou pour se garantir des tourmens de la question. On prononça la Sentence à son cadavre, qui fut écartelé, & les quartiers attachés à un gibet, avec ces mots, *pour avoir entrepris de faire périr par le fer ou par le poison le duc de Brabant & le prince d'Orange.*

A la premiére nouvelle de cette conspiration, le Roi en fut frappé aussi vivement que le Duc son frére, & dès qu'il eut renvoyé Dammartin, il fit venir de Belliévre dont il estimoit la probité, il le prit en particulier, & d'un air triste & embarrassé, il lui parla en ces termes : » Je suis fort inquiet du » succès de l'entreprise de Strozzi : vous sçavez combien je » m'y suis opposé ; combien j'ai eu de disputes avec ma mére » à cette occasion, & que je n'ai donné mon consentement, » que parce que je n'ai pû tenir contre ses priéres : j'en augure » fort mal ; mais Dieu en décidera à sa volonté, ou pour » mieux dire, il en a déja décidé. J'ai une autre inquié- » tude beaucoup plus grande à l'occasion des nouvelles que » je viens de recevoir de mon frére. Vous sçavez qu'on a » arrêté à Bruges Salzede ce faux monnoyeur que le Par- » lement de Roüen avoit condamné à mort, & à qui j'ai » accordé la grace à la priére du duc de Lorraine mon beau- » frére. A son interrogatoire il a déclaré des choses épouvan- » tables. Voici la copie de sa déposition, voyez si vous » pouvez la lire sans être saisi d'horreur.« Bellievre ayant pris l'écrit commença à le parcourir ; & le Roi qui examinoit sa contenance voyant que son visage changeoit à tout moment : » Vous êtes émû, lui dit-il, & vous avez raison : car

» quoiqu'il y ait bien des choses dans cette déposition,qui en » diminuent l'autorité dans mon esprit ; cependant comme le » fondement en est réel, je crois qu'un Prince obligé de veil- » ler non-seulement à sa propre sûreté, mais encore à celle » d'une infinité de personnes que Dieu lui a confiées, ne peut » pas en honneur & en conscience négliger de pareils avis. » C'est pour cela que je vous ai choisi entre tous ceux qui » composent mon conseil,pour vous faire part de ce mystére, » & pour vous charger d'en approfondir la vérité. Je sçais les » liens d'amitié & d'alliance qui vous attachent à Villeroi ; » mais la fidélité que vous devez à votre Souverain, & l'in- » térêt de votre patrie, sont des liens encore plus forts pour » un homme comme vous. D'ailleurs ce qui est dit ici sur » le compte de Villeroi m'est suspect par bien des endroits. Je » crois avoir des preuves indubitables de sa fidélité, par la » maniére dont il m'a servi dans des affaires très-impor- » tantes. Mon intention est donc que vous alliez sur le champ » trouver mon frére avec Brulart (c'étoit un des trois Se- cretaires d'Etat & qui avoit le département de Flandre) » & de mon côté j'en parlerai à la Reine ma mére. Je ne » veux point que vous en fassiez mystére à Villeroi, de peur » qu'il ne paroisse que je me défie de sa fidélité. Vous fe- » rez entendre à mon frére, que je suis dans une inquiétude » extrême sur cette affaire, & vous mettrez tout en œuvre » pour obtenir de lui que le coupable soit envoyé en France » sous bonne garde, après que vous l'aurez interrogé. Si » mon frére y consent, je verrai que l'accusation est sérieuse, » & que ce n'est point une calomnie : mais s'il le refuse, je » compterai que tout ceci n'est qu'une fable inventée par » quelques personnes de sa suite, qui cherchent à nous broüil- » ler ensemble, & à troubler le repos de ma vie.

HENRI III. 1582.

Belliévre & Brulart ayant reçu ces ordres se rendirent à Bruges, le duc d'Anjou leur fit de grands honneurs & leur permit d'interroger Salzede. L'accusé répéta tout ce qu'il avoit dit. Belliévre ayant demandé ensuite que l'accusé fût conduit en France, le duc d'Anjou n'en fit aucune difficulté; on amena le coupable qu'il remit entre leurs mains : mais il écrivoit de tems en tems au Roi son frére, de faire bien examiner cette affaire, qui étoit de la derniére importance,

HENRI III. 1582. & de ne rien donner ni à la faveur, ni à la prévention dans le parti qu'il prendroit, parce que s'il en prenoit un mauvais, il n'y auroit plus lieu au repentir.

Salzede fut conduit d'abord au château de Vincenne à une lieuë de Paris, où le Roi l'entendit en présence de la Reine sa mére, du Chancelier Birague, de Chiverny Garde des Sceaux, de Belliévre & de Brulart. Il y appella aussi Christophle de Thou premier Président, & la Guesle procureur Général. Salzede ne convint plus de rien : il dit que des Pruneaux, Lavergne & Chartier lui avoient dicté sa confession, & qu'ils l'avoient forcé de l'écrire. Là-dessus le Roi l'interrompant : » Pour quoi donc, lui dit-il, avez-vous » répété la même chose à Belliévre, en l'absence de ces gens » qui vous ont fait violence « ? Salzede répondit que les menaces de Belliévre l'avoient intimidé, & que tant qu'il avoit été dans la maison du duc d'Anjou, il avoit toûjours été saisi d'effroi. Belliévre homme d'ailleurs fort patient, & accoûtumé à ces complaisances si ordinaires à la Cour, ne put pas se contenir, & il s'écria que Salzede étoit un calomniateur. De Vincenne il fut mené à la Bastille, où Birague l'interrogea en présence du Roi, & des autres personnes qui s'étoient trouvées à l'interrogatoire de Vincenne. Il dit encore que c'étoit par force qu'on lui avoit arraché la déposition qu'il avoit écrite. Là-dessus on examina le parti qu'il étoit à propos de prendre à l'égard d'un accusé, qui faisoit des déclarations directement opposées : les avis furent partagés.

De Thou ayant eut ordre de parler le premier, dit que la vie d'un pareil scélérat n'étoit pas assez de conséquence pour qu'on pût regarder son supplice comme une vengeance proportionnée à ses crimes : Qu'il étoit donc d'avis de le laisser en vie pour intimider les complices, si la conjuration étoit réelle, & pour avoir de quoi les convaincre au besoin : Que si cette conjuration n'étoit qu'une calomnie inventée par des personnes turbulentes & mal intentionnées, la vie du criminel pourroit servir à justifier l'innocence de ceux qu'il avoit accusés. Tel fut l'avis de ce Magistrat qui opinoit ordinairement en peu de mots. Ce sage vieillard pénétré jusqu'au fond du cœur de voir le Roi courir à sa perte,

jugeoit qu'il n'y avoit que la crainte d'un malheur prochain, qui pût retenir ce Prince dans les justes bornes d'une domination légitime; & mettre un frein à la licence affreuse, qui lui faisoit tout sacrifier pour contenter ses passions; ainsi il croyoit qu'il étoit important de l'intimider & d'arrêter par-là l'impétuosité de son naturel : Que tant que Salzede vivroit, & seroit pour ainsi dire devant ses yeux, le souvenir du péril dont il avoit été menacé, se présenteroit sans cesse à son esprit trop porté à l'indolence & à la sécurité; & que c'étoit d'ailleurs un moyen de tenir les conjurés en bride, par la crainte qu'il ne les dénonçât.

Les autres soûtenoient au contraire que si la conjuration étoit vraie, le supplice de Salzede épouvanteroit ses complices, au lieu que si on le laissoit vivre, le désespoir les pourroit jetter dans quelque parti violent : Que si elle étoit fausse, il falloit par la mort du calomniateur donner à l'innocence accusée la satisfaction qui lui étoit duë; qu'autrement il pourroit arriver, si on laissoit vivre Salzede, que ces innocens irrités de se voir injustement soupçonnés, prendroient unparti qui les rendroit vraiment coupables.

Le Roi fut de ce dernier avis, tant par l'impatience qu'il avoit de se délivrer de cet embarras, que parce que le premier Président, qui étoit Chancelier du duc d'Anjou lui étoit devenu suspect, comme il avoit paru quelques mois auparavant : voici à quelle occasion. De Thou avoit pris la liberté de conseiller à ce Prince de ne plus tant faire d'édits bursaux, sans quoi il se croyoit obligé de lui dire qu'il verroit bientôt éclôre des révoltes dans tout le Royaume. Le Roi jugeant de cet avis plein de candeur, non par la probité de celui qui le donnoit, mais par la disposition d'esprit où il se trouvoit lui-même, non-seulement n'eut aucun égard à la remontrance; mais se tournant vers une foule de flateurs qui étoient autour de lui, il dit avec un air de mépris *que le bon homme radotoit*. Au reste de Thou, vraiment homme de bien, aussi zélé pour l'intérêt public, qu'indifférent pour le sien propre, oublia sur le champ cet affront : mais la compassion qu'il avoit pour ce Prince aveuglé, & qui ne prenoit que de mauvais conseils, le jetta dans un chagrin qui le conduisit enfin au tombeau. Car l'affaire de

HENRI III. 1582.

Salzede ayant été renvoyée au Parlement, de Thou qui jugea que c'étoit-là le préliminaire des maux qu'il avoit prédits, fut à l'instant attaqué d'une fiévre lente, qui dégénéra bientôt en double tierce. Cette indisposition ne l'empêcha pourtant point de venir au Parlement, de peur qu'on ne le soupçonnât de vouloir éloigner le jugement, & il y présida jusqu'à l'arrêt, qui fut prononcé le vingt-cinq d'Octobre, & qui portoit que Salzede convaincu du crime de léze-Majesté, seroit tiré à quatre chevaux & écartelé, & que les quartiers seroient attachés chacun à un gibet, & mis aux quatre principales portes de Paris : Que sa tête seroit portée à Anvers pour être exposée dans le lieu qui seroit ordonné par le Magistrat : Que ses confessions, les lettres particuliéres qu'on lui avoit trouvées, les déclarations qu'il avoit faites depuis que son procès avoit été commencé, seroient brûlées & mises en cendre, comme malignement & calomnieusement inventées contre l'honneur de plusieurs Princes, Seigneurs, & autres personnes; & qu'avant que d'être conduit au supplice, il seroit appliqué à la question extraordinaire. Il avoüa de nouveau ce qu'il avoit confessé dès le commencement : mais comme on le remenoit au cachot par un escalier obscur, un certain prêtre Jésuite lui conseilla de rétracter encore tout ce qu'il avoit confessé. Le scélérat le fit en effet, & persista jusqu'à la mort dans sa rétractation, criant sans cesse que les Princes Lorrains étoient des gens de bien, & qu'ils étoient innocens de tous les crimes dont on les chargeoit. Lorsqu'il fut mis à la question, le Roi y assista caché derriére un rideau; il alla même à l'hôtel de ville pour le voir écarteler. Il y eut bien des gens qui trouvérent qu'un pareil spectacle ne convenoit guére à la dignité Royale.

Jugement de Salzede.

De Thou n'assista pas à la question de Salzede, & ne signa pas l'arrêt qui lui fut prononcé. Sa maladie étoit si augmentée, & ses forces tellement affoiblies, qu'il ne put faire ni l'un ni l'autre. Enfin le mal empirant toûjours, il mourut le premier de Novembre, sept jours après la condamnation de Salzede, âgé de soixante & quatorze ans deux mois & cinq jours. Sa mort fut sincérement pleurée, non-seulement par le peuple de Paris, mais par les Grands, & par

Mort du premier Président de Thou.

tous les ordres du Royaume. Lorſqu'il vit approcher ſa derniére heure, il montra la même fermeté qui avoit paru dans toute la conduite de ſa vie ; & après avoir fait un aſſez long diſcours ſur la providence de Dieu, & l'avoir remercié avec une grande humilité de tous les bienfaits dont il l'avoit comblé ; après avoir recommandé ſa femme & ſa famille au Roi, qui envoyoit ſouvent ſçavoir de ſes nouvelles, il fit à Dieu devant tout le monde la même priére que lui fit autrefois saint Martin ; *Seigneur, ſi je ſuis néceſſaire à votre peuple, il n'y a point de travail que je ne ſupporte volontiers.* Enfin il vint à parler ſur les affaires publiques, & prévoyant le malheur, dont le Royaume étoit menacé, il dit qu'il plaignoit le ſort de ceux qui reſtoient après lui, & qu'il craignoit beaucoup que Salzede ne reſſemblât à Caſſandre, en ce que l'un & l'autre auroient prédit la ruine de leur païs, ſans être crus de leurs citoyens qu'après l'événement. Ce furent les derniéres paroles qu'il dit à ſes amis. Après quoi ayant reçû le ſaint Viatique, il ne ſongea plus qu'à ſe recüeillir, & à prier Dieu tout bas; il mourut dans une douce agonie.

Telle fut la fin de cet homme illuſtre, qui avoit une grande connoiſſance de tout ce qui regarde la Religion, le Droit ancien, & le Droit François ; qui joignoit à une véritable piété beaucoup de prudence, de grandeur d'âme & de candeur; une gravité ſans affectation, un amour tendre pour ſa patrie, une juſtice à toute épreuve, & beaucoup d'humanité pour tout le monde ; au deſſus de toute envie, comme de toute avarice, jamais perſonne ne déteſta plus véritablement que lui ce dernier vice. Malgré ſon éloignement pour la ſuperſtition & l'eſprit de cabale, deux puiſſans reſſorts dont ſe ſervent les ambitieux pour gagner le peuple crédule, ſa conduite toûjours égale, & ſa probité reconnuë de tout le monde le firent tellement reſpecter, qu'on le regardoit comme le maître abſolu de tous les ordres de la ville : & pluſieurs ont cru que ſi ces complots ſecrets, qui ſe tramoient dès ſon vivant, & qui ont enfin abouti à une révolte ouverte, n'ont pas éclaté avant ſa mort, c'eſt au crédit qu'il avoit ſur le peuple qu'il faut l'attribuer. Les perſonnes les plus ſenſées diſent encore aujourd'hui, à l'honneur de ſa mémoire, que s'il eût vécu ſix ans après, lorſque la ville dominée par la

HENRI III. 1582.

fureur se révolta hautement contre son Souverain ; sa présence auroit été capable d'arrêter les troubles : Que cet homme plein de respect pour la Majesté Royale, & de tendresse pour sa patrie, avec un courage fondé sur l'innocence, & une grandeur d'ame qui le faisoit respecter, n'auroit pas manqué de se montrer en public ; & que tandis que la frayeur empêchoit les autres de se montrer, il auroit été au travers de ces cris séditieux se présenter avec un air intrépide à cette multitude forcenée. Le Roi qui avoit marqué une espéce d'aversion pour ce grave Magistrat dont les remontrances continuelles l'importunoient, le regréta, & le pleura après sa mort : & lorsque les troubles commencérent, & qu'il cherchoit inutilement un Chancelier de l'Hôpital, ou un François de Monmorency, on lui entendit souvent dire, qu'il étoit assûré que Paris ne se seroit jamais révolté, si de Thou avoit été à la tête du Parlement.

Soit pour effacer de l'esprit du peuple l'idée dans laquelle il étoit que la Cour avoit été cause de la mort du premier Président ; soit qu'en effet ce Prince se repentît de l'avoir maltraité, il ordonna qu'on lui fît de magnifiques funérailles. Ainsi malgré l'inclination de ce grand Magistrat, naturellement ennemi du faste & de l'ostentation, sa pompe funébre fut des plus superbes. Sa mort étant tombée dans les vacances, le Roi ordonna qu'on remît la cérémonie après la saint Martin ; & comme il ne pouvoit pas y assister, il se mit à ses fenêtres avec les deux Reines pour voir passer le convoi : presque tout le Parlement, les Princes, les Grands qui étoient à la Cour, & tous les Ordres de la ville y assistérent en habit de deüil ; on ferma les boutiques, & tout le peuple répandu dans les ruës honora sa pompe avec un silence profond, marque certaine de la douleur publique. L'oraison funébre fut prononcée par Jean Prevôt Théologien célébre, Curé & Archiprêtre de saint Severin. Le corps fut porté dans l'église de saint André, & enterré dans la chapelle de sa famille. Quantité de Sçavans non-seulement de France, mais d'Italie & d'Allemagne lui firent des épitaphes en vers, qui immortaliseront à jamais sa mémoire & ses vertus, lesquelles dureront plus long-tems que le tombeau de marbre, qui lui a été élevé par Jacqueline Tulleu sa femme, & par ses

héritiers. Il passa cinquante ans avec cette digne épouse, sans que jamais leur union & leur amitié se soit démentie.

Henri III. 1582.

Le Roi nomma à sa place Achille de Harlay, qui avoit épousé Catherine de Thou sa fille. Ce grand Magistrat vraiment digne de cette place importante, étoit alors à Clermont en Auvergne, pour y tenir les grands jours, & il y fit faire un service solemnel pour son beau-pére. Le nouveau duc de Brabant de retour à Anvers y reçut la triste nouvelle de cette mort qui l'affligea extrémement. Il perdoit en effet un excellent ami, sur la fidélité duquel il pouvoit compter, & qui en cas que le Roi vînt à mourir, pouvoit contenir dans le devoir la ville & le peuple de Paris, & à son exemple toutes les autres villes du Royaume. Comme il perdoit encore son Chancelier, il nomma à cette place Gui du Faur, dont j'ai fait une mention honorable en plusieurs endroits de cette histoire, & qui étoit très-ami de celui qui venoit de mourir. Il étoit aussi alors absent de la Cour, ayant pris le tems des vacances pour faire un voyage à sa terre de Pibrac auprès de Toulouse.

Achille de Harlai premier Président.

Fin du Livre soixante & quinziéme.





HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE
DE THOU.

LIVRE SOIXANTE-SEIZIÉME.

HENRI III. 1582.

Le duc d'Anjou ayant changé le ſénat de Bruges vint à Gand accompagné du prince d'Orange, & fit ſon entrée dans cette ville avec une pompe vraiment Royale. L'armée qui étoit à Loo & à Dunkerque l'y vint joindre : mais elle ſe trouva fort diminuée. Comme les Anglois ne s'accommodoient pas de Jean Norits leur Colonel, la plûpart prirent parti dans les troupes ennemies ; en ſorte que l'armée du duc d'Anjou étoit réduite à quatre mille hommes au plus.

Combat ſous les murs de Gand.

Elle étoit campée dans une bourgade aux environs de Gand. Le prince de Parme qui étoit ſupérieur en nombre, informé d'ailleurs que la garde ſe faiſoit négligemment, réſolut de les attaquer. Il laiſſa donc ſes bagages pour faire plus de diligence, & marcha de côté-là ; mais nos troupes averties de ſon deſſein ſe préparérent à le bien recevoir. Le ſieur de la Pierre Maréchal de Camp ayant donné ordre au Colonel Seſſeval de prendre ſon régiment avec les Gardes du duc d'Anjou, & d'eſcarmoucher avec les ennemis pour les amuſer

amuſer pendant qu'il raſſembleroit ſes troupes, & qu'il mettroit en ſûreté ſes bagages, rangea promptement l'armée en bataille & marcha vers Gand. Il avoit placé au front qui regardoit l'ennemi un régiment Anglois avec quelques eſcadrons Allemans; ils étoient ſuivis du régiment du Colonel Beuck, & de Noritz qui avoit ſous ſes ordres trois eſcadrons Anglois, & quatre François. Ce n'étoit que de la cavalerie légére, qui voltigeant à la tête, eſcarmouchoit comme font ordinairement les Volontaires. Après eux marchoient trois compagnies de Gendarmes François avec le régiment de Fouqueroles frere du ſieur de la Pierre, & quelques compagnies de Flamans & d'Ecoſſois qui formoient une ligne. Seſſeval fermoit la marche avec le régiment Anglois dont j'ai parlé, & un gros corps de piquiers. Il y avoit à la premiére ligne du prince de Parme environ quatre mille fantaſſins & mille chevaux, qui furent fort maltraités par nos troupes que Beuck & Fouqueroles avoient miſes en embuſcade en pluſieurs endroits, d'où elles ſortoient à propos pour charger les ennemis : ce qui troubla beaucoup leur marche, & empêcha qu'ils ne puſſent attaquer notre armée tous enſemble : ainſi elle arriva à Gand ſans autre perte que de quelques Capitaines. Dès qu'elle parut, Rochepot qui avoit été malade, & qui n'étoit pas encore bien rétabli, ſort de la ville, ſe ſaiſit de la colline & des moulins qui ſont auprès de la porte Lievin, & ſe met en bataille en face des ennemis qui marchoient avec beaucoup de confiance & de fiérté. En même tems il détache quatre compagnies d'infanterie avec la cavalerie de Noritz, & quelques piquiers Anglois, & leur ordonne de les charger, & de faire en ſorte de les attirer vers les murs, & pour cela de ſe retirer inſenſiblement, dès qu'ils verroient le combat échauffé, afin qu'il pût faire joüer alors l'artillerie de la ville. Le duc d'Anjou, le prince d'Orange, & le prince d'Epinoi étoient aſſis ſur le rempart pour voir le ſuccès. Le choc fut rude, & il y eut beaucoup de monde tué de part & d'autre. Nos troupes qui avoient rompu leurs rangs pour ſe retirer ſe remirent en bataille ſous les murs de la place, & l'on fit un feu terrible de canon, qui incommoda beaucoup les ennemis. Cependant leur Général s'étant avancé avec le gros de ſon

HENRI III. 1582.

armée, ils demeurérent deux heures en bataille, harcelant en vain nos troupes par de légéres escarmouches. Le prince d'Orange soupçonnant que le dessein du prince de Parme pouvoit bien être de passer l'Escaut, & d'entrer dans le païs de Waes, où il trouveroit des vivres en abondance, en avertit le duc d'Anjou, qui fit aussitôt rentrer sa cavalerie, laissant seulement trois escadrons avec son infanterie. Le prince de Parme s'en étant apperçu fit charger notre infanterie, qui n'avoit presque plus de cavalerie pour la soûtenir: l'action fut encore fort vive, & il y eut beaucoup de monde de tué, tant des ennemis que des nôtres. Octave de Gonzague y fut dangereusement blessé; Mondragon eut un cheval tué sous lui; il y eut bien deux cens hommes de tués du côté des Espagnols, & à peu près autant du nôtre. Sur le soir le prince de Parme fit enterrer ses morts & mettre ses blessés sur des chariots, & songea à la retraite. Beaucoup de gens crurent qu'il auroit pu tirer un avantage considérable en cette occasion, s'il avoit fait plus de diligence.

Le duc d'Anjou ayant laissé à Gand le prince d'Epinoi, avec son infanterie & sa cavalerie, partit le lendemain pour Tenremonde, où on lui fit une réception magnifique. De-là il se rendit à Anvers le deuxiéme de Septembre, après avoir dispersé les troupes qui l'avoient suivi, afin de leur donner le tems de se refaire. Sur la fin de Septembre d'Epinai saint Luc se mit en marche avec deux mille hommes de pié & cinq cens chevaux, suivi des colonels Tempel & Sesseval pour aller aux ennemis. Il tira quelques canons d'Anvers, & vint à Bruxelles: mais à la priére des habitans il attaqua le fort de Gaesbeck, où il n'y avoit qu'une compagnie d'infanterie, & la moitié d'un escadron de Wallons confédérés qui incommodoient beaucoup cette ville. Il perdit beaucoup de tems à transporter son canon tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, parce que le parapet s'étoit trouvé beaucoup plus élevé qu'il n'avoit cru. La garnison parlementa enfin, & on la laissa aller la vie sauve avec le bâton blanc à la main. Saint Luc détacha ensuite Sesseval avec cinq escadrons de cavalerie légére pour sommer le château de Toulouse, qui se rendit aux mêmes conditions que Gaesbeck.

Prise de Gaesbeck.

Rochepot voulant inquiéter la ville de Lierre, fit approcher deux piéces de canon du château d'Eckoven qui n'en est qu'à une demie lieuë; mais la garnison se rendit sans attendre que le canon tirât : on la laissa sortir la vie sauve, & le bâton blanc à la main. Il attaqua ensuite le château de Rost sur le Demer près de Hoecht : la place se rendit après trois jours de résistance. Rochepot & le colonel la Garde y furent blessés. Duffel suivit l'exemple de ces places & se soûmit. Le duc d'Anjou attendoit de nouvelles troupes que le duc de Monpensier lui amenoit. C'est ainsi qu'on apelloit alors le prince Dauphin d'Auvergne, Loüis de Bourbon son pére étant mort le vingt-trois de Septembre, à Champigny en Touraine.

Le prince de Parme informé de sa marche songea à mettre la frontiére à couvert, & à augmenter son armée pour se tenir entre les forces que nous avions dans le païs, & celles qui étoient en marche pour s'y rendre, afin d'empêcher leur jonction. Il avoit reçu sur la fin de l'été quarante & une compagnies d'infanterie Espagnole qui venoient d'Italie, & qui faisoient environ cinq mille Fantassins commandés par deux Colonels, Mondragon l'aîné, & Pacheco; & un pareil nombre d'Italiens en seize compagnies, sous les ordres de Mario Cardoino, & de Camillo del Monte, avec quantité d'Allemans, de Bourguignons, & de mineurs Bohemiens. Il lui étoit encore arrivé un régiment nouveau de Bourguignons commandé par le marquis de Varambon, & six régimens Allemans dont les Colonels étoient Robert de Simberg, Charle comte d'Aremberg, le comte de Barlaymont, Jean Manrique, le comte Charle de Mansfeld, & Floris de Barlaymont sieur de Floyon, & neuf régimens Flamans sous autant de Colonels, qui étoient Lalain de Montigny, Philippe d'Egmond, Gabriel de Liques, Pontus de Noyelle sieur de Bours, qui mourut vers ce tems-là, le baron d'Aubigny, le sieur de Manvy, & Claude de Barlaymont de Haultepenne. Il fut encore joint par les troupes de Valentin de Pardieu sieur de la Motte, qui étoient composées de toutes sortes de nations; par les régimens de Robles de Billy, d'Anholt baron de Frise, & de François Verdugo; enfin par vingt-sept escadrons Italiens & Espagnols, & douze Flamans qui ne faisoient

HENRI III. 1582.

que quatre mille chevaux. Toutes ces troupes, y compris les garnisons des places frontières, faisoient environ soixante mille hommes ; & en supputant la dépense de leur entretien, on trouva que la solde coûtoit par mois, tant au roi d'Espagne qu'aux provinces des Païs-bas, six cens soixante & onze mille huit cens cinquante-sept écus d'or, outre les dépenses de l'artillerie, des mineurs, des pionniers, & autres semblables, qu'on évaluë d'ordinaire au tiers de la dépense des troupes. Malgré ce grand nombre, le prince de Parme se plaignoit qu'il ne pouvoit pas mettre en campagne une armée de trente mille hommes, la moitié étant employée à la garde des places.

Le premier exploit qu'il fit avec ces troupes fut sur l'Ecluse, petite ville auprès de Cambrai, que nous avions commencé à fortifier. Dès qu'il en eut fait approcher son canon, la ville se rendit. Cateau Cambresis fit de même ; la garnison composée de cent cinquante soldats sortit avec ses armes. Il prit plusieurs autres postes des environs par composition ; & au commencement de Novembre il investit Ninove : la ville étant trop éloignée pour être secouruë se rendit aussitôt. Les forts de Liedekerke & de Gaesberg qui sont auprès de Bruxelles suivirent le torrent. La rapidité de ses succès lui fit naître l'envie de faire une tentative sur Bruxelles ; & s'il ne pouvoit l'emporter par la force, d'essayer de la réduire par la famine. Mais comme la ville étoit bien garnie d'hommes & de provisions ; qu'il y avoit deux mille Anglois à la solde des Etats, deux compagnies d'infanterie Françoise, & quatre escadrons de vieilles troupes, il se contenta de disperser son armée au loin, & de s'emparer de toutes les avenuës. Mais comme le Hainaut & l'Artois étoient ruinés, & qu'on ne lui apportoit rien de France, il se trouva bientôt dans une extrême disette : ainsi il abandonna ce projet, & résolut de s'aller poster dans le païs de Waes, qui est un païs abondant entre Gand, Anvers & Bruxelles, & qui jusqu'alors n'avoit point été pillé, ni ruiné par les troupes. Ce projet ne réüssit pas mieux que le premier. Le duc d'Anjou le prévint en rompant les chemins & les digues ; en sorte que son armée se trouvant attaquée tout à la fois par le froid, par la faim, & par les eaux débordées, il perdoit

tous les jours quantité de ſoldats, qui mouroient de maladie & de miſére ; ce qui lui fit d'autant plus de peine, que non-ſeulement il fut contraint de renvoyer ſon armée dans les places, mais qu'il laiſſa dans ces cantons, & ſurtout aux environs de Bruxelles, plus de ſept cens malades tant Italiens qu'Eſpagnols, qui reſtérent dans les digues expoſés ou à la cruauté, ou à la pitié des païſans.

Les troupes du duc d'Anjou ſe ſentirent pendant tout l'hyver d'une ſemblable diſette ; leur ſolde n'étant point payée, la miſére cauſa parmi les ſoldats une eſpéce de maladie épidemique, & en réduiſit un grand nombre à demander l'aumône, à la honte du nom François. Enfin les ſecours arrivérent ſur la frontiére ſous les ordres du duc de Monpenſier : il avoit ſous lui le maréchal de Biron déja fort illuſtre par la gloire qu'il s'étoit acquiſe dans les guerres précédentes, & qui le devint encore plus dans la ſuite. Comme le repos lui étoit inſupportable, il n'eut pas de peine à ſe rendre aux ſollicitations du duc d'Anjou, & il accepta d'autant plus volontiers cet emploi, que le Roi y donnoit les mains, & que la Reine mére le lui avoit deſtiné. Il amenoit trois mille Suiſſes, quatre mille fantaſſins François & quelques eſcadrons ; il étoit accompagné des comtes de Laval & de ſaint Aignan qui étoient allés depuis peu en France, pour hâter la marche de ces troupes, auſquelles il s'étoit joint beaucoup de Nobleſſe Françoiſe. L'armée marcha par le Boulonois, & ayant paſſé à la vûë de Calais & de Graveline, elle ſe rendit à Dunkerque, où on la ſépara pour la diſtribuer dans les places voiſines, à Tenremonde, à Dixmude & dans quelques autres. Il y eut des détachemens qui eurent ordre d'aller plus loin, & qui ſe cantonnérent à Eckeloo & dans le païs de Waes. Le duc d'Anjou prit encore à ſon ſervice quelque cavalerie Allemande que Mansfeld avoit licenciée. Après cet arrangement, Monpenſier, Biron, & les autres officiers Généraux ſe rendirent à Anvers où il étoit alors, pour délibérer avec lui ſur l'ouverture de la campagne prochaine. Ce Prince étant à la tête d'une ſi belle armée, il ſembloit qu'il n'y eût rien d'impoſſible à la valeur Françoiſe ; & le ſuccès étoit indubitable, ſi les mauvais conſeillers qu'il avoit auprès de lui, ne lui euſſent inſpiré une envie prématurée

HENRI III. 1582.

de se rendre Souverain, & ne l'eussent engagé à employer pour sa ruine des forces, qui pouvoient lui assûrer une fortune aussi brillante que solide.

Les Turcs ayant appris que les Païs-bas s'étoient mis sous la protection de la France, le Sultan envoya des Ambassadeurs au duc d'Anjou pour lui proposer de faire d'Anvers la place de tout le commerce des Turcs avec tous les peuples de l'Europe; ils demandoient qu'on accordât aux commerçans de Turquie la permission de demeurer dans la ville, ils en fixoient le nombre à dix-huit chez qui seroit le dépôt de toutes les marchandises que les Turcs enverroient de l'Asie & de la Grece, d'abord à Marseille par la Méditerranée, de-là à Bourdeaux par terre, & de Bourdeaux à Anvers par les mers de France & d'Angleterre. Mais il n'y eut rien de conclu, & les Ambassadeurs furent renvoyés avec les presens ordinaires. D'Anvers ils passérent sur les côtes de la mer Baltique, d'où étant entrés en Pologne, ils se rendirent à Lublin, & de-là à Constantinople.

Verdugo assiége Oldemborn & leve le siége.

La guerre continuoit dans les Provinces éloignées. François Verdugo qui étoit pour lors gouverneur de Frise, avoit investi le vingt-quatre de Janvier Oldemborn, & en faisoit le siége. Verdugo étoit de la plus basse naissance; il avoit été palefrenier du comte de Mansfeld son ancien maître. Les sorties fréquentes de la garnison d'Oldemborn lui ayant fait perdre bien du monde, il leva le siége; mais sa retraite fut difficile: Nienort qui le suivoit harcelant sans cesse son arriére-garde, lui tua beaucoup de soldats, en prit, & en dépoüilla beaucoup d'autres. La révolte des villes de Bronchorts & de Keppel, qui abandonnérent dans ce même tems le parti des Etats le dédommagérent en quelque sorte de ce qu'il avoit perdu: mais les Anglois & les troupes de Nienort ayant aussitôt assiégé ces deux places, & y ayant restés jusqu'à ce que le froid eût glacé l'inondation, ils les prirent d'assaut.

Martin Schenck quitte le parti des Espagnols.

Le quatre d'Avril Martin Schenck, jeune Officier vigoureux & habile qui commandoit dans Blienbeck & dans quelques petits forts des environs, & qui traversoit la navigation des Hollandois sur le Rhin, fut surpris à Santen (1),

(1) Petite ville à deux portées de fusil du Rhin du côté de Cleves.

& emmené prisonnier par Hooghsaxen Commandant d'un petit fort de la Gueldre. Il avoit été pris deux ans auparavant de la même maniére par Curtsback ; mais il avoit trouvé moyen de tromper ses Gardes & de se sauver. Il sollicitoit alors vivement sa liberté ; mais piqué de ce que les Espagnols ne se remuoient pas beaucoup pour la lui faire rendre, il quitta leur parti, & s'engagea au service des Etats.

Siége de Lochem.

Dans ce même tems Verdugo assiégea Lochem sur la riviére de Bekel dans le voisinage de Zutphen. La place étoit aux abois, lorsque Guillaume de Nassau fils aîné de Jean arriva avec un grand convoi qu'il fit entrer dans la ville. Verdugo jugeant que de long-tems il ne pourroit affamer les habitans, fit reculer ses troupes ; & ayant élevé quelques forts de terre autour de la place, il se contenta d'empêcher par des courses aux environs, qu'on ne pût y amener des vivres, & les réduisit bientôt à une disette pareille à celle qu'ils avoient déja éprouvée. Les comtes de Hohenlo & de Nassau instruits du péril où la ville se trouvoit ramassérent à la hâte ce qu'ils purent de troupes ; c'est-à-dire, environ deux mille fantassins & mille chevaux, & ils se mirent en marche avec quelques piéces de canon pour essayer de secourir la place. Dès qu'ils furent arrivés, ils attaquérent les ennemis avec tant de vigueur, que Verdugo fut obligé, pour sauver sa vie, de gagner à la hâte une montagne qui étoit derriére ces forts. Il s'y retrancha avec toute la diligence possible : mais trois jours après, le sieur d'Allens gentilhomme du côté d'Arle & très-bon Officier, attaqua avec son régiment un des forts qui étoient au bas de la montagne. En même tems la garnison fit une sortie, s'empara de celui qui étoit devant la porte des moulins, & tua quatre-vingts hommes aux ennemis. Pendant qu'on étoit aux mains dans ces deux endroits, on rétablit le pont que les assiégeans avoient ruiné, & on fit entrer un grand convoi dans la ville. La nuit suivante on prit les deux autres forts : mais la cavalerie des Etats marchant avec un peu trop de négligence contre l'ennemi qu'elle tenoit comme dans un filet, Verdugo rappelle sa valeur, les charge, les dissipe, & les met en déroute avec un grand carnage ; le régiment du sieur d'Allens, les trois fils du comte de Berg, & toute la Noblesse

HENRI III. 1582.

de Gueldre se retira dans Lochem ; le reste se sauva à Deventer.

Verdugo enflé de ce succès, & jugeant que ce qu'on avoit jetté de vivres dans la place, ne suffiroit pas pour nourrir long-tems tout ce qui s'y étoit retiré dans la déroute, assiége de nouveau cette ville : mais les sorties continuelles des assiégés lui emportant beaucoup de monde, Mansfeld & Haultepenne vinrent le joindre avec cinq cens chevaux & quinze cens hommes de pied. Verdugo fier de ce renfort, fait aux assiégés des menaces terribles s'ils ne se rendent : mais quoiqu'ils fussent dans une grande disette, & que depuis vingt jours ils ne vécussent que de chair de cheval, ils répondirent avec hauteur à ses menaces. Hohenlo de son côté songeoit à les secourir : & étant couru à Zutphen, puis à Anvers, & ayant obtenu du duc d'Anjou deux mille cinq cens fantassins, quinze cens chevaux, & trois compagnies de cavalerie Angloise, commandées par Noritz, il revint en trois jours à Lochem. Son arrivée jetta l'épouvante dans le camp des Espagnols. Mansfeld, pour secourir Verdugo, quitta avec quelque désordre le lieu qu'il avoit marqué pour son camp, & passa de l'autre côté de la riviére. Hohenlo va aussitôt se poster dans le camp qu'il venoit d'abandonner, & il y eut une action très-vive auprès d'un fort, qui étoit vis-à-vis de la place. Hohenlo ayant tué beaucoup de monde aux ennemis, & se trouvant supérieur en nombre, fait un retranchement entre deux des forts des ennemis ; & après s'être ainsi couvert, il jette un pont sur la riviére par où les soldats & les fourageurs des assiégés entroient librement dans la ville, & en sortoient de même, sans que les ennemis pussent leur faire aucun mal, & il bâtit ensuite un fort sur l'ouvrage qui couvroit son pont.

Levée du siége de Lochem.

Les assiégeans voyant qu'il entroit tous les jours des vivres dans la ville, & que s'ils s'opiniâtroient à continuer un siége qui paroissoit devoir être long, ils pourroient se trouver envelopés, abandonnérent leurs lignes le 24. d'Août, & se retirérent en bataille ; Verdugo à Grolle, & Mansfeld & Haultepenne en Brabant.

Le lendemain on fit entrer dans Lochem toutes les provisions dont elle avoit besoin, & on rasa les forts que les ennemis

ennemis avoient élevés autour de la place. Un baron de Guel-dre, nommé Anholt, qui avoit extrémement ſollicité Ver-dugo à entreprendre ce ſiége, y fut tué d'un coup d'ar-quebuſe.

Steenwick ſurpris.

Verdugo, qui étoit actif, voulant réparer le tems que la malheureuſe expedition de Lochem lui avoit fait perdre, après avoir tenté pluſieurs fois, & toûjours inutilement de ſe rendre maître par force de Steenwick, réſolut d'em-ployer la ruſe. Il ſe ſervit d'un païſan qui, ſoit par haine pour les habitans, ſoit parce qu'on ne l'avoit pas payé d'un ouvrage qu'il avoit fait, réſolut de ſe venger. Dans le foſſé de la ville qui étoit plein d'eau & très-profond par-tout, on avoit laiſſé un gué pour le beſoin. Ce païſan le montra à Verdugo. Les Eſpagnols ayant obſervé le tems que la plus grande partie de la garniſon étoit ſortie de la place pour attaquer les aſſiégeans à la faveur d'une nuit très-obſcure, paſſérent par ce gué avec des échelles, eſcaladérent les murs, maſſacrérent ſans quartier les corps-de-garde qu'ils trouvé-rent, & ſe rendirent maîtres de la place le 15. de Novembre. Cette conquête ne parut pas conſidérable ; car la peſte avoit tellement affligé cette malheureuſe ville, qu'il n'y avoit preſ-que plus d'habitans ; & comme il ſe trouvoit quantité de bonnes places aux environs, la perte de celle-ci ne faiſoit pas grand mal aux Etats.

Affaires de France.

Après avoir parlé des affaires de Portugal & des Païs-bas que j'ai, pour ainſi dire, confonduës cette année avec les nôtres, parce que les intérêts ſont communs, rapprochons-nous, & voyons ce qui ſe paſſe à la Cour. Deux rudes coups avoient frappé le Roi en même tems : mais ce Prince d'un caractére à oublier aiſément le paſſé, à ſe mettre peu en peine de l'avenir, & à ne s'occuper que du préſent, crut après l'événement n'avoir plus rien à craindre pour la ſuite. Il regardoit la conjuration de Salzede comme l'ouvrage de ſon frére & de ſes partiſans, qui avoient inventé toute cette intrigue pour inquiéter & rendre ſuſpects tous les Grands du Royaume & les Miniſtres, dans la vûë de les faire chaſſer de la Cour, de le mettre lui-même dans l'embarras, & de l'obliger à recourir au duc d'Anjou. De Thou qui avoit opiné tout haut ſur cette affaire en préſence du Roi, lui avoit

HENRI III. 1582. donné avis en ſecret, de ne pas croire tout ce que Salzede avoit dit de pluſieurs perſonnes qu'il avoit nommées; mais auſſi de ne pas négliger cette conjuration : Que les auteurs en étoient connus, & qu'il étoit conſtant qu'ils avoient eu deſſein d'exécuter ce qu'ils avoient projetté : Qu'il y avoit grande apparence qu'entre ceux que Salzede avoit nommés comme complices de cette conjuration, il s'en trouvoit beaucoup qui n'y avoient eu aucune part; mais que les conjurés en avoient uſé de la ſorte, en partie pour rendre ces perſonnes ſuſpectes, en partie pour faire valoir leur faction & l'accréditer, parce que les hommes penchent toûjours vers le parti que la fortune ſemble favoriſer. Ce Vieillard reſpectable donna cet avis & beaucoup d'autres ſemblables au Roi, & les lui repétoit ſouvent en particulier, pour les raiſons que j'ai dites : mais le Roi le regardant lui-même comme ſuſpect, fit peu de cas de tout ce qu'il lui diſoit. D'ailleurs Joyeuſe, qui étoit allé voir ſon pére en Languedoc, étant revenu ſur ces entrefaites, employa ſon crédit pour faire précipiter le jugement; & Villeroi, qui avoit été nommé parmi les conjurés, eut beau demander qu'on le retardât, afin qu'il pût ſe juſtifier, il ne put rien obtenir.

Pour la défaite de Strozzi, dont la nouvelle arriva preſque dans le même tems, cette perte qui devoit accabler le Roi, ne le toucha que foiblement, parce que ſon eſprit étoit alors préoccupé de la crainte de la conjuration de Salzede; & dès que cette crainte fut diſſipée, la mémoire du malheur de Strozzi, qui intéreſſoit extrémement l'honneur de la Nation, fut bientôt effacée de l'eſprit de ce Prince, qui ne ſe ſoucioit que du préſent. Une partie des courtiſans, uniquement attentifs à leurs intérêts, lui déguiſoient les choſes; les autres, livrés à une lâche & honteuſe flaterie, enſeveliſſoient dans un criminel ſilence tout ce qui intéreſſoit ſa réputation.

Cependant les chefs de la faction ne ſe tenoient point oiſifs; & pour diſſiper la crainte préſente par une autre, ils faiſoient répandre par leurs émiſſaires, dont ils avoient rempli les villes, la Nobleſſe, la Cour, & tout le Royaume, que les Proteſtans ſe préparoient à nouvelle guerre civile. Les Prédicateurs, qui ont dans la ſuite ſi bien ſervi les Ligueurs,

commencérent à déclamer contre l'hérésie, & à lever pour ainsi dire l'étendart de la révolte. La Religion, à les entendre, étoit à deux doigts de sa perte; on le publioit dans les chaires, dans les écoles, dans les cercles, & dans le Tribunal même de la pénitence; on l'insinuoit aux personnes simples & crédules; on les exhortoit à faire des associations; on recommandoit aux peuples les Princes Lorrains, zélés défenseurs de la Religion de leurs Ancêtres; on élevoit jusqu'au Ciel leur foi & leur piété, & souvent on accusoit indirectement de dissimulation & de lâcheté les personnes les plus respectables du Royaume, qui ne pensoient pas comme eux. Leur but étoit d'accréditer les Guises, & de faire haïr & mépriser le Roi, aussi-bien que tous les Princes du sang Royal. Le Roi le sçavoit; mais pour y remédier, il eût fallut sortir de sa léthargie. D'ailleurs ceux qui l'obsédoient avoient pour principe, qu'il valoit mieux tout souffrir, que de rien faire qui pût diviser les Catholiques. La Reine mére qui n'aimoit pas le roi de Navarre, & qui penchoit entiérement vers le duc de Lorraine son autre gendre, qui avoit beaucoup d'enfans de Claude de Valois sa fille, favorisoit dès-lors le parti des Guises, & elle insinuoit au Roi qu'il devoit mépriser cette licence des Prédicateurs; que la même chose lui étoit arrivée à elle-même dans le tems qu'elle gouvernoit pendant la minorité de Charle IX. Que les Prédicateurs dans leurs sermons, & la populace dans ses discours la déchiroient continuellement: Que ces invectives méprisées s'oublioient bien vîte; au lieu qu'on les accréditeroit en les relevant.

HENRI III. 1582.

Ainsi le Roi persuadé que la tranquillité du Royaume ne pouvoit être troublée que par les Protestans, laissa aux Lorrains la liberté de tout entreprendre, & aux Prédicateurs celle de tout dire en faveur de cette faction: & pour montrer combien il avoit d'amour pour la Religion, & de haine pour l'hérésie, il résolut dès ce moment de ruiner les Protestans, & de les dépoüiller de leurs dignités, de leurs charges, & de toute l'autorité qu'ils avoient: & comme il sentoit bien qu'il auroit de la peine à y réüssir par la force, il résolut d'employer la ruse & l'artifice. Le cinquante neuviéme article de l'Edit qui leur avoit été accordé cinq ans auparavant leur donnoit huit villes de sûreté, à condition qu'ils les

HENRI III. 1582.

remettroient au Roi dans six ans ; le tems de les rendre n'étant pas éloigné, il les fit redemander au roi de Navarre par des personnes qu'il envoya exprès.

Après les grands objets dont je viens de parler, le premier soin qui occupa ce Prince fut l'acceptation de la réforme du Calendrier par le Pape, & la publication de ce Réglement dans tout le Royaume. Comme c'est un événement mémorable, je crois qu'il est à propos que je m'étende un peu sur cet article.

Réforme du Calendrier par Gregoire XIII.

L'ancienne année des Romains n'étoit pas de dix mois, comme l'ont prétendu Junius Gracchus, Fulvius, Varron, Ovide & Suetone, mais de douze, comme l'ont cru Licinius Macer, & Fenestelle, ainsi que nous l'apprenons de Censorin. Le premier de ces douze mois étoit Mars, & Février le dernier : Mars, Mai, Juillet & Octobre, avoient chacun trente & un jours ; les autres n'en avoient que vingt-neuf, & Février même n'en avoit que vingt-huit. L'année entiére n'étoit que de trois cens cinquante-cinq jours : ainsi l'année Romaine étoit de dix jours moindre que celle des Egyptiens. Pour remédier à cet inconvénient, on eut recours à l'intercalation, & voici comme on la faisoit. Tous les deux ans, entre la fête du Dieu Terme, & celle de l'expulsion des Rois on intercaloit vingt-deux & vingt-trois jours alternativement : les vingt-deux jours s'intercaloient après le vingt-deuxiéme de Février ; & les vingt-trois, après le vingt-troisiéme : ainsi ce mois avoit toûjours ses vingt-huit jours entiers après l'intercalation, & les vingt-deux ou vingt-trois qui précédoient ne lui appartenoient point : c'étoit une espéce de mois extraordinaire, qui s'appelloit Mercedonius, au rapport de Plutarque. Les Pontifes faisoient la cérémonie de cette intercalation dans la Cour Calabre (1) tous les deux ans, sans interruption, si ce n'est après vingt-quatre ans qu'on omettoit la douziéme intercalation, qui devoit être de vingt-trois jours ; car alors ils comptoient que la période étoit complette, & que l'année étoit revenuë au même point où

(1) Cette Cour Calabre étoit dans le Capitole : c'étoit un bâtiment couvert de chaume, où le Sacrificule, ou Intendant des sacrifices, assembloit le Sénat & le peuple, pour les avertir des fêtes & des sacrifices. On l'appelloit Calabra de Calare, qui veut dire appeller, assembler, mot qui venoit du Grec χαλεῖν.

elle étoit vingt-quatre ans auparavant : car vingt-quatre fois trois cens cinquante-cinq jours, avec six fois vingt-deux & cinq fois vingt-trois, font en tout huit mille sept cens soixante-sept jours : mais il y en a un de trop, parce que vingt-quatre années du Calendrier réformé par Jule Cesar ne font que huit mille sept cens soixante-six jours. Ainsi l'intercalation étant déja vicieuse en elle-même, le vice fut encore augmenté par l'irrégularité des intercalations : car les Pontifes qui étoient les maîtres de l'intercalation, la faisoient tantôt plûtôt, tantôt plus tard, sur-tout quand ils vouloient faire de la peine à quelques Magistrats qui leur déplaisoient. Le dérangement monta à un tel point, qu'en l'année quarante-sept avant la naissance de Notre-Seigneur Jesus-Christ, le premier jour de l'an tomboit dans le mois d'Octobre de l'année Julienne (1), ce qui troubla extrémement l'ordre des tems & des affaires civiles. Jule Cesar Grand Pontife entreprit d'y remédier, lorsqu'il fut Consul pour la troisiéme fois avec M. Emilius Lepidus, & s'appliqua à la correction des fastes. En effet, Dion nous apprend au liv. 43. de son Histoire, que Cesar étant à Alexandrie, où il y avoit grand nombre d'habiles Astronomes, prit d'eux de nouvelles instructions, & consulta encore Fosigene ; qu'enfin après beaucoup de discussions & de disputes entre les Sçavans de cette profession, on se réünit à admettre l'année solaire de trois cens soixante-cinq jours & un quart, comme elle avoit été réglée par Calippe de Cyxique & par Aristarque de Samos : ce quart restant faisoit au bout de quatre ans un jour entier : ainsi chaque quatriéme année devoit être de trois cens soixante-six jours.

L'année de la réforme de Cesar, qui est justement la quarante-cinquiéme avant l'Ere Chrétienne, est appellée l'*année de confusion*. Le cycle de la Lune étoit treize, & celui du Soleil vingt, & cette année fut de quatre cens quarante-quatre jours, comme on le voit dans les Auteurs anciens. Si de ce nombre vous en ôtez trois cens soixante & cinq jours, qui font l'année Julienne, il restera soixante & dix-neuf, lesquels comptés depuis le dernier Décembre en reculant,

(1) On appelle ainsi les années du Calendrier réformé par Jule Cesar, qui a subsisté jusqu'en 1582.

HENRI III. 1582.

tombent au quatorze d'Octobre. Ainsi les Calendes de Janvier se trouvoient le quatorze d'Octobre, lorsque Cesar entreprit de régler l'année; & parce qu'il falloit intercaler cette année-là vingt-trois jours, on plaça après le 23. de Février l'intercalation du jour qui revient de quatre en quatre ans, & qui est formé de ce quart, lequel excéde les trois cens soixante & cinq jours de l'année Julienne. Par conséquent la premiére année Julienne eut pour cycle solaire vingt-un, & pour cycle lunaire quatorze. Cesar ayant été tué la seconde année Julienne, lorsqu'il fut question d'intercaler un jour après la quatriéme année révoluë, les Pontifes ne comprenant pas l'esprit & le sens de son Edit, intercalérent un jour après le vingt-troisiéme jour de chaque quatriéme mois de Février depuis la réforme, au lieu qu'il ne falloit l'intercaler que dans chaque cinquiéme. Ainsi au bout de trente-six ans, au lieu de neuf jours qui devoient avoir été intercalés, il s'en trouva douze. Sur cela Auguste fit un Edit, par lequel il ordonna qu'on laisseroit passer douze ans sans intercalation, à commencer à la trente-septiéme année Julienne, jusqu'à la quarante-huitiéme révoluë. De cette maniére, l'intercalation n'a commencé à se faire réguliérement que dans la quarante-neuviéme année Julienne, qui est la quatriéme de l'Epacte Chrétienne; & depuis ce tems-là, il n'y a plus eu d'interruption. Cette intercalation s'appelle bissexte, parce que le 24. Février est le 6. des Calendes de Mars: & comme ce jour se compte deux fois, il s'appelle bissexte. Le premier de ces deux jours s'appelle le sixiéme des premiéres Calendes de Mars, & le second, le sixiéme des secondes Calendes. Cette année Julienne étant fort commode, elle fut adoptée de toutes les Nations: cependant on reconnut dans la suite qu'elle n'étoit pas encore parfaitement correcte; car dans l'espace de cent trente-trois ans, il se trouve un jour de trop, parce que le quart de jour qui reste au bout des trois cens soixante-cinq jours de chaque année n'est pas entier, il s'en faut douze minutes.

Les opinions des anciens ont été fort différentes sur le tems de la durée de l'année naturelle. Ptolomée qui vivoit à Alexandrie environ cent quatre-vingts ans après Jule

Cesar a rapporté fort au long ces sentimens dans son traité de la grande construction. Ces douze minutes ont dans la suite des tems causé un dérangement considérable, qui a été encore augmenté par l'eccentrique du Soleil, & par la mobilité de son apogée : car l'équinoxe arrivant aujourd'hui l'onziéme du mois de Mars, il faut qu'il se soit trouvé au vingt-trois, ou au vingt-quatre de Mars du tems de César, & au vingt-un du tems de Constantin : & comme la fête de Pâque doit se célébrer le Dimanche d'après la pleine Lune, les Péres du concile de Nicée réglérent, que la pleine Lune qui suivroit le vingt & un de Mars seroit le terme qui fixeroit Pâque, & que le Dimanche qui suivroit immédiatement ce terme, seroit le Dimanche de la Résurrection. Mais il y a eu depuis beaucoup de confusion dans les équinoxes : & l'année 526. l'erreur étant déja fort sensible, Denis surnommé le Petit, y remédia, mais pour quelques années seulement.

Il y a environ cent ans que le Pape Innocent VII. fit venir à Rome un grand Astronome, nommé Jean de Royaumont (1), pour réformer le Calendrier. Les enfans de George de Trebizonde fâchés de voir un Allemand infiniment plus habile que tous leurs Grecs, trouvérent moyen de l'empoisonner : ainsi il ne put satisfaire au desir du Pape : mais les écrits qu'il nous a laissés nous donnent assez à connoître ce qu'il étoit capable de faire en ce genre.

Il y a beaucoup d'Auteurs qui ont écrit sur la maniére de régler l'année solaire, entr'autres le cardinal d'Ailly évêque de Cambrai, le cardinal Cusa, Robert évêque de Lincoln, & Paul de Mildebourg évêque de Fossembron, qui a dédié à l'Empereur Maximilien I. un grand ouvrage qu'il avoit composé sur cette matiére. Depuis ce tems-là, & sur-tout depuis le concile de Trente, plusieurs habiles gens ont traité ce sujet, entr'autres Jean Gines de Sepulveda de Cordouë, Jean-François Spinola Milanois, Benoît Maggiorino, Luc Gaurico attaché à Paul III. & P. Pittato Veronois, qui a composé un livre exprès, dans lequel il réfute Gaurico. Mais depuis la publication du concile de Trente, cette

(1) Comme il étoit Allemand, son nom pourroit bien être Conigsberg, qui veut dire la même chose que Royaumont.

HENRI III. 1582. réformation, qui avoit été demandée & tentée plusieurs fois, fut enfin entreprise par Grégoire XIII. qui s'y appliqua avec d'autant plus d'empressement, qu'il craignoit que les Empereurs ne lui en enlevassent la gloire, & ne regardassent cette affaire comme étant du ressort de la jurisdiction Impériale. Il consulta tout ce qu'il y avoit de plus habile dans les Académies d'Italie. Il écrivit au Sénat de Venise pour le prier d'engager les Sçavans de l'Université de Padouë à donner sur cela leurs avis; il chargea de cette négociation Joseph Moletio Messinois, qui a donné depuis deux ans les tables Gregoriennes.

Lorsque l'on compara tous ces avis, ils se trouvérent très-différens pour les raisons que j'ai dites : ils disoient que la réformation de Jule Cesar, ou mal faite, ou mal interprétée par les Pontifes avoit été la source de la confusion qui étoit arrivée depuis, & qui étoit telle que l'équinoxe du printems qui tomba du tems de Notre-Seigneur au ving-quatre de Mars, étoit déja reculé de trois jours du tems du concile de Nicée, & retombé au vingt & un, & que ce dérangement étoit arrivé à cause de l'inégalité des années qui n'avoit pas été bien observée. Que depuis Ptolomée, Muhamed Albategny d'Arac ayant supputé avec plus d'exactitude que ceux qui avoient travaillé avant lui, & ayant réfuté les visions d'Hipparque & de Ptolomée, avoit donné à l'année solaire trois cens soixante-cinq jours cinq heures quarante-six minutes & vingt-quatre secondes. Suivant ce calcul, il faudroit omettre l'intercalation d'un jour tous les cent six ans; car il disoit que depuis le tems de Ptolomée jusqu'au sien, l'équinoxe avoit reculé de près de sept jours : Que depuis ce tems-là Alfonse X. roi d'Arragon, de l'avis de ses Astronomes, avoit fixé l'année au même nombre de jours que lui, mais qu'il avoit pensé autrement sur l'excédant; car Alfonse ne le fait que de cinq heures quarante-neuf minutes & seize secondes; en sorte que l'intercalation ne devroit être omise que tous les cent trente-quatre ans (1) : Qu'enfin Copernic,

(1) L'année d'Alfonse fait l'excédant plus fort que celle de Muhamed, par conséquent l'intercalation devroit cesser plus fréquemment; car 5. heures 49. minutes 16. secondes, ont plûtôt fait un jour que 5. heures 46. minutes & 24. secondes.

observateur

obſervateur très-exact des mouvemens céleſtes, ayant comparé ſes obſervations avec celles des Anciens, avoit découvert qu'il y avoit de l'inégalité dans les années ſolaires : Que cette inégalité avoit été conſidérable en certains ſiécles, moindre dans d'autres, & moindre encore en quelques-uns, ce qui avoit donné lieu aux différens ſentimens qu'on a eus ſur cette matiére. Que ſur ce principe Speronius qui avoit conſervé dans ſa vieilleſſe toute la force de ſon jugement & toute la pénétration de ſon eſprit, prétendoit qu'il ne falloit régler dans le cours de l'année que certains points fixes ; que comme les équinoxes & les ſolſtices ſe pouvoient connoître certainement, on pouvoit auſſi marquer certainement le tems de célébrer la fête de Pâque, qui ſe trouveroit par-là le vingt-cinquiéme de Mars, ou la veille, ou le lendemain.

D'autres, comme Matthieu Macini, & Moletio lui-même, ont jugé qu'il falloit quelque choſe de plus pour réformer en même tems l'année naturelle & l'année civile, & que la fête de l'Annonciation, ou de l'Incarnation de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt ayant été autrefois célébrée le vingt-cinq Mars, & ſe trouvant aujourd'hui entre le onze & le douze du même mois, il falloit tout d'un coup retrancher quatorze jours, & compter le dix pour vingt-quatre, & le onze pour vingt-cinq. Les ſentimens ont auſſi été partagés ſur cette réduction : les uns vouloient qu'elle ne ſe fît qu'en deux ans ; que pour cela on réduiroit les ſept mois qui ont trente & un jours, à trente jours pendant deux ans ; d'autres prétendoient qu'il ſeroit encore plus commode d'omettre l'intercalation pendant cinquante-ſix ans. Moletio, que le Sénat de Veniſe avoit chargé de cette affaire, étoit d'avis, ou de commencer le mois de Janvier au dix-huitiéme de Décembre, ou de commencer celui de Mars au quinze de Février, & d'établir pour l'avenir quelque habile Aſtronome, qui auroit ſoin d'obſerver avec la derniére exactitude l'équinoxe du printems. Qu'à l'égard de la fête de Pâque, il falloit la célébrer le premier Dimanche après la pleine Lune ; mais que ſi la pleine Lune tomboit au Dimanche, il faudroit remettre la fête de Pâque à la pleine Lune ſuivante, afin de ne la pas célébrer le même jour que les Juifs.

HENRI III. 1582.

Junctin ayant été consulté par le Pape, dit, qu'il falloit ôter dix jours de l'année, & ensuite en ôter un tous les cent trente ans. Albert Leonin publia en ce tems-là un livre dans lequel il approuvoit le retranchement d'onze jours; mais il soûtenoit que chaque cent cinquantiéme année, il faudroit retrancher un jour.

Pour faire plaisir au Pape, François Marie duc d'Urbin, consulta Gui Ubalde de l'illustre famille des marquis del Monte, l'un des grands Astronomes de ce tems-là. Il donna sa réponse par écrit, mais sans s'écarter en aucune maniére de la correction faite par les Péres du concile de Nicée.

Le Pape ayant écrit au Roi sur ce sujet, on consulta François de Foix de Candale, Seigneur illustre par sa naissance, (puisqu'il étoit ou parent, ou allié de presque tous les Princes du monde) mais qui ne l'étoit pas moins par les admirables connoissances qu'il avoit acquises dans ces sciences sublimes. Son avis étoit d'aller jusqu'à la source de l'erreur, de calculer exactement le cours du Soleil, de régler l'année dans la derniére précision sur ce calcul, & de fixer pour cela les termes des équinoxes.

Le Pape persuadé qu'il étoit de l'honneur du Saint Siége que cette affaire fut réglée à Rome, ne laissa pas de consulter les Princes de l'Europe; mais il vouloit que la décision de quelque côté qu'elle vînt, parût venir de lui. Dans cette vûë il adopta la correction faite autrefois par le frére d'un Médecin, nommé Antoine Lilio, & dont le plan expliqué dans un écrit succint, avoit été approuvé par François Lauro évêque de Mondovy, pour qui le Pape avoit beaucoup d'estime. Sa Sainteté en envoya des copies à tous les Princes Chrétiens, & à toutes les Universités de l'Europe, afin qu'une affaire où tout le monde étoit intéressé, pût être réglée d'une maniére approuvée de tous.

Voici la réformation proposée par Lilio. On retranchoit dix jours de l'année; & comme l'année solaire est de trois cens soixante-cinq jours, & la lunaire de trois cens cinquante-quatre, & qu'ainsi la différence de ces deux années est d'onze jours, ce qui s'appelle *épacte*. L'épacte de la premiére année étant d'onze jours, l'épacte suivante doit être de deux fois onze jours, c'est-à-dire de vingt-deux, & la troisiéme

de trois fois onze, c'est-à-dire de trente-trois jours. Mais alors il faut ôter de trente-trois le mois, qui est de trente jours; ainsi il restera trois d'épacte, qu'il faudra l'année suivante augmenter d'onze, ce qui fera quatorze, & ainsi de suite, en observant toûjours, que dès que l'épacte aura plus de trente jours, il faudra retrancher trente, & compter le surplus pour l'épacte, en continuant ainsi jusqu'à la dix-neuviéme année : car le cycle de la Lune est de dix-neuf ans, comme celui du Soleil est de quatre fois sept, c'est-à-dire vingt-huit ans. Ce cycle de dix-neuf ans est ce que nous appellons nombre d'or. Censorin l'appelle l'année Metonique (1), au bout de laquelle on croit que la Lune revient par rapport au Soleil au même point où elle étoit dix-neuf ans auparavant.

Lilio ayant retranché ces dix jours, que notre année avoit de plus que l'année solaire, retrancha aussi dix jours des épactes. De plus comme dans la supputation de l'année solaire, il n'y a que trois bissextes, ou trois bissextiles à retrancher en quatre cens ans; Lilio suit Pittato, & retranche un bissexte à chacune des trois premiéres centaines, laissant la quatriéme centaine sans retrancher le bissexte, & continuë à retrancher la cinquiéme centaine. Mais bien des gens ont rejetté ce calcul comme vicieux, par rapport au Soleil & à la Lune, étant fondé sur les cycles & lunaires & solaires, qui ne sont pas justes, de sorte qu'en le suivant, il arriveroit infalliblement qu'on célébreroit quelquefois la fête de Pâque à contretems, & qu'on tomberoit dans l'erreur des Quartodecimans, qui célébroient la fête de Pâque dans la pleine Lune, comme l'a démontré fort au long Joseph Scaliger, le plus sçavant homme de ce siécle, dans son livre de la correction des tems, ouvrage admirable, & qui vivra autant que le monde.

Mestlin de Gœppinghen professeur de l'Université de Tubinge a publié deux écrits contre le calcul de Lilio, & Clavius célébre Jésuite qui étoit professeur à Rome, a composé pour ce calcul une grande apologie dédiée à l'empereur Rodolfe, où il réfute les deux ouvrages de Mestlin. Il composa depuis un autre ouvrage, où il tâche de réfuter les

(1) Parce que ce cycle fut inventé par un Astronome nommé Meton.

tables de la période Julienne données par Scaliger.

HENRI III. 1582.

Hugolin Martelli évêque de Glandeve a donné sur la même matiére un ouvrage intitulé *la Justification des tems sacrés*, & un autre sous le nom de *Clef du Calendrier Gregorien*. Et chez nous, François Viete de Fontenai en Poitou, maître des Requêtes, homme très-versé dans ce genre de science, a proposé sous le regne de Henri IV. & long-tems après la réception du calendrier Grégorien, une nouvelle maniére de régler l'année solaire; il a fait même des tables conformes à l'usage de l'église Romaine; mais il ne les a pas publiées, parce qu'il vouloit auparavant en communiquer avec le nouveau Nonce destiné pour la France, & qu'on attendoit de jour en jour.

Cependant Grégoire qui avoit dès l'année précédente donné une Bulle à Frescati datée du vingt-quatre Février pour la publication de son nouveau Calendrier, envoya le cardinal de Madrucci évêque de Trente à l'Empereur Rodolfe pour le faire recevoir. L'Empereur se rendit à Ausbourg pour la premiére diéte qui s'y tint depuis la mort de Maximilien II. son pére, & qui commença le vingt-sept de Juin. L'électeur de Saxe*, le duc de Mekelbourg & quelques autres Princes du cercle de Saxe l'y joignirent. On y parla de lever de l'argent pour défendre la frontiére contre le Turc: mais les Députés déclarérent qu'ils n'y entendroient point jusqu'à ce qu'on leur eût donné satisfaction sur leurs griefs.

* Auguste

Dès le mois d'Avril, l'Empereur avoit assemblé à Presbourg les Etats du royaume de Hongrie, & il y avoit mis trois choses en délibération; 1°. l'impôt des trois Hongres (1) qui se levoit sur chaque maison; 2°. les mesures qu'il falloit prendre pour faire subsister les garnisons des places, & les troupes qui étoient sur la frontiére; 3°. de nommer Maximilien son frére viceroi de Hongrie. Le Sénat & les Etats firent de leur côté des demandes au Roi, & l'on convint de tout sans difficulté: mais les Protestans se plaignoient de ce que l'Archiduc Charle oncle de Rodolfe, après avoir accordé aux Protestans du païs un temple à Gratz pour s'assembler, avoit défendu au Sénat, & à la bourgeoisie d'y entrer, jusque-là même qu'il en avoit fait mettre quelques

(1) Hongre, monnoie d'or un peu plus pesante que notre écu d'or.

uns en prison pour n'avoir pas obéï à ses ordres, & qu'il leur avoit fait payer de grosses amendes.

L'Empereur demanda aux Princes assemblés à la diéte d'Ausbourg ce qu'ils pensoient du nouveau Prince que les Etats s'étoient donnés dans les Païs-bas, & s'ils ne trouvoient pas que cette conduite fût préjudiciable à l'Empire. Il n'oublia rien pour intéresser le corps Germanique dans une injure qui ne regardoit que la maison d'Autriche : mais on ne prit sur cet article aucune résolution. Sur la fin de la diéte, on parla du nouveau calendrier; l'électeur de Saxe qui l'avoit prévû, avoit écrit à cette occasion fort au long au Landgrave de Hesse, qui s'étoit acquis une grande autorité parmi les Protestans par sa prudence & son amour pour la justice ; & ce qui est rare dans un homme de ce rang, par son habileté dans l'Astronomie. Il fit réponse à l'Electeur, qu'il ne s'agissoit pas tant de délibérer sur la chose, que sur le moyen de l'exécuter : Que l'autorité & l'honneur de l'Empire y étoient intéressés : Que le Pape y donnant sans cesse quelque atteinte par toutes sortes d'artifices & d'intrigues, ils devoient de leur côté prendre des mesures pour éviter les reproches de négligence dans une affaire qui regarde la dignité & la majesté de l'Empire : Que l'année que tout le monde suivoit alors étoit celle du calendrier réformé par Jule Cesar : Que Charlemagne fondateur de l'Empire d'Occident avoit dans la suite donné à la nation Germanique, le calendrier & les noms des mois en langue Teutone : Que le canon du Concile de Nicée qui régle la célébration de la fête de Pâque, n'avoit point été fait par l'autorité du Pontife Romain, qui étoit bien éloigné alors d'avoir l'autorité qu'il prétend aujourd'hui : mais par un décret, tant de l'Empereur qui présida au Concile, que des Péres qui s'y trouvérent : Que c'étoient les Empereurs Romains, & non les Papes, qui indiquoient alors les Conciles : Que celui de Constance même qui s'est tenu presque de nos jours, fut convoqué par l'empereur Sigismond : Que le droit d'instituer des Evêques pour l'Allemagne, & le Pontife Romain même, avoit toûjours appartenu aux Empereurs, avant & depuis Charlemagne, jusqu'à Othon I. & depuis encore jusquà Grégoire VII. Qu'ils devoient bien prendre garde que sous prétexte de réformation

HENRI III. 1582.

d'un calendrier, dont tout le monde ſentoit la néceſſité, le Pape ne s'attribuât une juriſdiction nouvelle & inconnuë ſur la majeſté de l'Empire & ſur l'Empereur, & qu'il ne prétendît pouvoir commander dans les Etats de l'Empire, d'autant plus que le Pape avoit entrepris une affaire de cette conſéquence, ſans conſulter ni l'Empereur, ni les Princes de l'Empire : Qu'étant très-important pour le commerce que toutes les nations ſuiviſſent la même forme d'année, ils devoient délibérer avant toutes choſes, à qui il appartient de réformer le calendrier, & d'en publier la réformation ; qu'après ce préliminaire, le fond de la queſtion, ſur lequel il ne penſoit pas comme Lilio, ne ſeroit pas difficile à décider.

L'électeur de Saxe plein de ces raiſons, fit un grand diſcours à ce ſujet, & s'oppoſa à la réception du calendrier. Toutes les Provinces & tous les Etats de la confeſſion d'Auſbourg en ayant fait autant, l'Empereur remit l'affaire à un autre tems, & ordonna qu'on continuât d'obſerver la forme du calendrier ancien dans les jugemens de la chambre Impériale.

De notre côté l'affaire ne fut nullement examinée. Le Roi étoit dans la plus grande ſécurité à cet égard, & ſon Conſeil ne s'y intéreſſoit pas davantage, ſur-tout depuis la mort du premier Préſident de Thou qui avoit parlé au Roi avec beaucoup de vivacité ſur cet article. S'il eût vécu encore quelques années, on eſt perſuadé qu'ayant une très-grande autorité dans le Parlement, il auroit empêché la publication de ce calendrier : mais de Thou étant mort, & Achille de Harlai abſent, le Roi donna le trois de Novembre un édit qui fut apporté au Parlement après la ſaint Martin, enrégiſtré ſans oppoſition, & publié en conſéquence. Il fut donc ordonné qu'on ôteroit dix jours, & que le jour qui devoit être le dixiéme de Décembre ſeroit compté pour le vingtiéme. Par ce moyen il arriva que la fête de Noël fût célébrée cette année-là le quinze de Décembre.

A l'imitation du Roi, le duc de Brabant ſon frére aidé du prince d'Orange, engagea les Etats Généraux à recevoir le nouveau calendrier. Il étoit bien aiſe de gagner par-là les bonnes graces du Pape. Cela s'exécuta ſur le champ dans la

Hollande, dans la Frise Occidentale, & dans toutes les autres Provinces, à la réserve de celles d'Utrecht & de la Gueldre, où l'on suit encore l'ancien calcul, parce que les Etats de ces deux Provinces n'avoient pas encore fait publier le nouveau au tems de la mort du duc de Brabant.

HENRI III. 1582.

Dans ce même mois de Novembre Antoine Prevôt archevêque de Bourdeaux & frére du fameux Sansac, tint son Concile Provincial. Les évêques d'Agen, de Poitiers, d'Angoulême, de Saintes, & de Sarlat ses suffragans, y assistérent, & signérent les décrets qui y furent faits.

Traité renouvellé avec les Suisses.

Le Roi renouvella cette année le traité d'alliance avec les Suisses. Les Commissaires pour la France furent François de Mandelot Gouverneur du Lyonnois, Jean de Belliévre sieur de Hautefort premier Président du Parlement de Grenoble, Henri de Clausse sieur de Fleuri notre Ambassadeur en Suisse, & Jean Grangier sieur de Piverdy Résident de France dans le païs des Grisons. Le traité qui contenoit vingt-cinq articles fut arrêté & signé à Soleurre le vingt-deux de Juillet. Ce n'est qu'une répétition des traités précédens, à quelque petite différence près, & on y donne au Roi les titres de duc de Milan, de seigneur de Genes, & de comte d'Ast, comme on les donna à François I. au traité de 1516. le premier qui ait été fait entre la France & les Suisses. Le Roi ayant ratifié celui-ci, se rendit le deux de Décembre dans l'église de Notre-Dame avec les Députés des cantons, & il y jura sur les saints Evangiles l'observation du nouveau traité.

Enfant pétrifié.

Il arriva cette année un événement qui passeroit pour incroyable chez la postérité, si l'on n'en avoit des preuves incontestables. Comme j'en suis parfaitement instruit, j'ai crû devoir en rendre témoignage, & en établir la certitude. Dans la ville de Sens métropole de la Gaule Celtique, une femme nommée Colombe Chary, mariée à un tailleur appellé Louis Carita, étant parvenuë jusqu'à l'âge de trente-huit ans en bonne santé, & sans avoir eu d'enfans, eut des indices de grossesse par la suppression, qui en est la marque ordinaire : elle sentoit des mouvemens fréquens; son ventre grossissoit de jour en jour, ses mammelles même se remplissoient de lait; enfin au bout de neuf mois elle éprouva

HENRI III. 1582.

des douleurs très-vives, & les tranchées d'une femme en travail. Pendant quelques jours elle eut une suppression d'urine, qui sortit enfin comme un torrent. Les médecins jugérent qu'elle ne venoit pas de la vessie, mais de la matrice, dont la tunique se rompit, & dont il sortit avec le délivre une masse qui avoit la figure d'un turbot. Depuis ce tems-là sa gorge diminua; elle ne sentit presque plus remuer dans son ventre, & ses douleurs furent très-médiocres. Après cet accouchement monstrueux, elle fut alitée trois ans durant, se plaignant continuellement de sa mauvaise santé, de la dureté & de l'enflure de son ventre, des tranchées qu'elle sentoit, & d'un poids incommode qui se jettoit tantôt d'un côté tantôt de l'autre suivant les différentes situations de son corps. Ces accidens durérent jusqu'à sa mort. Ses voisins se moquant d'elle, & traitant sa grossesse de vision: » Attendez » quelque tems, leur disoit-elle assez gaiement, l'enfant dont » je suis grosse viendra quelque jour, mais il en coûtera la vie » à sa mere. « Elle mourut enfin après avoir porté ce fardeau vingt-sept ans. On l'ouvrit, & on lui trouva la matrice ridée, de diverses couleurs, & dure comme de la terre cuite. On tenta d'ouvrir cette dureté; mais il se trouva comme une masse de plâtre, qui résista long-tems au rasoir; on en vint pourtant à bout, & on en tira un enfant très-bien formé, & dans la situation ordinaire, mais presque entiérement pétrifié, si ce n'est que les os de sa tête étoient transparans comme de la corne: à l'égard des parties internes, comme le cerveau, le cœur, les intestins, ils étoient presque à l'ordinaire, excepté qu'ils se trouvérent plus durs, moins pourtant que les parties externes. Ce petit corps se garde à Sens, où les passans vont le voir par curiosité. Il est entier, & les vers ni la pourriture ne l'ont point endommagé. Il y a deux fameux médecins qui ont écrit sur ce prodige, Jean d'Alibour d'Autun, qui a été depuis premier médecin de Henri IV. & Simon de Provencheres de Langre. Ils ont recherché les causes de la formation de cette masse, & de cette pétrification faite après la mort de l'enfant, & qui devoit plûtôt être suivie de putrefaction: mais je laisse cet examen à ceux qui s'appliquent à l'étude des choses naturelles. J'ajoûterai seulement que depuis quelques années il est arrivé à Paris quelque chose

de semblable à une femme de condition : mais au bout de cinq ans l'enfant fut tiré par morceaux, partie par des médicamens, partie par des ferremens ; & il y a beaucoup d'apparence qu'il seroit devenu comme celui de Sens avec le tems ; puisqu'il commençoit déja à se pétrifier.

Mort des personnes célebres.

Cette année mémorable par divers accidens funestes, l'a été encore par la mort de plusieurs personnes illustres. Jacque Pelletier du Mans médecin, célébre non-seulement dans la science dont il faisoit profession, mais dans la Poësie & dans les Mathématiques, sur lesquelles il a publié des ouvrages qui ont fort éclairci cette science, mourut au mois d'Août à Paris, où il s'étoit retiré pour se reposer dans sa vieillesse après avoir passé la meilleure partie de sa vie à voyager dans des païs très-éloignés. Sa mort fut suivie de celle de Laurent Jobert de la même profession, & disciple du fameux Rondelet, qui s'acquit une si grande réputation dans cet art. Jobert Chancelier de l'Université de Monpellier, où il y a une école célébre de médecine, ayant été attiré à la Cour par Marguerite de Valois femme du roi de Navarre, y mit au jour un ouvrage sur les erreurs populaires qui lui a fait beaucoup d'honneur. Quelques affaires l'ayant obligé de retourner à Monpellier il y mourut le vingt-neuf d'Octobre dans un âge peu avancé ; car il ne faisoit que d'entrer dans sa cinquante-quatriéme année.

Un mois auparavant, c'est-à-dire le vingt-huit de Septembre, mourut George Buchanan, âgé de plus de soixante & seize ans. C'étoit un des premiers hommes de notre siécle pour la beauté & la facilité de l'esprit, comme le prouvent ses ouvrages dignes de l'immortalité, de l'aveu même de ses ennemis. Il étoit né en Ecosse dans la province de Lenox sur le Vlan ; mais il étoit François d'inclination, & la France l'avoit en quelque sorte adopté, aussi-bien qu'Antoine Govea Portugais son ami intime, qui se faisoit un plaisir de passer pour François. Pour Buchanan, après avoir appris dans son païs les premiers principes des deux langues, il vint en France, où il passa presque tout le reste de sa vie. Il enseigna les Humanités à Paris, & ensuite à Bourdeaux dans le collége de Guienne : de-là André Govea l'emmena en Portugal avec Nicolas de Grouchy, Guillaume de Guerente,

HENRI III. 1582. Jacque Tevio, Elie Vinet, & Patrice ſon Frére. Buchanan enſeigna la jeuneſſe à Coimbre, & c'eſt-là qu'il fit ſa belle paraphraſe ſur les Pſeaumes : mais il s'attira des affaires en Portugal par une ſatyre un peu trop libre contre les Cordeliers. Il la compoſa par l'ordre de Jacque V. roi d'Ecoſſe, qui cherchoit à ſe venger de ces religieux, parce qu'il étoit convaincu qu'ils avoient trempé dans une conjuration que quelques Nobles avoient tramée contre lui. Buchanan étant revenu en France s'attacha à Timoleon de Coſſé fils du maréchal de Briſſac, avec qui il demeura cinq ans, juſqu'en l'année 1560. que toute la France étant en feu par la guerre civile, il la quitta, & retourna en Ecoſſe. Il n'y fut pas plûtôt, qu'il embraſſa la religion Proteſtante ; & après que Marie reine d'Ecoſſe eut été dépoüillée du Royaume, il fut précepteur de Jacque VI. fils de cette Princeſſe, & il conſacra le repos de ſa vieilleſſe à écrire l'hiſtoire de ſon païs. Il y abuſe un peu de la liberté naturelle à ſa nation, & il n'y ménage pas aſſez la majeſté Royale : mais d'ailleurs elle eſt écrite avec tant d'eſprit, de ſageſſe & d'élégance, qu'on ne croira jamais qu'elle ait été compoſée par un homme élevé dans la pouſſiére du collége ; mais qu'on la prendra pour l'ouvrage d'un ſçavant qui a vécu dans le plus grand monde, & qui a été employé toute ſa vie dans les négociations les plus importantes. La beauté de ſon eſprit, & la grandeur de ſon courage l'avoient élevé au deſſus de l'obſcurité de ſa naiſſance, & de la médiocrité de ſa fortune ; en ſorte qu'il avoit les talens néceſſaires pour juger ſagement des affaires, & pour les traiter avec dignité. Je me ſouviens que Pierre Ronſard, homme d'un grand ſens, & qui malgré l'éclat de ſa famille, avoit paſſé toute ſa vie dans le repos que demandent les Muſes, avoit coûtume de dire en parlant de Buchanan, de Turnebe, de Govea, & de Muret, ſes amis particuliers, que ces quatre hommes n'avoient du collége que la robe & le bonnet. Ce jugement a d'autant plus de poids que Ronſard étoit prévenu contre tous les gens de collége ; & il s'étoit perſuadé que la ſottiſe du pédantiſme eſt incorrigible, & que le mauvais caractére qu'il imprime ne peut jamais s'effacer dans le cours même de la plus longue vie.

Affaires d'Allemagne.

Il y eut cette année des troubles en Allemagne à l'occasion de l'archevêque de Cologne. Cette ville qui fut bâtie du tems d'Auguste pour arrêter les courses des Sueves, des Usipetes, & des Tenchteres, est située sur le bord du Rhin du côté des Gaules. Elle s'agrandit peu à peu sous les Empereurs Romains, jusqu'à ce que Childeric fondateur de l'Empire François la leur enleva l'an 463. de J. C. Mais l'an 949. Othon I. ayant transporté l'Empire d'Occident aux Germains, il soûmit Cologne à sa nation ; ou plûtôt ce fut Louis II. fils de Louis le débonnaire, qui fit cette conquête dès l'année 870. Depuis ce tems-là Cologne est au nombre des villes libres de l'Empire, entre lesquelles elle tient le premier rang ; & dans les diétes, c'est elle qui donne la premiére son suffrage. Elle a un siége Episcopal fondé vers l'an 96. de J. C. par saint Materne disciple de saint Pierre, suivant les annales de cette Eglise ; & depuis saint Materne jusqu'à Agilolphe qui en a été le premier Archevêque, il s'est écoulé 647. ans ; enfin l'an mil trois on joignit à la dignité d'Archevêque celle d'Electeur de l'Empire avec une jurisdiction très-étenduë, & Frideric I. y ajoûta encore la principauté de Westphalie, dont il venoit de dépoüiller Henri Leon. Vers l'an 356. les Goths y établirent un Evêque Photinien nommé Euphrata, qui voulut y répandre l'Arianisme: mais les évêques d'Allemagne s'étant assemblés le deposérent sous le Pontificat de Jule I. Depuis ce tems-là il n'y eut aucun trouble dans cette Eglise au sujet de la Religion, jusqu'au tems de l'hérésie de Luther.

Herman, de la famille des comtes de Wied, qui en étoit alors Archevêque, faisoit parade de beaucoup de zéle pour la réforme des abus qui s'étoient glissés dans l'Eglise ; mais comme un affaire si importante à la Religion, qu'il croyoit en péril, n'alloit pas aussi vîte qu'il l'auroit souhaité, & qu'il imputoit ce retardement à l'ambition de certaines personnes, il parut favoriser les Protestans. On prétend que ce fut Martin Bucer qui le fit pencher de ce côté-là. Il fut donc accusé d'hérésie, & quoiqu'il pût se maintenir dans son siége par les forces de son parti, il aima mieux se démettre & perdre sa place, que d'exciter la guerre dans le païs ; & depuis il ne songea plus qu'à mener une vie tranquille, comme

HENRI III. 1582.

je l'ai dit en ſon lieu. Adolphe de Scevembourg ayant payé d'ingratitude les ſervices que ce vieillard lui avoit rendus, fut mis à ſa place, & eut pour ſucceſſeur Antoine de Scevembourg ſon frére. J. Gebbard de Mansfeld ſuccéda à Antoine, & fut remplacé par Frideric de la même famille qu'Herman. Salentin de la maiſon des comtes d'Iſſembourg ſuccéda à Frideric; mais Salentin qui outre l'archevêché de Cologne avoit encore l'évêché de Paderborn après dix ans d'Epiſcopat, ſe démit de l'un & de l'autre pour épouſer la ſœur du comte d'Aremberg, qui étoit parfaitement belle, ſans avoir fait, ni même voulu faire aucun changement dans la Religion. Comme il ſe trouvoit beaucoup de prétendans à cet Electorat, & entre autres Erneſt fils d'Albert duc de Baviere, le Chapitre, à la ſollicitation du comte de Newenar, lui préféra Gebbard Truchſes de l'illuſtre famille des ſeigneurs de Walbourg en Suabe, & neveu d'Othon cardinal d'Auſbourg. Gebbard fut ſacré le huit de Mai 1577. Ce dernier n'avoit pas moins d'envie de ſe marier que Salentin; mais il crut pouvoir prendre une femme ſans quitter l'Electorat. Il avoit déja jetté les yeux ſur Agnés de Manſfeld, religieuſe au monaſtére de Gerisheim, lorſqu'il eut occaſion de la voir dans un voyage qu'elle fit à Cologne pour accompagner Marie ſa ſœur, qui devoit épouſer le baron de Créange. La facilité qu'il eut par ce moyen de la voir, & de converſer tous les jours avec elle, l'en rendit éperdûment amoureux. Le Baron après ſon mariage faiſoit de fréquens voyages dans ſes terres de Thuringe avec ſa femme & Agnés ſa belle ſœur, & enſuite revenoit à Cologne: mais en route ils couchoient ſouvent dans les châteaux de Gebbard qui trouvoit par-là lieu d'entretenir ſes premiers feux. Enfin Erneſt de Mansfeld, frére d'Agnés preſſa vivement l'Electeur d'accomplir la parole qu'il avoit donnée à ſa ſœur, & de l'épouſer ſolemnellement, pour diſſiper les bruits qui couroient ſur leur commerce. Il l'épouſa donc à Bonne: mais en ſecret, & en préſence ſeulement d'Erneſt & de Marie de Mansfeld: ce fut au commencement de l'année. Comme il n'avoit pas de grands biens, & qu'il cherchoit un moyen de garder ſon Archevêché avec ſa femme; les comtes de Newenar & de Solms avec qui il étoit très-lié, lui conſeillérent

Mariage de l'Archevêque de Cologne.

d'engager sous main les Protestans à demander au Magistrat le libre exercice de leur Religion dans son Electorat. Il le fit, & en conséquence les Protestans présentérent une longue requête, par laquelle ils demandoient la liberté de s'assembler. Et comme on pouvoit leur objecter que sous prétexte d'admettre la confession d'Ausbourg, on vouloit introduire dans le Diocése toutes sortes de sectes, & ruiner par ce moyen l'autorité des Magistrats; ils répondirent que si on leur accordoit leur demande, ils feroient aussitôt connoître à tout le monde qu'ils ne suivoient point d'autre doctrine que celle qui étoit renfermée dans la confession d'Ausbourg, expliquée dans l'Apologie de Luther, & approuvée dans plusieurs diétes de l'Empire: Que cet exercice loin d'affoiblir l'autorité des Magistrats, la rendroit plus respectable à des peuples altérés de la parole divine, comme on en pouvoit voir des exemples à Francfort, à Spire, à Worme, à Ratisbonne, à Ausbourg, & dans beaucoup d'autres villes de l'Empire.

Le Magistrat au lieu de répondre à cette Requête, fit signifier à ceux qui l'avoient signée un ordre de se rendre en prison: tel est l'usage à Cologne où jamais on n'emprisonne un habitant malgré lui, à moins qu'il n'y ait des causes très-graves. Quelques jours après Melchior Bruin Pasteur Catholique du collége des Apôtres donna une requête contraire, dans laquelle il examine & réfute tous les articles de celle des Protestans. On envoya de part & d'autre des Députés à Ausbourg pour plaider la cause en cette diéte, à laquelle on en avoit déja renvoyé une semblable pour la ville d'Aix-la-Chapelle; mais les Protestans n'attendirent ni la réponse de l'Empereur, ni celle de leurs Députés; & comptant qu'ils avoient satisfait par leur requête à tout ce qu'ils devoient au Magistrat: sollicités d'ailleurs par les comtes de Solms & de Newenar; ils s'assemblérent le sept de Juillet au bourg de Mechteren qui appartenoit à ce Seigneur, & ils y entendirent la prédication de Zacharie Ursin ministre Silesien, qui leur fut envoyé par Casimir, frére de l'électeur Palatin.

Le Magistrat allarmé de cette entreprise, fit fermer les portes le Dimanche suivant: sa conduite fut diversement interprétée; car il y avoit des gens qui soûtenoient que

Newenar avoit pu faire ce qu'il avoit fait, ſans violer les loix de l'Empire : Que le bourg de Mechteren lui appartenoit, & que par conſéquent on ne pouvoit pas y défendre l'exercice d'une Religion, qui étoit approuvée par l'Empire. On répondoit qu'à la vérité Mechteren étoit de la dépendance de Newenar ; mais qu'étant ſitué dans la juriſdiction d'un Seigneur ſupérieur dont il relevoit, il n'étoit pas permis d'y innover ſur la Religion ſans une conceſſion du Seigneur Suzerain. Gebbard d'un autre côté étoit bien aiſe qu'on crût que Newenar avoit agi ſans ſa participation ; & Solms nioit qu'il en eût jamais rien ſçu ; quoique dans le fond ce fût lui qui eut donné ce conſeil de concert avec Newenar.

Comme ces aſſemblées recommençoient de tems en tems, le Magiſtrat crut devoir employer la force, & il commença par faire abbattre les arbres qui empêchoient qu'on ne pût appercevoir de la ville le lieu où l'on s'aſſembloit. Il fit enſuite élever une batterie de gros canon, & ordonna de tirer ſur l'endroit même : la maiſon fut percée par les boulets, & peu s'en fallut que Newenar n'y fût tué. Le comte de Solms s'étant juſtifié auprès du Magiſtrat, comme je viens de le dire, avoit reçu ſes ordres, qu'il étoit allé communiquer à Newenar, lorſque le canon commença à tirer. Solms étant retourné dans la ville ſans avoir rien gagné, tout ſembloit tendre à une ſédition ; mais à la ſollicitation du Chapitre, les deux partis nommérent des Députés pour accommoder cette affaire : ils eurent ordre de ſe rendre à Mulheim, & Gebbard s'y trouva. Comme il exhortoit Newenar à ne plus tenir de prêche à Mechteren, ce Seigneur montrant le boulet qui l'avoit penſé tuer ſe plaignit hautement de cette injure. Il conſentit enfin à ce qu'on demandoit de lui ; mais il déclara que c'étoit à la conſidération de l'Archevêque, & non du Chapitre qu'il le faiſoit.

Gebbard ſe diſpoſant à ſe rendre à la diéte, les Chanoines craignirent qu'il ne formât quelque projet contre eux avec les Députés des princes Proteſtans : ainſi ils y envoyérent de leur côté Frideric de Saxe, qui étoit membre de leur Chapitre. Voilà l'origine de la haine qui éclata depuis entre Gebbard & Frideric, & qui a été funeſte à l'un & à l'autre. Ce fut auſſi à l'occaſion de leur querelle que

Guillaume duc de Cleves promit au Sénat & au Chapitre de leur donner du secours contre les Novateurs, & qu'Alexandre Farnese Généralissime des troupes du roi d'Espagne dans les Païs-bas, leur offrit de lui-même tout ce qui étoit en son pouvoir. Le Sénat rassûré par ces offres résolut de couper la racine à toutes les assemblées séditieuses, & aux troubles qui se formoient de jour en jour ; & il fit publier une ordonnance par laquelle il étoit enjoint à tous ceux qui suivoient une autre Religion que la Catholique, & qui ayant été chassés de la ville seize ans auparavant, y avoient été reçûs depuis, d'en sortir dans un mois.

Dans ce même tems les députés des Protestans obtinrent des députes des Princes de leur communion, qui étoient à la diéte d'Ausbourg, des lettres de recommandation pour le sénat de Cologne. Ces lettres portoient qu'ils avoient ordre de leurs maîtres de prendre fait & cause pour les Protestans de Cologne, & de prier le Sénat de leur part de les traiter avec la même bonté qu'on les traitoit dans les autres païs de l'Empire ; de ne les point retrancher de leurs corps comme indignes d'en posséder les dignités ; mais d'observer au contraire à leur égard la pacification publiée sept ans auparavant, pacification qui devoit être regardée comme le plus solide lien de la tranquillité publique ; en conséquence de leur laisser la liberté de faire profession de leur religion ; & que c'étoit l'unique moyen de maintenir l'union, qui étoit plus nécessaire que jamais.

Ces lettres ayant été renduës au Sénat, les Protestans dressérent une requête ; mais au lieu de la présenter au Chapitre, ils la donnérent à Gebbard le dix-huit de Septembre, parce qu'ils sçavoient qu'il les favorisoit. En même tems ils lui remirent des lettres de recommandation écrites par les mêmes députés de la diéte d'Ausbourg, qui prioient cet Archevêque de permettre aux Protestans de tenir des assemblées dans Cologne.

Gebbard s'étoit mis en chemin comme pour se rendre à la diéte, & il étoit déja dans la Hesse : mais ayant appris que la diéte avoit été suspenduë pour des raisons indispensables, & ayant reçû des ordres de l'Empereur de n'aller pas plus lion, il retourna à Westphalie.

HENRI III. 1582.

Les députés du Chapitre ſçachant certainement que Gebbard ne viendroit pas à la diéte, ne laiſſérent pas de publier qu'il arriveroit bientôt, & qu'il l'avoit promis. Leur deſſein étoit de le rendre odieux aux autres Ordres de l'Empire par l'inexécution de cette promeſſe.

Sur la fin de la diéte parurent les députés de Gebbard, le comte de Solms & Swart. Ils firent les excuſes du Prélat ſur ce qu'il n'y étoit pas venu lui-même. Ils avoient ordre de tenter ſi l'on pouvoit obtenir pour les Princes Eccléſiaſtiques la liberté de ſuivre la Religion qu'ils voudroient, & de ſe marier ſans perdre leurs dignités : il courut là-deſſus des bruits vagues, mais ſans nom d'auteur, & ſans être avoüés de perſonne, & chacun en jugea ſuivant les ſentimens dont il étoit prévenu d'ailleurs. Enfin la diéte ſe ſépara ſur la fin de Septembre, ſans avoir rien décidé qui mérite que l'on en faſſe mention

Cependant Gebbard voyant que le Chapitre & le Sénat faiſoient des préparatifs contre lui ou pour l'attaquer, ou au moins pour ſe défendre, commença à lever des troupes ſous prétexte de mettre les frontiéres à couvert des troupes du roi d'Eſpagne, & de celles des Etats : mais il déclara nettement dans la ſuite qu'il ſçavoit de bonne part que le Chapitre avoit de mauvais deſſeins contre lui. Les Chanoines l'aſſurérent qu'ils ne vouloient rien faire contre la fidélité qu'ils lui devoient : mais que de ſon côté il devoit prendre garde de ne rien faire qui fût indigne de ſon rang, & de la dignité ſacrée dont il étoit revêtu : Que le bruit couroit, qu'il vouloit ſe marier & changer de religion: Que ſi ces bruits ſe trouvoient appuyés ſur quelque réalité, il ne devoit attendre d'eux ni fidélité ni ſecours. Gebbard répondoit que c'étoit par leur faute que la diſcipline du Clergé étoit renverſée : mais qu'il enverroit bientôt des Théologiens diſtingués pour la rétablir, & qu'il en dreſſeroit la formule. Perſuadé qu'il en avoit aſſez fait pour ſe juſtifier ſur les ſoupçons qu'on avoit contre lui ; il prit la route de Bonne, après s'être fait précéder par Gaſpard Heien Capitaine de ſes gardes, avec des lettres pour Ekius qui commandoit dans cette ville. Il le chargeoit d'engager le Sénat à lui faire une réception honorable, & à marquer des logemens commodes

pour

pour toute sa maison, parce qu'il y vouloit séjourner quelques jours.

Il étoit alors à Sibourg, où il dîna; après quoi il fit passer le Rhein à ses troupes, & s'avança pour entrer par la porte de Cologne. La vûë de tous ces soldats causa du trouble dans la ville, & l'on ordonna de fermer les portes. Mais les gens qui lui étoient attachés les firent ouvrir, & il y fut reçû avec toute sa suite. Aussitôt il chargea Ekius & Heien d'aller faire ses excuses au Sénat, de ce qu'il étoit venu en armes. Il leur fit dire qu'on lui avoit dressé des embûches sur sa route, & que la guerre étrangére qui étoit à leurs portes l'avoit mis dans la nécessité de lever des troupes pour mettre le païs à couvert en attendant qu'on fût mieux informé des desseins des ennemis; qu'il avoit résolu pour cet effet de faire quelque séjour dans leur ville, & qu'il vouloit que ses troupes y fussent logées commodément, & auprès de lui.

Gebbard se saisit de Bonne.

Le Sénat fit réponse qu'il avoit été ravi de l'arrivée de son Prince; mais qu'il auroit mieux aimé le voir en habit de paix, qu'avec les appareils de la guerre. A l'égard du logement des troupes, il supplia Gebbard d'en décharger la ville, & de les envoyer dans les villages, & dans les châteaux des environs: Que si S. A. ne pouvoit pas les éloigner de sa personne, elle eût la bonté de les distribuer dans les couvens, & dans les maisons des Ecclésiastiques: Que si leurs maisons ne suffisoient pas, il y avoit des hôtelleries où elles pouvoient loger & vivre de leur solde. Le Sénat se déchargea ainsi de cette corvée sur le Clergé, & le Greffier de la ville fit un état des logemens, qui fut donné au maréchal des Logis.

Gebbard ayant fait préparer le dîner dans une hôtellerie, y invita les Bourgmestres: au sortir de table on parla du logement des troupes, & ensuite des clefs de la ville. Gebbard ne demandoit pas d'abord qu'on les lui remît pour en disposer absolument; il vouloit nommer des personnes qui partageassent avec le Sénat la garde de la ville & des clefs: mais le Sénat s'y opposa fortement, déclarant que ces clefs lui avoient été confiées dans le tems que Gebbard fut sacré, & qu'on ne pouvoit ni ne devoit lui en ôter la garde sans le consentement du peuple. Aussitôt l'hôtel de ville fut entouré d'un grand nombre d'habitans qui paroissoient déterminés à

HENRI III. 1582.

défendre le Sénat, si on vouloit lui faire quelque violence : cependant la présence des soldats, qui n'ayant pas encore leurs logemens, étoient en armes dans la place, les tint en respect.

Sur le soir Gebbard étant allé à Rosenthal où demeuroit Agnés de Mansfeld avec la Baronne de Créange sa sœur, il y manda les Sénateurs qu'il jugea à propos, & il leur dit qu'il étoit bien vrai qu'ils avoient la garde des clefs, & par conséquent des murs & des portes de la ville : mais que le Prince étoit en droit de les demander dans une nécessité pressante, & dans un tems où sa vie étoit en danger : Qu'il leur ordonnoit donc de les lui apporter sur le champ, & de venir recevoir des ordres plus amples qu'il avoit à leur communiquer. Après leur avoir parlé ainsi, il s'en alla à son Palais. Toute la nuit se passa en menaces d'un côté, & en inquiétude de l'autre. Gebbard étoit outré de la résistance du Sénat, & ses amis eurent bien de la peine à l'empêcher d'en venir aux derniéres extrémités. Le lendemain cinquiéme de Novembre, Newenar & le comte de Solms se rendirent au Sénat, où ils parlérent avec une très-grande modération ; & après avoir répété en peu de mots tout ce qui s'étoit passé la veille à l'occasion de la garde des clefs & de la ville, ils conjurérent les Sénateurs de n'avoir aucune défiance de leur Prince : Qu'il n'avoit point eu d'autre intention, en demandant les clefs, que d'éprouver l'obéïssance & la fidélité des habitans : Que s'ils vouloient lui donner les clefs, il étoit résolu de les remettre à l'instant entre les mains du Sénat, & de lui confier avec de nouvelles formalités la garde de la ville ; à condition pourtant que quelques personnes de sa maison seroient associées au Sénat pour cette fonction, comme il l'avoit demandé d'abord : Qu'ils les prioient donc de ne pas refuser ces clefs à leur Prince ; de donner ordre à la bourgeoisie de mettre bas les armes ; de défendre de s'assembler pour faire des festins, parce que si les esprits étoient une fois échauffés par le vin, il seroit bien difficile d'empêcher le désordre. Le Prince demanda de plus qu'on lui marquât par écrit ce qui se pratiquoit pour la garde des portes, & pour l'établissement des corps-de-garde.

La réponse du Sénat ne fut pas si modérée : car après avoir protesté qu'ils seroient toûjours fidéles à leur Archevêque,

ils renvoyérent à la décision du Chapitre l'affaire de la délivrance des clefs, déclarant qu'il ne pouvoit rien statuer à cet égard sans avoir pris son avis : Que la bourgeoisie s'étant mise sous les armes sans leur en demander permission, il y avoit lieu de croire qu'elle n'obéïroit pas, s'ils lui ordonnoient de les quitter : mais qu'ils étoient persuadés que si le Prince vouloit renvoyer les troupes qu'il avoit fait entrer dans la ville, les habitans rentreroient sur le champ dans le calme & dans la tranquillité. Pour adoucir un peu la dureté de cette réponse, ils l'assûrérent qu'ils garderoient les portes avec tout le soin & toute la fidélité qu'il pouvoit souhaiter, & qu'ils lui donneroient pour la garde de sa personne un corps de milice bourgeoise. Après bien des disputes on convint enfin de quelques articles que l'on mit par écrit. Voici les principaux : Que le Sénat demeureroit en possession des clefs & de la garde des portes : Qu'Ekius commanderoit dans la place : Que Gebbard n'augmenteroit point la garnison qu'il y avoit fait entrer, à moins qu'il n'y eût une nécessité pressante. Mais Ekius qui étoit un homme pacifique, s'étant broüillé avec les deux partis par toutes les allées & venuës qu'il avoit faites pour tâcher de les concilier, se démit de lui-même du gouvernement, & l'on mit à sa place Werner Schenck.

Le bruit de ce qui venoit d'arriver à Bonne s'étant répandu de toutes parts, on ne douta pas dans la division où étoient les esprits, qu'on n'en vînt bientôt à une guerre ouverte. Gebbard avoit écrit à Farnese pour le prier de ne point ajoûter foi aux calomnies que ses ennemis publioient contre lui, & il l'assûroit que jamais il ne feroit rien contre son devoir. Malgré cette protestation, le Généralissime persuadé que Gebbard se préparoit à la guerre, & qu'il comptoit beaucoup sur les secours du duc de Brabant, offrit au Chapitre & au magistrat de Cologne sa protection, & toutes les forces que l'Espagne avoit dans les Païs-bas. L'Archevêque de son côté voulant prévenir les surprises, chargea Louis Rump & Hontsclaer de lui faire des levées dans le voisinage ; mais comme l'approche de ces troupes jettoit l'allarme dans la ville, on les mit en garnison à Dietkircken, où il y a une Abbaye de filles ; & dans les châteaux de

HENRI III. 1582. Poppelsdorf, de Godesberg, & de Kessenick qui appartiennent à l'archevêque de Cologne.

Cependant le comte de Solms, Vinnemberg, & le baron de Créange allérent à Cologne rejoindre les Chanoines de la Cathédrale. Newenar qui étoit resté avec l'Archevêque à Bonne, lui conseilla d'écrire à la bourgeoisie, pour la mettre dans ses intérêts : il le fit le vingt-deux de Novembre. Dans cette lettre il commence par se justifier sur les levées qu'il a faites ; il passe ensuite aux raisons qu'il a de se plaindre ; il dit que le Sénat arme contre lui, qu'il suit les conseils de gens mal intentionnés, qui ne cherchent qu'à exciter des troubles dans le païs ; qu'il fait tous ses efforts pour anéantir l'autorité de l'Archevêque, & pour renverser ses droits ; & que pour réüssir dans ses entreprises contre une autorité legitime, il foule les peuples par des dépenses aussi inutiles qu'elles sont ruineuses.

Gebbard se flatoit que cette lettre armeroit le peuple contre le Sénat : mais le contraire arriva. Les compagnies bourgeoises qui l'avoient reçûë, la portérent sur le champ au Chapitre & au Senat. Ces deux corps assûrés des secours du duc de Cleves & du prince de Parme répondirent avec hauteur à cette lettre, mais au nom du peuple, à qui elle étoit adressée. Après s'être justifiés sur les reproches qu'il leur fait, d'armer contre lui, d'attaquer son autorité & les droits de sa dignité d'Electeur ; ils exposent à leur tour leurs griefs. Ils accusent Gebbard d'avoir sollicité des peuples soumis à une autre jurisdiction que la sienne ; de les avoir pris sous sa protection à l'insçû & malgré le Magistrat dont ils dépendoient ; d'avoir troublé la tranquillité publique par des libelles diffamatoires qu'il a fait répandre de tous côtés ; de gouverner son Etat contre les loix, l'équité, & le repos du corps Germanique, contre les décrets & les constitutions de l'Empire ; enfin contre les traités conclus entre les Archevêques & la ville de Cologne : & ils lui font entendre que les Bourgmestres, les Sénateurs, & les quarante-quatre principaux bourgeois de la ville étoient résolus de porter leurs plaintes sur tous ces chefs à l'Empereur, & aux Princes, & Etats de l'Empire, pour demander justice du mépris que leur Archevêque avoit pour eux, & des injures,

& des outrages qu'il leur faisoit continuellement.

Gebbard connut par cette réponse qu'il avoit entrepris une grande affaire, & d'autant plus fâcheuse, qu'il n'avoit point d'argent : mais comme il étoit trop avancé pour reculer, il songea tout de bon à se mettre en état de la soûtenir. Il commença par envoyer des personnes de confiance à Bruel, qui est la forteresse des Archevêques, où sont leurs bijoux, & tout ce qu'ils ont de plus précieux ; il donna ordre à ces gens d'ouvrir les coffres & les armoires, & d'apporter à Bonne toutes les richesses qu'elles renfermoient. Il fit en même tems compter quelque peu d'argent à Theodore Knipenberg pour lever un corps de troupes capable de mettre à couvert le canton de Recklinchusen.

Dans cet embarras Gebbard renvoya tous ses Conseillers, & ne retint après de lui que des gens de guerre. On ne voyoit à sa Cour que des Envoyés de princes Protestans, de l'évêque de Brême, de Jean Casimir, du prince d'Orange, & de tous les Princes de la maison de Nassau.

Pendant ce tems-là, le Chapitre envoya secrétement à Rome informer le Pape de tout ce qui se passoit. Grégoire en fut allarmé; & quoiqu'il n'ignorât pas de quelle importance étoit cette affaire, & quel changement elle étoit capable d'apporter à la Religion du païs, si on la négligeoit ; cependant la considération qu'il avoit pour le cardinal d'Ausbourg oncle de Gebbard, qui avoit rendu de très-grands services au saint Siége, l'empêcha de rien précipiter. Il se contenta donc d'envoyer un Légat en Allemagne, & choisit pour cette légation le cardinal Madrucci. Le Légat avant que de partir envoya Minuccio Minucci avec des lettres du Pape aux électeurs de Treves & de Mayence, afin qu'il pût être informé par le moyen des amis qu'ils avoient à Cologne, de la véritable situation des choses.

Les bruits qui couroient sur les projets de Gebbard allant toûjours en augmentant, le Pape lui écrivit le cinq de Décembre ; & après lui avoir parlé de la splendeur de sa famille, & des vertus par lesquelles le cardinal d'Ausbourg son oncle avoit rendu sa mémoire si respectable, il lui donne avis de penser de bonne heure à mettre sa réputation & son salut à couvert ; s'il s'est trop avancé, qu'il songe à se retirer.

HENRI III. 1582. au plûtôt ; si tout ce qu'on a dit contre lui est faux, qu'il déclare nettement quels sont ses sentimens, & qu'il fasse de sérieuses réflexions sur ce qu'il doit au saint Siége, à sa patrie, à la Chrétienté, à lui-même ; en un mot qu'il prenne des mesures pour empêcher que ses ennemis par leurs mauvais discours, ne fassent une tache éternelle à la gloire de sa famille, & à l'honneur du Clergé.

Après ces avis paternels, il lui marque qu'il a envoyé ordre à l'archevêque de Treves de l'aller trouver, & de lui parler au nom du saint Siége. L'empereur Rodolfe s'entremit aussi de cette affaire, à la priére du Pape, & il envoya un homme avec caractére pour en parler à Gebbard.

D'un autre côté il lui arrivoit des Envoyés de tous les princes Protestans ; il y vint même quantité de Seigneurs, & entre autres Jean de Nassau frére du prince d'Orange, avec son fils aussi nommé Jean ; Albert de Nassau de Sarwerde ; Herman de Weyde, Charle de Mansfeld, les deux comtes de Solms, Ernest & Conrad ; Adolphe de Solms chanoine de Cologne ; Adolphe Newenar ; Charle Truchses pére de Gebbard, & Ferdinand Truchses son frére, à qui on venoit de donner une place dans ce Chapitre ; les comtes de Veinnenberg, de Bruck, de Girolseck & d'Oberstein, & Louis de Witgenstein s'y rendirent aussi ; & pour l'affermir dans la résolution qu'il avoit prise, ils lui promirent tous de le soutenir de tout leur pouvoir. Ces promesses l'encouragérent tellement, qu'il parut désormais aussi tranquille & aussi gai qu'on l'avoit vû auparavant inquiet & embarrassé. Sa maison, qui jusque-là avoit été remplie de Colonels, de Capitaines & d'autres Officiers, & qui retentissoit continuellement du bruit des armes, changea entiérement de face : les danses, les bals, les spectacles succédérent au tumulte militaire, & on n'y entendit plus que des cris de joye. On ne s'y déguisa plus ; on y parla du Pape, & à table & dans les conversations familiéres, avec une licence qui ne gardoit plus de mesures ; en sorte qu'on ne pouvoit plus douter des sentimens de Gebbard.

Dans ces circonstances, un de ses domestiques l'avertit que plusieurs de ceux même qui lui étoient attachés, avoient un scrupule sur son compte, c'est qu'on assûroit que non-seulement il vouloit garder l'Archevêché & l'Electorat en

changeant de Religion, & en se mariant; mais qu'il prétendoit le rendre héréditaire, & le faire passer à ses enfans & à leur postérité : Que c'étoit-là le trait le plus puissant que ses ennemis pussent lancer contre lui : Qu'il étoit d'une grande importance pour le bien de ses affaires qu'il le repoussât par un témoignage public, & qu'il le fît retomber sur eux. Il donna à cette occasion une ordonnance le même mois, dans laquelle il prenoit Dieu & les hommes à témoin, que depuis que la divine providence l'avoit retiré des ténébres de la Papauté (ce sont ses termes) & lui avoit fait la grace d'éclairer ses yeux par la lumiére de sa parole, il n'avoit souhaité autre chose que de pouvoir rester dans sa vocation, y remplir ses devoirs selon sa conscience, & permettre aux peuples confiés à ses soins, de suivre la doctrine la plus pure, & l'usage légitime des sacremens : mais qu'il ne vouloit point contraindre les consciences, & que son intention étoit que chacun pût suivre à son gré celle qui lui plairoit le plus des deux Religions autorisées dans les diétes de l'Empire : Qu'au reste il n'avoit jamais prétendu priver le Chapitre de son droit d'élection, ni rien faire contre ses priviléges, ses immunités, & ses contributions; de sorte que s'il venoit à mourir ou bientôt, ou après un tems considérable, ou si les conjonctures des tems l'engageoient à abdiquer, il entendoit que l'élection fût dévoluë au Chapitre de plein droit.

Jusque-là le Sénat n'avoit point répondu aux lettres que les députés des princes Protestans lui avoient écrites d'Ausbourg; ce fut un prétexte pour Jean de Baviere duc de Deuxponts de se rendre à Cologne avec les députés de l'électeur Palatin *, de Jean Casimir & de Richard, Princes de la maison Palatine, afin de s'aboucher avec le Chapitre & avec le Sénat. Je parlerai plus amplement de l'ambassade de ce Prince lorsque j'écrirai ce qui s'est passé dans l'année 1583.

* Loüis.

Gebbard qui vouloit absolument être maître de Bonne, produisit pendant l'absence d'Ekius des lettres du Chapitre apparemment supposées, en vertu desquelles il demanda les clefs avec tant d'instance, que le Bourgmestre, & douze Commissaires nommés par le Sénat les lui portérent. Ils s'en repentirent, mais trop tard, lorsqu'on leur apporta depuis de la part du Chapitre des lettres qui étoient véritablement

de ce corps, & qui leur défendoient de remettre les clefs de la ville à l'Archevêque.

HENRI III. 1582.

Lorsque Gebbard les eut en sa possession, il défendit à la bourgeoisie de faire la garde, & confia les portes à des soldats etrangers. Il fit même ôter les armes à tous les habitans qui lui étoient suspects, & défendit qu'on emportât rien hors de la ville, & bientôt la licence & le désordre des nouveaux hôtes qu'il y avoit introduits allérent si loin, que la plûpart des anciens habitans furent obligés de transporter ailleurs leur établissement. Il ordonna même aux Franciscains dont il se défioit, d'abandonner leur couvent, & d'emporter leurs effets. Le Sénat & le Chapitre allarmés de tout ce qu'ils voyoient, écrivirent à toute la Noblesse des environs & aux Gouverneurs des places, de travailler à prévenir les maux que ces troubles pouvoient causer à l'Etat: & comme ils n'avoient rien obtenu de Gebbard par l'entremise des électeurs de Mayence & de Treve, qui lui avoient envoyé des Députés, ils s'adressérent aux Conseillers des païs situés sur le Rhin, qui écrivirent de leur côté à Gebbard, & l'exhortérent à la paix, en lui faisant sentir qu'il alloit se jetter dans un labyrinthe dont il auroit peut-être bien de la peine à se tirer. Le Chapitre & le Sénat écrivirent encore à la Noblesse, & lui ordonnérent de se rendre à Cologne après la fête de Noël pour prendre des mesures sur les conjonctures présentes. Gebbard ayant sçu qu'on les avoit convoqués, leur écrivit de son côté; & après s'être déchaîné contre l'insolence du Chapitre, il leur déclare que cette assemblée étant contre les régles, ils doivent seulement écouter ce qui s'y proposera de la part du Chapitre, sans rien accorder qui puisse préjudicier ni au Prince ni à l'Etat.

Cette année vit l'extinction de l'illustre maison des comtes de Hoie sur le Weser, par la mort d'Othon le dernier de sept fils qu'avoit eu Josse II. Il y avoit quatre cens cinquante ans qu'elle subsistoit, c'est-à-dire, depuis l'empereur Lotaire le Saxon. Pour Jean d'Hoye son cousin germain, qui fut évêque de Munster, & l'un des plus grands ornemens de cette famille, il étoit mort neuf ans auparavant, comme je l'ai dit en son lieu. Le duc de Brunswick, & le Landgrave de Hesse partagérent les biens de cette Maison, qui

qui leur étoient dévolus en vertu de leurs fiefs. HENRI III. 1582.

Affaires de Pologne.

Pendant qu'une partie de l'Allemagne étoit agitée, la Pologne commençoit à respirer par la paix qui fut concluë avec les Moscovites au commencement de cette année. Le Pape se donna de grands mouvemens pour cette affaire : c'étoit Antoine Possevin qu'il avoit chargé de la négocier dans la vûë d'engager le Grand duc de Moscovie à tenir la parole qu'il avoit donnée d'attaquer les Turcs. On avoit même quelque espérance que ce Prince, qui avoit de grandes obligations au Pape, pourroit se reünir avec l'Eglise Romaine.

Cependant l'armée Polonoise qui assiégeoit Pleskow (1) avoit à combattre contre le froid extrême qui se fit sentir cet hyver, & contre beaucoup d'autres incommodités. Zamoski y avoit rémédié autant qu'il avoit pu, comme je l'ai dit : mais comme les corps-de-garde des Polonois étoient éloignés les uns des autres, & composés des plus mauvaises troupes, Zuiski Gouverneur de la place voulant ajoûter à la gloire de l'avoir sauvée, celle d'avoir forcé le camp des Polonois, & taillé en piéces leur armée, résolut de les attaquer le quatre de Janvier. Dans ce dessein il rassemble environ sept cens chevaux qui lui restoient dans la ville, & les donne aux plus braves de sa garnison. Les Polonois n'avoient que deux corps-de-garde, l'un au-delà du fleuve Velika sur le chemin qui va à Petzur, & l'autre en-deçà de la riviére & au dessus du camp. Zuiski envoya trois cens chevaux contre le corps qui étoit sur le chemin de Petzur; mais comme la riviére étoit glacée, il jugea que les Polonois qui étoient postés de l'autre côté pourroient passer sur la glace pour secourir leurs gens. Il résolut de faire une sortie vigoureuse avec ce qu'il avoit de meilleures troupes, & d'attaquer leur camp où ils étoient en petit nombre. C'étoit la compagnie de Sborowski commandée par Thomas Orinski qui faisoit la garde ce jour-là au-delà du fleuve ; & Laurent Scarbeck gardoit l'autre côté. Ils avoient ordre l'un & l'autre, si l'ennemi paroissoit, de ne point en venir aux mains, & de faire un certain circuit pour se retirer vers le camp, parce qu'il seroit plus aisé de les secourir de près que de loin, &

(1) Ville & Duché appartenant au Czar, du côté de la Livonie.

HENRI III. 1582. que l'ennemi qui feroit obligé de s'éloigner de la ville pour les pourſuivre, combattroit avec moins d'avantage. Orinski ſe retira ſuivant l'ordre qu'il en avoit reçû, & Scarbeck marcha pour le joindre, & fut ſuivi par Zamoski lui-même avec un bon détachement. Zuiski ayant envoyé contre eux une partie de ſon infanterie, & croyant que le camp étoit déſert, fait faire une ſortie pour l'attaquer : mais une troupe de ſoldats choiſis qui étoient en embuſcade ſous la conduite de Jean Cretkow, & de Sarnack, Lieutenans des ſieurs Erempski & Goſtomski, étant tout d'un coup ſortis de leurs tentes où ils étoient cachés, chargérent les Moſcovites avec tant de vigueur, qu'ils leur tuérent trois cens hommes, firent ſoixante priſonniers, & repouſſérent le reſte dans la ville : pour eux, ils y perdirent Piętkw, Orinski & Grodeski gentilshommes Polonois, & deux colonels Hongrois, qui étoient Kobor, & Barabba Balog.

On crut que les Moſcovites, qui ont un ſoin particulier d'enterrer les morts, reviendroient pour enlever ceux des leurs qui étoient reſtés ſur la place, & on s'étoit diſpoſé à les bien recevoir ; mais ils s'en doutérent, & ne firent aucun mouvement : ainſi deux jours après, on leur permit de venir les enlever. A cette occaſion les Polonois qui regardoient cet intervalle comme une eſpéce de tréve, allérent ſe promener le long des murs de la ville, bien montés & bien équipés ; mais on leur tira des coups de carabine ſous prétexte qu'ils venoient pour reconnoître l'état de la place, & Saviſſa auroit été tué, ſi ſes armes n'avoient paré le coup. Staniſlas Solkiewi, jeune homme d'un eſprit excellent, & qui étoit d'un grand ſecours à Zamoski dans les affaires les plus épineuſes, fit tourner bride, & ſe retira dans le camp.

Pour ſe venger de cette inſulte, les Polonois employérent une ruſe indigne de braves gens, qui avoit déja été propoſée par un nommé Jean Oſtromene, mais toûjours condamnée par Zamoski : néanmoins pour repouſſer la fraude par la fraude, il crut pouvoir la permettre alors. Oſtromene avoit préparé un coffre de fer, dans lequel il avoit mis douze canons d'arquebuſe, ſi menus que le moindre effort étoit capable de les rompre : il avoit enfermé le tout dans un coffre de bois. Au fond & au couvercle de ce coffre étoient

attachées des cordes qui répondoient à ces canons ; en sorte qu'on ne pouvoit tirer le coffre de fer de la caisse de bois, sans tirer les cordes en même tems. Les cordes mettoient en mouvement une roue, qui faisoit sortir du feu d'un pierre disposée de maniére qu'il se communiquoit à l'instant aux canons. Comme ils étoient fort minces, ils ne pouvoient manquer de se briser, & de mettre en piéces tout ce qui se trouveroit aux environs.

On porta ce coffre à Zuiski de la part de Jean Moller, qui feignant de vouloir déserter, étoit bien aise de mettre en sûreté ce coffre, qu'il disoit plein d'or, de pierreries & de choses très-précieuses. La ruse réüssit en partie ; mais comme Zuiski ne se trouva pas chez lui, André Chorostin, second Palatin de la ville, & rival de Zuiski, se hâta de faire ouvrir ce coffre. Koseki & lui furent tués à l'ouverture ; plusieurs autres que la curiosité y avoit attirés, furent estropiés, & il y eut même une partie du toit de la maison qui fut renversée. Là-dessus Zuiski publia un écrit très-injurieux contre Zamoski, & il en vint jusqu'à l'appeller en duel : mais comme de part & d'autre ils avoient peu d'envie de se battre, la chose n'eut point de suite.

Paix entre les Polonois & les Moscovites.

Pendant ce tems-là, les Plenipotentiaires des deux Nations étoient assemblés à Zapolie, où ils travailloient sérieusement à la conclusion de la paix. Il fut question de la Livonie, & de rendre de part & d'autre les forteresses dont on s'étoit emparé. Il y eut de grandes contestations sur cet article ; les Moscovites ne pouvoient se déterminer à rendre une Province dont ils étoient maîtres depuis vingt-neuf ans, & dans laquelle il étoit né depuis ce tems-là une infinité de Moscovites. On convint enfin de tous les articles à la réserve de Derpt & de Novogorod sur lesquels on s'échauffa vivement : mais l'arrivée de Possevin termina les disputes. Les Moscovites voyant que leurs affaires alloient mal du côté de Pleskow, consentirent à abandonner la Livonie & à céder Derpt & Novogorod, à condition qu'il leur seroit permis d'en emporter tous les vases sacrés, & qu'on ne feroit aucun mauvais traitement à leur Evêque, ni à leurs Prêtres. Etienne roi de Pologne rendit de son côté Luki, Sawolocze, Newel, & quelques autres forts, qui avoient été pris les

HENRI III. 1582.

années derniéres ; mais à condition que les territoires de Welisch & de Poloczko demeureroient aux Polonois.

Il y eut encore des difficultés pour Narwa, & quelques autres forteresses, qui étoient entre les mains des Suedois. Les Polonois prétendoient que les retardemens affectés des Moscovites en étoient la cause ; & les Moscovites soutenoient au contraire, qu'on ne pouvoit leur demander aucune garantie. Enfin les droits de la Pologne sur ces lieux étant en sûreté, on régla ce qui regardoit les prisonniers & les frais de la guerre, & l'on fit la paix pour dix ans. Chacun s'applaudit de cette paix limitée : le Moscovite étoit ravi de s'être conservé le droit & l'espérance de reconquérir un jour ce qu'il venoit de perdre : le roi de Pologne charmé d'avoir reconquis la Livonie, & ravagé une grande étenduë du païs ennemi, qui ne pouvoit se rétablir de plusieurs années, se flatoit que si les Moscovites recommençoient la guerre, il pourroit pousser plus loin ses conquêtes.

On envoya ensuite des Ambassadeurs de part & d'autre pour faire ratifier le traité par les Souverains des deux Royaumes. Les Polonois essuyérent quelque contestation sur la maniére de dresser le traité ; parce que le Moscovite vouloit ajoûter à ses anciens titres, celui de Czar de toute la Russie & des royaumes Tartares d'Astracan & de Casan, qu'il avoit incorporés aux Etats qu'il avoit reçus de son pére. Les Polonois tinrent bon, & refusérent absolument au Grand Duc ce qu'il souhaitoit si ardemment.

Le six de Février l'armée Polonoise se retira de devant Pleskow. Sa marche étoit fermée par vingt-quatre mille chevaux Polonois bien équipés, & qui marchoient en si bonne contenance, que les Moscovites ne purent refuser leur admiration. Zamoski tourna vers Sekel, & mit l'armée en quartiers au-dessus de Derpt, de maniére qu'elle pouvoit se rassembler aisément, si les Moscovites faisoient quelque infraction au traité, & marcher au secours de Parnow, en cas que Pons de la Gardie ne levât pas le siége de cette place. De là, il entra déguisé à Novogorod, & ordonna au Commandant de sortir du château que le Grand Duc venoit de céder. Il passa ensuite à Derpt, & le Gouverneur s'excusant de sortir sur ce qu'il n'avoit point de voitures pour emmener ses gens

& ses effets, Zamoski se retira dans l'Abbaye voisine. Quelque tems après, cette place lui fut remise par les Moscovites, qui en étoient en possession depuis vingt-neuf ans. Les habitans, & sur-tout les femmes jettoient de grands cris, & couroient en larmes autour des tombeaux de leurs proches; car c'est la Nation du monde la plus superstitieuse sur le respect qu'on doit aux morts. Ils ne les enterrent pas d'abord comme nous : mais après les avoir mis dans leurs cercueils, ils les gardent pendant un an dans des lieux bien voûtés, s'imaginant par cette cérémonie conserver une espéce de commerce avec eux, ou du moins n'en être pas entiérement privés.

HENRI III. 1582.

Ostrow, Luki, Newel & Sawolocze furent rendus aux Moscovites. Ainsi finit la guerre de Moscovie, où le prince Jean soûtint mal la réputation de ses Ancêtres, & la sienne propre : car depuis Nieper jusqu'à Czernickow, & depuis la Duine jusqu'à Staricie, Novogorod & le lac de Lahod, le païs des Moscovites fut entiérement ruiné. Il y perdit plus de trois cens mille hommes, & il y en eut environ quarante mille emmenés en captivité. Ce qui fit des déserts des païs de Luki, Sawolocze, Novogorod & Pleskow; parce que toute la jeunesse périt dans cette guerre, & que les plus âgés ne laissérent point de postérité.

Pour se faire honneur de cette grande victoire, les Polonois ajoûtent, que le Moscovite perdit par cette guerre tous les ports qu'ils avoit sur la mer Baltique, & que les Turcs lui ayant déja ôté la navigation du Nieper & de la mer Noire, il ne lui restoit que la mer Glaciale, où il y a peu de ports, & où la navigation est très-périlleuse; en sorte qu'étant exclus par ce moyen de tout le commerce de l'Occident & du Midi, il se trouvoit en quelque sorte relégué dans la Russie intérieure, avec des entraves qui l'empêchoient de s'écarter d'aucun côté.

Différend entre la Pologne & la Suede, au sujet de la Livonie.

La Pologne n'eut pas plûtôt terminé ses différens avec les Moscovites, qu'elle en eut d'autres avec le roi de Suede. Ce Prince ayant fait courir le bruit, que le roi de Pologne vouloit partager la Livonie aux Hongrois qu'il avoit avec lui, publia un Edit par lequel il promettoit de faire rendre aux Livoniens les biens qui leur appartenoient, ou que leurs

HENRI III. 1582.

Ancêtres avoient possédés à titre de fief, afin de les engager à se révolter contre la Pologne. Parnaw étoit extrémement pressé, & il n'y avoit pas d'apparence que la place pût tenir long-tems. Cependant le roi de Pologne dissimula, & Laurent de Cagnolo, qui avoit rendu de grands services à la prise de Narva, étant venu avec des lettres de Pons de la Gardie, gentilhomme de Languedoc, pour engager Zamoski à écrire au duc de Moscovie, le Général Polonois s'excusa de le faire, sur ce qu'il n'avoit point ordre du Roi son maître.

Depuis la conclusion de la paix, Etienne Batthori roi de Pologne s'étant rendu à Riga le 12. de Mars, demanda au Sénat une Eglise pour les Jésuites, & il obtint celle de saint Jacque par l'entremise de Gotthard de Vellingen syndic de la ville & de Jean Tast. Ce fut en vain que le duc de Curlande s'y opposa, & que les habitans reclamérent la parole que le Roi leur avoit donnée, de ne rien innover sur la Religion. Mais pour les adoucir, ce Prince leur accorda de son côté la plus belle Eglise de la ville, & déclara depuis par un Acte public que c'étoit du consentement du peuple qu'on lui avoit donné celles de saint Jacque & de sainte Madelaine.

Il y eut aussi quelque négociation entamée avec le Sénat & le peuple, sur les fortifications que l'on avoit élevées entre la ville & la citadelle, dans le tems qu'on étoit en guerre avec les Moscovites; & ce fut encore par l'entremise du Syndic & de Tast, que l'on convint que le retranchement qui tenoit aux murs de la ville demeureroit en son entier, & que le Roi en éleveroit un autre de pareille hauteur du côté de la citadelle; & qu'il lui seroit permis de faire ouvrir du côté de la citadelle une nouvelle porte à la ville, par laquelle lui & ses Officiers pourroient entrer quand bon lui sembleroit, même la nuit, s'il étoit nécessaire, ou d'ouvrir une nouvelle porte sur le rempart vis-à-vis de la porte de la citadelle, & de jetter un pont sur le fossé qui étoit entre deux, pour communiquer d'une porte à l'autre.

Le Roi donna au Syndic une pension sur les péages pour les services qu'il avoit rendus à lui & aux Jésuites, & il abandonna à Tast quelques familles de païsans.

Avant que de quitter Riga, Etienne, qui sembloit avoir oublié l'injure qu'il prétendoit avoir reçuë du roi de Suede,

lui envoya Dominique Alamanni Florentin. Il crut que cet Ambassadeur seroit d'autant mieux reçu de ce Prince, que c'étoit lui qui avoit négocié son mariage avec la reine Catherine (1). Il lui fit redemander avec hauteur la partie de la Livonie dont il venoit de se rendre maître. Elle avoit plus de quarante milles de longueur le long de la côte de la mer Baltique depuis l'embouchure de la riviere de Narwa jusqu'à Parnaw, en prenant par Tolsbourg, Weissemberg, Revel, Padis, Weissenstein & Hapsel. Alamanni commença par se plaindre de l'injure que le roi de Suede avoit faite au roi de Pologne, en s'emparant de Narwa, & de plusieurs autres forteresses de la Livonie, pendant que l'armée de Pologne étoit occupée au siége de Pleskow. Enfin il réduisit ses prétentions à un seul point; c'étoit qu'en attendant que les deux Rois fissent régler leurs différens par des amis communs, Narwa, qui avoit été le sujet de la guerre, fût remise au roi de Pologne, qui s'engageroit de la rendre au roi de Suede, si l'on ne venoit pas à bout d'accommoder leurs différens; auquel cas le roi de Pologne chercheroit d'autres moyens pour se faire rendre justice : qu'autrement il étoit à craindre que pendant qu'ils disputeroient à qui resteroit Narwa, les Moscovites ne vinssent à s'en rendre maîtres. Le roi de Suede indigné d'une demande qu'il trouvoit injuste, lui répondit en colére, que pendant qu'on devoit à lui, à sa femme, & à ses enfans, non-seulement la dot qui avoit été promise à la Reine, & une somme considérable qu'il avoit prêtée au roi Sigismond; mais encore la portion héréditaire des biens paternels & maternels de la Reine sa femme, & d'autres biens, tant en meubles, qu'en fonds du patrimoine Royal de Pologne & de Lithuanie, qu'il sollicitoit en vain depuis vingt ans avec beaucoup de dégoût & de dépense, il étoit bien étonnant que le roi de Pologne, au lieu de payer ce qui lui étoit légitimement dû, vînt demander avec hauteur un bien qui appartenoit à la Suede, & sur lequel la Pologne n'avoit pas le moindre droit : Que cette prétention lui paroissoit extraordinaire, & tout-à-fait contraire aux loix de l'alliance & de l'amitié qui étoit entre les deux Rois : mais que puisque l'Ambassadeur n'avoit pas un plein

(1) Fille de Sigismond Auguste roi de Pologne.

HENRI III. 1582. pouvoir, & qu'il lui parloit d'amis communs pour terminer leurs différens, il vouloit bien qu'il en fût nommé de part & d'autre, pour examiner tous les chefs contestés, & les décider : Quant à ce que le roi de Pologne disoit, que pendant qu'il étoit arrêté au siége de Pleskow, les Suedois étoient venus par derriére s'emparer de la Livonie, qu'il n'avoit qu'une chose à répondre ; c'est qu'il n'étoit point venu attaquer les Moscovites, leurs ennemis communs, par derriére & par surprise, mais de front & à découvert : Que non-seulement il avoit écrit au roi de Pologne son allié, mais qu'il lui avoit encore fait dire par ses Ambassadeurs, que tout ce qui seroit pris appartiendroit à celui qui l'auroit conquis, & qu'il prétendoit garder ses conquêtes avec d'autant plus de justice, que la Suede avoit soûtenu seule & avec des dépenses immenses, tout le poids de cette guerre, long-tems avant qu'Etienne songeât à attaquer les Moscovites : Que pendant que les Polonois assiégeoient Polocz (1), il avoit assiégé Narwa, comme il l'avoit fait en d'autres tems, sans que jamais Etienne lui eût marqué par une simple lettre, qu'il eût aucune prétention sur cette place : Qu'au contraire, il avoit écrit à Pons de la Gardie pour lui faire compliment sur la prise de Weysemberg & de Tolsborg, dont il s'étoit rendu maître l'année derniére, & qu'il avoit cette lettre entre les mains : Que pour la forteresse & le bailliage de Weissenstein, le roi de Pologne sçavoit bien qu'ils avoient été engagés au roi de Suede, en payement de la dot promise à la Reine, & que la province de Wicke avoit anciennement appartenu à la couronne de Suede : Que comme le roi de Pologne n'avoit point consulté le roi de Suede sur ce que les Polonois devoient garder pour leur tenir lieu de la Livonie ou de la grande Russie, le roi de Suede n'avoit pas cru être obligé de consulter le roi de Pologne sur ce qu'il devoit prendre en Livonie : Qu'il n'y avoit que Dieu à qui il fût tenu de rendre compte de ses actions : Que d'ailleurs il ne lui seroit pas difficile de prouver par des raisons très-solides, que les Suedois avoient autant de droit sur la Livonie, que les Polonois.

Après cette réponse Alamanni partit pour s'en retourner, & il fut bientôt relevé par Christophle Warsewicz avec des

(1) Ville de Lithuanie.

lettres de la reine Anne (1), pour Catherine reine de Suede sa sœur. Il trouva le roi de Suede à Upsal; & lui ayant fait les mêmes propositions qu'Alamanni, il en eut la même réponse. Les lettres que le roi de Suede lui remit étoient datées du 8. Juillet, & elles contenoient en substance: Qu'il ne pouvoit consentir à céder au roi de Pologne la principauté d'Esten, qu'il demandoit: Que puisque les Polonois faisoient si peu de cas de la couronne de Suede, il leur feroit voir dans peu, qu'il en faisoit encore moins de la leur: Qu'en attendant il demandoit une prompte satisfaction: Qu'il falloit que le roi de Pologne lui en donnât des assûrances par écrit ou par Envoyé. » S'il le refuse, ajoûtoit-il, on ne doit » point être surpris si je prens, quoiqu'à regret, un parti con- » venable à ma dignité. «

A ces lettres, la Reine joignit les siennes, pour s'excuser auprès de sa sœur, de n'avoir pû faire agréer au Roi son mari les demandes des Polonois, qu'elle trouvoit en effet dures & injustes; & elle exhortoit le roi son beau-frére à en faire de plus raisonnables.

Pendant qu'Etienne étoit à Riga, Possevin revint de Moscou après avoir eu beaucoup de peine & de fatigues à essuyer dans ce voyage. Il avoit agité avec le Grand Duc, les moyens de terminer le schisme, & de reünir la Moscovie à l'Eglise Romaine. Il avoit encore fait quelques propositions d'une ligue avec la Pologne contre les Tartares, pour le bien commun de la Chrétienté. Enfin il l'avoit sondé sur la guerre contre le Turc: mais il n'en put tirer que des réponses ambiguës. A l'égard des Tartares, il lui fit entendre qu'il venoit de faire la paix avec eux. Possevin amena avec lui deux ambassadeurs Moscovites, l'un pour la cour de Vienne, & l'autre pour Rome. Il y en avoit un troisiéme qui étoit parti pour Constantinople, & qui portoit, à ce que disent les Polonois, des présens au patriarche Grec, pour obtenir en faveur du duc de Moscovie, l'absolution du meurtre de son fils.

Il arriva dans le même tems des ambassadeurs de Mahomet Chirei Kan des Tartares de Precop. Ils demandérent que les Polonois lui envoyassent les présens ordinaires: Qu'ils

(1) Anne Jagellon fille de Sigismond Auguste, & femme d'Etienne Batthori.

HENRI III. 1582.

lui donnassent satisfaction sur les courses que les Cosaques avoient faites sur les bords de la mer Noire, & qu'ils empêchassent ces courses à l'avenir. Le Kan affectoit d'exagerer les ravages que les Cosaques faisoient dans ses Etats, afin que la nécessité de défendre ses propres Etats, lui servît de prétexte pour ne point aller servir en Perse, où Amurat lui avoit ordonné de marcher avec ses troupes. Etienne, qui étoit un Prince courageux, fut indigné de l'insolence de ces Ambassadeurs; & dans les premiers mouvemens d'une juste colére, il se tourna vers les Seigneurs qui étoient avec lui, & leur dit : » Je ne veux plus payer de tribut à cette bête féroce. « Cependant il se radoucit un moment après, & ne voulant point dans les circonstances présentes s'attirer de nouveaux ennemis, il leur fit réponse qu'on donneroit les présens accoûtumés, & qu'on observeroit la paix avec le Kan suivant les traités. A l'égard des Cosaques, que c'étoit un peuple ramassé de toutes sortes de Nations, & en quelque sorte indépendant : que néanmoins il n'oublieroit rien pour faire cesser leurs pillages.

Etienne partit aussitôt de Riga, laissant dans la citadelle George de Radzewil évêque de Vilna. Il se rendit d'abord à Vilna, & ensuite à Grodno, où il fit quelque séjour, & au mois d'Août il alla tenir la diéte à Varsovie. Il y reçut la nouvelle de la prise de Jankola vaivode de Valaquie, & l'ennemi perpétuel de la Pologne. Jankola étoit un de ces Saxons qui se sont établis en Transylvanie, homme de néant; mais qui se donnant pour descendant des Despotes, chose assez ordinaire en ces païs-là, avoit trouvé moyen de s'élever à la dignité de Vaivode par la faveur du Grand Visir Achmet. Après la mort de ce Visir, les choses changérent de face; on lui envoya un successeur, & on lui ordonna de se rendre à Constantinople. Jankola au lieu d'obéïr, s'étoit mis à piller la province, & ayant fait un butin considérable, il avoit résolu de se retirer en Hongrie avec une troupe de gens attachés à ses intérêts, & de se mettre sous la protection de l'Empereur. Comme il étoit persuadé que les Transylvains ne manqueroient pas de l'attendre sur les chemins; pour les éviter, il marcha par des routes détournées, en tirant vers la Pokucie, petite province de Pologne. Mais

en voulant forcer les passages, il fut pris par Nicolas Sosiewicz gouverneur de Siniatin, & conduit à Leopold, où il fut condamné à mort & exécuté par ordre du roi de Pologne. Ses biens furent confisqués, & mis au trésor public par Melodsewicz trésorier de la Cour. L'on donna à la veuve & à ses enfans une pension pour leur subsistance.

HENRI III. 1582.

Diéte de Varsovie.

Enfin la diéte commença, & Zamoski chancelier du Royaume harangua l'assemblée au nom du Roi, suivant le droit de sa charge. Il proposa les points sur lesquels le Roi vouloit qu'on déliberât. C'étoit qu'à l'avenir on établît une formule fixe & certaine pour l'election des Rois : Qu'on travaillât à affermir la concorde ; à établir une justice égale pour tous les membres de l'Etat ; à empêcher les injures & les reproches violens ; à ôter toute semence de haine & de division ; à retrancher toute la chicane des tribunaux de la Justice, & à remédier aux surprises dont certaines gens sçavoient adroitement faire usage. Il parla ensuite de la Livonie ; des Commissaires que le Roi avoit envoyés pour visiter ce païs ; & de ce qu'il avoit réglé avec le Grand Duc de Moscovie par rapport à cette province : puis il vint à la maniére injurieuse dont le roi de Suede en avoit usé avec la Pologne. Son dessein étoit de persuader aux Etats assemblés, qu'ils ne devoient pas souffrir qu'aucun Prince voisin se fortifiât en Livonie : Qu'il n'y avoit guéres de société durable entre des Souverains : Que c'étoit manquer aux régles de la prudence que de donner entrée à un Prince dans un païs qui est de la même Nation & qui parle la même langue que lui, sur-tout quand les affaires de celui à qui ce païs appartient, n'y sont pas solidement établies, & que les inclinations & les esprits des peuples sont encore flotans : Enfin que ceux qui avoient fait la faute d'y laisser entrer un autre Prince, n'avoient guéres tardé à s'en repentir. Il parla ensuite des menaces des Tartares, à cause des ravages des Cosaques ; de la jurisdiction ordinaire qu'on avoit remise au Roi pour un tems, & de la solde des troupes. Il s'étendit beaucoup pour faire valoir les services qu'il avoit rendus sur cet article ; il en parla même avec aigreur, & d'une maniére odieuse ; car il fit sentir l'inhumanité de la Noblesse envers des troupes ausquelles elle avoit tant d'obligation ; & il parut qu'en affectant de

HENRI III. 1582. loüer les soldats dont il avoit été le Général, il avoit cherché à se faire honneur à lui-même. Il y eut encore une chose qui piqua l'Assemblée ; c'est qu'en parlant de ceux qui se plaisoient à parler mal du gouvernement, il dit, qu'il voyoit déja des Petilius dans la République, & qu'il craignoit fort qu'il n'y eût bientôt des Catilina. On prit ce trait pour une insulte, & l'on en murmura hautement.

On délibéra sur l'élection, & sur les autres points proposés par le Chancelier : mais on fut si partagé qu'il n'y eut presque rien d'arrêté. On examina ensuite avec de grands débats la cause de Stanislas Carnkowski. Le Roi vouloit en connoître, & l'accusé prétendoit qu'il devoit être renvoyé à ses Juges naturels.

Après la mort de Sophie sœur de Sigismond Auguste roi de Pologne, & femme de Henri duc de Brunswick, Anne reine de Pologne, & Catherine reine de Suede ses niéces, disputérent sa succession. Mais on découvrit dans la suite que la possession des biens qu'elle laissoit, ne devoit point être réglée suivant la loi ordinaire des successions, mais qu'elle appartenoit au Roi & à la République de Pologne, en vertu des contrats où cette disposition avoit été ainsi stipulée. En conséquence Sigismond Auguste avoit envoyé de son vivant Carnkowski en Allemagne, avec les actes & les contrats pour justifier son droit. Carnkowski ne les ayant pas rapportés au trésor, Laurent Gosleck qui fut envoyé après lui en Allemagne, pensa perdre sa cause, faute de pouvoir établir sa demande sur des preuves suffisantes, parce que Carnkowski refusa de lui remettre les piéces originales, malgré les ordres qu'on lui avoit donnés de le faire. Ce fut-là le premier chef d'accusation contre Carnkowski. Il y en avoit encore un autre plus grave ; c'est qu'il s'étoit fait nommer par le Pape coadjuteur de Jacque Vchanski archevêque de Gnesne, sans en avoir parlé au Roi, & qu'il avoit même employé la recommandation des Princes étrangers, pour engager le Pape à lui accorder sa demande ; & en vertu de son titre de Coadjuteur, il s'étoit emparé par force de Snena, place qui appartient à l'Archevêque. Enfin malgré la vivacité des contestations, il fut condamné à rendre les actes qu'il avoit retenus, & déclaré déchû de la Coadjutorerie

qu'il avoit demandée contre les loix du Royaume : & pour la possession violente de Snena, il fut renvoyé aux tribunaux ordinaires de la Noblesse. Après quoi l'Assemblée se sépara tumultueusement, malgré les remontrances de Zamoski, qui leur répresentoit que c'étoit abandonner la Livonie & la Russie, & les livrer par cette précipitation aux Tartares & aux Moscovites, qui étoient disposés à venir fondre sur ces Provinces.

Il étoit venu à la diéte des ambassadeurs de Moscovie, pour faire jurer la paix au roi de Pologne : cette cérémonie se fit avec beaucoup de pompe au milieu de l'Assemblée de tous les ordres du Royaume. On éleva à cet effet un Autel, & après la lecture du traité, l'Archevêque prononça la formule du serment, & le Roi la repéta après lui.

On parla ensuite de l'échange des prisonniers, & on mit en liberté un certain nombre de Boïards en faveur des Livoniens. Enfin le Roi après avoir congédié la diéte, travailla avec le Sénat de Livonie, & employa quelques jours à régler les affaires de cette Province. Il obtint des Etats qu'on établiroit un Evêque à Wenden, pour prendre soin des affaires de la Religon dans ce païs-là, parce que l'Archevêché de Riga avoit été supprimé, pour abolir les contestations anciennes sur la presséance. On fit beaucoup d'autres réglemens sur les affaires publiques; mais presque tous contre la volonté des Etats.

Toutes ces affaires étant terminées, comme je viens de le dire, le Roi informé des grands préparatifs de guerre que faisoient les Tartares de Precop, alla à Cracovie. Il y trouva en arrivant un ambassadeur Tartare, qui venoit lui déclarer la guerre, s'il ne satisfaisoit sur le champ aux demandes du Kan. Il lui apportoit outre cela une lettre du Grand Visir Sinan, qui portoit que le Grand Seigneur étoit résolu de soûtenir le prince Tartare, s'il entroit en guerre avec la Pologne. Zamoski eut ordre de marcher contre lui avec l'armée de la Couronne, & dès qu'il fut sur la frontiére, Constantin duc d'Ostrog (1), vint le joindre avec un bon corps de troupes composé de ses vassaux.

On avoit tenu à Conigsberg au commencement d'Avril

(1) Ville forte dans la haute Volhinie avec titre de Duché.

HENRI III. 1582.

Affaires de Prusse.

l'assemblée des Etats de la Prusse Royale, qui appartient à la Pologne, & dont George-Frederic de Brandebourg avoit l'administration en qualité de Curateur. On y fit mention des revenus de l'évêché de Samland, non pas pour les confisquer & les porter au trésor Royal; mais pour les donner à quelque Pasteur capable de servir l'Eglise suivant la formule arrêtée seize ans auparavant. On y parla aussi d'établir une Académie à Conigsberg; de revoir les statuts de Culm, qui sont les loix de ce païs-là, & de les faire imprimer; de remettre aux seuls Prussiens l'administration de toutes les affaires publiques, & de s'en tenir au souverain Sénat composé seulement de quatre Conseillers, sans y mêler aucun etranger; de faire d'utiles réglemens au sujet du tribunal de la Cour; d'en diminuer les dépenses; de régler la monnoye; d'assûrer la liberté de la navigation; d'abolir les impôts établis en Lithuanie, & sur la Vistule contre les priviléges Prussiens, & de faire ôter par l'entremise du Prince ceux qu'on paye au passage du Sund.

Ils proposérent tous ces articles au Roi, sans pouvoir rien terminer; en sorte que les esprits n'en furent que plus aigris de part & d'autre, & qu'il fallut beaucoup de tems pour les adoucir.

Il s'en fallut peu que la guerre ne se rallumât cette année en Hongrie : voici à quelle occasion. Le Sangiac de Zolnock, qui depuis a été appellé bacha de Saffwar ou de Ziget, fit une irruption subite dans le comté de Cepuse avec six mille Turcs, à dessein de ravager le païs. Il s'empara d'une bicoque nommée Onody; & après l'avoir pillée, il la brûla. Outre le butin qui fut considérable, il emmena captifs un grand nombre de Chrétiens. Les Officiers des troupes Chrétiennes irrités de cette insulte, attendirent les Turcs du côté d'Agria. Les Chrétiens quoique fort inférieurs en nombre, tombérent sur ces pillards chargés de butin. Le combat fut quelque tems douteux; mais les Chrétiens ayant reçu un renfort de deux mille Hussards, on se battit avec plus de vigueur, les Turcs comptant sur leur nombre; & les Chrétiens sur leur courage. Malgré ce secours, la victoire restoit encore incertaine, lorsque l'arrivée d'un corps d'arquebusiers Allemans la fit déclarer pour les

Chrétiens. Ce nouveau renfort ayant pris les Turcs en flanc, rompit leurs rangs à coups d'arquebuses, & les mit en désordre. Il y en eut un fort grand nombre de tués & presque autant de prisonniers : tous les captifs furent délivrés, & tout le butin repris. Il est difficile d'exprimer combien la nouvelle de cette défaite irrita les Turcs. Le Grand Visir Sinan, ennemi juré des Chrétiens, paroissoit furieux, & faisoit les menaces des plus terribles. Déja même la plûpart des Bachas inclinoient pour rompre la tréve, & porter la guerre en Hongrie, lorsqu'on amena au Divan un des Sangiacs de Hongrie pour l'interroger sur cette affaire. Le Sangiac ne balança pas à donner le tort aux Turcs. Il dit qu'ils étoient entrés à main armée sur les terres de l'Empereur, sans qu'on leur en eût donné aucun sujet : Qu'ils avoient emmené avec eux un nombre infini de captifs ; & qu'en s'en retournant chargés de tout ce qu'ils avoient pris, ils avoient été attaqués & taillés en piéces par les Chrétiens. La vérité du fait se trouvant encore confirmée de toutes parts, les Turcs dont les forces étoient occupées ailleurs, se radoucirent, & résolurent de traiter avec le roi de Hongrie, & de prolonger la tréve, qui étoit sur le point d'expirer. On croyoit cependant que Sinan l'empêcheroit ; mais heureusement il fut déposé quelque tems après, comme nous le dirons en son lieu.

HENRI III. 1582.

Fin du huitiéme Volume.



RESTITUTIONS, DIFFERENTES LEÇONS, OU VARIANTES, NOTES ET CORRECTIONS DU HUITIE'ME VOLUME.

EXPLICATION DES MARQUES dont on s'est servi pour désigner les endroits d'où sont prises les Restitutions qui suivent.

P *.	Signifie que le passage restitué étoit dans l'édition de Patisson, *in folio*
MS. Reg.	Veut dire que le passage restitué ou la variante est dans le Manuscrit de la Bibliotheque du Roi, qui est celui de l'Auteur même.
MS. Samm.	Fait entendre la même chose du Manuscrit de Messieurs de Sainte-Marthe.
P.	Désigne les variantes prises de l'édition de Patisson.
D.	Dénote les variantes prises de l'édition des Drouarts. La lettre (f) marque l'édition des Drouarts *in folio*, (o) la même *in octavo*, (d) la même *in douze*.
Put.	Signifie que la note, ou la correction est de Messieurs Dupuy.
Rig.	Que la note, ou correction est de Rigault.
C.	Que la note, ou correction est de l'Editeur Anglois.
Edit. Angl.	Désigne l'édition d'Angleterre.
Ind. Thuan.	L'index des noms propres qui sont dans l'Histoire de M. de Thou.
	Tout ce qui n'est précedé ni suivi d'aucune marque, est de nous.

LIVRE SOIXANTE-SEPTIE'ME.

PAGE 2. ligne 15. Le Tigre, *not.* Pas un n'est d'accord de son nom aujourd'hui. Castaldo le nomme *Tegil*; Pinet, *Sit.* V. Ortel. *Put.*

Pag. 3. l. 35. Mehedie, *lis.* Mehedin,

Pag. 4. l. 35. Cusa, *lis.* Casa.

Pag. 5. l. 7. Les Mauroprovates & les Asproprovates, *not.* C'est-à-dire les familles du mouton noir & du mouton blanc.

Pag. 7. l. 14. Le Kilan, *lis.* le Sirvan, *ou* Chirvan.

l. 15. Le Tabarestan, *lis.* le Masandran.

l. 16. Ou, *lis.* &.

Ibid. La Parthie, *lis.* la Parthide.

l. 35. Chourdes, *lis.* Chiourdes, *not.* Minadoi les nomme *Curchi.*

Pag. 12. l. 19. Le premier des Sultans, *lis.* le Grand Visir.

Pag. 16. l. 21. D'avancer, *ôtez* contre le sentiment unanime de tous les chrétiens.

Pag. 20. l. dern. Balsara, *lis.* Bassora.

Pag. 26. l. 8. Maucchiar, *lis.* Manucchiar, *& ailleurs.*

Pag. 28. l. 19. Monts Gordiens, *not.* P. Gillius les nomme, la montagne des Nuages. *Put.*

l. 24. Zagrius, *ou* Semirami.

Pag. 29. l. 3. Comagene, *ou* Azar.

l. 13. D'Hire, *lis.* d'Heri.

Pag. 30. l. 16. A ses yeux, *lis.* à leurs yeux.

Pag. 33. l. 31. Ecbatane, *not.* M. Delisle a fait voir dans sa Carte de la retraite des dix mille, & dans le discours qu'il lut au sujet de cette Carte à l'Académie des Sciences, & qui est imprimé dans l'Histoire de cette Académie, que Tauris ne pouvoit pas être Ecbatane, mais plutôt Gabris : & que la situation d'Ecbatane, étant ce que les anciens nous en ont dit, convenoit fort bien à Amadan grande ville de Perse entre Tauris & Ispahan. *C.*

Pag. 48. l. 21. De Corsune, *not.* Les Turcs la nomment, *Sangermen*, forteresse jaune.

Pag. 55. l. 9. Monts Riphées, *ou* Monts Obi.

Pag. 65. l. 9. Nissivan, *lis.* Nassivan.

LIVRE SOIXANTE-HUITIE'ME.

Pag. 78. l. 35. Cependant il ne s'y étoit point rendu, *lis.* Cependant de Gordes étant mort dans cet intervalle, le Maréchal ne s'étoit point trouvé au lieu marqué pour l'entrevûë, & s'étoit retiré &c.

Pag. 79. l. 1. Et à quelques autres déterminés comme eux, *lis.* & à quelques autres perdus comme lui de débauche, & qui &c. *MS. Samm. Put. & Rig.*

Pag. 81. l. 21. Carmagnol, *lis.* Carmagnole, *& ailleurs.*

l. 28. A traiter avec les ennemis de la France, *lis.* à traiter avec Philippe II. Roi d'Espagne ennemi & rival de la France. Ce Prince promit à Bellegarde de lui faire toucher cinquante mille écus par mois tant que la guerre dureroit; & le Maréchal s'engagea de son côté à se servir des forces des Protestans, sous ombre de vouloir soutenir leur parti, tandis que cependant toutes ses conquêtes seroient au profit de l'Espagne. Ce que je rapporte ici. &c. *MS. Samm. Put. & Rig.*

l. 38. La vallée, *lis.* les vallées.

Pag. 84. l. 27. Qu'à la paix, *ajout.* Villequier le ministre & l'arbitre des plaisirs de la Cour s'étoit aussi rendu à cette entrevûë. *Il étoit chargé d'ordres secrets pour la Reine-mere; & ce fut pour lui une occasion de venir partager les liberalités, que le Duc de Savoye faisoit aux dépens de Philippe, dont il se servoit habilement, pour mettre dans ses interêts la plupart des Seigneurs de la Cour.* Au reste Villequier abusant de la faveur du Roi, dont le caractere étoit bon d'ailleurs, mais qu'ils avoit corrompu par les plaisirs, voulut encore sur ces entrefaites ajouter à tous ses autres défauts un trait des plus marqués de la derniere insolence, en engageant ce Prince à l'élever à des honneurs qui étoient fort au-dessus de lui, & dont toute sa conduite passée l'avoit rendu absolument indigne. La France venoit de perdre François de Montmorency chef de cette maison une des plus illustres du Royaume, & ce grand homme laissoit vacant par sa mort le gouvernement de Paris & de l'isle de France, que ses services & ceux de ses ancêtres lui avoient mérité. Villequier osa le demander au Roi; & il l'obtint à la honte, & malgré les murmures de tous les gens de bien, qui disoient hautement, que Villequier devoit se contenter de ses vices, que personne ne lui envioit; qu'il avoit sçu assez habilement les mettre à profit pour se rendre maître de la confiance du meilleur de tous les Rois; qu'uniquement occupé à satisfaire son avarice, on ne l'empêchoit point de

s'engraiſſer des dons, dont ce Prince prodigue l'accabloit chaque jour; mais qu'il devoit laiſſer à d'autres les récompenſes dûës au mérite & à la vertu. Ce qui augmentoit encore l'indignation, c'étoit le paralléle odieux que l'on faiſoit du prédeceſſeur & de celui qu'on nommoit pour remplir ſa place. En effet François de Montmorency étoit de tous les courtiſans &c. *MSS. Put. & Rig. Ce paſſage ſe trouve auſſi dans le MS. de ſainte Marthe, à l'exception de ce que nous avons marqué en Italique, qui y eſt omis, parce qu'il ſe trouve répeté un peu plus bas.*

Pag. 85. l. 25. L'avoit envoyé, *ajout.* avec Pompone de Belliévre. *MS. Samm.*

Pag. 87. l. 20. De Cornuſſe, *liſ.* de Cornuſſon.

Pag. 91. l. 4. Le Comte, *ajout.* Sans que ceux-là puſſent ſe pourvoir en juſtice, parce qu'ils n'ignoroient pas que Montſoreau n'avoit agi que de concert avec le Roi; cette inimitié paſſa &c. *MSS. Samm. Put. & Rig.*

Pag. 92. l. 4. La Ferté, *liſ.* Fere.

l. 13. Gennes, *liſ.* de Gennes.

Pag. 94. l. 2. Affranchi, *liſ.* franchi.

Pag. 98. l. 1. Ce qui pourroit, *liſ.* ce qui ne pourroit.

Pag. 118. l. 8. Malaſpina, *liſ.* Maleſpina.

l. 14. De Landria, *liſ.* Landriano.

Pag. 131. l. 30. Empêcher, *liſ.* en chaſſer.

Pag. 136. l. 35. Collet, *liſ.* Uliet.

Pag. 137. l. 11. Franicker, *liſ.* Franeker.

Pag. 140. l. 20. Rolle, *liſ.* Rolte.

Pag. 143. l. 12. Benghen, *liſ.* Berghen.

Pag. 146. l. 16. Carry, *liſ.* Ker.

Pag. 147. l. 33. Six Comtés, *ou ſuivant l'édition de Londres*, ſept Comtés.

Pag. 148. l. 5. Le païs du Miih, *liſ.* le païs de Meath.

l. 19. Clancarre, *liſ.* Clan-carty.

l. 29. Maréchal, *liſ.* Lieutenant du Maréchal. *C.*

Pag. 149. l. 6. Dans une maiſon, *liſ.* dans ſon lit. *C.*

l. 13. Ne pouvoit plus ſervir, *liſ.* ne pouvoit plus leur ſervir.

l. 23. Typporre, *liſ.* Tipperary.

l. 26. Du Bourg, *liſ.* Burgh, *& ailleurs.*

Pag. 150. l. 29. Devon, *lis.* Devonshire.
Pag. 151. l. 20. Requely, *lis.* Rekel.
Pag. 152. l. 25. Petham, *lis.* Pelham.
Pag. 154. l. 24. En Autriche, *lis.* dans la haute Hongrie.

LIVRE SOIXANTE-NEUVIE'ME.

Pag. 158. l. 36. Les Moſcovites l'avoient flaté, *liſ.* le Moſcovite l'avoit flaté.
Pag. 161. l. 32. La Valachie, *liſ.* la Volhinie.
Pag. 178. l. 31. Zamoski, *liſ.* Zamoyski, *& ailleurs.*
Pag. 205. l. 20. Leonard, *liſ.* Edouard.
Pag. 211. l. 11. En même-tems le Pape, *liſ.* En même-tems ſuivant l'uſage de la Cour Romaine, accoutumée à ne manquer jamais toutes les occaſions qui ſe préſentent de profiter des diviſions des Princes chrétiens, pour augmenter ſa puiſſance, le Pape ordonna &c. *MS. Samm.*
Pag. 212. l. 9. Le long du Tage, *not.* C'eſt ce que les Eſpagnols appellent *Orilla de Tajo :* les Portugais diſent *Aquen-Tajo.*
Pag. 219. l. 3. De deux jours. *L'Editeur Anglois croit qu'il faut mettre* de trois jours.
Pag. 221. l. dern. L'Eſtramadure, *not. Carpentani*; c'eſt Caſtilia la nueva & le Royaume de Tolede; mais en cet endroit Herrera & Coneſtaggio mettent *l'Eſtremadura. Put.*

LIVRE SOIXANTE-DIXIE'ME.

Pag. 228. l. 1. Guadaloupe, *liſ.* Guadalupe.
Pag. 232. l. 19. Du fort de S. Julien; *not.* Les Eſpagnols le nomment *San-Gean.*
Pag. 234. l. 23. Réitera ſa parole, *liſ.* retira ſa parole.
Pag. 236. l. 25. Donara, *liſ.* Douara.
Pag. 239. l. 13. Leonard de Caſtro, *liſ.* Edouard.
Pag. 242. l. 3. Par témerité, *liſ.* par timidité.
Pag. 243. l. dern. Olivencia, *liſ.* Olivença.
Pag. 244. l. 16. Tratino, *liſ.* Fratino.

Pag. 247. l. 13. Il lui fit eſperer, *liſ.* il le lui fit eſperer.
Pag. 250. l. 11. Dom Saa, *liſ.* Dom François de Saa.
Pag. 295. l. 4. Keſri, *liſ.* Kerry.
Pag. 296. l. 15. Muskeroye, *liſ.* Muskerry.
l. 23. Wram de S. Leger, *liſ.* Warham S. Leger.
l. 27. Carcagh, *liſ.* Cork.
l. 38. George Bourchelier, *liſ.* Bourchier.
Pag. 298. l. 11. Gravingel, *liſ.* Glaningelly.
l. 34. Zouchey, *liſ.* Zouch.
Pag. 299. l. 22. Jean Chec, *liſ.* Cheeke.
Pag. 300. l. 22. Inquiets de leur ſort, *liſ.* inquiettes.
Pag. 302. l. 3. Magohiganores, *liſ.* Magohigans.
l. 16. Nogent Baron de Fiſch, *liſ.* Nugent Baron de l'Echiquier.
Pag. 306. l. 2. Ordinairement, *liſ.* naturellement.

LIVRE SOIXANTE-ONZIE'ME.

Pag. 308. l. 15. L'Iſle verte, *liſ.* l'Iſle de Mayo une des Iſles du Cap-vert.
Pag. 309. l. 35. Thomas Doughtie, *liſ.* Doughtey.
Pag. 310. l. 31. Saint Jaque, *ou* San-Jago.
Pag. 311. l. 11. De linge, *liſ.* de toiles.
l. 17. Cockles, *ou* de Canno.
Pag. 314. l. 3. Serra-Lione, *liſ.* Sierra-Leona.
Pag. 325. l. 21. Hoatschoten, *liſ.* Hontschoten.
l. dern. De Glimas, *liſ.* de Glimes.
Pag. 326. l. 2. Sckenok, *liſ.* Schenck.
Pag. 331. l. 10. Le Lis, *liſ.* la Lys, *& ailleurs.*
Pag. 333. l. 2. Halon, *liſ.* Halen.
Pag. 335. l. 33. Le ſept de Septembre, *liſ.* le cinq.
Pag. 337. l. 31. Avant le 21. de Juin, *liſ.* dès le 21. de Juin.
Pag. 338. l. dern. Du ſieur d'Eſtelles, *not.* Meteren le nomme *le ſieur d'Eſtrelles.*
Pag. 341. l. 24. De Brimen, *liſ.* de Brimeu.
Pag. 342. l. 22. Seuge, *liſ.* le Capitaine Scaghen.
Pag. 343. l. 6. La Baille, *liſ.* Baylie ſon Sécretaire, *& aill.*
Pag. 345. l. 4. Hildebrand, *liſ.* Hellebrand.

Pag. 349. l. 15. A l'embouchure du Wecht, *ou* Swarte-water.

Ibid. Dans un golfe de la mer Germanique, *lis.* dans le Zuyder-zée.

l. 35. Kunigam, *lis.* Cuningham.

l. 37. Oldezel, *lis.* Oldenzel.

Pag. 351. l. 33. Pelfziel, *lis.* Deflziel.

Pag. 352. l. 12. Doecumerziel, *lis.* Doccumerziel.

l. 36. Le vingt-un de Juillet, *lis.* le vingt-neuf.

Pag. 353. l. 28. Tergaës, *lis.* Tergoës.

Pag. 354. l. 26. Vrancwort, *lis.* Branckevoort.

Pag. 355. l. 1. Cette place, *lis.* Eeck jeune officier diftingué par fa bravoure commandoit dans cette place. Elle eft à cinq milles de Coevorden, & à fix de Deventer, & eft affez fpatieufe.

l. 27. Battembourg, *lis.* Jacob van Bronchorft & Battenborgh fils d'Anholt.

Pag. 356. l. 1. Dotekom, *lis.* Dotechem, *ou* Deutechum.

l. 10. Bans-Mon, *lis.* Hans, *ou* Jean Mon.

l. 32. La porte d'Oofter &c. *lis.* la Oofter-poorte, la Ommer-poorte, & la Gafthuys-poorte.

l. 36. La porte de Walt, *ou* la Walt-poorte.

Pag. 357. l. 21. De Raoul de Langhe, *lis.* de Roeloff van Langen.

Pag. 358. l. 28. Floten, *lis.* Sloten.

Pag. 359. l. 19. Gedeon Pameren. *Meteren met* Van Romeren.

l. 20. Michman, *lis.* Wichmans.

l. 37. Il y avoit trois ans, *not.* Ce ne furent pas les habitans de Dantzick qui fe fervirent de boulets rouges contre le Roi de Pologne, mais ce fut ce Prince qui par le moyen des boulets rouges, réduifit en cendres leur Fort bâti à l'embouchure de la Viftule.

Pag. 361. l. 6. Othon de Sanche, *lis.* de Sant.

l. 30. Hattem, *lis.* Hattum, *&* *ailleurs*.

l. 31. Guillaume de Monfort. *Meteren l'appelle*, Louis de Montfort.

l. 33. Le Capitaine Foucker. *Meteren le nomme*, le Sergeant Foncheco.

Pag. 365. l. 12. Jean de Willelmi, *lis.* Jean Willelms, *& ailleurs.*

Pag. 371. l. 5. Le dix Septembre, *lis.* le dix-sept.

LIVRE SOIXANTE-DOUZIE'ME.

Pag. 374. l. 9. Etre préparé, *ajout.* Un sujet très-leger en apparence, mais qui dans les circonstances présentes, où chaque parti aigri par les malheurs passés, étoit sur ses gardes & attentifs aux moindres démarches de ses ennemis, ne pouvoit manquer de les mettre aux mains, la ralluma cette année dans le Royaume. Philippe Strozzi, qui étoit allié de fort proche à la Reine-mere, homme de bien, des plus zélés pour la gloire & pour la tranquilité de la nation, songeoit à se marier. Dans cette vûë il avoit jetté les yeux sur Madelaine de la Tour veuve d'Honoré de Savoye Comte de Tende. La Comtesse étoit elle-même alliée à la Reine-mere, & ce parti étoit très-convenable à Strozzi; mais pour ce mariage il avoit besoin, & du consentement de la Comtesse, & de l'agrément du Vicomte de Turenne son frere. Ainsi dans le dessein de l'obtenir, il prit le parti de se rendre auprès du Roi de Navarre, que ce Seigneur ne quittoit point, & dont il avoit alors toute la confiance. Toute la conduite passée de Strozzi ne devoit point le rendre suspect au Roi. Cependant de peur que son éloignement de la Cour ne donnât quelque ombrage à ce Prince, qui comme il ne l'ignoroit pas, avoit plus d'une raison de se défier du Roi de Navarre, il lui fit part de son dessein, & le supplia de lui permettre d'entrer dans une alliance, qui lui faisoit honneur, & qui lui étoit si avantageuse; sur quoi le Roi lui répondit qu'il en parleroit à la Reine-mere. Henri avoit de la peine à consentir à ce mariage. Quelque persuadé qu'il fût de l'attachement de Strozzi, il appréhendoit que le Vicomte de Turenne ne profitât habilement de cette conjoncture pour le mettre dans les interêts du Roi de Navarre. Cependant comme il trouvoit d'ailleurs dans la proposition qu'il venoit de lui faire une

une occasion favorable pour brouiller la maison de ce Prince, il résolut de ne la pas manquer. Nous avons déja dit que la Reine Marguerite étoit ennemie déclarée du Roi son frere. Au contraire elle étoit fort liée avec le Duc d'Anjou, avec qui elle entretenoit toujours un commerce fort étroit. Cette conduite de la Reine de Navarre fortifioit le parti du Roi son époux, & mettoit en même-tems un obstacle invincible à tous les desseins de Henri, qui ne soupiroit qu'après le repos & les plaisirs. Ce Prince crut avoir enfin trouvé le moyen de se délivrer de cette inquiétude. Par le projet qu'il imaginoit, il rompoit l'intelligence que le Roi de Navarre entretenoit avec le Duc d'Anjou, en brouillant la Reine Marguerite qui en étoit le lien, avec le Roi son époux; il éloignoit de ce Prince son ennemi le Vicomte de Turenne, dont il redoutoit le génie & la valeur, & il empêchoit en même-tems le mariage de Strozzi. Il ne balança donc point d'accorder à ce dernier l'agrément qu'il souhaitoit; seulement il le chargea en partant d'une lettre, qu'il avoit écrite au Roi de Navarre à l'insçu de la Reine-mere, & il lui recommanda fortement de ne la remettre qu'à lui-même. Sur ces entrefaites Strozzi ayant pris congé du Roi, & persuadé que ce Prince agréoit son mariage, partit pour la Guyenne; & comme il ignoroit parfaitement ce que contenoit la lettre, dont il étoit porteur, il s'acquitta fidélement de sa commission. Or Henri avertissoit le Roi de Navarre de se défier du Vicomte de Turene, parce que, disoit-il, il sçavoit, à n'en pouvoir douter, que ce Seigneur de concert avec la Reine son épouse, travailloit à le deshonorer. Par malheur on étoit alors dans des circonstances, où le Roi de Navarre ne crut pas devoir ajouter foi à cet avis. Ce Prince le regarda comme un artifice de Henri pour lui rendre la Princesse suspecte, afin de rompre par le même moyen l'union qui étoit entre lui & le Duc d'Anjou, dont il tiroit alors beaucoup d'avantages, & pour éloigner de lui en même-tems le Vicomte de Turenne, qui lui rendoit de très-grands services dans toutes ses affaires, & dans la guerre qu'il avoit à soutenir. Aussi pour montrer combien il étoit éloigné de s'abandonner aux soupçons qu'on vouloit lui inspirer, il communiqua

cette lettre d'abord à ſon épouſe, & enſuite au Vicomte. Un ſi indigne procedé redoubla leur animoſité contre le Roi, & ils ne trouverent point de meilleur moyen de ſe venger d'un Prince, qui ſe déclaroit leur ennemi mortel, que de mettre tout en œuvre pour rallumer la guerre civile dans le Royaume. C'étoit en effet, comme ils en étoient bien inſtruits, ce que Henri appréhendoit le plus. A cela contribuerent encore les avis réiterés, que le Duc d'Anjou envoyoit au Roi de Navarre, de concert avec la Reine Marguerite ſa ſœur, de prendre inceſſamment les armes, & de prévenir par ſa vigilance un danger que le moindre retardement pouvoit rendre funeſte à ſa perſonne & à tout le parti Proteſtant. Le deſſein du Prince en brouillant de nouveau le Royaume, étoit de forcer le Roi ſon frere, qui s'étoit toûjours oppoſé juſques-là à la réſolution qu'il avoit priſe de porter la guerre en Flandres, de l'appuyer dans cette entrepriſe ; & il étoit perſuadé que Henri, qui ne ſouhaitoit que la paix, ne verroit pas plûtôt la guerre allumée en France, qu'il ſe prêteroit à tout ce qu'on voudroit exiger de lui, pourvû qu'on l'aſſurât de le laiſſer tranquille. Pour animer encore davantage le Roi de Navarre, ce Prince non content de lui faire appréhender le danger auquel le moindre retardement l'expoſeroit, ne manquoit pas de lui repréſenter encore, que cette guerre ne pouvoit lui être qu'avantageuſe ; Que par là il mettroit le Roi dans la néceſſité de lui accorder à lui & à ſon parti toutes les ſûretés qu'ils voudroient exiger ; Que pour avoir la paix, Henri iroit même juſqu'à redemander à l'Eſpagne la reſtitution de la Navarre, que ſes ancêtres avoient poſſedée, & qu'il l'appuyeroit de toutes ſes forces pour cette expédition ; Que ſi au contraire le Roi ſe mettoit en devoir d'oppoſer la force à la force, il ſe rendroit le médiateur de leur differend, & ſçauroit bien terminer cette guerre, dès qu'on verroit les affaires tourner autrement qu'on ne ſouhaitoit ; Qu'ainſi il ne devoit pas balancer à ſe déclarer ; Qu'il n'avoit de reſſource que dans la pointe de ſon épée, & qu'il ſe chargeoit de l'évenement. Tant d'inſtances réiterées de la part du Duc d'Anjou & de la Reine Marguerite, la crainte des malheurs qu'on faiſoit

appréhender au Roi de Navarre, la vûë des avantages qu'il pouvoit trouver dans la continuation de la guerre, tout cela contribua à déterminer ce Prince. Après cela il ne fut pas difficile de mettre en mouvement les Proteſtans, qui n'entrant guéres dans ces interêts particuliers des Princes, ne voyoient d'un côté que le danger qui les menaçoit, & de l'autre, les fruits qu'ils pouvoient eſpérer d'une révolution dans l'Etat. Ainſi l'artifice dont le Roi s'étoit ſervi, produiſit un effet tout different de celui dont il s'étoit flaté. Il cherchoit à éviter la guerre, & par là il ſe précipita lui-même dans de nouveaux troubles. Il eſt vrai qu'il réuſſit à empêcher le mariage de Strozzi; car quoi qu'il eût rendu fort innocemment la lettre de Henri au Roi de Navarre, le Vicomte de Turenne ne le lui pardonna jamais. Du reſte ce n'étoit pas-là ce que Henri ſouhaitoit le plus. Quoi qu'il en ſoit, comme cette guerre s'alluma ſans raiſon & fort mal-à-propos, elle finit de même d'une maniere peu avantageuſe & peu honorable pour ceux qui en étoient les auteurs. Cette réſolution priſe &c. *MS. Samm. Put. & Rig.*

Pag. 379. l. 32. Marvejol, *liſ.* Marueges, *& ailleurs.*

Pag. 382. l. 3. Fort mal habillé, *liſ.* en habit déguiſé.

Pag. 385. l. 6. Au quinze d'Avril, *liſ.* au vingt-cinq. *MS. Samm.*

Pag. 389. l. 1. Brigueux, *liſ.* Brigneux.

Pag. 390. l. 11. De Monteſan, *liſ.* de Monteſpan.

Pag. 404. l. 29. Des factieux, *liſ.* de la faction des Guiſes. *MS. Samm.*

Pag. 406. l. 19. Smolenko, *liſ.* Smolensko.

l. 30. Mikta, *liſ.* Mikita.

l. 31. Euſtoche Woloninski, *liſ.* Euſtache Wolowicz.

Pag. 409. l. 5. Vehanski, *liſ.* Uchanski.

Pag. 415. l. 4. Par le Prince de Radzevil, *liſ.* par Nicolas Radzivil.

l. 13. Tartares Nogaiski, *liſ.* Tartares Nogaïs.

l. 20. Polona, *liſ.* Polota.

Pag. 425. l. 12. Azierziicie, *liſ.* Ozierziiſcie.

Pag. 433. l. 34. Narva, *liſ.* Nerva, *& ailleurs.*

Pag. 434. l. 9. Transilvanie, *ajout.* la Valachie.
l. 11. Temiswar, *ou* Temeswar.
l. 22. Valaquie, *lis.* Valachie, *& ailleurs.*

LIVRE SOIXANTE-TREIZIE'ME.

Pag. 437. l. 31. Sebastopolis, *lis.* Sebaste.
l. 34. Empereur des Perses, *lis.* Roi de Perse.
Pag. 438. l. 23. A Casbin, *ajout.* pour passer de là dans le Sirvan à la suite d'Emir-Hamse.
Pag. 439. l. 16. Zanga, *lis.* Zange, *& ailleurs.*
l. 19. Artaxata & Reivan, *lis.* Artaxate & Erivan, *& ailleurs.*
Pag. 441. l. 1. Tocmaces, *lis.* Tocmas *ou* Thamas.
l. 7. Babylone, *lis.* Bagdad.
Pag. 446. l. 16. Archele, *lis.* Archichelec.
Pag. 452. l. 11. Chelilen, *lis.* Chielder.
Pag. 454. l. 22. Un Intendant, *lis.* un Chancelier.
Pag. 457. l. 18. Solock, *lis.* Sokol.
Pag. 458. l. 14. Novogorod, *lis.* Novogrod.
Pag. 460. l. 22. De Languedoc, *not.* Il y a dans M. de Thou *Petrocoriana*, de Perigord ; c'est une faute. La Gardie & Perigoux, ou Peyregoux, sont deux châteaux situés entre Castres & l'Albigeois, proches l'un de l'autre. La Gardie est ruiné. Ce Pontus, qui fut en Suéde, étoit cadet de la maison, dont les aînés sont encore dans le païs. L'erreur peut-être est venuë de ce que dans le mémoire baillé à M. de Thou, il y avoit *Pons de la Gardie, Seigneur de Perigoux*, qu'il a pris pour gentilhomme de Perigord. *Put.*
Pag. 461. l. 28. Werecha, *lis.* Czereka, *& ailleurs.*
Pag. 464. l. 38. Bulder, *lis.* Budler.
Pag. 465. l. 17. Abdel, *lis.* Abdilchiraï, *not.* Heidenstenius l. 4. le nomme *Adleum Chiereium* ; c'est peut-être l'Abdilchiraï, dont il est parlé au livre 67. de cette Histoire. *Put.*
Pag. 470. l. 37. Parnaw, *lis.* Pernaw.
Pag. 471. l. 3. Dembens, *lis.* Debinski.
Pag. 472. l. 1. De combattre, *ajout.* proche d'Opolska.
Pag. 474. l. 36. Le Senat Romain, *ajout.* & qui dans le fond

étoit de Charles Sigonius, comme je le sçus de Sigonius même lorsque j'étois à Boulogne, ainsi que je l'ai dit ci-dessus. Aussi y a-t'il beaucoup d'apparence, que pour se faire quelque réputation, il ne dédaigna pas alors de se servir de la plume d'autrui, puisqu'il a bien pû dans la suite prendre un nom emprunté pour publier lui-même ses propres loüanges. Car si je ne me trompe, cette histoire de la guerre de Moscovie, qui est écrite avec tant de pureté & d'élégance, & qui a paru sous le nom d'un certain Heidenstein Sécretaire de la Cour, auteur qui nous est absolument inconnu, est ou de Zamoyski lui-même, ou plûtôt de quelque autre qui sçavoit parfaitement le Latin, & à qui Zamoyski l'aura dictée, ou qui du moins l'aura tirée de ses mémoires. Je serois même fort tenté de croire, que cet Auteur est ce Jean-Michel Brutus Vénitien, que nous avons vû longtems en France mener une vie fort pauvre & fort obscure. Après l'élevation d'Etienne Battory sur le trône de Pologne, Zamoyski qui avoit connu Brutus en Italie & ensuite à Paris, avoit conseillé à ce Prince de le faire venir auprès de lui avec toute sa famille, pour écrire son histoire & lui servir de Sécretaire; & comme il mourut depuis dans cette Cour aussi pauvre qu'il avoit vêcu, sans qu'il se trouvât personne en Pologne fort jaloux de conserver la gloire d'un Etranger comme lui, il fut fort aisé à Zamoyski de faire paroître sous tel nom qu'il voulut un ouvrage, que ce sçavant homme avoit composé à son honneur. Le Roi avoit ordonné &c. *MS. Samm.*

LIVRE SOIXANTE-QUATORZIEME.

Pag. 500. l. 4. Steenwickenvold, *lis.* Steenwickerwoldt.
l. 6. Hageman, *lis.* Hegheman.
l. 13. Blocziel, l. 20. Blockiel, *lisez partout* Blockziel.
l. 33. Oldermac, *lis.* Oldermarc *ou* Oldermarch.
Pag. 504. l. 1. Kainder, *lis.* Kuynder.
l. 10. Middestum, *lis.* Middelstum.
l. 30. Dekema, *lis.* Dekama.

Pag. 506. l. 4. Schal, *lis.* Scul, *ou* Schul.
l. 5. Momickerziel, *lis.* Monickerziel.
l. 28. Qui lui, *lis.* qu'il lui.
l. 37. Reeding, *lis.* Reide.
Pag. 507. l. 17. Blimbecke, *lis.* Bleyenbeeck.
Pag. 508. l. 3. Rrinſwoude, *lis.* Rinſwoude.
l. dern. Biſchop, *lis.* Bishop.
Pag. 509. l. 3. Henrieſſon, *lis.* Hendrickſen.
l. 14. Griskerke, *lis.* Griipskercke.
l. 15. Viſuliet, *lis.* Viſvliet.
l. 25. Emmentrel, *lis.* Emmentiel.
l. dern. Eclartelé, *lis.* Ecartelé.
Pag. 510. l. 5. Liedekerke, *lis.* Leidecker, *ou* Leidekercke.
l. 14. Ruyskenweldt, *lis.* Ruiskenſveldt.
Pag. 512. l. 16. Huighem, *lis.* Huyghens.
l. 25. & l. 36. Hoeſtrate, *lis.* Hoocſtrate, *ou* Hoogſtraten.
Pag. 516. l. 11. Veren, *lis.* Wuren.
Pag. 518. l. 2. Reçûë, *lis.* faite.
Pag. 519. l. 16. Drou de la Mauviſſiere, *lis.* Drou, de la Mauviſſiere &c. *Ce ſont deux perſonnes.*
Pag. 540. l. 17. Cortwright, *lis.* Cartwright.
Pag. 541. l. 34. Hanſey. *L'Editeur Anglois le nomme* Hance, *aliàs* Ducket.
l. 37. Godwell, *lis.* Goldwel.
Pag. 542. l. 4. A la queſtion, *not.* M. de Thou ſemble avoir pris cette circonſtance de ce qu'on appelle les actes du martyre d'Edmond Campien, & des autres Catholiques exécutés en Angleterre, ſous le regne d'Elizabeth, non pas en haine de la religion, mais pour avoir travaillé à ſoulever les ſujets de cette Princeſſe, & s'être par là rendus coupables du crime de haute trahiſon. Or il eſt certain que les auteurs de ces actes n'ont eu rien moins en vûë que de rapporter la verité des faits, & qu'ils n'ont travaillé que pour leur propre gloire, en travaillant à rendre leurs adverſaires odieux. Quoi qu'il en ſoit, M. de Thou ſe trompe manifeſtement dans cet endroit. En effet, la queſtion n'a jamais été en uſage en Angleterre. Les Anglois naturellement éloignés de tout ce qui a l'air de cruauté, & jaloux

plus qu'aucune autre nation du monde de leur liberté, de leurs privileges, & de leurs droits, ne regardent point cette maniere de procéder contre les coupables, comme un moyen sûr de découvrir le crime, & ceux qui s'en sont rendus complices; mais plûtôt comme un instrument dans la main des Princes, & de ceux de leurs Ministres, qui aveuglés par leurs ressentimens personnels, veulent abuser de l'autorité dont ils sont revêtus, propre à opprimer la liberté publique, à extorquer des confessions, ou absolument fausses, ou du moins fort équivoques, & à tendre des piéges à l'innocence. C.

Pag. 542. l. 11. Eliot, Crodoc, Sledey, Mondey, & Hilley, *lis.* Elliot, Gradock, Sled, Mundy, & Hill. *Edit. Angl.*

l. 35. Kirbey &c. *lis.* Kirby, Cotton, Richardson, Johnson, Ford, Shert, & Filbie. *Edit. Angl.*

Pag. 543. l. 24. Person, *lis.* Parsons.

Pag. 544. l. 1. Mavarée, *lis.* de Manours, *ou* Manareo.

l. 6. Bristoy, *lis.* Bristow.

Pag. 545. l. 27. Alain, *lis.* Allyn *ou* Alan natif de Rossal dans la Province de Lancastre, *ou* Lancashire. *Edit. Angl.*

Pag. 548. l. 10. Barwick, *ou* Berwick.

Ibid. Sterlin, de Marre, Spée, Duglas, Botwel, Murrai, *lis.* Sterling, de Marr, Douglass, Spey, Bothwel, Murray. *Edit. Angl.*

Pag. 549. l. 20. Lunebourg, *lis.* Lubeck.

Pag. 550. l. 36. De l'Etat, *ajout.* Anne de Joyeuse, appellé communément d'Arques, fils de Guillaume Vicomte de Joyeuse, Lieutenant pour le Roi dans la Province de Languedoc, & Jean Louis de Nogaret sieur de la Valette fils du célébre Jean de Nogaret, qui s'étoit distingué dans nos armées, & dont j'ai si souvent parlé dans le cours de cette histoire, étoient alors en regne à la Cour. Eux seuls possedoient alors le cœur & toute la faveur du Monarque, & avoient écarté tous les autres favoris. François d'O, qui après Villequier son beaupere, avoit été comme le Surintendant des plaisirs du Roi, venoit d'être disgracié; & François d'Epinay sieur de S. Luc, s'étoit depuis peu enfui de la Cour. Voici, disoit-on, quel étoit le motif secret de sa retraite.

Histoire de la Sarbacane.

Le Roi se rendoit fort souvent chez d'O, suivi de ses mignons; car ils étoient plusieurs au commencement. Là ce Prince avoit fait faire dans une salle fort vaste plusieurs cabinets séparés seulement par des cloisons de sapin. C'étoit-là qu'on passoit la nuit, après les débauches de la journée. S. Luc étoit alors un de ceux qui étoient admis aux plaisirs secrets de Henri, & ce Prince venoit de lui procurer un très-riche parti, en lui faisant épouser Jeanne de Cossé, fille du fameux Maréchal Charles de Brissac. Cette Dame qui à un grand cœur, joignoit un esprit poli & orné, piquée d'ailleurs d'un peu de jalousie, dont les femmes les plus vertueuses ne sont pas exemtes, s'ennuya bien-tôt de la vie honteuse, que menoit son mari. Elle lui en dit son sentiment; & à force de menaces, à force de lui representer qu'il se deshonoroit, elle obtint enfin de ce jeune Seigneur, qui d'ailleurs aimoit la gloire, qu'il songeât à changer de conduite.

Il ne s'agissoit plus que d'exécuter cette résolution. Mais un obstacle arrêtoit S. Luc. Il appréhendoit qu'en cessant de vivre avec le Roi à son ordinaire, il ne perdît en même-tems, & ses bonnes graces, & l'esperance d'une fortune brillante, que la faveur du Prince sembloit lui promettre. Cette crainte le tenoit encore en balance; il differoit à prendre son parti, lorsque Madame de S. Luc leva à propos cette difficulté. « Je ne condamne point votre crainte, dit » cette Héroïne à son époux: elle est juste & bien fondée; » mais je crois y avoir trouvé un reméde. En prenant des me- » sures pour ménager votre santé & votre honneur, qui vous » empêche de travailler en même-tems à procurer au Roi » les mêmes avantages? Si vous pouvez venir à bout de » le retirer de ses débauches, y a-t'il lieu de douter que » par là vous ne méritiez de lui une faveur bien plus solide » & plus durable, que celle à laquelle vous prétendez par- » venir par les infâmes services que vous lui rendez, & en » applaudissant honteusement à ses désordres? Or j'imagine » n moyen d'y réussir. Vous connoissez le génie du Roi. » omme il s'abandonne aux plaisirs sans ménagement, » aussi lorsque l'épuisement lui en a donné du dégoût, vous » sçavez qu'il est quelquefois sujet aux remors de conscience

les

» les plus vifs & les plus ſenſibles. Voluptueux juſqu'à l'ex-
» cès, & dévot juſqu'à la ſuperſtition, ſon cœur également
» partagé entre la dévotion & les plaiſirs, lui faiſant ſans
» ceſſe chercher dans l'une l'expiation des autres, & ſa
» piété ſervant elle-même d'aliment à ſes déſordres, parce
» que par là il s'imagine avoir pleinement ſatisfait à Dieu,
» que ſes déreglemens ont outragé; à peine a-t'il rétabli ſa
» ſanté, & fait quelques pratiques extérieures de religion,
» qu'il ſe livre de nouveau avec plus d'emportement que
» jamais à ſes débauches. Sur ce pié-là, voulez-vous venir à
» bout de le changer? Imitez un habile général, qui dans
» un ſiége attaque toûjours le côté le plus foible de la pla-
» ce. Le foible du Roi eſt la dévotion; c'eſt par cet endroit-
» là que vous devez l'attaquer. Faites-lui peur des jugemens
» de Dieu. Lorſque fatigué des plaiſirs & des excès de la
» journée, il ſe ſera retiré dans ſon cabinet pour y prendre
» quelque repos, il faut trouver moyen à la faveur d'une
» Sarbacane, ou de quelqu'autre invention, de lui faire
» entendre une voix comme venant du Ciel, qui l'aver-
» tiſſe de changer de vie, s'il veut conſerver ſa perſonne
» & ſon royaume, & qui le menace, s'il ne ſe corrige,
» de toute la vengeance divine. »

S. Luc fut charmé du moyen que ſa femme avoit imaginé; & dans l'eſperance de pouvoir changer de vie, ſans perdre cependant la faveur de Henri, il réſolut de faire uſage de ce projet. Voici comme il l'exécuta. Tout le monde étoit enſéveli dans le ſommeil, lorſque S. Luc ayant épié le moment où le Roi lui-même s'étoit endormi, fit couler à la ruelle de ſon lit une Sarbacane, par le moyen de laquelle, ſuivant ce qui avoit été projetté, il lui fit entendre d'un ton foible, mais capable cependant de porter la frayeur dans l'ame de ce Prince, les menaces du Ciel les plus terribles. Henri éveillé au ſon de cette voix, prit d'abord cet avertiſſement pour un ſonge. Il ſe rendormit enſuite; mais ayant entendu les mêmes menaces à differentes fois, & s'étant bien aſſuré qu'il ne rêvoit point, il en fut fort épouvanté. Après avoir paſſé le reſte de la nuit dans des agitations terribles, il ſe leva de très-grand matin, fort triſte, & avec un ſilence qui témoignoit la peine ſecrette

dont il étoit troublé. Les mignons étonnés de cet accueil extraordinaire, & d'un changement si subit, se regardoient l'un l'autre, & se demandoient à l'oreille, quelle pouvoit en être la cause. S. Luc lui-même charmé que la ruse eût réussi, étoit le premier à marquer sa surprise, & à demander ce qui étoit arrivé de nouveau. Ensuite il s'approcha du Roi d'un air triste & interdit, & le prenant en particulier, il lui dit, qu'il avoit fait la nuit un rêve terrible; qu'il avoit cru voir un Ange lui apparoissant avec un visage irrité, qui le menaçoit de la part de Dieu d'une perte inévitable, s'il ne renonçoit à ses dereglemens, & s'il n'engageoit le Roi à changer de conduite. Henri ajouta foi d'abord à ce que S. Luc lui disoit. A son tour il lui raconta ce qui lui étoit arrivé la même nuit, l'avertissant du reste de garder sur cela un profond silence, & lui promettant de profiter des avertissemens du Ciel. En effet, depuis ce tems-là il parut s'éloigner de tous les autres jeunes Seigneurs, qui n'étoient point du secret, & n'alla plus passer la nuit avec eux à son ordinaire.

D'O étoit encore alors à la Cour. C'étoit un courtisan consommé, qui sans avoir de religion, sçavoit parfaitement en contrefaire tous les dehors. Il résolut de pénétrer ce mystere. Il tira insensiblement le secret du Roi; & dès qu'il sçut de quoi il s'agissoit, il découvrit aussi-tôt à ce Prince l'artifice, dont S. Luc s'étoit servi. Il lui fit entendre que c'étoit une invention de Madame de S. Luc, femme haute & impérieuse, qui n'avoit pû voir sans jalousie l'attachement de son mari pour S. M. Il representa ce favori comme un ingrat, qui comblé des bontés de son maître, avoit osé se jouer avec tant d'impudence de la crédulité de son bienfaiteur. Il alla pour preuve de ce qu'il avançoit, jusqu'à faire voir au Roi la Sarbacane, qu'il disoit avoir été trouvée dans le cabinet de S. Luc. Ces discours ébranlerent Henri. Après quelques jours d'une dévotion passagere, l'amour du plaisir commençoit déja à reprendre le dessus dans le cœur de ce Monarque. Dans ces dispositions il ne fut pas difficile à d'O de le replonger dans ses premiers désordres. A l'égard de S. Luc, il fut exclus de toutes les parties; & le Roi moins sensible à ses sages avis, qu'à la

hardiesse qu'il avoit eûë d'abuser de sa crédulité, résolut à la sollicitation des autres mignons, non-seulement de l'éloigner; mais même de retirer de lui tous les bienfaits, dont il l'avoit comblé.

Brouage en Saintonge est un poste avantageux pour contenir toute cette Province, & que ces riches salines rendent important. Il y avoit quatre ans que le Roi avoit repris cette place sur les Protestans, & en avoit donné le gouvernement à Gui de S. Gelais sieur de Lansac, alors Amiral de France. Lansac étoit un homme ambitieux, aimant la dépense, & qui après avoir épuisé ses revenus, profita de l'usage, que par un pernicieux exemple, le Roi lui-même avoit introduit, de faire un trafic honteux des charges même militaires; il ceda son gouvernement de Brouage à S. Luc, moyennant une somme très-considérable, qui fut payée par Henri lui-même. Ce Prince craignant donc, que dans le désespoir de se voir disgracié, S. Luc ne profitât de l'avantage de ce poste pour en tirer vengeance, & ne s'unît aux Protestans, qui sont très-puissans dans cette Province, résolut de le lui enlever. Dans cette vûë il fit partir en poste pour la Saintonge Jacque Savary de Lencome, Colonel du régiment de Picardie, & fils de Jacqueline sœur de Villequier, homme du reste d'une brutalité achevée, avec ordre de faire prêter serment au nom du Roi aux troupes qui étoient en garnison dans Brouage, & d'en fermer les portes à S. Luc. Mais ce favori en ayant été averti à tems par le Duc de Guise, qui ne laissoit échapper aucune occasion de semer la division parmi les Seigneurs de la Cour, monta aussi-tôt à cheval, & à la faveur des relais il fit tant de diligence, qu'il arriva à Brouage une heure avant Lencome, qui étoit obligé de s'arrêter à chaque poste, & il se trouva en état de lui en défendre l'entrée. Ce départ précipité de S. Luc, donna occasion à beaucoup de raisonnemens politiques. Chacun imagina à son gré differens motifs de cet éloignement, & pour en cacher la véritable raison, qui devint alors un mystere pour le public, le Roi de concert avec ceux qui l'environnoient, en inventerent plusieurs autres, ausquelles ils furent bien-aises de donner cours.

Il arriva peu de tems après un autre accident, qui ne

Assassinat de S. Megrin.

contribua pas peu à augmenter le trouble, que l'aventure de S. Luc avoit déja jetté dans l'ame de Henri. On comptoit alors au nombre des mignons, Paul Stuart de Caussade, Comte de S. Megrin. C'étoit un jeune gentilhomme de Saintonge bienfait, & qui n'avoit pas moins de grandeur d'ame que de bonne grace. Le Roi ne l'aimoit pas seulement, parce qu'il étoit de toutes ses débauches : il avoit encore sçû plaire à ce Prince par le commerce qu'il entretenoit, disoit-on, avec une Dame de la (*a*) premiere condition, qui avoit épousé un Seigneur de la Cour à qui

(a) *Dans le manuscrit de Rigault, on trouve à la marge de cet endroit de M. de Thou, les particularités suivantes écrites de la propre main de Charle Maurice le Tellier Archevêque de Rheims, qui les a crû dignes d'être transmises à la posterité.* Cette Dame de la premiere condition, étoit Catherine de Cleves épouse du Duc de Guise. Non-seulement on la soupçonnoit d'entretenir un commerce de galanterie avec S. Megrin ; on disoit même assez hautement à la Cour, qu'un Courtisan, dont on taisoit le nom, avoit surpris un jour ces deux amans dans la chambre & sur le lit même de la Reine-mere. Ce bruit devint si public, que le Cardinal de Guise & le Duc de Mayenne, crurent que le Duc de Guise leur frere ne devoit pas être le seul à l'ignorer ; & comme il n'avoit point d'ami plus intime que Christophle de Bassompierre, que c'étoit le confident de tous ses secrets, ce fut lui aussi qu'ils chargerent de l'en instruire. Bassompierre connoissoit le génie & le caractere du Duc de Guise ; aussi n'accepta-t'il la commission qu'avec peine & malgré lui. Il demanda même qu'on lui donnât trois jours pour penser aux moyens d'insinuer adroitement au Duc une nouvelle aussi désagréable. Il l'aborda enfin d'un air triste & rêveur ; & le Duc lui ayant demandé ce qui le rendoit si chagrin. » Il y a quelques jours, lui répondit Bassompierre, qu'une personne » m'a consulté sur la maniere, dont elle devoit s'y prendre pour in- » struire un ami du dérangement de sa femme, qui le deshonore, » sans que de sa part il ait aucun soupçon de ses galanteries. La question » m'a paru si embarassante, que jusqu'ici je n'ai pû encore y répon- » dre. Voilà quelle est la cause de ce chagrin, que je n'ai pû vous » cacher. Inquiet sur la réponse que je dois faire, je rêve inutilement » pour la trouver ; mais puisque l'occasion s'offre si naturellement de » vous en parler, je serois bien-aise de sçavoir de vous-même quel » conseil je dois donner à mon ami sur une question si délicate. » A ce discours le Duc de Guise comprit parfaitement de quoi il s'agissoit ; cependant il ne parut point embarassé. « Quel que soit celui, » dont vous me parlez, dit-il, à Bassompierre, si c'est un ami, ou

Henri ne vouloit pas de bien. Ce Seigneur étoit très-puissant; & le Monarque se croyoit bien vengé des outrages qu'il en avoit reçûs, par la revanche qu'en prenoit S. Megrin en le deshonorant, & par les railleries qu'il faisoit lui-même de cette intrigue, lorsqu'il se trouvoit avec ses favoris. Celui qui devoit naturellement paroître le plus sensible à cet affront, étoit occupé de projets trop importans, pour se mettre en peine d'y faire la moindre attention. Charle de Lorraine Duc de Mayenne, qui avoit avec lui des liaisons fort étroites, fut celui qui crut devoir se charger de le venger. Dans cette vûë il aposta quelques assassins pour tuer S. Megrin à la premiere occasion qui se présenteroit. Ce gentilhomme ne tarda pas à être instruit du dessein du Duc de Mayenne: le Roi lui-même en étoit informé; & S. Megrin voulant se retirer un soir fort tard, ce Prince lui fit toutes les instances possibles pour l'obliger à coucher au Louvre. Mais les prieres du Monarque, au lieu de fléchir le courage de ce jeune Seigneur naturellement haut, & que sa faveur rendoit encore plus fier, ne servirent qu'à l'animer davantage, à mépriser le danger & à courir à sa perte. Il répondit d'un air de mépris, que si ces Eunuques, c'est ainsi qu'il appelloit les Lorrains, osoient seulement l'attaquer, il sçauroit bien leur faire sentir qu'il étoit homme. A ces mots

» même s'il veut le paroître, qu'il se charge lui-même de venger l'af-
» front fait à son ami. Mais d'apprendre en pareil cas à un mari ce
» qu'il ignore, c'est, à mon avis, prendre une peine inutile, & join-
» dre même un nouvel outrage au premier. Pour moi, continua le
» Duc, Dieu m'a donné une épouse aussi sage qu'on puisse le souhai-
» ter; & graces au Ciel, je n'ai pas lieu de me défier de sa vertu. Si
» cependant elle avoit jamais le malheur de se déranger, & qu'un
» homme fût assez hardi pour me le dire; vous voyez ce fer, ajouta-
» t'il, en mettant la main sur la garde de son épée; la vie de cet
» imprudent ami me répondroit sur le champ de sa folle témérité. »
Bassompierre remercia le Duc de ses avis. De là il alla rendre compte au Duc de Mayenne & au Cardinal de la conversation qu'il avoit eûë; & ces deux Seigneurs ne voulant pas laisser impuni un affront auquel le Duc leur frere paroissoit si peu sensible, prirent pour le venger les moyens que chacun sçait. Je tiens cette anecdote de François de Bassompierre, Maréchal de France, fils de Christophle, & j'ai crû qu'elle méritoit d'avoir place dans cette Histoire. *Edit. Angl.*

il sortit du Louvre ; & à peine avoit-il fait quelques pas, qu'il se vit chargé par les assassins, qu'on avoit apostés pour le perdre. Un page, qui portoit devant lui un flambeau, fut d'abord écarté. Pour lui il fut percé de plusieurs coups mortels, & laissé pour mort sur la place. De là on le transporta à son Hôtel, où il expira au bout de quelques heures. Son corps fut ensuite porté à S. Paul, & inhumé auprès de Caylus & de Maugiron, qui avoient été tués trois ans auparavant. Le Roi lui fit faire des obséques magnifiques ; & Arnaud Sorbin, à qui ce Prince avoit donné depuis peu l'Evêché de Nevers, & qui par là même devoit lui être attaché, fut chargé de l'oraison funébre du favori. Ce Prélat s'en acquitta en courtisan habile. Il fit un éloge flateur de la naissance, du caractere, & des vertus du défunt ; mais il n'eut garde de parler contre les auteurs de l'assassinat, dont il étoit partisan secret.

Henri comprit parfaitement que ce coup n'étoit qu'un prélude par où on vouloit tenter jusqu'où pourroit aller sa patience. Cependant sa passion pour les plaisirs, & les mauvais conseils de ceux qui l'approchoient, lui firent encore dissimuler cet affront. Par une malheureuse politique, ses Ministres lui faisoient entendre, que quoi qu'il en pût coûter à l'autorité royale, il devoit fermer les yeux sur tout, plûtôt que d'en venir à aucune violence contre ceux, qui sous le titre spécieux qu'ils se donnoient de défenseurs de la religion, ne travailloient dans le fond qu'à entretenir l'esprit de révolte & de parti dans le Royaume, & à sapper insensiblement par leurs sourdes pratiques l'autorité du Souverain. Mais cette mollesse bien-loin d'adoucir le mal, comme ces lâches conseillers se l'étoient faussement imaginé, & comme ils l'avoient persuadé à ce Prince, qui ne soupiroit qu'après le repos, ne servit au contraire qu'à enhardir à tout oser ceux qui étoient attentifs à profiter de toutes les occasions qui se presentoient de brouiller l'Etat.

Cependant, tandis que le peuple surchargé d'impôts gémissoit sous le poids de l'autorité du Souverain, & que la nation frémissoit de voir les premiers emplois partagés entre des hommes nouveaux & sans mérite, Henri n'opposoit à la haine & à l'indignation publique, que des dehors affec-

tés de religion ſoutenus de quelques ſpectacles nouveaux & extraordinaires. Jamais dévotion ne pouvoit être plus déplacée. En effet, tandis qu'on faiſoit parade d'une piété malentenduë, tout étoit cependant vénal à la Cour. Ces offices de nouvelle création, dont j'ai parlé, étoient donnés en payement par Joyeuſe & par la Valette à des parfumeurs, à des traiteurs, à des marchands de ſoye, à quiconque à la faveur des folles dépenſes que faiſoient ces deux favoris, fiers de la faveur d'un maître, qui n'avoit jamais ſçû leur rien refuſer, étoit devenu leur créancier. Ces charges paſſoient enſuite dans le commerce; & ceux qui vouloient en être pourvûs, étoient obligés de les acheter de ces hommes de néant à un prix exceſſif, au grand ſcandale des gens de bien, à la honte de la magiſtrature, & au préjudice de la tranquilité publique; parce que le mépris que ce honteux négoce attiroit aux Magiſtrats, ne manquoit pas de retomber ſur le Prince même.

D'un autre côté on faiſoit paroître ſur la ſcene des Capucins, des Feuillans, & je ne ſçai combien d'autres fantômes de religion, qui ſemblent n'avoir été imaginés que pour épouvanter les vieilles. Les Capucins faiſant profeſſion d'obſerver à la lettre la régle de François d'Aſſiſe, étoient regardés du peuple comme des Saints à cauſe de leur habit groſſier, & de la vie auſtere qu'ils menoient. Cet Ordre au reſte étoit aſſez nouveau dans l'Egliſe. Ce fut en 1527. qu'un François Matthieu Baſſo gentilhomme originaire d'une petite ville de l'Ombrie ſur la riviere de Marida, en fonda ou renouvella l'inſtitut. Quelques-uns cependant attribuent cet établiſſement à un certain Paul de Chioggia. Quoi qu'il en ſoit, les Capucins redevables de leur agrandiſſement à Bernardin Ochin, dont j'ai ſouvent parlé, commençoient déja à prendre le deſſus en Italie ſur tous les autres Moines de S. François, qui paroiſſoient ſuivre une diſcipline plus relâchée; & il y avoit (*a*) douze ans qu'ils s'étoient introduits dans le Royaume à la faveur du Cardinal de Lorraine. A ſon retour de Rome après la S. Barthelemi, ce Prélat grand amateur de toutes les nouveautés, avoit amené ce nouvel Ordre en France, & lui avoit procuré

(*a*) Il n'y avoit que neuf ans depuis la S. Barthelemi arrivée en 1572.

quelques établissemens, qui n'avoient pas manqué d'exciter la jalousie de tous les autres Religieux de S. François. A l'égard des Feuillans, ils avoient pris ce nom d'un Monastere de l'Ordre de Citeaux, situé dans le Diocése de Toulouse. C'étoit une espece de Moines, qui par la nouveauté de leur institut, dont l'austerité sembloit être au-dessus des forces de la nature, par un chant sans méthode, & qui cependant n'avoit rien de désagréable, avoient sçû s'attirer l'admiration de tout le monde. Ils avoient à leur tête le Supérieur même du Monastere, dont je viens de parler. C'étoit un bon homme, d'ailleurs fort ignorant, qui emporté par une espece d'enthousiasme approchant beaucoup du fanatisme, à force de s'agiter en chaire, & d'affecter en prêchant des mouvemens extraordinaires de la bouche, des yeux & des bras, étoit devenu l'oracle de tout ce qui s'appelle le petit peuple. Après avoir amusé le peuple par cette espéce de comédie, le Roi lui-même voulut paroître sur la scene avec toute sa Cour. Ce fut lui en effet qui établit en France les confréries des Pénitens. Il y en avoit de bleus, de blancs & de noirs. Depuis longtems ils étoient connus en Italie, à Avignon, & dans quelques villes de la Provence, où le voisinage les avoit introduits. Du reste l'Eglise Gallicane ne connoissoit point encore ces dévotions particulieres, lorsque à la sollicitation de quelques personnes, qui n'avoient rien de mieux à faire, le Roi en institua une confrérie à Paris. Enfin ce Prince fonda au château de Vincennes un Couvent de Jéronimites. Là il tenoit de tems en tems des assemblées secrétes, où on n'admettoit que ceux qui étoient dans les bonnes graces du Monarque.

Tels furent les remédes, que la Cour opposa alors à la haine publique. Henri crut ne pouvoir rien imaginer de plus propre pour se faire aimer; il se trompa. Ces dévotions ridicules ne servirent qu'à hâter sa perte & la ruine de la France. Il étoit odieux; il devint méprisable; & le mépris du Souverain est de tous les maux le plus funeste à un Etat. Non content de prêter la main à tous ces nouveaux établissemens, les Guises étoient les premiers à y applaudir; tandis que par le silence le plus criminel, ceux des Ministres qui approuvoient le moins toutes ces démarches, avoient

la

la lâcheté de n'oser ouvrir les yeux au Roi sur le précipice qu'il creusoit sous ses pas, soit pour ne pas s'attirer par des avis salutaires la disgrace d'un Prince accoutumé dès l'enfance à se voir flaté, soit pour favoriser par cette détestable politique l'ambition des Guises, qui travailloient à affermir & à accréditer leur parti sur les ruines du respect dû à l'autorité royale. Cependant Henri, qui par ces beaux dehors s'imaginoit avoir arrêté le cours de la haine publique, croyant avoir par là affermi son pouvoir, n'étoit plus occupé que du soin d'enrichir ses favoris, & dans cette vûë il n'y avoit rien qu'il ne mît en usage pour amasser de l'argent par les voyes les plus criantes. De là ce nombre infini d'Edits bursaux. Les Guises eux-mêmes étoient les premiers à tirer leur part de ces exactions; & tout l'odieux en retomboit sur le Prince, tandis que ses ennemis mortels étoient les seuls à en profiter. Dans ces circonstances &c. *MSS. Samm. Put. & Rig.*

Pag. 551. l. 30. Chabane Comte de Carton, *lis.* Chabanes de Curton.

Pag. 552. l. 29. Anagnia, *lis.* Anagni.

l. 30. Qui prétendoit, *ajout.* par une impudence étonnante. *MS. Samm. Put. & Rig.*

Pag. 553. l. 16. Du Cardinal de Bourbon, *lis.* de ce voluptueux vieillard. *MS. Samm. Put. & Rig.*

l. 19. N'avoient pû gagner, *ajout.* Soit par une conviction intime de la foiblesse de son maître, soit comme on le disoit dans le parti opposé, dans la vûë de maintenir son crédit, Minterne avoit toûjours eu un soin extrême d'empêcher les Guises d'approcher du Cardinal. C'est ce qui lui fut reproché un jour en ma presence par une personne attachée à la Maison de Lorraine, & je me souviens que dans cette occasion, Minterne qui connoissoit assez le manége de la Cour, se justifia d'abord fort modestement de l'odieux qu'on vouloit faire tomber sur lui, en décriant ainsi sa conduite; ensuite il ajouta avec beaucoup de liberté, que si après sa mort son maître avoit le malheur de se livrer aux Guises, il prévoyoit qu'ils ne manqueroient pas de le brouiller avec tous les Princes de sa maison, & d'engager ensuite ce vieillard crédule dans des démarches,

qui ne deviendroient pas moins funestes à sa personne qu'à l'Etat; Qu'il connoissoit l'ambition & les intrigues des Lorrains; Qu'il les avoit étudiés depuis longtems, c'est-à-dire depuis la prédiction funeste de François I. Qu'il étoit de même intimement convaincu de la légereté & de la foiblesse de son maître, & qu'il en avoit toûjours fort mal auguré. Il finit en priant le Ciel la larme à l'œil de détourner l'effet d'un si triste pressentiment. Ses conjectures ne se trouverent que trop véritables. A peine Minterne eut les yeux fermés, que les Guises vinrent bien-tôt à bout &c. *MSS. Samm. Put. & Rig.*

Pag. 553. l. 26. Et lui fascina, *lis.* par ses caresses & ses bassesses même il fascina tellement l'esprit de ce vieillard crédule, qui pour avoir été élevé parmi les Moines, n'en étoit pas moins voluptueux, que ce Prince perdit tout d'un coup l'aversion qu'il avoit eüë jusques-là pour les Lorrains, qu'il regardoit auparavant comme les ennemis mortels de sa maison, & que par une inhumanité & une imprudence égales, il commença au contraire à haïr tous ceux qui étoient de son sang. Il tint donc &c. *MSS. Samm. Put. & Rig.*

Pag. 565. l. 19. Orientales, *not.* Il rapporta de ses voyages plusieurs manuscrits Arabes, entr'autres l'Histoire de Ciafer Persan, contenant l'histoire des Ismaëlites jusqu'à l'an 800. de leur origine, & la Cosmographie d'Abelfeden Prince de Mésopotamie. Il ne nous reste aujourd'hui de cet excellent ouvrage que la partie Orientale de l'Asie, que cet auteur, à l'imitation de Ptolemée, a décrite suivant les longitudes & les latitudes. Ce travail a été d'une grande utilité pour tout l'Occident. Les manuscrits originaux de ces livres & de beaucoup d'autres, se trouvent dans la biblioteque du Sérénissime Duc de Baviere, parce qu'en 1549. le même Postel les engagea à Othon Henri alors Duc de Baviere, pour une somme de deux cens écus. *Put.*

Pag. 568. l. 19. Fichardus, *ou* Fichard.

Pag. 569. l. 6. Venier, *ou* Veniero.

LIVRE SOIXANTE-QUINZIE'ME.

Pag. 576. l. 10. Des éperviers, *not.* Açor en Espagnol, c'est un Autour. *Put.*

Ibid. Ce fut un François, *not.* Lisez, ce furent les Flamans, ou selon d'autres, les Portugais, qui les découvrirent les premiers l'an 1505. M. de Thou s'est abusé; car ce fut Bethencourt qui découvrit les Canaries, & non point les Açores découvertes depuis par les Flamans, ou Portugais, l'an 1505. selon Marmol; & ce Bethencourt ne vendit point les Canaries aux Portugais : mais bien ses héritiers les vendirent aux Castillans. *Put.*

l. 32. De Hêtres, *not.* Le Hêtre se nomme *Faya*, en Espagnol. *Put.*

Pag. 577. l. 24. Betancourt, *lis.* Bethencourt.

Pag. 578. l. 2. De la Torres, *lis.* de Torres.

Pag. 581. l. 30. Bovadilla, *ou* Bobadilla.

Pag. 582. l. 33. Compagne, *lis.* Campagne.

Pag. 590. l. 26. Santistevart, *lis.* Santistevan, *ou* San-Estevan.

Pag. 594. l. 30. Hernan, *ou* Ferdinand.

l. 31. Toquia, *ou* Toguia.

Pag. 595. l. 32. Venir, *lis.* tenir.

Pag. 600. l. 15. Sheffeld, *lis.* Sheffield.

l. 16. Brucher, *lis.* Bourchier.

Pag. 603. l. 1. Vander-Wecke, *lis.* Vanden-Wercke.

Pag. 604. l. 1. Confrairies, *lis.* Compagnies.

Pag. 608. l. 35. Les affaires, *lis.* ses affaires.

Pag. 611. l. 26. A un Dominicain nommé Antoine Timerman, *lis.* à Antoine Timerman, qui avoit été autrefois Dominicain.

Pag. 623. l. 15. De certains Religieux, *lis.* des nouveaux Ordres Religieux, sur-tout des Peres Jésuites, qui après avoir fasciné l'esprit du peuple par les questions embarrassées qu'ils proposoient à leurs Pénitens dans le secret de la confession, & l'avoir détaché insensiblement de l'obéissance dûë au Prince & aux Magistrats, le portoient ouvertement à la révolte. Toutes ces pratiques se faisoient de concert

avec le Pape. Les émiſſaires du parti étoient continuellement à la Cour de Rome, d'où ils revenoient chargés de Brefs & de Bulles ſecrétes, adreſſées aux chefs de la faction, & capables d'allumer de plus en plus le feu de la ſédition dans le Royaume. La funeſte indolence dans laquelle vivoit Henri, favoriſoit encore les deſſeins des rebelles. Livré à ſes plaiſirs &c. *MSS. Samm. Put. & Rig.*

Pag. 623. l. 20. De Conſeillers ſcelerats, *liſ.* de mauvais Conſeillers.

l. 33. Le Cardinal de Bourbon, *ajout.* toûjours environné de Moines. *MS. Samm. Put. & Rig.*

Pag. 626. l. 9. Alquimie, *ou* Alchymie.

l. 28. Hugues de la Borde, *liſ.* Hugot dit de la Borde.

Pag. 627. l. 4. D'Auſſonville, *liſ.* d'Aſſonville. *Et ainſi dans la ſuite.*

l. 19. Roſny, *liſ.* Roſné.

Pag. 628. l. 14. Lourde, *liſ.* Lapourdan.

Pag. 630. l. 1. Barlemont, *ou* Berlaymont.

l. 8. Fort riche, *liſ.* qu'on croyoit fort riche; & qui cependant mourut dans une extrême pauvreté. *MS. Samm. Put. & Rig.*

LIVRE SOIXANTE-SEIZIE'ME.

Pag. 640. l. 6. Norits, *liſ.* Norris.

Pag. 641. l. 25. Lievin, *liſ.* de S. Lievin.

Pag. 642. l. 30. Une compagnie d'infanterie, & la moitié d'un eſcadron, *liſ.* un régiment d'infanterie, & la moitié d'une compagnie de cavalerie &c. *Cohors* régiment: *Turma* compagnie ou enſeigne: c'eſt pour l'infanterie. *Ala* compagnie ou cornette: c'eſt pour la cavalerie, qui n'étoit point encore alors diſtribuée en régiment. On diſoit auſſi *Legio*, pour marquer un régiment d'infanterie; ſur-tout lorſqu'il s'agiſſoit de ces troupes de Province, qu'on appelloit les *Legionaires* de telle ou telle Province. *Bataillon*, corps d'infanterie compoſé d'un ou pluſieurs compagnies. *Eſcadron*, corps de cavalerie compoſé de pluſieurs compagnies.

Mais on ne se sert de ces deux expressions, que lorsque ces corps sont rangés en bataille, ou pour un combat, ou dans une rencontre. Toutes les fois qu'on trouvera le mot *Escadron* employé dans un autre sens, il faut lire, *Compagnie* ou *Cornette*.

Pag. 643. l. 6. Hoecht, *lis.* Haeght.

l. 21. Pacheco. *D'autres historiens l'appellent*, D. Pedro de Paz.

l. 27. Simberg, *lis.* Gimberg.

Pag. 647. l. 9. Bekel, *lis.* Berckel.

Pag. 650. l. 38. A nouvelle, *lis.* à une nouvelle.

Pag. 653. l. 26. Cyxique, *lis.* Cyzique.

Pag. 654. l. 28. & 29. Le sixiéme des, *ou* le sixiéme avant les.

Pag. 655. l. 18. Innocent VII. *lis.* Innocent VIII.

l. 19. De Royaumont, ou de Koenigsberg, plus connu sous le nom de *Regiomontanus* : car la manie des Savans de ce tems-là, étoit de prendre des noms Latins.

l. 29. Fossembron, *lis.* Fossonbrone.

Pag. 658. l. 2. Dix jours, *ou suivant l'édition de Londres*, onze jours.

Pag. 663. l. 16. Piverdy, *lis.* Liverdis.

l. 27. Nouveau traité, *ajout.* Il me reste à rapporter quelques faits domestiques, que le bien public m'oblige de ne pas omettre. Il y avoit environ un an que Jean Poësle Conseiller au Parlement de Paris, avoit été accusé de concussion. Poësle étoit un homme, qui à la faveur des troubles dont le Royaume étoit agité, avoit sçu s'acquérir beaucoup de crédit parmi les factieux. Egalement hardi à tout dire & à tout entreprendre, l'impunité de ses crimes passés, & des injustices criantes qu'il avoit exercées contre les personnes les plus innocentes, lui avoit inspiré tant de confiance, qu'il se faisoit un jeu d'attaquer les plus gens de bien, & de leur susciter des affaires, où souvent il n'y alloit de rien moins que de la perte de leur bien & de leur vie. Il avoit même eu le front après la S. Barthelemy, arrivée huit ans avant le tems dont je parle, de demander à Charle IX. alors régnant, qu'il lui fût permis d'informer contre Jean de Morvilliers chef du Conseil, & Sebastien

de l'Aubépine Evêque de Limoges, comme étant suspects, disoit-il, de favoriser sous main les Protestans, quoi qu'il n'y eût rien de plus faux. Il y avoit donc déja plusieurs années qu'il exerçoit dans le Parlement une espéce de tyrannie, lorsqu'un sujet fort léger fit naître le procès, dont il est ici question. L'accusateur fut (*a*) René Rouiller Conseiller-Clerc au Parlement. C'étoit un jeune Magistrat, qui avoit tous les sentimens d'honneur qu'on peut souhaiter dans ceux qui occupent ces sortes de places. Poësle avoit acheté autrefois la terre de Torsy appartenante au Domaine, de la maniere qu'on peut acheter ces sortes de biens, c'est-à-dire en qualité d'Engagiste ; & sous prétexte de vouloir maintenir les droits du Roi, il avoit intenté procès à toute la noblesse & à tous les habitans du voisinage. Fatigués de ses vexations, & voulant se délivrer d'un voisin aussi importun, ils se réunirent, & retirerent de ses mains la terre de Torsy, en lui rendant le prix qu'il en avoit payé ; mais ce qui jusqu'alors avoit été inoüi, ce chicaneur se réserva en même-tems le droit de poursuivre tous les procès qu'il avoit commencés. Ainsi comme il continuoit de chagriner les habitans de Lagny sur Marne, Roullier qui en étoit Abbé, intervint au procès. La premiere difficulté qui s'offrit, fut au sujet du choix qu'on devoit faire des Juges. On prit querelle à cette occasion ; de la dispute on en vint aux injures ; Poësle traita Roullier de chicaneur en présence du Procureur général ; Roullier à son tour traita son adversaire de fripon. Aussi-tôt procès intenté entr'eux. Poësle demanda réparation d'une si noire calomnie ; Roullier soutint de son côté ce qu'il avoit avancé, & se porta pour dénonciateur. Alors l'affaire fut mise en regle. On instruisit le procès ; & parce que sur le moindre incident il falloit assembler les Chambres, à force d'appellations & de récusations, les parties retarderent long-tems le Jugement. Cependant Roullier s'abstint d'aller au Parlement, ce qui donna lieu à la Cour de défendre de même à Poësle d'y paroître. Enfin cette année au rapport de Matthieu Chartier, Magistrat d'une probité & d'une droiture reconnuës, & de Germain du Val, Bernard Prevôt de Morsan

(*a*) Le Journal de Henri III. l'appelle Pierre.

présidant à ce Jugement, après un mur examen de toutes les preuves, l'accusé ayant été oüi dans ses défenses, la Cour rendit contre lui un Arrêt, par lequel ledit Poësle fut condamné à faire amende honorable, & à demander pardon à Dieu, au Roi, & à la Justice, privé de son Etat de Conseiller, & déclaré incapable d'exercer aucune autre charge de Judicature, banni de la Prévôté de Paris pour (*a*) sept ans, & condamné à une amende & aux dépens. Le 19. de Mai le criminel fut conduit de la Conciergerie à la Grand' Chambre. Là en presence des Chambres assemblées, Poësle tête nuë & à genoux, fit amende honorable selon la formule qui lui fut prescrite par le Greffier criminel; après quoi, pour marque que la Cour l'avoit dégradé, on le dépouilla de sa robe. Cependant au milieu d'une cérémonie si humiliante, ce malheureux ne perdit rien de son effronterie ordinaire. A peine fut-il relevé, que se tournant fiérement vers ses Juges, comme s'il eût été innocent; celui, dit-il, qui met toute sa confiance dans le Seigneur, ne sera point confondu. Ensuite marchant la tête haute & d'un air effronté, il sortit par la porte de derriére, malgré les cris de l'Huissier qu'on lui avoit donné pour l'accompagner. Il auroit dû en effet se retirer par la grande porte; mais il sentit bien qu'il alloit être exposé aux huées de ceux qui s'étoient attroupés pour le voir passer. Enfin comme il étoit obligé de rentrer en prison jusqu'à ce qu'il eût payé les deux amendes, il y retourna avec tant d'impudence, qu'il sembloit plûtôt mener son Huissier en prison, qu'être conduit prisonnier lui-même, C'est-là presque l'unique exemple de séverité, dont nous ayons été témoins dans le siécle corrompu où nous vivons; encore doit-on moins l'attribuer à un zéle pour la réformation des mœurs, qu'à la haine secréte du Roi & du Duc d'Epernon pour les Guises. Poësle à l'exemple de tous les factieux avoit embrassé leur parti, & c'étoit de leur nom qu'il se servoit pour autoriser tous ses crimes.

Il arriva vers le même-tems un accident qui fut d'un funeste augure pour la suite. Un jeune homme d'Etampes,

(*a*) Le Journal de Henri III. met seulement pour cinq ans.

nommé Claude Tonnart, domeſtique d'un homme (*a*) qui tenoit un certain rang dans Paris, ayant eu un enfant de la fille de ſon maître, appellée Arture, en conſéquence d'un mariage clandeſtin qu'ils avoient contracté enſemble, fut arrêté, & condamné à mort le 28. Septembre par la Tournelle. Dans la confrontation, la jeune fille qui étoit épriſe des charmes de Tonnart, & de la beauté de ſon eſprit, & qui ne cherchoit qu'à le ſouſtraire à la Juſtice, avoit ſoutenu conſtamment en préſence des Magiſtrats, qu'elle n'avoit point été ſéduite, qu'au contraire c'étoit elle qui avoit ſollicité le jeune homme à tout ce qui s'étoit paſſé entr'eux. Cette circonſtance tranſpira dans le public. Bien des gens eurent compaſſion du ſort du criminel; le plus grand nombre étoit indigné de la rigueur de ce Jugement. Auſſi lorſqu'on le conduiſit au ſupplice, il y eut un concours de peuple extraordinaire. Déja les émiſſaires ſecrets du parti ténébreux qui ſe formoit dans l'Etat, avoient préparé les eſprits à la révolte. Cependant le malheureux jeune homme étoit ſur le point d'être exécuté; le fatal cordeau alloit trancher le fil de ſes jours, lorſque tout le peuple courut à ſa défenſe. L'émeute commença par les Clercs du Palais, qui ne ſont qu'en trop grand nombre à Paris. Ils chargerent d'abord, & mirent en fuite les Sergens du Châtelet, & autres gens ſemblables prépoſés pour eſcorter les criminels. A ceux-là ſe joignirent tout ce qu'il y avoit de ſcélérats préſens à l'exécution; le nombre des mutins augmenta; on renverſa le bourreau du haut de l'échelle où il étoit monté. En même-tems une nourrice, ou plûtôt un homme déguiſé en nourrice, prit la place de l'exécuteur, délia le patient, & coupa la corde qui le tenoit attaché au gibet. L'heureux Tonnart ainſi délivré & caché dans un manteau, paſſa au travers de la foule qui favoriſoit ſon évaſion, & fut conduit dans un lieu ſûr, où on lui tenoit un cheval prêt pour ſe retirer. Il profita de ce ſecours, & par ſa fuite mit ſa vie à couvert. Du nombre de ceux qui voulurent s'oppoſer à la rebellion, il y en eut (*b*) quatre de tués, & pluſieurs autres bleſſés très-dangereuſement. A peine

(*a*) Le Journal de Henri III. le nomme Baillif, Préſident des Comptes.

(*b*) Le même Journal ne marque que deux Sergens de tués.

peine même le bourreau put-il échapper à la fureur des mutins, qui du même pas traînerent à la riviere la charette, l'échelle & la potence.

Un attentat aussi marqué contre l'autorité du Roi & des Magistrats, qui le representent, fut d'un très-pernicieux exemple; & tous les gens sages le regarderent comme un échantillon de ce que pourroit oser un jour cette même populace, lorsqu'elle verroit un chef à sa tête. Ce qui augmenta l'audace des mutins, c'est qu'après avoir informé contre les auteurs de la sédition, on ne les punit cependant point comme ils l'auroient mérité. Le peuple ne manqua pas de regarder la dissimulation, dont on avoit jugé à propos d'user dans une conjoncture si délicate, comme un aveu tacite que le gouvernement faisoit de sa foiblesse. A l'égard du coupable, échappé à un si grand danger, il montra dans la suite qu'il n'étoit pas indigne du secours inespéré, que la fortune lui avoit offert. Retiré auprès de M. de l'Esdiguiéres, il donna à ce Seigneur tant de preuves de son zéle, de son habileté, & de sa valeur, qu'à sa recommandation il obtint sa grace du Roi Henri IV. & fit même réhabiliter sa mémoire. Il arriva cette année &c. *MSS. Samm. Put. & Rig.*

Pag. *665*. l. 15. Jobert, *ou* Joubert.

l. 31. Le Ulan, *lis.* le Blane. *Edit. Angl.*

Pag. *666*. l. 38. La plus longue vie, *ajout.* Buchanan étoit au lit de la mort, & le Roi Jacques son éleve le pressoit de retracter publiquement, ce qu'il avoit écrit de trop libre au sujet de la Reine Marie sa mere, & de réparer par quelque témoignage éclatant le tort que son histoire avoit fait à la réputation de cette Princesse; mais ce grand homme se contenta de lui répondre, que dans peu S. M. seroit satisfaite. Enfin après plusieurs instances réitérées, que le Roi lui fit faire sur le même sujet, tout ce que l'on put tirer de lui, fut, qu'il ne lui étoit pas possible de rétracter, ce qu'en conscience, & suivant ses lumieres, il avoit cru devoir écrire pour rendre témoignage à la verité; Qu'au reste, lorsqu'il ne seroit plus, Sa Majesté seroit la maîtresse de disposer à son gré de tous ses écrits; Qu'il la supplioit seulement, avant que de prendre aucun parti là-dessus, d'y pen-

ser sérieusement avec sa prudence ordinaire, & de se souvenir, que si rien n'est impossible aux Rois, lorsqu'ils ne veulent mettre aucunes bornes à la puissance que la providence divine leur a confiée, le pouvoir de la verité, qui tire sa force de Dieu même, est autant supérieur à toute l'autorité des Rois, que cet être suprême est élevé au-dessus de la foiblesse humaine. *MSS. Samm. Put. & Rig.*

Pag. *667*. l. 7. 4*63*. *Ou suivant l'édition de Londres*, vers 4*62*.

Pag. *668*. l. 1. Scevembourg, *ou* Schavenbourg.

l. 24. Creange, *lis.* Crehange, *ou* Kreickingen, *en Allemand.*

Pag. *669*. l. 33. Au bourg, *lis.* au village.

Pag. *671*. l. dern. A Westphalie, *lis.* en Westphalie.

Pag. *672*. l. 37. Ekius, *ou* Eik.

Pag. *675*. l. 32. Du duc de Brabant, *not.* François duc d'Anjou nommé par les Etats duc de Brabant.

Pag. *677*. l. 7. Bruel, *ou* Broel.

l. 13. Recklinchusen, *lis.* Recklingshausen.

Pag. *678*. l. 17. Weyde, *lis.* Wied, *ou* Wedden.

l. 22. Girolseck, *lis.* Gerolseck.

Pag. *681*. l. 14. Zamoski, *lisez partout*, Zamoyski.

Pag. *682*. l. 14. Pietkw, *lis.* Piontkow.

l. 33. Ostromene, *lis.* Ostromeski.

Pag. *683*. l. 35. Novogorod, *ou* Novogrodeck.

Pag. *684*. l. 35. Pons, *lis.* Pontus.

Pag. *685*. l. 16. Depuis Nieper, *lis.* depuis le Nieper.

l. 26. Qu'ils, *lis.* qu'il.

Pag. *687*. l. 8. Weissemberg, *lis.* Wesenberg.

l. 9. Weissenstein, *lis.* Wittenstein.

Pag. *689*. l. 37. Kan des Tartares de Precop, *lis.* Prince des petits Tartares Precop. *Edit. Angl.*

Pag. *692*. l. 32. Vehanski, *lis.* Uchanski.

Pag. *693*. l. 16. Boïards, *lis.* Bojares.

Pag. *694*. l. 26. Cepuse, *lis.* Scepus, *ou* Zepsi.





